MUSÉE DES FAMILLES

LIBRAIRIE Ch. DELAGRAVE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/musedesfamille42pari

# MUSÉE
# DES FAMILLES

## LECTURES DU SOIR.

---

XLII^e ANNÉE.

# COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

## DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

### TEXTE.

AIMARD (Gustave).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
EUBARRY (A.).
DUMONTEUIL (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FEVAL Paul).
FOURAFL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUE (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold)
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.)
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALEVY (F.), de l'Institut.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MERY.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

### DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
VAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

### GRAVURES.

BEST, FRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

*N. B.* La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

# RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1876 (43e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

*Prix pour Paris :* 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes orientales, 11 fr. 50.

*Pour les départements :* 8 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES :* 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes :*
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50
États Unis, 18 francs.
Indes orientales, 20 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

*Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 8 *fr.* 50 *pour le* Musée *seul, et de* 16 *francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

# QUARANTE-DEUX VOLUMES SONT EN VENTE.

## RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

**Chacun des volumes suivants ( 31 à 42 ) :**

Pour Paris. . . { Broché . . . . . 6 fr.
Relié . . . . . 7 fr. 50 c.
Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. BENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29

# MUSÉE DES FAMILLES

## Lectures du Soir

TOME QUARANTE-DEUXIÈME

1875

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29

# AVERTISSEMENT.

Nos lecteurs auront remarqué sans doute, dans la livraison de novembre dernier, un avis relatif au renouvellement de l'abonnement pour 1876.

Aux termes de cet avis, l'abonnement au *Musée des Familles* et aux *Modes vraies* subira, pour chacun de ces journaux, une augmentation de 1 franc par an et sera fixé en conséquence à 7 francs pour Paris et à 8 fr. 50 pour les départements ; les deux journaux réunis ne coûtant que 13 francs pour Paris et 16 francs pour les départements.

Ce n'est qu'à regret que l'administration a pris cette mesure. Après l'avoir retardée aussi longtemps qu'il lui a été possible, si elle s'y résigne aujourd'hui, c'est que la mesure s'imposait inévitablement.

Le *Musée* ne fait, du reste, que suivre l'exemple qui lui a été donné par tous les autres recueils littéraires.

Si l'on veut bien remarquer, en effet, que depuis vingt ans toutes les dépenses — rédaction, gravures, impression, papier — ont augmenté dans une proportion de 30 à 50 pour 100, on se demande comment un journal a pu conserver les prix de 1855.

Le problème ne pouvait être résolu que par des économies apportées dans chacune des branches de notre budget. Mais le *Musée*, dans ces conditions, eût cessé d'être le *Musée*, c'est-à-dire une œuvre d'art qui cherche et poursuit le progrès en toutes choses.

Voilà pourquoi, le dernier ! il s'est décidé à demander à sa grande famille un sacrifice, insignifiant en somme, et qui lui permettra, non-seulement de ne pas déchoir du rang qu'il occupe, mais encore de réaliser les importantes améliorations qu'il a en vue.

Terminons cet avertissement en jetant, comme d'habitude, un rapide coup d'œil sur les prochaines livraisons.

S'il est une page de l'histoire contemporaine qui mérite de fixer notre attention, c'est à coup sûr la guerre de la sécession d'Amérique, au milieu de laquelle se détachent ces grandes figures des Lincoln, des Grant, des Lee. Aussi avons-nous demandé à celui de nos collaborateurs dont le talent si consciencieux et si distingué se prêtait le mieux à un pareil travail — nous avons nommé M. Genevay — une étude complète qui s'appellera : *les Derniers Jours d'une guerre civile.*

En même temps, c'est-à-dire dès janvier, paraîtront : *De monde en monde*, une fantaisie astronomique due à la plume si sympathique de M. E. Muller ; — une nouvelle de M. Paul Célières, *la Mère Champagne*, où le lecteur retrouvera la note émue des *Epées de l'abbé Tristan ;* puis viendront des causeries scientifiques et des voyages de M. de la Blanchère, des nouvelles de MM. Deslys, Chadeuil, Raoul de Navery, etc., etc.

Tous ces manuscrits sont déjà entre nos mains, et bien d'autres encore qui continueront dignement les traditions du *Musée*.

Donc que l'an prochain retrouve notre famille au rendez-vous que nous lui donnons.

Ch. WALLUT.

---

## RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles :* Paris, 4 francs.

Les volumes suivants (31 à 42), Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.

*N.-B.* Nous engageons vivement nos lecteurs à nous adresser le plus tôt possible leurs demandes pour éviter l'encombrement du service de la poste dans les derniers jours de décembre.

**Frais de port à ajouter au prix des volumes (France, Belgique, Suisse).**

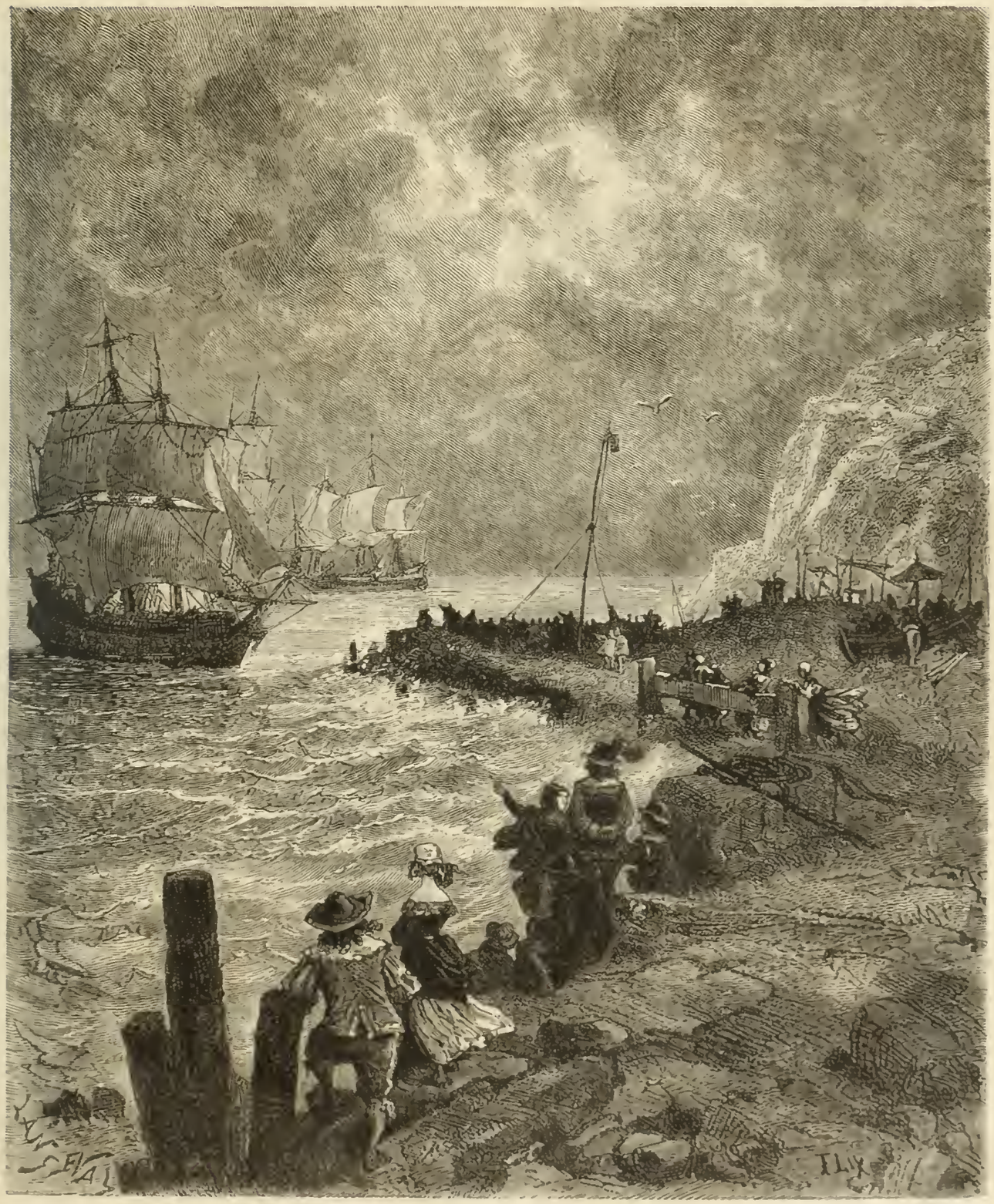
(Ces frais décroissant proportionnellement au poids, on a avantage à se faire expédier en une fois tous les volumes que l'on désire et à s'entendre entre abonnés pour réunir plusieurs demandes.)

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1 volume | 1 fr. | 7 à 8 volumes | 3 fr. |
| 2 — | 1 50 | 9 à 12 | 4 50 |
| 3 — | 2 » | 13 à 18 | 6 » |
| 4 — | 2 25 | 19 à 25 | 7 » |
| 5 — | 2 50 | 26 à 30 | 8 » |
| 6 — | 2 75 | | |

# MUSÉE DES FAMILLES

## LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

### MONMOUTH (1685).



Le débarquement de Monmouth. Dessin de Lix.

A l'époque où s'ouvre ce récit, Lyme était une petite ville du Dorsetshire, bâtie dans une espèce d'échancrure, au pied de falaises sauvages qu'une mer orageuse bat éternellement de ses flots. Ses rues, que nous appellerions aujourd'hui à bon droit *des ruelles*, s'étageaient basses, mal construites, emmêlées sur une pente rapide. Sa population se composait de petits marchands qui, lorsque le commerce maritime allait un peu, faisaient assez bien leurs affaires; de constructeurs de barques, de fabricants de filets et d'agrès, de courageux pêcheurs, ou de hardis contrebandiers, au risque de la déportation ou de la potence, fraudant les douanes du roi Jacques II.

Lyme devait son importance relative à une jetée construite sous les Plantagenets avec d'énormes blocs de rochers sans ciment, qui mettaient les navires à l'abri des tempêtes. Sur cette jetée robuste, que le temps avait consolidée, s'étendait un terre-plein, à certaines heures, servant tour à tour de marché et de promenade. On l'appelait le *Cob* (la Mouette).

Le 11 juin 1685, un grand mouvement régnait sur le *Cob*; la population masculine et féminine de la petite cité s'y agitait, les regards tournés vers trois gros bâtiments qui approchaient voiles dehors. Sans doute la vue de trois navires n'avait rien de bien extraordinaire; mais ce qui intriguait ces braves gens, c'est que les arrivants ne portaient aucun pavillon à leurs mâts. Aussi, dans la foule émue, couraient les mots de *corsaires* et de *Sarrasins*, et il ne faut point s'en étonner, car tel était l'état de la marine royale d'Angleterre, que les Barbaresques faisaient de temps à autre des descentes sur les côtes et des prises dans le détroit. L'alarme dura peu, les vieux marins réunis autour de Grégory Alford, maire de Lyme, étant unanimes à reconnaître les navires qui donnaient dans le port pour être de voiture et de gabarit hollandais.

Mais pourquoi n'arboraient-ils pas leurs couleurs? On le saurait bientôt, car ils venaient de laisser tomber leurs ancres, et la lourde barque de la douane se détachait pour aller leur demander leurs papiers et leur taxe d'ancrage et de tonnage, qui était alors un des revenus les plus importants de la couronne.

A la pointe du Cob, ne prenant aucune part à ce qui se passait autour d'eux, se tenaient par la main une jeune fille et un jeune homme. Ils se parlaient des yeux plus encore que des lèvres. Mise avec simplicité, mais non sans une modeste coquetterie, la tête couverte d'un bonnet blanc à fond plat contenant avec peine une masse de cheveux blonds, la jeune fille appartenait évidemment à une famille aisée. Sans avoir des pieds et des mains de duchesse, on reconnaissait facilement qu'elle n'avait jamais été soumise à des travaux pénibles. Elle avait des traits espiègles et charmants, la peau rosée et la malice riait sur ses lèvres et dans ses yeux. Tout autre était l'expression du visage du jeune homme. L'énergie et la passion éclataient dans ses regards. Ses traits ne manquaient ni d'harmonie ni de caractère, et son corps robuste annonçait un de ces champions avec lesquels il n'aurait pas fait bon à avoir maille à partir. La force dominait en lui, sans exclure pourtant l'élégance, et il ne portait point sans grâce son chapeau de feutre à larges bords et son costume de drap brun.

— Voyons, Ketty, disait-il, répondez-moi oui.

— Mais, Tom, je suis toute prête à répondre oui et oui encore! tant que vous voudrez, et vous le savez bien.

— Alors rien ne s'oppose à ce que nous allions à l'église la semaine prochaine?

— La semaine prochaine! s'écria en riant la joyeuse enfant; vous n'y pensez pas; pourquoi pas aujourd'hui! Il paraît que le rôle d'amoureux vous lasse. Mais, mon cher Tom, ma mère est souffrante, mon trousseau n'est pas prêt, et on n'a pas fait un point à ma robe de noces; voilà des raisons qui, je l'espère, vous feront prendre patience.

— De toutes vos raisons il n'y en a pas une seule de bonne, Ketty! notre mariage, en réjouissant votre mère, qui le désire, lui rendra la santé; votre trousseau, au lieu de se faire avant, se fera après, et il ne faut pas huit jours pour coudre une robe de noces. Oui, ma petite Ketty; oui, je suis impatient d'emporter sous mon toit mon cher trésor pour l'avoir à toute heure sous les yeux. Oui, ma chère Ketty, je t'aime, et tant que je ne te tiendrai pas dans mes bras, tant que tu n'auras pas échangé ton nom contre le mien, je serai inquiet, tourmenté, craignant qu'un malheur nous sépare.

— Qui peut nous séparer, Tom? Vous savez bien que je vous ai donné mon cœur; que depuis longtemps ma mère vous regarde comme son fils, et que Lyme sait que je suis votre fiancée. Votre impatience tendresse me plaît, Tom; mais mon petit doigt me dit, ajouta la malicieuse Ketty, que si, à présent, je suis votre maîtresse, quand j'aurai, devant le pasteur, prononcé le oui terrible que vous désirez, je ne serai plus que votre humble servante. Mon petit doigt est sorcier.

Et elle agitait sa main blanche sous les yeux de Tom.

— C'est lui, regardez-le et remerciez-le, qui m'a appris que vous étiez un brave garçon, que vous pensiez à moi, que vous étiez jaloux, emporté comme une soupe au lait, mais que, si j'étais décidée à vous céder en tout, pour tout, à n'être pas un brin coquette, il se pourrait bien que vous fussiez un bon mari. Voilà une partie de ce que ce petit doigt-là m'a révélé. Quant au reste, vous ne le saurez que le lendemain de notre mariage, et encore, encore, faudra-t-il que vous soyez bien sage.

Ma foi! le petit doigt de Ketty s'approcha trop près des lèvres de Tom; il en fut puni par un baiser et, après quelques objections facilement écartées, les deux amoureux finirent par s'entendre; le trousseau serait prêt, la fameuse robe bientôt faite. On convint que, la semaine suivante, Ketty Jennings deviendrait Mme Tom Bill, et qu'elle irait habiter à Tauton, dans la fabrique de lainage de son mari, où tout était déjà préparé pour la recevoir.

Ce ne fut qu'après cet arrangement définitif et à courte échéance que nos amoureux s'aperçurent de ce qui se passait sur le Cob.

La barque de la douane s'était dirigée à force de rames vers le plus gros des navires, et les douaniers n'avaient pas tardé à monter à bord, après avoir attaché leur embarcation au flanc du bâtiment. La formalité qu'ils avaient à remplir n'exigeait que peu de temps, cependant ils ne reparaissaient pas; une grande agitation semblait régner sur le pont du vaisseau, qui affala deux barques dans lesquelles descendirent une vingtaine d'hommes armés; des matelots se mirent aux rames, se dirigeant vers le quai. A l'arrivée de l'une de ces barques, un jeune homme semblait l'objet du plus profond respect. Complétement enveloppé d'un grand manteau rouge, il se tenait debout, sa

taille était élancée, et sur sa tête il portait un feutre gris à larges bords sur lequel flottait couchée une longue plume blanche.

Tous les regards du Cob étaient tournés vers lui. Chacun se demandait quel pouvait être ce grand seigneur naviguant sur un navire sans pavillon. Le maire de Lyme, Grégory Alford, n'était pas le moins intrigué. Il avait été autrefois à Londres sous Charles II, et le personnage mystérieux, dont il commençait à distinguer les traits, lui rappelait de vagues souvenirs, mais tout était confus dans sa mémoire. Cependant, premier magistrat de ville, il crut devoir se rendre, et la foule le suivit, au point vers lequel la barque allait enfin toucher. Elle s'arrêta au pied de l'escalier; les hommes qui la montaient descendirent en silence; deux d'entre eux tirèrent l'épée et vinrent se poster en haut des marches qui conduisaient au quai.

Alors le jeune homme, rejetant son manteau, parut vêtu de ce splendide costume que la peinture a rendu immortel. Son buste était couvert d'un justaucorps en satin blanc broché d'or; sur sa poitrine étincelait l'ordre de la Jarretière. Une épée richement damasquinée pendait à ses côtés, et des bottes molles en cuir fauve couvraient ses jambes. Avant de quitter la barque, il salua gracieusement la foule et monta d'un pas léger l'escalier du quai. Arrivé sur la dernière marche, il souleva de nouveau son chapeau et, l'agitant sur sa tête, il poussa le cri :

— Vive l'Angleterre et la religion protestante!

Ses compagnons lui répondirent en élevant leurs armes :

— Vive l'Angleterre et Monmouth!

Monmouth, car c'était lui, s'agenouilla et remercia le Seigneur, qui avait permis à son vaisseau d'échapper aux croisières de Jacques et de toucher le sol de la patrie qu'il venait affranchir de l'insupportable tyrannie sous laquelle elle périssait. Pendant qu'il priait, les habitants de Lyme répétaient le nom si populaire de Monmouth, et, sans se lasser, les femmes admiraient sa bonne grâce et sa jeunesse. Grégory Alford s'était précipitamment retiré. Cinq autres barques, suivant les deux premières, amenèrent les principaux compagnons du prince, qui se trouva bientôt entouré de lord Grey, de l'Ecossais Flechter de Saltoun, de Ferguson, le plus perfide de tous les conseillers; de Wade; d'Antony Buyse, brave officier qui avait servi sous les ordres de l'électeur de Brandebourg; de Dare, et de bien d'autres, que des proscriptions religieuses ou politiques avaient jetés sur la terre d'exil. Lord Grey prit des mains d'un soldat un étendard, le déploya, et l'on put lire sur ses plis azurés les mots que le prétendant avait prononcés en touchant la terre : « Vive l'Angleterre et la religion protestante! »

A la vue du drapeau, l'enthousiasme qui fermentait éclata; toute la population de Lyme se précipita vers les proscrits en demandant des armes. Tom Bill reconduisit Ketty jusqu'à la porte de sa mère et vint, tout courant, se mêler à cette scène tumultueuse. Il s'était bien promis de ne prendre aucun parti dans les événements qui se préparaient, et cette promesse, il l'avait faite à sa fiancée; mais, malheureusement, Dare, qui était de Tauton, et qui le connaissait, l'aperçut, vint à lui et, le forçant d'avancer, le mit en face du prince en disant :

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse Royale son premier soldat.

— Si tous ceux qui suivront son exemple ont sa bonne mine, son air de résolution et de courage, dans quelques jours nous serons à Londres. Comment vous appelez-vous, jeune homme?

— Tom Bill.

— Eh bien, Tom Bill, comme vous êtes le premier qui venez à moi, je vous attache à ma personne.

En disant ces mots, Monmouth lui tendit la main, sur laquelle le pauvre Bill, confus, embarrassé, pris au piége, posa en tremblant ses lèvres, pendant que les hommes enviaient son bonheur et que les femmes poussaient des vivats assourdissants.

Aussitôt qu'on sut le nom du chef de l'expédition et son but, l'enthousiasme de la population n'eut plus de bornes. La petite ville fut bientôt remplie du bruit et du tumulte des habitants, qui couraient çà et là en criant :

— Monmouth! Monmouth!

Le drapeau bleu des aventuriers fut arboré sur la place du marché. Les provisions et les munitions, à mesure que toutes les barques conduites par d'infatigables rameurs les déposaient à terre, étaient emmagasinées dans l'hôtel de ville, et la maison la plus confortable s'ouvrit pour recevoir le jeune prétendant.

Mais quel était donc ce duc de Monmouth, pour qui les habitants de Lyme témoignaient un si vif enthousiasme? C'était un des fils naturels du feu roi Charles II; il était né en 1649, alors que fugitif, après la mort tragique de Charles Ier, son père habitait la Hollande. La mère de cet enfant destiné à une fin si misérable était une jeune Galloise, Lucy Walters, femme de mœurs légères, dont le prince s'était épris en la rencontrant à la Haye. James Croft, c'est le premier nom que porta Monmouth, fut, dès sa naissance, l'objet de l'affection passionnée de celui qui se croyait, à tort ou à raison, l'auteur de ses jours. Il fit soigneusement veiller sur son éducation et, quelque temps après la restauration de Charles II, le roi l'appela près de lui. James Croft vint donc à Whitehall, où sa bonne mine et sa bonne grâce séduisirent tous les cœurs. Son père lui donna un logement dans le palais, des pages, et lui accorda quelques-uns de ces priviléges honorifiques qui ne sont l'apanage que des princes du sang. Dès sa première jeunesse, il le maria avec Anne Scott, héritière de la riche maison de Buccleuch, dont il prit le nom, et qui lui apporta en dot de vastes domaines estimés à un revenu de plus de dix mille livres sterling, somme très-considérable alors. Il fut successivement créé duc de Buccleuch en Ecosse, duc de Monmouth en Angleterre; chevalier de l'ordre de la Jarretière, grand écuyer, commandant du premier régiment des gardes, grand juge du pays au sud de la Trent, chancelier de l'Université de Cambridge, etc.

Le royal favori, malgré des mœurs relâchées, dont son père lui donnait malheureusement le funeste exemple, semblait digne de sa haute fortune, par sa beauté, ses manières élégantes et les charmes de sa jeunesse heureuse; il était devenu l'idole de la cour et de la ville. Protestant, le peuple l'adorait; il se plaisait à voir en lui une influence religieuse, qui contre-balançât dans le cœur du roi celle que pouvait exercer le duc d'York, depuis Jacques II, qui avait embrassé avec ferveur la religion catholique. Ce sentiment des réformés anglais pour Monmouth était d'autant plus vif que, le roi n'ayant pas d'enfants légitimes, à sa mort la couronne devait revenir à son frère, à ce duc

d'York, dont l'Église anglicane redoutait l'ardente dévotion. Aussi le bruit s'était-il accrédité, tant on croit facilement à ce que l'on désire, que Monmouth était légitime, qu'un mariage secret avait uni son père avec la belle Lucy Walters. On parlait d'une certaine boîte noire qui, dans la croyance populaire, contenait l'acte de mariage; on refusait d'ajouter foi au démenti que le roi avait donné à cette folle supposition, et un grand nombre d'Anglais s'obstinaient à voir dans ce beau jeune homme qui, à la droite de son père, restait le front couvert devant les plus grands barons de l'Angleterre, les Percy, les de Vère, qui drapait de deuil à la mort des têtes couronnées, un véritable prince de Galles, le futur héritier du trône.

Lorsque, par une politique qui fut également fatale à la France et à l'Angleterre, Charles II et Louis XIV s'allièrent contre la Hollande, le duc de Monmouth conduisit sur le continent les forces anglaises; il fit très-bien son devoir et fut fort estimé par les chefs célèbres de l'armée française. Aussi, lorsque le jeune général revint à Londres — c'était à l'heure de minuit — les magistrats de la Cité ordonnèrent aux *watchmen* de proclamer son joyeux retour. A cette nouvelle, toutes les fenêtres s'illuminèrent, des feux de joie flambèrent, et les cloches des églises sonnèrent leur carillon de fête.

A deux ou trois reprises, il parcourut l'Angleterre, et partout il fut reçu avec les honneurs que l'on n'accorde qu'au roi ou à son héritier. Laissons pour un instant la parole à un écrivain qui avait été le témoin de ces réjouissances.

« Il parcourut, dit Dalrymple, le Lancastreshire, le Straffordshire, le Worchestershire, le Chestershire avec une suite de plus de cent personnes armées et magnifiquement équipées. Les lords Macclesfield, Bradon, Rivers, Colchester, Delamarre, Russel, Grey, le chevalier Gilbert Gérard, et plusieurs autres de la noblesse, vinrent à sa rencontre, à différents endroits, à la tête de leurs vassaux, la plupart en armes, selon l'ancien usage que l'Angleterre n'avait point encore abandonné. Lorsqu'il approchait d'une ville, il descendait de voiture pour faire son entrée à cheval. Il était précédé par la grande et la petite noblesse en troupe et marchait seul; ensuite, à quelque distance, venait sa maison, brillamment parée. Ceux qui le recevaient dans les villes, formant haie, se disposaient sur trois rangs, la grande, la petite noblesse, la bourgeoisie se mettaient sur le premier; sur le second, les vassaux; au troisième, les domestiques. Partout où il dînait, il faisait dresser une table de deux cents couverts; il mangeait la porte ouverte, pour laisser la multitude arriver jusqu'à lui. D'autres fois, il prenait ses repas en plein champ, sous une tente magnifique, dont il faisait relever les côtés, afin d'être mieux vu. A Liverpool, il toucha les écrouelles, prérogative royale. Il entrait dans tous les divertissements de la province. D'une agilité prodigieuse, il fit à pied des luttes de course; et, après avoir vaincu les meilleurs coureurs, il recommençait en bottes, et l'emportait encore sur ceux qui n'étaient chaussés que de souliers. Les prix qu'il avait remportés le matin, le soir il les distribuait dans des fêtes. Partout, à son passage, on sonnait les cloches, on allumait des feux d'artifice, et l'on faisait de grandes décharges de mousqueterie. »

En opposition ouverte avec le duc d'York, après des intrigues d'influence, de Parlement et de cour, Monmouth, ainsi que le duc d'York, avaient été éloignés de Londres. A la mort de son père, mort pour ainsi dire foudroyante, le jeune prince se trouvait en Hollande, où il apprit que le duc d'York venait d'être proclamé roi sous le nom de Jacques II. C'en était donc fait de tous ses rêves, et cette couronne, à laquelle il avait aspiré, il ne pouvait plus y prétendre qu'en renversant, par une insurrection victorieuse, celui qui maintenant la portait.

En Hollande, le prince d'Orange, époux d'une fille protestante de Jacques II, qui était alors en Europe le héros et le boulevard du protestantisme, avait accueilli Monmouth comme un membre de sa famille, et dans le palais rigide et froid du stadhoudérat il était parvenu à faire pénétrer un peu d'animation et un peu de jeunesse. Professeur émérite de toutes les danses françaises, en retour il apprit des belles jeunes filles de la Hollande l'art de patiner avec grâce. Lors de la mort de Charles II, Guillaume d'Orange avait bien fait promettre à Monmouth de ne rien entreprendre contre Jacques, mais placé sous l'influence de sa passion, harcelé par les nombreux réfugiés qui, pour échapper en Angleterre à la persécution ou à la mort, s'étaient sauvés en Hollande, le jeune prince n'avait pas eu la force de résister aux sollicitations qui le pressèrent, aux espérances que lui offrirent d'imprudents amis ou de perfides espions.

Voilà ce qu'était Monmouth, et dans quelles circonstances nous le trouvons à Lyme où nous revenons, après avoir donné à nos lecteurs quelques détails indispensables à la clarté de notre récit.

Le pauvre Bill, donnant le bras à son ami Dare, avait suivi le prétendant. Tantôt il se laissait aller à l'enthousiasme qui tournait toutes les têtes, à la petite gloriole du rôle qui lui était si subitement échu, tantôt il pensait à sa fabrique, et surtout à Ketty. Qu'allait-elle dire lorsqu'elle apprendrait ce qui venait de se passer? et maintenant, quand se ferait-elle cette noce si ardemment souhaitée et si impatiemment attendue? Ainsi les grands dans le jeu de leur ambition brisent, sans en prendre souci, je ne sais combien de bonheurs que les humbles avaient préparés, avec combien d'efforts, Dieu le sait! Dare lui répétait, il est vrai, que sa fortune était faite; que Monmouth, devenu roi, n'aurait rien à lui refuser; qu'il se trouvait en passe de devenir un grand personnage. Bill, tantôt y croyait, tantôt secouait mélancoliquement la tête, en pensant tout bas que le prince aurait dû retarder de quelques jours sa venue. « Il monocordisait et ratocinait ainsi», assis sur un escabeau dans un petit parloir attenant à un salon, bien modestement décoré, dans lequel Monmouth était entré avec les principaux personnages de son escorte, lorsque, la porte s'ouvrant brusquement, lord Grey parut sur le seuil et dit :

« Dare et Bill, entrez donc, Son Altesse Royale vous demande. »

Autour d'une table chargée de flacons de vins, de liqueurs, d'un énorme jambon d'York, d'un colossal fromage de Chester et de quelques solides pâtisseries, étaient assis le prince et ses amis :

« Où étiez-vous donc, messieurs? fit Monmouth en s'adressant à Dare et à Tom Bill; sachez, et que ce soit dit une fois pour toutes, tous les deux vous avez le droit d'entrer près de moi, et pour cette heure, faisant le métier de général et non point de prince, pendant que nous serons en campagne, ma table est la vôtre.

Asseyez-vous, et attaquez ce jambon et ces bouteilles, comme vous attaqueriez mes ennemis. Je sais, Dare, qu'un verre de Canarie ne vous fait point peur, et vous, monsieur Tom Bill, je crois avoir bien retenu votre nom : à la prospérité de vos amours ! Vous direz à la jeune fille que vous aimez, que Monmouth a bu en son honneur !

Tom, abasourdi par la cordialité de cet accueil, s'assit à une place, que de la main du prince lui indiquait, à côté de lord Grey. En entrant, il était à peu près décidé à revenir sur l'engagement que Dare lui avait fait contracter, et à demander son congé ; mais, capté par la réception qui lui était faite, flatté dans sa secrète vanité de se trouver assis à la même table qu'un fils de roi et qu'un pair du royaume, le brave Tom n'osa rien dire. Quelques rasades d'un vieux vin, tel qu'il n'en avait bu de sa vie, animant son cœur, il prit sa nouvelle fortune à gré, et résolut de s'attacher définitivement au sort du prétendant. Si Bill avait su le latin, il aurait dit ces mots de César dont on a tant abusé : *Alea jacta est !*

Tout en mangeant à la hâte, on parlait sérieusement affaire : à chaque instant, des gens, venant du dehors, annonçaient qu'à l'envi les uns des autres les hommes

Les partisans. Dessin de Lix.

de Lyme s'enrôlaient et demandaient des armes ; c'était sans doute d'un bon présage, mais il fallait que rapidement l'insurrection s'étendit, et c'est dans ce but que Monmouth dit à Dare :

— Vous êtes de Taunton ; pensez-vous pouvoir y aller sans trop de danger et annoncer mon arrivée à ses habitants, qui m'étaient autrefois très-affectionnés ?

— Oui, certainement, mon prince ; mais, à moins que vous n'en disposiez autrement, je n'irai pas seul. Tom Bill est très-influent parmi les maîtres et compagnons de la fabrique ; il viendra avec moi et nous sommes sûrs de réussir.

— A merveille, partez donc sans retard, messieurs ; amenez-nous autant d'hommes que vous pourrez, des cavaliers surtout. Mais il faudra demain être de retour ; en attendant, nous achèverons notre débarquement et Anthony Buyce rangera en compagnie les hommes de Lyme. Combien y en a-t-il déjà ?

— Cinq cents, monseigneur, répondit Buyce, c'est-à-dire tous les habitants qui sont d'âge et de force à porter une pique ou un mousquet. Si j'avais voulu enrôler les femmes, vous en auriez le plus joli régiment du monde, ajouta-t-il en riant.

— Allons, messieurs, le coup de l'étrier, et partez ; nous qui restons, à l'ouvrage ! A demain, Tom Bill ; à demain, Dare.

Ils prirent congé du prince, et ce ne fut pas sans peine qu'ils purent traverser la foule qui entourait la maison. On les assiégeait de questions et d'offres de toute sorte ; aussi Dare n'éprouva-t-il aucune difficulté à se procurer deux chevaux pour lui et son compagnon. Le maire s'était enfui, on prit ceux qu'il avait laissés dans son écurie. Mais Bill ne pouvait pas quitter Lyme sans dire adieu à sa chère Ketty.

Cette visite lui troublait fort le cœur. Comment serait-il reçu de la mère et de la fille? Comment expliquerait-il sa conduite à la veille d'un mariage dont quelques heures auparavant la date avait été fixée? C'est donc l'oreille basse, mais affectant un air de porteur de bonnes nouvelles, qu'il entra dans la maison propre et bien tenue de la mère de sa future. C'était une brave femme à qui, en mourant, son mari, marchand de poulies et de cordages, avait laissé une modeste aisance. La vieille dame était une protestante zélée ; Tom espérait donc que, de ce côté du moins, ne viendrait pas l'orage; mais Ketty, de quel regard allait-elle le voir et de quels reproches l'accabler? Après avoir bien hésité, tourné et retourné son chapeau, préparé son petit discours, il entra et trouva les deux femmes assises devant la fenêtre, la vieille filant au fuseau et la jeune bobinant de la laine ; tandis qu'une petite servante, les cheveux ébouriffés, allait, venait, veillant aux soins du ménage. A la vue de son fiancé, Ketty se leva et, accourant, lui dit :

— Tom, mon ami, remerciez ma mère ; il sera fait comme vous désirez, et notre mariage aura lieu la semaine prochaine.

Cette annonce qui l'aurait, quelques heures auparavant, rendu si heureux, renversait toutes les phrases qu'il avait si péniblement arrangées ; il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise de bois, à côté de la vieille dame, qui reprit :

— Oui, Tom Bill, j'ai consenti ; et que le Seigneur, qui bénit les saintes unions, bénisse la vôtre, mes enfants ! Gardez sa foi, honorez-le, et n'oubliez jamais que tout bonheur vient de lui.

En prononçant ces mots, Hannah Jennings prit la main de Ketty, et la mettant dans celle de Tom :

— Aimez-la, rendez-la heureuse, elle le mérite, elle a toujours été une obéissante, une bonne et sainte fille ; elle m'a réconfortée dans mes chagrins, soignée dans mes maladies, tout le monde la respecte. La dot qu'elle vous apportera, mon fils, il faut si peu à une vieille comme moi, ne sera pas considérable, mais suffisante pour que votre femme ne vous soit jamais à charge.

— Ma mère !

— Pourquoi tes yeux pleurent-ils, puisque ton cœur est dans la joie, ma Ketty? Est-ce parce qu'il faudra me quitter?... Mais, d'abord, Lyme n'est pas bien loin de Tauton, vous viendrez me voir ; de temps à autre, j'irai vous visiter. Et puis, et puis, murmura la bonne femme, quand Dieu aura béni votre mariage, comme il a béni la race de Jacob, quand les petits viendront, si pour eux vous avez besoin de mon expérience et de mes soins, eh bien ! j'irai m'établir près de vous, et mon mari me pardonnera de m'éloigner de sa tombe pour veiller sur leurs berceaux.....

En entendant ces paroles tant souhaitées, Tom, qui avait gardé la petite main de sa bien-aimée, suait à grosses gouttes, maudissait sa folie, et aurait voulu que la terre s'ouvrit sous ses pieds. Il fallait parler cependant, il le fit.

La mère se leva pour soutenir sa fille qui étouffait ses sanglots.

— Qu'avez-vous fait, malheureux? une mauvaise action. Qui vous donnait le droit de déchirer le cœur de mon enfant? Quelle confiance voulez-vous que nous ayons en vous, en vous dont les actes démentent les paroles? Vous reviendrez bientôt, dites-vous, qui le sait? Ne vous souvient-il plus que le Christ a écrit : « Celui qui se servira de l'épée..... »

— Oh ! s'écria Ketty en mettant sa main sur les lèvres de sa mère, ne prononcez pas ces terribles paroles.

— Je ne suis pas de l'école de Filmer (1), reprit la bonne femme, et je saurais mourir pour ma foi : mais se jeter dans une aventure de passions ambitieuses et mondaines qui se couvrent du manteau de la religion, c'est la plus coupable des folies !

La scène fut vive, douloureuse ; Ketty comprit alors combien elle aimait : elle finit par excuser Tom, par prendre sa défense, elle lui jura qu'elle l'attendrait, qu'elle prierait Dieu pour lui, elle le conjura de ne point s'exposer, et semblant, elle aussi, avoir confiance dans l'étoile de Monmouth, elle fit des vœux pour son rapide triomphe. Il fallait se séparer, les adieux furent tristes et touchants, la jeune fille s'était appuyée sur la poitrine de son fiancé.

— Allons, dit Mme Jennings, Dare doit vous attendre, partez, et si la mauvaise fortune vous frappe, accourez ici, car ici vous avez votre femme et votre mère.

— Vous m'aimerez toujours? lui murmura doucement Ketty suspendue à son cou.

— Tant que l'âme que Dieu m'a donnée sera dans mon cœur.

Dare et Tom furent bientôt à cheval, et partirent au galop accompagnés des hourras des habitants de Lyme armés de piques, de mousquets, de faux emmanchées droites.

Tauton n'était qu'à quelques milles ; mais à cette époque l'état des routes laissait tout à désirer. Un Anglais (2) nous en a transmis le triste tableau. Les voies étaient si mal entretenues, que très-souvent on laissait pourrir sur place les biens de la terre, tandis que, quelques lieues plus loin, les produits ne suffisaient pas à la consommation. Sur les meilleures lignes de communication les ornières étaient profondes, les descentes presque à pic et les routes si mal tracées, qu'il était difficile de les suivre entre les marécages et les sauvages bruyères qui les bordaient. L'antiquaire Ralph Thoresby (3) faillit s'égarer sur la grande route du Nord, entre Barnby-Moor et Tuxford, et se perdit complétement entre Doncastre et York. Dans les plus beaux jours de la plus belle saison seulement, des voitures attelées de cinq à six chevaux, ou péniblement tirées par des bœufs, pouvaient lentement rouler sur le milieu de la route ; les bas-côtés, remplis de boue, formaient de véritables fondrières, si les chariots s'y engageaient, ou ils versaient, ou ils s'y enfonçaient ; si bien, qu'il fallait aller à plusieurs milles chercher du secours (4). Heureux encore le voyageur lorsqu'il ne rencontrait pas quelque rivière débordée, qu'il était

(1) La doctrine de la non-résistance. Filmer soutenait que le peuple devait rester soumis au prince, ce prince fût-il Néron.

(2) Posthwalte, *Dictionnaire des routes.*

(3) *Journal de Thoresby.*

(4) *Journal de Pepys.*

forcé de traverser en ayant de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval. En 1685, précisément dans l'année où se passèrent les événements dont nous faisons le récit, un vice-roi d'Irlande, qui se rendit à Dublin, mit cinq heures à parcourir les quatorze milles qui séparent Saint-Asaph de Conway. Entre Conway et Beaumaris, il fut forcé de faire à pied la majeure partie de la route ; sa femme était en litière, et son pesant carrosse porté à bras par de vigoureux paysans.

Ce n'était point seulement l'état des routes qui rendait les voyages dangereux, elles fourmillaient de voleurs à main armée. Aux portes mêmes de Londres ce brigandage sévissait en plein jour. Il y avait péril à aller jusqu'à Chatam, et, sur le chemin de Cambridge, la forêt d'Epping passait à juste droit pour un repaire où grouillaient les voleurs. Dans l'année même qui vit la descente de Monmouth, la ville d'York avait été témoin de la mort de William Nevison, l'illustre voleur du Yorkshire, qui prélevait un lourd tribut sur les conducteurs de bestiaux du Nord. D'ailleurs, le meilleur fils du monde, toujours disposé à venir en aide aux malheureux ; épargné par la clémence royale, il s'était laissé prendre une seconde fois, et la corde avait fini son orageuse existence. Son nom, devenu légendaire, orné de toutes sortes d'exploits, de tours d'adresse et d'actes de générosité, n'est pas encore oublié des classes populaires, qui ne sont point assez intelligentes pour comprendre la différence qui existe entre ce que l'histoire appelle des *conquérants* et ce que la justice nomme des *bandits*.

Mais heureusement la route entre Lyme et Tauton était courte, point trop mauvaise ; Dare et Bill ne firent aucune mauvaise rencontre. Des voleurs, du reste, auraient fort hésité à les attaquer ; solides et bien armés, ils n'eussent pas laissé regarder le fond de leur bourse. Ils s'en allaient donc aussi lestement que le permettait la médiocre allure du cheval de Dare, ayant pleine confiance dans leur entreprise et récapitulant parmi leurs amis les noms de ceux sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. Sous son père, Charles II, Monmouth avait visité Tauton, ses partisans y étaient nombreux, et les deux compagnons estimaient avec raison qu'au premier signal la ville entière se soulèverait. Durant la grande guerre civile, Tauton s'était déclarée en faveur du Parlement ; sous les ordres de Blake (1) elle soutint un long siége et, depuis la restauration des Stuarts, elle avait gardé ses opinions. Dare et Bill pouvaient donc espérer y faire facilement des recrues. Aussi, quand à la tombée du jour ils aperçurent la gracieuse tour de Sainte-Marie-Madeleine et les gras pâturages qui enceignaient l'industrieuse cité, ils poussèrent leurs chevaux. Dare allait retrouver ses joyeux compagnons de la milice qu'il commandait avant son exil, les camarades d'enfance avec lesquels il avait vidé tant de verres d'ale et de vin, et Tom, les ouvriers tisserands, qui l'aimaient pour sa loyauté et la sûreté de son commerce.

Laissons-les remplir leur mission ; et revenons à Lyme. Après le départ des jeunes gens, et alors que Grey, Wade et les autres conspirateurs étaient allés sur le port soit pour présider au débarquement des armes et des munitions que l'on continuait à verser sur le quai, soit pour entretenir et régler l'enthousiasme de la population, Monmouth était resté seul avec un homme qui, depuis les cheveux jusqu'à la plante des pieds, suait le crime. Il était de très-grande taille et d'une maigreur effrayante, il avait le teint tout à la fois livide et bourgeonné, le front déprimé, la tête plate, les yeux petits, obliques, perpétuellement en mouvement, et ses longues oreilles sans bourrelets rappelaient celles des sauvages félins. Cet homme que Dryden, sous le nom de *Judas*, a cloué au pilori dans une immortelle satire, s'appelait Ferguson Il avait été dans toutes les conspirations ourdies contre Charles II et Jacques II, et l'on ne se lassait pas d'admirer avec quel bonheur et quelle adresse, malgré son accent écossais et un physique qui rendait presque impossible tout déguisement, il était parvenu à se dérober à l'échafaud qui avait vu tomber les têtes si fières de Russel et d'Algernon Sidney.

Cet homme, s'inclinant à se courber en deux, s'approcha de Monmouth un papier à la main.

— Monseigneur, lui dit-il, Dieu vous couvre de sa protection ; de la tâche que vous avez entreprise, le pas le plus difficile est fait, et Votre Altesse Royale voit avec quel enthousiasme le peuple embrasse sa cause. L'heure est venue d'adresser votre manifeste à la nation anglaise, afin que de toute part l'insurrection éclate et chasse le tyran usurpateur de votre couronne. Ce manifeste, selon vos ordres, je l'ai rédigé avec tout le soin imaginable, et si vous avez le temps de m'écouter, je vais vous en donner lecture.

— Eh bien, voyons, lisez...

Ferguson déploya lentement le papier, et il ouvrait la bouche, lorsque, sur un coup discrètement frappé à la porte, le prince dit : « Attendez, » et alla lui-même ouvrir à la personne qui désirait entrer. C'était Jack, le vieux serviteur de Monmouth, il était chargé de portefeuilles, de petits coffrets ; c'étaient les archives du prétendant, elles contenaient les lettres de son père, de sa mère, et tous les papiers les plus précieux de son heureuse jeunesse. Il compta d'abord tous ces objets, pour s'assurer qu'aucun d'eux ne manquait, puis, avec des petites clefs d'or suspendues à une chaîne sur sa poitrine, il ouvrit une boîte, puis un portefeuille, et, rappelé vers des temps qui déjà étaient bien loin, il se mit à parcourir des caractères qui amenaient tantôt le sourire sur ses lèvres, tantôt dans ses yeux des larmes attendries.

Il avait oublié Ferguson et aussi, hélas! sa situation ; combien cependant les heures étaient précieuses! lorsque Bayce et Flechter de Saltoun vinrent le prier de vouloir bien descendre pour passer en revue les enrôlés de Lyme nouvellement armés, qui demandaient à saluer Son Altesse Royale.

— Votre vue fera de vieux soldats de ces jeunes recrues.

— Allons, fit le prince, allons, Saltoun!

Il se disposait à sortir de l'appartement, lorsque Ferguson, lui présentant une plume et le manifeste, lui dit :

— Si vous vouliez signer? ces lignes ne sont que la répétition pure et simple des paroles que Votre Altesse m'a dites mille fois.

Le léger et imprudent Monmouth prit la plume et signa sans lire. Une heure après, quand, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, le prince eut achevé sa revue et reçu le serment de ses hommes prêts à mourir pour lui, l'impudent Ferguson faisait sécher

(1) Il devint amiral et fut un des plus illustres marins qu'ait possédés l'Angleterre.

les trompettes, et, du haut des marches de l'hôtel de ville, donnait lecture du fatal manifeste.

Ce n'était point la proclamation vibrante d'un général, d'un chef venant délivrer son pays, mais l'œuvre du plus insensé et du plus vil pamphlétaire. Monmouth y accusait Jacques, son oncle, d'avoir mis le feu à Londres, assassiné Essex et Godfrey de ses propres mains, et empoisonné le feu roi. Toutes ces accusations, notoirement fausses, abominables, étaient produites sans chaleur et dans le style le plus bassement injurieux. Cette pièce odieuse ne pouvait être que l'œuvre d'un fou ou du plus perfide ennemi du prince. Tous ceux qui autour de lui avaient le sens politique, Grey, Wade, accoururent et témoignèrent combien ils étaient blessés de ce qu'ils venaient d'entendre; Monmouth leur avoua qu'il avait signé sans lire. On se mit aussitôt à rechercher Ferguson, et on resta plus d'une heure sans pouvoir le rejoindre. Amené devant le prince, il chercha vainement à défendre le manifeste, on l'accabla de reproches et Monmouth lui ordonna de faire disparaître ce tissu de mensonges et d'injures. Mais, avec l'apparence du plus profond regret, Ferguson répondit :

— Il est trop tard, depuis une heure je n'ai été occupé qu'à le répandre, de nombreux émissaires le portent dans tous les bourgs voisins.

La revue. Dessin de Lix.

Le mal se trouvait donc sans remède, et, dans ce triste moment, tous les exilés comprirent que jamais ni la haute noblesse, ni la *gentry* ne se rallieraient à des hommes s'annonçant par un tel langage.

Mais le mal était bien plus grand encore que ne le croyaient Monmouth et ses amis.

En cherchant à loger les compagnons du prince, les principaux habitants de Lyme avaient indiqué à Ferguson la maison de la veuve Jennings; Ketty et sa mère l'avaient reçu sinon avec plaisir, du moins avec tous les égards qu'elles croyaient devoir à un si important personnage. La maison de la veuve ne consistait qu'en un rez-de-chaussée divisé en trois pièces et surmonté d'un grenier où couchait la petite bonne. L'une des pièces servait de cuisine, l'autre de parloir et de chambre à coucher, et la troisième était de même usage pour Ketty. Primitivement ces deux chambres n'en formaient qu'une seule, mais pour plus de commodité on l'avait séparée par un châssis de forte toile, que l'on avait grossièrement peinte en couleur, imitant une solide boiserie de chêne, et une petite porte s'ouvrait d'un compartiment dans l'autre. Mme Jennings, cédant gracieusement sa propre chambre à Ferguson, s'était réfugiée dans celle de sa fille, et elle était sortie pour

faire quelques achats, laissant seule Ketty, lorsque Ferguson rentra après sa dernière entrevue avec Monmouth.

Il était accompagné d'un homme qu'il avait amené de Hollande tout à la fois comme serviteur et secrétaire. Tranquillement assise et travaillant sans bruit, la jeune fille ne pouvait manquer d'entendre, lors même qu'elle aurait voulu s'en défendre, tout ce qui se faisait et se disait chez son voisin.

— Le tour est fait, le tour est fait ! s'écria Ferguson en se frottant bruyamment les mains; et, d'un ton plus bas : Je veux bien que Ketch (1) me pende si, à présent un lord whig (1), un ministre anglican, presbytérien ou puritain, vient rejoindre notre écervelé ? N'est-ce pas bien joué, ami Ned ?

— Mais, au nom du ciel, comment a-t-il pu se casser ainsi bras et jambes en signant un tel manifeste !

— Ah ! il fallait voir la figure de Grey, la colère de Wade et de Saltoun ! mais je connais mon oison, il a signé sans lire, et j'ai envoyé de tous côtés des gens pour distribuer cette pièce superbe. Maintenant, Ned, il faut te préparer à partir cette nuit pour porter à Londres ce glorieux manifeste, et dire tout ce que tu as vu. Je te donnerai le mot d'ordre pour sortir de

Ketty. Dessin de Lix.

Lyme ; une fois dehors, monte à cheval, et sans perdre une minute, mon brave Ned, cours, cours et ne t'arrête qu'à la porte de Jeffreys ; qu'il prépare ses prisons, ses cordes, ses potences. A l'odeur du sang, il va rugir de joie, le tigre ! et son maître fera écho. Il remplira tes poches de guinées, et tu reviendras bien vite près de moi, car notre tâche n'est pas finie ! Cours te préparer, Ned, et ne t'attarde pas autour des bouteilles. Moi aussi je les aime, mais à chaque chose son heure. Quand le Monmouth sera mort, nous serons riches ! riches ! Alors vive la joie !

En prononçant ces mots, Ferguson, se renversant, s'appuya sur la mince toile formant cloison; elle craqua, et le traître, à travers la large déchirure, vit Ketty tremblant de tous ses membres et pâle comme une morte.

Il resta un instant immobile, anxieux, ses lèvres se plissèrent de colère et de ses yeux sombres jaillirent des éclairs, mais bientôt son visage reprit son expression de lâche bassesse.

— Eh ! qui vous savait là, notre charmante hôtesse ! s'écria-t-il, la colombe ne fait pas de bruit dans son nid.

(1) Nom du bourreau de Londres.

(1) Les whigs étaient les adversaires politiques de Jacques II.

Permettez-moi de m'approcher pour vous remercier de votre aimable hospitalité, et pour vous demander pardon du dégât involontaire que je viens de commettre.

En prononçant ces mots, il fit un signe à Ned et lui murmura à l'oreille :

— Regarde et tais-toi.

Puis, ouvrant la petite porte de la chambrette de Ketty, il s'avança vers elle en se donnant toutes les grâces dont il était capable : courbant ses épaules hautes et voûtées, ployant son long corps, son cou de grue, et souriant de la bouche et des yeux. Ketty avait bien envie de fuir, elle n'osa pas. La main froide de Ferguson toucha la sienne, qu'elle retira vivement, comme si un serpent l'eût effleurée.

— N'ayez donc pas peur, la belle enfant ! et daignez accepter, en souvenir, non de moi, mais de notre glorieux duc, ce léger présent.

En parlant ainsi il sortit d'une poche particulière de son justaucorps un petit flacon d'argent niellé et curieusement ciselé ; et comme Ketty faisait de la tête un signe de refus :

— On ne repousse pas plus les dons des rois que les dons de Dieu, dit-il. Celui-ci contient une essence distillée à Paris, elle est d'une odeur aussi délicieuse que l'éclat de vos beaux yeux.

La jeune fille, persistant dans son refus, voulut faire un pas en arrière ; Ferguson la retint presque brutalement, et la contraignit à respirer le flacon débouché. Elle poussa un faible cri, en portant ses deux mains à ses tempes. Alors la pressant contre lui, il maintint de force sous ses narines palpitantes le fatal flacon. Ketty frémit de tous ses membres, comme un oiseau blessé, son visage s'empourpra, ses bras s'abaissèrent et elle s'affaissa sur sa chaise ; Ferguson laissa tomber sur ses lèvres une goutte de la perfide liqueur, il arrangea le corps inanimé de la jeune fille de manière à ce qu'il ne roulât point à terre, se retira, ferma doucement la porte, remit dans sa poche le flacon meurtrier et revint près de Ned qui, livide et les cheveux hérissés, avait, à travers l'échancrure du papier, suivi cette épouvantable scène.

— Vite, vite, partons...

Voyant la pâleur de son compagnon :

— Que veux-tu, Ned, ce n'est pas ma faute ; elle avait entendu, elle aurait parlé. C'est dommage, elle était gentille... Hein ! que dis-tu de mon flacon ? je craignais qu'il ne fût éventé. Allons-nous-en, car lorsque la mère rentrera, il y aura ici des larmes et des cris ; je ne veux ni voir les unes, ni entendre les autres.

Le misérable et son compagnon sortirent, après avoir annoncé à la petite bonne qu'ils ne reviendraient pas. Ferguson, aussi calme qu'un honnête homme, lui donna quelques shillings et s'éloigna d'un pas lent et tranquille

A. GENEVAY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# ÉTUDES MORALES.

## LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN.

Mme veuve Poinsot, qui demeurait à Champigny-sur-Yonne, juste en face de l'église, était une petite vieille ridée, maigre, pâle, toujours vêtue de noir et coiffée de cheveux gris roulés des deux côtés du front. Elle plaisait à première vue, quoiqu'il y eût dans toute sa personne quelque chose d'ascétique et de froid. Son visage était sans expression, son regard terne ; sa vie semblait purement végétative. Quelque grande douleur en avait-elle arrêté les rouages ? Etait-ce un remords dont l'obsession continuelle en avait lentement usé toutes les forces ? On l'ignorait. La curiosité des gens du village n'avait pu mordre sur son passé. Elle avait, en revanche, sur le présent copieuse et régulière pâture. Depuis quelque vingt ans que la maman Poinsot habitait Champigny, elle n'avait rien fait, rien dit, rien pensé, peut-être, que l'on ne sût.

Eté comme hiver, elle ouvrait à six heures du matin la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la place, et faisait elle-même son ménage, répondant par un bonjour monotone au bonjour de ceux qui passaient. Cela fait, et son café pris, elle allait à la messe, en revenait à huit heures et demie, et jusqu'à l'heure du déjeuner se promenait dans son clos. Un vrai fouillis ! légumes et fleurs y poussaient pêle-mêle ; le lierre et la vigne y montaient au même treillage. Sans zèle, sans plaisir apparent, elle échenillait par-ci, taillait par-là, suivant la saison, cueillait les fruits mûrs, ramassait les fruits tombés, et rentrait. Toute l'après-midi, on la voyait lire ou travailler dans sa chambre. Elle dînait à cinq heures et se couchait à neuf. Tous les jours de l'année c'était ainsi. Du 1er janvier au 31 décembre, le chiffre de sa dépense n'atteignait pas deux mille francs.

Elle était riche pourtant. Quoique ses biens ne fussent pas en terres, on en savait le compte, et c'était en hochant la tête que l'on disait dans le pays :

— Elle a vingt bonnes mille livres de rente, la maman Poinsot.

Oh ! ces vingt bonnes mille livres de rente, que de « bonjour, ma chère dame ! » elle leur devait ! Il est juste de dire que, fort économe pour elle-même, elle ne l'était pas pour les pauvres, et donnait beaucoup. N'eût-elle rien donné, on n'en eût pas moins salué très-bas ses vingt bonnes mille livres de rente.

La considération qu'inspirait cette fortune avait rejailli sur deux personnages, ses seuls héritiers, appelés à jouer un rôle important dans ce récit.

M. Séraphin, le propre neveu de la maman Poinsot, était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, qui portait roulés en dessous ses longs cheveux d'un blanc jaunâtre. Il était ordinairement vêtu d'une vaste redingote râpée, et coiffé d'un chapeau à larges bords qui, posé sur le derrière de la tête, lui donnait un faux air de Basile. Les manières étaient à l'avenant, insinuantes, mielleuses On le trouvait généralement trop poli ; d'autant que le regard disait non, quand la bouche disait oui. Oh ! sans les vingt bonnes mille livres de rente, que de gens lui auraient tourné le dos ! Personnellement, il ne possédait rien. Commis marchand, soldat, clerc d'huissier, courtier d'assurances, il avait, sans l'atteindre, poursuivi longtemps dame Fortune, et, battant de l'aile, mourant de

faim, n'en pouvant plus, était venu s'abattre un beau jour à Champigny sur l'héritage de la tante Poinsot.

Anna, sa femme — on l'appelait Nana — une petite boulotte, lui avait à la longue pris quelque chose de ses manières obséquieuses et de sa politesse rampante. Mais sous cette nature d'emprunt sa nature propre n'avait pas disparu ; et cette greffe bizarre avait donné les plus étonnants résultats. D'un côté Nana riait, de l'autre elle pleurait ; elle était à la fois insolente et humble, vive et mesurée ; on avait fini par croire qu'elle n'était rien. On l'avait cotée : zéro ; et elle passait inaperçue à la suite de son mari dans le rayonnement lumineux des vingt mille livres de rente à venir, qu'elle ne convoitait pas moins que lui.

Logés près de la maman Poinsot dans une maison presque bourgeoise, dont — soit dit entre parenthèses — elle payait le loyer, ils avaient organisé tous deux autour d'elle une surveillance minutieuse. Ils l'avaient isolée peu à peu sous prétexte que leur affection lui suffisait. Chaque jour ils trouvaient, l'un ou l'autre, quelque raison d'entrer chez elle : Ma chère tante, par-ci ; ma bonne tante, par-là. La bonne tante ne semblait pas absolument convaincue de la sincérité de ces protestations, qui ne lui arrachaient ni bonne parole, ni remercîment, ni sourire. Inutile d'ajouter que cela ne décourageait en rien l'honnête Séraphin. Peu lui importaient la confiance et l'affection pourvu qu'il fût sûr de l'héritage. Et s'il avait eu l'entière certitude qu'il ne se trouvait là personne pour le lui disputer, l'indifférence de la maman Poinsot n'aurait certes pas troublé son sommeil.

Mais il était quelqu'un dans le pays dont la présence lui semblait dangereuse ; quelqu'un dont il avait peur, et qu'il n'osait ou ne pouvait pas écarter. C'était le curé de Champigny, l'abbé Tristan. Il savait de longue date quelle vive et profonde amitié lui portait la maman Poinsot, dont le visage ne s'animait que pour lui. Dès qu'il était là, ses regards, habituellement sans clarté, s'illuminaient. Il suffisait de l'avoir vue lui tendre la main, de l'avoir entendue lui dire : « Vous êtes en retard ce soir ! » pour comprendre que l'on aurait risqué gros à lutter ouvertement contre son influence.

Séraphin, qui jugeait les autres d'après lui-même, tremblait de le voir accaparer un jour à son profit tout ou partie de la succession. De là était née une haine profonde qu'il cachait sous les dehors d'une politesse trop plate pour que l'abbé s'y laissât prendre, mais assez bien jouée pour que la veuve, flattée dans ses secrètes affections, pût se faire un scrupule de spolier ses héritiers légitimes.

Rien dans l'extérieur de l'abbé ne justifiait pourtant les appréhensions de Séraphin.

Tout, en lui, respirait la santé, la droiture, la force, le contentement de soi-même et du prochain. Il était grand, robuste, carré des épaules. Ses longs cheveux grisonnants, rejetés en arrière, encadraient une bonne et large face épanouie, presque toujours éclairée par un sourire bienveillant. Le regard était droit, l'allure franche. Il marchait la tête haute, la poitrine en avant, et frappant du talon. Il avait moins l'air d'un prêtre que d'un officier de cavalerie.

C'est qu'il avait, en effet, porté la cuirasse avant de porter la soutane.

Issu de la famille de Taillebourg, une des plus illustres et des plus anciennes de la Gascogne, Tristan, dès sa jeunesse, avait été destiné par son père à la carrière des armes, pour laquelle il semblait merveilleusement doué. Énergique, adroit, courageux, il pouvait en affronter les périls et les fatigues, et devait y faire son chemin rapidement.

N'ayant point alors de vocation arrêtée, il obéit, fut reçu des premiers à l'École militaire, et nommé quatre ans après sous-lieutenant au 8e régiment de cuirassiers.

C'était en 1823, la guerre venait d'être déclarée à l'Espagne. Le 8e cuirassiers fut désigné pour faire partie du corps d'expédition.

Tristan de Taillebourg ne connaissait encore de la vie du soldat que ses petits côtés, que ses exigences minutieuses ; il partit, animé du vague désir d'en connaître les héroïsmes et de se voir le sabre à la main.

L'occasion ne se fit pas attendre. Il était au camp depuis trois jours ; on sonne : A cheval ! Un détachement ennemi venait de surprendre nos avant-postes ; il fallait charger.

Qu'il est terrible ce moment qui précède l'action ! Qu'elles sont longues, pour le plus brave, ces minutes qui le séparent de la mort au-devant de laquelle son devoir l'oblige à courir !

Tristan fut content de lui-même, il se sentait calme. Le sabre levé, il entraîna ses hommes et s'élança le premier. Mais, lorsqu'il fut dans la mêlée, lorsqu'il aperçut contre la selle de son cheval un homme que son sabre allait tuer en retombant, l'horreur du sang versé le prit à la gorge. D'une main, il repoussa l'homme et le renversa ; de l'autre, il abaissa lentement son sabre et le remit dans le fourreau.

La campagne terminée, il quittait le régiment pour n'y plus revenir, et entrait au séminaire. Cette résolution venait sans doute moins d'un exclusif amour de Dieu que d'une immense pitié pour les hommes. Dans le spectacle de ce qui lui semblait être le mal, il avait puisé le désir impérieux de faire ce qu'il croyait être le bien : instruire, moraliser et secourir. Toute sa religion se résumait en quelques mots : *Pax Domini sit vobiscum !* Que la paix du Seigneur soit avec vous ! Nulle pensée ambitieuse ne se mêlait donc à ses projets d'avenir. Il fit bon marché des hautes protections qui lui étaient acquises, et ce fut sur sa demande qu'au sortir du séminaire on l'envoya comme desservant à Champigny.

Il y a des natures qui commandent la sympathie. Telle était celle de l'abbé. Dès les premiers jours de son installation, tout le monde avait été frappé de la rondeur cavalière de ses allures, de son indulgente bonhomie. En six mois, il fut au mieux avec ses paroissiens. Il ne leur en avait pas fallu tant pour le connaître. Toujours et partout on le trouvait : chez lui, si l'on sonnait à sa porte la main tendue ; aux champs, si, pendant la moisson, il fallait, pour éviter l'orage, charger les gerbes à la hâte et regagner la ferme ; au temps de la vendange, s'il s'agissait de pousser à la roue, ou de caler une cuve trop lourde. La force impose toujours, et la solidité de ses muscles lui fit presque autant d'amis dans le village que l'exquise bonté de son cœur.

Ce n'est pas cela sans doute qui lui valut les bonnes grâces de la maman Poinsot. Comment s'établit leur intimité ? Personne ne s'en inquiéta. Toujours est-il qu'il fut reçu, dès l'abord, à bras ouverts, et devint, avec le temps, aussi indispensable à sa pénitente que lui étaient, à son insu peut-être, devenues les parties d'échecs qu'il faisait avec elle tous les jeudis.

Depuis vingt ans, en effet, que l'abbé Tristan occupait cette cure pour laquelle il avait refusé tout avancement, pas un jeudi ne s'était écoulé sans qu'il frappât vers six heures à la porte de la maman Poinsot.

Il entrait de son pas sonore dans le grand salon, tendait la main à sa vieille amie, et ne répondait que par un salut quelque peu hautain aux génuflexions et aux compliments amphigouriques de Séraphin, qui formait avec Nana et la chatte l'inévitable complément de ces petites soirées intimes.

C'était une véritable torture pour Séraphin que ce salut de l'abbé. Il comprenait le dédain de ce léger mouvement de la tête, de ce clignement des yeux; il mesurait bon gré mal gré la distance qui le séparait d'un tel homme, et sa haine s'en augmentait. L'abbé, de son côté, pour ne rien répondre à ses basses flatteries, pour ne lui témoigner que si légèrement son aversion, devait faire un effort violent sur lui-même, et se dire un bon quart d'heure avant d'entrer :

— Il le faut. Pour cette chère amie dont je troublerais inutilement la vie, il le faut. Pour moi, qui suis prêtre, il le faut!

Car l'abbé Tristan — la perfection n'est pas de ce monde — en était réduit à compter dans tous ses examens de conscience un péché capital, toujours le même, contre lequel échouait sa volonté. Les brusques remontrances de sa servante Brigitte, les conseils affectueux de la maman Poinsot n'y pouvaient rien.

L'abbé Tristan était colère!

— Qué brave homme! disait-on dans le pays; qué malheur qu'il ait la tête si près du bonnet!

On chercherait vainement une expression pour peindre mieux le côté faible du caractère de l'abbé. Lorsque par hasard, au catéchisme, les enfants — c'est de leur âge — babillaient au lieu de l'écouter, il lui était arrivé maintes fois dans la chapelle où il s'efforçait d'élever jusqu'à Dieu les âmes de tout ce petit monde, il lui était arrivé d'ébaucher la première syllabe d'un juron dont la seconde lui rentrait dans la gorge au point de l'étouffer.

Il s'en allait alors devant le maître-autel, s'agenouillait, priait un instant, se relevait, et de sa bonne grosse voix de basse-taille :

— Je vous demande pardon, mes enfants, disait-il, je me suis mis en colère.

Il avait des larmes dans les yeux. — Chose étrange! à compter de ce moment, si longue que fût la leçon, les gamins ne bronchaient plus.

Le soir, en rentrant à la cure, il disait :

— Je me suis mis en colère, Brigitte.

— Ben sûr que oui! répondait la vieille servante en levant les épaules.

— Cela me jouera quelque mauvais tour, Brigitte.

— Ça se pourrait ben, m'sieur le curé.

— Vous me supprimerez un plat.

— Encore de vos idées!

— J'ai trop de sang, Brigitte.

Que l'on juge d'après cela de ce qu'il lui fallait d'efforts pour ne pas rompre en visière à Séraphin, dont chaque phrase, si mielleuse qu'elle fût, cachait une ironie; dont toute la personne respirait le mensonge, la duplicité, la fourberie.

Lorsque ces piqûres d'épingle dont on le harcelait dans le but évident de lui faire déserter la maison devenaient intolérables, lorsqu'il se sentait près d'éclater, l'abbé se levait et faisait à grands pas deux ou trois fois le tour du salon. La maman Poinsot lui demandait, toute surprise :

— Qu'avez-vous donc, mon ami?

— Rien... rien!... répondait-il, cela va se passer.

Et il venait reprendre sa partie.

La secrète division qui régnait entre les hôtes habituels des jeudis de Mme Poinsot n'avait fait que s'aggraver avec le temps. L'abbé n'était pas devenu plus patient; Séraphin n'avait en rien modifié son plan d'attaque; et, quoiqu'il n'osât battre ouvertement en brèche la solide position de son adversaire, il était à craindre qu'un jour ou l'autre la querelle, si longtemps évitée par l'un, si ardemment cherchée par l'autre, ne devînt inévitable.

Les choses en étaient là quand Mme Poinsot, depuis longtemps souffrante, tomba gravement malade et se mit au lit.

Nana s'installa le soir même à son chevet.

Séraphin fit apporter les guenilles qui composaient sa garde-robe et prit possession du logis. Bien que la pauvre femme ne fût point encore assez bas pour que l'on pût escompter son héritage à coup sûr, il lui semblait bon d'affirmer ses droits, d'occuper la place et de se mettre en mesure de parer à tout événement dans le cas, possible à ses yeux, où l'abbé profiterait de l'affaiblissement des facultés de la malade pour obtenir un legs en faveur de la paroisse ou de quelque communauté religieuse.

Il ne pouvait — et le savait bien — lui fermer la porte tant qu'il resterait à la maman Poinsot une lueur de vie et de raison. Il aurait fallu que, poussé à bout, rebuté par les allusions et les épigrammes, l'abbé, pour éviter un scandale, se retirât. Si aléatoire qu'elle fût, c'était une chance à courir.

Lorsque, averti par Brigitte, l'abbé Tristan sut la maladie de sa chère pénitente, il se présenta.

— Oh! lui dit Séraphin, quel chagrin pour nous, qui l'aimons tant!... Elle est bien bas! bien bas!... Quel chagrin! Sans compter que voilà nos charmants jeudis à vau-l'eau!... Nous voilà privés du plaisir de vous voir le jeudi!

— C'est un plaisir que vous aurez tous les jours, mon cher monsieur Séraphin, répondit froidement l'abbé. Il est de mon devoir d'apporter dans cette maison toutes les consolations dont je dispose comme prêtre et comme ami.

— Oh! monsieur l'abbé, nous connaissons, ma femme et moi, l'excellente bonté de votre cœur, l'honorabilité de votre caractère!

En prononçant le mot « ho-no-ra-bi-li-té », dont il espaçait démesurément les syllabes, Séraphin s'était courbé jusqu'à terre, en même temps que de sa main droite il essuyait, par habitude, le parement de sa manche gauche.

L'abbé ne lui laissa pas le temps de se relever. Il passa sans lui répondre et se dirigea vers la chambre de Mme Poinsot, dont la porte s'ouvrait au fond de la salle à manger, où Séraphin l'avait reçu.

La malade, assoupie, les yeux fermés, la tête penchée en arrière, n'entendit ni le bruit de ses pas, ni le bruit de la porte qu'il venait de refermer. Il fit une courte prière au pied du lit, prit un fauteuil et s'assit en soupirant près de la fenêtre. Une tristesse profonde, un vague pressentiment l'obsédaient. Il se souvenait des bonnes causeries dans lesquelles s'épanchait tout entière l'âme de cette pauvre femme dont il connais-

sait, ou croyait connaître, les plus secrètes et les plus intimes pensées. Il se souvenait de cette affection, dont les témoignages lui avaient, dans les premiers temps de son séjour à la cure, aplani les difficultés de son ministère. Et tristement il songeait que la mort, dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être moins, allait entre ce bonheur et lui mettre la distance de l'éternité!

Ses yeux allaient du lit à la fenêtre, par laquelle il apercevait le cimetière. On était à la fin de l'automne; les feuilles des peupliers tombaient et semaient de points d'or l'herbe épaisse et haute qui, pendant toute la saison d'été, avait poussé sur les tombes. Çà et là, autour de l'église, des croix étalaient leurs bras noirs. Plus loin, noyés dans une sorte de brouillard, il entrevoyait sur la hauteur la margelle de pierre d'un abreuvoir, les maisons du village et le sommet des noyers qui bordent le chemin des vignes. Comme tout change d'aspect selon que le cœur est triste ou joyeux! Maintes fois, de la cure, il avait regardé tout cela; maintes fois il avait dit :

— Cette vue est charmante, Brigitte! Elle vaut pour moi tous les horizons fameux de l'Italie et de la Suisse.

Et cette vue le faisait pleurer maintenant!

Un mouvement de Mme Poinsot le tira de sa rêverie et le ramena près du lit.

— Ah! c'est vous, mon ami? dit-elle d'un air agité; il faut que je vous parle.

Jamais l'abbé n'avait vu pareille expression sur son

L'abbé Tristan et Séraphin. Dessin de Gilbert.

visage. Tout surpris, il se préparait à l'écouter, quand un cheval s'arrêta devant la porte. Des voix et des pas retentirent dans la maison. C'était le médecin qui venait de Pont-sur-Yonne.

Il entra suivi de Nana, qui pleurait de l'œil gauche et s'essuyait l'œil droit.

— Revenez demain, dit tout bas Mme Poinsot à l'abbé Tristan, *il faut* que je vous parle!...

L'abbé répondit par un serrement de main et céda la place au docteur.

Dans la pièce voisine Séraphin l'attendait.

— Ah! monsieur l'abbé, dit-il, nous sommes bien affligés, ma femme et moi!... Ce que c'est que la maladie!... Cette chère tante, si bonne, si indulgente, est devenue presque dure pour nous! .. Elle nous parle à peine...; on dirait que nous la gênons!... Je suis le fils de son frère, pourtant! Elle n'a pas de plus proche parent que moi, mon cher monsieur!... Et la famille avant tout, n'est-ce pas?... la famille avant tout!

L'abbé ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre, le doute injurieux qui lui valait ces sentimentales doléances. Il salua légèrement Séraphin et sortit.

Il avait à peine franchi le seuil que la porte fut refermée derrière lui avec une violence telle qu'il se retourna. C'était une démonstration trop clairement, trop insolemment hostile. Pâle de colère, il étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette et carillonner. Il eut heureusement la force de ne pas céder à la tentation. Il songea que, pour se faire justice, il risquait d'aggraver l'état de sa chère malade: et, précipitam-

ment, il regagna la cure située sur la place même de l'église, à quelques pas de la maison.

— Brigitte, dit-il en entrant, Séraphin n'est qu'un drôle, et sa femme qu'une intrigante !

Et, pour expliquer sa colère, il conta ce qui venait de se passer.

— M'est avis, monsieur le curé, qu'ils seront bien aises d'hériter... Vous verrez leur mine si la pauvre femme en réchappe !

— Elle n'est pas perdue, Dieu merci ! dit vivement l'abbé en s'asseyant devant la table, sur laquelle Brigitte venait de poser la soupière et les assiettes.

— Qui sait, monsieur le curé, si ces gens-là ne mettront pas le médecin dehors..., et vous par-dessus le marché !

— Que dites-vous là ?

— Je dis qu'un beau matin on vous fermera devant le nez la porte que l'on vous a fermée derrière le dos.

— Ce misérable oserait...

L'abbé n'acheva pas la phrase ; il avait, en la commençant, donné sur la table un si furieux coup de poing que son assiette s'était brisée. La soupe répandue mondait la nappe et tombait sur le plancher.

— Voilà du joli ! dit Brigitte.

L'abbé regarda le dégât d'un air stupéfait, joignit les mains, baissa la tête, fit un imperceptible signe de croix et sortit.

Il prit machinalement le chemin des vignes, tout aux émotions de cette journée grosse d'orages pour lui. Sa présence gênait Séraphin. Pourquoi? Voilà ce qu'il cherchait naïvement. Il ne lui venait pas à l'esprit que l'on pût le supposer capable d'une basse cupidité. Il ne voyait dans tout cela que l'antipathie d'un caractère faux et tortueux pour sa nature franche et droite.

Perdu dans ces pensées, il atteignit le plateau des carrières. Toute la vallée de l'Yonne se déroulait à ses pieds, plus belle que jamais à la lueur du crépuscule qui en noyait les détails dans une demi-teinte fantastique. Pendant quelques minutes il admira, malgré lui pour ainsi dire, ce merveilleux spectacle ; puis, calmé par le silence imposant de la nuit, il rentra, dit bonsoir à Brigitte et remonta chez lui.

S'il est vrai que les choses reflètent la pensée de celui qui vit au milieu d'elles ; s'il est vrai que l'homme se trahit dans la disposition des lieux qu'il habite, il suffisait, pour juger l'abbé Tristan, de voir sa petite chambre toute propre et toute gaie, avec son papier gris-clair, ses meubles luisants et ses tentures de percale blanche bordées de rouge.

Quelque chose y choquait cependant à première vue, comme une tache : c'étaient deux épées suspendues au-dessus de la table de travail en face du lit; deux de ces longues épées triangulaires à garde d'acier percée de petits trous et garnie de peau de daim, qui portent le nom d'*épées de combat*.

Pourquoi ces armes? Etait-ce chez le prêtre un dernier vestige du soldat? le regret inavoué d'une existence que lui embellissait dans le lointain du passé sa vie d'abnégation et de dévouement? Les plus dévotes de la paroisse n'étaient pas loin de le croire; et plus d'une — Brigitte la première — avait tenté de faire disparaître ce trophée scandaleux. L'abbé n'avait point cédé.

Quelque respectable souvenir s'y attachait sans doute, puisque, lors de sa dernière tournée, l'archevêque de Sens n'avait, en visitant la cure, fait à ce sujet aucune observation et s'était ostensiblement promené dans le village au bras de l'abbé.

Ce souvenir, dont il n'avait dit à personne le secret, connu de l'archevêque seul et de quelques personnes qui avaient autrefois vécu dans l'intimité de la famille de Taillebourg, remontait à l'époque où Tristan, tout jeune homme, se préparant à Saint-Cyr, avait appris la mort de son père dans les circonstances tragiques et bizarres que nous allons rapporter.

Le baron de Taillebourg, ennemi déclaré des principes nouveaux mis en avant par la révolution de 1789, avait suivi les princes à l'étranger. Il rentra vers 1816, à l'époque où les haines et les rancunes étaient plus violentes que jamais. On venait de mettre en demi-solde un grand nombre d'officiers de l'armée impériale qui, faute de pouvoir s'en prendre au roi lui-même, s'en prenaient à ses partisans. Jamais les duels ne furent si nombreux qu'alors. On se battait pour un oui, pour un non, pour rien.

Un jour — il était deux heures de l'après-midi — retenu par des rendez-vous d'affaires, le baron de Taillebourg, n'ayant pas déjeuné, entre au café de Paris. Il venait de s'asseoir et d'appeler le garçon, lorsqu'un grand gaillard — évidemment un officier en demi-solde — placé à sa gauche, dit tout haut en ricanant :

— Ça sent la poudre à la maréchale ici !

Le baron feignit de n'avoir pas entendu. Le garçon s'était approché.

— Que faut-il servir à monsieur?

— Une tasse de chocolat.

— Singulière idée, monsieur, lui dit le même personnage, de prendre du chocolat à cette heure-ci !

— Chacun son goût, monsieur.

— N'importe, c'est une singulière idée !

Le baron s'apprêtait à déjeuner.

— C'est une singulière idée que vous avez là ! répéta pour la troisième fois l'officier.

— Est-ce une querelle, monsieur ?

— Vous avez mis le temps à vous en apercevoir.

Séance tenante on prit une voiture ; on se rendit au bois de Boulogne ; on mesura les épées. Cinq minutes après, l'officier, grièvement blessé, gisait sur l'herbe entre les mains de ses camarades. Le baron remonta en voiture, revint au café de Paris, se remit à la même table et demanda son chocolat.

En même temps que lui, l'un des témoins de l'officier blessé venait d'entrer !

— Quelle singulière idée, monsieur, dit-il poliment, de prendre du chocolat à cette heure-ci.

— Monsieur, répondit en se levant le baron, je viens de vous donner la preuve que je ne recule pas devant la pointe d'une épée. Mais j'estime qu'il y a mieux à faire aujourd'hui pour les gens de cœur que de se battre et de se tuer sans raison sérieuse. De pareilles rencontres ne font pas honneur à ceux qui les cherchent et finiraient par déconsidérer ceux qui les acceptent. Vous pouvez continuer la sotte plaisanterie dont vient d'être victime un des vôtres. Je n'entends plus. Je n'écoute plus. Je ne me battrai pas.

— Allons donc ! dit l'officier.

Et, levant la main, il frappa violemment le baron au visage.

M. de Taillebourg ne pouvait hésiter. On remonta dans le même fiacre; on retourna au bois de Boulogne ; mais, cette fois, à la place même où tombait cinq mi-

nutes plus tôt l'officier, ce fut le baron de Taillebourg qui tomba pour ne plus se relever.

Aveuglé par la colère, il avait tiré comme un écolier. Ce soufflet reçu l'avait tué.

Du mince héritage paternel, il ne restait à l'abbé Tristan que les deux épées qui avaient servi dans ce duel funeste. Il les regardait souvent, surtout lorsque, à certaines époques de l'année, ses colères devenaient plus fréquentes et plus vives. Il demandait à ces tristes souvenirs le courage, la résignation, le sang-froid.

Le pauvre homme ne se doutait pas, hélas ! de l'étrange similitude que Dieu devait mettre plus tard entre les destinées du père et du fils.

Le soir où nous l'avons laissé dans sa chambre après sa courte visite à la maman Poinsot, il s'endormit tout à cette pensée :

— Qu'a-t-elle à me dire ? Et pourquoi cet air agité ?

Aussi, le lendemain matin, fut-il de bonne heure chez elle. Lorsqu'il entra dans la chambre, Nana, la larme à l'œil, était près du lit. Elle se leva pour lui céder sa place, mais, au lieu de sortir, alla s'installer près de la fenêtre, traînant après elle un amas de guenilles qu'elle ravaudait.

— Ma nièce, lui dit la malade, laissez-moi seule avec M. le curé, je vous prie.

Cela était dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique. La digne épouse de Séraphin dut se résigner à sortir et à rejoindre son mari, qui fit, en apprenant la chose, une grimace des plus expressives. Il flairait un danger.

La visite de l'abbé ne dura cependant guère plus de cinq minutes. Mais en faut-il plus pour annuler un testament, signer une donation, consentir une vente ?

Que s'était-il passé ? Nul n'aurait pu le dire. On avait pris soin de fermer portes et fenêtres. Toujours est-il qu'en sortant de chez Mme Poinsot, l'abbé courut chez lui, remplit sa valise à la hâte et sauta dans la diligence de Paris, qui passait tous les jours à neuf heures sur la grande route, en bas du village, devant l'auberge du *Soleil d'or*.

Depuis vingt ans il n'avait pas quitté la cure. Nous vous laissons à penser si ce voyage fut commenté dans le pays !

La nouvelle s'en était rapidement propagée. Elle n'arriva cependant que vers le soir aux oreilles de Séraphin.

— A Paris ! s'écria-t-il ; à Paris !

Il sortit comme un fou du bureau de tabac où l'on venait de lui donner ce coup terrible, et rentra précipitamment.

— Anna, dit-il à sa femme, il y a quelque anguille sous roche ;... l'abbé est à Paris.

— Vous croyez, mon ami ? demanda la timide Anna, qui, de sa vie, ne s'était prononcée pour ou contre quoi que ce fût devant son seigneur et maître, dont elle acceptait aveuglément toutes les décisions.

— Je vous dis qu'il y a quelque chose !... Coûte que coûte, il ne faut plus les laisser seuls !

— Mais, si, comme hier...

— Voulez-vous que l'on nous dépouille ? interrompit violemment Séraphin. Voulez-vous que l'on nous chasse d'ici nus comme de petits Saint-Jean ?... Je m'en charge, d'ailleurs... Je m'en charge !

Ses inquiétudes étaient d'autant plus vives qu'il ne pouvait se méprendre sur les sentiments de la tante Poinsot. Ce n'était pas de l'aversion, c'était pis : de l'indifférence. Séraphin et sa femme n'existaient pas pour elle. Elle les avait vus s'installer dans sa maison sans mécontentement ni plaisir. Il semblait lui importer peu que cela fût ainsi ou autrement. Savait-elle à quoi s'en tenir sur leur compte ? ou, certaine que sa fortune irait à la destination qu'elle lui avait assignée, jugeait-elle inutile de se préoccuper de leurs obsessions ? Dans l'un ou l'autre cas, Séraphin sentait contre lui beaucoup de chances, et résolut de se tenir plus que jamais sur ses gardes.

Lorsque, le surlendemain de son départ, l'abbé Tristan revint à Champigny, bien qu'il fût dix heures du soir, il sonna chez Mme Poinsot avant de rentrer à la cure. Nana s'était couchée ; ce fut Séraphin qui ouvrit la porte.

— Vous, monsieur l'abbé ! s'écria-t-il avec une stupéfaction qui n'avait rien de joué.

— Moi-même.

— Cette chère tante dort, monsieur l'abbé.

— Réveillez-la, je vous prie, mon cher monsieur.

Séraphin allait protester lorsque, de son lit, par la porte entr'ouverte, la malade, quoique bien faible, eut assez de force pour crier :

— Est-ce vous, mon ami ?

L'abbé toisa Séraphin d'un regard dédaigneux, passa dans la chambre, ferma la porte et poussa le verrou.

Séraphin comprit que les circonstances étaient graves et qu'il fallait à tout prix savoir à quoi s'en tenir. Il souffla la chandelle, dont la lueur fumeuse éclairait la salle à manger, se déchaussa, et, pieds nus, sur la pointe des pieds, lentement, pour ne pas faire crier le parquet, s'approcha de la porte et colla son œil à la serrure.

Son regard embrassait toute la chambre ; il ne devait rien perdre de ce qui allait s'y passer. Il vit l'abbé s'approcher du lit, serrer les mains de la malade, échanger quelques paroles avec elle et s'asseoir. Il le vit ensuite à deux reprises baisser la tête en parlant. Le visage de Mme Poinsot, anxieux jusque-là, reprit son habituelle placidité.

L'abbé parlait toujours — Séraphin, sans rien entendre, voyait remuer ses lèvres — il semblait rendre des comptes. Puis il entr'ouvrit sa soutane et tira de ses poches quatre liasses que la malade lui prit des mains.

C'étaient des billets de banque !

Séraphin sentit plier ses jambes ; un nuage lui passa devant les yeux ; sa gorge se serra. Il était haletant. La cupidité, la crainte, la rage l'étouffaient.

— Après tout, pensa-t-il, c'est de l'argent qui rentre ; ce n'est pas de l'argent qui s'en va.

La maman Poinsot comptait vivement les billets, mouillant son doigt de temps en temps pour aller plus vite. Séraphin essaya de la suivre des yeux et de compter avec elle. Impossible.

— Il y en a beaucoup, répétait-il tout bas, beaucoup !

On évaluait à quatre cent mille francs la fortune de Mme Poinsot. Chacun de ces paquets était peut-être le quart de cette somme ; sa fortune tout entière était peut-être là, devant lui, dans les mains de cette malade qui pouvait en disposer ! Mais non, les malades ne voient pas mourir. La tante Poinsot ne pouvait se dépouiller de son vivant et se condamner à la misère ! C'était impossible !

P. CELIÈRES.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# BIBLIOGRAPHIE.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES.

Est-ce bien un livre d'étrennes, ce magnifique volume que M. Francis Wey a consacré à Rome (1), dont deux éditions successives n'ont pas épuisé le succès et que l'auteur vient de compléter par l'addition d'un supplément, contenant le récit de sa dernière visite? Par « livre d'étrennes » on entend d'ordinaire l'œuvre éphémère qui naît vers le 25 décembre pour s'endormir, aux environs du 5 janvier, dans les rayons poudreux d'une bibliothèque. Mais pourquoi le livre d'étrennes ne ferait-il pas exception à la règle, quand son mérite artistique et littéraire, l'intérêt du sujet, en un mot la valeur de l'œuvre, le recommandent d'une façon toute spéciale à l'attention? Certes tel est le cas du volume dont nous nous occupons, et sa nouvelle édition est la plus éloquente consécration de notre jugement.

Transtévérine, gravure tirée de Rome.

Comme le dit avec raison M. Wey, « Rome est un monde : tout ce qui a eu quelque grandeur en Occident — art, religion, histoire — a laissé des traces dans cette ville : antiquité païenne, origine du christianisme et de la civilisation byzantine, luttes et transformations du premier moyen âge, suprématie ecclésiastique du treizième siècle, renaissance du quinzième et du seizième, toutes ces époques ont eu Rome pour centre; elles l'ont couverte de leurs œuvres; elles y revivent dans un amas de monuments. Combien d'Etats considérables sont réduits à n'offrir par comparaison que des restes insignifiants! Dans cet ensemble, chaque auteur a fait un choix ; il m'a paru qu'il fallait, une fois au moins, se décider à tout voir, à tout étudier. »

Ces quelques lignes que nous empruntons à la préface de Rome nous disent tout d'abord et le plan et la pensée de l'auteur. Le plan est vaste. Il s'agit de dépeindre la métropole antique, la métropole religieuse, la patrie des arts, le sanctuaire des souvenirs incomparables. La pensée est haute : c'est le culte du beau, le respect de ce qui est grand.

Peu d'hommes étaient de taille à mener à bonne fin une œuvre de cette importance, qui réclamait des connaissances profondes, un goût éclairé, et aussi ce charme de l'esprit français, qui sait présenter la description et le récit sous une forme pittoresque et attrayante. La monotonie, pourquoi ne pas le dire? l'ennui dans l'admiration, c'étaient là les dangers de Rome. Mais M. F. Wey n'est pas de ces pilotes qui échouent sur de semblables écueils. Vous pouvez le suivre sans crainte, certain d'avance qu'il saura réveiller votre attention tantôt par le souvenir emprunté à l'histoire, tantôt par la fine et spirituelle observation de la vie moderne.

Si jamais un livre prêta à l'illustration, c'est bien Rome. Monuments, statues, tableaux, œuvres d'art, si minutieuse, si exacte que soit la description, pour les faire comprendre et apprécier, l'illustration est indispensable. Ici M. F. Wey s'efface modestement devant ses collaborateurs, MM. Français, Nanteuil, Thérond, Anastasi, Clerget, Bayard, A. de Neuville, Leroux, H. Regnault, le jeune et déjà illustre peintre qu'une mort héroïque a trop tôt enlevé aux admirateurs de son talent — ou plutôt il fait appel à leur concours et leur demande de décorer le magnifique monument qu'il a élevé à la ville éternelle.

La gracieuse bienveillance de MM. Hachette nous avait autorisé à puiser à pleines mains dans ces richesses artistiques; malheureusement, le format du *Musée* ne nous a pas permis de reproduire les grandes planches de l'ouvrage; celles que nous publions et qui accompagnent cet article, donneront du moins une juste idée du mérite artistique de Rome.

L'Histoire du costume en France, par M. J. Qui-

(1) Hachette et Cᵉ, éditeurs.

cherat (1), est une curieuse et intéressante excursion dans les modes du passé, depuis la Gaule jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Grâce à nos anciens monuments et aux dessins des manuscrits enluminés du

Pont Momentane, gravure tirée de Rome.

moyen âge, l'auteur fait successivement défiler devant nous toute la famille des vêtements que nos pères ont endossés : les braies et la saie aux couleurs éclatantes du Gaulois, le colobe du Gallo-Romain, le justaucorps

Môle de Cecilia Metella, gravure tirée de Rome.

du Franc qui s'arrêtait au genou et à la naissance du bras, la double tunique de Charlemagne, la chlamyde et la dalmatique de ses successeurs, etc., etc. ; mais, sous la plume savante de M. Quicherat, le costume n'est que le petit côté de la question. Dis-moi comment tu t'habilles, et je te dirai quel est ton degré de civilisa-

(1) Hachette et Ce, éditeurs, 481 gravures.

tion. N'est-il pas évident, en effet, que la plus grande partie des arts, sinon tous, ayant pour objet le bien-être et le plaisir de l'homme, les peaux de bêtes de l'époque celtique sont synonymes de barbarie, les étoffes d'or et de soie marquent la marche de l'humanité dans les voies du progrès?

C'est ainsi que le sujet s'agrandit de lui-même, et ce qui n'était tout à l'heure qu'un spectacle curieux pour les yeux devient peu à peu, par la réflexion, un véritable cours d'histoire, qui nous initie à tous les détails familiers des mœurs, aux découvertes de l'esprit humain, à la naissance des arts industriels.

Une Fantaisie du docteur Ox et le Tour du monde en quatre-vingts jours (1), de M. J. Verne, continuent la série des voyages humouristiques qui ont valu à notre collaborateur une si légitime réputation. Du Docteur Ox nous n'avons pas grand'chose à dire, puisque le *Musée* a eu l'insigne honneur de lui donner le premier l'hospitalité (2); quant au Tour du monde, il est aujourd'hui entre toutes les mains; lecteurs, grands et petits, se sont gaiement embarqués à la suite de Phileas Phogg, du détective Fix et de Passe-partout; ils ont traversé avec eux l'Inde, le Japon, l'Amérique, entraînés dans cette course rapide, amusés par ces aventures étonnantes, éblouis par cet esprit toujours charmant.

Puis le théâtre a consacré le succès du livre, et aujourd'hui le nom de M. J. Verne s'étale triomphalement sur tous les murs de Paris.

La Terre de servitude, de H. Stanley, traduit de l'anglais par M. J. Levoisin (3), est, elle aussi, une description pittoresque de l'Afrique orientale, mêlée à une action mouvementée et intéressante. Attaques des tribus nègres, chasses aux animaux sauvages, épisodes de toutes sortes, rien ne manque à la Terre de servitude, pas même de jolies illustrations dues au crayon de M. P. Philippoteaux.

Encore un volume dédié à la jeunesse : Nous Autres, de M. J. Girardin (4), l'auteur des Braves Gens. L'unité manque un peu au nouveau livre de M. Girardin, et l'intérêt, dispersé sur des personnages trop nombreux, languit parfois; mais, par la douce morale dont chaque page porte l'empreinte, Nous Autres mérite néanmoins une place honorable dans notre revue des livres d'étrennes.

Avant de quitter la librairie Hachette, à laquelle nous avons déjà fait tant d'emprunts, signalons aussi les nouveaux volumes dont vient de s'enrichir la collection de la bibliothèque rose, et, en première ligne, Robinsonette, de M. E. Muller, ce petit bijou littéraire que le public du *Musée* n'a certes pas oublié; — les Deux Enfants de Saint-Domingue, de Mlle Julie Gouraud (illustrations de Bayard), un drame en miniature dont le point de départ est l'insurrection des nègres dans notre colonie des Antilles; — les Poches de mon oncle, de Mme de Stolz (illustrations de Bertall); — la Petite Fille aux grand'mères, par Mme Guizot de Witt (illustrations de Beau); — En Congé, par Mlle Zénaïde Fleuriot (illustrations de A. Marie); trois petits volumes pleins d'intérêt, de grâce et de bons conseils, qui continuent dignement la collection si bien commencée.

(1) Hetzel éditeur.
(2) Voir le n° XXXIX.
(3) Hachette et Cie, éditeurs.
(4) Hachette et Cie, éditeurs.

Les Vies des Saints, par une réunion d'ecclésiastiques et d'écrivains catholiques, sont une réduction de l'ouvrage publié naguère en quatre gros volumes par MM. Garnier frères.

Dans une époque aussi troublée que la nôtre par l'esprit de doute et de dénigrement, vulgariser l'histoire des héros et des grands hommes du christianisme est une pensée utile et bonne dont la religion ne peut que tirer profit, car, à chaque page, le lecteur pourra se convaincre que cette longue liste de saints et de martyrs est une perpétuelle école de dévouement et d'exemples méritoires.

Aussi les noms les plus illustres de l'Eglise et de la presse catholique ont-ils tenu à honneur de collaborer à cette œuvre, et tout d'abord celui de Mgr Darboy, martyr lui-même, que nous trouvons au bas de plusieurs des biographies.

C'est dire l'esprit d'orthodoxie qui a présidé à la rédaction du livre, et qui le distingue de ces recueils d'anecdotes plus ou moins apocryphes que l'on a trop souvent décorés du titre pompeux de Vies des Saints.

Trois histoires de terre et de mer, de M. Armand Dubarry, ne sont autres que *les Tapirs à dos blanc*, *Claude Mantelet* et *les Naufrageurs de la pointe du Raz*, qui ont paru dans les colonnes du *Musée* et du *Monde des Enfants* et que la librairie Didier vient de rééditer en un élégant volume in-12, illustré de nombreuses vignettes; à en juger par le succès que ces charmants récits ont obtenu chez nous, il n'est pas difficile de préjuger celui qui les attend sous leur forme nouvelle.

Terminons maintenant notre article par la rapide revue des ouvrages publiés par le *Musée des familles* et dont nous avons rendu compte en leur temps : Le Voyage scientifique autour de ma chambre, par A. Maugin, le résumé des découvertes de la science moderne (1); — La Comédie des animaux, de Méry, le livre le plus amusant, le plus spirituel qui ait été écrit sur l'histoire naturelle (2); — les Récits de la grève normande, couronnés par l'Académie française, de Ch. Deslys, un nom trop connu de nos lecteurs pour qu'il soit besoin de faire son éloge (3); — les Fables proverbes, de Berlot-Chapuit (4); — l'Album du *Musée des familles*, contenant les cent plus magnifiques gravures de la collection (5); — le Monde des enfants, ce *Musée des familles* du premier âge, qui, dans la pensée de ses éditeurs, devait servir d'introduction et de préface à la collection de notre journal, dont le cadre pouvait ainsi s'élargir de jour en jour (6).

Nos lecteurs désireux de donner en étrennes de beaux et de bons livres n'ont vraiment que l'embarras du choix.

A. de FLEURY.

(1) Un vol. in-8°, illustré par Lix. Paris, 5 fr.; départ, 7 fr.
(2) Un vol. in-8°, illustré par Morin. Paris, 5 fr.; départ, 7 fr.
(3) Un vol. in-8°, illustré par Tobb. Paris, 6 fr.; départ., 7 fr.
(4) Un vol. in-8°, illustré par Daubigny, Bertall, Roma Bonheur. Paris, 6 fr.; départ., 7 fr.
(5) Un splendide volume in-4°, relié, doré sur tranches. Paris, 15 fr.
(6) Deux beaux volumes grand in-8°, illustrés de 500 gravures. Chaque volume, Paris, 6 fr.; départ., 7 fr. 50.

*N.-B.* On trouve tous ces ouvrages reliés aux bureaux du journal. Reliures depuis 1 fr. 50 centimes.

# POÉSIE.

## UN MÉNAGE D'OUVRIER.

La chambre est claire, gaie et de riants berceaux,
Au soleil matinal entr'ouvrant leurs rideaux,
Montrent sur l'oreiller de jeunes têtes blondes,
Cher souci de deux cœurs aux tendresses profondes.
A côté, la machine aux pédales de fer
Qui gagne, avec le pain, le charbon de l'hiver :
L'amour et le travail! ces deux fécondes sources;
L'un donnant le bonheur, et l'autre les ressources;
L'un nous créant dans l'âme un riant paradis,
L'autre qui met l'aisance où serait le taudis.
La femme gracieuse, active, forte en somme,
Prépare et sert sans bruit le déjeuner de l'homme
L'heure de l'atelier va sonner; elle veut
Qu'il soit à l'établi le premier s'il le peut.
L'honnête travailleur prend un repas sommaire;
Contemple les enfants... puis embrasse la mère
Et s'en va. — Non point triste et morose; — il sait bien
Que sa tâche est sacrée! Il suppute combien
La fin de la semaine, au moment de la paie,
Dans sa calleuse main versera de monnaie.
Il voit qu'à son ménage il manque un bibelot.
Un jouet ferait rire aux éclats son marmot.
Il voudrait bien donner une robe à sa femme!
Et la mener, un soir, voir jouer un grand drame...
Il compte en cheminant, sans trouver tout à fait
L'équilibre au calcul de son humble budget.
Jérôme à l'atelier entre et prend sa besogne.
Le fer mord sur le bois, il le polit, le rogne;
Les copeaux, tout autour du robuste ouvrier,
Volent en longs rubans; le rabot fait crier
La planche; et quelquefois, pour alléger sa peine,
L'artisan, entonnant un air à perdre haleine,
Chante le grand soleil, et l'ombrage de mai,
Et les petits oiseaux dans leur nid parfumé.

Il ne voit pas autour de lui, hâves et pâles,
Les bambocheurs vêtus de lambeaux troués, sales;
Hébétés par l'ivresse et de leur veille las,
Le cerveau fatigué, laissant tomber leurs bras.
Il n'entend point leur voix, par l'absinthe éraillée,
Mâchonner un refrain d'allure débraillée;
Et si quelqu'un d'entre eux, le trouvant si vaillant,
Lui reproche sa joie avec son linge blanc,
Il sourit sans aigreur, et lui répond :
« — Ah! dame!
Si la blouse est si propre, accusez-en ma femme.
Que voulez-vous! Elle aime à voir l'intérieur,
Chaque mois, chaque jour, plus attrayant, meilleur.
Jadis, je fus un peu comme on vous voit vous-même!
Je faisais le lundi. Souvent j'avais la flemme.
On est seul : on s'ennuie... On entre au cabaret :
On fume, on boit, on joue... et l'on trouve un attrait
Persistant et malsain dans cette vie atroce
Qu'on appelle entre nous, amis, « faire la noce! »
Je sais quels lendemains suivent des jours pareils!
On a honte de soi; mais leçons ni conseils,
Rien n'y fait... jusqu'au jour où quelque jeune fille
Qui n'a pour toute dot que son dé, son aiguille,
Nous rend songeur... On sent en soi comme un remords
Qui nous montre soudain nos défauts et nos torts.
On rougit du passé, dans le fond de son âme;
On se dit qu'on serait bon près de cette femme;
Qu'elle purifierait à son regard charmant
Ce qui fit nos plaisirs, moins que notre tourment...
Puis un matin, voilée, et tremblante et surprise,
On la conduit tout fier, devant Dieu, dans l'église.
On met avec sa vie une vie en commun;
On s'agenouille deux, et l'on se relève : un!
Alors, de ce moment, tout s'anime, tout change :
La femme nous pétrit le cœur sous ses doigts d'ange.
Elle aplanit pour nous notre rude chemin,
Quand nous marchons sa main serrée en notre main.
Et puis, le cœur grandit, quand grandit la famille :
On aimait son garçon; on adore sa fille!
Et la femme devient plus chère encor pour nous,
Quand elle tient nos fils couchés sur ses genoux. »

Et Jérôme se tait.
« — Ta parole remue... »
Dit un vieux compagnon, tendant sa main émue.
Et seul, un apprenti! d'un ton traînant et bas
Murmure :
« — D'la morale? oh! la la! n'en faut pas! »

Le jour baisse. On entend carillonner la cloche.
On jette les outils au fond de la sacoche;
Le labeur est fini. Chacun passe au bureau
Pour toucher le profit gagné par le marteau.
Jérôme, notre ami, reçoit un gros salaire :
Le tarif s'est doublé du temps supplémentaire.
L'argent dans son gousset tinte son joyeux son;
Il achète une robe en gagnant sa maison.
Il cache sous son bras un grand polichinelle :
L'enfant sera joyeux! La femme sera belle!
Et le cœur battant fort, le front tout ruisselant,
Il arrive chez lui, pose tout l'argent blanc
Sur la table dressée :
« — Allons, la ménagère!
Dit-il, un bon baiser! car la vie est légère!
Et tu te feras brave! Et demain, triomphants,
Nous irons au théâtre avec les deux enfants!
Les plaisirs sont doublés alors qu'on les partage! »

On dîne. On cause. On est plein d'amour, de [illegible]
On parle d'avenir : l'ouvrier quelque jour
Deviendra contre-maître, et puis maître à son tour!
Ses enfants apprendront plus que lui; car l'[illegible]
Fait l'ouvrier artiste et la tâche moins rude.
Il veut les voir heureux, dans l'honnête milieu
Où les plaça la main paternelle de Dieu.
Puis, voyant endormis dans leur couch[illegible]
Ses chers petits, il dit :
« — On parle [illegible]!
Elle dépend de nous, la vraie! [illegible]
Chacun de nos se doit [illegible]
[illegible]
[illegible]

S'instruire ! La science est le divin rayon
Qui change en manteau d'or le plus pauvre sayon.
Travailler : le travail est l'œuvre universelle,
Nul de nous n'a le droit de s'y montrer rebelle ;
Puis dilater son cœur vers le bien, vers le beau.
Ne point fouiller en bas, comme on creuse un tombeau,
Mais, semblable au marin que guident les étoiles,
A la brise du ciel livrer toutes ses voiles !
Borner son horizon à son foyer étroit ;
Donner à qui n'a rien, et payer ce qu'on doit ;
Songer qu'on a toujours pour soi la Providence,
Enfin, chérir les siens plus que tout...
Hors la France ! »

RAOUL DE NAVERY.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX.

### I. — CHEZ PHILISTIN.

Un discours de M. de Moltke. — Silhouette de Philistin. — L'artillerie française. — Le chimiste Phosphate. — Lamouroux et Pouillouse. — La chevelure. — Le *Delka*. — Une vaste entreprise. — Ce qu'on peut tirer de l'hippopotame. — Projets de chasse merveilleux. — Un milliard de pommade. — Un futur gros actionnaire.

— M. de Moltke l'a dit d'une façon très-nette dans le fameux discours qu'il a prononcé au Reichstag, à Berlin, lors de la protestation des députés de l'Alsace-Lorraine contre l'annexion : « Un grand événement de l'histoire, comme la restauration de l'empire allemand, ne s'accomplit pas en une période courte et brève. Ce que nous avons conquis les armes à la main dans l'espace de six mois, il faudra que nous le défendions les armes à la main, pendant un demi-siècle, afin que cela ne nous soit point arraché... J'espère que non-seulement nous garderons la paix pendant une série d'années, mais que *nous l'imposerons*. Mais, pour imposer la paix, il faut être prêt pour la guerre... » Ce sont ses expressions, je les ai notées. Conclusion : pour pouvoir défendre ses conquêtes et au besoin en faire d'autres, pour *imposer la paix*, il faut armer, armer toujours, armer quand même ; il faut multiplier les fortifications, perfectionner les canons, les fusils, augmenter la multitude des soldats, le nombre des bons officiers... et c'est ce que fait la Prusse... avec nos milliards !... Quant à la France, que fait-elle ? Où en est la réorganisation de son armée ? Où en sont ses travaux de défense ? Où en est son artillerie ? Son artillerie !... Là est le *tu autem*. Sans artillerie, comment résister sérieusement aujourd'hui à un ennemi comme l'empire d'Allemagne ?... Et le moyen d'en obtenir de suite une convenable et suffisante de ce pays si épuisé par la terrible saignée de 1870-1871 et accablé par un budget de deux milliards six cents millions, à peine suffisant pour les dépenses forcées ?... Cependant combien faudrait-il ? quatre ou cinq cents millions. Par le temps de milliards qui court, qu'est-ce qu'une telle somme ?... Cinq cents millions !... Ah ! si je les avais...

Ainsi parlait Philistin en marchant avec agitation dans son cabinet de travail encombré d'un fouillis de cartes, de dessins, de journaux, de brochures, de revues, de publications de toutes sortes concernant les questions militaires.

Philistin n'était pourtant pas un grand guerrier. Dans la rue d'Enfer, où il demeurait, derrière l'Observatoire, on le tenait même pour un homme pacifique, pour un rentier paisible ; et sa bonne figure bourgeoise, que ne parvenait pas à rendre dure une grosse paire de moustaches taillées en brosse, ses cheveux gris, sa mise convenable, son air bienveillant, lui en donnaient l'apparence. D'ailleurs il avait un peu plus de la cinquantaine. Mais on savait aussi qu'une idée fixe troublait son sommeil, bouleversait sa cervelle : la réorganisation de l'armée, de l'armement, de la défense de la France.

Que de fois ne s'était-il pas écrié devant ses voisins, devant ceux avec qui il faisait sa partie et buvait de la bière, le soir, au carrefour de l'Observatoire :

— Je donnerais volontiers tout ce que je possède, pour que notre malheureux pays ait une artillerie supérieure à celle de la Prusse, car ce sont les canons qui gagnent à présent les batailles !

Notons que quand Philistin exprimait le désir de sacrifier sa fortune à l'armement de la France, il était sincère, et que sa marotte avait une certaine grandeur, car ses revenus s'élevaient à une trentaine de mille francs, dont vingt-cinq mille sur l'État et cinq ou six mille en terres.

Inutile de dire qu'il avait encore plus d'intrigants à ses trousses que de rieurs contre lui : inventeurs de fusils, de canons, de mitrailleuses, de projectiles, de systèmes de fortification, l'assiégeaient continuellement et puisaient à qui mieux mieux dans sa bourse.

Ses rentes annuelles y passaient.

Parmi ces vampires, se trouvait un vieux chimiste du quartier, Phosphate, qui, après avoir employé vingt ans de sa vie à chercher le moyen de transformer les suifs rances en beurre de la Prévalaye, s'était plongé dans l'étude des matières inflammables susceptibles d'être employées avec les engins de guerre, et qui, depuis le siége, ne parlait que de picrate, de dynamite, de fulminate, de chlorate de potasse, de prussiate de potasse, de bichromate de potasse, de sulfure d'antimoine, de glycérine, de mercure, d'acide picrique, prétendant qu'il arriverait à découvrir une combinaison à l'aide de laquelle il serait facile d'exterminer instantanément un corps d'armée.

Phosphate était un petit bonhomme d'une soixantaine d'années, assez malpropre, rougeaud, chassieux, à barbe blanche, affligé d'un tic bizarre : celui de souffler perpétuellement en se gonflant les joues, comme s'il eût joué de l'ophicléide ou du cor, et d'une infirmité : celle de bégayer. Malgré cela, Philistin, qui croyait à sa science, lui *prêtait* tous les mois de cent à deux cents francs pour poursuivre ses expériences.

— Cinq cents millions !... répétait notre homme d'un ton exalté, en arpentant fiévreusement son cabinet.

Tout à coup la sonnette retentit.

— Monsieur, vint annoncer la vieille Françoise, la

domestique, c'est monsieur Phosphate, avec deux autres messieurs.

— Faites entrer, dit Philistin en rajustant sa robe de chambre sur sa poitrine et en poussant du pied, dans un coin, un tas de livres, de brochures et de plans qui encombraient le parquet.

Phosphate entra, suivi de deux individus qu'il présenta : le premier, grand gaillard de cinquante-cinq à soixante ans, à barbe grise, robuste, bien vêtu, très-chevelu, avec une paire de lunettes d'or sur le nez, sous le nom de Lamouroux, homme d'affaires ; le second, plus trapu, plus jeune de huit ou dix ans, à la figure bourgeonneuse, encadrée d'un collier de barbe roussâtre, sous le nom de Pouillouse, capitaine au long cours.

Philistin s'excusa de recevoir les trois arrivants en tenue du matin, les fit asseoir, et attendit qu'ils voulussent bien lui expliquer le motif de leur visite.

— Me.. mo.. monsieur Philistin, bégaya Phosphate rompant le silence, ces mes... messieurs sont... sont... sont de.. mes amis... I.. i.. ils ont une ma... magnifique affaire à vous proposer, et... et... et... vous exposeront eux-mêmes en quoi elle consiste.

— Mon Dieu, monsieur, dit alors d'un ton insinuant l'individu présenté sous le nom de Lamouroux, l'opération dont il s'agit est simple et digne, quant à ses

Chez Philistin. Dessin de Vierge

résultats, d'un esprit aussi élevé et aussi patriote que le vôtre : il s'agit, en deux mots, de concourir à la formation d'une société anonyme, ayant pour objet l'exploitation d'un secret infaillible pour la pousse des cheveux.

— La pousse des cheveux!... exclama Philistin en riant.

— Oui, monsieur. La chevelure est une des vanités humaines; depuis que le monde existe, les hommes et les femmes ont soigné, parfumé, frisé, arrangé artistement leurs cheveux, et quand ceux-ci leur ont manqué, ils ont fait appel au postiche. Des bas-reliefs de Ninive, de Thèbes, des statues grecques, romaines, gothiques prouvent péremptoirement qu'en tous temps, en tous pays, la coiffure a eu son histoire. Vous savez les proportions énormes que prirent les postiches dans la seconde moitié du dix-septième siècle. A cette époque, la figure n'apparaissait plus que comme un point au milieu d'un fourré de cheveux ; les magistrats, les médecins portaient des perruques qui leur tombaient jusque sur les épaules, et Louis XIV, convaincu du caractère majestueux de la perruque, ne se montrait à personne, pas même à ses intimes familiers, sans cet ornement. Au dix huitième siècle, la poudre ne fit que développer cette manie, surtout chez les femmes, car des Mémoires du règne de Louis XVI nous apprennent qu'en 1780 les coiffures féminines étaient arrivées à un tel degré d'exagération, qu'on fut obligé d'interdire l'entrée de l'amphithéâtre, à l'Opéra, aux femmes dont la coiffure était de nature à empêcher les spectateurs, qui se trouvaient derrière elles, de voir la scène. Telle était en ce temps la multiplicité des détails d'une coiffure de haut genre, qu'une dame de qualité était obligée de livrer sa tête pendant toute une

journée à son coiffeur, et d'attendre ensuite, assise dans un fauteuil, de crainte de déranger le frêle édifice qui avait coûté tant de soins, l'heure de se rendre en soirée. Encore aujourd'hui, il est des femmes du monde qui passent plus de trois heures par jour à leur coiffure et qui, lorsqu'elles sont coiffées, seraient fort embarrassées pour ramasser leur porte-monnaie s'il venait à tomber. Quant aux hommes, ils n'ont pas plus abandonné le postiche que les femmes, rappelez-vous, pour n'en citer que deux exemples connus, les fameuses perruques de Rossini et du duc de Brunswick ; seulement ils tiennent à ce qu'il fasse illusion, ce qui, sans en avoir l'air, est un raffinement de coquetterie. Hé bien, monsieur, une coquetterie semblable est une mine d'or inépuisable pour qui sait l'exploiter ; la preuve, c'est que, chaque année, une quantité de coiffeurs se retirent des affaires avec des rentes, qu'une foule de charlatans s'enrichissent en vendant des pommades, des eaux, des huiles pour combattre les pellicules de la tête, la chute des cheveux et le blanchiment prématuré de ceux-ci, c'est que le commerce des cheveux est des plus florissants, et que certaines tresses blondes atteignent le prix de dix francs l'once, deux fois la valeur de l'argent.

— C'est... c'est vrai, fit Phosphate.

— C'est vrai, répéta l'individu présenté sous le nom du capitaine Pouillouse, c'est vrai, ou je n'ai jamais piqué de la toile.

— Je conviens que le travers que vous signalez est d'une exploitation facile et fructueuse, reprit Philistin, mais ne vaut-il pas mieux chercher à corriger les vices que de s'appliquer à en tirer profit ?

— Assurément, répondit Lamouroux, aussi mon but n'est-il pas d'encourager la folle vanité dont je vous parle, mais de la supprimer.

— Comment cela ?

— En supprimant la calvitie.

— Le moyen ?

— La pommade de graisse d'hippopotame appelée *delka*, dont les nègres de l'Afrique aiment à s'oindre les cheveux et qui les empêche de devenir chauves.

— Oh ! répliqua Philistin avec incrédulité et en hochant la tête : il y a aussi la moelle de bœuf, la graisse de lion et la graisse d'ours. La graisse d'hippopotame est-elle plus efficace que ces spécifiques tant vantés ?

— La graisse d'hippopotame préparée à l'africaine — j'ai appris le secret de cette préparation d'un caboucir du Dahomey, auquel j'eus l'occasion de rendre un service de quelque importance, pendant le séjour que je fis en 1872 sur la côte de ce royaume — la graisse d'hippopotame transformée en *delka* est d'un effet infaillible sur le cuir chevelu. Le capitaine Pouillouse, ici présent, que j'ai eu le plaisir de connaître à Whydah, est à même de l'attester.

— Monsieur, dit Pouillouse avec aplomb, la graisse d'hippopotame, telle que l'entend mon honorable ami, est si puissante, qu'elle ferait pousser des cheveux le long des mâts de mon bateau. Mais diable ! on ne graisse pas les brins d'une mâture avec un coltar à cent francs la livre.

— Et plus, fit Lamouroux.

— N... n... non, opina Phosphate avec une pointe de gêne.

— Mon savant camarade, continua Lamouroux en se tournant vers le chimiste, pourra d'ailleurs se prononcer sur les qualités de ma pommade, quand le moment sera arrivé de démontrer ce qu'elle vaut. Mais je ne crois pas m'avancer trop en disant qu'il est, dès à présent, persuadé de sa vertu merveilleuse, qu'il y a vu une affaire splendide, et qu'il a voulu me conduire lui-même chez vous, monsieur, pour vous y associer.

— Pa... pa... parfaitement, appuya Phosphate.

— Et, demanda Philistin qui commençait à s'intéresser à la chose, sur quelles bases organiseriez-vous votre société anonyme, de quelle façon vous procureriez-vous les quantités de graisse d'hippopotame qu'il vous faudrait, quels bénéfices assureriez-vous à vos souscripteurs ?

— Voici : pour l'entreprise que je rêve, un million est nécessaire ; le fonds social de ma société sera donc d'un million, divisé en deux mille actions de cinq cents francs chacune, qui jouiront d'un intérêt annuel de dix pour cent, et auront droit à une part des bénéfices. Leur montant sera payable après la constitution de la société, contre des titres nominatifs ou au porteur, au choix de l'actionnaire. Cette constitution réalisée, j'organiserai, avec le concours de mon courageux collaborateur, le capitaine Pouillouse, avec celui de mon savant ami Phosphate, puisqu'il me l'a offert, avec le vôtre, monsieur, je l'espère, une expédition sur un point des côtes occidentales d'Afrique, où nous savons, Pouillouse et moi, que les hippopotames pullulent, et nous y ferons notre chargement. En moyenne, un hippopotame adulte pèse trente quintaux, soit environ cinq quintaux pour la peau, dix pour la graisse, qui souvent s'étend en une couche de seize à vingt centimètres d'épaisseur sous la peau, le reste pour la chair et les dents. Nous tirerons parti de tout cela, car tout est utilisable chez cet amphibie : avec la peau que les nègres taillent en courroies, en fouets, en boucliers, en ceintures, on confectionnera mille choses en France ; vous savez que les dents servent à fabriquer des dentiers qui conservent leur blancheur, et qu'elles se vendent à un prix très-élevé ; quant à la chair, nous la ferons entrer dans l'alimentation

— Quoi, la chair de l'hippopotame serait-elle mangeable ? interrompit Philistin avec étonnement.

— Si elle est mangeable ! s'écria Pouillouse sans laisser à Lamouroux le temps de répondre ; monsieur, j'ai mangé en Guinée des langues fumées, du lard et des tartines de graisse d'hippopotame cent fois préférables à la chair et à la graisse du cochon domestique, le diable m'élingue si je mens, nom d'un pataras ! Ces forbans de nègres, qui savent bien ce qui est bon, s'en lèchent les babines rien que d'y penser.

— Le capitaine dit vrai, reprit Lamouroux. L'opération ne présente donc aucun risque, puisque le produit de la vente des peaux, de la chair fumée et des dents des amphibies que nous tuerons suffira à lui seul à couvrir les frais de l'expédition. Mais la graisse triturée, manipulée, assure des bénéfices autrement considérables. En effet, étant établi qu'un hippopotame donne dix quintaux de graisse, mille hippopotames en donneront dix mille, soit un million de livres. A combien nous reviendra cette graisse ? A rien, si la peau, la chair et les dents de nos hippopotames couvrent nos débours, comme cela n'est pas douteux. Combien la vendrons-nous ? Ce que nous voudrons, et très-probablement au poids de l'or. Je prends une moyenne et je mets le prix de l'hectogramme à deux cents francs, chiffre évidemment raisonnable, un hectogramme suffisant pour faire repousser une chevelure perdue, et

nombre de gens étant prêts à sacrifier une partie de leur avoir pour recouvrer leurs cheveux, la livre atteint ainsi mille francs, soit un milliard pour un million de livres.

— Un milliard? exclama Philistin ébloui.

— Un milliard, répéta Pouillouse.

— Un... un... milliard! bégaya à son tour Phosphate.

— Tout autant, poursuivit Lamouroux. Un million de livres fait cinq cent mille kilogrammes ou cinq cents tonneaux; ajoutons à ce poids de graisse un poids égal de peaux, de chair et de dents, nous avons un total de mille tonneaux; en nolisant un bâtiment de douze cents tonneaux, nous pouvons faire largement notre expédition.

— C'est merveilleux! dit Philistin ému. Mais êtes-vous sûr de pouvoir tuer mille hippopotames? Je ne connais qu'imparfaitement ces animaux, reste des temps fabuleux, mais je sais, par un mien ami, que l'hippopotame du Jardin des Plantes n'a pas coûté moins de cent mille francs au gouvernement, et qu'il est extrêmement difficile de s'en procurer.

— Votre observation, monsieur, est fondée, en apparence. Ainsi, il est vrai qu'en 1600, pour ne pas remonter trop haut, Zerenghi, un médecin napolitain, prit, à Damiette, par conséquent à l'embouchure d'un des bras du Nil, deux hippopotames, et qu'aujourd'hui on n'en trouverait peut-être pas un dans toute l'Egypte; il est vrai qu'il faut généralement pénétrer dans l'intérieur des terres éloignées des centres de civilisation, au milieu des peuplades sauvages, dans les lieux où se réfugient les babouins, les gorilles, les ibis, les éléphants, les crocodiles, les rhinocéros, pour trouver de ces pachydermes; mais il est également vrai qu'ils abondent dans tous les grands cours d'eau, dans tous les lacs de l'Afrique, du quinzième degré de latitude nord jusqu'au pays des Hottentots, et qu'on en rencontre fréquemment à l'embouchure de certains fleuves, parfois à plusieurs milles en mer. Quoi qu'il en soit, le capitaine connaît un point de la côte de Guinée où ils existent par bandes innombrables, et où l'on pourrait, sans exagération, en tuer vingt-cinq par jour, avec une bonne compagnie de chasseurs bien armés; il faudrait donc quarante jours pour abattre les mille amphibies. Faisant la part de l'imprévu, j'admets qu'on n'en tue que dix par jour et qu'il faille, en outre, trois ou quatre mois pour les dépecer, préparer leur graisse et la mettre en tonne, en huit mois au plus, notre chargement serait terminé. C'est-à-dire qu'en comptant notre navigation, aller et retour, du port de France où nous nous embarquerions à la côte de Guinée, et de la côte de Guinée en France, c'est à peine si nous emploierions onze mois pour amasser notre milliard.

— C'est féerique! murmura Philistin.

— Complétement, continua Lamouroux; pourtant, au fond, c'est élémentaire.

— Et quand pensez-vous mettre votre projet à exécution?

— Dès que ma société sera constituée. Le capitaine a déjà à peu près arrêté un beau trois-mâts de Saint-Nazaire, actuellement disponible; il a son équipage sous la main; de mon côté, j'ai préparé les achats d'armes, de vivres et de matériel qu'il nous faudrait; j'estime qu'il nous serait possible de lever l'ancre un mois après la libération des actions livrées aux souscripteurs.

— Fort bien, répliqua Philistin, que les paroles de Lamouroux avaient visiblement troublé; mais, le cas échéant, quel concours pourrais-je vous apporter dans cette affaire qui, en réalité, me semble exceptionnellement avantageuse?

— Celui de votre expérience, de votre influence et de votre fortune. Je vous parle, monsieur, en toute sincérité, vous sachant, du reste, un parfait gentilhomme. La présidence du conseil d'administration vous appartient, si vous la désirez, avec tel nombre d'actions qu'il vous plaira de prendre.

— Je vous remercie de votre offre, répondit Philistin avec une légère hésitation, je l'accepterai peut-être, mais avant de m'engager je voudrais que quelque expérience convaincante...

— Vous démontrât la vertu de ma pommade? Rien de plus juste. J'ai rapporté de mon voyage en Guinée, un flacon de graisse d'hippopotame préparée; je l'emploierai à faire la preuve de son efficacité, et cela devant tous mes actionnaires réunis, afin qu'il n'y ait ni doute ni surprise. L'argent ne sera versé que si la preuve est irréfutable.

— Dans ces conditions, dit Philistin d'un ton décidé et en tendant la main à Lamouroux, comptez sur moi, monsieur.

— A... à... la bonne heure! s'écria Phosphate rayonnant.

— Monsieur, reprit Lamouroux en se levant, je m'occupe activement de recueillir les adhésions dont j'ai besoin; j'espère, maintenant que je vous ai pour allié, faire ma première assemblée de souscripteurs dans une quinzaine; je prierai mon savant ami Phosphate de vous tenir au courant de mes démarches, et j'aurai l'honneur de venir moi-même vous annoncer le jour où aura lieu cette assemblée, et le lieu où elle se tiendra.

Un instant après, Philistin saluait une dernière fois les trois visiteurs sur son palier.

## II. — LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX.

Entre deux chopes. — Le concours de Phosphate. — Enthousiasme de Philistin. — Châteaux en Espagne. — Une assemblée d'actionnaires d'un genre particulier. — Un bataillon de chauves des deux sexes. — Un discours de Lamouroux. — La calvitie. — Enfoncés les postiches. — Le roi des chauves. — Une expérience *in animâ vili*. — Un chirurgien mal époulgé.

Lorsque Lamouroux, Pouillouse et Phosphate se retrouvèrent dans la rue d'Enfer, ils s'arrêtèrent un instant sur le trottoir, en face de l'hospice des Enfants assistés, et se regardèrent.

— Hé bien, que... que vous avais-je dit? fit le vieux chimiste d'un air triomphateur, en rompant le premier le silence.

— Vous aviez raison, répondit de même Lamouroux.

— Nom d'un patara, oui, appuya Pouillouse; voilà ce qui s'appelle *naviguer*.

— Maintenant, continua Lamouroux en passant familièrement son bras sous celui du chimiste et en reprenant sa marche, combien pensez-vous qu'il demande d'actions?

— Cinq cents, au moins, si... si la conviction entre dans... dans son esprit; et... et je m'efforcerai de l'y faire entrer.

— Quant à vous, mon cher Phosphate, vous savez ce que je vous ai proposé; je m'y tiens: la société aura besoin d'un chimiste, vous serez le bien aux appointements de vingt-quatre mille francs par an,

c'est entendu; en outre, je vous promets autant de fois quatre actions que M. Philistin en prendra de fois cent.

Phosphate rougit jusqu'aux oreilles, ne trouvant pas d'expression pour exprimer son contentement, souffla deux ou trois fois, finalement pressa fortement la main de Lamouroux.

Il faisait doux, quoiqu'on fût au 6 février; les trois hommes entrèrent dans une des brasseries du carrefour de l'Observatoire, demandèrent des bocks et s'assirent dans un coin retiré, où ils continuèrent leur conversation.

— Je suis déjà presque certain du concours financier de deux cents personnes, hommes et femmes, du plus grand monde, reprit Lamouroux; encore une centaine de souscripteurs et l'affaire est faite. Si M. Philistin prend cinq cents actions, que reste-t-il à placer, en somme? Neuf cents actions, puisque nous nous en attribuons six cents, le capitaine et moi, comme créateurs de l'entreprise.

— Ces neuf cents actions s'enlèveront co... comme des petits pâ... pâtés, assura Phosphate.

— Comme des surois sur des têtes pointues quand il vente en rafale, ajouta Pouillouse en vidant sa chope.

— C'est mon avis, répliqua Lamouroux, qui tira de sa poche une pièce de cinq francs, appela le garçon, paya en laissant avec ostentation vingt centimes de pourboire sur la table, et se leva pour sortir.

— Je vous dis au revoir, mon cher Phosphate, dit-il en tendant ses deux mains à ce dernier, et vous confie une partie des intérêts de notre entreprise. Vous savez ce que vaut mon secret; vous avez pressenti les immenses résultats de l'affaire que j'organise; vous savez que votre avenir est étroitement lié à ma réussite; les paroles sont donc superflues entre nous. Agissez activement de votre côté, comme je vais agir du mien.

— Comptez sur moi, répondit Phosphate en se redressant.

— J'y compte, repartit Lamouroux.

— Nous y comptons, dit à son tour le capitaine en donnant une poignée de main si rude au chimiste, que celui-ci en devint instantanément rouge comme une pivoine.

Lamouroux et Pouillouse se séparèrent de Phosphate et descendirent vers le jardin du Luxembourg.

« Ha! ha! marmotta le vieux chimiste tressaillant de joie et en enfilant le boulevard Montparnasse, le sort me favorise donc enfin! Vingt-quatre mille francs par an à perpétuité et vingt ou trente actions qui peut-être vaudront deux cent mille francs dans un an! C'est un rêve! D'autre part, quel coup de fortune pour ce diable de Lamouroux! Sa pommade est réellement prodigieuse, il m'a cité des exemples renversants de son efficacité. Ce que c'est pourtant : j'ai usé mon corps et mes yeux à sonder les mystères de la science, et je n'ai recueilli de mes fatigues que la misère, et voilà un tripoteur d'affaires qui trouve, sans le chercher, dans un voyage en Guinée, le secret de gagner des millions par centaines avec une simple préparation graisseuse!... Béni soit le ciel, au total, puisque j'en profite. Il s'agit, à présent, d'amener M. Philistin à mettre dans l'affaire une partie de ce qu'il possède, trois ou quatre cent mille francs. J'y suis intéressé. Je l'y amènerai. L'opération n'est-elle pas également superbe pour lui!?... »

Tout en parlant ainsi, Phosphate rentra chez lui, l'œil vif, le pas léger, en soufflant d'un air vainqueur qui intrigua sa portière au point qu'elle en parla aussitôt à toutes les commères de la maison, et passa le reste de la journée à aligner des chiffres, à supputer le rendement probable des actions qui lui étaient promises.

A six heures du soir, il se rendit chez Philistin pour y dîner, ce qui lui arrivait, en moyenne, trois fois par semaine.

Philistin l'attendait impatiemment.

Lamouroux avait semé sur un terrain fertile.

— Hé bien, lui cria-t-il, dès qu'il l'aperçut, et votre ami?

« Bon! pensa Phosphate, il y vient le premier : tout va pour le mieux. »

Et il lui vanta immédiatement Pouillouse, qu'il connaissait à peine pourtant, et Lamouroux, l'habileté, l'esprit, les talents, l'honnêteté de celui-ci, l'excellence de sa pommade, l'immensité financière de l'affaire et les sommes qu'il pourrait, grâce à elle, consacrer à sa passion patriotique : l'armement de la France.

L'armement de la France! il n'en fallait pas davantage pour griser le rentier, qui promit de prendre pour cent mille francs d'actions.

La soirée se passa en discours de ce genre.

Philistin avait le cerveau en ébullition quand Phosphate le quitta.

Il ne dormit pas et ne vit, toute la nuit, que millions et milliards.

Le lendemain, il montra à Phosphate des calculs sur la quantité de canons qu'il pourrait offrir à la patrie avec sa part des bénéfices.

Il y en avait bien deux mille.

— Deux mille! exclama dédaigneusement Phosphate, allons donc! c'est di... dix mille que vous lui donnerez.

— Dix mille?... répéta Philistin enthousiasmé.

— Avec leurs affûts et leurs caissons.

— Leurs caissons!

— Avec leurs attelages même, j'en jure!

Le vieux chimiste mettait le feu aux poudres.

Le jour suivant, Philistin décida qu'il placerait cent cinquante mille francs dans l'affaire.

Le troisième jour, sur une flatterie habile de Phosphate, qui lui insinua qu'on le proclamerait le restaurateur de l'artillerie française, il ajouta cinquante mille francs à cette somme.

Le quatrième jour, Phosphate fit miroiter à ses yeux l'espoir d'avoir, de son vivant, sur une place publique, une statue de bronze comme les canons qu'il aurait donnés, et il promit trois cent mille francs.

Au bout de dix jours, apprenant que Lamouroux avait complété le nombre de souscripteurs voulu, il jura que si vraiment l'expérience promise était concluante, il prendrait huit cents actions.

Phosphate tenait Lamouroux au courant de ce crescendo; aussi ce dernier était-il parfaitement renseigné lorsqu'il vint, après douze jours, avec Pouillouse et le vieux chimiste, avertir Philistin que l'assemblée des futurs actionnaires allait avoir lieu.

Philistin reçut cette nouvelle avec une joie que son impatience ne lui permit pas de dissimuler, et retint Lamouroux et le capitaine à dîner pour achever de faire connaissance avec eux et causer.

On but beaucoup à la réussite de l'affaire, à son

créateur, aux canons qu'on fondrait avec ses millions, aux chauves, et l'on arrêta les bases de la société.

Quand on se sépara, minuit sonnait et l'on était les meilleurs amis du monde.

Phosphate, en particulier, rayonnait.

Deux jours plus tard, les souscripteurs de Lamouroux se réunissaient dans un local de la rue d'Arras, qu'on approprie, suivant les circonstances, à toutes sortes d'usages : conférences, réunions électorales, concerts, représentation théâtrale, etc.

L'assemblée n'était pas très-nombreuse : trois cents personnes au plus ; en revanche, elle était extrêmement pittoresque.

On y comptait une quarantaine de ces jeunes gens flétris, usés avant le temps ; qui fréquentent les avant-scènes des petits théâtres, suivent régulièrement les courses, font des dettes, escomptent leurs héritages, une cinquantaine de bellâtres entre deux âges, autant de vieux beaux, des négociants, des industriels, un comédien du Théâtre-Français, un chanteur de l'Opéra, un romancier dont les œuvres brillent rarement par le côté moral, trois officiers de cavalerie

L'assemblée des chauves. Dessin de Vierge.

sur le retour, et une centaine de femmes entre trente et soixante, de toutes les tailles et de toutes les couleurs : des grandes, des petites, des moyennes, des grosses, des maigres, des brunes, des blondes, des passables, des laides, mais mises avec recherche, souvent avec élégance, avec luxe.

Presque toutes avaient un voile épais sur la figure, probablement pour ne pas être reconnues; presque toutes avaient des coiffures extravagantes.

Beaucoup d'hommes portaient perruque, particulièrement les vieux beaux; tous *ramenaient*, selon l'expression consacrée ; quelques-uns semblaient n'avoir plus sur la tête que les trois cheveux de Cadet-Rousselle.

Plus de cinquante voitures bourgeoises ou de remise attendaient de chaque côté de la rue d'Arras et dans la rue des Écoles, au grand ébahissement des habitants des environs.

Tous les individus rassemblés là avaient de la fortune ; tous pouvaient, sans se gêner, mettre un billet de mille francs ou deux dans l'affaire de la pommade d'hippopotame.

Quand les becs de gaz furent allumés, Lamouroux, en tenue de gala : habit noir, cravate blanche, prit place sur l'estrade avec Pouillouse, Phosphate et Philistin, agita une sonnette et déclara la séance ouverte.

Il avait devant lui, sur une table recouverte du tapis vert de rigueur, une serviette d'avocat bondée de papiers qu'il feuilleta tandis que les souscripteurs se

plaçaient, un rouleau doré et cacheté qui était le flacon de graisse d'hippopotame préparée dont il avait parlé à Philistin et avec lequel il devait faire la preuve de l'efficacité de son spécifique, et un verre d'eau sucrée.

Le silence établi, il prononça la petite allocution suivante, qui déblayait le terrain et exposait la situation :

— Mesdames et messieurs, vous connaissez l'objet de cette réunion qui est de voter préalablement les statuts de la société qu'il s'agit de fonder et de démontrer la vertu infaillible de ma pommade. Ces statuts, les voici imprimés, vous allez en recevoir chacun un exemplaire (ce disant, il en remit un paquet de trois cents environ à un garçon de service, qui les distribua sans bruit). Leurs dispositions essentielles se résument ainsi : la société, formée conformément aux dispositions de la loi du 24 juillet 1867, existera sous le nom de : *la Régénératrice des cheveux*, elle sera anonyme et aura pour objet l'exploitation d'une pommade de graisse d'hippopotame dont j'ai le secret; son siége sera à Paris; son fonds social sera de un million de francs divisé en deux mille actions de cinq cents francs chacune ; il me sera alloué six cents actions entièrement libérées, plus une part de cinq pour cent dans les bénéfices, en représentation de l'apport de ma découverte et des soins que je donnerai à l'entreprise ; les actions, remboursables à mille francs, par voie de tirage au sort, au bout de cinq ans et en cinquante années, jouiront d'un intérêt minimum de dix pour cent et d'une part bénéficiaire proportionnelle. La société est administrée par un conseil composé de sept membres; chaque administrateur déposera, dans la caisse de la société, trente actions; le conseil est investi des pouvoirs les plus étendus pour l'administration de la société et le bien de l'entreprise; les bénéfices seront partagés chaque année aux actionnaires. Le reste, mesdames et messieurs, est conforme aux statuts des meilleures sociétés anonymes. Je n'insisterai pas sur les résultats financiers de mon entreprise; ces résultats dépasseront toutes les attentes, toutes les prévisions, je puis l'affirmer; je m'arrêterai sur les qualités de ma pommade, car je sais que ces qualités vous préoccupent plus que l'argent (*Très-bien! très-bien!* fit-on sur quelques bancs).

On vous vend tous les jours des huiles, des eaux, des teintures, des pommades douées de toutes les vertus, au dire de leurs prospectus mensongers, qui doivent arrêter la chute de vos cheveux et qui la précipitent : qui doivent vous rendre vos chevelures de vingt ans et qui vous dénudent le crâne; qui doivent vous délivrer de la migraine et qui vous paralysent le cerveau, véritables mixtures diaboliques inventées par d'indignes charlatans! (*C'est vrai! c'est vrai! Bravo!* cria-t-on à droite et à gauche.)

Il n'est pas une teinture dont le principal élément ne soit le nitrate d'argent, dont l'effet inévitable est d'altérer définitivement la partie corticale des cheveux, mon savant collaborateur et ami Phosphate l'a constaté cent fois.

— Mi... mille fois! répondit Phosphate à haute voix et en se renversant ensuite sur sa chaise pour souffler, selon son habitude...

— Un cheveu, a dit, dans ses leçons célèbres de physiologie élémentaire, le docteur Huxley, professeur au Collége royal des chirurgiens de Londres, poursuivit Lamouroux, un cheveu est composé, comme un ongle, de cellules cornées réunies, mais au lieu d'être enveloppé en partie dans un repli de la peau, il est tout d'abord renfermé entièrement dans une sorte de sac, la bulbe pilifère, du fond duquel s'élève une papille qui correspond à un sillon simple de l'ongle. Le cheveu se développe par la conversion en tissu corné des cellules épidermiques superficielles qui tapissent la papille et qui prennent la forme d'un manche creux. Ces cellules se réunissent, et les cellules cornées se trouvant incessamment remplacées par de nouvelles pousses d'en bas qui subissent la même transformation, le tube du cheveu est poussé à l'extérieur jusqu'à ce qu'il ait atteint la longueur totale qui lui est propre, Sa base cesse ensuite de pousser et l'ancienne papille, ainsi que son bulbe, meurent, mais pas avant d'avoir formé une nouvelle papille et un nouveau bulbe sur les côtés de l'ancienne; ainsi un nouveau cheveu prend naissance. Le tube d'un cheveu de la tête se compose d'une matière centrale ou *médullaire*, d'une texture molle et pourvue d'orifices qui parfois contiennent de l'air; d'une substance *corticale* qui l'entoure, et qui est constituée par des cellules cornées réunies; et d'un *cuticule* extérieur formé de lames cornées plates, placées transversalement autour du tube, de façon à se recouvrir l'une l'autre par leurs bords externes, à la façon de tuiles étroitement rassemblées. Les cellules épidermiques superficielles du bulbe se réunissent également par leurs bords et se convertissent en enveloppes qui embrassent la racine du cheveu et s'en vont d'ordinaire avec lui quand il est expulsé.

— C'est un puits de science! interrompit le chimiste, involontairement transformé en chevalier du lustre.

— Deux glandes sébacées, ajoute encore Huxley, s'ouvrent ordinairement dans le bulbe pilifère, près de son ouverture, et fournissent au cheveu une sorte de pommade naturelle ; des fibres musculaires lisses sont dans des relations telles avec le bulbe, que, quand elles se contractent, elles le font passer de sa position oblique naturelle à une position perpendiculaire à la peau. Ces fibres musculaires se contractent sous l'influence du froid et donnent lieu aux horripilations, à la chair de poule et aux cheveux qui se dressent à la tête.

— Admirable! exclama Phosphate.

— Bien! très-bien! murmura l'assistance impressionnée de cette abondance de connaissances spéciales.

— Quand les glandes sébacées, poursuivit Lamouroux, ne versent plus rien dans le bulbe pilifère, quand les fibres musculaires ne fonctionnent plus, le cheveu tombe. Et pourquoi cette catastrophe se produit-elle? Parce que le sang a cessé d'affluer dans la région corticale.

— C'est cela! s'écria le chimiste en battant des mains.

— Il est établi que le sang est le principal, sinon l'unique nourrisseur des cheveux, que ceux-ci tiennent leur vie, leur santé, leur force, du réseau de vaisseaux sur lequel reposent leurs bulbes, que le ralentissement de la circulation capillaire amène la calvitie.

— Iné...vitablement, appuya Phosphate.

— Empêcher ce ralentissement, le combattre, l'enrayer pour toujours, rendre au cuir chevelu sa vigueur juvénile, voilà ce que vous assure ma pommade, tandis que les drogues qu'on vous a vendues jusqu'à présent n'ont eu pour effet que d'activer la chute de vos cheveux.

— Il a raison ! il a raison ! murmura l'assemblée.

— Mesdames, messieurs, reprit Lamouroux après s'être essuyé le front et avoir bu une gorgée d'eau, ce n'est pas une invention à moi que je viens vous soumettre ici, c'est une pommade appartenant aux populations du centre de l'Afrique, et grâce à laquelle la calvitie n'a pu encore faire ses ravages chez elles. Avec ma graisse d'hippopotame préparée, plus de crânes dénudés, mais des têtes encombrées d'une épaisse forêt de cheveux ; plus de perruques, plus de postiches, qui, si artistement faits qu'ils soient, n'imitent qu'imparfaitement la nature et causent à ceux qui s'en affublent des souffrances et des douleurs perpétuelles. N'est-ce pas un supplice de toutes les heures, en effet, que de porter sur sa tête cet échafaudage épinglé de faux cheveux, et de craindre à chaque instant qu'un coup de vent, quand on est dehors, ou un coup de coude du premier maladroit venu, quand on est dans le monde, ne vous l'enlève, ne vous le renverse ! Mesdames et messieurs, j'ose le proclamer, il y a dans l'importation en France de ma pommade une révolution, mais une révolution pacifique, car, au lieu de faire couler du sang et d'entasser des ruines, elle supprimera une infirmité qui va chaque jour se développant dans des proportions inquiétantes, et empêchera une classe trop nombreuse d'intrigants d'exploiter plus longtemps la crédulité publique. C'est pourquoi j'ai pu mettre en tête des statuts de notre société cette épigraphe : *Plus de postiches! Plus de tortures capillaires! Plus d'exploiteurs de la calvitie! Plus de chauves!*

Des applaudissements chaleureux accompagnés de murmures sympathiques saluèrent cette péroraison, après laquelle Lamouroux s'essuya de nouveau le front et but une seconde gorgée d'eau, tandis que Phosphate soufflait avec un contentement évident, que Pouillouse jurait de joie et que Philistin répétait « bravo ! bravo ! »

— Maintenant, mesdames et messieurs, reprit Lamouroux en décachetant son flacon de graisse, je vais, si vous le voulez, passer à la preuve de ma panacée.

Un mouvement onduleux comme une vague se fit dans la salle, et les têtes des assistants se dressèrent.

Lamouroux éleva, d'une main, le flacon à la hauteur de ses yeux et le contempla.

— J'expérimenterai indifféremment sur la première personne venue, dit-il.

— Expérimentez sur moi ! — Non, sur moi ! — Sur moi ! sur moi ! crièrent tumultueusement deux cents individus, hommes ou femmes, en tendant le bras vers l'estrade.

Un sourire légèrement moqueur contracta le rictus de Lamouroux.

— Ne voulant pas faire de jaloux, et désirant que la preuve de la vertu de ma pommade soit aussi convaincante que possible, dit l'homme d'affaires, après un temps, j'expérimenterai sur la personne la plus chauve de la société.

Un mouvement de recul se fit aussitôt dans les rangs des plus empressés.

— Que cette personne veuille bien se présenter, ajouta Lamouroux en interrogeant l'assemblée, et je la frictionnerai.

Il y eut un silence, puis un peu d'hésitation sur quelques bancs, puis un froid glacial partout.

Evidemment, personne ne voulait passer pour le plus chauve.

— Hum ! je ne peux pourtant pas me présenter, murmura Philistin à l'oreille de Phosphate en voyant l'attitude réservée de tout le monde, hommes et femmes, vieux et vieilles.

— Ni... ni... moi, dit le chimiste en soufflant.

— Tonnerre, ni moi ! fit Pouillouse en passant la main dans ses cheveux, épais et serrés comme les crins d'une brosse.

A ce moment, un individu d'une trentaine d'années, grand, maigre, au teint blafard, sans un poil de barbe, la tête couverte d'un bonnet de soie noire, quitta sa place, qu'il avait choisie presque au bout de la salle, et s'avança vers l'estrade, sur laquelle il monta.

— Monsieur, dit-il à Lamouroux d'une voix qui semblait sortir d'une poitrine épuisée, je doute que quelqu'un ici puisse me disputer l'honneur d'être utile ce soir par vous; jugez plutôt.

Et il enleva son bonnet.

Une exclamation bruyante jaillit du sein de l'assemblée; quelques femmes même poussèrent des cris.

L'individu n'avait pas un seul cheveu sur sa tête oblongue, ce qui s'appelle pas *un;* ce n'était plus de la calvitie, c'était de l'aridité, de la stérilité, de la désolation.

— Par exemple, si la graisse d'hippopotame donne des cheveux à celui-là !... dit Philistin stupéfait.

— On pou... pourra crier au mi... miracle, fit Phosphate.

— Ha ! ha ! ricana Pouillouse, plus de cacatois à la mâture ; fais ta raie maintenant, mon bonhomme !

— J'ai perdu tous mes cheveux, il y a trois ans, d'une terrible maladie, reprit le chauve quand la première émotion causée par la vue de sa tête nue fut calmée, et, depuis ce temps, aucune eau, aucune pommade, aucune huile, aucune poudre n'a pu me les rendre ; j'y ai dépensé vingt mille francs en pure perte. Si, grâce à vous, monsieur, je retrouvais une partie seulement de ma chevelure qui jadis, hélas ! fut blonde et belle, ma reconnaissance éternelle vous serait acquise, et je prendrais un paquet d'actions. Voici mon nom, ajouta-t-il en tirant une carte de son portefeuille : « Durand, rentier, rue Saint-Louis-en-l'Ile. »

— Voilà, mesdames et messieurs, dit Lamouroux après avoir fait asseoir le chauve sur une chaise qu'il avait avancée au bord de l'estrade, un cas digne de ma pommade, et j'espère que, si je rends des cheveux à ce genou, votre conviction sera faite, bien faite, et que le résultat vous paraîtra vraiment prodigieux ?

« Oui, oui, oui ! » crièrent cent voix.

— Je vais donc l'oindre, poursuivit Lamouroux en prenant avec le médium de la main droite une certaine quantité de la graisse contenue dans son flacon et en l'écrasant entre ses mains, et si, après une semaine de frictions, à raison d'une par jour, les cheveux ne repoussent pas sur la tête de monsieur, je consens à passer pour le plus méprisable des banquistes.

« Bravo ! bravo ! » firent quelques assistants en frappant de leurs pieds et de leurs cannes sur le parquet.

— Si, au contraire, le succès confirme d'une manière éclatante mes assertions, je pense, n'est-ce pas, messieurs, que notre société se constituera sans retard, et que l'expédition, qui doit la couronner, partira prochainement pour la côte d'Afrique ?

« Oui, oui, oui ! » répondit en masse l'assemblée.

Lamouroux posa alors ses mains sur la tête du patient, qu'il frictionna énergiquement.

— C'est suffisant, fit-il après une minute de cet exercice.

cice et en s'arrêtant. Remettez votre bonnet, monsieur; ne vous décoiffez pas; demain et les jours suivants, à pareille heure et pendant une semaine, je vous ferai une friction semblable dans cette salle ou dans un des autres lieux de réunion de ce local, sous la surveillance du savant chimiste qui a bien voulu faire partie du bureau ce soir, et en général sous le contrôle de tous, car tous, mesdames et messieurs, vous avez le droit d'assister à la suite de l'expérience que je viens de commencer.

Cela déclaré, Lamouroux annonça qu'il serait tous les soirs, à neuf heures, à la disposition du rentier Durand et de ses souscripteurs, dans une des salles du local de la rue d'Arras, et leva la séance.

Tout le monde se retira.

— A qui le chignon? cria un des assistants en prenant du bout de sa canne un paquet de faux cheveux qu'il ramassa derrière une banquette, pendant que la salle se vidait.

Les dames qui n'avaient pas encore franchi le seuil de la porte s'arrêtèrent et portèrent instinctivement la main à leur nuque; mais, après réflexion rapide, elles s'éclipsèrent.

ARMAND DUBARRY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE.

### I. — UNE RAZZIA D'ESCLAVES.

— Il est temps de partir! Taratantara!!...

— Alerte! taratantara!!!

La fourmilière est couverte de soldats qui brandissent au soleil leurs mandibules brillantes et acérées. C'est un va-et-vient indescriptible... Quelle belle mêlée!... Quel beau départ! Vive la guerre!...

Nous sommes au moins trois cents, tous animés du plus grand courage! Hourra!! Vive la guerre! au carnage!... au butin!...

Mais il est temps de nous mettre en marche. Amis, à nos rangs! Taratantara!!...

Et l'armée se rassemble sur quinze, vingt de front : elle descend comme un fleuve qui s'épanche, elle quitte le monticule qui forme notre demeure et s'étend dans la plaine... La plaine, c'est un sentier formé par les hommes et qui passe à côté, en dessous de notre nid. Mais, nous n'avons pas fait dix pas sur le chemin de la guerre, que nous rencontrons des éclaireurs qui ont reconnu la route et nous guident vers l'ennemi.

— Quel ennemi? me direz-vous.

— Quel ennemi? D'autres fourmis. Ne nous faut-il pas des esclaves? Sommes-nous donc destinées à tailler le bois, la pierre, à gâcher le mortier et à donner à teter aux enfants? Nous, des guerriers de naissance!.. Dieu, vous dis-je, ne l'a pas voulu. Voyez, il nous a gratifiées de mâchoires spéciales pour le combat. La longueur et l'acuité de nos mandibules en font des armes et non des outils. Vive la guerre!...

Il existe d'ailleurs de par le monde deux nations de fourmis qui sont destinées à devenir nos esclaves, à élever nos larves, à bâtir nos maisons; c'est pourquoi nous marchons à leur conquête. Il est temps que la fourmilière songe à multiplier; tous ici nous sommes frères, tous nous sommes fils de la même mère, de celle qui a fondé l'an dernier notre colonie — avec quelques fugitives échappées aux poursuites d'un faisandier — la colonie des Polyergues ou des fourmis rouges. Mais, hélas! nous ne sommes pas assez nombreux pour résister à l'hiver, aux intempéries de l'automne; et puis, il faut essaimer...

Cette belle armée de trois cents guerriers n'est pas suffisante : il faut qu'elle se décuple. Remarquez comme nous nous ressemblons : on dirait un uniforme brillant recouvrant tous nos corps; et moi seule, suis plus grande que les autres. C'est une exception; je passe pour un Hercule! et je crois que j'en suis un en effet... Cependant vous devez apercevoir quelques camarades noirs parmi nous, ce sont des mâles. Pauvres êtres qui ne vivront pas aussi longtemps que nous! Mais, comme ils sont armés ainsi que les autres, ils viennent en expédition quand même...

Attention, nous approchons de l'ennemi! L'ennemi, ce sont les Fourmis noires cendrées (*Formica fusca*). Nous les recherchons comme esclaves et nous allons les vaincre tout à l'heure, elles sont hors d'état de nous résister... Il en est de même des Fourmis mineuses (*Formica cunicularia*). Malheureusement ces dernières sont encore plus faibles que les autres!

Je sais bien que certains esprits atrabilaires trouveront — que ne trouve-t-on pas! — que, pour des guerriers éprouvés, il n'est pas brave d'attaquer des gens hors d'état de résister. Mais, qu'y faire? Il faut, avant tout, prendre son bien où on le trouve. Tel est mon avis.

Et la troupe tout entière redoubla d'ardeur; elle semblait voler à la surface des feuilles..., c'est qu'à ce moment apparaissait la fourmilière des Noires cendrées, au milieu d'un buisson d'épine blanche. Cette fourmilière, beaucoup moins grande que celle des Polyergues assaillantes, était composée de petites bûchettes artistement entrelacées.

En un clin d'œil les Polyergues eurent envahi les avant-postes. Les Cendrées, averties par leurs éclaireurs, étaient cependant sur la défensive. Mais que faire? Chaque coup des terribles mandibules en faux abattait un membre; c'était un carnage affreux... et cependant les Cendrées se battaient bien! Elles assaillent à deux ou trois chacun de leurs envahisseurs; elles s'attachent à sa ceinture et souvent la coupent, laissant les deux tronçons du mutilé se tordre sur la terre...

Mais les Rouges pénètrent dans tous les recoins, en dépit de cette énergique défense; elles cherchent les réduits propres au pillage, c'est-à-dire les chambres d'élevage. Chaque assaillant emporte une larve blanche entre ses mâchoires et s'efforce de fuir avec son butin précieux. Les Noires cendrées ne peuvent résister; elles s'accrochent aux fauves, celles-ci les entraînent. Lassées, elles lâchent prise, le ravisseur fuit...

Taratantara !! taratantara !!!

C'est le signal de la retraite ! Vive le butin !!

Et me dressant sur mes pattes, je crie à mes camarades :

— En masse, serrez la colonne !... En retraite vers notre fourmilière !... Attention aux larves conquises !...

Et je revenais allégrement, tenant deux larves dans mes mandibules, et marchant avec cela tête haute, comme un cheval de carrosse, tandis que mes compagnons pliaient sous le faix d'une seule larve conquise.

Cependant, j'avais une terrible estafilade à une jambe, une énorme taillade dans le dos... Bah ! je ne daignais pas y faire attention. J'avais pris la tête de la colonne et marchais en avant. J'avais remarqué que deux hommes nous observaient, arrêtés à quelques pas. J'entendis l'un d'eux qui disait :

— Que vont-elles faire maintenant de ces larves qu'elles emportent ? Un repas de cannibale ?

— Vous êtes trop homme, répondit le plus vieux, vous croyez que tous les êtres vous ressemblent.

— Hé, hé !!

— Point. Lorsqu'elles vont être revenues chez elles, leurs fourmis de ménage vont soigneusement emporter dans leurs chambres ces larves précieuses ;

L'attaque d'une fourmilière. Dessin de Mesnel.

bientôt celles-ci y naîtront en insectes parfaits, de la classe ouvrière et, immédiatement, elles se chargeront de tous les travaux de la maison... absolument comme elles l'eussent fait dans leurs propres demeures.

— Alors ces abominables pillardes ne savent pas travailler ?...

— Vive Dieu ! leur criai-je en me retournant ; sommes-nous donc faites pour travailler, nous, des guerriers, comme de vils esclaves ?

Mais ils ne m'entendirent pas ; ils avaient les oreilles trop longues pour cela !...

— Mon cher enfant, reprit le vieux, voici le moment de vous rappeler l'expérience faite par un de mes amis. Un jour, il mit une certaine quantité de ces beaux Polyergues rouges, agresseurs si déterminés, dans une caisse de verre avec quelques larves ; ils ne furent seulement pas capables d'élever les jeunes. Bien mieux, elles ne surent même pas — cela me paraîtrait incroyable, si mon ami ne me l'avait affirmé — se nourrir elles-mêmes. De sorte qu'un grand nombre moururent de faim.

Pour continuer l'expérience, il introduisit dans la même caisse un seul individu de la famille des esclaves (*Formica fusca*), alors que l'état des affamés n'était pas brillant. Tout allait de mal en pis ; la mort était imminente. .

Cette petite créature se chargea du soin de la famille entière, donna à manger aux grands dadais de fourmis rouges à demi mortes de faim, et prit soin, tout cela en même temps, des larves qui restaient, jusqu'à ce qu'elles fussent développées en insectes parfaits... Ainsi, une seule intelligence avait suffi à sauver toute cette famille vouée à la force brutale.

— Noble exemple !

— Ainsi donc les Polyergues sont incapables...

Tout le monde comprendra que je ne m'arrêtai pas à entendre des anecdotes aussi ridicules. Je laissai là les deux hommes et rentrai allégrement chez nous, contente de ma journée, et prête à recommencer le lendemain, si le grand conseil le jugeait utile...

Vraiment ces hommes sont bien étranges, qui croient que la servitude est odieuse à nos esclaves autant qu'aux leurs.

Rien n'est plus aisé, en les observant, que de se rendre compte qu'il ne faut avoir aucune compassion de nos *ilotes* — si l'on peut, par souvenir, les appeler ainsi — leur sort est précisément celui pour lequel ils sont faits.

Les travaux que ces petites créatures entreprennent et conduisent chez nous ne sont point inspirés par l'arbitraire, par la crainte d'un châtiment, mais bien par l'instinct qui réside en elles.

Elles travaillent précisément de la même manière et avec la même assiduité dans leur propre maison que dans celle de leurs ravisseurs, et les travaux dont elles sont chargées sont les mêmes dans un cas que dans l'autre.

En fait, elles n'ont pas connaissance — puisqu'elles ont été enlevées larves — de leur propre famille. Elles se trouvent parfaitement chez nous, et sont, à tous égards, les égales de leurs soi-disant maîtres. Bien mieux, si l'on y regarde attentivement, les réels maîtres du logis sont les esclaves.

Que leur demandons-nous? De nous faire vivre et de vivre en même temps. Elles savent que sans elles la communauté aurait bientôt péri, et elles travaillent en conséquence.

En vérité, il faut avoir l'esprit aussi mal fait que l'ont les hommes pour y trouver à redire !

Ce qui doit frapper dans la manœuvre de nos compagnies conquérantes, c'est qu'elles ne rapportent jamais que des larves propres à donner des neutres. Quel besoin aurions-nous de mâles et de femelles? Aucun. Aussi, nous avons un moyen de les reconnaître... Mais ceci est inconnu des hommes et nous ne le leur dirons jamais Ce qui leur suffit, c'est de voir que les Polyergues ne se trompent pas dans leurs expéditions successives, car une seule ne suffit pas ; à mesure que la colonie augmente, il faut plus de serviteurs ; on est donc obligé d'en aller conquérir à nouveau pour réparer les pertes faites par la mort et les accidents journaliers, il faut pourvoir à ce recrutement. Nous y pourvoyons.

### II. — HERCULE ET SES VOISINES.

Mais il est temps, je crois, de parler un peu de moi.

Je suis grand, je suis fort, je suis courageux, je suis beau ! Mes membres, élégamment et solidement attachés, ont la fermeté de l'acier, dont ils empruntent la couleur mordorée ; ma taille est svelte, ma poitrine large, mes yeux vifs et mes pinces formidables.

Tous ces avantages se résument dans le surnom d'Hercule que, d'une commune voix, tout mon clan m'a donné.

Les *Polyergues roussâtres*, les plus puissantes des fourmis de la France par leur courage dans les combats, forment un peuple composé de quatre ordres de citoyens : les mâles, les femelles, les neutres ou guerriers... et les esclaves, ouvriers conquis sur des espèces convenables.

Je suis neutre, moi, et m'en fais gloire !

Est-il une vie plus noble, plus chevaleresque que la mienne : combattre, vaincre ou mourir !

Les mâles me font pitié, malgré leurs ailes gracieuses. Comment ! ils vivent plus de quatre mois pour s'envoler un beau soir et mourir au point du jour ! Fi !... nous, nous vivons des années, et, tout ce temps, nous le passons à servir la patrie et la nation, à contribuer à sa grandeur, à sa puissance ; à nous faire servir comme des rois... et à jouir du soleil !

Les utiles femelles ont un sort terrible... terrible !... Combien je les estime beaucoup plus malheureuses que nous, malgré les ailes dont leur corps est muni dans leur jeune âge : et cependant, il est certain qu'au moins une fois dans leur vie le chemin de l'air leur est ouvert, tandis que nous, nous resterons toujours attachés au plancher des vaches !...

C'est au moment où elles deviennent adultes, ces utiles femelles, qu'elles s'élancent dans les espaces ; elles y rencontrent les mâles qui tourbillonnent... et retombent sur la terre... à laquelle, désormais, elles appartiendront toujours. Plus de courses folles au milieu des feuillages, plus de danse fantastique au bord de l'eau ! Elles tombent... et leurs ailes aussi ! à moins que nous ou des ouvrières attentives à leur recherche ne les débarrassions, en les coupant, de ces organes dont elles n'ont plus besoin désormais.

Si, par bonheur, cette femelle a été trouvée par nous, elle est emportée dans notre fourmilière et y demeure à jamais prisonnière, occupée à pondre nuit et jour, du matin au soir, du soir au matin !... Est-ce vivre, cela?... Non ! mille fois non !... Vive le beau soleil, le grand air, les batailles et la liberté !...

Si une pauvre femelle tombe seule, isolée, dans un coin, la tâche immense de fonder une nouvelle colonie lui incombe. Alors, que de peines ! que de soins ! C'est une œuvre de géant que, seule, cette femelle va créer. Elle rencontrera une fissure en terre, une cavité naturelle : elle s'y blottira, puis, isolée, livrée à son labeur urgent — car il faut qu'elle soit, à elle-même, son esclave ! — elle creusera une cellule pour les premiers œufs qu'elle pondra. Puis, il faut qu'elle soigne seule ces quelques larves et qu'elle amène à l'âge adulte les premiers soldats qui l'aideront ou l'accompagneront...

Si elle ne réussit pas, isolée qu'elle est, la mort vient la saisir, sans secours !... Combien meurent ainsi !

Sans cela, les Polyergues envahiraient la terre !

Fi des mères !... je suis neutre et je remercie chaque jour le ciel !

Parlerai-je maintenant de mon caractère?

Pourquoi pas?

Est-il donc défendu de se montrer actif, alerte, d'aimer le nouveau, de ne jamais tenir en repos, de rôder sans cesse?... Mais non, cela est le propre des chercheurs et des grands observateurs. C'est comme cela que j'ai appris à connaître les mœurs des tribus voisines de la nôtre, à la lisière de la lande ; car il y a

des fourmis de bien des espèces, comme il y en a de beaucoup de couleurs.

Il y en a même de très-intelligentes. Ainsi, il ne faudrait pas croire que ces pauvres fourmis *noires-cendrées*, que nous avons si bien pillées la dernière fois, soient dénuées d'esprit. Non ! elles ont beaucoup d'adresse et de talent : je serais presque disposé à accorder qu'elles en ont plus que nous... tout en constatant que c'est leur métier ! Leur habitation est fort bien faite ; elles élèvent non-seulement étage sur étage, mais en creusent autant qu'il est besoin les uns au-dessous des autres. Je les vois renouveler ce travail chez nous ; une fois un étage creusé, elles le couvrent d'une voûte d'argile molle et humide, qui, en durcissant, devient le plancher de l'étage supérieur La seule chose qu'il leur faut, c'est de l'humidité pour pétrir leur terre : le temps sec empêche absolument tout travail.

Moi, je suis fort, c'est vrai... ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle *Hercule*. Cependant, je m'étonne vraiment de la vigueur de ces petites créatures. Lorsque j'entends les hommes se vanter de leur habileté, de leur force, je ris... Si un être humain, même aidé de tous ses outils, pouvait accomplir en un jour ce qu'une simple fourmi achève sans outils, il serait l'étonnement du monde !

Voici ce que j'ai vu faire à une fourmi :

Elle commença par ouvrir et creuser un fossé dans le sol, sur environ six à sept millimètres de profondeur, pétrissant la terre qu'elle en retirait en petites boulettes qu'elle plaçait de chaque côté du fossé, de manière à former une sorte de mur. L'intérieur du fossé est parfaitement uni et poli, de sorte qu'une fois terminé il ressemble à une vraie tranchée de chemin de fer. Mais, ce n'est pas tout, la fourmi, regardant autour d'elle, vit qu'il y avait encore tout à côté une autre ouverture de la maison pour laquelle il convenait de construire une route, et immédiatement elle se mit à travailler à un second chemin semblable au premier, parallèle à lui, et les sépara l'un de l'autre par un simple mur qui avait huit à neuf millimètres de haut.

Or l'homme qui voudrait en un jour accomplir un travail proportionnel devrait : 1° creuser deux tranchées parallèles chacune de 24 mètres de long sur 1m,37 de profondeur ; 2° bâtir avec des briques fabriquées par lui 96 mètres de mur, de 80 centimètres à 1 mètre de haut, sur 4m,20 à 4m,50 d'épaisseur.

Vive Dieu ! quel homme lutterait avec nous ?

Telles étaient mes réflexions et mes études en parcourant les environs de notre lande. J'arrivai ainsi à une colonie de *Fourmis brunes* (*Formica brunea*) et, ma foi ! je tombai dans une véritable admiration en les regardant travailler ! Nos esclaves ne sont pas encore de cette force-là, et je compte proposer, à la prochaine assemblée générale de la nation, de pousser une expédition vers ces travailleuses et de les substituer à nos anciennes esclaves. Évidemment, nous y gagnerons, et il n'est pas plus difficile — je le suppose — d'emporter les unes que les autres.

Je n'avais jamais vu cette fourmi travailler, parce que je passais toujours par là au milieu du jour ; mais, cette fois, le soir venait, j'avais perdu beaucoup de temps à examiner les *brunes-cendrées*, une légère brume tombait, je fus tout surpris de voir une telle animation dans une fourmilière qui m'avait jusque-là semblé à peu près abandonnée.

C'est ainsi que j'ai appris que la lumière du soleil que nous aimons tant, nous autres, incommode ces hiboux-là. Trop de pluie ne leur plaît pas non plus, parce qu'elle endommage leurs constructions savantes et compliquées. Croirait-on que leur maison a souvent plus de quarante étages ? O homme ! où en es-tu ? toi qui, avec les caves, n'en peux élever dix !... et qui, encore, ne sais les faire que horizontaux, tandis que nos architectes les bâtissent inclinés. Et ils tiennent ! et ils sont solides, sains, secs !...

Cependant ces étages ne sont point divisés en cellules régulières comme les gâteaux des abeilles, des guêpes et des frelons ; ils sont formés de chambres et de galeries de formes et de dimensions tout à fait irrégulières, admirablement polies à l'intérieur, et d'environ un demi-centimètre de haut. Les murs ont un peu plus d'un millimètre d'épaisseur.

Maintenant, quel est le but de ces subdivisions nombreuses ? C'est de régulariser la chaleur et l'humidité dans tout le bâtiment, en vue de l'éclosion des larves. Si, par exemple, le soleil, comme aujourd'hui, n'a pas été très-ardent, et si l'instinct de ces braves petites gens — car ils sont si petits auprès de nous ! — les avertit que les larves ont besoin de chaleur, eh bien ! ils les emportent dans les chambres de l'étage supérieur, la chaleur y est plus forte qu'en bas. De même, s'il tombe une pluie épaisse qui coule dans le sous-sol, rien n'est plus aisé que de se porter, ainsi que les larves, dans la série des chambres supérieures, où tout le monde est à l'abri de l'inondation.

Dans les jours d'été où le soleil est particulièrement brûlant, les *Brunes* s'assurent une température très-convenable en rapportant leurs jeunes couvées aux chambres centrales, tandis que si elles ont besoin d'humidité, elles sont sûres d'en trouver autant qu'il en faut dans les parties les plus basses, où la chaleur ne pénètre jamais. Cette réserve d'humidité est des plus importantes ; elles ne pourraient rien construire pendant la sécheresse, qui dure quelquefois longtemps, si elles n'avaient dans les caves cette réserve, où elles trouvent assez d'argile pour leur travail moyen de chaque jour.

Quant au mode de construction de nos cousines, je ne fais aucun doute que c'est sur lui que les hommes ont pris modèle pour apprendre à bâtir en briques. Seulement, comme ils sont trop maladroits pour savoir cimenter avec leur salive des boules comme celles qu'elles emploient, ils ont imaginé de pétrir des briques carrées, afin qu'elles s'empilent toutes seules, et de les coller avec un ciment ou un mortier artificiel Hélas ! tout s'amoindrit et se rapetisse par l'imitation.

Les fourmis *brunes* sont tellement habiles à confectionner ces boulettes de glaise, qu'on pourrait regarder cette fabrication comme leur occupation normale. Ces briques servent non-seulement à élever les murs, en les plaquant avec les pieds de devant, mais encore à bâtir les voûtes ou plafonds. Cela semble une œuvre difficile, presque impossible, sans échafaudages : les hommes ne le feraient pas ! Or les *Brunes* bâtissent des plafonds en voûte de *cinq centimètres* de diamètre, avec une certitude absolue.

Ce qui prouve bien que nous sommes les plus habiles constructeurs du monde, c'est que nous savons tirer parti de tout. Lorsqu'un homme veut bâtir une maison, il fait un trou et élève dedans sa [illegible], à matériaux neufs. Nous, nous employons tout ce qui se trouve sous la main : un, deux, dix [illegible]

mises à profit ; la pente du terrain est employée pour tirer les eaux, que sais-je? tout sert à nos habiles architectes.

En rentrant, sous les derniers rayons du soleil, je passai près d'une colonie de fourmis dont la couleur se rapprochait de la nôtre. C'étaient des *fourmis jaunes* (*Formica flava*), qui me parurent être aussi d'excellentes mineuses. La fourmilière, peu apparente au dehors, s'enfonçait sous une énorme pierre, et je ne fus pas peu surpris de voir que cette espèce est sociable. Quelle singulière idée, comme si on n'était pas bien mieux tout seul chez soi!

Pas du tout! à côté de la *Jaune*, je reconnus le nid de la *Myrmica scabrinodis*, une belle fourmi qui m'était encore moins familière que l'autre.

Je voulus m'en approcher, d'autant plus que j'avais cru apercevoir, dans une des chambres, par la porte d'une avenue, un animal brun luisant, couvert d'une carapace et que deux *Myrmiques* semblaient soigner, comme nous, nos larves en éducation...

Mais, comme j'étais trop près, sans doute, des fortifications, une dizaine de Myrmiques vinrent au-devant de moi, d'un air menaçant, et ouvrirent les mandibules en faisant de grands bras... Comme je n'ai pas peur,

Une reconnaissance malheureuse. Dessin de Mesnel.

je m'acculai à un rocher et me mis sur la défensive ; mais ces enragées, arrivées à quelques pas, se tournèrent vers moi et par leur abdomen m'envoyèrent une bordée d'acide, une pluie corrosive... Quelques gouttes seules m'atteignirent, mais me brûlèrent tellement que, sans essayer de riposter en les mettant à portée de mes mandibules qui les auraient coupées en deux, je pris mes jambes à mon cou... et cours encore!

Peste soit de ces artilleurs du feu grégeois!...

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes : broché, Paris, 4 francs ; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à LXI, même prix que l'abonnement, soit : Paris, 6 francs ; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leur demande le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité pendant les derniers jours de l'année.

*Le directeur gérant :* Ch. WALLUT.

# LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

## MONMOUTH [1].

Monmouth Dessin de Massieu.

Ce drame lugubre s'accomplissait au moment où Tom Bill, à la tombée du jour, entrait dans Tauton. Déjà, avec cette rapidité qui étonne toujours quand on étudie les grandes commotions populaires, la nouvelle de l'arrivée de Monmouth s'était répandue dans la ville, et les deux hardis partisans, pendant la nuit, n'eurent pas de peine à décider leurs amis les plus résolus à s'unir à eux. Le lendemain ils reprirent la route de

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Lyme avec cinquante bons compagnons bien armés et bien montés, et Dare put échanger sa bête rétive contre un cheval que n'aurait point dédaigné un grand seigneur. La petite troupe marcha d'un pas si relevé, qu'ils parvinrent d'assez bonne heure à Lyme, où Monmouth, enchanté, la passa en revue, et par d'ardentes paroles échauffa le cœur de ses jeunes soldats, dont les montures indisciplinées avaient grand'peine à conserver leurs rangs. Dare et Bill furent vivement félicités, et la joie du prétendant fut grande lorsqu'ils lui apprirent que, dès qu'il paraîtrait, Tauton serait à lui. Les cavaliers mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux au piquet et, entourés des habitants de Lyme, où ils avaient presque tous des connaissances, allèrent les uns chez les autres réparer les fatigues d'une nuit sans sommeil et d'une course rapide. Dare et deux de ses amis restèrent seuls près du campement improvisé. Quant à Tom Bill, il n'eut rien de plus pressé que de voler à la maison de Mme Jennings pour tranquilliser sa chère Ketty.

Personne ne le reçut sur le seuil ; il entra heureux, souriant, marchant à bas bruit pour surprendre sa fiancée. Un morne silence régnait ; il traversa le parloir et poussa doucement la porte de la chambrette de Mme Jennings. Il resta comme foudroyé. Au pied du lit la mère échevelée et sur la blanche couverture Ketty, tout habillée, étendue les yeux fermés et pâle comme une morte. Tom poussa un cri où il y avait du rugissement et des pleurs, et se jeta comme un fou sur le corps de sa bien-aimée. Il lui prit les mains... du marbre ; ses lèvres touchèrent son front... de la glace. . Alors cette forte nature éclata en sanglots déchirants, et ce fut la pauvre mère qui dut trouver l'énergie et le courage de calmer cet effrayant désespoir. Il avait soulevé le pauvre corps et, sans entendre les paroles qu'une impuissante voix murmurait à ses oreilles, il parlait à Ketty ; il la pressait contre son cœur, comme s'il voulait la défendre, et baignait de larmes son doux visage.

— Au nom de Dieu, par pitié pour moi, par respect pour elle, Tom, mon enfant, mon fils, calmez-vous ; laissez-la reposer ; ne tourmentez pas ce corps, qui ne peut plus vous entendre ; laissez-le dans l'éternelle paix du Seigneur.

Mais Tom n'entendait rien ; « il ne voulait pas être consolé ». D'une voix étranglée, il parlait à Ketty, tantôt du ton d'une mère à son enfant, tantôt avec les accents les plus emportés de la passion qui ne se contient plus, agitant cette chère dépouille que l'inflexible mort n'avait pas roidie. Contre lui, la malheureuse mère semblait défendre son enfant, et lui, plus on voulait la lui arracher, plus il la pressait contre son cœur, plus il l'embrassait.

Mais voilà que, tout à coup, ses yeux prennent une fixité effrayante ; il devient d'une pâleur livide ; il approche sa joue des lèvres de Ketty et il crie :

— Elle vit ! elle vit !

— Ah ! mon Dieu ! murmura Mme Jennings, il est fou !

Mais il reposa doucement la tête de Ketty sur l'oreiller, en répétant d'une voix profonde :

— Elle vit ! j'ai senti son souffle ! Elle vit ! vous dis-je.

Et alors cet homme, dont la douleur avait été si poignante et si terrible, chancela, et ne put se soutenir qu'en s'appuyant sur le lit.

La pauvre mère approcha ses lèvres de celles de son enfant, et à son tour elle dit :

— Elle vit ! Dieu et vous, mon fils, vous avez fait un miracle ! Courez chez le médecin, ramenez-le... Il m'avait cependant bien dit qu'elle était morte.

— Non, répondit Tom, envoyons Mary ; je ne veux pas la quitter.

En attendant l'arrivée du docteur, Tom et Mme Jennings chauffèrent des couvertures, en enveloppèrent Ketty ; une imperceptible rougeur lui monta au visage. Tom parvint à lui desserrer les dents et à introduire dans sa bouche quelques gouttes de vin, et il sembla à Mme Jennings qu'elle sentait le cœur de son enfant battre faiblement sous sa main. A son arrivée, le médecin, assez confus et incrédule d'abord, confirma toutes ces bonnes espérances. Tom ne se connaissait plus ; il faisait toute sorte d'extravagances ; on le pria de sortir. Ketty fut déshabillée, mise dans un lit bien chaud, et traitée par une médication externe énergique.

Peu à peu, les symptômes de la vie reparurent ; ses paupières palpitèrent ; les coins de sa bouche abaissés se relevèrent lentement ; ses traits se détendirent, sa face se colora ; elle semblait endormie. Enfin elle poussa un imperceptible soupir et ses yeux doucement s'ouvrirent. C'était comme le regard de Galatée à son premier éveil. Elle promenait autour d'elle des yeux étonnés ; elle les fixa sur Tom et sa mère, qu'elle ne semblait point reconnaître. Les deux voix aimées l'interrogèrent, Ketty ne parut pas les entendre.

— Je réponds de sa vie, dit le médecin ; mais il faut la laisser seule, ne lui adresser aucune question ; la moindre fatigue pourrait ou la faire retomber en l'état dans lequel elle se trouvait tout à l'heure, ou déranger à jamais son cerveau. Plus tard, quand elle aura repris possession d'elle-même, elle nous dira les causes de cet étrange mal.

Mme Jennings prit la tête de Tom entre ses mains tremblantes de bonheur et lui donna un long baiser.

— Mère, lui dit-il en lui rendant ses caresses, il n'y a plus de danger maintenant, elle est sauvée ; il faut que j'aille voir les camarades. Je ne fais qu'aller et venir, et si notre Ketty me demande, embrassez-la pour moi, et dites-lui que, dans un instant, je serai près d'elle ; surtout pas de bruit, pas de larmes.., Au revoir, mère !

Il s'enfuit joyeux, mais tout pâle encore des terribles émotions qui l'avaient bouleversé. En quelques minutes, il fut au campement où il avait attaché son cheval et se mit à se promener avec Dare, qui, la cravache à la main, s'agitait beaucoup, fier du succès de l'excursion de Tauton, dont sa vanité, un peu trop exubérante, s'attribuait tout le mérite.

Pendant ce temps, le débarquement étant complétement terminé, Monmouth avait réuni ses conseillers ; il venait d'apprendre qu'avertie par le maire de Lyme, qui, ainsi que nos lecteurs le savent, s'était enfui, la milice du Dorsetshire se réunissait en toute hâte à Bridport, et qu'à ce corps devait se joindre le régiment jaune — il avait un uniforme de cette couleur — du Somersetshire, commandé par W. Portman, partisan zélé de Jacques II. Il fallait forcément renverser ce premier obstacle avant qu'il ne grossît ; il fut donc décidé que l'on marcherait sur Bridport. Lord Grey eut le commandement général de la cavalerie, avec Fletcher de Saltoun sous ses ordres ; Wade et Buyse se

charèrent de conduire l'infanterie ; et, pour éclairer le mouvement en avant qui devait avoir lieu le jour même, Grey pria Flechter d'opérer une reconnaissance.

— La chose, milord, répondit celui-ci, m'est à peu près impossible ; je suis affreusement monté.

— Qu'à cela ne tienne. J'ai vu parmi les chevaux de Tauton quelques bêtes assez bonnes ; prenez la meilleure, je vous y autorise, et partez.

Flechter sortit. Arrivé près des piquets où étaient attachés les chevaux, il chercha des yeux la bête qui était le mieux à sa convenance et son choix s'arrêta sur celle de Dare. Un des volontaires de Tauton, voyant qu'il se préparait à emmener le cheval, appela celui à qui l'animal appartenait. Ainsi que nous l'avons dit, il se promenait à quelques pas avec Tom ; il accourut. Dare était vif, facile à se laisser enflammer, riche propriétaire, mais n'ayant reçu qu'une éducation fort incomplète, il se servait facilement de termes grossiers lorsque la colère l'agitait, et il avait la force et l'orgueil de la jeunesse. Quant à Flechter de Saltoun, chef écossais célèbre par sa bravoure, homme de tête et d'exécution, habitué au respect et aux mœurs violentes de ses montagnes, on connaissait sa résolution, son audace et son courroux froid et terrible.

— Laissez ce cheval, il est à moi. Est-ce que vous êtes, comme les gens des *borders* de votre pays, un voleur de chevaux ?

— J'ai l'ordre de lord Grey, votre chef, de choisir un cheval ; celui-ci me convient, je le prends.

— Vous ne le prendrez pas. Il m'appartient, et si vous ne quittez pas à l'instant la bride, nous allons en voir de drôles... Est-ce que vous croyez que j'ai peur de vous par hasard ? Il est encore à trouver l'homme qui fera peur à Dare.

— Je n'ai pas envie de vous faire peur ; mais j'ai un ordre, je l'exécute. Allez parler à lord Grey et laissez-moi.

En disant ces mots, Flechter avait passé la bride du cheval autour de son bras.

— Je veux que le ciel m'écrase, brigand, si je me laisse voler à mon nez et à ma barbe !

A ces insultes proférées au milieu d'une centaine de personnes que le bruit de la dispute avait attirées, l'Écossais était devenu très-pâle.

— Encore une fois, Dare, laissez-moi passer, et surtout gardez-vous de me toucher. Pour ce qui est de vos injures, venant d'un grossier personnage, je les méprise.

— Ah ! tu méprises mes injures, lâche ; nous allons voir si tu mépriseras ma cravache !

Il la leva, mais, avant qu'elle retombât, Flechter avait saisi un pistolet qu'il portait à sa ceinture, fait feu et le malheureux Dare roulait mort.

Dans la foule qui se pressait, il y eut un instant de stupeur, suivie bientôt d'une grande clameur. Tom s'était précipité sur Dare, espérant que sa blessure n'était pas mortelle ; mais quand il eut reconnu qu'il ne donnait plus aucun signe de vie, il fut le premier à pousser des cris de vengeance. Au milieu de toutes ces menaçantes colères, Flechter, un pistolet d'une main et sa large épée de l'autre, attendait ; mais assurément il allait être massacré, lorsque Grey, Wade et Monmouth lui-même accoururent et le dégagèrent. Ils l'entraînèrent, suivis d'une foule furieuse qui criait des armes et hurlait des cris de mort. Il ne fallut rien moins que l'éloquence et le prestige du duc pour calmer un peu toutes ces colères ; mais il dut renoncer au service de Flechter. Secrètement embarqué sur les navires qui allaient retourner en Hollande, il partit. Ce fut une grande perte pour le prétendant, dont nul plus que lui n'était capable de faire réussir l'entreprise (1).

En face du cadavre de Dare, Tom eut une fois encore l'envie d'abandonner l'entreprise qu'il avait si témérairement embrassée ; mais le pouvait-il avec quelque honneur et quelque décence ? Que penseraient, que diraient de lui les jeunes gens de Tauton qu'il avait entraînés ? Puis, il faut bien en convenir, il était sous le charme, don puissant qu'exercent certains hommes ; Monmouth, si cordial et si franc, l'avait complétement séduit ; aussi accepta-t-il avec reconnaissance et comme une faveur le commandement des recrues que son malheureux ami et lui avaient faites.

Il retourna près de Ketty ; une grande amélioration s'était opérée dans son état ; elle avait reconnu sa mère, elle tendit la main à son fiancé ; mais elle ne semblait pas capable d'assembler une idée et de pouvoir prononcer une seule parole. Tom essaya de la questionner ; elle entendait bien sa voix, mais elle ne paraissait la frapper que comme un vain son ; et inutilement interrogée sur les causes de son mal, elle ne répondait pas. Le corps vivait, mais la pensée était morte. Elle souriait d'un sourire enfantin, en pressant entre ses doigts la main tremblante de son ami, et regardait d'un œil étonné sa pauvre mère incapable de contenir sa douleur et de retenir ses larmes. Elle avait l'air de se dire : Pourquoi pleure-t-elle ? Mais enfin la malade allait mieux ; son organisme vital ne semblait nullement atteint, l'accident cérébral, qui persistait encore, ne pouvait manquer de disparaître bientôt. Le médecin l'affirmait du moins, quoiqu'il déclarât de nouveau ne rien comprendre au mal foudroyant qui avait failli enlever Ketty.

Tom allait, venait du cabinet de Monmouth, dont il faisait exécuter les ordres, au lit de sa chère fiancée, et, le soir venu, voyant la pauvre Mme Jennings épuisée et ne pouvant plus se tenir debout, il la força à prendre un peu de repos, se chargeant, avec la petite bonne, Mary, de veiller sur la malade qui s'était endormie. Au milieu de la nuit, il vint auprès de celle qu'il appelait déjà sa mère, et, l'arrachant à un pénible sommeil, il lui apprit que Ketty, très-surexcitée, ne parlant pas, mais semblant tout comprendre, désirait se lever. Mme Jennings fut bientôt dans la chambre de sa fille qu'éclairait une fumeuse chandelle de résine.

Ketty, pâle, les yeux éclatants et hagards, gesticulait et s'efforçait de parler, sans pouvoir faire sortir de ses lèvres que des sons rauques qui épouvantaient la petite Mary. Dans l'impossibilité de se faire comprendre, elle montrait avec une persistance désespérée la déchirure de la cloison. Sa mère pensa que cette déchirure lui faisait peur, elle se hâta de la boucher avec un linge ; mais, en agitant sa tête, Ketty témoigna clairement que son idée n'était pas saisie. Par gestes alors, elle indiqua vouloir absolument se lever, et d'une voix pria Tom de sortir. Il obéit. Quand elle fut vêtue, elle alla le retrouver dans l'autre pièce, sortit le linge qui bouchait la déchirure et lui fit signe de regarder par

(1) « Il se rendit en Hongrie, où il combattit bravement pour la chrétienté. » (Macaulay.)

le trou. Puis elle revint dans l'autre pièce, elle s'assit sur sa petite chaise, elle prit un ouvrage et fit semblant de travailler, elle parut attentivement écouter, la stupeur se peignit sur ses traits, sa terreur s'accrut encore lorsqu'elle porta ses regards sur la toile déchirée encadrant la bonne figure de Tom qui suivait tous les mouvements de son amie. D'un signe elle l'appela, et quand il fut près d'elle, elle lui mit dans la main une petite bouteille et, avec une impatience fébrile causée par la maladresse bien excusable de son partenaire, elle joua, elle mima tout ce qui s'était passé entre elle et Ferguson.

Mme Jennings murmura tout bas : « Elle est folle, » tandis que Tom s'épuisait en inutiles efforts pour deviner cet indéchiffrable mystère. Ketty rassurait sa mère ; elle mima de nouveau avec plus d'animation, plus de détails et de précision la scène qu'elle venait de représenter ; mais, en vérité, pouvait-elle être comprise? Comment Tom et sa mère auraient-ils pu concevoir le crime dont elle était la victime?

Enfin Ketty, impatientée, à bout de forces, baignée de larmes, se jeta sur son lit et, brisée par ses efforts, ne tarda point à s'endormir.

A la pointe du jour, Tom, par une prudence qui lui fut très-pénible, s'éloigna de sa fiancée sans lui dire adieu. La petite troupe, ou plutôt une partie de la petite troupe de Monmouth, s'était dirigée sur Bridport. Elle rencontra la milice dont nous avons parlé; après une action confuse, les cavaliers de Grey et leur chef lui-même ayant tourné bride, les combattants du prince étaient rentrés dans Lyme, tandis que les miliciens, ne se considérant point comme vainqueurs, se retiraient sur Bridport. Monmouth, changeant alors son plan, résolut de se diriger sur Axminster. Tom l'accompagna.

Il était fort aimé de ses compagnons, ils le savaient fiancé à Ketty Jennings, et la terrible maladie de la jeune fille était le fréquent sujet de leur conversation. Ce douloureux accident et ses étranges phénomènes parvinrent ainsi jusqu'à Monmouth et aux oreilles plus intéressées de Ferguson.

Le prince, avec sa bonne grâce habituelle et son bon cœur, dans une marche, interrogea Tom, et se montra vivement touché des détails émouvants qu'il lui donna.

— Ami Tom, lui dit-il, il fallait me parler plus tôt de vos peines, je serais allé rendre visite à l'intéressante malade, et je vous aurais laissé près d'elle, quoique je tienne beaucoup à votre service. J'ai presque envie de vous engager à retourner vers votre fiancée. Mais j'espère qu'à cette heure elle doit être guérie. Qu'en pensez-vous? ajouta-t-il en s'adressant à Ferguson, qui l'écoutait en cheminant à ses côtés.

— Je suis de l'avis de Son Altesse royale; je crois que M. Bill peut chasser toute inquiétude. Ce n'est probablement qu'un accident cataleptique déterminé chez la jeune fille par l'inquiétude que lui ont causée les derniers événements. C'est un cas de maladie fort curieux, et, comme je suis un peu médecin, si j'en avais eu connaissance, j'aurais de grand cœur offert mes services. Mais puisque Mlle Jennings a résisté au premier choc — il a dû être rude — je l'estime en voie de prompte guérison.

— Vous entendez, ami Tom! Quoi qu'il en soit, sentant combien vous devez être malheureux, dès que nous serons arrivés à Axminster, vous vous reposerez quelques heures, et vous repartirez pour Lyme. Lorsque vous serez complétement rassuré, vous viendrez nous rejoindre et serez toujours bienvenu.

Par un sentiment qui se comprend, Tom fit quelques objections et quelque résistance, mais il finit par céder. Le prince appela lord Grey, et le jeune homme resta avec Ferguson, qui lui prodiguait les marques du plus vif intérêt.

— Votre Ketty, disait-il, qui, dans la passe brillante où vous vous trouvez, doit s'estimer heureuse d'avoir votre parole, est certainement rétablie; en allant à Lyme, vous vous donnerez une bien inutile fatigue. Avant de prendre ce parti, vous réfléchirez.

— C'est tout réfléchi. Je ne tourne point bride à présent, parce que je pense qu'il y aura une lutte avant que nous arrivions à Axminster ; mais, les derniers coups de mousquet tirés, je reprends la route de Lyme.

— Vous ferez une sottise, souffrez que je vous le dise, monsieur Bill. Quand on a la chance d'être bienvenu des princes, il ne faut point les quitter; ils oublient si vite!

Ferguson développa longuement ce thème, faisant miroiter aux yeux de Tom tout un avenir d'honneurs et de richesses qu'il allait follement compromettre « pour une petite fille »; mais il ne put rien gagner sur son tenace auditeur, qui se disait tout bas : Pourquoi ne veut-il donc pas que j'aille à Lyme?

Ainsi devisant, ils arrivèrent à un petit village où les troupes de Monmouth firent halte pour dîner. Les pauvres habitants reçurent les insurgés avec le plus vif enthousiasme; Tom et Ferguson, qui ne le quittait plus, entrèrent dans une cabane dont le propriétaire leur offrit tout ce qu'il avait : une soupe de gruau d'avoine, du pain de seigle, une tranche de porc salé et de la petite ale, nourriture et boisson habituelles alors des paysans anglais possédant du bien-être.

Ferguson et Bill, ayant couché entre ses jambes un chien mouton à qui il était fort attaché, s'étaient donc assis devant deux immenses assiettes de gruau qu'ils attaquèrent bravement. A un certain moment, Tom, appelé pour le service, s'absenta pendant un quart d'heure ; à son retour, trouvant la bouillie froide, il la passa sous la table à son chien, se coupa un bon morceau de pain, du porc salé, et mangea comme l'on mange lorsque l'on a vingt-cinq ans et que depuis cinq à six heures on est à cheval.

Tout à coup de bruyantes sonneries retentirent et le cri : « Aux armes! » s'éleva de toutes parts. En poussant l'escabeau sur lequel il était assis, Tom se heurta contre son chien, il le poussa du pied; hélas! Mouton, l'ami de son maître, expirait. Les yeux ternes, le museau serré, déjà sans mouvement, ses pattes seules s'agitaient d'un mouvement convulsif. Tom le prit entre ses bras, on aurait dit que, pour mourir, la pauvre bête n'attendait plus que cette dernière caresse; il regarda son maître d'un œil vitreux, poussa un petit gémissement, et ses membres se roidirent; il avait cessé de vivre. Deux larmes jaillirent des yeux de son maître ; il serra contre sa poitrine le corps de Mouton comme il aurait serré le corps d'un ami, puis il le posa doucement à terre en lui disant adieu, car, au dehors, le bruit redoublait et les cavaliers de Tauton, à grands cris, appelaient le chef que la confiance de Monmouth leur avait donné. Ferguson, au premier tumulte, était précipitamment sorti.

Voici ce qui causait tant de tumulte dans le camp de Monmouth, nous laissons à un admirable historien anglais le soin de le raconter :

« Grégory Alfort, le maire de Lyme, avait quitté cette ville dès l'arrivée des exilés; tory zélé, il avait envoyé ses gens prévenir la *gentry* du Somersetshire et du Dorsetshire, lui-même poussa dans l'Ouest. De Honiton, il adressa quelques mots à Londres, puis il courut à Exeter, où il rencontra Charles Monk, duc d'Albemarle. Ce gentilhomme, fils et héritier de Georges Monk, le restaurateur des Stuarts, était lord lieutenant du Devonshire, il faisait sa revue des milices et se trouvait ainsi avoir quatre mille hommes sous la main; il espéra avec cette force écraser la rébellion. Il se dirigea donc en toute hâte sur Lyme par la route que suivait Monmouth. Mais lorsqu'il fut arrivé à Axminster, on lui apprit que les insurgés approchaient.

« Il continua son chemin, il trouva bientôt les rebelles, qui lui tinrent tête très-résolûment. Ils disposaient de quatre canons et ils avaient rempli de soldats toutes les haies. Le feu s'engagea, mais la contenance de ses soldats inquiéta Monk, il sentit que si Monmouth se montrait à eux, tous voleraient à lui. En conséquence, malgré la supériorité numérique de ses forces, il donna le signal de la retraite. »

Tom alors, avec les cavaliers de Tauton et les gentilshommes qui accompagnaient le prétendant, Ferguson comme les autres, s'élancèrent, la retraite des royalistes devint une vraie déroute.

« Toute la campagne était couverte d'armes et

La charge. Dessin de F. Lix.

d'uniformes jetés par les fugitifs, et si Monmouth eût poussé vigoureusement en avant, il serait entré à Exeter, ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise (1). »

Bill conduisit très-bravement cette charge, il eut l'honneur de précéder Buyce, Ferguson, qui galopaient derrière lui, et même d'être très-légèrement blessé, mais comment l'avait-il été? il lui était impossible de le comprendre. Une balle de pistolet l'avait légèrement atteint dans les reins. D'où venait-elle? puisque tous les ennemis fuyaient en avant de lui. Après l'affaire, sa blessure n'ayant exigé qu'un léger pansement, il examina son équipement et reconnut que le projectile n'était parvenu jusqu'à lui qu'après avoir traversé un fort portemanteau attaché sur la croupe de sa monture. Le coup de pistolet avait donc été tiré de très-près; l'attribuant à la maladresse de quelqu'un de ses compagnons, il n'y pensa plus.

Quand Tom, tout échauffé de son succès et de l'ardeur de la poursuite, se présenta devant le prince, Monmouth lui prit la main et lui dit :

— Bravo, Bill! voilà ce qui s'appelle vaillamment gagner ses éperons! Allez vous reposer, mon brave, et ensuite, quoi qu'il m'en coûte de vous perdre pour quelques jours, partez pour Lyme et répandez partout la nouvelle de notre victoire. Dès que votre fiancée sera mieux, n'oubliez pas que Monmouth a besoin de vous.

(1) Ces détails, que Macaulay nous fournit, ont été puisés par lui dans Oldmixon, qui, étant tout enfant, avait assisté en spectateur à cette affaire.

A la tombée de la nuit, le soir même de l'affaire d'Axminster, inquiet et joyeux tout ensemble, Tom reprenait la route de Lyme. Dans quel état retrouverait-il sa chère Ketty?

Laissons-le se hâter, et, pour un instant, transportons-nous à Londres, où l'infatigable maire de Lyme avait fait parvenir un mot signalant le débarquement de Monmouth. Cette nouvelle était arrivée à Whitehall le samedi 13 juin, à cinq heures du matin. Les courtisans n'avaient point tardé à en être informés, et ils avaient transporté la nouvelle dans la Cité et dans les cafés qu'ils fréquentaient. Les clubs, depuis, les ont remplacés; mais alors les cafés étaient une création toute nouvelle et par conséquent fort à la mode.

Le premier établissement de ce genre avait été importé sous la République par un marchand anglais, à qui un long séjour en Turquie avait rendu chère la liqueur bien-aimée des Orientaux. D'autres l'imitèrent, et les Londoniens s'habituèrent à ces lieux qui leur permettaient de s'entendre et de recueillir les nouvelles. La presse n'existait pas. Chaque classe eut les siens. Près de Saint-James'-Park se réunissaient les élégants; le *Café grec* et l'*Arc-en-ciel* avaient une autre clientèle; le commerce hantait un café dans Bow-street; entre cette rue et Covent-Garden, les lettrés fréquentaient l'établissement de *Will*: on y voyait, à travers d'épais nuages de fumée de tabac, des comtes, des lords, des chevaliers de la Jarretière, venant apporter les bruits de la cour ou écouter les discussions littéraires et les jugements sans appel que l'illustre Dryden rendait sur les ouvrages nouveaux. Chez Garraway se rencontraient les pharmaciens, les médecins; ainsi pour toutes les professions: ici, les changeurs et les banquiers; là, les hommes de loi; les juifs, les catholiques, les protestants, les puritains, les vieux républicains avaient leur café attitré. Quand la nouvelle de l'arrivée de Monmouth se répandit dans ces lieux, où la foule ne tarda pas à se presser, elle causa une vive émotion; mais la peur empêchait de parler, car en même temps on apprenait que de nombreuses arrestations étaient faites et que le Parlement venait de lancer un bill d'*attainder* (1) contre le duc.

Londres aimait peu Jacques II; c'était la capitale la plus peuplée, et, après Amsterdam, peut-être la plus riche de l'Europe: elle renfermait environ cinq cent mille âmes. Elle avait joué et jouait encore le rôle que Paris a souvent rempli, et si, avec ses vingt mille soldats de milice armée et ses immenses richesses, elle venait à se prononcer en faveur de Monmouth, il était à peu près sûr qu'elle entraînerait toute l'Angleterre. Mais dans cette circonstance les agents du duc furent sans énergie, sans courage, et le grand juge Jeffreys put faire procéder à plus de deux cents arrestations, sans rencontrer la moindre résistance, quoiqu'il disposât de très-peu de troupes.

Du reste l'armée régulière d'Angleterre, malgré que dernièrement on eût fait rentrer la garnison de Tanger, ne se composait pas de plus de sept mille fantassins et de dix-sept cents cavaliers; et un seul fait pourra faire apprécier l'état de ces troupes, très-belles et très-braves, d'ailleurs. Il n'existait pas de code militaire: si un soldat refusait obéissance ou insultait un officier, il était tout simplement traduit devant les tribunaux civils, et puni en vertu de la justice commune. Les gardes du roi, les gardes du corps ne se recrutaient que parmi les gentilshommes et formaient deux régiments, chacun de deux cents hommes. Leurs beaux chevaux, leurs cuirasses, leurs vêtements de buffle ornés de rubans de velours et de galons d'or brillaient dans le parc de Saint-James et autour du palais de Whitehall. Un autre corps, qui s'appelait *les bleus*, à cause de la couleur de leur uniforme, montait aussi la garde devant l'édifice royal. La garnison de Tanger, composée de deux régiments, venait, comme nous l'avons dit, de rentrer en Angleterre; ils avaient une détestable réputation de débauche et de cruauté; ils la méritaient, et leur chef le plus renommé, le colonel Kirke, les surpassait tous par son audace et ses vices (1). Il va bientôt entrer dans notre récit.

Quand donc la nouvelle du débarquement des exilés et des arrestations qui en étaient la conséquence se répandit dans Londres, le palais de Whitehall se remplit de courtisans, de lords, de membres de la Chambre des communes, et le froid et rude Jacques II travailla avec ses ministres et le grand juge.

Ce ne fut cependant ni au palais, ni dans les cafés, que Ned, l'émissaire de Ferguson, alla chercher le chef exécré de la justice. Ned, à ce qu'il paraît, connaissait parfaitement ses habitudes: il se rendit droit *à la Vache*, auberge renommée par l'excellence de sa cuisine et de sa cave. Il était une heure du matin; le voyageur eut quelque peine à se faire ouvrir, et il n'y parvint qu'en se disant porteur d'une nouvelle importante pour Jeffreys. A cette annonce, toutes les portes tombèrent, et l'aubergiste déclara qu'il avait l'insigne honneur de posséder sa seigneurie le grand juge.

Ce misérable, dont le nom soulève encore aujourd'hui le cœur de tout Anglais, est peut-être le type le plus complet d'insolente et brutale férocité qui se soit assis sur les siéges d'un tribunal. Sorti d'une condition médiocre, légiste retors, dépourvu de tout sens moral, il n'avait fait son chemin qu'à force d'audace et de bassesse. Il s'était donné tout entier à Jacques II, qu'il avait indignement servi dans des procès célèbres. De mœurs ignobles, vénal sans pudeur, ivrogne de bas étage, presque jamais il ne montait sur son siége que pris de vin. Alors il se jetait comme un bouledogue sur l'accusé; il l'insultait, le questionnait, lui défendait de répondre, le questionnait encore, le raillait, quel que fût son âge et sa dignité; l'accablait des injures les plus grossières, et, par un raffinement de cruauté, il s'amusait, avec de bruyants éclats de rire, à lui faire savourer d'avance, en les lui racontant en détail, toutes les tortures du supplice auquel il allait le faire condamner par des jurés corrompus et tremblant devant lui. Un dernier trait, pour achever ce hideux portrait: Jeffreys était lâche et aimait la vue du sang.

Fatigué de signer des ordres d'arrestations et d'interroger des malheureux qui ne savaient pas pourquoi on les jetait en prison, ayant passé la journée à jurer, à tempêter, le digne magistrat, en compagnie de quelques coquins de son espèce et du colonel Kirke, qu'il voulait lancer contre Monmouth, était venu souper à *la Vache*, lieu habituel de ses débauches. Quand, épuisé par une longue course, Ned frappa à la porte de l'auberge, le souper était dans toute sa joie et Jeffreys dans tout son beau.

— Ça va bien! ça va bien! j'ai fait tomber des têtes de lords; maintenant au tour des princes. Je recom-

(1) Mise hors la loi.

(1) Chamberlayne.

manderai le mignon à Ketch. Il aura une drôle de mine, le fils de Lucy Walters !

— Le roi ne le laissera pas exécuter, car, après tout, Monmouth est son neveu.

— Toi, Mussery, si tu dis des bêtises, je t'envoie cette bouteille par la tête... Comme tu connais bien mon doux Jacques, triple brute !... Ce Kirke que voilà, qui boit comme une éponge sans plus parler qu'une carpe, me chanterait la clémence de Jacques, que je l'appellerais...

Un regard de Kirke lui ferma la bouche.

Kirke était un homme dans toute la force de l'âge; il avait la tête très-belle, les cheveux coupés très-près, et portait la barbe entière, à la manière des Orientaux, parmi lesquels il avait longtemps vécu. Cette barbe était noire, fine, soignée. Son costume se ressentait aussi de son séjour à Tanger : la pièce la plus remarquable de son uniforme de fantaisie était une espèce de veste en cachemire noir, toute couverte de broderies d'or. Il avait quitté son sabre turc, mais à la ceinture de soie verte qui lui serrait la taille brillait le manche d'un poignard orné de pierreries.

Aux paroles de Jeffreys il avait lentement relevé la tête.

— Sac à vin et à ordures, lui dit-il froidement, apprenez que, s'il convient à ces messieurs de souffrir vos propos, je ne suis point de cette humeur; et si vous avez le malheur de prononcer un seul mot qui me blesse, aussi vrai que vous êtes un coquin, je vous fais avaler mon poignard jusqu'au manche.

Jeffreys devint pâle comme un mort. Il essaya de balbutier quelques mots.

— Taisez-vous, drôle !

Heureusement à ce moment entra l'hôtelier, annonçant qu'un inconnu désirait parler au grand juge.

— Quel est le gueux, le covenentaire, le scélérat qui ose me relancer jusqu'ici? Je n'aurai donc pas une heure d'honnête distraction ! Mon succulent marmiton, mets-le à la porte à coups de bâton. Mais non, pousse-le ici, que je m'amuse.

Ned parut bientôt.

— A genoux, scélérat ! à genoux, gibier de potence ! n'ouvre pas la bouche !... Je crois que ton visage ne m'est pas inconnu... Eh oui, c'est Ned; Ned le filou, Ned le faussaire. D'où viens-tu ? que me veux-tu ?

— Je viens de Lyme, et suis envoyé par Ferguson.

— Tu viens de Lyme ! Tu es envoyé par Ferguson ! s'écria Jeffreys. Approche, tiens, bois un coup.

Ned but tranquillement, et, après avoir raconté de point en point le débarquement de Monmouth, il remit à Jeffreys l'original du fameux manifeste.

En le lisant, le grand juge tantôt trépignait de joie, tantôt écumait de fureur.

— Il n'y a pas un instant à perdre, dit-il en s'adressant à Ned. Cours dire à mes gens d'avancer ma chaise à porteurs et partons pour Whitehall; tu viens avec moi... Je suis fâché de vous fausser compagnie, messieurs; continuez à boire. Viens, Ned, viens.

Jeffreys, sa grande perruque de travers, débraillé, sortit en titubant de la salle. Kirke ne tarda pas à boucler son sabre et à s'éloigner à son tour. Mais les autres convives restèrent jusqu'à ce que, tombés comme des raisins trop mûrs, l'hôtelier de *la Vache*, habitué à ce service *extra*, les fit ramasser et transporter chez eux.

Pendant que Jacques II expédiait de tous côtés des courriers et rassemblait les troupes régulières qu'il voulait opposer à Monmouth, celui-ci allait, venait de ville en ville, enfermé dans un cercle de milices. A l'ouest, Albermarle; à l'est, Thomas Herbert, comte de Pimbrocke; au nord-est, Henri Somerset, duc de Beaufort, dont la maison militaire rappelait celle des grands barons d'autrefois. Il s'était jeté dans Bristol, avec les milices du Glocestershire et quelques cavaliers de l'armée régulière. Monmouth, après s'être proclamé roi à Tauton, où il avait reçu un accueil enthousiaste, gagna Glastonbury, Wells et Shepton-Mallet, menaçant en effet Bristol, alors la seconde ville du royaume. Elle renfermait une population de trente mille âmes, et il s'y faisait un grand commerce avec les Antilles et l'Amérique du Nord. Mais, malgré sa prospérité, Bristol n'avait que d'étroites ruelles et des maisons bâties sur un terrain si mouvant, que le transport des marchandises s'effectuait à l'aide de camions traînés par des chiens. L'hospitalité de ses habitants était renommée, surtout les collations offertes dans les raffineries aux visiteurs. Ces repas, préparés devant les fourneaux de l'usine, étaient accompagnés d'un excellent breuvage composé des meilleurs vins d'Espagne; il s'appelait dans tout le royaume le *lait de Bristol* (1). Le duc avait perdu beaucoup de temps, ce ne fut que le 26 juin qu'il se trouva en vue de cette ville, et déjà les troupes régulières arrivées en ligne le menaçaient. Sa tentative sur Bristol ne réussit point : Beaufort contint la cité et la cavalerie du roi fit éprouver une perte assez sérieuse à la petite armée du duc.

Irrésolu, incertain, recrutant toujours des hommes mal armés et sans influence, Monmouth rentra dans Bridgewater; il y était le dimanche 5 juillet, lorsque deux mille cinq cents hommes des troupes du roi et quinze cents hommes des milices du Wiltshire vinrent planter leurs tentes à trois milles de lui, sur la plaine de Sedgemoor.

Avant de continuer notre récit, dans lequel il va d'ailleurs bientôt reparaître, revenons à notre ami Tom Bill, que nous avons laissé sur la route d'Axminster à Lyme. Trouverait-il la jolie Ketty tout à fait remise? Si elle était en bonne santé, le mariage ne se célébrerait-il pas? Sur cette question son cœur et sa raison étaient en complet désaccord : si l'un lui donnait des espérances, l'autre, avec son implacable logique, lui prouvait qu'il ne fallait pas même songer au bonheur. S'étant lancé assez sottement dans une dangereuse aventure, compromis publiquement, il fallait qu'il attendît les événements. Si Monmouth échouait, ce qu'il commençait à craindre, puisque ni grande ville, ni comte, ni grand seigneur, ne se déclaraient pour le prétendant, que deviendrait le pauvre Tom? Les vaincus dans ces sortes d'affaires, en tous les temps, payent cher leur témérité : et sous Jacques II, en matière politique, non-seulement la loi était rude, mais encore la dureté du prince et la servile barbarie des juges la rendaient atroce.

Toutes ces tristes pensées charmèrent peu le voyage de Tom Bill, et il voyait bien loin de lui la félicité qu'il avait désirée avec tant d'ardeur.

En arrivant à Lyme il courut chez sa fiancée. Elle le reçut avec des transports de joie, mais elle se trouvait à peu près dans le même état que lorsqu'il l'avait quittée : très-nerveuse, passant une partie du temps dans les larmes, répétant tous les jours devant sa mère,

(1) Journal d'Evelyne; Journal de Pepys.

le médecin et Marry la représentation qu'elle avait donnée déjà à Tom lui-même, et ne pouvant pas plus parler que le lendemain de son accident. On ne la comprenait pas, et alors Ketty, habituellement la douceur même, devenait brusque, impatiente, et frappait la terre avec son petit pied irrité. Sa malheureuse mère la considérait comme folle, et le docteur, qui n'était guère habile, donnait à cette étrange maladie des noms grecs et latins de pure fantaisie. Ah! si Ketty avait su écrire! Mais c'était, en 1685, un talent fort rare parmi les filles de sa condition : elle ne le possédait pas, et toute sa science se bornait à pouvoir lire son livre de prières.

Un jour, par signes, elle demanda à Tom ce qu'était devenu son chien Mouton ; elle l'aimait, et la bonne bête avait pour elle ses meilleures gentillesses. Bill, tout attristé, lui raconta en détail la mort de la pauvre bête; et, dans son récit, il répéta plusieurs fois le nom de Ferguson. A ce nom, les yeux de Ketty se dilatèrent, un cri rauque sortit de sa poitrine et, comme si elle voulait le défendre, elle entoura son ami de ses bras; puis, le quittant, elle alla chercher une assiette,

A la taverne de *la Vache*. Dessin de F. Lix.

la remplit d'orge que Marry préparait pour le repas, plaça l'assiette sur la table devant Tom, qu'elle força à s'asseoir; elle lui mit une cuiller à la main et lui fit signe de manger. Ensuite elle le contraignit à se lever, le conduisit dans l'autre pièce, et lui dit du geste : « Maintenant, regardez ce que je vais faire. » Elle prit une fiole, la cacha dans sa poche, revint près de la table, en versa vivement quelques gouttes dans l'orge refroidi, cacha soigneusement la petite bouteille dans son corsage et appela de la main Tom; elle lui fit, toujours par signes, comprendre qu'il eût à mettre l'assiette sous la table. Se traînant enfin par terre, elle trempa le bout du doigt dans l'orge, le porta à ses lèvres et contrefit la morte.

— Mouton empoisonné? s'écria Tom.

— Oui, répondit Ketty d'un signe de tête.

— Par Ferguson?

— Oui.

Et, se frappant la poitrine avec une vive pantomime, la jeune fille parvint à faire entendre, qu'elle aussi, avait été empoisonnée.

— Empoisonnée! vous, Ketty?

— Oui.

— Par qui? par Ferguson?

— Oui.

Et alors Ketty répéta la scène si longtemps restée inintelligible. Mrs. Jennings et Bill étaient atterrés.

— Et vous croyez, Ketty, que Ferguson a voulu me

faire prendre le poison dont notre pauvre Mouton est mort?

— Oui, oui, répondit la tête de Ketty.

— Mais je n'ai rien de commun avec Ferguson? Pourquoi croyez-vous qu'il puisse vouloir notre mort à tous deux?

Ketty se leva, alla à la cloison de toile, en fit sentir le peu d'épaisseur, et montra avec une si vive intelligence cette toile déchirée et ses propres oreilles, que, la devinant enfin, Tom s'écria :

— Vous aviez entendu quelque chose, ma chère Ketty?

— Oui, oui.

— Il fallait que ce fût bien grave...

La jeune fille essaya vainement de se rendre intelligible. Mais Bill n'en resta pas moins convaincu de la sincérité et de la justesse des affirmations de sa fiancée, et il tint Ferguson pour un empoisonneur et un assassin, car il lui attribua le coup de pistolet qu'il avait reçu dans les reins.

— Eh bien, ma petite Ketty, je vais repartir sans perdre une minute, et dès que j'aurai rejoint le misérable, je le tue sans lui laisser le temps de recommander son âme à Dieu... Vous ne voulez pas? Allons, allons, calmez-vous, ma chérie; ne pleurez pas, je ne vous quitterai point.

Comment Mouton avait été empoisonné. Dessin de F. Lix.

La découverte qu'il venait de faire donna fort à réfléchir à Bill : lancé dans une entreprise dont le succès était plus que douteux, menacé par une inimitié qui ne reculait pas même devant le crime, et d'autant plus dangereuse qu'il en connaissait le mobile, à tout hasard et très-secrètement, Bill, possédant un excellent bateau de contrebandier, le fit approvisionner pour plusieurs jours de voyage, et s'assura d'un équipage de trois solides matelots; ces soins pris (la santé de Ketty semblait aller un peu mieux), il se rendit à Tauton, où il réunit en quelques jours tout l'argent qu'il put, et revint ensuite à Lyme. Il y arriva le 2 juin dans la soirée, qu'il passa avec sa fiancée. Elle était fraîche comme une églantine, et, pour la faire rire, il disait à Mrs. Jennings que tout était pour le mieux, que son ménage serait le temple de la paix, puisqu'il aurait une femme muette. Ketty protestait en remuant gentiment la tête, comme si elle sentait que son mal allait bientôt disparaître

Elle ne se trompait pas, le 3 au matin, avec quelque peine, mais distinctement, elle parlait. Quelle joie pour Mrs. Jennings et Tom! Alors elle leur conta tout ce qui s'était passé entre elle et Ferguson; ce qu'elle avait involontairement entendu, et la tentative d'empoisonnement qui en avait été la conséquence.

Après les premiers moments donnés au bonheur, Tom, prenant les mains de Ketty, lui dit :

— Amie, vous ne voudriez pas épouser un malhonnête homme? Eh bien, je serais pire que Ferguson lui-même si, sachant sa trahison, je n'allais le dénoncer au duc. C'est pour lui et ses amis une affaire de vie ou de mort, et je ne veux pas que s'ils viennent à périr pour être tombés dans les embûches du traître, je ne veux pas, dis-je, que leur sang retombe sur ma tête et soit entre le Seigneur et moi!

— Vous avez raison, Tom, répondit Mrs. Jennings; il faut arracher le masque à Judas, et qui ne dénonce pas le crime le partage.

— Je partirai donc demain pour rejoindre Monmouth, qui est à Bridgewater; je lui ferai connaître la vérité. Je demanderai que l'on me confronte avec le scélérat; je l'écraserai; et, cela fait, je le jure à ma Ketty, je reviendrai sans perdre une minute pour ne la plus quitter.

A. GENEVAY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# ÉTUDES MORALES.

## LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN [1].

Tout à coup Séraphin fut pris d'un épouvantable tremblement. Il venait de voir l'abbé remettre un à un dans les poches de sa soutane les quatre paquets de billets de banque, se lever et tendre la main à Mme Poinsot. Il allait partir! Il partait! Il emportait l'argent!

Séraphin bondit à travers la salle à manger sans penser à reprendre ses chaussures et se précipita dans la chambre du premier étage.

— Anna! cria-t-il à sa femme en la secouant par le bras pour l'éveiller; on nous vole! on nous dépouille!

Nana se frotta les yeux, se mit sur son séant, et, bouche béante, écouta le récit de ce qui venait de se passer.

— Que faire? que faire? ajouta Séraphin en arrachant deci delà quelques mèches de ses cheveux jaunâtres.

— Est-ce que nous n'avons pas le droit de l'empêcher de sortir avec cet argent?

Séraphin leva dédaigneusement les épaules.

D'ailleurs la clochette de la porte d'en bas venait de retentir, signe certain que l'on venait d'ouvrir cette porte et de la refermer. L'abbé n'était déjà plus dans la maison.

— Est-ce que nous n'avons pas le droit de le faire arrêter?

— Maintenant, non, dit Séraphin.

— Plus tard?

— Plus tard, on verra!... Mais il sera peut-être trop tard, plus tard!

Et, sans souci de troubler le repos de cette chère tante, aux derniers jours de laquelle il s'était dévoué généreusement, il trépigna de rage à démolir le plancher.

— Tenez-vous donc tranquille, mon ami, lui dit Nana. Cela ne nous rendra pas ce que l'on vient de nous emporter. Le mal est fait.

— Oui... oui, le mal est fait! par ma faute! Si je n'avais pas été si patient!

— Nous n'aurions peut-être rien eu du tout. Tandis qu'ainsi, la part du feu se trouve faite, un peu grosse peut-être!... mais tout n'est pas brûlé!

— Croyez-vous?

— Réfléchissez donc, mon ami!... Vous imaginez-vous que la vieille aura tout donné?... Elle a fait un sacrifice pour le repos de son âme... Mais elle est avare, la vieille!

On voit que la gravité des circonstances émancipait Nana.

— Les paquets étaient bien gros, murmura Séraphin; bien gros!

— Soit! mais cela tient de la place, et beaucoup, quatre cent mille francs; songez donc, quatre cent mille francs! La moitié nous suffira pour être heureux, n'est-ce pas, mon ami?

Nana se frottait doucement les mains, clignait de l'œil droit et pleurait de l'œil gauche.

Mettez un bonnet de nuit malpropre là-dessus, et vous aurez quelque chose d'aussi laid physiquement qu'était moralement hideux ce couple de quémandeurs d'héritage.

La nuit porte conseil. Que tout ou partie de la fortune fût passée entre les mains de l'abbé, Séraphin crut prudent de se bien renseigner sur l'étendue de ses droits et de dresser ses batteries en conséquence. Il emprunta une carriole et se mit en route pour Auxerre. Sens était trop près; il y était connu; on aurait bavardé. A Auxerre, il pouvait jouer cartes sur table. Pendant ce temps, l'abbé était à Paris, où il était retourné dès la veille. Il en revint quarante-huit heures après; et, comme lors de son premier voyage, se rendit tout d'abord chez la maman Poinsot. Il s'attendait à trouver Séraphin plus aigre que jamais et prêt à lui japper aux jambes. Grande fut sa surprise; Séraphin et sa femme absents! la porte de la maison grand ouverte! Personne dans la salle à manger! Il passa dans la chambre et trouva Mme Poinsot tout habillée, assise près de la fenêtre.

— Quelle imprudence! lui dit-il.

— Oh! répondit-elle en secouant tristement la tête, un jour de plus, un jour de moins!

— Que dites-vous là? s'écria l'abbé, de sa bonne grosse voix. Qui vous a permis de vous lever? Le docteur?

— Il n'est pas revenu... Ses visites sont inutiles.

— Que fait notre garde-malade?

— Anna? dit avec une moue dédaigneuse Mme Poinsot. Je l'ai envoyée à Villeneuve..; Je voulais être seule. J'ai besoin d'air... Je ne verrai plus longtemps le soleil!... Donnez-moi votre bras... Allons sur le banc de pierre au fond du jardin, près de mes rosiers .. J'ai bien des choses à vous dire !... Voyez comme il fait beau!

Le ciel était pur en effet; le soleil étincelait sur le sable des allées. De minces fils d'argent volaient çà et

1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

là comme aux jours de grande chaleur. Les oiseaux caquetaient sur les branches, et quelques pousses tardives semaient de petites étoiles vertes le fond brun des massifs.

Mme Poinsot, quoique bien faible, parvint à se dresser sur ses jambes. Lentement, pas à pas, s'appuyant au bras vigoureux de l'abbé, elle gagna tant bien que mal le bout du clos et tomba sur le banc de pierre.

— Vous avez bien fait tout ainsi que je vous l'avais dit? demanda-t-elle aussitôt assise.

— Tout, ma digne amie. Les sommes sous double pli cacheté, je les ai portées moi-même à leur adresse, avec ces mots sur la seconde enveloppe : *Restitution anonyme*. C'était bien cela?

— Oui... je vous remercie!... Et maintenant, mon père, écoutez-moi, murmura-t-elle en fléchissant les genoux.

— Eh bien! eh bien! dit l'abbé en la forçant à se relever, depuis quand les malades s'agenouillent-ils?... Et puis, à quoi bon? Est-ce que je ne sais pas comme vous tous les petits secrets de votre conscience?

— Non, monsieur l'abbé, non, dit gravement Mme Poinsot. Il en est un que je n'ai de ma vie confié à personne, pas même à vous; un qui, depuis vingt ans, me pèse sur le cœur et m'étouffe!... Pardonnez-moi si, pour vous en faire l'aveu, j'ai reculé jusqu'à ma dernière heure... Je ne voulais pas, vivante, perdre une part de votre estime... Vous serez indulgent pour ma mémoire, n'est-ce pas?

La pauvre malade semblait abattue, et presque effrayée de ce qu'elle avait à dire. Comme toutes les natures généreuses, l'abbé croyait difficilement au mal. Il connaissait trop, d'ailleurs, sa pénitente, il avait d'elle trop bonne opinion pour voir dans son abattement autre chose que l'effet d'un scrupule exagéré. L'étrange et mystérieuse commission dont il s'était chargé la veille ne lui avait inspiré aucun soupçon. Ce n'était à ses yeux qu'une façon généreuse de faire le bien; le mot *restitution* signifiait pour lui *legs anticipé*; et Mme Poinsot lui semblait absolument libre de disposer de son argent. Aussi fut-ce avec un sourire qu'il lui prit les mains et lui dit :

— La chose est donc grave?

— Très-grave! répondit-elle en baissant la tête. Et, pour vous la dire, il faut que je vous conte ma vie presque tout entière. Il est vrai que ce ne sera pas long... Feu Poinsot, mon mari, était, lors de notre mariage, petit mercier rue Saint-Denis. C'était un brave garçon. Plus désintéressé que tant d'autres, il ne me trouva tout d'abord qu'un défaut : j'étais trop riche — car j'étais riche dans ce temps-là! — Il ne consentit à m'épouser que sous le régime de la séparation de biens.

— C'était fort délicat.

— Oui, sans doute. Il n'en fallut pas moins écorner mon capital pour soutenir la maison. Il était ambitieux, Poinsot, et intelligent! Malheureusement, cela ne suffit pas; et quand la mauvaise chance arrive!... Deux ans après notre mariage, tout mon avoir était dévoré!... Oh! j'en avais fait le sacrifice de bon cœur; et je n'y pensais déjà plus qu'il en pleurait encore, le pauvre homme!

— Je ne vois pas de bien gros péché jusque-là, dit l'abbé en souriant.

— Attendez!... Nous avions sauvé du naufrage quelques billets de mille francs, avec lesquels Poinsot parvint à rouvrir boutique. Il prit une spécialité. Vous savez ce que c'est que la vogue en affaires... Trois ans plus tard, il avait regagné la presque totalité de mes avances. C'est alors qu'il tomba malade. « Tout cela t'appartient », m'avait-il dit maintes fois. Mais il avait des héritiers; nous étions mariés sous le régime de la séparation. S'il ne testait pas en ma faveur, j'étais dans la misère. Je l'avoue à ma honte, ces pensées m'étaient venues souvent. Pouvais-je les lui dire? Je le voyais faiblir tous les jours. Un mot là-dessus, c'était l'effrayer, le tuer!... Je ne dis rien. Peut-être avait-il testé... Un matin, je le trouvai mort dans son lit!... C'est là que commence ma faute... Et pourquoi, mon Dieu, l'ai-je commise? Avais-je besoin d'argent? Je l'ai gardée vingt ans, cette richesse, et je n'ai pas su m'en servir.

L'abbé Tristan, plus grave qu'au début, écoutait les yeux fixés à terre, en tournant machinalement ses pouces.

— J'ouvris son secrétaire et je fouillai dans ses papiers. Comprenez-vous? Devant ce mort, je songeais à moi!... Il n'avait pris à mon égard aucune disposition. C'était la ruine! Et j'avais sous la main quatre cent mille francs de valeurs! Une pensée coupable me vint. Ses héritiers étaient riches, nombreux : ces quatre cent mille francs divisés entre eux ne leur apportaient ni luxe ni bien-être; c'était une goutte d'eau dans un fleuve!... Je pris les valeurs et je les emportai. C'est étrange, je lis cela sans remords... Et pourtant, c'était bien un détournement, un vol! N'est-ce pas, mon père, que c'était un vol?

La maman Poinsot s'était agenouillée. L'abbé, cette fois, la laissa un instant à ses pieds; puis, la relevant :

— Vous avez péché, lui dit-il... mais la miséricorde du ciel est infinie.

— Vous me donnerez l'absolution? demanda la pauvre femme avec angoisse.

— Nous sommes sur la terre pour consoler et pardonner.

— L'absolution... ce soir... et les sacrements, n'est-ce pas?

L'abbé ne répondit que par un signe de tête. Il pleurait.

— Maintenant, dit Mme Poinsot, votre bras, mon ami... Me permettez-vous encore de vous donner ce nom?

L'abbé lui prit vivement les mains, et, l'aidant à se lever :

— A tout prendre, lui dit-il, vous n'avez point péché d'intention. N'y avait-il pas donation verbale? La parole de votre mari, non avenue pour les hommes, a été entendue là-haut. Ce sera votre excuse.

L'excellent homme s'efforçait d'atténuer sa faute.

— Oh! que vous êtes bon!... Toujours bon! lui dit-elle. Mon seul chagrin en quittant ce monde est de vous quitter. Je ne sais pas ce que Dieu me réserve... Si sévère qu'il puisse être là-haut, je le remercie de tout mon cœur des joies qu'il m'a données ici-bas en vous plaçant près de moi.

Ce long entretien avait épuisé le peu de forces de la maman Poinsot. Son bras pesait déjà plus lourdement sur celui de l'abbé.

— Il faut rentrer, dit-il, se mettre au lit!

Mme Poinsot fit oui de la tête avec un sourire triste.

Au moment de franchir le seuil de la maison, elle posa énergiquement un doigt sur ses lèvres, en disant :

— Pas un mot!... à personne!... Détournement, restitution, tout cela est entre Dieu et nous.

— Un prêtre ne trahit pas les secrets de la confession, répondit simplement l'abbé.

Nana venait de rentrer. La maman Poinsot l'appela et se remit au lit. Le peu de vie qui lui restait sembla s'échapper alors tout à coup. Son visage, un instant coloré par l'émotion, était subitement devenu d'une pâleur livide.

— Les sacrements! les sacrements! dit-elle d'une voix indistincte à l'abbé.

Le pauvre homme, tout effaré, les larmes aux yeux, n'eut que le temps de courir à l'église et de prévenir un enfant de chœur.

Dix minutes après, il sortait navré de la maison.

— Je ne la reverrai plus, pensait-il; jamais!

Lorsqu'il revint le soir, en tremblant, chercher des nouvelles, Séraphin était dans la salle à manger, accroupi devant un buffet où il comptait des couverts. A la vue de l'abbé il se leva et, le toisant du regard :

— Vous n'avez plus que faire ici, lui dit-il. C'est fini. La vieille est morte.

Que l'on ne s'étonne pas de ce cynisme. Séraphin n'avait plus rien à craindre; la tante Poinsot n'était plus là pour le déshériter; ce qu'elle laissait, peu ou beaucoup, était à lui; et c'était assez en tout cas pour qu'il n'eût plus de ménagements à garder. A vrai dire, il ne raisonnait pas tout cela. Sa haine débordait, voilà tout.

En parlant, il s'était placé devant la porte de la chambre, comme pour en fermer l'accès au prêtre. Sur ce mot : « La vieille est morte, » le digne homme, dont la patience, nous l'avons dit, n'était pas la qualité dominante, sentit comme un flot d'indignation l'étouffer. Il empoigna Séraphin par le milieu de la poitrine, le souleva de terre, le colla contre la muraille et passa.

Si la colère est un péché devant Dieu, il faut convenir qu'en pareille circonstance elle devenait presque une vertu.

La morte était sur son lit, le visage encore découvert, les yeux fixes. L'abbé, plus pâle qu'elle, appuya ses lèvres sur son front déjà froid, lui ferma les yeux et lui couvrit le visage en pleurant. Sur le drap, d'une main tremblante, il mit le crucifix de bois noir; sur la table il alluma une bougie, et s'agenouilla pour prier.

Pendant ce temps, Séraphin s'adjugeait par anticipation l'héritage. Il estimait les meubles, un à un, en hochant la tête et en murmurant :

— Quel bric-à-brac!

De son côté, Anna comptait les serviettes, les étalait au jour pour séparer les vieilles des neuves, et murmurait :

— Des loques!

Du haut en bas ils visitèrent la maison. Tout compris, elle ne valait pas cher, et là n'était pas l'important

Chose à peine croyable, et que nous n'oserions inventer si elle n'était pas vraie, devant le cadavre de la femme qui par indulgence et par pitié les avait accueillis, Séraphin et Nana ne reculèrent pas. Ils entrèrent dans la chambre où elle venait de s'endormir du dernier sommeil; et, sans souci du respect que l'on doit à la mort, Séraphin se mit en devoir de vider le secrétaire et Nana l'armoire à glace.

Séraphin, au fur et à mesure que des papiers inutiles lui tombaient sous la main, les jetait derrière lui; Nana jetait derrière elle tout ce qui emplissait l'armoire. En cinq minutes, le parquet fut jonché de mille choses au milieu desquelles ils trébuchaient tous les deux. Soit que l'abbé n'eût rien entendu, rien vu, soit qu'il eût voulu jusque-là ne rien voir, ne rien entendre, il était resté pâle, immobile, sur sa chaise au pied du lit, les yeux fixés sur les yeux fermés de la morte. Peut-être demandait-il à Dieu son indulgence et son pardon pour de telles infamies. Séraphin et Nana continuèrent leurs recherches. Rien! toujours rien! Les meubles étaient vides! Ils se regardèrent, et puis fiévreusement se mirent d'un commun accord à fouiller pêle-mêle tout ce qu'ils avaient déjà fouillé, comme font les chiens dans la terre à la poursuite d'une taupe imprenable.

— Rien! s'écria Séraphin... On nous a tout pris! tout!

Il s'était, en parlant, retourné du côté du lit.

Lentement, alors, gravement, l'abbé Tristan se leva de toute la hauteur de sa grande taille, et, montrant du bout de sa main droite étendue le corps dont les lignes rigides dessinaient de longs plis sous le drap mortuaire, il écrasa Séraphin d'un regard à la fois méprisant et impérieux.

Il était vraiment beau ainsi.

L'homme disparaissait devant le prêtre fort de la grandeur et de la sainteté de sa mission. Il y avait dans son geste une telle énergie, l'idée au nom de laquelle il agissait sortait si puissamment étincelante de ses yeux ardents, que Séraphin et sa femme se sentirent tout petits devant lui. Ils plièrent les genoux, baissèrent la tête et sortirent à reculons, comme des misérables effarés devant la justice qui leur demande compte de leurs méfaits.

De la nuit on ne les entendit plus.

La mort passe inaperçue à la ville. Qu'importe une fourmi de moins dans la fourmilière? Au village où, peu nombreux, on se connaît, c'est autre chose.

— Pour qui sonne-t-on? demande chacun si la cloche de l'église chante un glas funèbre.

La mort de la maman Poinsot fut un événement à Champigny. On la regrettait, cette pauvre femme humble, modeste, inoffensive et bonne; et plus d'un songeait que la fortune dont elle avait fait si bon usage allait passer dans de tristes mains, car on ne se méprenait pas sur la valeur de ses respectables héritiers. On ne leur fit cependant pas trop mauvaise figure lorsque, vêtus de noir, ils daignèrent, le lendemain, suivre à l'église et accompagner au cimetière le corps de « la vieille », comme ils disaient.

L'église était pleine. Jamais office des morts ne fut dit comme celui-là. Chaque parole qui tombait des lèvres de l'abbé Tristan lui sortait du cœur. Il eut grand'peine, le brave et excellent prêtre, à se tenir debout, lorsque, au milieu de la pelouse verte du cimetière, il lui fallut jeter l'eau bénite et réciter les dernières prières sur cette tombe que venaient de creuser les fossoyeurs.

Séraphin et Nana osèrent pleurer! Hâtons-nous de dire qu'une fois rentrés, ils mirent leur mouchoir dans leur poche et ne l'en tirèrent plus. Leur tristesse d'emprunt faisait place à une crainte réelle.

Jusqu'à l'arrivée du juge de paix et du notaire, il était impossible cependant de se prononcer d'une manière absolue sur le montant de la succession.

Deux jours après, le peu d'illusion qui leur était resté s'envolait.

La maman Poinsot ne laissait rien, ce qui s'appelle rien ! — Si Séraphin avait été d'une nature apoplectique, il en serait mort du coup. — Il dut se contenter de faire vendre à la criée ce que la veuve n'avait pu donner de son vivant : la maison, le jardin, le mobilier, etc.

Quelle pénible chose qu'une vente après décès pour ceux qui ont aimé l'être disparu ! Quelle tristesse de voir passer de mains en mains les objets dont il avait coutume de se servir, les riens qu'il aimait ! Quelle douleur de voir toute sa vie s'envoler une seconde fois au vent des enchères !

Ces sentiments n'étaient pas de ceux auxquels fût accessible l'âme vénale de Séraphin. Furieux de sa ruine, il entendait tirer de ce qu'on lui laissait tout le parti possible. Aussi vendait-il jusqu'à la garde-robe, et poussait-il les enchères. Il avait fait des lots de tous les objets qui, vendus isolément, n'auraient pas trouvé d'acquéreur. Il y avait des lots de vieille ferraille, des lots de faïences et de bouteilles cassées, des lots de vieux bouchons. Il avait poussé la vilenie jusqu'à prendre dans le fond d'une armoire des chiffons à pansement, des débris de gilets de flanelle, mille choses que traînent après elles les infirmités, la maladie, la vieillesse ; et de tout cela il avait fait un lot qu'il posa froidement sur la table de vente.

L'abbé entrait au même instant.

— Vous allez faire vendre cela? dit-il à Séraphin d'une voix indignée.

L'abbé et Mme Poinsot. Dessin de Gilbert.

— Pourquoi non, monsieur l'abbé?

— C'est insulter au souvenir de celle qui n'est plus ! c'est vous manquer de respect à vous-même !

— Vous avez de bonnes raisons pour prêcher le désintéressement, monsieur le curé... Votre part est faite... laissez les autres arrondir la leur tant bien que mal.

— Mais cela n'a aucune valeur, monsieur ! dit l'abbé sans relever les mots : « votre part est faite. »

— Qui sait ?... les enchères... ça peut monter à trente sous !

— Par pitié, ne commettez pas cette vilaine action ! ne vendez pas ces guenilles !... Je suis prêt à vous les payer.

— Ça peut monter plus haut que vous ne croyez, monsieur le curé !

— Vous en vouliez trente sous ; je vous en offre trente francs.

— Ça ira peut-être au double, monsieur le curé... Vous savez... la religion du souvenir !...

— Soit ! monsieur, dit l'abbé, pâle de colère ; soit ! je vous payerai cela soixante francs.

Soixante francs ! des guenilles qui ne valaient pas dix sous ! Et Séraphin prit la somme ! et il souriait en la prenant ! Et l'abbé venait de sacrifier tout ce qui lui restait, tout, jusqu'au dernier centime, à la mémoire de sa vieille amie. Il sortit de la salle de vente avec son paquet de loques enveloppé dans des lambeaux de journal et regagna la cure, laissant Nana et Séraphin terminer leur triste besogne.

De cinq jours on ne le revit pas : jusqu'au dimanche, il ne quitta pas sa chambre. Lorsqu'il reparut ce jour-

l'a, ceux qui l'examinèrent avec attention le trouvèrent déjà vieilli. Il frappait moins des talons en marchant; il portait la tête moins en arrière; le bon sourire des lèvres s'était effacé; les yeux, enfoncés sous l'orbite, rouges encore des larmes qu'ils avaient versées, ne regardaient plus que vers la terre.

Sa messe dite, il songea pour la première fois aux vivants depuis la mort de la maman Poinsot, et s'en alla par les rues du village. Si triste, si préoccupé qu'il fût, il ne laissa pas cependant d'être frappé de l'attitude nouvelle des gens du village à son égard. Les uns lui répondaient à peine; les autres semblaient embarrassés à son approche; d'autres enfin l'évitaient.

Sans se rendre un compte exact de ce que cela pouvait signifier, le pauvre homme eut comme le pressentiment d'un malheur.

Il conta la chose à Brigitte en rentrant.

— Bon! dit-elle, encore une manigance du Séraphin!

Le fait est que celui-ci n'avait pas perdu son temps pendant les cinq jours de réclusion de l'abbé. Il avait d'abord écrit et mis lui-même à la poste une longue, très-longue lettre, dont nous verrons l'effet tout à l'heure; puis, il avait commencé contre l'abbé Tristan une campagne sur le succès de laquelle il ne comptait peut-être pas beaucoup, et qui avait réussi au delà de ses espérances. Il avait crié très-haut qu'il était dépouillé; que personne n'était sûr de son avoir si, du jour au lendemain, un prêtre pouvait accaparer un héritage; que la paroisse était assez riche, et bien d'autres choses.

On aimait l'abbé Tristan, nous l'avons dit. Mais, au village, l'argent passe avant tout. Séraphin avait touché la corde sensible. Nombre de gens ne se crurent pas à l'abri de pareille aventure — car le fait en lui-même n'était pas discuté. Mme Poinsot passait pour très-riche, et l'on n'avait rien trouvé après sa mort. — Du moment que M. le curé avait pris l'argent de M. Séraphin, M. le curé était un homme dangereux, et tout le monde prit parti pour Séraphin contre lui.

L'excellent homme ne se doutait pas des soupçons odieux dont il était l'objet. Aussi fut-ce avec une stupeur profonde que, deux ou trois jours plus tard, il lut la lettre suivante qui lui fut remise à lui-même par le facteur.

SENS.

PARQUET DU PROCUREUR DU ROI.

« Monsieur l'abbé Tristan de Taillebourg est invité à se présenter le 18 courant, de une heure à deux heures, chez M. le procureur du roi pour affaire qui le concerne.

« *Pour le procureur du roi,*
« *Le substitut* : ... »
(Signature illisible).

Il la relut vingt fois cette malheureuse lettre, sans parvenir à trouver ce que l'on pouvait avoir à lui dire au parquet.

— C'est une manigance du Séraphin, dit encore Brigitte.

— Vous croyez?

— Mes cinq doigts au feu, monsieur le curé!

— Cet homme-là me fera mourir, Brigitte, dit tristement l'abbé en baissant la tête.

Pauvre martyr! il ne se croyait pas si près de la vérité.

Le 18 — c'était en décembre — il gelait sec, lorsque vers neuf heures l'abbé se mit en route pour Sens, à pied, le bâton à la main. Cinq lieues, c'est une promenade. Il faisait bon temps pour marcher d'ailleurs: soleil gai, ciel pur, air vif.

A l'heure dite, il était à Sens, et entrait dans le cabinet du substitut. Il avait retrouvé pour cela son assurance et sa fière démarche d'autrefois. Le calme de sa conscience lui avait rendu toutes ses forces.

— Monsieur l'abbé, dit le substitut en lui présentant un siége, pardonnez-moi d'abord de ne vous avoir adressé qu'une circulaire imprimée : c'est l'usage.

— Vous auriez eu grand tort, monsieur, répondit l'abbé, de ne pas vous y conformer; et je ne suis point un si grand personnage qu'il soit nécessaire de vous excuser. N'en parlons plus. Je suis à vos ordres. De quoi s'agit-il?

— D'une méchante affaire... soulevée par un sieur Séraphin.

L'abbé laissa échapper un sourire et un geste dédaigneux.

— Oh! dit vivement le substitut, quelques mots de vous suffiront, j'en suis sûr, pour mettre à la raison ce personnage. Il y a des hommes que le soupçon ne saurait atteindre.

— Le soupçon!... Quel soupçon, monsieur?

— Vous avez beaucoup connu une certaine dame Poinsot?

— Oui, monsieur. C'était une digne et excellente femme. Sa mort a été une véritable perte pour la commune; une immense douleur pour moi.

— Elle était riche?

— Je l'ignore, monsieur.

— Le bruit public l'affirme.

— C'est possible. Je ne m'en suis jamais inquiété.

— Notez bien, monsieur l'abbé, que je ne doute pas de votre sincérité. Pardonnez-moi si j'insiste. C'est là tout le fond du débat.

— Au fait, monsieur, au fait, dit l'abbé, qu'une certaine impatience commençait à gagner, bien qu'il ne comprît pas encore.

— Mme Poinsot est morte sans avoir fait de dispositions testamentaires.

— C'est possible, monsieur.

— Elle n'avait pour héritiers que les sieur et dame Séraphin.

— Soit, monsieur.

— Les héritiers n'ont pas trouvé trace de la prétendue fortune de la veuve Poinsot.

— En quoi cela me regarde-t-il

— S'il fallait en croire le sieur Séraphin, cette dame vous aurait, peu de temps avant sa mort, remis des sommes importantes.

— C'est vrai, monsieur.

— J'étais bien sûr qu'en quelques mots nous nous entendrions, monsieur l'abbé, dit en souriant le substitut. A quel usage étaient destinées ces sommes?

— Je ne puis répondre à cette question.

— A qui les avez-vous remises?

— Je ne puis vous le dire.

— Réfléchissez, je vous en prie, monsieur l'abbé, à la gravité de votre réponse.

— Je n'ai pas à réfléchir, monsieur : je sais mon devoir, je le fais, voilà tout. Il faudrait, pour vous ré-

pondre, trahir les secrets de la confession; vous ne m'en jugez pas capable, je l'espère.

— Non... sans doute... mais... convenez que c'est une échappatoire commode.

— De quel mot venez-vous de vous servir, monsieur? dit fièrement l'abbé en se levant.

— Oh! laissons le mot, s'il vous offense, monsieur l'abbé... Vous êtes un peu vif... Asseyez-vous donc.

L'abbé obéit.

— Je me place, continua le substitut, au point de vue du plaignant.

— Séraphin! dit l'abbé d'un ton méprisant.

— Je ne l'estime pas plus que vous, soit, mais il allègue des faits... Cette dame était riche; elle meurt pauvre. Peu de jours avant sa mort, elle vous a remis... Combien environ?

— Trois cent quatre-vingt-seize mille quatre cent vingt-cinq francs.

Le substitut fit un bond sur sa chaise.

— Toute sa fortune, monsieur! s'écria-t-il.

— C'est possible.

— Si vous persistez dans votre refus de faire connaître l'emploi d'une pareille somme, vous autorisez, songez-y, le sieur Séraphin à déclarer, comme il le déclare, que vous l'avez détournée à votre profit... qu'il y a eu captation.

L'abbé Tristan s'était levé comme mû par un ressort.

— Moi! s'écria-t-il; c'est moi que l'on soupçonne d'une pareille chose! C'est un pareil homme qui le dit, et c'est un magistrat qui me le répète!... Voilà ma bourse, monsieur; ce qu'elle contient est tout ce qui me reste... à peine de quoi vivre quinze jours!

En parlant, il avait jeté sa bourse sur la table.

Le substitut, sans la regarder, la prit et la lui remit dans la main, disant :

— Du calme! monsieur l'abbé, du calme!

— Vous m'accusez d'une infamie, et vous me dites : Du calme!... Mais c'est absurde!... On n'en croira pas un mot!... Vous tout le premier, vous, monsieur, osez donc me dire en face que vous le croyez!

— Non certes, dit énergiquement le substitut, je ne le crois pas... Mais la justice ne se contente pas d'une certitude morale; il lui faut des preuves... Justifiez de l'emploi de cet argent; prouvez que sur l'ordre de Mme veuve Poinsot vous l'avez remis à des ayants droit légitimes; montrez les reçus, et il ne sera plus question de cette affaire... Vous éviterez ainsi un procès dont le scandale, aujourd'hui, serait plus fâcheux que jamais.

— Un procès! Vous comptez soutenir une pareille accusation contre moi!

— Soutenir? Monsieur l'abbé, je ne soutiens rien. Des faits étant à ma connaissance, il est de mon devoir de les transmettre au parquet. La demande du sieur Séraphin est formelle, et sur votre refus de répondre...

— Mais je ne le puis pas, monsieur, je ne le puis pas! s'écria l'abbé avec des larmes dans la voix.

Sa colère venait de se fondre tout à coup dans une épouvantable douleur.

— Je ne puis rien de mon côté, si le sieur Séraphin ne retire pas sa plainte... Mais... voyez monseigneur... prenez son avis.

Le substitut venait de se lever sur ces mots, qui semblaient terminer l'entretien.

L'abbé Tristan, tout abattu, gagna la porte, sans savoir s'il avait salué, si le substitut l'avait reconduit, si l'on venait de le traiter comme un témoin, comme un prévenu, ou comme un coupable. Ses idées dansaient dans sa tête. Tout ce qu'il aurait pu dire, c'est qu'il souffrait cruellement; c'est que ce coup terrible, après le coup si terrible que lui avait porté la mort de sa vieille amie, était le dernier qu'il fût de taille à recevoir; c'est que tout son bonheur, tout cet humble bonheur fait de dévouement et d'obscurité, s'écroulait.

Il traversa machinalement les rues sans songer à se rendre à l'archevêché. Peut-être en ce moment n'aurait-il pas osé y entrer. Ce colosse n'était plus qu'un enfant. Il avait peur : peur de l'inconnu; peur des manœuvres tortueuses dans lesquelles il se sentait pris comme dans un filet, et contre lesquelles ne pouvait rien sa rude et brutale probité.

Tête basse et des larmes dans les yeux, il reprit le chemin de Champigny.

A l'heure même où l'abbé Tristan sortait de chez le substitut du procureur du roi, Séraphin, le nez rouge, les mains glacées, rentrait furieux dans la chambre si longtemps occupée par la maman Poinsot. Nanon, qui l'attendait béatement blottie près du feu, se leva et courut à sa rencontre.

— Eh bien? lui dit-elle.

— Rien à faire, dit Séraphin; c'est un procès perdu.

— Tu as vu Monseigneur? tu as offert de transiger?

— Monseigneur, dit Séraphin en ricanant, m'a traité de drôle!... Poursuivez, m'a-t-il dit : quand des hommes comme l'abbé Tristan de Taillebourg et moi affirment une chose sur leur honneur, les accusations tombent d'elles-mêmes! Et puis, il m'a montré la porte.

— Et vous êtes sorti?

— Je suis sorti, je suis sorti, dit Séraphin; vous seriez restée, vous?... Nous sommes battus... et ruinés!

— Peut-être, dit à demi-voix Anna.

Depuis trente ans, c'était la seconde fois qu'elle se hasardait à émettre une opinion. Séraphin prit un siége, l'approcha du feu et s'assit tout près d'elle en lui disant :

— Peut-être?... voyons donc ça!

— Si la tante avait fait un testament?

— Elle n'en a pas fait.

— Supposons qu'elle en a fait un... ce testament a disparu. Le curé, seul, en avait connaissance avant nous; seul, il a pu le faire disparaître. Vous allez chez lui, animé des meilleures intentions, lui faire entendre que, pour éviter un scandale, il devrait restituer le testament et les valeurs. L'abbé est très-colère, il se fâche... il va jusqu'à vous frapper...

— Que me contez-vous?

— Allez chez l'abbé; bon gré, mal gré, mettez-le hors de lui. Qu'il vous frappe; que la trace des coups soit visible!... vous porterez plainte, vous glisserez l'histoire du testament comme motif de la querelle. Monseigneur aura beau faire, il faudra que la chose aille son train. Qui sait? ils mettront peut-être les pouces.

— S'il allait me tuer! dit Séraphin.

— Non... c'est un brave homme.

— Oui... oui... c'est une idée! murmura Séraphin.

— Cinq heures! dit Anna, il ne doit pas tarder à revenir... Allons!..

Séraphin prit son chapeau crasseux, et sortit.

PAUL CELIERIS.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

### III. — LA NOURRICERIE.

Hélas ! hélas ! je m'aperçois que je roule d'inconnu en inconnu et que, après avoir expliqué qui nous sommes, nous, une des grandes nations parmi les fourmis, il me faut maintenant expliquer ce qu'est une *expédition de vaches*. Cette explication est d'autant plus nécessaire, qu'il y a vaches et vaches, et que nous savons varier nos ressources en réduisant en domesticité un beaucoup plus grand nombre d'animaux différents qu'on ne s'en est longtemps douté; par conséquent, chaque clan formicien a ses raisons particulières pour rechercher telle vache et négliger telle autre.

A quoi bon des intrus dans la fourmilière? dira-t-on. Ne pouvez-vous trouver dix fois plus facilement au dehors, et en mille endroits différents, le produit que vous demandez aux animaux confinés chez vous? Cela semble évident, car les vaches que vous capturez naissent sauvages et vivent sauvages avant de subir votre réclusion !

Pour comprendre tout cela, il est indispensable de descendre dans notre fourmilière et d'assister aux scènes de notre vie de famille.

Quant à moi, ces scènes me sont encore très-familières, car il n'y a pas longtemps, je puis l'avouer, que je suis sorti de page. Malgré ma taille et le surnom que m'ont attiré mes exploits, il n'y a pas encore deux ans que j'ai déchiré ma première enveloppe entre les bras des Polyergues qui me soignaient.

O bonnes nourrices ! quelle inépuisable complaisance vous m'avez montrée ! quelle patience vous avez prodiguée autour de mon enfance souvent maussade et grincheuse ! Combien je sens aujourd'hui ce que vous avez fait pour votre jeune frère !

C'est maintenant que je sais ce que coûte de soins une fourmi naissante ! Et bientôt mon tour va venir de montrer aux larves nées d'hier le même dévouement dont on a accompagné mes premiers pas. Tel est le seul moyen que j'aie d'en témoigner ma reconnaissance.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Soins maternels. Dessin de Mesnel.

Les soins que les ouvrières donnent aux larves ne consistent pas seulement à leur procurer une température convenable et une nourriture appropriée, mais différente, selon la classe à laquelle elles appartiennent; bien d'autres soucis nous incombent. D'abord, il nous faut les entretenir dans la plus extrême propreté. Les enfants sont partout les mêmes !... Avec nos palpes, nous savons les nettoyer parfaitement, et nos larves n'ont jamais le plus petit grain de poussière sur le corps !

Lorsque ces larves naissent, il y a déjà un long travail de fait, car les soins commencent à la naissance des œufs. Dès que la femelle a pondu, nous autres ouvrières prenons ces œufs un à un et nous les emportons dans des salles spacieuses qui leur sont réservées. Nous n'avons pas à les couver, loin de là; mais nous avons à les maintenir dans un état constant de chaleur et d'humidité; c'est bien plus difficile : car nous devons tenir compte à chaque instant des variations que le jour, la nuit, le soleil, la pluie, le vent produisent autour de nous. On pourrait dire que nous leur faisons subir une véritable incubation à l'air libre. Nous les transportons souvent, plusieurs fois dans un même jour, d'un étage à l'autre de l'habitation.

Tandis que nous leur prodiguons nos soins, les œufs augmentent de volume d'une manière notable, nous les faisons passer de temps à autre entre nos mandibules et nous les enduisons ainsi d'un liquide sucré que nous dégorgeons, et qui, absorbé par l'œuf, profite à l'embryon que celui-ci renferme. Ces soins durent au moins quinze jours : les œufs sont nombreux et nous avons beaucoup de mal ! Mais la récompense ne se fait pas attendre. La larve brise la coquille de son œuf et sort, transparente comme un verre, mais incapable de se mouvoir. Elle ressemble aux maillots que les hommes font avec leurs enfants, et pour lesquels ils ont certainement pris modèle sur les fourmis. Chez les uns comme chez les autres, on distingue une tête et les segments du corps, mais aucun vestige de pattes, de membres ou d'appendices articulés.

Mais le soleil vient de se lever sur notre vallée...

Bonne chance pour les fourmis !... Les coteaux qui forment l'enceinte de cette vallée, dorés par la lumière, resplendissent, montrant chaque détail des maisonnettes disséminées à leur base, découpant chaque arbre, chaque haie qui en couvre les hauteurs. Au fond, s'étend, calme et profonde, une mer de brume blanche et épaisse de laquelle surgit, de place en place, comme un écueil isolé, la tête d'un grand arbre.

Brrr !... qu'il fait froid !... Mais, bien lentement, à mesure qu'augmente la chaleur, la brume oscille et roule en longues vagues moutonneuses; elle ressemble à une mer de laine blanche... Peu à peu, insensiblement, sans qu'on en ait conscience, elle s'évanouit, devient transparente et disparaît, enlevée, invisible désormais, au plus haut de l'air.

Ah ! la belle chose qu'un matin ! espérance et joie.

Peu à peu, le soleil monte dans le ciel, la chaleur croît, le sang circule dans nos membres.

Allez, nuages sombres qui passez sur le soleil !...

L'intérieur d'une fourmilière. Dessin de Mesnel.

Remontez, ô brouillard blanchâtre qui paralysez les fourmis !... Soyez maudits !... Ne pourriez-vous arroser la terre sans suspendre à tous les objets de la nature ces énormes gouttes, vraies embûches tendues devant chacun de nos pas ?... Arrivez, beau soleil, notre vie à tous ; resplendissez et apportez-nous la vigueur, la force et la gaieté !...

Tout frileux, je m'étais posé sur une roche voisine de notre fourmilière, et me trouvais là bien en vue du soleil, qui me séchait de ses rayons bienfaisants, lorsque les *voix de la nature*, comme disent les poëtes, se réveillèrent autour de moi... Oh ! je les hais et je les crains ces voix de la nature !... Elles se présentent à nous sous la forme d'oiseaux qui nous poursuivent presque tous et nous dévorent en toute circonstance ! Or, j'ai beaucoup réfléchi à cela, et je suis convaincu que Dieu n'a certainement donné à ces oiseaux leur voix perçante que pour nous avertir. Par exemple, le plus terrible ennemi de notre race, le pic-vert, ne quitte jamais un arbre sans glapir d'une voix qui s'en-

tend à travers toute la campagne. C'est le signal!... Pour nous cela signifie :

— Cachez-vous! C'est le pic-vert qui part en guerre! Il quitte un arbre pour voler sur un autre!...

De même la mésange, aussi dangereuse, quoique plus petite. Voyez-la avec ses compagnes dans un arbre, parmi les buissons : elle *pépite* sans cesse, et, comme elle ne marche jamais seule, nous sommes avertis à temps par le bon Dieu, qui veut que toutes ses créatures vivent et prospèrent en ce monde! Ah! j'ai bien remarqué tout cela : et, quand j'entends les hommes dire que les oiseaux sont créés pour animer les campagnes, je hausse les épaules. On n'est pas plus naïf que cela!... Tout prouve que les oiseaux n'ont été créés que pour faire la guerre aux fourmis!

Mon Dieu! que d'ennemis vous nous avez cependant suscités!

Mais le temps a marché et, à l'appel des surveillants en chef, je descends précipitamment de mon rocher et vais rejoindre mes camarades sur la fourmilière.

En peu d'instants, toutes les issues sont encombrées de fourmis qui se pressent vers le dehors; les larves sont apportées en même temps par des ouvrières, pour être placées au sommet de la fourmilière et y ressentir la chaleur du soleil. Les larves des femelles, plus grosses que celles des mâles et des neutres, sont transportées avec plus de difficulté à travers les passages étroits de l'habitation. Mais on redouble d'efforts, on s'y met à plusieurs, on parvient toujours à les faire passer et à les déposer auprès des autres à l'endroit convenable.

Cette besogne faite, il ne nous est point interdit de demeurer quelques instants réunis en groupe à la surface de la fourmilière, soit pour causer et nous réchauffer au soleil, soit pour nous reposer du rude labeur que nous venons d'accomplir. Mais notre tâche n'est pas finie : nous ne pouvons laisser longtemps les larves exposées à une chaleur directe aussi forte. Il faut les retirer pour les porter dans des loges peu profondes, où arrive jusqu'à elles une chaleur suffisante. On les descend ainsi à mesure que le soleil monte. Si la pluie vient, on les emporte au fin fond de la maison, dans des caves bien sèches, où la température est constante.

Lorsque le moment de nourrir les larves écloses est venu, chaque fourmi adulte s'approche de l'une des nouvelles et lui donne la nourriture qui lui convient. Il ne m'est malheureusement pas permis de dévoiler ici si chaque nourrice prépare une substance particulière, comme savent le faire les guêpes et les abeilles; tout ce que je puis dire, c'est que ces nourrices dégorgent des fluides qu'elles préparent dans leur estomac et qu'elles déposent dans la bouche même des jeunes, en écartant les mandibules de ceux-ci avec les leurs.

— Quels sont ces fluides? me demandera-t-on. Et encore : Où les ouvrières puisent-elles la matière de cette sécrétion?... Et puis...?

Franchement, nous n'en savons rien nous-mêmes. Nous préparons, d'une certaine façon, la nourriture pour chaque caste de larves, selon une habitude tellement naturelle à notre organisation, que tout le monde, chez nous, sait l'employer. Il me semble que les matériaux en sont fournis à nos organes par les objets qui nous servent de nourriture. Or, il y a peu d'animaux, à ce que je crois, plus franchement omnivores que la fourmi.

Cette qualité rend impossible d'expliquer ce que mangent et ne mangent pas mes pareilles, mais elle ne nous défend pas de dévoiler notre préférence. Nous aimons le sucre et tout ce qui est sucré.

Pauvres fourmis que nous sommes! Ce goût si innocent est souvent cause de notre perte! C'est un grand malheur que l'homme ait le même goût; lui, prépare du sucre pour satisfaire sa passion; nous, nous sommes attirées... invinciblement! et nous mourons souvent sans murmurer, mais non sans nous défendre.

## IV. — LES VACHES.

Nous aimons donc le sucre, l'aveu est fait! Mais nos jeunes élèves l'aiment autant et plus que nous! Il faut y pourvoir!

A défaut de sucre, ils ont *besoin* — ceci est plus respectable! — d'une nourriture douce et sucrée. Il faut y pourvoir!

Tel est le but atteint par nos troupeaux.

Telle est l'origine des *expéditions de vaches*.

En ce moment, l'automne, qui s'avance à grands pas, nous invite à nous pourvoir pour l'hiver des bestiaux nécessaires : nous allons partir en expédition, je le sens; mais, auparavant, il faut que je décrive le pays où nous pouvions les trouver et celui où nous avions notre demeure.

La lande est là, devant cette demeure, étendant au loin son manteau de fougères brûlées et de bruyères dont les fleurs violettes et rosées sont en partie passées. Maigre et inhospitalier tapis s'il en fut jamais, car la trame en est faite d'ajoncs nains dont les tiges, drues et couchées, tressent de rudes épines que ne leur font point pardonner quelques bouquets épars de fleurettes d'or. Pour nous, ces épines sont inoffensives; nous sommes si adroits et si sveltes, que nous passons entre elles sans jamais nous heurter à leur pointe aiguë. Mais que de malédictions j'ai entendues des hommes et des animaux qui passaient parmi elles

Au lieu de maudire nos ajoncs, nous les regardions comme une admirable défense naturelle, véritables chevaux de frise gardant, au couchant, notre fourmilière.

Jamais je n'ai trouvé, d'ailleurs, dans mes courses lointaines, logis mieux placé et mieux entendu!

Cette construction était le chef-d'œuvre d'une de nos grand'mères, reine du plus haut mérite.

Assise sur la lisière extrême d'un taillis, en pente au soleil couchant, notre fourmilière était donc défendue de ce côté par la lande épineuse, à perte de vue, et derrière, au levant et au nord, par le taillis aux épais fourrés d'épines et de ronces qui nous garantissaient de la bise d'automne et des frimas d'hiver lorsque les feuilles étaient tombées. Vrai paradis; pas un rayon de soleil n'adoucissait la température sans venir caresser notre toit de chaume et de brindilles hachées.

Non loin de la fourmilière s'étendait un champ de fèves et, dans la haie, poussaient des rosiers sauvages aux longues branches courbées et traînantes. Toutes ces plantes, rosiers ou fèves, étaient couvertes de pucerons : les uns noirs, les autres verts, les autres jaunes.

O la bonne aubaine!

Et voilà nos fourmis qui montent et qui descendent

le long des tiges; elles harcèlent les pucerons attablés à sucer, avec leur trompe recourbée, la sève de ces plantes; elles les excitent de leurs antennes et de leurs palpes, pour les forcer à dégorger, par les cornicules qui terminent leur abdomen, les gouttelettes de liquide sucré. Peu à peu, les gouttelettes apparaissent, les fourmis les boivent et passent à la traite d'une autre vache.

Pas de crainte à avoir que le troupeau ne s'égare! Le puceron est immeuble par état. Une fois né, il cherche le dessous des feuilles ou des branches pour être à l'abri du soleil ou de la pluie, puis il enfonce dans l'écorce, ou parenchyme, sa trompe longue et recourbée le long de son corps; alors il reste immobile, pompant la sève. Ces sucs s'assimilent très-aisément, paraît-il, en passant dans un intestin de la plus grande simplicité, si simple même qu'il offre cette anomalie, chez ce seul insecte, de n'avoir aucun appareil biliaire. C'est peut-être pour cela que le puceron rend une sécrétion sucrée par les deux tubes qui se voient sur son abdomen.

Quoi qu'il en soit, ces troupeaux ne fuient jamais; on voit, de temps à autre, un puceron lever une jambe, puis celle d'à côté, puis les autres; il remue de temps en temps une antenne, mais c'est tout! Il est cloué par sa trompe!...

On parlait vaguement, dans la république polyergique, d'une grande expédition à diriger, avant l'hiver, contre des fourmis voisines qui savent emporter, élever et nourrir d'admirables insectes, vaches excellentes, qu'elles conservent dans leur fourmilière, sans jamais leur permettre d'en franchir le seuil. On disait qu'il y avait non-seulement des pucerons de race, mais d'autres insectes, tels que des Coléoptères, des Hémiptères, que sais-je?... Mais — il y a toujours un mais entre nos désirs et le bien du voisin! — mais certaines de nos compagnes, plus âgées et plus expérimentées, ne nous cachaient pas que l'expédition est lointaine, dangereuse et meurtrière, parce que ces populations-là ont bec et ongles, même aiguillon empoisonné, et savent s'en servir avec acharnement pour défendre leurs précieux troupeaux.

Il faudra livrer de terribles combats, et beaucoup déjà, dans de semblables rencontres, sont restés sur le champ de bataille. Hum!... mes récents exploits à la conquête des esclaves me désigneront certainement pour faire partie de cette expédition. Ne vaudrait-il pas mieux devancer l'appel?

Si nous essayions de nous renseigner?... Personne ne peut trouver mauvais que je m'informe où il faut aller pour le bien général de la chose publique.

Je me dirigeai immédiatement vers les gardiennes de la mère pondeuse, les plus vieilles fourmis de la fourmilière et les plus expérimentées.

— Mère Anille, dites-moi, on veut donc aller *chasser aux vaches?*

— Oui, mon enfant.

— Ah!... eh bien,... vieille mère, qu'est-ce que c'est que cela? Est-ce qu'il y en a beaucoup?

— Jour de Dieu, mon enfant! s'il y en a!... Les hommes prétendent qu'ils connaissent plus de trois cents espèces de vaches à pucerons appartenant rien qu'à la famille des Coléoptères et vivant chez nous ou chez nos cousins!... On connaît aussi des vaches parmi les Orthoptères, parmi les Homoptères...

— Tu peux te taire... ça m'est égal!

— Malhonnête!

— Oh! mère Anille!... On m'a dit que certains de la tribu des Staphylins formaient un excellent bétail, donnant un sucre exquis par une saillie à poils soyeux qu'ils ont sur l'abdomen.

— On a eu raison de te dire cela, mon fils. On appelle ces insectes-là des *Myrmédonies*, et ils ont des cousins appelés *Lomechuses*, qui fournissent également une délicieuse liqueur. Ce sont les Myrmiques à aiguillons qui conservent ces précieux bestiaux qu'elles savent capturer. Aussi vivent-elles dans l'abondance et les festins continuels... Mais il y aura un rude combat à livrer!

— Ah!...

— Certes, mon fils. Mon avis est qu'il faut, à tout prix, nous procurer des Lomechuses; ce sont là de vrais animaux domestiques, à la bonne heure!

— Et pourquoi cela, mère Anille?

— Mon enfant, c'est que ces animaux-là ne savent pas manger seuls; par conséquent ils ne se sauveront guère de chez nous. Si cette fantaisie leur prenait un jour, grâce à leurs ailes, eh bien, nous les laisserions aller. L'impossibilité où ils sont de manger nous les ramènerait forcément...

— Bravo!... et comment sont ces vaches?

— Noires, larges, épaisses, un peu plus longues que nous. Elles ont de gros yeux saillants, l'abdomen grand et lourd, cependant très-mobile, qu'elles portent dressé en marchant. Lorsque vous en aurez récolté, elles viendront vous palper la tête avec leurs antennes et la frapper de petits coups. Cela voudra dire qu'elles ont faim. Vous leur dégorgerez de la nourriture comme vous le faites pour nos jeunes. Alors, vous les verrez étendre leur large abdomen, qu'elles portent habituellement, même à l'intérieur de la fourmilière, relevé sur leur dos, et vous pourrez lécher et presser entre vos mandibules leurs poils mis ainsi à découvert. Vous y trouverez une succulente sécrétion.

— Et comment, mère Anille, prend-on ces bonnes bêtes-là?

— Mon ami, on les pousse, on les porte à cinq ou six, et on les fait entrer ainsi dans la fourmilière, sans leur faire de mal.

— Convenu!... Et où les trouve-t-on?

— Ah! c'est le plus difficile. Cependant, cherchez bien, j'en ai entendu voler ces jours-ci, vers le soir, aux environs de notre maison. Elles aiment, d'ailleurs, notre nation et aussi celles des fourmis rouges et jaunes (*Formica rubra* et *Formica rufa*. Vous en trouverez peut-être dans le taillis, aux environs des champignons en décomposition, près des vieux bois pourris, sous les mousses : c'est là qu'elles se métamorphosent et arrivent à l'état parfait. Cherchez!

— Mère Anille, vous m'ouvrez les yeux!...

— Pourquoi, mon ami?

— C'était donc cela!... Maladroit que je suis! Voici ce que j'ai vu... à notre dernière expédition chez les Noires-cendrées pour l'enlèvement des esclaves. J'ai aperçu des ouvrières qui, averties de notre approche par leurs sentinelles, fuyaient, emportant des paquets noirs dans leurs mandibules...

— C'étaient leurs Clavigères qu'elles mettaient en lieu sûr, mon enfant! Ce sont les meilleurs bestiaux que puisse trouver une fourmi. Ah! lorsque vous en aurez récolté une quantité suffisante, notre [illegible] sera assuré pour tout l'hiver.

— Ainsi, j'ai bien pu manquer une telle occasion

Malheur ! trois fois malheur !... Mais nous recommencerons !

— Recommencez, mes enfants, je ne demande pas mieux. Vous trouverez les Clavigères chez la fourmi noire, la jaune, la rouge et chez les Myrmiques des souches (*Myrmica cespitum*). Dame ! ils ne sont pas gros ! à peu près, vis-à-vis des fourmis, ce que sont les moutons vis-à-vis des hommes... Ils sont roux-bruns ou noirs, marchent lentement, et font le mort si on les tourmente, ce qui vous permettra de les saisir et de les enlever facilement. Quoique dépourvus d'yeux...

— Ils sont aveugles ?...

— Je n'ose l'affirmer, car ils savent fort bien se diriger et éviter les obstacles, à la façon des chauves-souris, volant, sans jamais se heurter, dans les grottes les plus obscures, soit par un tact exquis, soit par une impression lumineuse perçue à travers un mince tégument. La petite bouche des Clavigères ne peut prendre qu'une nourriture liquide . ils ne savent pas manger seuls et se promènent dans la fourmilière sans pouvoir goûter aux provisions. Ils te rencontreront, toi et tes camarades, lorsque tu seras repu, et ils sauront se servir, aussi bien que toi, de leurs antennes en massue pour te demander à manger. Tu n'auras qu'à ouvrir la bouche et le Clavigère humera une goutte liquide que tu lui amèneras entre tes mandibules.

— Et puis ?...

— Service pour service, mon enfant. Tu lècheras aussitôt les poils des élytres du Clavigère, tu les presseras légèrement entre tes grandes mandibules, et tu aspireras une liqueur délicieuse.

— Tous sont bons à prendre ?

— Tous ! Tu trouveras le *Longicorne* chez la fourmi noire, et le *Foveolatus* chez la rouge. Tous deux s'apprivoisent également bien chez nous.

— En voilà assez, mère Anille; j'ai mon projet ! Merci.

Je retournai en toute hâte vers mes compagnons et leur expliquai ce que nous devions faire. Il nous fallait, à tout prix, des Clavigères, des Myrmédonies et des Lomechuses.

— Sus à toutes les autres fourmis !... Sus, avant tout, aux Noires-cendrées, qui nous ont volé de nos Clavigères !

Ce fut une fête dans la république que l'annonce d'une expédition semblable. On allait donc posséder une mine de friandises pour passer gaiement l'hiver !... car nul ne doutait du succès.

Je réunis mes compagnons en un conciliabule secret :

— Que personne ne sorte ! qu'aucune démonstration intempestive ne donne l'éveil aux espions que les Noires-cendrées et les Rougeâtres peuvent avoir envoyés rôder aux environs ! Nous n'avons qu'une très-médiocre réputation comme bons voisins; montrons que, malgré leur lâche espionnage, nous savons nous dérober à leurs yeux lorsqu'il le faut. A la dernière razzia des esclaves, nous avons été vendus : les Noires-cendrées ont emporté les Clavigères qui nous appartenaient !... Cela crie vengeance !...

— Oui ! oui ! à mort les Noires-cendrées !

— Bien, mes amis ! j'aime à vous voir animés de ces sentiments de justice... Un procédé semblable au leur ne mérite point de ménagements.

— Marchons ! marchons !

— Un instant ! marchons... En colonne, c'est le moyen d'être découverts, vendus, trahis encore ! et de ne point avoir de Clavigères ! Voici mon plan d'attaque. Nous allons sortir un à un, nous séparer immédiatement. Chacun décrira un circuit aussi long qu'il sera nécessaire pour arriver, avec un compagnon tout au plus, près des éclaireurs ou des sentinelles. Chacun de ceux-là sera mis à mort, silencieusement et sans merci !... Cela est nécessaire, songez-y bien ! Si un seul échappe, adieu les bonnes vaches à sucre ! Et maintenant, prudence et décision !..... La colonne nous suivra, lentement, à deux heures de distance.

Fourmis et pucerons. Dessin de Mesnel.

Nous partîmes en silence, un à un.

Toutes les sentinelles furent tuées ! Une heure après, la cité des Noires-cendrées était en notre pouvoir. Tout fut pillé, tout fut enlevé : quarante Clavigères tombèrent entre nos mains, j'en rapportais deux pour ma part ! Plus de deux cents esclaves vinrent remplir nos magasins.

Ce fut une magnifique razzia : nous l'achetâmes cependant par cinquante-deux camarades morts et autant de blessés. Mais, quel remède ? on ne peut pas faire d'omelette sans casser des œufs !

La mère Anille fut enchantée. Désormais, elle avait, comme autrefois, au bon temps, des vaches à soigner !

### V. — LE FOURMI-LION.

Depuis quelques jours nos esclaves, en creusant au fond des caves de notre fourmilière pour les agrandir, avaient rencontré un amas de matières bizarres. C'était comme une sorte de tissu épais; s'il eût été fait en soie, en laine ou en lin, nous en eussions tiré parti en le déchiquetant et en le mangeant ; mais il était composé évidemment d'une fibre étrangère à nos pays, fort dure, et présentant un goût diabolique.

En présence de cet amas, toutes les esclaves tinrent conseil. Personne ne savait ce que ce pouvait être. Il

est vrai que toutes étaient fort jeunes et manquaient d'expérience ; aussi, quand une des plus fortes têtes des Polyergues demanda si cette *couche* particulière de matière ne se trouvait pas dans toutes les fourmilières, personne ne put lui répondre avec certitude, et il fut décidé, séance tenante, qu'on détacherait une fourmi sûre et de grande intelligence pour aller s'informer de cela.

Je fus désigné, et je crois que l'on ne pouvait mieux choisir. On m'adjoignit un de mes frères comme aide de camp, et voilà comment, à peine rentré d'une expédition, il me fallut en recommencer une autre ! En attendant, il fut décidé que les morceaux de tissu gênant les travaux souterrains seraient découpés, portés au dehors et jetés aux résidus sans emploi.

Ainsi fut fait, malgré la répugnance que les esclaves éprouvaient à couper cette matière, qui possédait un goût horrible. Mais que ne peuvent le courage, la patience et l'abnégation des bons citoyens !

Nous cheminions donc de compagnie, mon frère et moi, passant avec précaution, aussi près que possible, des fourmilières du canton ; mais pas assez près cependant pour motiver des attaques et des assauts des colonies, qui ne sont pas toujours de bonne humeur.

Tout en causant, nous traversions une grande plaine sablonneuse, absolument nue. Au-dessus de nos têtes, à d'énormes hauteurs, s'étendaient les branches épaisses de plusieurs arbres qui empêchaient depuis bien des années l'eau du ciel de tomber sur le sol et de le raffermir. Aussi enfoncions-nous jusqu'au genou dans cette terre semblable à de la cendre, et étions-nous exténués de fatigue.

Nous avancions cependant avec courage, car il fallait

Le fourmi-lion. Dessin de Mesnel.

sortir de ce mauvais pas, et nous nous dirigions vers un endroit qui semblait libre et dont les alentours étaient comme barrés par des collines abruptes, des racines colossales et des herbes entrelacées.

— Vois, dis-je à mon frère, cela ressemble à un défilé dans les montagnes Noires !

— C'est vrai ! Heureusement le sol est uni à perte de vue.

A peine mon frère avait-il terminé ces paroles, que nous arrivions au défilé ; mais, là, un spectacle inattendu nous était réservé.

Au lieu de continuer à perte de vue devant nous, comme un tapis de cendres, ainsi que nous le supposions, le sol s'enfonçait brusquement en un entonnoir immense... Rien que des parois abruptes, glissantes, d'aspect peu rassurant...

Nous nous arrêtâmes sur le bord, nous retenant à grand'peine, tant le terrain était mauvais...

— Qu'allons-nous faire ? me dit mon frère. Nous ne pouvons pas descendre dans cet entonnoir ; outre que le sol est impraticable pour la descente, nous le trouverions encore bien pire pour la montée.

— Cherchons un passage entre le précipice et le rocher...

— Soit ! Toi, reste là et attends-moi ..

— Sois prudent !...

Le malheureux partit avec toute la circonspection nécessaire en cette difficile occurrence... Tout alla bien d'abord : le sol était plus compacte qu'on ne l'avait supposé au premier coup d'œil, et je me disposais à le suivre ; mais, arrivé à peu près à moitié route, c'est-à-dire à l'endroit le plus étroit, voilà que son pied heurte un grain de terre qui roule rapide au fond du gouffre...

O prodige ! ô terreur ! Soudain, le fond du précipice semble s'animer ; une éruption de cendre et de

sable s'en élève, retombant sur mon brave compagnon comme une averse pressée...

Moi-même, je reçois quelques éclaboussures et je rétrograde sous leur impression; mais mon frère, aveuglé, terrifié, meurtri par ces matériaux qui pleuvent sur sa tête, hésite, chancelle... Il fait des efforts effrayants pour se retenir... puis il roule au milieu des pierres et du sable jusqu'au fond du volcan...

Horreur!... Tout en bas, dans le gouffre, je vois deux énormes pinces pointues, tranchantes, acérées, sortir du sable, s'ouvrir et, saisissant mon frère infortuné, se dédoubler, le couper et le découper, lui suçant le sang en un clin d'œil, et rejetant sa carapace vide au dehors...

Un souvenir horrible me revient à la pensée des histoires racontées à la veillée quand j'étais petit... — le fourmi-lion!!!...

C'était lui, en effet, qui achevait de dévorer mon pauvre frère.

Il s'agissait pour moi de lui échapper au plus tôt. Quoique je susse qu'il n'était pas ingambe, je le craignais instinctivement autant qu'il mérite de l'être, et je m'efforçai immédiatement de sortir du danger dans lequel je me trouvais.

M'éloigner n'était pas facile, enfoncé comme je l'étais dans le sable mobile.

Cependant j'agis avec précaution, je rampai à reculons, et, malgré les projectiles qu'il m'envoya, je pus gagner un terrain moins dangereux et où ma fuite put s'accélérer.

Je l'avoue, je retournai droit à la fourmilière, autant pour prendre un repos dont j'avais grand besoin que pour prémunir mes frères contre les dangers du défilé que j'avais reconnu.

Là, je pris des renseignements sur notre terrible ennemi.

Tout ce que j'en avais entendu raconter jusque-là m'avait semblé si incroyable, que je n'y avais attaché qu'un intérêt très-secondaire, comme à des contes de bonnes femmes; mais maintenant!...

Or une de mes compagnes m'affirma qu'elle avait vu, du haut d'un brin d'herbe, le fourmi-lion se métamorphoser en une sorte de Libellule, de Demoiselle, d'une grande élégance de forme, et douée d'ailes de gaze transparente, sur lesquelles elle partit au travers des airs... Le fourmi-lion s'était enveloppé dans un cocon arrondi au fond de son trou. Soudain, il découpa un trou sur le côté et sortit son corps à moitié par cette ouverture. La peau de la chrysalide se fendit alors, et l'insecte parfait en sortit. A peine eut-il fait sa première aspiration d'air, que son abdomen, qui naguère était court pour entrer dans le cocon, s'étendit, se gonfla et s'allongea d'au moins trois ou quatre fois sa longueur. Ses antennes se déroulèrent toutes seules, comme ses ailes... Ma compagne vit tout cela pleine d'étonnement et sans oser bouger.

Le fourmi-lion est avant tout carnassier. Il nous a voué, à nous, une haine à mort, ainsi qu'aux autres insectes les plus agiles, tandis que lui est cul-de-jatte! Aussi est-il absolument incapable de chasser noblement sa proie comme nous : il lui faut une lâche embuscade! Où se cacherait-il, sinon dans le sable, pour y ensevelir son vilain corps qui ressemble à une hideuse araignée de jardin! Si faibles sont ses pattes, qu'à peine il peut marcher; il se traîne...

J'appris ainsi beaucoup de particularités sur le monstre, et j'en vins à me familiariser avec l'idée de le revoir : je n'en avais même presque plus peur; aussi je résolus de retourner à la plaine des sables, d'arriver par un détour en suivant le haut des collines boisées, et de me placer assez près, de là-haut, pour l'observer à l'abri et sans danger.

Je partis donc, malgré les remontrances de mes compagnons; mon caractère décidé et aventureux se dessinait déjà. Hélas! où devait-il bientôt me conduire? Mais nul ne peut fuir sa destinée!...

Mon projet était bon; j'avoue que les difficultés furent grandes pour le mettre à exécution, parce que les chemins n'étaient nullement frayés sur les montagnes, et je courus beaucoup de dangers à traverser ces forêts vierges.

Cependant *à cœur vaillant rien d'impossible...*, c'est ma devise. Du haut d'une roche, je cherchai le théâtre du fatal événement qui avait terminé la vie de mon frère...

Plus d'entonnoir! A sa place, un bouleversement complet : des terres éboulées, un chaos en miniature... Mon noble frère avait lutté jusqu'à la fin, faisant crouler le sable sous ses pieds, s'attachant à chaque aspérité... Le fourmi-lion avait abandonné un travail aussi compromis, et, reportant son embuscade un peu plus loin dans le même défilé, était en train de creuser son entonnoir. Je le vis travailler, et chaque fois il repoussait la terre dans l'ancien trou, qui ainsi se comblait grossièrement, peu à peu, de façon à ne pas interrompre le chemin d'arrivée par ce côté-là.

Le fourmi-lion commença alors, devant moi, à tracer son entonnoir. Il aplatit d'abord son abdomen comme un soc de charrue; puis, rampant à reculons dans une direction circulaire, il traça une tranchée peu profonde, mais qui marquait un cercle de cinq centimètres au moins de diamètre. Comment parvient-il à tracer ce sillon en cercle régulier, à tâtons, puisqu'il marche à reculons?... C'est un vrai miracle... Une fois le premier cercle fait, les autres ne sont plus rien; c'est comme le laboureur qui suit son premier sillon. Toujours est-il que l'affreuse bête reprend un second cercle en dedans du premier, chassant toujours le sable avec sa tête et le lançant en dehors de la limite de sa tranchée.

J'étais émerveillé, et je demeurais attentif et immobile, assistant à ces manœuvres nouvelles pour moi, et me demandant qui avait pu dire au premier fourmi-lion : Tu feras comme cela!... Pendant ce temps, l'ouvrage avançait; les cercles, de plus en plus petits, devenaient plus profonds, le sable s'en allait en gerbe, au delà des limites, et, tout à coup, je vis le fourmi-lion se cacher, au fond du trou, dans le sable, et demeurer immobile. C'est pour cela que nous n'avions rien vu de suspect en approchant du piége où mon pauvre frère avait trouvé la mort!

Cependant, si nous avions été moins inexpérimentés, nous y aurions regardé avec plus de soin, et nous aurions aperçu, au fond, les pointes aiguës des mandibules largement ouvertes de la bête!...

J'avais perdu beaucoup de temps à mon observation, aussi je me hâtai vers notre fourmilière. Malheureusement, le chemin était long et le soir se faisait lorsque j'en découvris le faîte; au même moment, un croassement sinistre s'éleva dans les airs, et un oiseau s'envola dans la direction de notre nid...

C'était le pic-vert qui chantait sa maraude en rega-

guant le trou d'arbre où il allait passer la nuit. Au même instant, une de mes camarades, sortant de dessous une feuille sèche et me barrant le chemin, m'apprit que, pendant mon absence, le pic-vert était venu audacieusement attaquer la fourmilière, bouleverser quelques avant-postes pour introduire dans les avenues sa langue immonde, chargée de bave gluante, sur laquelle il ramasse les malheureuses fourmis qu'il touche, puis, retirant le tout dans son bec, les avale...

J'avoue que je ne comprends pas encore comment cet oiseau peut loger dans son bec une langue aussi longue que son corps.

Cependant, à force de m'informer, je trouvai une vieille, bien vieille fourmi, qui m'assura avoir jadis mangé un pic-vert tué par un chasseur qui avait ensuite dédaigné un aussi mince gibier. Or la vieille m'affirma qu'elle avait mangé de la tête et qu'elle avait vu, en dedans de la boîte osseuse, la langue de l'oiseau qui s'y enroulait, en faisant tout le tour, comme du fil dans une boîte.

Je veux bien y croire, mais je n'ai pas vu!

H DE LA BLANCHÈRE

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# LES ERREURS HISTORIQUES.

## LE DRAPEAU DE LA MONARCHIE FRANÇAISE.

En ces derniers temps, on a beaucoup parlé du drapeau blanc, comme symbole de notre vieille monarchie. Dans les ouvrages historiques destinés à la jeunesse, on le voit flotter sur la tête de nos plus anciens rois. Fantaisie d'artiste, imagination de poëte, que l'histoire ne saurait admettre. Nous étonnerons peut-être un certain nombre de nos lecteurs en disant que ce drapeau ne remonte pas même à Henri IV, et qu'en réalité, dans le sens moderne du mot, il ne fut notre étendard national ni sous Louis XIV, ni sous Louis XV, non plus que sous Louis XVI. Le fait peut sembler étrange, tant il choque des idées qui ont pris racine, mais il s'appuie sur des témoignages indéniables. Ils nous amèneront à une conclusion ou, si l'on veut, à une constatation plus singulière encore.

Nous possédons, à la bibliothèque de Versailles, un document authentique dressé par ordre de Louis XIV; il est intitulé *Tableau des pavillons maritimes*. En 1771, Louis XV fit établir un *Tableau des drapeaux, étendards et guidons de l'armée;* il est également parvenu jusqu'a nous. Or il semble qu'en tête de l'un et de l'autre de ces deux documents, sur la première page, devrait flotter le drapeau blanc; eh bien, il n'en est rien. Sur le premier feuillet du *Tableau des pavillons* brille un écu aux armes de France surmonté et appuyé par trois drapeaux de chaque côté, et ces drapeaux, accolés par trois, sont blancs, bleus et rouges. Sous le titre de *Royal de France*, dans ce précieux recueil se trouve un drapeau fleurdelisé, mais soutenu par deux anges, l'un vêtu de bleu, l'autre de rouge; enfin, sous la dénomination d'*étendard français*, on trouve un drapeau à bandes horizontales *rouges* séparées par une bande *blanche* chargée de l'écusson de France en *bleu* et fleurdelisée. La réunion des trois couleurs blanche, bleue et rouge se retrouve donc partout, et nous en saurons bientôt la raison.

Examinons à cette heure le *Tableau des drapeaux, étendards et guidons de l'armée de terre*; voyons si nous y rencontrerons quelque chose de plus précis.

Tous les régiments, et, ce qui est plus significatif, toutes les compagnies de la maison militaire du roi, ont des drapeaux particuliers; dans les régiments, la compagnie colonelle porte blanc, mais c'est un signe qui lui est propre, qui la distingue des autres compagnies, et nullement une couleur nationale. Nous avions alors en France un grand nombre de corps étrangers, chacun d'eux portait sur ses étendards les armes et la couleur de son pays: les Ecossais, le chardon; les Irlandais, la harpe; les Suédois, les trois couronnes. Enfin, et très-fréquemment, les régiments français avaient les armes, les devises et la couleur du colonel qui était à leur tête. Notons cependant que, dans l'infanterie, on trouve la croix blanche assez souvent; mais, en cette variété capricieuse, nulle trace d'un drapeau, symbole unique de la nationalité, ou, si l'on aime mieux, de la monarchie. Voyons si nous le rencontrerons dans les temps antérieurs.

A l'époque féodale, chaque seigneur combat sous ses couleurs et pousse son cri de guerre. La bannière du seigneur-roi prend le nom de *bannière de France*, parce qu'il est suzerain. Est-elle blanche? Point du tout. A Bouvines, on le sait à n'en pouvoir douter, elle était bleue. Sous saint Louis, elle n'est point autre. Dans les admirables verrières de la cathédrale de Chartres, ce prince est représenté tenant un drapeau bleu fleurdelisé. Les vêtements de cérémonie des rois sont bleus, et, dans les terres et villes qui leur appartenaient directement, ils affichaient leur droit en faisant planter, sur le haut des mais ou des tourelles, des girouettes fleurdelisées sur fond d'azur. Les vaisseaux, en mer, avaient pareil soin. Dans les grandes solennités, on portait cet étendard devant le roi. On le déposait sur son cercueil; il figura ainsi, comme symbole royal, aux obsèques de Charles VIII; *aux obsèques de Henri IV*, le drapeau blanc ne parut pas, et il n'en est pas question dans les récits très-détaillés de cette funèbre cérémonie. Au sacre de Louis XIII et à ses funérailles se rencontre encore le drapeau bleu.

L'oriflamme, dont il est si souvent question dans nos vieilles annales, ne peut, d'aucune façon, prétendre être un emblème national. L'oriflamme était tout simplement la bannière seigneuriale de l'abbaye de Saint-Denis en Vexin, et le comte de cette comté, en qualité d'avoué de l'abbaye, conduisant ses vassaux, la portait et l'arborait dans les batailles. Le Vexin, étant devenu propriété de la couronne fermée, remplaça le comte, et, quand il le voulut, pour frapper surtout l'imagination, le roi fit sortir l'oriflamme de la célèbre abbaye. C'est ce qui eut lieu, en 1124, sous Louis le Gros. Saint Louis, qui avait en cet insigne une confiance particulière, porta cette bannière en Egypte; elle semble avoir été perdue à la bataille de Massoure en 1250. A Mons-en-Pévèle, en 1304, l'oriflamme tomba au pouvoir des hommes de la commune flamande. On la trouve encore

à la bataille de Cassel en 1328; après la bataille d'Azincourt (1415), l'oriflamme disparaît de l'histoire, car il est plus que douteux que Louis XI l'ait eue avec lui à la bataille de Montlhéry.

Mais l'oriflamme n'était nullement un drapeau national ou royal, et n'avait rien de blanc. Les vitraux de Chartres la montrent comme un gonfanon rouge à cinq queues; celle du temps de Philippe-Auguste, rouge aussi, se terminait par trois queues seulement ornées de houppes vertes.

Le drapeau blanc ne peut donc venir ni de la bannière bleue fleurdelisée, ni de Saint-Denis. Mais voici quelques faits qui vont bien plus encore embrouiller la question. Pendant les croisades, au camp de Gisors, en 1188, il fut convenu que les étendards français porteraient la croix rouge pour les distinguer des drapeaux anglais, qui l'avaient blanche. Durant la guerre de Cent ans, les couleurs furent renversées, le drapeau français fut rouge avec la croix blanche, et cette enseigne resta la nôtre jusqu'aux guerres d'Italie. Sous Louis XI et Louis XII, elle resta telle, elle flottait sur tous nos navires. Le bleu ensuite remplaça le rouge; cependant notre plus ancien corps d'infanterie, le régiment de Picardie, le reçut encore en 1563, à l'époque de sa formation.

D'où vient donc le drapeau blanc? De la maison de Bourbon? Mais pas du tout! Henri IV n'a jamais arboré le drapeau blanc; il arborait ses enseignes aux couleurs de sa maison, qui sont le blanc, le bleu, le rouge. Ainsi, on arrive à une étrange conclusion, à savoir : que notre drapeau moderne est le drapeau des Bourbons. La livrée de Henri IV était tricolore — tricolore fut le drapeau qui figura à ses funérailles. De 1660 à 1683, Louis XIV s'habilla avec ces trois couleurs, et la ville de Paris, comme marque de fidélité, adopta la livrée de ses rois, la livrée de Louis XVI, dont les pages, à la cérémonie du sacre, étaient vêtus de blanc, de bleu et de rouge.

Tous ces curieux détails, nous les avons puisés dans un très-savant ouvrage de M. Desjardins; mais, encore une fois, d'où vient le drapeau blanc et quelle est la cause qui le fait considérer comme l'emblème et pour ainsi dire la personnification de notre vieille monarchie?

Avec un grand sens politique, les princes de France ont tenu à s'appuyer sur Henri IV; ils ont eu parfaitement raison, car, si cette intelligente figure n'a pas la majesté de Louis XIV, elle est bien autrement vivante et française : plus l'histoire l'a étudiée, plus elle a grandi. Nul roi, dans la guerre et dans la paix, n'a fait autant que lui et ne garde une physionomie plus avenante et plus nationale. Or, dans une bataille célèbre, ce prince avait convié ses soldats à suivre dans la mêlée « son panache blanc », et ils le suivirent; c'est probablement le point de départ de la légende historique du drapeau blanc. Nous ne parlons pas de l'écharpe blanche que Henri portait à Arques et à Ivry, parce que cette écharpe était celle des protestants, qui formaient le gros et le solide de sa petite armée.

Les princes bannis par la Révolution avaient, comme le glorieux Béarnais, leur trône à reconquérir; ils songèrent à l'imiter, se souvinrent de « son panache blanc », donnèrent cette couleur aux armées royales qui luttèrent contre les soldats de la République; et la Restauration, malgré quelques représentations, en adoptant ce drapeau, fit le reste.

CH. RAYMOND

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### III. — PLUS DE CHAUVES!

Les frictions. — Anxiété. — Ils poussent. — Délire des chauves. — Nouvelle assemblée générale des souscripteurs. — La preuve. — Triomphe de Lamouroux. — La souscription est close. — Le conseil d'administration. — Une motion de Philistin. — Proposition d'un assistant. — Le serment. — Le départ.

Le lendemain, à l'heure dite, Lamouroux frictionnait le chauve pour la seconde fois, en présence de Philistin, de Pouillouse, de Phosphate et d'une centaine des spectateurs et des spectatrices de la veille, dans une des petites salles du local de la rue d'Arras.

— Je sens déjà quelque chose! s'écria-t-il triomphant en arrêtant sa main sur le crâne de l'individu.

— Déjà? exclamèrent avec des éclairs dans les yeux ceux et celles qui assistaient à l'opération.

— Oui. Tenez, monsieur Phosphate, tâtez et constatez.

Phosphate tâta et crut, en effet, sentir sous sa main une légère rugosité, indice de végétation capillaire.

Le chauve eut un tressaillement de joie.

— Demain, dit Lamouroux en lui remettant son bonnet sur la tête et en l'enfonçant jusqu'aux oreilles, j'espère que nous verrons poindre les cheveux.

Et tout se termina là pour cette fois.

Le soir suivant, l'assistance était plus nombreuse, et la friction fut donnée plus solennellement.

— Les cheveux poussent, j'en réponds! fit subitement Lamouroux d'une voix éclatante.

Le rentier Durand changea de couleur et faillit tomber en syncope.

— Voyons! voyons! dirent les assistants en se précipitant vers la chaise où le patient était assis.

Phosphate avait mis ses lunettes et examinait, en savant, le crâne du sujet; Philistin, de son côté, le regardait attentivement sur toutes ses faces avec son lorgnon; d'autres le touchaient du bout du doigt; Pouillouse jurait mordicus que Lamouroux avait raison et que les cheveux commençaient à poindre.

— Renvoyons à vingt-quatre heures la constatation définitive de la végétation, fit Lamouroux en oignant une fois encore la tête du rentier et en la recouvrant.

Le quatrième soir, même foule empressée, fiévreuse, impatiente, à l'heure de la friction.

Avant de découvrir la tête de Durand, Lamouroux promena un regard assuré sur ses souscripteurs.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Je suis certain, leur dit-il, que le sang circule de nouveau dans les vaisseaux capillaires de cet homme et que ses cheveux repoussent.

Un murmure confus salua cette déclaration hardie.

— Regardez ! continua-t-il en décoiffant le sujet, et de l'air d'un homme assuré de la victoire.

L'assemblée se rua tumultueusement vers le rentier, qu'elle bouscula et manqua de renverser en arrière.

Philistin et Pouillouse le retinrent heureusement à temps.

— Eh bien, demanda Lamouroux d'un ton triomphant en s'adressant à ceux qui palpaient ou regardaient le crâne du sieur Durand avec des lunettes, des lorgnons, des loupes, poussent-ils ou ne poussent-ils pas?

— Ils... pou... poussent ! répliqua Phosphate.

— Ils poussent ! exclama Philistin émerveillé.

— Ils poussent ! répétèrent de même cent voix.

— Nous pouvons donc hâter la création de notre société, dit Lamouroux. D'ailleurs, il le faut, si nous voulons que notre expédition arrive sur la côte d'Afrique à l'époque de l'année la plus propice pour la chasse aux hippopotames. Dans six jours, mesdames et messieurs,

La tête de M. Durand. Dessin de Vierge.

toutes les formalités qui me restent à remplir seront terminées, les registres à souche prêts, les titres livrables et la preuve irréfutable de la vertu de ma pommade, visible à l'œil nu. Vous ne voyez ce soir qu'un commencement de végétation ; la semaine prochaine, la végétation vous apparaîtra dans toute sa vigueur, et cette tête desséchée, sur laquelle il semblait qu'on eût semé du sel, sera recouverte d'une innombrable quantité de cheveux que rien ne fera plus tomber désormais.

Des applaudissements enthousiastes couvrirent ces paroles ; la friction eut lieu, la tête du rentier reconverte, et l'on se sépara en proie à une agitation impossible à décrire.

L'effervescence de certains et de certaines chauves tenait du délire.

— Quoi ! répétaient les premiers en gesticulant, je pourrais reparaître dans le monde avec une forêt de cheveux au lieu de cette affreuse perruque qui m'écrase, me répugne et me rend ridicule ! — Quoi, se disaient les secondes en frissonnant d'aise, il me serait donné de jeter aux ordures ces postiches pesants et laids et de me faire coiffer, de quelque manière que ce soit, avec des nattes, des tresses à moi, que je ne craindrais pas perpétuellement de voir tomber ! Il me serait donné de pouvoir laisser ma chevelure se dénouer *accidentellement* dans un salon et de montrer à tous et à toutes mes cheveux !... Mais ce serait à faire sécher de

dépit, de jalousie, de rage, aussi bien mes bonnes mains que mes bonnes ennemies !...

— Sur mon honneur, répétait de son côté Philistin, remontant vers le carrefour de l'Observatoire en compagnie du vieux chimiste, ce monsieur Lamouroux est un homme remarquable, et je ne sais comment vous remercier de m'avoir mis en relation avec lui. Nous aurons notre milliard, nous l'aurons, je n'en doute plus à présent, et la France aura ses canons ! Ah ! mon bon Phosphate, quelle joie ! Je n'ai jamais été si heureux de ma vie !

Les cheveux poussaient-ils donc réellement sur la tête du rentier ? Oui. Ce n'était pas une fantasmagorie. Le succès de Lamouroux était justifié. Il s'affirma de plus en plus les jours suivants, ce qui permit à son auteur de trouver, sans la moindre difficulté, ses membres fondateurs ; de disposer, avant l'heure fixée, de leurs signatures, et d'accomplir les formalités légales exigées par la loi de 1867, en attendant l'assemblée générale d'où la société devait sortir armée de toutes pièces.

Cette assemblée eut lieu comme la première, et dix jours après celle-ci, dans la grande salle de la rue d'Arras, à huit heures du soir, le 28 février.

Le public avec lequel nous avons fait connaissance y assistait au grand complet et en proie à une animation extraordinaire.

Les registres à souche, l'acte constitutif notarié étaient ouverts sur une des tables de l'estrade près de laquelle se tenaient Lamouroux, Philistin, Phosphate, Pouillouse et le sujet Durand, toujours coiffé de son bonnet de soie noire.

Lamouroux agita la sonnette présidentielle, et le silence s'établit.

— Mesdames, messieurs, dit-il avec une certaine solennité, notre société est constituée ; la plupart d'entre vous se sont déjà engagés pour un chiffre plus ou moins élevé d'actions ; les autres ont voulu attendre la preuve éclatante de l'efficacité de ma pommade ; cette preuve, je suis en mesure de la donner. Vous avez vu la tête de monsieur, continua-t-il en prenant le rentier par le bras ; vous avez constaté, il y a dix jours, son aridité absolue ; on n'y voyait pas le plus petit duvet, pas la moindre trace de végétation capillaire, et monsieur vous racontait l'inutilité de ses efforts depuis deux ans pour recouvrer seulement une faible partie de sa chevelure perdue ; vous avez vu ce crâne lisse et luisant comme du marbre poli, monstrueux témoignage d'une infirmité incurable jusqu'à présent ; jugez de la différence !

Et, en prononçant ces paroles, il décoiffa brusquement le rentier.

Un « Ah ! » prolongé d'admiration jaillit de tous les points de la salle ; puis hommes et femmes s'élancèrent vers l'estrade pour voir le miracle de près.

Les cheveux étaient repoussés innombrables et fins, de la longueur d'un centimètre environ, sur toute l'étendue de la tête ; le prodige était visible, évident, palpable ; il n'y avait plus à douter, à contester, à discuter ; il n'y avait plus qu'à applaudir. C'est ce que fit l'assemblée, tandis que le rentier Durand, pleurant de bonheur, embrassait les mains de son bienfaiteur.

En un instant, tous ceux et toutes celles qui n'avaient pas encore souscrit s'inscrivirent sur un livre préparé à l'avance : qui pour une, qui pour deux, qui pour cinq, qui pour dix actions, et bientôt Lamouroux put annoncer que la souscription était close et que les actionnaires pourraient libérer le lendemain leurs titres au siége de la Société, rue Pagevin, ancienne rue Vide-Gousset, où la caisse serait ouverte de neuf heures du matin à six heures du soir.

— Il est urgent, ajouta-t-il, que les fonds soient versés sans retard, afin que l'entreprise entre promptement dans la période pratique, afin que l'expédition parte avant les grandes chaleurs.

« Très-bien ! très-bien ! très-bien ! » dirent, de toutes parts, les actionnaires.

On procéda ensuite à l'élection du conseil d'administration. Chaque administrateur devant déposer dans la caisse de la Société trente actions inaliénables, comme garantie de ses actes, les candidats aux fonctions administratives furent naturellement les plus gros actionnaires.

Philistin, Pouillouse, Phosphate, le rentier Durand, Lamouroux, un ex-fabricant de chocolat portant perruque et se teignant les favoris, affligé de cent mille francs de rente et de la douce folie de papillonner, et un propriétaire de Batignolles, membre de la Société d'économie politique de Paris, qui avait perdu ses cheveux à approfondir les théories de Malthus, obtinrent l'unanimité des suffrages.

L'assemblée nomma en outre un commissaire censeur, qui fut un riche marchand de nouveautés complétement privé de cheveux, sourd comme un pot, mais fanatique de la pommade de Lamouroux.

Ces opérations électorales accomplies, Philistin demanda la parole pour présenter une motion.

— Tant que les tonnes de graisse d'hippopotame qu'il s'agit d'aller chercher en Afrique ne seront pas arrivées en France, dit-il, le rôle du conseil d'administration sera presque nul à Paris, puisque nous libérons tous immédiatement nos actions et que, une fois l'expédition partie, nous n'avons plus qu'à attendre son retour. Je demande donc l'autorisation d'accompagner notre illustre fondateur et le brave capitaine Pouillouse avec mon savant ami Phosphate, dont les connaissances spéciales peuvent être d'un grand secours sur la côte d'Afrique. Nous serons plus utiles tous les deux là-bas qu'ici, où nous n'aurions rien à faire et où la présence de trois administrateurs suffira pour que les délibérations du conseil soient valables.

Lamouroux leva vivement la tête et pâlit.

— Adopté ! cria l'assemblée tout d'une voix.

— Nous vous accompagnerons donc, Phosphate et moi, mon cher Lamouroux, dit Philistin en serrant chaudement la main à ce dernier.

Lamouroux eut un sourire contraint.

— Nous... v... vous accompagnerons, répéta le vieux chimiste avec une joie exubérante et en soufflant à faire éclater ses joues.

— Je demande, de mon côté, fit un des plus jeunes assistants, que la pommade n'entre dans le commerce, à son arrivée d'Afrique, qu'après avoir été préalablement offerte aux actionnaires, et que chacun de nous ait le droit de se faire rembourser le montant de sa souscription en graisse qui lui sera livrée au quart du prix marchand.

Cette proposition, votée sans discussion, parut être moins désagréable à Lamouroux que la précédente.

— Deux mots encore, ajouta Philistin.

Lamouroux ne put retenir un mouvement d'impa-

tience, et Pouillouse mâchonna quelque terme goudronné inintelligible.

— Jurons tous que notre pommade ne tombera pas dans les mains des Allemands, qu'il ne leur en sera pas vendu un gramme, que nous la réservons pour nos compatriotes!

— Nous le jurons! hurlèrent hommes et femmes.

— Nous aurons ainsi la satisfaction de voir la calvitie disparaître de France et se perpétuer au delà du Rhin.

— Oui! oui! oui! braillèrent les plus enthousiastes en trépignant.

— Que celui qui livrerait un flacon de graisse à Bismark, à l'empereur Guillaume ou à tout autre Prussien, soit anathème!

— Bravo!... bravo!...

— Que tous les Allemands restent chauves et en crèvent de dépit!

— Qu'ils restent chauves! répéta bruyamment et unanimement l'assemblée en levant les mains en signe d'adhésion.

. . . . . .

Deux jours après, toutes les actions étaient libérées, et un mois plus tard, c'est-à-dire le 1er avril 1874, le bâtiment nolisé et équipé pour l'expédition quittait Saint-Nazaire, ayant à bord, avec Pouillouse et Lamouroux, Philistin et Phosphate.

## IV. — A BORD DU SAPAJOU.

Dans la cabine du capitaine. — *Le Sapajou* et son équipage. — Révélations bizarres. — Filassier. — Histoire d'une pièce d'or. — De l'utilité d'une chevelure ultra-blonde. — Combinaisons et calculs de Lamouroux et de Pouillouse. — Conversation au pied de l'artimon. — Les mâts ont des oreilles.

— Allons donc, Lamouroux! Cornes du diable! vous ne seriez pas plus triste si vous alliez passer de l'autre bord! Encore un verre de tafia, ça vous ragaillardira.

— Non, merci.

— Un cigare, alors?

— Oui.

— Sans reproche, vous avez, ce soir, une figure de crabe.

— Mon cher Pouillouse, ne vous semble-t-il pas que la situation...?

— Je m'en fiche en long et en large de la situation; faites comme moi, nom d'un feu! et ne vous troublez pas la boussole.

Lamouroux alluma son cigare à la lampe et faillit s'étendre par terre en se rasseyant.

— Eh! fit-il en se cramponnant.

— Le bateau fatigue un peu, dit Pouillouse; c'est que nous serrons le vent de près depuis tantôt. Allons voir sur le pont ce qui se passe avant de nous coucher.

Les deux hommes sortirent de la cabine où ils étaient renfermés et montèrent sur le pont.

La bordée de quart était, en partie, réunie à l'avant, fumant, chiquant, causant; le vent faiblissait, le navire ne tanguait plus, le ciel était serein, tout allait bien.

Pouillouse et Lamouroux se promenèrent pendant quelques instants à l'arrière, puis s'assirent sur des paquets de câbles, au pied de l'artimon, et reprirent leur conversation.

Le navire sur lequel ils se trouvaient était celui qu'ils avaient nolisé pour l'expédition de la côte d'Afrique, c'est-à-dire un vieux trois-mâts-barque jaugé officiellement huit cents tonneaux, mais dont le port réel ne dépassait guère six cents, baptisé du nom bizarre de *Sapajou* et monté par un équipage de quarante forbans qui avaient toute l'apparence de ne pas valoir mieux que leur commandant, lequel ne valait pas cher, pas plus cher que son copain Lamouroux, ainsi qu'on va le voir.

Lamouroux n'était, en réalité, qu'un habile escroc; Pouillouse, qu'un vulgaire chenapan de mer; l'histoire de la graisse d'hippopotame, qu'une énorme bourde; la fondation de la société pour la vente de cette graisse, qu'une volerie.

Pendant un voyage en Guinée, Pouillouse et Lamouroux avaient effectivement apprécié le grand profit qu'on peut tirer de l'hippopotame et entendu parler du *delka*, pommade renommée dans l'Afrique centrale, dont les nègres aiment à s'oindre les cheveux et le corps; mais les vertus merveilleuses qu'ils prêtaient à cette pommade étaient de leur invention, particulièrement de l'invention de Lamouroux, qui, connaissant la naïveté, la crédulité, la badauderie humaines, avait vu là une mine d'or.

Pouillouse et Lamouroux s'étaient associés pour l'exploitation de leur idée à la condition qu'ils se partageraient les bénéfices réalisés, et, sitôt leur plan de campagne arrêté, s'étaient mis à l'œuvre, ainsi que nous l'avons vu : l'un s'occupant spécialement de l'expédition, l'autre s'employant à organiser l'affaire et à la lancer.

De fil en aiguille, Lamouroux, un chevalier d'industrie doué d'une forte dose d'entregent, avait formé un noyau de souscripteurs, aidé puissamment par Phosphate, avec lequel il s'était trouvé jadis en relation, lorsque celui-ci cherchait à tirer du beurre de Bretagne de vieux suifs, par Phosphate qui s'était appliqué à lui livrer, pieds et poings liés, un type d'actionnaire crédule et enthousiaste, Philistin.

Cependant, pour enlever définitivement les souscripteurs, un coup de théâtre était indispensable. Il ne suffisait pas que le chimiste jurât que la fameuse pommade était appelée à supprimer la calvitie, il fallait prouver publiquement, par une démonstration abracadabrante, la vertu de cette pommade.

Convaincu de la nécessité de cette démonstration, Lamouroux eut l'idée d'une expérience du genre de celle que font certains physiciens dans les foires, et qui consiste à couper, sur une table, la tête d'un individu, avec un grand sabre effilé, à poser cette tête sur un plat, à la recoller, et à remettre ensuite le décapité sur ses pieds en le remerciant de sa complaisance.

Il y a des publics entiers qui croient que c'est vrai.

Lamouroux imagina de faire pousser, *coram populo*, des cheveux sur la tête d'un chauve!

Pour cela il lui fallait un compère, car, sans compère, point de tour de passe-passe possible.

Il avisa un copain nommé Filassier, qu'il employait depuis plusieurs années et qui avait commencé à voler dans sa carrière de fripon par la petite aventure qu'on va lire :

C'était à Marseille; un négociant, ayant reçu deux louis d'or faux, s'était hâté de les porter au commissaire, qui les avait saisis, comme preuve de conviction, et mis dans sa poche. Le soir venu, le magistrat, ne songeant plus à ces pièces, au sortir de son bureau, était entré dans un café de la Cannebière pour y boire une chope et, sa chope bue, tirant de sa poche un des deux

faux louis, sans le regarder, l'avait donné en disant : « Tenez, garçon, voici un franc, payez-vous. » Le garçon s'était aperçu de l'erreur du commissaire, qu'il ne connaissait pas d'ailleurs ; mais, au lieu de la lui signaler, substituant vivement une pièce d'un franc à la pièce d'or, en allant au comptoir, il avait reçu soixante centimes, qu'il était venu rendre le plus naturellement du monde. Le consommateur parti, le garçon, craignant de le voir revenir pour réclamer, n'eut rien de plus pressé que de se défaire du louis accusateur. Il courut au bureau de tabac voisin, acheta un paquet de cigares, jeta sa pièce d'or en payement, et se sauva avec l'appoint en argent. La marchande de tabac, très-occupée à ce moment, n'avait pas examiné la pièce ; quand, plus tard, en la regardant de près, elle s'aperçut qu'elle ne valait rien, elle ne fit qu'un saut jusqu'au café, et interpella le garçon, qui nia effrontément la lui avoir donnée. Indignée, elle se rendit chez le commissaire, qu'elle trouva en train de retourner toutes ses poches, en train de chercher la seconde des pièces fausses qu'on lui avait apportées dans la journée. Elle lui remit cette pièce, lui raconta comment elle l'avait eue ; le garçon fut immédiatement appelé : le magistrat le reconnut ; vaincu par l'évidence, il dut avouer, et quinze jours plus tard le tribunal de police correctionnelle lui infligeait deux mois de prison, non pour émission de fausse monnaie, puisqu'il avait cru la pièce bonne, mais pour escroquerie.

Or, ce garçon, c'était Filassier.

Filassier avait une chevelure d'un blond tendre qui inspira cette réflexion à Lamouroux : « si ce coquin avait la tête rasée à l'orientale, on le ferait passer facilement, à la lumière douteuse des chandelles, pour un malheureux frappé d'une terrible calvitie ; on le frictionnerait alors, et quand, au bout de quelques jours, ses cheveux repousseraient, on mettrait ce prétendu prodige à l'actif de la pommade, et notre société serait constituée *illico*. » Pouillouse avait applaudi à la ruse et décidé avec Lamouroux que Filassier se déguiserait en rentier, prendrait le nom de Durand, se rendrait à l'assemblée générale des souscripteurs, la tête complétement rasée, se proposerait pour l'expérience attendue, jouerait de son mieux la comédie, et qu'en récompense il serait actionnaire et administrateur.

Tout s'était passé de la façon désirée, à la barbe des souscripteurs.

A l'aide de Filassier, non-seulement la société s'était définitivement formée, mais les demandes d'actions avaient été assez nombreuses pour que Lamouroux et Pouillouse pussent vendre, sans en rien laisser percer, les titres que leur attribuait l'acte social, et réaliser d'emblée, en espèces, le produit de leur escroquerie.

Personnellement, Philistin avait pris huit cents actions, pour quatre cent mille francs, les trois quarts de sa fortune.

Il aurait été facile à nos coquins de lever le pied et d'aller vivre paisiblement de leurs rentes à l'étranger ; mais, outre que l'extradition les empêchait de caresser cette pensée, ils tenaient à rester dans les limites d'une apparente légalité, à ne pas rendre inévitable l'immixtion de la justice dans leurs affaires, en d'autres termes, à voler impunément.

Puis ils avaient leur plan, qu'ils jugeaient préférable à une fugue qui aurait mis à leurs trousses une légion d'agents de la police de sûreté.

Un obstacle était venu inopinément contrarier l'exécution de ce plan : la présence, au milieu d'eux, de Philistin et de Phosphate.

Avec ces censeurs, dont l'un, Philistin, semblait vouloir déployer un grand zèle et se mêler de tout, comment galipoter proprement le dénoûment de l'histoire, selon l'expression pittoresque de Pouillouse?

« Bah ! s'était écrié Lamouroux, nous trouverons quelque moyen. Il le faudra bien, puisqu'il nous est impossible pour le quart d'heure de nous débarrasser de ces deux Argus. »

Et aussitôt, l'un et l'autre s'étaient occupés des préparatifs du voyage, après avoir installé Filassier dans les bureaux de la société, où ils avaient besoin d'un individu absolument à eux pour accomplir leurs tripotages.

Leur premier soin fut de gratter 6 pour 100 sur les dépenses d'armement du navire, qu'ils présentèrent comme portant au bas mot mille tonneaux lorsque son tonnage officiel n'était que de huit cents, et en général sur tous les achats : barils, produits chimiques, vivres, munitions, armes, etc., etc. ; la liste était exceptionnellement longue. L'équipage et son état-major, engagé pour un an, coûtaient, suivant leurs livres, cent cinquante mille francs.

Le total des frais, avec la réserve de l'imprévu et les provisions de route de retour, s'élevait à six cent quarante mille francs.

Ajoutons à cela vingt mille francs pour l'installation des bureaux de Paris, autant pour l'impression, le numérotage des titres, les actes notariés ou autres, et nous atteignons un chiffre de six cent quatre-vingt mille francs.

Vingt mille francs destinés à couvrir les menues dépenses jusqu'au retour de l'expédition restaient en caisse, et Pouillouse et Lamouroux devaient avoir en poche trois cent quatre-vingt-dix mille francs environ, qui, joints aux trois cent mille francs produit de la vente, ignorée, de leurs actions, faisaient près de sept cent mille francs, soit environ trois cent cinquante mille francs pour chacun ; de quoi se retirer des affaires.

En ce qui concerne les actions promises à Phosphate et celles qu'ils étaient tenus de déposer dans la caisse de la Société, ils s'étaient arrangés pour que Philistin les prêtât.

« Nous avons déposé nos titres chez un notaire de Nantes, en garantie du navire que nous armons, » avaient-ils dit, et Philistin, trouvant cela tout naturel, s'était empressé de déposer trente actions pour chacun d'eux, contre reconnaissance, et trente actions pour Phosphate, que le prétendu dépôt chez le notaire privait momentanément de son pot-de-vin.

Quant à Filassier, le complice indispensable à Paris, Pouillouse et Lamouroux avaient dû, à leur grand regret, car c'étaient quinze mille francs de perdus, lui réserver ses titres afin que les soupçons ne naquissent pas de son chef.

Toutes ces choses faites, on avait levé l'ancre, et depuis quarante jours on naviguait.

Revenons maintenant à nos deux chenapans qui causaient, en fumant, assis au pied de l'artimon, sans trop élever la voix.

— L'important, dans tout cela, disait Lamouroux, c'est de ne pas brouiller nos cartes, c'est d'agir de façon à ce que dame justice ne nous puisse rien.

— Je suis de votre avis, repartait Pouillouse ; toute-

fois, si vous m'en aviez cru, Phosphate et Philistin auraient été jetés par-dessus bord dès le début de notre navigation ; on mettait leur disparition sur le compte d'une lame. C'était d'autant plus facile que, depuis notre départ, l'un et l'autre n'ont cessé d'avoir le mal de mer, de compter leurs chemises (vomir).

— Je sais un meilleur moyen de nous débarrasser d'eux.

— Lequel ?

— La chasse aux amphibies, où cent occasions se présenteront de les laisser en détresse, aux prises avec quelque hippopotame furieux qui nous en délivrera en un clin d'œil.

— Irons-nous vraiment à la chasse?

— Pourquoi non ?

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Vous la verrez.

— Quoi! espérez-vous tuer et réduire en graisse les mille amphibies dont vous avez parlé?

— Non, mon cher capitaine, je sais que c'est impossible ; mais on pourrait, puisque nous savons un endroit où ils abondent, en tuer une trentaine et faire une cen-

Le secret Dessin de Vierge.

taine de barils de pommade, qui nous permettraient de désintéresser, et au delà, nos actionnaires, puisque tous, à l'exception de Philistin, ont demandé à être remboursés immédiatement en graisse.

— J'admets que nous parvenions à fondre une trentaine d'amphibies et à livrer, au retour, cent barils de pommade aux actionnaires et au commerce; qu'adviendrait-il si, au bout de quinze jours, on nous accusait de charlatanisme, d'escroquerie, sous le prétexte que notre pommade n'a aucun effet sur le cuir chevelu? Un naufrage serait préférable, en ce sens qu'il simplifierait tout. Ce serait un désastre dans lequel s'engloutirait l'entreprise, qui semblerait nous frapper plus cruellement que les actionnaires, et à la suite duquel se ferait forcément une liquidation qui se solderait par la perte sèche de toutes les souscriptions.

— Soit. Mais encore faudrait-il que ce naufrage arrivât de telle façon qu'on ne pût nous accuser de l'avoir préparé. La forme! la-a forme! comme dit Bridoison ; tout est là. C'est en respectant scrupuleusement la forme qu'en tout temps les gens de notre sorte se sont enrichis aux dépens d'imbéciles de l'espèce de Philistin. J'opine donc pour la chasse, où nous trouverons les moyens les plus naturels de supprimer nos deux crampons, qui, au retour, seraient des accusateurs dangereux, et parce qu'il faut que notre expédition reçoive un sérieux commencement d'exécution. Si, après cette chasse, et tandis que nous mettrons notre

graisse en barils, par exemple, un coup de vent jetait *le Sapajou* sur un écueil, sur un banc de sable où il serait impossible de le renflouer (il suffirait pour cela, n'est-ce pas? que son mouillage fût mauvais et que ses amarres se cassassent, ce qui se produirait infailliblement si on les coupait préalablement au milieu, à un ou deux endroits), nous gagnerions, avec les chaloupes, l'établissement anglais le plus proche, où nous trouverions un bâtiment qui nous rapatrierait et rapatrierait nos matelots au cas où ceux-ci ne profiteraient point de la liberté que nous leur aurions rendue. De retour à Paris, nous rassemblerions nos actionnaires, nous leur lirions un rapport dramatique et désespéré de notre expédition, nous nous ferions donner un bill d'indemnité; nous l'obtiendrions, le principal actionnaire, Philistin, n'étant plus là, et les autres ne se trouvant engagés que pour des sommes relativement insignifiantes, et nous vivrions paisiblement ensuite avec les trois cent cinquante mille francs que nous avons mis en sûreté l'un et l'autre.

— Lamouroux, mon ami, vous savez commander la manœuvre, répliqua Pouillouse avec une certaine admiration; si Philistin, Phosphate, les actionnaires et tout le tremblement peuvent pousser la barre tribord ou bâbord, pour parer la lame sourde qui va leur tomber par le travers, ils auront de la chance. C'est convenu, nous naviguerons comme vous l'entendez.

A ce moment, la cloche du bord piqua minuit.

— Allons nous coucher, reprit-il, car dans quelques heures peut-être nous verrons la côte de Guinée.

Les deux chenapans jetèrent un coup d'œil autour d'eux, examinèrent l'état du ciel, lâchèrent quelques bouffées de fumée et s'enfoncèrent dans l'écoutille qui conduisait à leurs cabines.

Tandis qu'ils disparaissaient, un individu à barbe blanche, blême, hâve, les yeux hagards, étendu jusque-là près de l'artimon, derrière les paquets de câbles sur lesquels Pouillouse et Lamouroux s'étaient assis, se souleva péniblement sur ses mains et murmura avec un accent rempli d'épouvante :

— Mi...mi...sérables!

C'était Phosphate, qui venait de tout entendre.

## V. — SUR LA CÔTE DE GUINÉE.

Effarement du chimiste. — Philistin et le mal de mer. — Le golfe de Guinée. — Le golfe de Bénin. — La côte des Esclaves. — Le mouillage. — Préparatifs pour l'expédition de chasse. — Les chasseurs quittent *le Sapajou*. — Campement à l'embouchure du Volta. — Equipement de chasse. — En route sur le fleuve.

Quand le chimiste, qu'un violent accès de mal de mer avait jeté, deux heures auparavant, au pied du mât d'artimon, se crut seul, il essaya de se lever pour aller avertir Philistin.

Ses dents claquaient, ses jambes tremblaient, il frissonnait et soufflait tout à la fois.

— Les brigands! répétait-il suffoqué et d'une voix presque inintelligible, nous assassiner!... Infâme Lamouroux!... J'aurais dû m'en douter!... Et moi qui ai eu la simplicité de l'aider dans son infernale machination!... Courons vite apprendre tout à Philistin, car nous sommes morts si nous n'avisons sans retard à notre salut.

Philistin était étendu sur le pont, près du cabestan, la face contre le plancher, dans un état voisin de la catalepsie. Le mal de mer l'avait tellement éprouvé, tellement secoué, tellement torturé depuis le départ du *Sapajou*, qu'il était méconnaissable. Ses joues creusées, sa barbe inculte, ses cheveux en désordre, sa poitrine débraillée, sa pâleur cadavéreuse lui donnaient l'air d'un moribond.

Phosphate se traîna auprès de lui, le secoua fortement et lui dit à l'oreille :

— Monsieur Phi...listin, écoutez-moi!...

Un gémissement sourd fut la seule réponse du rentier.

— Monsieur Philistin, au nom du... du ciel, faites... un effort; il y va de la vie.

— Ah! laissez-moi!... cria ce dernier au milieu d'une convulsion d'estomac, laissez-moi!...

— On veut nous tuer! insista le chimiste avec une impatience désespérée.

— Oui... tuez-moi!... balbutia Philistin, inconscient de ce qui se passait autour de lui.

Phosphate eut beau le tirer par les bras, lui relever la tête, l'encourager, le prier, le supplier de revenir à lui, il n'obtint que des hurlements étranglés, des plaintes entremêlées de crises douloureuses.

— Allons, il faut y renoncer!.. murmura-t-il presque en pleurant, après une demi-heure de vaines tentatives.

Et il s'accroupit à côté de Philistin, comme un homme résigné à tout, et qui s'attend à tout.

La nuit se passa sans alerte. Vers trois heures, une rafale fit dériver le bâtiment, qui tangua et embarqua de l'eau par l'avant jusqu'à inonder nos deux voyageurs; mais ce ne fut qu'un incident passager; quand reparut le jour, tout allait bien à bord, et l'on apercevait à l'horizon, mêlées dans les brumes vaporeuses et l'irradiation d'un admirable soleil levant, les côtes de Guinée.

Aux cris de joie de quelques-uns des matelots de la bordée de quart, l'équipage entier ne tarda pas à être réuni sur le pont.

*Le Sapajou* venait de doubler le cap des Trois-Pointes; poussé par ce vent du sud-ouest, contraire aux vents alizés, qui souffle pendant neuf mois de l'année dans le golfe de Guinée, il ne tarda pas à avoir en vue la côte des Esclaves, qui comprend le littoral des royaumes fameux d'Achanty et de Dahomey.

Vers dix heures du matin, Pouillouse fit serrer les focs; le navire tanguait de nouveau et le bout-dehors de beaupré plongeait si souvent dans la mer, qu'à un moment il fracassa la tête d'un requin qui avait eu l'imprudence de s'aventurer à la surface de l'eau.

Les requins, on le sait, pullulent dans le golfe de Guinée.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent mollit et l'on se préoccupa du mouillage, car on était arrivé à destination.

D'abord, Pouillouse avait pensé à aller jeter l'ancre à proximité de l'une ou de l'autre des bouches du Niger; puis, réfléchissant que les Anglais occupaient le littoral du pays d'Achanty et qu'il pourrait avoir besoin d'eux, il s'était décidé pour le Volta, fleuve qui sépare l'Achanty du Dahomey, et à l'embouchure duquel, lui avait-on dit autrefois à Whydah, les hippopotames se montraient par troupes au milieu des requins et des crocodiles.

Du reste, Lamouroux et lui étaient à peu près certains que, dans quelque rivière importante, dans quelque

que lac de Guinée qu'ils allassent chasser le monstrueux amphibie, ils ne reviendraient pas bredouilles.

Le soir, Pouillouse fit carguer toute la toile et jeter les ancres.

*Le Sapajou* se trouvait à trois milles de la côte, qui s'étendait, unie et sablonneuse, si loin que l'œil pût porter, ne présentant, au sud-est, qu'une saillie sensible : le cap Saint-Paul.

Sur ce point, le phénomène maritime qu'on nomme *la barre des côtes de Guinée* est moins dangereux que sur le littoral du golfe de Bénin, où il cause de terribles surprises aux marins inexpérimentés ; les rafales, les grains, les tornados, si fréquents le long de la côte occidentale d'Afrique, de la Sénégambie au Congo, s'y déchaînent en outre avec moins d'impétuosité qu'ailleurs. Pouillouse le savait; aussi ne négligea-t-il pas, pour pouvoir, plus tard, mettre ce détail important dans son rapport, de faire remarquer avec affectation combien était bon le mouillage qu'il avait choisi. Et il l'était, en effet, les idées de naufrage caressées par Lamouroux et par lui n'ayant encore rien de définitif; d'autre part, les deux chenapans tenant, pour beaucoup de raisons, à être à bord du trois-mâts quand celui-ci échouerait.

Les ancres tombées, on prépara l'expédition contre les amphibies.

Pouillouse et Lamouroux s'étaient préalablement demandé s'ils ne feraient pas bien de louer une trentaine de nègres à Quitta, à Wyee, à Atakou, à Adda ou dans tout autre établissement de la côte, afin de donner ostensiblement plus d'importance à leur chasse; mais, réfléchissant à l'esprit sanguinaire, au penchant au vol et à la délation des naturels de ces contrées, ils avaient décidé de partir avec leurs seules ressources.

*Le Sapajou* portait six embarcations pouvant contenir dix hommes chacune ; Pouillouse en fit détacher trois de leurs palans et garnir de vivres, d'armes, de munitions, d'une tente de campement, donna ses dernières instructions à son second, qui restait à bord, et invita les hommes désignés pour la chasse à embarquer dans les chaloupes.

C'étaient, d'une part, onze matelots ; de l'autre, le capitaine, Lamouroux, Philistin et Phosphate ; en tout, quinze personnes, cinq par embarcation.

L'expédition devait, au dire de Pouillouse, durer six jours, au bout desquels les bêtes tuées seraient remorquées pour être dépecées et fondues.

— Si le gibier est abondant, avait-il ajouté, je prendrai, pour la seconde partie de chasse, une quatrième chaloupe et j'emmènerai vingt hommes au lieu de onze, la moitié de l'équipage.

Les matelots descendirent un à un dans les embarcations. Quand la première eut reçu quatre d'entre eux, Pouillouse invita Phosphate à y prendre place à son tour.

Par une fatalité persistante, le chimiste n'avait encore pu faire part de ce qu'il savait à Philistin, quoique celui-ci se fût un peu remis depuis le matin, parce que Pouillouse et Lamouroux l'avaient entouré, ainsi que son malheureux compagnon, de soins obséquieux.

Les apparences, la forme, comme avait dit Lamouroux; et, de fait, jamais celles-ci n'avaient été plus sauvegardées. Les deux forbans conduisaient le chimiste et le rentier à la mort en les comblant de protestations publiques d'amitié.

Phosphate hésita avant de se risquer sur l'échelle de corde qui pendait à bâbord, contre le flanc du navire, jusqu'à fleur d'eau, souffla cinq ou six fois, regarda Philistin, rougit, pâlit, commença un mot qu'il ne put achever, puis, pressé par Pouillouse, se résigna à descendre, la tête pleine de bourdonnements, et comme un condamné qui va au supplice.

Philistin, très-pâle, très-faible, mais heureux de quitter ce bâtiment, lieu de torture pour lui, impatient de fouler de nouveau la terre, prit place dans la seconde embarcation avec Lamouroux et trois matelots ; Pouillouse descendit le dernier, dans la troisième, et toutes s'éloignèrent, à force de rames, du *Sapajou*, saluées par les hourras des matelots restés à bord.

L'Océan semblait dormir, la nuit était chaude et sans brise; les lames, formant, vers la plage, de longues ondulations, se fondaient silencieusement sur le sable ; le temps était aussi beau qu'on pouvait le désirer ; au loin, tant au large que sur la côte, pas un feu, pas un signal ; partout la solitude, partout le calme : rarement expédition s'était présentée sous des auspices plus favorables.

Les chaloupes atteignirent l'embouchure du Volta, où elles souquèrent vigoureusement, sur le commandement de Pouillouse, pour gagner la plage.

Philistin fut le premier à sauter à terre, et rien ne saurait exprimer le soulagement, la joie qu'il ressentit en marchant sur le sable. Il était guéri, sauvé, il revenait à la vie ; les millions, les canons, les pyramides de barils de graisse d'hippopotame, la gloire, repassaient de nouveau devant ses yeux, et il pressait avec émotion, avec reconnaissance, les mains du capitaine et de Lamouroux, en leur répétant :

— Mes chers amis, nous approchons donc du but.

« Malheureux ! pensa Phosphate en frémissant, il ne sait pas quel est ce but ! »

Et, comme il essayait de tirer à l'écart Philistin pour lui parler, Lamouroux — on eût dit qu'il le faisait exprès — les invita l'un et l'autre, du ton le plus cordial, le plus amical du monde, à écouter une description de la côte, à droite et à gauche du Volta, qu'il voulait leur faire, tandis que les matelots dresseraient la tente.

La tente dressée, ce qui fut l'affaire de dix minutes, la petite troupe s'y mit à l'abri, car dans ces parages, où souffle le *harmatan*, sorte de malaria qui amène un brouillard sec et couvre la peau de gerçures douloureuses, il est bon de ne pas dormir à la belle étoile.

Le chronomètre de Pouillouse marquait onze heures : il fallait être debout à l'aube naissante, afin de partir et de faire le plus de chemin possible avant que la chaleur devînt insupportable ; le capitaine recommanda le repos à chacun et donna l'exemple en s'étendant sur le sable et en s'endormant à côté de Philistin, que le hasard avait, cette fois encore, séparé du chimiste.

Bientôt tout le monde roulla sous la tente, tout le monde, y compris Phosphate, qui, brisé par la fatigue, sentit ses paupières alourdies tomber sur ses yeux, et qu'un cauchemar épouvantable agita toute la nuit.

Le crépuscule emplissait depuis quelques instants l'espace de ses tons vaporeux, lorsque Pouillouse se réveilla et réveilla ses compagnons.

La tente fut repliée ; les embarcations, qu'on avait tirées sur le sable, furent remises à flot ; une goutte de rhum fut passée aux matelots, qui la remplacèrent par de l'eau, et chacun regarda si son *gréement* de chasse était complet.

Ce grément se composait, outre le vêtement marin ordinaire, d'un large chapeau de paille en guise de suroi, de grandes bottes, d'une carabine à deux coups portée en bandoulière, d'un sac à cartouches, d'un bidon de fer-blanc rempli de cognac, d'une paire de revolvers suspendus dans deux fontes à une forte ceinture de cuir, et d'un sabre baïonnette effilé.

Philistin, Phosphate, Lamouroux et Pouillouse étaient équipés de même, à part une vareuse.

Dans les chaloupes, avec les vivres, la tente et les munitions, il y avait des piques de fer et des harpons, comme pour une pêche à la baleine.

Quand Pouillouse jugea que tout était en état, il ordonna d'embarquer, en prenant, cette fois, avec lui le vieux chimiste, mais en laissant le rentier dans une autre chaloupe, avec Lamouroux.

« Allons, soupira Phosphate, il est écrit que ces bourreaux nous égorgeront et que je ne pourrai rien pour déjouer leur infernale machination. »

— En route! cria Pouillouse.

— En route! répétèrent joyeusement les matelots.

— En route! dit à son tour Philistin, rayonnant, et comme s'il se fût agi d'une excursion au paradis.

— Mon Dieu, ayez pitié de nous!... murmura Phosphate, la sueur au front.

Les trois barques remontèrent le fleuve, *beaupré sur poupe*, évitant les rochers, les bancs de sable qui obstruent son embouchure, et laissant au large *le Sapajou*, dont la mâture, éclairée par les premières clartés du jour, se dessinait dans le fond gris de l'horizon. A ce moment, l'équipage, à l'aide des signaux du code Reynold, souhaitait bonne chance aux chasseurs.

On était au 18 mai.

ARMAND DUBARRY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

Les bords du Volta Dessin de Vierge.

COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes : broché, Paris, 4 francs ; relié, 5 fr. 50. Les volumes XXXI à XLI, même prix que l'abonnement, soit : Paris, 6 francs ; départements, *franco*, 7 fr. 50. Nous engageons vivement nos abonnés qui désireraient acquérir un ou plusieurs volumes de la collection à nous adresser leur demande le plus tôt possible, les expéditions par la poste manquant parfois de régularité à cette époque de l'année.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

## MONMOUTH [1].

Bataille de Sedgemoor. Dessin de F. Lix.

Après avoir reçu toutes sortes de recommandations de Ketty, afin de ne point perdre de temps et d'être plus tôt de retour, Tom partit la nuit même. Il trouva partout, sur sa route, le pays dans une grande agitation ; les bruits les plus contradictoires circulaient, mais la grande masse de la population se prononçait en faveur de Monmouth et faisait des vœux pour lui. Bill apprit que la petite armée du duc se trouvait en présence des

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

troupes royales et qu'une action décisive allait inévitablement s'engager; c'était une raison de plus de se hâter pour avertir le prétendant d'éviter les perfides conseils que Ferguson ne pouvait manquer de lui donner.

Le 5 juillet, dans la soirée, Monmouth, accompagné de Grey et de Wade, afin d'examiner la position de l'ennemi, monta sur la tour de l'église de Bridgewater, d'où la vue dominait sur le large horizon : c'était le point le plus élevé du Somersetshire. Sous ses pieds s'étendait un vaste marécage, et, lorsque la rivière la Parett venait à déborder, toute la plaine se trouvait inondée. « Elle faisait anciennement partie de ce grand marais, célèbre dans les vieilles chroniques pour avoir arrêté les progrès de deux races successives d'envahisseurs. Il avait longtemps protégé les Celtes contre les agressions des rois du Wessex, et plus tard fourni un asile à Alfred contre les poursuites des Danois. Dans ces temps reculés, cette contrée ne pouvait se parcourir qu'en bateaux. C'était un immense étang parsemé d'îlots d'un sol perfide, couverts de fourrés où abondaient les daims et les cochons sauvages. Mais, à l'époque où Monmouth, du haut du clocher de Bridgewater, contemplait Sedgemoor, ce marécage, en partie transformé par la main de l'homme, était coupé de tranchées larges et profondes, rassemblant les eaux, et que dans le pays on appelait des *rhines*. » Au centre du marais se trouvaient quelques villages ; dans l'un d'eux, Western-Zayland, Feversham, courtisan bien-aimé, mais général incapable, avait établi son quartier général ; plus loin se tenait Pembroke avec les milices du Wiltshire qui venaient de sauver Bristol.

« Non loin de Chedzoy, quelques bataillons de troupes régulières campaient au milieu de la plaine. En les regardant Monmouth devint sombre. Il ne pouvait oublier que, quelques années auparavant, à la tête de ces mêmes hommes, il avait mis en déroute et chassé devant lui les farouches puritains qui défendaient le pont de Bothwell. Il distinguait dans les rangs ennemis cette brave troupe que, du nom de son colonel, on appelait alors *le régiment de Dumbarton*. « Je connais ces « hommes, dit le duc à Grey ; si je les avais, tout irait « mieux (1). »

Cependant, en militaire intelligent, la disposition de ses ennemis ne le laissa pas sans espérance. Les trois corps qui le menaçaient se trouvaient à une assez grande distance les uns des autres, et les troupes les plus rapprochées, celles de Feversham, semblaient mal se garder; on pouvait donc essayer de les battre avant qu'elles pussent être secourues, mais il n'y avait pas à perdre de temps, car certainement le lendemain Pembroke et le régiment de Dumbarton se rapprocheraient de leur général en chef. Après avoir pris l'avis de Wade et de Grey, Monmouth, que Ferguson avait rejoint, résolut l'attaque pour la nuit prochaine. Il descendit de son observatoire et donna l'ordre de tout préparer pour le combat.

C'était un dimanche; les adhérents de Monmouth, presque tous puritains, avaient passé la journée dans des exercices religieux, et le camp présentait un spectacle des plus extraordinaires. Les prédicateurs en grosses bottes, en habits rouges, enflammaient les courages en paraphrasant les textes les plus sauvages de la Bible, et Ferguson les imita ; puis, entrant ensuite dans une maison où il ne restait qu'une jeune fille dont les parents, partisans de la cause royale, s'étaient enfuis, il vint lui dire, comme pour lui porter une bonne nouvelle, que bientôt elle reverrait son père et sa mère, parce que dans la nuit même Monmouth devait abandonner Bridgewater pour surprendre Feversham. Le traître était bien sûr que la jeune royaliste transmettrait ce précieux avis.

(1) Oldmixon; Macaulay.

En effet, quoique d'un caractère timide, elle ne balança point avec ce qu'elle considérait comme un devoir ; s'armant de courage et connaissant bien le pays, elle parvint à franchir les lignes du prétendant. Mais si les puritains de Monmouth avaient passé le dimanche dans le recueillement et la prière, les soldats du roi l'avaient célébré par des libations et des orgies que la mollesse et l'incapacité de Feversham toléraient. Les soldats, les officiers, parmi lesquels se trouvait Kirke, méprisant les paysans avec lesquels ils devaient avoir affaire, avaient laissé leur raison dans les verres. Ce fut au milieu de cette bande de réprouvés que tomba la dévouée jeune fille; on refusa de l'entendre, on la saisit, on l'outragea grossièrement, elle s'enfuit éperdue (1), et la trahison de Ferguson ne porta point ses fruits.

Quand l'horloge sonna onze heures, Monmouth, accompagné de ses gardes du corps, sortit du château de Bridgewater ; au moment où il en franchissait le seuil, Tom Bill, couvert de boue, se présenta devant lui.

— Ah! c'est vous, Tom Bill, vous ne pouviez pas mieux arriver; nous allons nous battre.

— Sire, j'ai besoin de parler à vous seul pour vous apprendre une chose très-grave.

— Eh bien, mettez votre cheval près du mien, et lorsque toutes les troupes seront en mouvement, je vous écouterai. Votre fiancée va bien?

— Oui, sire.

— Tant mieux ; je suis doublement content de vous revoir.

L'infanterie, Wade en tête, mais qui, en cette circonstance, devait être conduite par Monmouth, la cavalerie, sous les ordres de Grey, défilaient dans le plus profond silence; nul tambour, nulle trompette ne se faisaient entendre, nul cri ne s'élevait, tout bruit ayant été sévèrement défendu. La nuit était magnifique, la lune éclairait un ciel sans nuage, mais heureusement la lourde vapeur du marais couvrait la terre et favorisait la marche des soldats du duc, qui, par un long détour, se dirigeaient vers le camp royal de Sedgemoor. « Une partie de la route qu'ils suivirent s'appelle encore aujourd'hui *le Sentier de guerre*. » Tom Bill, qui retenait sa monture un peu en arrière de celle de Monmouth, attendait qu'il lui fît signe d'approcher : le duc l'appela à voix basse.

— Eh bien, Tom, qu'avez-vous à m'apprendre?... Je ne sais si c'est l'effet de la lune, mais je vous trouve bien pâle.

— C'est que ce que j'ai à vous dire est affreux. Sire, vous êtes trahi!

Bill se mit alors à lui conter point par point, avec précision, tout ce que nous savons déjà.

Monmouth, la tête baissée, l'écoutait et semblait peser chacune de ses paroles; quand Tom eut fini de parler, le duc leva son chapeau et essuya son front. Puis, d'une voix étrangement abattue, il dit :

(1) Kennet.

— C'est affreux! Ferguson! Ferguson! que j'avais comblé de bienfaits! Le prince d'Orange m'avait bien averti, j'ai refusé de le croire... Tom Bill, il n'y a rien à faire à cette heure, restez auprès de moi, et si vous voyez le misérable s'approcher de ma personne...

— Je le tuerai, comme il a voulu tuer Ketty, comme il a tué mon chien et comme il a voulu me tuer moi-même.

— Je vous le permets, je vous l'ordonne, et vous le fouillerez exactement.

En donnant cet ordre, bien inutile d'ailleurs, car Tom, en quittant Lyme, était parfaitement résolu à se faire justice, les lèvres de Monmouth tremblaient.

A une heure du matin, le 6 juillet, les insurgés débouchèrent dans la plaine; le duc savait qu'il avait deux rhines à traverser, le *Black-Dieth* et le *Langmoor-Rhine*; il s'était en conséquence muni de solives, de fagots et de planches nécessaires. Mais il en existait un troisième; comment n'en fut-il pas informé? On n'a jamais pu le comprendre! Pour franchir celui-là, le *Bussex-Rhine*, qui couvrait immédiatement le camp royal, n'en connaissant pas l'existence, on n'avait rien préparé. Les deux premiers canaux furent passés sans encombre, et Monmouth, pensant ne plus rencontrer d'obstacles, disposant tout pour une soudaine attaque, ordonna à Grey avec la cavalerie de prendre la tête de la colonne, sauta à bas de son cheval, qu'il confia à un domestique, ainsi que celui de Tom Bill, qui l'avait imité et le suivait, puis, s'armant d'une pique, il se plaça à la tête de l'infanterie, qui avait une très-ferme contenance.

Les longues herbes d'un sol naturellement humide et le brouillard étouffaient le bruit des pas des chevaux et des hommes; la colonne s'avançait toujours. Cependant des vedettes royales crurent entrevoir comme des ombres qui s'approchaient, elles tirèrent quelques coups de carabine et se replièrent au galop pour aller réveiller le camp. Alors Grey s'élança avec sa cavalerie, il se trouva arrêté brusquement par ce rhine, *le Busser*, dont on avait ignoré l'existence. Une voix s'éleva de l'autre côté du canal :

— Pour qui êtes-vous?

— Pour le roi.

— Pour quel roi?

— Pour le roi Monmouth.

Et le vieux cri des parlementaires et de Cromwell : *Dieu avec nous!* sortit des rangs des rebelles. Les royaux, bientôt en ligne, firent une décharge; les chevaux des cavaliers de Grey, qui, la plupart, n'avaient jamais entendu la détonation de la poudre et le sifflement des balles, se cabrèrent, tourbillonnèrent et s'éparpillèrent en désordre. Monmouth, à ce spectacle, lança vigoureusement son infanterie en criant : « En avant! en avant! en avant! » Il s'arrêta, désespéré, sur le bord du canal imprévu, et Tom Bill l'entendit murmurer : « Trahison! trahison! »

Sans cet obstacle, il est possible que les hommes qu'il conduisait au combat, armés de mousquets et de faux, eussent, en abordant l'ennemi corps à corps, triomphé de la discipline des troupes régulières, comme tant de fois l'avaient fait les bandes sauvages des Écossais avec la claymore au poing; mais dès qu'il s'agissait de combattre de pied ferme, d'échanger des coups de fusil et des coups de canon, la bataille était perdue. Cependant Monmouth, toujours murmurant tout bas : « Trahison! trahison! » encourageait ses hommes, et les décharges rougissaient l'épais brouillard d'une lueur sanglante. Cependant les gardes du corps et les *bleus* étaient accourus de Western-Zayland au grand galop de leurs chevaux, et, n'ayant pas le Bussex à traverser, tombèrent comme la foudre sur la cavalerie que Grey essayait de reformer et la poussèrent sur l'arrière-garde du prétendant. Ce fut un grand tumulte, et les hommes qui conduisaient les fourgons chargés de munitions se sauvèrent avec eux.

Sur le bord du canal, on combattait sans lâcher pied; tout à coup, Tom Bill, qui chargeait et déchargeait son fusil, sentit un bras s'appuyer sur le sien. Monmouth, pâle, défait, lui montrait une forme vague que l'on distinguait à peine sur le bord du canal. Le prince avait le visage bouleversé et les yeux hagards.

— Le voyez-vous? lui dit-il, là... là!...

— De qui parle Votre Majesté?

— De lui, de Ferguson...

— Où est-il, ce misérable?

— Là! là!... Il vient me prendre...

Et le doigt désespéré de Monmouth montrait la silhouette d'un arbre. La Peur panique, à qui la bravoure des Romains élevait des autels, s'était emparée du cerveau du malheureux. Tournant le dos, agitant sa pique, suivi de Tom qu'il entraînait, il courut vers le domestique chargé de garder leurs chevaux et, sautant en selle, il s'enfuit, suivi de Bill, de Grey, de Buyce et de quelques autres, parmi lesquels Tom se trouvait. Ah! que la vertu humaine est peu de chose et que les Espagnols avaient raison d'inscrire sur la tombe de leurs plus vaillants capitaines cette modeste inscription : *Ci-gît un tel qui fut brave tel jour!* Monmouth, qui avait, dans maintes occasions, prouvé son courage, fuyait éperdu devant l'ombre grimaçante d'un saule, laissant combattre des hommes qui avaient eu foi en lui et avec qui son devoir était de mourir.

Ainsi abandonnés, les paysans du Somersetshire, les mineurs de Mendip continuèrent à combattre avec une valeur admirable, faisant à leurs adversaires payer chèrement leur vie. Les munitions, qu'ils demandaient à grands cris, venant à leur manquer, ils continuèrent la lutte à coups de crosse, de faux et d'épées. Ils repoussèrent, à plusieurs reprises, les charges et les attaques de l'armée royale; mais enfin, quand le jour parut, les cadavres de mille rebelles couvraient la plaine, frappés par les boulets ou par les balles, un nombre égal de prisonniers était au pouvoir de Feversham, et les débris de l'armée rebelle s'enfuyaient, cherchant des refuges où une main implacable devait bientôt les trouver (1).

En quittant le champ de bataille, dont il entendait longtemps les cris et les décharges, Monmouth courait bride abattue, tout droit devant lui, suivi de ses moins compagnons. Après un long galop, il mit un instant pied à terre, et, s'écartant un peu, il fit signe à Tom de venir à lui.

— Monsieur Bill, lui dit-il, il est inutile de me cacher : mais vous pouvez me rendre un grand service, le voulez-vous?

— Certainement, sire.

— Je suis en péril mortel; il se peut que je tombe entre les mains de mes ennemis, et alors...

(1) Pour le récit de la bataille de Sedgemoor, nous avons suivi les versions de Macaulay, de Burnet et les Annales de Wade.

Le prince s'arrêta un instant et, ouvrant son justaucorps, il en tira un portefeuille; puis il reprit :

— Il y a là des papiers qu'il importe de faire tenir à mon cousin le prince d'Orange, promettez-moi de les lui porter en Hollande...

— Je vous le promets, sire.

— Je vous remercie et j'y compte. Vous trouverez dans ce portefeuille quelques valeurs, vous les garderez; elles sont à vous, je vous les donne; elles vous aideront à fuir et à payer les frais de la commission difficile dont je vous charge... Séparons-nous, Tom Bill; dans le cas où je survivrais à ce désastre, je ne vous oublierai pas, vous êtes un fidèle... Si vous rencontrez Ferguson — vous l'avez vu, il voulait me prendre — étouffez-le ! C'est l'artisan de ma ruine... Adieu ! Bill, et que Dieu vous garde !

En disant ces mots, le duc tendit la main au jeune homme, qui y attacha ses lèvres émues en jurant que le portefeuille serait remis à Guillaume d'Orange.

Quelques minutes après, Tom était seul; il suivait d'un triste regard Monmouth et sa petite escorte qui s'éloignaient à fond de train. Sa position était vraiment critique; il fallait à tout prix, sous peine de la vie, qu'il se hâtât de gagner du terrain, car, dans quelques heures, toutes les routes seraient gardées pour s'emparer des fuyards. Heureusement il connaissait parfaitement le pays, et, tout naturellement, il résolut de se diriger sur Lyme. Il cacha sous sa selle le précieux portefeuille, laissa souffler son cheval, et, quelques minutes après, il se mettait en marche, traversant les cours d'eau, coupant au plus court, suivant les sentiers et évitant les grandes routes, où assurément il aurait fait de mauvaises rencontres. Ses pensées étaient bien sombres. « Je suis proscrit, disait-il; grâce à mon petit bateau, peut-être pourrai-je fuir. Il faudra donc renoncer à Ketty... »

Et son âme s'abîmait dans la tristesse.

S'il eût vu ce qui se passait à Bridgewater, il se serait estimé bien heureux ! Les vainqueurs fouillaient, saccageaient les maisons; les soldats, surtout ceux de Kirke — il les appelait ses *agneaux* — faisaient orgie; les paysans, traînés sur les terrains du combat, étaient occupés, les uns, à enterrer les morts, les autres, à les couper en quartiers que l'on devait suspendre deci delà pour effrayer le pays. On dressait des gibets, on attachait des chaînes et des cordes aux arbres, et bientôt on vit sortir des églises de Bridgewater et de Western-Zayland une longue file de prisonniers pris au hasard; ils étaient plus de trois cents; on leur passa à tous la corde au cou, et, au milieu des éclats de rire d'une foule avinée et sauvage, on les hissa à demi morts devant Feversham et Kirke et les autres officiers qui présidaient à cette affreuse boucherie.

Pendant ce temps, Monmouth fuyait toujours, se dirigeant vers le Hampshire dans l'espoir d'y trouver un refuge parmi ses vastes forêts. Il n'était plus accompagné que de lord Grey et de Buyce; toute la journée, ils galopèrent; ils avaient trouvé le moyen d'échanger leurs riches habits contre des vêtements dont la grossièreté jurait avec l'élégance de leurs selles; mais à Cranbourne-Chase leurs chevaux, épuisés, s'abattirent; ils durent les abandonner. Tout le pays était déjà instruit du désastre de Sedgemoor; lord Lumley et sir William Portman avaient, partout, établi des postes qui fouillaient la campagne. Les fugitifs passèrent la nuit à la belle étoile; le lendemain, au petit jour, Grey, qui s'était un peu éloigné de ses compagnons, fut découvert et pris; Monmouth ne pouvait pas être bien loin. Portman et Lumley se mirent donc en chasse avec une activité nouvelle, on lâcha même des chiens pour sonder les buissons et les bruyères. On fit l'enceinte autour d'un terrain semé d'avoine et de fèves, où une vieille femme avait aperçu deux étrangers. Toute la journée on fit de vaines recherches. Buyce et Monmouth, auprès de qui on passa et repassa dix fois, s'étaient séparés. Le lendemain, Buyce tomba dans les mains de ses ennemis, et, comme il confessa que depuis quelques heures seulement il avait quitté Monmouth, la chasse reprit avec plus d'ardeur. Enfin, sous des broussailles, au fond d'un fossé, on trouva un homme, pâle, défait et couvert de vêtements de berger. Il tremblait de tous ses membres et ne pouvait parler. Il était tellement changé, que personne ne pouvait reconnaître dans ce prisonnier le brillant et beau Monmouth. Depuis la bataille de Sedgemoor, sa chevelure était devenue grise. On visita ses poches, alors tout doute cessa; elles contenaient la croix de Saint-Georges, une bourse remplie d'or, une montre, un carnet rempli des prières, des recettes, des formules cabalistiques, et quelques gousses de pois que l'infortuné avait cueillies pour apaiser sa faim. Monmouth fut conduit à Ringwood par sir Portman, qui fit immédiatement partir un courrier pour Londres, afin de recevoir des ordres.

Soigneusement gardé, il ne parvint point à reprendre possession de lui-même et, au grand étonnement de ceux qui l'entouraient, il répétait d'un ton monotone : « Ferguson ! Ferguson ! » Au lieu de prendre une digne attitude, il se laissa aller à de puériles espérances. Il écrivit une lettre soumise au roi, se reconnaissant coupable, accusant les méchants conseillers qui l'avaient perdu, invoquant la mémoire de son père, et jurant pour l'avenir une fidélité à toute épreuve. Il écrivit aussi à la reine douairière, au premier ministre, priant que l'on épargnât sa vie et sa jeunesse. Grey avait été réuni à lui; sous une nombreuse escorte de milices et de troupes régulières, et sous la garde de lord Lumley et de sir Portman, ils voyagèrent par terre jusqu'à Vauxhall, où ils furent embarqués sur la Tamise. Grey, dont la bravoure sur le champ de bataille était réputée plus que douteuse, conserva un ferme maintien qui contrastait avec le morne abattement du prince. Ils descendirent au palais de Whitehall.

Jacques II commit alors un acte qui scandalisa l'Europe entière; il était bien résolu à faire périr son neveu, il consentit cependant à le voir. Monmouth fut amené dans le cabinet du roi, les mains liées derrière le dos, et son oncle l'accueillit avec un visage glacial et railleur. Le malheureux embrassa ses genoux, le conjura d'épargner la vie du fils de son frère, se déclara coupable, criminel au dernier chef, et promit de se faire catholique si on lui faisait grâce du dernier supplice.

L'abjection dans laquelle était tombé un homme, honoré jadis pour son courage, inspira toutes sortes de sentiments de tristesse et de pitié aux témoins de cette triste scène; mais le roi demeura plus froid et plus insensible qu'un marbre. Il répondit à son neveu que le temps du repentir était passé, qu'il consentait volontiers à le faire instruire par un prêtre romain, mais qu'il n'avait pourtant nul sursis à attendre. Dans sa cruelle et implacable colère, Jacques II s'oublia jusqu'à parler à Monmouth, en termes injurieux et flétrissants,

de sa naissance et de la conduite de sa mère, Lucy Walters, courtisane à la Haye.

A cette suprême insulte, qui n'aurait jamais dû, dans un tel moment surtout, sortir des lèvres royales, Monmouth se releva et quitta le roi d'un pas ferme. Une transformation s'était opérée en lui; malheureusement, elle eut peu de durée. Conduit à la Tour, il employa tous les moyens qu'il put imaginer pour sauver sa tête, sans vouloir cependant abjurer la religion protestante.

Le lundi, il reçut la visite de sa femme, avec laquelle il n'avait jamais eu de bons rapports; il lui parla peu et avec une extrême froideur, et dans la soirée les évêques d'Ely et de Bath, envoyés par Jacques, vinrent lui annoncer qu'il cesserait de vivre mercredi dans la matinée. Il passa la journée du mardi très-agité et en prière, refusant d'accepter toutes les doctrines des prélats et des docteurs qui l'assistaient. Tantôt il se montrait colère, tantôt si abattu, que l'on craignait d'être forcé de le porter sur l'échafaud.

Après avoir un peu dormi, le mercredi il se réveilla tout autre homme; c'était comme une résurrection du courageux et brillant Monmouth. Sa femme, désespérée, étant venue lui dire un dernier adieu, il la reçut avec grâce et bonté, il embrassa chaleureusement ses enfants. Il donna, comme autrefois, un soin minutieux à sa toilette, et pria les prélats et les docteurs qui ne l'avaient point quitté de vouloir bien l'accompagner jusqu'à l'échafaud.

A dix heures, le gouverneur de la Tour fut introduit.

Jacques II et Monmouth. Dessin de F. Lix

— Milord, dit-il, ma voiture vous attend...

— Je suis prêt, répondit Monmouth sans changer de visage.

Il descendit l'escalier d'un pas tranquille. Les gardes, dont jadis il avait été le colonel, formaient la haie; il les salua de la main en souriant, et, après le court trajet, il monta froidement sur l'échafaud. Tower-Hill, où il était dressé, présentait l'aspect d'un océan de têtes; il y avait des spectateurs jusque sur les toits. A la vue du condamné, un sourd gémissement s'éleva de la foule, et de toutes parts éclatèrent des sanglots. Le peuple, dont il avait été l'espoir et l'idole, l'aimait toujours. Il n'avait peut-être qu'un effort à faire pour le sauver; mais, hélas! le peuple laisse toujours mourir même ceux qu'il aime.

Le duc promena un regard paisible sur cette foule éplorée (1), se débarrassant des pasteurs qui l'obsédaient et lui demandaient des déclarations qu'il ne voulait point faire; il s'avança sur le bord de la plate-forme, ôta son chapeau, salua — on aurait entendu voler un oiseau — et il dit :

— Je parlerai peu, je ne suis point venu pour prononcer un discours, mais pour mourir. Je meurs protestant de l'Église anglicane.

(1) Que l'on ne croie pas que les transformations de Monmouth, que ces alternatives de faiblesse et de courage soient un jeu de notre imagination pour produire des effets. Notre récit s'appuie sur Clarke, Burnet, Kennet, Barillon, ambassadeur de France; sur Macaulay et bien d'autres historiens, qui, sur ce point, sont tous d'accord.

Alors les pasteurs de s'élancer pour qu'il fît l'aveu de ses fautes, de l'injure qu'il avait faite à cette Église en n'admettant pas la doctrine de Filmer, c'est-à-dire l'obéissance passive.

— Confessez, confessez votre erreur !

Il résista ; ils prièrent pour que l'esprit de Dieu l'éclairât, il se mit en prière avec eux. La foule tomba à genoux et sanglota.

— Repentez-vous d'avoir jeté dans la mort tant d'êtres qui n'ont pas eu le temps de se repentir, lui cria un prélat.

— Je suis désolé de ce malheur, répondit le prince doucement.

— Monseigneur, veuillez prier pour le roi !

Après un instant d'hésitation, Monmouth se contenta de murmurer :

— Amen !

De nouvelles supplications lui furent adressées, il refusa de répondre. Cette scène, vraiment barbare, devait avoir un terme. Il se retourna, fit un signe ; un de ses domestiques s'approcha. Il lui remit un petit étui en or.

— Vous le donnerez à la personne que vous savez.

Alors, marchant vers le bourreau plus pâle que lui, il lui remit six guinées :

— Tenez, lui dit-il, et tâchez de ne pas me manquer comme vous avez manqué lord Russel. On m'a raconté que vous vous y étiez repris à trois fois. Mon domestique vous paiera encore si vous faites bien votre besogne.

John Ketch tremblait de tous ses membres. Monmouth toucha du doigt le tranchant de la hache et se plaignit qu'il ne fût point assez effilé. Il se dévêtit et posa sa tête sur le billot.

Le calme de la victime, le don de quelques pièces d'or qu'elle venait de lui faire, l'attitude de la foule éplorée, avaient fortement ébranlé le moral de Ketch; sa main tremblait, et quand la hache s'abattit, elle ne fit qu'effleurer le cou de Monmouth. Il releva sa tête sanglante et jeta au bourreau un regard de reproche. Il se remit sur le billot. Ce regard acheva d'ôter tout sang-froid à Ketch, qui entendait aussi les murmures menaçants de la foule ; il ne voyait plus, il frappa plusieurs coups sans pouvoir séparer la tête du tronc, Monmouth se débattait...

— Je ne peux pas ! je ne peux pas ! s'écria Ketch en laissant tomber sa hache.

Le peuple hurlait furieux.

— Reprenez la hache ! s'écria le shérif.

— A mort ! à mort ! le scélérat ! le misérable ! s'écriait la foule.

Monmouth se débattait toujours dans une mare de sang...

Enfin, Ketch reprit la hache ; ce ne fut qu'au deuxième coup qu'il acheva sa hideuse besogne, et encore la tête n'était point séparée, il dut se servir d'un couteau...

Il descendit en hâte de l'échafaud, poursuivi par des malédictions furieuses; il fallut que la garde l'enfermât dans ses rangs pour le protéger; elle n'y parvint même qu'avec beaucoup de peine. Et ce qui est affreux à penser, bien des témoins de ce massacre crurent et dirent hautement que si Ketch avait été maladroit, lui, dont l'habileté était célèbre, c'est qu'il en avait reçu l'ordre de Jeffreys.

Quand la force armée se fut retirée, bien des mains pieuses trempèrent leurs mouchoirs dans le sang de Monmouth, dont les restes furent déposés à la chapelle Saint-Pierre à la Tour. Le peuple d'Angleterre oublia ses fautes, et ne pardonna jamais à l'oncle le supplice du neveu (1). Sans doute Jacques II avait le droit et peut-être le devoir de faire mourir le coupable Monmouth, le fils bien-aimé de son frère ; mais, résolu à le punir, il n'aurait pas dû le recevoir comme il fit à Whitehall : c'était un acte indigne de la majesté royale.

Pour achever le récit des derniers instants et de l'effroyable supplice de Monmouth, nous avons dû nous écarter de l'ordre du temps, et abandonner notre pauvre Bill cherchant à gagner Lyme. Le premier jour, en ayant soin d'éviter les grandes routes, les ponts, les villages, en se tenant le plus possible dans les bruyères et sous le couvert des bois, les choses allèrent assez bien ; mais, d'heure en heure, il voyait l'agitation des campagnes s'accroître. En avant de lui, les campagnards allaient, venaient, tandis que, derrière ses pas, se formaient des rassemblements armés, des patrouilles, et son cheval avait perdu un de ses fers.

La résolution qu'il avait à prendre était grave; il s'assit au coin d'une haie et réfléchit, balançant le pour et le contre. Mais d'abord, retirant de dessous sa selle le portefeuille de Monmouth, il l'ouvrit et se mit à l'examiner. Il contenait des lettres nombreuses adressées au duc par ses adhérents anglais, quelques billets très-laconiques de Guillaume d'Orange et de sa femme, la fille de Jacques II, quelques lettres d'une femme aimée, et pour dix mille livres sterling de traites, à vue et au porteur, sur les principales maisons de banque d'Amsterdam. Je n'étonnerai point mes lecteurs et je n'amoindrirai pas la bonne opinion qu'ils peuvent avoir conçue de Tom, en disant que ces précieux billets lui causèrent un très-sensible plaisir. Il sentait que la fuite était son seul refuge; mais, décidé à ne partir qu'avec Ketty, il s'estimait heureux de penser que, s'il l'entraînait en exil, cet exil ne serait pas du moins misérable. Il plaça le portefeuille sur sa poitrine, jurant bien qu'on ne l'aurait qu'avec sa vie.

Restait toujours la fameuse question : fallait-il se remettre en selle ou faire la route à pied ? aller chez un maréchal ferrant ou cheminer à travers fossés et taillis un bâton à la main? Son cheval, pendant qu'il se livrait à ces réflexions, ne perdait point son temps; tondant l'herbe deci delà d'une dent avide, il s'était un peu éloigné, et Tom se levait pour aller vers lui, lorsque, tout à coup, il le vit se cabrer; un homme, armé d'une fourche de fer, avait saisi la bride traînante. Tom ne fit qu'un bond et il se trouva en face d'un robuste garçon qui lui déclara qu'il ne lui rendrait sa monture que lorsqu'il aurait prouvé au maire du plus prochain village que cette bête lui appartenait réellement. Tom tempêta, essaya de parlementer, puis d'intimider son adversaire; mais celui-ci, par une manœuvre qu'il crut savante, sans lâcher la bride, se mit derrière le cheval, menaçant Bill des dents de l'instrument meurtrier qu'il brandissait... Puis, passant de la défensive à l'attaque, il le somma de le suivre, le tenant pour un rebelle.

(1) Malgré le triste éclat de son supplice, des Anglais refusèrent longtemps de croire à sa mort. Il y eut des faux Monmouth. Deux de ces imposteurs, l'un en 1686, l'autre dix ans plus tard, furent sévèrement punis. Il est inutile de réfuter les faiseurs de romans, qui ont prétendu que le *Masque de fer* des îles Sainte-Marguerite et de la Bastille était Monmouth.

Tom se sentit perdu ; amené devant un magistrat, comment pourrait-il se défendre? La corde était au bout de cette fâcheuse rencontre, le paysan ne voulant entendre aucune raison. Bill n'avait point d'armes; dans sa fuite, il s'était débarrassé de son épée, et ses pistolets se trouvaient dans les fontes de sa selle. Ah! s'il les tenait !

Par des marches et des contre-marches calculées, toujours parlant et contenant l'expression de son inquiétude et de sa colère, feignant de trouver drôle l'aventure, il parvint enfin à saisir la crosse d'une de ses armes. La tirant brusquement et l'armant, il changea de langage. Le paysan comprit alors la faute qu'il avait commise; à son tour il porta la main à la fonte qui se trouvait de son côté; mais, avant qu'il eût pu exécuter son dessein, Bill faisait feu, et le pauvre diable, frappé mortellement, roulait par terre, victime de son zèle et de sa cupidité.

La vue de ce malheureux noyé dans son sang fit horreur à Tom; après avoir pris ses deux pistolets et quelques munitions, il abandonna son cheval, et s'éloigna, pâle, effaré, éperdu. Le soleil déjà baissait, Bill avait un morceau de pain noir qu'on lui avait donné la veille ; il s'enfonça dans un petit bois où il passa la nuit, entendant de toutes parts tinter le bruit lugubre du tocsin, et des rumeurs vagues annonçant que les campagnes se levaient. Le matin, il était fort affaibli de corps et d'esprit. Sans trop peser les périls qu'il allait courir, il résolut d'aborder de front la mauvaise fortune, de prendre la grande route et de suivre son chemin comme un voyageur ignorant qui, insouciant des disputes des grands, ne s'intéresse qu'à ses affaires.

Il gagna, à la pointe du jour, le chemin qui se dirigeait vers Lyme; il tomba dans une bande, le mot compagnie serait trop noble, d'*agneaux* de Kirke qui, leur redoutable colonel en tête, suivait la même direction que notre pauvre héros. Il avait soigneusement caché ses pistolets, et, comme il était résolu à tout plutôt qu'à se laisser arrêter, il ne pâlit pas devant le suprême péril dans lequel le hasard le jetait. Il aborda sans sourciller le premier agneau qu'il rencontra, répondit en riant à ses funèbres plaisanteries et se fit passer pour un homme tout prêt à se mettre à la disposition de la cause royale. A la première auberge que l'on rencontra, il demanda du gin plus impérieusement qu'aucun, montra quelque argent, chanta des chansons jacobites, et mérita ainsi la réputation de bon compagnon.

Kirke, ayant besoin de quelques renseignements, le fit demander; rude péril que de subir l'examen et d'affronter la malice profonde du redoutable colonel !

Ce qui peut m'arriver de pire, se dit Tom, est d'être pendu, tâchons de ne pas l'être. Affecter l'ignorance et la stupidité, il ne le pouvait, sa figure intelligente lui aurait donné un trop énergique démenti. Il se présenta donc comme un acheteur de laines voulant profiter de l'inquiétude des fermiers et du désarroi général pour acheter la marchandise à vil prix.

— C'est un tour de coquin, dit Kirke.

— Mais, colonel...

— Ne te défends pas, il n'y a que les imbéciles qui ne sont pas coquins.

Kirke s'informa du premier bourg, demanda le nom des habitants qui s'étaient déclarés pour Monmouth. Sur ce point, Bill se garda bien de répondre. Hélas ! Kirke n'avait pas besoin d'être renseigné ; il avait les mains pleines de dénonciations : quand la force triomphe, la lâcheté l'accompagne et la suit. Aussi, derrière des charrettes remplies de butin pris à droite et à gauche, ou arraché à la peur, se traînaient, liés de cordes et de chaînes, des hommes et des femmes accusés d'avoir participé à l'insurrection ou seulement d'avoir fait des vœux pour elle. De temps à autre, s'il ne pouvait largement payer rançon ou s'il ne voulait dépouiller sa famille, un de ces infortunés était détaché, battu de verges, et, finalement, pendu sur le bord du chemin. Kirke appelait cela « jalonner sa route ». Si, au contraire, le prisonnier consentait à racheter sa vie par l'abandon de sa fortune au profit du colonel, il le renvoyait chez lui sous l'escorte de deux agneaux ayant ordre de le mettre à mort dans le cas où il ne remplirait pas exactement et immédiatement ses engagements.

Au lieu de se diriger vers Lyme, Kirke ayant tourné sa marche vers Tauton, Bill, qui avait trouvé un abri si inespéré dans la gueule même du lion, voyant tout le pays en armes et tous les voyageurs soigneusement arrêtés, interrogés, fouillés, et souvent pendus, se résolut à suivre la colonne militaire, quitte à l'abandonner aux portes de la ville, où il n'aurait pas pu faire un pas sans être vu et dénoncé. En effet, avec un sang-froid superbe, quand les troupes royales arrivèrent à Tauton, il se sépara d'elles, dit adieu à ses compagnons de route, et, comme la nuit était venue, il ne craignit pas de pénétrer dans la malheureuse cité, où il se croyait sûr de pouvoir trouver facilement un asile. La ville semblait morte, on ne voyait aucun habitant dans les rues, aucune lumière dans les maisons. Mais, bientôt, la scène changea. Tauton fut abandonné à toutes les violences des soldats, et l'air se remplit de sanglots et de cris. Coupables ou innocents, qu'importait à la brutalité se jouant de l'honneur des femmes et de la vie des hommes? Les plus riches habitants étaient mis à part; Kirke en avait dressé une liste fort exacte, il se les réservait.

En arrivant, il s'était installé dans la principale auberge de la ville ; sur sa porte principale, elle portait, suspendue à une forte barre de fer, une enseigne représentant un *cerf blanc*. Le colonel invita tous ses officiers à souper, et, faisant venir l'hôtelier tremblant, il le prévint qu'il aurait la tête cassée si les vins n'étaient point parfaits et les plats exquis. En attendant, il fit, un à un, traîner les prisonniers devant lui ; il en extorqua tout ce qu'il put en extorquer, des sommes réellement considérables ; car, après avoir racheté sa vie, il fallait que l'accusé, nous devrions dire le condamné, rachetât la vie de sa femme et de ses enfants. Alors il recevait un sauf-conduit et pouvait regagner sa demeure dévastée. Ceux qui ne voulaient ou ne pouvaient pas se racheter étaient mis à part et, sous bonne garde, stationnaient devant l'auberge, où bientôt l'orgie commença. Au-dessus de l'enseigne du *Cerf blanc* régnait un balcon; les officiers y venaient, leur colonel en tête, porter des toasts. C'était un signal convenu : chaque fois que les verres se choquaient, les agneaux prenaient au hasard un homme ou une femme dans le troupeau gémissant des prisonniers, passaient un nœud coulant au cou de la victime, qu'ils hissaient à la barre soutenant l'enseigne. En voyant ce corps s'agiter dans des convulsions affreuses, officiers et soldats applaudissaient avec fureur. On dit que bien des toasts furent portés, et l'hos-

toire raconte d'autres horreurs dont le récit ne souillera pas nos pages. Hélas! nous n'aurons que trop d'affreuses scènes à raconter.

Bill avait vainement frappé à bien des portes jadis amies, mais ou la terreur les tenait fermées, ou ceux qui auraient pu les ouvrir s'étaient prudemment enfuis. Aller chez lui, il ne pouvait y songer, se sachant dénoncé, car c'était sous un faux nom qu'il avait voyagé avec les agneaux. Il errait donc dans les rues, cherchant les coins les plus obscurs. Attiré par le vacarme qui se faisait devant le *Cerf blanc*, il s'en approcha et assista aux terribles exécutions. A tout prix, il devait chercher à sortir de la ville, dont les portes étaient gardées; il voulait absolument arriver à Lyme avant la meute sanglante. Il était perdu, dans un coin obscur, devant la fatale et bruyante auberge, lorsqu'un grand tumulte s'éleva; on n'entendait que des jurements, des cris, un bruit de roues et des chevaux hennissant et se cabrant sous les coups de fouet. Une lourde berline, traversant la cohue des soldats, vint s'arrêter devant l'auberge; deux personnages en sortirent: le premier, Tom ne le connaissait pas, c'était Jeffreys; l'autre, ah! il ne le connaissait que trop, il se nommait Ferguson... Après les tigres venaient les chacals.

Plus que jamais la pensée du fugitif se reporta sur la chère famille qui devait être la sienne. Elle était assurément innocente; mais dans les temps comme ceux qu'il traversait, existait-il des innocents? D'ailleurs, Ferguson voudrait faire disparaître le témoin et la victime de sa lâche tentative d'empoisonnement. Il fallait donc trouver le moyen d'aller à Lyme; il se creusait la tête à chercher un expédient, lorsqu'il fut heurté par un ivrogne: c'était un agneau. Il traînait en chantant un sac contenant toutes sortes de choses, fruit du pillage. Cet agneau aviné le reconnut pour le spéculateur en laines, et essaya de se soutenir à son bras. Malheureusement, il avait un penchant décidé pour la ligne verticale; malgré tous les efforts de Bill, il tomba contre une borne, y appuya sa tête, et se mit à ronfler comme un rouet. Une idée vint alors à Tom: il le dépouilla de son sabre, qu'il serra autour de ses propres reins, lui enleva son manteau d'ordonnance qu'il jeta sur ses épaules, et mit sur sa tête la coiffure de l'ivrogne, qui, en sentant l'air frapper son front, poussa un soupir de satisfaction.

Ainsi déguisé, Tom espéra pouvoir franchir les corps de garde qui veillaient aux portes de Tauton; la résolution paraissait téméraire, mais pas d'autre expédient ne s'offrait; il se risqua donc. Le danger était moindre qu'il ne l'avait imaginé. Bien des brocs de gin et des bouteilles de vin, portées par des mains compatissantes aux soldats de garde, avaient adouci l'ennui de leur service. Le sergent dormait rêvant aux houris de Tanger; le caporal ne voyait plus clair, il nageait dans une mer de félicité, et la sentinelle, fortement campée sur ses jambes et appuyée contre la muraille, l'arme au pied, fredonnait, en dodelinant la tête, toutes les bachiques chansons de son répertoire.

En voyant Tom, le soldat lui dit :

— Où vas-tu? On ne passe pas.

Bill grogna quelque chose.

— Ah! c'est différent! répondit le soudard, reprenant son chant monotone.

Et Bill franchit la porte. Il se trouvait hors de la fournaise.

Son premier mouvement, une fois sorti de Tauton, fut de mettre bas la défroque de l'agneau, mais la réflexion lui suggéra une autre idée : l'uniforme des soldats de Kirke était aussi connu que redouté : il pensa donc qu'il pourrait lui être utile. S'il venait, ce qui était plus que probable, à faire quelque fâcheuse rencontre, il se ferait passer pour un soldat envoyé en avant par le redoutable colonel, pour préparer les logements de sa troupe destinée à occuper Lyme.

Notre ami, ma foi, n'avait pas trop mal raisonné. Les maires, qui, presque tous, voulaient montrer du zèle, pour se faire pardonner leur trahison, avaient, sur la route, établi des corps de garde de miliciens ou de paysans armés; ils arrêtaient tout ce qui passait, et Tom n'était point à deux lieues de Tauton qu'il se voyait saluer par le cri : « Qui vive? Halte! » Deux ou trois vieux mousquets se montrèrent à droite et à gauche à travers le feuillage des haies.

Loin de suspendre sa marche, Tom la précipita et, d'un ton furieux, s'écria :

— Quels sont donc les traîtres qui osent arrêter un agneau de Kirke? Nous allons en voir de drôles!

Et, tirant un des pistolets passés à sa ceinture, il l'arma bruyamment.

— Ne tirez pas! ne tirez pas! lui répondit une voix suppliante, nous sommes des gens du roi.

— Poudre et canon! je tirerai!

Et il avançait toujours, lorsque dans l'obscurité il vint se heurter contre un gros homme qu'il faillit renverser. Bill tempêtait et jurait de plus belle. A la lueur d'une lanterne, il reconnut le personnage qu'il venait de choquer si rudement : c'était un des maires qui, quelques jours auparavant, acclamaient Monmouth.

La vue du bonnet, du manteau de Tom fit pâlir le pauvre diable; il s'excusa en tremblant de tous ses membres, et se vanta d'être un très-fidèle sujet du roi. « Le noble soldat avait-il faim? avait-il soif? il ne ferait pas à un magistrat loyal l'injure de continuer sa route sans boire avec lui à la santé de S. M. Jacques II et à la confusion de ses ennemis! » Bill n'était pas du tout à l'aise au milieu de paysans qui, en plein jour, l'eussent certainement reconnu; il déclara ne pouvoir s'arrêter, étant chargé de porter à Lyme des ordres de son colonel.

— A pied! à pied! s'écria le maire, à pied! mon héros! Par Dieu, ce ne sera pas; je vais vous conduire dans une bonne voiture et avec un cheval que les rebelles auraient bien voulu avoir.

Tom, enchanté, eut l'air de se faire tirer l'oreille, mais finit par accepter, et, bientôt, enlevé par un vigoureux coup de fouet, l'attelage partit au galop. On rencontra d'autres postes; à leurs sommations de s'arrêter, le maire répondait d'une voix emphatique : « Service du roi! ordre du colonel Kirke! » Tom montrait le bout de son bonnet d'uniforme, et le passage s'ouvrait.

On marcha toute la nuit et grand train; au moment où le jour se levait, les voyageurs se trouvaient au haut de la côte qu'il faut descendre pour arriver à Lyme.

— Maître Lark, fit alors Tom Bill, vous m'avez rendu un fier service!

Et, rejetant son bonnet, entr'ouvrant son manteau, il reprit :

— Tu m'as rendu un fier service!

— Tom Bill! s'écria le maître en serrant les rênes au point de faire reculer son cheval, Tom Bill!...

— Oui, Tom Bill, mon vieux; Tom Bill qui te remercie. Nous allons nous séparer, mais ma recon-

naissance te doit un conseil : fais comme moi, sauve-toi, Lark, sauve-toi vite; on pend à Tauton.

— Que me dis-tu? on pend à Tauton!...

— La femme Greb est pendue; North, Baxter, le vieux Stephens, Mill, le sont aussi; ils avaient fait moins que toi! Sauve-toi, Lark; s'ils te prennent, les agneaux de Kirke te passeront au cou une cravate de chanvre.

— Et ma ferme?

— Si tu préfères ta vie à ta ferme...

— Et ma pauvre mère?

— C'est juste. Cours vite la chercher, et fuyez sans regarder derrière vous... Adieu!

— Où vas-tu?

— A Lyme, où veux-tu que j'aille?

— Mais tu ne sais donc pas ce qui se passe? Le maire Alford est revenu avec des cavaliers royaux, il a fait arrêter je ne sais combien de monde, et si tu tombes entre ses mains, tu es perdu.

Cette nouvelle consterna Tom; il se dépouilla de ses vêtements d'emprunt, sauta à bas de la voiture, et, après avoir serré la main de Lark, quittant la route, il gravit la falaise qui dominait Lyme, ce petit coin de terre où était l'enchantement et l'espoir de sa vie. Que pouvait-il être arrivé à Ketty et à sa mère? Gémis-

Retour à Lyme. Dessin de F. Lix.

saient-elles en prison, ou avaient-elles conservé leur liberté? C'est ce qu'il fallait d'abord savoir. Mais comment? En plein jour entrer dans le bourg, autant valait-il se livrer immédiatement. Allait-il donc passer une mortelle journée sans savoir le sort de sa bien-aimée. Il prit un plus sage et un meilleur parti. Il savait dans quelle crique de la côte se tenait caché son fin navire contrebandier. Il résolut de le rechercher, les hommes qui le montaient lui diraient sans doute ce qu'il avait tant intérêt à apprendre.

Pour arriver au point où se tenait d'ordinaire le *Light'ning* (l'Éclair), il fallait suivre le pied des falaises; mais, pour prendre cette voie, on devait traverser Lyme. Tom ne le pouvait point; il ne lui restait donc plus qu'à tenter la descente par les falaises qui plongeaient à pic, à plus de cent mètres de profondeur. L'entreprise n'était donc pas sans péril. Avant de se suspendre sur l'abîme, il voulut s'assurer si son petit brick se trouvait à sa station habituelle. Tom n'y était pas; ce fut un nouveau motif d'inquiétude; mais il l'aperçut bientôt courant des bordées le long de la côte, et leger comme une mouette volant sur les flots. Il fit tous les signaux qu'il put imaginer; le *Light'ning* ne les vit pas, ou ne s'en soucia guère. Alors Tom se dit : Il faut absolument

descendre : mes gens, lassés de cette promenade dont je ne comprends pas le motif, reviendront certainement à leur ancrage habituel.

La fatigue des jours passés avait singulièrement affaibli ses forces et l'élasticité de ses membres ; cependant il prit résolûment son parti, et, quelques minutes après, on pouvait le voir tantôt suspendu à une racine, tantôt sautant d'un rocher à un autre, au risque, si son élan n'était pas juste ou la roche solide, de rouler dans l'abîme. Par bonne fortune, les matelots du *Lightning*, ayant aperçu un homme se livrant à ce périlleux exercice, pensèrent que c'était pour eux qu'il se dévouait à un si mortel péril. Alors ils virèrent de bord, et, toutes voiles dehors, ils rallièrent la côte. En approchant, avec ce regard si prodigieux des marins, ils reconnurent Tom Bill ; et quand, en nage, les mains déchirées et le corps meurtri, il toucha la grève, il trouva ses matelots prêts à le recueillir. Il était temps, il s'évanouit. Ils le portèrent à bord, le rappelèrent à la vie, et à sa première question ils répondirent :

— Mme Jennings et Mlle Kelly sont arrêtées...

Fou de douleur, il murmura : « Elles sont perdues ! »

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# ÉTUDES MORALES.

## LES ÉPÉES DE L'ABBÉ TRISTAN[1].

L'abbé, parti de Sens à deux heures, montait en ce moment la grande rue du village. Il était dans les meilleures dispositions que pût souhaiter Séraphin. Son abattement et sa douleur s'étaient peu à peu dissipés, et tout ce qu'il y avait en lui de colère se déchaînait au souvenir de l'injurieux soupçon qui venait de l'atteindre.

A la porte de la cure, il aperçut Séraphin qui venait au-devant de lui. Il le prit violemment par le poignet en lui disant : « Venez ! » et l'entraîna dans sa chambre.

Une fois là :

— Vous savez, lui dit-il, que c'est une infamie, ce que vous venez de faire !

— Chacun défend son bien comme il peut, monsieur le curé.

— Même par le mensonge et la calomnie ?

— J'ai vu ce que j'ai vu.

— Vous avez vu Mme Poinsot me remettre de l'argent, n'est-ce pas ?

— Hélas ! oui.

— Vous savez que je suis incapable de me l'être approprié.

— Vous le dites, monsieur le curé, mais l'argent n'en a pas moins disparu ; quatre cent mille francs ne s'envolent pas sans qu'on éprouve le désir de savoir ce qu'ils sont devenus.

L'abbé venait de faire — pour se calmer sans doute — deux ou trois tours à grands pas dans la chambre.

Il était très-pâle, mais encore maître de lui.

— Monsieur Séraphin, dit-il avec plus de douceur qu'il n'en avait mis jusque-là dans ses paroles, sur mon honneur et devant Dieu, je vous jure que je n'ai pas distrait un centime des sommes qui m'ont été remises ; sur mon honneur et devant Dieu, je vous jure que j'en ai disposé selon les volontés de ma vieille amie, et que ces volontés m'ont été dites sous le sceau de la confession.

— Voyons, voyons, monsieur le curé, vous avez grande envie que je me désiste, hein ?

— C'est vrai, monsieur, dit naïvement l'abbé, cette affaire me cause une vive et profonde douleur.

— Eh bien, il y aurait moyen de s'entendre... Partageons... donnez-moi deux cent mille francs dans huit jours, et c'est chose faite. Il vous en restera deux cent mille ! un joli denier !

— Misérable ! s'écria l'abbé, misér...

Il n'acheva pas le mot. Un violent effort en arrêta la fin sur ses lèvres.

— Vous jugez les hommes à votre mesure, monsieur, dit-il froidement, je vous plains.

— Ma mesure est une aune qui peut servir à plus d'un... J'ai le tort de jouer franc jeu. Il est vrai que je ne porte pas soutane !

— Assez ! monsieur, assez ! interrompit violemment l'abbé ; j'espérais qu'il vous restait assez de cœur pour ne pas achever cette œuvre d'iniquité. Je me trompais. Vous n'êtes qu'un misérable ! et je ne sais rien d'égal à votre bassesse, rien, si ce n'est le mépris que j'ai pour vous ! Sortez !

— Ah ! mais prenez garde : vous m'insultez, monsieur le curé.

— Vous ! allons donc !

Il est impossible de rendre le ton dont furent prononcés ces trois mots. Ils étaient si écrasants, que, cette fois, Séraphin sentit malgré lui le rouge de la honte et de la colère lui monter au visage. Il oublia ses projets, et ce fut très-sincèrement qu'il dit à l'abbé en serrant les poings :

— Ah ! si vous n'aviez pas une soutane !

— Que feriez-vous, monsieur ?

— Je me souviendrais qu'il y a vingt ans j'ai servi, comme vous. Et je vois là, contre ce mur, deux épées qui pourraient vous faire payer cher le mépris que vous me jetez à la face ! Mais un prêtre ne se bat pas !

— Il y a des gens, monsieur, contre lesquels, prêtre ou non, personne ne se bat !

Cette réponse mit Séraphin hors de lui.

Il fit un pas vers l'abbé Tristan et, les lèvres serrées, pâle, ivre de rage, il leva la main et le souffleta.

L'abbé, qui, depuis le commencement de cette scène, n'avait d'autre crainte que de ne pas rester maître de lui, s'était préparé à toutes les attaques. Cette lâche agression était la seule qu'il n'eût point osé prévoir, la seule contre laquelle toute sa volonté eût peut-être échoué d'avance. Lorsqu'il sentit cette main s'abattre sur son visage, il fut pris d'une sorte de vertige ; sa vue se troubla, sa raison parut l'abandonner ; il oublia tout, sa robe ecclésiastique, les lois humaines, les lois divines. Un homme venait de le frapper au visage, voilà tout ce qui surnageait dans le chaos de sa pensée !

Prompt comme l'éclair, il sauta sur les épées, les

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

prit, les posa violemment sur la table et, d'un geste fiévreux, déboutonna sa soutane.

Il se préparait à l'ôter, lorsque ses yeux tombèrent sur le christ de bois suspendu au fond de l'alcôve. Le jour se fit brusquement dans son esprit, l'implacable vérité lui apparut : il se souvint qu'il était prêtre. Il vit flamboyer sur le mur ces mots de l'Evangile : « Si tu reçois un soufflet, tends l'autre joue. » La grande figure du devoir se dressait imposante et terrible devant lui.

Il baissa la tête, reboutonna lentement sa soutane, prit les épées, les remit contre le mur, à leur place, et du doigt montra la porte à Séraphin.

Fut-ce la tristesse résignée du regard, l'énergie du geste, la pitié ou la peur qui stupéfièrent celui-ci? Toujours est-il qu'il n'hésita pas et sortit.

Le malheureux prêtre était au bout de ses forces. Il porta vivement ses deux mains à sa gorge, il étouffait. Il essaya d'aller jusqu'à la fenêtre et de l'ouvrir pour respirer l'air frais du dehors. A mi-chemin, il s'arrêta; tout dansait en lui comme autour de lui. Il étendit les bras, chancela une seconde et tomba lourdement sur le plancher.

Lorsque Brigitte revint de Villeneuve, où elle était allée aux provisions, elle trouva son maître étendu, sans mouvement, la face injectée. Elle eut grand'peine à le coucher et à lui faire reprendre ses sens.

Lorsqu'il revint à lui, le pauvre homme souleva sa tête alourdie, promena ses yeux tout autour de la chambre, remercia Brigitte d'un sourire, et, comme si elle avait su ce qui venait de se passer :

— Je devais mourir... comme mon père, lui dit-il, tristement, — d'un soufflet.

Et il reprit encore :

— D'un soufflet!... en cachant sa figure dans ses mains.

Le médecin, prévenu par un homme que Brigitte avait dépêché à Pont, n'arriva que le soir à Champigny. Il rédigea son ordonnance, consola tant bien que mal son malade, et remonta sur sa *Ligue* : on appelait ainsi le petit cheval roux qu'il montait d'habitude.

— Eh bien? lui demanda Brigitte sur le pas de la porte.

— Il est entre les mains de Dieu, dit le médecin.

Pour lui, c'était un homme perdu.

Le lendemain de ce jour néfaste était un dimanche. L'abbé entendit sonner les cloches de sa chère église, et voulut se lever. Brigitte eut beau dire et beau faire, il se leva. Hélas! il ne resta pas longtemps debout. Cinq minutes après, il était recouché, en proie à la fièvre, et, dans son délire, il résumait toutes les douleurs de sa vie : « Ma vieille amie... Un soufflet... Qui va dire ma messe? »

La messe fut dite par le desservant de Chaumont, qui, chose étrange, n'entra pas à la cure. L'abbé Tristan — calmé par une heure de sommeil — s'en étonna.

— Il viendra demain, se dit-il.

Le lendemain, personne! Les jours s'écoulèrent, la moitié de la semaine se passa, le desservant de Chaumont n'était pas venu. Chose plus étrange encore, depuis que l'abbé était au lit, personne du village n'avait frappé à la cure.

On savait par Séraphin que la justice était saisie de l'affaire; et, comme avant tout les paysans n'aiment point avoir maille à partir avec dame Justice, ils ne s'aventuraient pas chez M. le curé, moins dans la peur d'être soupçonnés avec lui que dans la crainte seule d'être appelés comme témoins.

— Est-on venu prendre de mes nouvelles? demandait chaque matin le pauvre homme.

— Non, monsieur le curé, répondait Brigitte avec un soupir et un geste de colère.

Elle eût sagement fait de mentir un peu, la bonne femme. C'était un péché, mais que de souffrances elle eût évitées à son maître!

Cet abandon, en effet, était devenu sa pensée dominante. Il ne se souvenait plus du soufflet de Séraphin.

Il ne restait qu'une chose pour lui de ce passé de huit jours dans lequel sa vie venait de s'abîmer, c'est qu'on l'avait soupçonné d'une infamie.

— On me croit coupable, pensait-il, puisque l'on ne vient pas.

Il aurait donné ce qui lui restait de jours à vivre pour voir un homme du pays, un seul, n'importe lequel, ouvrir brusquement la porte, et pour l'entendre s'écrier :

— Eh ben! c'ment qu' ça va, m'sieu le curé?

Personne! toujours personne! La porte restait close, la petite sonnette d'en bas silencieuse, et la rue déserte. Souvent, le plus souvent possible, il cherchait à se réfugier en Dieu; il priait de toute la ferveur de son âme, et, plus calme, détournait son esprit de la pensée qui l'obsédait. Il regardait les épées sur la muraille et revivait ses jours d'autrefois. Il s'efforçait de trouver du charme dans le souvenir de sa première jeunesse et des affections qu'il avait perdues. Mais que tout cela était loin de lui! C'était confus comme un rêve. Et par la fenêtre, à travers les flocons de neige qui tombaient des arbres dépouillés, il apercevait l'église, *son* église! Et toute sa vie de prêtre repassait devant ses yeux, calme, bénie, heureuse. Il se revoyait dans les champs la fourche ou la faucille à la main; dans les vignes, aidant les travailleurs, salué de tous, aimé de tous. Alors, il se tournait lentement vers la porte et murmurait :

— Quelqu'un va venir!

Personne!... Il rejetait sa tête en arrière et fermait les yeux. Et, sous ses paupières fermées, deux larmes glissaient et lui roulaient sur les joues.

En huit jours, la maladie avait fait d'effroyables progrès. L'abbé n'était plus que l'ombre de lui-même. Le visage était maigre, l'œil profond. Une barbe inculte et déjà longue lui donnait l'air plus effaré, plus farouche et plus triste encore. Les accès de délire devenaient plus fréquents, les minutes de raison plus rares.

Dans ses moments lucides, le pauvre abbé Tristan se rattachait à un dernier espoir, c'est que l'archevêque de Sens, qui l'avait toujours tenu en grande estime, lui rendrait et lui ferait rendre justice. Il espérait un courrier, une lettre, un mot... peu de chose; mais quelque chose, enfin!

Un jour, ne recevant rien, ne voyant personne, il appela Brigitte.

— Ma bonne Brigitte, lui dit-il, la pauvre victime innocente n'en a plus pour longtemps!... Je ne puis mourir ainsi... Courez à Sens, voyez monseigneur. Dites-lui ce que vous savez, ma bonne Brigitte, tout ce que vous savez. Suppliez-le de me faire savoir sa pensée au sujet de cette triste affaire... En revenant, vous me ramènerez le curé de Villemanoche... Il viendra, lui!... il serait déjà venu, s'il me savait malade... Mais dépêchez-vous, Brigitte! il ne faut pas que vous arriviez trop tard!... Je ne puis mourir sans confession.

Brigitte monta dans la carriole du boucher et, de toute la vitesse du cheval, prit la route de Sens.

L'abbé entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait. Il ferma les yeux, et, plus tranquille, il s'assoupit pendant quelques heures. Lorsqu'il sortit de ce demi-sommeil, il lui sembla que le jour baissait, que la nuit était proche, et Brigitte n'était pas revenue! La frayeur le prit, non la banale et vulgaire frayeur de la mort, mais la peur de mourir sans avoir reçu du ciel le pardon de ses fautes sur la terre. Il attendit encore quelques minutes, qui lui parurent des siècles — chacune de ces minutes le rapprochait de l'éternité — il sentait ses forces décroître!

Il semble, quand on attend, que la personne attendue tardera moins si l'on suit des yeux la route qu'elle doit parcourir.

L'abbé se dressa devant son lit, et, d'un bond, se précipita jusqu'à la fenêtre, qu'il ouvrit. Une rafale vint lui balayer la figure; l'hiver était dans toute sa force alors. La neige tombait épaisse et drue; de minute en minute, le vent la soulevait et l'emportait en tourbillons avec les brindilles de bois mort qui pendaient aux arbres. L'abbé, tout échevelé, tout pâle, couvert d'une sueur glacée, se pencha au dehors dans l'ouragan. Personne encore! aucun bruit de roues ou de grelots!

Il rentra et se dit: « Je vais aller au-devant d'eux! » Comment trouva-t-il assez de force pour se vêtir? Dieu

L'archevêque et l'abbé Tristan. Dessin de Gilbert.

le sait. Il ouvrit la porte, traversa le long couloir qui menait à l'escalier et mit le pied sur la première marche. Une rafale plus violente que les autres s'engouffra dans la chambre, dans le couloir, dans l'escalier; il faillit tomber, sa tête tournait. Le bourdonnement sourd du vent dans les profondeurs de la maison l'étourdissait. Il crut entendre sonner son glas funèbre à toutes les églises du canton!

Une seule pensée, la dernière, était nette dans son esprit:

— Je meurs seul, abandonné de tous! je meurs sans confession!

Il essaya de descendre la seconde marche, et faillit tomber encore. C'est à peine s'il eut le temps de s'accrocher à la corde qui servait de rampe. Le pauvre homme comprit que tout était fini. Il se traîna jusque dans sa chambre, s'agenouilla au pied de son lit devant le Christ; et là, vraiment sublime dans sa résignation et sa douleur, il fit, seul, à haute voix, l'aveu de ses fautes au milieu des sifflements du vent et des hurlements de la tempête.

Puis il se releva et se déshabilla. La fièvre l'avait quitté. Le calme de l'esprit lui rendait le calme du corps. Toutes ses préoccupations terrestres venaient de s'évanouir. Son âme tout entière montait vers Dieu.

Peu à peu, lentement, doucement, il sentit ses idées se confondre, ses membres se glacer, la mort venir. Une dernière larme lui monta du cœur aux yeux, dernier tribut payé à la faiblesse humaine, et son agonie commença.

Tout à coup la porte de la maison s'ouvrit bruyam-

ment, des pas retentissaient dans l'escalier, dans le couloir, et la voix de Brigitte criait :

— Le voilà ! le voilà, monsieur le curé!

Au même instant, elle se précipitait dans la chambre ; derrière elle entrait l'archevêque de Sens.

Il tendit à l'abbé ses deux mains et, se penchant sur lui, l'embrassa doucement au front, baiser fraternel et chrétien, aussi sublime à donner que doux à recevoir.

L'abbé entr'ouvrit les yeux. Tout ce qu'une créature humaine peut donner de reconnaissance jaillit de son regard comme un éclair! Tout ce qu'une créature humaine peut ressentir de joie étincela dans le sourire qui illuminait ses traits! Il pouvait mourir. Il mourait tranquille, heureux. Derrière lui quelqu'un restait pour le défendre; quelqu'un était là qui lui apportait, avec l'estime des hommes, le pardon de ses fautes devant Dieu.

Sa dernière minute était une minute de divine extase qui le payait de toutes ses douleurs.

Il essaya de parler ; son dernier soupir s'exhala dans sa première syllabe ; il n'entendit pas l'adieu du prélat, tout au plus — peut-être — le vit-il étendre les deux mains pour lui donner sa bénédiction suprême!

. . . . . .

La tombe de l'abbé Tristan de Taillebourg est la troisième à gauche, en entrant dans le cimetière du village. Elle est ornée de couronnes en hiver, couverte de fleurs en été, comme si la nature et les hommes voulaient obtenir du mort le pardon du mal fait au vivant.

PAUL CÉLIÈRES.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### VI. — LA CHASSE AUX HIPPOPOTAMES.

Première halte. — Perplexité de Phosphate. — On se rembarque. — Les rives du Volta. — Une troupe d'amphibies. — Le souper sur l'herbe. — L'aube. — Un coin de paysage équatorial. — L'hippopotame. — Une aventure d'Anderson. — Phosphate va parler. — Une menace de mort. — En chasse. — L'attaque. — Une barque retournée. — Intervention d'un crocodile.

Chaque embarcation possédait un petit mât mobile et une voile latine ; Pouillouse, sentant un peu de brise, commanda de dresser ce mât et de déployer cette voile ; cela aida les matelots qui tiraient dru sur les avirons en poussant des *hop!* des *houp!* des *hip!* et leur permit de remonter le courant deux fois plus vite en se donnant deux fois moins de mal.

La côte était unie, sablonneuse et surtout marécageuse sur une immense étendue. Les chaloupes laissèrent à leur droite, au bout de deux heures, une longue lagune qui va rejoindre le lac Avon, passèrent, un peu plus tard, devant Adda, localité frontière d'Achanty, qui leur sembla abandonnée, et, vers midi, atteignirent un coude très-prononcé du fleuve où Pouillouse fit faire halte.

La chaleur était d'une intensité écrasante : trente-neuf degrés Réaumur; les matelots les plus robustes n'en pouvaient plus ; Lamouroux et Pouillouse ressemblaient à des homards cuits, Phosphate soufflait, c'était le cas, cette fois, au fond de sa barque, et Philistin se disait anéanti.

On mit pied à terre, on amarra les bateaux, on dressa la tente sur un épais tapis vert de sensitive, et l'on dîna après s'être rafraîchi la tête dans le fleuve.

Le pays environnant était remarquablement beau ; il y avait surtout, sur la rive gauche du Volta, une splendide forêt de palmiers peuplée de myriades d'oiseaux au brillant plumage, de caméléons, et, malheureusement aussi, d'insectes venimeux, de hideux reptiles, de chauves-souris du genre vampire.

Philistin était muet d'admiration.

Ah! dame! c'est que c'était autre chose, comme végétation, que le jardin du Luxembourg, la promenade favorite de notre rentier.

— Hein ! s'écria-t-il en se tournant vers le chimiste, que vous semble de ce paysage?

— Ma...ma ..gnifique, reprit Phosphate saisissant la balle au bond et accourant dans l'espoir de pouvoir enfin se décharger du secret qui l'étouffait.

Mais peine perdue, car Lamouroux vint prendre Philistin par le bras pour le faire rentrer sous la tente, de crainte d'insolation, dit-il d'un ton paternel qui donna le frisson à Phosphate.

— Décidément, vociféra tout bas ce dernier, on nous a jeté un sort.

Le soleil brûlant ne permettant pas de se remettre immédiatement en route, on fit la sieste, et vers trois heures de l'après-midi on se rembarqua.

— Je ne peux pourtant pas me laisser assassiner, mâchonnait Phosphate en reprenant sa place dans sa chaloupe ; non, il faut démasquer les brigands, les dénoncer à ces matelots, qui ne doivent pas être de méchantes gens, les garrotter, retourner au navire, les mettre à fond de cale, les fers aux pieds, les ramener en France et les livrer à la justice!...

Malheureusement, au moment d'appeler à l'aide, le cœur lui manquait en pensant que Pouillouse, qui paraissait le garder avec un soin particulier, pourrait lui plonger son sabre-baïonnette dans le ventre avant que les matelots eussent eu le temps de se retourner pour voir ce qui se passait, et il se taisait, le cerveau plus troublé, la poitrine plus oppressée que jamais.

Le fleuve s'élargissait peu à peu, et ses rives sinueuses apparaissaient couvertes de tamarins, de hautes herbes dans lesquelles paissaient des gazelles, de mimosas, de cocotiers, de bambous, de gigantesques arbres de haute futaie, de lianes et d'arbrisseaux fleuris. Par instants, un crocodile, se vautrant dans la vase, sur le bord de quelque petite crique écartée, levait la tête au passage des chaloupes, entr'ouvrait sa terrible gueule ou rentrait précipitamment dans l'eau. Plus loin, de jolies aigrettes, des pintades, des pélicans, des perroquets, des perruches, des singes, emplissaient l'air de leurs cris.

Philistin, qui, à l'imitation de la plupart des Français

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

et spécialement des Parisiens, n'avait jamais fait que ce qu'on pourrait appeler « un voyage autour de son département », était transporté, ouvrait de grands yeux, comme un enfant, admirait tout, était ému à la vue de tout.

La nuit surprit les explorateurs avec cette rapidité particulière aux régions tropicales; mais Pouillouse n'en fit pas moins continuer la route que la disparition du soleil devait rendre plus facile, espérant rencontrer les amphibies d'un instant à l'autre.

Au bout de quelques heures, les chaloupes arrivèrent au confluent d'un cours d'eau.

— Nous y voilà ! dit Pouillouse commandant la manœuvre pour aborder.

Les embarcations furent amarrées à des palmiers nains, et la troupe sauta sur la rive, où les matelots organisèrent le campement et préparèrent le souper.

— Tenez, regardez, dit Pouillouse à Philistin, à Phosphate et à Lamouroux, en leur indiquant trois ou quatre points vaseux garnis d'arbustes aux racines pendantes et éclairés par la lune; voyez-vous ces sentiers étroits qui s'enfoncent dans la forêt? Ce sont des débarcadères d'hippopotames. Voyez-vous ces sillons creusés dans la vase et, de chaque côté, bâbord et tribord, des trous pareils à ceux que laisseraient des troncs d'arbres déracinés? Ce sont des pistes d'hippopotames. Le sillon est formé par le ventre de l'animal, les trous sont formés par ses pieds. C'est par ces chemins plus ou moins solides qu'il va chercher sa nourriture dans les forêts ou dans les pâturages voisins. Attendons, et nous en verrons de belles. L'hippopotame, comme presque tous les pachydermes, est un gaillard qui n'aime pas la solitude; il doit y en avoir ici des familles, ou je n'ai jamais enfourché l'empointure d'une vergue.

Lamouroux ne se sentait pas d'aise, Philistin était aux anges; seul, Phosphate, avait l'air d'un condamné à mort.

— Ah çà! qu'avez-vous donc, cher ami? ne put s'empêcher de dire Philistin, venant vers lui le sourire aux lèvres et les mains tendues.

Phosphate toussa, souffla, écarquilla les yeux, saisit convulsivement les bras du rentier, essaya d'articuler quelques mots, et finit par demeurer comme une statue en voyant Lamouroux s'avancer en visitant les amorces de ses revolvers.

— Ha! ha! ha! ces savants!... reprit Philistin en riant, je suis sûr qu'il pense...

— Aux disputes scientifiques que ma pommade va provoquer chez ses confrères, interrompit gaiement Lamouroux, je m'y attends et même je l'espère. Il faut que l'on conteste, que l'on combatte, que l'on calomnie mon spécifique, car il n'y a triomphe que quand il y a eu lutte, et je prétends à un triomphe éclatant.

— Vous l'aurez ! s'écria Philistin.

— Chut ! fermez vos sabords et bourrez-les d'étoupe, dit Pouillouse en s'avançant, il ne faut pas effrayer les hippopotames, ni éveiller leur attention; autrement, adieu va !

— Le capitaine a raison, reprit Lamouroux baissant la voix, allons souper.

— Ah ! m...mon ami, si vous sa...saviez, murmura vivement le chimiste à l'oreille du rentier, au moment où celui-ci se dirigeait vers le campement.

Philistin le regarda d'un air étonné.

— A table ! fit sur le même ton Pouillouse, montrant à Philistin les boîtes de conserves, les outres de vin, les biscuits et le reste étalés par terre, au pied d'un palmier, et que les matelots regardaient du coin de l'œil.

Tout le monde s'assit sur l'herbe, à la turque, Phosphate toujours séparé de Philistin; Pouillouse distribua les vivres, et les mâchoires jouèrent.

Au dessert, les uns allumèrent leur pipe, les autres mirent une chique dans leur bouche, et une heure après, fumeurs et chiqueurs, repus et légèrement *émus*, grâce à de nombreuses libations de cognac, se firent leur lit sous la tente.

— Il n'y a plus à hésiter, se dit à cet instant le chimiste, en proie à une exaltation fiévreuse, demain matin, je démasquerai les brigands, et la chasse infernale qu'ils ont préparée n'aura pas lieu.

L'aube était presque levée quand les chasseurs rouvrirent les yeux, remirent leurs bottes de mer et regardèrent ce qui se passait au dehors de la tente.

Les bords du fleuve, déchirés, découpés, dentelés, se resserrant ou s'élargissant, étaient couverts d'une végétation élyséenne : le sycomore à la vaste ramure, le palmier, le mimosa aux tiges souples et noires, le cocotier, les lianes, le jonc, le roseau et une infinité d'arbres fruitiers formaient partout d'admirables bouquets sur lesquels les oiseaux commençaient à chanter, les insectes à bourdonner, les perroquets à crier.

Un troupeau d'antilopes passait au loin, sur un plateau herbeux, et le bassin, au bord duquel notre escouade avait planté sa tente, s'animait peu à peu.

Là vivaient, avec une centaine de crocodiles, vingt-cinq ou trente hippopotames de la plus belle venue, et si gras, que leur peau huileuse, tendue comme la peau d'un tambour, semblait sur le point de crever.

Chacun devait au moins peser trente à trente-cinq quintaux.

Les uns plongeaient et remontaient à la surface de l'eau, nageaient avec une agilité surprenante, jouaient entre eux; les autres mangeaient tranquillement, le corps entièrement immergé, des plantes aquatiques : lotos, nénuphar, ombak, papyrus ou quelque racine arrachée au fond du lit du fleuve.

Un de ces derniers avait pêché, sans le vouloir, en remontant, un petit cyprin doré qui s'ébattait dans la cavité de son front aplati, attendant sans doute impatiemment l'instant où l'amphibie replongerait pour regagner la pleine eau.

Une demi-douzaine étaient étendus sur une berge marécageuse, levant de temps en temps la tête pour inspecter les alentours, poussant des grognements, laissant une compagnie d'oiseaux, qui devaient être des amis, se promener, sautiller, voleter sur leur dos, enlever de leur peau les sangsues, les insectes, la vermine, qui y adhéraient.

L'hippopotame, le plus massif des mammifères terrestres, paraît être, plus encore que l'éléphant et le rhinocéros, un reste des âges antédiluviens. Les naturalistes s'accordent à voir en lui le béhémoth de la Bible, et ce verset du livre saint leur donne à peu près raison : « Voici maintenant le béhémoth que j'ai créé avec toi, dit l'Eternel à Job; il mange l'herbe comme un bœuf; ses os sont comme de fortes pièces d'airain; ses cartilages sont comme des barres de fer; il dort sous les arbres ombreux, couvert de roseaux dans les marais; les forêts l'enveloppent de leur

ombre ; les saules du torrent l'entourent. Voilà qu'il absorbe le fleuve ; il semble qu'il engloutirait le Jourdain dans sa gueule. Il le prendrait avec ses yeux ; son nez passerait à travers tous les piéges. »

L'hippopotame est considéré par les Africains comme un être surnaturel, un envoyé de l'enfer, souvent comme le diable lui-même. Les musulmans surtout l'ont en horreur et lui donnent un nom qui lui convient mieux que l'appellation grecque sous laquelle nous le désignons et qui signifie *cheval de rivière* ; ils le nomment *buffle de rivière*.

L'hippopotame et le buffle ont, en effet, beaucoup de points de ressemblance : tous les deux sont lourds, épais, ont la tête quadrangulaire, aiment les rivières, les marais, la vase, et sont également dangereux.

Les habitants des marais Pontins appellent le buffle : *animalaccio*, gros, méchant et vilain animal ; c'est à peu près ce que les Africains disent de l'hippopotame.

Cet amphibie, qu'on trouve encore abondamment dans tous les lacs, dans tous les fleuves de l'Afrique centrale et méridionale, parfois à l'embouchure de ceux-ci, car il s'accommode des eaux salées comme des eaux douces, et on en a vu traverser des bras de mer pour se rendre dans des îles distantes de vingt à trente milles du continent, est, ainsi que le crocodile, dont il partage l'habitat, un animal d'une étrange singularité : sa tête est démesurément large ; elle a des trous, des bosses, de petites oreilles, des yeux qu'un voyageur a comparés aux lucarnes d'une chaumière hollandaise, des narines obliques, une lèvre supérieure pendante et recouvrant une bouche, un gouffre dont l'intérieur, a écrit un savant, paraît une masse de viande de boucherie, bouche armée de canines recourbées, démesurément longues, ne faisant pas, malgré cela, saillie hors du museau. Son corps, gros et lourd, est porté sur des jambes si courtes, que le ventre touche généralement à terre. Chacun de ses pieds a quatre sabots réunis par des membranes. Sa peau, de trois à quatre centimètres d'épaisseur, couverte de quelques soies éparses sur la tête et la queue, dont la longueur ne dépasse pas cinquante centimètres, est brun rougeâtre, quand il est hors de l'eau, et bleu sombre, ardoisé quand il est au fond de l'eau.

L'hippopotame recherche, de préférence, les rivières, les lacs bordés de prairies, de riches forêts, où il sera assuré d'avoir toujours une abondante provende, car sa voracité est inouïe ; il ne mange pas, il engloutit. Quand il approche des lieux habités, il devient un fléau pire que les nuées de sauterelles. En une nuit, quelques hippopotames dévasteront une immense plantation, détruisant encore plus qu'ils ne mangeront, à l'instar des singes, se roulant sur les moissons, lorsqu'ils seront repus, et ne se retirant qu'après la ruine complète de la culture.

Que des indigènes, dépourvus d'armes à feu ou armés de mauvais fusils, les dérangent dans leur œuvre de destruction, ils se précipiteront sur eux avec furie, les broieront entre leurs mâchoires formidables et les fouleront ensuite aux pieds.

L'hippopotame ne craint ni l'homme, ni les autres animaux ; aucun, du reste, ne le provoque : il est donc particulièrement dangereux et, par cela même, l'objet d'une persécution à outrance et continuelle.

Les noirs de l'intérieur de l'Afrique le chassent à peu près comme on chasse communément la baleine, c'est-à-dire en faisant pleuvoir sur lui une grêle de harpons, de lances, de javelots.

Anderson a raconté, *de visu*, ce genre de chasse dans ses *Voyages* ; nous lui emprunterons le principal passage de son récit : « Arrivés au rendez-vous, tout étant parfaitement en ordre, les canots nécessaires à la chasse sont placés sur un radeau ; les hommes montent auprès et descendent la rivière en se laissant flotter sans bruit, au cours de l'eau. On ne trouve pas des hippopotames partout, mais seulement dans certains endroits. Quand on approche des retraites favorites de ces animaux, les chasseurs se mettent aux aguets pour découvrir leur présence que décèle, soit leur souffle bruyant, soit les jets d'eau de leurs naseaux, soit l'agitation de l'eau. Une fois que leur position est reconnue, les chasseurs les plus intrépides et les plus habiles saisissent leurs harpons, les autres se préparent à lancer les canots en cas de réussite dans l'attaque. Tous ces apprêts se font silencieusement ; personne ne parle qu'à voix basse, tout le monde est sur le qui-vive. Le souffle des hippopotames se fait entendre plus distinctement ; on tourne un coude de la rivière, on voit flotter des masses informes qui ressemblent plus à des roches à moitié noyées qu'à des êtres vivants ; elles disparaissent pour se montrer de nouveau. Le radeau s'avance sans bruit avec son noir équipage excité au suprême degré ; enfin, il arrive au milieu du troupeau qui paraît complétement inconscient du danger. Un des hippopotames nage entre le radeau : c'est l'instant critique ; le harponneur le plus proche se dresse de toute sa hauteur, et aussitôt, le fer du harpon disparaît dans le flanc de l'animal qui, se sentant blessé, plonge rapidement. Mais ses efforts pour échapper sont vains. La ligne, le manche du harpon, peuvent se casser, le fer, lui, demeurera dans la blessure. Dès qu'un hippopotame est harponné, des chasseurs sautent dans un canot et vont enrouler la ligne du harpon au tronc d'un arbre, sur la rive ; de là, ils essayent de haler leur proie ou la fatignent, comme un pêcheur fatigue un saumon. Si le temps manque pour cette opération, ligne et bouée sont jetées à l'eau, l'animal nage et plonge à sa fantaisie, les autres canots sont immédiatement lancés contre lui, et chaque fois qu'il remonte à la surface de la rivière pour respirer, une grêle de javelines l'assaille. Il n'est pas rare alors de voir l'hippopotame, exaspéré par la douleur, se précipiter sur les canots, les renverser avec sa tête ou les retourner avec ses défenses et couper en deux, d'un seul coup de sa puissante mâchoire, tout chasseur nageant à sa portée. »

On croirait presque assister ici à une chasse au cachalot. De fait, il y a plus d'un rapport entre ce grand cétacé et l'hippopotame, et, s'il nous était permis de pousser plus loin la comparaison, nous ajouterions que la baleine a aussi son analogue dans l'éléphant.

Le harponnage n'est généralement en usage que chez les peuplades privées d'armes à feu, car il n'est rien de mieux, pour venir à bout de l'hippopotame, qu'une bonne carabine bien dirigée.

Sous ce rapport, nos chasseurs n'avaient rien à désirer. Lamouroux ayant convenablement fait les choses.

Une couple d'hippopotames s'approchait des embarcations amarrées, nous l'avons dit, près du campement, les flaira, regarda avec étonnement la tente dressée sous laquelle les matelots, Pouillouse et Philistin, a

plat ventre, les examinaient, et retourna vers la rive opposée où se trouvait le gros de la bande.

— Y a-t-il du danger? demanda Philistin, médiocrement rassuré à cette vue.

— Non, repartit à mi-voix Lamouroux, l'hippopotame est inoffensif.

— Pourtant, j'ai lu...

— Des contes; vous allez en juger.

Tout le monde se leva.

— De la prudence et pas de bruit, fit Pouillouse, c'est l'essentiel. Lamouroux et moi nous allons monter dans la première chaloupe avec trois lamaneurs; M. Philistin et Phosphate embarqueront dans la seconde, également avec trois hommes; la troisième sera pour les autres matelots. Ceux qui rameront n'ont pas besoin de s'embarrasser de leurs fusils; qu'ils prennent seulement leurs revolvers et des harpons. Je donnerai le signal de l'attaque. Dès que vous verrez l'animal blessé, mettez le cap sur lui et criblez-le de projectiles, il passera promptement de l'autre bord. Une fois le premier amphibie tué, le reste ira comme sur des roulettes, et tous les ratapias qui balandent là-bas seront ce soir remorqués là sur le sable, et demain sur *le Sapajou*. Allons, hop!

Sur le fleuve. Dessin de Vierge.

— Arrêtez !... cria Phosphate, l'œil hagard et en serrant convulsivement le bras de Philistin.

— Etes-vous fou? dit celui-ci, lui mettant vivement la main sur la bouche.

— N... non... je ne suis pas fou, poursuivit le chimiste avec exaltation; je sais tout... j'ai tout entendu!...

— Quoi?...

— On v... veut... nous... a... a... ass...

— Ah çà, cornes du diable! Vous tairez-vous! fit Pouillouse entre ses dents et après avoir échangé un regard rapide avec son complice.

— Mi... mi... sé..., continua de même Phosphate.

— Le malheureux aura eu hier une insolation, interrompit brusquement Lamouroux en se jetant entre le chimiste et Philistin; c'est la fièvre qui le fait divaguer...

— Di... vaguer! hurla Phosphate indigné.

— Assez! fit Pouillouse avec un éclair terrible et en portant la main à la crosse d'un de ses revolvers.

— J... je pa... parlerai!... persista Phosphate.

— Au nom du ciel! Cher ami?... supplia Philistin, ne comprenant pas plus que les matelots cet incident.

— Fièvre ou non, je ne permettrai pas que M. Phosphate compromette notre entreprise et nos vies, renverse nos espérances les plus chères, nous ruine par ses sottises, articula Pouillouse d'un air menaçant;

qu'il reste à terre, s'il a peur; mais avant tout qu'il se taise, ou je lui brûle la cervelle !

— Capitaine !... dit Philistin.

— Cocardier, continua Pouillouse, appelant un matelot qui semblait être une de ses créatures, garde ce terrien, et s'il ouvre le panneau, casse-lui la tête.

Le matelot prit ses revolvers et se posa en face du chimiste qui blêmit, trembla de tous ses membres et perdit instantanément la parole.

Philistin, ému, voulut intervenir; Lamouroux l'entraîna en lui disant à l'oreille d'être sans crainte, et Pouillouse donna l'ordre d'embarquer.

Cette scène rapide s'était passée entre cuir et chair, sauf en ce qui concernait le chimiste, de sorte que si les amphibies avaient pu un instant être surpris, ils n'avaient pas eu le temps d'être effarouchés.

On embarqua, suivant l'ordre fixé précédemment : Pouillouse et Lamouroux dans la première chaloupe, Philistin dans la seconde avec trois rameurs, puisque Phosphate était cloué à terre, les autres matelots dans la troisième, et l'on s'éloigna doucement de la rive.

— Hélas, gémit, *in petto*, Phosphate en voyant les embarcations gagner le large et les chasseurs apprêter leurs armes, il va au supplice; et après lui, ce sera mon tour !...

Pouillouse et Lamouroux, comprenant que Phosphate

La chasse. Dessin de Vierge.

avait pénétré leur projet, les avait entendus discourir un soir sur le bâtiment, ne se troublèrent point pour cela; ils pensèrent seulement l'un et l'autre : « il faut précipiter le dénoûment. »

Leur intention avait d'abord été d'attaquer les premiers un hippopotame, de l'exciter, de le rendre furieux et de s'arranger de façon à ce qu'il se ruât sur la chaloupe de Philistin et de Phosphate, au lieu de se ruer sur la leur. Au fond, c'était simple, étant donnée surtout l'habileté que devait certainement avoir Pouillouse à manœuvrer; aussi s'en tinrent-ils là, malgré le contretemps qui venait d'empêcher l'embarquement du chimiste. « Nous saurons bien retrouver cette vieille carcasse, grommelèrent-ils en prenant place dans leur canot; commençons toujours par expédier celui que nous tenons. »

Les chaloupes avançaient lentement et sans bruit; le soleil se levait; la forêt s'animait; les amphibies nageaient avec une étonnante légèreté, plongeant, remontant, se retournant agilement, descendant au fond du lit du fleuve et y restant parfois jusqu'à cinq minutes, le maximum du temps qu'ils peuvent demeurer sous l'eau, puis reparaissant avec quelque touffe de plante aquatique qu'ils avalaient, la tête seulement hors du

fleuve. Les chaloupes ne les effrayaient guère, car ils les regardaient sans interrompre leurs jeux et leurs plongeons.

L'un d'eux, le plus gros peut-être, mangeait tranquillement une gerbe d'herbes de toute sorte qu'il avait déposée sur l'eau, devant lui ; des tiges de plantes pendaient de chaque côté de sa bouche, leur suc verdâtre, mêlé à une salive visqueuse, coulait de ses lèvres épaisses, il rejetait et avalait de nouveau des pelotes d'herbes imparfaitement mâchées, ses défenses apparaissaient dans toute leur longueur chaque fois qu'il ouvrait son horrible gueule et ses yeux, immobiles et sans expression, fixaient stupidement les chasseurs.

C'est celui-là que choisirent Pouillouse et Lamouroux.

Quand leur chaloupe, qui formait l'avant-garde, se trouva à trente pas de lui, ils épaulèrent leurs armes et firent feu.

L'hippopotame, atteint de deux balles qui se logèrent dans la peau, entre le nez et les oreilles, plongea rapidement, mais pour reparaître, peu après, à proximité des autres embarcations.

Ses congénères regardèrent l'ennemi et cherchèrent à comprendre comment s'était produit le bruit qu'ils venaient d'entendre.

Excité par l'odeur de la poudre et les entraînements irrésistibles de la chasse, entraînements qu'il avait subis même en tirant des lapins autour de Paris, Philistin mit en joue la bête et lui enleva le bout de l'oreille droite.

Les autres matelots tirèrent également. Un seul lança avec vigueur et sûreté un harpon qui s'enfonça jusqu'au manche dans le flanc du monstre.

Cette fois, la blessure était sérieuse ; l'animal plongea et remonta de l'autre côté de la chaloupe, couvrant celle-ci de sang à chaque expiration.

Huit ou dix coups de feu, dont aucun ne produisit de désordres graves, tellement sa peau était épaisse, lui firent faire une nouvelle immersion : mais il reparut aussitôt à pic, rendu furieux par les douleurs que lui causait le harpon, bondit sur l'eau, jetant ses pieds postérieurs en arrière, produisant des vagues aussi grosses que celles soulevées dans une rivière par les aubes d'un bateau à vapeur, se rua, la gueule ouverte, sur l'embarcation de Philistin, la culbuta, saisit entre ses canines un de ceux qui la montaient, le broya, et laissant les autres se débattre dans l'eau, alla mourir sur un banc de sable où ses frères et amis s'étaient rassemblés comme pour discuter sur ce qui se passait.

A l'instant où il retournait l'embarcation, une exclamation de terreur jaillit de la berge, les matelots des autres chaloupes poussèrent un « Ah ! » strident et ils nagèrent énergiquement avec leurs avirons pour se porter au secours des naufragés en détresse.

Ceux-ci étaient trois, puisque l'un venait d'être tué, trois affolés, se débattant dans le fleuve, appelant au secours, déjà à moitié suffoqués par l'asphyxie.

L'une des barques arriva à leur aide, distançant de plusieurs longueurs celle de Pouillouse et de Lamouroux, et en recueillit deux à son bord.

Le troisième naufragé, plus éloigné de dix brasses, manqua l'amarre qu'on lui jeta parce que, à ce moment, il se retourna vivement, comme s'il eût eu peur de quelque chose derrière lui.

On lui relança l'amarre et il avança la main pour la saisir ; mais alors un tremblement convulsif agita son corps, ses yeux s'ouvrirent avec une expression indéfinissable de terreur, sa bouche se contracta horriblement, un cri aigu s'échappa de sa gorge, il leva les bras en l'air et s'enfonça graduellement dans l'eau.

Les matelots, blêmes et muets d'épouvante, demeurèrent pétrifiés devant la place où le malheureux venait de disparaître.

C'était un crocodile qui opérait une diversion en faveur de ses camarades les hippopotames en prélevant une dîme sur les chasseurs.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ARMAND DUBARRY.

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

### VI. — LE TRÉSOR.

Si vous me demandiez compte de mes journées, je vous dirais que je les laissais passer au milieu des courses les plus charmantes dans les bois, la lande et les environs. Mes esclaves fonctionnaient parfaitement : nos larves étaient bien soignées, les bâtiments entretenus en bon état, la saison douce et clémente, jamais je ne fus si heureux, aussi chaque matin imaginai-je une excursion nouvelle.

C'est ainsi que je découvris les *fourmis charpentières*, que je ne connaissais pas, et auxquelles on donne, je crois, le nom latin de *formica fuliginosa*. Leurs travaux sont merveilleux et bien autrement considérables que ceux de plusieurs autres insectes charpentiers que j'avais vus à l'œuvre ; et cependant, de même que les guêpes et les abeilles charpentières, elles n'ont pour outils que leurs mandibules. Mandibules toutes simples et qui n'approchent cependant ni de la construction de la tarière ou lime des *Cicadées*, ni de la scie des *Tenthrédinés*.

Ces petites charpentières ont l'air, au contraire de nous, d'être un peuple de nature inférieure et qui ne trouve de plaisir qu'à travailler. Elles sont dans un mouvement perpétuel : il est vrai que la vie doit être si pénible pour elles, que je ne puis que les plaindre de s'entêter à se cacher comme elles le font dans le bois des arbres, au lieu de se faire bâtir un palais au grand air par des esclaves asservies.

Je m'approchai de la porte, histoire de parcourir l'intérieur de ce logis d'une nouvelle espèce. Je n'avais aucune mauvaise intention, mais voilà une sentinelle qui me barre le chemin. Ce serait une erreur de ne pas les croire courageuses et fortes pour leur taille.

Comme je ne voulais pas lui faire de mal, je la prends délicatement par la taille et, la faisant passer par-dessus ma tête, je la jette tout bonnement derrière moi... Ah bien ! ce fut alors l'occasion d'un tapage infernal. En

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

moins de rien, j'en avais dix, vingt sur les bras! Au loin le rappel battait, je vis bien que j'allais avoir toute la séquelle après moi...

Je voulus parlementer : impossible; ces forcenées parlaient un patois informe et n'entendaient pas raison. Je ne pouvais pas, décemment, reculer devant de tels pygmées avant d'avoir vu ce que je voulais voir. J'en pris donc, un peu brusquement, une demi-douzaine, l'une après l'autre et les envoyai, à la volée, rejoindre la première...

J'avançais toujours au milieu de la multitude qui me pressait de toutes parts et j'atteignis ainsi le fond du vestibule, mais là, une amère déception m'attendait... la porte était trop petite pour moi!...

Ce n'est pas étonnant, ces peuples bornés n'ont pas l'habitude de recevoir des gens de notre importance!

Je rétrogradai donc noblement, non sans avoir jeté un coup d'œil prolongé sur l'intérieur de l'habitation par la porte... et par les fenêtres du premier étage, auxquelles j'atteignais très-facilement.

Le peuple me suivit quelques pas en dehors de la souche du saule dans laquelle la république était établie, mais je m'arrêtai, et tous se hâtèrent de rentrer : ils craignent et le grand jour et le grand air. Néanmoins j'avais acquis quelques connaissances de leur organisation.

D'un côté, je découvris des galeries horizontales, mais le regard ne pouvait en embrasser longtemps le développement, parce que les murs suivaient la direction circulaire des couches du bois, et, d'un autre côté, parce que les galeries parallèles étaient séparées par de très-minces cloisons n'ayant de communications entre elles que par de rares ouvertures ovales. Je dois avouer que ces travaux étaient remarquables par leur délicatesse et leur légèreté.

Au premier, j'avais eu le temps d'apercevoir des chambres séparées, faites dans les galeries au moyen de petites cloisons transversales élevées çà et là. Je vis des portes préparées par un trou rond encaissées entre deux piliers découpés dans le mur. Mais, plus loin, les sculpteurs étaient à l'œuvre : les piliers, à l'origine, courbés aux deux bouts, devenaient des colonnes régulières. Ce qui me sembla le plus remarquable à cet étage, c'est la manière dont sont ménagés les piliers qui doivent le supporter et qui sont pris dans les cloisons des galeries parallèles, que l'on réunit pour faire une grande halle.

Ce qui m'a étonné au dernier point, c'est que tout le bois que ces fourmis taillent est teint en noir, comme par de la fumée. D'où cela vient-il?... Ma foi, je n'en sais rien. Est-ce un gaz émané des fourmis? Est-ce une teinture fournie par leur salive?

Depuis quelque temps déjà j'entendais résonner des pas d'hommes autour de moi, car nous avons l'oreille si fine que nous les entendons, ainsi que les autres animaux, bien avant qu'ils puissent nous apercevoir. Je me retourne et j'aperçois deux hommes qui semblent chercher des yeux quelque chose dans le bois, regardant sur le sol, comptant un certain nombre de pas dans des directions différentes.

— Peste soit du vieux podagre, dit l'un, il avait perdu la tête de frayeur, et nous ne retrouverons jamais rien!...

— Qui sait! reprend l'autre, il n'était pas si sot que vous le croyez...

— Peuh! prendre pour indice un arbre, c'est déjà stupide... Il peut être coupé... mais ne pas le marquer, ne pas le désigner d'une manière sûre, c'est insensé!

— Le fait est...

— Où veut-il, à présent, que nous trouvions son arbre?...

— C'est vrai,... cela n'est pas facile...

— Pas facile!... Impossible!... voulez-vous dire! Il y en a dix ici, qui répondent au signalement voulu.

— Remuons un peu ces buissons...

— Ah!!!...

— Quoi?...

— Le tabis!!!...

— Quel tabis?

— Le voilà!!! Les fourmis l'ont amené à la surface du sol!!!

— Quelle chance!...

Je me hâtai de rentrer à la fourmilière, car le soir arrivait à grands pas, mais le repos ne vint point pour moi.

A peine la nuit fut-elle faite, que des coups violents éveillèrent les échos des bois, notre maison volait en éclats, la pelle et la pioche fouillaient notre belle construction si laborieusement élevée... Les larves chargées sur nos esclaves furent le précieux bien qu'on chercha à sauver.

Vous eussiez vu nos fidèles esclaves courir de tous côtés, au milieu de la nuit, s'aidant les unes les autres, s'efforçant de mettre en lieu sûr l'espoir de notre [illegible]. Oh! la terrible nuit!... Quel lamentable spectacle que ces pauvres insectes fuyant éperdus sous les rayons blafards de la lampe des chercheurs!

— Ah! les maudites fourmis! disait l'un, comme elles mordent!

— Plains-toi donc! sans elles, tu n'aurais jamais trouvé notre affaire.

— C'est égal, elles pincent comme des diables. Au fait, qu'est-ce que cela leur importe la monnaie du grand-père!...

— Mais leur nid que tu bouleverses, leurs larves que tu détruis...

Bientôt, sous les éclats de la lanterne, sortirent de terre, au milieu d'une magnifique nappe de damas or et soie cramoisie, une cassette et des vases d'or [illegible] admirablement ciselés... Tout cela brillait dans l'ombre noire du bois et de la nuit, c'était splendide!

— As-tu la clef?

— La voilà, frère!

— Donne!... Par Dieu, grand-père avait eu une fameuse idée de la laisser dans sa chambre avec son manuscrit.

Il ouvrit la cassette, l'or et les diamants ruisselaient sous ses doigts.

— C'est bon, referme-la et partons!...

Ils refermèrent précipitamment la cassette, enveloppèrent le tout dans la nappe de tabis, puis la nappe elle-même dans un de leurs manteaux, éteignirent la lanterne et disparurent dans la lande.

VII. — LES ERMITES.

Le lendemain matin, je me trouvai dans un [illegible] antique de Rochefort, où les deux frères [illegible] très.

Enveloppé la nuit dans la nappe de tabis, je ne savais pas de me [illegible] : [illegible] laissé emporter, m'abandonnant [illegible], et c'est là le commencement de mes voyages.

J'étais à Rochefort, tout voisin de la préfecture, et dès que les chercheurs de trésor eurent déposé leur fardeau dans une chambre où ils l'emportèrent, je sortis de ma cachette et me hâtai de gagner un endroit abrité où je pusse prendre quelque repos. Je trouvai un excellent refuge dans le coffre à bois sur lequel le tabis avait été déposé contenant son précieux dépôt.

Cependant une odeur singulière, perceptible seulement pour nos organes délicats, me semblait remplir toute la pièce : et j'entendais autour de moi comme un frémissement particulier accompagné de petits coups répétés qui me donnèrent beaucoup à penser. Dans quel coupe-gorge étais-je tombé?

Je m'assoupis, néanmoins, appuyé à une bûche, et je ne sais si je rêvai, mais il me sembla que j'entendais couler quelque chose ou passer quelqu'un dans la bûche, comme si son intérieur eût été habité. Je me promis d'examiner le lendemain ce qui avait pu me causer cette singulière illusion, et finis par m'endormir tout à fait... non sans avoir longtemps attendu le silence de la nuit; silence qu'on sent venir, monter, à mesure que l'ombre devient plus complète. Ce fut tout le contraire : plus la nuit se fit, plus le bruissement, le frôlement s'accentua, non-seulement dans la bûche à laquelle je m'appuyais, mais encore dessus, dessous, tout autour de moi...

Au jour, tout s'assoupit et devint silencieux!

C'était le moment de m'enquérir de la cause de ce que j'avais entendu. Je courus, j'inspectai; je ne vis rien... rien! Partout cette odeur de bêtes que j'avais sentie la veille! Enfin, je sortis du coffre à bois et, remontant sur la fenêtre, je profitai d'un pied de vigne pour descendre commodément dans le jardin. J'y fis un abondant déjeuner de quelques fruits tombés... mais toujours l'odeur que j'avais remarquée me poursuivait...

Cependant je ne voyais rien d'extraordinaire. Je résolus de descendre dans de belles caves dont l'escalier s'ouvrait devant moi.

— Ça des caves? me dis-je en avançant avec précaution; ce sont des grottes naturelles! Je vois des stalactites, et voici, le long du mur, des colonnettes engagées de matière calcaire...

J'examinais curieusement ces sortes de pilastres, quand mon oreille y perçut le même bruissement que dans la bûche de la boîte au bois... Je reculai vers un coin sombre pour m'arrêter à réfléchir. Comme j'en approchais, je vis s'élever devant moi une fourmi — je la reconnus de suite — mais d'une espèce différente de toutes celles que je connaissais jusque-là dans le pays.

— Qui vive? me dit-elle.

— Ami! répondis-je.

— Ami? Tu es fourmi, cependant?

— Oui, *Polyergue rougeâtre*; et toi?

— Moi, *Termite Lucifuge*...

— Ah! ah! J'ai entendu parler de vous...

— C'est bien... Que viens-tu faire ici?

— Je me promène et ne veux vous attaquer en aucune façon.

— Tu as bien raison. Regarde seulement mes pinces, elles te couperaient en deux comme un sabre coupe un navet. Tu dois voir que je suis un soldat de la termitière et que je suis plus fort que toi...

— Qu'est-ce que cela me fait? Si vous m'attaquez, vous me couperez en deux probablement; mais vous ne m'empêcherez pas de vous inoculer au même moment mon acide, et vous en mourrez demain! Ne vous y frottez donc pas! Voulez-vous, au contraire, me recevoir en ami? Je voyage, je m'instruis, je suis inoffensif et peux vous donner quelquefois un coup de main ou un conseil.

Le sabre obéissant. Dessin de Mesnel.

— Moi!... je me moque de ce que tu peux valoir. Je suis un soldat, et, comme tel, je n'ai point à raisonner sur le que, le qui ou le pourquoi. Je suis un sabre obéissant, voilà tout! et je m'en fais gloire!...

— Sabre obéissant, tu me donnes une furieuse envie de visiter ta nation; n'existe-t-il donc pas une autorité chez vous, à laquelle tu puisses soumettre ma demande?

— Si, le grand conseil.

— Eh bien, sabre obéissant, mon ami, va lui demander, pour un philosophe, la permission de visiter votre république..... C'est mon plus cher désir.

— Soit, attends-moi ici! Et surtout ne t'éloigne pas, il pourrait t'arriver malheur! Il y a des sentinelles partout, et toutes n'auront pas tant de patience et de bon vouloir que moi...

— Merci du conseil.

Il disparut. Je m'assis et l'attendis, assez intrigué de la tournure que prenaient les choses, étudiant un peu le terrain autour de moi et décidé à m'enfuir rapidement si la négociation ne réussissait pas. Je prévoyais que mon ami le Sabre obéissant me tomberait dessus avec un ensemble parfait.

Il n'en fut rien. Au contraire, permission de visiter me fut octroyée de la meilleure grâce. On m'invitait même à présenter une requête au couple royal, et l'on adjoignit au Sabre obéissant un autre Sabre encore plus gros et plus solide pour m'accompagner partout, afin qu'entre ces deux Sabres je ne courusse aucun danger de la part de la populace.

— Quand vous voudrez, seigneur, me dit le premier Sabre en s'inclinant :

— Peste! pensai-je en moi-même, nous ne nous tutoyons plus! C'est tout à fait grand genre! ce que c'est que la faveur!...

Nous tournons la colonne voisine et, dans le coin le plus noir, j'aperçois une porte qui s'ouvre ; j'avance... Cette porte, c'est la tête monstrueuse d'un soldat qui la forme, et qui, fermant le trou, est de la même couleur que le mur environnant, et rend impossible de dehors et dans l'ombre de rien distinguer. Le soldat retire sa tête. Nous entrons...

Nous sommes dans une magnifique galerie d'au moins un centimètre et demi de haut, longue à peu près d'autant, polie comme du silex et bâtie en mortier superbe. Partout autour de nous un peuple immense, montant, descendant en ordre, sans trouble, les uns à droite, les autres à gauche. C'est ainsi que nous arrivâmes à une place spacieuse : plusieurs ouvertures régnaient au pourtour et donnaient accès dans [illegible] cieuses pour contenir trente à quarante ouvriers. J'entrevoyais, au fond de ces pièces, encore d'autres portes très-basses, qui donnaient évidemment accès dans d'autres appartements intérieurs ; cette fois, ces

La reine des termites. Dessin de Mesnel.

portes étaient beaucoup plus basses, mais toujours larges, et cinq ou six ouvriers pouvaient partout passer de front.

A peine mes gardes du corps furent-ils entrés sur la place, qu'ils commencèrent à se trémousser de tout leur corps et à frapper le sol de leurs pinces. Aussitôt tous les termites présents firent comme eux, agités de trémoussements et frappant la terre de leurs mandibules.

Je reconnus, à ce moment, le frémissement et les petits coups que j'avais entendus au commencement de la nuit.

De tous côtés, autour de nous, c'était une activité fébrile qui semblait pousser les individus. Personne au repos, tout le monde travaillant, mais partout ce travail organisé sans trouble, sans embarras : je reconnus que là, comme chez nous, chacun savait ce qu'il avait à faire et l'accomplissait en conscience.

C'est d'autant plus méritoire chez ce peuple, que les termites ne sont point de la même espèce que nous, ni même du même genre, ni même de la même famille : c'est ce qui m'explique pourquoi leur odeur m'était pénible et m'avait si désagréablement frappé. Les termites sont d'un *ordre* voisin, mais différent du nôtre. Nous, nous appartenons aux *Hyménoptères*, avec les abeilles, les guêpes, les frelons, etc. ; eux, appartiennent aux *Névroptères*, avec les demoiselles, le fourmi-lion, notre ennemi, et bien d'autres...

Cependant nous montions toujours, de galerie en galerie, de chambre en chambre, et la promenade ne

semblait pas près de finir ; mes gardes du corps marchaient à mes côtés avec la régularité de balanciers de pendule : ils allongeaient les jambes et me fatiguaient horriblement.

— Cher Sabre obéissant, dis-je à mon compagnon, le soldat qui trottait toujours, altière, à mes ... vous plaît ? A force de marcher au milieu de l'obscurité presque absolue où nous sommes, je perds le sentiment des distances. Il me semble cependant que nous avons dû parcourir plusieurs kilomètres ; je me sens écrasé...

— Vraiment, mon ami Polyergue ! vous n'êtes cependant pas au bout de vos peines. Nous pourrions trotter trois jours comme nous le faisons, que vous n'auriez pas encore parcouru tous nos domaines...

— Grand Dieu ! mais où allez-vous donc ?...

— Ah ! visiteur curieux, persuadez-vous bien qu'il y a la même différence entre une fourmilière et une termitière que, chez les hommes, entre une chaumière et une cathédrale.

— Vous êtes modeste.

— Je suis juste, tout au plus. Songez que nous occupons toute la préfecture depuis le haut jusqu'au bas. Toutes les poutres, tout ce qui est bois dans l'hôtel, est maintenant notre domaine. Nous avons même, comme ici, rencontré des aubaines imprévues qui nous ont permis de nous créer de spacieuses chambres de réunion. Nous sommes ici dans le carton n° 16 des archives du département, et...

— Quelles belles voûtes !

— N'est-ce pas ?... Oh ! c'est que nous savons parfaitement nous arranger. Nous avons mangé tout l'intérieur des paquets, et, ce que nous avons laissé, c'est l'enveloppe extérieure et le bord des feuillets pour nous tenir cachés ; car vous savez que les hommes nous ont baptisés *Lucifuges*. Ils ont eu raison, car nous ne pouvons pas souffrir la lumière.

— Vous trouvez tout à la fois, ici, le vivre et le couvert.

— Certes. Malheureusement cette belle provision tire à sa fin. Dernièrement, nous avons découvert, au fond d'un des cartons en exploitation, des crayons. Ma foi ! nous les avons mangés : bois, mine et tout... C'était fort bon !

— Je le crois.

— Chut ! taisez-vous... Il est inutile de causer une émeute de curiosité dans le sanctuaire où je vous conduis. Au milieu de nos gardes du corps, vous passerez à peu près inaperçu et j'aurai rempli mon mandat.

En ce moment, nous nous mêlions à une grande foule de peuple que je pouvais estimer à plusieurs milliers d'individus au moins : ils tournaient tous dans le même sens autour d'une admirable et énorme salle bâtie dans un des plus grands cartons. C'était la chambre de la reine, de la mère, comme vous voudrez !

Le spectacle le plus étrange se présenta alors à mes yeux ; il n'était pas sans analogie avec ce qui se passe chez nous, mais dans des proportions si gigantesques, que j'en demeurai frappé de stupeur ! Au milieu de la chambre gisait un être immense, incroyable, dont la tête, le corselet, me semblèrent assez semblables à ceux des autres termites, mais dont l'abdomen était prodigieux, indescriptible... La reine était déjà vieille, d'après ce que j'appris, et, comme son abdomen grossit sans cesse, celui-ci atteignait *quinze centimètres* de longueur !... Il était au moins *deux mille fois* plus gros que le reste de son corps !

Ce sont là des dimensions dont vous n'avez aucune idée, vous autres hommes. Votre constitution étriquée et non élastique ne vous rend pas capables d'un développement semblable.

Me comparant aux termites, je calculai que la reine devait peser autant que *trente mille* des ouvriers qui circulaient autour d'elle. Véritable montagne, elle a perdu ses ailes et ne peut faire un pas : elle est là, sur le ventre, ayant à côté d'elle le roi, qui a perdu ses ailes, lui aussi, mais n'a changé ni de forme, ni de dimension, et se borne à remplir les fonctions de mari de la reine.

Les travailleurs et les soldats font assez peu attention au roi, mais tous s'occupent de la reine. Les uns lui donnent à manger, les autres sont occupés à enlever sans cesse les œufs qu'elle pond sans interruption, et cette fécondité est, à mes yeux même habitués à ce spectacle, merveilleuse. D'où j'étais placé, je voyais, comme d'une sorte de tribune, que cet immense abdomen n'était qu'un vaste ovaire dont les branches multipliées renferment en si grand nombre les germes en voie de développement, qu'il s'en trouve toujours un de mûr.

A travers la peau amincie et devenue transparente, je voyais très-bien les canaux sans cesse animés de mouvements de contraction, tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Grâce à cette merveilleuse conformation, la reine pond, sans s'en apercevoir probablement, au delà de soixante œufs par minute, c'est-à-dire plus de *quatre-vingt mille par jour !*

Cela toutes les secondes, aussi régulièrement qu'une machine...

Cette myriade d'œufs, promptement recueillis par les travailleurs, est emportée dans des couvoirs. Il en sort bientôt des larves d'un blanc de lait qui sont soignées avec tout le talent des nourrices les plus dévouées. Ce que je trouvai de plus curieux, c'est que, en redescendant dans les caves où sont disposés ces couvoirs, j'aperçus que les parois des murs étaient préparées par les termites, ainsi que de vraies plates-bandes de jardin, en vue de la nourriture de leurs larves.

Grâce à la chaleur humide qui règne dans ces réduits et que les termites savent entretenir, partout poussent sur les cloisons, sur les murs, des champignons microscopiques, des moisissures qui forment un aliment spécialement approprié aux premiers besoins des enfants.

Si les termites appartenaient à la noble et intelligente nation des fourmis, je serais porté à croire qu'ils ont assez d'esprit pour semer eux-mêmes les champignons, et je me serais enquis de la manière dont ils s'y prennent.

Mais comment penser que des êtres qui appartiennent à une grossière famille dont les fourmis-lions font partie peuvent posséder les instincts épurés et nobles des agriculteurs ?

Quant aux évolutions des mâles, des femelles et des ouvrières, elles sont tout à fait semblables à ce qui se passe chez nous.

Aussi passai-je rapidement devant ces logements des termites de ces diverses catégories, et je parvins à regagner la porte sur l'escalier.

Arrivé là, le soldat-portier voulut bien retirer sa tête, et je pris congé de mon ami le Sabre obéissant, ainsi que de son compagnon. Je fus vraiment content de respirer un peu d'air frais sur l'escalier et de voir la lumière du jour en remontant dans le jardin, d'autant plus que la nuit allait venir bientôt et qu'il me fallait chercher à souper.

Hélas ! tout semblait dévoré dans le jardin ; je n'y trouvai donc pas grand'chose, même ce qu'il faut à une fourmi !...

Plus de fruits, tout avait été mangé pendant la journée par divers animaux, gros et petits. Que faire ? Se coucher sans souper...

Je m'y résignai... de force ! et me promis bien, le lendemain, dès l'aube, d'aller marauder sur le port, certain d'avance d'y faire ample curée.

### VIII. — LES CANCRELATS.

Le sucre ne manquait pas sur le port de commerce, car je me gardai bien d'aller perdre mon temps dans le port militaire : les boulets, les canons et le reste formeront toujours un piteux régal pour les fourmis ! Me voilà donc attablé aux environs de gros sacs qu'on chargeait et déchargeait autour de moi. Je m'étais mis à l'abri, près d'un des pieds de la balance, et là, j'attrapais toujours quelque bonne aubaine qui roulait des sacs pesés jusqu'à moi.

Cet état d'abondance dura plus d'une semaine. Par malheur, ce qui était vraiment fort désagréable, c'est qu'une grande quantité d'autres bêtes, attirées par le sucre, venaient me disputer ma nourriture et se montraient souvent si dangereuses pour moi, que j'abandonnai la place. Enfin, je découvris, dans une de mes courses, le passage par lequel les matelots arrivaient, apportant sur leur dos les gros sacs de sucre ; c'était une sorte de planche large qui passait au-dessus de l'eau. C'est ainsi que j'arrivai à la source même du sucre !

Quelle chance ! Là, du moins, j'étais en sûreté. Là, bien mieux, on peut manger *à bouche que veux-tu ?* Aucun besoin de se gêner : le sucre est partout ! La paroi elle-même de la chambre dans laquelle je me trouvais est tellement sucrée, qu'elle en est imprégnée : en la léchant, on vit !

— Allons ! Nous passerons quelque temps dans cette agréable résidence ! Après, nous verrons.

Et je m'installai là commodément, entre des objets arrimés avec soin, comme disaient les matelots.

C'est ainsi que je passai une quinzaine de jours sans être dérangé. A peine entendis-je marcher quelques hommes : la maison semblait tout à fait abandonnée ; mais, un beau matin, on fit un tapage terrible. Ce n'étaient que ballots, que barriques qui tombaient ou descendaient dans la chambre que j'habitais et l'encombraient de toutes parts. Vingt fois je manquai d'être écrasé !

Enfin, le bon Dieu eut pitié de moi et le calme se rétablit presque aussi complet qu'auparavant ; seulement, tout était plein et il ne faisait plus jour. Décidément, la place n'était plus tenable ; je résolus d'en changer. Que diable ! Je trouverai bien sur le port un asile où je jouirai, au moins, de chaleur, de lumière et même d'un peu de tranquillité...

Aussitôt dit, aussitôt fait ! Je me mets en route. J'avise une belle et grosse corde qui pendait ; je m'élance, la suis, et me voilà au jour en passant entre elle et la planche qu'elle traverse. Quelle belle lumière ! quelle bonne brise rafraîchissante ! Mais quelle singulière odeur !...

Où suis-je ?... Je n'en sais absolument rien.

C'était bien le cas de grimper à de grandes échelles qui montaient en l'air... Je le fis, et j'arrivai au sommet d'un mur de bois, d'où l'on voyait tout autour.

De l'eau !..... Rien que de l'eau !..... Partout de l'eau ! ! !

Ce devait être la mer...

Ma maison était un navire ! !...

Malheureux ! J'étais perdu à jamais pour la France. O mon pays ! ô ma patrie ! Mais quel remède ?...

Aucun ! Il fallait subir la mauvaise destinée que mon imprévoyance et mon étourderie m'avaient préparée. Allons ! le mieux encore est de faire *contre fortune bon cœur !...*

Vivent les voyages ! puisque je ne puis reculer.

Je me garai dans un coin, j'observai et j'écoutai.

Deux matelots causaient non loin de moi.

— Tu as été au Para, toi ?...

— Au Para ? me dis-je. Au Para ?... Qu'est-ce que cela peut être ?

— Pardieu ! c'est la quatrième fois...

— Ah ! répondit l'autre en faisant la moue...

— Mais, oui, ma vieille ! Même qu'on y est très-bien !

— Y a-t-y du rack ?...

— Il y a du rack.

— Ah !...

Et mon voisin fit encore la moue... Mais, voilà qu'il porte la main à sa bouche et en retire... Ce qui lui faisait faire une si belle moue ..

C'était sa chique, qu'il plaque philosophiquement sous le bordage, pour la retrouver au besoin...

— Et y a des fruits de toutes les couleurs... puisque c'est en Amérique...

— Ah ! c'est en Amérique...

Cette nouvelle me fit fuir immédiatement.

— Comment ! nous allons en Amérique ! dis-je ; en Amérique ! Imprudente, que vas-tu devenir ? Vit-on jamais fourmi s'engager dans des aventures semblables ?... et ne vas-tu pas perdre la vie au premier pas ? Quelle désastreuse équipée !... Enfin, il n'y faut plus penser... Le mal est fait. Songeons à nous mettre en sûreté...

Je m'acheminai vers la cale, car c'était là où j'avais été surpris par le départ du navire ; c'était là où se trouvaient les provisions qui m'avaient séduit ; c'était là où je pouvais espérer une nourriture abondante et en même temps une retraite capable de me cacher. Je furetai donc dans tous les coins pour trouver une demeure : mais, chose extraordinaire ! tous les coins étaient occupés... Partout je voyais d'horribles mandibules s'ouvrir à mon approche. Quel animal si hargneux était donc là ?...

Je me rabattis sur les fentes... Partout, partout, je rencontrais les mêmes mandibules menaçantes, surmontées des mêmes yeux féroces, qui me faisaient frissonner jusqu'aux moelles. Heureusement, pas un de ces êtres hideux ne bougeait. Désespérant de trouver mieux, je m'enfonçai dans la muraille du navire, à la place d'un petit clou qu'on avait arraché. J'y étais fort mal : la cavité était profonde, mais si exiguë, que j'avais été obligé d'y entrer à reculons. Ce fut ce qui me sauva.

A la nuit commença autour de moi un branle-bas incroyable, inimaginable... Le navire sembla s'animer : l'espace s'emplit de formes noires et brunes, hideuses, énormes, qui volaient lourdement, se heurtant aux murs et aux poutres, qui couraient comme des lévriers déchaînés le long des arêtes des poutrelles, et venaient, horreur! sentir et souffler à l'orifice de ma retraite...

Ils étaient là au moins une douzaine, gros, moyens, ou petits, se poussant, se glissant les uns sur les autres pour arriver à me dévorer des yeux ; ils allongeaient au dedans pattes, mandibules et antennes... et moi, je me reculais aussi loin que l'espace me le permettait.

Pendant ce temps, de gros animaux poilus rugissaient en galopant sur toutes les matières qui remplissaient le navire.

Ils se battaient affreusement, bousculant tout sur leur passage. Je n'avais jamais vu des animaux semblables; certains d'entre eux étaient presque aussi gros que nos voisins les lapins de la lande.

Ah! quelle horrible nuit! Combien de fois les terribles bêtes, se poussant avec une conviction féroce, avaient-elles avancé leurs griffes presque à me toucher!...

Je sentais que, si leurs serres m'atteignaient, c'en était fait de moi. J'étais arraché de ma retraite et croqué d'une bouchée. .

Quelles angoisses!

Enfin, le matin parut, et, avec lui, des matelots vinrent ouvrir un des panneaux qui fermaient la cale. Une brillante clarté inonda notre retraite et me rendit un peu de courage. Nous autres Polyergues ne savons combattre qu'au grand jour.

Avançant la tête avec précaution, je vis que toutes les bêtes puantes qui m'avaient si furieusement assiégé rentraient dans leurs fentes, leurs trous, se cachaient à l'abri du jour derrière tous les objets qu'elles rencontraient.

— Ah! elles ont peur du jour! dis-je : Moi, c'est le contraire; il faut profiter de cet avantage, il faut fuir... Fuir? où fuir?...

L'occasion est chauve, dit le proverbe : je me précipitai à toutes jambes au travers des obstacles; je volais!! Mais, au moment où je me croyais bien seul, un de ces animaux enragés saute du plafond sur les sacs où je courais de toutes mes forces, et se met à ma poursuite avec une vitesse surprenante...

— O Seigneur! Tous ne craignent donc pas le jour!...

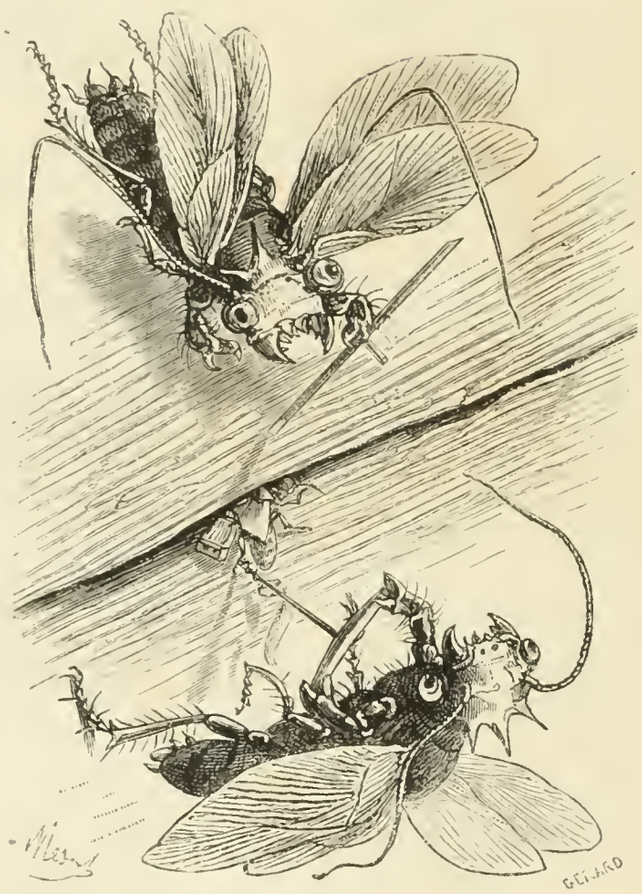
J'étais abasourdi.

Au premier moment, je désespérai de moi, je me sentis perdu, j'hésitai si je fermerais les yeux, attendant stoïquement la mort...

— Un effort de courage!!... Pourrais-je le faire?

— Oui!!... je le ferai. Il ne sera pas dit qu'un foudre de guerre chez les siens, qu'un hercule au grand cœur se laissera lâchement égorger comme un mouton!...

Cependant mon ennemi chevauchait sur ses grandes pattes et gagnait du terrain à vue d'œil... Dans mon trou j'étais, hélas! à l'abri; tous étaient trop larges pour pouvoir y pénétrer; mais à présent j'étais isolé, à découvert... et je fuyais à toutes jambes, quand, soudain, une fissure se rencontre devant moi. C'était la porte du panneau que les matelots avaient renversée sens dessus dessous. Comme elle était bombée, je m'y glisse et m'avance aussi loin que me le permettent et ma taille et ma frayeur.



Les cancrelats. Dessin de Mesnel.

Hélas! mon ennemi était bien plat, plus encore que je ne me le figurais... Il arriva très-près de moi, mais pas assez pour m'atteindre. Je me faisais si petit! J'étouffais, mais, jouant des coudes et des pattes, je fuyais toujours, lentement, mais enfin je m'éloignais. Lui, plus empêché que moi, perdait du terrain et d'ailleurs nous approchions des bords du panneau, sur lesquels frappait le plein soleil. Déjà je sentais la chaleur bienfaisante de l'astre du jour qui doublait mes forces.

Je sortis au galop sur le pont, et, voyant une porte entr'ouverte devant moi, je m'y précipitai.

Il était temps! La bête sortait de dessous le panneau...

Alors, elle retrouva ses ailes, auxquelles je ne pensais plus, fit un bond effroyable et me chercha, car, éblouie, elle m'avait perdu de vue...

J'avoue que je ne perdais pas mon temps! Au hasard, je montais le long du pied de la table qui me cachait à elle et, bientôt, je débouchais au milieu de papiers, de plumes, de crayons, sur le propre bureau du capitaine.

Horreur!... la bête était devant moi...

J'étais perdu, cette fois, quand un cure-dent en plume s'offrit à moi... M'y précipiter fut l'affaire d'un clin d'œil... J'étais du moins à l'abri...

Comment peindre les efforts désespérés du monstre pour me forcer à sortir de ma retraite?... Voyant qu'il avait beau me faire rouler avec ma prison transparente et que je n'en sortirais pas, il se mit à en ronger les extrémités coupées en biseau. Je voyais ses mandibules arracher des lambeaux à chaque extrémité... Ah! il y allait de bon cœur, le gredin!

Un bruit se fit entendre, mon ennemi s'envola...

Le capitaine entrait dans son cabinet. Il se mit à son bureau et, s'asseyant, appuya sa tête entre ses deux mains et se prit à songer. Pensait-il à sa mère, à sa fiancée, à ses plaisirs passés, à ses devoirs présents? Le savais-je?

Tout à coup ses yeux tombèrent sur moi.

— Une fourmi de France! s'écria-t-il, et, saisissant le cure-dent, il le tint devant ses yeux.

— Pauvre petite bête! Quelle idée t'a prise de venir avec nous au Brésil?...

— Tiens! pensai-je à part moi, c'est bon à savoir. Nous allons au Brésil...

— Par quel singulier concours de circonstances es-tu réfugiée dans un cure-dent de plume? Une poursuite, peut-être... Qui donc t'a poursuivie?...

Et, considérant les bords de mon cure-dent où mon terrible ennemi avait si vaillamment aiguisé ses dents :

— Les cancrelats!... Les affreuses bêtes! Maudite engeance! Oh! pauvre petite compatriote, je te défendrai : va! tu ne seras pas mangée par eux, n'aie plus peur!...

Alors, se levant, le bon capitaine atteignit un compotier de verre dans lequel il versa du sable bleu qu'il avait sur son bureau, mit par-dessus mon cure-dent, ajouta autour une ou deux pincées de sucre, quelques pruneaux. Cela fait, il replaça le couvercle de cristal, puis...

— Chère petite bête! dit-il alors, reste avec moi. En te voyant tout à l'heure sur ma table, j'ai songé à mes jeunes années. Demain encore, en te voyant, je penserai à cela!... Ah! la vie! quel triste passage!...

Dans un cure-dent. Dessin de Mesnel.

Le capitaine ouvrit brusquement la porte de sa cabine, et j'entendis ses pas s'éteindre en s'éloignant. .

J'étais prisonnier! ..

Mais, du moins, mon ennemi et sa terrible séquelle ne parviendrait jamais jusqu'à moi.

J'étais en sûreté!

De longs jours s'écoulèrent ainsi en compagnie de mon bon ami le capitaine, dont l'affection ne se lassa jamais.

Tous les matins il venait *causer avec moi*, ainsi qu'il le disait, mais en réalité causer avec lui-même et caresser de chers souvenirs.

Quel cœur d'or! quels admirables sentiments! Et aussi quels excellents repas!

En général, l'homme est un long, lent et lourd animal qui nous déteste et dont nous nous rions par notre nombre et notre adresse ; mais maintenant j'en connais un, dans le nombre, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est le capitaine Urbain.

En somme, la traversée fut admirable.

A peine un grain ou deux en varièrent un peu la monotonie.

Nous étions arrivés, et mon brave ami ne se départait pas de ses bons soins.

Une fois, cependant, il manqua à son rendez-vous ordinaire ; un jour s'écoula sans qu'il vînt renouveler mes provisions.

Un second jour s'écoula lentement, sans sa visite... Où était-il, mon Dieu?... malade?...

Un troisième jour passa... Mes provisions étaient épuisées.

Les reliefs que je dédaignais dans l'abondance, je les avais tous consommés! Plus rien!... Il viendra demain...

La faim me torturait..... Mourir! mourir! Ce mot me tintait lugubrement aux oreilles...

Et il ne vient pas!

Je contemplais, pour la centième fois, les alentours de ma prison de verre : partout le silence et le désert! lorsque, levant les yeux au plafond, il me sembla voir que le couvercle du compotier, placé un peu de côté, par mégarde, ne fermait pas exactement, et que je pourrais peut-être me glisser par l'ouverture...

Mais comment monter là?...

A l'œuvre! Il faut essayer.

Je pris, à brassées, les détritus de fruits qui remplissaient ma prison, queues en bois immangeables, pelures, pepins, épluchures sèches, dures comme le fer, et je les enchevêtrai. Je les accumulai de la manière qui me sembla la plus solide.

J'étais fort et j'avais reçu de bonnes leçons dans mon enfance.

Je travaillai ainsi dans les angoisses de la faim, avec un acharnement sans égal.

Il fallait vaincre ou mourir!...

Je vainquis... Je passai!...

Et tombai sur la table presque inanimé.

Heureusement, un pain à cacheter qui se trouva à côté de moi me permit de ranimer mes forces. Je me cachai dans un porte-crayon et, aux premiers rayons du soleil, je me mis en quête d'un moyen de sortir du cabinet.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# SOUVENIRS DU MEXIQUE.

## LES OPALES.

### I

« Oajaca, 11 février 1872.

« Mon cher Georges,

« Je ne viens pas t'apporter de banales consolations. Doublement frappé dans tes intérêts et dans tes affections les plus chères, ce n'est pas là ce que tu dois attendre de moi. La perte de ta fortune n'est rien, ou peu de chose du moins, puisque je te reste; mais je sais trop quelles étaient les qualités de cœur et d'esprit de ton père; je sais trop quelle profonde tendresse vous unissait l'un à l'autre pour essayer de te consoler. Cependant, renfermé dans ta douleur, ne te sentiras-tu pas bien seul et bien isolé dans ce Paris où il ne se trouve plus rien de ce que tu aimais? Ici, tu as un vieil oncle, que tu ne connais pas, il est vrai, mais dont tu as certainement beaucoup entendu parler, et qui, de son côté, t'a suivi de loin avec la plus vive sollicitude. Pourquoi ne viendrais-tu pas le rejoindre? Qui pourrait te retenir en France?

« Viens donc, mon ami; tu seras reçu à bras ouverts et par moi et par ta cousine. C'est une bonne et intelligente fille, qui sait combien tu es digne d'estime et de sympathie, et dont la sauvagerie (elle est née au Mexique) ne s'effarouchera point trop de la présence d'un hôte nouveau.

« Et puis... une découverte récemment faite dans l'une de mes haciendas m'a mis en tête un vaste projet, auquel je désire d'autant plus t'associer que la réussite n'en serait guère possible sans toi. Je t'expliquerai tout cela à la Vera-Cruz, où je me trouverai à la fin d'avril pour attendre l'arrivée du paquebot; car c'est convenu, n'est-ce pas? Tu charges notre vieil ami Latour de régler tes affaires : tu mets dans ta poche la somme nécessaire au voyage, et tu prends le packet qui part de Saint-Nazaire le 1er avril.

« A bientôt donc, mon cher Georges; ta cousine te tend la main à travers l'Atlantique, et moi, je t'embrasse bien fort.

« Henri Verton. »

Georges avait vingt-cinq ans. Sorti depuis dix-huit mois de l'École des mines, il n'avait voulu accepter ni emploi du gouvernement, ni attache d'aucune sorte, un peu par amour de l'indépendance, beaucoup par affection pour son père, dont il n'entendait à aucun prix se séparer. Sa fortune, d'ailleurs, lui permettait de vivre à sa fantaisie.

Malheureusement, M. Raoul Verton avait subi coup sur coup des pertes considérables en engageant ses capitaux dans des spéculations hasardeuses. Sa santé, déjà profondément altérée, s'en était ressentie. La faillite d'une maison importante où il avait placé les débris de sa fortune avait consommé sa ruine, en même temps qu'elle portait le dernier coup à sa vie. Après quelques jours d'une douloureuse agonie, il laissait son fils seul et à peu près sans ressources.

La lettre, datée d'Oajaca, arrivait donc fort à propos pour arracher Georges à un abattement des plus dangereux sous tous les rapports. Georges, il est vrai, n'avait jamais vu son oncle; mais il le connaissait bien pour avoir souvent entendu conter son histoire par son père; de plus, les lettres qui arrivaient régulièrement chaque mois du Mexique lui étaient toujours communiquées.

M. Henri Verton, d'un caractère aventureux, s'était un beau jour décidé à aller au Mexique. Il n'était bruit alors que de riches filons d'argent découverts par hasard dans des mines depuis longtemps abandonnées. Pour un homme d'initiative, possédant les capitaux indispensables, les connaissances spéciales de ce genre d'industrie, il y avait là toute une fortune à faire. M. Verton se laissa tenter. Muni de lettres de recommandation, il se présenta à l'un des propriétaires d'un district argentifère de Guanajuato, et fut facilement accepté comme associé. Intelligent et actif, M. Henri Verton sut imprimer aux travaux une si habile direction, qu'en moins de dix ans il avait, pour sa part, récolté une somme nette de trois cent mille piastres, soit un million cinq cent mille francs. Entre temps, il avait épousé la fille de son associé; puis, ce dernier étant venu à mourir et ayant laissé à sa fille les magnifiques propriétés qu'il possédait aux environs d'Oajaca, M. Verton s'y était retiré. Un instant il avait eu l'idée de revenir en France pour y jouir en paix d'une fortune acquise au prix d'assez rudes labeurs; mais une fille lui était née et, dans l'intérêt de cette enfant, il crut convenable de ne pas quitter le Mexique, afin d'être plus à portée de surveiller l'exploitation des mines, par lui confiées à un régisseur américain, et de faire sentir l'œil du maître au nombreux personnel disséminé dans ses haciendas du Sud. Ne se rendant qu'à de rares intervalles à Guanajuato, il s'était définitivement établi à Oajaca; c'est de là qu'il avait écrit à son neveu.

Georges était doué d'un caractère non moins décidé que celui de son oncle; sa résolution fut donc bientôt prise. Il procéda si activement aux préparatifs de son voyage, que le 30 mars au soir, c'est-à-dire quarante-huit heures seulement après avoir reçu la lettre de M. Henri Verton, il descendait de voiture devant la gare du chemin de fer d'Orléans.

Le lendemain, il était à Saint-Nazaire, et le 1er avril, à midi, il montait à bord du *Cacique*, qui devait le transporter à la Vera-Cruz.

### II

Georges, qui, en compagnie de son père, avait fait de nombreuses excursions dans les Alpes et dans les Pyrénées, n'avait jamais voyagé sur mer. Le spectacle était donc tout nouveau pour lui. Ces horizons inconnus, ce bruit, ce mouvement, cette activité propre aux ports de mer, devaient, pour un instant au moins, l'arracher à ses douloureuses pensées.

Après avoir déposé son sac de voyage dans la cabine qu'il avait retenue la veille, il remonta sur le pont afin d'assister aux dernières manœuvres de l'appareillage.

Au moment où Georges vint s'appuyer sur les bas-

tingages d'arrière, *le Cacique*, filant ses dernières amarres, gagnait doucement le milieu du vaste estuaire de la Loire. Bonne fortune assez rare à cette époque de l'année, le temps était splendide, et la houle à peine sensible du large venait mourir sur les sables du rivage en y laissant une légère frange d'écume. Un beau soleil de printemps pailletait de mille flèches d'or les flots confondus du fleuve et de l'Océan. Sur un ordre du capitaine, debout sur la passerelle et ayant près de lui le pilote, la vapeur, qui s'échappait frémissante cessa de se faire entendre. Aussitôt l'hélice commença à battre l'eau d'un mouvement plus précipité, et *le Cacique* s'avança majestueusement vers la haute mer. Bientôt on aperçut distinctement les sombres rochers de Noirmoutiers, tandis que les clochers de Saint-Nazaire s'effaçaient à l'horizon ; puis, le navire stoppa, le pilote se laissa glisser le long d'une corde dans son bateau remorqué par le vapeur, et la légère barque, livrant sa voile à la brise, s'éloigna en bondissant sur les vagues, tandis que *le Cacique*, ébranlé de nouveau par les mouvements de sa puissante machine, reprenait sa marche rapide.

Georges suivit longtemps du regard la voile blanche qui, semblable à une mouette, paraissait raser les flots. Avec elle, sa pensée revint vers cette terre de France qu'il n'avait jamais quittée et qu'il ne reverrait peut-être jamais. Tristes ou gais, les souvenirs de sa jeunesse se présentaient en foule à son esprit. Des pleurs silencieux coulaient le long de ses joues, et tout entier à ce monde de souvenirs et de regrets, il en était venu à oublier où il se trouvait, où il allait.

On lui parlait, il n'entendait pas. Il fallut que le mousse chargé de le prévenir lui frappât légèrement sur le bras pour le rappeler au sentiment de la réalité.

Le dîner était servi ; tous les passagers déjà avaient quitté le pont pour se rendre dans le vaste *carré* qui servait de salle à manger.

Essuyant ses yeux à la hâte, Georges, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, descendit à son tour et s'assit au hasard à la première place qu'il trouva libre devant lui. Aux extrémités de la table s'élevaient des pyramides de bananes et d'oranges. Au milieu, un superbe bouquet d'ananas étalait son pâle feuillage et ses fruits dorés. Détail vulgaire assurément ; et pourtant, il suffit de la vue de ces fruits, du doux parfum qu'ils répandaient pour détourner le cours des pensées de l'orphelin. Il avait là, devant lui, comme un sourire de ce nouveau monde où il allait renouer les fils à moitié brisés de sa destinée. Le passé et ses tristesses s'effaçaient devant les promesses de l'avenir. Le front de Georges se dérida, et il ne tarda pas à prendre part à la conversation générale. O jeunesse !

— *Va U. a Mejico?* Vous allez au Mexique?

Cette question lui était posée par son voisin de droite, dont le teint basané révélait suffisamment l'origine.

Georges possédait quelques bribes d'espagnol et le Mexicain baragouinait un peu le français ; ils purent donc s'entendre. Leur conversation, cependant, ne laissait pas d'offrir certaines lacunes difficiles à combler, lorsque surgissait quelque expression inconnue à la fois des deux interlocuteurs.

— Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous servir d'interprète ? Je suis Français ; mais habitant le Mexique depuis dix ans, l'espagnol m'est tout aussi familier que ma langue maternelle.

Cette fois, c'était le voisin de gauche de Georges qui s'adressait à lui. Naturellement il accepta le secours qui lui était si gracieusement offert. Puis, comme le dîner finissait et que chacun se hâtait de remonter sur le pont pour jouir de ce merveilleux spectacle du soleil disparaissant dans les flots, Georges quitta lui-même le *carré*, suivi de ses deux voisins.

Après l'offre d'un excellent havane, celui qui le premier lui avait adressé la parole l'interrogea discrètement sur le but de son voyage. Confiant comme on l'est à son âge, et n'ayant d'ailleurs rien à cacher, Georges conta en peu de mots son histoire. Quand il en vint à prononcer le nom de son oncle, une double exclamation se fit entendre :

— Je connais beaucoup votre oncle de réputation, dit le Mexicain. C'est un homme des plus honorables, et auquel le Mexique doit la mise en valeur de mines maladroitement abandonnées par leurs anciens propriétaires.

— Et moi, ajouta l'interprète officieux, j'ai eu l'honneur de rencontrer la fille de M. Verton chez un de nos compatriotes à Mexico. J'ai conservé d'elle le meilleur souvenir.

Si Georges avait eu plus d'expérience de la vie, il aurait remarqué que celui qui venait de lui parler avait brusquement changé de manières, aussitôt qu'il avait su avoir devant lui le neveu de M. Henri Verton. Sa courtoisie banale se transforma, sans transition, en obséquiosité trop affectée et trop recherchée, pour ne pas cacher quelque arrière-pensée.

Du reste, puisque voici notre héros engagé dans des relations que la vie du bord rendra nécessairement intimes, il est naturel que nous présentions ses nouveaux amis au lecteur.

Le Mexicain était un gros homme à figure assez insignifiante. Il portait le titre de *licenciado*, en français *licencié*, titre fort commun au Mexique, qu'on acquiert au moyen de quelques études sommaires de droit, qui peut mener à toutes les fonctions, laisse le plus souvent ceux qui le portent dans une médiocrité voisine de la misère, mais qui n'en est pas moins fort recherché. Appelé à Madrid par la succession d'un parent éloigné, notre licencié avait profité de l'occasion pour pousser une pointe jusqu'à Paris. Il revenait fort enthousiaste de la France et des Français. Orgueilleux et égoïste, du reste, comme le sont la plupart des Mexicains, avec cela grand admirateur de la fortune et de la noblesse, prudent par profession, peureux par tempérament, mais bon homme au fond, et répondant au nom de Guttierrez. Quant à l'interprète de Georges, il se faisait appeler le comte de Mirel. C'était un grand jeune homme de trente ans environ. Blond, l'œil bleu, de longs favoris à l'anglaise encadraient sa pâle figure. Sa physionomie échappait à une première analyse ; mais à un observateur attentif, elle aurait certainement inspiré plus de répulsion que de sympathie. Il se donnait pour un ancien attaché à la légation de France du temps de l'occupation du Mexique par nos troupes ; ayant quitté, disait-il, la diplomatie pour se livrer à des travaux géologiques qui l'intéressaient d'abord et qui, de plus, lui laissaient entrevoir des gains considérables. Il faisait de Mexico sa résidence habituelle, mais voyageait un peu partout au gré de sa fantaisie. Signes particuliers : M. le comte de Mirel portait à la

boutonnière un ruban multicolore de provenance inconnue.

Les huit premiers jours de la traversée se passèrent sans incidents notables ; le temps continuait d'être beau, et chacun commençait à s'habituer à la vie monotone du bord. Mais le soir du neuvième jour, le ciel se couvrit de nuages. Le thermomètre avait brusquement baissé, et le capitaine prévint les passagers qu'il fallait s'attendre à une série de mauvais temps. On se trouvait alors au sud-ouest des Açores. De petites vagues blanches — de celles que les marins appellent *moutons* — tranchaient vivement sur l'azur assombri des flots, et déjà *le Cacique* avait perdu ses douces allures. Aussi les passagers trouvèrent-ils la table couverte de ces cordes fortement tendues, qui servent à maintenir en équilibre verres, bouteilles et assiettes, et qu'on nomme *violons*. La précaution n'était pas inutile, car, le vent ayant rapidement doublé d'intensité, les mouvements du navire devenaient de plus en plus durs. La salle à manger se dégarnit rapidement, et le prudent Guttierrez fut un des premiers à se retirer dans sa cabine.

Georges, cependant, essayait de faire bonne contenance. Il se déclarait enchanté d'assister à une tempête. Il monta donc sur le pont suivi de son inséparable, le comte de Mirel.

Peut-être était-il mal disposé, mais le spectacle lui parut moins saisissant qu'il ne l'avait espéré. D'épais nuages, opaques, plombés, pesaient lourdement sur l'horizon et empêchaient le regard de s'étendre au loin, tandis que la mer glauque, livide, se soulevait en énormes masses d'eau, qui elles-mêmes interceptaient la vue. En outre, les vagues, se brisant sur l'avant du paquebot, le couvraient d'écume, balayaient le pont et aveuglaient de leur embrun passagers et matelots. *Le Cacique* se tordait et gémissait sous les rudes assauts de la mer en courroux. Tantôt profondément immergée, tantôt battant dans le vide, l'hélice, par ses trépidations irrégulières, ajoutait encore à la violence des secousses imprimées par le choc des lames.

Le comte de Mirel, drapé dans son plaid américain, aussi insensible aux mouvements du navire qu'au spectacle des flots déchaînés, fumait tranquillement un cigare. Georges, lui, ne fumait plus. Pâle, cramponné au bordage, il luttait en vain contre ce mal étrange, envahissant, horrible, qui terrasse les natures les plus vigoureuses. A bout d'efforts, il se tourna vers le comte :

— Je ne me sens pas bien, dit-il avec un pâle sourire ; je n'ai pas encore le pied marin, et je crois qu'il sera sage à moi de descendre.

Ce disant, il abandonna son appui et s'éloigna dans la direction de l'escalier conduisant aux cabines. Mais à ce moment, l'arrière du bateau plongeait brusquement, tandis que l'avant s'élevait sur la crête d'une vague. Il lui sembla que le pont se dérobait sous ses pieds ; étourdi, il allait tomber, si M. de Mirel ne s'était trouvé là pour le retenir.

Il se laissa porter jusqu'à son lit. Dans un état complet de prostration, il fut déshabillé et couché comme un enfant. Pendant les quatre longs jours que dura la tempête, il reçut du comte les soins les plus empressés et les plus délicats.

Enfin le vent tomba, et la mer apaisée, trahissant seulement sa récente agitation par une large houle, semblable à la respiration de quelque géant, *le Cacique* se redressa et reprit ses rapides allures.

Le mal de mer produit d'horribles souffrances, mais il disparaît avec une merveilleuse rapidité, sans laisser la moindre trace. Georges fut donc tout étonné de se réveiller un beau matin frais et dispos, comme s'il n'avait pas été en proie durant d'interminables heures au plus insupportable des malaises. En ouvrant les yeux, il aperçut le comte assis à son chevet :

— Je suis vraiment confus, monsieur, lui dit-il, de vous avoir donné tant d'ennui, et surtout de n'avoir pas trouvé la force de vous remercier, alors que vous me soigniez comme si j'avais été votre frère. Maintenant même les expressions me manquent pour vous témoigner ma gratitude.

— De grâce, monsieur, répondit le comte, ne vous excusez point. C'est une bonne fortune pour moi d'avoir pu rendre un léger service à un compatriote qui m'a inspiré la plus vive sympathie, et dans l'état où je vous voyais je ne me serais pas pardonné de vous abandonner aux soins par trop sommaires des domestiques du bord.

Pour toute réponse, Georges étreignit chaleureusement la main de M. de Mirel. Puis, comme la cloche du déjeuner se faisait entendre, et qu'il se sentait un vigoureux appétit, il procéda rapidement à sa toilette et se rendit dans le *carré*.

La table était au grand complet.

*Le Cacique* venait d'entrer dans la zone des vents alizés. Sous l'action régulière de cette brise qui soulève la mer en longues ondulations uniformes, il s'avançait doucement bercé par les flots. Le ciel et la mer rivalisaient d'éclat. Déjà les chaudes effluves des tropiques attiédissaient l'atmosphère. Les bandes argentées des poissons volants, fuyant la bonite rapide, plongeaient dans l'azur de l'Océan pour en émerger de nouveau, semblables à de blancs cailloux, qu'une main puissante et invisible aurait fait ricocher au loin. Ailleurs les raisins des tropiques, flottant au caprice de la vague, faisaient miroiter au soleil leurs pampres rouges et leurs fruits noirs. On sentait qu'on était loin déjà de la vieille Europe, et l'on eût dit que le nouveau monde se hâtait d'envoyer au-devant des voyageurs les prémices de sa faune et de sa flore.

Un jour enfin, c'était le dix-septième après le départ de Saint-Nazaire, et vers huit heures du matin, le matelot en vigie dans les barres de perroquet fit entendre ce cri toujours émouvant : « Terre! terre! »

A trois heures, le paquebot doublait la pointe méridionale de la Martinique ; une demi-heure après, il s'amarrait bord à quai dans le bassin de Fort-de-France.

Les passagers, prévenus que *le Cacique*, ayant à renouveler sa provision de charbon, ne reprendrait la mer que le lendemain matin à la pointe du jour, ne s'arrêtèrent pas à contempler les superbes cocotiers qui servent de ceinture à la rade. Ceux-là seuls qui ont fait une longue traversée savent combien l'on est impatient de fouler la terre ferme après dix-sept jours de navigation. En un clin d'œil *le Cacique* fut abandonné par ses hôtes.

Georges, nécessairement suivi du comte et du licencié, fut des premiers à débarquer.

Fort-de-France n'a par lui-même rien de remarquable. Exposé à de fréquents tremblements de terre, il laisse peu de ressources aux fantaisies de l'architecte. La ville est coupée de rues régulièrement tirées au cordeau, bordées de maisons basses, et où l'on chercherait en vain quelque édifice digne d'attirer l'attention. Seuls les environs en sont charmants. Sous la

doub. l'influence d'un soleil ardent et d'une atmosphère humide, que de légères ondées viennent presque chaque jour rafraîchir, la végétation étale ses splendeurs du rivage au faîte des pics les plus élevés.

Mais il était trop tard pour songer à une excursion dans l'île ; et d'ailleurs le toujours prudent Guttierez fit valoir les dangers d'une promenade au hasard, au milieu de taillis infestés de serpents. Aussi, après avoir donné un coup d'œil à la cascade, et visité par acquit de conscience une de ces sucreries qui sont la fortune de l'île, on se hâta de se mettre en quête d'un hôtel, pour y dîner d'abord et y trouver ensuite des lits moins étroits que les couchettes du steamer.

Sur *la Savane* se faisait entendre la musique d'un régiment d'infanterie de marine. Georges et ses compagnons y coururent, et purent admirer à leur aise toute la gamme des tons de la race humaine, depuis la pâle créole, toute de blanc vêtue, jusqu'aux négresses coiffées de foulards aux couleurs éclatantes.

Après s'être bien grisés des doux parfums que la brise du soir apportait sur ses ailes, nos amis regagnèrent leur gîte. A quatre heures du matin, ils étaient

Fort-de-France. Dessin de H. Clerget.

sur pied. Voulant éviter un long détour au milieu des quais encombrés, ils décidèrent de se rendre à bord par eau. Un vieux nègre, errant sur *la Savane*, se trouva là fort à point pour leur offrir un bateau. Tout en marchant, les quolibets pleuvaient, dru comme grêle, sur l'infortuné licencié qui racontait ses combats homériques avec les maringouins.

En arrivant au bord de la mer, Georges, riant aux éclats, s'élançait le premier dans le bateau que lui indiquait le nègre, lorsque, son pied glissant sur la planche humide de la rosée de la nuit, il perdit l'équilibre et tomba à l'eau. La rive était déserte, Guttierrez ne savait pas nager, et le nègre était trop vieux pour être d'aucun secours. En un instant, le comte de Mirel se fut débarrassé de ses vêtements, il plongea à l'endroit même où Georges avait disparu. Il y eut un moment d'indicible angoisse pour les muets témoins de cette scène. Cependant, au bout de quelques secondes, deux têtes reparurent à la surface de l'eau, et bientôt, à la clarté des étoiles, on put distinguer le comte nageant vigoureusement d'une main, tandis que de l'autre il soutenait Georges. Tous deux furent hissés à bord du bateau avec l'aide de Guttierrez et du nègre. Ce ne fut pas un bien gros accident qu'un bain froid, même très-matinal, sous le climat des tropiques, et, d'autre part, Georges n'était pas resté assez longtemps sous l'eau pour avoir perdu connaissance. Mais il est certain que, sachant à peine nager, embarrassé d'ail-

leurs par ses vêtements, tombant à la mer à une heure où les secours ne se trouvent guère à portée, il aurait couru les plus grands dangers sans la prompte intervention de M. de Mirel. Il le comprit dès qu'il fut revenu de son étourdissement, et dit au comte en lui tendant la main :

— J'étais déjà votre obligé, monsieur, pour tous les soins dont vous m'avez entouré à bord ; maintenant je vous dois la vie, je ne l'oublierai pas.

Le comte s'inclina sans répondre, et quelques instants après nos trois amis avaient rallié *le Cacique*.

Nous n'avons pas à raconter une traversée qui s'acheva sans incident notable. Le terrible *norte*, toujours à craindre dans le golfe du Mexique, épargna aux passagers les épreuves déjà subies à hauteur des Açores, et le 26 avril, quand ceux-ci, comme de coutume, montèrent sur le pont après déjeuner, ils purent voir le pic d'Orizava, dressant sa cime neigeuse au-dessus des nuages, tandis que, plus bas, une longue ligne d'écume indiquait les récifs de madrépores qui défendent les abords de la Vera-Cruz.

Comme on piquait midi sur la cloche du bord, une légère embarcation accosta *le Cacique*, et le pilote parut sur le pont.

Georges, on le comprend, ne se lassait pas de regarder. La première impression ne fut pas favorable. A sa gauche, le fort de Saint-Jean d'Ulloa, pointant au-dessus des récifs, montrait ses hautes murailles aux tons fauves, aux arêtes dures et tranchantes. Devant lui, une côte plate, dénudée, brûlée par le soleil, bordée d'un énorme bourrelet de sable, d'un gris terne et sale, n'offrait ni un arbre ni un coin de verdure sur lesquels le regard pût se reposer. La Vera-Cruz, avec sa légère ceinture de murailles crenelées, qui la protége du côté de la mer, et ses dômes d'architecture mauresque, paraissait enveloppée d'une vapeur brûlante, à laquelle le soleil donnait une couleur cuivrée. Sur le haut se détachait une masse de points noirs, tantôt voltigeant, tantôt se groupant et se reposant sur les corniches des églises.

— Qu'est-ce cela ? dit-il en se retournant vers M. de Mirel.

— Cela, répondit le comte, ce sont les balayeurs de la ville, autrement dit, d'immondes vautours noirs connus sous le nom de *zopilotes*. Partout où il y a quelque charogne à dévorer, on est sûr qu'on les trouvera en bandes nombreuses. La municipalité de Vera-Cruz a jugé économique de leur confier le nettoyage des rues; gardez-vous donc bien de tuer une de ces vilaines bêtes, on pourrait vous faire un mauvais parti.

*Le Cacique* cependant, ayant doublé le fort d'Ulloa, mouillait à l'abri de ses hautes murailles, à un mille environ du môle de la Vera-Cruz. A peine l'ancre avait-elle touché le fond, que le paquebot fut accosté par plusieurs barques. Un vieillard, portant vigoureusement le poids de ses soixante et dix ans, gravit lestement l'échelle du bord, et fut un des premiers sur le pont.

Georges avait devant lui la vivante image de son père. L'oncle et le neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Après ce premier épanchement, M. Verton dit à son neveu :

— J'ai amené un domestique ; il se chargera de tes bagages, et les fera conduire à l'hôtel. Descendons à terre sans plus attendre ; j'ai hâte de pouvoir causer librement avec toi.

— Pardon, mon oncle, mais, auparavant, permettez-moi de remplir un devoir.

Et, lui désignant M. de Mirel, qui, indifférent en apparence, suivait attentivement cette scène :

— Je vous présente l'homme au dévouement duquel vous n'auriez plus de neveu.

Et il lui conta en peu de mots l'incident de la Martinique.

— Monsieur le comte, dit alors M. de Verton en lui tendant ses deux mains ouvertes, j'aime Georges comme s'il était mon propre fils ; c'est assez vous dire que vous avez acquis des titres éternels à ma reconnaissance. Voulez-vous nous faire l'honneur de dîner ce soir avec nous, j'aurai plus de loisir pour vous exprimer toute ma gratitude.

Comme le comte s'excusait en s'inclinant :

— Ce soir, à six heures, hôtel *Pedro*, place Santa-Anna; je compte sur vous. C'est entendu, n'est-ce pas?

## III

Nous laisserons Georges et son oncle tout entiers à une conversation intime dont le sujet se devine de reste, pour les retrouver à l'heure convenue dans la salle à manger de l'hôtel *Pedro*, où les rejoignait le comte de Mirel.

Guttierrez, que le hasard avait amené dans le même hôtel, fut invité à se joindre à ses compagnons de voyage. Il accepta après force compliments.

Une fois le premier appétit satisfait, M. Verton prit gravement la parole :

— Mon cher Georges, je ne t'ai pas fait venir ici pour te laisser emporter par le *vomito*. Donc, si tu n'y vois pas d'inconvénient, nous quitterons la Vera-Cruz après-demain, la journée de demain étant consacrée au repos d'abord, ensuite à l'achat de quelques objets indispensables.

— Ce point réglé, reprit M. Verton, j'ai une autre proposition à te faire. Nous pourrions prendre le chemin de fer jusqu'à Puebla et, de là, nous procurer des moyens de transport pour Oajaca. Mais, si la terre chaude n'est pas agréable à habiter, elle est curieuse à parcourir. A cheval, nous nous rendrons, en deux fortes journées, à Cordova. Là, nous nous reposons un jour, puis, en deux autres étapes moins fatigantes que les premières, nous pouvons gagner Punte-Colorado, où viendra nous prendre une voiture que je commanderai à Tchuacan par le télégraphe. C'est, somme toute, la route la plus directe. Nous avons donc le double avantage de gagner du temps et de voir un peu le pays. Ton père m'écrivait, il y a quelques années, que tu avais la passion du cheval; tu es jeune, et, par conséquent, quelques traites de douze lieues n'ont rien qui puisse t'effrayer. Quant à moi, je me sens encore de force à ne pas te fausser compagnie. Mon programme te convient-il?

— Parfaitement, mon oncle, et je vous remercie de tout mon cœur de ne pas reculer devant la fatigue pour me procurer l'occasion d'un intéressant voyage.

— Serais-je indiscret, dit à son tour le comte de Mirel, en vous demandant d'être des vôtres? Bien que j'aie déjà parcouru la Terre chaude, il me serait agréable de faire route avec vous et de ne pas interrompre trop tôt des relations si heureusement commencées.

— Accepté de grand cœur, mon cher comte ; on ne refuse jamais un aimable compagnon tel que vous.

— Ma foi ! s'écria Guttierrez, je me laisse tenter. Un

licencié n'est guère ferré sur l'équitation, mais j'ai galopé autrefois avec les vaqueros de mon père, et en choisissant un cheval doux, je pense encore me tirer d'affaire. Donc, si cela ne vous ennuie pas trop, je grossirai votre troupe au départ.

Comme on acceptait sa proposition avec de joyeuses acclamations, le licencié ajouta :

— A mon tour de vous soumettre une motion. Puisque M. Georges est nouveau venu au Mexique, il est bon de le mettre immédiatement au courant de nos mœurs. Il y a dans l'hôtel même des tables de vingt et un, de roulette, et de *monte*. Allons voir jouer, la vue n'en coûte rien.

— Oui, dit le comte de Mirel, qui se piquait de littérature :

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.

Et vous y boirez, señor Guttierrez; vous jouerez. Vous ne seriez pas Mexicain si vous résistiez à cette passion, qui est dans le sang de vos compatriotes.

Cela dit, on se leva de table. Nos convives n'eurent pas loin à aller pour trouver ce qu'ils cherchaient. Dans une vaste salle, contiguë à celle où ils venaient de dîner, deux longues tables étaient dressées, toutes deux couvertes de piles d'or et d'argent, et entourées de gens de toutes classes et de toutes professions qui, graves et muets, suivaient les chances de la fortune. Dans une pièce voisine, on entendait le bruit strident des billes d'ivoire, rebondissant sur les cuivres de la roulette. C'est là que ne tardèrent pas à se rendre MM. Verton et leurs compagnons de voyage.

Georges se fit expliquer le mécanisme très-simple de ce jeu trop entraînant, et plaça une piastre sur le numéro 17.

— C'est, dit-il, l'âge de ma cousine; ce chiffre ne peut manquer de me porter bonheur.

Le numéro 17 sortit, et le banquier paya trente-six piastres.

— Bravo ! s'écrièrent à la fois Guttierrez et le comte, qui, tous deux, avaient perdu en dépit de leurs savantes combinaisons.

— Me permettrez-vous, ajouta le comte, de me placer avec vous sous l'égide de votre charmante cousine?

— Quinze rouge impaire et manque, nasilla le croupier.

Les ponteurs sur le 17 avaient perdu.

— Je crains, dit M. de Mirel avec un mauvais sourire, de vous avoir porté malheur, mon cher Georges. Mais, dussé-je y perdre jusqu'à ma dernière piastre, je veux m'acharner sur le numéro 17. Je suis un peu superstitieux, et c'est plus qu'une partie ordinaire que j'entends engager ici.

Au bout d'une demi-heure, Georges et Guttierrez, ayant perdu chacun une cinquantaine de piastres environ, s'arrêtaient prudemment sur les vives instances de M. Verton. Quant au comte, il ne voulait rien entendre.

Le maximum était de cinq onces (soit quatre cents francs environ) ; il le joua à chaque coup. Il avait tiré de son portefeuille une liasse de billets de banque, et ne s'arrêta que lorsqu'il n'eut plus rien devant lui.

Et comme on lui demandait le chiffre de ses pertes :

— Oh ! une bagatelle, dit-il ; trente mille francs.

A l'entendre, on eût pu croire que cette perte lui était en effet indifférente, si sa pâleur, plus profonde que de coutume, et quelques gouttes de sueur perlant sur son front n'eussent trahi son émotion intérieure.

On se donna rendez-vous pour le lendemain à déjeuner, puis on se sépara.

Le lendemain, le comte arriva tard à déjeuner : ses amis avaient dû renoncer à l'attendre, et s'étaient mis à table.

— Mille pardons, dit-il, de vous avoir fait attendre. Ayant perdu hier soir tout l'argent que j'avais avec moi, j'ai couru ce matin chez un correspondant de mon banquier. Mais je joue décidément de malheur. Mon homme est parti pour une de ses haciendas, et il n'en reviendra que dans cinq ou six jours. En son absence, je n'ai pu rien obtenir du caissier. J'aurai donc le regret de vous laisser partir seuls, messieurs, car je n'ai plus que quelques piastres sur moi, et je ne trouverais point ici un cheval à crédit.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher comte, répondit aussitôt M. Verton; il m'est facile de vous procurer l'argent dont vous pouvez avoir besoin, et je veux espérer que vous n'hésiterez pas à m'accepter pour créancier. Mon neveu et moi, vous devons assez pour que vous consentiez, à votre tour, à être notre obligé. Combien vous faut-il?

— Oh ! deux ou trois mille francs me suffiront largement jusqu'à Mexico.

— Les voici, dit M. Verton sortant quelques billets de son portefeuille. Prenez sans façon, j'ai ici un compte courant chez un banquier américain, et je peux puiser à pleines mains dans sa caisse.

Maintenant, chacun de nous va aller à ses affaires, et, comme mon neveu et moi serons certainement retenus chez le correspondant dont je viens de vous parler, je vous donne rendez-vous pour demain matin à six heures, heure militaire, à l'entrée du Paseo

## IV

A six heures précises du matin, MM. Verton sortaient de la Vera-Cruz par la porte qui donne sur le Paseo. M. de Mirel les y avait précédés et faisait caracoler son cheval dans l'avenue, plantée de palmiers et de cactus épineux, qui longe le cimetière.

Peu après arriva Guttierrez perché sur une énorme mule américaine, et flanqué de deux sacs rebondis qui lui donnaient l'aspect le plus étrange. Il accepta gaiement les quolibets dont on accueillit son singulier équipage.

— Riez bien, messieurs, mais ma pacifique monture vous suivra partout, et portera sans effort, outre ma personne, certains accessoires dont vous cesserez de médire avant la fin de la journée.

Puis, se tournant vers Georges :

— Mes compliments, monsieur, vous portez à merveille notre costume national.

Le fait est que Georges était charmant sous ce costume. Bien campé sur son cheval, le sombrero jeté en arrière, et laissant à découvert sa figure énergique et fine encadrée dans une forêt de cheveux bruns, sa taille élégante se dessinait sous sa veste ouverte, montrant une chemise d'une éclatante blancheur, sur laquelle tranchait une ceinture de soie rouge, d'où émergeait la crosse de son revolver.

— Trêve de compliments et en route, car la traite sera longue, dit M. Verton.

Notre petite troupe s'engagea dans un chemin poudreux, resserré entre le cimetière d'un côté, et les fortifications de la ville de l'autre. Bientôt les chevaux s'enfoncèrent dans un sable mouvant qui ralentissait leur marche. Pendant une heure, ils cheminèrent ainsi, ayant à leur droite ces dunes à l'aspect sinistre, qui se déroulent en longs rubans sur les bords de la mer. Puis, faisant un brusque crochet à gauche, ils pénétrèrent sous la voûte sombre d'une forêt. Les arbres gigantesques étaient dépouillés de toute verdure jusqu'à une grande hauteur; mais, comme un fouillis de noirs serpents entrelacés, un inextricable réseau de lianes retombait jusqu'au sol et se redressait d'un jet vigoureux pour aller chercher plus haut l'air et la lumière. Le pas des chevaux se faisait à peine entendre sur le sol humide et spongieux qu'ils foulaient.

— Quelle étrange végétation! dit Georges. Ces arbres sont superbes de dimension, ces lianes d'un effet tout pittoresque ; mais tout cela a quelque chose de sombre, de souffreteux, de malsain, qui produit une impression pénible.

— C'est qu'en effet, riposta le comte, nous traversons des marécages inondés dans la saison des pluies et pénétrés par les infiltrations des étangs voisins; or

L'étang, paysage du Mexique. Dessin de A. de Bar.

les végétaux eux-mêmes souffrent de l'air empoisonné que l'on respire ici. Mais ne sentez-vous pas comme une odeur de musc?

— En effet.

— Eh bien, suivez-moi; il nous suffira de nous écarter un peu de la route pour que vous sachiez d'où vient cette odeur.

Et, appuyant sur sa gauche, il conduisit en quelques minutes ses compagnons sur le bord d'un vaste étang inondé des feux du soleil levant.

Là, Georges ne put retenir un cri d'admiration. Sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, mille fleurs aux couleurs éclatantes et variées, aux formes bizarres, formaient un immense parterre, tandis qu'aux bords de l'étang, les arbres touffus, échevelés, se pressaient, entrelaçant leurs branches et se penchant en avant comme pour mieux respirer. Quant à l'eau, elle disparaissait sous les fleurs ou sous les larges feuilles des plantes aquatiques; on aurait douté de sa présence si quelques flaques miroitant au soleil n'avaient averti le voyageur qu'il ne devait pas se hasarder sur ce tapis de verdure.

A. BALLUE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

*Le directeur gérant* : Ch. WALLUT.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

Coumassie. Dessin de A. de Bar.

### VII. — LES NÈGRES.

L'homme et la bête. — Le nègre à l'état sauvage. — Sa férocité. — Le roi Opoccou. — La traite des noirs. — Le roi Ghézo — Le roi Kofli. — Quelques mots sur l'Achanty. — La guerre de 1873-1874 contre les Ashantees. — Une lettre de sir Wolseley. — Incendie de Coumassie. — Une bande de traînards ashantees. — Combat sur l'eau — La situation s'aggrave. — On se fusille. — Les victimes refusent de cou-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

rir à leur perte. — Une charge d'hippopotames. — Une course vertigineuse.

Depuis que le monde existe, la nature humaine est un thème inépuisable de tristes réflexions, toujours les mêmes, et il en sera éternellement ainsi.

Malgré sa suprême intelligence, son cœur ouvert aux plus grandes, aux plus ardentes affections ; malgré son âme, qui s'élève jusqu'aux sphères divines, l'homme ne vaut guère mieux que le commun des animaux répandus sur le globe, quand la civilisation, nous prenons ce mot dans sa plus large, dans sa plus noble, dans sa plus sainte acception, ne l'a pas dégrossi, façonné, *apprivoisé*.

Chez les animaux, le cannibalisme et les luttes fratricides sont presque inconnus. On a vu des lions dévorer des bœufs, mais jamais des lions se jeter sur d'autres lions pour les manger, pas plus qu'on n'a vu des troupeaux de bœufs se déclarer la guerre et s'exterminer. Chez les hommes, c'est le contraire.

Anciennement, la terre était peuplée aux trois quarts de cannibales; aujourd'hui, un tiers de sa surface en est encore infesté.

Et partout où l'on ne se mange pas, on s'égorge !

La bestialité de l'espèce humaine est particulièrement monstrueuse dans l'Afrique centrale, du nord au sud de la région comprise entre la Sénégambie et le cap Negro, et surtout dans les parties de cette région qui avoisinent l'équateur, c'est-à-dire sur la côte des Graines, sur la côte du Poivre, sur la côte des Dents d'éléphant, sur la côte d'Or, sur la côte des Esclaves, sur la côte de Bénin, sur la côte de Calabar, sur la côte du Gabon et à Loango; non que la race noire qui habite ces parages soit réellement inférieure à la race blanche et à la race jaune, mais parce que la barbarie y règne.

Le nègre civilisé est capable, comme le blanc, des plus hautes conceptions, des plus belles actions ; le nègre sauvage est capable de toutes les turpitudes ; et, malheureusement, Dieu sait pourquoi, la sauvagerie est son état normal ; il semble y être condamné à perpétuité.

Trois semaines de labeur par an lui suffisent d'habitude pour assurer sa provision de maïs, de riz, de millet, d'ignames, de manioc. S'il travaillait pendant six mois, il ferait de sa patrie un paradis terrestre. Mais l'absence de toute civilisation, de toute morale, ne lui permet pas de se rendre compte de la valeur incalculable, de la puissance infinie du travail, et ses seules lois sont ses passions brutales, ses appétits féroces, les caprices de son imagination déréglée.

Il vit au jour le jour, à l'aventure et insoucieux du lendemain. Son goût, peu délicat, lui permet de s'accommoder de la nourriture que lui donne le hasard : du riz, du millet, du manioc, des œufs de crocodile, de la chair de chien, de singe, des poissons, des mollusques, des sauterelles, de la vermine, tout lui est bon.

De l'eau et du vin de palmier, voilà ses boissons.

Il n'est pas plus difficile pour son habitation. Sa demeure n'est le plus souvent qu'une cabane en terre ou faite de branches d'arbre ; les villes où il grouille ne sont qu'un amas confus de ces cabanes.

Quant à ses vêtements, il ne s'en préoccupe pas plus que du reste; généralement il va nu ; quelquefois pourtant il se décide à tirer parti du cotonnier qui croît autour de lui sans culture et à tisser quelques bandes d'étoffe dont il se pare bien plus qu'il ne se couvre, car il aime à la folie les oripeaux, surtout ceux qui brillent.

Il est presque aussi passionné pour la danse que pour l'eau-de-vie, que lui ont fait connaître les négriers.

Chez lui, du premier au dernier échelon de l'échelle sociale, tout le monde se livre avec ardeur à une pyrrhique échevelée, même dans les circonstances les plus graves de la vie. Là, du reste, il se rapproche des autres races, qui toutes ont ou ont eu plus ou moins en honneur la chorégraphie.

La religion du nègre est comme sa vie, décousue et insensée. Tout ce qui frappe son esprit, ses sens, est pour lui un sujet d'adoration, si bien que son culte est d'une variété, d'une étrangeté infinies : arbre, brin d'herbe, légume, fruit, ossement, coquillage, caillou, verroterie, serpent, lion, léopard, crocodile, lézard, éléphant, astres, etc., sont ses fétiches, ses idoles.

Nulle part la polygamie n'est plus développée que chez lui ; nulle part la famille n'existe moins.

Les exemples d'amour paternel, maternel ou filial sont des exceptions. Un père vendra son fils pour une bouteille de rhum, un fils livrera volontiers son père ou sa mère à un marchand d'esclaves pour le même prix.

La conscience de l'honnête et du déshonnête existe à peine pour le nègre; aussi ce qui est crime chez nous est-il souvent chez lui l'action la plus simple, la plus licite.

« Il régnait à Whydah, au moment de notre arrivée, une singulière activité, dit à ce propos le docteur Répin dans la relation de son séjour au comptoir français. A chaque instant entraient des habitants de l'intérieur, apportant de l'huile de palme dans de grandes jarres de terre rouge, ou des dents d'éléphant, ou de la poudre d'or dans de petits sacs de cuir suspendus à leur cou. Qui n'a pas vu de marché de nègres ne peut se faire une idée des ruses employées par ces négociants primitifs pour retirer de leurs produits le plus grand bénéfice possible. Vingt fois ils s'en vont indignés du peu qu'on leur offre et vingt fois reviennent à la charge sans se rebuter du flegme avec lequel les employés de la factorerie, habitués à leurs façons, accueillent leurs récriminations. Habiles à frauder leurs marchandises, mélangeant sans vergogne la limaille de cuivre à la poudre d'or, ils nient effrontément les falsifications les plus évidentes. Naturellement portés au vol, et, à l'instar des anciens Spartiates, ne le regardant comme un crime que lorsqu'il est commis avec maladresse, ils sont constamment à l'affût d'une occasion de larcin. Quand un voleur malhabile est surpris par les traitants, c'est au milieu des huées et des moqueries de ses camarades qu'il est corrigé d'importance et chassé de la factorerie ; mais ils n'attachent aucune idée de déshonneur à sa mésaventure. »

La férocité des nègres égale leur frivolité, leur immoralité, leur bestialité ; elle est, du reste, en raison de la profondeur de leur ignorance. Il n'est donc pas surprenant qu'ils possèdent les gouvernements les plus despotiques, les plus sanguinaires qui se puissent imaginer.

Les royaumes situés entre le cap des Palmes et le Niger sont particulièrement dotés sous ce rapport. C'est là que s'accomplissent, à certaines époques de

l'année, pour célébrer des coutumes solennelles ou à l'occasion de quelque événement important : funérailles d'un roi, couronnement de son successeur, fin d'une guerre heureuse, ces sacrifices humains dont les voyageurs ont parlé et qu'on a souvent traités de fables en France.

Une bassesse repoussante chez le sujet, un orgueil incommensurable chez le tyran ajoutent à l'odieux des tueries en question.

Parlant, dans sa relation de la côte d'Or, d'Opoccou, roi des Achantys, en train de rendre la justice, Rœmer représente ce monarque avec un corps long et maigre enduit de suif, sur lequel on avait jeté une couche de poudre d'or, assis sur un trône d'or, coiffé d'un chapeau européen galonné d'or, la taille entourée d'une ceinture de drap d'or, le cou, la poitrine, les bras, les jambes chargés de colliers, de bracelets, de chaînes en cornaline, en agate, en lapis-lazuli, et les pieds posés dans un bassin d'or. Devant lui, ses grands vassaux prosternés, les cheveux couverts de poussière, baisaient la terre. Une centaine de plaignants et d'accusés étaient dans la même posture. Derrière Sa Majesté, vingt bourreaux, le sabre nu au poing, attendaient que leur souverain maître leur fît signe de trancher la tête à l'une ou à l'autre partie, car c'est de cette façon radicale que se terminait ordinairement chaque litige. S'étant approché d'Opoccou, que ses sujets qualifiaient de *très-haut*, de *flamboyant*, Rœmer demanda à se retirer.

— Je voudrais bien te garder quelques semaines afin de te donner une idée complète de ma grandeur, lui dit le roi. As-tu jamais rien vu de pareil ?

— Non, seigneur, ta magnificence n'a pas d'égale.

— C'est vrai, Dieu, là-haut, me surpasse à peine.

Le tyran but de la bière anglaise à même une bouteille, qu'il offrit ensuite au voyageur. Celui-ci remercia, prétendant que la bière l'enivrait.

— Ce n'est point la bière qui t'enivre, répartit Opoccou, c'est l'éclat de mon visage ; il plonge l'univers dans l'ivresse.

Ce même despote, ayant vaincu Oursoué, chef des Akims, se fit apporter sa tête, l'orna de colliers d'or et lui adressa les paroles suivantes en présence de ses officiers :

« Le voilà donc à bas ce prince qui n'avait de rivaux que Dieu et moi. Il était certainement le troisième. O mon frère Oursoué, pourquoi as-tu refusé de te reconnaître mon inférieur ? Mais tu espérais trouver une occasion de me tuer. Tu pensais qu'il ne devait y avoir qu'un homme illustre dans le monde; ton sentiment n'était pas blâmable; tous les grands rois doivent le partager. »

Rœmer ajoute que, lors de la mort de leur roi Freempoung, les Akims immolèrent sur le tombeau de celui-ci son premier ministre, trois cent trente-six de ses femmes et trois mille esclaves.

La traite des nègres, qui, pendant trois siècles, a promené ses hideurs sur les côtes de Guinée, a puissamment contribué à entretenir les instincts féroces des Guinéens.

En 1851, M. Forbes, agent britannique envoyé par le gouvernement de la reine auprès du roi de Dahomey, Ghézo, pour inviter ce despote à cesser le commerce de la chair humaine, eut, par interprète, avec lui un entretien qui est une révélation, et dont voici le résumé :

M. Forbes. — Nous espérons, sire, que vous voudrez bien interdire le commerce des esclaves dans toute l'étendue de vos vastes domaines. Votre intérêt bien entendu vous le commande. Il ne s'agit pas seulement d'humanité. Consentez à imiter les nations voisines et vous aurez bientôt lieu de vous en féliciter. Rien qu'en cultivant le palmier, elles réalisent des bénéfices plus considérables que ne peuvent vous en offrir les Portugais et les Brésiliens. L'agriculture, le commerce, et l'industrie, telles doivent être désormais les seules sources de vos richesses. Encouragez le travail dans vos Etats et vous verrez votre fortune s'augmenter dans des proportions incroyables. Renoncez à la guerre, cultivez les arts de la paix; réformez, au lieu de vous y soumettre, les mœurs barbares de vos sujets; abolissez totalement ces odieux sacrifices humains, dont vous avez déjà diminué le nombre, et non-seulement vous deviendrez le bienfaiteur de votre peuple, qui vous devra sa prospérité future, mais votre mémoire sera honorée par tous les peuples civilisés.

Le roi. — Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont fait le commerce des esclaves à Whydah. Du reste, les Anglais tiennent, je me plais à le reconnaître, et c'est mon père qui me l'a appris, le premier rang parmi les nations de la race blanche, et je désire sincèrement vivre en paix avec eux. Depuis l'époque où les Anglais leur ont appris à faire le commerce des hommes, les Dahomans n'ont pas cessé de profiter de leurs leçons. Mes sujets sont tous soldats; je n'ai d'autres revenus que la vente des prisonniers de guerre. Ne remarquez-vous pas que l'agriculture est presque nulle dans mon royaume? D'autres nations font encore le commerce des esclaves, mais non comme moi; elles ne célèbrent pas de coutumes; elles ne se ruinent pas chaque année en dépenses publiques. Avant de conclure un traité avec l'Angleterre, il faut que j'aie vu le trafic de ces nations interdit.

M. Forbes. — Pour un bien faible revenu, vous vous privez de la source principale de toutes les richesses, le travail; si, au lieu de vendre vos prisonniers de guerre, vous les forciez à cultiver vos terres, le Dahomey deviendrait en peu de temps l'une des contrées les plus riches de l'Afrique, et vous seriez un grand roi.

M. Forbes parlait d'or; malheureusement, la raison est d'un faible poids auprès des sauvages; et comment s'en étonner, quand les nations civilisées n'y cèdent que lorsqu'elles ne peuvent faire autrement? D'ailleurs, sans le commerce des esclaves, sans les guerres, dont le but est de faire des prisonniers pour les tuer dans les *coutumes* et vendre le surplus, l'échafaudage constitutif des Etats guinéens crouleraît; et les despotes et l'aristocratie de ces Etats tiennent à cet échafaudage, sans lequel ils ne pourraient perpétuer leur pouvoir, ou plutôt leur brigandage. Les Anglais, qui ont depuis longtemps des vues sur le littoral occidental d'Afrique, se sont aperçus de l'inutilité de leurs tentatives diplomatiques auprès des monarques de Guinée et ont enfin employé l'*ultima ratio* contre eux, et particulièrement contre les Achantys, Ashantis, ou Ashantees, avec l'orthographe britannique, dont les mœurs sont semblables à celles des brutes forcenées du Dahomey. Le prétexte leur fut fourni par les princes indépendants des environs de Cape-Coast-Castle, placés sous leur protectorat, que le despote de l'Achanty, Kofi Kalkali, ne cessait d'attaquer pour leur faire des

prisonniers et les piller; mais l'humanité seule eût largement légitimé leur intervention armée. Il nous suffira, pour le prouver, de résumer le compte rendu d'un des membres de la mission anglaise envoyée à Coumassie, capitale de l'Achanty, sous le règne de Quaco-Duah, le prédécesseur de Koffi :

« Après la réception de cette mission, à l'extrémité d'un faubourg de la ville, par le roi et sa cour, on se dirigea vers Coumassee ou Coumassie : des esclaves portaient les divers trônes des ancêtres de Quaco-Duah, toute la riche vaisselle de métal de Sa Majesté et le portrait de la reine Victoria, que nous venions d'apporter. Le roi et ses hauts dignitaires marchaient entourés de gardes armés de tromblons, de hérauts qui criaient les exploits du souverain, et précédés d'une bande de musiciens composée de joueurs de tam-tam, de cornets, de cymbales et de tambours. Un certain nombre de ces derniers attiraient l'attention d'une façon sinistre avec leurs caisses couvertes de linges maculés du sang des victimes sacrifiées, ornées de fragments de crânes humains, de fémurs, de cartilages desséchés, et dont les baguettes étaient des tibias. Les Achantys n'ont aucun respect de la vie humaine, et les rues de Coumassie sont chaque jour le théâtre d'horribles boucheries. »

Les choses n'avaient point changé, en 1873, lorsque le major général sir Garnet Wolseley partit avec un corps d'armée pour l'Achanty, dans le but d'amener le despote de ce royaume à respecter les alliés du gouvernement britannique, en portant la guerre, s'il le fallait, jusque dans sa capitale.

La lutte fut plus longue, plus meurtrière qu'on ne l'avait prévu à Londres : les Anglais avaient pour eux leurs armes perfectionnées, leurs projectiles, leur science ; les Ashantees avaient leur climat brûlant, les effluves pestilentielles de leurs marais, la dyssenterie, le choléra et tout le cortége de maladies que les habitants des zones tempérées trouvent dans les zones torrides.

Le 14 octobre 1873, sir Garnet Wolseley, arrivé sur les bords du Prah, à quatre-vingt-trois milles de Coumassie, reconnut l'impossibilité d'aller plus avant sans renfort, et demanda aussitôt de nouvelles troupes pour combler les vides de son corps d'armée. On lui envoya sans retard des riflemen, des highlanders, des royal-marine, et en décembre il put reprendre ses opérations avec le concours des milices indigènes des princes alliés.

Le roi, qui n'avait pas encore eu le temps de rassembler tous ses contingents, voulut gagner du temps et, sur les conseils de ses grands vassaux, et spécialement de ses principaux ministres Yaw Busummurutinges et Kueka Busummummarugwira, envoya à sir Wolseley, qui campait à Agimana, un message par lequel il annonçait qu'il s'avouait vaincu. Pour témoigner de ses bonnes intentions, il mit en liberté ses captifs blancs, et les chargea de porter eux-mêmes le message au général en chef anglais.

Celui-ci n'ajouta qu'un faible crédit à ces assurances *in extremis;* toutefois il communiqua l'épître royale au commodore Hewett pour être expédiée à Londres, et arrêta ses opérations.

Koffi, lui, n'arrêta pas les siennes, et ses forces étaient telles vers la fin de janvier, qu'il pouvait, à son tour, prendre l'offensive.

Sir Wolseley, mis au courant de la situation par ses alliés et ses espions, rompit la trêve qu'il avait consentie, et se porta en avant.

Les Ashantees s'étaient massés dans les bois d'Amoalfu, à dix-huit milles de Coumassie; sir Wolseley les en délogea le 31 janvier, après une lutte acharnée, dans laquelle il perdit un capitaine du génie, vingt autres officiers et deux cents soldats, sans parler des blessés.

Le 1er février, Amoalfu brûlait; le brigadier sir Archibald Alison détruisait également Becka, dont son détachement s'emparait sans coup férir, et le capitaine Glower occupait Obogo.

Le 2 février, sir Wolseley fit jeter un pont sur la rivière d'Ordah, malgré une vive fusillade de l'ennemi.

Le 3, Koffi Kalkali envoya deux parlementaires avec le drapeau blanc demander une suspension d'armes; mais comme, dans le même temps, il prenait ses dispositions pour tourner les forces britanniques, sir Wolseley lui répondit par la lettre suivante :

En marche, 3 février 1874.

« Roi,

« Vous m'avez déjà tellement déçu, qu'il ne m'est pas possible de m'arrêter avant que les otages soient en mon pouvoir. Comme le temps presse, je veux bien consentir à accepter aujourd'hui votre mère et le prince Mensah. Ils seront parfaitement traités l'un et l'autre, vous pouvez avoir foi en ma parole. Si vous me les envoyez ce soir, j'arrêterai mon armée sur ce côté de la rivière Ordah. Mais, à moins que vous ne me les envoyiez de suite, mon armée va marcher immédiatement sur Coumassie.

« Je suis, roi, votre sincère ami, et qui vous souhaite du bien (*your trues friend and wellwisher*).

« G.-J. Wolseley,
« *Major général et administrateur à la côte d'Or.* »

La réponse de Sa Majesté n'étant pas venue, les Anglais franchirent l'Ordah, enlevèrent le village d'Ordahshu, et, le 4 février, à la tombée de la nuit, entrèrent, tambours battants, dans la capitale du royaume d'Achanty.

« Quand nous entrâmes à Coumassie, écrivait, le 5 février, le correspondant du *Times*, ce n'était qu'un abattoir humain. A chaque pas, on trouvait des morts sacrifiés à la férocité du roi, des courtisans et des prêtres. Le théâtre des exécutions était le monument le plus remarquable de la grande rue; les faubourgs, les fossés, les marais étaient encombrés de débris humains. Les massacres paraissent avoir été le moyen de célébrer les grands événements, la sanction de toutes les fêtes, la manifestation de tous les sentiments, la joie comme la douleur, l'espérance comme la crainte, et l'accompagnement de tous les changements importants dans la vie humaine. La population se trouvait ainsi divisée en deux classes : les égorgeurs et leurs victimes. »

Sir Wolseley ne trouva rien à Coumassie, rien dans le palais royal, que le parasol du roi Koffi, qu'il prit pour l'offrir à la reine Victoria. Aussi n'y resta-t-il pas longtemps, et, satisfait de ses succès, regagna-t-il la côte, après avoir incendié la capitale du fameux royaume, que Koffi put voir flamber des hauteurs boisées environnantes où il s'était réfugié avec les débris de ses hordes sauvages.

Une partie de celles-ci, fractionnée en petites troupes, parcourut bientôt le royaume, pillant, tuant, suivant la coutume des soudards battus et en rupture de discipline de tous les pays, et quelques bandes poussèrent même des reconnaissances sur le territoire ami du Dahomey.

Or, pour en revenir à notre récit, que les détails précédents aideront à compléter, une de ces bandes arrivait sur la rive droite du Volta au moment où nos chasseurs tiraient leurs premiers coups de carabine.

Dresser la tête, écouter d'où le bruit venait, ramper comme des reptiles vers l'endroit indiqué par les détonations, fut pour les noirs l'affaire d'une minute.

Ils étaient cinquante environ, la peau tailladée, principalement sur le visage, les jambes ornées de peintures rouges ou blanches, vêtus seulement d'une sorte de jupon de coton et armés d'un poignard recourbé passé à la ceinture dans sa gaîne, d'une lance en fer forgé, en forme de flamme, et d'un paquet de javelots. Ils atteignirent le point de la rive droite du fleuve en face duquel se passait le drame que nous avons esquissé dans le chapitre précédent, et là, à genoux der-

Attaqués par les nègres. Dessin de Vierge.

rière des bouquets de palmiers nains, regardèrent ce qui se passait.

Avec la promptitude de coup d'œil que leur avidité impatiente leur donnait, les Ashantees virent de suite qu'il y avait là, pour eux, une riche aubaine.

Trois barques, les dépouilles d'une quinzaine de chasseurs européens, une tente sur la berge opposée et vraisemblablement des munitions, des vivres sous cette tente, c'était cent fois plus qu'il n'en fallait pour exciter leur convoitise.

Ils suivirent avec des regards de renards affamés qui guettent une basse-cour, les péripéties de la chasse, prêts à y prendre part en faveur des amphibies, ce qu'ils firent quand ils virent l'hippopotame blessé, en envoyant une grêle de javelots aux matelots de la seconde chaloupe, à l'instant où ceux-ci opéraient le sauvetage des deux survivants de la première embarcation renversée.

Trois cris affreux retentirent et trois hommes tombèrent à l'eau : l'un la tête fracassée entre la tempe et l'oreille, le second la gorge traversée, le troisième la poitrine percée.

Terrifiés, les autres saisirent leurs fusils et cherchèrent des yeux l'ennemi.

Les noirs n'avaient eu garde de se montrer, ne voulant pas être fusillés par les chasseurs.

Une nouvelle grêle de javelots siffla et une quatrième victime tomba dans le fleuve.

La seconde barque n'était plus montée que par un homme, qui n'attendit pas le sort de ses compagnons, et se jeta à l'eau pour aller rejoindre la troisième barque, celle de Lamouroux et Pouillouse, qui passait à quelques brasses du lieu du sinistre, et à l'arrière de laquelle se cramponnait un des naufragés.

— Nagez ferme, tonnerre! cria Pouillouse à ses matelots, auxquels il avait commandé de ne point lâcher leurs avirons et en dirigeant son embarcation, car il tenait le gouvernail, vers la berge où se dressait la tente, c'est-à-dire sur la rive gauche du Volta, à l'opposé de l'endroit d'où pleuvaient les javelots.

L'embarcation fila comme une flèche, tirant derrière elle deux hommes, dont ceux qui la montaient ne s'inquiétèrent pas plus que des insectes qui voletaient dans l'atmosphère, et en deux minutes, deux siècles, elle aborda près du campement.

Lamouroux et Pouillouse sautèrent à terre les premiers; les trois matelots qui les accompagnaient les suivirent; les deux hommes qui s'étaient accrochés à l'arrière sortirent de l'eau et gagnèrent, à leur tour, la berge dans un état difficile à dépeindre.

L'un était un des matelots de la seconde chaloupe, l'autre était Philistin.

Pouillouse et Lamouroux pâlirent en voyant ce dernier, qu'ils avaient cru mort, et que Phosphate, débarrassé de son garde du corps depuis l'apparition des Ashantees, courut presser contre sa poitrine.

Mais ce n'était le moment ni de réfléchir ni de lanterner : le péril, un péril imminent, était là, à deux cents mètres; il fallait agir, prendre une détermination.

Enhardis par leur succès, les Ashantees descendirent vers la plage pour pêcher les deux embarcations qui s'en allaient à la dérive, et les cadavres de matelots que les crocodiles et les hippopotames semblaient dédaigner et que le courant portait vers une pointe sablonneuse qui formait une sorte de barrage sur la rive droite du Volta.

Si les noirs parvenaient à s'emparer des chaloupes, la situation devenait, *ex abrupto*, excessivement grave; il fallait, à tout prix, empêcher que celles-ci ne restassent en leur pouvoir.

Les chasseurs se comptèrent.

Ils n'étaient plus que neuf, six d'entre eux ayant été tués ou dévorés, et sur ces neuf, sept seulement avaient encore leur armement complet.

Pouillouse ordonna à ceux-là de se déployer en tirailleurs sur la crête de la berge devant la tente, et de diriger un feu nourri contre les sauvages.

Philistin s'était emparé du fusil et du sac de munitions du matelot laissé à terre avec le chimiste, tandis que ce matelot aidait ses camarades à amarrer l'embarcation à une forte racine de mimosa, et, de son côté, Phosphate, après avoir étreint le rentier, s'était hâte de reprendre son attirail de guerre, abandonné dans un coin du campement; tous les deux étaient donc *parés*, comme aurait dit Pouillouse, que l'apparition des noirs troublait extrêmement, presque autant qu'elle troublait Lamouroux.

Encore si les deux chenapans avaient eu la chance de perdre leurs *crampons*, comme ils appelaient le rentier et le chimiste, dans l'atroce tragédie qui s'était passée si vivement sous leurs yeux! Mais non. Par une fatalité singulière, Philistin, le plus exposé, le plus menacé, contre qui toutes les machinations avaient été tournées, Philistin s'était sauvé!

Pouillouse et Lamouroux renvoyèrent à un autre moment la perpétration de leur double crime, persuadés de sa réussite, et avisèrent résolûment au plus pressé : à disperser les Ashantees, dans les griffes desquels ils ne voulaient pas tomber.

Les hippopotames, les crocodiles, les nègres, le naufrage des chaloupes, la mort des six matelots, les angoisses de la fuite avaient troublé au plus haut point Philistin, peu habitué à des événements de cette sorte. Quant à Phosphate, déjà sens dessus dessous depuis plusieurs jours, il ne se possédait plus. Tous les deux, cachés derrière un buisson, serraient convulsivement leurs carabines, et tandis que l'un, mouillé jusqu'aux os, murmurait en frémissant : « Ah! mon cher Phosphate, quelle horrible aventure! » l'autre, tremblant comme la feuille, répétait d'une voix étranglée par la peur et presque inintelligible : « M... m... monsieur Philistin, au n... n... nom du ciel, ne nous quit... quittons plus; il y va de notre vie!... »

La fusillade commença.

Les nègres, ne pouvant y répondre, s'abritèrent derrière un pli de terrain, et longèrent le fleuve en aval, pour aller saisir au passage, hors de la portée des projectiles, les deux barques que le courant portait, et que les chasseurs n'étaient pas en mesure de leur disputer, par ce motif que la rive du Volta avait, près de l'endroit où ils s'étaient postés, où leur tente était dressée, une solution de continuité formée par l'affluent dont nous avons parlé précédemment, solution qui ne permettait point de faire, parallèlement, sur la rive gauche le chemin que les noirs faisaient sur la rive droite.

Pour empêcher ces derniers de s'emparer des chaloupes, il n'y avait qu'un moyen très-dangereux : se rembarquer dans la troisième embarcation et aller, à force de rames, chercher les bateaux abandonnés en passant près des amphibies qui s'étaient massés sur un banc de sable, à cinquante mètres du campement, et que les cris effroyables et assez semblables à ceux d'un porc qu'on égorge, les sauts furieux, la perte de sang de leur camarade blessé, excitaient au suprême degré.

Pouillouse hésita; puis, réfléchissant que l'occasion d'envoyer le chimiste et le rentier *ad patres* s'offrait belle, il commanda à trois matelots de monter dans la chaloupe avec Philistin et Phosphate et d'aller remorquer les embarcations, pendant qu'avec deux autres matelots, dont celui à la garde duquel il avait confié le chimiste, et Lamouroux, il tiendrait l'ennemi et les bêtes féroces en respect.

Phosphate blêmit, serra le bras de Philistin et déclara que ni ce dernier ni lui n'iraient à la mort où on voulait les envoyer.

Pouillouse sacra, Lamouroux prit en main un de ses revolvers, et Dieu sait ce qu'il serait advenu si une nouvelle complication ne fût brusquement survenue.

Trois ou quatre balles destinées aux Ashantees s'étaient égarées sur les museaux d'autant d'hippopotames. Déjà exaspérés par les incidents de la chasse, le spectacle des douleurs de leurs congénères et la crépitation de la fusillade, ceux-ci s'élancèrent tout à coup, en poussant des grognements sinistres, contre leurs agresseurs.

Avez-vous assisté à une charge de grosse cavalerie? en avez-vous apprécié la force au moment où son élan est dans toute sa plénitude? Eh bien, une charge d'hippopotames adultes n'est pas moins irrésistible.

Quand il est en furie, l'hippopotame ne s'arrête

devant rien, renverse tout ou s'acharne contre les obstacles qui lui résistent. Alors il est presque aussi agile sur terre que dans l'eau ; il court comme le sanglier, gravit des sentiers abrupts, des berges rapides où il semblerait que les mouflons ou les petits félins seuls pussent mettre les pieds, et malheur à qui l'a imprudemment provoqué ! L'arrêter d'un coup de fusil, impossible ! A faible portée, une balle troue la cuirasse du crocodile, elle ne perce pas la sienne, elle ne traverse pas son épaisse carapace de graisse ; il en faut vingt, quelquefois cent, pour le coucher sur le dos.

Pouillouse et Lamouroux savaient tout cela ; aussi, lorsqu'ils virent les quatre amphibies bondir de leur côté, furent-ils saisis d'une terreur panique et s'enfuirent-ils à toutes jambes en criant aux cinq matelots d'en faire autant.

Les matelots détalèrent avec la rapidité de l'éclair ; Phosphate et Philistin imitèrent leur exemple et se précipitèrent à travers un champ de cotonniers rempli de plantes épineuses, où l'un des hippopotames les suivit, rugissant, labourant le sol, brisant les arbres, enfonçant les buissons.

Les deux hommes volaient, plutôt qu'ils ne couraient le long des tortuosités de ce champ, au bout duquel ils entrèrent aveuglément dans un fourré où les lianes formaient d'inextricables lacets, où les piquants des mimosas, les crochets recourbés des nabakhs déchiraient leurs vêtements et leurs corps.

Mais ils ne sentaient pas les épines ; ils ne sentaient que le souffle de l'animal qui les poursuivait, et ce souffle semblait les pousser en avant avec la légèreté et la rapidité de l'oiseau fendant l'espace.

Combien de temps dura cette fuite vertigineuse ? nous ne saurions le dire. Sur le point de tomber d'épuisement, Philistin et Phosphate se buttèrent contre une racine de palmier, firent une chute profonde et roulèrent l'un sur l'autre au fond d'un ravin.

Les Ashantees avaient secouru les hippopotames en attaquant les chasseurs au début de leurs exploits cynégétiques ; les hippopotames, à leur tour, venaient de secourir les Ashantees en chargeant les chasseurs au moment opportun.

« Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature, » a écrit La Fontaine.

ARMAND DUBARRY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# SOUVENIRS DU MEXIQUE

## LES OPALES [1].

Le comte fit signe à ses compagnons de garder le silence. Enlevant lestement le fusil qu'il portait en bandoulière, il l'arma et mit en joue. Le coup parti, ce fut un prodigieux concert de cris de toute espèce, en même temps que mille oiseaux au plumage étincelant s'envolaient dans toutes les directions. Cependant, d'un arbre voisin, une masse rouge et noire venait de tomber. A peine le toucan — car c'était un de ces curieux oiseaux que le hasard avait désigné comme victime à M. de Mirel — eut-il touché la surface de l'étang, que trois têtes hideuses apparurent simultanément au-dessus des eaux. En un clin d'œil le toucan disparut dans une gueule énorme, livide, et les monstres se dérobèrent sous le manteau de verdure qui les abritait. Tout cela s'accomplit avec une telle rapidité, que, si l'agitation des larges feuilles dont l'étang était couvert n'eût fourni aux voyageurs un témoignage irrécusable, ils auraient pu se croire le jouet d'un songe.

— Voilà, mon cher monsieur Georges, d'où vient l'odeur de musc qui vous frappait tout à l'heure. Ce sont les aimables hôtes de ces marais qui nous parfument ainsi. Quant à ce site enchanteur, il cache la mort à chaque pas. Outre les crocodiles que vous avez entrevus, chaque arbre donne asile à des myriades d'insectes plus ou moins venimeux, et à quelques couples de serpents lianes, un des reptiles les plus dangereux de ces contrées, et dont la morsure est aussi redoutable que celle du terrible serpent à sonnettes. Mais ce n'est rien encore : cette végétation luxuriante, que vous ne vous lassez pas d'admirer, et qui semble perpétuellement conserver son éclatante jeunesse, renferme les germes de l'horrible fléau qui dévaste la Terre chaude. A chaque feuille qui tombe succède immédiatement une feuille nouvelle. Mais la feuille tombée va pourrir au fond de ce vaste bourbier dont l'extérieur est si séduisant. Les eaux de ces étangs n'ont point d'écoulement, car les dunes de sable qui bordent une partie du golfe du Mexique leur ferment toute issue vers la mer. Les matières organiques qu'elles renferment croupissent sur place, et, sous la double influence de l'humidité et d'une chaleur torride, se décomposent, se volatilisent et empestent l'atmosphère de leurs miasmes mortels.

— Parfaitement exact, dit Guttierez ; aussi n'est-il pas prudent de rester longtemps ici.

Et piquant bravement des deux, il se lança au galop, ne se faisant aucun scrupule de s'accrocher des deux mains au pommeau de sa selle.

Grâce à cette rapide allure, nos voyageurs débouchèrent bientôt sur une immense savane se perdant à l'horizon, et dont la triste uniformité était à peine rompue çà et là par de rares bouquets d'arbres épineux.

Cependant le soleil, déjà haut sur l'horizon, dardait ses brûlants rayons sur la plaine desséchée. Hommes et chevaux commençaient à courber la tête sous le poids de cette chaleur humide, accablante, qui est le propre des terres chaudes. Depuis deux heures ils cheminaient en silence, lorsque, arrivés au sommet d'une ondulation de terrain, ils aperçurent une haute futaie qui devait leur donner de l'ombre, sinon de la fraîcheur.

— Ne croyez-vous pas qu'une halte sous ces arbres serait assez opportune ? hasarda le licencié.

— Oui vraiment, répondit M. Verton.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Puis, interpellant en espagnol un Indien qu'il venait de découvrir au détour de la route :

— Hé ! Pepé, tout est-il arrivé en bon état? Le déjeuner est-il prêt?

— Oui, Votre Grâce ; il y a une heure que je suis ici.

— Un vieux soldat ne s'embarque pas sans biscuits, dit alors M. Verton à ses compagnons. Le proverbe est sage, et je l'ai pris pour règle. Seulement, comme une mule chargée de vivres aurait pu nous retarder, j'ai fait partir mon brave Pepé à trois heures du matin, et j'ai l'honneur, messieurs, de vous inviter à déjeuner avec moi.

Un hourra retentissant répondit à cette invitation. Chacun eut bientôt mis pied à terre. Les chevaux furent attachés aux branches d'un fourré voisin, tandis que les convives de M. Verton entamaient avec une superbe ardeur la croûte d'un vaste pâté. Guttierez, qui seul s'était attardé près de son mulet, vint les rejoindre, pliant sous le faix d'un lourd bissac.

— Deux précautions valent mieux qu'une, s'exclama-t-il d'un air triomphant. Moi aussi j'avais songé au déjeuner et fait mes provisions en conséquence. Voici, entre autres, quelques bouteilles de pale ale et de vin de France qui ne feront pas trop mauvaise mine auprès de ce pâté.

On mangea et on but en gens qui viennent de faire six lieues sous un soleil dévorant. Après quoi M. Verton invita ses amis à se livrer aux douceurs de la sieste.

— Il est une heure, dit-il; en repartant à trois, nous arriverons à la Soledad avant le coucher du soleil et nous éviterons la grande chaleur du jour. Ce n'est pas dans tes habitudes, mon cher Georges, de dormir ainsi au milieu de la journée ; mais c'est une coutume, je dirai plus, une nécessité de ce pays, et tu te trouveras bien de l'adopter.

Une demi-heure après, tous, y compris Pepé, dormaient du plus profond sommeil.

Le comte ouvrit le premier les yeux. Il alluma un cigare, et distraitement promena ses regards autour de lui. Tout d'un coup, saisissant son revolver, il fit feu dans la direction de l'oncle de Georges. Au bruit de la détonation, chacun fut aussitôt sur pied, fort ému, comme on pense, et cherchant la cause de cette alerte.

— Pardon, dit M. de Mirel, pardon, messieurs, de vous avoir ainsi réveillés en sursaut; mais, tenez, monsieur Verton, regardez près de vous, un peu à votre droite, et dites-moi si je n'ai pas eu raison d'arrêter dans sa marche l'indiscret visiteur qui nous arrivait.

M. Verton ne put retenir un geste d'effroi. Presque à ses pieds se tordait, dans les dernières convulsions, un énorme serpent.

— Oh ! ajouta le comte, c'est un *cascabel*, un serpent à sonnettes de la plus belle venue. Un faux mouvement en dormant, et vous pouviez heurter l'horrible bête. Mordu par elle, ici, loin de tout secours, c'était la mort.

Ce disant, il avait sorti de sa botte un machete (long couteau mexicain) bien tranchant. D'un coup sec il détacha la queue du serpent et vint l'offrir à l'oncle de Georges.

— Il est dit, monsieur de Mirel, que toute ma famille sera votre obligée. Mais, avec un galant homme tel que vous, la reconnaissance est un doux fardeau à porter.

Et il lui tendit la main.

On examina ensuite le singulier appendice qui vaut au *cascabel* son nom de *serpent à sonnettes*. Cet appendice se compose d'une série de sphéroïdes aplatis et superposés, dont le nombre varie avec l'âge de l'animal. Ils vont en diminuant de largeur, depuis le point où ils commencent, jusqu'à l'extrémité de la queue. Mobiles, creux, formés d'une écaille résistante, ils s'entre-choquent quand le serpent se meut, en produisant un bruit analogue à celui de noix sèches que l'on secouerait dans un panier. C'est ce bruit bien connu qui avait éveillé l'attention du comte.

Quant au serpent, long de près de deux mètres, il était à peu près de la grosseur du bras, d'un noir verdâtre, semé de taches jaunes et brunes, la tête large, aplatie; il était hideux.

— Pouah ! horreur ! fit le licencié, et quel affreux pays que cette Terre chaude !

— Quelle chose étrange, répliqua M. Verton, que cette haine des Mexicains des plateaux pour la Terre chaude ! Mais savez-vous, señor Guttierez, qu'il y a tout autant de serpents à sonnettes et de scorpions, et de vilaines bêtes de toute sorte dans vos terres froides que sur les côtes du Pacifique ou du golfe du Mexique? J'en sais quelque chose, moi, qui y ai vécu dix ans. Les serpents sont plus petits, c'est vrai, mais ils n'en sont pas moins dangereux. Demandez à Pepé, qui faillit mourir d'une morsure de cascabel aux environs de Guanaxato.

— C'est vrai, maître, répondit Pepé, et, sans vos bons soins, José Mendès serait depuis longtemps allé rejoindre sa pauvre femme.

— C'est bon, c'est bon. Et nous, messieurs, à cheval, si nous voulons arriver au gîte avant la nuit.

Au moment où le soleil disparaissait à l'horizon, nos voyageurs débouchaient sur la place de la Soledad.

Toujours prévoyant, M. Verton s'était entendu avec les employés du chemin de fer pour se faire dresser une tente américaine non loin de la station. La précaution était d'autant meilleure que la Soledad, malgré la célébrité qu'elle doit au traité qui porte son nom, est une misérable bourgade, composée de quelques cabanes d'Indiens. En fait de constructions en pierre, on n'y voit guère que l'église et le presbytère. Outre la difficulté de se loger, on était exposé, à supposer qu'on trouvât l'hospitalité dans quelque rancho, à être la victime des insectes et reptiles de tous genres qui pullulent à la Soledad. Sous chaque pierre nichent les scorpions et les tarentules; le corali, ce charmant petit serpent revêtu de pourpre et d'or, mais dont la morsure est des plus dangereuses, s'installe sans façon dans les cases des indigènes; et le serpent liane aime à se jouer dans les bambous qui servent de clôture aux habitations.

En faisant élection de domicile sur un terrain nettoyé au préalable et recouvert d'une simple toile, on avait plus de chances de passer une nuit tranquille.

La table avait été dressée en plein air, à quelques pas de la tente. Si les journées sont accablantes en terre chaude, les nuits, en revanche, y sont délicieuses. La chaleur est grande encore. Mais quand s'élève la brise de mer sous ce ciel d'un bleu profond, d'une admirable pureté, on se sent revivre d'une vie nouvelle, et les fatigues du jour sont bientôt oubliées. Longtemps après avoir fini de dîner, les convives restèrent immobiles et silencieux, livrés tout entiers à ce doux *farniente* dont les pays chauds font seuls comprendre le charme, lorsque enfin M. Verton rompit le silence :

— Je ne t'ai point entretenu encore, mon cher Geor-

ges, de ce fameux projet dont je te parlais dans ma lettre. Je crois le moment venu de t'en dire un mot. Loin d'être de trop, ces messieurs pourront au besoin nous donner un bon conseil. Voici la chose : je possède, à une douzaine de lieues de Oajaca, une hacienda où j'élève du bétail. Le rio Panuco traverse dans toute leur longueur les terrains où vaguent mes troupeaux. Un de mes majordomes étant un jour descendu au bord de la rivière, précisément à l'endroit où les bestiaux viennent boire et où leurs pieds ont dégradé la berge, remarqua dans le sable un objet brillant. Il le prit et me le rapporta. C'était une pierre d'un blanc laiteux à reflets nacrés, une opale du plus bel orient. Déjà j'avais entendu vaguement parler de découvertes de ce genre faites sur les rives du Panuco. Je pensai alors que là peut-être, avec un peu de peine et en risquant quelque argent, il y avait une fortune à gagner. N'étant plus assez jeune pour mener la vie active que nécessitent les opérations de ce genre, j'ai songé à toi. J'ai pris quarante mille francs chez mon correspondant de la Vera-Cruz pour commencer sans retard les premiers travaux. Tu disposeras de cet argent comme tu l'entendras ; si les recherches aboutissent, tu me le rendras sur les bénéfices réalisés, et

Dans les Cumbres. Dessin de Vierge.

le reste t'appartiendra en toute propriété. Ne te récrie pas, car sans toi ces richesses, si toutefois elles existent, resteraient perdues, n'ayant plus, je te le répète, ni le temps ni le goût d'aborder ce genre de travaux.

— J'accepte, mon oncle, et me mets tout entier à votre disposition. Si le succès couronne nos efforts, nous verrons alors à discuter la répartition des bénéfices. Mais, pour le moment, il est au moins prématuré de vendre la dépouille d'un ours parfaitement vivant.

— Oui, ajouta aussitôt le comte ; mais il n'en est pas moins vrai que l'idée de M. Verton est des plus sérieuses et des plus pratiques. Je puis d'autant mieux m'en porter garant, que j'ai collectionné moi-même des renseignements fort intéressants sur les richesses minérales de la province de Oajaca. Si vous le permettez, je vous les enverrai dès mon arrivée à Mexico ; vous y trouverez et la confirmation de vos propres appréciations et des indications certainement utiles.

— Êtes-vous, mon cher comte, obligé de rentrer immédiatement à Mexico ?

— Nullement. Mais puis-je savoir...

— Ma question n'a d'autre but que de m'assurer que la proposition que je vous veux faire ne sera point indiscrète. Maintenant que j'en suis certain, voici ma pensée sans détour : puisque vous vous êtes livré déjà

de sérieuses études géologiques sur le bassin du Panuco : puisque vous êtes maître de votre temps ; puisque vous avez témoigné à Georges, en toute circonstance, la plus vive sympathie, et que, d'un autre côté, mon neveu serait enchanté d'avoir un compagnon tel que vous dans la solitude où il lui faudra vivre, qui vous empêche de venir avec nous?

— Rien, assurément. Et puisque j'entrevois la possibilité de vous être utile, je n'hésite point à me rendre à votre invitation.

— A la bonne heure. Maintenant que tout est convenu, allons prendre un peu de repos, et demain à cheval au soleil levant.

Nous laisserons notre petite troupe poursuivre paisiblement son voyage. Nous ne nous arrêterons pas avec elle pour admirer l'océan de verdure du *Chiquite*, les vastes champs de canne à sucre, le sombre feuillage des caféiers, ni tous ces sites enchanteurs qui, jusqu'à quelques lieues au delà d'Orizava, font de toute cette partie du Mexique un immense jardin sur lequel le regard aime à se reposer. Nous les retrouverons, dans la matinée de leur quatrième jour de marche, au pied des Cumbres (nom donné aux vastes assises du plateau d'Anahuac). S'élevant en pentes insensibles, la route leur avait fait successivement gagner des altitudes de 900 et de 1 200 mètres. Aux environs de Cordova, ils avaient quitté la terre chaude et traversé cette zone trop étroite, mais si délicieuse par son climat et ses productions, que l'on appelle dans le pays *tierra templada* (terre tempérée).

A trois lieues d'Orizava, une muraille à pic, haute de 900 mètres, semble fermer le chemin. C'est cette muraille qu'il faut gravir pour arriver à l'immense plateau, d'une altitude moyenne de 2 400 mètres, qui se jette brusquement à l'ouest dans les flots du Pacifique et descend doucement vers le nord, jusqu'à la frontière américaine, dont le rio Bravo trace la limite.

Une route assez bien entretenue décrit ses mille replis sur les flancs escarpés des Cumbres, en dépasse la première cime, redescend en ligne droite jusqu'à un ravin assez profond, puis, embrassant de ses méandres la croupe nouvelle qui surgit devant elle, parvient enfin sur le faîte aride du plateau.

C'est là que, en 1862, la petite armée française aux ordres du général Lorencez eut son premier engagement sérieux avec les troupes de Juarez. Elle s'empara en quelques heures d'une position qui semblait inexpugnable. M. de Mirel, qui avait, disait-il, assisté à la bataille, mêlé à l'état-major français, racontait à ses compagnons les principaux épisodes de ce brillant fait d'armes, et tous l'écoutaient d'une oreille attentive, quand, tout à coup, dix cavaliers armés et masqués débouchèrent au galop d'un ravin qui se perdait dans les replis de la montagne.

Avant d'avoir pu se reconnaître, M. Henri Verton était le premier assailli, jeté à bas de son cheval, garrotté et bâillonné. En vain Georges et Pepé voulurent faire usage de leurs armes. On n'entendit que le bruit sec du marteau du revolver et du chien du mousqueton s'abattant sur les cheminées dépourvues d'amorces. Tous deux, entourés par sept ou huit de leurs adversaires, furent bientôt enlevés de leurs selles, désarmés et, comme M. Verton, couchés sur le bord de la route, dans l'impossibilité de faire un mouvement. Pendant qu'on les fouillait, ils entendirent soudain le bruit d'un cheval lancé au galop, puis six détonations successives retentirent et les voleurs prirent la fuite.

Quelques instants après, le comte mettait pied à terre près d'eux et s'empressait de briser leurs liens, de les délivrer de leurs bâillons.

— Ces bandits, leur dit-il, m'ayant laissé quelques secondes de répit, j'en ai profité pour prendre du champ, et, les voyant fort occupés à vous débarrasser de votre argent, je les ai chargés en faisant feu sur eux des six coups de mon revolver. Bien que fort supérieurs en nombre, ces misérables ont fui devant moi et n'ont pas tardé à disparaître dans des sentiers impraticables pour qui n'en connaît les détours, et où c'eût été folie de les suivre.

— Et le licencié? s'exclama Georges, qu'est-il devenu dans cette bagarre? Il n'est plus avec nous.

On regarda de tous côtés, et l'on ne tarda pas à découvrir Guttierez descendant, grave et tranquille, les pentes couvertes de broussailles au pied desquelles l'attaque avait eu lieu.

Il eut fort à faire pour répondre aux questions qui, de toutes parts, lui étaient adressées.

— Messieurs les voleurs, dit-il, ayant tout d'abord négligé ma modeste personne, je me suis laissé glisser à bas de ma monture et j'ai gagné sans plus tarder le fourré le plus voisin. Là, voyant qu'on continuait à ne pas s'inquiéter de moi, et ne pouvant d'ailleurs vous porter secours, puisque j'étais sans armes, moitié courant, moitié rampant, j'ai été me blottir sous les cactus que vous voyez là-haut, et qui, par parenthèse, m'ont fait payer assez cher leur courte hospitalité.

Ce disant, il montrait ses vêtements déchirés et ses mains ensanglantées.

— Je n'étais pas, ajouta-t-il, depuis cinq minutes dans ma cachette, lorsque j'entendis au-dessous de moi un grand bruit de chevaux lancés à toute vitesse. Je me hasardai à avancer la tête. Sans m'en douter, j'avais gagné le sommet de la barranca d'où avait débouché la guérilla et par laquelle elle s'enfuyait. Quand je vis qu'il n'y avait plus rien à craindre, je suis redescendu vers vous. Voilà tout ce que j'ai à dire *pour le moment*.

Et il souligna ces derniers mots en lançant un regard à la dérobée au comte de Mirel.

— Que signifie ce mystère?

— Inutile de m'interroger, mon cher monsieur Verton ; je ne crois pas, pour l'heure, devoir entrer dans d'autres explications.

— Moi, dit Georges, ce que je ne puis comprendre, c'est que les canons de mon revolver se soient trouvés vides, alors que je suis certain de n'en pas avoir retiré les cartouches depuis notre départ.

— Et moi donc, reprit Pepé, j'avais renouvelé hier soir l'amorce de mon mousqueton. M. le comte, qui l'a pris pour l'examiner au moment où il passait près de l'écurie, pourra vous le certifier.

— C'est parfaitement exact, dit M. de Mirel. Mais les gens qui viennent de nous dévaliser ont probablement concerté leur attaque à Orizava même. Ils auront appris d'une façon quelconque que M. Verton était porteur de valeurs importantes, et ils auront décidé de venir nous attendre ici. Mais, comme ces messieurs ne brillent pas précisément par le courage, ils ont jugé prudent de rendre toute résistance impossible et déchargé les armes laissées dans nos chambres pendant notre dîner à l'hôtel. Pour moi, c'est à l'habitude que

j'ai de ne jamais me séparer de mon revolver, que je dois d'avoir pu mettre ces misérables en fuite.

— Quoi qu'il en soit, reprit M. Verton, j'aurais bien fait d'écouter mon banquier et de lui laisser mon argent, sauf à l'attendre quelques jours, plutôt que de me le faire sottement enlever par ces gentilshommes de grand chemin, qui me le feront certainement attendre davantage. Mais, bah! plaie d'argent n'est pas mortelle. Nous sommes tous sains et saufs, c'est l'essentiel.

Devisant de la sorte, nos amis étaient arrivés au fond de la gorge que dominent les cimes des Cumbres. Là coule un ruisseau que la route traverse sur un large pont de pierre. C'est Puente Colorado (pont rouge). Si le pont fut rouge autrefois, il n'y paraît guère aujourd'hui. Quelques misérables cabanes sont éparpillées le long de la route qui monte à l'ouest sur le plateau et jette vers le sud l'embranchement que l'on doit suivre pour se rendre à Téhuacan et de là à Oajaca.

On déjeuna avec les vivres apportés d'Orizava, puis vint l'heure des adieux. Le licencié, en effet, devait attendre la diligence de Puébla, tandis que ses compagnons de voyage poursuivaient leur route par la vallée.

Déjà le comte de Mirel s'était installé dans la voiture qui venait attendre MM. Verton; déjà Pepé, conduisant en main les chevaux qu'il devait mener à Oajaca par petites journées, avait pris les devants lorsque, échangeant une dernière poignée de main, avec Georges et son oncle, Guttierez leur dit rapidement et à voix basse :

— Défiez-vous du comte !

## V

Emportée par six mules vigoureuses, la voiture s'éloigna rapidement.

Sans prendre trop au sérieux l'étrange recommandation de Guttierez, MM. Verton ne pouvaient cependant s'empêcher d'en chercher la signification. Le comte lui-même paraissait soucieux. Le voyage se continua donc moins gaiement qu'il n'avait commencé.

Enfin, après cinq jours d'une course assez monotone, nos voyageurs virent se détacher à l'horizon la cime des montagnes au pied desquelles s'étend Oajaca, et sur lesquelles apparaissent encore quelques vestiges des travaux élevés par le général Porfirio Diaz, en 1865, alors que la ville était assiégée par les Français.

Penché à la portière, M. Verton fouillait la route du regard, quand, se retournant vers ses compagnons, il leur dit :

— Mes prévisions, messieurs, ne m'avaient pas trompé. Pepé, auquel j'avais recommandé de ménager nos chevaux, n'en a agi qu'à sa fantaisie et a tenu à annoncer notre arrivée. On vient au-devant de nous et, dans quelques instants, j'aurai l'honneur de vous présenter ma fille.

Sur la prière de Georges et de M. de Mirel, la voiture s'arrêta, et nos voyageurs mirent pied à terre.

Sans doute, ils avaient été aperçus et, sinon reconnus, du moins devinés, car deux cavaliers qui se montraient au loin lancèrent leurs chevaux à toute vitesse à leur rencontre.

Un de ces chevaux s'arrêta net à quelques pas de M. Verton et, jetant sa bride au domestique qui la suivait, une jeune fille sauta lestement à terre, puis s'élança dans les bras de l'oncle de Georges.

— Messieurs, ma fille, dit M. Verton. Lola, ton cousin, le fils de mon bien-aimé frère; M. le comte de Mirel, auquel Georges et moi nous devons une profonde reconnaissance, et qui a bien voulu consentir à passer quelques jours avec nous.

Lola tendit sa petite main gantée à son cousin et adressa au comte un gracieux salut.

Elle était ravissante ainsi, tout animée par sa course folle. Ses grands yeux noirs, frangés de longs cils, brillaient du plus vif éclat sous l'ombre projetée par les larges ailes de son sombrero. Ses cheveux épais, soyeux, que le peigne retenait avec peine, s'étaient affaissés, grâce au mouvement du cheval, et encadraient de leurs masses sombres le visage mat et pâle de la jeune fille.

Mince, élancée, elle avait cette grâce morbide des créoles, tout en conservant ce je ne sais quoi de vif et de hardi qui caractérise la Française.

En un mot, résumant en sa personne toutes les beautés de la race mexicaine, toutes les séductions et toutes les grâces de la femme dont l'esprit et le cœur ont été développés par une intelligente éducation, elle produisit sur Georges et le comte une profonde impression.

M. Verton, qui s'en aperçut, triomphait. Sa grande, son unique passion, c'était sa fille. Ayant perdu sa femme après trois ans de mariage, il avait concentré toutes ses affections sur l'enfant, portrait vivant de la mère, et dont il résolut de cultiver lui-même les heureuses facultés naturelles.

Lola fut invitée à monter en voiture, tandis que le domestique ramènerait les chevaux en main, puis on se remit en route.

On entra dans Oajaca à la nuit tombante, et l'on trouva, non sans plaisir, dans la maison de M. Verton, le dîner attendant les voyageurs.

Il fut décidé d'un commun accord que quatre jours pleins seraient consacrés au repos, après quoi on chercherait tous ensemble le terrain où devraient commencer les fouilles.

Au grand déplaisir de Georges, M. de Mirel, installé dans la maison sur le pied d'une complète intimité, se montra près de Lola plus empressé que ne l'eussent exigé les simples convenances. Celui-ci, cependant, prétendant avoir reçu les fonds qu'il avait réclamés de Mexico par le télégraphe, remit, quarante-huit heures après son arrivée, à M. Verton les trois mille francs qu'il lui devait.

Sur quoi l'oncle de Georges de s'écrier :

— Vois donc ce mauvais plaisant de Guttierez avec ses sots présages! Sont-ce là des allures de chevalier d'industrie, et le comte n'avait-il pas mille bonnes raisons pour me faire attendre ce remboursement? Décidément, c'est un galant homme, et si je revoyais Guttierez, je lui dirais sans façon comment je juge ses méchants propos.

Georges pestait, car l'empressement du comte près de sa cousine devenait chaque jour plus significatif. Mais que dire? que faire?

Ainsi que cela avait été convenu, le cinquième jour après l'arrivée, on se rendit à l'hacienda de M. Verton.

Après une étude attentive du terrain, Georges et le comte — qui semblait réellement avoir en cette ma-

tière de sérieuses connaissances — décidèrent que les premières explorations se feraient à quatre lieues de l'hacienda, sur un point où le Panuco, sortant d'une gorge profonde, devait avoir entraîné les richesses minérales des terrains corrodés par ses eaux rapides.

On rentra à Oajaca pour y préparer tous les éléments de cette expédition. Une lettre venue de Mexico y attendait Georges. Nous la traduisons pour le lecteur :

« Mon cher monsieur Georges,

« Vous n'avez point oublié peut-être mon dernier mot en vous quittant. Je viens aujourd'hui justifier l'accusation que je portais alors contre M. de Mirel. J'ai pris à la hâte sur le noble comte des informations puisées à une source digne d'un crédit absolu.

« M. de Mirel a, comme il nous l'avait assuré, été attaché pendant quelques mois à la légation française. Mais ce n'est pas volontairement qu'il a quitté la diplomatie ; il en a été chassé comme escroc. Je pourrais, je crois, si cela vous était utile, me procurer à ce sujet des *pièces à conviction*.

« Maintenant, vous devez vous souvenir que, le jour où nous fûmes assaillis par une guérilla au pied des Cumbres, je vous prévins que j'aurais plus tard à compléter le récit des faits dont j'avais été témoin. Je regrette, je vous l'avoue, d'avoir attendu, car j'aurais pu, sans plus tarder, vous mettre entièrement sur vos gardes. Mais, isolés comme nous l'étions, nous nous trouvions à la merci de M. de Mirel, et je ne croyais pas prudent de le pousser aux dernières extrémités en disant toute la vérité. Aujourd'hui je n'ai plus les mêmes scrupules, les mêmes craintes si vous voulez, et je puis, je dois parler.

« Or donc, blotti sous mon cactus, comme je vous l'ai raconté, je vis passer, s'enfuyant au galop, les voleurs qui vous avaient dévalisé. L'un d'eux, cependant, demeurait en arrière, comme s'il attendait quelqu'un. Et, en effet, M. de Mirel — M. de Mirel, vous entendez bien, je l'ai vu, de mes yeux vu — ne tarda pas à le rejoindre. Mon bandit (c'est du Mexicain que je parle pour l'heure) sortit de sa poche le portefeuille de votre oncle — ce portefeuille rouge que nous avons tous vu entre ses mains — en tira une liasse de papiers qu'il remit au comte, échangea avec lui quelques paroles et s'en fut rejoindre ses honnêtes associés. Quant au comte, il revint, comme vous savez, vous délivrer de vos liens, et inventa avec beaucoup de présence d'esprit la jolie petite histoire qui devait vous expliquer comment vos armes, chargées la veille, se trouvaient déchargées juste à l'instant où vous aviez besoin d'en faire usage.

« Pour moi, maintenant, tout s'explique. M. de Mirel, qui n'a aucune ressource, mais dont les appétits sont sans bornes, ne vit absolument que d'expédients. C'est lui, on n'en saurait douter, qui a raccolé à Orizava quelques-uns de ces aventuriers prêts à tout, comme on en trouve tant au Mexique. C'est lui qui a déchargé vos armes pour rendre impossible toute résistance ; c'est lui, enfin, qui a tiré le plus gros bénéfice de l'attaque dont nous avons été l'objet. Ses pourparlers avec l'un des voleurs, le paquet reçu par lui et qui n'était évidemment qu'une liasse de billets ou de valeurs au porteur, ne permettent pas de concevoir le moindre doute.

« La haute estime dans laquelle je tiens votre oncle, la sympathie que vous m'avez inspirée m'ont fait un devoir de vous prévenir. Vous ferez de mes renseignements tel usage qu'il vous conviendra ; pour moi, me sentant la conscience déchargée d'un gros poids, je me dis de nouveau

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

« Guttierez. »

Georges fut atterré. Certes, il y avait dans les allures du comte quelque chose de faux, d'exagéré, qui lui plaisait peu. Ses assiduités auprès d'une jeune fille qu'il aimait déjà l'irritaient à un vif degré ; mais de là à supposer que M. de Mirel fût un escroc, plus encore, un voleur de grand chemin, il y avait un abîme ; et cet abîme, la lettre de Guttierez venait de le combler.

Il hésita un instant avant de décider quel usage il ferait de cette lettre ; mais, avec son caractère ferme et résolu, il n'admettait pas de moyen terme. Il s'en fut donc porter la lettre à son oncle.

M. Verton jeta les hauts cris.

— Tout cela, dit-il, est absurde et de pure invention. Si tu connaissais, comme moi, les Mexicains, tu saurais quelle foi il faut ajouter à leur parole. Evidemment le Guttierez satisfait là quelque rancune dont nous ignorons tous deux la cause. Tiens, mon bon Georges, jouons cartes sur table Tu es amoureux de ta cousine, et les galanteries de M. de Mirel t'ont fort monté la tête contre notre hôte, en lequel tu crois voir un rival.

Quand je t'ai fait venir, mon cher enfant, mon rêve le plus doux était de te donner la main de ma fille, si, comme j'aimais à le croire, cela vous convenait à tous les deux.

Mes intentions n'ont pas changé, et je ne me suis point laissé éblouir par les brillantes qualités du comte, par les services qu'il nous a rendus. Si Lola y consent, et je doute fort qu'elle y mette obstacle, elle sera ta femme.

Mais permets-moi de te faire observer que les assiduités du comte, qui te troublent et t'effrayent, sont précisément la meilleure preuve que tout ce que nous a écrit Guttierez est faux et absurde. L'homme qui aspirerait à être mon gendre aurait-il commencé par me voler et par distraire ainsi une part, si minime qu'elle soit, de la fortune qui devrait lui revenir un jour ? Non, évidemment.

Donc, M. de Mirel, qui, je le reconnais, s'est montré fort sensible aux mérites de Lola, et entrevoit plus ou moins la possibilité de devenir mon gendre, n'est pas le malhonnête homme que l'on dit. Qu'il ait commis quelques étourderies de jeunesse, c'est possible, mais rien de plus.

D'ailleurs à quoi bon un scandale ? Vous allez partir tous les deux pour quinze jours ou un mois tout au plus. Après quoi M. de Mirel retournera à ses affaires, et tu n'en entendras plus parler. S'il m'adressait la demande que tu redoutes, je lui ferais, je te le promets, une réponse telle, que tu aurais tout le temps de mettre ta cousine de ton côté. Aie confiance en moi, ne change rien à ta manière d'être avec le comte, et, je t'en prie, t'en fiant à ma vieille expérience, prends pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire pour une misérable vengeance, la lettre de Guttierez.

A. BALLUE

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

## MONMOUTH [1].

Supplices sur la place de Tauton. Dessin de F. Lix.

Telle était la cruauté des lois anglaises qu'elles condamnaient à un supplice atroce toute personne ayant reçu ou caché un rebelle. Or Mme Jennings en avait reçu ; Ferguson viendrait l'attester. Cet homme était certainement capable de cette infamie. D'ailleurs, Tom Bill avait pris part à la rébellion, sa présence dans la maison de la veuve suffirait donc pour perdre la malheureuse, surtout à l'heure présente.

La cour, qui le croirait ? venait de se montrer mécontente de Kirke, non à cause des horreurs qu'il avait commises, mais parce qu'à prix d'argent son avidité délivrait trop de saufs-conduits. On ne lui faisait point un reproche du sang versé, mais de l'or reçu. Afin de mieux faire, Jacques II envoya Jeffreys, à qui il promit les sceaux de grand chancelier, s'il se montrait digne de la confiance placée en lui. Un massacre plus méthodique allait donc commencer. Accompagné de quatre juges, ses ombres, il partit pour tenir ce que l'histoire a appelé les *assises sanglantes*, temps horrible dont le souvenir, aujourd'hui encore, fait pâlir les Anglais.

En arrivant à Tauton, Jeffreys sauta au cou de Kirke (1), le remercia d'avoir si bien « jalonné » sa route, rit beaucoup des pendaisons qui égayaient le souper, et voulut, à son tour, montrer ce qu'il savait faire. Il ordonna d'amener un prisonnier et commanda au bourreau de couper par quartiers les corps encore chauds des suppliciés. Puis, quand il pensa que cet effroyable spectacle avait assez démoralisé la victime traînée devant lui, il déclara au malheureux que son

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(1) Pour compléter le portrait de Kirke, il nous suffira de dire que trois ans plus tard, en 1688, il fut un des premiers à trahir Jacques II.

heure était sonnée. Mais cet homme avait l'âme d'un héros, il se déclara pour la bonne cause prêt à souffrir tout ce que l'on voudrait. Jeffreys rugit. On pendit et dépendit deux fois le condamné, en lui demandant à chaque reprise s'il se repentait; il répondit fièrement : « Si c'était à refaire, je le ferais encore. » Jeffreys donna enfin le signal de mort, mais il ordonna aux tambours de battre, « afin que le gaillard eût à la fois le plaisir de la musique et de la danse. » L'air était empesté; dans un des coins de la place, pendant que les exécutions continuaient, à la grande joie des agneaux, un paysan (1), qui par cet exécrable office avait racheté sa vie, trempait dans de la poix fumante la tête et les membres dépecés des pendus pour être exposés ensuite à tous les coins de la ville.

Ces affreux raffinements de cruauté, Tom Bill ne les connaissait pas; mais il n'en avait pas moins la conviction que Ketty et sa mère se trouvaient en péril mortel. Comment les sauver? comment parvenir jusqu'à elles, même au risque de la vie? Ses matelots lui apprirent que de nombreuses patrouilles, sillonnant les grèves, enlevaient aux barques leurs voiles et leurs rames. C'était pour éviter ce désarmement partiel que le *Light' ning* courait pendant le jour des bordées, et la nuit s'ancrait au plus large.

A la tête de l'équipage, se composant de trois matelots solides et d'un petit mousse, Bill avait placé un homme intelligent, un marin consommé. Il se nommait Fred.

— Vous voulez, patron, dit Fred à Bill, vous voulez avoir des nouvelles des prisonnières? Eh bien, on en aura, et avant ce soir encore.

Il siffla d'une certaine façon, et aussitôt apparut un bel et vigoureux enfant aux yeux clairs et à la mine résolue.

— Ecoute-moi, Mouse (*la Souris*) : tu vas montrer à notre maître ce que tu es capable de faire pour son service. Prends dans notre pêche quelques soles et pars pour Lyme. Tu sais où est la prison; tu t'assoiras sur ses marches et tu écouteras tout ce que l'on dit. Tu connais le geôlier Better et sa femme; tâche de te faire acheter ton poisson par eux, vends-le à très-bon marché et promets de leur en porter demain au même prix. Fais-les parler; il le faut, il le faut absolument. A présent, file ton nœud, et vivement.

— C'est bien, répondit Mouse.

— Et vous espérez que cet enfant..., murmura Bill.

— Je fais mieux qu'espérer, nous ne l'avons pas appelé Mouse pour rien; il est fin comme une anguille et malin comme un singe.

Quelques minutes après, on pouvait voir courant sur la grève Mouse, pieds nus, le pantalon retroussé, portant, suspendues à une cordelette, six soles, et, sous son bras, un panier rempli de coquillages. Il n'y avait plus qu'à attendre, et Dieu sait si les heures parurent longues à Tom. Le soleil baissait à l'horizon, lorsque l'on aperçut l'enfant trottant, son panier vide sur la tête; on détacha promptement une petite barque de l'arrière du *Light' ning*, et bientôt Mouse fut à bord.

— Eh bien? lui dit Tom en l'entraînant dans la cabine.

(1) C'était un pauvre cultivateur. Depuis lors, on ne l'appela plus que *Tom le bouilleur d'hommes*; il vécut comme un paria, et, dans sa mort, le peuple crut reconnaître le doigt de Dieu : il fut tué d'un coup de tonnerre. (*Histoire de Tauton*, par Toulmin.)

— J'ai vendu mes soles à Mme Better, j'ai donné mes coquillages à ses petites filles; en jouant avec elles, je suis entré dans la prison et j'ai vu Mme Jennings et sa fille.

— Tu les as vues!

— Quand je vous le disais! fit Fred.

— Elles se promenaient dans la cour avec d'autres; elles semblaient très-tristes, la vieille dame surtout. Toujours en jouant, je me suis approché d'elle et j'ai tout bas, maître Tom, prononcé votre nom; elle est devenue pâle, pâle; elle m'a regardé avec des yeux si étonnés... J'ai recommencé à jouer, et, arrivant encore une fois tout près de Mme Jennings, j'ai dit : « Je reviendrai demain. »

Ce fut plus fort que lui, Tom embrassa Mouse, qui reprit :

— Ce n'est pas tout. La dame causa avec sa fille en me regardant, et Mlle Ketty, ramassant son mouchoir, me dit à l'oreille : « Est-il en sûreté? » Sur un signe rassurant de moi, elle ajouta d'une voix tremblante : « Dis-lui de prendre garde, on le cherche; l'empoisonneur est ici. » Le geôlier a fait rentrer alors les prisonniers et ses petites filles, il m'a prié de lui apporter encore du poisson demain, et me voilà.

Mouse était décidément une intelligente et fine souris. L'enfant se retirait, lorsque Bill le rappela :

— Mouse, lui demanda-t-il, y a-t-il des soldats qui gardent la prison?

— Il y a un soldat de la milice à la porte, et le corps de garde est près du cob.

Dès que l'enfant fut parti :

— Ami Fred, j'ai une idée, fit Tom; la nuit prochaine, toi, un de tes camarades et moi, tous trois bien armés, nous enlèverons la sentinelle, nous nous ferons ouvrir la porte de gré ou de force, et nous délivrerons les prisonnières. Qu'en dis-tu?

— Je dis que pour mon compte je suis prêt, que Ralph ne refusera pas non plus, mais que l'idée ne me semble point bonne. La sentinelle se laissera-t-elle approcher? La tuer d'un coup de feu, impossible; tous les chats de Lyme seraient sur notre dos avant que nous ayons eu le temps d'enfoncer la porte.

— Que faire pourtant? Nous ne pouvons pas les laisser égorger! Ma pauvre Ketty! ma pauvre Ketty!

Et Tom se mit à pleurer.

— Il ne faut pas vous désoler, maître, reprit l'honnête Fred; trois ou quatre hommes de cœur viennent à bout de bien des choses. Qu'est-ce que cet empoisonneur dont Mlle Ketty a parlé à Mouse? Est-ce un personnage?

— Oui.

— Puissant?

— Il doit l'être, quoiqu'il ne soit qu'un traître vil et lâche.

— Eh bien, dites donc, si nous l'enlevions comme otage!

— Oui, c'est cela; nous lui arracherons un sauf-conduit, il doit en avoir, et Mlle Jennings et sa mère seront libres!

Cette espérance, à laquelle se reprenait si vivement Tom Bill, a besoin, pour être comprise, de quelques explications.

Les vieilles lois anglaises étaient dures et cruelles, mais, sous les règnes heureux, on les laissait dormir; elles se réveillèrent plus abominables que jamais pendant les *assises sanglantes*. Entre les mains de Jeffreys,

elles eurent des raffinements de férocité et de vénalité sans exemple. La corde, le fouet, l'eau, le fer furent employés pour donner la mort à des centaines de victimes, la plupart innocentes, ou dont la punition aurait dû se borner, si l'on excepte les chefs de la rébellion, à quelques mois de prison. D'autres, par centaines et centaines encore, pour éviter le dernier supplice, se déclaraient coupables. Alors ils étaient en bloc condamnés à la transportation, mais ce n'était pas la peine telle qu'on l'entend aujourd'hui. Ceux que frappait cette punition se voyaient transportés à la Jamaïque : dans l'île lointaine, vendus, ils devenaient esclaves, et le prix de leur vente revenait à tels ou tels personnages que la sentence de déportation indiquait. La cour, la reine, ses filles d'honneur, Kirke, Jeffreys, ses juges, ses dénonciateurs, ses espions eurent leur part de cet ignoble bénéfice. Enfin, pour récompenser certains services, le grand juge accordait, à titre gracieux, à ses amis des saufs-conduits en blanc, avec lesquels ils rançonnaient, sans grâce ni merci, toutes les personnes qui pouvaient se racheter. Jeffreys et ses créatures se firent par ce moyen des fortunes énormes. Jacques II eut sa part ; il laissa la vie à lord Grey et à quelques autres dont les familles se ruinèrent pour les sauver. Voilà pourquoi Tom Bill saisit avec une espérance si vive le projet de Fred.

Ferguson devait certainement avoir des saufs-conduits, du moins la chose était plus que probable ; pris, on les lui arracherait.

— Laissez-moi faire, dit Fred ; je vais démarrer et filer sur Lyme. Je saurai bien où demeure le gredin, j'examinerai les lieux, et nous dresserons ensuite notre plan de campagne. A tout événement, d'ailleurs, je serai précautionné ; n'ayez pas peur pour moi, vous me reverrez à la pointe du jour. Restez en panne, la mer est douce, je vous hèlerai.

Une demi-heure après, refusant de se laisser accompagner par Tom, Fred, portant un solide poignard et, en vrai marin, un tas de cordes sous sa vareuse, partit pour Lyme. Il y arriva sur les neuf heures, le jour tombait ; il alla d'abord à droite, à gauche, chez ses connaissances, où, à son grand déplaisir, il apprit que Ferguson demeurait à la municipalité, et qu'il prenait ses repas tantôt chez le maire, tantôt à l'auberge du *Phoque*.

— Allons prendre vent au *Phoque*, se dit Fred.

Cette auberge était le rendez-vous des patrons de barques de Lyme ; mais, dans l'état de terreur où se trouvait le bourg, Fred pensait trouver vide et solitaire la grande salle au gin. Il se trompait ; elle était remplie comme aux plus beaux jours. Au milieu des buveurs et des fumeurs, sur une table, un orateur pérorait avec un accent écossais à déchirer des oreilles anglaises. Au portrait que lui en avait fait Bill, Fred reconnut aussitôt l'empoisonneur.

Le texte de son discours, tout rempli de citations bibliques, était la nécessité impérieuse de dénoncer tous les coupables, hommes ou femmes, qui avaient pris part à la rébellion. Ne pas le faire, c'était désobéir d'abord au roi, ensuite à Dieu même, qui voulait que l'Angleterre fût purifiée par le fer et le feu. Afin de leur faire entendre ces saintes vérités, il avait convoqué les honnêtes gens de Lyme ; et il espérait bien que sa voix serait entendue.

Rien de plus hideux que l'aspect de ce misérable ; grand, maigre à faire peur, le dos voûté, le visage couvert de pustules, il agitait ses grands bras, et, déjà plus que moitié pris de vin, il achevait de vider une bouteille de canarie dont il se versait de larges rasades. Quand il eut fini son atroce homélie, il descendit de la table sur laquelle il était perché, et, tête basse, pipe allumée, sortirent tous les auditeurs, à l'exception de Fred, qui, son bonnet à la main, s'approcha de Ferguson.

— J'en connais bien un des rebelles, dit-il, et un fameux encore ! Combien me donnez-vous si je vous le livre ?

— Comment se nomme-t-il ?

— Tom Bill.

— Tom Bill !

— Oui, vous voudriez déjà le tenir ; combien me donnerez-vous ?

— Dix livres ; et voilà déjà une couronne...

— Non, merci ; après.

— Tu sais où il est caché ?

— Si vous voulez me suivre, je vous montrerai sa cachette.

— Attends, je vais chercher des soldats.

— Rien de fait si vous appelez quelqu'un : je ne veux pas que l'on sache que je l'ai livré. Venez, je vous montrerai la maison ; vous le prendrez ensuite.

— Est-elle loin la maison ? Est-elle dans Lyme ?

— Oui, dans Lyme, et pas très-loin.

— Allons, partons ! dit Ferguson après un instant d'hésitation.

Ils sortirent et s'enfoncèrent dans une petite ruelle obscure ; ils marchèrent pendant une vingtaine de minutes.

— Sommes-nous bientôt arrivés, demanda Ferguson à Fred, qui marchait devant lui.

— Oui.

Et ils firent encore quelques pas ; ils se trouvaient en pleine campagne. Alors le vigoureux marin, se retournant brusquement, saisit l'empoisonneur : deux mains puissantes lui servirent de collier ; il tomba sans pouvoir pousser un cri. Lui mettant le genou sur la poitrine et lui montrant son poignard :

« Si tu pousses un cri, et si tu ne me laisses pas t'arranger à mon idée, je te tue, murmura à son oreille le vigoureux marin.

Ferguson râlait. Fred lui passa entre les dents une forte corde qu'il lui noua derrière la tête : c'était un solide bâillon. Cette opération faite, il lui dit :

— Lève-toi et donne-moi le bras. Nous allons marcher, et bon pas. Si nous rencontrons quelqu'un et que tu fasses le moindre mouvement, tu es mort. A présent filons, grand gueux, et remue les jambes vivement.

Ferguson obéit. Fred, qui avait passé son bras sous le sien, le sentait trembler, tressaillir, et, d'instant à autre, il l'entendait sourdement gémir. Tout à coup le marin vit comme un éclair passer devant ses yeux, presque brûlés par la flamme, et une détonation retentit.

— Ah ! vermine ! s'écria Fred, et son poing tomba, comme un marteau de forge, sur la tête de Ferguson, qui roula sur le sable. Ah ! brigand ! tu as voulu m'assassiner ! J'ai été trop bête aussi de ne pas te fouiller !

Voici ce qui venait de se passer. Ferguson avait un pistolet dans une des profondes poches de son large pantalon. Attaqué, brusquement terrassé, hébété par

la peur, il n'avait point songé à s'en servir; mais, peu à peu, le sang-froid lui était revenu et il avait pris son arme. Malheureusement pour lui, son bras droit ne se trouvait pas libre; il avait été forcé de faire feu de la main gauche; il ne pouvait viser, et le projectile avait passé à quelques lignes du front du matelot. Fred était furieux; réparant la faute qu'il avait commise, il fouilla Ferguson, tira de sa poitrine un volumineux portefeuille, une bourse remplie d'or, et ramassa le pistolet déchargé. Cette opération terminée :

— En route! dit-il, après s'être assuré que la détonation n'avait attiré personne; en route, scélérat!

Il releva brutalement Ferguson et l'entraîna. Celui-ci était dans un état à faire pitié, son bâillon lui avait scié la bouche, le coup de poing de Fred déchiré le front; ses lèvres, ses joues ruisselaient de sang. Il se demandait avec terreur à quelle mort on le réservait, et dans quelles mains il était tombé. Après une marche de plus d'une heure, le prisonnier arriva dans la petite crique. Fred héla le navire, que l'on voyait vaguement se dessiner sur les flots, et bientôt un bruit de rames annonça qu'un bateau approchait. Ferguson, qui ne pouvait plus se soutenir, s'était laissé tomber à terre. Quel fut son effroi lorsqu'il se vit en face de Tom Bill, à qui Fred disait :

— Bonne chasse, patron, voici le crabe; allons, haut le pied, et embarque! Il a voulu m'assassiner, le lâche! Plus vite que cela! voyons!... Tenez, voici son pistolet, sa bourse et son portefeuille, où il doit y avoir de bien jolies choses!

Fred et Ferguson. Dessin de F. Lix.

La barque repartit chargée du prisonnier que l'on eut soin de solidement garrotter. En quelques minutes, on accosta le *Light' ning*, où l'on hissa Ferguson. Débarrassé de son bâillon, on l'enferma dans la cale, et Bill et Fred se mirent en devoir d'examiner le contenu du portefeuille.

— D'abord, prends cette bourse, dit Tom au marin, tu l'as bien gagnée; et, à présent, voyons les papiers de ce misérable et si nous ne sommes pas trompés dans nos espérances.

Le portefeuille ouvert, ils trouvèrent une grosse liasse de banknotes, de titres de propriété extorqués par la terreur, des lettres de Jeffreys et de longues listes de personnes dénoncées, puis enfin, ce qu'ils cherchaient, deux saufs-conduits signés en blanc par le grand-juge. Prenant les billets de banque, Tom les donna à Fred en lui disant :

— Voici pour toi et pour l'équipage, il y a là de quoi vous rendre tous heureux. Le reste, je le garde, et maintenant amène-moi le coquin.

Il vint, ce n'était plus un homme; il tremblait de tous ses membres et croyait sa dernière heure arrivée. Il tomba à genoux.

— Ecoute-moi bien, lâche empoisonneur; à la moindre opposition de ta part à ma volonté, je te ferai brûler avec des fers rouges. Ta fortune ne t'appartient plus, je l'ai donnée à mes matelots; tes titres de propriété, dépouilles arrachées à la peur par ta cupidité, tiens, vois, je les déchire. Restent ces deux saufs-conduits; sur l'un, tu vas mettre le nom de Mrs. Jennings

et de Ketty sa fille; es-tu sûr que, sur le vu de ces pièces, le geôlier relâchera ses prisonnières?

— Oui, j'en suis sûr; c'est l'ordre.

— Tu vas remplir le second sauf-conduit de mon nom, et me donner une lettre pour le maire de Lyme, afin que l'on me remette les deux femmes et qu'il me vienne en aide si, par hasard, j'éprouvais quelque résistance.

On délia les mains de Ferguson; il avait si peur, qu'à peine pouvait-il tenir la plume. Il écrivit et signa tout ce que l'on voulut.

— Maintenant, balbutia-t-il, vous allez me donner la liberté...

— Entends bien ce qu'il me reste à te dire. Je vais partir pour Lyme; si, ce soir à cinq heures, je ne suis point ici avec Ketty et sa mère, tu seras pendu au mât que voilà; si je suis arrêté, Fred te coupera la langue et les deux poings, traître, empoisonneur et bourreau!

La délivrance. Dessin de F. Lix.

— Grâce! grâce!

— Fred, tu feras ce que je dis?

— Et très-habilement, patron: mon père était boucher.

— Grâce! grâce! laissez-moi, monsieur Tom Bill, aller avec vous; je vous ferai remettre les deux femmes...

Fred partit d'un éclat de rire et s'écria :

— Tu crois donc le patron bien bête, aussi bête que toi, coquin, qui as donné, comme une bécasse, dans le premier piége que je t'ai tendu.

Ferguson lui jeta un regard féroce.

— Allons, reprit Fred, je vais te remettre tes menottes.

— J'ai faim...

— Tu mangeras demain, si tu vis; en route pour la cale!

L'équipage n'approuvait point que Tom Bill se rendît à Lyme; on lui signala les dangers auxquels il allait s'exposer, mais rien ne put le faire revenir de sa résolution. Il comprenait fort bien que dans les complications qu'amènerait peut-être la délivrance immé-

diate des deux prisonnières, il fallait un homme de tête, et que, tout brave et intelligent qu'il fût, Fred pourrait se trouver embarrassé. Du reste, il voulait être le libérateur de Ketty, et le premier à lui annoncer sa mise en liberté. Il voulait, en outre, que, sans perdre une minute, les deux femmes vinssent chercher un refuge sur le *Light' ning;* or, à une telle démarche, lui seul pouvait les décider.

Il n'accepta donc pour compagnon que Mouse, portant, comme la veille, un chapelet de soles. Fred et Ralph, en déposant Bill sur la plage, lui serrèrent tristement la main, et le premier de ces deux marins dit à l'enfant :

— Mouse, s'il arrive quelque chose au patron, file en double, et reviens comme si tu avais le feu dans les chausses ; car, si tout était perdu, il y aurait encore quelque chose à faire.

Le long de la route, et en cheminant à grands pas, Tom et Mouse convinrent de leur plan ; ils se partagèrent les rôles. L'enfant partirait devant; il devait pénétrer dans la prison, comme la veille, et tâcher de prévenir les prisonnières en leur recommandant bien de n'avoir pas l'air de reconnaître Tom quand il se présenterait devant elles, et surtout de ne point le nommer. Mouse prit sa volée, tandis que Tom, la main sur ses deux saufs-conduits, le suivait de loin.

En arrivant aux premières maisons de Lyme par la grève, Bill passa près de ce *cob* où nous avons fait sa connaissance ; il se reporta à ces jours heureux où Ketty avait échangé avec lui de si douces et de si charmantes espérances. C'était pour l'avoir aimé que le malheur avait fondu sur elle, et que la mort la menaçait ! Parviendrait-il à la sauver ? A cette heure, il lui était permis de le croire ; mais, quoi qu'il advint, sa ferme résolution était de ne point survivre à sa bien-aimée.

Personne sur le cob, personne dans les rues, dans le port nul mouvement ; on avait dégarni de voiles et de rames les navires, afin que la mer fût fermée à toute fuite.

Le chapeau baissé, il marchait donc vers la prison ; devant l'auberge du *Phoque,* il y avait une certaine affluence, et deux cavaliers royaux se tenaient de planton. Il continuait sa route, lorsqu'il vit venir, d'une marche calme, Mouse la figure bouleversée. Au lieu de l'aborder, l'enfant ne fit que passer à côté de lui en murmurant :

— Suivez-moi.

Bill hésita une seconde, mais il comprit qu'il y avait quelque chose de trop grave dans l'avertissement de Mouse pour ne pas en tenir compte. Il obéit. Le jeune marin évita soigneusement de passer devant *le Phoque* et entra dans une petite rue déserte où il attendit ; en deux pas, Tom l'avait rejoint.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondit Mouse, que votre signalement est affiché, et qu'une prime de dix livres est accordée à celui qui vous livrera mort ou vif. Le geôlier n'a pas voulu me laisser entrer. Le grand-juge, arrivé cette nuit, est à la prison ; il interroge Mlle Ketty et sa mère, qui seront jugées ce soir.

Bill allait s'élancer pour retourner sur ses pas; il était pâle à faire peur.

— Patron, lui dit Mouse avec l'accent d'un homme, patron, pas de folies! Tenez, voici un poignard ; tuez le premier homme qui essayera de mettre la main sur vous. Allez au bateau ; moi, je reste, et vous saurez dans quelques heures tout ce que l'on peut savoir.

— Y penses-tu !

— Oui, patron. Voulez-vous être bêtement tué? Courez à la prison. Voulez-vous sauver les prisonnières? Fuyez.

— Mais les saufs-conduits...

— Allez donc les présenter au grand-juge !

La réponse était péremptoire ; si Tom paraissait, il serait inévitablement arrêté : alors tout croulait. Pour lui, il n'y avait donc rien à tenter ; une minute de réflexion suffit à le lui démontrer. Rude était sa chute de tant d'heureuses espérances !

— Allez m'attendre là-bas; sur mes renseignements vous prendrez un parti : peut-être, d'ailleurs, les pauvres dames seront-elles relâchées.

Que faire ? L'enfant donnait le seul conseil qui fût à suivre ; Tom le suivit et s'éloigna rapidement, après avoir fait à Mouse toutes les recommandations imaginables.

Le petit marin reprit sa course et alla rôder autour de la prison.

Tom, mille fois tenté de rentrer dans Lyme, brûlant de fièvre, arriva presque mort au *Light'ning.* Fred, en apprenant la sinistre nouvelle, proposa de pendre immédiatement Ferguson, qui poussait des gémissements lamentables. On attendit le retour de Mouse. Tom, Fred, Ralph, Mathews se promenaient sur le pont sans échanger une seule parole.

Enfin l'enfant parut et fut bientôt recueilli à bord.

— Eh bien? s'écria Tom.

— Elles sont condamnées à mort...

— Qui te l'a dit?

— J'ai assisté au jugement. C'est une fière femme que Mrs. Jennings! Elle a tenu tête à lord Jeffreys, il écumait de colère. Elle a protesté de son innocence, elle a embrassé sa fille, tout le monde pleurait ; elle en a appelé à Celui qui est la justice et la miséricorde, et, s'animant, elle a menacé le juge des flammes éternelles.

— Des flammes! s'est écrié Jeffreys, des flammes! Eh bien, toi, sorcière, et ta prostituée de fille, vous périrez par les eaux. Demain, une heure avant la marée, Elisabeth Jennings et Ketty Jennings seront à l'entrée de la petite rivière qui passe dans Lyme, attachées à des poteaux, et elles y resteront jusqu'à ce que la marée montante les ait recouvertes.

Que nos lecteurs ne croient pas que nous inventions cet arrêt abominable : il a été prononcé ; en l'entendant, Tom fondit en larmes et resta près d'une heure sans reprendre possession de lui-même ; mais, tout à coup, un éclair passa dans ses yeux :

— Etes-vous bien décidés à vivre et à mourir avec moi?

— Oui, répondirent les marins, dont les trois voix ne firent qu'une voix ; oui, patron !

— Eh bien, mes amis, nous les sauverons.

. . . . . .

Le lendemain, la consternation régnait dans Lyme ; pas une porte, pas une fenêtre n'étaient ouvertes ; pendant la nuit, à une profondeur d'eau d'un mètre, des charpentiers avaient solidement planté deux forts poteaux. La marée, ce jour-là, était à midi. A droite et à gauche de la petite rivière se balançaient des barques vides de tout agrès et désertes, sauf une seule où deux marins, fatigués sans doute, dormaient sous leurs lourdes capes. A onze heures précises, les portes de la

prison s'ouvrirent. D'abord parurent des soldats armés de pertuisanes, quelques officiers de justice, et enfin les condamnées. L'approche de la mort n'avait point abattu le courage de Mrs. Jennings; la fière presbytérienne, soutenant Ketty défaillante, récitait à haute voix un psaume. Sur le bord de la grève, Jeffreys, qui avait voulu se repaître de cet affreux spectacle, riait et bouffonnait, quoiqu'il fût aisé de voir qu'un grand trouble l'agitait. La mer était très-calme, mais elle commençait à monter; un léger navire courait des bordées au plus près de l'entrée du port.

Arrivées sur le bord de l'eau, les deux femmes s'agenouillèrent et prièrent; leurs mains étaient libres. Le bourreau approcha, la fille et la mère se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et se dirent un éternel adieu. L'exécuteur s'empara d'elles et les entraîna vers les poteaux, où il les fixa par une corde passée autour de leurs tailles. Les victimes avaient de l'eau jusqu'à mi-corps, et elles étaient si rapprochées, qu'elles pouvaient se donner la main. Le spectacle était horrible ; la mer montait, montait toujours. Sur la grève régnait un morne silence, les soldats eux-mêmes semblaient consternés. Tous les yeux se tenaient obstinément fixés sur les victimes. Mrs. Jennings animait le courage de sa fille.

Le dernier moment arrivait, la marée montait toujours.

Un spectateur attentif, s'il eût porté ses regards de ce côté, c'est-à-dire à quelques brasses au-dessus, aurait pu voir les deux hommes endormis dans la barque s'asseoir à leur banc, sortir tout à coup leurs rames et faire voler le léger esquif. Parvenus en face des poteaux, l'un d'eux, Tom, d'un coup de couteau coupa les liens qui attachaient les deux femmes, et par un effort surhumain les tira à lui. Reprenant alors ses rames, triomphant de la marée, il emporta Ketty et sa mère, comme un aigle emporte sa proie.

La rapidité et l'audace de ce coup de main le firent réussir; quelques coups de fusil furent tirés, mais ils n'atteignirent pas les fugitifs.

— Des barques à la mer! des barques à la mer! s'écria Jeffreys en vociférant; cent livres à qui les rattrapera !

Il hurlait de rage.

Mais les barques n'avaient ni voiles ni rames, et personne n'était disposé à cette infâme besogne.

En voyant la frêle embarcation s'approcher, le *Light'ning*, car c'était lui qui croisait à l'entrée du port, laissa arriver; bientôt les fugitifs furent sur le pont, et, déployant toutes ses voiles, le fin contrebandier cingla vers la Hollande.

Que de larmes coulèrent! que de tendresses furent échangées! avec quelle pieuse ardeur Mrs. Jennings remercia le Seigneur!

— Eh bien, patron, avais-je raison? dit Mouse, riant et pleurant tout à la fois. C'est égal, c'est une fière femme que Mrs. Jennings !

— Toi, enfant, tu ne nous quitteras plus.

— Maître, fit Fred, quand pendons-nous Ferguson?

— Ferguson! s'écria Ketty.

On lui conta son histoire; elle demanda sa grâce; Bill résista, mais finit par céder.

— J'y consens; mais, vous autres, vous garderez sa fortune.

— Deux mille livres, fit Fred.

— Eh bien, avec deux mille livres et le *Light'ning* que je vous donne à vous trois, je crois que vous ferez de bonnes affaires; en tout cas, je serai toujours là.

La traversée fut heureuse, et par le plus beau temps du monde le rapide navire vint se perdre dans la forêt de mâts qui couvraient le port d'Amsterdam.

Là pourrait et devrait s'arrêter notre récit, mais nous pensons que nos lecteurs, et peut-être nos lectrices, seront bien aises de savoir ce que devinrent les acteurs de notre drame.

Dès que le *Light'ning* fut à quai, Tom Bill se hâta de conduire et d'installer dans un bon hôtel Ketty et sa mère, en laissant Mouse entièrement à leurs ordres. La petite souris ne fut pas plus embarrassée dans la grande ville hollandaise qu'elle ne l'était à Lyme. Ce devoir rempli, Bill partit immédiatement pour la Haye afin d'exécuter la triste commission dont Monmouth l'avait chargé. Il parvint facilement auprès de Guillaume d'Orange, qui le questionna longuement. Il lui raconta en finissant comment il avait pu sauver tout ce qu'il aimait. Le visage sévère et impassible du prince s'anima à ce récit. Il se leva et fit sonner un timbre; aussitôt un huissier parut.

— Allez, lui dit-il, prier la princesse de vouloir bien venir dans mon cabinet.

Quelques minutes après, Marie Stuart, fille de Jacques II, entrait, et le prince lui baisait respectueusement la main.

— Marie, écoutez ce que ce jeune homme va vous conter.

Bill, un peu embarrassé, recommença sa narration : le débarquement de Monmouth, la trahison de Ferguson, la bataille de Sedgmoore; mais, quand il vint à dire comment il avait sauvé Mrs. Jennings et sa fille, deux petites larmes perlèrent dans les yeux de la princesse :

— Monsieur Bill, fit le prince, gardez la petite fortune que vous a léguée mon malheureux cousin et avertissez Mrs. Jennings que je lui accorde une pension de huit cents florins.

— Ces dames doivent avoir besoin de bien des choses, reprit la princesse, je vais donner des ordres pour qu'on leur envoie ce qui peut être nécessaire à leur garde-robe. Vous êtes un brave cœur, monsieur Bill !

— Si jamais vous avez besoin de moi, continua Guillaume en approuvant du regard ce que venait de dire sa femme, écrivez-moi ou venez, vous serez toujours bien reçu.

Son audience était terminée, Bill reprit le lendemain le chemin d'Amsterdam; les cadeaux de la princesse et le titre de rente l'avaient déjà précédé. Bill trouva une petite maison dans laquelle il installa Mrs. Jennings; peu de semaines après il vint s'y établir, il avait épousé sa chère Ketty.

Tom, actif, intelligent, se mit à faire valoir sa fortune, et il s'y prit si bien, qu'en 1688, lorsqu'il accompagna Guillaume d'Orange en Angleterre, et que Jacques II fut détrôné, il l'avait doublée.

Il appela alors sa famille, qu'il avait laissée en Hollande; acheta à Lyme la maison d'Alfort, abandonnée par son maître, pour suivre le dernier Stuart. D'abord nommé maire de Lyme, Bill devint l'*honorable* Bill, ayant été élu représentant au Parlement pour la ville de Tauton ; il établit un comptoir à Londres, où ses opérations réussirent à merveille : Mouse était son factotum. Ketty avait deux beaux enfants, et la prospérité

n'altéra point sa douceur et sa modestie : sa mère, toujours plus austère, vieillit tranquille, heureuse, veillant sur ses *little ones*.

Et Fred? et Ralph? et Mathews? — Après avoir fait le commerce et un peu de contrebande à Amsterdam, lors de la révolution de 1688, ils revinrent à Lyme. Ils s'étaient associés, ils armaient pour la pêche de la morue; ils prospérèrent.

Et Ferguson? — Le jour où le *Light' ning* aborda au quai d'Amsterdam, Fred le tira de la cale, lui administra une affreuse volée de coups de corde, et le jeta à terre.

Et Jeffreys? — Devenu grand chancelier, l'auteur, le juge des *assises sanglantes*, fut une des causes de la chute de son maître : un jour, peut-être, nous raconterons sa fin ignoble et tragique.

A. GENEVAY.

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

### IX. — AU BRÉSIL.

Ce ne fut pas aussi difficile que je le supposais. Je n'eus qu'à prendre le chemin des Cancrelats : ils entraient la nuit par-dessus la porte, je sortis le jour par là. Aussitôt je gagnai la jambe d'un matelot, qui m'emporta avec lui au canot, et, de là, à terre, où je me laissai tomber.

J'étais au Brésil...

Quelle gloire pour une Polyergue française!

Ce n'était pas le moment de philosopher dans les rues de Para, au milieu des poules et des autres oiseaux que j'y voyais grouiller de tous côtés; il fallait d'abord sauver sa peau. C'est ce que je fis en prenant ma course, me dissimulant de mon mieux derrière les pierres et le long des maisons jusqu'à ce que je pusse gagner les jardins et ensuite la campagne.

Là, je courus bien quelques dangers, mais je ne m'y appesantirai point ici, parce que, avec du sang-froid et de la patience, je m'en suis tiré à mon honneur, sain et sauf. Dès que j'eus mis le pied au milieu des herbes de la campagne, je fus obligé de m'avouer à moi-même que je ne savais pas ce que c'était que la vie. Jamais, dans ma patrie, je n'avais vu un mouvement, une variété semblables. Il me sembla que toutes les bêtes de la création s'étaient donné rendez-vous autour de moi. Quelle cohue! quel tohu-bohu!

Bien entendu, nouveau débarqué, je ne connaissais aucune de ces espèces, et d'ailleurs j'en avais trop peur en ce moment pour oser en aborder quelqu'une. La prudence, en ce cas, est la mère de sûreté.

C'est en répétant ce proverbe des poltrons — moi, un Hercule! — que je me cherchai un gîte pour prendre quelques instants de repos. Ce gîte, je le trouvai sous l'ombelle étalée d'une admirable fleur, où une vraie multitude d'insectes ailés et aptères comme moi semblaient s'être donné rendez-vous.

Ce qui me frappa dès le premier aspect, c'est qu'aucun être de ma famille ne s'offrit à mes yeux. Je distinguais parfaitement de nombreux animaux qui ressemblaient à des fourmis, mais tous étaient si différents, que j'étais obligé, quelques instants plus tard, de les reléguer dans des espèces diverses de nous. Je sais bien que l'étroit pédicule qui rattache notre abdomen au corselet est un caractère saillant de notre famille, mais il en est un que je prends la liberté de rappeler à nos amis, c'est que *tous les Formiciens* portent des *antennes coudées*. Cela ne trompe jamais.

Tandis que je réfléchissais ainsi tout à mon aise, au milieu d'une odeur délicieuse s'exhalant au-dessus de ma tête et embaumant l'air, je m'efforçais de repasser dans ma mémoire quelles étaient les grandes divisions de notre famille.

On y admet d'abord deux tribus pour séparer les *Dorylides* des *Formicides*. Les Dorylides ont l'abdomen allongé et cylindrique; de plus, une toute petite tête, et paraissent établir le passage des *Sphégiens* à nous. On croit qu'ils vivent isolés. Cela n'y fait rien : on a des cousins partout!

Les Formicides, c'est moi, c'est tout le reste de la grande nation; c'est toutes ces admirables peuplades composées de *mâles*, de *femelles* et de *neutres, ouvriers* ou *soldats*.

La tribu des Formicides se divise elle-même en trois groupes : les *Myrmicites*, les *Ponérites* et les *Formicites*. Ici, pas moyen de se tromper. Tous les Myrmicites femelles ont un aiguillon, les Ponérites aussi; les vrais *Formicites*, non. Nous n'avons pas besoin de cela : nous avons notre gaz!

Ce qui est encore très-aisé à distinguer, c'est que les premières seules ont deux nœuds au premier segment de l'abdomen. Justement, toutes les fourmis que je voyais circuler autour de moi — et Dieu sait s'il y en avait de toutes tailles et de toutes couleurs! — portaient les deux nœuds et, bien entendu, leur aiguillon.

Je vis surtout là des *Ecitons* à palpes tout petits, mais à longues mandibules très-étroites. Il y avait aussi des *OEcodomes*, bien faciles à reconnaître, parce que, au lieu d'avoir un corps lisse, délicat, bien tourné comme le nôtre, elles présentent des bosses et des épines qui les rendent hideuses.

Mon Dieu, que je vous suis reconnaissant de ne m'avoir pas fait naître au milieu de gens si disgraciés!

Maintenant, ami lecteur, je puis vous avouer que les Polyergues appartiennent à la tribu des *vraies fourmis*, puisque... C'est-à-dire que nous ne nous distinguons des vraies fourmis que parce que, au lieu de porter des mandibules triangulaires et chargées d'une masse de dents, nous en avons de belles, étroites comme une épée, courbes comme un cimeterre, et terminées en pointes crochues, dont la blessure est irrésistible et mortelle. Nous sommes, bien évidemment, les plus belles, puisque notre premier segment de l'abdomen ne forme qu'un seul nœud gracieux, et que nous sommes armés en gentilshommes et non, comme nos cousins, en menuisiers!

J'en étais là de mes réflexions, mollement bercé par la brise, quand un grand bruit se fit autour de nous.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Des nègres couraient à toutes jambes vers la ville en criant :

— Tanoca! Tanoca!...

Qu'est-ce que cela voulait dire?

— Tant mieux, répondaient quelques promeneurs blancs, qu'elles soient les bienvenues!

— Tanoca, Tanoca arrivent! Pittas avant...

En même temps, j'aperçus quelques oiseaux voltiger par la campagne. Il n'y en avait pas tout à l'heure, et je m'aperçus vite que leur nombre croissait de minute en minute...

Cela devenait inquiétant.

Je me laissai tomber de mon ombellifère et, montant d'un seul trait au haut du plus grand arbre voisin, je grimpai, non sans avoir échappé à plusieurs lézards, jusqu'à la dernière feuille et, de là, je vis une nuée d'oiseaux qui arrivait. Il y en avait beaucoup parmi eux qui brillaient des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel; tous avaient la forme de nos grosses grives. Cela me fit réfléchir; je savais ce que j'avais à craindre des grives et de toute leur séquelle... Il fallait aviser.

Je descendis précipitamment et j'entendis quelques nouveaux cris :

— Voici les Brèves! Vivent les Fourmiliers!...

Horreur! Les fourmiliers sont des oiseaux qui vivent à nos dépens... Je suis perdu!...

L'invasion. Dessin de Mesnel.

Où fuir? où me cacher?... Ils sont une multitude; impossible de trouver un refuge contre tous ces affamés. O mon Dieu, sauvez-moi!

« Aide-toi, dit-on, le ciel t'aidera. »

Tandis que, en proie à la plus légitime frayeur, je désespérais de mon salut, je jetai les yeux sur la route auprès de laquelle je me trouvais. Que vois-je?... mon capitaine... mon brave capitaine, mon ami... qui m'avait si bien oublié dans son compotier!...

Ma foi! de deux maux il faut choisir le moindre. Le pis qui puisse m'arriver, c'est de retourner dans le compotier... Au petit bonheur!

Et, m'approchant au-dessus de lui, qui se promenait avec deux amis, je me laissai tout doucement tomber sur son épaule et descendis jusque sur sa main... Son premier mouvement fut de secouer la main pour me jeter sur le chemin ..

— Oh! la vilaine b...! Mais, non, je ne me trompe pas, c'est une fourmi de France, une fourmi rouge de chez nous. Mais, c'est bien ma fourmi de France... Oh! la pauvre bête... et moi qui l'ai oubliée...

J'avais l'air si calme, arrêté entre son pouce et le premier doigt, qu'il prit de plus en plus confiance et dit en se tournant vers ses compagnons :

— En tout cas, je la garde.

— Mais jette donc cela, Urbain; tu nous ennuies avec tes insectes...

— Non pas, ami. Ceci est un souvenir de France, d'abord; et puis, je crois que c'est une bête apprivoisée qui m'a reconnu. Mais comment a-t-elle fait pour s'échapper de mon compotier?

A ce moment, les Brèves arrivaient en masses, voltigeant partout. L'une d'elles, me voyant sur la main d'Urbain, plongea d'un coup d'aile et m'enlevait, si le brave capitaine ne l'eût repoussée d'un mouvement brusque.

— Ah! ah! dit-il à ses amis, voilà pourquoi la pauvrette m'a demandé protection, elle craignait les fourmilliers.

— Ce n'est pas possible.

— Et la preuve que je comprends ses angoisses, c'est que je vais la mettre à l'abri... Vous allez voir...

Il tira son étui à cigarettes, l'ouvrit et me le présenta. Je m'y précipitai; il le referma sur moi et le mit dans sa poche. Là, j'étais en sûreté.

— Hé bien, qui avait raison?

— Vous, j'en conviens. Mais qu'est-ce que ces Brèves, dont nous voici entourés?

— Ce sont des mangeurs de fourmis par excellence.

— Hé bien, que viennent-ils faire ici aujourd'hui plutôt qu'hier?...

— Ils précèdent une bande de fourmis fourrageuses.

— Comment?

— N'avez-vous pas entendu, tout à l'heure, les nègres fuir en criant devant les fourmis voyageuses : « Tanoca! Tanoca!... »

— Si, pardieu; j'ai bien entendu, mais je n'ai pas compris.

— Nous ferons bien, mon cher ami, de faire comme les nègres et, quoique mieux habillés qu'eux, de fuir devant les nouveaux arrivants.

— Fuir devant des fourmis! Allons donc!

— Vous aimez mieux leur tenir tête! Soit! Au fait, nous en serons quittes pour quelques morsures... on n'en meurt pas, quoiqu'elles soient fort cuisantes...

— Va pour quelques morsures! Mais expliquez-nous en marchant ce que nous allons voir.

— Oui. Et pourquoi tout le monde a l'air content.

— C'est bien simple. C'est que les fourmis vont tout nettoyer.

— Bah!

— En dévorant tous les parasites qui nous rendent la vie si dure, mes pauvres amis.

— Oh! bénies soient-elles, alors.

— Vous savez aussi bien que moi que nous sommes ici sur la terre de multiplication. Partout où vous allez, vous trouvez ici des insectes qui mordent, des insectes qui tuent, des insectes qui égratignent, des insectes qui piquent. Quelques-uns vous laisseront peut-être tranquilles; en revanche, ils vous empesteront par l'horrible odeur qu'ils répandent dans l'air ou communiquent à tout ce qu'ils touchent. Les uns sont enfermés dans des carapaces aussi dures que la cuirasse du crabe et se moquent de toute espèce de violences; d'autres sont dodus, bombés, gros, enveloppés d'une peau fine, aussi juteux qu'une framboise trop mûre et s'écrasant au plus léger contact.

— Oh! les dégoûtantes bêtes!

— Sans parler des gros insectes volants, des Blattes, des Cancrelats de *primo cartello*, qui se jettent dans la bougie à l'éteindre, ou, à force de se rôtir au verre chaud de la lampe, se brûlent les ailes et tombent sur la table, où ils tournent des heures entières, à la manière d'un toton affolé...

— Sans parler de ces petites mouches qui ont la rage de passer et repasser sur mon papier et d'effacer de leurs pattes le dernier mot que je viens d'écrire...

— Sans parler des millepieds armés de crochets venimeux, dont le poison n'est guère moins dangereux que celui de la vipère...

— Et des Blattes de toutes les dimensions et de toutes les couleurs, des lézards, des scorpions, des serpents et de tant d'autres bêtes hideuses et puantes.

— Eh bien, tout cela va disparaître.

— Marchons alors au-devant des libérateurs!

## X. — LA PRISE D'ASSAUT.

Et nous marchâmes, moi porté, au-devant des libérateurs!

Bientôt nous arrivâmes à la crête d'une colline qui traversait la route, lorsque les compagnons du capitaine poussèrent un cri de surprise.

Curieux comme tout insecte qui veut s'instruire, je me glissai entre les deux segments de l'étui à cigarettes et je gagnai la manche du capitaine pour aller me blottir en sûreté derrière un des boutons de sa veste.

Vraiment le spectacle en valait la peine.

A cent mètres de la route, sur une direction à peu près parallèle et passant sous un bois très-clair, s'avançait lentement comme une longue pièce de drap noirâtre, de tapis foncé se déroulant de lui-même sans interruption... On en distinguait parfaitement la tête; mais, à cent mètres en arrière, on ne distinguait plus rien entre les feuilles et les broussailles. On eût dit que c'étaient ces feuilles et ces broussailles elles-mêmes qui tissaient cette mystérieuse toile.

Il y avait là des millions de fourmis, marchant en ordre sur quatre et cinq mètres de front!

Les trois jeunes hommes s'étaient arrêtés. En tête de la colonne marchaient quelques éclaireurs qui semblaient garder les autres avec vigilance. Sur les côtés, des officiers, continuellement occupés à courir en avant et en arrière pour s'assurer que personne ne s'écartait, que toute l'armée s'avançait en bon ordre.

On les reconnaissait à leur énorme tête blanche qui se balançait de haut en bas sans relâche, tandis qu'ils couraient en faisant leur métier de serre-files.

— Comment appelles-tu ces fourmis-là? demanda un des compagnons du capitaine.

— L'*Eciton drepanophora* ou *Fourmi fourrageuse*.

— Je voudrais bien en voir une de près.

— Ah! çà, non! Rentrons maintenant, et vivement! Je t'en montrerai chez moi. Mais, pour aller en chercher aujourd'hui, non! Contente-toi de ne pas avoir rencontré leur avant-garde, et prenons sérieusement la fuite; il pourrait nous en arriver malheur. Ce qui le prouve, tu le vois, c'est que nous sommes seuls... tout le monde a fui!...

— Allons-nous-en!

Inutile de dire que j'en avais vu assez et que je me hâtai de quitter mon poste d'observation pour rentrer dans mon étui.

En arrivant chez lui, mon brave capitaine choisit un superbe compotier, absolument semblable à celui qui me servait de prison à bord, y mit une poignée de

feuilles, quelques fruits délicieux de son jardin et m'y enferma.

Puis il disparut un moment et revint quelques instants après tenant à la main une petite boîte de verre qu'il déposa sur son bureau.

— Vous avez devant vous, mes amis, dit-il, un des plus gros travailleurs, ouvriers, des Ecitons...

— Mais, c'est un insecte formidable !

— Oui. La différence de dimension entre les ouvriers, dans cette espèce, est très-remarquable. L'exemplaire que vous voyez mesure près d'un centimètre et un quart de longueur, sans compter les pattes ; tandis que je vais vous en montrer un à côté qui n'est pas moitié aussi long, et ressemble beaucoup à la Fourmi noire (*Formica nigra*) de notre pays.

— Et d'où vient cela ?

— On n'en sait rien. C'est peut-être une question d'âge. Voyez la tête du grand, comme elle est ronde, polie et grosse ! Elle est armée d'une paire d'énormes mandibules, courbées presque aussi fortement que des cornes de chamois et très-aiguës à leur pointe. Attendez ! nous allons placer une de ces armes sous le microscope. Voyez-vous ?

— Certainement. Quels cimeterres ! Mais ils sont entourés de soies qui s'y implantent comme par anneaux !

— Ce qui me frappe, moi, dit l'autre, c'est combien, chez ces officiers, le thorax et l'abdomen sont grêles.

— L'animal est bien plus foncé que ceux que nous voyions courir tantôt.

— Evidemment ; ici, tout paraît brun-jaune plus ou moins pâle. Chez l'animal vivant, la tête est presque blanche. Les yeux sont d'une incroyable petitesse. Vous les voyez, comme deux petits points ronds, de chaque côté de la tête.

— Je ne les vois point !...

— Prenez la loupe !

— Ce sont là des yeux ?...

— En voici un, sous le microscope.

— Tiens ! ils sont ovales et convexes... enfoncés dans un petit creux en orbite très-profond... Sont-ils projetables en avant ?...

— Non.

— Alors, l'Eciton voit peu ?

— C'est mon avis. D'autant plus que, si cela vous intéresse, nous chercherons ici, dans la campagne, une autre espèce *parfaitement aveugle*... et cela ne les empêche nullement de vivre et de bien vivre, car ils sont gros et gras...

En ce moment un petit nègre entra dans la maison, et, montant quatre à quatre l'escalier, fit irruption dans le cabinet d'Urbain.

— Massa ! les tanoca !...

— Où ?

— En bas... elles arrivent ! Ouvrez tout ! massa. Elles vont nettoyer la maison ! quel bonheur...

— Es-tu sûr qu'elles viennent ici ?...

— Oh ! massa, moi avoir vu la colonne au jardin... et... tenez !... reprit le jeune enfant en se baissant et montrant au capitaine un Eciton qu'il venait de cueillir sur son mollet, où il était piqué par ses mandibules...

— Diable ! messieurs, il est temps de partir ! Sauve qui peut !...

J'avais envie de crier :

— Et moi ?... Vous m'oubliez ! ingrat !...

Mais ils étaient descendus au galop, ouvrant les armoires, les portes des buffets, des cabinets... Je restai seul.

Un silence de mort régna pendant quelques minutes.

Puis il se fit un effroyable tapage dans la maison... un grondement formidable monta d'en bas, s'étendit partout. On aurait dit un bruissement de feuilles, un roulement d'eau qui glisse...

Alors firent irruption dans le cabinet d'Urbain toutes les bêtes de la création en déroute, courant, sautant, rampant, glissant, se mêlant, se poussant...

Comment ! Il y avait tant d'animaux dans la maison !

C'étaient des mille-pieds, des scorpions, des serpents, des lézards, des rats, des souris éperdues, folles, tournant sur elles-mêmes, des blattes volant en nuage compacte...

A ce moment, à la porte apparut l'armée noire qui montait à l'assaut. Ce fut d'un mouvement lent, continu, indescriptible, implacable, que cette lave montante enveloppa tout ce qui se tordait, sautait, s'ébattait sur le plancher... Quelques convulsions dernières, et tout s'apaisa... Ce fut comme une lutte de quelques minutes, lutte silencieuse, sans trêve ni merci... puis cela s'affaissa... et le *drap vivant*, noir et jaune, recouvrit le tout.

Nombre d'insectes s'étaient élancés sur le bureau d'Urbain et l'avaient inondé de leurs troupes désordonnées. Mais, le long de chaque pied, monta et déboucha une colonne de grosses têtes conduisant l'infanterie, et la boucherie recommença...

A cet instant, j'eus peur !...

Devant moi, derrière moi, par côté, partout, les terribles Ecitons entouraient ma prison de verre...

Tout était mort autour d'eux : moi seul vivais encore, à l'abri du compotier ; et leurs mandibules crochues s'ouvraient et se fermaient avec un bruit affreux de castagnettes en se tournant de mon côté...

Une phalange essaya d'escalader ma prison de verre, mais elle ne put y parvenir... je respirai ! le bienheureux vase était une demi-boule montée sur un pied mince. Pas moyen de parvenir au bord... et d'ailleurs, mon couvercle me protégeait.

Quelques Ecitons montèrent sur les objets saillants autour de ma bienheureuse prison ; ils essayèrent d'y sauter... un seul réussit. Mais ils eussent été dix et vingt de ses semblables, qu'ils n'auraient pas pu soulever cette masse de cristal. J'étais sauvé !...

Alors je reportai mon attention sur ce qui se passait autour de moi. Je sentais que, dans quelques minutes, je serais le seul être vivant de la maison.

Effectivement, les Ecitons se livraient à une visite domiciliaire qui n'oublia ni une crevasse, ni une fente. Les blattes, les insectes, tirés au dehors par cinq ou six fourmis, étaient impitoyablement mis à mort.

Enfin le carnage cessa, faute de victimes. Les Ecitons harassés, rassasiés de sang, remirent enfin l'épée au fourreau en rentrant leur terrible aiguillon et procédèrent au butin. Tout ce qui pouvait être emporté par eux le fut. Je vis s'organiser sans bruit, devant moi, une marche triomphale digne des temps barbares. Tout le monde reprit sa place dans les rangs, chargé de butin, et le torrent noir, se repliant sur lui-même, disparut peu à peu dans l'escalier...

Quelques-uns, en se retirant, jetaient de mon côté un regard de convoitise et de regret. Il leur répugnait de laisser un être en vie derrière eux !

Puis le silence s'étendit sur toute la maison...

XI. — LES FRÈRES, COUSINS ET PETITS-COUSINS.

Le lendemain matin, à la première lueur du soleil, un pas se fit entendre dans l'escalier, une tête s'avança doucement dans le cabinet. Urbain était là...

Ses yeux se portèrent tout de suite vers son bureau.

— Ma pauvre fourmi de France!... dit-il, sauvée!...

Il vint à moi, me prit, me donna du sucre... et me renferma dans ma prison...

Ce fut un véritable bienfait que la chasse opérée par les Ecitons voyageurs; la maison était parfaitement nettoyée, et, sauf l'odeur qu'ils avaient laissée, toute trace d'invasion avait disparu.

Bientôt arrivèrent les deux amis d'Urbain, qui s'extasièrent sur la chance que j'avais eue de ne pas devenir la proie des visiteurs.

— Est-ce que tu connais d'autres espèces de ces excellentes fourmis dans ce pays?

— Oui. Il y a encore, en fait de voyageuses, l'*Eciton prædator*. Celui-là ne sait pas former des colonnes longues et étroites comme le *Drepanophora* d'hier : il marche en phalanges épaisses et solides.

— A propos, Urbain, que veut dire *drépanophore?*

— *Porteur de faux* ou de faucilles, à cause des mandibules que tu as vues. Je reviens au *prædator* qui, lui, est une toute petite créature, pas plus grosse que la *Fourmi rouge* commune de France (*Myrmica rubra*). Il est, toutefois, d'une couleur rouge beaucoup plus brillante, et, quand une phalange de ces Ecitons escalade un arbre, ces multitudes énormes se répandent sur le tronc et sur les branches en telle quantité, qu'on pourrait croire voir couler sur l'arbre un liquide couleur de sang.

— Pourquoi l'appelle-t-on *pillard?*

— Ah! mon ami, ceci est un caprice de nomenclateur! Cet éciton n'est pas plus pillard que les autres. On en connaît une troisième espèce encore, un peu moins bien déterminée que les deux précédentes et que l'on a nommée l'*Eciton légion* (Eciton legionis). Celui-ci semble ne se montrer, jusqu'à présent du moins, que dans les grandes plaines de sable de Santarem.

— Qu'est-ce qu'il y vient faire?

— Il y vient, comme la plupart des Ecitons, attaquer les nids des différentes espèces de fourmis mineuses et de guêpes. Heureusement! car, sans eux, le pays ne serait pas habitable! Quant à moi, je ne connais pas un seul animal, quel qu'il soit, dont les Ecitons ne viennent à bout. J'ai vu l'espèce qui nous a visités hier attaquer les énormes nids de la guêpe formidable qui vole trop souvent autour de nous. Les mille aiguillons des guêpes qui les menacent, qui les frappent, ne pèsent pas un fétu pour eux; ils déchirent, avec leurs puissantes mâchoires, la substance si résistante de ces nids, pénètrent dans l'intérieur, abattent les cellules et jettent dehors toutes les jeunes larves. Si une guêpe, même adulte, veut résister, l'Eciton se précipite sur elle et la coupe en deux avant que l'aiguillon de l'insecte volant ait pu servir.

— Quels gaillards!

— Je vous en réponds. Les petits *Legionis* attaquent souvent aussi les nids des grosses fourmis mineuses. Généralement, ils se séparent en deux troupes qui marchent à l'assaut simultanément, l'une s'enfonçant dans le sol et chaque ouvrier en rapportant de grosses pelotes de terre, l'autre troupe recevant ces boules de leurs camarades, et les emportant au loin.

Nous ne faisons pas autrement, remarquez-le bien, mes amis, pour exécuter rapidement des travaux de déblais. Nous établissons un atelier de piocheurs emplissant les brouettes, et des relais d'hommes emmenant celles-ci au loin.

Mais il est temps de revenir à nos Fourmis-légions. Elles ont creusé vingt-cinq centimètres au-dessous du sol, et ont fait brèche à la forteresse. Voici l'assaut! Des millions d'Ecitons se précipitent, se heurtent, se pressent et arrivent, comme un mur vivant, contre les assaillis qui défendent leur demeure. Aucune manière de combattre ne peut être plus simple que celle des terribles Ecitons. Ils s'approchent des fourmis mineuses, ouvrent leurs pinces en faux... et emportent leurs ennemis tout vifs!...

A moins... qu'ils ne les coupent en deux!...

Et cela, marchant avec un tel entrain, que des files entières d'habitants disparaissent comme par enchantement, se débattant avec rage entre les pinces des ravisseurs qui semblent opérer un véritable déménagement en se retirant avec leur fardeau de la brèche pour l'emporter sur les derrières de l'armée assaillante. Non-seulement ils emportent ainsi les mineuses, mais encore des fragments arrachés aux matériaux de la fourmilière... Ces matériaux renferment-ils donc quelque matière nutritive de leur goût? Sont-ils considérés comme des matériaux légers, résistants et très-bien préparés qu'ils sont heureux d'utiliser? Ou le but est-il tout bonnement de ne pas laisser la brèche s'encombrer?

J'ai vu la bataille que je vous raconte. Dès que la fourmilière des mineuses fut dévastée de fond en comble, les envahisseurs se réunirent par petits groupes sur les ouvrages avancés et se hâtèrent de joindre la grande armée, s'y fondant à leur place. Remarquez que je dis à leur place. Chaque insecte, et ils sont des millions, connaît, à n'en pas douter, sa place propre dans chaque genre de travail que la troupe entreprend. Cette organisation est parfaite à ce point que, pendant l'été, la saison active par excellence, il arrive souvent qu'après une expédition fructueuse leur long cortége se divise, de lui-même, en deux colonnes distinctes, l'une allant à la recherche du butin, l'autre l'emportant, en masse, à la maison mère.

— Tout cela semble un conte fait à plaisir.

— On rencontre encore dans ce pays l'*Eciton ravisseur* (*Eciton rapax*) qui, lui, marche en guerre, non plus contre les fourmis mineuses, mais bien contre les mêmes grosses guêpes que le Drépanophore et pour les magasins desquelles il a le même goût et la même convoitise. Seulement il est beaucoup plus dangereux que les premiers, parce que sa taille est beaucoup plus considérable. C'est le plus grand des Ecitons, et, vraiment, lorsqu'on en rencontre une colonne assiégeante, il vous fait fuir instinctivement, tout comme vous fuyez devant le lion. En effet, à eux tous, ils nous dévoreraient en moins de temps que n'en met *le maître à la grosse crinière*, et avec autant de certitude! Beaucoup de ces énormes fourmis ont jusqu'à *un centimètre et demi* de longueur.

N'ayons garde enfin d'oublier l'Eciton aveugle (*Eciton erratica*).

— Cette privation de la vue ne provient-elle pas de ce que, comme le Protée aveugle, les Erratiques vivent dans des cavernes ou des grottes absolument obscures?

— A ce compte, beaucoup de fourmis, absolument

et exclusivement mineuses, devraient être aveugles comme l'Eciton erratique. Il n'en est rien cependant.

— Enfin est-on bien sûr que ces Ecitons erratiques n'ont pas d'yeux?...

— Certains naturalistes ont pensé que cette fourmi, soi-disant aveugle, pouvait bien posséder des organes de vision, et que le chapeau corné de sa tête était assez transparent pour laisser passer la lumière, non très-vivement, mais de manière à ce que ces insectes puissent distinguer au moins le jour de la nuit, la lumière de l'obscurité.

Cette hypothèse peut être exacte, mais nous n'en savons rien au vrai! Quoi qu'il en soit, j'estime que le sens du toucher leur est d'un secours beaucoup plus appréciable que celui de la vue pour se guider dans les méandres de leurs habitations.

Rien n'est plus aisé que de s'emparer, chez l'espèce qui nous occupe, des officiers à grosses têtes. Il suffit de briser la galerie en quelque endroit. Aussitôt qu'un rayon inattendu de lumière se glisse dans l'intérieur, on voit arriver lentement les officiers et soldats, balançant à droite et à gauche leur grosse tête, et ouvrant leurs puissantes mâchoires d'un air de menace silencieuse. Si on ne les tracasse pas davantage, une fois

La prise d'assaut. Dessin de Mesnel.

les dégâts constatés — je ne dis pas vus ! — ils rentrent dans leur galerie, les ouvriers arrivent, et, en un moment, une pièce est mise et le dégât réparé.

— Dans tout cela, mon ami, une conclusion me frappe. Il y a déjà longtemps que nous étudions ensemble les fourmis; eh bien ! toutes, même les plus habiles, décèlent une grande infériorité vis-à-vis des abeilles, et, je dirai plus, vis-à-vis de la presque totalité des mouches bâtisseuses.

— Et laquelle, s'il te plaît?

— Laquelle ! Le manque de grandiose et de simplicité. La fourmi est *compliquée* dans sa bâtisse; elle manque d'architecture. Jamais elle n'atteindra à la sublime hauteur de l'adoption de l'hexagone régulier pour les alvéoles des ruches! Tous ses travaux, souterrains ou extérieurs, sont répartis sans ordre: avec expédient, j'en conviens, mais sans art!...

— Il y a certainement du vrai dans ce que tu dis; mais es-tu certain d'avoir le droit de dire : *sans art*?... N'est-ce point, *avec un autre art*, qu'il faudrait dire?. .

— Tais-toi ! Tes fourmis ne sont que des replâtreuses et non des créatrices!

J'écoutais attentivement tout ce que disaient les jeunes gens, Urbain m'apporta une abondante provende... Mais j'étais prisonnière ! ..

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LA VEILLE DU MARIAGE.

### PERSONNAGES.

MAURICE DE MARCY, vingt-huit ans.
GASTON FAVENAY.
DE MARCY, général en retraite, père de Maurice.
MADAME DEBRAY, tante d'Amélie.
AMÉLIE LECOMTE, vingt ans.
DOMINIQUE, domestique de Mme Debray, soixante ans.
UN NOTAIRE.
INVITÉS.

La scène se passe en province, chez Mme Debray.

---

Salon élégant. Portes au fond, portes latérales. Guéridon à droite. Corbeille de mariage sur le guéridon.

### SCÈNE I.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, examinant le contenu de la corbeille.

AMÉLIE.

Mais voyez donc, ma chère tante, toutes les belles choses que M. Maurice m'envoie.

MADAME DEBRAY.

Le général a tant de goût !

AMÉLIE.

Comment, le général ! pourquoi pas son fils ?

MADAME DEBRAY.

Son fils, soit !

AMÉLIE.

Ma tante, vous avez quelque chose contre M. Maurice.

MADAME DEBRAY, *riant.*

Mais...

AMÉLIE.

J'en suis sûre.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, oui, je ne suis pas contente de lui, puisque tu veux le savoir.

DOMINIQUE, *entrant par le fond.*

M. Maurice de Marcy demande si ces dames sont visibles.

AMÉLIE, *remontant la scène.*

Lui ! (*Elle reste au fond du théâtre.*)

MADAME DEBRAY.

Faites entrer M. de Marcy.

### SCÈNE II.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE, MAURICE.

MAURICE, *à madame Debray, sans voir Amélie.*

Madame, je n'ai pas voulu passer aussi près du château sans avoir l'honneur de vous saluer, dût ma visite être un peu matinale.

MADAME DEBRAY.

C'est moi qui l'ai réclamée hier soir !...

MAURICE, *embarrassé.*

Il est vrai que c'est vous qui m'avez autorisé, hier soir...

MADAME DEBRAY.

Ne nous aviez-vous pas dit que vous alliez au chemin de fer, au-devant d'un de vos amis ?

MAURICE.

Que je compte vous présenter aujourd'hui même, à la signature de notre contrat de mariage... M. Gustave Favenay.

AMÉLIE.

M. Favenay ?

MAURICE, *apercevant Amélie.*

Ah ! pardon, mademoiselle, je ne vous avais pas aperçue... (*Il la salue froidement.*)

MADAME DEBRAY, *à part, grondant.*

Heu ! les jeunes gens ont tous la vue basse aujourd'hui.

AMÉLIE.

Comment est monsieur votre père, ce matin ?

MAURICE, *à Amélie.*

Un peu mieux, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, *s'asseyant près du guéridon, à l'écart.*

Causez, comme si je n'étais pas là ; je travaille. (*Elle prend une tapisserie. — Silence.*)

AMÉLIE.

J'ai connu, au couvent des Oiseaux, une demoiselle Favenay.

MAURICE.

En effet... Gaston a une sœur, aujourd'hui mariée : madame Norbert.

AMÉLIE.

Précisément. Elle était ma meilleure amie.

MAURICE.

Son frère est un camarade de collége.

MADAME DEBRAY, *à part.*

Quand auront-ils fini de s'occuper des absents ?

MAURICE.

Je l'ai invité, il y a trois jours, et, comme il ne me répondait pas, je lui ai écrit hier soir, en lui recommandant de prendre le premier train. Eh ! mais, pourvu... (*Il regarde sa montre.*)

AMÉLIE.

Vous avez encore quelques minutes à nous donner ?

MAURICE, *saluant.*

Mademoiselle !... (*Silence.*) Votre oncle d'Épernay est-il arrivé ? J'aime votre oncle, mademoiselle.

MADAME DEBRAY, *à part, grondant.*

C'est bien son oncle qu'il s'agit d'aimer.

AMÉLIE.

Il sera exact, je vous en réponds. N'a-t-il pas été question d'une partie de chasse, après le contrat, dans le parc de M. votre père ?

MAURICE.

En effet... (*Silence. Après avoir regardé par la fenêtre.*) Je crois que nous aurons de la pluie, cette après-midi ?

AMÉLIE.

Ah ! vous croyez !

MAURICE.

Oui, les vents soufflent du sud-ouest, signe d'eau presque certain... Et puis, le soleil s'est levé de trop bonne heure.

MADAME DEBRAY, *à part, impatientée.*

Est-ce qu'il va lui faire un cours d'astronomie à présent? (*Haut.*) M. Morin, votre notaire, sera ici à midi?

MAURICE.

Oui, madame... Mais à propos de M. Morin, vous avez reçu le billet que je vous ai écrit hier soir?

MADAME DEBRAY.

Que vous avez cru écrire, sans doute...

MAURICE.

Je l'ai fait mettre à la poste en même temps que la lettre que j'adressais à mon ami Gaston.

AMÉLIE.

Le facteur n'est pas encore passé.

DOMINIQUE, *entrant.*

Monsieur Maurice, le train de Paris vient d'arriver.

MAURICE, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Pourvu que Gaston m'ait attendu!

AMÉLIE.

Allez vite!

MAURICE.

Mesdames, je ne vous dis pas adieu. (*Il salue et sort.*)

## SCÈNE III.

MADAME DEBRAY, AMÉLIE.

MADAME DEBRAY.

Et maintenant, veux-tu savoir ce que j'ai contre M. Maurice?

AMÉLIE.

J'allais vous le demander.

MADAME DEBRAY.

Eh bien, j'ai... qu'il n'a pas l'air assez satisfait de t'épouser.

AMÉLIE.

Par exemple!

MADAME DEBRAY.

Comment! on lui donne une charmante femme, et ce monsieur ne paraît pas seulement s'en apercevoir. Parlez-moi du général, voilà un homme heureux de t'avoir pour fille, et qui ne fait pas de cérémonies avec son bonheur. Mais monsieur son fils! Tiens! il m'agace avec ses airs compassés, avec sa conversation... météorologique.

AMÉLIE.

Que vous êtes injuste! C'est comme si vous prétendiez que je ne suis pas heureuse, moi, parce que je me montre contrainte, presque sotte, avec M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Que signifie?...

AMÉLIE.

Sa présence me trouble et m'intimide si bien qu'il lui faut, je vous assure, une grande perspicacité, à ce pauvre jeune homme, pour deviner, sous ma gaucherie, le peu que je puis valoir. Vrai, ma tante, je lui sais gré de m'aimer un peu.

MADAME DEBRAY.

Un peu! mais j'entends qu'il t'aime beaucoup, ou sinon...

AMÉLIE, *souriant et avec mystère.*

Rassurez-vous, je crois que c'est fait.

MADAME DEBRAY.

Ah!

AMÉLIE.

Oui... Comment expliquer autrement ses attentions, le soin qu'il prend de connaître mes goûts, mes moindres désirs, pour les satisfaire, dit-il, quand il en aura le droit. Tenez, sachant combien je vous aime, il m'a promis de me laisser venir ici, tous les ans, pour passer une partie des vacances auprès de vous, mauvaise tante. Mais cela n'est rien. C'est dans les petites choses, plus peut-être que dans les grandes, que l'on reconnaît l'affection que les gens ont pour vous. Eh bien, rappelez-vous ce que me disait M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Quand cela?

AMÉLIE.

Tout à l'heure, avant de partir.

MADAME DEBRAY.

Je te conseille de me rappeler cela : un amoureux qui ne trouve rien de mieux que de parler à sa fiancée de chasse, de pluie, du sud-ouest, du soleil, de la lune, que sais-je, moi?

AMÉLIE.

Mais vous n'avez donc pas compris que cela voulait dire : Mademoiselle, j'espère qu'il pleuvra cette après-midi, que la partie de chasse projetée avec votre oncle n'aura pas lieu, et que je pourrai passer la journée entière auprès de vous?

MADAME DEBRAY, *sceptique.*

Ah! cela voulait dire...

AMÉLIE.

Vous n'avez donc pas remarqué qu'il a dit : « Je crois que nous aurons de la pluie cette après-midi? » Il n'a pas dit : « Je crains, » mais « Je crois ».

MADAME DEBRAY.

Oui, oui...

AMÉLIE.

Tenez, vous n'entendez rien du tout aux choses du sentiment.

MADAME DEBRAY, *avec affection.*

Comme tu l'aimes déjà, ma pauvre enfant!

AMÉLIE, *se jetant dans les bras de sa tante.*

Je vous aime bien aussi.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *remettant des journaux à madame Debray.*

Les journaux de madame. (*Remettant des lettres à Amélie.*) Des lettres pour mademoiselle.

AMÉLIE.

Merci, Dominique. (*Dominique sort. Elle ouvre une première lettre. A madame Debray.*) Une amie qui me complimente sur mon mariage... et qui me fait l'éloge de M. Maurice, qu'elle connaît beaucoup. (*Elle ouvre une seconde lettre.*) Encore des félicitations! (*Elle en ouvre une troisième.*) Ah! celle-ci est pour vous, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Donne!

AMÉLIE.

Tiens! c'est l'écriture de M. Maurice.

MADAME DEBRAY.

Le billet dont il me parlait, sans doute. Lis-moi cela, je n'ai pas mes lunettes...

AMÉLIE, *décachetant la lettre.*

Oui, ma tante... (*Lisant.*) « Mon cher ami...

MADAME DEBRAY.

Comment? mon cher ami! Il m'appelle son cher ami?

AMÉLIE, *reprenant, en riant.*

« Mon cher ami, dans ma première lettre, je t'ai « annoncé mon mariage, sans autre explication; mais

« aujourd'hui, à la veille... (*Sa voix se trouble.*) de mon « suicide...

MADAME DEBRAY.

Son... Qu'est-ce que cela veut dire ?...

AMÉLIE, *reprenant avec énergie.*

« Aujourd'hui, à la veille de mon suicide, mon cœur déborde. Je t'expliquerai de vive voix par quel enchaînement de circonstances funestes j'en suis venu à cette extrémité... »

MADAME DEBRAY.

Amélie, donne-moi cette lettre. (*Amélie se tait et demeure immobile, le regard fixe et comme cherchant à comprendre ce qu'elle vient de lire. Mme Debray s'empare de la lettre et la lit à voix basse. Tout à coup Amélie s'affaisse et tombe sur le fauteuil qui se trouve derrière elle.*) Eh bien, Amélie, mon enfant... Elle se trouve mal ! Du secours ! quelqu'un !

AMÉLIE, *se relevant.*

N'appelez pas... Ce n'est rien... Rendez-moi la lettre.

MADAME DEBRAY.

Non pas. Je vais à l'instant demander à M. de Marcy l'explication d'une pareille infamie. (*Elle va pour sonner. Dominique entre. A Dominique.*) Ah ! Dominique, dis à Dubois d'atteler. (*A Amélie, qui va pour sortir.*) Où vas-tu ?

AMÉLIE.

Permettez que je me retire.

MADAME DEBRAY.

Je ne veux pas te quitter. (*Elle suit Amélie, et au moment de sortir elle se retourne vers Dominique.*) Vous êtes encore là !

DOMINIQUE.

C'est qu'il y a là un jeune homme qui demande à parler à madame.

MADAME DEBRAY.

Je n'y suis pas. (*Elle sort avec Amélie par la gauche.*)

La lettre, scène IV. Dessin de Gilbert.

## SCÈNE V.

DOMINIQUE, puis GASTON.

DOMINIQUE, *seul.*

Je n'ai jamais vu ma pauvre maîtresse si agitée. Je la connaissais vive... car elle est vive ; mais aujourd'hui c'est plus que de la vivacité...c'est... Allons, bon ! j'oubliais mon monsieur. (*Il ouvre la porte du fond.*)

GASTON, *entrant.*

Eh bien ?

DOMINIQUE.

Madame n'est pas visible.

GASTON.

Dites-moi au moins si M. Maurice de Marcy, mon ami Maurice de Marcy...

DOMINIQUE.

Ah ! monsieur est l'ami de M. Maurice ! Mais alors c'est peut-être au-devant de monsieur que M. Maurice est allé. (*Maurice vient d'entrer sur ces derniers mots.*)

MAURICE.

Gaston !

GASTON, *se retournant.*

Maurice ! (*Ils se serrent la main.*)

MAURICE, *à Dominique.*

Laissez-nous. (*Dominique sort.*)

## SCÈNE VI.

MAURICE, GASTON.

MAURICE.

Ta main encore, mon cher Gaston.

GASTON.

Je n'ai trouvé ton billet de faire part que hier, en arrivant de voyage, et bien que ton mariage ait porté un rude coup à mes illusions, me voilà, tout de noir habillé, comme il convient dans une cérémonie funèbre.

MAURICE.

Pitié, Gaston !

GASTON.

J'étais si loin de m'attendre... Car enfin, souviens-toi de nos propres paroles : On ne se marie plus, disions-nous, il n'y a pas trois mois, dans un joyeux déjeuner de garçons. Qui est-ce qui se marie aujourd'hui ? Des notaires, des agents de change dont la charge n'est pas payée, ou bien des niais, qui ont la prétention d'accaparer une créature brune ou blonde à leur usage personnel, les égoïstes !... Mais tout homme indépendant et d'esprit sain comprend la vie plus largement, accepte les progrès de la civilisation, et renonce à cette institution surannée et fallacieuse qu'on appelle le *mariage*.

MAURICE.

N'as-tu pas reçu ma seconde lettre ?

GASTON, *riant.*

Si, parbleu, je l'ai reçue, ce matin, avant de partir. (*Riant.*) Tu vas même m'expliquer... (*Il cherche dans ses poches.*)

MAURICE.

Ce que tu sais alors : que je partage ton antipathie pour le mariage.

GASTON, *cherchant toujours la lettre.*

Permets, ta lettre... (*A part.*) Où diable est-elle ?

MAURICE.

Que je ne me marie que pour obéir au désir de mon père.

GASTON, *oubliant la lettre.*

Oh ! les pères !... Il va bien, le général ?

MAURICE.

Non ; il a la goutte.

GASTON.

Sapristi! Continue!

MAURICE.

De mon père, qui, depuis longtemps, battait mon célibat en brèche, qui me parlait sans cesse de la joie qu'amènerait la présence d'une jeune femme dans notre maison devenue si triste depuis la mort de ma mère, de cent autres choses, qui ne manquaient pas, après tout, d'une certaine vérité.

GASTON.

La vérité! mais je vous trouve tous les deux bien téméraires de prétendre que la vérité est quelque part, et non ailleurs. Mais on la cherche depuis les temps les plus reculés, la vérité, et on ne l'a pas plus trouvée, ce me semble, que le mouvement perpétuel, les frontières naturelles des peuples et le spécifique contre la calvitie précoce. A Constantinople, la vérité est de posséder quatre femmes légitimes; en France, d'en avoir une seule.

MAURICE.

Que ne t'avais-je pour avocat, certain jour où mon père, déjeunant en tête-à-tête avec moi, me dit: « Mon cher Maurice, depuis tes vingt et un ans, l'âge de raison, prétend le code, tu n'as guère fait que des sottises, sottises qui m'ont souvent affligé. Eh bien, une fois dans ta vie, fais-moi un plaisir, un seul, marie-toi! »

GASTON.

Ah! le traître!

MAURICE.

« Je connais une charmante enfant, a-t-il ajouté; elle habite la province, non loin de ma terre de Villiers, avec sa tante, une vieille amie à moi... »

GASTON.

Et ce rusé général te transplanta du boulevard des Italiens en pleine Champagne.

L'erreur reconnue, scène VI. Dessin de Gilbert

MAURICE.

Puis il manœuvra de telle sorte, me sermonna, me persécuta si bien, qu'au bout de quinze jours ma demande était faite, agréée, et que, dans vingt-quatre heures, je fais un mariage de convenances et j'épouse une jeune fille douée de toutes les vertus, c'est entendu, mais...

GASTON, *vivement.*

Mais laide!... à se faire aimer de toutes les femmes!

MAURICE.

Tu es absurde. Mlle Amélie est fort jolie, au contraire. Mon Dieu! il y a même des jours où mon mariage s'offre à moi sous des couleurs moins sombres, où je le prends presque gaillardement.... Mais il y en a d'autres... C'est même là un phénomène psychologique que les philosophes devraient étudier. Il y en a d'autres où je ne sais quelle terreur s'empare de moi, à la pensée de l'instant solennel, du oui fatal.

GASTON.

Fais-toi chloroformer pour ce moment-là.

MAURICE.

Es-tu bête!

GASTON.

Merci.

MAURICE.

C'est dans une de ces heures de défaillance qu'hier je t'ai écrit la lettre qui t'annonçait mon suicide.

GASTON.

Ta lettre ne dit pas un mot de cela, et je me réservais de te demander...

MAURICE.

Comment?

GASTON, *tirant une lettre de sa poche.*

Ecoute. (*Lisant.*) « Mon cher Gaston. » (*Riant.*) Ce n'est pas celle-là. (*Prenant une autre lettre.*) Voici ta lettre. (*Lisant.*) « Chère madame. » (*Parlé.*) D'abord, pourquoi m'appelles-tu « chère madame »?

MAURICE, *riant.*

Tu confonds encore.

GASTON.

Non pas. (*Lisant.*) « Chère madame, il faut avouer que le notaire de Villiers est un imbécile... L'acte dressé par lui... » (*Parlé.*) Mon Dieu! je veux bien que le notaire de Villiers soit... ce qu'il est; j'aime à le croire même; mais je me demande en quoi cela m'intéresse.

MAURICE, *qui a pris la lettre.*

Mais cette lettre n'est pas pour toi, c'est à Mme Debray que je l'envoyais.

GASTON.

Eh bien, j'avais flairé une erreur. Quand on est doué de quelque pénétration...

MAURICE.

Tu as reçu une autre lettre que celle-là?

GASTON.

Pas la moindre.

MAURICE.

Si fait.

GASTON.

Faut-il attester les dieux?

MAURICE.

Mais alors...

GASTON.

Sapristi! Aurais-tu fait confusion et expédié tes lamentations à la tante, tandis que tu m'adressais ceci?

MAURICE, *très-troublé.*

Non, non, c'est impossible.

GASTON.

Cela arrive tous les jours, au contraire. La semaine dernière, moi, j'ai envoyé un billet doux à mon bottier et j'ai commandé une paire de bottes à une femme du meilleur monde. Erreur d'enveloppe en partie double. Sans compter que le trouble où tu étais, mon pauvre ami, suffirait pour expliquer ta distraction.

MAURICE.

J'ai certainement fait partir deux lettres.

GASTON, *riant.*

Voici l'une.

MAURICE, *atterré.*

Et c'est Mme Debray qui a l'autre.

GASTON, *riant toujours.*

L'excellente aventure!

MAURICE.

Mais ce que j'ai fait est abominable... Finiras-tu de rire, toi?

GASTON.

Pas encore?

MAURICE.

Mais, si tu savais ce que je dis dans ma lettre!

GASTON.

C'est vil!

MAURICE.

C'est monstrueux. Je dis que mon mariage est un suicide!

GASTON, *riant plus fort.*

Bravo!

MAURICE.

Comment? bravo!

GASTON.

Sans doute. Tu ne comprends donc pas... (*Au public.*) Il ne comprend pas!... (*Haut.*) Plus ta confession est franche, brutale, plus leur dignité froissée leur fait un devoir de rompre avec toi!

MAURICE, *qui marchait à grands pas, s'arrête court.*

Plaît-il?

GASTON.

Et de te rendre ta liberté, ta liberté... Comprends-tu maintenant?

MAURICE.

Pas très-bien, mon ami. J'ai mal à la tête. Tu dis donc que ma lettre...

GASTON, *avec enthousiasme.*

Vive ta lettre, mon cher! vive l'administration des postes! vive ta bienheureuse étourderie!

MAURICE.

Non, tu ne me persuaderas jamais... (*Il s'assoit découragé.*)

GASTON.

Voyons, enfant, la Providence t'arrête sur le bord de l'abîme, et tu ne lui rends pas grâce, tu ne jettes pas des cris d'allégresse! Encore une fois, songe donc que te voilà rendu à ton bienheureux célibat, à notre joyeuse indépendance d'autrefois.

MAURICE, *se levant et prenant violemment son parti.*

Pardieu! tu as raison. Tant pis après tout si j'ai pris une enveloppe pour une autre, si j'ai expédié à gauche ce que je voulais envoyer à droite. C'est le sort qui l'a voulu et je ne suis pas responsable de ses erreurs.

GASTON.

Tu es innocent comme l'enfant qui va naître. Et maintenant que nous voilà libres, Maurice, si nous partions demain pour l'Espagne? Le monde est à celui qui voyage, dit le proverbe arabe.

MAURICE.

Touche-là, Gaston. Ton projet me sourit. J'ai attrapé le spleen dans cette maudite province, et j'ai besoin de respirer un autre air que celui-ci, de voir des hommes et des climats nouveaux.

GASTON.

Vivat! Dans trois jours nous franchissons les Pyrénées et dans un mois nous sommes à Séville, où nous chanterons, le soir, sous le balcon des señoras espagnoles, déguisés en hidalgos, avec un chapeau à gouttières, une guitare et des bottes molles!...

MAURICE.

De l'Espagne, nous cinglons vers l'Afrique.

GASTON.

Nous traversons le Sahara.

MAURICE.

En défiant le simoun.

GASTON.

Et la soif du désert...

MAURICE.

Tu m'électrises, ô poëte! Dieu! la belle chose d'avoir vingt-huit ans, l'univers pour domaine, la fantaisie pour guide et l'inconnu pour but! Et quand je pense que j'allais renoncer à tous ces trésors pour me marier!

GASTON.

Comme un bourgeois!

MAURICE.

Non, non, le célibat convient seul à certains tempéraments. J'aurais fait un mari détestable, tandis que je suis un célibataire...

GASTON.

Accompli...

MAURICE, *remontant vers la porte du fond.*

N'ai-je pas entendu marcher de ce côté?

GASTON.

Serait-ce la tante?

MAURICE.

Ne t'éloigne pas, hein?...

GASTON.

Tu as peur de la tante?

LA VOIX DE M. DE MARCY, *au dehors.*

Nous n'avons plus à monter?...

MAURICE, *très-troublé.*

C'est la voix de mon père...

## SCÈNE VII.

MAURICE, GASTON, DE MARCY, DOMINIQUE.

DE MARCY, *appuyé sur le bras de Dominique.*

Tous les bonheurs à la fois! Je marie mon fils et je n'ai plus d'escalier à monter. (*A Dominique.*) Ne manquez pas de prévenir Mme Debray lorsqu'elle rentrera. (*Dominique sort.*)

DE MARCY, *apercevant Gaston.*

Gaston! Ah! c'est bien, cela.

GASTON, *le saluant.*

Je vois avec plaisir que vous allez mieux, général.

DE MARCY, *gaiement.*

Pas du tout, je souffre comme un martyr, et je puis à peine marcher... Mais, bah! le cœur conduit les jambes. (*Il s'assoit.*) Eh bien, jeune homme, j'espère que mon fils vous donne, aujourd'hui, un bon exemple à suivre.

GASTON, *à part.*

Pauvre général! (*Haut.*) Heu! heu!

DE MARCY.

Comment! heu! heu?

GASTON.

Je n'ai pas la ligne du mariage. (*Il tend sa main gauche.*) Voyez plutôt!

DE MARCY, *prenant sa main.*

Parbleu ! c'est ce qui te trompe, ta ligne est superbe.

GASTON.

Hein ?

DE MARCY.

Ah ! ah ! tu ne me croyais pas si bon chiromancien.

GASTON.

Bien joué, général ; seulement veuillez remarquer que c'est la ligne du mariage de la main gauche... (*Lui tendant la main droite.*)... mais dans la droite, rien dans la droite.

DE MARCY.

Ah ça ! tête folle, j'espère que tu n'es pas venu ici pour donner des regrets à Maurice ?

GASTON.

Il n'a peut-être pas besoin de moi pour...

DE MARCY.

Que signifie ?

MAURICE, *bas à Gaston.*

Gaston !

GASTON, *bas à Maurice.*

Je le prépare ! (*Haut.*) Voyons, général, si Maurice allait à l'autel comme une victime ?

DE MARCY.

Mais qu'est-ce qu'il dit ?

MAURICE, *à de Marcy.*

Il est évident que je me mariais... que je me marie uniquement pour vous plaire.

GASTON.

Qu'il se sacrifie !

DE MARCY, *à Gaston.*

Tu m'ennuies, toi ! Bien plutôt que de décourager mon fils, quand il prend le bon parti, que ne l'imites-tu ? Je vous demande un peu à quoi est bon un célibataire ?

GASTON.

Comment ! à quoi il est bon ? Mais à tout, général, à tout, par ce seul fait qu'il est libre et dégagé d'entraves. N'appartenant à personne, il appartient à tout le monde, et tout le monde en use et en abuse, car il est taillable et corvéable à merci, comme disaient nos pères. A qui recourt l'ami du collége, pressé d'argent ? A son camarade marié ?... Allons donc ! Il n'obtiendrait qu'un sermon, et point d'espèces ; mais bien à son ami, encore garçon, qui fait les fonds, et ne fait pas de morale. A qui s'adresse la femme du monde qui veut organiser une délicieuse petite fête ? Au célibataire ! La dame patronesse qui a des billets à placer ? Au célibataire !... L'épouse trahie qui a besoin d'épancher sa douleur ? Au célibataire ! — Tous les jours, général, sur le boulevard, je serre la main à une douzaine de camarades, qui ont été, sont ou vont devenir mes débiteurs. J'ai conduit, cet hiver, quarante-quatre cotillons, pris soixante-quinze billets de concerts ou de loterie, donné des consolations... toutes platoniques, à nombre de femmes désolées, et vous prétendez qu'un célibataire n'a pas son utilité ! Il la disperse, au lieu de la localiser sur un point donné ; mais il est utile, sacrebleu ! Il est indispensable dans toute société bien organisée !...

DE MARCY.

Mauvais plaisant ! Tu es meilleur au fond que tu ne tiens à le paraître. Veux-tu que je te trouve une femme, moi ?

GASTON, *comme effrayé.*

Un instant... Diable ! (*A part.*) C'est une monomanie. (*Haut.*) Parbleu ! général, vous ressemblez à Mme ma sœur, qui veut sans cesse marier les gens, sous prétexte qu'elle a rencontré le modèle des époux, une exception, un accident dans la nature ! Pour moi, je ne comprends que le mariage d'amour, d'abord ; et, grâce au ciel, je n'aime personne ! Ou plutôt, si ; j'adore une belle jeune fille, blonde comme Eve, mélancolique comme une ballade allemande ?

DE MARCY.

Son nom ?

GASTON.

Elle s'appelle Chimère.

DE MARCY.

Tu dis ?

GASTON.

Idéal, fleur bleue, et cette fleur-là ne pousse plus sur notre sol fatigué ...

DE MARCY.

Que le diable t'emporte toi, et ta fleur bleue !

GASTON.

Il est malheureusement trop vrai, général, que les jeunes filles, telles qu'elles étaient de votre temps, ont complétement disparu de nos climats. Les historiens affirment bien qu'il y a trente ans on en rencontrait de simples, de candides, portant, sans façon, leurs dix-huit ans, leur grâce et leur gaieté, et qui n'avaient besoin, pour vivre, ni de trois bals par soirée, ni des bains de mer, ni des romans réalistes. Mais nous avons changé tout cela, hélas ! Nos jeunes filles, à nous, sont désillusionnées, positives et coquettes, en sautant à la corde. Aussi, lorsque, dans le monde, je rencontre une de ces beautés superbes, fièrement campée sur ses bottines à talons, gardée à distance par une robe volumineuse, que... la vanité gonfle, la tête caparaçonnée et chargée de fleurs, eh bien ! j'éprouve un sentiment... d'admiration, si vous voulez, pour un objet d'art aussi bien travaillé ; mais le cœur a beau faire, général, il reste froid et impassible devant cette merveille de l'industrie moderne.

DE MARCY.

Il déraisonne, ma parole d'honneur !

MAURICE.

Il parle d'or, au contraire ! Les jeunes filles aujourd'hui sont des poupées perfectionnées.

DE MARCY, *se fâchant.*

Assez ! (*Il se lève.*) Je m'irrite, morbleu ! lorsque j'entends les jeunes gens parler de la sorte, prendre notre rôle, à nous autres vieillards, et critiquer la vie avec cette défiance précoce... Tenez ! voulez-vous que je vous dise ce que je pense lorsque je vous entends railler le mariage, le mariage qui a cependant du bon, messieurs, puisqu'il vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont rien trouvé de mieux pour le remplacer ?

GASTON.

Que pensez-vous donc ?

DE MARCY.

Je pense que vous êtes des poltrons !

MAURICE.

Hein ?

GASTON.

Tudieu !

DE MARCY.

Oui, messieurs, vous avez peur, non de la mariée, mais du mariage et de sa dignité. Vous aimez bien mieux faire les diables à quatre et courir l'aventure

que d'aborder franchement la bataille de la vie, c'est-à-dire ce combat sérieux, quotidien et persistant, qui s'appelle le devoir. Voilà pourquoi votre génération n'aime plus à se marier, voilà pourquoi je ne vois autour de moi que des adolescents de seconde et troisième jeunesse, qui se prélassent, ainsi que vous, dans leur absurde célibat.

GASTON.

Général, vous perdez votre sang-froid!

DE MARCY.

Cela pourrait être, si je restais plus longtemps dans votre compagnie; aussi je vous cède la place. Quand M. mon fils sera d'humeur moins paradoxale, il voudra bien me rejoindre auprès de sa fiancée.. Où est-elle, cette chère enfant?

MAURICE, *bas à Gaston.*

Laisse-nous.

GASTON.

C'est moi qui suis arrivé ici une heure trop tôt. Je vais faire un tour dans la campagne; je ne suis pas fâché de jeter un coup d'œil sur le paysage. Au revoir, messieurs. (*Bas à Maurice, qui l'accompagne jusqu'à la porte.*) Il est bien mal préparé, mon ami. (*Il sort par le fond.*)

## SCÈNE VIII.

DE MARCY, MAURICE.

DE MARCY.

Je te demande où est M^lle^ Lecomte.

Vieillard et jeunes gens, scène VII. Dessin de Gilbert.

MAURICE.

Pardon, mon père, je voudrais vous parler.

DE MARCY.

Allons-nous recommencer?

MAURICE.

Non!

DE MARCY.

A la bonne heure... Eh bien, parle.

MAURICE.

Certainement, je parlerai... Je vous raconterai les choses comme elles sont arrivées...

DE MARCY.

Les choses! quelles choses? Que veux-tu dire?

MAURICE.

Si vous vous asseyiez?

DE MARCY.

Ce sera donc bien long?

MAURICE.

Peut-être! (*A part.*) Comment lui avouer?...

DE MARCY, *s'asseyant.*

Eh bien, je t'écoute.

E. VERCONSIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

*Le directeur gérant:* Ch. WALLUT.

# SOUVENIRS DU MEXIQUE.

## LES OPALES [1].

Les serpents Dessin de Vierge.

VI

Les objections se présentaient en foule à l'esprit de Georges. Mais qu'obtenir d'un homme aussi fortement prévenu, disons le mot, aussi obstiné dans ses jugements que paraissait l'être M. Verton ? Le mieux était de se montrer résigné, de patienter, d'observer et d'agir enfin selon les circonstances. Ce fut le parti auquel s'arrêta Georges.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Seulement, comme, le surlendemain, il devait partir pour l'hacienda avec le comte, il ne voulut point s'éloigner sans savoir à quoi s'en tenir sur les sentiments de sa cousine.

Le soir même, la sachant seule au salon, il fut la trouver.

— Ma cousine, lui dit-il, depuis le peu de jours que j'ai le bonheur de vous connaître, j'ai pu apprécier la dignité, la franchise de votre caractère. J'ose espérer que vous ne vous formaliserez pas de l'aveu un peu brutal que je vais vous faire, et que vous daignerez y répondre en toute franchise.

Ma cousine, je vous aime. Je vous aime de toutes mes forces. Vous savez combien je me suis trouvé seul et abandonné après la mort de mon père. En acceptant les offres généreuses de mon brave et excellent oncle, j'obéissais plutôt à un vague instinct qu'à la volonté arrêtée de chercher des conditions meilleures pour une existence qui m'était devenue à charge. Je vous ai vue, et tout a changé. Je vous ai vue, et je me suis senti rattaché à la vie par mille liens puissants. Oh! je ne vous demande pas de me répondre tout de suite, ni d'accéder sans plus de réflexion à une proposition que j'ose à peine formuler. Mais je vais vous quitter dans deux jours, et pour longtemps peut-être. Je vais consacrer tout ce que j'ai d'intelligence et de force à des recherches qui peuvent doubler la fortune de votre père, et me créer à moi-même une situation indépendante. Promettez-moi de ne pas vous engager avant de m'avoir revu, avant de savoir s'il vous est permis de m'accorder votre main sans supposer que j'obéis à de honteux calculs en associant votre destinée à la mienne. Promettez-moi enfin de ne rien décider avant de savoir à quoi vous en tenir sur tous ceux, *tous ceux*, vous m'entendez bien, qui viennent déposer à vos pieds leurs hommages empressés.

Pour toute réponse, Lola, émue, rougissante, tendit sa main à son cousin. Puis, après quelques moments de cette douce étreinte, de cet éloquent silence, elle dit :

— Je suis bien jeune, mon cousin; mais, comme toutes les femmes sans doute, je sais deviner les affections sincères et juger avec quelque raison les gens qui m'approchent. Il y a dans vos paroles une allusion indirecte à M. de Mirel. C'est l'hôte de mon père, et je dois le traiter en conséquence; mais, soyez-en convaincu, le seul sentiment qu'il m'inspire est une profonde antipathie.

Georges déposa un ardent baiser sur la petite main qu'on lui abandonnait et, le cœur confiant, l'œil brillant d'espoir, il s'éloigna en jetant ce défi aux échos : A nous deux, monsieur le comte!

L'écho, malheureusement, ne fut point seul à l'entendre. Aux écoutes dans une pièce voisine, M. de Mirel n'avait point perdu un mot de la conversation de Georges et de Lola. Ce défi qu'on lui jetait, il allait le relever, et d'une façon sensible.

Le jour du départ était arrivé. Georges et le comte, affectant tous deux un calme qui était loin de leur esprit, surveillaient les derniers préparatifs. Vingt mules, chargées d'outils de toutes sortes, de vivres et d'effets de campement, conduites par vingt péons placés sous la haute direction du fidèle Pepé, devaient les suivre.

Dès six heures du matin, tout était prêt. M. Verton et sa fille firent leurs adieux aux mineurs improvisés. En embrassant son oncle, Georges lui glissa dans la main une lettre à l'adresse de Guttierez, en lui recommandant de la faire parvenir par la voie la plus sûre et la plus rapide.

— Toujours tes soupçons, mon cher enfant, dit l'oncle. Mais, sois tranquille, je vais, de mon côté, me procurer des renseignements certains, afin d'en finir d'une façon ou de l'autre avec cette ennuyeuse histoire. D'ailleurs, tu as en mon majordome un serviteur intelligent et dévoué jusqu'au fanatisme. Je lui ai donné mes instructions, et tu peux avoir en lui toute confiance. Au revoir donc et à bientôt, j'espère!

Le convoi s'ébranla. Après une halte à l'hacienda de M. Verton, où un déjeuner confortable les attendait, nos voyageurs se remirent en selle et arrivèrent le soir même sur les bords du Panuco.

Les tentes furent dressées au point précédemment reconnu comme le plus favorable aux recherches à faire. Le lieu était d'ailleurs bien choisi, sur un terrain sec, assez près de la rivière et au milieu de mesquites, de bananiers et de lauriers, dont l'ombrage n'était pas à dédaigner. Un troupeau de bétail avait été réuni tout près du camp, de façon à le ravitailler en viande fraîche.

A dîner, le comte se montra d'une si charmante humeur, déploya tant de grâce et d'esprit, parut si dévoué aux intérêts de M. Verton, si attaché au succès de la nouvelle entreprise, que Georges se sentit un instant ébranlé. Son oncle avait-il donc raison?

A tout prendre, le mieux était de faire bonne mine à M. de Mirel, tout en se tenant sur ses gardes.

Le lendemain donc, on se mit gaiement à la besogne; on commença par élever dans un des endroits les moins profonds du Panuco une sorte de digue soutenue par des talus en pente douce, sur lesquels viendraient naturellement se déposer tous les matériaux entraînés par la rapidité du courant. En même temps, on préparait des instruments pour draguer le fond de la rivière, et l'on creusait sur les bords des trous de mine destinés à mettre à nu les pierres précieuses.

Evidemment, les vingt péons ne pouvaient suffire à cette triple tâche. Aussi M. de Mirel, qui disait bien connaître le pays, s'offrit à aller recruter des travailleurs dans des ranchos situés à sept ou huit lieues à la ronde. La proposition était trop naturelle pour que Georges ne l'acceptât pas avec empressement.

Trois jours après, le comte revenait avec une trentaine d'Indiens d'assez mauvaise mine.

— Votre ami n'a pas eu la main heureuse, dit Pepé à Georges. Parmi les gens qu'il nous ramène, j'en connais cinq ou six au moins qui n'ont échappé au *garote* (1) que par miracle. J'aurai l'œil sur ces gaillards-là.

A quelque temps de là — c'était au moment de la grande chaleur, à l'heure de la sieste — Georges, reposant sous sa tente, fut réveillé par le bruit d'une altercation violente. Un des nouveaux venus, qui paraissait ivre, s'était pris de querelle avec un des péons de M. Verton, et le menaçait de la pioche qu'il tenait à la main. Georges, qui s'était levé pour connaître la cause du bruit, voulut s'interposer. Mais l'Indien, tournant aussitôt sur lui sa fureur, lève le bras pour le frapper. Le peon veut venir au secours de son maître, mais il

(1) Le *garote* est l'instrument de supplice qui a remplacé la potence au Mexique.

est renversé, et le neveu de M. Verton se trouve seul sans armes en face d'un homme qui semble avoir perdu toute raison. La situation était critique, quand, heureusement, Pepé accourt et, grâce à son lasso, se rend facilement maître du fou furieux.

L'expulsion du coupable est décidée sur-le-champ. On lui paye ce qui lui est dû, et on l'invite à retourner à son rancho en le prévenant que, s'il reparaît au milieu des ouvriers, il sera livré au juge.

— Merci, mon brave Pepé, dit Georges en tendant la main à l'honnête majordome.

— Ah! monsieur Georges, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Cet Indien, voyez-vous, n'était pas aussi ivre qu'il voulait bien le paraître. N'avez-vous pas remarqué comme le calme lui est revenu promptement quand il s'est vu réduit à l'impuissance, et comme il s'en allait droit son chemin en quittant le camp?

Le péon, cause première de la querelle, fut appelé.

— Pourquoi te disputais-tu tout à l'heure avec cet Indien? lui demanda Georges.

— Je serais bien en peine de le dire à Votre Grâce. L'autre, en revenant du travail, m'avait offert à boire. Nous avons bu et causé assez longtemps. Ensuite il s'est levé en m'emmenant du côté de votre tente. Là, sans motif, il a commencé à me dire des injures. Moi, étonné et la tête un peu échauffée par l'aguardiente, je lui ai répondu sur le même ton. C'est alors qu'il m'a menacé de sa pioche qu'il avait emportée je ne sais trop pourquoi, et que vous êtes intervenu.

— C'est bon; va-t'en, et ne recommence plus à boire avec les Indiens, sans quoi je te renvoie à l'hacienda. Quant à toi, mon bon Pepé, je crois que tu as raison, et bientôt, peut-être, je pourrai te donner la clef de ce mystère.

Quelques jours se passèrent sans incidents nouveaux. M. de Mirel avait été des premiers à approuver la mesure prise par Georges, tout en déclarant que peut-être celui-ci avait usé de trop d'indulgence.

Les travaux étaient poussés avec activité, et déjà les résultats obtenus permettaient de bien augurer de l'issue de l'entreprise.

Une nuit que tout dormait — excepté Pepé, toujours inquiet et toujours vigilant — un Indien s'avançait doucement et sans bruit vers le camp. La moitié de son corps disparaissait dans la rivière, et il prenait grand soin de maintenir ses épaules et sa tête dans l'ombre projetée par la berge. A un moment cependant il se redressa entièrement, puis, bondissant sur le sol, il se dirigea rapidement vers la tente de Georges. Malheureusement pour lui, la lune, qui était dans son plein, inondait de clarté l'espace découvert qu'il lui avait fallu traverser.

Pepé l'aperçut; sans l'avoir reconnu, il lui parut étrange qu'à pareille heure un homme circulât dans le camp avec d'aussi singulières allures. Il s'élança donc sur ses pas, tout en évitant de se montrer et en se glissant d'arbre en arbre.

L'Indien, cependant, accroupi devant la tente de Georges, en avait soulevé la portière. Cela ne dura qu'un instant et il s'enfuit comme une ombre au moment même où Pepé se décidait à l'aborder. Le majordome, tout d'abord, voulut le suivre, mais, au pied de la tente de Georges, une forme noire, immobile, se détachait sur le sol éclairé par la lune. Pepé se baisse et reconnaît un panier allongé, de forme grossière, et dont une partie disparaissait dans l'intérieur de la tente. Il veut le prendre pour en examiner le contenu et soudain il le rejette loin de lui en retenant à grand'peine un cri d'horreur.

D'un bond il fait le tour de la tente, déchire la toile d'un coup de machete, et d'une voix étouffée dit à Georges :

— Sur votre vie, pas un mouvement, pas un cri, pas un geste, quoi que vous voyiez, quoi que vous sentiez. Dans dix minutes je serai de retour. Ne m'en demandez pas davantage, car chaque seconde diminue vos chances de salut.

Et il s'éloigna en courant.

Georges, réveillé en sursaut, se crut le jouet d'un rêve. Sa tente était plongée dans une obscurité à peu près complète, il ne voyait rien, il n'entendait rien.

Bientôt pourtant il lui semble percevoir un faible bruit, quelque chose comme un froissement de feuilles sèches. Et son bras droit pendant hors du lit frémit sous le froid contact d'un reptile qui se dresse, s'enroule et se glisse enfin sous les couvertures.

Georges a compris. L'horrible vérité lui apparaît tout entière. Une sueur froide baigne ses tempes, et il lui faut faire appel à toute son énergie, à toute sa volonté pour rester dans l'immobilité la plus complète, alors qu'un nouveau reptile, dont il sent les lentes ondulations, cherche à rejoindre le premier. Il ne voit pas la tête menaçante du reptile suspendue au-dessus de son visage, mais il la devine, car il a respiré son haleine fétide, car à plusieurs reprises une langue fourchue a glissé sur son front.

Il ne saurait s'y méprendre, le bruit qu'il a entendu, qu'il entend encore de différents côtés, c'est le bruissement des écailles du cascabel Ce sont des serpents à sonnettes qui ont envahi sa tente et qu'attire la douce chaleur de son lit.

Essayer de leur échapper par un bond rapide hors de sa couche serait folie, car une de ces affreuses bêtes s'est levée sur sa poitrine. D'autre part, se jeter pieds nus sur le sol, où d'autres reptiles rampent dans l'ombre, serait certainement s'exposer à des morsures mortelles.

Ah! Pepé l'a bien dit! il n'est qu'une chance de salut : retenir son souffle, demeurer inerte sous le contact glacé, visqueux, sous la hideuse étreinte des serpents.

Mais quel supplice! et combien l'attente lui paraît longue! Ses tempes battent à se briser, un tremblement dont il n'est pas maître agite ses membres, il sent sa raison s'égarer. A bout de forces, ne pouvant dominer l'insurmontable dégoût qui l'envahit, il va repousser loin de lui les hôtes effrayants qui sont venus partager sa couche, il va aller au-devant de la mort, car mieux vaut la mort que cette épouvantable torture...

Mais une melopée plaintive se fait entendre à la porte de sa tente, en même temps arrive jusqu'à lui une vague odeur de lait chaud.

Aussitôt le bruissement d'écailles redouble, puis semble s'éloigner un peu et converger vers l'extrémité de la tente opposée à celle qu'occupe le lit de Georges.

Épreuve suprême! A leur tour, les deux cascabels que Georges sent peser sur lui s'agitent; ils passent sur sa poitrine nue en déroulant leurs lourds anneaux; ils rampent le long de son épaule, frôlent son cou, puis enfin glissent le long de son bras et s'éloignent.

Mais tout cela lentement, doucement, comme pour prolonger son agonie.

Enfin le voilà débarrassé du vivant cauchemar qui l'oppressait.

Au dehors la mêlopée a cessé, mais de nouveau, au-dessus de son lit, Georges entend la voix de Pepé qui lui murmure ces mots :

— Prenez ce paquet (et il lui passe un foulard servant d'enveloppe à deux kilogrammes de poudre environ). C'est de la poudre de mine. Posez-la doucement à terre; puis, avec cette poudrière, faites une traînée ; pendant ce temps-là j'agrandirai l'ouverture déjà faite à la tente, de manière à vous livrer passage.

Quelques secondes après, Georges se trouvait dehors aspirant avec délices l'air pur du soir. On eût dit qu'il sortait d'une longue ivresse.

Pepé lui avait pris la poudrière des mains et prolongeait de cinq ou six pas la traînée de poudre commencée. Faisant ensuite signe à Georges de s'éloigner, il armait un pistolet et faisait feu.

Une immense clarté suivie d'une détonation sourde illumina le camp. Georges et Pepé disparurent dans un nuage opaque, blanchâtre, tandis que la tente, emportée comme par un ouragan, semait au loin ses débris enflammés.

Réveillés en sursaut, les ouvriers accoururent. On les mit promptement au fait de ce qui se passait. On apporta des lumières, et quand la fumée se fut dissipée, on examina soigneusement le terrain tout autour de l'emplacement occupé par la tente. On retrouva çà et là des débris calcinés, des tronçons informes. Un seul serpent affreusement mutilé s'agitait encore, relevant dans un suprême effort sa tête ensanglantée, puis retombant épuisé. On l'acheva d'un coup de bâton.

— C'est fini et bien fini, dit Pepé, nous n'avons plus rien à craindre de ces hôtes dangereux. Et si, par miracle, l'un d'eux avait trouvé la force de s'échapper, il ne serait pas tenté de revenir par ici.

Georges, encore tout frémissant, se fit raconter par le majordome les incidents du drame dont il avait failli être victime, et dont il ne connaissait que le dénoûment. On comprend quelle fut sa colère quand la vérité lui fut connue.

Précisément à ce moment survenait M. de Mirel. Il félicita chaleureusement le neveu de M. Verton d'avoir échappé à une mort presque certaine, et ajouta, sous forme de péroraison :

— Nous aurions mieux fait de livrer à l'alcade l'Indien que vous avez dû chasser. C'était une imprudence que de le renvoyer purement et simplement chez lui, car ces gens-là sont terriblement vindicatifs.

— Oui, répliqua Georges, surtout lorsqu'on arme leur bras et qu'on les paye pour tuer.

Le comte avait pâli. Il allait demander à Georges l'explication de ses paroles, lorsque celui-ci porta la main à son front, chancela et tomba évanoui entre les bras d'un péon.

La nature reprend tôt ou tard ses droits. Georges avait déployé une énergie surhumaine dans une de ces heures qui ne s'oublient jamais. Mais, le danger passé, la force qui l'avait soutenu devait disparaître également. Ce n'est pas impunément non plus que l'on respire les émanations de la terre fraîchement remuée et du limon d'un fleuve sous le ciel brûlant du Mexique.

Georges se réveilla donc avec une fièvre ardente. Pendant près de huit jours il fut entre la vie et la mort. Enfin, grâce aux pilules de quinine, dont la prévoyance de son oncle l'avait amplement pourvu, grâce surtout à sa jeunesse et à sa robuste constitution, il revint à la santé. Sur les instances réitérées de Pepé, il se décida à aller achever sa convalescence à Oajaca. Il avait besoin d'ailleurs de s'entretenir avec son oncle autrement que par l'intermédiaire de lettres qu'on n'était pas toujours sûr de voir arriver à destination. Peut-être aussi un motif facile à deviner lui rendait-il plus douce la perspective de l'abandon momentané de ses travaux.

## VII

Dès qu'il fut en état de se tenir à cheval, notre convalescent partit avec une escorte de péons soigneusement choisis par le majordome.

M. de Mirel, qui semblait avoir oublié les propos injurieux et menaçants que lui avait adressés Georges avant de s'aliter, lui demanda la permission de l'accompagner pendant quelques lieues tout en chassant.

— Comme il vous plaira, monsieur, fut toute la réponse qu'il reçut.

Ils venaient de se mettre en selle quand parut un Indien apportant deux lettres de Oajaca. Georges les prit sans s'arrêter, se promettant de les lire en route.

On cheminait depuis deux heures et on venait d'arriver dans un frais vallon boisé, lorsque M. de Mirel, arrêtant brusquement son cheval, sauta à terre.

— Je viens, dit-il, d'apercevoir un chevreuil.

Et il s'élança sous bois.

Un instant après, une détonation retentit, répercutée par les mille échos de la montagne, et l'on entendit la voix du comte qui criait :

— Venez vite ! je l'ai blessé ! apportez vos lassos !

Les péons coururent dans la direction où on les appelait.

Georges, trop faible encore pour suivre les chasseurs, s'était assis au bord du chemin. Il prit les deux lettres qu'on lui avait apportées le matin. L'une était de son oncle; l'autre portait le timbre de Mexico. Reconnaissant sur cette dernière l'écriture de Guttierez, il se hâta d'en rompre le cachet. Voici ce qu'il lut :

« Mon cher monsieur Georges,

« Je vous envoie les pièces que vous réclamiez. Vous trouverez peut-être que j'ai mis bien du temps à vous répondre ; mais il m'a été plus difficile que je ne le supposais de satisfaire pleinement à votre désir.

« Je me suis rendu à la légation de France. Là, on m'a confirmé de vive voix les renseignements que je vous avais déjà donnés. Mais on se refusait à me livrer le témoignage écrit que vous déclariez indispensable. J'ai insisté ; j'ai dit qu'il s'agissait de protéger la fortune, peut-être même la vie d'un jeune Français récemment débarqué au Mexique. Enfin, le nom de votre oncle a levé les dernières difficultés. On m'a remis, en conséquence, une sorte de procès-verbal revêtu du sceau de la chancellerie.

« J'y ai joint quelques déclarations de notables de Puébla et de Mexico. Elles achèveront, s'il en était besoin, de vous édifier sur la moralité de M. le comte de Mirel.

« Sur ce, je me dis de nouveau, etc., etc. »

Georges parcourut rapidement les papiers joints à la lettre de Guttierez. M. de Mirel, d'après la note de la chancellerie, avait été chassé de la légation pour avoir

triché au jeu et abusé de la confiance d'un jeune attaché d'ambassade. Quant aux lettres des négociants, elles exposaient tout au long les escroqueries dont ils avaient été victimes. L'un d'eux assurait même tenir de source certaine que M. de Mirel était affilié à une bande de voleurs de grands chemins.

Georges en savait assez.

— Ah! s'écria-t-il, l'heure est donc enfin venue de démasquer ce misérable!

Et ses regards semblaient chercher le comte, lorsqu'un lasso, passant en sifflant au-dessus de sa tête, vint s'enrouler autour de son cou. Brusquement renversé sur le sol, réduit à l'impuissance, il vit sortir de la broussaille deux des Indiens engagés par M. de Mirel. Tous deux étaient armés de poignards.

C'en était fait de lui, quand soudain un de ses agresseurs tombe frappé d'une balle; l'autre prend la fuite.

Puis Pepé, suivi de quelques péons, apparaît et se hâte de débarrasser Georges de la corde qui l'étranglait. A ses côtés, l'Indien, mortellement atteint par le majordome, râlait.

Toujours généreux, Georges se penche vers lui afin de voir s'il reste quelque chance de le rappeler à la vie. Il lui soulève la tête et lui verse sur les lèvres

La mort du comte de Mirel. Dessin de Vierge.

quelques gouttes d'aguardiente. L'Indien entr'ouvre les yeux et les referme aussitôt avec un geste de terreur en reconnaissant la victime désignée à ses coups.

Mais Georges, subitement inspiré, lui dit :

— Fais-moi connaître la vérité; quelle qu'elle soit, je jure de te pardonner. Je ne t'ai jamais fait de mal; pour toi, comme pour tes camarades, je n'ai eu que de douces paroles et de bons traitements. Au camp, tu étais bien payé, bien nourri; pourquoi as-tu cherché à m'assassiner? Quelqu'un, n'est-ce pas? t'y a poussé. On t'a payé pour me frapper. Dis-moi le nom de cet homme.

Le moribond ouvrit la bouche comme pour prononcer un nom, puis il laissa retomber sa tête; le sang l'étouffait.

Pepé était allé chercher de l'eau; il en baigna les tempes de l'Indien et lui en fit boire quelques gorgées.

— Voyons, reprit Georges, songe que tu touches peut-être à ta dernière heure. En me disant toute la vérité, tu diminues la responsabilité de ta faute. Parle donc! Le nom, le nom de celui qui a armé ton bras!

L'Indien releva la tête; il hésita un instant. Enfin, par deux fois, il murmura :

— *El conde! el conde!* — Le comte!

Et, par un brusque mouvement, portant la main à

sa ceinture, il en retira quelques pièces d'or qu'il jeta loin de lui.

— Je ne veux pas de sou...

Mais sa voix s'éteignit ; ses yeux se fermèrent. Il était mort.

Georges et Pepé se relevèrent ; on entendait un bruit de pas ; c'était le comte, suivi des péons qui avaient été le rejoindre.

En voyant Georges debout et Pepé près de lui, il ne put retenir un geste de désappointement.

— Qu'y a-t-il donc encore ? s'écria-t-il avec une colère à peine contenue.

— Ce qu'il y a, monsieur le comte, c'est que, pour la troisième fois, vous avez voulu me faire assassiner ; c'est que, pour la troisième fois, vos infâmes projets ont été déjoués

— Insolent ! vous me rendrez raison de ces injures.

— Vous rendre raison ! Allons donc ! Est-ce qu'on se bat avec un assassin, avec un voleur ? Et vous êtes assassin et voleur, car c'est vous qui dirigiez les bandits qui nous ont attaqués aux Cumbres ; car c'est vous qui êtes allé recruter des gens connus comme voleurs pour en faire vos complices ; car c'est vous qui avez payé le meurtrier dont justice est faite.

Et il s'écarta pour laisser voir au comte le cadavre de l'Indien.

M. de Mirel, cependant, avait repris tout son sang-froid.

— Je vous demande pardon, monsieur Georges, d'avoir cédé à un premier mouvement de colère. J'aurais dû me souvenir que vous relevez à peine d'une dangereuse maladie. Permettez-moi de vous le dire, la fièvre vous a repris et vous ne jouissez pas de toute votre raison, car, en me supposant coupable d'aussi criminels desseins, encore faudrait-il en trouver la raison, le prétexte tout au moins.

— En vérité ! vous croyez que j'ignore quels mobiles dictent tous vos actes ! Mais, joueur et débauché, ruiné par-dessus le marché, il vous faut de l'or, toujours de l'or. Ah ! la dot de Mlle Verton serait venue fort à propos relever vos affaires ; mais j'étais un obstacle, et vous avez voulu faire disparaître l'obstacle. Comme pis aller, moi mort .. *par accident*, n'est-ce pas ? vous restiez maître d'exploiter à votre profit les richesses découvertes par mon oncle. Croyez-vous toujours, monsieur le comte, que j'aie le délire ?

— C'est en effet assez bien inventé. Mais vous oubliez, monsieur, que d'aussi graves accusations ont besoin d'être étayées de preuves sérieuses. Où sont ces preuves ?

— Des preuves ? En voici. (Et Georges, ce disant, montrait au comte les lettres qu'il avait reçues le matin). En temps utile, monsieur de Mirel, je me ferai un véritable plaisir de vous communiquer ces papiers. Vous y verrez comme quoi Guttierez, notre compagnon de voyage, vous a fort nettement aperçu alors que vous traitiez de pair à compagnon avec un des voleurs qui nous ont dépouillés à notre sortie d'Orizava. Vous y verrez encore comme quoi, sur ma prière, le même Guttierez a obtenu de la légation de France un document établissant que vous êtes un escroc et un grec ; vous y verrez enfin que nombre de gens honorables vous accusent hautement de vol. Des preuves ! en voulez-vous de vivantes ? Pepé, ces trois péons et moi pourrons témoigner de votre infamie. Car tous ont recueilli, comme moi, de la bouche d'un mourant — à cette heure suprême où l'on ne ment plus — le mot terrible qui me permet de vous jeter à la face le nom d'assassin. Mais, tenez, monsieur le comte, regardez ces pièces d'or qui brillent à vos pieds. Ramassez-les, car elles sont bien à vous. Celui que vous avez payé pour me tuer a voulu avant de mourir vous restituer son salaire, parce qu'il ne l'avait pas gagné.

Cette fois le comte avait perdu son superbe sang-froid. Pâle, l'œil injecté, l'écume aux lèvres, il fit un pas en avant.

— Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il. Et la besogne au moins sera bien faite aujourd'hui, car c'est moi qui la ferai.

Déjà il armait un pistolet rapidement dégagé de sa ceinture, quand il tomba le crâne fracassé par le machete de Pepé.

Ce double geste avait été si prompt, si imprévu, que Georges n'avait pu songer ni à se mettre en défense ni à arrêter le bras du majordome.

M. de Mirel était tombé comme foudroyé.

— Il ne respire plus, dit Georges.

— Morte la bête, mort le venin, fit Pepé pour toute oraison funèbre.

— Il n'est jamais bon, répliqua Georges, de se faire justice soi-même, et j'aurais mieux aimé livrer M. de Mirel aux tribunaux. Il est vrai que nous étions dans le cas de légitime défense.

Mais, à propos, mon bon Pepé, toi qui es devenu véritablement ma providence, pourrais-tu m'expliquer comment tu es arrivé si juste à point pour me tirer de ce mauvais pas ? Sais-tu que c'est presque du sortilége cela ?

— Oh ! c'est bien simple, allez, monsieur Georges. Bien que j'eusse pris soin de vous donner pour escorte les plus dévoués de nos péons, je n'étais pas tranquille. Depuis l'histoire des serpents, je me défiais du comte ; car j'ai bien compris ce que vous vouliez lui dire quand vous êtes tombé évanoui. Cela ne me plaisait guère de le voir vous accompagner, d'autant que ce matin, une heure environ avant votre départ, je l'avais aperçu causant en grand secret avec trois de ces Indiens maudits qu'il est allé recruter je ne sais où. Aussi, tout en surveillant les travaux selon vos ordres, je me livrais à d'assez vilaines réflexions, quand je reconnus que mes trois mauvais drôles du matin ne se trouvaient point sur les chantiers. Je les cherche, je les appelle ; je ne vois rien, personne ne me répond. Alors, sans réfléchir davantage, je prends mon fusil, j'emmène trois de mes péons, et nous voilà sur vos traces. Quand vous êtes descendu de cheval pour lire vos lettres, tandis que le comte éloignait votre escorte, sous prétexte de l'aider à s'emparer d'un chevreuil blessé, nous étions à dix pas de vous, cachés dans le fourré, et en mesure de vous venir en aide en cas de besoin. Vous savez le reste.

— Brave Pepé, dit Georges, comment pourrai-je jamais m'acquitter avec toi ?

— Vous ne me devez rien, monsieur Georges. M. Verton m'a sauvé la vie autrefois. De plus, il a pris à sa charge mon fils, le fils de ma pauvre défunte, et l'a envoyé à l'école à Mexico. C'est moi qui serai toujours le débiteur d'un si bon maître. Il m'avait recommandé de veiller sur vous comme sur son propre enfant. Je lui ai obéi, et cela m'a été facile, car vous êtes généreux et bon comme votre oncle.

— Bien, bien, nous reparlerons de cela. Maintenant,

voici ce que nous allons faire. Je vais poursuivre immédiatement mon chemin, de façon à arriver à Oajaca avant la nuit ; toi, après avoir veillé à ce que l'on enterre M. de Mirel, tu retourneras au camp, où tu recevras sous peu de mes nouvelles.

VIII

Le soir même, Georges embrassait M. Verton et serrait dans les siennes les petites mains de sa cousine.

— Eh bien, mon oncle, ma jeunesse a eu raison de votre expérience. J'ai de curieuses révélations à vous faire, et cette fois, je pense, vous ne me reprocherez plus d'être un affreux jaloux, trop prompt à calomnier son rival.

— Parbleu, je sais bien ce que tu vas me dire, puisque je t'ai écrit pour confesser mon erreur. J'avais été aux renseignements de mon côté, et j'en ai appris de belles sur le compte de M. de Mirel. Mais n'as-tu donc pas reçu ma lettre?

— J'ai, mon oncle, un millier de pardons à vous demander. Votre lettre m'est arrivée ce matin ; je l'ai sur moi, mais... je ne l'ai pas lue. Ne vous hâtez pas de me taxer d'étourderie ; laissez-moi vous raconter les événements — car il est encore bien des choses que vous ignorez — et vous excuserez certainement mon oubli.

Georges fit alors le récit détaillé de tous les incidents de la journée. Il rappela également les lâches agressions dont il avait été précédemment l'objet, et n'eut pas de peine à démontrer que, partout et toujours, on retrouvait la main du comte.

M. Verton tombait des nues.

— Ah ! mon pauvre enfant ! quelle horrible histoire! Et c'est à mon fol entêtement, à mes aveugles préjugés que tu dois d'avoir passé par d'aussi rudes angoisses. Je me demande, en vérité, si c'est la peine d'avoir des cheveux blancs pour agir ainsi en écervelé. Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt?

— Parce que, mon cher oncle, je ne voulais plus accuser personne sans preuves positives, matérielles, irrécusables.

— Oui, oui, c'est-à-dire que tu me donnes très-poliment une leçon que j'ai d'ailleurs bien méritée. Mais, vilain enfant, vois ce que tu viens de faire : ta cousine est en larmes. C'est très-nerveux les jeunes filles, et il faut leur éviter les émotions trop fortes. Heureusement que je connais le moyen de consoler celle-ci. Toi, tu as besoin de repos, va te coucher. Nous causerons demain.

Le lendemain, on fut très-étonné de voir arriver Pepé avec les péons, les mules et les bagages.

— Ah çà! est-ce qu'il y a encore du nouveau? dit Georges, qui l'aperçut le premier.

— Il y a qu'en notre absence les Indiens, se voyant les plus forts, ont tout pillé là-bas, sans oublier, bien entendu, les pierres précieuses déjà récoltées. N'ayant plus d'outils pour continuer les travaux, j'ai pensé que ce que j'avais de mieux à faire, c'était de revenir ici.

— Et tu as bien fait, dit M. Verton, qui arrivait avec sa fille.

— Allons, Georges, viens avec moi, le moment est venu de prendre une décision sérieuse. Si mademoiselle Lola daigne nous accompagner, elle ne sera pas de trop. Toi aussi, Pepé, suis-nous.

Tous rentrèrent.

— Mon cher Georges, dit M. Verton, il me paraît impossible de donner immédiatement suite à nos premiers projets. Tout serait à recommencer. En outre, le moment serait mal choisi, car j'ai appris que Porfirio Diaz recrutait une petite armée pour tenir la campagne dans la province de Oajaca. Or, dans ce pays, en temps de guerre civile, il n'est jamais bon de vivre loin des grands centres. D'un autre côté, ta santé a été fort ébranlée, et par notre climat, et par tes travaux, et par les épreuves auxquelles tu as été soumis. Tu vas retourner en France, c'est le plus sage.

— Oh !

— Oh !

Ces deux exclamations, identiques quant à la forme et quant à l'accent, sortirent simultanément de la bouche de Georges et de celle de Lola.

M. Verton ne put s'empêcher de sourire.

— Allons, reprit-il, du calme, mes enfants. Ne vous désolez pas d'avance, je n'ai pas fini. J'ai moi-même besoin de repos, et je crois avoir trouvé une combinaison qui me permettra de quitter le Mexique sans nuire à mes intérêts. Je partirai donc avec toi, Georges,... et naturellement j'emmènerai ma fille.

— Ah !

— Ah !

Ce furent encore Georges et Lola qui parlèrent à l'unisson.

— Tiens ! reprit M. Verton, il paraît que mon récit devient intéressant. Je continue donc : je vends ma part de concession des mines de Guanaxuato, ce qui me donne un assez joli capital immédiatement réalisable. Je confie à notre fidèle et dévoué Pepé la direction de mon hacienda en lui garantissant, outre un traitement fixe, un dixième des revenus annuels de mes terres ; je lui donne enfin en toute propriété, pour qu'il en use selon son bon plaisir, ma maison de Oajaca. J'avais bien songé à emmener ce brave garçon avec nous, car par les services qu'il nous a rendus à tous il est un peu de la famille. Mais, fils du soleil, habitué à la vie à l'air libre, aux larges horizons, aux longues courses à cheval, il se trouverait tristement dépaysé dans notre froide Europe. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de près comme de loin, son enfant et lui trouveront toujours en moi un protecteur reconnaissant et dévoué. Quelqu'un a-t-il des observations à présenter?

Pepé baisait la main de son maître.

Georges et Lola s'étaient levés ; M. Verton les réunit dans une commune étreinte.

Tous les yeux étaient humides, mais c'était de larmes de joie.

— Eh bien donc, conclut M. Verton, puisque personne ne réclame, laissez-moi à mes affaires ; j'entends mener les choses bon train.

—

Deux mois après la famille Verton débarquait en France ; Georges épousa sa cousine, et quand il voulait lui faire bien peur, il lui rappelait les serpents venant partager sa couche.

Leur histoire finit là, puisqu'ils sont heureux.

Et les opales?

La guerre civile sévit toujours au Mexique, par conséquent on n'a pu songer à renouveler la tentative de Georges.

Mais cela se fera un jour ou l'autre, car, soyez-en bien certain, il y a là toute une fortune à gagner.

A. BALLUE.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### VIII. — LE GORILLE.

Au fond d'un ravin. — Pouillouse et Lamouroux dévoilés. — Que faire? — Encore les Ashantees. — L'incendie. — La fuite. — Dans le lit d'un ruisseau — Une nuit sous la ramure. — Un déjeuner frugal. — La marche en forêt. — Un somme dans un baobab. — Un ennemi imprévu. — Le gorille. — Un colosse contre deux pygmées. — Quatre coups de revolver. — Gare au découragement.

Quand Philistin et Phosphate rouvrirent les yeux, le soleil dardait des rayons enflammés et la forêt était sans bruit. Autour d'eux, aucune trace des hippopotames, ni des forbans, ni des matelots; partout la solitude.

Comment avaient-ils échappé aux amphibies? Ils l'ignoraient. Sans doute, en enfilant brusquement quelque sentier latéral, car le seul moyen d'éviter les atteintes d'un hippopotame furieux est celui-là. L'animal, lancé à fond de train, aveuglé par la rage, ne s'aperçoit pas du saut de côté fait par celui qu'il poursuit; d'ailleurs, s'en apercevrait-il, il ne pourrait vraisemblablement l'imiter, étant moins agile sur terre que dans l'eau, et il continue à courir droit devant lui jusqu'à ce que quelque gros arbre ou quelque rocher l'arrête et lui fournisse l'occasion d'exhaler sa colère. Alors il s'acharne sur cet obstacle et ne l'abandonne que lorsque ses forces sont épuisées.

C'est ce qui avait dû arriver pour Phosphate et Philistin.

Quoi qu'il en fût, tous les deux se retrouvèrent au fond d'un ravin herbeux, les vêtements et la peau déchirés; mais, à part cela, au complet.

Où étaient-ils? Où étaient Pouillouse, Lamouroux et les autres?

Ils se levèrent, se tâtèrent, reconnurent qu'ils étaient encore en assez bon état, et se demandèrent, non sans inquiétude, ce qu'ils allaient faire.

— Ah! mon pauvre Phosphate, s'écria Philistin navré, en quelle position nous trouvons-nous!

— Peut-être, repartit le chimiste après avoir soufflé, est-il préfé...rable que... que les choses aient tourné ainsi.

— Comment?

— Pa... parce qu'il s'en est fallu d'une semelle que vous et moi ne fussions assassinés pa... par ces infâmes scélérats qui... nous ont conduits dans ces contrées.

— Expliquez-vous.

Phosphate raconta au rentier ce qu'il avait appris fortuitement, ce qu'il avait voulu vingt fois lui dire; lui exposa tout au long la trame ourdie par Lamouroux et Pouillouse, lui montra l'œuvre de ceux-ci dans les incidents de la chasse, et termina en exprimant la ferme conviction que, sans l'attaque inattendue des hippopotames, ni l'un ni l'autre n'auraient pu se soustraire au sort qui leur était réservé.

Philistin tombait des nues.

Quoi! il avait à ce point été joué, berné! Quoi! il avait eu affaire à deux escrocs, à deux voleurs?... Et sa fortune compromise, perdue aux trois quarts!... Et ses rêves de gloire, et ses canons, et tout cet échafaudage féerique qui s'écroulait en une seconde!... C'était à devenir fou!

Il pouvait accabler de reproches le chimiste, car, en somme, c'est par lui qu'il avait connu les deux brigands; il n'abusa pas de sa triste supériorité, et après une phrase un peu vive qu'il ne put retenir, voyant Phosphate souffler, rougir, pleurer presque, il lui tendit la main et lui dit qu'il ne lui en voulait pas, puisqu'il avait été trompé comme lui.

D'ailleurs, la gravité de la situation ne permettait point de se répandre en récriminations vaines.

Il fallait prendre un parti... Lequel?

C'est ce qu'ils examinèrent.

Retourner au campement, où ils trouveraient des munitions, des vivres et une chaloupe avec laquelle ils pourraient regagner *le Sapajou?*

Non; car si les forbans y étaient retournés eux-mêmes ou si les sauvages s'en étaient emparés, ils ne feraient que sortir d'un péril pour tomber dans un autre.

Puis était-il prudent de se rembarquer sur ce trois-mâts dont l'équipage ne paraissait pas valoir mieux que son capitaine, surtout si celui-ci et son complice Lamouroux étaient parvenus à le rejoindre?

Le plus simple bon sens leur répondait négativement.

Il ne leur restait qu'une résolution logique à adopter: celle de gagner quelque établissement de la côte, quelque comptoir européen, et d'y attendre une occasion d'être rapatriés. Ils estimaient qu'en trois ou quatre journées de marche ils arriveraient à Whydah, où on leur avait signalé l'existence d'une factorerie française; mais ils calculaient mal les distances; de plus, ils ne tenaient pas compte de la nature du terrain, qui, sur tout le littoral du golfe de Bénin, et particulièrement entre le Volta et le grand lac de Lagos, est marécageux et impraticable sur la plupart des points.

— Nous irons à Whydah, décida Philistin, c'est le plus simple et le plus sûr.

— A...allons à Whydah, dit Phosphate en soufflant et en soupirant.

Restait à s'orienter.

Au milieu d'une forêt, ce n'est pas chose facile.

On s'oriente promptement en mer en rapportant sa position à des relèvements d'astres, de côtes ou d'îles en vue; au milieu des bois, surtout quand on ne connaît pas plus l'octant que le sextant, c'est une autre affaire.

Phosphate, en sa qualité de savant, allait probablement, en cette occurrence, faire une piteuse figure devant le profane Philistin, lorsque de nouvelles complications firent oublier, comme par enchantement, aux malheureux, les quatre points cardinaux.

Les Ashantees, profitant de la diversion opérée, à leur bénéfice, par les hippopotames, avaient arraché

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

au courant les deux embarcations qu'il emportait vers l'Océan, puis, passant sur la rive gauche du fleuve, s'étaient mis à piller le campement et à chercher les chasseurs.

Après avoir fouillé les fourrés voisins et vu revenir les quatre amphibies, ils avaient pris la détermination de cerner la partie de la forêt où ils supposaient que les blancs s'étaient réfugiés, et d'y mettre le feu.

« Ainsi, s'étaient-ils dit étourdiment, selon l'habitude des nègres à l'état sauvage, nous nous débarrasserons d'un ennemi dangereux et nous entrerons en possession de ses dépouilles. »

Cette détermination exécutée, la forêt avait flambé, et l'incendie, se propageant de taillis en taillis, était allé lécher les arbres sous lesquels Philistin et Phosphate cherchaient une combinaison de sauvetage.

L'un et l'autre se dressèrent palpitants et, comme mus par un ressort, poussèrent un cri terrible et regardèrent autour d'eux avec effarement.

Le feu s'avançait de trois côtés à la fois, et son crépitement se mêlait aux sifflements aigus des serpents, aux hurlements des singes, des sangliers, des hyènes, des léopards et autres fauves courant pêle-mêle, au hasard, affolés par les flammes.

L'incendie dans la forêt. Dessin de Vierge.

Philistin et Phosphate se précipitèrent dans un étroit sentier.

La terreur leur donnait des ailes; en quelques minutes, ils franchirent un espace considérable de terrain et parvinrent jusqu'au lit desséché d'un ruisseau où ils s'affaissèrent, brisés par la fatigue et incapables d'aller plus loin.

Tout à coup, un tourbillon de vent éclata et l'incendie, qui les avait suivis, les entoura instantanément.

A droite, à gauche, devant, derrière eux, partout une barrière de feu, partout la perspective d'une mort affreuse.

Ils promenèrent des regards désespérés sur le torrent de flammes qui déjà envahissait les touffes d'herbe environnantes, recommandèrent leur âme à Dieu, car ils se virent perdus, et (ce fut une inspiration de Phosphate) creusèrent vivement, avec leurs mains, des trous au milieu du lit du ruisseau, se couchèrent dans ces trous, la face contre terre, leur vareuse de laine ramenée par-dessus leur tête, le corps couvert de vase et de sable, et attendirent.

La chaleur était épouvantable; ils éprouvaient des douleurs inénarrables; par instants, un gros serpent glissait sur eux ou quelque bête féroce les frappait des pieds de devant ou de derrière en bondissant; l'air mêlé de fumée qu'ils respiraient les suffoquait sans

qu'ils pussent lever ou seulement tourner la tête pour respirer, les flammes s'étant communiquées à la cime des arbres qui bordaient le ruisseau et formant au-dessus d'eux une voûte de feu.

Leur supplice dura une heure, qui leur parut une éternité ; quand ils purent se relever, l'épiderme de leur dos, leurs cheveux étaient brûlés et leurs vêtements tombaient en lambeaux.

Le soir approchait.

Ils se traînèrent péniblement sur le lit du ruisseau, la seule issue qui s'offrit à eux, et le remontèrent jusqu'à ce qu'ils trouvassent de l'eau, dont ils avaient besoin autant pour étancher leur soif que pour laver leurs plaies.

Ils burent un long trait, se pansèrent mutuellement et, succombant sous le poids des fatigues, des émotions effroyables qu'ils avaient supportées pendant cette infernale journée, s'étendirent sur la mousse, au pied d'un baobab, où ils s'endormirent d'un sommeil profond, sans songer une seconde aux dangers qui devaient encore les entourer, car il arrive un moment où, quelle que soit la perplexité de l'âme et de l'esprit, la nature surmenée reprend ses droits et paralyse la bête.

Il faisait grand jour quand, le lendemain, ils se réveillèrent.

Ils se pressèrent la main en silence et de grosses larmes roulèrent dans leurs yeux.

— Le désespoir ne sert de rien, dit Philistin après un moment ; ne nous abandonnons pas, peut-être la Providence nous secourera-t-elle. Allons, Phosphate, du courage, mon ami !

Le vieux chimiste secoua la tête en soufflant, allongea ses jambes roidies et demanda ce qu'il y avait à faire.

Sur ce point, Philistin n'était pas plus renseigné que lui ; il savait seulement qu'il fallait essayer de gagner un établissement européen, ainsi que cela avait été décidé la veille, ou tout au moins quelque village du Dahomey.

— Ce royaume est en paix avec la France, dit-il, on assure même que les négociants français établis à Whydah ont une certaine influence à la cour d'Abomey; les Dahomans ne nous maltraiteront pas, et j'espère que nous rencontrerons chez eux un autre accueil que celui dont nous ont gratifiés les Ashantees, que leur lutte prolongée contre les Anglais a probablement rendus plus féroces.

Ce raisonnement paraissait assez sage ; peut-être était-il optimiste à l'égard des indigènes du Dahomey ; mais comme, en fin de compte, les malheureux n'avaient pas le choix des expédients, ils se déterminèrent à en faire leur ligne de conduite.

Leurs brûlures de la veille n'étaient que légères et, par un hasard providentiel, si leurs vareuses avaient été gravement endommagées, le reste de leur accoutrement était à peu près intact, et leurs armes, sauf les fusils qu'ils avaient perdus, leurs armes, soit une paire de revolvers et un sabre-baïonnette, leur restaient avec deux paquets de cartouches chacun, lesquels, cachés dans leurs ceintures, sur le devant, s'étaient trouvés naturellement préservés.

— Voilà les fils d'Ariane qui nous aideront à sortir du labyrinthe, dit Philistin en montrant les revolvers.

— Le... le ciel vous entende! répliqua Phosphate en soufflant, après un soupir.

— Mais d'abord, ajouta le rentier, qui semblait décidément mieux trempé que le chimiste, songeons au plus pressé, songeons à nous procurer de quoi manger.

Tous les deux, en effet, mouraient de faim; depuis plus de vingt-quatre heures ils n'avaient rien mis sous leurs dents, et ils commençaient à n'avoir plus d'oreilles que pour leur ventre.

Allaient-ils pouvoir satisfaire ce grand affamé? Grave problème dont ils cherchèrent immédiatement la solution en marchant, à l'aventure, du côté où le sort les poussa.

Leur espoir était de découvrir des arbres fruitiers et de s'y attacher jusqu'à satiété. Cela, nous devons le dire, n'avait rien d'excessif; cependant il leur fallut faire du chemin avant de pouvoir se mettre à table.

L'endroit où ils avaient passé la nuit était plat, couvert de hautes herbes et parsemé çà et là de baobabs ou de sycomores au zénith desquels planaient d'innombrables bandes de buses. Pas un caillou sur le sol, immense banc de marne rouge, pas une habitation au loin.

Au bout de deux heures d'efforts, ils entrèrent dans une plaine boisée habitée par des familles de singes de toutes les tailles, que les oiseaux avaient désertée, mais où, en revanche, des milliers de papillons, variés de grandeur et d'éclat, volaient sur des fleurs dont les parfums embaumaient l'air. Là ils trouvèrent d'interminables ceps de vigne accrochés aux stipes de cotonniers, de palmiers, d'où pendaient d'énormes grappes de raisin d'un goût agréable, et des cocotiers, dont ils firent tomber une douzaine de noix mûres.

— A la guerre comme à la guerre! dit Philistin, souriant presque, en s'asseyant avec Phosphate sous un cotonnier ombreux, après y avoir entassé les provisions récoltées. Ce soir, nous souperons de viande, si nous pouvons tuer quelque pièce de gibier.

Le gibier ne manque pas au Dahomey; malheureusement il est souvent d'une grosseur ou d'une nature qui ne sont pas sans inconvénients pour le chasseur; par exemple, lorsqu'il s'agit d'un hippopotame, d'un éléphant, d'un sanglier, d'un loup, d'un lion ou d'un léopard, une des idoles dahomanes.

Il paraît que quand un Dahoman a l'honneur d'être dévoré par un léopard, il s'en va tout droit dans le royaume des bons esprits; aussi les léopards sont-ils, au Dahomey, l'objet d'un respect qui suffit à lui seul à en perpétuer et à en développer l'espèce.

Philistin et Phosphate mangèrent avec un appétit de « sauvages » et un délice extrême leur raisin et leurs noix, qui leur semblèrent les plus succulents qu'ils eussent jamais goûtés, se désaltérèrent avec du lait de coco et, leur repas terminé, digérèrent tranquillement en s'entretenant de leurs compagnons de voyage.

Qu'étaient-ils devenus? Les amphibies, les nègres, les avaient-ils tués? avaient-ils succombé dans l'incendie de la forêt? étaient-ils rentrés en possession du campement des barques, ou erraient-ils comme eux?

A cette dernière question, l'un et l'autre blêmissaient, car ils eussent préféré rencontrer une bande de bêtes féroces que les deux forbans et leurs matelots.

Quand ils se sentirent en état de poursuivre leur route, ils se levèrent, se rajustèrent, visitèrent leurs revolvers et, pour éviter le soleil, qui les eût vite abattus, privés, comme ils l'étaient, de vêtements et de chapeaux, ils s'enfoncèrent dans les chemins les plus ombragés qui s'offrirent à eux.

Le pays qu'ils traversèrent avait dû être jadis un

marais que des détritus végétaux avaient comblé ; Phosphate constata, en passant, la présence de terrains ferrugineux, sablonneux, de puddings : puis le sol se vallonna et les arbres s'élevèrent à des hauteurs prodigieuses.

A ce moment, bien que le soleil fût dans son plein et perpendiculaire, ses rayons ne perçaient qu'à demi l'épaisse voûte de feuillage sous laquelle cheminaient le rentier et le chimiste, l'œil attentif et l'oreille au guet : des sycomores, dont la crête se dressait majestueusement à cent cinquante pieds dans les airs, des cotonniers aux racines envahissantes et tortueuses, des palmiers surtout, au stipe droit comme un fût de colonne, des cocotiers ; et plus loin des bananiers, des orangers, des citronniers, d'élégants mimosas, des ananas, des énodendrons, des magnolias, des lianes, des convolvulus aux tiges flexibles et chargées de fleurs, et par terre un tapis vert de sensitive frissonnant comme une vierge pudique. Des légions d'oiseaux au plumage éblouissant, perroquets, perruches, piquebœuf, sténagures, tisserins, bengalis, etc., animaient ces solitudes admirables, qui semblaient à nos égarés un morceau du paradis terrestre perdu par notre premier père et notre première mère.

Après avoir suivi, jusqu'au coucher du soleil, les sentiers de la forêt en se dirigeant, autant que possible, vers le sud, où ils pensaient trouver le salut, c'est-à-dire les districts habités qu'ils cherchaient, ils s'arrêtèrent dans un fourré pour y camper.

Des baobabs dont le tronc n'avait pas moins de vingt mètres de circonférence se dressaient comme des piliers gigantesques placés là pour soutenir la voûte du ciel. Plusieurs étaient creux et pouvaient abriter une famille entière.

Philistin et Phosphate choisirent le meilleur, celui où ils jugèrent qu'ils seraient le plus à leur aise, le plus à l'abri des visites désagréables des fauves, et s'y installèrent pour souper (de fruits et de noix de coco, n'ayant pas encore de volaille à mettre à la broche) et pour dormir.

L'aube les retrouva debout et en marche, car ils avaient hâte d'arriver dans un village quelconque.

Leurs pauvres jambes n'en pouvaient plus, leur corps demandait grâce, et leur tête, bouleversée par la succession des événements tragiques qui les avaient frappés, faiblissait davantage à chaque instant.

Le pays, toujours ondulé et boisé, devenait pierreux, rocailleux ; ils pensaient à faire halte pour se reposer et apaiser leur faim, quand un cri aigu et rauque en même temps attira leur attention à cinquante pas devant eux.

— Qu'est-ce ?... demanda Philistin intimidé.

— Un gorille !... répondit Phosphate avec un sentiment inexprimable de frayeur et en étendant le bras vers un bouquet d'arbres.

C'était, en effet, un de ces singes géants qui, assis contre un bananier, fixait sur les deux hommes ses grands yeux verts étincelants.

Le rentier et le chimiste se serrèrent instinctivement l'un contre l'autre, prirent leurs revolvers et se replièrent derrière un palmier oléifère, la poitrine haletante.

Le gorille était à table, mangeant des œufs d'oiseaux, des feuilles de palmier, des bananes dont il avait une certaine quantité à ses côtés, montrant ses dents puissantes et ses mains aux pouces énormes.

Sa face noire, ses joues creuses, son nez aplati, son corps velu, épais, ses bras musculeux démesurément gros, son air féroce lui donnaient un aspect effrayant.

Ce devait être un vieux mâle solitaire.

Il semblait avoir au moins six pieds de haut, la taille d'un carabinier.

Philistin et Phosphate le regardèrent épouvantés.

C'est que le gorille, dont les Carthaginois signalèrent l'existence dans le cours de leur expédition sur la côte occidentale d'Afrique, et que le missionnaire Savage retrouva au Gabon seulement en 1847, est, en réalité, l'hôte le plus redoutable des forêts de l'Afrique centrale ; quelques voyageurs disent même qu'il en est le roi, peut-être par vanité et parce que nul singe ne se rapproche plus de l'homme, quoiqu'il ait treize paires de côtes, tandis que l'orang-outang n'en a que douze.

Les Guinéens racontent les plus sombres histoires sur son compte. Suivant eux, il ne tremble devant aucun animal, pas même devant le lion, ne fuit jamais quand il est attaqué, disperse à coups de bâton sur la trompe les éléphants qui se hasardent sur son domaine, enlève parfois, suspendu aux basses ramures d'un arbre, un nègre qui aura passé à sa portée, l'emporte au sommet, l'étrangle et le rejette ensuite par terre affreusement mutilé. Ils ajoutent qu'il se construit des cabanes, enterre ses morts, arrache les dents d'ivoire des cadavres des pachydermes et les porte en guise de massue ; que les femmes surtout ont tout à craindre de lui ; qu'aucun être enfin n'est plus féroce.

Aussi le nègre qui tue un gorille est-il le héros de sa tribu ; mais cet exploit est rare, car sans armes à feu et de précision chasser ce monstrueux singe est folie.

Un intrépide voyageur, à qui la science doit de précieuses communications, M. du Chaillu, a rectifié et complété ces renseignements dans des récits palpitants d'intérêt auxquels nous empruntons ces passages : « Il vit dans les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épais de l'Afrique, et de préférence dans les vallées profondes bien boisées ou sur les hauteurs très-escarpées ; il se plaît aussi sur les plateaux, quand le sol est parsemé de gros quartiers de rochers, dont il fait alors ses repaires favoris. Les cours d'eau abondent dans cette partie de l'Afrique, et j'ai remarqué que le gorille se trouve toujours dans leur voisinage. C'est un animal vagabond et nomade, errant de place en place : on ne le trouve guère deux jours de suite sur les mêmes terrains. Ce vagabondage provient en partie de la difficulté qu'il trouve à se procurer sa nourriture préférée. Le gorille, malgré ses énormes dents canines, malgré sa force prodigieuse, capable de terrasser et de tuer tous les hôtes de la forêt, est exclusivement frugivore. J'ai visité l'estomac de tous ceux que j'ai eu la bonne chance de tuer et je n'y ai rien trouvé que des fruits, des graines, des noix, des feuilles d'ananas ou d'autres substances végétales. C'est un gros mangeur, qui sans doute a bientôt fini de dévorer toute la provision d'aliments à son usage dans un espace donné, et qui se trouve bien forcé d'en aller chercher ailleurs, aiguillonné sans cesse par le besoin. Sa vaste panse, proéminente quand il est debout, témoigne assez de son active consommation ; et d'ailleurs une si forte charpente et un développement musculaire si puissant ne pourraient se substenter par une alimentation médiocre... Je l'ai presque toujours trouvé

à terre, bien qu'il grimpe souvent sur un arbre pour cueillir des baies ou des noix... Il n'y a que les jeunes gorilles qui dorment sur les arbres pour être à l'abri des bêtes féroces. J'ai rencontré plusieurs fois des traces toutes fraîches de gorilles dans les endroits où ils avaient passé la nuit, et j'ai pu voir que le mâle s'était assis, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre. C'est par suite de cette position que le dos du gorille mâle a le poil plus usé que les autres parties du corps... Je crois pourtant que si le mâle dort au pied d'un arbre, ou à quelque autre place par terre, la femelle monte quelquefois avec son petit dans les branches élevées; car j'ai trouvé des traces de ces escalades. Les singes qui vivent habituellement sur les arbres, comme le chimpanzé, ont les doigts des mains et des pieds beaucoup plus longs que ceux du gorille, qui se rapprochent des mains et des pieds de l'homme; cette conformation rend naturellement ceux-ci moins propres à grimper. Le gorille ne vit pas en troupe. En fait d'adultes, je n'ai presque jamais trouvé ensemble que le mâle et la femelle, quelquefois un vieux mâle isolément. Dans ce cas, pareil à l'éléphant solitaire, il devient plus sombre et plus méchant que jamais, et son approche est plus dangereuse... Quand je surprenais un couple de gorilles, le mâle était d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre, dans le coin le plus obscur du jungle, la femelle mangeait à côté de lui, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'était presque toujours elle qui donnait l'alarme en s'enfuyant avec des cris perçants. Alors le mâle, restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, puis, jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite, il commençait à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable. Le hideux spectacle de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire. En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessais de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles... Il est de principe, chez tous les chasseurs qui savent leur métier, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut. Un seul coup de son énorme pied, armé d'ongles, éventre un homme, lui brise la poitrine ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif, le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y a pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme, par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec des bras pour armes offensives, absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs et une vigueur bien autrement grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu... Lorsqu'un nègre attaque un hippopotame, la nuit, sur le rivage, il se sauve toujours lorsqu'il a tiré son coup. Mais, s'il a fait feu sur un gorille, il l'attend de pied ferme, car la fuite ne servirait de rien; s'il n'est pas tué, il reste souvent estropié pour toujours. J'ai vu des nègres ainsi mutilés dans les villages du fleuve supérieur. Heureusement le gorille meurt aussi facilement qu'un homme. Un coup dans la poitrine, s'il est bien dirigé, l'abat tout de suite... L'allure naturelle du gorille n'est pas sur deux pieds, mais à quatre pattes. Dans cette posture, la longueur des bras fait que la tête et la poitrine sont très-relevées; quand il court, les jambes de derrière sont ramenées sous le corps. Le bras et la jambe du même côté se meuvent en même temps, ce qui donne à la bête une singulière démarche. Elle court avec une extrême vitesse... La puissance musculaire du gorille correspond à son appareil osseux. Les nègres ne l'attaquent jamais avec d'autres armes que des fusils, et dans les parties de l'intérieur où les armes à feu de l'Europe n'ont pas encore été introduites, chez les Apingis par exemple, ce grand animal erre sans être inquiété, monarque absolu des forêts. Tuer un gorille est un exploit qui donne à un chasseur une réputation immortelle de courage et de détermination, même chez les plus braves des tribus nègres, qui, en général, on peut le dire, ne manquent pas d'intrépidité à la chasse. »

Philistin et Phosphate demeuraient muets et glacés derrière leur palmier, n'osant avancer ni reculer, ni faire un mouvement, de peur d'exciter le monstre, qui ne cessait de les tenir sous ses regards foudroyants.

Bientôt il quitta son bananier et fit quelques pas à quatre pattes dans le sentier, en se dandinant comme un matelot qui, s'étant un peu trop biturè, ainsi qu'aurait dit ce forban de Pouillouse, tangue ou balande de tribord à bâbord.

Son large ventre, sa tête énorme et plate, ses bras, aussi gros que les cuisses d'un homme de forte taille, sa figure contractée, ses yeux enfoncés dans leurs orbites et lançant des éclairs sinistres sous leurs épais sourcils mobiles, ses mâchoires formidables, qu'il frappait l'une contre l'autre, en faisaient, pour nos deux hommes, une apparition diabolique.

Il s'arrêta à vingt pas d'eux, s'assit, comme s'il eût attendu qu'ils disparussent pour lui livrer passage, et, voyant qu'ils ne bougeaient pas, se battit la poitrine avec ses poings en rugissant.

— Mon... monsieur Philistin! murmura le chimiste, qui sentait ses jambes faiblir.

— Silence!... fit le rentier, pâle comme un mort et du bout des lèvres; apprêtez-vous à tirer.

Le gorille s'avança encore de cinq pas et s'arrêta de nouveau, en laissant échapper une sorte d'aboiement saccadé pareil à celui d'un dogue irrité.

La situation devenait critique pour les malheureux égarés, qui, la sueur au front, le corps frissonnant, la poitrine oppressée, la figure décomposée, éprouvaient toutes les affres d'une horrible agonie.

A un moment, ils dégagèrent leurs mains tremblantes de leur ceinture et armèrent leurs revolvers.

Le singe tressaillit au bruit que firent les batteries, se rapprocha encore et s'assit en poussant des rugissements semblables au grondement lointain du tonnerre.

Il n'était plus qu'à dix pas des deux hommes.

Ses yeux enflammés foudroyaient ces derniers; les poils de son front se hérissaient; il découvrait ses canines en grimaçant, et ses cris devenaient plus menaçants.

Tout à coup il se dressa, domina le rentier et le chi-

miste comme un colosse domine des pygmées, darda des regards d'un éclat sauvage, se frappa la poitrine, qui rendit le son d'un tambour ou plutôt d'une timbale sous son marteau tamponné, rugit avec une fureur inouïe et bondit au milieu d'un éclair de rage folle vers Philistin et Phosphate.

Une seconde d'hésitation et c'était fait d'eux.

Un nuage passa devant leurs yeux; ils levèrent instinctivement leurs armes, appuyés contre le stipe du palmier, et tirèrent à l'instant où le gorille abattait sur leurs têtes ses poings formidables.

Quatre détonations retentirent presque simultanément et se répercutèrent dans le fourré.

Le monstre tomba, la face contre terre, ses grands bras écartés en travers du sentier, en faisant entendre un râle saisissant; ses membres musculeux s'agitèrent, son corps se roidit et il demeura immobile.

Il était mort.

Les quatre coups de feu, tirés à bout portant, lui avaient fracassé le sternum et troué le cœur.

Quand Philistin et Phosphate eurent compté les soubresauts ultimes de sa rapide agonie, ils abandon-

Le gorille. Dessin de Vierge.

nèrent leur retranchement et, pendant une minute, le regardèrent sans mot dire.

La bouche écumante, les poings crispés du hideux animal semblaient les menacer encore...

— Cher ami! exclama Philistin avec un soupir de soulagement et en se jetant avec attendrissement dans les bras de Phosphate.

— Oh! fit de même ce dernier, j... j'ai bien cru... un instant que... tout était fini pour nous.

— J'avais raison, vous le voyez : on revient de loin.

— Pou... pourrons-nous dire un jour à Paris que nous revenons de ce pays?... bégaya le chimiste avec découragement.

— Pourquoi non? Après avoir échappé aux assassins, aux hippopotames, à l'incendie, aux sauvages, à ce gorille, de quel péril ne sortirions-nous pas maintenant?

— Je n'en sais rien, m... mais, en attendant, je vou... voudrais bien sortir de cette forêt maudite.

— Nous en sortirons avec de l'énergie. Je ne sais quoi me dit que nous devons trouver près d'ici quelque village hospitalier, d'où il nous sera facile de gagner un des établissements européens du golfe de Bénin.

— Monsieur Philistin..., si cette course fantastique dure quarante-huit heures encore, j'y... succomberai..., je le sens.

— Allons, courage; ne nous laissons pas abattre

quand un effort peut nous sauver, et quittons vite cet endroit dangereux, où nous aurions bientôt sur les bras tous les gorilles des alentours, si celui que nous venons de tuer est un chef de famille.

Phosphate frémit à cette perspective et, se raffermissant comme par enchantement sur ses vieilles jambes, prit Philistin par le bras en lui disant précipitamment :

— Pa... artons, pa... artons.

Les deux fugitifs remirent alors, par mesure de précaution, leurs revolvers en état, sondèrent des regards le fourré, enjambèrent par-dessus le cadavre du gorille et partirent au pas gymnastique dans la direction qu'ils suivaient précédemment.

## IX. — LES AMAZONES.

Au bord du lac Avon. — Le lac au clair de lune. — Les hôtes des forêts à l'abreuvoir. — Une bande d'éléphants. — Une troupe de négresses à l'affût. — Les amazones du Dahomey. — Leur organisation militaire. — Les chasseresses d'éléphants. — Le guide. — La retraite. — L'assaut. — Mêlée sanglante. — Les pachydermes se vengent. — Un accident dont les conséquences peuvent être funestes.

Ils coururent, ils marchèrent tant qu'ils purent courir, tant qu'ils purent marcher; lorsque le souffle leur manqua, lorsque leurs genoux ployèrent et qu'ils s'arrêtèrent, la nuit approchait, et ils venaient de passer à gué un cours d'eau qui tombait près de là dans un lac, le lac Avon, à l'extrémité duquel ils étaient parvenus sans s'en douter.

La fatigue les accablait, la faim les torturait, et, pour l'apaiser, ils n'avaient à leur disposition, comme la veille, comme le matin, que les fruits des arbres qui les entouraient. Peut-être eussent-ils facilement abattu quelque daim ou quelque antilope en fouillant les taillis, car ils avaient aperçu un peu partout des troupes de ces animaux; mais la crainte d'éveiller l'attention des carnassiers, des gorilles, en tirant des coups de feu, les empêcha de se ravitailler avec de la venaison.

— C'est partie remise, dit Philistin en manière de consolation; ce soir, la prudence nous commande de ne faire ni bruit ni feu, parce que nous ignorons où nous sommes, et qu'il nous est impossible de nous rendre un compte exact de notre situation. Soupons de fruits cette fois encore; demain, s'il plaît à Dieu, nous déjeunerons de viande rôtie, nous festinerons en chasseurs.

Et tous les deux, faisant contre fortune bon cœur, dévorèrent avec résignation les dattes, les bananes, les noix de coco qu'ils cueillirent, et se couchèrent ensuite à l'ombre d'un bouquet de palmiers au pied desquels s'étendait un magnifique tapis de verdure, sur un petit monticule d'une dizaine de mètres d'élévation, d'où la vue embrassait l'horizon du lac Avon.

Des marécages, des dunes, des rives couvertes de mimosas, d'euphorbe vénéneuse, de riz, de crucifères, de tamarins, de genêts, de hautes herbes, d'arbres chargés d'oiseaux; des criques où se roulaient des crocodiles, où méditaient des pélicans, où s'abreuvaient des gazelles, des buffles, bordaient, à l'est et à l'ouest, l'immense nappe d'eau, qu'entourait au loin une épaisse ceinture boisée.

Nos fugitifs fermèrent les yeux sur ce tableau voilé par les teintes vaporeuses du crépuscule, et s'endormirent en songeant à leurs aventures et en se demandant comment ils en sortiraient.

Quand, après cinq ou six heures de repos, ils se réveillèrent, la nuit, une de ces nuits comme en ont seules les régions tropicales, chaude, étoilée, embaumée, épandait sa sublimité au-dessus de leurs têtes, et les bords du lac, argentés par la lune, s'animaient, se peuplaient, prenaient une vie mystérieuse qui semblait plutôt appartenir à ce pays des nuages, aux chasses si belles, rêvé par les sauvages des zones torrides, qu'à ce monde terrestre.

Là, c'étaient des rhinocéros; plus loin, parmi des roseaux et des plantes aquatiques, des hippopotames, des zèbres ou des girafes; ailleurs, des buffles, des antilopes, des daims, des panthères, des loups, des hyènes, des lions, etc.

On eût dit que tous les hôtes des forêts s'étaient donné rendez-vous, à cette heure nocturne, sur un point déterminé du lac, pour s'y abreuver et y tenir des conciliabules.

Chaque espèce, groupée séparément et à distance l'une de l'autre, occupait soit une anse, soit un promontoire, soit une bande du rivage.

Pas un cri, pas un hurlement, pas un rugissement ne s'échappaient de ces troupes de fauves : deci, delà seulement et de temps à autre, un grognement poussé par le personnage le plus important d'un groupe, à la suite de quelque motion intelligente d'un de ses congénères.

Le spectacle était grandiose et magique à la fois.

Tout à coup un mouvement, qui décelait une inquiétude subite, se fit parmi les fauves les plus rapprochés du chimiste et du rentier : les girafes tendirent leur long cou dans la direction de l'est, les zèbres firent entendre des plaintes, les antilopes s'esquivèrent à pas furtifs, les rhinocéros se sauvèrent en grondant, les buffles se cachèrent dans les joncs des marais.

C'était une bande d'éléphants qui approchait, et, comme toujours, en pareille circonstance, les autres animaux lui cédaient la place, fuyaient devant elle. Les habitants des Alpes ne fuient-ils pas devant l'avalanche?

Le bruit des pas des gigantesques pachydermes arriva aux oreilles de Philistin et de Phosphate.

D'abord il leur sembla entendre le roulement éloigné d'un train d'artillerie, puis celui de lourds chariots, puis celui qu'aurait fait une compagnie de cétacés, nageant et soufflant dans le lac, à une encablure de l'éminence où ils étaient assis, et ils aperçurent les éléphants.

Ceux-ci s'avançaient à la queue leu leu, pesamment, à l'amble, écrasant les joncs, les herbes, les genêts, confiants dans leur force et sans doute aussi dans la sécurité du lieu.

Ils étaient vingt, conduits par un mâle d'une taille colossale.

A trois cents mètres du bord de l'eau ils s'arrêtèrent, on eût alors entendu une mouche voler autour d'eux, et leur guide alla en éclaireur, par mesure de précaution, examiner la berge et ses environs, dressant ses oreilles, promenant sa trompe à droite et à gauche, sondant les taillis et l'horizon du lac.

Quand il jugea que tout était tranquille, il retourna vers ses compagnons, et aussitôt la bande entière se précipita joyeusement dans l'eau, où elle se livra sans retenue au plaisir du bain et de la natation.

La lune éclairait ses ébats, ses jeux et leur prêtait un pittoresque étrange.

Au bout d'une demi-heure, l'éléphant conducteur de la compagnie donna quelques signes d'inquiétude et regagna la rive. Les autres l'imitèrent, mais demeurèrent sur le bord du lac, où ils puisèrent de l'eau avec leur trompe et s'en aspergèrent les flancs, tandis qu'il parlait en reconnaissance.

Philistin et Phosphate observaient ces manéges, qui les émotionnaient au suprême degré et leur procuraient un spectacle dont rien jusqu'alors ne leur avait donné une idée.

A cent pas de la berge, l'éléphant conducteur demeura immobile comme un roc et ouvrit ses oreilles, puis s'avança de cent autres pas et fit une nouvelle halte.

Évidemment il flairait un danger, car il retint sa respiration pour mieux écouter, et ses yeux devinrent d'une étonnante fixité.

A ce moment le rentier et le chimiste, cachés derrière deux palmiers, découvrirent, sur la lisière de la forêt, des êtres bizarres qu'ils prirent pour des fauves, au premier coup d'œil, mais qu'ils reconnurent pour des êtres humains quand la lune les éclaira de sa lueur blafarde.

C'étaient des femmes, des négresses, dont la plus vieille n'avait pas vingt-cinq ans, aux membres forts, à l'allure martiale, à l'air farouche, vêtues d'un caleçou brun ne dépassant pas le genou, d'une tunique courte de la même couleur, sans manches, ouverte sur la poitrine, serrée à la taille par une écharpe, et coiffées d'une calotte blanche ornée d'une sorte de diadème en fer, sur le devant duquel étaient fixées deux cornes d'antilope.

Elles avaient les jambes et les pieds nus, et pour armement, car elles étaient armées, un fusil qu'elles maniaient avec une aisance surprenante, et un poignard recourbé à large lame passé à la ceinture.

Elles s'avançaient, convergeant vers le point où se baignait le troupeau de pachydermes, rampant sur les mains et sur les genoux, leur fusil en bandoulière, se cachant dans les hautes herbes, les broussailles, derrière les arbres, s'efforçant de s'approcher le plus possible sans éveiller l'attention des éléphants, montrant seulement à ceux-ci les cornes de leur coiffure, sans doute pour leur donner le change et leur faire croire à la présence d'une bande de timides gazelles.

Ces négresses étaient des amazones chasseresses d'éléphants, des amazones de l'armée dahomane, c'est-à-dire des légionnaires des hordes les plus intrépides de cette armée excentrique.

Chose étrange, c'est dans le pays où la polygamie est telle que le roi peut avoir trois ou quatre mille épouses, et ses vassaux autant que leur en permettent leurs richesses, c'est dans la région où elle est le plus maltraitée, le plus tyrannisée, que la femme occupe la plus haute et la plus redoutable situation. Il est vrai que, pour cela, il faut qu'elle méprise tout ce qui fait sa puissance chez nous : la grâce, la douceur, la famille.

« Nous ne sommes pas des femmes, nous sommes des hommes, » disent fièrement les amazones du Dahomey.

Elles pourraient ajouter : Nous sommes des furies, car c'est le nom qui leur conviendrait le mieux.

Rien n'égale leur persévérance, leur audace à la guerre ; rien non plus n'égale leur sauvage cruauté.

En foulant aux pieds les douces et séduisantes qualités de leur sexe, elles prennent les appétits sanguinaires des panthères, leur cœur se pétrifie, rien d'humain ne reste dans leur tête, dans leur poitrine.

Les amazones passent, à bon droit, pour le meilleur élément de l'armée dahomane, et leur roi avoue volontiers que sans elles il ne gagnerait pas toujours des victoires, ses bataillons masculins ne supportant presque jamais un échec avec fermeté ; au contraire, les obstacles, la résistance, le carnage ne faisant qu'irriter l'ardeur de ses bataillons féminins.

L'Anglais Forbes raconte à ce propos un incident caractéristique d'une des coutumes des fêtes du Dahomey, à laquelle il eut la fortune d'assister, et où le roi eut à juger, en haute cour de justice, un litige entre ses soldats mâles et ses soldats femelles. L'audience ouverte, une des amazones, ayant le grade de générale, vint déclarer que, sans ses camarades, les Dahomans auraient été battus dans la dernière guerre, les soldats mâles, commandés par l'agaou, ayant déjà lâché pied lorsque les amazones, accourant à leur secours, avaient repoussé et dispersé l'ennemi.

« — Ah-pah-dou-nou-mech (c'était le nom de cette générale) a dit la vérité, s'écria Ah-hoh-peh, un des frères du roi ; mais les soldats qui ont lâché pied n'étaient pas convenablement armés.

« Les représentants des fuyards s'avancèrent devant Sa Majesté, se prosternèrent et baisèrent la poussière.

« — Votre chef, fit le monarque d'un ton sévère, sait mieux compter les cauris que conduire des légions ; il y a eu peu de prisonniers de faits pendant la campagne.

« — Si le souverain, dit une amazone, a mangé un mets dans un plat, on ne lui sert plus rien sur ce plat sans l'avoir bien lavé. Quand mon fusil m'a servi, il a besoin d'huile.

« — O roi ! exclama une autre, donne-nous Bah à conquérir.

« — Qu'Ahjah, ajouta une troisième, soit le théâtre de la lutte.

« — Pour moi, interrompit une quatrième, que m'importe le pays où l'on me mène, pourvu que je me batte ! Je me suis endettée en achetant mes provisions pour la campagne précédente, il faut que je gagne de quoi m'acquitter envers mes créanciers : donnez un os à un chien, il le cassera en morceaux et le mangera ; ainsi nous détruirons et nous ferons disparaître les villes de nos ennemis.

« Les amazones allaient continuer à parler, lorsque quatorze officiers s'avancèrent devant le trône.

« — Que voulez-vous dire à Sa Majesté ? leur demanda le méhou. »

« Un débat tumultueux s'éleva entre les amazones et les soldats mâles, celles-ci persistant à accuser ceux-là de lâcheté, et ceux-là criant pour couvrir les voix de celles-ci, qui se mirent à hurler en chœur :

> Si les soldats vont à la guerre,
> Ils doivent vaincre ou mourir.

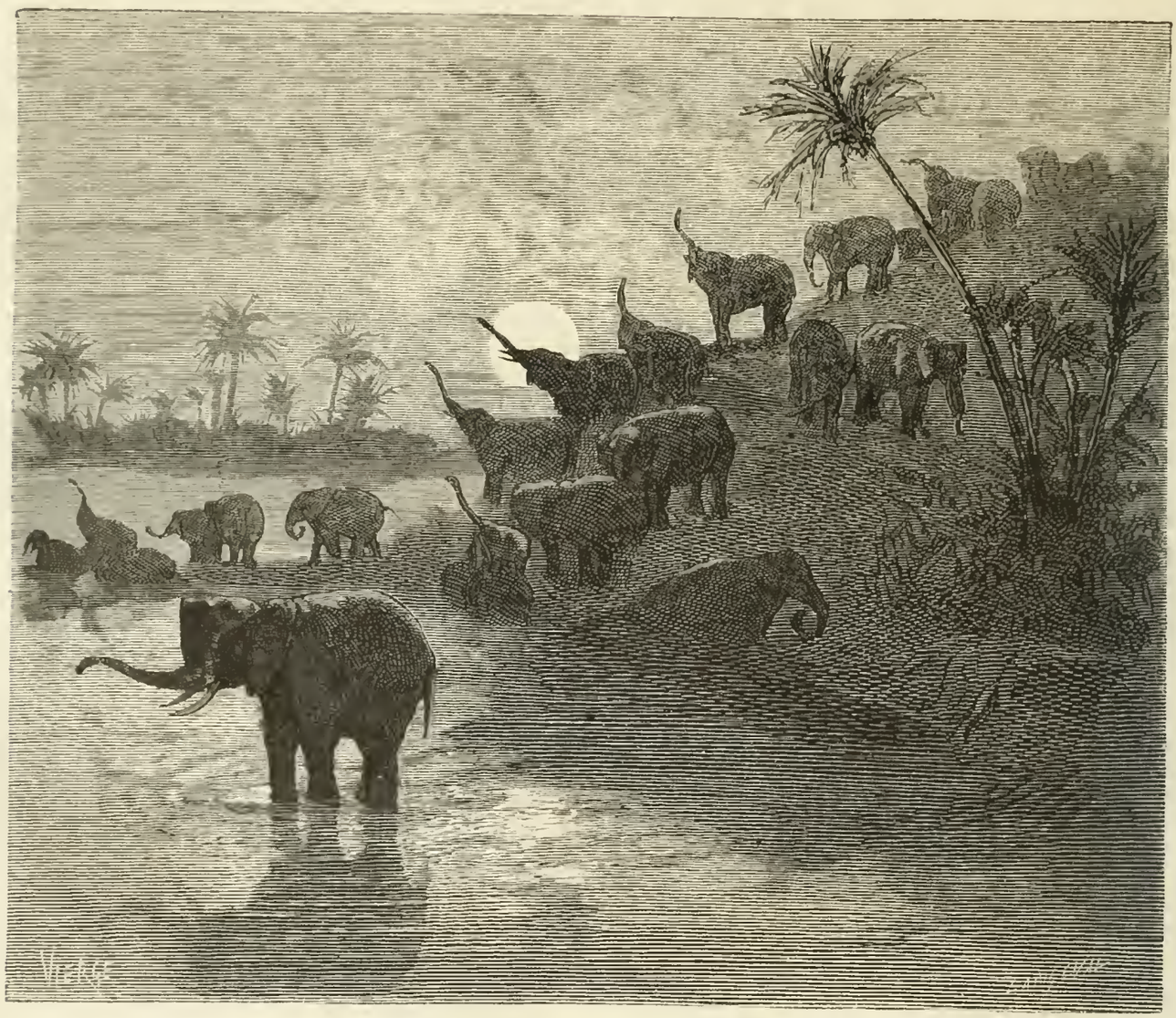
Cependant Elk-boh-sah, un grand chef militaire, prit la parole au nom de ses compagnons d'armes accusés.

« — Le roi, dit-il, sait pourquoi nous avons ramené si peu de prisonniers et quels sont les fautifs. Partout où mon seigneur m'envoie, je me bats de mon mieux. Si je suis indigne de mon commandement, qu'on me l'ôte ; si j'ai manqué à mon devoir, que mes accusateurs osent m'accuser en face.

« Après une longue discussion, interrompue par le chant des troubadours, une harangue royale, un battement de tambours, Sa Majesté prononça un jugement en faveur des accusés et leur accorda les uniformes donnés chaque année à tous les guerriers et à toutes les guerrières, et dont les viragos demandaient qu'ils fussent privés en punition de leur couardise.

« Ces amazones, ajoute Forbes, sont intrépides : vaincre ou mourir! telle est leur devise. Elles la chantèrent unanimement à plusieurs reprises, le jour où elles prêtèrent serment de fidélité au roi, et, pour prouver qu'elles voulaient la mettre en pratique, demandèrent à grands cris la guerre contre les Attahpahms. Cette longue cérémonie touchait à sa fin quand une de leurs générales s'exprima en ces termes :

« — Comme le forgeron prend une barre de fer et, « avec l'aide du feu, parvient à changer sa forme, ainsi « nous avons changé notre nature. Nous ne sommes « plus des femmes, nous sommes des hommes. Le roi « donne de l'étoffe, mais, sans fil, il est impossible « d'en faire des vêtements. Nous sommes le fil. Si on « met du blé sécher au soleil et qu'on oublie de le « retirer, les chèvres le mangent. Si on tarde à atta- « quer Abeahkentah, quelque autre nation profitera



Au bord du lac Avon. Dessin de Vierge.

« de cette riche dépouille. Une table ne sert dans une « maison que lorsqu'on met quelque chose dessus ; un « tonneau, que quand on l'emplit de liquide. L'armée « dahomane, privée des amazones, serait inutile, comme « un tonneau, comme une table sans destination. La « main ouverte reçoit ce qu'on lui donne ; nous récla- « mons la guerre afin que nos mains soient remplies. »

« L'orateur avait à peine achevé, que toutes les amazones se levèrent, et, leurs bras tendus vers le ciel, chantèrent en chœur :

Que le tonnerre nous tue
Si nous violons nos serments.

« Le roi répliqua ainsi :

« Le chasseur achète un chien, et, quand il l'a « bien dressé, l'emmène avec lui à la chasse sans lui « dire le gibier qu'il espère rencontrer ; pourtant, dès « que ce chien voit un animal dans le fourré, il le « poursuit, et s'il revient la gueule vide, le chasseur, « dans sa colère, le tue et laisse sa carcasse aux vau- « tours et aux loups. Si je vous commande de déloger « l'ennemi embusqué dans un taillis et que vous ne le « fassiez pas, je vous punis. Lorsque j'ordonne à mes « sujets de mettre leur main au feu, ils doivent « m'obéir. Celles de vous qui, à la guerre, se laisseront « surprendre par l'ennemi seront sacrifiées et leurs

« cadavres seront la proie des loups et des vau-
« tours. »

« Ayant terminé cette petite allocution qui suffirait pour donner une idée du pouvoir absolu qu'il exerce, Ghezo (qui régnait en ce temps, 1849) fit quelques entrechats plus ou moins gracieux, vida son verre, offrit aux officiers amazones plusieurs rasades de rhum dans une coupe d'étain, et se retira sous sa tente, tandis que les femmes-soldats regagnaient leurs casernes dans un ordre parfait. »

Les amazones se font remarquer par leur bonne tenue, leur discipline et le soin qu'elles prennent de leurs armes. A l'imitation des vestales de l'antiquité, elles doivent, sous peine de mort, conserver leur virginité.

Dans les bâtiments où elles sont logées, des eunuques veillent constamment sur leur chasteté ; quand elles sortent isolées, il est défendu aux hommes de les regarder, de leur parler.

Malheur à celle qui ferait une faute, elle l'expierait avec son séducteur dans les supplices les plus cruels.

Elles sont vêtues, nourries et soldées comme les hommes, mais jouissent d'une tout autre considération et de nombreux priviléges. Ainsi elles sont

Les amazones du Dahomey. Dessin de Vierge.

exemptées des corvées et ne font de service public que quand le prince se montre à ses sujets ; alors elles lui forment une escorte d'honneur.

Elles partagent avec les grands vassaux les plus hautes dignités militaires.

Par exemple, l'armée est divisée en deux corps : celui de droite et celui de gauche, commandés par huit généraux qui portent le nom de *miégans* et d'*agaous* pour la droite, de *mayos* et de *possous* pour la gauche ; hé bien, dans le corps de droite, il y a un miégan et un agaou de chaque sexe ; celui du sexe masculin est communément appelé le *père* ; celui du sexe féminin est appelé la *mère*, qualification assez impropre, du reste.

Notons en outre que les amazones ne sont jamais commandées par des hommes, et que tous leurs officiers, du plus bas au plus élevé, sont des femmes.

Comme leurs camarades du sexe laid, elles apprennent la danse en même temps que l'exercice, et excellent dans la figure de leur pyrrhique classique qui consiste à faire le simulacre de couper une tête, leur prouesse préférée.

Elles se recrutent parmi les jeunes filles vierges les plus belles et les mieux constituées des riches familles du royaume ; elles forment ordinairement une troupe de cinq ou six mille individus, soit la moitié de l'armée permanente du Dahomey.

Celles que Philistin et Phosphate venaient de découvrir et que flairait le guide du troupeau étaient deux cents environ et devaient appartenir aux compagnies d'élite de leur corps, car ce sont généralement ces compagnies qui fournissent les chasseresses d'éléphants.

Elles se cachèrent dans les hautes herbes quand elles craignirent d'être démasquées trop tôt par la sentinelle avancée des pachydermes, et y restèrent couchées à plat ventre pendant un long moment sans trahir leur présence par le plus petit mouvement, par le moindre bruit.

Le guide persista, de son côté, dans son immobilité, attendant que l'ennemi qu'il avait pressenti se découvrit. Voyant que tout demeurait calme, il retourna vers ses congénères, mais sans être parfaitement rassuré, parut leur dire que le bord du lac n'était pas sûr, qu'il avait vu des choses louches dans les broussailles, et finalement sembla les inviter à se retirer prudemment en obliquant à gauche, c'est-à-dire en tournant le monticule où nos fugitifs s'étaient réfugiés.

Les pachydermes ne se firent pas répéter deux fois l'invitation, et, sortant de l'eau avec un sentiment de crainte accentué, regardèrent les alentours, la queue basse, et partirent, précédés par leur guide, dans la direction de la retraite de Philistin et de Phosphate, qu'une vague appréhension venait de saisir.

A l'instant où ils passaient, en file serrée, devant les herbes où les attendaient les amazones, celles-ci, au signal de leur chef, vigoureuse négresse dont la ceinture était ornée de queues de cheval, insignes de son grade, se dressèrent ainsi que des diables à ressort, épaulèrent leurs fusils et firent feu.

Vingt balles sifflèrent aux oreilles du rentier et du chimiste ou s'enfoncèrent dans les stipes des palmiers derrière lesquels ils se cachaient, la forêt frissonna jusque dans ses retraites les plus sombres et les éléphants, saisis d'une panique folle, se heurtèrent, se bousculèrent, perdirent la tête et poussèrent des cris stridents.

Aucun n'était blessé grièvement, car aucun ne tomba; cependant tous les projectiles n'avaient pas été perdus.

Les amazones s'étaient hâtées de recharger leurs armes, aussi purent-elles envoyer une seconde décharge au troupeau avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître.

Cette fois, les coups, mieux visés, portèrent pour la plupart.

Deux éléphants, touchés aux jambes de devant, hurlèrent d'une façon lamentable; un troisième, frappé à l'épaule, s'affaissa lourdement sur le sable.

Alors les chasseresses remirent leurs fusils en bandoulière, les rejetant derrière leur dos, tirèrent leurs poignards de leurs gaînes et se précipitèrent en avant en faisant retentir l'air de vociférations forcenées.

Revenus de leur première frayeur et n'écoutant plus que leur rage, les pachydermes fondirent à leur tour sur elles, écrasèrent toutes celles qu'ils purent atteindre, ou les clouèrent par terre avec leurs défenses, ou, les ramassant avec leur trompe, les firent sauter à dix pieds au dessus de leur tête.

Au plus fort de cette fantastique mêlée, d'où s'échappaient d'horribles clameurs et à laquelle la nuit prêtait un aspect lugubre, le guide du troupeau aperçut Philistin et Phosphate et les chargea avec fureur.

Quoique les deux hommes, nous l'avons dit, se trouvassent sur un mamelon escarpé d'une dizaine de mètres d'altitude, le pachyderme arriva près d'eux en quelques secondes avec l'agilité d'un grimpeur et fondit aveuglément sur les arbres qui les masquaient.

Les palmiers craquèrent comme des baguettes de sapin qu'on casse sur le genou, et le rentier et le chimiste tombèrent à la renverse.

L'éléphant balança au-dessus d'eux un des arbres brisés qu'il venait de saisir avec sa trompe.

Un cri retentissant jaillit de leurs poitrines; ils firent un soubresaut qui les jeta au bord du monticule et, en cherchant à se relever pour fuir, roulèrent en bas comme des galets.

L'éléphant, dont la rage était à son paroxysme, allait les relancer dans la vase et les roseaux où ils se débattaient, lorsqu'une troisième décharge de mousqueterie le chassa, effaré, dans la forêt avec les survivants de son troupeau.

Alors les amazones se ruèrent sur les quatre éléphants qu'elles avaient blessés mortellement et qui râlaient, dispersés sur la plage, les achevèrent en leur plongeant leurs coutelas derrière l'oreille, puis leur coupèrent la queue, trophée de leur victoire, pour la présenter au roi.

Cette opération rapide terminée, elles tournèrent la tête vers l'endroit où Philistin et Phosphate étaient embourbés, s'élancèrent auprès des malheureux, les enlevèrent comme des enfants et les portèrent sur un espace sablonneux où elles les jetèrent rudement, en les menaçant de leurs poignards et en leur adressant avec volubilité un flot de questions auxquelles ni l'un ni l'autre ne comprirent rien.

Un mot revenait avec une persistance particulière dans leurs objurgations virulentes. Que signifiait-il? Le chimiste et le rentier essayèrent vainement de le deviner, quoique quatre amazones farouches les secouassent violemment en le leur répétant avec une exaspération croissante.

— Pour Dieu! mesdames, cria Phosphate qui s'était contusionné dans sa chute, pi...pitié! ne nous faites pas de mal!... Nous sommes d'honnêtes gens égarés, perdus dans ce pays;... en... en grâce, ne nous achevez pas!...

Philistin garda le silence, quoique la crainte et la douleur le troublassent également; mais deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et se perdirent dans sa barbe grise déjà longue, car il ne l'avait pas coupée depuis son départ de Saint-Nazaire.

Les amazones n'entendirent pas plus le langage du chimiste que le chimiste n'entendit le leur; pourtant elles se concertèrent après qu'il eut parlé, et, au lieu de le tuer sur place ainsi que son compagnon, comme elles en avaient eu le désir, elles résolurent de les emmener tous les deux avec elles.

Aussitôt elles leur enlevèrent leur sabre-baïonnette, leurs revolvers, leurs cartouches, les attachèrent l'un à l'autre par le bras au moyen d'une longue écharpe de coton et les confièrent à la garde de quelques-unes d'entre elles.

Cela fait, le restant de la troupe alla relever les mortes.

Il y en avait seize, éparpillées çà et là, éventrées, écrasées, n'ayant plus forme humaine.

Chaque éléphant tué avait coûté quatre chasseresses.

Ce n'était pas excessif, paraît-il, car la générale se

montra ostensiblement contente de ce résultat. Elle ordonna à ses soldats de déposer les braves contre les cadavres des pachydermes, la tête appuyée sur ceux-ci, la face tournée vers le ciel, fit mettre à leurs pieds des provisions afin qu'elles ne souffrissent ni de la faim ni de la soif en allant au royaume des ombres, invita ses lieutenants à se charger des glorieuses dépouilles opimes, les queues des éléphants, et partit, à la tête de sa cohorte, en entonnant un chant guerrier que toutes les amazones continuèrent à pleins poumons.

Attachés comme deux forçats, entourés de la horde des féroces femelles, menacés, crossés, lorsqu'ils avançaient trop lentement ou se heurtaient contre quelque racine, quelque touffe de broussaille, ou trébuchaient, il sembla aux prisonniers qu'ils marchaient à un de ces monstrueux supplices dont le vieux monde a perdu le souvenir depuis la chute du moyen âge, et que les noirs de l'Afrique ont élevés à la hauteur d'un culte.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

## J.-B. MILLET.

Pour les arts, l'année qui commence se montre cruelle ; Millet et Corot sont morts. La France n'a pas été seule à ressentir le coup qui la frappait, l'Europe s'en est émue et l'Angleterre surtout a déploré le malheur qui nous frappait.

La plus importante de nos revues artistiques, *l'Art*, a publié des fragments d'une lettre adressée au *Times* qui attestent ce sentiment.

« D'après l'opinion générale, dit M. H. Wallis, et d'après ceux qui n'admirent pas la phase la plus récente de l'art français (l'école Courbet-Manet-Corot, singulière association de noms et d'idées !) Millet était le premier peintre de son temps. Certainement, jamais l'école française n'a produit un artiste aussi fidèle à la nature, un aussi véridique interprète des épisodes et des émotions de la vie réelle. Ses œuvres n'ont rien de théâtral et de trivial (*cynical*). Elles réveillent dans l'esprit d'un Anglais quelque chose du sentiment poétique de Burns et de Wordsworth. Il avait l'art d'introduire dans ses peintures de la vie pastorale de la France moderne, tout en respectant la vérité de la nature, les qualités élevées de la meilleure éducation artistique qui se trouvent dans les œuvres des grands maîtres. »

A l'appui de cette appréciation, M. Vallis cite *l'Angelus du soir* de 1867. Admis sous le toit du peintre, parmi les toiles qu'il achevait de brosser, il a pu récemment admirer une *Eglise de village en Normandie*, église où Millet avait été baptisé, et comme il en louait devant lui la rare beauté : « Non, lui répondit l'artiste, ce n'est pas encore ça ; il y manque une impression qui m'a frappé quand j'étais encore enfant, mais j'espère bien la retrouver et la rendre quelque jour. » M. Wallis a encore noté un tableau représentant une *Vieille Ferme normande*; une *Jeune Paysanne ramenant ses moutons*; un *Petit Berger assis sur un banc et soufflant dans un cor pour rassembler ses vaches*; des *Moutons à l'abri d'une meule*; des *Groupes de moissonneurs* ; « dont le mouvement lui a rappelé l'allégro d'une symphonie de Beethoven ; » enfin nous savons que Millet a laissé des croquis nombreux et traités d'une main magistrale.

L'appréciation de M. Wallis, sauf quelques réserves sur « l'éducation artistique » de notre paysagiste, est juste. Millet est, en effet, un réaliste, mais un réaliste à la façon des poëtes antiques : il n'abaisse pas ce qu'il touche, il l'ennoblit. Couverts de leurs habits de travail, quelques-uns de ses paysans ont un caractère presque sacerdotal ; en ouvrant le sein de la mère commune, ils ont l'air d'accomplir un rit sacré, et le peintre a su atteindre à cette noblesse de pose et d'expression sans altérer jamais la simplicité rustique de ses modèles. Ses laboureurs aux longs regards, se dessinant sur de lointains horizons, qu'ils jettent la semence dans le sillon, qu'ils pressent leur attelage ou qu'ils s'arrêtent pour écouter la cloche du soir, ont une grandeur presque épique, ils sont vivants, dignes et simples ; ils ont des grandeurs solennelles qui font rêver. Millet a trouvé dans la vie des champs une harmonie grave et des émotions nouvelles : à ce titre, le peintre du *Semeur*, des *Glaneuses* (1), de l'*Angelus* est assurément un créateur.

Ces travaux rustiques, que son pinceau devait reproduire, il les avait accomplis ; jeune, il avait aiguillonné les bœufs au pas lent, gerbé les épis, et posé sur le manche de la charrue ; il s'était profondément pénétré de la poésie de la terre et de ses grands spectacles : il en connaissait le bruit et le silence, et, quand il voulut peindre la nature, son amour filial la retrouva tout entière dans son cœur. A l'âge de quinze ans, entraîné par une vocation irrésistible, riche d'une somme de six cents francs que Gréville, son pays natal, lui avait allouée, il quitta la modeste ferme de ses parents et, sans appui, il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Paul Delaroche. Le maître et l'élève se comprirent-ils ? Il est permis d'en douter.

Il débuta au salon de 1844, par des tableaux d'histoire et par des portraits qui ne dépassaient point l'honnête médiocrité. Qui se souvient aujourd'hui que Millet a peint *OEdipe détaché de l'arbre* et *les Juifs à Babylone* ? Mais les amateurs peuvent avec raison garder de lui des paysages traités dans la manière de Diaz, manière si éloignée de celle sur laquelle il devait fonder sa réputation. Malheureux, pauvre, méconnu comme l'était son ami Théodore Rousseau, il vint s'établir à Fontainebleau, mais, là encore, ainsi qu'on l'a dit, il ne se trouva point assez près de la nature, et alla se fixer à Barbizon, humble village qui n'était point encore ce qu'il est devenu depuis, le Trouville des artistes. Dès lors il ne quitta plus le tout modeste sous lequel il s'était arrêté, c'est là qu'il se fit lui-même par l'étude, la réflexion et le travail.

« Bien différent des maniéristes en laid, qui sous un prétexte de réalisme, a dit Théophile Gautier, substituent le hideux au vrai, M. Millet cherche et atteint le style dans la reproduction des types et des scènes de

(1) Voir *Musée des Familles*, t. XXXV, p. 29.

campagne : il sait y mettre une noblesse et une grandeur rares, bien qu'il n'atténue en aucune manière leur rusticité ; il comprend la poésie intime des champs, il aime les figures qu'il représente, et dans leurs figures résignées exprime sa sympathie pour eux. Le semage, la moisson, la greffe ne sont-ils pas des actions saintes ayant leur bonté et leur grandeur ? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme des héros ? »

En les regardant ces paysans, nous nous sommes souvent demandé quelle action avaient pu exercer sur Millet les romans champêtres de G. Sand. La plume de l'écrivain et le pinceau du grand artiste se sont trempés aux mêmes sources et se sont chargés des mêmes couleurs.

C'est de Barbizon que sortirent tant de toiles que les enchères de l'avenir se disputeront. Le premier grand succès de M. Millet fut *le Semeur*, vendu trente mille francs à M. Dupuy ; en 1855, il exposa un *Paysan greffant un arbre* ; puis parurent successivement *la Mort et le Bûcheron*, la *Tondeuse de moutons*, le *Berger ramenant son troupeau*, *l'Angelus*, acheté cinquante mille francs par M. Borie, la *Herse dans les champs* et tant d'autres productions d'un caractère sévère et profond.

Millet. Dessin de Duvivier.

M. Millet avait rapidement acquis les notions que ne lui avait pas données son éducation première, il lisait beaucoup, et quoique sa parole fût gênée par un défaut de prononciation, lorsque la conversation touchait à l'art, le bégaiement dont il était affecté disparaissait, il s'exprimait facilement avec une rare élévation de sentiments et d'idées. Père excellent, épris du charme de la vie intime, il était doux et bon et portait sur la figure l'expression de cette douceur et de cette bonté. Fortement constitué, et quoique n'ayant jamais commis d'excès, sa santé s'altéra : il y a deux ans, il disait à son médecin : « Docteur, guérissez-moi, je n'ai pas le droit d'être malade, il faut que je vive pour les miens. » Hélas ! ce vœu ne fut point exaucé, après deux ans de souffrances il s'éteignit : il était âgé de soixante ans. C'est une perte irréparable pour sa famille, mais il laisse à ses six filles et à ses trois fils le plus noble de tous les héritages, un nom honoré et glorieux. Son fils aîné, qui suit la carrière de son père, a déjà exposé au salon des *natures mortes* qui permettent d'espérer qu'il marchera sur les traces de son père : pour y parvenir, il n'aura qu'à méditer ses œuvres et à le prendre pour modèle. J.-J. Rousseau avait adopté pour devise : *Vitam impendere vero*, ce devrait être celle de tous les peintres. Ce fut la devise de Millet.

A. DE FLEURY.

# LE SPECTACLE EN FAMILLE.

## LA VEILLE DU MARIAGE [1].

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE, entrant par la gauche.

AMÉLIE.

J'apprends à l'instant votre arrivée, général.

DE MARCY, *se levant, à Maurice.*

Au diable tes confidences, toi! (*A Amélie.*) Me permettez-vous de vous embrasser, ma chère fille? (*Avec affection.*) Aujourd'hui, je puis presque dire : ma fille.

AMÉLIE, *interdite.*

Mais... (*A part.*) Il ignore donc?...

DE MARCY, *à Maurice.*

Vous ne saluez pas votre fiancée, Maurice?

MAURICE, *embarrassé.*

Mademoiselle...

AMÉLIE, *très-froidement.*

Monsieur...

MAURICE, *à part.*

Elle a lu ma lettre!

AMÉLIE, *à M. de Marcy.*

Ma tante vient de rentrer et voudrait vous parler.

DE MARCY.

Je lui aurais déjà serré la main, si mon fils... (*A Maurice.*) Eh bien, qu'as-tu à me dire?

MAURICE, *troublé.*

Moi, rien.

DE MARCY.

Alors, bonjour. (*Il va pour sortir avec Amélie, puis il s'arrête.*) Mais, auparavant, je voudrais... je ne sais comment vous dire cela... Je suis maladroit en ces sortes d'affaires. Enfin je serais heureux, moi aussi, de mettre mon cadeau dans la corbeille de la mariée... (*Il tire un écrin de sa poche.*) Et j'ai pensé, Amélie, que vous auriez plaisir à porter ces bijoux qu'autrefois... (*Désignant Maurice.*) portait sa mère.

MAURICE, *à part.*

Quel supplice!

AMÉLIE, *troublée.*

Vous êtes bon, monsieur, mais plus tard, je vous en prie.

DE MARCY, *à part.*

Je le disais bien, je suis un maladroit. J'ai mal choisi mon temps.

AMÉLIE.

Allons, général, venez voir ma tante.

DE MARCY.

Prenez mon bras. (*Au lieu de prendre le bras de M. de Marcy, elle lui offre le sien.*)

AMÉLIE.

Non, pas comme cela, comme ceci. (*De Marcy et Amélie sortent par la gauche.*)

### SCÈNE X.

MAURICE, seul, qui a suivi M. de Marcy jusqu'à la porte.

Mais, mon père... (*A part.*) Non, je ne puis lui parler devant Mlle Lecomte. (*Il revient sur le devant de la scène.*) Elle même l'a compris... et je lui sais gré d'avoir su nous éviter l'explication qu'il vaut mieux que j'aie avec Mme Debray. Que va-t-il se passer entre elle et mon père? Mme Debray ne manquera pas de présenter les choses du côté qui me sera le plus favorable, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller les rejoindre et d'expliquer mon erreur... Allons! (*Il prend son chapeau et se dirige vers la porte de gauche. Il s'arrête et revient sur ses pas.*) Non, il m'en coûte horriblement d'affronter les premiers regards de la tante. C'est absurde, puisque c'est involontairement que je leur ai adressé... Quelle heure est-il? (*Il regarde à sa montre.*) Midi moins cinq minutes... A midi juste, j'entrerai... On vient; allons, du courage! (*Dominique entre.*) Ah! ce n'est que Dominique.

### SCÈNE XI.

DOMINIQUE, MAURICE.

DOMINIQUE, *entrant avec des papiers qu'il va placer sur la table à droite.*

Ces papiers à leur place. Cette table ici... Un beau jour que celui-ci. (*Silence de Maurice. — Reprenant avec intention.*) Un bien beau jour, monsieur Maurice?

MAURICE.

Magnifique; un soleil superbe!

DOMINIQUE.

Oh! je ne l'entends pas comme ça! (*Moment de silence. Il s'approche de Maurice avec émotion.*) N'est-ce pas, monsieur, que vous l'aimerez bien?

MAURICE.

Mais, monsieur Dominique...

DOMINIQUE.

Oh! excusez-moi, mais madame et mademoiselle sont si bonnes avec moi, que je me crois presque de la famille et que je me mêle toujours de ce qui ne me regarde pas.

MAURICE, *à part.*

Allons, le supplice continue.

DOMINIQUE.

Je voulais seulement dire à monsieur Maurice que c'est un trésor que cette enfant-là... Quand on l'a vue toute petite, comme je l'ai vue, monsieur... Je ne fais qu'un reproche à mademoiselle...

MAURICE.

En vérité!

DOMINIQUE.

Je la trouve trop timide avec monsieur Maurice.

MAURICE.

Hein?

DOMINIQUE.

Et je le lui disais hier encore : Mademoiselle, je vous trouve trop timide avec M. Maurice... Après ça, vous ne l'encouragez peut-être pas assez, monsieur.

MAURICE.

Ah ça! mais...

DOMINIQUE.

Avec moi, mademoiselle est pleine d'enjouement et de familiarité.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

MAURICE.

Je vous remercie de vos conseils, monsieur Dominique.

DOMINIQUE.

Il n'y a pas de quoi, monsieur. Ce que je veux, moi, c'est le bonheur de notre chère demoiselle. Elle a tant besoin qu'on l'aime!... Un chagrin venant de vous la tuerait d'abord.

MAURICE.

Mais...

DOMINIQUE.

Elle vous aime déjà tant!

MAURICE, *à part.*

Elle m'aime!

DOMINIQUE.

Dame! quand monsieur Maurice est là, elle se garderait bien de le laisser voir. Toutes les femmes sont comme cela. La mienne n'était pas autrement quand... (*La porte de gauche s'ouvre, de Marcy et Mme Debray entrent.*)

MAURICE.

Silence! (*Dominique sort.*)

## SCÈNE XII.

MAURICE, DE MARCY, MADAME DEBRAY.

DE MARCY, *à Maurice, avec une colère contenue.*

Je connais votre conduite, monsieur.

MAURICE.

Mon père!

DE MARCY.

Plus tard, nous nous expliquerons. En ce moment, voici ce que j'exige de vous, si toutefois j'ai conservé quelque autorité sur mon fils.

MAURICE.

Parlez.

DE MARCY.

La famille, les amis de Mlle Lecomte vont se réunir tout à l'heure pour assister à la signature de votre contrat de mariage. Or il importe que le scandale d'une rupture... car votre mariage est rompu, monsieur... ne retombe pas sur l'innocente victime de vos indignes procédés.

MAURICE.

Mon père, une erreur que je déplore le premier...

DE MARCY, *l'interrompant.*

Taisez-vous!... J'entends donc, je veux que la cérémonie ait lieu, que vous signiez, que nous signions tous les deux ce contrat comme y consentant pleinement. Mais, rassurez-vous... c'est votre fiancée qui refusera votre nom... Cette comédie achevée, vous serez donc libre. Seulement, vous aurez offert à Mlle Lecomte la seule réparation qu'il soit en votre pouvoir de lui donner, et le monde, trompé peut-être par ce double mensonge, fera sur vous tel commentaire que bon lui semblera, mais il épargnera une noble enfant, dont la réputation doit rester pure comme elle-même.

MAURICE.

Vous serez obéi, mon père!... Souffrez seulement que je vous explique...

DE MARCY, *avec éclat.*

Il n'est pas d'explication possible d'un pareil acte, monsieur.

MADAME DEBRAY.

Général!

MAURICE, *à madame Debray.*

Ah! madame! qu'avez-vous donc dit à mon père?...

MADAME DEBRAY, *froidement.*

Je lui ai remis votre lettre, monsieur.

DE MARCY, *à Maurice.*

Oh! nous la relirons ensemble, mais plus tard, plus tard... Venez, madame... (*Ils sortent par la droite.*)

## SCÈNE XIII.

MAURICE, puis AMÉLIE, venant par la droite.

MAURICE, *après un instant de silence.*

Ah! que je voudrais être déjà en Espagne!... (*Amélie entre.*) Mademoiselle Amélie! (*Haut.*) Ne m'en veuillez pas d'une rencontre.

AMÉLIE.

Pardon, monsieur, c'est moi qui vous cherchais. Votre père exige de vous...

MAURICE.

Une chose toute naturelle.

AMÉLIE.

Ah! vous trouvez aussi?... Cette comédie n'est cependant guère de mon goût, et c'est bien malgré moi, je vous jure, que j'y ai consenti. Dieu m'est témoin que j'eusse préféré dire les choses comme elles sont. Il est si facile de dire la vérité! Seulement, je vous aurais demandé — c'était, je pense, mon droit — la raison d'un changement si subit, les motifs qui vous ont fait écrire une lettre...

MAURICE.

Mademoiselle, si je vous disais que cette lettre, écrite à un camarade dans un instant de folie, me semble inexplicable à moi-même, vous seriez en droit de douter de mes paroles. Je n'essayerai donc pas de me disculper. Mais ce que je vous supplie de croire, c'est que les motifs qui l'ont dictée me sont tout personnels. — C'est de moi-même, de moi seul, que j'ai douté au dernier moment.

AMÉLIE.

Je ne vous comprends pas bien.

MAURICE.

Je ne me suis pas senti à la hauteur de la responsabilité, de la dignité... Le mariage est une dignité, et le titre d'époux, en nous imposant de graves devoirs... de graves devoirs, engage la conscience d'un honnête homme... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis. (*Haut.*) Votre fierté, légitime, n'a donc point à s'inquiéter d'une lettre qui ne peut atteindre que moi.

AMÉLIE.

Je veux vous croire, monsieur, et je ne vous demanderai aucune autre explication. Je regrette seulement que vous ayez tant tardé à vous rendre compte de vos propres sentiments; je regrette surtout que, ces sentiments une fois connus, vous n'ayez pas eu plus de confiance en moi.

MAURICE.

Que voulez-vous dire?

AMÉLIE.

Avouez, monsieur, qu'au lieu de prendre un parti... héroïque, celui d'accepter un mariage que vous considériez comme un suicide...

MAURICE.

Mademoiselle!

AMÉLIE.

C'est écrit... Avouez qu'il eût été plus courageux peut-être, plus loyal à coup sûr, de venir vous expli-

quer franchement avec ma tante et moi. Fort heureusement, le hasard a parlé pour vous, et arrêté des projets qui allaient faire le malheur de votre vie.

MAURICE.

Mademoiselle !

AMÉLIE.

Le mien aussi, monsieur. Il ne nous reste plus qu'à prendre cette journée en patience, et à accepter, pour quelques heures encore, la situation qui nous est faite... Au revoir donc, monsieur ! (*Elle sort par la gauche.*)

## SCÈNE XIV.

MAURICE, puis GASTON.

MAURICE, *très-agité.*

Ai-je bien entendu ? Est-ce là cette jeune fille, hier encore si réservée, si contrainte, et qui se révèle tout à coup avec cette dignité ?...

GASTON, *entrant par le fond.*

Eh bien, où en sommes-nous ? (*Remarquant l'agitation de Maurice.*) Mais qu'as-tu donc ? Ton visage est bouleversé.

MAURICE.

Mon ami, en écrivant la lettre qui rompt mon mariage avec Mlle Amélie, j'ai insulté la plus noble des femmes, et...

GASTON, *l'interrompant.*

Et te voilà au désespoir. Que c'est nature !... Si ton mariage avait eu lieu, tu aurais la mort dans l'âme ! Il est rompu, te voilà désolé... Mon Dieu ! que c'est nature !

MAURICE.

Gaston !

GASTON.

L'homme est un animal ondoyant et divers, a dit Montaigne.

MAURICE, *impatienté.*

Tu vois bien que je ne suis pas d'humeur à plaisanter...

GASTON.

Alors, soyons sérieux. Que veux-tu faire ?

MAURICE.

Eh ! je l'ignore... Je voudrais donner à Mlle Amélie je ne sais quelle satisfaction. Et, vois pourtant : tout à l'heure elle était là, je pouvais tenter de me justifier, et je n'ai rien su dire... j'ai balbutié des phrases incohérentes.

GASTON.

Voilà qui est encore dans la nature ! Moi, je ne trouve jamais le mot triomphant d'une discussion que lorsque mon adversaire est parti.

MAURICE.

Il était cependant si aisé de lui dire : Mademoiselle, la lettre que j'adressais à mon ami n'avait pas le sens commun ; mais je me mariais sans avoir eu le temps de vous connaître, de vous apprécier, et le mariage me faisait peur. (*Emporté par sa pensée, il interpelle la porte par laquelle Amélie vient de sortir.*) Ah ! vous ne comprenez pas cela, vous qui ne voyez dans la vie que les devoirs qu'elle comporte ; mais nous valons moins que vous, nous autres !

GASTON, *à part.*

Très-bien !

MAURICE.

Dans notre jeunesse étourdie, nous en avons trop souvent oublié les côtés sérieux ; si bien qu'à l'heure décisive où il nous faut accepter une existence nouvelle et mieux remplie, nous nous troublons, nous hésitons, nous sommes pris d'épouvante en face de notre bonheur même.

GASTON.

Admirable, mon cher, admirable !

MAURICE.

A qui diable en as-tu ?

GASTON.

Parle toujours, je prends des notes.

MAURICE.

Encore tes éternelles plaisanteries !

GASTON.

Je plaisante si peu, que je suis prêt à porter tes excuses à Mlle Lecomte.

MAURICE.

Toi, Gaston ?

GASTON.

Moi Gaston ; je connais ta fiancée, Mlle Amélie Lecomte, n'est-il pas vrai ?

MAURICE

Sans doute.

GASTON.

Je viens d'apprendre son nom, que tu ne m'avais même pas donné dans ton laconique billet d'invitation.

MAURICE.

Allons donc !

GASTON.

Parole d'honneur. Eh bien, Mlle Lecomte n'est pas une étrangère pour moi. Elle était l'amie intime de ma sœur au couvent des Oiseaux. Tu vois que je suis en situation de lui parler.

MAURICE.

Mais que veux-tu dire ? que veux-tu faire ?

GASTON.

Je veux... (*Il prend le chapeau de Maurice et le lui donne.*) que tu prennes ton chapeau, que tu ailles arpenter le parc...

MAURICE, *surpris.*

Comment !

GASTON.

En long ou en large, cela m'est égal, et que tu me laisses agir comme bon me semblera. (*Il sonne, puis il tire une carte de sa poche et écrit.*)

MAURICE.

Tu écris ?

GASTON.

Je demande à Mlle Amélie la permission de lui donner des nouvelles de ma sœur. (*A Dominique qui entre.*) Veuillez remettre cette carte à Mlle Lecomte. (*Dominique prend la carte et sort.*)

MAURICE.

Ah ! merci..., mon ami. Si tu savais quel intérêt étrange je porte à Mlle Amélie depuis l'insulte même que je lui ai faite !...

GASTON.

Réaction naturelle d'une conscience délicate.

MAURICE.

Autre chose encore.

GASTON.

(*Bruit extérieur.*) Ecoute... (*Il s'approche de la porte de gauche.*) On vient de ce côté ; c'est Mlle Lecomte, sans doute. Laisse-moi seul avec elle.

MAURICE.

Dis-lui bien...

GASTON.

Laisse-moi à mon inspiration, et va-t'en. (*Il le conduit vers la porte du fond. — Maurice sort.*)

## SCÈNE XV.

GASTON, seul, puis AMÉLIE.

GASTON.

N'importe, pour un ennemi du mariage, il faut avouer que je me suis chargé d'une étrange mission.

AMÉLIE *entre par la gauche ; elle tient la carte de Gaston à la main.*

Monsieur Gaston Favenay?

GASTON, *saluant.*

Oui, mademoiselle.

AMÉLIE.

Et vous venez de la part de votre sœur?

GASTON.

Pas précisément, mademoiselle; si je me suis servi de son nom, c'est que je le savais tout-puissant auprès de vous, et vous voyez que je ne me suis pas trompé.

AMÉLIE, *surprise.*

Mais alors?

GASTON.

Je suis arrivé ce matin même à Villiers pour assister au contrat de mariage de mon ami M. Maurice de Marcy.

AMÉLIE, *froidement.*

Ah!

GASTON.

Lorsque j'ai appris, de sa bouche même, que ce mariage était rompu.

AMÉLIE.

Croyez-moi donc, monsieur, laissons là M. de Marcy, et parlons de votre chère sœur.

GASTON.

De grâce, mademoiselle, permettez-moi d'insister; veuillez croire surtout aux sentiments de vive sympathie qui me commandent la démarche que je viens faire auprès de vous.

AMÉLIE, *résignée.*

Je vous écoute.

GASTON; *il la prie de s'asseoir.*

Je vous remercie. (*A part.*) Elle est fort bien. (*Haut.*) Et maintenant, me voilà plus à l'aise pour vous parler de M. de Marcy, le plus ancien, le meilleur de mes amis... Oh! j'avoue d'abord que le meilleur de mes amis m'a adressé, ou plutôt vous a adressé, par une erreur fatale, une lettre insensée; mais il est moins coupable que les apparences ne semblent le prouver. Il se mariait sans avoir eu le temps de vous connaître, et le mariage l'effrayait.

AMÉLIE.

Plaît-il?

GASTON, *prenant l'intonation de Maurice.*

Ah! vous ne concevez pas cela, vous qui prenez la vie au sérieux; mais nous valons moins que vous, nous autres. Dans notre folle jeunesse, nous avons trop souvent oublié les graves devoirs qui seuls vous intéressent; si bien qu'à l'heure où il nous faut accepter une existence nouvelle et moins frivole... et moins frivole... nous hésitons; notre bonheur même nous trouble et nous fait peur. (*Au public.*) Je change les mots, mais le sens y est.

AMÉLIE, *souriant.*

Mais savez-vous que c'est un cours de haute philosophie que vous me faites là?

GASTON.

Peut-être bien!... Tenez, mademoiselle, voulez-vous savoir ce qui serait arrivé si la lettre de Maurice m'était parvenue au lieu de tomber entre vos mains?

AMÉLIE.

Mais il serait arrivé une chose déplorable : notre mariage aurait eu lieu, et nous aurions été les époux les plus malheureux du monde.

L'avocat du mariage, scène XV. Dessin de Gilbert.

GASTON.

Ne croyez pas cela! Il serait arrivé qu'au bout de trois jours Maurice entrait chez moi pour me dire : Déchire, brûle, anéantis ma lettre. Ma femme est charmante, et je suis le plus heureux des maris.

AMÉLIE.

Permettez-moi de mettre en doute...

GASTON.

Faut-il vous raconter les regrets, le désespoir de mon malheureux ami? Faut-il vous parler de ses sentiments pour vous?

AMÉLIE, *troublée.*

Ses sentiments!...

GASTON.

De la profonde estime qu'il vous porte?

AMÉLIE, *froidement.*

De l'estime?

GASTON.

Vous dirai-je?...

AMÉLIE.

N'ajoutez rien de plus... Je comprends. Oui, M. de Marcy a l'âme généreuse, et serait prêt, je le vois, à réparer l'offense qu'il m'a faite, même au prix de sa liberté. Mais il m'accordera peut-être quelque fierté aussi, et cette fierté, monsieur, m'interdit d'accepter un pareil sacrifice.

GASTON.

Oh! je vous jure que vous interprétez mal ma pensée.

AMÉLIE.

Assez, de grâce! insister davantage serait me blesser... (*Avec gravité.*) A mon tour, monsieur Favenay, laissez-moi vous dire que les événements qui viennent de se passer, en me donnant une précoce expérience, m'ont laissé je ne sais quel découragement, que je ne saurais surmonter pour reprendre des projets désormais impossibles! C'est même là, croyez-moi, le reproche le plus grave que j'adresse à votre ami. M. Mau-

rice ne m'a pas seulement offensée, il m'a atteinte dans ma foi à la vie, au bien, au bonheur; il m'a troublée dans mes plus chères croyances.

GASTON, *à part.*

Pauvre enfant!

AMÉLIE.

Le temps, sans doute, aurait amené cette science amère que chacun, dit-on, doit acquérir. Mais cette œuvre des années eût été graduelle et peut-être insensible. Votre ami a pris moins de ménagements pour me corriger de mes illusions.

GASTON, *à part.*

Mais elle est charmante!

AMÉLIE.

Dieu sait cependant que j'entrais dans la vie en toute confiance. Dieu sait aussi que je voyais dans le mariage, non pas un roman (je ne suis pas romanesque), mais un idéal qu'il ne me semblait pas impossible d'atteindre. Cette confiance qu'ont deux amis l'un dans l'autre, et qui s'accroît par les épreuves mêmes qu'ils traversent, dans leur commune destinée; surtout cette affection profonde, inaltérable, pleine de bonne volonté réciproque et de mutuelle indulgence, tels étaient les sentiments que je demandais au mariage, tel était le rêve que je croyais réalisable. Encore une fois, je me trompais.

GASTON, *avec enthousiasme.*

Ah! ne pensez pas cela. Gardez, gardez précieusement votre sainte confiance. C'est elle qui est la vérité! C'est notre scepticisme qui est le mensonge!

La vengeance d'Amélie. Dessin de Gilbert.

AMÉLIE.

Vous voyez, cependant...

GASTON.

Je vous jure qu'il est encore des cœurs capables de comprendre, d'admirer l'âme la plus pure...

AMÉLIE.

Vous dites, monsieur?

GASTON.

Je dis que ma sœur avait mille fois raison quand, dernièrement encore, elle glorifiait le mariage, quand elle voulait, malgré mes résistances, car je résistais, j'avais la folie de résister... Mais aujourd'hui, je lui dirais : Ma chère sœur... Parce qu'il arrive des circonstances dans la vie... Quand on rencontre tout à coup... Vous comprenez.

AMÉLIE.

Pas du tout.

GASTON.

C'est juste; vous ne pouvez pas comprendre.

AMÉLIE.

Veuillez vous expliquer.

GASTON, *changeant de ton.*

Oh! non, rien, ne me demandez rien en ce moment. Laissez-moi proclamer seulement que la vertu a d'étranges et subites séductions. Laissez-moi plaindre surtout mon pauvre Maurice.

AMÉLIE.

Encore... Votre amitié a des retours, involontaires, je veux le croire, mais qu'une plus longue présence de ma part semblerait encourager. Permettez donc que je

me retire, monsieur, en emportant le souvenir de quelques instants passés dans la compagnie d'un homme loyal, d'un excellent ami. (*Elle lui tend la main, Gaston la serre avec respect.*)

## SCÈNE XVI.

GASTON, *seul.*

Ah! l'adorable enfant! Décidément, le mariage a du bon quand on rencontre sur sa route... Le mariage est la base des sociétés, d'abord. C'est une institution qui vit depuis le commencement du monde, et que nos pères n'ont pas encore trouvé le moyen de remplacer, comme dit le général!... Il est plein de sens, le général.

## SCÈNE XVII.

MAURICE, GASTON.

MAURICE, *à part.*

Il est seul!

GASTON, *sans faire attention à Maurice, qui essaye vainement de parler.*

Le célibataire, après tout, n'a qu'une existence incomplète, une vie qui boite. Il ne pense que d'un côté du cerveau, n'aime... que d'un côté du cœur, et du mauvais, encore!

MAURICE.

Elle me pardonne?

GASTON, *suivant son idée.*

Mais le mal, mon cher, c'est que notre génération semble avoir mis cette vérité en oubli... Elle ne sait ce qu'elle veut, notre génération.

MAURICE.

D'accord, mais...

GASTON, *même jeu.*

C'est que moi, tout le premier... Eh bien, tu vas sourire; mais, malgré mes principes anticonjugaux, bien souvent au bal, oui, au bal, je me suis surpris, triste et comme mécontent de moi-même, en face de ces mères dévouées, qui viennent héroïquement subir une nuit sans sommeil, six heures d'immobilité sur une banquette mal rembourrée, et 40 degrés de chaleur, dans l'unique espoir de marier leur fille. Involontairement entraîné, j'allais saluer la pauvre mère avec plus de respect que de coutume, je m'informais de sa santé avec intérêt... et puis, l'habitude, la lâcheté reprenaient le dessus, et, dans mon égoïsme poli, j'invitais sa fille pour la valse prochaine, mais je ne la demandais pas en mariage.

MAURICE.

Pardon, mais il ne s'agit de rien de tout cela... Tu as vu Mlle Lecomte, tu lui as parlé.

GASTON.

Ah! oui... j'oubliais, Maurice! Tout est fini entre vous.

MAURICE.

Comment!

GASTON.

Je crois pourtant avoir chaleureusement plaidé ta cause. Mais Mlle Amélie a été inexorable.

MAURICE, *s'asseyant découragé.*

Ah!

GASTON.

Oui. Console-toi cependant : si je n'ai pas réussi dans ma tentative, j'ai du moins conçu un projet, une espérance... Mon ami, je veux réparer tes torts.

MAURICE.

Plaît-il?

GASTON.

J'ai trouvé Mlle Lecomte mille fois au-dessus de l'éloge que tu m'en avais fait, et, puisqu'elle est perdue pour toi, je suis décidé à demander sa main.

MAURICE, *se levant.*

Toi!

GASTON.

Ah! pas aujourd'hui, mais plus tard, bien plus tard... dans quinze jours, quand le souvenir de cette pénible journée sera effacé de son esprit.

MAURICE.

Tu ferais cela, toi?

GASTON.

Je te le promets. Ne me remercie pas, elle est adorable! et je sens que je la rendrai heureuse, plus heureuse peut-être que tu ne l'eusses fait toi-même.

MAURICE, *froidement.*

C'est une plaisanterie!

GASTON.

Tu es doué de solides vertus, Maurice, qui constituent la valeur essentielle d'un honnête homme; mais, en y réfléchissant plus mûrement... eh bien! tu étais peut-être dans le vrai lorsque, ce matin, tu te déclarais impropre au mariage.

MAURICE.

Comment! je me déclarais impropre?

GASTON.

Oui, le célibat, disais-tu, convient seul à certains tempéraments... et il est certain que ton caractère est indépendant, vif, fantasque même. Bref, tu as une quantité de petits défauts qui, sans importance dans la libre existence que tu mènes, auraient eu plus de gravité dans la vie à deux.

MAURICE.

Parbleu! si j'ai une quantité de petits défauts, tu te rattrapes sur la qualité, mon cher! Je ne t'en connais qu'un, mais il vaut à lui seul tous ceux dont tu me gratifies si libéralement.

GASTON, *avec bonhomie.*

Lequel, mon bon ami?

MAURICE.

Lequel!... mais tu es un abominable libertin, monsieur l'ingénu! Mais il n'est bruit partout que du scandale de ta conduite! .. mais tu portes jusque dans tes poches les preuves écrites de tes débordements.

GASTON.

Va! le mariage me corrigera.

MAURICE.

Encore! Cette plaisanterie s'est assez prolongée.

GASTON.

Je t'assure que je n'ai jamais été moins plaisant.

MAURICE, *s'animant.*

Ainsi, c'est très-sérieusement que tu penses à épouser Mlle Lecomte?

GASTON.

Très-sérieusement.

MAURICE.

Et c'est à moi que tu viens faire tes confidences! Mais tu n'as donc pas deviné que je l'aime, malheureux?

GASTON.

Toi?

MAURICE.

Mais tu n'as donc pas vu?...

GASTON.

Comment aurais-je pu voir, dans ton cœur indifférent ce matin, cet amour dont tu n'as seulement pas prononcé le nom? J'en appelle à ta bonne foi : m'as-tu dit un mot de cette passion subite? Tu m'as parlé bien haut de regrets, de réparation...

MAURICE.

D'accord; mais, à présent que tu connais mon secret, tu vas renoncer à tes desseins, j'imagine?

GASTON.

Permets...

MAURICE.

Quoi! tu prétendrais m'enlever ma fiancée? J'aurais invité à mon mariage mon meilleur ami, un ami de quinze ans, pour qu'il vînt me supplanter dans le cœur de la femme que j'aime!

GASTON.

Maurice, voilà une mauvaise parole, et que tu regretteras bien certainement.

MAURICE, *sans l'entendre.*

Ah! je m'explique maintenant l'insuccès de tes bons offices. Il n'est pire avocat que celui qui veut perdre sa cause.

GASTON.

Mais tais-toi donc!

MAURICE, *très-exalté.*

Oui, c'est grâce à toi, qui m'as détruit dans l'esprit de cette jeune fille, que je la perds à jamais. Seulement, je prétends que la ruine de mon bonheur ne serve pas de piédestal au tien, et je te défends de l'épouser.

GASTON.

Ah! c'en est trop! Et moi, je te déclare que, dès demain, elle recevra ma demande.

MAURICE, *menaçant.*

Malheureux! (*Amélie entre par le fond sans être vue.*)

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMÉLIE, inaperçue.

AMÉLIE, *à part.*

Quel est ce bruit?

GASTON, *froidement.*

Pas un mot de plus.

MAURICE.

Une provocation! Parbleu! j'aime mieux cela!

GASTON.

Tiens, tu es fou!... Il est clair que, si tu aimes M^lle^ Lecomte, je ne serai jamais ton rival.

MAURICE, *tombant comme anéanti dans un fauteuil.*

Pardonne-moi, Gaston : j'avais le délire; j'ai rêvé trahison, vengeance, je ne sais plus... Eh bien, oui, je l'aime! Je l'aime éperdûment!

AMÉLIE, *vivement.*

O mon Dieu!

GASTON.

Qui est là? (*Apercevant Amélie.*) Maurice, regarde.

MAURICE, *se levant.*

Vous, mademoiselle, vous! De grâce, daignez m'entendre.

AMÉLIE, *très-troublée.*

Il me semble, monsieur, que nous n'avons plus rien à nous dire.

MAURICE.

Ah! rassurez-vous, je ne vous adresserai ni prières ni supplications inutiles; nos destinées sont à jamais séparées, je le sais, et l'heure qui s'écoule est la dernière, sans doute, où je vous verrai. Laissez-moi donc vous demander ardemment pardon de l'insulte que je vous ai faite; laissez-moi vous dire... (*En ce moment la porte du fond s'ouvre.*)

AMÉLIE.

On vient de ce côté, monsieur.

## SCÈNE XIX.

MAURICE, GASTON, MADAME DEBRAY, DE MARCY, AMÉLIE, LE NOTAIRE, DOMINIQUE, INVITÉS.

MADAME DEBRAY, *aux invités.*

Veuillez entrer, messieurs. (*Le notaire s'assied près de la table.*)

GASTON.

Ah çà! que va-t-il se passer? Je ne comprends plus, moi!

MAURICE, *bas à Gaston, avec désespoir.*

Tout est fini, Gaston!

DE MARCY, *au notaire.*

Monsieur, toutes les clauses du contrat sont depuis longtemps arrêtées; nous n'avons plus, je pense, qu'à le signer.

LE NOTAIRE.

Oui, général. (*Il présente une plume à M. de Marcy, qui la donne à Maurice.*)

DE MARCY.

Signez, Maurice... (*Maurice signe et rend la plume à son père, qui la présente à Amélie.*) A vous, mademoiselle... (*Amélie s'approche lentement de la table sur laquelle est déposé le contrat, et le signe.*)

MAURICE.

Ah! mon Dieu! (*Il se jette dans les bras de M. de Marcy.*) Mon père! (*Gaston vient lui serrer la main.*) Gaston!

MADAME DEBRAY, *bas à Amélie.*

Qu'as-tu fait, malheureuse enfant?

AMÉLIE, *timidement.*

J'ai signé, ma tante.

MADAME DEBRAY.

Mais ce n'est pas là ce dont nous étions convenus!...

AMÉLIE.

Ma bonne tante, je vous assure que M. Maurice vaut mieux que nous ne pensions!... Et puis...

MADAME DEBRAY.

Et puis quoi?...

AMÉLIE.

Il m'aime!

MAURICE, *qui s'est approché d'Amélie et lui a pris la main.*

Vous êtes un ange!

GASTON, *avec une émotion comique.*

Très-gentil! très-gentil! (*Bas, à M. de Marcy.*) Ne m'avez-vous pas offert de me trouver une femme, général?

DE MARCY.

Ah bah!...

GASTON.

Le mariage est la plus belle des institutions.

E. VERCONSIN.

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

### XII. — L'ÉVASION.

Amour sacré de la liberté, inspire-moi !...

Fuir était devenu un vrai cauchemar la nuit, une idée fixe le jour. Fuir... mais comment ?

Je tournais dans ma prison de cristal comme pour y chercher une issue, alors que je savais mieux que personne qu'elle était hermétiquement close.

La réflexion vint avec la fatigue des jambes. Que faut-il pour fuir? Sortir. Pour sortir? Être à portée d'enjamber le bord du compotier. Pour être à portée du bord? Il faut y monter. Pour y monter? Il faut se construire une échelle ou un chemin... Je le construirai !

Une fois ma résolution prise, je travaillai avec cette ardeur patiente, cette ténacité contenue qui font la force du prisonnier. Je ne pouvais plus, raisonnablement, compter sur un oubli, sur une inadvertance semblable à celle qui m'avait permis, sur le vaisseau, de ne pas mourir de faim. On n'a pas deux fois une pareille chance ! Et, d'ailleurs, le capitaine dans une de ses visites à bord avait examiné son compotier pour s'assurer de mon identité et, ayant trouvé le couvercle mal fermé, avait tout deviné.

Pour éviter une seconde escapade, toutes les fois qu'il ouvrait la porte pour me donner des provisions, il prenait bien soin de remettre le couvercle dans sa rainure. Comment donc faire ?

Je ne pouvais lui échapper que par surprise, au moment où il enlèverait le couvercle. Mais, évidemment, il fallait, avant tout, lui donner confiance.

A partir de ce moment, je fus résolu. Tout ce que je pus rassembler de débris de fruits, de sable, fut par moi soigneusement cimenté, attaché l'un à l'autre. J'eus bien du mal. Je n'étais pas fait pour cette besogne d'esclave, moi, un soldat ! Mais la nécessité a courbé d'aussi grands cœurs que le mien sous son joug ! Cette pensée me soutenait ; aussi, je travaillais avec courage. Urbain semblait marcher au-devant de mes désirs, en m'apportant certaines noix du pays dont les fruits me causaient un grand plaisir. Les coquilles s'accumulaient dans ma prison : le capitaine, un jour, voulut en retirer une partie. Je m'y attendais. Il vit qu'elles étaient cimentées entre elles, cela l'intrigua longtemps ; il chercha à comprendre quel était mon but, puis, curieux de voir ce que je ferais, il referma le bocal d'un air satisfait.

Je respirai allégrement... De ce jour j'entrevis la délivrance !...

Peu à peu mon échelle s'élevait sous la forme d'une sorte de talus très-abrupt et rempli de cavités, ménagées avec beaucoup de soin par moi, pour former des marches ou échelons. J'atteignis bientôt les bords du vase, et déjà j'avais monté et descendu plusieurs fois mon escalier par la courbe choisie... J'étais sûr de ne pas me tromper.

Ce n'était pas tout encore. Il fallait inspirer au bon Urbain la sécurité la plus absolue. Pour cela, toutes les fois qu'il approchait de ma table, je sortais ostensiblement de ma fortification et m'avançais vers lui sur un endroit saillant, où je demeurais absolument immobile. L'excellent homme crut bientôt que je venais ainsi au-devant de lui par amitié, il me comblait de friandises. Moi, je mangeais le moins possible pour ne pas m'alourdir, j'avais besoin de toute mon énergie.

Un matin je me crus assez sûr de moi-même pour tenter une dernière et suprême épreuve : voir la porte ouverte et ne pas fuir !

Il me fallait rendre mon maître absolument confiant. Il enleva le couvercle et fut un peu étonné de me trouver immobile tout en haut de ma construction, au bord du verre. Un moment il fut sur le point de replacer précipitamment le couvercle, mais je ne bougeai point... il reprit confiance.

Urbain me donna du sucre, un peu de miel dans une coquille de noix, quelques fibres de viande, puis il referma le couvercle.

Pendant ce temps, jouant toujours mon rôle, je ne me hâtai point de quitter mon poste au bord du verre, pour bien montrer à mon geôlier que tout endroit m'était indifférent, et que l'amitié seule me retiendrait bien près de lui. Il le crut... Deux fois, trois fois, il me trouva au faîte de mon rocher factice et laissa longtemps le couvercle sur la table, tandis qu'il me contemplait et s'efforçait de comprendre quel pouvait avoir été le but de ces travaux gigantesques.

A travers les parois transparentes de ma prison, j'avais soigneusement étudié la topographie des alentours, car désormais elle était d'une haute importance pour la réussite de mon projet. Au moment où je tomberai en m'élançant du haut de la tour, Urbain portera précipitamment la main vers moi pour me reprendre, c'est évident... Si je ne suis pas mort ou blessé, il faut déjouer ce premier danger. Je ne puis le faire qu'en me jetant brusquement derrière le pied du compotier. Urbain ne me poursuivra pas de la main gauche, il ne sait pas s'en servir... On dirait que c'est la mode, chez les hommes, de sacrifier une main et presque tout un côté du corps par immobilisation !... Ah ! si mon geôlier venait toujours m'ouvrir en se plaçant du même côté de la table, j'aurais construit mon promontoire à sa gauche ; mais il vient tantôt — comme il le dit — à tribord, tantôt à bâbord. Enfin, s'il vient par tribord, je suis à sa gauche, le bocal le gêne pour me saisir... j'ai des chances.

Une fois manqué, je me cache.

Où?... Je n'en sais rien, mais quelque part, n'importe où... Il faut que je disparaisse, ne fût-ce que cinq minutes... Il faut qu'Urbain me perde de vue, puis, tout à coup, je repartirai au grand galop dans la direction de la fenêtre, à ma droite, gagnant la porte, qu'il laisse ordinairement ouverte. De là, l'escalier ; de là... O bonheur ! je suis sauvé !

Tout se passa comme je l'avais prévu.

Mon cher capitaine y aida de tout son pouvoir en m'abordant à tribord. Je lui glissai comme un éclair

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

entre les doigts, qu'il avança beaucoup trop tard. J'avais eu le temps de reprendre mes sens après une terrible chute... Pas de membres cassés, des contusions douloureuses seulement. Sans perdre un instant, je me traînai sous des bibelots qui formaient un fouillis sur son bureau. Là, je compris immédiatement que j'étais presque en sûreté.

Tandis qu'il déplaçait tous ces objets avec précaution, l'un après l'autre, de peur de me blesser, je me reposai, je repris des forces et, m'esquivant derrière les objets, j'arrivai au bord de la table sans qu'il m'eût aperçu... il regardait ailleurs... et moi, je ne faisais aucun bruit. Je gagnai le sol par un pied de la table.

J'étais dans l'escalier, qu'il cherchait encore sur son bureau. O bonheur ineffable, j'étais libre !...

J'avais une telle peur d'être repris que, d'une traite, je sortis même du jardin, me jetant dans la campagne, et entrai dans un bois voisin.

Ce bois, je l'ai appris depuis, n'était que l'entrée d'une véritable forêt vierge s'étendant à des distances énormes dans l'intérieur du pays. J'aurais pu y marcher des années sans jamais en trouver la fin.

J'ai bien vu des pays, mais jamais, depuis ce jour, je ne me suis trouvé au milieu d'une telle quantité d'espèces de mes semblables ! Il en grouillait de tous côtés, et toutes n'étaient point d'une rencontre agréable. Comme je ne suis pas moi-même très-patient, je me rappelai mon surnom d'*Hercule*, et distribuai à droite et à gauche quelques coups de dent bien appliqués qui me valurent un repos relatif.

Ce qui me surprenait au plus haut point, c'était la grosseur de fruits singuliers que semblaient produire certains buissons évidemment trop faibles pour les supporter sur une de leurs branches. De deux choses l'une : ou il fallait que ce fruit globulaire fût d'une excessive légèreté, ou il devait être supporté par plusieurs branches à la fois. J'étais arrêté, le nez en l'air, cherchant à me rendre compte de cette bizarrerie, quand une voix retentit à côté de moi et me dit :

— Camarade, vous bayez aux corneilles ? Faites attention, ce n'est pas sain dans ce pays-ci.

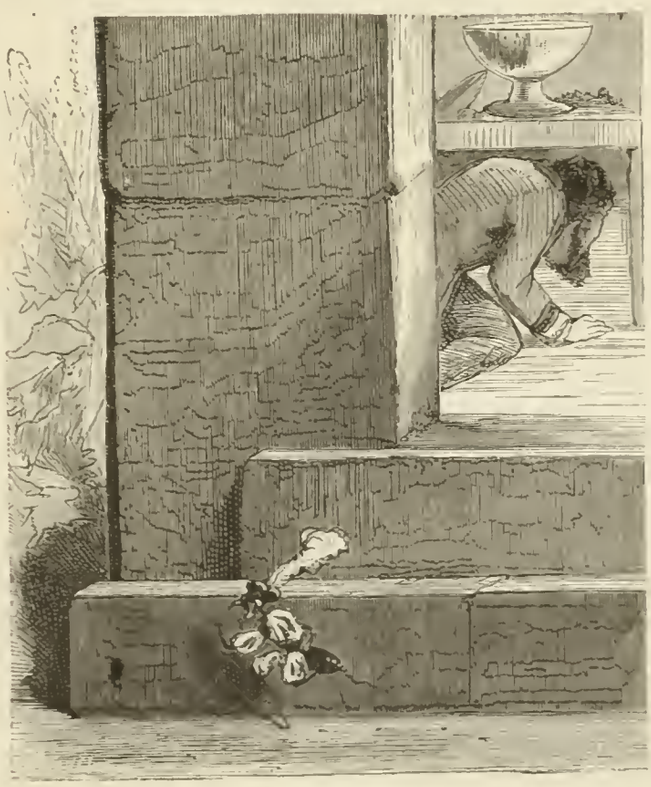
Je tournai les yeux vers mon avertisseur charitable : c'était une fourmi comme moi, mais armée de deux épines pointues, relevées, qui lui donnaient une singulière figure.

— Merci, camarade, lui dis-je.

— Que regardez-vous aussi attentivement là-haut ?

— Ces fruits singuliers qui pendent.

— Ça, des fruits ?... Vous êtes donc étranger à ce pays, que vous ne connaissez pas les nids de plusieurs de nos pareilles ?



L'évasion. Dessin de Mesnel.

— Oui, je vous l'avoue. Je suis né bien loin d'ici.

— Bah !... Vous avez l'air d'une bonne créature... Venez avec moi, je vous présenterai à mes amis, et, du moins pour cette nuit, vous ne manquerez pas de gîte, ce qui est dangereux, croyez-moi, dans les forêts vierges.

— Merci, cousine... Par où passe-t-on ?

— Suivez-moi, et faites attention de ne pas vous casser le cou !

Elle marcha devant moi dans un sentier à peine frayé et se dirigea vers un buisson sous lequel elle passa ; puis, trouvant un pied de liane inclinée et à écorce rugueuse, elle s'avança là-dessus avec autant de confiance que si elle eût marché sur un pont solide, tandis que la liane se balançait sous nos pieds comme une escarpolette. Je la suivais de mon mieux, mais à distance, car j'avais toujours peur, quand elle se retournait brusquement pour me parler ou voir si je venais, de recevoir ses épines dans les flancs.

Nous montâmes ainsi à une hauteur effrayante : au moins à cinq mètres du sol. Ce beau chemin nous amena à la porte d'un de ces nids que, d'en bas, je prenais pour des fruits, et qui étaient des globes composés avec les filaments soyeux enveloppant le péricarpe des fruits du cotonnier, un bel arbre que les savants ont nommé le *Bombax ceiba*. A première vue, le nid de mon amie ressemblait à de l'amadou de mon pays : c'était aussi doux et aussi moelleux que la chair du champignon lorsqu'elle est préparée par les hommes.

Je fus parfaitement reçu par les compagnons de ma *Double-Epine* ; malheureusement la place n'était pas grande dans leur nid, et, à chaque instant, je recevais des atteintes de leurs piquants, lesquelles ne me faisaient pas toujours rire et menaçaient de me rendre semblable à une écumoire dans un avenir très-prochain. Enfin, je réussis à me blottir dans un coin et j'y passai la nuit dans la plus agréable tranquillité.

Dès le jour, mon amie m'éveilla et m'emmena avec elle à la découverte. Le premier objet que j'aperçus fut, sur un grand arbre en face de nous, un énorme tonneau placé entre les grosses branches, mais beaucoup plus haut que nous.

— Qu'est-ce encore cela ? demandai-je à ma compagne.

— C'est le nid d'une espèce de notre grande famille, dont les individus sont aussi nombreux que les étoiles du ciel.

— Comme chez nous !

— Regardez encore autour de nous, vous allez apercevoir d'autres nids aussi bien faits que les nôtres.

Tenez, là-bas, vers le milieu de ce palmier, sur les épines, voici deux espèces différentes. Les hommes ont appelé l'une la *fourmi de Kirby* (*Myrmica Kirbii*), du nom de celui qui l'a distinguée le premier, et la seconde, *Formica merdicola*, en français, *fourmi bâtissant d'excréments*.

— Oh !...

— Mon cher, c'est la vérité. Toutes deux, entendez-vous bien, construisent, avec des excréments d'herbivores, ces boules que vous voyez accrochées aux arbres. Elles choisissent ces matières parce que ce sont, en quelque sorte, de véritables hachis de tiges d'herbes, amollies par la digestion, et parce qu'elles ont les mâchoires trop faibles pour couper les matériaux qui leur seraient nécessaires. Vous voyez, elles emploient le crottin du cheval ; leur nid est tout près du sol. Vous en verrez d'autres qu'elles bâtissent sur les tiges des roseaux avec la même matière. C'est leur goût, soit !

Nous étions arrivés au sol sur ces entrefaites, et mon amie me conduisit à certains fruits très-succulents tombés sous l'arbre qui les produisait.

En passant, je vis, dans le voisinage, des espèces sans queue, des sortes d'éponges, de... je ne sais quoi, de champignons posées sur le sol, au milieu des feuilles sèches.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à ma compagne.

— C'est encore le nid d'une de nos cousines, et, qui plus est, d'une espèce qui, comme moi, porte deux épines aiguës.

— Merci, fis-je en moi-même, voilà un voisinage bien agréable...

Puis :

— Vraiment, dis-je tout haut pour la faire causer.

— Oui. Celle-ci se nomme la *Polyrachis bispinosa*, et certainement rien ne ressemble moins à une fourmilière que le nid qu'elle fait.

— C'est vrai ! Si les éponges poussaient dans les bois, j'affirmerais que nous en avons là deux ou trois spécimens de différentes grosseurs sous les yeux ! Cependant, d'après mes souvenirs, à moi qui viens d'outre-mer, cela ressemble davantage à une sorte de champignon sans pied appelé la *vesse-de-loup* (*Lycoperdon utriformis*). Celui-ci paraîtrait, il est vrai, énorme, mais à moitié délabré.

— Remarquez que leur nid est construit avec la même matière que le nôtre et ressemble à ce que vous appelez de l'*amadou*, parce qu'il est bâti avec les filaments du bombax.

— Mais, j'ai entendu dire à mon capitaine de vaisseau que les fils du bombax ou cotonnier sont si courts, que les hommes ne peuvent les filer seuls, et c'est dommage, parce que ces fils sont très-bons.

— C'est très-doux et très-soyeux.

— Où est cette fourmi *Polyrachis* ?

— Tenez ! la voilà qui passe ! Voyez-vous comme elle est noire, et comme tout son corps est bosselé de protubérances ? comme de chaque côté du thorax sortent des épines longues et aiguës ? C'est un bien joli animal !...

— Pas si joli que vous voulez bien le dire !

— Mais si, vraiment !

— Soit ! vous êtes un peu là-dessus comme le renard qui a la queue coupée...

— Hein ?

— Ne faites pas attention ! c'est une réminiscence d'un bonhomme de chez nous.

— A la bonne heure !

— Qu'est-ce encore que cette boule ? On dirait des cheveux ?...

— C'est encore le nid d'une fourmi. Celle-ci a été nommée *Formica molestans*, parce que sa morsure est très-pénible pour les grands animaux comme l'homme. Elle construit les nids que vous voyez avec des sortes de crins, des fils végétaux extrêmement fins qu'elle sait cueillir sur une foule de plantes que je ne connais pas.

### XIII. — LA FORÊT QUI MARCHE.

— Vous m'intéressez vivement, dis-je à mon amie Double-Épine ; plus je vais, plus je comprends et j'apprécie ce que j'ai entendu dire à une vieille reine de chez nous : *Le monde appartient aux fourmis !*...

— Votre vieille reine avait raison, reprit ma voisine en se rengorgeant, et nous sommes, sans contredit, le premier peuple de la terre, non-seulement par le nombre, mais par l'intelligence et les mœurs. Puisque vous vous intéressez aux mœurs de nos pareilles, mon cher, je vous propose d'aller, à quelque distance d'ici, visiter les travaux admirables des *Saüba*.

— Allons, je suis prêt !

— Non, voisin, pas aujourd'hui. Le temps nous manquerait pour visiter leurs travaux, qui sont immenses. Nous n'aurons pas trop, demain, de toute notre journée pour cela.

— A demain donc !

Je me cachai dans un coin sombre, sous des racines, afin de passer une nuit sans accident. Hélas ! je ne dormis guère. Ce fut, dès que l'obscurité eut envahi la forêt vierge, un concert, ou plutôt un charivari de cris, de bruits, à faire trembler les plus braves. Certes, je ne suis pas poltron, et cependant les cris vinrent quelquefois si près de ma retraite, j'entendais fouiller les feuilles si près de moi, que la frayeur me tint éveillé. Au matin, le tapage cessa peu à peu ; puis, tout à coup, sans transition aucune, sans crépuscule, comme dans notre belle France, le jour se fit et le soleil inonda la terre de ses rayons.

Double-Épine parut, me cherchant du regard.

— D'où venez-vous ? lui demandai-je.

— De mon nid. Pourquoi me faites-vous cette question ?

Je lui racontai mon aventure.

— Enfin, dit-il en riant, vous en avez été quitte pour une belle peur ! Tout est bien qui finit bien. Cependant je ne vous conseille pas de vous exposer ainsi une seconde fois, car le nombre des êtres qui nous attaquent est énorme... Vous ne vous en doutez pas, et c'est un vrai miracle qu'ils ne vous aient pas trouvé. Il faut croire que votre odeur leur est inconnue et, par suite, étrangère... Elle vous a servi de sauvegarde. Cependant, il ne faudrait pas trop vous y fier !

— Soyez tranquille, cher ami, je ne m'y fierai plus. Brrrou !... j'en ai froid dans le dos !

— Faisons notre déjeuner et partons, si vous le voulez bien.

— Je ne demande pas mieux.

Nous nous régalâmes des délicieux fruits qui gisaient autour de nous et nous nous mîmes en route.

Double-Épine marchait comme un Basque, j'avais beaucoup de peine à la suivre au milieu des obstacles qui me barraient le chemin à chaque pas. Ses épines

lui servaient beaucoup en écartant les herbes et brindilles sur son passage. J'en compris alors la haute utilité, dans ces fourrés dont les bois les plus épais de notre Europe ne peuvent donner une idée.

Enfin, après avoir longtemps marché, nous arrivons à une clairière immense au milieu de laquelle s'élève une sorte de colline ou de dôme de soixante centimètres de hauteur, allant en mourant de tous les côtés... Plus de cent cinquante hauteurs de fourmi d'élévation! Quel édifice!... Et quel peuple en construit de semblables?... A mesure que nous approchions, le sol se couvrait de fourmis, et c'était, autour de nous, un mouvement admirable. Il y avait là des milliers et des milliers de créatures grouillant comme dans nos fourmilières.

— Attention! me dit Double-Epine, nous avons la chance d'assister au retour d'une expédition qui, très-probablement, a couché sur le lieu de ses exploits. D'après la direction de la colonne, je pense qu'elle arrive de l'un des jardins de la banlieue, car nous ne sommes pas, ici, très-avant dans la forêt.

Alors, je montai avec elle sur un tronc d'arbre et je vis un spectacle aussi extraordinaire qu'inexplicable pour moi. Chaque fourmi — et elles étaient une myriade! — marchait bravement, tenant dans ses mandibules, par la queue, une feuille verte de trois ou quatre centimètres de diamètre!

Ces milliers de feuilles animées, marchant doucement et d'un mouvement continu, égal, et cachant les fourmis qui étaient dessous et les tenaient au-dessus de leurs têtes comme un parasol, présentaient l'aspect le plus singulier que l'on puisse imaginer. On aurait dit un immense tapis vert-luisant. Je me retournai vers Double-Epine pour l'interroger, lorsqu'il me prévint.

— Telles que vous voyez ces fourmis, elles sont si nombreuses que, en certaines contrées de ce pays, elles chassent les habitants. Aucun moyen n'est capable de les repousser ou de les détourner; vous le comprendrez tout à l'heure, quand vous aurez visité leur forteresse. En ce moment, il me semble évident qu'elles ont dû dévaster une plantation d'orangers dont elles rapportent chacune une feuille. Demain, elles attaqueront de même une plantation de caféiers, et il n'en restera rien; les arbres, ainsi dénudés, voient leur végétation nécessairement arrêtée brusquement et, quelque fertile que soit le pays, le plus souvent ils meurent.

— Et qu'est-ce qu'elles font de ces feuilles?

— Mon cher ami, elles s'en servent pour couvrir le dôme de leurs bâtisses et empêcher que des parcelles de terre ne tombent à l'intérieur. Ce que vous voyez, ce sont des plafonds admirables qu'elles emportent, par parties, pour les rassembler ensuite comme des écailles en les taillant de grandeur convenable.

— Il en faut donc beaucoup?

— Vous allez en juger. D'après mes évaluations, je crois que la colline ou le dôme qui occupe le milieu de la clairière a bien douze à treize mètres de diamètre.

— Vous dites?...

— Je répète : plus d'une douzaine de mètres de diamètre, et vous avez estimé sa hauteur à soixante centimètres. Avouez, vous qui connaissez les hommes, que leurs plus puissants efforts en bâtisse sont vraiment bien insignifiants si vous les comparez à la taille des architectes.

— C'est vrai, mais comment ceux-ci font-ils?

— Ah! jeune étranger, c'est là le grand secret! Tout provient de la division du travail, érigée en loi que personne ne transgresse! Ces guerriers, que vous voyez passer et qui viennent de recueillir et de chercher les feuilles, ne les placeront pas; ils se contenteront de les jeter sur le sol, laissant à des relais de travailleurs spéciaux le soin de les placer dans un ordre convenable. Ceux-ci s'en saisissent, les arrangent, puis une autre escouade vient les couvrir de petites pelotes de terre, et cela tellement vite, qu'en très-peu de temps les feuilles sont cachées sous cet endroit, et solidement attachées.

— Cette construction me rappelle celle des Termites!

— Avec cette différence capitale, que le travail est inverse...

— Comment cela?

— Sans doute, les Termites bâtissent beaucoup plus sur le sol qu'ils ne creusent. La Saüba, au contraire, fouit beaucoup plus qu'elle ne bâtit. Ce que vous voyez saillir ici n'est qu'une très-faible partie des travaux énormes qui ont été accomplis au-dessous... Vous les visiterez!

— Comment appelle-t-on cette fourmi en langage savant?

— *Ecodome cephalotes.*

— Ah!...

— Souvent, en langage vulgaire, on lui donne le nom de *Fourmi parasol.* En patois des sauvages du pays, on dit : *Coushie.* La population de chaque phalanstère est divisée en trois castes d'habitants parfaitement distinctes : les *Ailés*, les *Grosses-Têtes* ou *sol tats*, car on les appelle souvent ainsi, et les *Travailleurs* ordinaires. Selon moi, les Grosses-Têtes doivent se subdiviser en deux classes encore : les *Têtes douces* et les *Têtes rudes*; les premiers portant un casque corné, transparent, poli, tandis que les têtes des seconds sont opaques et couvertes de poils.

— Et que font ces Grosses-Têtes?...

— Jamais elles ne travaillent ostensiblement. Elles surveillent les ouvriers, surtout les Têtes polies, qui ne font rien par elles-mêmes, et se promènent auprès des autres.

— Ce sont des soldats, tout comme chez les Termites, fis-je; je connais ça!...

— Mon cher ami, vous ne connaissez rien du tout! Elles n'ont même pas d'aiguillon! Bien plus, si on les taquine, elles ne semblent pas s'en inquiéter ni s'en apercevoir.

— Ce n'est pas possible!...

— Cela est ainsi. Mais il y a plus et mieux encore, car la variété des *Têtes polies* a certainement un emploi encore bien plus difficile à deviner. Voici ce que j'ai vu. Si nous coupions, comme je l'ai vu faire à des hommes explorateurs, il y a quelque temps, la tête d'une de ces buttes que nous voyons fraîchement bâties et garnies d'une couverture des feuilles que nous connaissons, nous trouverions, au-dessous, un large puits cylindrique s'étendant à plus de soixante centimètres de profondeur. Si nous y enfonçons une baguette d'au moins un mètre cinquante centimètres, nous pourrons la faire entrer dans des galeries latérales sans en rencontrer l'extrémité; mais, alors, les manifestations des habitants se prononceront. Un certain nombre d'individus colossaux arrivent tout armés le long des parois polies du puits. Ce sont des *Têtes rudes*. Leur front est couvert de poils; ils ont, au milieu, un petit ocelle ou œil simple tout à fait différent, comme

structure, des yeux que nous portons tous des deux côtés de notre tête.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Je le crois bien ! Non-seulement cet œil frontal n'existe pas chez les autres ouvriers saüba, mais il ne se trouve chez aucune autre espèce de fourmi connue ! Rien n'est plus frappant, comme spectacle, que de voir ces étranges créatures émergeant lentement, semblables à des spectres, de l'obscurité du puits, et apparaissant au jour comme les cyclopes de la fable homérique.

— Peste ! Double-Épine, mon amie, mais vous avez des lettres !...

— Ne vous en déplaise ! j'ai été élevé au collége des Pères jésuites de Para et je ne suis devenue campagnarde que par une suite de malheurs dont la bizarrerie égale l'intensité !...

— Je vous plains beaucoup. Oui, beaucoup ! mais... nos *Grosses-Têtes ?*

— Vos *Grosses-Têtes* crépues ont cela d'inexplicable pour moi, qu'on ne les voit *jamais* que dans les circonstances que je viens de vous raconter. Quelles peuvent être leurs fonctions spéciales ? Jamais elles ne sortent. Sont-elles destinées à être les gardes du corps de la reine ? Sont-ce, en plus modeste emploi, de simples sergents de ville ? des surveillants de la voirie publique ?... Tout est possible chez un peuple aussi avancé ! Il ne faudrait pas croire, pauvre fourmi française, que les rues ou galeries souterraines de nos

Une forêt qui marche. Dessin de Mesnel.

peuples américains ressemblent aux mesquines taupinières que vous édifiez ! Elles sont si vastes, ici, elles sont si compliquées, que les explorateurs dont je vous ai parlé, et dont j'ai suivi tous les travaux par curiosité, ont renoncé à les explorer complétement. Ils y auraient usé leur vie !

— Vous plaisantez ?...

— Si peu, que je les ai vus souffler de la fumée de soufre dans une fourmilière semblable à celle-ci, et que nous avons suivi la fumée sortant à soixante-dix mètres de distance.

— Savez-vous, chère Double-Épine, comment sont les Saüba ailées ?

— Oui, mais vous ne les verrez pas maintenant. Elles ne sortent de la fourmilière qu'en janvier et février. Elles sont tout à fait différentes des ouvriers et des soldats ; leur corps rond les fait ressembler beaucoup à des abeilles ; leur couleur est plus foncée. Elles sortent par légions de la fourmilière, et, parmi cette légion, quelques rares individus seulement survivent à la fin du jour, car les oiseaux des environs se sont donné rendez-vous pour attaquer et dévorer les membres de cette colonie ailée, ainsi que tous les animaux insectivores du pays.

Quant à la mère-femelle, *la Reine*, si vous voulez, elle ressemble beaucoup à une reine de Termites. Vous ne pourrez la voir, ma chère, car elle ne quitte jamais sa case à l'intérieur, la mieux défendue de la fourmilière, et ce n'est pas chose aisée de la trouver.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# ÉTUDES MORALES.

## L'IRLANDAISE [1].

Le glen du diable. Dessin de F. Lix.

I

L'Irlande a reçu de ses poëtes toutes sortes de charmants surnoms : c'est la verte Erin... c'est l'île d'émeraude. . l'île des saints... l'île des fées...

Firtz flower of the earth,
Firtz gem of the sea.

(La première fleur de la terre, la première perle de l'Océan.)

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

A cet intérêt pittoresque, ajoutons celui qu'inspirent ses malheurs, et vous reconnaîtrez avec nous que c'est un merveilleux théâtre pour de romanesques aventures.

Tel paraissait être le sentiment d'un jeune voyageur qui, débarqué ce même jour à Kingstown, avait pris immédiatement le railway et venait de s'arrêter à la petite station de ***.

Ces trois étoiles nécessitent une parenthèse (l'honorable gentleman de qui nous tenons cette histoire n'autorise sa publicité que sous des noms de fantaisie, même ceux des localités ; nos paysages et nos portraits n'en seront pas moins d'après nature).

Ceci posé, revenons à notre voyageur :

Il n'a pas vingt-cinq ans, sa physionomie ouverte respire la franchise. Une certaine crânerie d'allures, la vivacité narquoise de son regard, ses étonnements, son *dépaysement*, tout révèle un étranger... surtout à l'Angleterre. Un Anglais, en Irlande, aurait eu l'air d'être chez lui.

Au sortir de la gare, il avait examiné les groupes et les voitures attendant l'arrivée du train. Puis, avec le geste désappointé de quelqu'un qui ne rencontre pas ce qu'il espérait, on le vit se diriger vers un bouquet d'acacias d'où jaillissait une fontaine, y rafraîchir son front, ses mains, et, les réunissant en forme de coupe sous le filet d'eau pure, étancher sa soif. C'était en plein juillet et, bien qu'au déclin du jour, par une accablante chaleur.

Assis à l'ombre sur sa mince valise, l'inconnu, sans trop d'impatience, regardait aux alentours.

Les divers véhicules, plus ou moins remplis de voyageurs, s'éloignèrent ; les piétons aussi ; aussi les employés. Un seul personnage resta, bravant le soleil sous des guenilles dont partout ailleurs on se fût scandalisé. La sellette qu'il portait en bandoulière indiquait sa profession. Sa mine famélique était celle d'un gavroche irlandais.

Rebuté par ses compatriotes, il se rapproche de l'étranger, son dernier espoir, et le saluant de ce beau compliment :

— Longue vie à Votre Honneur, lui dit-il ; Votre Honneur souhaiterait peut-être un coup de brosse ?...

— Non... mais un renseignement... Quel jour sommes-nous de la semaine ?

Cette bizarre question venait d'être formulée en français.

— Plaît-il ? fit le décrotteur, qui n'avait pas compris.

Le jeune homme, après un sourire, traduisit sa demande en anglais fort passable ; il obtint cette réponse :

— Vendredi, un jour maigre... Hélas ! ils le sont tous pour le pauvre Turnip !

Dès le premier mot, l'inconnu, commençant un monologue, s'était écrié :

— Tout s'explique ! j'avais écrit samedi !... Au diable ces longs trajets qui nous brouillent ainsi le calendrier ! Voilà ce que c'est que d'avoir voyagé si vite ! J'avais une telle impatience de les revoir, de les embrasser... Comment faire à présent ? Attendre jusqu'à demain... Non pas ! Je les surprendrai... Quelle fête !

Et, rien qu'à l'idée qu'il s'en représentait d'avance, une vive et joyeuse émotion brilla dans ses yeux.

Il s'était redressé. Tout en cherchant un penny pour Turnip, il lui demanda la route conduisant au domaine de lord Warwick.

— Och ! répondit l'Irlandais en débutant par une des exclamations qui caractérisent son idiome, c'est à plus de dix milles vers le sud ! Votre Honneur aurait dû prendre la diligence... Je pourrais encore lui procurer un *jaunting-car*.

— Quelque carriole, n'est-ce pas ? Merci ! J'irai plus lestement avec mes jambes !

— Arrah ! mais alors il faut un guide... et me voici ! Je connais un chemin plus court, par les bois... et nous arriverons, je l'espère, avant la nuit... avant l'orage !

Turnip venait de désigner un nuage noir qui montait à l'horizon.

— En route ! s'écria le voyageur. Ton offre est acceptée... prends ma valise.

Le *paddy* courut remiser sa sellette à la gare et revint en toute hâte vers le fardeau, guère plus lourd, qui la remplacerait.

— Mais, observa-t-il, le domaine est grand comme un de nos royaumes du temps jadis. Est-ce au château qu'il faut conduire Votre Honneur ?

— Non, lui fut-il répondu, c'est à la ferme de Primerose.

— Hillo !... chez ces Français...

A la grimace de son guide, l'étranger crut pressentir une malveillance, une jalousie, dont l'expression le blesserait peut-être. Aussi ne lui permit-il pas d'achever.

— Attention ! galopin ! et si tu sais lire, regarde un peu l'inscription de mon portemanteau... là .. tout juste à portée de ton œil... Eh bien, que vois-tu ?

Le pauvre hère, tout penaud de l'algarade, épela ces deux mots :

MARTIAL LEHOUX.

— C'est mon nom, expliqua celui-ci. Au-dessous, mes qualités : *sergent au quatrième bataillon des chasseurs à pied*. Comprends-tu ?... Armée française ! Par ainsi, rien d'irrespectueux pour la France, ou sinon...

A son tour, l'Irlandais l'interrompit. Avec l'expansive mobilité de caractère, avec l'enthousiasme réel ou factice des gens de sa nation, il se récria :

— Hillo hou ! Mais nous l'aimons tous, votre France ! Brave France ! bonne France ! gaie France ! Vive la France !...

— A la bonne heure ! conclut Martial Lehoux, je te garde, Turnip... En avant, marche !

Et, précédé de son burlesque guide, qui gambadait ainsi qu'un chien joyeux de partir avec son maître, il emboîta le pas derrière lui.

## II

Bien que mon sergent eût quitté l'uniforme, c'était encore le type du chasseur à pied : un de ces petits hommes agiles et musclés, larges d'épaules, minces de taille, à l'air hardi, aux vives allures, et qui, même hors du rang, semblent marcher au pas de charge. Rappelez-vous certains tableaux de Protais, vous y retrouverez Martial Lehoux.

Au sommet d'un premier coteau, d'où le regard embrassait une vaste perspective, il s'écria, sous le charme du souvenir plus encore que de l'admiration :

— Un beau pays !... et qui me rappelle nos chers environs d'Arras !

En effet, le site ressemblait à certains paysages de l'Artois. Des mamelons verdoyants, beaucoup d'arbres et beaucoup d'eau, des tourbières, des houblonnières,

des prairies et des champs de *shamrock*, ce trèfle d'Irlande.

Mais la dissemblance s'accusait à l'horizon par des montagnes, vers lesquelles se dirigeait la route.

On traversa bientôt un village, ou plutôt un amas de huttes construites en terre comme celles des Peaux-Rouges. Quelques-unes n'avaient plus de toit ; d'autres tombaient en ruine, ou du moins présentaient de notables brèches.

— Ah çà ! mais, dit Martial, il n'y a donc pas de maçons par ici !

— Faites excuse, répliqua Turnip.

— Eh bien, alors, que font-ils?

— Ils meurent de faim, comme les autres.

— Ce n'est pourtant pas l'ouvrage qui leur manque.

Et le Français commençait à rire. Il s'arrêta, frappé de compassion par la vue des habitants qui, plus misérables encore que leurs demeures, apparaissaient çà et là, dans une crevasse ou sur le seuil. Leurs visages décharnés et blêmes, les haillons sans forme ni couleur dont ils étaient à peine vêtus, tout révélait leur dénûment. Sous quelques mantes brunes, on devinait presque la nudité. Hommes et femmes avaient les jambes et les pieds nus. Et cependant, parmi ces pauvres créatures, il y en avait quelques-unes d'une beauté remarquable, surtout les enfants. La chemise en lambeaux qui les recouvrait si peu faisait ressortir l'exquise perfection de leurs formes. Rien qu'à voir leurs petites mines fraîches et roses, on devinait les privations que la famille s'imposait pour eux. Il y en avait de charmants ; des cheveux blonds et bouclés, des yeux bleus, l'air intelligent et vif; « les plus beaux enfants du monde ! » a dit O'Connell.

Entre leurs mains innocentes, notre jeune voyageur éparpilla toute sa monnaie.

— Ah ! mais, je comprends que l'on se ruine dans ce pays ! s'écria-t-il à l'autre bout du village ; comment supporter, sans en être attendri, l'aspect de tant de misères?

Son guide, employant une nouvelle interjection du cru, lui répondit :

— *Ma bouchal !* vous pouvez maintenant réjouir vos yeux par le spectacle de la richesse !

Il désignait, à quelque distance de l'horrible village, une magnifique résidence seigneuriale. Par-dessus ses hautes murailles, à travers ses larges grilles, on apercevait les allées ombreuses du parc, les pelouses et les fleurs du jardin, des vases et des statues de marbre, le perron monumental du château, ses balcons et ses girouettes dorées, ses fières tourelles où flottaient deux pavillons, l'un aux armes du châtelain, l'autre à celles de l'Angleterre.

Dans ce séjour de délices, où toutes les recherches du luxe se trouvaient réunies, rentrait en ce moment un carrosse.

— Le landlord ! dit amèrement Turnip. Un seul des galons de son groom vaut à lui seul toutes les guenilles de la paroisse !

L'ex-sergent pressa le pas, afin de s'éloigner au plus vite de cet affligeant contraste. Mais il ne parvint pas à le bannir de sa mémoire, car une demi-heure plus tard, en entrant sous bois, il murmura :

— Non ! ce n'est pas juste ! je refusais d'y croire... L'évidence est là... Quelles en peuvent être les causes?

Une voix lui répondit, et c'était tout simplement celle de Turnip. Ainsi que tous les enfants de l'Irlande, il connaissait l'histoire de son pays, il avait cette loquacité, ces indignations qui parfois arrivent jusqu'à l'éloquence.

— Och ! avait-il dit, nos malheurs remontent à Guillaume le Conquérant. Ses chevaliers réduisirent nos pères à l'état d'esclaves. Ils se révoltent, on les extermine... et c'est ainsi depuis des siècles !... Arrah !... S'il en reste encore, c'est que notre race avait la vie dure !... Tout fut mis en œuvre pour la détruire : le fer, le feu, la famine !... Sous la reine Elisabeth, on a vu des populations réduites à brouter l'herbe des champs !... Cromwell, les Stuarts et les Orangistes nous ont également persécutés, ruinés. Que de massacres !... Quelles lois !... Jamais vaincus n'en ont subi de pareilles !... Et la haine religieuse les envenimait encore. Un catholique irlandais, dépouillé de tous ses biens comme de tous ses droits, ne garda même pas celui d'élever ses enfants, pas même celui de prier son Dieu ! On protestait, on se battait toujours... non plus au grand soleil et de peuple à peuple... mais dans l'ombre, la nuit, grâce à de mystérieuses associations : les *Enfants-Blancs*, les *Frères-du-Droit*, les *Cœurs-d'Acier*, les *Cœurs-de-Chêne*, les *Fenians*... Des invisibles, des impitoyables !... Hillo-hou !... On n'a plus guère l'espoir d'affranchir son pays, mais au moins, de temps en temps, on le venge !

Ce dernier mot de Turnip venait d'être jeté comme un cri de guerre. Il s'était redressé, il semblait grandir, tout frémissant de colère et de haine contre l'oppresseur.

— Calmons-nous !... lui dit Martial ; toutes ces atrocités ne sont plus de notre temps... Arrière, les chimères sanglantes et les vieilles rancunes ! Vous êtes liés aux Anglais, faites bon ménage !... Ils vous traitent maintenant comme des égaux, ils vous ont rendu toutes vos libertés...

— Oui, répliqua le paddy, mais en gardant la terre et l'argent qui la féconde...

— L'argent et le travail !... rectifia le Français. Ne seriez-vous pas enclins, tes compagnons et toi, au péché de paresse?... Fenian, fainéant !... c'est peut-être un mot qui résumerait la situation...

— Ma bouchal !... se récria l'Irlandais, mais qu'on nous donne donc de l'ouvrage...

— Il y en a, dit l'ex-sergent, sur les domaines de lord Warwick... Ne le savais-tu pas, Turnip?

— Si fait !... répondit-il avec un sourire enfiellé d'ironie, aux défrichements de Primerose...

Martial Lehoux, d'un ton plus sévère que la première fois, coupa court à toute velléité de dénigrement :

— Halte-là !... Je veux bien te l'apprendre afin que tu n'y reviennes plus : le chef de la colonie... c'est mon père...

— Arrah ! je m'en doutais !... Un brave homme, dit-on, mais qui peut-être ne sera venu chez nous que pour son malheur.

Le fils n'entendit pas cette espèce d'avertissement grommelé par son guide, et qui, d'ailleurs, fut interrompu par un premier coup de tonnerre.

— L'orage ! s'écria Turnip en figurant le signe de la croix : peut-être nous faudrait-il chercher un abri ?

— Gagnons toujours du terrain ! répondit l'ex-sergent, qui prit aussitôt le pas gymnastique des chasseurs à pied.

Pendant quelques minutes il courut ainsi, précédé à son tour l'indigène, qui s'essoufflait à le suivre.

Une rafale secouait autour d'eux les arbres. De larges gouttes d'eau traversaient déjà le feuillage.

— Gare le déluge! disait Turnip, une grosse averse est tombée le jour de Saint-Swithen... et quand il pleut ce jour-là...

— C'est votre Saint-Médard alors!... répliqua Martial. En avant!... en avant toujours!

Ils atteignirent la base de la montagne, où s'ouvrait un de ces *glens* ou gorges étroites qui sont un des attraits pittoresques de la verte Erin. Celui-là, comme beaucoup de ses pareils, se nomme *le glen du Diable*.

Figurez-vous une profonde entaille de deux kilomètres, en zigzags, comme par un caprice de la foudre. Sur les escarpements désunis, rejetés en arrière, croissent des hêtres, des chênes, des sapins, toutes sortes d'arbres qui forment un dôme de feuillage au-dessus des eaux bondissantes. Des rochers, revêtus de lierre ou de mousse, accidentent les deux rives. Partout des fougères, des glaïeuls, des digitales, des campanules, des plantes forestières ou même alpestres. C'est à se croire au moins dans nos Vosges.

En toute autre occasion, notre jeune voyageur eût admiré ce merveilleux passage; mais, sans compter la pluie qui devenait presque un obstacle, le jour, tournant vers son déclin, n'était plus guère, dans ces profondeurs ombreuses, qu'une sorte de crépuscule.

Le glen, tellement étroit à son origine qu'il ne laisse place que pour le torrent et la route, le glen s'élargit tout à coup, débouchant au bord d'un lac à l'aspect sauvage.

Sous les derniers reflets du soleil, il semble rouge comme du sang.

Un instant plus tard, tout s'éteignit, tout devint noir.

L'orage redoublait de violence. Une véritable tourmente.

Des bruits sinistres se mêlaient aux gémissements du vent. Des nappes d'eau tombaient du ciel. On eût dit que toutes ses cataractes se rouvraient à la fois.

Au milieu de ce cataclysme, Martial Lehoux entrevit, à l'autre pointe du lac, une lumière qui s'allumait... la forme indécise d'une maison, d'un manoir.

— Béni soit Dieu! s'écria-t-il, qui nous offre ce refuge dans la tempête!

Et ce fat, pour ainsi dire, au galop qu'il y courut.

Turnip avait eu un geste d'effroi, un élan, un cri pour le retenir.

Mais, déjà distancé par lui, comprenant l'inutilité de ses efforts pour s'en faire entendre :

— Arrah! conclut philosophiquement le paddy, ne faut-il pas que chacun de nous obéisse à son destin?

## III

Aveuglé par la bourrasque, Martial Lehoux ne fit qu'entrevoir le logis dans lequel il entrait.

Cependant il remarqua les marches branlantes du perron, l'aspect délabré de la façade. Une tour, plus noire que la nuit, penchait en avant sa toiture de travers. Ce devait être un ancien château, mais à l'abandon, presque en ruine.

Sous le vestibule, une ombre humaine se leva, trapue, bossue, difforme, avec des jambes cagneuses et des bras de quadrumane, entre lesquels apparut une carabine.

— Qui va là? fit cette grotesque sentinelle, comme se disposant à barrer le passage.

— Eh! parbleu! répliqua l'ex-sergent, un homme trempé jusqu'aux os et qui souhaite se mettre à couvert...

— Demandez au maître! dit le gnome.

Et, tout grognant, tout claudicant, il s'en fut ouvrir une porte, où s'encadra la vague lueur d'un foyer lointain.

C'est plus que n'espérait le voyageur. Il pénétra dans une vaste salle aux encoignures remplies de ténèbres. Une humidité glaciale y régnait, en dépit de la saison et du feu qui flambait sous la haute cheminée gothique. Un quartier de chevreuil rôtissait devant l'âtre, surveillé par deux hommes qui se chauffaient en causant à voix basse.

L'un d'eux, vêtu d'un carrick et coiffé d'un feutre rabattu jusqu'aux yeux — sans doute en guise d'écran contre la flamme — se retourna vers l'arrivant et l'interrogea.

Celui-ci, jugeant que c'était le maître, répéta ce qu'il venait de dire au serviteur, mais en des termes plus explicites :

— L'hospitalité, s'il vous plaît!... Je suis un passant surpris par la tempête... un naufragé... un Français!

A ce dernier mot, l'homme au carrick se redressa, calmant du geste son compagnon, qui semblait vouloir l'imiter.

— Un Français! fit-il en même temps; quelque touriste sans doute?

— Mieux que cela peut-être! répondit Lehoux; mais laissez-moi d'abord reprendre haleine...

— Soit! asseyez-vous... notre hôte... et commençons par nous voir...

Il avait offert son siége à l'étranger. Puis, soulevant à l'autre extrémité de la salle un lambeau de tenture, il jeta par l'ouverture cet appel :

— Holà! Kitty, de la lumière!

Martial avait pris place sous le manteau de la cheminée, regardant l'homme silencieux qui lui faisait vis-à-vis, la tête courbée vers la poitrine et les deux mains sur les genoux. La flamme éclairait son front chauve, entouré de longs cheveux gris. Ce n'était pas encore un vieillard; mais on devinait, rien qu'à l'affaissement de toute sa personne nerveuse et sèche, qu'il avait beaucoup souffert. Il releva tout à coup la tête, et le jeune sergent resta frappé de l'éclat fébrile de son regard, de la dureté de sa physionomie, haineuse et farouche. On y lisait toutes les douleurs, tous les ressentiments de l'Irlande.

Cependant, d'autre part, son compagnon s'impatientait.

— Allons donc, Kitty!... ton père et moi nous t'attendons...

— J'arrive! répondit au dehors une voix argentine. Il m'a fallu le temps d'allumer la lampe...

Cette lampe émergea tout à coup de l'ombre, mettant en pleine lumière, ainsi que dans un tableau de Rembrandt, celle qui l'apportait.

Ce n'était plus une enfant, ce n'était pas encore une jeune fille. Treize ou quatorze ans, peut-être quinze; car, dans un pays de privations, la croissance parfois s'attarde. Tel devait être le cas de cette gracieuse et frêle créature, à la figure candide, aux grands yeux bleus, à la chevelure d'un blond cendré. Son charme était sa pureté, sa fraîcheur; non qu'elle eût le coloris très-animé, mais la moindre émotion le faisait naître.

A l'aspect d'un inconnu, cette églantine devint une rose pourpre.

Par l'autre porte, Turnip venait d'entrer à son tour. Il posa sur une table la valise de l'ex-sergent. L'homme au carrick, allant à sa rencontre, l'interrogea tout bas.

A regret, comme intimidé, dominé, le guide répondait sur le même ton. Un signe attira le père de Kitty. Une sorte de conciliabule s'établit entre eux.

Martial ne vit rien de tout cela. Il contemplait l'intéressante et modeste fille, qui, la lumière ayant été mise à portée de celui qui la demandait, vint jeter un coup d'œil au rôti. En passant auprès de l'inconnu, elle le regarda d'un air étrange.

— Kitty, lui commanda brusquement son père, retourne préparer le souper.

Elle avait tressailli, comme se réveillant. Elle s'en alla, docile et pensive ; ses pieds nus glissaient sans bruit sur les froides dalles. Immobiles restaient les plis de sa robe de bure. On eût dit une somnambule.

L'attention de Martial se reporta vers les trois hommes groupés auprès de la lampe.

Celui qui paraissait être le maître, indiquant l'adresse de la valise, disait à demi-voix :

— C'est bien lui !

## IV

Martial, debout et les reins à la flamme, leur dit franchement :

— Puisque je n'ai plus à vous apprendre mon nom,

L'Irlandaise. Dessin de F. Lix.

permettez-moi, messieurs, de vous demander les vôtres.

Après un instant de réflexion, l'homme au carrick répliqua :

— Je m'appelle William... et mon compagnon Fergus... Nous sommes heureux de vous offrir l'hospitalité cette nuit.

Le Français fit un geste de remercîment :

— J'accepte... mais seulement jusqu'à la fin de l'orage. Dès qu'il cessera, je compte me remettre en chemin.

— Impossible, déclara William, car, à l'endroit où le lac reçoit la rivière, elle doit avoir débordé. Assurons-nous-en, d'ailleurs !

Il alla rouvrir la porte du vestibule :

— Holà !... he !... John le Singe !

L'être difforme qui veillait au dehors se montra sur le seuil. Jamais surnom n'avait été mieux appliqué ; c'était réellement un singe, un orang-outang, affublé des débris d'un costume de garde-chasse. Il avait encore les pattes à sa carabine, comme tout prêt à s'en servir au premier commandement.

Un ordre lui fut donné, mais en patois gaëlique, et que Martial ne pouvait comprendre.

Il disparut, se hâtant de refermer l'ouverture par laquelle arrivaient des bouffées de vent et de pluie.

— Vous voyez que l'ouragan ne s'apaise guère, dit William. En attendant, soupons !

Et comme l'étranger paraissait vouloir s'en défendre :

— Ah ! pas de façons, reprit-il. Le vieux manoir, quoique singulièrement déchu, peut encore héberger un hôte : mais il faut que tout le monde s'y prête... Allons, Fergus, débrochez le cuissot... moi, je descends à la cave.

En dépit de cette apparente rondeur, il y avait dans sa physionomie, dans son accent, quelque chose de diabolique : une sorte de Méphistophélès.

Fergus, toujours silencieux, s'acquitta de sa tâche et sortit en emmenant Turnip. Avaient-ils donc à se concerter entre eux ?

Notre jeune héros, trop loyal pour suspecter les autres, ne prenait aucun ombrage de tout cela. Kitty reparut et mit le couvert.

Après un silence, Martial se permit d'échanger quelques mots avec l'innocente Irlandaise :

— Vous avez un surcroît de besogne à cause de moi, mon enfant... Etes-vous donc la seule femme qui se trouve en ce logis ?

— Oui, monsieur, la seule...

— Quoi ! pas même une compagne, une sœur ?...

— J'en avais... et des frères aussi... nous les avons perdus...

— Mais, votre mère ?

— Elle est morte !... Arrah ! plaignez mon père, il ne lui reste que moi !

Ces réponses avaient été faites avec politesse, résignation, simplicité.

— Pauvre petite ! murmura l'ex-sergent.

Il allait continuer l'interrogatoire. Elle l'interrompit, et s'éloignant à la hâte :

— Excusez-moi... je crois qu'on m'appelle...

Martial, délaissé pour la seconde fois, fit le tour de la vaste salle. Impossible de voir au dehors ; les fenêtres, n'ayant plus de vitres, étaient closes par des planches. A l'intérieur, pas d'autres meubles que la table, un vieux dressoir et quelques sièges. Sous les pieds, le carrelage oscillait, disjoint de toutes parts. Quant aux lambris de chêne, ils se fendillaient, ils tombaient, comme aussi les corniches, et nulle main ne songeait à ramasser leurs débris.

— Singulière demeure ! pensa-t-il, et quels drôles d'habitants !... Ne dirait-on pas des bohémiens campés dans une ruine !

Ils rentrèrent, formant une sorte de cortége. En tête, William, des bouteilles et des cruchons sous les bras, dans ses mains ; puis Fergus, avec une boîte de saumon mariné, une tranche de *chester* sur un fragment du *Times* ; Turnip, portant la terrine aux pommes de terre fumantes ; enfin Kitty, le dessert, à savoir : des merises et des fraises de bois.

Ajoutez à cela le quartier de venaison. C'était un souper de chasseurs, ou plutôt de braconniers. Martial avait pour vis-à-vis ses deux hôtes et, plus loin, la fille de Fergus, séparée de son père par un léger intervalle, qui la mettait presque en face de Turnip, assis du même côté que l'ex-sergent, mais au bas bout de la table. Elle avait soin d'approvisionner l'écuelle du pauvre paddy, qui dévorait littéralement. Jamais peut-être il ne s'était trouvé à pareille fête.

— Buvons, dit William en débouchant un flacon de porto, buvons au succès de Jérôme Lehoux, dont je vous suppose le fils.

— Quoi ! fit Martial, vous connaissez...

— Je n'ai pas cet honneur, lui fut-il répondu, mais j'apprécie les utopiques efforts du nouveau fermier de Primerose, et me range avec ceux qui souhaitent de le voir récompensé comme il le mérite.

Cette phrase à double entente, et qui, peut-être, n'était pas exempte de sarcasme, fut accompagnée d'un clignement d'œil à l'adresse de Fergus, qui, rien qu'au nom de Primerose, avait froncé ses gros sourcils en broussailles.

— Mais, reprit l'autre, je ne me rends pas bien compte de l'espoir, et surtout des circonstances dans lesquelles il a cru devoir affronter une pareille entreprise.

— Elles n'ont rien que de très-honorable pour lui, répondit son fils, et pour tous ceux qui peuvent revendiquer un rôle dans cette histoire...

— Une histoire ! s'écria William ; ah ! monsieur Martial, je serais ravi de l'entendre raconter par vous.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua celui-ci ; c'est une façon de payer mon écot.

Un instant plus tard, lorsqu'il eut satisfait aux premières exigences d'un appétit excité par la marche, le grand air et la jeunesse, l'ex-sergent au 4e chasseurs commença ainsi :

## V

— C'était pendant le siége de Sébastopol. Une de nos attaques nocturnes venait d'être repoussée. Michel Lehoux, mon frère aîné, abattu par un coup d'assommoir, gisait dans un ravin parmi les morts. Heureusement, il n'était qu'évanoui. Ce froid plus vif, qui précède l'aube, le ranima. Il se soulève, il s'oriente, il se sent la force de rejoindre les lignes françaises.

Mais, pas une minute à perdre. Déjà quelques obus sillonnent le crépuscule. Au grand jour l'artillerie russe balayera nos approches.

Tout à coup, au moment où Michel va se mettre en marche, une plainte frappe son oreille. Il regarde, il aperçoit un officier anglais, grièvement blessé, qui, du regard plus encore que de la voix, semble lui dire :

— Ne m'abandonnez pas !

Michel n'hésite pas. Il emporte le blessé dans ses bras et, par miracle, échappant à la mitraille, il atteint les avant-postes.

Vous ai-je dit le nom de l'Anglais ?... C'était lord Warwick.

Il était tellement affaibli par sa blessure, par la perte de son sang, que les chirurgiens de l'ambulance furent unanimes pour reconnaître qu'une heure plus tard il eût été perdu sans retour et que, par conséquent, le soldat français lui avait sauvé la vie.

Six semaines plus tard, mon frère avait repris place dans le rang.

Le colonel Warwick le manda sous sa tente. Epuisé, languissant, il ne pouvait continuer la campagne. Les médecins l'envoyaient en Italie jusqu'à la fin du printemps, puis en Angleterre, respirer l'air natal.

Avant de partir, il avait voulu remercier son sauveur. Il lui demanda :

— Comment puis-je vous témoigner ma reconnaissance. Voyons... que désirez-vous ?

— Rien, tant que durera la guerre... Mais, sitôt la paix, mon congé...

— Pourquoi ?

— Dame !... Il y a là-bas... au pays... la payse... elle m'attend !...

— Votre fiancée, n'est-ce pas ?... Dites-moi son

nom, celui de votre père, celui de votre village, et je m'y arrêterai... je vous le promets.

Il tint parole. Jeanne — c'est présentement ma belle-sœur — le vit arriver un beau jour, sans avoir été prévenue de rien. Il la trouva fort avenante, comme de juste, et commença par lui dire qu'elle serait la femme d'un brave garçon — ce qui n'était que la vraie vérité. Une dot fut déposée pour elle chez le notaire. Quant à l'avenir, chaque année milord enverrait aux enfants leur cadeau de Noël.

Il rendit enfin visite à Jérôme Lehoux, qui lui plut dès l'abord par son air de droiture, d'intelligence et d'énergie... Ah ! ah ! c'est que c'est un rude travailleur, le père !

— Ne me demanderez-vous rien pour vous-même? lui dit notre bienfaiteur. Ce me serait honneur et plaisir... Ne craignez pas d'abuser, je suis très-riche.

Notre père a de la fierté. Cependant il répondit :

— J'ai deux autres fils.. Il serait temps encore que le plus jeune reçût de l'instruction... Je désirerais surtout qu'il apprît l'anglais...

Lord Warwick, étonné, voulut savoir dans quel but, ou du moins dans quel espoir.

— Une idée ! répondit Jérôme Lehoux, un pressentiment. Cette ferme ne rapportait guère quand nous nous y sommes établis... J'ai doublé sa valeur... en récompense de quoi le propriétaire vient de doubler mon fermage... A l'expiration du nouveau bail, si je dois subir la même exigence, j'ai comme un projet de m'en aller en Amérique avec tous les miens... La terre que nous défricherons nous appartiendra !

— Il ne sera peut-être pas nécessaire d'aller si loin, dit le landlord. Au cas échéant, venez à moi, j'y pourvoirai !

Et, sans qu'il se fût expliqué davantage, j'entrai dès la semaine suivante au collége irlandais de Saint-Omer... ce qui vous explique, messieurs, comment je raconte ces choses dans votre langue.

Sans cesse le père me pressait à l'apprendre ; je m'y suis perfectionné plus tard, lors de l'expédition de Chine et dans les commencements de celle du Mexique, dont j'arrive, en servant d'interprète entre nos régiments alliés. Des Anglais, des Irlandais, furent mes condisciples et mes frères d'armes. J'estime, j'aime les uns et les autres.

Revenons à la famille Lehoux. Détail à remarquer et qui témoigne en faveur du service militaire : un seul des fils de Jérôme manque présentement à l'appel, et c'est celui qui ne fut pas soldat.

L'autre, l'heureux époux de Jeanne, avait pris une ferme appartenant au même propriétaire. Les deux baux expiraient à peu près en même temps. Ne voulut-il pas doubler encore son revenu?... Un système !

Notre père, révolté de tant d'injustice, prit immédiatement le train de Paris, où venait d'arriver notre protecteur. Ayant exposé sa situation :

— Vous savez, ajouta-t-il, ce que je préméditais... permettez-moi de vous demander ce que vous avez voulu me dire autrefois.

Telle fut à peu près la réponse :

— Je possède de vastes propriétés en Irlande. On nous y maudit, et peut-être n'a-t-on pas tout à fait tort. Nous et nos capitaux nous désertons ce malheureux pays, et c'est faillir au devoir : richesse aussi bien que noblesse oblige.

— Bien dit cela ! se permit de dire Jérôme Lehoux.

— Cependant, reprit lord Warwick, j'avais voulu donner l'exemple d'une exploitation plus équitable. Tout un plan de réformes avait été dressé par moi, dans l'espoir de détruire la misère sur mes domaines et de ramener les Irlandais eux-mêmes à de meilleurs sentiments. Par malheur je fis choix d'un fermier principal, ou *middleman*, qui trahit ma confiance et, pressurant au contraire ceux que je voulais affranchir, ne fit que me les aliéner davantage encore. J'ai dû chasser cet homme. Un drôle de la pire espèce, un fripon...

. . . . . .

Martial, à ce dernier mot, fut arrêté par un geste de protestation, de colère, qui venait d'échapper à William.

— Vous aurais-je blessé sans le savoir? dit l'ex-sergent. Connaîtriez-vous ce middleman ?

— Oui.

— Un parent... un ami peut-être ?

— Et des meilleurs, répondit l'homme au carrick avec un étrange sourire. J'estime que lord Warwick le juge avec trop de sévérité... Mais je suis impatient d'entendre la suite de ce récit... il m'intéresse vivement... continuez.

## VI

Avant de poursuivre, Martial Lehoux promena son regard vers les trois autres auditeurs.

Immobile, accoudé sur la table et le menton dans les mains, Fergus avait les paupières presque closes ; mais, à travers les cils, une flamme brillait, attestant l'ardeur de sa curiosité.

Notre voyageur ne pouvait voir son guide que de profil. L'avidité dévorante de Turnip ne se ralentissait pas. Sa fourchette tremblait, de plaisir ou d'effroi... l'effroi qu'on ne l'interrompît avant qu'il se fût rassasié tout à fait.

Enfin, sur le candide visage de Kitty se lisait un vague attendrissement, comme de la pitié.

. . . . . .

— Ce qui me reste à vous apprendre, reprit Martial, vous l'avez déjà compris, vous le savez. Mon père accepta de remplacer l'infidèle middleman de lord Warwick.

— Une part de la terre fertilisée par votre travail vous appartiendra, lui dit-il : je vous donne en toute propriété la plus importante des anciennes fermes, celle de Primerose. Chacune des familles qui se rangeront sous vos ordres aura de même son champ, sa maisonnette, à la condition de consacrer chaque jour un certain nombre d'heures aux grandes cultures que vous dirigerez. C'est une colonie que je fonde, et dans laquelle je prétends que chacun soit heureux. Les Irlandais se jalousent ; ils ont les Anglais en horreur ; j'espère qu'un Français leur inspirera confiance, et que l'exemple ne sera pas perdu. Il s'agit de combattre la misère, il s'agit de sauver l'Irlande. Une noble tâche, mais peu facile, surtout dans les commencements. Nous aurons à combattre bien des préjugés, bien des haines. S'il faut lutter, nous lutterons. Je vous crois un homme de cœur, et je vous soutiendrai.

Sur cette assurance, toute la famille Lehoux s'expatria. Moi, j'étais à la Vera-Cruz. En m'écrivant cette détermination, on ajoutait : « Tu nous rejoindras plus tard ! »

L'expédition du Mexique s'est prolongée. Une se-

conde lettre m'apprit qu'on s'installait sans encombre; une troisième, que tout allait bien. Depuis lors, depuis six mois, plus de nouvelles.

Mais l'autre semaine, en débarquant à Marseille, j'y trouvai lord Warwick qui retournait en Italie. Il ne s'est jamais remis de sa blessure, et c'est en prévision d'une fin prochaine, c'est afin de mourir sans remords qu'il souhaite réaliser au plus tôt ses généreux projets.

— Voici votre congé, m'a-t-il dit, on a besoin de vous là-bas, on vous attend!

Vous comprenez que je suis parti tout d'un trait, que je suis impatient d'arriver. Par ainsi, messieurs, merci de toutes vos politesses... et bien le bonsoir! Il me semble qu'on n'entend plus l'orage...

. . . . . .

Martial se disposait au départ; mais William, le retenant du geste :

— Au contraire, dit-il, écoutez!

La pluie fouettait encore contre les volets, et le vent faisait rage au dehors.

— D'ailleurs, ajouta la même voix, toutes les routes doivent être coupées par le débordement de la rivière et du lac...

Et, comme John le Singe rentrait en ce moment :

— Eh bien, lui demanda son maître, as-tu franchi le gué?

— Impossible, répondit le monstre, de l'eau pardessus la tête! un courant de tous les diables!

— Vous voyez, reprit William, il y aurait danger de mort... et votre guide n'aurait garde de s'y risquer... N'est-ce pas, Turnip?

Le paddy, sans se départir de son assiette, fit entendre une sorte de grognement approbatif. On eût dit un chien qui ne veut pas lâcher l'os qu'il ronge.

Martial se rassit avec les marques d'une vive contrariété.

— Patience, lui dit son hôte, le jour vient de bonne heure en cette saison. On vous a préparé la chambre d'honneur... Dormez cette nuit sous mon toit .. Au réveil, il fera beau temps peut-être, et les eaux se seront écoulées... Nous nous engageons, dans tous les cas, à vous faire passer sur l'autre rive... Allons! comme baume consolateur, buvons du vin de France.

Il remplit les verres et poursuivit :

— D'ailleurs, on ne vous attend que demain, et rien ne presse, je vous l'atteste, quant au concours que vous apporterez à l'œuvre de colonisation. Tout va bien... vous pouvez être sans inquiétude...

— Ah! fit Martial, merci pour cette bonne nouvelle. Les paroles du landlord m'avaient fait craindre quelque danger...

— Et lequel? interrompit William; l'arrivée d'un renfort tel que le second fils de Jérôme Lehoux suffirait pour intimider ses ennemis. Mais en a-t-il... à part quelques anciens fermiers qu'on dépossédа pour lui faire place?...

— Oh! s'écria le Français, ils seront indemnisés .. s'ils ne le sont déjà...

Fergus prit soudain la parole :

— Il n'est pas de compensation, déclara-t-il âprement, pour ceux-là qui furent chassés de la maison où leurs père et mère étaient morts, où sont nés leurs enfants...

William se hâta de détourner le cours que prenait l'entretien.

— Bah! fit-il, tout ceci ne nous regarde qu'indirectement. Une dernière rasade avant de nous souhaiter la bonne nuit...

Vainement son hôte tenta de refuser encore.

— Mais vous avez besoin de repos, mon jeune voyageur... Tenez, le frisson vous a saisi... vous voilà tout pâle, et votre main tremble... C'est la réaction qui se produit d'ordinaire après avoir trop longtemps marché sous la pluie.

En effet, Martial ne s'était qu'imparfaitement séché devant l'âtre. Depuis lors, au milieu de cette grande pièce humide, un froid glacial pénétrait dans ses veines, ses dents claquaient. Il se sentait mal à l'aise.

— Le lit vous remettra, conclut William. Kitty, prépare un bol de *potteen*! C'est notre punch au whisky... Turnip vous le fera boire dès que vous serez couché... Tu m'entends, Turnip, voici ta consigne...

Le guide inclina la tête en signe d'acquiescement. Déjà la fillette avait disparu.

Martial se leva pour suivre celui qui venait ainsi de donner des ordres et qui s'offrait à le conduire, un flambeau de résine à la main.

Comme ils allaient disparaître, l'ex-sergent, se retournant à demi, aperçut Fergus et John le Singe qui, rapprochés l'un de l'autre à l'extrémité de la salle, causaient avec une certaine animation.

L'escalier de pierre, aux marches branlantes, atteignait un premier palier où des ouvertures en ruine ne montraient guère que des appartements inhabitables. La chambre désignée comme étant la meilleure se trouvait au second étage.

On avait dû l'appeler autrefois *la chambre rouge*. La tapisserie, déteinte à présent et râpée, n'était plus qu'un souvenir s'en allant en lambeaux. Plus de tentures à la fenêtre; sur la plupart des vitres, du papier collé. En face, un portrait de grandeur naturelle, où l'on retrouvait, non sans peine, l'image d'un guerrier armé de pied en cap, occupant tout un panneau de boiserie. A droite, l'ancienne couche seigneuriale, ornée d'un restant de baldaquin; à gauche, un vieux sofa, formant lit de repos. Deux escabeaux pour tous sièges. En somme, un sinistre gîte. Mais au fond, dans la vaste cheminée, un feu bien flambant, qui du moins réjouissait le regard.

— Je regrette de ne pouvoir vous loger plus confortablement, dit William. Cette flamme non-seulement vous donnera sa chaleur, mais encore, de par l'espèce du bois qui la produit, elle a le privilége, assure-t-on, d'éloigner les revenants. Plusieurs hantent ce vieux manoir .. à commencer par son premier maître... Hugh le Vengeur.

Il avait désigné l'ombre du vieux chevalier.

— Un soldat français n'a peur de rien, poursuivit-il. Quant à des ennemis moins fantastiques, la clef se trouve en dedans... plus, deux bons verrous... Vous aurez enfin la compagnie de Turnip... Turnip, tu pourras dormir sur ce divan... mais après avoir rempli tous tes devoirs. Obéissance absolue, tu le sais, voilà notre loi. Bonne nuit, messieurs, ne faites pas de mauvais rêves!

Martial, qui se tenait debout auprès de la cheminée, le dos à l'âtre, remarqua l'accent impérieux et sarcastique de ces paroles. Méphistophélès ne les eût pas autrement prononcées.

L'attitude de Turnip était celle de la soumission, de la consternation. Quels ordres pouvait-il avoir reçus? Un soupçon s'éveilla dans l'esprit du sergent.

Tout à coup, la porte se rouvrit, donnant passage à Kitty.

Silencieuse et marchant comme en rêve, elle apportait, sur un plateau de tôle, le bol fumant de *potteen*. Une table boiteuse, seul endroit où le poser, se trouvait à la droite de Martial. Elle arriva devant lui : seul, il pouvait voir son visage.

Elle le regarda dans les yeux. Puis, désignant le breuvage, elle murmura :

— Ne buvez pas!

VII

William n'avait rien vu, rien deviné.

Il s'éloigna, précédé de Kitty. Sur le seuil, en se retournant pour faire la révérence, elle avait renouvelé du regard son mystérieux avertissement.

Dès que la porte se fut refermée derrière eux, Martial s'assit, tout pensif.

Évidemment, un danger le menaçait.

Lequel? Et que pourrait en sa faveur ce bon petit ange qui semblait veiller sur lui?

Les fugitifs. Dessin de F. Lix.

Tout en réfléchissant ainsi, le sergent regardait çà et là.

Fut-ce un jeu du vent et de la flamme? il crut voir l'image de Hugh le Vengeur s'animer tout à coup et, sous la visière relevée du casque, ses yeux qui brillaient.

— Ah! ah! lui dit en pensée notre jeune voyageur, tu t'indignes de ce que ton manoir serve aujourd'hui de coupe-gorge. A moi, preux chevalier! je me sens dans une passe à ne dédaigner aucun secours, pas même celui des revenants!

Cette évocation fit sourire celui dont elle venait de traverser l'esprit. Domptant sa fièvre, il résolut de recourir d'abord aux vivants, dans la personne de Turnip.

— Donne un tour de clef, lui dit-il, pousse les verrous... et viens t'asseoir auprès du feu...

— Brrrou! fit le guide après avoir obéi, ce n'est pas de refus... je grelotte...

— Est-ce seulement de froid? Ne serait-ce pas aussi de peur? demanda Martial, en scrutant du regard le visage blême et décomposé du paddy.

— Peur! mais de quoi? balbutia-t-il en détournant les yeux.

— De ta conscience... si tu te sentais tenté de commettre une mauvaise action : je présume que tu crois en Dieu?

— Arrah! si j'y crois!

Turnip traça sur sa poitrine le signe rédempteur avec un empressement, une conviction qui garan-

tissaient d'avance la réussite de l'épreuve à laquelle il allait être soumis.

— Passe-moi ce punch, reprit le fils de Jérôme Lehoux.

Et, comme le guide hésitait, il ajouta :

— Ne t'y es-tu pas engagé? Allons! donne... Tout à l'heure une voix amie me disait : « Ne buvez pas!... » Je boirai si tu m'offres ce bol en me regardant bien en face, en me disant : « Buvez! »

Il se taisait au contraire et baissait les yeux. Il était devenu livide. La main qu'il approcha du plateau tremblait.

— Oui, continua Martial, j'aurai confiance en toi, Turnip .. car tu es un honnête garçon... un vrai chrétien. .incapable de devenir le complice d'un assassinat. Tu sais que mon père et ma mère m'attendent... Je crois t'avoir dit que je n'avais pas encore vingt-cinq ans... Ce serait dur de mourir si jeune, hein? Tu ne voudrais pas, toi qui n'es guère sorti de l'adolescence, avoir pendant toute ta vie à te reprocher un crime!

Turnip, se décidant tout à coup, jeta au feu le contenu de la tasse et, tombant à genoux :

— Eh bien, non, s'écria-t-il, je n'obéirai pas! Pardonnez-moi! j'étais tenu par mon serment...

— Chut!... Quel serment?

— Le serment de minuit.

— Explique-toi.

— Non; ce n'est plus mon secret, c'est le leur.

Tout en questionnant le pauvre diable, le sergent l'avait relevé; il lui serrait les mains et lui disait :

— Je te remercie, Dieu te récompensera. Mais, attends; soyons prudents. Silence!

Il alla jusqu'à la porte et reconnut avec satisfaction que la clef bouchait hermétiquement le trou de la serrure. Par là, du moins, on n'avait rien pu voir ni rien entendre.

Martial fit le tour de la chambre, où nulle autre issue ne semblait apparente, et revint auprès de l'âtre continuer en ces termes l'interrogatoire du paddy :

— Quel était ce breuvage? un poison?

— Och! je pense qu'il devait seulement vous endormir... après quoi j'avais l'ordre de leur ouvrir la porte.

— Mais pourquoi donc ces hommes veulent-ils me tuer? Que leur ai-je fait?

— Hillou! si vous aviez remarqué mes signes, vous l'auriez deviné déjà.

— Parle, qui sont-ils?

— Fergus est l'ancien fermier, le dépossédé de Primerose!... William... William Murphy... c'est le middleman!

— Ah! triple sot! s'écria Martial; ce n'était pas assez de m'être jeté dans la gueule du loup: il m'a fallu, comme à plaisir, aiguiser moi-même ses dents et ses griffes!

Puis, après un temps :

— Mais, observa-t-il, leur intérêt n'est pas le même.

— Autrefois, oui, répliqua Turnip; mais, grâce à l'astuce de William, qui domine le malheureux Fergus, ils se sont alliés contre l'ennemi commun... et c'est votre père!... Ils espéraient le contraindre à la retraite et reconquérir ainsi, l'un sa ferme, l'autre l'administration du domaine... Vous arrivez... Un défenseur... ils le suppriment .. Que dis-je? à présent que je les ai trahis, ils nous extermineront tous les deux!...

— Minute! Ils ne sont que trois! fit le sergent; nous nous défendrons, Turnip. Es-tu brave?

— Je ne sais pas, j'essayerai, répliqua naïvement le paddy.

— Pas d'armes! dit Martial, qui vainement en cherchait autour de lui. Ces escabeaux?... Ils se briseraient au premier choc. Mieux vaut fuir; mais comment?... Ah! cette fenêtre...

Il courut l'ouvrir; elle donnait sur le lac. Mais, outre la hauteur, on entrevoyait en bas des pointes de roches éclairées par la lune qui, dans un intervalle de pluie, venait d'apparaître entre deux nuages.

Le vent ne se calmait pas. En faisant irruption dans la chambre, il venait d'éteindre le flambeau.

Déjà notre jeune Français avait pris un parti.

— Turnip, commanda-t-il, passe-moi les couvertures de ces deux lits... Un bon nœud les réunira... Je vais les attacher à cette balustrade... Hâtons-nous...

— Arrah! gémit son compagnon tout en s'activant; ce ne sont plus guère que des loques, et qui se déchireraient au moindre poids... Nous nous casserons les reins, c'est sûr.

— Bah! qui sait? fit le sergent, je passerai le premier...

— Non, moi, qui suis le moins lourd, répondit héroïquement Turnip.

Déjà la corde improvisée pendait au dehors.

— Écoute! murmura tout à coup le sergent, qui venait de se retourner à l'intérieur; il me semble que j'entends du bruit... Viendraient-ils déjà?... Non!... Ah!...

Ce cri provenait d'une nouvelle hallucination de Martial.

Aux lueurs ravivées du foyer, il avait cru voir l'image de Hugh le Vengeur osciller dans son panneau de chêne et comme faire un pas vers lui.

Impossible! Et pourtant ce n'était point un rêve. A la place du *chieftain* bardé de fer, une gracieuse apparition s'encadrait dans l'entrée d'un couloir obscur.

C'était Kitty.

— Venez! dit-elle à voix basse. Seule je connais cette issue... En trouvant les couvertures attachées à la fenêtre ouverte, ils penseront que vous vous êtes évadés par là... Je les entends venir; venez vite!

Elle fit passer d'abord Turnip, en lui remettant un falot, puis Martial; et, refermant derrière elle la porte secrète, elle les suivit.

L'étroit corridor aboutissait à un escalier perdu dans l'épaisseur des murailles. Tout en y précipitant la marche des fugitifs, la jeune Irlandaise leur disait :

— John a menti, le gué doit être praticable. Il ne faudra pas continuer par la grande route, mais par le sentier qui borde le lac. Si l'on vous poursuit, ce sera sur une fausse piste...

Elle parlait doucement, avec le calme et la satisfaction du devoir accompli.

On arriva dans une sorte de cave, ou plutôt de grotte naturelle, dont les parois humides et brillantes s'accidentaient de nombreuses stalactites. Au fond s'ouvrait une fissure qui paraissait sans issue. Kitty s'y engagea la première.

Martial eut d'abord quelque peine à la rejoindre; mais le passage ne tarda pas à s'élargir. Il aboutissait parmi des broussailles croissant à la base du rocher sur lequel était bâti le manoir.

— Arrah! dit Turnip, s'orientant aussitôt, je m'y reconnais et reprends mes fonctions de guide.

— Le temps presse, fuyez! dit la jeune Irlandaise.

Et le Français, lui serrant la main :

— Généreuse enfant, comment te témoigner ma reconnaissance?...

— En oubliant le danger que vous avez couru, répondit-elle. Promettez-moi de n'en parler à personne.

— Quoi! se récria-t-il, je ménagerais ces misérables!

— L'un d'eux est mon père, interrompit tristement Kitty.

Et, le doigt sur ses lèvres, elle disparut ainsi qu'une ombre nocturne.

Déjà le guide, impatient de gagner du terrain, partait en avant; Martial s'élança sur ses traces.

Ils atteignirent l'autre bord de la rivière en ayant de l'eau seulement jusqu'aux genoux.

Le sentier conseillé par Kitty serpentait au bord du lac et s'élevait, par une pente abrupte, vers le plus escarpé de ses promontoires.

La lune, en ce moment dégagée des nuées, argentait le miroir des eaux, prêtant des apparences fantastiques aux rives forestières et sauvages.

Comme Turnip allait contourner la pointe, il fit volte-face, et, le bras étendu vers le vieux castel, qui, parallèlement, se dessinait en noir sur le fond blanchâtre du ciel :

— Och! dit-il, regardez : ils nous cherchent.

En effet, sur le balcon en saillie de la chambre Rouge, on distinguait nettement trois silhouettes humaines : l'une tenant une torche, l'autre un fusil; la troisième, reconnaissable à sa difformité, manœuvrait pour descendre le long du fragile câble attaché par les fugitifs.

Un cri d'effroi, des cris de douleur parvinrent jusqu'à leurs oreilles.

— Hillo! fit en riant Turnip, c'est John le Singe qui s'est cassé le cou... Bon débarras! Mais gare aux deux autres!

Et, détalant à toutes jambes, il gagna la forêt.

Ch. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE[1].

### XIV. — LE TAMANOIR ET LE PUMA.

Nous causions ainsi tous deux, jouissant de l'agréable tranquillité du soir qui se faisait, et qui, dans ces contrées, est court, mais délicieux après les ardeurs de la journée, lorsque notre attention fut éveillée par un pas lent et lourd qui retentissait parmi les feuilles sèches.

— Un tamanoir!... Cachez-vous!... me dit précipitamment Double-Épine.

Et, joignant l'exemple à l'avertissement, elle se blottit sous une feuille, parmi les herbes. J'en fis autant.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je alors tout bas.

— Ce que j'ai, malheureux? Mais voici que s'approche le plus grand et le plus terrible ennemi de notre race.

— Ce gros animal?

— Oui. C'est le fourmilier-tamanoir.

— Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

— Cela vous fait que cette espèce d'ours ne se nourrit que de fourmis; pas d'autre chose. Jugez ce qu'il en consomme! C'est un gouffre... Au surplus, s'il ne vous voit ou ne vous sent pas, vous pouvez assister à la représentation de ce qu'il sait faire, car il ne vient pas pour autre chose par ici que pour attaquer le nid des Sauba.

— Vous croyez?...

— Dieu merci!... Taisons-nous, il va passer .. Dieu veuille qu'il ne nous devine pas et ne nous darde pas un coup de langue!... Il nous enlèverait comme des mouches...

— Allons donc! vous plaisantez .. Un si gros animal ramasserait deux fourmis sur sa route! Cela me semble peu probable.

— Hélas! hélas! cela n'est pourtant que trop vrai, et celle-ci est une femelle : elle porte son petit sur son dos... Si le petit nous devine, il nous dardera aussi... Pour Dieu, bavard, taisez-vous!

La pauvre Double-Épine tremblait comme une feuille à la brise...

En ce moment, le monstre passait tout près de nous. J'avançai la tête entre deux feuilles et je ne le vis que trop bien, car il faillit m'écraser avec une de ses *mains*. J'appelle ainsi ses membres de devant; ce ne sont pas des pattes. Il a de si grands ongles, qu'il est obligé de les replier en dedans de sa main en fermant les doigts et de marcher sur le côté et le dos de cette main : aussi a-t-il l'air gauche et maladroit!

— Patience! me souffla Double-Épine, qui voyait ce que j'examinais curieusement, patience! vous verrez comment il s'en servira tout à l'heure.

Maintenant que la bête était passée, je me relevai et pus l'étudier à mon aise. C'était un animal haut comme un fort chien, mais plus massif de corps, terminé en avant par une petite tête en pointe, et en arrière par une énorme queue redressée sur le dos en panache. Ce qui me frappa, c'est que son poil, brun-noirâtre un peu grivelé de blanc, est très-court sur la tête et sur le museau, mais va toujours en augmentant vers la queue, où il est long, grossier et rude comme celui du sanglier. Ce poil forme une sorte de crinière à laquelle se tenait cramponné le petit sur le dos de sa mère. Quant aux poils de la queue, ils sont gros, épais, très-secs, aplatis; on dirait de l'herbe brune.

Le tamanoir se balançait d'une jambe sur l'autre, d'un mouvement paresseux; il allait droit aux Sauba. A mesure qu'il s'éloignait, Double-Épine sortait de sa cachette, se montrait et reprenait son assurance. Nous voilà bientôt en haut de deux herbes ployantes, dominant le théâtre et attendant ce qui pouvait arriver.

Cependant le tamanoir s'était mis à l'œuvre. On eût dit que la fourmilière des Sauba entrait en ébullition : à l'intérieur il se faisait un tel mouvement que l'on

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

entendait un bruissement semblable à un tonnerre lointain. Qui donc avait averti les pauvres fourmis de la présence de leur ennemi ?... L'instinct ? L'odeur ?... Quelques éclaireurs entrés brusquement ?...

Tout à coup le monstre s'accroupit au centre de la clairière ; et, faisant briller ses longues griffes au clair de la lune, il en frappe brusquement la croûte composée de terre et de feuilles que nous avions vu bâtir et qui était déjà devenue très-dure. Bientôt une ouverture est pratiquée ; car, à chaque coup de patte, les éclats de la toiture volent au loin.

En ce moment, une valeureuse troupe de Saüba jaillit par l'ouverture de leur maison. Je voyais les Grosses-Têtes, les soldats et les ouvriers, ceux-ci apportant des pelotes de terre et des feuilles découpées pour réparer le dommage.

Mais l'agresseur s'était couché tranquillement sur le ventre, son petit était descendu et s'était allongé à ses côtés ; puis tous deux avaient fait sortir, par le bout de leur museau, une langue énorme de cinquante à soixante centimètres de long, grosse comme le doigt d'un homme, et l'avaient promenée au milieu de la foule... Cette langue perfide est enduite d'une salive collante, et toutes les fourmis qu'elle touche y restent attachées... Lorsqu'elle est noire de proies, l'animal la rentre dans sa bouche et avale, sans les mâcher, toutes les fourmis qu'il a rapportées. Cela fait, il recommence, balayant la surface d'attaque et emportant tout dans un même repas. Le petit balayait d'aussi bon courage que sa mère !...

Il y avait vraiment quelque chose d'horrible et de satanique dans ce carnage systématique et silencieux, qui s'exécutait là, devant nous, avec une précision automatique et menaçait de durer longtemps ! Effectivement, les deux monstres ne se pressèrent pas...

Lorsque les travailleurs de la colonie comprirent à qui ils avaient affaire, ils ne se montrèrent plus sur la brèche. Alors le tamanoir, enfonçant son long groin dans l'ouverture, plongeait sa langue dans les couloirs, les chambres, les étages, emportant tous les habitants et les remontant dans sa bouche.

Ce fut un carnage sans miséricorde ! Après un premier trou, les fourmis s'étant retirées au fond de leur retraite, la mère alla pratiquer une autre brèche à quelques pas, plus près du bord de la clairière, et, appelant son petit par un grognement significatif, elle le plaça au bon endroit et revint vers sa première ouverture, dont sa langue plus longue atteignait mieux le fond.

A ce moment, un nouvel arrivant déboucha dans la grande clairière. Il arrivait à pas de loup — on ferait mieux de dire *à pas de chat !* — aucun bruit n'avait signalé sa présence ; mais, en apercevant le tamanoir si bien occupé, il s'arrêta, s'allongea sur le sol et y demeura immobile comme le chat qui va fondre sur la souris qu'il guette. Il était tout près de nous : je voyais sa grosse langue rouge passer sur ses babines noires et un affreux rictus découvrait de longues canines blanches qui luisaient aux rayons de la lune... Ses yeux fauves semblaient briller comme des flammes !...

Pauvre mère ! gare à ton petit !... C'est là que vise le puma !...

Tout à coup, un double mouvement s'exécute à la fois ; avec une rapidité que j'aurais été loin de soupçonner chez l'indolent fourmilier, d'un coup de patte la mère saisit le petit et le ramène à elle ; en un clin d'œil, il est à cheval sous sa grande queue retroussée qui le cache à tous les regards... En même temps, le puma bondissait et tombait à la place que le jeune tamanoir venait de quitter.

Un peu déconcerté de cette aventure, le félin resta une seconde immobile, indécis, s'apprêtant à prendre son élan vers la mère. Ce moment avait suffi pour que celle-ci se dressât debout et s'acculât contre un arbre... Alors nous vîmes ses ongles énormes se détendre, se séparer et, semblables à des couteaux menaçants, se diriger vers son adversaire.

Évidemment le puma avait faim. Il s'élança...

Rapide comme l'éclair, la patte du tamanoir se referma sur lui, par une *calotte* gigantesque, et le renversa roulant à quatre pattes, le flanc ouvert et baignant dans son sang... Alors, avant que le chat eût pu se relever, la mère arriva sur lui, de ses deux mains lui étreignit la gorge, qu'elle traversa de ses ongles entrelacés... Malgré les coups de griffes que le puma distribuait à droite et à gauche, mais qui portaient dans la longue toison rude ; malgré quelques morsures, elle tint bon et, en cinq minutes, le félin était mort...

Nous prêtions la plus grande attention à ce drame sauvage, et nous étions bien loin de penser que nous allions courir, de son fait, un péril extrême...

Voici ce qui arriva :

Au moment où la mère tamanoir sentit entre ses pattes le puma qui mourait, elle entr'ouvrit ses griffes, les sortant des chairs avec beaucoup de peine, et, repoussant d'un coup violent son ennemi mourant, elle l'envoya rouler à l'extrémité opposée de la clairière. Hélas ! ce fut justement de notre côté ! Arrivant, comme une masse irrésistible, sur nos herbes qu'il choque, nous tombons d'une grande hauteur et, au même instant, la vilaine bête roule sur nous...

Ce fut une terrible souffrance ! A chaque tressaillement que l'agonie imprimait au puma, nous sentions aussi la vie nous quitter ; son poids énorme nous brisait les membres... Quant à moi, j'entendais craquer mes os, et, sans le hasard providentiel qui me fit tomber entre deux tiges de paille dure, comme on produit ce pays-là, j'étais arrivé à la fin de ma vie et de mes aventures.

Hélas ! comment nous tirer de cette affreuse position ? Que faire ? Comment sortir de là ?...

Je me sentais mourir : adieu, France ! adieu, ma patrie !...

O bonheur ! dans une dernière convulsion, le puma roula quelques centimètres plus bas...

Un rayon de lumière vint nous caresser !

Cependant, incapable de remuer, je demeurai là toute la nuit, sans force et sans courage... Au matin, je me relève un peu, et, qu'est-ce que je vois, arrivant comme des nuées ?... des insectes de toutes couleurs, tous avides à la curée !... Il y avait là des nécrophores qui tondaient déjà les poils du puma, et en faisaient des boules pour enfermer leurs œufs ; il y avait des fourmis en quantité et d'espèces les plus différentes, des mouches énormes venant pondre sur les lèvres et les narines... Que sais-je ?...

Effrayé par tout ce brouhaha, je me relevai tant bien que mal et, tout gémissant de mes contusions, j'essayai de me retirer un peu à l'écart.

— Double-Epine !...

Rien ne répondit !...

— Double-Epine !... où es-tu ?... pauvre compagne !...

Un faible gémissement se fait entendre à dix pas de moi... On dirait un écho lointain...

J'y cours, autant que mes douleurs le permettent, et quel triste spectacle se présente à mes yeux !... Saisie entre la masse du puma et une poutre sur laquelle elle est tombée, ma pauvre Double-Epine a les reins brisés...

Je m'approchai, lui apportant mes consolations et lui offrant mes soins ; elle ouvre péniblement les yeux, et me dit :

— Etranger... merci de tes soins... ma vie est terminée... va !... je me sens mourir... Je retourne, au centre du grand tout, vers Celui qui a créé tous les êtres. Sois heureux !... et, si tu veux m'en croire, fuis ce pays maudit où la vie n'est qu'un combat sous toutes les formes, de nuit comme de jour. Fuis...

Elle laissa tomber sa tête et mourut...

### XV. — LES MOISSONNEUSES.

— Assez de Brésil ! nous y laisserions notre peau... Allons nous-en !!!...

Telle fut la résolution que je pris un beau matin, lorsque les forces me furent revenues. J'avais encore, je l'avoue, une jambe qui ne fonctionnait qu'avec un peu de peine : je pensais que le repos de la traversée me serait salutaire, joint à une bonne nourriture qui ne manque pas pour nous sur les bateaux.

Je m'acheminai donc vers le port.

Il y avait loin, bien loin... La distance, jointe à la souffrance, me faisait voir tout en noir ; j'étais bien triste et bien découragé ; le chemin me semblait interminable... Heureusement, j'avisai à la porte d'une *venda* ou auberge, sur la route, une charrette grossière chargée de sacs de sucre et arrêtée là tandis que l'attelage mangeait... L'occasion était tentante. Mais, si la charrette n'allait pas au port ?... Comment en sortir et me retrouver ?...

Le tamanoir et le puma. Dessin de Mesnel.

— Au petit bonheur ! me dis-je. Où voulez-vous qu'on mène du sucre, en ce pays, sinon à un magasin pour l'embarquer ?...

Et sur cette belle conclusion je me hissai à grand'peine sur les roues pleines de la voiture et, de là, m'introduisis entre les sacs au moyen d'une courroie qui, par bonheur, pendait près de l'essieu. A peine en sûreté, je m'endormis...

Le bonheur me conduisait. Lorsque je m'éveillai, le lendemain matin, des hommes déchargeaient le sucre sur le port. Je n'eus que le temps de descendre à terre et de me cacher dans un énorme tas de cornes de bœuf qui attendait son embarquement pour Paris.

— Quel bonheur ! Je reverrai la France.

Ainsi tout était décidé : je partais pour la France ; j'avais lu sur une belle pancarte en haut du tas :

LE RAPIDE

*en partance pour Paris.*

Mais j'avais négligé une ligne imprimée en petits caractères qui portait ceci :

*En touchant à la Havane et au Texas.*

C'était un service nouveau de petits bateaux qui avaient résolu le problème de tenir bien la mer et de remonter la Seine pour arriver ainsi à Paris sans transbordement. Nous partions donc pour une course qu'on pourrait appeler « le grand cabotage au fond du golfe du Mexique ».

Tout cela, je ne l'appris que lorsque nous fûmes partis et en pleine mer. Je n'avais aucun moyen d'échapper à ma destinée, je me résignai. Cela me fut d'autant plus facile que je n'avais pas quitté mon tas de cornes, dans lequel je trouvais le vivre et le couvert.

Un mois après nous étions à quai à San-Felipe, au grand ébahissement des habitants, qui ne se lassaient point de visiter le petit navire parisien. Cela me gênait beaucoup, parce que je craignais, en m'aventurant sur la passerelle, d'être écrasé. Une nuit, cependant, je pris mon courage à deux pattes et passai le pont aussi rapidement que possible.

Je me dirigeai alors par la première rue qui se présenta à moi. Elle était droite comme un I, et cependant il me fallut près de deux jours de marche continue pour sortir de la ville. Dans cet espace de temps, la nourriture ne me manqua pas : elle abonde dans ce pays, où tous les détritus des maisons sont jetés dans les rues. Celles-ci sont malheureusement hantées par trop d'oiseaux !...

Une fois dans la campagne, je respirai un peu plus librement ; l'espace était devant moi et je craignais beaucoup moins d'y rencontrer un bec ouvert pour me servir de tombeau.

Ici, le pays, à perte de vue, était couvert de forêts immenses, composées de pins, de cyprès et de chênes : c'est plat comme la main, et entrecoupé de ruisseaux, de rivières, de bayoux qui gênent extrêmement la marche des fourmis, et devraient bien être modifiés. Autour de la ville, de belles plantations de coton, de tabac, de canne à sucre et de maïs. J'avoue que les larmes me sont venues aux yeux en retrouvant çà et là quelques champs de blé qui me rappelaient la patrie.

J'errais au hasard, lorsque je tombai sur les travaux d'une fourmi qui me rappela immédiatement la Saüba et qui doit être sa cousine. Jamais je n'ai vu travaux plus extraordinaires, mieux entendus et plus solides. Ce sont de véritables constructions à demeure ; ce sont des villes qui durent, sans interruption, plus de vingt ans. Il ne faut donc pas trop s'étonner si les constructeurs y mettent les soins nécessaires.

Ce sont de grosses fourmis brunâtres, d'aspect assez rébarbatif, aux mouvements brusques et peu polis ; de vraies campagnardes. Celles que je trouvai habitaient déjà depuis bien des années dans un des nombreux vergers qui sont établis assez loin des maisons pour la culture de la pêche. Il y avait là une butte assez élevée, formée en partie par un large banc de roches. J'étais monté là-haut par curiosité pour voir d'un peu plus loin en ce pays plat, sans me douter que j'allais y découvrir un des plus beaux spectacles qu'on puisse désirer : des fourmis cultivant la terre !

Nul doute pour moi, depuis cette découverte, que ce ne fût des fourmis que l'homme a appris l'agriculture ! Quelle grande nation que celle des fourmis ! ! ! ..

Ce fut dans la couche de sable qui couvrait certains points des roches que je remarquai l'intéressante cité des fourmis agricoles. A l'entrée d'une des portes, se tenaient deux ou trois forts gaillards qui semblaient monter la garde... A mon approche, l'un d'eux se détacha et, palpant mes antennes, me parla dans une langue très-rude et très-barbare :

— Que faites-vous ici, monsieur, et d'où venez-vous?

— Je me promène.

— D'où venez-vous?

— De France.

— Connais pas !

— Sauvage !...

— Vous dites ?...

— Rien ! Voulez-vous me laisser visiter votre ville? Elle me paraît curieuse et je pourrai en parler lorsque je reviendrai dans mon pays.

— Parlez-en ou n'en parlez pas, cela nous importe peu ! Si vous voulez apprendre comment un peuple fort et honnête se comporte, entrez au milieu de nous, personne ne vous fera injure malgré votre tournure hétéroclyte. Il est vrai que vous êtes si chétif qu'on ne vous remarquera seulement pas !

— Merci ! Et moi qui suis un foudre de guerre dans mon pays !

Et j'entrai sur une place grandiose.

Jamais je ne verrai population plus calme, plus noble, plus honnête dans la plus belle acception de ces mots : le travail sanctifie tout.

Leur ville est immense. Voici ce que me raconta mon porte-consigne, qui me suivit en causant :

— Jeune étranger, la cité que vous allez parcourir est située dans une position absolument exceptionnelle : c'est certainement à cela qu'elle doit sa haute antiquité. Elle a bientôt un siècle d'existence ! Nous comptons cela par moissons...

— Par moissons que vous décimez...

— Non. Par moissons que nous faisons.

— Je ne comprends pas...

— N'importe. Lorsque nous avons choisi un emplacement pour établir notre ferme, il arrive nécessairement que le terrain est sec ou humide. S'il est sec, nous creusons une dépression, autour de laquelle nous élevons une digue circulaire peu haute, mais très-large : plus haute de sept à huit centimètres et quelquefois de quinze centimètres, selon les lieux. Cette enceinte a souvent un mètre vingt centimètres et plus de diamètre, et présente une très-légère inclinaison du centre vers le bord extérieur. Si, au contraire, le sol est bas, plat et humide, exposé aux inondations si fréquentes dans ce pays, comme nous avons besoin d'un endroit sec pour travailler, nous commençons par élever une digue en cône, pointue autant que possible, haute de quarante à cinquante centimètres plus ou moins. C'est en haut que se trouve l'entrée de la ville.

— Ici ?

— Non. Ici, c'est différent ; nous sommes au milieu des rochers. En plaine, tout autour du rempart bas ou haut, nous nettoyons le sol de tout obstacle, nous unissons sa surface sur une distance d'un mètre à un mètre cinquante de l'entrée de la ville. C'est le champ de manœuvres, la grand'place telle que vous la voyez ici ; au milieu est la cité. Maintenant, c'est sur cette aire, à soixante centimètres ou un mètre en cercle, autour du centre de la digue, que nous cultivons le riz de fourmi, comme disent les hommes, parce que notre céréale — vue avec leurs lunettes pour suppléer à l'insuffisance et à la grossièreté de leurs yeux — ressemble absolument à leur riz. Nous plantons notre récolte avec le soin qu'elle mérite et nous ne laissons

jamais pousser aucune autre plante dans notre enceinte. A plus de cinquante centimètres de notre ferme nous avons reconnu qu'il fallait enlever toute plante étrangère, si nous ne voulons pas en retrouver les graines dans notre riz.

— Ce gazon si bien vivant que nous traversons... c'est votre riz?...

— Oui, monsieur. Cela donnera une belle petite graine blanche et dure que nous serrerons dans nos magasins, après l'avoir soigneusement séparée de la paille, et qui servira à nourrir la colonie pendant toute l'année.

— Et la paille, qu'en faites-vous ?

— Nous l'emportons au loin et la jetons au delà des limites de notre ferme.

— Voyons ! parlez-moi franc, mon ami, est-ce bien vous qui plantez cette herbe?... Elle vient partout ici, n'est-ce pas?...

— Cherchez!... Si vous en trouvez en moisson compacte comme celle-ci, vous reviendrez me le dire et je vous donnerai ce que vous voudrez. Lorsque la récolte sera faite, le chaume coupé et enlevé, vous verrez le terrain débarrassé attendre l'automne suivant, et alors le même riz de fourmi réapparaitra dans le même cercle, y recevra tous les soins convenables, et... ainsi de suite tous les ans !

— Pas possible !

— Tenez ! voyez-vous ce vieux monsieur qui se promène péniblement là-bas ?

— Oui. Qu'est-ce qu'il regarde à terre ?...

— Nos travaux !... qu'il suit depuis douze ans sans interruption ! Nous étions là avant lui et nous y serons encore après lui, toujours jeunes, toujours actives !

— Cependant, les bestiaux, mon pauvre ami fermier, doivent manger avec bonheur vos jolies moissons !

— Hélas ! cousin... c'est là le malheur de notre vie ! D'autant plus que les bœufs, notamment, sont très-friands de notre riz.

— Eh bien, que faites-vous alors ?

— Nous souffrons ! nous mourons de faim l'hiver... Ainsi s'en vont rapidement les belles colonies de fourmis agricoles (*Atta malefaciens* du docteur Lyncœum); seules, quelques villes, établies comme celle-ci dans un site inexpugnable, dans un enclos, peuvent résister, et encore !... Une fois l'enclos dévasté, nous mourrons.

— Mais pourquoi ne pas fuir?

— Fuir ! Où? Est-il un endroit où le bœuf qui pullule dans ce pays ne puisse venir dévorer nos moissons?

— Que faites-vous pendant la saison humide?

— Nous prenons soin de nos magasins. Dès qu'un rayon de soleil brille, tout le monde apporte les grains, qu'il faut faire sécher, et ceux qui sont mouillés sont nombreux, malgré toutes les précautions prises. Si quelques-uns sont germés, nous n'y touchons jamais, nous les emportons loin de l'enceinte de la ferme, et nous les jetons. Ces grains ne sont plus bons à rien !

— Alors vous savez prévoir les conséquences de ce que vous entreprenez?

— Mais, vous pouvez en juger. Ce bonhomme que je vous ai montré là-bas, c'est le docteur Lyncœum. Un jour, il reçut une lettre d'un autre homme nommé Darwin, qui lui demandait s'il croyait que les fourmis agricoles plantassent leurs grains pour la saison suivante. C'était absurde, cette question. Mais, enfin .. il y a, parmi les hommes, des gens qui ont de si singulières idées!...

Le bonhomme Lyncœum lui répondit ceci :

« Je n'ai pas le moindre doute sur ce fait, et mes conclusions ne viennent point d'observations précipitées ou faites sans soin. J'ai acquis une conviction en les voyant faire ce qu'elles veulent et croyant évidemment qu'elles en attendent et en connaissent le résultat. Voilà douze ans que j'observe la même fourmilière... Tout ce que je vous ai écrit est vrai. Hier, je les ai encore visitées. La moisson du *riz de fourmi* pousse parfaitement : vous ne trouveriez pas, à plus de trente centimètres du cercle, un brin d'herbe ou de plante étrangère à la récolte cultivée par mes voisines. Maintenant concluez ! »

H. DE LA BLANCHÈRE.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### VIII. — LE DAHOMEY ET LES DAHOMANS.

Une étape sempiternelle. — Halte en forêt. — Arrivée à Toffoa. — A travers le Dahomey. — Guadjah-Treuda. — Création du corps des amazones. — Comment les Dahomans font la guerre. — Armement des troupes dahomanes. — Le roi. — Division et administration du Dahomey. — La justice. — Population. — Religion. — Fétiches et féticheuses. — Désordre moral. — Une lettre d'un missionnaire. — Costume. — Monnaie. — Production. — Moyens de transport. — La canne royale.

Les amazones firent, d'un trait, une étape de six heures; lorsqu'elles s'arrêtèrent pour se reposer, la chaleur était insupportable.

Après avoir franchi, avec une ardeur qui indiquait des jarrets d'acier, et une sûreté qui attestait une profonde connaissance du pays, des jungles, des clairières couvertes de traces de pas de pachydermes, des fourrés remplis de mimosas, des vallées herbeuses ; après avoir passé à gué plusieurs rivières, elles étaient arrivées dans un endroit délicieux où croissaient les plus beaux arbres fruitiers des zones torrides, arrosé par un frais ruisseau dans l'eau claire duquel des compagnies de perruches vertes venaient plonger le bec, et tout tapissé de fleurs odorantes.

Elles posèrent leurs fusils par terre avec un certain soin, allèrent se désaltérer, invitèrent du geste le rentier et le chimiste à faire comme elles ; ensuite, leur montrant un coin isolé, leur intimèrent impérieusement l'ordre de s'y rendre et d'y rester.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Quand ils y furent, elles leur jetèrent quelques boules de farine de manioc humectée d'eau, quelques morceaux de viande de chien séchée au soleil qu'elles tirèrent de leurs sacs, de leurs gibecières ; puis, sans plus s'occuper d'eux et convaincues qu'ils ne pouvaient s'échapper, elles s'assirent sur l'herbe et se mirent à manger les provisions dont elles étaient munies, en parlant avec un éclat, une volubilité, un tapage assourdissant, capables d'humilier tous les perroquets de la contrée.

Leur repas terminé, elles burent de nouveau à même le ruisseau, revinrent s'étendre à l'ombre et s'endormirent avec une sérénité et une sécurité parfaites.

Philistin et Phosphate, brisés, rompus, eurent un instant, en les voyant fermer les yeux, en les entendant ronfler, la velléité de s'enfuir. Mais, après examen de leurs forces, ils comprirent qu'ils devaient se résigner, et, à l'imitation de leurs geôlières, ils se laissèrent aller au sommeil en pensant que le sort se montrait bien injuste, bien barbare envers eux, et en se demandant s'il n'était pas plus favorable à Pouillouse et à Lamouroux.

A quatre heures de l'après-midi la horde féminine se retrouva sur pied, réveilla, à coups de crosse de fusil, le rentier et le chimiste et repartit à travers bois avec eux.

Elle ne s'arrêta qu'au milieu de la nuit, mais cette fois dans un lieu habité, à Toffoa, où tout était disposé pour la recevoir.

Il était temps.

Première halte. Dessin de Vierge.

Philistin et Phosphate sentaient leurs jambes refuser le service.

Les amazones consignèrent leurs prisonniers au chef de la localité, qui s'était empressé d'accourir à leur rencontre, et prirent leurs quartiers à l'entrée de la ville, dans une grande case, moitié caravansérail et moitié temple, car elle était ornée d'une quantité d'idoles grossièrement sculptées . hommes à tête de chien, chiens à tête d'homme ou de crocodile, léopards, serpents, singes, etc.; et les deux malheureux furent enfermés dans une hutte où on leur porta quelques provisions et autour de laquelle le chef de Toffoa plaça une vingtaine de nègres armés de lances.

Tandis qu'ils cèdent à la fatigue qui les écrase, couchés sur une natte de jonc, et que les chasseresses rêvent massacres d'éléphants et de prisonniers de guerre, enveloppées dans des couvertures de coton, faisons une rapide excursion à travers le royaume du Dahomey, dont il est indispensable d'esquisser l'organisation et les mœurs pour l'intelligence des événements qui vont suivre.

Tout d'abord déterminons la position géographique et les limites de ce pays, qui jouit parmi nous d'une réputation si lugubre.

Le Dahomey s'étend entre le Volta et le royaume d'Achanty à l'ouest, les montagnes de Kong au nord, le territoire d'Yarriba à l'est, le golfe de Bénin au sud. Il est difficile d'en préciser l'étendue ; toutefois on peut lui donner cent vingt lieues dans sa plus grande longueur, de la mer aux escarpements de la chaîne de

Kong, et soixante-cinq dans sa plus grande largeur, de la frontière de l'Achanty à celle d'Yarriba. Sur l'immense péninsule où il existe ce n'est là qu'un point ; cependant le Dahomey passe pour l'État le plus puissant de la côte occidentale d'Afrique. Ajoutons qu'il ne date pas de très-loin et qu'il n'y a guère plus de cent cinquante ans qu'il a commencé à prendre de l'importance.

En 1724, le territoire actuel du Dahomey était fractionné en une infinité de principautés indépendantes qui se faisaient la guerre pour se procurer des prisonniers qu'elles vendaient aux établissements européens de la côte et aux négriers. Cette année-là, le prince ou le roi d'Abomey, ville située à une cinquantaine de lieues du littoral, soit qu'il eût à se défendre, soit qu'il voulut faire une razzia d'esclaves chez ses voisins, envahit les royaumes d'Ardrah, de Toffoa, d'Allahda, de Savi ou Xavy, de Whydah, et, après une suite de

Types du Dahomey. Dessin de Vierge.

guerres acharnées qui durèrent dix ou douze ans, parvint à les annexer à son royaume, qui se trouva ainsi décuplé.

Ce roi, le fondateur de la puissance dahomane, se nommait Guadjah-Truda.

C'était un monstrueux despote, qui institua ces sacrifices humains au récit desquels le monde civilisé a frémi d'horreur. On raconte que, dans le but d'augmenter *l'intérêt* de ces hécatombes humaines, il ne se contentait pas de décapiter les victimes, qu'il les livrait préalablement pendant quatre jours à des bourreaux qui leur arrachaient les ongles, leur coupaient les oreilles, leur crevaient les yeux, leur brisaient les membres, les écorchaient.

Quand les tyrans nègres sont féroces, ils le sont bien.

Le système adopté par Guadjah-Truda fut continué par ses successeurs, avec cette différence que les guerres entreprises n'eurent plus pour but des conquêtes territoriales, le Dahomey s'étant agrandi autant qu'il pouvait s'agrandir, mais seulement des razzias de prisonniers.

L'année fut alors partagée en deux périodes à peu près égales : l'une, qui correspond à l'automne et à l'hiver, consacrée aux expéditions guerrières ou, pour parler plus exactement, aux chasses aux esclaves ; l'autre consacrée à la vente de ces derniers, à la célébration des *coutumes* ou fêtes publiques, et aux travaux indispensables à la culture du riz, du manioc et de quelques autres productions de première nécessité.

Pour donner au brigandage qu'il avait institué une assise solide, durable, Guadjah-Truda créa une armée permanente de dix mille soldats, pouvant être quintuplée en huit jours par l'appel des hommes valides, et dans laquelle il introduisit un corps de six mille amazones.

Ce fut, eu égard à l'ambiant barbare dans lequel il vivait, un trait de génie.

Truda ignorait probablement ce qu'on peut tirer de bon de la femme, les chères et douces joies qu'elle procure, les choses grandes et saintes qu'elle aide à faire, mais il savait certainement ce qu'on en peut tirer de mauvais. Ses amazones constituèrent de suite ses troupes les plus intrépides, les plus redoutables et les plus redoutées, et c'est grâce à elles qu'il put jouer, en Guinée, le rôle d'un Alexandre ou d'un César.

Le roi du Dahomey prétend qu'il n'attaque jamais un peuple qui ne l'a pas insulté, à moins que ses sujets, ou plutôt ses janissaires femelles, ses prétoriennes, car ce sont elles qui font la pluie et le beau temps à sa cour, ne le lui aient demandé pendant trois années successives. Cette assurance ne mérite qu'une faible créance.

La vérité, c'est que le despote dahoman attaque sans motif, selon son bon plaisir, les peuples qu'il croit être en mesure de battre. Lorsqu'il a résolu quelque expédition importante, il ordonne aux gouverneurs des provinces de réunir leurs contingents sur un point désigné. Arrivé devant la ville vouée à la destruction, il campe à distance et lance ses hordes à l'assaut. La ville prise, les vieillards des deux sexes sont égorgés ; les hommes encore jeunes, les jeunes filles, les enfants sont emmenés avec tout le butin qui a été fait, et, si la campagne n'a pas d'autre but, la retraite s'opère.

Les troupes dahomanes sont armées de lances ou sagaies, de sabres, d'arcs et de fusils à pierre qu'elles préfèrent aux fusils à piston ou se chargeant par la culasse, parce que les Dahomans ignorent la fabrication des capsules et celle des cartouches à fulminate ; elles possèdent une cinquantaine de vieux canons qui servent surtout dans les réjouissances publiques, car il serait impossible de faire rouler de l'artillerie sur les routes étroites, marécageuses, effondrées du pays.

D'ailleurs le Dahomey ne produit pas de chevaux, ceux qu'on y introduit y meurent promptement, tués par le climat, les autres bêtes de somme y sont extrêmement rares et le chameau y est inconnu.

L'armée dahomane n'a donc ni canons attelés ni cavalerie.

Tous les individus qui la composent, y compris le roi, vont à pied, pieds nus même.

La guerre étant, au Dahomey, l'occupation la plus honorable, la plus noble, presque tous les hommes libres s'y consacrent, si bien que l'agriculture et l'industrie n'y existent qu'à l'état rudimentaire.

Les troupes dahomanes ne touchent pas de solde régulière ; elles reçoivent seulement des gratifications en vivres, en liqueurs fortes, en vêtements, en cauris, proportionnées à leurs prouesses. Chaque chef entretient cependant à ses frais son contingent, mais, en revanche, celui-ci lui doit toutes ses prises, tout le butin qu'il fait.

Le respect des Dahomans pour le rang et la naissance est absolu. D'un signe, leur roi peut faire rouler à terre la tête du plus grand de ses vassaux ; nul n'oserait se tenir debout, ou la tête couverte, ou fumer, ou se garantir du soleil avec un parasol, ou se faire porter sur un palanquin en sa présence. Tous doivent se prosterner, la face contre terre, devant lui. Les blancs seuls sont autorisés à se borner à saluer humblement.

Sa Majesté se montre généralement entourée de ses hauts fonctionnaires, de ses principaux officiers et particulièrement de son miegan ou exécuteur de ses sentences, qui marche toujours derrière elle armé d'un long sabre dont la lame, élargie à son extrémité, décapite un homme aussi facilement qu'un couperet de guillotine ; de son camboudi ou chambellan, dont l'occupation ordinaire est de réclamer le silence au moyen d'une clochette qu'il porte pendue au cou et de ce cri : *Dinaba* (taisez-vous !), lorsque son maître a quelque communication à faire à la foule ; de son méhou, sorte de visir, de premier ministre ; et de son tolonou ou gardien du sérail et des amazones.

Ce dernier personnage est en outre l'échanson royal ; c'est lui qui est chargé de verser à boire au souverain, de goûter le liquide qu'il lui offre, afin de prouver que ce liquide n'est point empoisonné, de cacher Sa Majesté avec un foulard de soie quand elle boit, de porter son crachoir, un crachoir d'argent, et son éventail en plumes.

Le royaume est divisé en provinces administrées chacune par un préfet ou vice-roi appelé *avoghan* ou *iavougan*, qui a sous ses ordres les chefs des localités ou maires, appelés *caboucirs*.

Les iavougans correspondent directement avec le méhou, qui tient entre ses mains tous les fils de l'administration intérieure, et lui portent périodiquement et à époques fixes le produit des revenus de leurs provinces, soit en marchandises, soit en cauris.

Ces revenus se composent à peu près uniquement, depuis que la traite des nègres est abolie, des récoltes fournies par les domaines de la couronne, de la vente de l'ivoire des éléphants tués par les amazones, du butin fait chez les tribus ennemies, des présents offerts par les directeurs des factoreries européennes de la côte, des redevances payées par les traficants étrangers, des droits de douane, d'octroi, de transit, qui frappent les marchandises, de la vente des armes, dont le roi se réserve le monopole.

La justice est rendue : dans le village, par le caboucir, auquel Sa Majesté accorde, comme insigne de sa dignité, les bracelets d'argent, le parasol et le tabouret que des esclaves portent devant lui ; dans le chef-lieu de province, par l'avoghan. L'un et l'autre ne jugent que des délits communs ; quant aux crimes pouvant entraîner la mort, ils sont réservés au tribunal royal.

Au Dahomey, point de prison, cela serait une charge et un embarras dont le monarque ne veut pas, mais simplement des amendes, des peines corporelles ou infamantes, ou la décapitation. Les riches, les dignitaires sont punis par la confiscation de tout ou partie de leurs biens, par la privation de leurs dignités ; les

pauvres par la bastonnade; mais les uns et les autres par le même genre de mort, s'il y a lieu.

Là, l'égalité reparaît.

En cas de doute, les juges ont recours à des épreuves qui rappellent le jugement de Dieu au moyen âge, et dont les plus usitées consistent à faire avaler un vomitif à l'accusé, ou à l'obliger à passer sa langue sur un fer de lance rougi au feu. S'il garde le vomitif ou s'il ne se brûle pas en léchant le métal incandescent, il est proclamé innocent ; dans le cas contraire, le maximum de la peine lui est appliqué.

La population du royaume s'élève, selon les uns, à six cent mille habitants ; selon les autres, à deux cent mille seulement; nous estimons que le chiffre moyen de trois cent mille est le vrai. Tous sont idolâtres. Ecoutons ici ce qu'en dit le docteur Répin dans la relation de son voyage : « Dans tout le royaume de Dahomey la religion est fondée sur la croyance à deux principes en antagonisme, celui du mal et celui du bien. De là, cette idée logique de remercier les divinités bienfaisantes, mais surtout de conjurer la redoutable colère des autres par toutes sortes d'offrandes et de sacrifices. On trouve çà et là autour des villes ou des villages, en général à l'ombre des groupes d'arbres au feuillage sombre et touffu, comme les mangottiers, une petite case ronde ou carrée, propre, bien entretenue et séparée du reste des habitations par une haie vive : c'est le temple, et souvent aussi la demeure du prêtre. Les noirs y pénètrent librement, à toute heure, pour y apporter des offrandes d'huile de palme, de bananes, d'ignames, etc. ; ou même, s'ils sont riches, des volailles, un mouton ou un bœuf. C'est là une partie des revenus du prêtre, intermédiaire obligé entre le croyant et les divinités. Entassées en grand nombre dans la cour, sous la varangue ou dans la case même, les idoles sont variées à l'infini : hommes, femmes, animaux naturels ou fantastiques, etc.; quelques-unes même consistent en un simple bâton fourchu à trois dents, orné de bandelettes et supportant un petit vase en terre du pays plein d'huile de palme ; en une défense d'hippopotame, une molaire d'éléphant, une corne de cabri, etc. Tout objet peut devenir fétiche, si le prêtre y a, par ses paroles magiques, attaché quelque propriété surnaturelle. C'est même la branche la plus importante de ses profits, car il vend fort cher aux nègres des amulettes ou grigris enchantés. Ainsi tel petit scapulaire de cuir ouvragé et colorié, telle griffe de tigre fixée sur une section de défense d'éléphant formant bracelet, telle corne d'antilope, préservent de la mort par le fusil, par le sabre, ou par le poison ; d'autres grigris seront tout-puissants contre la morsure des serpents ; avec tels autres on pourra chasser sans crainte l'éléphant ou le tigre. Nous avons vu à Toffoa, dans la case des fétiches, un grand nombre d'ex-voto, fragments de jambes ou de bras, mains, pieds, etc., grossièrement sculptés en bois et suspendus au-dessus de la divinité à laquelle les fidèles font hommage de leur guérison. Les *mauvais esprits* ont des temples qui leur sont particulièrement consacrés et dans lesquels il est interdit sous peine de mort de pénétrer. Les prêtres seuls y habitent et y élèvent dans la solitude les adeptes qui devront les remplacer un jour. Quand des voyageurs de haut rang passent devant ces temples généralement placés sur le bord des chemins les plus fréquentés ou à la porte des villes, ils doivent mettre pied à terre. Le prêtre paraît sur le seuil du temple, et, pendant que son acolyte fait tinter une sorte de cloche, il marmotte les conjurations destinées à préserver le voyageur de la maligne influence du dieu. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'afin de rendre efficaces les prières des prêtres, le voyageur doit les payer d'un présent qu'il dépose en dehors de l'enceinte... Les prêtres, qui, comme on l'a vu, sont aussi les médecins, traitent les maladies plutôt au moyen d'exorcismes, de pratiques superstitieuses et de sorcellerie, que de médicaments. »

Il y a également des prêtresses, mais en moins grand nombre, à Xavy ; ce sont les épouses du serpent fétiche, python non venimeux, à tête large, aplatie, triangulaire, de trois mètres de long environ, très-vénéré sur le littoral du golfe de Bénin et particulièrement à Whydah. Ces prêtresses, vêtues de pagnes de soie de couleurs rutilantes, ornées de colliers de corail, d'ambre, la poitrine nue, se livrent, pour l'exercice de leur culte, à des danses assez semblables à celles des almées orientales, qu'elles terminent invariablement par des cris, des vociférations, des convulsions épileptiques.

Rien n'égale le fanatisme religieux des Dahomans, si ce n'est leur cruauté stupide, leur gloutonnerie, leur ivrognerie, leur ignorance, leur honteuse bassesse, leur fourberie, que l'esclavage, la religion de la force, la passion de la guerre et du pillage ont développées outre mesure et perpétuent. Pour eux la famille n'existe pas : le Dahoman ne se marie pas ; il achète une femme, deux femmes, trois femmes, autant enfin qu'il peut en nourrir, et les revend quand il en est las, avec leurs enfants, si cela lui plaît, aux négriers marrons qui trafiquent encore de la chair humaine sur les côtes de Guinée, ou à tout autre individu.

Un missionnaire catholique disait, dans une lettre qu'il écrivait de Whydah en 1864 : « Le nègre est ici un peu moins sauvage que sur les points des environs de la côte ; en présence du blanc, du missionnaire surtout, il est timide et doux comme un agneau ; d'un amour peu stable, et le plus souvent feint, il oblige son maître à se tenir toujours sur le qui-vive. Je dis son maître, car ils sont tous esclaves les uns des autres. Pierre a Paul pour esclave, Paul a Jean, Jean a Antoine ; mais Pierre, qui par un seul esclave en a quelquefois des centaines, est lui-même esclave du cabeceirre, autorité du pays. Tous les sauvages sont en général d'une grande taille, et ont le corps bien fait jusqu'au cou. Mais quand on passe à la figure, on dirait des monstres: de grosses lèvres, une large bouche, un nez épaté, une chevelure très-crépue, point de barbe ; ils se rasent la tête de toutes les manières. Enfin figurez-vous tout ce que vous pourrez de plus fantastique. Ils sont tous marqués à la figure avec un instrument tranchant ; il y en a sur la figure desquels j'ai compté jusqu'à vingt-cinq marques. Ici la femme est un être abominable, sans pudeur, sans honte, et méchante comme la vipère. On la voit, la pipe à la bouche, courir de danse en danse, et se livrer ainsi du matin au soir à toutes sortes d'orgies et de crimes. Il y a possibilité de ramener les hommes, mais on n'a presque rien à espérer des femmes. Le noir, quand il s'agit de travailler, est d'une mollesse à ne pas pouvoir remuer les jambes. Le rotin est aussi nécessaire à ces gens qu'à nous la nourriture. Ils travaillent peu, mais ils vivent de peu ; le pays produit sans culture tout ce qui leur est indispensable. Quelques fruits et quelques lé-

cines, voilà la nourriture des sauvages. Le blanc, sur la côte d'Afrique, ne peut voyager qu'en hamac, c'est-à-dire porté par des noirs. Si le voyage est un peu long, ils s'y mettent en grand nombre. Lorsque je suis allé à Godome, à Kotano et à Porto-Novo, ils étaient dix-huit pour me porter ; ils chantent, ils dansent, c'est un charivari à briser la tête la plus solide. Il arrive quelquefois que le blanc n'est pas content de son monde ; alors il se lève du hamac, prend son bâton et, à tour de bras, en donne une dizaine de coups à chacun ; tout pleure, tout crie, on croirait qu'il a tout tué ; mais il n'en est rien. Quand il leur ordonne de continuer la route, ils le mettent avec grande délicatesse dans le hamac, le chargent sur leur tête et se mettent à courir, chantant, dansant tout comme auparavant... Ici la famille est inconnue. Chaque homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir et en acheter. Chacun a le droit de faire de ses femmes ce que bon lui semble, les vendre, les donner, les échanger tout comme il juge à propos. Chaque femme est obligée de nourrir ses enfants, et quand, devenus grands, le mari commun a besoin de cauris, il va les vendre au négrier, et quelquefois la mère avec. Quand les femmes sont assez fortes, elles saisissent, lient leur mari et le portent vendre. »

Nous n'avons pas le courage de les en blâmer.

La Dahomane est assez jolie, comme négresse, pendant sa jeunesse; ses formes sont pures, ses yeux agréables, ses extrémités petites; mais avec l'âge, avec la maternité, et quand les durs travaux auxquels elle est condamnée l'ont flétrie, elle devient hideuse, et ses seins, exposés à tous les regards, prennent des proportions telles qu'ils atteignent jusqu'à soixante centimètres de long.

Notons en passant une particularité bizarre : sous les tropiques, dans les zones où la polygamie est permise, honorée, les femmes sont moins nombreuses que les hommes, de sorte qu'il semble que leur rareté ajoute au mépris qu'elles inspirent. C'est le monde à l'envers. Ajoutons que, dans ce même pays, les femmes vieillissent trois fois plus vite que les hommes. Par contre, chez les blancs, où il naît ordinairement plus de filles que de garçons, où la monogamie est la loi de tous, où les femmes sont plus nombreuses que les hommes, les femmes sont comblées d'égards. Le contraste est criant ; mais tout, en ce monde, n'est-il pas contradictoire *à priori?*

En 1874, le curé de Santa-Cruz, dans la haute Californie, fit parvenir à Pie IX la photographie d'un Indien qui avait alors 122 ans. Au bas de son portrait le centenaire avait écrit ces mots en espagnol : *Yo Justiano Roxas de 122 anos, al santissimo papa desio muchos anos de vida.* (Moi, Justinien Roxas, de 122 ans, je souhaite au très-saint pape de longues années de vie.) Dans son ouvrage intitulé : *A travers l'Amérique centrale*, M. Félix Belly cite un vieux nègre nommé Félis Ronda, né en 1711 dans un village du Nicaragua appelé Tipigalpa, qui avait été marié quatre fois et qu'il vit, en 1862, à l'âge de 151 ans, avec un fils de 11 ans, de sa dernière femme. Il avait donc eu ce fils à l'âge de 140 ans. Il était encore vigoureux, faisait de longs trajets à cheval et paraissait à peine la moitié de son grand âge. Dans le même ouvrage, M. Félix Belly évalue à un douzième l'excédant des hommes sur les femmes dans le Guatémala. Ainsi, non-seulement les hommes sont plus nombreux que les femmes, sous les tropiques, mais encore ils durent beaucoup plus longtemps qu'elles.

La population civile mâle du Dahomey porte en général pour vêtement une large bande de drap ou de coton autour des reins et une sorte de manteau dont l'étoffe et les ornements varient suivant la richesse de son propriétaire. Ce manteau, jeté sur l'épaule gauche, laisse la poitrine et le bras droit nus.

Les femmes s'attachent simplement au-dessous de la poitrine une pièce de drap, de coton ou de soie qui leur tombe jusqu'aux genoux. Elles se parent d'anneaux, de bracelets en argent, en fer ou en or, de colliers de corail et de verroterie de Popoé.

Les hommes ne dédaignent pas non plus ces sortes d'ornements; ils portent, en outre, des amulettes.

La monnaie du pays est le *cauris*, petit coquillage univalve d'un blanc jaunâtre, de la grosseur d'une noisette. Il en faut vingt pour faire un sou de notre monnaie, et une *tête*, ou deux mille, pour faire cinq francs. Une femme, ce sont communément les femmes qui servent de portefaix au Dahomey, n'en pouvant porter plus de dix *têtes*, pour transporter une somme de deux mille francs d'un point à un autre du royaume, de Whydah à Xavy, par exemple, il faut *quarante porteuses!* Voilà une monnaie divisionnaire qui ne doit pas être de nature à faciliter les transactions.

On emploie également les cauris en colliers, bracelets et autres ornements.

Le docteur Répin assure qu'il n'y a point de cimetière au Dahomey et que chacun enterre ses morts dans sa propre case. Ce n'est pas absolument exact. Il y a de pauvres gens, en effet, qui enfouissent leurs morts dans leurs cases ; mais les nobles, les grands dignitaires ont des caveaux de famille, ou bien creusent des fosses à leurs parents dans leurs plantations avec le ciel immense pour voûte. Le docteur Répin est plus dans le vrai lorsqu'il soupçonne les Dahomans de manger les victimes immolées dans ces épouvantables *coutumes* ou fêtes nationales dont nous aurons occasion de parler plus loin. Empruntons encore ces lignes à cet excellent observateur : « De vastes forêts, où domine le palmier, couvrent presque entièrement la partie du Dahomey située entre Abomey et la mer. Quelques plaines cultivées environnent seulement les principaux villages ; mais lorsque, après avoir franchi la Lama et gravi les pentes qui forment ses berges, on arrive sur les plateaux où sont situés Cana et Abomey, la scène change. Ce sont de vastes plaines, légèrement ondulées, semées, surtout aux abords des villages, de bouquets de palmiers, de dragonniers et de fromagers. Tantôt on disparaît dans les prairies de hautes herbes, tantôt on traverse de belles cultures de mil, de manioc, d'igname et de maïs. Les terrains marécageux sont réservés pour la production du riz, qui, avec la farine de maïs et les ignames, est la nourriture habituelle des noirs. La viande y est rare, parce que l'élève des bestiaux n'entre pas dans les habitudes agricoles d'un pays où le fumier serait inutile, la terre rendant sans engrais le centuple de ce qu'on lui confie. Du reste, aucune de ces productions n'est exportée, et l'huile de palme seule alimente le commerce de Dahomey, pays où l'ivoire et l'or sont moins abondants que sur d'autres points de la côte occidentale d'Afrique. Il faut ajouter de suite que ce produit donne lieu à des transactions d'une grande importance et qui permettent à ceux qui s'y livrent de réaliser des bénéfices vraiment extraordi-

naires : je pourrais citer telle maison française où ils se chiffrent par millions. Tout le monde sait que cette huile provient des fruits du palmier à huile (*elaïs Guineensis*), d'où les naturels l'extrayent en les broyant imparfaitement et en les traitant par l'eau bouillante et l'expression. Le coton paraît venir sans culture. Il appartient à l'espèce *gosypueus arborescens* (à laine courte), l'une des meilleures qui existent ; malheureusement il est très-peu abondant et, loin de pouvoir en exporter, les habitants du Dahomey n'en ont pas assez pour leur consommation, car ils achètent aux factoreries une grande quantité de cotonnades. Ils fabriquent pourtant des étoffes de coton ; mais leurs métiers sont très-imparfaits et ne peuvent tisser que des bandes de vingt centimètres de largeur, qu'ils cousent ensuite les unes aux autres pour confectionner leurs pagnes. Le roi nous fit présent de quelques pièces de ces tissus, et je puis constater encore aujourd'hui qu'ils sont d'une qualité surprenante, tant sous le rapport de la solidité que sous celui de la teinture ; aussi sont-ils réservés pour les grands et les riches. Les tisserands dahomans n'emploient guère que deux couleurs : le bleu et le rouge. L'indigotier, plante assez commune au Dahomey, leur fournit la première, et ils obtiennent

Paysage du Dahomey. Dessin de A. de Bar.

la seconde en pilant, laissant macérer et traitant ensuite par l'eau bouillante la tige du mil. Le fer et le cuivre sont très-rares au Dahomey ; on les emploie presque exclusivement pour les armes blanches : sabres, couteaux, sagaies, etc., dont la fabrication est un monopole royal. Ces métaux, fournis par les comptoirs, sont de qualité très-inférieure ; de plus, comme les ouvriers dahomans ignorent l'art de la trempe, leurs armes sont très-mauvaises. Ceux qui travaillent les métaux précieux font preuve de plus d'habileté, souvent même d'assez de goût dans le dessin et l'ornementation de bijoux, tels que les colliers, les grigris et surtout les bracelets d'argent, portés par les cabéceirs comme insigne de leur dignité. Ils se procurent l'or par le lavage des sables aurifères de certaines rivières qui descendent du versant méridional des monts de Kong et vont alimenter, après avoir traversé le haut Dahomey, les vastes lagunes qui baignent le sud de ce pays. Quant à l'argent, au dire même du roi Ghézo, les monts Kong en contiennent des mines fort riches, d'où les nègres le retirent en traitant le minerai par le grillage et des fusions répétées... L'écriture et les chiffres paraissent être inconnus au Dahomey. Les beaux-arts, l'architecture, le dessin, la sculpture et la musique y sont peu florissants. Les dessins et les peintures, que je n'ai vus appliqués qu'à la décoration des

murailles du temple des sacrifices, à Cana, prouvent surabondamment que les artistes dahomans n'ont pas l'idée de la perspective. Ce que j'ai vu de mieux réussi en dessin, ce sont les broderies exécutées avec une espèce de soie végétale du pays, à reflets chatoyants d'un joli effet, qui décorent les étendards de l'armée et les bonnets des amazones. Les Dahomans réussiraient peut-être mieux en sculpture : les tabourets témoignent de quelque goût et d'une certaine habileté de main. Quant à la poésie, je n'en ai trouvé d'autres traces que les chants de triomphe par lesquels les Dahomans célébraient leur victoire simulée le jour de la fête d'Abomey, et les improvisations en notre honneur que chantèrent les femmes du roi. Ces productions, sans originalité, sont empreintes du caractère emphatique qui distingue les œuvres d'imagination des peuples primitifs. Du reste, la langue dahomane est très-pauvre ; elle n'a de mots que pour exprimer les besoins ordinaires de la vie et désigner les objets qui tombent sous l'appréciation de nos sens. Elle n'a pas d'expression pour traduire les idées abstraites, sans doute parce que ces idées n'ont pas encore pris naissance dans le cerveau des Dahomans. »

Les routes et les bêtes de somme manquent au Dahomey ; les indigènes n'ayant pas encore songé à utiliser le bœuf et le buffle comme animaux de trait, peut-être parce qu'ils sont rares, on y porte tous les fardeaux. Les blocs de granit qui servent à moudre sont apportés à tête d'homme des montagnes de Kong, jusqu'où il faut aller pour trouver de la pierre, le sol du pays n'étant composé que de terrains marécageux ou d'alluvions. On se figure les lenteurs d'un pareil moyen de transport ; aussi les chemins sont-ils perpétuellement sillonnés par des centaines d'individus des deux sexes colportant toutes sortes d'objets ou de denrées. Ils gagnent, en moyenne, quatre-vingts cauris, environ quatre sous par jour.

Aucun étranger ne peut voyager dans l'intérieur du royaume sans en avoir obtenu l'autorisation du roi et sans être muni du signe évident, du sauf-conduit, du passe-port, en un mot, qui constate cette autorisation. Ce passe-port consiste en une canne, un bambou à pomme d'or qu'un officier apporte à l'étranger de la part de Sa Majesté, et qu'il lui reprend lorsque le voyage est fini et qu'il le quitte pour aller rendre compte au roi ou au méhou de ce qui s'est passé pendant la route. A la vue de la canne royale, tout Dahoman, si élevé en grade qu'il soit, doit se prosterner et baiser la poussière ; malheur à l'indigène qui oublierait cet hommage ou le refuserait ; malheur également à l'étranger qui s'aventurerait dans le pays sans avoir reçu ce talisman.

On comprend maintenant pourquoi les amazones s'étaient montrées dures envers Philistin et Phosphate et ce qu'elles leur avaient demandé sans qu'ils pussent comprendre de quoi il s'agissait.

Ils n'avaient pas le bambou royal, ils n'avaient pas de passe-port, et le premier venu pouvait les tuer comme des chiens galeux.

Ni l'un ni l'autre ne se doutait de cela, ce qui ne les empêchait pas de croire que leur position était des plus critiques.

De fait, ils n'avaient dû qu'à la couleur de leur visage de ne pas être écharpés sur place ; mais cela ne signifiait pas qu'ils étaient épargnés.

Les amazones, flairant quelque mystère utile à éclaircir pour la sécurité du royaume, dans la présence des deux blancs sur le bord du lac Avon, avaient seulement réservé ceux-ci pour les tourmenteurs et les bourreaux du roi. D'ailleurs la première grande fête ou coutume de l'année allait avoir lieu et il était logique qu'on les gardât pour les sacrifices de cette coutume, auxquels leur qualité d'Européens donnerait un relief particulier.

La situation du rentier et du chimiste restait donc très-grave, et c'est avec le sentiment de cette gravité qu'ils se réveillèrent au point du jour.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# RÉCITS CHAMPÊTRES.

## JACQUES BRUNON.

### I. — LES VOYAGEURS.

— Oh ! le joli pays, petit père, le joli pays

— Tu trouves, mignonne ?

— Oui, petit père.

— Comment ! Que dis-tu, Siméone ?

— Je dis, monsieur mon frère, que cette campagne me semble très-belle.

— Ah bien, par exemple, tu n'es pas difficile. Des rochers où l'on s'arrache les pieds ; des bois tout noirs, où il doit y avoir des loups, bien sûr ; une rivière qui gronde, en sautant dans les pierres cassées... Ça vous fait peur.

— Bah ! Julien, tu n'as pas aussi peur que tu veux bien le dire.

— Tu crois ça, papa.

— J'en suis sûr...

Ainsi causaient trois personnages dont nous n'avons plus besoin, pensons-nous, d'indiquer le degré de parenté, mais dont nous devons esquisser la physionomie.

Le père : soixante ans environ ; taille peu élevée, épaules carrées, poitrine bombée, cheveux presque blancs, drus et taillés en brosse, barbe grise entière, s'effilant en double pointe. Signes particuliers : une profonde cicatrice oblique, commençant au-dessus du sourcil gauche, dans l'épaisseur duquel elle creuse une chauve lacune, puis traçant sa route sur une paupière abaissée qui ferme un orbite vide et allant perdre son sillon au bas de la joue barbue. Enfin rosette rouge à la boutonnière.

Il marchait d'un pas ferme et tout juvénile, une main au bridon d'une légère ânesse blonde, sur le dos bâté de laquelle se tenait assise la jeune fille que nous avons entendu nommer Siméone.

Cette jeune fille, ou plutôt cette enfant, n'avait guère plus de dix ans. Son buste élancé, mais frêle, son maigre visage, aux grands yeux, au nez droit, s'allongeant

blème entre deux grosses tresses de cheveux noirs qui retombaient devant ses épaules; le mol affaissement qu'imprimait à son corps chaque mouvement de sa placide monture indiquaient chez elle une sorte de langueur, combattue toutefois par une intime énergie, que révélaient la douce vivacité de son regard et les claires vibrations de sa parole.

Le frère avait environ trois ans de plus que la sœur, et formait avec elle un véritable contraste. Plus grand, plus fort qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, il portait sur sa face les frais indices d'une excellente santé; mais ces avantages étaient détruits par l'indolence de son allure et le morne aspect de toute sa personne.

Il venait paresseusement le dernier, baissant un front ennuyé et ne trouvant, pour s'exprimer, que des inflexions de voix lentes et pour ainsi dire plaintives.

On était au mois de mai, vers la fin d'une belle matinée. Sous les pieds des voyageurs, qui venaient d'atteindre le haut d'une rampe, s'ouvrait une large et profonde vallée qui s'étendait en cirque allongé et, toute verte de prés et de ramures, poussait sa double pente vers la noire et bleuâtre épaisseur d'une imposante forêt de sapins, qui lui fermait l'horizon.

A quelque distance, autour d'un petit clocher de pierre grise, un semis de toits bruns et de blanches façades se voyait à travers les rangées de peupliers au pied desquels miroitait par lambeaux le serpent argenté d'une rivière qui, tout près, bruissait en cascade sur le flanc rocheux des collines.

Deux ou trois chemins où roulaient quelques chariots rayaient de fauve cet ensemble verdoyant. Dans un pré paissaient cinq ou six vaches. Sur des haies du linge était étendu. Des vols de pigeons tourbillonnaient dans l'air. D'ici, de là, des coqs se répondaient; au clocher tintait une cloche; des merles sifflaient dans les taillis, et des battoirs de laveuses envoyaient à l'écho leur sèche cadence.

La petite caravane arrivait à l'entrée d'un vieux pont en cintre aigu jeté au travers d'une large crevasse des rochers. Là, sur le talus de la route, se voyait une croix de bois peinte en rouge brun, au milieu de laquelle on lisait, en grosses lettres noires, cette funèbre inscription : *De profundis*.

La jeune fille remarqua cette croix et la fit remarquer à son père :

— Sans doute, dit-il, un accident, un malheur est arrivé à cette place; c'est une vieille coutume, dans beaucoup de pays, de perpétuer ainsi les événements de ce genre.

Les voyageurs passèrent.

Du haut du pont qu'ils allaient franchir pour gagner le village, but évident de leur course, la vue plongeait dans une faille profonde, à une paroi de laquelle un système de poutres et de chevrons arc-boutés rattachait un chenal de planches qui allait prendre un peu plus haut l'eau d'un ruisseau, pour la conduire dans une écluse, d'où elle tombait sur une roue dont on entendait le clapotement régulier.

L'écluse était en contre-haut d'un bouquet de grands hêtres, sous la voûte ombreuse desquels semblaient se cacher un petit groupe de masures aux toits irréguliers, affaissés, tout verts de mousse.

Des troncs d'arbres couchés çà et là, des blocs de planches empilées, avec des bouts de latte interposés, indiquaient une de ces usines primitives qui, dans les régions forestières, opèrent le premier travail des bois.

Le chemin, taillé en pente douce, allait droit à la scierie, autour de laquelle il décrivait une courbe de niveau, pour s'abaisser encore un peu plus loin vers le fond de la vallée.

Tout en causant, le père et les deux enfants avaient atteint l'endroit où la route contournait le rustique bâtiment, devant lequel un homme d'une cinquantaine d'années et d'une haute stature, en pantalon de velours, en manches de chemise, maniant une grande hache, était occupé à équarrir un tronc d'arbre.

Comme s'il eût voulu éviter de voir les gens qui allaient passer, ou, comme s'il eût craint de leur montrer son visage, cet homme, en les entendant venir, parut se détourner intentionnellement à leur approche.

— Sais-tu, papa, disait en ce moment le jeune garçon, que ce village n'a pas fort bonne mine, et que nous pourrions bien ne pas y trouver tout à l'heure un fameux déjeuner.

— Bah! répliqua le père, allons toujours; il ne faut pas s'effrayer d'avance. Au surplus, ta sœur n'est pas très-difficile; l'appétit que tu as dû prendre en marchant te rendra moins exigeant, et quant à moi...

Il s'arrêta, en remarquant que l'homme à la hache, laissant son outil planté dans la pièce de bois, s'était tout à coup redressé, puis retourné, et fixait sur lui un avide regard; et il se demandait pourquoi cet homme le dévisageait ainsi, quand l'homme, portant vivement la main au bonnet de laine qui couvrait sa tête :

— Saint Dieu! s'écria-t-il avec un véritable élan de joie; mais, non, je ne me trompe pas, mon capitaine!

— Hein! fit le père de Siméone, qu'est-ce que vous dites? Qui êtes-vous donc? Voyons, que je me souvienne. Attendez, tiens, oui, il me semble...

Et, tout en prononçant ces mots entrecoupés, il examinait à son tour l'homme qui, les bras retombants, le corps droit, la tête haute, se tenait devant lui, dans l'attitude du soldat à la revue.

— Oh! j'ai bien reconnu votre voix tout de suite. Je suis payé pour la reconnaître, reprit l'homme : vous êtes bien le capitaine Martin, de la 2e du 33e...

— Parfaitement... Mais, fit encore le capitaine en fronçant le sourcil, puis tout d'un coup : Ah! pardieu, j'y suis, m'y voilà... Brunon! Jacques Brunon!

— Présent à l'ordre, mon capitaine; Jacques Brunon, pour vous servir aujourd'hui comme autrefois, et de tout cœur, allez!

— Comment, c'est toi, mon brave Jacques; et moi qui ne te remettais pas. Après tout, sais-tu bien qu'il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus?

— Dix-huit ans, mon capitaine.

— Et, ma foi, tu as quelque peu changé...

— Vous aussi, mon capitaine, à ce que je vois, observa Jacques avec un geste dont le capitaine saisit aussitôt l'intention.

— Ah! oui, ça, fit-il, en portant la main à sa joue balafrée; que veux-tu? ce sont les petits profits du métier.

— Petits profits, répéta Jacques, comme vous y allez! M'est avis, cependant, qu'avec un autre petit profit comme celui-là vous ne seriez guère à même de compter les gros à la chandelle du jour.

— Toujours gai, à ce que je vois.

— Gai! fit Jacques en branlant gravement la tête, oh! Dieu non, mon capitaine; c'est tant seulement parce que je vous retrouve que ça me revient un peu.

— Mais toujours mauvaise tête, ajouta en souriant

le capitaine, qui s'était approché et frappait doucement sur l'épaule du bûcheron.

— Oh! pour ça, répliqua Jacques d'un ton étrange, en laissant voir une sorte de pénible embarras, oui, à ce qu'il paraît...

— Comment, à ce qu'il paraît! se hâta de reprendre le capitaine, en manière de réparer la fâcheuse impression qu'il supposait avoir été produite par ses dernières paroles; mais sais-tu bien que si j'en parle, c'est par pure plaisanterie, car je n'ai pas oublié que ce qui te valait ce renom au régiment ne résultait que d'une extrême droiture de caractère et d'un manque de cette souplesse dont il faut avoir parfois une forte dose en réserve dans notre état. Je l'avais si bien compris, que...

— Que vous me prîtes avec vous, comme un père aurait fait de son enfant.

— J'avais besoin d'un brosseur, tu faisais mon affaire, voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout; vous aviez trouvé ce moyen de m'éviter les mauvais pas où ma diable de tête aurait pu me fourrer. Oh! je ne l'ai pas mis en oubli. On ne peut pas se refondre... J'ai bien essayé. Ah! bien oui! Moi, l'injustice, ça me monte, je ne me connais plus. Au surplus, s'il n'y avait par le monde que des cœurs justes et bons comme vous...

— Çà, voyons, interrompit le capitaine, comment te trouvé-je ici?

— Vous me trouvez devant ma maison.

— Tiens, oui, il m'en souvient, en effet; tu me disais toujours que ton père avait une scierie dans la montagne. Tu me parlais aussi de la chute d'eau, de la roue, du vieux pont que nous venons de passer là-haut... Et, à propos, il est donc arrivé un accident, quelque mort d'homme près de ce pont, que nous y avons vu une croix...

— Oui, mon capitaine, oui, répondit Jacques d'une voix qui s'entendait à peine.

— Je disais bien à ma fille que ce devait être cela. Oh! je me souviens encore, tu me parlais du clocher, de la rivière au fond du val, de la forêt de sapins au lointain... J'aurais, ma foi, dû reconnaître ton pays en voyant tantôt ce tableau; mais, pardienne, j'en avais oublié le nom. Du diable si je pensais, alors que tu étais avec moi, que je te rencontrerais un jour dans ton pays même... D'ailleurs, c'est bien par le plus grand des hasards...

— Hasard heureux pour moi, mon capitaine, si, passant devant ma maison, et encore qu'elle ne soit pas belle, oh! non, vous vouliez bien me faire l'honneur d'y entrer.

— Comment donc! mais avec plaisir, mon ami, d'autant plus qu'après deux grandes heures de route, mes enfants et moi nous ne serons pas fâchés de nous reposer un instant. N'est-ce pas, mignonne? n'est-ce pas, Julien?

— Tu as raison, petit père, répondit la fillette, toujours assise sur le dos de l'ânesse, que le père n'avait pas cessé de tenir en main.

Julien ne répondit rien.

— Du reste, reprit le capitaine, méfie-toi, Jacques, car ton obligeance pourrait bien se trouver mise à une épreuve plus grande que tu ne penses.

— Eh bien! tant mieux! s'écria le bûcheron qui semblait vraiment hors de lui-même. Saint Dieu! mon capitaine, quelle joie vous me faites! Ah! il y a longtemps que je ne me suis pas senti comme ça.

Puis, appelant sous un hangar tout encombré de piles de bois, qui formait comme le vestibule de la maison :

— Eh! Jeannet, mon enfant, viens çà, dépêche!

— Oui, père, j'accours, répondit une voix claire, qui paraissait partir d'assez loin.

— Gilibert, Mathieu, arrivez aussi! baissez la vanne devant la roue, laissez chômer la scie, ça m'est égal! on aura besoin de vous, arrivez.

— Voilà, maître! voilà, fut-il répondu.

Et comme la jeune fille faisait mine de quitter son séant pour descendre de sa monture :

— Attendez, demoiselle, attendez, fit le grand Jacques qui, avant d'avoir achevé, s'était déjà précipité vers elle, l'avait enlevée délicatement sur ses deux bras et délicatement l'avait posée à terre.

En ce moment, précédant les deux ouvriers, parut sous le hangar un jeune garçon à la taille élancée, à la face bien ouverte, qui pouvait être à peu près du même âge que le fils du capitaine.

En apercevant les étrangers, il s'arrêta intimidé.

— Oh! fit Jacques, n'aie pas peur, Jeannet, n'aie pas peur de ce monsieur, vu que c'est bien le meilleur homme du monde.

— Alors, père, hasarda le jeune garçon avec la plus naturelle candeur, c'est donc que ce monsieur est le capitaine Martin?

— Eh! eh! ça se pourrait bien, fit Jacques qui lorgnait en souriant du côté du capitaine, dont le visage balafré se contractait dans une certaine grimace d'émotion. Au surplus, demande-lui...

Alors, la fille du capitaine parlant au fils de Jacques

— Oui, monsieur Jeannet, dit-elle, mon petit père est bien le capitaine Martin; et vous, vous êtes bien gentil de l'avoir reconnu, lorsque votre père a dit que c'était le meilleur homme du monde. C'est vrai.

— Oh! je sais bien, mademoiselle! répliqua tout simplement Jeannet.

— Allons, allons! fit le capitaine avec une feinte brusquerie, est-ce que ces enfants vont longtemps babiller ainsi? Et toi, Jacques, voyons, tu nous offres d'entrer chez toi et depuis un quart d'heure tu nous laisses morfondre à la porte.

— C'est vrai, mon capitaine : donnez-vous donc la peine de passer. Jeannet, montre le chemin. Vous, Mathieu, prenez la bête, menez-la au petit râtelier et garnissez-le de luzerne. Tout à l'heure, vous la ferez boire. Toi, Gilibert, va me chercher la Berthe et le Michel; ils doivent être là-haut vers la Roche creuse, où ils font paître la chèvre. Je veux que mon capitaine voie toute la maisonnée.

Les ouvriers allèrent où le maître les envoyait, et le maître pénétra dans la maison sur les pas de ses visiteurs.

### II. — PRÉSENTATIONS.

Le lieu où entrèrent le capitaine et ses enfants était une sorte de petite salle surélevée par cinq ou six marches au-dessus du niveau de la route. Le jour y venait par une fenêtre aux nombreux croisillons ouvrant sur le canal d'écoulement de l'eau qui avait mis en mouvement la scierie, en passant sur la grande roue.

Le luxe de cet intérieur, de la plus complète rusticité, consistait dans l'ordre et la propreté qui y régnaient et qui attiraient tout d'abord l'attention.

La blancheur du plancher, des parois et du plafond

également faits de bois de sapin bien lisse ; les deux frais petits rideaux de calicot qui, relevés par un nœud de ruban bleu, drapaient la croisée aux vitres bien transparentes ; la netteté du baldaquin de serge pendant au haut d'une alcôve, dans laquelle on voyait un lit bien dressé sous une enveloppe de même étoffe ; le brillant du dressoir de noyer et de la huche, servant de table, qui occupait le milieu de la salle, et des deux bancs qui étaient placés auprès ; l'arrangement symétrique de quelques images au mur, des quelques faïences et des verres bien nets qui garnissaient le dressoir : tout révélait dans ce lieu les effets d'une incessante et minutieuse vigilance.

Comme le capitaine, qui venait de s'asseoir, semblait chercher du regard :

— Je vous comprends, mon capitaine, fit Jacques avec un triste hochement de tête, ne *la* cherchez point, il y a trois ans qu'*elle* n'y est plus.

Et il baisa pieusement un anneau passé à un doigt de sa main gauche.

— Trois ans, dit le capitaine en se levant et en touchant des lèvres à son tour un petit cercle d'or qui brillait à l'un de ses doigts ; il y a aussi trois ans que j'ai mis là cet anneau.

— Quoi ! mon pauvre capitaine, fit Jacques, vous aussi !

La scierie. Dessin de F. Lix.

— Oui, moi aussi, mon brave Jacques, et sans mes enfants !...

— Oh ! sans mes enfants, reprit Jacques, il y a longtemps que le chagrin m'aurait mené là où elle est.

— C'est ce que j'allais dire, Jacques...

Et il y eut un silence.

Déjà le fils de Jacques allant, venant, sortant de la salle et y rentrant, avait mis sur la huche des verres et deux petits brocs de terre.

— Ma foi, mon capitaine, dit Jacques en posant la main sur l'anse de l'un des deux pots, à la montagne comme à la montagne ! Je ne peux vous offrir qu'un piètre pichet, que nous allons chercher dans les bas coteaux... et...

Mais avisant Jeannet qui semblait tout empêché, occupé qu'il était à jeter sur la jeune fille des regards qu'il détournait ensuite timidement.

— Çà toi, demanda-t-il, qu'as-tu donc à dévisager ainsi la petite demoiselle ? ça n'est pas honnête, sais-tu bien ?...

— Oh ! pardon, père, dit Jeannet, je ne voudrais pas manquer de respect à la demoiselle, vous le pensez bien. Seulement je songeais que peut-être... je me disais... je n'osais pas, voilà tout. Mais je vas oser.

Et Jeannet s'adressant à la jeune fille :

— Aimez-vous le lait de chèvre, demoiselle? dit-il, parce que, voyez-vous, la Berthe va rentrer avec Fanchette — Fanchette, c'est la chèvre — nous trairons une tasse de lait que vous aurez bien chaud, et vous aimerez peut-être mieux ça que du vin.

— En effet, monsieur Jeannet, répliqua Siméone, j'aime beaucoup le lait de chèvre; d'ailleurs, il m'est ordonné.

— Vrai! alors ça se trouve bien, fit Jeannet.

— Moi, observa tranquillement le frère de Siméone, il ne m'est pas ordonné; mais je l'aime bien tout de même.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, Fanchette est bonne laitière; elle en donnera bien pour vous deux.

— A la bonne heure! fit Julien.

— Eh bien! reprit le capitaine qui souriait, puisque les enfants se réservent pour le lait, goûtons, nous autres, à ton pichet.

Jacques emplit deux verres.

— A ta santé, mon vieux camarade!

— A la vôtre, mon capitaine! et à celle de nos chers enfants! répliqua Jacques, qui ajouta, en jetant pour ainsi dire malgré lui un coup d'œil sur le visage décoloré de la jeune fille.

— Merci, fit le capitaine en reposant le verre qu'il venait de vider, ton dernier vœu m'amène tout naturellement à t'expliquer notre présence dans ton pays. Ce ne sera pas long.

— A votre aise, mon capitaine...

— Un Bédouin m'ayant fait cadeau de ça, il y a une quinzaine d'années, reprit le capitaine en montrant sa blessure, j'eus pour six mois d'hôpital d'Afrique, puis j'allai en convalescence à Paris. Six mois plus tard, je me mariais. Mais tu comprends qu'une jeune fille qui prenait par inclination un mari endommagé de la sorte, pouvait désirer qu'il n'allât pas courir de nouveaux risques. J'avais quinze ans de service, plusieurs campagnes, dont une close par cette entaille, qui m'avait valu la croix d'officier, je crus pouvoir démissionner sans scrupule. Je démissionnai. Alors commencèrent pour moi les dix plus belles années de ma vie. Pour un peu de repos auquel j'avais droit, ce fut le paradis que je trouvai. J'étais trop heureux : ça ne pouvait pas durer.

— Non, mon capitaine, affirma tout naturellement Jacques, ça ne dure pas ces choses-là.

— Il y a trois ans, *elle* me laissa avec ces deux enfants : mon Julien, qui, après avoir été fort souffreteux pendant quelques années, avait enfin pris le dessus.

— Et qui s'y est maintenu, Dieu merci, à ce que je vois, mon capitaine.

— Oui, quoiqu'il ne soit pas encore bien fort.

— Non, je ne suis pas encore bien fort, répéta Julien, avec une sorte de mollesse affectée.

— Puis, reprit le capitaine, ma Siméone, qui, tous les médecins l'affirment, n'est atteinte d'aucune maladie réelle, mais qui a besoin de prendre, elle aussi, le dessus à son tour.

— Elle le prendra, mon capitaine, elle le prendra!

— Oh! sûrement, hasarda Jeannet qui, sorti depuis un instant, venait d'entrer pour prendre quelque ustensile dans le buffet du dressoir.

— Nous avions fait ceci, nous avions fait cela, sur le conseil de ce docteur-ci, de ce docteur-là, lorsque enfin le hasard me fit rencontrer l'ancien major du trente-troisième... Mais tu l'as connu, il était de ton temps.

— Le major Fichel?

— Lui-même.

— Le père *Tousse-un-peu*, comme nous l'appelions nous autres, parce que c'était toujours son premier mot, quand on allait le trouver.

— Eh! justement, ça été encore son premier mot à la petite, quand je la lui ai conduite. Et, après l'avoir examinée un instant : « Martin, m'a-t-il dit, y a-t-il quelque chose qui vous retienne à Paris? — Ma foi, non, major. — Alors qu'est-ce que vous y faites avec cette enfant? — Mais, major... — De l'air, du grand, du très-grand air. — Dans le Midi, au bord de la mer, n'est-ce pas, major? — Dans le Midi, au bord de la mer, allons donc! Pas de serre chaude : quand je dis grand air, je dis air vif. — Alors, major?... — La montagne, la franche montagne! Allez, par exemple, à la gare de Lyon, prenez un billet (sans retour) pour le Jura, la haute Auvergne, la Haute-Loire, un pays de sapins, quoi! Installez-vous là sainement, simplement, proprement, sans recherche, à la paysanne : du pain bis, du bon lait de chèvre, des viandes ordinaires, pas trop de vin, l'eau bien pure vaut mieux; des courses dans les rochers, des sauts, des promenades à dos d'âne... la poitrine chaude, la face dans le vent; si le nez rougit, tant mieux; si la neige fouette, allons toujours!... J'ai été sauvé par ce régime-là, moi. Essayez-en pour votre enfant, et vous m'en direz des nouvelles. Partez, partez vite... Tandis que si vous tardez, ma foi, Martin, je ne vous en dis pas davantage... » C'était assez, en effet; je remerciai le major. Quelques jours plus tard, nous étions tous trois à la gare; le lendemain nous étions à la ville, où j'ai acheté cette petite ânesse, et d'où nous sommes partis marchant devant nous à l'aventure depuis trois jours, lentement, tranquillement, en quête d'un nid dans le pays des sapins... Maintenant, mon brave Jacques, tu vas nous dire si tu crois que nous puissions trouver à nous installer dans ce pays, dont la situation répond parfaitement à l'ordonnance du major.

— Comment! si vous le pouvez, mon capitaine, s'écria Jacques; mais il faudra bien! Vous croyez que, pouvant vous voir là tout près, tous les jours, et l'air du pays et le lait de Fanchette pouvant faire une belle santé à votre demoiselle, vous croyez que nous ne trouverons pas un arrangement!... car, vous savez, demoiselle, de ce moment Fanchette est à vous; oh! c'est une bonne fille de chèvre, allez! Quand on tarde de la traire, elle monte ici apporter sa bouteille pleine; elle ira vous trouver dans votre chambre, si vous voulez. — Eh! tenez : bè, héhé! je l'entends, la voilà qui rentre avec les enfants.

— Je vas voir, père, dit Jeannet, qui s'était aussitôt élancé pour sortir.

— Laisse-la venir, dit Jacques.

— Oui, père.

Le jeune garçon disparut, laissant ouverte la porte dans le cadre de laquelle se montra bientôt la tête cornue et barbue d'une grosse chèvre noire, qui s'arrêta en fixant de côté sur les visages nouveaux pour elle tantôt l'un, tantôt l'autre, de ses gros yeux glauques aux prunelles carrées.

— Oh! qu'elle a l'air drôle! fit Siméone.

— Tenez, demoiselle, montrez-lui ça, dit Jacques, en faisant glisser le couvercle de la huche pour y prendre un morceau de pain bis, et vous verrez.

A peine la jeune fille avait-elle tendu la main qui

tenait le morceau de pain, que la chèvre alla droit à elle et, arrivée à un pas, frappa deux fois le plancher de son petit sabot noir et fourchu.

— Que fait-elle donc ?

— Elle vous demande la permission de prendre le pain. Tant que vous n'aurez pas dit : « Tiens, Fanchette, » vous aurez beau le lui présenter, elle n'y touchera pas.

— Allons, tiens, Fanchette, dit la jeune fille.

Aussitôt l'animal allongea délicatement les lèvres pour prendre le morceau qui lui était offert.

— Est-elle gentille ! s'écria Siméone, pendant que la chèvre croquait le pain.

Quand elle eut fini, elle frappa encore deux coups du pied et hocha plusieurs fois la tête de haut en bas en faisant flotter sa longue barbe et en bêlant tout doucement.

— C'est sans doute pour dire merci ? demanda Siméone.

— Justement, demoiselle.

— Mais comment lui a-t-on pu apprendre tout ça ?

— Ah ! ma foi, demoiselle, si vous tenez à le savoir, voilà Berthe et Michel qui pourront, je pense, vous le dire, vu que c'est leur ouvrage.

A la place où avait paru la chèvre, se montraient en effet une fillette d'une huitaine d'années et un garçonnet de cinq. Le frère aîné, qui les poussait devant lui, semblait tout occupé à remettre en ordre la coiffure de l'un, à détirer le petit tablier de l'autre.

— Faut pas trop prendre garde, s'il vous plaît, dit-il en les présentant, ils viennent de faire les diables dans les rochers; aussi sont-ils tout mal arrangés.

La mise des deux enfants, bien que de la plus humble simplicité et peut-être un peu chiffonnée dans les ébats qui leur devaient être coutumiers, ne laissait pas d'être à la fois et proprette et régulière, et l'aspect de leurs petites personnes attestait cet ensemble de soins qu'une mère vigilante est à peu près seule à même de donner. Le capitaine ne manqua pas d'en faire à part lui la remarque.

Son frère et sa sœur conduits dans la salle, Jeannet s'était esquivé en emmenant Fanchette qui était venue vers lui.

— Nous disons, fit le capitaine en tendant une main à chacun des deux enfants pour les attirer à lui, nous disons que voici, d'une part, mademoiselle Berthe.

— Oui, monsieur, répondit la fillette, qui faisait sourire son petit regard éveillé.

— Et que voilà, d'autre part, monsieur Michel.

Le petit, fort intimidé, ne répondit rien.

— Çà mais, reprit le capitaine, sais-tu, mademoiselle Berthe, que tu as là de jolis cheveux ; est-ce toi qui les peignes si bien ?

— Oh ! non, monsieur, c'est Jeannet, parce qu'il dit que je ne sais pas encore bien faire.

— Ah ! c'est Jeannet !... Quant à monsieur Michel, il a, certes, une belle chemise toute blanche avec un gros bouton de verre bleu au collet.

— C'est Jeannet qui me l'a mise ce matin, dit le petit, enhardi par la hardiesse de sa sœur.

— Ah ! c'est Jeannet ! Mais qu'est-ce que je vois là ?

— Quoi donc, monsieur ?

— Là, sous la manche de votre veste, monsieur Michel ; un bel accroc, ma foi !

— Il a fait ça tout à l'heure en voulant attraper une haute branche pour Fanchette, dit la petite fille.

— Oh ! Jeannet le raccommodera ! ajouta le petit garçon de l'air le plus naturel.

— Ah ! Jeannet le raccommodera ! répéta le capitaine. Eh bien, à ce que je vois, Jeannet ne manque pas de fonctions dans la maison.

— Que voulez-vous, mon capitaine ! dit Jacques, la mère venant à manquer, comme il avait coutume de l'aider quand elle était de ce monde, il s'est mis un peu à tout. A ce point, voyez-vous, que, n'était la douce amitié que je trouvais en ma chère défunte, je croirais qu'elle est encore ici, veillant, travaillant, comme elle avait coutume de faire.

— Elle y est, mon ami, dit gravement le capitaine ; son esprit est resté dans le cœur de ton fils.

— Oui, mon capitaine, c'est ce que je me suis souvent dit... Ce qui ne l'empêche pas, savez-vous, de mettre fièrement aussi la main à l'ouvrage. Bien qu'il n'ait que treize ans sonnés du mois dernier, il y a longtemps que je n'ai plus rien à lui apprendre : qu'il grandisse encore un peu, et ce sera sûrement moi qui me trouverai en reste avec lui, tant pour l'adresse que pour la somme de labeur.

— Le brave enfant ! fit le capitaine d'une voix émue.

— Que voulez-vous, mon capitaine, reprit Jacques comme s'il eût à se reprocher un oubli personnel de modestie, je ne peux cependant pas dire autre chose que ce qui est ; d'ailleurs...

Il s'interrompit en apercevant Jeannet qui, du seuil où il était, faisait signe à son frère et à sa sœur de venir à lui.

Les deux enfants coururent vers leur aîné et disparurent avec lui, mais pour reparaître presque aussitôt, portant chacun une tasse de lait écumeux, que la petite fille alla offrir à Siméone et le petit garçon à Julien.

Puis Berthe, prenant à l'étagère du dressoir cinq belles assiettes où chantaient des coqs rouges et jaunes, les disposa sur la table après les avoir soigneusement essuyées à l'aide d'un linge blanc pris dans le tiroir du même meuble.

— Çà mais, mon enfant, dit le capitaine, qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est Jeannet qui me l'a dit, repartit la fillette.

— Ah ! c'est Jeannet... répéta encore le capitaine.

— Mon Dieu, reprit Jacques, Jeannet a entendu que vous aviez marché toute la matinée ; il a pensé que, vous et vos enfants, vous deviez avoir besoin de prendre quelque chose de plus solide qu'un verre de vin ou qu'une tasse de lait ; et il a bien pensé... Oh ! mais, soyez tranquille, ce n'est sûrement pas une bombance qu'il vous prépare ; vous comprenez, à la montagne, chez un scieur de long...

— La bombance, mon ami, n'est pas en question ; mais, vois donc, quel dérangement !

— Dérangement ; ah ! mon capitaine, si vous parlez encore de cette façon, je croirai que vous avez oublié toutes vos bontés pour moi et que vous ne comprenez pas le plaisir que j'ai à vous voir dans ma maison.

— Eh bien, soit ! je ne dis plus rien ; car, aussi bien, ne serons-nous ni l'un ni l'autre fâchés de manger un morceau.

— Oh ! non, par exemple, fit Julien, avec un hochement de tête significatif.

— Et toi, mignonne, demanda le père, l'air de la montagne t'a-t-il donné un peu d'appétit ce matin ?

— Oui, petit père, je mangerai, je crois, avec beaucoup de plaisir.

— Pas bien sûr, demoiselle, pas bien sûr, hasarda Jeannet, qui venait de rentrer.

— Tiens ; et pourquoi donc, monsieur Jeannet ?

— Parce que c'est moi le cuisinier et que, partant, la cuisine ne sera guère bonne.

— Que veux-tu, petit, crut devoir ajouter Jacques, du moment où l'on fait ce qu'on peut, et du moment que c'est de bon cœur...

— Il faudrait avoir bien mauvais cœur pour se montrer difficile, acheva Siméone.

Jeannet, qui allait ressortir, trouva entre la porte et lui le capitaine qui, prenant une main du jeune garçon dans l'une des siennes et de l'autre lui frappant sur l'épaule :

— Çà, mon gaillard, dit-il, sais-tu bien que tu me vas, toi ; mais là tout à fait, et que si je dois habiter ce pays, tu cours un danger ?

— Lequel donc, monsieur le capitaine ?

— Que je me prenne à t'aimer autant que ton père peut t'aimer lui-même.

— Eh ! eh ! fit Julien dans un petit rire sec et froid.

— Eh bien, monsieur le capitaine, répliqua Jeannet, faudra pas vous gêner.

— Eh ! eh ! fit encore entendre Julien, pendant que Jeannet s'esquivait.

— Presse-toi, Jeannet ! lui cria son père, tâche qu'on n'attende pas trop.

— Eh ! laisse-lui le temps à cet enfant, dit le capitaine ; si, en attendant, tu nous faisais visiter un peu ton établissement ?

— Avec plaisir, mon capitaine, quoique ça n'ait rien de bien curieux.

— Pardon, mon ami, j'ai toujours pris beaucoup d'intérêt à ces choses, et je suis sûr que les enfants ne seront pas fâchés de savoir comment se font les planches.

— Certainement, monsieur Jacques, affirma Siméone, qui s'était levée.

— Les planches se font avec du bois, pardi ! ajouta Julien.

— Allons, Jacques, allons ! dit le capitaine.

— Eh bien ! par ici, je vous montre le chemin, dit Jacques en ouvrant une porte dont il franchit le seuil.

Le capitaine le suivit.

— Dis donc, fit à mi-voix Julien en retenant par la manche sa sœur qui marchait derrière son père, as-tu vu, ils ne mettent point de nappe sur la table ?

— Bah ! la table est si propre, répliqua Siméone.

— Dis donc, ils sont ennuyeux avec leur Jeannet ?

— Mais non, il est gentil ; d'abord, il nous a donné de bon lait.

— Je ne dis pas non, mais...

— Venez-vous, enfants ? criait le capitaine.

— Nous voilà, petit père, nous voilà, dit Siméone en hâtant le pas.

Et Julien, qui la suivait lentement, répétait à part lui : « Comment se font les planches, belle affaire !... Et puis avec leur Jeannet !... »

E. MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

## BOIELDIEU.

Rouen est à la veille de célébrer le centenaire d'un de ses enfants ; nous félicitons la patrie de Corneille d'avoir une si juste mémoire, et d'imiter, par un acte public de pieuse reconnaissance, les cités de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne, qui ne perdent jamais l'occasion d'honorer les grands hommes, les érudits, les artistes illustres, qui sont nés dans leurs murs. Outre qu'il est un acte de reconnaissance, cet hommage de souvenir et de vénération est un encouragement aux races futures, et peut-être, parmi la jeunesse rouennaise que des jours de fête vont réunir, se trouvera-t-il un cœur qui dira : « Dans quatre-vingts ans, je veux que ce soit mon tour et que Rouen donne à mon nom, encore aujourd'hui inconnu, un peu de cette gloire qu'elle prodigue à cette heure émouvante au nom de Boïeldieu. »

Ce compositeur charmant naquit à Rouen le 15 décembre 1775 ; son père, secrétaire de l'archevêché, plaça son fils Adrien sous la rude discipline de Broche, organiste de la cathédrale. Broche ne manquait assurément pas de mérite ; il avait voyagé en Italie et reçu, à Bologne, des leçons du célèbre contrapontiste Martini. Malheureusement les voyages n'avaient pas plus adouci ses mœurs qu'ils ne lui avaient enseigné la sobriété ; il aimait avec délices le cidre écumant, les vins généreux et le « Calvados ». Quand il était ainsi surexcité, il se montrait de farouche humeur et, parodiant un mot célèbre, il disait à son élève : « Je frappe, écoute-moi. »

« Un jour, a raconté J. Janin, comme Broche revenait de son orgue ou peut-être du cabaret, il demanda à Boïel — ainsi nommait-on le futur auteur de *la Dame blanche* — « qu'est-ce qu'une quinte ? » L'enfant ne sut répondre. Alors voilà maître Broche qui le saisit et le jette sur l'escalier à lui rompre les os. En même temps, il lui ordonne de monter l'escalier sur les deux mains et, à chaque marche, le maître disait : « La main « droite est un *ut*, la main gauche un *ré ; mi-fa-sol.* » Arrivé au *sol*, maître Broche s'écria : « *Combien as-tu « monté de marches ?* — Cinq marches. — Tu vois donc « bien, grosse bête, que de *ut* à *sol* il y a une quinte. » Et, pour rendre la démonstration plus positive, il la soutenait d'un vigoureux soufflet. »

Nous apprécions peu ce mode d'enseignement, quoique l'élève semble n'en avoir conservé aucun ressentiment. Broche vécut assez pour voir la gloire du petit Boïel ; il prétendait avoir eu de très-bonne heure l'intuition du génie de l'enfant qui lui avait été confié. Il racontait comment Boïel s'était, dans un jour de grande fête, audacieusement permis de le remplacer aux orgues de la cathédrale, et comment il avait obtenu un succès éclatant.

Au fond du cœur de Boïeldieu s'agitait, vague et confus, le génie de la mélodie. On jouait au théâtre de Rouen *Barbe-Bleue*, de Grétry ; Boïel parvient à trouver une petite place dans la salle ; il écoute, il est ravi, et prend la ferme résolution d'aller à Paris, où l'on écrit de si beaux chefs-d'œuvre. L'audition de

*Barbe-Bleue* lui donna, à lui aussi, l'idée d'écrire un opéra. Par hasard il se trouvait alors à Rouen un poëte qui avait besoin d'un musicien, comme le musicien avait besoin d'un poëte ; l'accord fut bientôt fait, et la pièce représentée obtint des applaudissements qui accrurent l'envie déjà si ardente qui pressait Boïeldieu d'aller sur une scène plus large chercher la renommée. Pour l'obtenir, la nature lui avait tout donné : une tournure distinguée, une figure aimable et un esprit tout à la fois tenace et facile.

Un beau jour le voilà donc qui s'envole, sans rien dire à personne ; il s'en va à pied avec deux ou trois écus dans sa poche et un rouleau de musique sous le bras ; en deux jours il franchit l'espace qui sépare Rouen de Paris, où il entre épuisé de fatigue et crotté jusqu'à l'échine. Boïeldieu avait alors dix-neuf ans ; il se hâta de porter à l'Opéra-Comique l'œuvre qu'il avait fait représenter dans la capitale de la Normandie; mais, quoiqu'on s'intéressât à sa bonne grâce et à sa jeunesse, on ne voulut point monter sa pièce et on l'engagea à chercher des poëmes. Inconnu comme il l'était, à qui pouvait-il s'adresser? et il ne faut pas

Boïeldieu. Dessin de Bocourt.

oublier que, dans les opéras-comiques d'autrefois, les paroles jouaient un rôle bien plus considérable que celui qu'elles remplissent de nos jours.

D'ailleurs Boïeldieu n'avait point le temps d'attendre, ses trois ou quatre écus s'étaient bien vite envolés ; il chercha des leçons et, n'en trouvant point en quantité suffisante, il se mit à accorder des pianos ; malheureusement il n'y en avait pas comme aujourd'hui depuis la mansarde jusqu'à la loge de la portière. Par contre, il rencontra dans cette noble maison Érard, qui a rendu tant de services aux musiciens et à l'art musical, une bienveillance qui lui aplanit bien des difficultés. Dans les salons du célèbre facteur de pianos, il vit Garat, Rodde, Méhul ; il apprit beaucoup en les écoutant et fut assez heureux pour publier quelques romances qui, chantées par Garat, eurent une vogue considérable. Elles commencèrent sa réputation, mais n'améliorèrent pas beaucoup sa position financière. L'éditeur Cochet les lui payait douze francs pièce, et se fit de la sorte une assez jolie fortune. C'est toujours le *Sic vos, non vobis* de Virgile.

Cependant un homme d'un esprit fin et rare, Fiévée, tira pour lui d'un de ses romans le livret de *la Dot de Suzette*. Ce petit opéra, admirablement chanté par Mme Saint-Aubin, obtint un brillant succès. Il fut joué en 1795, et c'est à partir de cette date que s'ouvre en réalité la carrière dramatique de Boïeldieu. Après *la Dot de Suzette* vinrent, en 1796, *la Famille suisse* ; en

1797, *Monbreuil et Merville, l'Heureuse Nouvelle,* pièce improvisée pour célébrer le traité de Campo-Formio; et, en 1798, *Zoraïsme et Zulnare,* grand drame lyrique où, pour la première fois, se montra sous sa face nouvelle le génie mélodique de Boïeldieu. A côté de ses triomphes sur la scène, il n'obtenait pas de moindres succès dans les salons ; ses sonates, ses trios, ses concertos le firent nommer professeur de piano au Conservatoire de musique, place pour laquelle d'ailleurs il était peu fait.

Vinrent ensuite, sans parler des *Méprises espagnoles, Beniowsky, le Calife de Bagdad,* qui a eu plus de sept cents représentations et dont le titre est resté populaire ; puis *Ma Tante Aurore,* charmant petit bijou d'un style beaucoup plus châtié que les précédents ouvrages de l'heureux compositeur. Nous l'appelons ainsi, parce que jusqu'alors tout lui avait été souriant ; mais dans l'année qui suivit le grand succès de la *Tante Aurore,* c'est-à-dire en 1803, il eut le malheur d'épouser une danseuse peu digne de lui ; il vit bientôt la faute qu'il avait commise, et ses chagrins domestiques l'engagèrent à accepter les propositions qui lui étaient adressées par la Russie.

En arrivant à la frontière de l'empire sur lequel régnait alors Alexandre Ier, Boïeldieu reçut le brevet de maître de chapelle de Sa Majesté et fut accueilli à Saint-Pétersbourg avec l'empressement le plus vif. Pour témoigner sa reconnaissance, quelques jours après son arrivée il prit l'engagement d'écrire chaque année trois opéras. Nous approuvons peu cette façon de mettre la muse en coupe réglée, mais l'événement prouva que le compositeur avait eu raison de compter sur sa fécondité. Pendant un séjour de sept années, il fit représenter un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns n'ont jamais été joués en France ; d'autres, au contraire, y obtinrent le succès le plus mérité. Parmi ces derniers, il faut compter *Rien de trop, la Jeune Femme colère, les Voitures versées,* et *Aline, reine de Golconde.* Durant son séjour en Russie, il mit également en musique les *Chœurs d'Athalie.* M. Fétis range ce travail parmi ceux qui honorent le plus le talent de Boïeldieu.

En 1810, il revint en France, où Nicolo régnait presque sans partage ; Catel, Chérubini, Méhul s'étant à peu près retirés de la scène lyrique. Boïeldieu fit d'abord monter deux des meilleurs ouvrages qu'il avait donnés en Russie : *Rien de trop, la Jeune Femme colère ;* mais, en 1812, il obtint un succès éclatant avec une production nouvelle, *Jean de Paris,* admirablement chanté par ces artistes dont la mémoire n'est point encore perdue : Elleviou, Martin et Mme Gavaudan. Les connaisseurs s'accordent à dire que le talent du maître avait remarquablement grandi. Du reste, jusqu'à la fin de sa vie, Boïeldieu fut toujours en progrès. Ayant fait des études premières insuffisantes, il suppléa à tout ce qui lui manquait de ce côté par le travail, le soin, l'intelligence musicale et scénique.

A *Jean de Paris* succédèrent *le Nouveau Seigneur du village,* diverses pièces faites en collaboration et *la Fête du village voisin.* Appelé en 1817 à remplacer Méhul à l'Académie, Boïeldieu donna, comme pour justifier l'honneur qu'il venait de recevoir, la charmante partition du *Chaperon rouge,* dont l'Europe a répété tous les airs. D'autres ouvrages en collaboration vinrent ensuite, mais ils furent moins heureux. Il semblait, après l'immense succès du *Chaperon,* que Boïeldieu eût quelque crainte à affronter de nouveau le jugement du public. On savait cependant qu'il travaillait à un grand ouvrage ; on en connaissait même le titre, et les amateurs attendaient avec la plus vive impatience l'apparition de *la Dame blanche.*

Le maître différait, différait sans cesse, revisant et retouchant son orchestration et ses mélodies. Enfin, en 1825, cet harmonieux chef-d'œuvre parut sur la scène. Il est inutile de parler de son succès et d'une admiration que le temps n'a fait qu'accroître. Rien de plus frais, de plus jeune, d'une veine plus gracieuse que cet ouvrage qui, aujourd'hui, après quelque chose comme douze cents représentations, attire encore la foule parisienne à l'Opéra-Comique.

Après *la Dame blanche,* en 1829, il écrivit sur une donnée détestable l'opéra *les Deux Nuits ;* tout son talent ne parvint point à sauver la pièce d'un accueil peu sympathique. Boïeldieu ressentit vivement cet échec : atteint déjà de la terrible maladie qui devait l'emporter, ayant été blessé dans sa petite fortune par la révolution de juillet, il voulut demander la santé à des climats plus doux : il fit un voyage à Pise ; mais, après quelques mois de séjour, il revint à Paris. La phthisie laryngée continuait ses ravages ; une seconde fois il quitta Paris, espérant trouver des soulagements dans les bains du Midi ; il put à peine arriver jusqu'à Bordeaux et, sentant sa fin prochaine, il voulut revenir dans sa petite propriété de Jarcy, près de Grosbois ; sa famille eut beaucoup de peine à le rapporter ; il arriva mourant, et s'éteignit le 8 octobre 1834.

Ses obsèques furent célébrées aux Invalides avec une grande pompe ; Paris lui a rendu de justes honneurs ; maintenant, c'est au tour de sa ville natale. Rouen n'aura jamais à fêter un de ses fils plus glorieux et meilleurs, car Boïeldieu fut aussi homme de bien que grand artiste.

* DE FLEURY.

# BEAUX-ARTS.

## LE SALON DE 1875.

Le trait distinctif du salon de 1875 est l'indépendance absolue de l'art. Autrefois, naguère encore, on disait l'*école de David,* l'*école de Delacroix,* l'*école d'Ingres,* car chacune de ces individualités puissantes imprimait à son époque un cachet personnel. Aujourd'hui l'école n'existe plus que comme une indication plus ou moins fantaisiste fournie par le livret. A voir que tel peintre est élève d'Horace Vernet ou de M. Cabanel, on pourrait supposer que l'on va retrouver dans ses toiles la manière et les procédés du maître. Point ! Chacun marche en pleine liberté dans les sentiers qu'il a choisis, sentiers presque toujours étroits et sinueux. Seuls les envois de Rome trahissent encore les règles de l'école. Mais, que le peintre vienne se retremper

dans l'océan parisien, et bien vite il a rompu les liens qui le rattachaient à la tradition.

Cette indépendance de l'artiste — nous ne trouvons pas de mot qui traduise mieux notre pensée — rend la tâche de la critique extrêmement difficile, sinon impossible. La méthode de classification, qui permettrait seule les théories et les vues d'ensemble, doit être presque absolument abandonnée. Quelques généraux, bien peu de capitaines, une armée de sous-lieutenants et peu de soldats, tel est l'aspect que nous présente tout d'abord cette collection de deux mille dix-neuf toiles, une des plus formidables que le monde civilisé ait jamais contemplées.

Contentons-nous donc de faire sortir des rangs l'œuvre de valeur toutes les fois que nous la rencontrerons, sans plus nous inquiéter de la parenté qui la rattache à l'œuvre précédente.

Une des toiles les plus remarquables du salon, par ses dimensions, par le choix du sujet et aussi par l'énergie d'exécution est sans conteste celle de M. Becker — un nom que nous écrivons pour la première fois — *Respha protégeant contre les oiseaux de proie les corps des fils de Saül.* Au milieu d'un paysage sinistre, aux tons fauves, se détache une immense potence. A la poutre qui relie les deux poteaux pendent les cadavres des fils de Saül. Des vautours gigantesques accourent à la curée, les ailes déployées, le bec ouvert. Respha, un bâton à la main, d'un geste superbe menace les immondes fossoyeurs du désert. De cette scène profondément empreinte de l'antiquité hébraïque, se dégage un sentiment d'épouvante auquel la monotonie même du paysage et de la couleur prête un accent plus grandiose.

*Le Sacrifice à la Patrie,* de M. Olivier Merson, est conçu dans une gamme moins sombre; la note est peut-être un peu théâtrale, mais la noblesse des attitudes et la vérité des expressions rachètent amplement ce léger défaut. Sur un sarcophage dressé à l'entrée d'un temple, gît le corps d'un jeune guerrier. Sa mère, éplorée, les cheveux dénoués, tend vers lui ses mains suppliantes. A l'une des extrémités du sarcophage, la Foi élève vers le ciel le calice de douleur et appelle à elle la mère défaillante, tandis qu'à l'autre, la Renommée, la trompette à la bouche, jette à l'univers le nom du héros mort pour sa patrie. *Bella matribus detestata,* lit-on sur un cartouche que porte un petit Génie sur le devant de l'autel. N'est-ce pas la conclusion éloquente et la synthèse de cette belle toile?

M. J.-P. Laurens expose un drame en deux actes, en deux tableaux, dirons-nous : drame d'une composition simple et grande, d'une exécution énergique et juste. Le premier tableau s'appelle : *l'Excommunication de Robert le Pieux.* On sait que le roi Robert fut excommunié par l'Eglise, pour avoir épousé sa cousine Berthe. Les évêques viennent de prononcer solennellement la sentence et s'éloignent, suivis des prêtres et des diacres. Le cierge, arraché du chandelier, s'éteint et fume encore à terre. Cependant le vide s'est fait autour du couple royal, la grande salle est déserte. Robert s'affaisse, foudroyé par l'anathème : ses traits trahissent déjà l'indécision et le trouble. Berthe, dans sa longue robe blanche, assise aux côtés de son époux, se presse contre lui, étreint douloureusement son bras et semble lui demander protection contre la terrible menace qui les frappe. Dilatés par la terreur, ses yeux errent dans le vague, comme si quelque apparition terrible se dressait encore devant eux; l'impression de ce regard est poignante, douloureuse et merveilleusement rendue. Quels que soient les mérites de *l'Excommunication,* nous lui préférons encore la seconde toile, *l'Interdit.* L'interdit, c'est l'excommunication appliquée à tout le royaume. Les églises seront fermées, les morts ne recevront plus la sépulture chrétienne ; partout, sur les campagnes comme sur les villes, s'étendra le voile noir, signe de deuil et de malédiction. En effet, voyez. Nous sommes dans un cimetière, devant le portail d'une église romane ; la porte est obstruée par des branches auxquelles pend le crêpe noir; de même la porte qui donne accès dans le cimetière. A terre, deux cadavres, un homme dont le linceul modèle la face et les mains croisées, une jeune fille, visage découvert, avec des fleurs blanches semées sur elle ou autour d'elle. Ils attendent, dans l'attitude de la prière, que l'église se rouvre, que la terre bénite veuille bien les recevoir. Rien de plus saisissant que cette scène immobile et muette. D'un coup l'on se sent transporté de huit siècles en arrière, on revit dans un monde nouveau, terrible. C'est le propre du véritable artiste de ressusciter ainsi, de rebâtir pierre à pierre une époque, une civilisation. M. Laurens, qui n'occupait jusqu'ici qu'un rang honorable dans l'école moderne, vient, d'un vol puissant, de conquérir une des premières places.

*Une Surprise aux environs de Metz, août* 1870, et *Attaque par le feu d'une maison barricadée et crénelée, Villersexel, 9 janvier* 1871, de M. A. de Neuville, continuent la série des scènes militaires qui ont si rapidement fait la réputation de l'artiste. La première n'a que l'importance d'une toile de genre ; la seconde, plus développée, offre aussi un intérêt plus vif. Des Prussiens se sont réfugiés dans une maison, dont ils ont barricadé les portes et crénelé les murailles. De là, ils dirigent un feu nourri contre des soldats français qui, renonçant à s'emparer de vive force de la maison, essayent d'y mettre le feu. Des fagots, des fascines, de la paille s'amoncellent devant les portes ; une charrette, pleine de matériaux combustibles, va bientôt fournir de nouvelles armes aux assaillants. Mais, entre temps, il faut se mettre à couvert des balles prussiennes qui ont déjà couché sur le carreau bon nombre de pantalons rouges. La charrette, un pan de mur, un matelas, les anfractuosités de la muraille elle-même, autant d'abris. C'est là le côté pittoresque et intéressant de la toile, qui se divise ainsi en épisodes variés ; mais c'est aussi son défaut, car la variété exclut naturellement l'unité. Comme peinture, *l'Attaque* nous semble supérieure aux *Dernières Cartouches* de 1873. La touche est plus ferme, la couleur moins grise. Mais *les Dernières Cartouches* étaient plus qu'une œuvre d'art, c'était un poëme, le poëme de la patrie désarmée. Sous une forme plus moderne, par conséquent plus simple, mais aussi plus grande par sa simplicité même, c'était *le Vengeur*, c'était le : *la Garde meurt et ne se rend pas.* Voilà pourquoi, devant *les Dernières Cartouches*, pas un cœur français qui n'ait tressailli. Mais on ne retrouve pas deux fois la même bonne fortune, et M. de Neuville devra se contenter aujourd'hui des applaudissements qui s'adressent spécialement au peintre.

*Les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison, 21 octobre* 1870, et *la Brèche*, de M. Berne-Bellecour, sont des toiles d'histoire réduites aux proportions de tableaux de chevalet. Sans nier la dextérité du peintre, son habileté de main et, si nous pouvons

parler ainsi, son esprit, ce mélange des genres ne nous plaît que médiocrement.

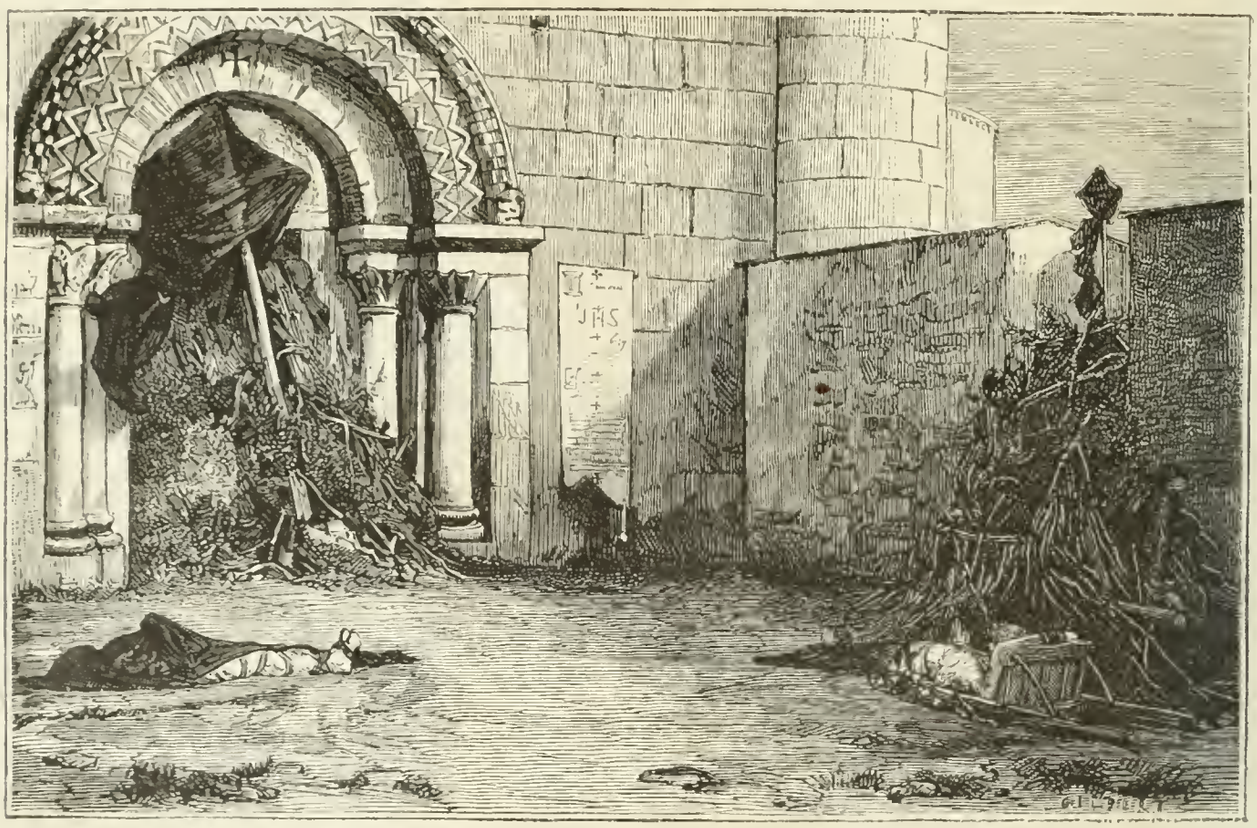
En revanche, un artiste pour qui nous nous sommes parfois montré sévère, M. Alma Tadéma, a signé une œuvre très-curieuse et très-digne d'intérêt. M. Alma Tadéma, comme M. Leys dont il fut l'élève, aime l'archaïsme, non point à la manière de M. Laurens, mais avec les procédés mêmes des peintres du temps. De là une sécheresse, une roideur qui nuisent singulièrement au succès de l'artiste, surtout auprès du public. Aujourd'hui, au contraire, sa *Peinture* — des amateurs romains examinant des tableaux dans un atelier — est fort réussie et ses types sont vivants, bien qu'ils doivent compter quelque chose comme deux mille ans d'existence.

M. J. Breton nous montre une ronde de jeunes filles dansant autour des feux de *la Saint-Jean*,

> Tandis que dorment les faucilles,
> Aux hangars, vers la fin du jour,
> Autour des feux, les jeunes filles
> Dansent en rond au carrefour.

C'est charmant, juste, naïf, en restant vrai. M. J. Breton est un Millet, moins la sauvage grandeur, et avec la grâce en plus.

L'exposition de M. Corot est splendide, comme s'il eût voulu doubler nos regrets à l'heure des adieux. Faut-il donc toujours qu'un artiste nous quitte, pour qu'on lui rende justice. Quelle élégance, quelle poésie, quel sentiment de la nature dans ces trois toiles : *les Bû-*



*L'Interdit*, tableau de M. Laurens, dessin de Gilbert.

*cherons*, *les Plaisirs du soir*, *Biblis!* Bientôt nous consacrerons un article spécial au plus illustre représentant de l'école paysagiste moderne ; contentons-nous aujourd'hui de lui offrir l'expression de notre admiration sans réserve.

Le Detaille de cette année nous a paru inférieur aux Detaille des années précédentes. *Le Régiment qui passe sur le boulevard, décembre* 1874, est, en lui-même, un sujet assez peu intéressant, malgré le soin que l'artiste a apporté à rendre chacune des figures. Les amis de l'auteur affirment que ce sont autant de portraits. Soit! mais c'est là un mérite qui nous échappe.

M. Bouguereau est un peintre qui a du style et une rare élégance. S'il possédait au même degré la chaleur et la force, ce serait un maître. Mais est-ce du sang, est-ce du lait qui coule dans les veines de sa *Vierge*, de son *Enfant Jésus* et de son *Saint Jean-Baptiste?* C'est bien dommage qu'on puisse poser la question, car l'attitude de la Vierge est à la fois familière et noble, les figures d'enfants sont charmantes d'expression. Même observation pour les autres toiles de M. Bouguereau : *Flore et Zéphir* et *la Baigneuse*.

On se souvient du bruit que fit l'an dernier le *Christ* de M. Bonnat, ce Christ qui se détachait si superbe sur un fond de feu. Le portrait de l'auteur et celui de Mme Pasca, l'éminente comédienne que la Russie nous prête en ce moment, ne produisent pas une moindre sensation et l'on discutera longtemps sur les procédés étonnants du peintre qui sait donner à ses figures un pareil relief, une telle vigueur de ton.

C. W.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

*Le directeur gérant* : Ch. WALLUT.

# BEAUX-ARTS.

## LE SALON DE 1875[1].

*En* 1795, tableau de M. J. Goupil, dessin de l'auteur, d'après une photographie de M. Goupil.

MM. Goupil et Jacquet exposent deux études de femmes qui ont toute la valeur de portraits faits d'après nature. *En* 1795 — une Merveilleuse sous le Directoire — a été dessiné par l'auteur lui-même pour le *Musée*. Nos lecteurs pourront donc juger, mieux que par une sèche description, du mérite de cette œuvre hors ligne. Quant à *la Rêverie* — une jeune femme assise dans un fauteuil de chêne et vêtue d'une longue

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

robe cramoisie — elle a valu, elle aussi, à M. Jacquet les éloges unanimes de la critique. Le jury a, du reste, associé le succès des deux artistes en accordant à l'un et à l'autre une de ses premières médailles.

MM. Munkacsy et Ribot continuent à broyer du noir — sur leur palette. Comme les personnages d'*un Héros de village*, ceux du *Cabaret normand* auraient sagement agi, avant de se faire portraiturer, de passer à la pompe voisine pour s'y débarbouiller un peu. Pour des ramoneurs, passe encore ; mais pour d'honnêtes fermiers, la suie n'est pas de saison. Il n'est pas jusqu'au portrait d'homme, signé par M. Ribot, qui n'ait quelque peu besoin d'un bain de propreté. Si grande que soit notre bonne volonté, il nous est difficile de croire que tous les modèles des deux peintres se distinguent par une haine si invétérée de l'eau et du savon. Ce serait bien peu de chance. Si nous insistons de la sorte sur un défaut commun à M. Munkacsy et à M. Ribot, c'est que nous faisons grand cas de leur talent plein de vigueur et qu'il nous peine de les voir compromettre un succès certain par des exagérations d'un genre douteux.

*La Mort de Ravana*, de M. Cormon, est une œuvre qui promet un coloriste. M. Cormon a obtenu le prix spécial du Salon — une récompense de création moderne — et c'est justice.

*Le Lendemain de Waterloo*, de M. E. Bayard, nous montre la haine des combattants survivant au combat lui-même. Dans une ambulance établie au centre d'une ferme flamande, des blessés français, anglais, prussiens recommencent la lutte, arrachent leurs bandages, se déchirent encore de leurs mains défaillantes.

*La Mort de Sénèque*, de M. Silvestre ; *une Conjuration aux premiers temps de Rome*, de M. Glaize, ne sont pas non plus des toiles sans valeur, bien que les scènes qu'elles représentent aient un caractère d'horreur qui en éloigne la masse du public.

Les tableaux de bataille abondent, comme de juste, au Salon de 1875 ; mais nous ne trouvons guère à citer que *le Combat de Pa-li-Kao*, de M. Beaucé ; *l'Armée française à Loigny*, de M. Coubertin ; *la Charge des zouaves pontificaux*, de M. Castellani.

M. Luminais exploite, comme toujours, nos anciennes annales. *Le Troupeau enlevé à l'ennemi* et *le Roi Morvan* se distinguent par les solides qualités qui ont fait la réputation du peintre breton.

*Les Lutteurs* sont, si nous ne nous trompons, le début de M. Falguière dans la peinture. Le sujet devait plaire à l'artiste, en lui permettant de faire encore de la sculpture, le pinceau à la main ; aussi a-t-il réussi, bien qu'il ait trop sacrifié à la force, pas assez à la grâce et singulièrement sacrifié ses derniers plans.

Au groupe des peintres de portraits déjà en possession de la faveur publique, MM. Cot, Dubufe, Carolus Duran, Bastien Lepage, Hébert, Mlle Nélie Jacquemart, vient se joindre cette année un artiste nouveau, M. Harlamoff, que le portrait de Mme Viardot place à l'un des premiers rangs.

La grande peinture est encore représentée par *la Reddition de Yorktown*, de M. Armand-Dumaresq ; — *l'Homme est en mer !* de M. Barrias ; — *le Moineau de Lesbie*, de M. Bertrand ; — *la Léda*, de M. Courtat (une des premières médailles) ; — le *Thamar*, de M. Cabanel ; — *la Mort de la sainte Vierge*, de M. C. Jacquand ; — le *Samson*, de M. Lehoux ; — *le Baptême de la cloche Sigismond*, de M. Matejko ; — *la Lecture du décret du 24 février 1793, en Bretagne*, de M. Pille ; — *l'Insulte aux prisonniers*, de M. A. Maignan ; mais, en général, cette partie de notre exposition suit la voie descendante que nous constatons à regret depuis bien des années. La grande peinture se meurt ; puissions-nous ne pas dire bientôt : La grande peinture est morte.

En revanche, la peinture de genre vit et vit très-bien. C'est là aujourd'hui qu'il faut aller chercher l'art moderne, art de second ordre, art approprié aux besoins de la vie que la civilisation nous a créée, dans lequel le joli remplace le beau, l'esprit tient lieu de la pensée.

Ces réserves une fois faites, qui mettent notre conscience en repos, il ne nous en coûte nullement de reconnaître que la peinture de genre est chaque année en progrès. *Quand il y en a pour deux, il y en a pour trois*, est une composition très-réussie de M. Lix. Elles sont charmantes ces deux petites Alsaciennes abritées sous l'immense parapluie national et offrant un asile contre l'orage à ce jeune chasseur de bonne mine qui cache peut-être un amoureux. — Très-joli aussi ce Kaemmerer et les Hollandaises qui chaussent le patin ou sillonnent la glace en traîneaux. — Plein de verve, d'originalité, avec des physionomies très-finement rendues, ce *Dernier Jour de vente*, de M. Adan. — *La Noce au moyen âge*, de M. A. Moreau ; — *la Place de la Concorde*, de M. Nittis ; — *Dans la serre*, de M. Faure ; — *Pierrot au violon*, de M. Salmson ; — *Bonne nuit, voisin !* de M. Compte-Calix, — *la Nouvelle à sensation*, de M. Worms ; — *la Cigale et la Fourmi*, de M. Vibert, compteront aussi parmi les bonnes toiles de genre, sans oublier *au Soleil*, de M. Beaumont ; — *le Songe de Cosrou* et *la Lune de miel*, de M. Lecomte du Nouy ; — *le Volontaire d'un an* et *le Spectre rouge*, de M. Lobrichon ; — *le Jour du Baptême*, de M. Brion ; — *le Jardin de la Marraine*, de M. F. Girard.

Les animaux, les fleurs, les fruits, la nature morte ont aussi retrouvé leurs peintres habituels, et ce ne sont pas les moins habiles. M. Schenck excelle toujours à rendre ces moutons dont, cette fois, l'arrivée d'un parapluie inopportunément apporté par le vent trouble la sereine quiétude ; — prenez garde, ne vous approchez pas trop, car je crains fort que vous ne receviez un coup de griffe de ces petits chats que M. Lambert a enfermés dans un panier ; — à côté des *Fromages* de Rousseau, voici *les Pêches*, *les Raisins* de Maisiat, *les Oranges* de Joulin, tout un dessert fort appétissant.

Mais nous voici arrivés au terme de notre travail et nous n'avons pas encore dit un mot des paysagistes qui, avec les peintres de genre, soutiennent si dignement l'honneur de l'école française. Ils sont là cependant, tous, sauf Daubigny le père — faisant escorte à Corot, le maître vénéré :

Appian, *Avant l'orage ;* — Defaux, avec *le Printemps dans les bois*, *la Ferme du Vieux-Chêne*, *les Environs de Granville ;* — Groiseilliez, avec *les Fonds de Moussy* et *les Roches de Guisseny ;* — Guillaumet, avec son *Bivouac de chameliers ;* — Hanoteau et ses *Grenouilles ;* — Harpignies et *les Chênes de Château-Renard ;* — Wahlberg et ses *Vues de Suède ;* — Leroux, Belly, Moachot, W. de Gegerfelt, César de Kock et bien d'autres sans doute que nous oublions, mais que nous retrouverons à la prochaine occasion.

C. W.

# ÉTUDES MORALES.

## L'IRLANDAISE [1].

### VIII

Nous ne décrirons pas l'arrivée de notre héros. On ne l'attendait pas; il y avait trois ans qu'on ne l'avait vu. Quelle joie! quelle surprise!

Cependant l'heure avancée, sa lassitude et ses vêtements encore humides de l'orage furent autant de raisons pour le contraindre à gagner au plus vite la chambre proprette et le bon lit dont il allait avoir l'étrenne.

Quand ses yeux se rouvrirent, assez avant dans la matinée, une femme était là..., sa mère..., qui, depuis longtemps, le regardait dormir.

Elle accourut l'embrasser.

— Te voilà donc!... Et tout à nous dorénavant!... Si tu savais comme je suis contente! Allons, lève-toi. Pour un rien, c'est que je le prendrais dans mon giron et que je le bichonnerais tout comme s'il était encore petit! Ah! vous avez beau grandir, avoir des moustaches, être des hommes, pour celle qui vous a portés dans son sein, vous êtes toujours des enfants!... Mais il y a ceux de ta sœur Jeanne, qu'elle est impatiente de te montrer. Dépêche!...

Et la mère Lehoux redescendit, non sans un dernier baiser.

C'était bien la vieille paysanne française; quelque peu voûtée déjà, avant l'âge ridée, le teint bruni par le hâle, mais ayant encore l'œil vif, le sourire aimable et, sur le visage parfois malicieux, cet épanouissement de conscience satisfaite, cette rustique majesté qui résultent de toute une vie de dévouement et de travail.

Vingt ans plus tôt, elle avait dû être ce qu'était aujourd'hui sa belle-fille, une accorte et soigneuse ménagère, sans cesse en activité, donnant la vie et l'attrait à toute chose, un conseil par-ci, un coup de main par-là; fière du bonheur qu'elle répandait autour d'elle et surtout de la beauté de ses enfants, qui, revêtus ce matin-là du costume des dimanches, l'entouraient, ainsi que les boutons plus ou moins éclos d'une rose épanouie.

Ils étaient cinq, et la taille arrondie de la mère donnait à penser que prochainement se compléterait la demi-douzaine. En attendant, deux filles et trois garçons; le plus petit de la couvée marchait à peine. On *espérait* l'oncle Martial pour en être le parrain.

L'entendez-vous descendre l'escalier? Attention!... Il entre; le voilà. Sa jaquette et son large pantalon de velours vert, avec des guêtres à la zouave, étaient dans un lamentable état la veille au soir, mais la mère a si bien séché, repassé chaque objet, qu'il n'y paraît plus. Ce qui paraît, c'est le ruban de la médaille militaire.

Nièces et neveux se sont élancés à sa rencontre. Il les a reçus tous à la fois, les uns sur ses genoux, les autres dans ses bras. Et ce sont des caresses à n'en plus finir, tandis que Jeanne, apportant son Benjamin, le montre en disant :

— Celui-là, c'est le tien, mon frère!

Et la grand'maman de sourire à ce tableau, digne du pinceau de Greuze.

Le sergent est enchanté. Il rit d'aussi bon cœur que les marmots. Des larmes de joie roulent dans ses yeux :

— Vrai Dieu! s'écrie-t-il, que c'est donc bon de se retrouver en famille!

Viennent ensuite les questions. On comprend son impatience de savoir à quoi s'en tenir :

— Mère, t'acclimates-tu dans ce pays?... Et vous, ma sœur?

Elles répondent évasivement. Mais voici le père et le frère.

Ils rentrent d'une première tournée dans les champs. C'est le même type, aussi vigoureux, mais peut-être un peu moins accentué chez le fils. Quelle honnête figure que celle de Michel Lehoux! Quant au vieux Jérôme, il faut être de sa génération pour reconnaître en lui le paysan d'autrefois, rude aux autres comme à lui-même, sobre, laborieux, madré, jaloux de son droit, se cramponnant à *sa terre* avec l'énergie des grands chênes. Mais ce n'est point un routinier, bien au contraire. Sur son large front proéminent, dans le feu de son regard, il y a l'aventureuse initiative d'un pionnier du *Far-West*.

— Bonjour, sergent! a-t-il dit. Jarnigo! ça me réjouit le cœur de te sentir là, près de nous, travaillant à la même œuvre, et pour que, malgré tout, elle nous fasse honneur.

— Rencontriez-vous des obstacles? s'empressa de questionner Martial.

— A demain les explications, répondit le père; c'est aujourd'hui la fête de ton retour et, morguène! rien ne doit l'assombrir. Déjeunons gaiement! Tu m'entends, femme? Allons, la soupe!

A peine fuma-t-elle sur la table, qu'on vit apparaître, alléché par l'odeur, le famélique Turnip.

— Tiens, c'est ton guide, fit Jérôme. Entre donc, galopin. On va t'en bailler une pleine assiettée. C'est de la cuisine française, et tu vas nous dire ce que tu en penses.

Le paddy se garda bien de décliner l'épreuve. Un instant plus tard, quoique s'étant brûlé tout d'abord, il criait, en brandissant sa cuiller :

— Hillo-hou! Vive la France!

Vers la fin du repas, la mère Lehoux dit à son mari :

— J'espère que tu vas nous laisser Martial? Il a besoin de repos, d'abord. Et puis...

— Et puis, interrompit Jérôme, ça fera plaisir à sa brave femme de mère. Accordé! Martial ne nous en voudra pas de le quitter pendant quelques heures, Michel et moi. Nous devions aller jusqu'à la station, non-seulement pour t'en ramener, sergent, mais aussi des machines agricoles et du bétail qu'envoie lord Warwick...

— Ah! vous êtes content de lui? mon père.

— Certes, et du domaine pareillement. C'est [illegible] même en dessous. De la houille et du minerai. Pour y voir plus clair, nous ferons un ingénieur de Cherbourg,

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

l'aîné de tes neveux. Ité, Jeanneton, ma bru, passe-moi une braise, que j'allume ma pipe.

Turnip profita de ce temps d'arrêt pour présenter une supplique :

— Arrah! ne permettrez-vous pas que je profite de votre escorte?... La route n'est plus guère sûre à présent pour moi...

Un regard expressif de Martial lui coupa la parole. Dès qu'on se fut levé de table, il le prit à part et lui dit :

— N'oublie plus que nous avons promis de nous taire. Personne ne doit soupçonner, ici comme ailleurs, le piége dont j'ai pu ressortir vivant, grâce à elle... et à toi, Turnip. Je ne serai point un ingrat... Lord Warwick m'a donné l'exemple de la libéralité... Tiens, prends, voici pour tes bons services, et voici pour ta discrétion...

Il lui donnait, en petites coupures anglaises, la valeur d'une cinquantaine d'écus.

Nous laissons à penser la folle jubilation du pauvre paddy. Jamais, dans ses rêves les plus ambitieux, il ne s'était attribué pareil trésor. Il gambadait, il rayonnait, il chantait :

— Och! arrah! musha! ma bouchal! hillo! hillo-hou! toutes les exclamations de la vieille Irlande.

Après l'avoir calmé, non sans peine, Martial lui dit :

— Tâche de bien employer cet argent. Et d'abord, habille-toi; ces guenilles font mal à voir sur le dos d'un garçon qui bientôt aura de la barbe au menton... Au fait, Turnip, quel est le chiffre de tes années?

— Dix-huit... aux nèfles.

— Je te supposais plus jeune. Il est grand temps que tu prennes un état plus sérieux et plus lucratif que celui de peintre en chaussures.

— Och! on cherchera... ne fût-ce que pour satisfaire Votre Honneur.

— Si tu ne trouves pas, Turnip, reviens à Primerose... Il y aura peut-être un petit emploi...

— Hillo! Et de la bonne soupe comme ce matin?

— Toujours.

— Musha! voilà qui m'irait. Mais faut peut-être qu'on travaille?

— Assurément.

— Musha! toute médaille a donc son revers? Je n'en remercie pas moins Votre Honneur, on réfléchira.

Et le flâneur partit, moelleusement étendu sur la jonchée de paille de la charrette que Michel Lehoux conduisait A son côté, le vieux Jérôme était assis, tout songeur.

Ce dernier détail fut remarqué par l'arrivant. Il visita la maison.

Reconstruite tout exprès pour son nouveau possesseur, elle domine une vaste étendue de pays. Ses dépendances réalisent jusqu'au moindre perfectionnement agricole C'est vraiment la ferme modèle.

— Lord Warwick a bien fait les choses, disait Martial à sa belle-sœur, qui lui servait de cicerone. Quoi! tout ceci nous appartient?

— En toute propriété, répondit-elle; et il en sera de même pour les colons établis sous notre gouverne, aussitôt que, par leur bonne conduite et leur travail, ils auront gagné toutes ces maisonnettes que l'on voit à l'entour. Chacun a, comme nous, son champ, son jardin, qui se cultive en dehors des heures réservées pour les grandes cultures du maître, ou plutôt du bienfaiteur de tout ce pays.

— Nous devons être heureux et fiers d'être venus nous y fixer! dit le sergent.

— Oui... si l'épreuve réussit, murmura Jeanne.

— Eh! pourquoi ne réussirait-elle pas, chère sœur?

— Qui sait?... fit-elle.

Et, comme on l'appelait, elle s'esquiva, le laissant avec les enfants.

En obtenir quelques renseignements n'eût pas été difficile; mais cet espionnage abusif répugnait à la droiture de leur oncle. Il s'en alla jouer avec eux dans le jardin, dans le verger, qui lui parurent dignes de la ferme et de son magnifique panorama. Vers l'est, un miroitement lointain faisait deviner l'Océan; des montagnes pittoresques bornaient l'autre horizon. Une gracieuse rivière serpentait au pied des coteaux, dans la plaine, où les verts herbages alternaient avec l'or des moissons, déjà mûres pour la faucille. Ici, des houblonnières, comme en Flandre; là, des pommiers, comme en Normandie; partout la terre chargée de récoltes, et l'homme s'empressant de mettre à profit ce beau lendemain d'orage.

Souvent un travailleur accourait à la grande ferme, ou plutôt au palais colonial, pour solliciter un conseil, une autorisation. C'était Jeanne qui les donnait, qui commandait. Martial ne la revit plus qu'en passant.

— Excusez, beau-frère; je n'ai pas un moment à moi, lui disait-elle avec un sourire.

De même et gaiement il finit par lui répondre :

— En l'absence du roi et du Dauphin, la Dauphine est de droit régente.

Quant à sa bonne vieille mère, souvent il revenait causer avec elle. Une fois, il voulut l'interroger :

— Non, pas moi, fut la réponse; c'est le père qui t'expliquera tout cela... Patience!

Jérôme et Michel ne reparurent qu'à la tombée de la nuit. La charrette était pleine de machines et d'outils pour les défrichements. On voyait à la suite quatre belles vaches du Durham, une paire de poneys d'Écosse, des moutons du pays de Galles et, dans leur cage, portant encore l'étiquette française, un coq et sa poule de Crèvecœur. On eût dit l'approvisionnement d'une autre arche.

Noé, cependant, paraissait soucieux. A la vue de son fils, et durant le repas du soir, il s'anima, il s'égaya, donnant l'exemple des effusions cordiales. Mais parfois une ride profonde se creusait entre ses deux sourcils. Ce symptôme d'un malaise intérieur, Martial se le rappela :

— Décidément, pensa-t-il, il y a quelque chose!

## IX

Il avait été convenu que, le lendemain matin, Jérôme Lehoux et ses deux fils feraient ensemble une promenade dans la campagne.

A l'aube naissante, Michel et Martial, sortis presque en même temps de la ferme, accoururent à la rencontre l'un de l'autre et se donnèrent la main.

Déjà celui-ci formulait une question, celui-là ne lui permit pas de l'achever.

— Attends!... dit-il, voici le père!

Après une chaleureuse accolade, on se mit en chemin.

Le sergent ne tarda guère à manifester son impatience de tout savoir. Il dit ses vaines tentatives auprès de Jeanne, auprès de sa mère et, tout à l'heure encore, de son frère aîné.

— Tant mieux !... débuta Jérôme, tant mieux qu'on m'ait réservé la tâche de te mettre au courant de la situation. Moi seul je puis te l'exposer, complète et franche. Elle n'est pas couleur de rose...

— Je m'en doutais, père... Mais de quoi te plains-tu ?... Voyons !... Puisque ce n'est ni du propriétaire, ni de la propriété, ce ne peut plus être que des habitants. Les Irlandais ont donc un bien mauvais caractère ?...

— Pas du tout !... Un peu de vantardise et de légèreté... Mais quel peuple n'a pas ses défauts ? Ils sont vifs, intelligents, chaleureux, polis, gais... bref, de bonnes gens, et qui, sous plus d'un rapport, nous ressemblent...

— Eh bien, alors, pourquoi ne s'entendent-ils pas avec toi, père, qui es si juste et si bon ?...

— Parce que je représente le landlord !... un Anglais !... Je ne connais point l'histoire, mais il est certain que les Anglais ont par trop abusé de leur conquête... un pillage général, des massacres, toutes sortes de vexations, la plus impitoyable tyrannie... et cela depuis des siècles ! Une telle haine contre les vainqueurs, de telles méfiances en sont résultées, que les vaincus n'acceptent rien d'eux, pas même la fin de leurs misères !

Après un silence, Martial reprit ainsi l'entretien :

— Tout cela, c'est le passé... Nous vivons dans un temps de réconciliation, de justice... et, comme me le

Les ruines. Dessin de F. Lix.

disait, il y a huit jours, lord Warwick, « l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ne forment plus qu'une seule nation, libre, jouissant des mêmes droits, et qui s'appelle la *Grande-Bretagne !* »

— Des phrases ! murmura Michel Lehoux.

— Répondez-y par des faits, demanda le sergent. Ta bien-aimée Jeanne, le secrétaire de la famille, ne m'a-t-elle pas écrit que le premier accueil avait été des meilleurs ?

— On espérait que nous ne réussirions pas !... répondit Jérôme ; mais, dès qu'on a vu le contraire, les choses ont changé de face. Nous avions deux ennemis principaux, à savoir : l'ancien fermier, un certain Fergus O'Nial...

Martial avait fait un mouvement.

— Le connaîtrais-tu ?. . demanda son père.

— Moi !... nullement... Continuez ..

On se le rappelle, le sergent avait résolu de tenir sa promesse à Kitty.

— Ce Fergus O'Nial, reprit Jérôme, se croit le descendant d'un des *chieftains* ou petits rois qui jadis trônaient dans chaque canton de la verte Erin. Il y en avait tant, que, s'il fallait en croire la vanité nobiliaire des Irlandais, presque tous ils seraient princes. La fille de celui-là, bien que toute jeunette et, dit-on, assez gentille, est révérée comme créature supérieure... Une sainte !... une fée !... La *chieftaine !*... On en espère des miracles !..

A ces plaisanteries, Martial s'associa par un sourire, tout en engageant le railleur à poursuivre.

— L'autre, reprit-il, fut le *middleman* ou, si tu préfères, l'intendant général du landlord. Ces emplois-là .

rapportent d'autant plus qu'on y vole davantage. Tel était le cas de William Murphy ; c'est le nom de ce fieffé coquin. Dans le but de reconquérir sa place, il ameute contre nous tous les mécontents, tous les affamés d'alentour, et, par une alliance monstrueuse, il est devenu leur chef, lui si rapace autrefois et si dur envers eux. Tiens !... voilà comment il les traitait... regarde !

Dans un repli de terrain dominé par le monticule où venaient de s'arrêter les trois promeneurs, on voyait une douzaine de masures sans toit, en ruine et, comme à dessein, rendues tout à fait inhabitables.

— Ceci fut un hameau !... dit Jérôme. On distingue encore autour de chaque hutte le petit enclos représentant à peu près la seule ressource de la misérable famille qui l'habitait. Une année, la pomme de terre manqua. C'était la disette !... C'était la famine !... Impossible de payer les termes en retard !... On alla supplier, non pas le landlord... ce maître invisible... mais le middleman, son premier ministre. Il ne voulut rien entendre. De l'argent !... ou les recors ! Tout fut saisi... Hélas ! ce ne devait pas être grand'chose !... Puis, comme, malgré la menace du constable, les locataires exaspérés, sans refuge, s'obstinaient à ne pas déguerpir, on enleva les portes, les fenêtres, la charpente. Pas une cabane qui ne fût démolie. Le hameau devint ce que le voici, un amas de décombres ! Et le middleman, que l'on haïssait alors, soutient à présent n'avoir agi que d'après l'ordre de son maître, à notre suggestion. C'est sur lui, c'est sur nous qu'il a détourné toutes les colères...

— Mais, interrompit Martial indigné, mais comment cette calomnie peut-elle trouver créance ?...

— Que veux-tu !... lui répliqua son père, les pauvres diables sont tellement aigris et, faut-il le dire ? hébétés par leurs souffrances, qu'ils se laissent facilement séduire à l'appât des représailles. Et cependant leur nature les porterait à la bonne entente. C'est un peuple d'enfants. Tu seras touché de la reconnaissance et de l'attachement de tous ceux qui nous sont restés fidèles...

— Il y en a donc qui nous ont trahis ?...

— Quelques-uns seulement. Plaignons-les !... Tu vois là-bas ces riantes maisonnettes, dont lord Warwick ne demande qu'à augmenter le nombre ?... Ils en avaient une, du travail, le pain de leur famille assuré, l'espoir d'un heureux avenir... Ils ont déserté tout cela, parce qu'on les intimidait avec de sottes histoires de Croquemitaine... parce qu'ils avaient prononcé le *serment de minuit*...

Ce n'était pas la première fois que ce terme mélodramatique frappait les oreilles du sergent ; il en demanda l'explication.

— N'as-tu jamais entendu parler des *White-Boys ?*... répondit Jérôme.

— Les *Enfants-Blancs !* Si fait, mon père... N'était-ce pas une mystérieuse association, dont le code barbare ne respirait que la vengeance ?... Des invisibles... des implacables !... On les redoutait jadis... En existerait-il encore aujourd'hui ?

— Toujours !... A quiconque méconnaît leurs ordres, la mort !... A quiconque dépossède un des leurs, la mort ! A quiconque pactise avec ceux qu'ils ont condamnés, la mort ! Et comme avertissement préalable, l'incendie, le ravage, toutes sortes de persécutions nocturnes. Voilà où nous en sommes, Martial !... On a commencé par nos colons ; la menace arrive jusqu'à nous-mêmes. Dès l'an dernier, la nuit de Noël, sommation de partir... et qui, depuis lors, se renouvelle à chaque instant, sous toutes les formes... Une affiche... une lettre... des bestiaux mutilés... une meule qui brûle !... Ah !... si nous n'étions que des hommes, on en rirait !... Mais il y a les femmes... et les enfants !... Le croirais-tu ? ces misérables ont eu l'audace de nous avertir qu'ils s'en prendraient à nos enfants !...

Martial ne répondit que par une exclamation de colère ; il se rappelait le guet-apens dont lui-même avait failli devenir la victime.

— Je te laisse à penser les transes de la mère et de la grand-mère !... acheva Jérôme. Ah !... si la chose ne dépendait que d'elles, nous aurions déjà quitté l'Irlande. Mais je suis de ceux-là qui ne cèdent pas à la crainte, et maintenant que j'ai mes deux fils avec moi, nous lutterons... Le landlord m'a laissé une lettre pour le lord-lieutenant, qui m'enverrait au besoin des gens de police et des habits rouges. Mais il en résulterait des emprisonnements, des proscriptions, peut-être une rixe sanglante, et nous n'aurons recours à cet appel qu'à la dernière extrémité. Les paddies ne sont déjà que trop à plaindre... Je désire la paix, non la guerre !

— Voilà de généreuses et sages paroles !... répliqua Martial... Oui, tâchons de les ramener par le raisonnement, par la douceur... Grâce à Dieu, je connais leur langue, et puis les éclairer sur leurs véritables intérêts... Avant de me mettre au travail, laisse-moi battre le pays, causer avec les gens... Dès demain, si tu le permets, j'entre en campagne...

— Soit !... conclut le père ; j'ai confiance en toi, mon enfant !... Agis et parle en toute liberté !... J'ai comme le pressentiment d'un complot qui se tramerait contre nous... Il y a peut-être urgence... Mais sois prudent... Ne t'éloigne pas trop, et jamais sans armes. Nous avons à la ferme tout un arsenal...

L'entretien et la promenade continuèrent ainsi jusqu'au soir. Le lendemain matin, Martial sortit seul, ayant sur l'épaule un double rifle américain, pourvu de sa baïonnette à ressort, et, dans la ceinture, une paire de revolvers.

Il reprit le chemin par lequel il était arrivé, celui du vieux château.

## X

Déjà la brume où s'endort chaque nuit l'Irlande se dissipait, laissant sur chaque feuille ou brin d'herbe une goutte de rosée que l'aurore teintait de mille feux. Tout était réveil et fraîcheur dans la plaine, accidentée de riantes perspectives. Une douce brise agitait les arbres du bois, où ne tarda pas à disparaître Martial.

Une heure de marche lui suffit pour atteindre les bords du lac. De blanches vapeurs y planaient encore, voilant à demi ses rives sauvages. Quelques groupes de chênes ou de peupliers se montraient çà et là... Tout au fond, la masse sombre et muette du manoir en ruine.

— Attention !... se dit le sergent, c'est peut-être le quartier général des *White-Boys !* Mais, quand même ils seraient plus de trois, j'ai de quoi me défendre par un feu de peloton... sans compter la fourchette... et le 4e chasseurs est renommé pour la manière de s'en servir !

Le plan de Martial était des plus simples : aborder carrément les deux principaux ennemis, connaître

leur dernier mot, discuter avec eux les termes d'un arrangement, qui serait ratifié par lord Warwick et délivrerait Kitty, l'intéressante Kitty, de toutes les angoisses que devait lui causer le rôle odieux, le rôle périlleux de son père.

— C'est le vrai moyen, pensait notre héros, de lui prouver ma reconnaissance !

L'œil au guet, il arriva jusqu'au perron sans qu'on parût avoir soupçonné son approche. Sous le vestibule, John le Singe n'était pas en sentinelle. Martial ouvrit la porte de la grande salle... personne ne s'y trouvait. Il appela... aucune voix ne répondit à la sienne. Il parcourut les diverses pièces du premier et du second étage sans rencontrer une créature vivante, sans entendre autre chose que des bruits furtifs, comme il s'en produit dans les demeures abandonnées. Celle-là paraissait l'être depuis longtemps. Pas une trace n'indiquait même qu'on s'y fût arrêté la veille.

— Ce n'était donc qu'une halte, se dit Martial, et qui devait rester secrète?... Où les rejoindre?... Comment leur faire savoir que je désire une entrevue?...

Le hasard se chargea de répondre en lui faisant découvrir, scellée dans l'angle de la cheminée gothique, une de ces boîtes toutes modernes qui présentent, à l'extérieur des maisons, leur étroite ouverture postale.

— Ah !... ah !... fit le sergent, voilà, si je ne m'abuse, un moyen de correspondance !

Et, crayonnant quelques mots sur une feuille de son carnet, il la jeta dans cette espèce de tirelire.

. . . . . .

Quelques instants plus tard, sur la route, il fut rejoint par un cavalier qui le salua du *God bless you* (Dieu vous bénisse !) et autres formules courtoises dont les Irlandais se montrent prodigues.

Le costume noir, la cravate blanche, le chapeau à larges bords, les besicles d'or et l'air *doctoral* de ce personnage eussent suffi pour reconnaître sa profession, quand bien même il ne se fût pas nommé :

— Le docteur Belligham, pour vous servir !

— Martial Lehoux... répliqua le piéton... et tout à vos ordres...

— Och !... le fils du tenancier de Primerose !

En dépit de lui-même, Belligham n'avait pas accentué ces quelques mots d'une façon tout à fait bienveillante.

— Docteur !... se permit de dire Martial avec une nuance de reproche, ah ! docteur, si vous connaissiez mieux les intentions de mon père et surtout celles de lord Warwick...

— Mais, interrompit le médecin de campagne, je ne demande pas mieux que de les apprendre de votre bouche... Elle parle anglais... Tenez !... je maintiens Phook au pas... Phook, c'est mon poney ! .. Le fainéant ne demandera pas mieux... Voyons !... expliquez-moi ce que vous espérez, les uns et les autres...

Enchanté de l'occasion, le sergent, avec sa franchise ordinaire, exposa le but de la tentative et les avantages qui devaient en résulter pour les habitants du canton.

Belligham, avec le facile engouement qui distingue ses compatriotes, s'écria tout aussitôt :

— Admirable !... sublime !... Et chacun y gagnerait, même le médecin, qu'on payerait moins rarement !... Hillo !... si j'avais su !... Je pousserai maintenant à la roue... parole d'honneur !

Martial le remercia chaleureusement :

— Avec un patronage tel que le vôtre, docteur, nous sommes assurés du succès...

— Certes !... certes !... répondit le bonhomme, j'exerce une influence sur mes nombreux clients... *gratis pro Deo !*... Ils ne sont pas méchants, mais ombrageux et têtus comme des mulets !... Toutes sortes de préjugés, de superstitions !... Arrah ! si la malade chez laquelle je me rends se mettait de la partie !... Une sorcière !... La voyante !... Mais, au fait, accompagnez-moi... nous tenterons l'aventure !

Phook venait d'obliquer vers une lande inculte. Des buissons épineux, des roches verdâtres, des flaques d'eau stagnante lui prêtaient un aspect des moins engageants. Vers le milieu de ce désert, une fumée s'élevait d'un chaume tombant en pourriture, et si bas qu'on l'eût pris de loin pour un fumier. Le médecin mit pied à terre devant les quelques branches tressées qui servaient de porte. Son jeune compagnon le suivit.

Impossible de se figurer un plus misérable intérieur. Des murs en torchis ; quelques pierres plates sur la terre humide ; dans la toiture, un trou qui servait à la fois de fenêtre et de cheminée ; pour tous meubles une table, ou plutôt une planche clouée sur deux piquets ; les siéges à l'avenant.

Le logis n'était séparé de l'étable que par un restant de clayonnage, à travers lequel on apercevait une chèvre efflanquée, un porc immonde, que personne ne songeait à faire sortir. Des enfants étaient là, presque nus, et se chauffant au feu de tourbe allumé dans un coin. De l'autre côté, trois femmes, décrépites et hideuses à rappeler les Parques, se lamentaient et gesticulaient autour d'un grabat, où, sous des lambeaux de couvertures, une forme humaine, un cadavre peut-être, restait enseveli.

— Serait-elle morte ? questionna le médecin à voix basse.

— Ma bouchal ! se récria l'une des gardes-malades, vous savez bien que Meg ne doit pas mourir avant sa centième année révolue... C'est elle-même qui l'a prophétisé... Elle serait déjà guérie si elle avait bu la tisane préparée d'après votre ordonnance, et que voici dans cette tasse... mais elle s'y refuse obstinément, docteur.

— Je sais, dit-il, le moyen de la lui faire boire. . Passez-moi le bol, que j'y verse un peu de ce whisky contenu dans ma gourde.

Meg s'était déjà redressée, dardant vers le tentateur des yeux qui brillaient comme des escarboucles.

Parvenue aux dernières limites de la vieillesse, elle ne se soutenait plus que par l'effort des muscles, très-apparents sous le cuir parcheminé de ses longs bras osseux. Les joues étaient décharnées, les traits saillants, les rides innombrables. C'était bien un visage de sorcière. Elle se drapait avec majesté dans un grand haillon quadrillé de vert et de rouge, probablement quelque plaid d'Ecosse.

— Bonjour, Meg, dit Belligham ; voici ta tisane sucrée comme tu l'entends... Avale !

Elle ne se le fit pas répéter deux fois. Tout le contenu du bol y passa d'un trait. Puis, avec un rire de folle, elle tendit vers la gourde ses deux mains jaunâtres.

— Eh ! eh ! fit le docteur en reculant d'un pas, le whisky te met en gaieté ?... Il en reste encore, et ce sera pour Meg... mais quand elle aura dit la bonne aventure au jeune compagnon que j'amène.

Il avait désigné Martial. Elle fixa sur lui son regard de chouette. Puis, d'une voix impérative et rauque :

— Mes cartes ! commanda-t-elle aux harpies qui l'assistaient.

Après un instant de recherches, l'une d'elles retrouva sous le traversin de paille un jeu de tarots, si déchiquetés, si crasseux, que l'œil d'une sorcière pouvait seul y reconnaître des figures et des couleurs.

Tout en les battant, tout en les disposant sur son grabat, Meg psalmodiait une sorte d'incantation bizarre, qui se termina par trois cris aigus. Non-seulement les assistants et les enfants y répondirent, mais encore la chèvre qui bêla, le porc qui grogna... le docteur, qui ne put retenir un éclat de rire.

— Chut !... Chut !!... Chut !!!... fit en crescendo la vieille sibylle.

Et tout se tut autour d'elle.

Alors, regardant de nouveau celui dont on demandait l'horoscope :

— Etranger !... Français !... Soldat de France !... dit-elle, tandis que son index se posait çà et là... Danger de mort il y a trois jours... et qui se renouvellera par trois fois... Mêmes ennemis... même sauveur... Mais sera-t-il sauvé ? Le destin reste muet... il est muet, le destin !

Martial était devenu attentif. Si cette femme devinait le passé, ne devinerait-elle pas aussi l'avenir ?

Elle continua :

— Le colon venu de l'Est triomphera... Il régnera... pourvu que son sang se mêle au plus pur sang de l'Irlande, et que par trois fois... trois fois... l'un de ses fils ait été racheté de la mort !

Le docteur Belligham. Dessin de F. Lix.

Un geste de la sorcière indiqua que c'était terminé.

— Maintenant, conclut-elle, versez le whisky.

Le docteur, après s'être exécuté de bonne grâce, emmena au dehors son nouvel ami, sur le passage duquel toutes les têtes s'inclinèrent.

— Vivat ! dit Belligham, on vous salue roi !... Ne plaisantons pas !... La prédiction de cette fantastique créature va circuler aux alentours, et fera plus pour la réussite de vos projets que toutes les démonstrations agricoles et autres. C'est ainsi dans la verte Erin !... Nonobstant, accompagnez-moi chez des clients plus sérieux... puis au bourg, où j'attends à dîner quelques amis... Vous en êtes... Ah ! pas de refus... Il y va de vos intérêts, et, malgré ce proverbe : « L'hospitalité est telle en Irlande qu'il est plus facile d'entrer dans une maison que d'en sortir, » au dessert on vous rendra votre liberté !

. . . . . .

Le fils de Jérôme n'eut qu'à s'applaudir d'avoir accepté l'invitation de cet excellent homme, dont le cordial patronage lui valut, dès ce premier jour, de précieuses sympathies. Il s'en revenait par un chemin creux lorsque, de la berge s'élevant à droite, une pierre vint rouler à ses pieds.

Ce n'était pas de l'agression. On venait de lui jeter en même temps ce mot :

— Lisez !

Au caillou, une lettre se trouvait attachée. Il l'ouvrit, il lut :

« Si vous souhaitez un accommodement, rendez-vous

samedi soir, dès le coucher du soleil, à la tour ronde du vieux cimetière. »

Comme signature, un W.

C'était évidemment la réponse de William et de Fergus.

Le sergent, curieux de savoir qui la lui faisait ainsi parvenir, grimpa lestement jusqu'à l'endroit d'où la pierre semblait être partie.

Plus personne... Une pente boisée... Dans le taillis, et déjà loin, l'ondulation produite par le passage d'un fuyard.

Renonçant à le poursuivre, Martial relut le billet et se dit :

— J'irai !

## XI

Les antiquaires ne sont pas d'accord sur l'origine et la destination de ces *tours rondes*, qui n'existent qu'en

Meg la sorcière. Dessin de F. Lix.

Irlande et, paraîtrait-il, dans une vallée de l'Indoustan. Elles sont étroites et hautes — des colonnes plutôt que des tours — mais si solidement bâties que, datant, selon toute probabilité, des premiers âges du monde, elles ont résisté pendant des siècles aux injures du temps, aux ravages de la guerre, à tous les fléaux qui ont désolé le pays.

Thomas Moore, son grand poëte, suppose qu'elles étaient consacrées au culte du feu. Quelques archéologues pensent qu'elles servaient de phares ; d'autres y voient des monuments funéraires. Celle qui va figurer dans notre récit s'élevait à l'entrée d'un cimetière, dont les débris d'une chapelle gothique attestaient l'ancienneté. Au milieu des tombes enfouies sous l'herbe, on distinguait une ogive encore debout, mais presque envahie par le lierre et les ronces. Il était de tradition que, le lendemain d'une bataille contre l'armée de Cromwell, les Irlandais vaincus y avaient enterré leurs morts.

C'était donc un endroit vénéré, mais tout à fait à l'écart, en pleine campagne, et, disait-on, hanté chaque nuit par des revenants. Après le coucher du soleil,

personne ne s'y serait hasardé, même aux alentours. De là, sans doute, le choix de Fergus et de William.

Notre héros, chevaleresquement fidèle à la promesse exigée par Kitty, avait gardé le secret de sa prochaine entrevue avec eux. Cependant, comme elle ne devait avoir lieu que vers la fin de la semaine, il eut cette prudence, ou plutôt cette inspiration, de visiter préalablement le lieu du rendez-vous.

On y accédait par un chemin montant, encaissé, propice aux embuscades. A gauche, des blocs de grès; à droite, la queue d'un bois, se prolongeant jusqu'à la base du monticule que couronnait le champ du repos.

De l'autre côté, une lande, des tourbières ou *bogs* impraticables pour quiconque n'en connaissait pas les sentiers perdus, les abîmes invisibles et mortels.

Il n'était pas jusqu'à la tour elle-même qui ne pût cacher un assassin. On y voyait, comme à ses pareilles, de petites fenêtres correspondant aux quatre points cardinaux. La porte, qui d'ordinaire ne s'ouvre qu'à dix ou douze pieds du sol, avait été prolongée jusqu'en bas, et rien n'était plus facile que de transformer en meurtrières les interstices de ses mauvaises planches. Martial n'eut qu'à pousser pour l'ouvrir. Il y avait là des cordes, des outils, tout l'attirail du fossoyeur.

— L'endroit n'est pas gai, murmura le sergent. Un cadavre y serait tout porté pour dormir en terre sainte!

Néanmoins, il ne renonça pas à son dessein, et, le jour venu, prétextant une invitation du docteur Belligham, il avertit ses parents de n'être pas inquiets d'un retard probable quant à son retour.

Le disque enflammé du soleil s'abîmait derrière les nuages orageux de l'horizon au moment où Martial, arrivant au pas relevé de nos chasseurs, s'engagea dans le chemin creux.

Mais il avait l'oreille attentive, l'œil vigilant et, comme on disait jadis, la *barbe sur l'épaule*, afin d'éventer les piéges qui, même en arrière, pourraient être tendus sur ses pas.

Il approchait de la tour ronde, et rien encore n'avait justifié sa méfiance, lorsque, dépassant la queue du bois, il aperçut, il reconnut Kitty, qui, jusqu'alors cachée par le feuillage, accourait évidemment à sa rencontre, car aussitôt elle lui cria :

— Prenez garde!... Abritez-vous derrière les arbres, et...

La détonation d'une arme à feu l'empêcha d'achever. C'était de l'autre côté du chemin qu'était parti le coup, parmi les roches que venait de dépasser Martial. La balle, lui sifflant à l'oreille, avait effleuré son front.

Il tomba, la face contre terre.

Kitty, palpitante, éperdue, désespérée, bondit et se pencha vers lui.

— Ah! gémissait-elle, c'est donc vainement que j'aurai prié cette fois...

A peine sans se soulever, un doigt sur ses lèvres, le jeune homme lui répondit à voix basse :

— Chut! et remercions Dieu... Le mouvement que j'ai fait, grâce à toi, m'a sauvé la vie...

Et de l'ongle appuyant sur l'éraflure, il en exprimait un peu plus de sang sur sa joue.

L'innocente fillette s'agenouilla. Elle avait déjà compris qu'il s'agissait d'éviter une seconde balle et peut-être aussi de connaître celui qui venait de tirer la première.

Cinq minutes s'écoulèrent, durant lesquelles ni l'un ni l'autre ne se départit, elle de sa prière, lui de son immobilité.

Aux alentours, un profond silence. Le jour faisait place au crépuscule.

Enfin, John le Singe apparut, se montrant avec une précautionneuse lenteur entre deux blocs de grès. Il rechargeait son arme.

— Pstt!... pstt!... Kitty! appela-t-il à voix basse.

Et comme elle ne bougeait pas, ni le Français non plus, il s'avança vers eux.

## XII

— Trop tard, disait John le Singe à la fille de Fergus. Mais je ne t'en veux pas, Kitty... Je te ferai même un cadeau, s'il a de l'argent dans ses poches.

Il venait de s'accroupir auprès du prétendu cadavre et, de plus en plus rassuré par la vue de la blessure saignante, il retournait sa proie pour la fouiller plus à l'aise.

Soudainement, d'un coup de tête en plein visage, Martial l'envoya rebondir jusqu'à l'entrée de la tour.

Puis, déjà debout, et faisant jaillir de son rifle la baïonnette dont il menaça la poitrine du meurtrier :

— Immobile! figure de gnome, ou je te cloue contre cette porte ainsi qu'une chouette!

Le misérable n'entendit même pas. La violence du choc avait été telle qu'il était évanoui.

— Oh! ne le tuez pas! supplia Kitty.

— Soit! répliqua le sergent, mais passe-moi les cordes du fossoyeur, que je garrotte au moins cette bête malfaisante... Il est bon de se garantir contre ses griffes!...

Kitty s'était empressée d'obéir; elle aida même Martial, dont les mains alertes transformèrent John le Singe en une momie. On l'enferma dans la tour ronde.

Le mauvais fusil du White-Boy fut brisé contre une roche.

Une carte rouge, sur laquelle ressortaient en noir quelques signes cabalistiques, s'échappa de la crosse.

— Qu'est-ce que cela? demanda Martial.

— Le jeton de minuit!... avoua, non sans quelque hésitation, la fille de Fergus.

— Compris!... c'est la contre-marque pour assister aux conciliabules de nos ennemis... Quand se rassemblent-ils?... Ne t'ai-je pas prouvé que je sais garder un secret... dis?

— Cette nuit...

— Par la morbleu! s'écria le sergent, je voudrais les voir face à face, ces mystérieux conspirateurs, et leur faire entendre le langage de la raison, la voix d'un honnête homme...

— Arrah! fit Kitty, seraient-ils capables de vous comprendre?

— Pourquoi non?... repartit Martial; quand on plaide la bonne cause, Dieu vous donne parfois des accents qui ramènent et domptent les cœurs...

La jeune fille parut frappée de ces paroles et de la conviction qui les inspirait. Après avoir un instant réfléchi :

— Eh bien!... dit-elle, essayons!... Je serai là... je veillerai sur vous!

Et, marchant vers l'est, elle lui fit signe de la suivre.

— La nuit sera fraîche où je vous mène, dit-elle au bout d'un instant, il serait bon d'avoir un manteau. Nous allons passer à courte distance de Primerose...

C'était avec une nuance de mélancolie qu'elle avait prononcé ce dernier nom, celui de la ferme où elle était née.

— J'entends!... fit le jeune homme; mais toi, ma pauvre fille, qui n'as sur le corps qu'un peu de laine et de toile...

En effet, Kitty n'avait pour tout vêtement qu'un jupon de camelot, une chemise grossière, très-propres l'un et l'autre, mais bien légers. Avec cela, la tête et les pieds nus.

— Je n'ai jamais froid, répondit-elle, ayant l'habitude des nuits à la belle étoile... Hillo! je suis devenue presque une sauvage!

— Les sauvages mangent! dit Martial. Entre avec moi... c'est l'heure du souper...

— Je n'ai pas faim!... déclara-t-elle avec la résolution bien arrêtée d'un refus.

Le sergent n'insista pas, mais il eut un geste qui signifiait :

— Nous verrons bien!

Pendant une demi-heure, ils cheminèrent en silence. La nuit était close. Une brise s'élevait, dissipant les nuées.

Kitty s'arrêta, désignant une meule de foin.

— Je vous attendrai là, dit-elle. Ne vous inquiétez pas de moi... Le rendez-vous n'est que pour minuit!...

Elle parlait sans la moindre amertume, avec une douce résignation, avec une simplicité touchante.

. . . . . .

Lorsque Martial parut sur le seuil de la salle basse, déjà le repas du soir tirait à sa fin.

— Ah!... te voilà, retardataire!... s'écria cordialement Jérôme. Assieds-toi là, près de moi... On t'a gardé ta part... Es-tu content de ta journée?...

— Très-content!... J'espère qu'elle aura d'heureux résultats!... répondit-il tandis que sa mère le servait. Mais je demanderai permission, sitôt l'appétit satisfait, de vous brûler la politesse...

— Si c'est pour te reposer de tes fatigues, mon garçon, rien de plus juste!... Tu comptes peut-être repartir demain matin?

— Oui, père!... Au retour, je m'expliquerai!... Bon espoir!... mais respect aux conventions!... J'ai carte blanche...

— D'accord!... conclut Jérôme, on ne te demande rien... Liberté, libertas!

Martial en profita pour ravitailler, tout en soupant à la hâte, le carnier et la gourde qui faisaient partie de son équipement de chasseur.

Après avoir pris congé de la famille, il glissa quelques mots à l'oreille de sa belle-sœur, qui s'empressa de le rejoindre sur le palier.

— Jeanne, lui dit-il, je veux t'associer à une bonne œuvre. N'aurais-tu pas une mante, un châle, un plaid, dans ce coin de ta garde-robe où se trouve la part des pauvres?...

— Précisément, répondit-elle, je viens de recevoir, pour l'aînée de mes filles, une faille neuve... et je puis t'offrir l'ancienne...

— Non!... donne-moi l'autre, que je remplacerai...

— Te la faut-il tout de suite?

— Oui.

Elle courut chercher l'objet, et tout en le remettant à son beau-frère :

— Tu es bon!... lui dit-elle, que Dieu te récompense en permettant que tu nous délivres de toutes les angoisses dont nous souffrons, les enfants, ta mère et moi!...

— J'y travaille!... conclut-il, aie confiance... et merci!

Un instant plus tard, évitant d'être vu, il ressortait de la ferme afin de rejoindre promptement Kitty.

Son absence n'avait guère duré plus d'une heure.

La pauvre fillette l'avait entendu venir, car elle était debout, mais encore ensommeillée, toute frissonnante.

Martial lui jeta sur les épaules la faille qu'il apportait.

Peut-être aurions-nous dû l'expliquer plus tôt, la faille est cette pelisse à capuchon que portent les paysannes, voire même les petites bourgeoises, dans l'Artois et les Flandres.

— Qu'est-ce que cela?... balbutia Kitty, cherchant à se dégager des plis dans lesquels on l'enveloppait. Arrah!... que faites-vous donc?... Mais pourquoi?...

— Pour te tenir chaud! interrompit enfin Martial. Accepte ce vêtement pour prix des services que tu nous a rendus... pour ceux que tu nous rendras encore...

Et, comme elle protestait du geste :

— Ah! conclut-il brusquement, pas de sotte fierté!... Les choses offertes de bon cœur ne se refusent pas... à moins qu'on ne méprise les gens... et qu'on ne veuille leur faire de la peine...

— Ce sera donc pour ne pas vous offenser! finit par répondre humblement l'Irlandaise.

Et, chacun dans son manteau, ils se remirent en marche.

## XIII

Martial ne tarda pas à demander combien il fallait de temps pour atteindre le but de leur course nocturne.

— Une bonne heure au moins, répondit-elle; mais ce n'est pas la peine d'aller si vite... nous arriverions trop tôt...

— Alors, proposa-t-il, faisons halte au premier endroit convenable, et reposons-nous...

— Vous êtes donc fatigué?

— Oui. De plus, j'ai faim...

Il mentait, mais pour la contraindre à la réfection qu'il lui avait préparée.

— Quoi!... vous n'avez pas soupé?... se récria-t-elle.

— Nous souperons ensemble! répondit-il. Ah! ne dis pas non!... Ce me fera plaisir, étant de ceux-là qui n'ont appétit qu'en compagnie...

Elle consentit, plus encore à la sollicitation de son estomac qu'à celle du sergent.

Quelques minutes plus tard, ils s'assirent tous les deux sous un groupe de chênes, où se trouvaient des pierres recouvertes de mousse.

Toute menace d'orage avait disparu. Les étoiles brillaient dans un ciel d'azur. Une bleuâtre clarté rayonnait sur la campagne endormie.

Martial avait eu soin de se placer dans l'ombre. Il commença par sortir de sa carnassière un croûton, dont la moitié fut coupée pour Kitty.

— Oh!... le bon pain!... dit-elle aussitôt après l'avoir goûté.

— C'est ma mère et ma sœur qui l'ont pétri de leurs mains, répliqua Martial. Elles excellent surtout dans la confection des pâtes .. à preuve cet échantillon, dont tu me diras des nouvelles, ma petite amie...

Elle fit bien quelques façons; mais l'impérieux besoin de la nature y mit promptement un terme, et ce fut plaisir de la voir mordre à belles dents, cette pauvre affamée, dans tout ce qui lui était offert.

— Buvons !... dit-il en lui présentant sa gourde, c'est du vin de France...

— Du vin !...

— Avec un peu d'eau. N'aie pas peur !

— Oh !... fit-elle après une première gorgée, ça réchauffe !

— Et ça réjouit ! ajouta-t-il. Un morceau de galette à présent... C'est l'œuvre des mêmes pâtissières !...

Avec un accent de regret, elle murmura :

— Comme on travaille maintenant à Primerose !

— Est-ce que le travail et la vie régulière te plairaient, Kitty?

— Arrah ! répondit-elle ingénûment, il me semble que cela vaudrait mieux que de courir les bois et les ruines !...

— Pauvre enfant !... murmura-t-il. ah !... ton père est bien coupable...

Elle l'interrompit :

— Ne l'accusez pas !... Il eut tant de chagrins... depuis le jour où le middleman nous chassa...

— Ah ! ce fut William...

— Par ordre du landlord, disait-il... et pour faire place à des étrangers... Non pas à vous, d'abord... Ceux-là vinrent d'Ecosse aussitôt après notre départ... Voilà dix années de cela... J'étais encore toute petite... On les tourmenta tant, qu'ils s'en allèrent... La ferme resta sans fermier... C'est plus tard qu'elle fut rebâtie... Mon père avait été condamné à la prison... Quand on lui permit d'en sortir, trois de ses enfants avaient succombé de misère... et sa femme allait mourir... Elle semblait l'avoir attendu pour le dernier adieu... Mais tous nos malheurs ne doivent pas vous intéresser...

— Si fait,... mon enfant ! dit Martial attendri, continue...

— Je vois encore mon père durant cette cruelle épreuve ! reprit Kitty. Il était comme fou de désespoir... La chère agonisante réclamait un prêtre... Il courut au presbytère... Notre curé était malade... Un autre ecclésiastique le veillait, dont l'aspect vénérable et les cheveux tout blancs attestaient le grand âge... Il daigna venir... Ma mère le reconnut... c'était notre évêque...

— Voilà, dit le sergent, voilà qui fait honneur au clergé d'Irlande...

— Lorsque le saint homme se retira, mon père, tout ému de reconnaissance et d'admiration, lui tendit une petite croix faite de deux brins de paille qu'il avait arrachés au chaume pendant la triste cérémonie. « Monseigneur, lui dit-il, prenez ce gage... et si jamais vous aviez besoin d'un serviteur dévoué jusqu'à la mort... représentez-le-moi... je serai cet homme !... » L'évêque emporta la croix de paille, et malheureusement nous ne l'avons pas revu. Lui seul aurait assez d'autorité sur Fergus O'Nial pour lui faire comprendre que notre religion, bien loin de conseiller la vengeance, ordonne au contraire le pardon, l'oubli des injures !...

— Conduis-moi !... dit en se levant Martial, et je le lui persuaderai peut-être, ainsi qu'à ses compagnons...

Kitty parut se diriger vers l'Océan. On ne l'apercevait pas encore, mais on le devinait, mais on commençait à l'entendre.

— Remarquez bien cette route, répéta-t-elle à plusieurs reprises. Peut-être y repasserez-vous seul...

— Mais toi... mon enfant?... demanda-t-il de même avec un affectueux intérêt.

— Il sera bon, répondit-elle enfin, que je reste avec eux pour empêcher qu'on ne vous poursuive...

Et le sergent, qui du regard montrait ses armes :

— Ne crains rien, Kitty... j'ai là de quoi me faire respecter et, s'il le faut, me défendre !

Ils atteignirent le bord d'une falaise escarpée, au bas de laquelle, à de grandes profondeurs, les vagues se brisaient avec fracas. Quelques légères vapeurs, comparables à des apparitions aériennes, planaient çà et là, dans l'immensité. Les flots ruisselaient sous l'irradiation de la lune. Parmi les innombrables déchiquetures de la côte, il y avait toute une fantasmagorie de lumière et d'ombre.

— Nous allons descendre, dit au sergent la fillette, et bientôt rencontrer des sentinelles. Enfoncez votre chapeau sur les yeux... Tâchez de ne pas être reconnu...

Et, passant la première, elle s'engagea dans le sentier qui serpentait presque perpendiculairement à travers les ressauts de la falaise. D'énormes éboulements devaient s'y être produits, car on rencontrait souvent des masses ou des arêtes basaltiques comme suspendues dans l'espace. Il fallait tantôt les contourner, tantôt les franchir. Parfois, des marches étaient taillées dans le roc. Une descente à donner le vertige. On eût dit que le sol tremblait, ébranlé par le choc assourdissant de la mer en courroux.

Un homme, ou plutôt un fantôme, barra soudain le passage. Il était armé d'un formidable *shillelah*. Ainsi se nomment les gourdins irlandais.

— Montrez la carte de John !... dit tout bas Kitty.

Le White-Boy, après l'avoir examinée, mais sans la rendre, fit signe aux deux prétendus affiliés de passer outre.

A quelques pas de là, nouveau factionnaire. Il procédait, celui-ci, par interrogatoire :

— Quelle heure?

— Minuit !... répondit Martial soufflé par son guide.

— Quel jour ?

— Le jour du réveil.

— Quelle année ?

— De la délivrance.

Un troisième parut vouloir se permettre une certaine résistance, mais la fille de Fergus n'eut qu'à rejeter en arrière son capuchon pour qu'il la reconnût et s'inclinât devant elle.

C'était à l'entrée d'une voie souterraine, où Kitty disparut avec Martial.

De distance en distance, une torche faisait resplendir les parois de basalte noir, qui, plus loin, sous la voûte élargie, formaient une colonnade tellement symétrique qu'on eût dit les tuyaux d'un orgue.

En avant, on entrevoyait une sorte de dolmen, ouvrage de l'homme ou caprice de la nature, qui paraissait dominer une immense excavation.

Kitty, désignant à Martial le côté le plus obscur, lui dit à voix basse :

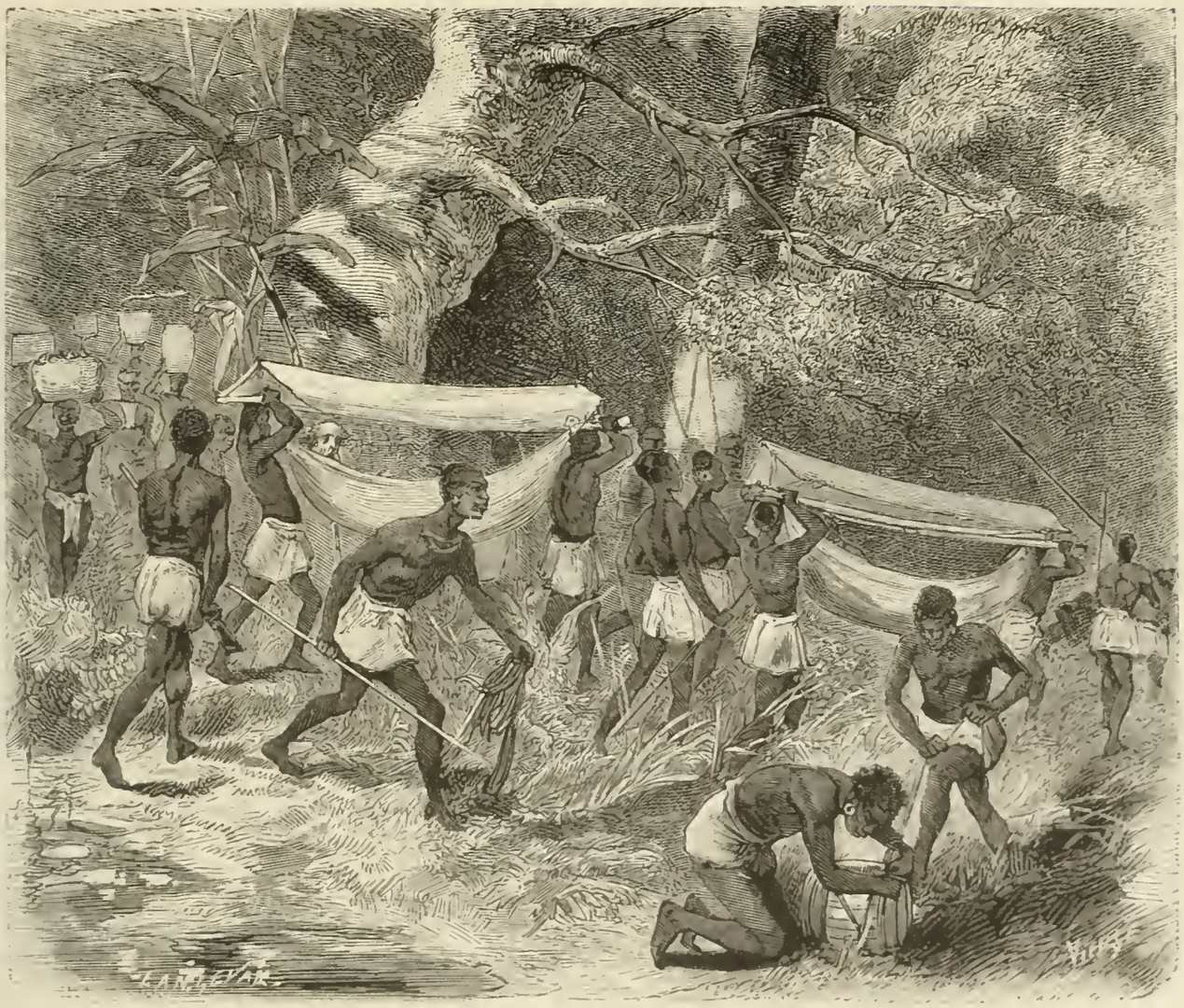
— Asseyez-vous là. Nous n'avons plus qu'à attendre !

Ch. DESLYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].



Départ de Toffoa. Dessin de Vierge.

### IX. — ABOMEY.

Départ de Toffoa. — Le hamac. — La Lama. — Eponé. — Aquisabam. — Cannah. — La route de Cannah à Abomey. — Abomey. — Réception de la caravane. — Philistin et Phosphate dans la case des sacrifices. — Angoisses. — Les sacrilèges. — La fonte. — Prison commune.

Toffoa, autrefois le siége d'une principauté indépendante, est situé sur une colline au pied de laquelle s'étend une plaine marécageuse appelée *Lama* qui, durant la saison des pluies, est impraticable ; on y compte environ cinq mille habitants. De belles plantations l'entourent et lui donnent un aspect biblique d'une sérénité frappante ; mais en l'examinant de près on s'aperçoit, à certains signes caractéristiques, par exemple : aux crânes, aux mâchoires d'hommes, aux squelettes sans tête accrochés à des arbres isolés, devant la case royale, qu'on est dans les abattoirs du Dahomey, selon l'expression énergique d'un voyageur anglais.

Vers sept heures du matin, Tiavongan et le cabouceir vinrent, accompagnés de soldats armés de sagaies, signifier aux prisonniers de se lever et de les suivre. Les amazones étaient parties à l'aube pour Abomey, en intimant l'ordre de conduire les blancs au roi, à qui elles allaient les annoncer, et l'on s'empressait de leur obéir.

Du reste, il fallait qu'ils se rendissent dans la capitale du royaume pour assister à la *coutume* qui s'y préparait et y porter à Sa Majesté les tributs annuels en cauris et en marchandises prélevés dans le district.

Phosphate et Philistin frémirent en voyant les fonc-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraions précéd.

tionnaires et leur escorte et pensèrent qu'on venait les chercher pour les mener au supplice.

L'iavougan et le caboucir ne leur laissèrent pas le loisir de réfléchir; sur un signe, les noirs les saisirent et les jetèrent chacun dans un hamac de gros tissu de coton, aux extrémités desquels étaient des boucles destinées à recevoir une longue perche de bambou. Cette perche enfilée, chevillée près des boucles, afin que celles-ci ne pussent glisser, chaque hamac fut pris par deux nègres, un devant, un derrière, qui posèrent le bout de la perche sur leur tête et s'éloignèrent de la hutte, au pas accéléré, précédés par une compagnie d'indigènes dont les lances brillaient au soleil d'un éclat sinistre, et suivis de l'iavougan, du caboucir, également en hamac, et d'un nombre infini d'esclaves portant des sacs de cauris, des pièces d'étoffe, des fagots de cannes à sucre, des ballots de viande séchée, de poisson fumé, des barils de rhum, et autres marchandises.

Le hamac est un véhicule très-doux, très-commode, où l'on est couché à son aise, à l'abri des rayons du soleil, qu'intercepte une toile tendue au-dessus de lui; aussi Philistin et Phosphate, dont l'état était lamentable, s'y seraient-ils trouvés on ne peut mieux, si l'inquiétude qui les dévorait, inquiétude que leur séparation subite avait augmentée, ne les eût complétement absorbés. Plus que jamais, en effet, ils ignoraient où on les menait et le sort qu'on leur ménageait.

La caravane descendit la colline du côté de l'est et arriva dans la vallée marécageuse où, sur plusieurs points, des crocodiles se vautraient dans la boue. Des palmiers nains, des lianes, des plantes aquatiques, des fouillis d'herbes, de roseaux, de joncs encombraient le sol mobile coupé de fossés, de mares d'eau croupie, de ruisseaux. Les nègres franchirent ces obstacles multipliés avec une force, une agilité surprenantes et, un peu avant midi, atteignirent un village nommé Epoué, où se tient un marché important.

Epoué, situé au milieu de la Lama, est une halte forcée pour les caravanes et les voyageurs. Bâti sur une butte ombragée de magnifiques mangottiers, il joue là le rôle de l'oasis dans le désert, avec cette différence, qu'au lieu d'être un point humide dans une plaine de sable, il est un point sec dans un marais.

Philistin et Phosphate furent remis à terre et confiés aux soldats pour qu'ils veillassent sur eux et leur fissent partager leur déjeuner : des boules de farine de manioc, de la grosseur du poing, enveloppées dans des morceaux de feuille de bananier, des bandes de viande de bœuf séchée et de l'eau fraîche.

Les malheureux mangèrent et burent sans se faire prier.

Le repas terminé, au moment où ils espéraient pouvoir se confier mutuellement leurs pensées, on les rejeta dans leurs hamacs et la caravane reprit sa course.

Après quatre heures d'une marche fatigante, elle sortit du marais, foula un terrain plus solide, plus praticable, s'arrêta un instant dans un second village, Aquisabam, et serpenta de nouveau vers l'est, à travers des herbes si hautes, qu'elle disparaissait sous leurs vagues ondoyantes, le long des méandres infinis d'un grand bois de palmiers. A la tombée de la nuit, elle passa à gué une petite rivière où les nègres eurent de l'eau jusqu'à la poitrine, et, un peu plus tard, arriva à Cannah, où on l'attendait.

Cannah est une agréable ville bâtie sur un plateau d'où l'on jouit d'un splendide panorama. Les cases y sont propres et entourées de jardins parfaitement cultivés; c'est le Versailles d'Abomey. Elle possède plusieurs habitations royales, un temple des divinités malfaisantes, un couvent de prêtres fétichcurs, et le roi s'y rend chaque année pour y assister à des *coutumes*.

Tous les étrangers qui vont à Abomey sont tenus de s'y arrêter pour faire avertir Sa Majesté et obtenir d'elle la permission de poursuivre leur route. Le rentier et le chimiste furent enfermés dans une petite construction carrée en terre sèche, aux murs ornés de peintures rouges grossières représentant des monstres fantastiques et des prêtres sabrant des victimes. C'était le lieu où s'accomplissaient les sacrifices humains. Tous les deux frémirent en apercevant ces horribles emblèmes et ne doutèrent plus de leur fin tragique imminente.

Enfin le jour reparut et la caravane repartit dans le même ordre que la veille.

La distance de Cannah à Abomey est courte; deux heures de marche d'un bon pas suffisent pour la parcourir. Il est vrai que les fourrés, les taillis inextricables, les fondrières des marais, les sinuosités enchevêtrées de lianes des forêts par lesquelles courent les chemins étroits des autres parties du royaume, y font place à une voie de communication digne d'un Etat civilisé.

La route de Cannah à Abomey n'a pas moins de quarante mètres de large, et son entretien est aussi satisfaisant que possible. Plusieurs beaux chemins conduisant aux châteaux, ou, pour parler plus exactement, aux maisons de campagne du roi, y aboutissent. Des hameaux la bordent de loin en loin, et, de chaque côté du plateau qu'elle traverse, s'étendent des cultures assez remarquables pour qu'un voyageur enthousiaste ait pu affirmer qu'elles égalaient celles des Chinois. Les palmiers, le blé, le maïs, les fèves y abondent ainsi que tous les arbres fruitiers de la région équatoriale.

La capitale du royaume de Dahomey a environ douze kilomètres de circuit, mais sa population n'est pas en rapport avec son étendue, car on n'y compte guère que vingt-cinq mille âmes. Un mur de terre et un fossé large de cinq à six mètres, profond de trois et rempli d'acacias épineux, la défendent. On y entre par six portes qui sont simplement des murs de terre élevés en travers de la route et percés de deux ouvertures : une réservée au monarque, l'autre servant aux sujets. Un léger pont de bois, facile à détruire en cas de danger, est jeté sur le fossé, devant ces portes, près desquelles sont dressées des pyramides d'ossements d'éléphants et de crânes d'hommes.

Les rues d'Abomey sont convenables, mais tristes, parce que les maisons y sont toutes entourées de jardins enclos de murs de terre rouge et qu'il n'y a de boutiques nulle part; or, sans boutiques, point d'animation dans une cité. La vie de la rue, c'est le commerce.

« La ville, dit le docteur Répin, est aérée par plusieurs grandes places, dont quelques-unes sont ombragées d'arbres vraiment magnifiques. La plus remarquable, située au centre, forme un parallélogramme dont les plus grands côtés n'ont pas moins de mille mètres de développement et les plus petits la moitié. A peu près au milieu s'élève un petit édifice de peu d'apparence et dont le toit de forme ronde, soutenu par

une colonnade en bois, ressemble à ceux des kiosques de nos jardins ; c'est la case des sacrifices humains où, dans les circonstances solennelles, on égorge les prisonniers de guerre. Sur la même place est le palais du roi, agglomération d'une foule de cases séparées les unes des autres par des cours et des jardins servant au logement des amazones, des femmes du sérail et des domestiques esclaves. Ces diverses habitations sont construites en terre glaise séchée au soleil, et couvertes d'un toit de bambous qui se prolonge sur la façade pour former varangue. Un seul corps de bâtiment, sous lequel s'ouvre la porte du palais, celle qui donne sur la grande place, est surmonté d'un premier étage. Le roi y renferme ses richesses ; les murs en sont tapissés de cauris enfilés comme les grains d'un chapelet et suspendus du toit jusqu'à terre... Le roi n'a pas d'appartements particuliers ; il habite tour à tour les cases de ses femmes. L'ensemble du palais est entouré d'un mur en terre sèche de quinze à vingt pieds de hauteur, percé de plusieurs portes et hérissé, de distance en distance, de crochets en fer supportant des têtes humaines, les unes déjà blanchies par le temps, d'autres couvertes encore de quelques lambeaux de chair, quelques-unes enfin fraîchement coupées. »

C'est là l'ornement indispensable de toutes les demeures royales du Dahomey ; partout où l'on voit des têtes tranchées, des ossements humains, on peut dire avec assurance : Le roi habite là ou, s'il n'y habite pas, il y vient.

Plusieurs marchés très-achalandés approvisionnent Abomey ; malheureusement l'eau y manque, il faut l'aller chercher à six kilomètres ; aussi entend-on constamment retentir dans les rues et sur les places le cri de *sidajbi!* (bonne eau) répété par des porteurs d'eau. La ville possède cependant, dans sa partie nord-est, des réservoirs alimentés par une source, mais d'une façon insuffisante. Dans les autres quartiers, les habitants en sont réduits à recueillir les eaux de pluie, durant la saison des pluies, dans des citernes, dans des puits dont ils graissent les parois avec de l'huile de palme. Ils renferment ensuite ces eaux dans des vases de terre pour s'en servir pendant la saison sèche. Du reste, Abomey n'offre rien de plus extraordinaire que les autres principales localités du royaume.

Notons toutefois qu'elle possède le tombeau des monarques dahomans, vaste souterrain dont nous dirons deux mots plus loin.

La caravane était annoncée ; la population presque entière l'attendait avec une impatiente curiosité en dehors de la porte principale, près des maisons des fétiches et des deux canonades qui sont placées sous des hangars, de chaque côté de la route, à cinq cents mètres du fossé d'enceinte. Lorsqu'elle la vit déboucher, elle poussa des cris assourdissants et l'accompagna tumultueusement jusque sur la grande place, devant le palais royal.

Les esclaves portant des tributs furent conduits par un officier de Sa Majesté dans un corps de bâtiment où ils se débarrassèrent de leurs fardeaux, et l'iavougan et le caboucir mirent pied à terre.

Plusieurs chefs suivis de soldats accoururent les saluer, leur donner les poignées de main d'usage et leur demander des nouvelles des blancs qu'ils amenaient pour les sacrifices des coutumes et que les amazones avaient trouvés, sans le bambou royal, au milieu du royaume. Ils satisfirent leur curiosité en attendant que l'officier qu'ils avaient envoyé prendre les ordres de Sa Majesté revînt.

Celui-ci ne tarda pas à reparaître. Il annonça que le roi voulait qu'on emprisonnât les blancs dans la case des sacrifices et qu'on leur donnât des quartiers de volaille cuits dans l'huile de palme, des boules de pâte de manioc, des fruits et de l'eau fraîche, afin qu'ils fussent *présentables* quand on les sacrifierait.

Aussitôt la volonté souveraine connue, le rentier et le chimiste furent arrachés de leurs hamacs, poussés dans la funèbre case et confiés à la garde d'une compagnie de soldats.

Tout cela s'était fait au milieu des hurlements, des chants sauvages de la foule et sans que Philistin et Phosphate eussent eu le temps de se reconnaître.

Ils se trouvèrent, sans savoir comment, dans la case des sacrifices, dont les murs incrustés de crânes polis et vernis les glacèrent d'horreur, frissonnant en entendant les vociférations de la multitude noire, et convaincus que leur supplice, et quel supplice ! s'apprêtait.

La journée s'acheva sans incident notable. Ils entendirent seulement un grand mouvement au dehors. C'étaient les iavougans, les cabouciers, les nobles, les miliciens des provinces qui venaient assister à la première fête ou coutume de l'année, dont la célébration était fixée au lendemain, et qui apportaient au roi les tributs échus, traînant après eux une tourbe de populace, d'esclaves des deux sexes.

La nuit fut relativement calme.

Le matin, des clameurs forcenées retentirent du côté de la porte de Cannah et attirèrent sur ce point la moitié de la population.

Peu à peu les vociférations devinrent plus violentes et se rapprochèrent de la grande place, qu'emplirent bientôt ceux qui les articulaient.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'une caravane ; il s'agissait de prisonniers devant figurer dans les sacrifices prochains, de sacriléges surpris au moment où ils tuaient, aux environs de Toffoa, un léopard, l'idole sainte des Dahomans.

Le carnassier, déjà en putréfaction, était porté par des nègres, dans un hamac entouré de prêtres agitant des clochettes, des grelots, battant du tambour, marmottant des prières. Des femmes, des hommes se prosternaient sur le passage de ce cortége au centre duquel marchaient les coupables ; ils étaient deux, entre une double file de soldats qui avaient beaucoup de peine à les protéger contre la foule, dont l'exaspération croissait à chaque pas.

De toutes parts on demandait à grands cris à les égorger, à déchirer leurs corps, à se partager leurs membres ; on cherchait à les larder avec des piques, on leur jetait de la poussière, de la fange, des ordures au visage.

Le vacarme tourna au délire quand le cadavre du léopard fut déposé devant la porte principale du palais royal, et il fallut toute l'énergie du mehou (premier ministre) pour obtenir de la multitude qu'elle attendît la décision de Sa Majesté.

Cette décision ne tarda pas ; un aide de camp, un *racatère*, vint l'annoncer à haute voix. Elle ordonnait l'incarcération des sacriléges dans la case des sacrifices, avec les blancs amenés la veille, jusqu'au moment où le *très-flamboyant* monarque leur ferait subir, de ses mains, et en présence de son peuple, le châtiment qu'ils avaient mérité.

La foule leva les bras en hurlant, comme pour acclamer l'arrêt de son souverain, et les deux coupables furent traînés dans le lieu funèbre où tremblaient le rentier et le chimiste.

En les voyant entrer, ceux-ci se dressèrent frémissants et poussèrent un cri étranglé.

Ils venaient de reconnaître Lamouroux et Pouillouse.

### X. — LE ROI BAHADOU.

Ghezo. — Progressistes et rétrogrades. — La régence. — Les funérailles de Ghezo. — Le couronnement de Bâhadou. — Plus de deux mille victimes. — Les sauvages sont partout les mêmes. — Un village suspendu de cannibales. — Tristes rapprochements. — Abeokuta. — Projets de Bâhadou.

Le despote du Dahomey était, en l'an de grâce 1874, Bâhadou, fils aîné de Ghezo, mort en 1858.

Ghezo passait, de son vivant, pour un prince aux tendances progressistes; les rétrogrades de son royaume l'accusaient de tiédeur dans l'observance de la solennisation des sanglantes fêtes instituées par Guadjah-Trudo; ils répétaient même qu'il avait écrit à la reine Victoria, en réponse à une lettre dans laquelle Sa Majesté Britannique l'engageait à interdire la traite des nègres dans ses États, qu'il renoncerait volontiers à cette traite quand les nations voisines y auraient renoncé, qu'il regrettait de commander à un peuple trop guerrier pour prendre des goûts, des habitudes agricoles, qu'enfin il verrait avec plaisir un consul anglais résider dans quelqu'une de ses villes et des missionnaires anglicans s'établir à Whydah.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter leur mécontentement; aussi, quand il trépassa, aurait-on pu dire qu'il sentait le fagot, comme Charles-Quint.

La case des sacrifices. Dessin de Vierge.

Son fils, au contraire, avait la réputation, et il la méritait, d'être fanatique des traditions nationales et d'abhorrer la civilisation; ce qui fit qu'à son avénement le vieux parti releva la tête.

Bâhadou ne trompa point l'espoir des rétrogrades, ceux-ci le constatèrent avec joie lorsque le prince célébra les longues cérémonies des funérailles de son père et celles de son sacre.

Ces cérémonies, désignées en masse sous le nom de *grande coutume*, offrent à la férocité africaine l'occasion de se développer dans toute son horreur.

L'usage n'est pas, au Dahomey, de crier : Le roi est mort, vive le roi! Lorsque le roi meurt, son héritier présomptif se contente de prendre le titre de régent qu'il garde durant dix-huit mois, et pendant tout ce temps il gouverne au nom du souverain décédé, avec le concours du méhou et d'un autre ministre. Les dix-huit mois expirés, il convoque les grands vassaux, les fonctionnaires, les iavougans, les caboucirs, au palais d'Abomey, et se rend avec eux au caveau funéraire.

Le roi défunt a été placé dans un cercueil en terre glaise pétrie avec le sang d'une centaine de captifs capturés dans la dernière guerre, ou, à défaut de captifs, avec le sang d'un nombre égal d'esclaves, sa tête reposant sur les crânes des rois, des princes qu'il a vaincus et pris. Huit *abaïas* (almées de la cour) et une

compagnie de cinquante gardes du corps, munis de provisions et chargés d'accompagner leur souverain dans l'autre monde, ont été sacrifiés autour de son tombeau, et pendant trois jours et trois nuits le caveau est resté ouvert pour permettre aux fidèles sujets de Sa Majesté défunte de se couper la gorge en son honneur (permission dont les Dahomans n'abusent pas, mais dont ils usent cependant plus qu'on ne le croirait), après quoi le méhou a couvert le cercueil d'un drap noir et a fermé le caveau, qui n'est rouvert que le jour où finit la régence. Alors le prince héritier y entre, suivi de la noblesse et du peuple et tenant une hachette dans la main droite. Il prend le crâne de son père dans sa main gauche, le montre à la foule, et lui annonce à haute voix, ce qu'elle sait, que le roi est mort et qu'il n'a, jusque-là, gouverné que pour lui. A ces mots tout le monde se prosterne, le prince replace le crâne paternel dans le cercueil, jette sa hachette, tire son sabre, et se proclame roi. Cette proclamation, à l'issue de laquelle il est d'usage que les grands vas-

Supplices à Abomey. Dessin de Vierge.

saux, les directeurs de factoreries européennes offrent de riches présents au nouveau souverain, est célébrée par des *réjouissances* où des milliers de victimes sont immolées.

Ces réjouissances se prolongent plus ou moins, suivant le caractère du prince qui y préside.

Détail bizarre, tant qu'elles durent, le nouveau roi offre du rhum et des cauris à son prédécesseur dans son tombeau, afin qu'il ne manque ni de liqueur forte ni d'argent dans le royaume des ombres et n'y fasse point honte à son héritier en y contractant des dettes ou en s'y faisant régaler par le premier venu.

Or, veut-on savoir comment Bâhadou célébra son sacre et les funérailles de son père Ghezo : qu'on lise ces extraits de relations de témoins oculaires et auriculaires.

Voici d'abord un passage d'une lettre du père Borghero, supérieur de la mission catholique française du Dahomey, publiée dans les *Annales de la propagation de la foi* en mai 1852 : « A la mort de Ghezo, l'aristocratie

dahomyenne se trouva partagée en deux partis : les uns voulaient le maintien des anciennes coutumes, exigeant chaque année l'immolation de milliers de victimes ; les autres en voulaient l'abolition. Je m'abstiens de dévoiler le mystère qui donna la victoire aux méchants. L'intronisation du prince Bâhadou fut le triomphe des anciennes lois, qui reprirent toute la vigueur sanguinaire réclamée par les fétichcurs. Il ne faut pas croire que la boucherie humaine se borne aux grandes fêtes ; pas un jour ne se passe sans que quelque tête tombe sous la hache du fanatisme ; car la soif de sang paraît dévorer ceux qui s'en abreuvent. Dernièrement l'Europe a frémi en apprenant que le sang de trois mille créatures humaines avait arrosé le tombeau de Ghezo : hélas ! s'il n'y en avait eu que trois mille !... »

Les lignes qui suivent sont d'un missionnaire anglican ; elles donnent des détails plus circonstanciés : « Le 11 juillet 1860, je fus invité à me rendre de Whydah à Abomey. Après deux jours de marche, je rencontrai sur la route un homme porté dans un hamac, accompagné d'une suite nombreuse et vêtu du costume des marins dahomans. Ce malheureux était dirigé sur Whydah, où il devait être précipité dans la mer en même temps que les deux gardiens des portes du port, afin d'être prêts à ouvrir ces portes au roi défunt au cas où il lui plairait d'aller se promener en mer. Nous trouvâmes à Cannah le nouveau souverain qui se disposait à partir pour sa capitale, où il nous donna rendez-vous pour le 16. Ce jour-là il nous montra un homme dont les mains étaient liées et la bouche bâillonnée en nous disant que c'était un messager qu'il envoyait porter de ses nouvelles à son père. Il fut, en effet, égorgé sur la tombe du feu roi. Peu après on amena devant Bâhadou quatre autres individus, un daim, un singe et une buse. Toutes ces créatures, à l'exception de la buse, eurent la tête tranchée : l'un des individus pour aller raconter aux esprits qui fréquentent les marchés du pays ce que le pieux monarque se disposait à faire en mémoire de son père ; l'autre pour aller dire les mêmes choses aux animaux aquatiques ; le troisième pour courir le crier aux esprits errant sur les routes ; le quatrième pour en aviser les peuples du ciel. Le daim devait s'acquitter d'une mission analogue auprès des animaux des forêts et le singe l'imiter auprès de ses congénères. Quant à la buse, elle garda sa tête et recouvra sa liberté pour aller chanter la même antienne aux habitants de l'air. Ces sacrifices consommés, Bâhadou se leva de son trône, et, tirant son épée : « A présent que je suis maître de ce royaume, s'écria-« t-il, j'écraserai sous mes pieds tous les ennemis de « mon père et j'irai à Abbéokuta venger sa défaite.... » Le 17, Sa Majesté fit battre le kong pour faire savoir que la grande coutume commencerait incessamment... Cette sinistre cérémonie s'ouvrit le dimanche 22. Dès le point du jour, cent hommes furent mis à mort dans l'intérieur du palais, et, à ce qu'on m'assure, autant de femmes. Le roi sortit au bruit de la mousqueterie ; quatre-vingt-dix officiers et cent vingt princes ou princesses vinrent le saluer en lui présentant chacun de deux à quatre esclaves pour être immolés aux mânes de son père. Deux ou trois résidents portugais les imitèrent. Ils offrirent, si je suis bien informé, une vingtaine d'hommes, des bœufs, des moutons, des chèvres, des volailles, des cauris, du rhum, etc. Le roi s'attendait à ce que cet exemple serait suivi par d'autres Européens, mais, heureusement, ces Portugais furent les seuls à commettre cette détestable action. Le vendredi 1er août, le roi vint, en personne, procéder aux funérailles de son père. On massacra dans le sépulcre royal soixante hommes, cinquante moutons, cinquante chèvres et quarante coqs sur lesquels on jeta une quantité de cauris. Les soldats des deux sexes déchargèrent ensuite leurs fusils, tandis que le despote faisait, à pied, le tour du palais. Revenu devant l'entrée du caveau et après un feu nourri de mousqueterie, cinquante esclaves furent égorgés. Le lendemain Sa Majesté jeta à la foule des cauris et des vêtements pour se procurer le plaisir de la voir se disputer ces largesses. Pendant ce premier acte de la coutume, le roi reçut de riches présents. Plus de trois semaines furent ainsi employées et nous restâmes là deux mois sans pouvoir obtenir la permission de nous en aller. On me l'accorda enfin le 1er septembre, mais à la condition expresse de revenir le 12 octobre pour assister à la suite des fêtes... De retour à Abomey, nous vîmes près de la porte du palais quatre-vingt-dix têtes humaines tranchées le matin même. Ces affreux débris étaient étalés pour être bien vus de tous. Quand nous nous retrouvâmes en présence du monarque, il nous montra les présents qu'il allait envoyer à l'esprit de son père : c'étaient deux chariots, des roues, trois plats, deux théières, un sucrier, un pot à beurre, le tout en argent massif ; un somptueux coussin placé sur une sorte de brouette que devaient traîner six amazones ; trois superbes hamacs en soie avec des rideaux de même étoffe, etc., etc. Trois jours après, nouvelle visite obligée au palais et même spectacle : soixante têtes fraîchement coupées, rangées comme les premières, de chaque côté de la porte, et trois jours plus tard, encore trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre grandes plates-formes, d'où il jeta des cauris au peuple, et sur lesquelles il fit immoler soixante victimes humaines. J'estime que, pendant la célébration de ces horribles fêtes, plus de *deux mille* êtres humains ont été égorgés, les hommes en public, les femmes dans l'intérieur du palais. »

On le voit, il ne s'agit pas ici d'un sacrifice qui dure un jour, une semaine, il s'agit de massacres qui durent des mois.

Des atrocités pareilles se commettent dans les États voisins, spécialement dans celui d'Achanty.

A la mort du roi de ce pays, les sacrifices prennent un tel caractère, que, s'ils se prolongeaient au-delà des limites que l'usage leur fixe, les sacrificateurs seraient obligés de se sacrifier eux-mêmes, faute de victimes.

Parmi les papiers présentés en 1873 au parlement anglais au sujet des habitants de la mer du Sud, se trouvait un rapport du capitaine Simpson rendant compte de la tournée faite par ce marin, en 1872, aux îles Salomon et aux autres archipels de l'océan Pacifique. Il y était dit que le capitaine, en visitant l'île Isabelle, avait trouvé, sur les montagnes Rocheuses, un village établi à huit cents pieds d'altitude, sur des arbres gigantesques dans les ramures desquels les indigènes avaient construit des cases. Chacune de celles-ci renfermait dix ou douze individus et était pourvue d'une quantité considérable de pierres, projectiles destinés à repousser l'ennemi en cas d'attaque. Malgré ces précautions, ajoutait le capitaine, leurs habitants ne sont pas à l'abri de toute surprise, de tout péril, ce qui surprendra moins quand on saura que le

but constant des sauvages de cette île fortunée est de s'emparer les uns des autres.

Simpson vit, dans une des cases qu'il visita, vingt-cinq têtes humaines, et apprit qu'avant d'exposer ainsi de tels trophées les indigènes ne manquent jamais de dévorer les corps auxquels ils ont appartenu. Il découvrit en outre que ces populations sont plus féroces que courageuses, que leurs tribus ne se livrent pas de combats réguliers, mais se font la chasse pour se ravitailler, et que, quand elles ont enlevé une proie humaine, elles la mangent avec voracité!

Les hommes sont-ils donc condamnés à perpétuité à s'entre-dévorer, à s'entre-égorger dans les pays civilisés ou prétendus tels, et dans les pays barbares? car, hélas! à tout prendre, nous ne valons guère mieux que les sauvages cannibales, que les Ashantees et les Dahomans. « On a calculé, s'écriait en 1850 un voyageur, que plus de deux cent mille êtres humains ont été immolés pendant la coutume appelée Se-Que-Ah-Hi, depuis le jour où Guadjah-Trudo l'a instituée! » c'est-à-dire dans l'espace de cent vingt ans. Mais que doivent dire de nous les Dahomans lorsqu'ils apprennent que dans une de nos guerres de *civilisés*, par exemple celle de 1870-1871, trois cent mille hommes sont massacrés en moins de six mois, sans compter les blessés!

Un fait curieux à noter, c'est que l'homme est bien moins cruel dans les régions glacées, où il manque de tout, que dans les régions chaudes, où il a tout à profusion. En Sibérie, au-delà du 62e parallèle, où la terre ne dégèle pas; à Bogoslovsk, à Iakoutsk, où le thermomètre Réaumur descend, en hiver, à 50 degrés; au bourg d'Argoun, à 50 degrés de latitude, où la terre ne dégèle, en été, que jusqu'à deux mètres de profondeur, où le froid empêche de creuser des fontaines; à Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, où le mercure se congèle parfois au point de devenir malléable, où l'hiver dure neuf à dix mois; au nord du lac Baïkal, où l'agriculture est presque inconnue, il semblerait qu'on doive trouver des populations sanguinaires. Point. Les Sibériens, qui sont sans cesse aux prises avec la faim, la disette, les privations les plus dures, sont doux et humains; les habitants des zones tropicales, qui vivent au milieu de l'abondance, sont féroces et anthropophages! Expliquez cela.

Bâhadou trouva dans le mehou de son père un flatteur servile ou un partisan aveugle des vieux errements nationaux, ce qui revenait au même; aussi la route qu'il se proposait de parcourir s'offrit-elle large et facile devant lui.

Froid, sombre, observateur farouche des traditions dahomanes, il employa son intelligence médiocre, au lendemain de la mort de Ghezo, à combattre l'influence des blancs. Par compensation, il s'efforça d'obtenir de ceux-ci des armes à feu perfectionnées, pensant que le meilleur moyen de repousser la civilisation européenne, c'était de tourner contre elle ses propres engins de destruction. D'ailleurs, il croyait avoir besoin de ces engins pour écraser la république d'Abeokuta, qui avait vaillamment résisté à Ghezo en 1851.

Abeokuta compte cent mille habitants émancipés du despotisme et adonnés à l'agriculture. Reste du puissant empire d'Yarriba, elle est le refuge des opprimés des contrées voisines et possède une mission anglicane prospère. En la détruisant, Bâhadou supprimait un repaire d'ennemis et restaurait ses finances, deux résultats considérables.

En dépit de l'interdiction de la traite des nègres et malgré les croisières anglaises, le roi de Dahomey vend encore beaucoup de captifs aux négriers contrebandiers de la côte; mais si les acheteurs du gibier humain abondent toujours, le gibier manque, les hordes dahomanes ayant fait le désert autour d'elles. Or, nous le disions plus haut, sans captifs à vendre ou à sacrifier, la cour de Dahomey se maintiendrait difficilement.

Anéantir un Etat redoutable, s'enrichir de ses dépouilles, venger l'affront essuyé par son père, relever le royaume dahoman, enlever à la civilisation européenne son asile le plus sûr, du cap des Palmes aux bouches du Niger, tels étaient les motifs qui poussaient Bâhadou à *rêver* l'invasion d'Abeokuta; *rêver* est le mot, car, faute d'éléments, quinze ans après son sacre, Sa Majesté n'avait pu donner à cette invasion qu'un commencement d'exécution par le sac d'Ischagga en 1862, sac à la suite duquel l'Angleterre était intervenue énergiquement.

Bâhadou avait une cinquantaine d'années en 1871; grand, vigoureux, d'une teinte cuivrée plutôt que noire, fier, orgueilleux au point qu'il marchait comme si la terre dût être honorée de le porter; il était, pardessus le marché, ivrogne autant que cruel.

Le rentier et le chimiste avaient peu de chances de trouver grâce devant lui; quant à Pouillouse et à Lamouroux, leur sacrilége ajoutait à la gravité de leur position et la rendait à peu près désespérée.

L'expédition des Anglais contre les Ashantees, terminée trois mois auparavant, n'avait pas contribué, autant qu'on pourrait le croire, à augmenter l'influence européenne au Dahomey. Après un an de fatigues, sir Garnet Wolseley s'était en réalité emparé de Coumassie, capitale de l'Achanty, et l'avait brûlée; mais, cet exploit terminé, il s'était hâté de regagner le littoral et de se rembarquer avec ses troupes, en compagnie desquelles il arrivait le 20 mars à Portsmouth, ne rapportant, pour prix des vingt-cinq millions dépensés par le gouvernement britannique et des soldats tués par les naturels ou par les maladies, que le parasol du roi Koffi.

C'était mince.

Il en ressortait, pour les tyrans de Guinée, que le climat de leurs Etats les débarrasserait toujours des armées européennes, et cette certitude leur donnait une assurance qui éclatait surtout chez Bâhadou, lequel se reprit de plus belle à songer à la destruction d'Abeokuta, que lui demandaient incessamment ses amazones, à son instigation, de façon qu'il pût, le cas échéant, s'excuser auprès des envoyés anglais en leur disant, comme autrefois Ghezo : « Ce n'est pas ma faute; j'ai attaqué Abeokuta parce que mon peuple m'y a contraint. Je suis bien malheureux de commander une nation aussi belliqueuse. »

Tel était Bâhadou quand Philistin et Phosphate arrivèrent dans sa capitale.

Retournons maintenant à la case des sacrifices, où venaient d'être enfermés Lamouroux et Pouillouse, et voyons ce qui s'y passe pendant que tout se prépare au dehors pour la célébration de la *première coutume*, dont les cérémonies doivent commencer à dix heures du matin.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE [1].

### XVI. — AU SÉNÉGAL.

Je demeurai quelques jours dans le verger; mais, par deux ou trois aventures qui faillirent m'arriver, je jugeai que le séjour au milieu de ces gros bœufs qui piétinaient en aveugles toute cette campagne, était malsain pour nous autres fourmis. Cela me fit penser encore à notre petit bois si tranquille, à notre belle lande de Para, qui s'étend devant la maison maternelle, à la France, en un mot.

— Assez d'Amérique et d'aventures !... Retournons au pays, si Dieu le permet! En route... du courage et retournons au port; *le Rapide* nous emportera !

Et me voilà marchant à toutes jambes le long de l'interminable rue que j'avais déjà parcourue la semaine précédente...

Et *le Rapide!*

Parti ! ! !... ô malheur !

— Maintenant, où aller? Rester à rôder sur le port, c'est bien dangereux; les ennemis y pullulent... un seul navire est à quai. Où va-t-il ? Atteignons les pancartes!... Au Sénégal! Grand Dieu ! ! ! en Afrique ?... Non ! jamais je n'oserai ! Attendons quelque autre bateau, il n'en peut manquer...

J'attendis au milieu des tribulations de toute sorte, des angoisses de nuit et de jour, des dangers de chaque instant... Aucun navire ne se montrait, et, pour comble de malheur, le Sénégalais appareillait !

— Seigneur ! Seigneur! criais-je comme Jérémie, quel parti prendre? L'Afrique!... une pauvre fourmi n'y sera pas en vie au bout de cinq minutes... Hélas ! maudite curiosité... où m'as-tu conduit?...

Il fallait se décider.

J'embarquai ! ! !...

Voilà comment je suis, en ce moment, sur le *San Jacobœo*, en route pour Saint-Louis, où il va charger des Arachides. La cale sent mauvais à vous en donner une maladie, et, de plus, la place n'est aucunement sûre... Toujours des blattes; mais, de plus, pas mal de mille-pieds, et d'horribles bêtes qui courent dans la nuit comme des spectres endiablés et rappellent la forme des araignées; mais si grandes, si grandes...

Je réussis à me glisser dans la cabine du capitaine. Une première fois avec maître Urbain, j'y avais trouvé le salut, peut-être m'y sauverai-je encore aujourd'hui. Quelle différence! autant le vaisseau français était propre et bien tenu, autant celui-ci était... sale et négligé !

Mon premier soin, en entrant dans cette cabine, fut de trouver un endroit favorable pour élire domicile au milieu des ennemis qui m'entouraient de toutes parts. Essayer de s'approprier une crevasse, une fissure, un coin quelconque, il n'y fallait pas songer, et un regard circulaire, jeté autour de moi, m'apprit que toutes les places étaient prises et occupées depuis longtemps. Entrer dans un tiroir? Inutile !... les cancrelats étaient partout.

Je sortis de la cabine du capitaine et revins sur mes pas dans une sorte de petit carré qui lui servait d'antichambre ou de salle à manger. Qu'est-ce que je vis dans un coin? Une belle caisse en bois blanc, bien fermée, bien cerclée.

— Ah ! grand Dieu ! qu'on serait à son aise là dedans.

Je fais le tour de la belle boîte, cherchant avec une attention scrupuleuse s'il ne s'y trouverait pas un trou, une fente, une solution de continuité quelconque. Il faut si peu de place pour loger une fourmi !

J'inspectais tout avec un soin minutieux, non sans mauvaises rencontres derrière la boîte. Plus d'une fois je fus heureux de me faufiler dessous... Justement, j'y étais; lorsqu'en voulant ressortir, ma tête heurte le bois; puis, tout à côté, elle trouve un vide. Je pouvais me tenir debout. Aussitôt, me dressant sur mes pattes, le long des parois, je constate que je suis dans une fente du bois. Je pousse, je pousse... c'est du papier qui se trouve sur ma tête... Le ronger fut l'affaire de cinq minutes. Victoire ! je passe... et je me trouve dans la belle boîte, au milieu d'une quantité de mousse sèche, parmi laquelle je me blottis.

Encore une fois j'étais sauvé !

Je me trouvais — je l'ai appris depuis, au débarquement — dans une caisse d'échantillons et de curiosités que le capitaine du *San Jacobœo* apportait à son correspondant près de Saint-Louis. J'y vécus parfaitement à l'abri, grâce à l'exiguïté de mon trou, pendant les sept semaines que dura notre traversée, un peu aux dépens de ce qui se trouvait autour de moi. Il y avait là de fort bonnes choses.

Ce fut donc à tâtons que je débarquai à Saint-Louis, et ce fut à tâtons encore que je fus emporté chez le marchand d'Arachides, à N'dien, à quelques lieues de la ville, au milieu d'une campagne admirable; encore, ne sortis-je de ma boîte que parce qu'on la démolit par le haut pour en retirer ce qu'elle contenait. Il fallait déguerpir, et je le fis le plus vite possible, un peu ébloui par le jour, et au hasard... qui faillit me faire dévorer vingt fois avant d'avoir pu gagner le jardin, si l'on peut appeler jardin le fouillis inextricable de plantes qui entourait la maison.

Ah ! quelle compagnie dans ce fouillis... Ce n'étaient que scorpions, serpents et autres animaux analogues...

J'avais à peine fait dix pas dans ces bosquets si mal hantés, qu'à quelque distance, et entre les herbes, je vois une silhouette qui me fait battre le cœur.

— Une sœur !... une fourmi rouge !... ô bonheur ! comment est-elle ici?...

Je m'élance à sa rencontre...

C'était bien une fourmi... qui nous ressemblait beaucoup; mais ce n'était pas une Polyergue rousse !...

A un mouvement de désappointement qu'elle remarqua, car j'étais près d'elle :

— Qu'avez-vous ? me dit-elle... Vous venez à moi ; eh bien ! venez !... Je ne vous connais pas, mais vous nous ressemblez beaucoup, il me semble; nous pouvons être amis, si vous le voulez bien...

— Si je le veux bien ! Grand Dieu !... Combien je

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

vous remercie de ne pas me repousser en m'attaquant, comme l'ont fait tant de fourmis dans le monde.

— Dans le monde? dites-vous. Qui êtes-vous donc?

— Une Polyergue roussâtre française, voyageuse un peu malgré elle, et cherchant à retourner dans sa patrie...

— Par où êtes-vous venu ici?

— Dans une caisse apportée tout à l'heure du bateau *San Jacobœo*, arrivé hier à Saint-Louis.

— Oui, je sais tout cela.

— Qui êtes-vous donc à votre tour?

— Un éclaireur.

— Eclaireur? Est-ce bien le mot?

— Espion, si vous voulez. J'appartiens à l'espèce des fourmis-chasseresses, que les hommes ont baptisées *Anomma arcens*. Nous avons envie de faire une expédition par ici et j'attends une réponse de l'armée que je crois en marche.

— Combien êtes-vous donc ici?

— En avant, nous étions dix ou douze... J'en ai envoyé plus de la moitié au-devant de la colonne; moi-même j'y vais.

— Voulez-vous me permettre de me joindre à vous?

— Volontiers. Mais il faut que je vous mette au courant de certains signes de ralliement, sans lesquels vous seriez immédiatement attaqué et dévoré. Avec ces signes, vous êtes des nôtres; on vous respectera. D'ailleurs, ne me quittez pas, vous me plaisez; vous allez assister à notre razzia et vous vous amuserez.

— Grand merci, cousine.

Et elle me montra comment il fallait placer mes antennes et mes palpes. Une fois en possession de ces mots de passe, je la suivis très-volontiers.

— S'il s'agit de se battre, lui dis-je, vous verrez que les Français ont du cœur!

Les fourmis et le python. Dessin de Mesnel.

— Je n'en doute pas un instant, me dit-elle. Voici nos camarades qui nous rejoignent.

Je fus terrifié.

Je vis venir à notre rencontre une demi-douzaine d'individus très-semblables à nous, il est vrai, mais dont les uns offraient une taille dont je n'avais aucune idée. Certes on me connaissait, dans ma tribu, une belle prestance et je fus flatté de voir venir un soldat plus petit que moi; mais j'en avais trois devant moi dont la taille atteignait celle d'un perce-oreille; plus de quinze millimètres! quels colosses!!...

Je fis les signes voulus; mon ami me présenta à eux et je devins de la bande.

J'étais, je l'avoue, fort intrigué de ce qu'ils venaient faire dans les environs de la maison du marchand d'Arachides; les explications de mon ami ne m'avaient pas satisfait.

— Nous sommes venus visiter la basse-cour.

— Pourquoi faire?

— Pour découvrir les poules et puis les cochons. Nous y arriverons maintenant un de ces jours, quand nous voudrons.

— Que voulez-vous en faire?

— Les manger.

— Ah!

— Mais oui. En ce moment l'armée doit tracer son chemin.

— Comment! tracer son chemin?

— Vous verrez cela, cousin, me dit mon amie, et vous admirerez tous nos travaux. Il faut bien fuir le soleil!

— Vous fuyez le soleil? Cet astre bienfaisant qui nous fait vivre!

— Nous, il nous tue. Nous aimons la nuit.

— C'est donc pour cela que vous ne quittez pas les feuilles d'herbes sous lesquelles nous marchons depuis notre rencontre?

— Sans doute! Cela vous étonne?... Vous en verrez bien d'autres.

Effectivement, j'en vis bien d'autres.

Après avoir marché toute la nuit sans autre guide que l'odorat de nos compagnons, odorat qui semblait ne les tromper jamais, nous campâmes sous les grandes feuilles du pied d'un arbre à beurre (1) dont les noix étaient tombées tout autour de nous. Nous y trouvâmes bon repas et bon gîte pour toute la journée, car nous ne reprîmes notre route qu'au crépuscule du soir. A ce moment, mes compagnons furent réveillés, ainsi que moi, par les sourds grognements des hippopotames, qui sortaient d'une rivière voisine pour aller au pâturage dans les roseaux. Ces bruits, dans le calme de la nuit qui se faisait, mêlés aux cris lointains de la hyène, à la voix imposante du lion, aux glapissements des singes et aux mille soupirs de cette nature grandiose, me donnaient le frisson. Et cependant, qu'avais-je à craindre? Il n'y avait plus là de Tamanoirs, beaucoup plus dangereux pour nous que tous les lions et tous les hippopotames de la terre.

Nous contournions depuis plusieurs heures une montagne de rochers, et je n'étais pas des plus rassurés, lorsque nous arrivâmes à un marigot profond qui me sembla offrir à notre passage un obstacle insurmontable. Pas du tout! mes guides ne connaissaient point d'obstacles! Après avoir suivi la rive tant bien que mal, ils continuèrent jusqu'à ce qu'ils trouvassent de grands roseaux aux feuilles ployantes, qui s'avan

(1) *Bassia Parkii.*

çaient loin sur l'eau et s'entrelaçaient à des herbes de toute espèce. Ce fut ce chemin tremblant qu'ils choisirent, et, au risque de nous noyer vingt fois, il fallut monter et redescendre cette route diabolique. Nous parvînmes ainsi au milieu du marigot, et, marchant sur un vrai plancher d'une espèce de lentille d'eau, nous arrivons bientôt à la rive opposée. Non, rien en France, rien au Para même, ne peut donner une idée de l'exubérance admirable de la végétation en ces lieux humides.

Il était bien près du matin quand nous tombâmes sur les sentinelles des chasseresses; nous croisâmes les antennes selon le mot de passe; quelques-unes me regardèrent un peu de côté et firent mine de me menacer de leurs pinces gigantesques; si elles m'avaient frappé, j'étais coupé en deux!. . Il n'en fut rien. J'étais devenu un enfant d'adoption.

Le lendemain se leva brumeux, car nous approchions de la saison des pluies; aussi tout le monde travaillait. On faisait le chemin.

Voici ce que je vis:

Il y avait des travailleurs en nombre énorme, petits, pas plus gros que moi, lesquels doivent toujours, sous peine de mort, éviter les rayons du soleil, par conséquent, sont absolument lucifuges. Il y avait, en outre, des soldats comme mes amis; ceux-là beaucoup plus gros et pouvant supporter sans trop de mal l'éclat du jour. Jamais, pendant tout le temps que j'ai passé parmi ces intelligentes bêtes, je n'ai pu parvenir à en voir une ailée, ni un mâle, ni une femelle, ni une reine... rien qui puisse donner une idée de la manière dont elles se reproduisent.

Mais voici que, tout d'un coup, les soldats arrivent par centaines; puis, les uns et les autres s'enchevêtrant, se postent d'une certaine façon et forment, de leurs corps brun foncé presque noir, un arceau prolongé sous lequel le crépuscule est presque de l'obscurité. Les mâchoires largement étendues, leurs longues pattes écartées, leurs antennes en avant, tout cela s'entrelace, et la colonne des travailleurs passe dessous à l'abri. Qu'une alarme soit donnée, l'arche se détruit en un instant, les soldats rejoignent leurs pareils à l'extérieur de la ligne, où ils paraissent exercer une sorte de commandement, et tous s'élancent d'une manière furieuse à la poursuite de l'ennemi. Si l'alarme se trouve n'avoir pas d'objet, ou si, après le combat, la victoire est remportée, le danger effacé, le pays libre, l'arceau est vivement reformé, et la colonne compacte marche en avant, comme tout d'abord, observant une véritable discipline militaire.

Lorsque la disposition du terrain le rend absolument indispensable, les chasseresses construisent un passage voûté sur le terrain, au moyen de terre glaise agglutinée par leur salive et apportée par les ouvriers. Elles passent alors toutes dans leur chemin couvert, apportant de la terre pour l'allonger à mesure qu'elles avancent. Cette arche est très-peu visible sur le sol, mais leur passage est parfaitement distinct partout où ils vont, par suite de l'apparence dévastée des environs et de la disparition de tout être vivant.

Cette nécessité de bâtisse opaque n'est d'ailleurs qu'un pis aller; si elles trouvent, dans la direction qu'elles veulent suivre, un buisson épais, elles passeront dessous sans rien construire; de même, si elles rencontrent une fissure ou une crevasse dans le sol, un passage sous les pierres, l'abri d'un tronc d'arbre tombé, elles l'adoptent avec empressement et abandonnent leur arceau.

Ce que les ouvrières emportent n'est point destiné à bâtir, c'est tout simplement pour déblayer le chemin, qui devient uni comme une allée de jardin. Nous en avions déjà fait plus de deux cents mètres, et nous continuions toujours, quand quelques soldats arrivèrent en toute hâte, et un grand conciliabule se forma.

Je me hâtai vers mes amis.

— Qu'y a-t-il? leur demandai-je.

— Une belle proie en vue.

— Qu'est-ce?

— Une antilope toute écrasée, toute fraîche, qu'un grand python nous a abandonnée.

— Qu'en savez-vous?

— Ah! mon ami, nous en sommes bien sûrs. Vous savez que les gros serpents s'engourdissent lorsqu'ils ont avalé leur proie... C'est bien malheureux que le python qui a tué cette gazelle-là ait fait sa ronde et nous ait sentis, parce que nous l'aurions trouvé endormi avec sa proie dans le ventre, et nous aurions mangé les deux ensemble. C'est bon le python.

— Vraiment?

— Oui; j'en ai mangé plus d'une fois.

— Et comment faites-vous pour tuer ces serpents immenses?

— C'est bien facile. Nous nous jetons deux mille sur les yeux, que nous mangeons en un instant, même quand il nous emporte avec lui... Nous ne lâchons jamais. Une fois aveugle, nous tombons toutes sur lui; il est bientôt mort, il ne peut plus fuir.

Ce fut l'affaire de deux heures pour que toute la colonne eut achevé son repas. Ce qui resta sur le sol était un squelette de gazelle admirablement nettoyé. Lorsqu'elles dévorent un python, les écailles, outre les os, demeurent intactes.

## XVII. — AU SÉNÉGAL (SUITE).

Avant la fin de la semaine suivante, j'avais mangé du python comme les autres, nous en avions surpris un dans un marécage où il se croyait bien en sûreté. Ce n'est pas mauvais; mais l'antilope qu'il avait dans l'estomac vaut mieux : la chair est plus fondante et plus tendre.

Nous rentrions chez nous aux premiers rayons du soleil, lorsque de grands cris mirent la colonie en émoi; les soldats levèrent la tête, ouvrirent leurs mandibules et se préparèrent au combat. C'était inutile... Nous vîmes de loin une demi-douzaine de nègres yoloffs qui poussaient ces grandes clameurs en contemplant le squelette du python. Tous regardaient avec inquiétude autour d'eux, et bientôt, apercevant nos soldats qui marchaient vers eux en troupe compacte, ils prirent la fuite aussi vite que leurs jambes purent les porter.

Ils avaient disparu dans le bois lorsque nous reprîmes notre route. Sur ces entrefaites, un Cynocéphale vint sentir le squelette du serpent. Nous étions encore assez près de celui-ci pour qu'une cinquantaine de nos soldats, toujours disposés à l'attaque, sautassent sur lui en s'attachant aux poils de ses pattes... Ce fut par un bond effroyable que l'animal manifesta sa terreur.

Monter à l'arbre voisin fut l'affaire d'un instant. Sur la plus prochaine branche, il s'assit, s'épluchant et essayant de détacher nos intrépides soldats des longs poils auxquels ils adhéraient... Il les croquait à belles

dents... Bientôt un rugissement de douleur nous annonça que nos braves, suivant l'épine dorsale, comme ils savaient le faire, et par conséquent, marchant doucement à l'abri des pattes, étaient arrivés à la tête.

Bientôt les yeux furent envahis, attaqués... Le Cynocéphale bondissait, fou furieux, à travers les arbres. Tout à coup il tomba... Il était aveugle!... A ce moment, des escouades de mouches accoururent à la curée au secours des premiers assaillants : la lutte fut affreuse; mais, une heure après, le malheureux singe, mort, servait de pâture à toute la colonne grouillant sur sa dépouille...

Telles étaient nos victoires.

Je restai longtemps chez mes nouveaux amis, et j'avoue que je n'ai jamais vu meilleur peuple et partagé plus nobles sentiments.

La vitalité, chez les *Anommas*, est incroyable. Je veux en donner une preuve, car j'ai assisté à l'expérience, cachée sous une feuille au-dessus de la tête des opérateurs.

Ces opérateurs étaient trois jeunes Français, que des nègres des environs avaient amenés près de nous, et qui se saisirent tout d'abord d'une demi-douzaine de nos plus gros soldats qu'ils purent rencontrer.

— Ami! regarde donc celle-ci, dit l'un d'eux en me montrant à son compagnon ; si ce n'était pas absurde, on dirait une fourmi rouge de notre pays.

— C'est vrai. Une Polyergue roussâtre...

— Bah! c'est une anomalie. Il n'y a pas de fourmis de France au milieu de l'Afrique!

— Qui sait?...

— Prends-la, nous verrons bien...

Je me dissimulai vivement derrière deux jeunes soldats et me faufilai vers de grandes herbes — car en ce moment j'étais auprès d'eux à terre — d'où je gagnai un arbre touffu et vins me placer en observation au-dessus de leur tête.

— Je ne puis la trouver. Quel malheur!

— C'est une vraie découverte, mon ami, que tu as manquée là!

— Satanée fourmi, va!...

Et, d'un coup de scalpel, frappé dans un moment de mauvaise humeur, il trancha la tête d'une des plus grosses fourmis-chasseresses!

Puis, sans penser précisément à ce qu'il faisait, il présenta le bout de son doigt à cette tête coupée. Aussitôt celle-ci ouvre ses mandibules et pince le doigt si fortement, qu'un filet de sang en jaillit immédiatement...

— Quelle rude organisation, ami! fit le pincé.

— C'est magnifique de vitalité. Quels ganglions!

— Attends! mais elle continue son travail et me fait un mal horrible! C'est comme si j'avais un paquet d'aiguilles animées me traversant le doigt!

— Patience! courage, au nom de la science, que nous voyions...

— Cela t'est bien aisé à dire! aïe!...

— Stoïque, mon ami; tu dois l'être! Il faut sacrifier à la déesse que nous servons jusqu'au sang inclusivement. A la science!!!

Puis, riant tous deux, ils étudièrent les manœuvres de la tête coupée, et je compris alors que le blessé n'était pas sans souffrir. Les pointes des mandibules avaient facilement traversé l'épiderme; maintenant, la tête retira partiellement une mandibule et, la piquant plus perpendiculairement, pénétra plus avant, puis recommença le même manége avec l'autre, donnant à chaque coup, à sa mandibule, une direction plus verticale, blessant et coupant plus loin et plus profondément. On aurait dit, non une tête coupée, mais un soldat complet, jouissant de toutes ses forces et en possession de toutes les parties de son corps.

Trente-six heures après le coup de scalpel, la tête coupée n'était pas morte. Le corps a vécu plus longtemps encore, quarante-huit heures, si je me le rappelle bien.

Comment admettre, d'un autre côté, l'expérience qu'ils firent, que des insectes à vie si tenace étaient, en moins de deux minutes, tués par un rayon de soleil tombant librement sur eux?

Ces fourmis sont d'ailleurs de rudes travailleurs. Un beau jour, une poule du village vint mourir dans les environs de notre demeure. Elle fut bientôt signalée, et une escouade fut désignée pour aller la dépecer. Je m'y joignis. Commençant à la base du bec, les ouvrières se mirent à arracher les plumes une à une, la dépouillant ainsi très-rapidement par la tête, puis le cou, et enfin tout le corps. C'était évidemment une tâche très-dure, parce que mes braves amis ne possèdent pas une force suffisante pour faire comme les hommes et arracher les plumes d'un seul coup; il leur fallait les ronger toutes par la racine.

Enfin, en s'y mettant à plusieurs d'abord, à beaucoup ensuite, la besogne marcha encore assez vite; les plumes tombèrent et furent emportées les unes après les autres. Déjà les soldats s'apprêtaient à dépecer le corps en morceaux pour en faciliter le transport à la fourmilière, lorsque les nègres, compagnons de nos jeunes savants, s'aperçurent de ce qui se passait. Ces pillards rôdeurs s'emparèrent naturellement de notre poule.

Je suivais toujours en amateur mes jeunes compatriotes, et c'est en leur compagnie que je fis connaissance avec une autre *Anomma*, qui ressemblait tellement à mes bons amis, que j'y fus un moment trompée. On l'appelle l'*Anomma Burgmeisteri*. Elle est d'un noir profond et luisant; on dirait un diablotin! Les plus grosses portent souvent une légère teinte de rouge. Toutes ont une énorme tête, égale au tiers de leur longueur totale. Je comprends une tête semblable, car il fallait une masse cubique énorme pour attacher des muscles capables de mouvoir des mandibules aussi gigantesques que les leurs. Ces armes, très-courtes, se croisent l'une sur l'autre en se fermant. Cela offre un grand inconvénient, à mon avis; c'est que l'insecte est pris par ses mandibules s'il ne veut ou ne peut les rouvrir. Mort même, sa tête ne lâche pas la bouchée qu'elle tient. Chaque mandibule porte, en outre, une dent centrale qui va rejoindre celle d'en face lorsque les pointes sont croisées; double moyen de mordre!

J'ai encore rencontré une troisième espèce, l'*Anomma rubella*, plus petite et rouge plus ou moins brun. Chez toutes, les pattes sont grêles, mais d'une force de préhension extraordinaire. Chez aucun soldat, on ne trouve vestige d'yeux extérieurs. Cependant, comme l'enveloppe cornée de la tête est assez transparente pour laisser voir, à travers, l'articulation des mâchoires quand on l'éclaire vivement, il est possible que l'insecte possède quelque sens de la vue qui lui fasse distinguer au moins le jour de la nuit.

Ces fourmis sont d'une hardiesse que rien ne trouble.

Ordinairement le feu fait peur à tous les animaux, ceux-ci ne s'en effrayent aucunement. Si vous les agacez avec un charbon incandescent, ils s'élancent sur lui, et leurs belles mandibules grillent et grésillent en serrant la surface brûlante... mais elles ne lâchent pas !

Quant à l'eau, elles s'en soucient fort peu. J'ai vu des expériences qui prouvent que, laissées douze heures dans l'eau, elles reviennent à elles et courent, au bout de quelques instants, aussi lestement qu'avant. Des blessures qui tueraient tout autre animal, n'ont pas même pour effet, chez elles, d'altérer leur vigueur. Elles forment vraiment un peuple privilégié !

Nous passions, le lendemain, dans un bois touffu, quand une exclamation frappa mes oreilles :

— Sapristi ! s'écria un de nos jeunes Français en sautant comme un cabri affolé.

— Qu'as-tu donc ? Es-tu frappé de la danse de Saint-Guy ?...

— Vous ne voyez pas je suis inondé de fourmis ?... Aïe ! aïe ! !... Mais, venez donc à mon secours !...

— Ah ! ah ! dit l'un en s'approchant et cueillant une fourmi sur le dos de son ami, c'est l'*OEcophylla virescens* ! !...

— Que le diable t'emporte !... Qu'est-ce que cela me fait ! arrache, emporte... je brûle ! !...

Tous les deux se mirent à débarrasser leur infortuné camarade, qui était littéralement couvert de fourmis vertes qu'il écrasait, qu'il poursuivait avec acharnement.

— Où est le nid ?

— Qu'en sais-je ?...

— Écoutons... Tiens ! l'entends-tu ? on dirait le bruit de la pluie tombant sur les feuilles...

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait !

— Ingrat !... c'est le bruit que font, parce que tu les a dérangées, les compagnes de celles qui t'ont si bien accommodé le cou, les épaules et le visage...

— J'entends. Où est le nid ?...

— Tu ne le vois pas au milieu des feuilles ?... Il a suffi que tu le heurtes en passant pour que les propriétaires t'envoient instamment un véritable essaim des leurs.

— Attends un peu ! !...

Et voilà notre jeune homme qui, armé de pierres, commence l'assaut du nid. Ce fut un feu roulant de projectiles qui frappèrent la boule si bien construite et l'envoyèrent rouler à vingt pas. Nid et fourmis firent la culbute ensemble...

Un des compagnons courut, par un détour, vers le nid gisant, le roula encore quelque temps par terre, au moyen d'un bâton, puis, quand il le crut vide et abandonné, il le ramassa sans danger. C'est vraiment une curieuse et intéressante construction. Il est gros comme la tête et formé de feuilles coupées par les fourmis et mâchées par elles jusqu'à ce qu'elles forment une pâte grossière à peu près semblable à celle que font, en France, les guêpes et les frelons ; excepté que la matière est verte au lieu d'être grise, composée de fibres ligneuses.

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# RÉCITS CHAMPÊTRES.

## JACQUES BRUNON [1].

### III. — AH ! C'EST JEANNET !

« Avec leur Jeannet !... » Dieu sait si, durant la visite du rustique atelier et de ses dépendances, le fils du capitaine eut l'occasion de revenir souvent sur cette boudeuse réflexion.

— Tiens, tiens, fit le capitaine en remarquant au haut du levier qui conduisait la scie, sous l'impulsion du moteur hydraulique, certaine articulation qu'il n'avait vue indiquée dans aucun des traités de mécanique à lui familiers, voilà qui est ingénieux.

— Ça, mon capitaine ; oh ! c'est Jeannet qui en a eu l'idée il y a quelque temps ; il a arrangé ça tout seul. Ça va mieux qu'auparavant, en effet.

— Ah ! c'est Jeannet !

— Qu'est-ce donc que ce joli château ? demandait Suzéone, en s'arrêtant devant une sorte de kiosque bizarre, où des pans de torchis rouge, entremêlés de pierres blanches, reliaient des nervures de branchage noir.

— Ça, demoiselle, c'est d'abord, au-dessous, la maison de Fanchette, et au-dessus, la maison des pigeons. Jeannet s'est amusé à bâtir ça l'an dernier.

— Ah ! c'est Jeannet !

— Eh mais, un gentil jardinet, disait encore le capitaine, que Jacques avait conduit sur le petit pont jeté en travers de l'écluse ; vois donc, mignonne, sur les deux rives, ces fraîches plates-bandes.

— Pour ça, mon capitaine, écoutez. Quand Jeannet va d'ici et de là et qu'il trouve quelque plante jolie à son goût, il l'apporte ici. Je ne peux pas l'empêcher, n'est-ce pas ? Enfin une idée à Jeannet, quoi !

— Ah ! une idée à Jeannet.

Jeannet, toujours Jeannet.

Ce même Jeannet d'ailleurs ne tarda pas à envoyer vers les visiteurs la petite Berthe, pour les prévenir qu'il était temps de venir déjeuner.

Ils rentrèrent.

Sur la table était posé un plat de terre brune vernissée, où fumait une fricassée de poulet, dont l'engageante senteur arracha la plus laudative exclamation au capitaine.

Ce fut bien autre chose dès qu'il eut porté à la bouche le premier morceau.

— Comment, petit, c'est toi qui as cuisiné ça, en deux tours de main ?

— Oh ! monsieur le capitaine !...

— Qu'est-ce que je vois dans la sauce ? Eh pardieu, des mousserons ; oh ! je les reconnais à leur parfum.

— Oui, monsieur le capitaine ; ces petits champi-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente

gnons viennent dans les prés; on les ramasse, on les fait sécher et on va les vendre à la ville.

— Exquis, ma foi! exquis, tes petits champignons... Ah! on en ramasse ici, bonne affaire! Et ton père, qui prétendait que nous n'allions pas faire bombance! .. C'est tendre, c'est relevé, c'est simple... Mais, sapristi! l'excellent pain bis. Si je reste ici, je n'en veux pas manger d'autre; Jacques, tu me diras quel boulanger...

— Oh! mon capitaine, le boulanger ne sera pas difficile à vous indiquer. Nous avons en bas le four; vous mangez en ce moment sur le pétrin, et c'est Jeannet qui boulange... Soyez tranquille, il pétrira pour vous, si ça vous accommode.

— Ah çà, ce diable de Jeannet est donc l'homme de toute chose?... Eh mais, qu'est-ce qu'il fait donc? il enlève le poulet... Eh mais, j'en veux encore... Il rit en dessous... Il y a donc autre chose? Hein! qu'est-ce que c'est que ça? Du poisson, à présent! Des truites, Dieu me damne! des truites! Il y a donc de la truite dans votre rivière?

— Beaucoup, mon capitaine.

Le déjeuner. Dessin de F. Lix.

— Cordiable! c'est que j'aime autant à les prendre qu'à les manger et à les manger qu'à les prendre, les truites... Ah! il y a des truites ici, et des mousserons, et des poulets tendres!... Oui, mais voyons, voyons; ce poisson-là est rusé, il ne se laisse pas pincer à tout venant, et voilà qu'en deux tours de main, juste au moment voulu...

— Oh! je vas vous expliquer, mon capitaine. Nous avons comme qui dirait une *pêcherie* au-dessous du tombant de l'eau de la roue. Ces bêtes ont l'habitude de venir pour passer; ça les arrête. La vanne mise, il n'y a qu'à traîner deux ou trois fois une petite *trouble* (filet) et on en ramène quelques-unes. C'est Jeannet qui a arrangé ça.

— Ah! c'est Jeannet!

Au poisson succéda certain petit fromage paillé, que le capitaine dégusta encore attentivement :

— Eh! fit-il, pas mauvais; se laisse manger.

— C'est Jeannet qui les fait du lait de Fanchette.

— Très-bien, mais je crois qu'il serait possible d'améliorer la façon de les préparer.

— Mon Dieu, il fait ça sans savoir, comme il a vu faire à sa mère...

— J'entends, mais nous reparlerons de ça. J'ai dans ma bibliothèque plusieurs traités spéciaux sur l'industrie fromagère — une industrie qui répand des millions dans certaines provinces, et dont j'ai fait une certaine étude. Quand nous serons installés ici et que

j'aurai fait venir mes livres, je te prêterai ces ouvrages, tu les liras, nous en causerons ensemble et...

— Ah! monsieur le capitaine, fit Jeannet, avec une certaine confusion, c'est que, pour lire ces ouvrages...

— Quoi donc?

— Vous allez comprendre, mon capitaine. La pauvre défunte a langui pendant trois ans avant de nous laisser. Jeannet ne pouvait guère la laisser pour aller à l'école, qui est à une lieue d'ici, et depuis il n'a guère pu non plus...

— Il ne sait pas lire? précisa le capitaine.

— Oh! pas lire! s'écrièrent à la fois les deux enfants du capitaine, mais avec des inflexions de voix bien différentes, car, pendant que Siméone traduisait un triste étonnement, Julien faisait presque de son exclamation un cri de triomphante raillerie.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, reprit le capitaine. S'il ne sait pas lire, on lui apprendra. Voilà Julien qui s'en fera certainement un plaisir.

— Un plaisir? se hâta de répéter le jeune garçon, un plaisir de faire dire l'alphabet et le *b a ba* à quelqu'un! Oh! non, par exemple; je n'ai jamais désiré être maître d'école; j'aime mieux un autre jeu que celui-là.

— Dis plutôt, reprit Siméone, que les devoirs et les leçons que petit père te donne ne te laisseraient guère le temps. C'est pourquoi, si petit père y consent, et si M. Jeannet n'a pas peur de moi comme maîtresse d'école, ce sera moi qui lui apprendrai à lire.

— Je veux bien, fit le capitaine.

— Vous êtes trop bonne, demoiselle, dit Jacques, qui, s'adressant à son fils, singulièrement intimidé : Eh bien, Jeannet, tu ne remercies pas la demoiselle?

— Si fait, père, balbutia Jeannet, je...

— C'est bon, c'est bon, interrompit le capitaine, mais, puisque j'ai parlé de notre installation ici, occupons-nous-en.

Et l'on s'en occupa; c'est-à-dire que, sur son refus normal de prendre possession, même provisoire, du logis dont Jacques voulait sincèrement lui faire abandon, il fut convenu que le capitaine irait à l'auberge du pays s'entendre pour y prendre le vivre et le couvert, jusqu'à ce qu'il eût trouvé à louer en propre une maisonnette qu'il garnirait des meubles qu'on lui devait adresser de Paris, quand il en aurait donné l'ordre.

Cette double question mise sur le tapis, le capitaine aurait pu remarquer que Jacques avait subitement perdu l'air d'aisance et d'abandon qu'il lui avait vu jusque-là; mais il n'y prit pas garde.

— Pour la maisonnette, sais-tu qu'il y en ait une vacante dans le pays? demanda-t-il.

— Ma foi non, mon capitaine; il peut y en avoir, mais je ne saurais pas vous renseigner, répondit Jacques avec un embarras qui, cette fois, attira l'attention du capitaine.

Sans s'y arrêter cependant :

— Quant à l'auberge, reprit-il, où la trouverai-je?

— Oh! c'est facile comme tout. Vous partez tout droit d'ici, vous arrivez aux premières maisons, vous prenez la rue de gauche, qui vous mène à l'église : l'auberge est en face de l'église, sur la place. Vous ne pouvez pas vous tromper.

Le capitaine, en écoutant ces indications détaillées, se demandait, pour ainsi dire en dépit de lui-même, comment il se faisait que Jacques ne lui offrît pas ou de l'accompagner ou d'envoyer avec lui un de ses enfants.

— Puisque enfin vous ne voulez pas vous contenter de notre maison, ajouta Jacques avec une sorte de pénible insistance. Je sais bien qu'elle n'est pas belle, mais...

— Votre maison! interrompit le capitaine; mais, nigaud, et vous autres?...

— Oh! nous nous arrangerions bien!

— C'est-à-dire que vous vous dérangeriez. A quoi bon, si l'on peut faire autrement?

— Eh bien, allez, mon capitaine, allez.

Jacques prononça ces dernières paroles d'un ton qui semblait traduire la plus navrante déception.

— Je vais en tout cas, reprit le capitaine, te laisser mes enfants. Ils resteront avec les tiens, pendant que je ferai la course.

— Oui, c'est ça, laissez vos enfants, dit machinalement Jacques.

Siméone était alors tout occupée à faire jaser le petit Michel, et dans un coin de la chambre, Julien pérorait à mi-voix devant la petite Berthe, qui l'écoutait avec une sorte d'attention respectueuse — ce dont le jeune garçon semblait singulièrement flatté dans son amour-propre.

Siméone et Julien acceptèrent donc sans la moindre objection de rester à la scierie pendant que leur père descendrait au village.

— Le fourrier s'en va *faire le logement*, dit-il en souriant; mais il ne tardera pas à revenir. A bientôt donc.

Et il sortit, suivi de Jacques qui le reconduisit jusqu'au seuil de la maison. Arrivé là, Jacques s'arrêta...

Le capitaine, qui s'en allait d'un pas allègre, s'étant retourné avant de franchir le coude de la route, aperçut le bûcheron qui était resté à la même place, sans doute le suivant des yeux, mais qui, soudain, comme si le regard du capitaine lui eût causé une gêne profonde, se hâta de disparaître dans l'ombre du hangar...

Le capitaine ne prit garde à la chose que pour la mettre au compte du hasard, qui l'avait fait se retourner au moment où Jacques se disposait à rentrer...

Et il poursuivit sa route.

### IV. — A L'AUBERGE.

A deux cents pas environ de la scierie, le capitaine remarqua un peu en contre-haut du chemin une petite maison d'apparence bourgeoise dont les cinq ou six ouvertures étaient closes et qui avait l'aspect particulier des demeures inhabitées depuis un certain temps : herbe sur le seuil, poussière dans les joints de clôture; toiles d'araignée aux encoignures des fenêtres, dont quelques vitres étaient brisées. Sur la porte était fixé un petit carré de planche, au bord duquel cinq ou six clous à tête plate gardaient chacun un fragment de papier, restes d'un écriteau dont la pluie et le vent avaient déchiqueté les vestiges.

— Çà mais, fit le capitaine, cette maison a tout l'air d'être à louer; mais il faut qu'il n'en soit rien, car, aussi près de chez lui, Jacques ne l'eût pas ignoré. Allons!...

Et il poussa plus loin.

A quelque distance de la maison, il vit, assise sur une des pierres formant borne en cet endroit, une femme assez misérablement vêtue qui, un méchant panier posé à ses pieds, s'essuyait les yeux avec un

gros mouchoir et semblait abîmée dans de tristes réflexions.

— Quelque pauvresse qu'on aura rebutée, pensa le capitaine qui, tirant de son gousset une petite pièce blanche, s'avança vers la femme, la main tendue.

Mais celle-ci se levant :

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle avec un accent de dignité qu'elle s'efforçait de ne point faire arrogant, je ne mendie pas.

— Ah ! fit le capitaine avec quelque embarras, je vous demande bien pardon, madame.

— Oh ! mon Dieu, monsieur, dit la femme, vous vous êtes trompé par bonté de cœur, voilà tout. Il n'y a pas d'offense.

— Allons, tant mieux ! Mais, dites-moi ; vous êtes du pays, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce donc que cette maison fermée, là sur la route ?

Avant de répondre, la femme parut chercher à lire dans le regard de son interlocuteur.

— C'est la maison de M. Guillet, le percepteur, répondit-elle enfin.

— Mais il ne l'habite pas ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est mort.

— Ah ! depuis quand ?

— Depuis trois ans.

— La maison est restée fermée depuis ce temps-là ?

— Oui, monsieur.

— Comment se fait-il que personne ne l'ait louée ou achetée ?

— Je ne pourrais pas vous dire, monsieur.

— Croyez-vous qu'on la louerait ?

— Peut-être bien.

— A qui faudrait-il s'adresser ?

— Ah ! je ne sais pas.

— Au village on le saura peut-être ?

— Oui, peut-être. Adieu, monsieur.

Et la femme, qui n'avait semblé répondre qu'à regret aux questions du capitaine, ayant ainsi coupé court à l'entretien, se dirigea du côté de la scierie.

Quelques minutes plus tard, le capitaine arrivait sur la place de l'église. Il vit en face, sur le pas d'une porte au-dessus de laquelle pendaient une enseigne rouillée et un *bouchon* de houx, certain gros homme qu'il aborda en lui demandant s'il n'était pas le maître de l'auberge.

Le gros homme, se découvrant avec une mine obséquieuse, s'effaça pour livrer passage à l'étranger qui, le seuil franchi, se trouva en face d'une sèche commère, qui s'efforçait de mettre sur son dur visage le plus affable sourire.

Le capitaine s'informa des conditions de logement et d'alimentation. On lui montra deux chambres se correspondant, simplement, mais assez proprement garnies. Il fit prix pour la nourriture ; s'occupa du logement de Blondine (l'ânesse). Puis, se disposant à prendre congé de ses futurs hôtes :

— Voilà qui est entendu, dit-il, mettez les chambres en état, songez à notre repas du soir. Je rejoins mes enfants, que j'ai laissés là-haut et avec lesquels je reviendrai tantôt.

— Là-haut, répéta l'hôtesse ; où donc, monsieur ?

— Là-haut, à la scierie.

— A la scierie ! exclama la femme d'un air d'épouvante.

— Eh bien, oui ! chez Jacques Brunon.

— Jacques Brunon ! Oh ! monsieur ! fit encore la femme en levant les mains.

— Eh bien, quoi ? que voulez-vous dire ?

— L'assassin ! monsieur, l'assassin ! fit la femme en donnant à sa voix le plus lugubre accent.

— Tais-toi donc, Gervaise, murmura l'aubergiste en touchant le bras de sa femme, ces affaires-là ne regardent point ce monsieur qui n'est pas du pays.

— Oh ! toi ! se récria la commère, parce que tu as été ami avec lui dans le temps, tu veux encore le défendre.

— Je ne le défends pas, répliqua timidement le mari, je dis seulement...

— Tais-toi ! fit la femme ; oui, monsieur, Jacques Brunon, l'assassin.

Le capitaine semblait encore se demander s'il avait bien entendu.

— L'assassin de notre brave percepteur, reprit la femme, qui ajouta en montrant quelques hommes attablés et buvant dans la salle : vous pouvez demander à qui vous voudrez, on ne s'en cachera pas.

— Pauvre M. Guillet, un si bon homme ! dit un des buveurs.

— Et penser qu'on n'a pas fait justice ! dit un second.

— Justice ! allons donc, fit un troisième, est-ce qu'il y a de la justice dans ce monde ?

— Mon Dieu ! non ; et le coquin mène grasse vie de l'argent qu'il a gagné d'un coup de fusil.

— Tandis que la pauvre demoiselle du défunt languit de tristesse et de regret, là-bas à la ville.

— Ah ! le brigand !

— Le bandit !...

— Les voilà partis tous, murmura le gros aubergiste ; je m'en vas, moi.

Et il s'esquiva en effet, pendant que sa femme et les buveurs continuaient leur concert de malédictions et de regrets.

— Voyons, voyons, fit enfin le capitaine avec cet accent calme et cette imposante autorité que donne l'habitude du commandement.

Et, le silence s'étant établi, il sembla vouloir entrer en explication avec ces gens ; mais tout à coup se ravisant, et s'adressant à la femme :

— Votre mari, madame, disait avec raison tout à l'heure que ces choses-là ne pouvaient m'intéresser, moi qui ne suis pas du pays ; restons-en donc là, s'il vous plaît, je vous prie. Au revoir, madame !

Et le capitaine, affectant un calme qu'il était bien loin de posséder, sortit de l'auberge, comme pressé du désir de se retrouver seul pour se reconnaître dans l'effarement où l'avait jeté ce qu'il venait d'entendre.

### V. — LE RÉCIT DE L'AUBERGISTE.

Le capitaine, qui s'en allait, livré à d'étranges préoccupations, au lieu de suivre le chemin qui l'avait amené, tourna machinalement à droite au sortir de l'auberge, et se trouva dans une sorte de large sentier bordé de haies qui menait dans les prés.

Quand il eut un peu marché dans cette voie, il vit devant lui le gros homme de l'auberge, qui, désertant l'entretien, était venu là comme il serait allé ailleurs.

En reconnaissant le capitaine, il montra quelque

embarras; mais, pour le mettre à son aise, celui-ci lui adressa quelques banales questions, soigneusement étrangères au délicat sujet qui était l'objet de toutes ses pensées. Sous prétexte de se faire orienter, il l'emmena du côté de la campagne, parla du pays, de la rivière, du temps, et enfin, lorsqu'ils furent tous deux assez loin dans les prés déserts :

— A propos, fit-il d'un air tout indifférent, que disaient donc tantôt votre femme et quelques-uns de vos clients? Que l'homme de la scierie serait un... mauvais homme. Entre nous, vous n'aviez pas l'air d'être complétement de cet avis.

— Oh! c'est-à-dire, fit l'aubergiste, que cette remarque semblait gêner; vous comprenez, monsieur, dans notre état, on ne peut pas toujours dire ce qu'on pense ou ce qu'on ne pense pas. On a besoin de tout le monde pour vivre, et alors...

— J'entends bien; mais si, oubliant les exigences de votre métier, et parlant à un homme qui vous saurait gré d'une entière franchise, vous deviez donner votre avis sur ce Jacques Brunon.

— Alors, monsieur, alors...

L'aubergiste, hésitant, regardait le capitaine, qui reprit :

— Je vous donne ma parole d'honneur que nul ne connaîtra par moi votre manière de voir.

— Oh! je n'avais pas besoin de cette promesse, monsieur, fit le gros homme, mais enfin, vous comprenez, moi, n'est-ce pas, j'ai été ami d'enfance avec Jacques, je ne peux pas comme ça l'entendre appeler assassin par tout le monde sans que... et toutefois, tout le monde étant de cet avis, vous comprenez, moi, je ne peux pas...

— Être seul à contredire tout le monde; oui, je comprends, fit le capitaine avec une impatience ironique dont l'aubergiste ne parut nullement s'apercevoir.

— Certainement, monsieur, dit-il le plus naturellement du monde.

— Y a-t-il longtemps de l'affaire?

— Trois ans, monsieur.

— Bien. Qu'était-ce donc que ce percepteur, ce monsieur?...

— Guillet. Oh! un bon homme tout à fait, un homme tout doux, tout liant, qui ne faisait jamais de peine aux pauvres gens quand ils n'arrivaient pas à temps pour leur cote. Il leur disait seulement : « Vous concevez, c'est moi qui vais être obligé d'y aller du mien pour qu'il ne vous soit pas cherché noise. » Et moyennant quelque petit appoint, comme intérêt, on s'arrangeait avec lui.

— Tiens, tiens, fit à part lui le capitaine, le prêt sur l'impôt en retard, c'est ingénieux.

— Et d'ailleurs, reprit l'aubergiste, ce brave M. Guillet était toujours prêt à obliger chacun par des conseils, en tant que placement des petites sommes. Il savait les endroits sûrs, il connaissait des maisons où l'argent rapportait plus qu'ailleurs. « Ce que j'en fais, disait-il, c'est pour vous être agréable. » Et en effet, dans toutes les bonnes affaires qu'il procurait, son nom ne paraissait jamais.

— Variété nouvelle d'usure, dit à part lui le capitaine, qui, continuant ses questions : Et quel train de vie menait ce M. Guillet?

— Oh! une vie bien simple; il vivait seul avec sa fille, M^lle^ Élise; sa femme était morte depuis bien des ans.

— Avait-il une fortune personnelle?

— Je ne crois pas; mais il comptait sans doute en avoir une un jour. M^lle^ Élise disait souvent : « Quand papa sera riche, nous ferons ceci, nous irons là; » mais ils en ont été bien empêchés...

— Un jour le père fut tué?

— Une nuit, monsieur; un matin, avant le jour, étant parti seul à pied pour la ville, où il allait faire, comme il disait, ses versements, portant en or et en billets une somme de treize mille francs, il fut, paraît-il, attaqué là-haut, sur la route que vous avez dû suivre pour arriver ici, au versant du pont qui est au-dessus de la scierie, à l'endroit où l'on a planté une croix.

— Oui, je l'ai vue. Mais, quoi, cet homme, chargé de valeurs pareilles, partait ainsi tout seul, la nuit?

— Oh! ce n'était pas dans ses habitudes, non. D'ordinaire, les jours où il devait aller faire ses versements, il disait la veille, aux gens qui se rendaient au marché pour vendre leur beurre et leur fromage, de le prendre en passant, et il partait en leur compagnie, parfois sur leur carriole; mais cette nuit-là, pressé, à ce qu'il paraît, d'arriver pour quelque affaire, il avait pris l'avance. Au surplus, comme il lui était arrivé d'aller d'autres fois seul, mêmement deux ou trois semaines avant l'aventure, et qu'on lui avait remontré qu'il avait tort en s'exposant de cette façon, il avait tiré de sa poche un pistolet double chargé en disant : « Voilà mon porte-respect. » Oh! il n'était pas peureux, allez!

— Je vois bien.

— Lorsqu'il fut attaqué, il dut bien user de ce porte-respect, mais pas assez habilement, car on trouva le pistolet déchargé d'un coup, et l'on vit la balle aplatie contre le rocher. Les gens d'une maison d'au-delà du pont ont bien dit avoir entendu deux coups : le coup tiré par lui pour se défendre et le coup dont il fut tué. Ce coup-là était chargé de gros plomb à lièvre, comme les médecins l'ont reconnu. Le pauvre monsieur fut trouvé étendu au bord de la route. Tout autour on voyait des pas marqués, comme à la suite d'une batterie. La sacoche avait été arrachée, fouillée, vidée; les papiers, les comptes étaient éparpillés. On avait retourné ses poches et ouvert son portefeuille, qu'on avait ensuite rejeté au loin. Bref, il était mort, bien mort, et, d'après les états qui étaient dans le sac, on sut qu'il devait porter treize mille et quelques francs.

— Et l'on a accusé Jacques de ce crime, de ce vol?

— Que voulez-vous, monsieur! toutes les preuves...

— Toutes les preuves? interrompit vivement le capitaine.

— Je veux dire toutes... toutes les apparences.

— Ce qui est bien différent.

— Sûrement, monsieur, sûrement.

— Mais enfin, voyons...

— Il faut d'abord vous dire qu'en ce temps-là on savait de reste que Jacques n'était pas fort dans ses affaires, soit que le sciage n'allât guère, soit qu'il eût travaillé pour des gens qui ne l'avaient point payé, ou bien qu'il eût des charges de famille assez lourdes : trois enfants et une femme souvent malade. Il était d'ailleurs en retard de ses impositions, M. Guillet l'avait menacé de lui faire des frais.

— Eh quoi! observa le capitaine, ce percepteur, que vous me disiez tout à l'heure si accommodant pour tout le monde...

— Oui, mais pas pour ceux qui ne voulaient pas

qu'on le fût pour eux; et, voyez-vous, Jacques n'avait jamais été tenu dans le pays pour une tête facile. Il avait des idées à lui; criant à l'injustice pour des riens; s'étonnant de choses que tout le monde prend pour ce qu'elles sont... Est-ce que je sais, moi? Enfin, des idées...

— Oui, je connais ces idées-là ! fit le capitaine.

— Donc il avait déjà dans le pays, je ne dirai pas un mauvais renom, mais un renom d'homme singulier, bizarre, ombrageux; et on n'aime guère ces gens-là, vous savez.

— Oui, je sais.

— Pour ma part, je dois bien dire qu'au temps de notre jeunesse, moi qui allais un peu avec lui, je l'avais toujours trouvé au fond bon garçon, droit, serviable... Ah ! pas flatteur par exemple. Quand il avait quelque chose sur le cœur, il vous le disait là, vlan ! tout de suite; tant pis si ça vous déplaisait! et, comme ça déplaisait à beaucoup, il ne lui était guère resté d'amis. Et, tenez, un jour, voyez quel drôle de corps, il passait dans un chemin montant, au moment où un valet de ferme, conduisant un attelage trop lourd, tapait à tour de bras sur ses chevaux, qui ne tiraient pas assez.

Le récit. Dessin de Mesnel.

Mon Jacques ne va-t-il pas lui remontrer qu'il tape trop fort. L'autre, comme vous le comprenez bien, n'a rien de plus pressé que de lui dire que ça ne le regarde pas; et il joue de plus belle de la mèche et du manche sur ses bêtes.

Alors mon Jacques prend le fouet et le casse. L'autre, en colère, lui court dessus et l'empoigne, et veut le rouler; mais Jacques, qui n'était pas homme à endurer les coups, les lui rendit si bien, que l'autre se mit au lit pour deux jours. Ça va au tribunal. On demande à Jacques s'il a du regret; il répond que non, qu'il ne peut pas voir battre les pauvres bêtes comme ça, et qu'en pareil cas il recommencerait. On lui met trois jours de prison et d'amende... N'est-ce pas un drôle de corps?

— Oui, tout à fait drôle.

— Pour en revenir à son histoire avec M. Guillet, qui sûrement n'aurait pas demandé mieux que de lui être patient, au lieu de se montrer liant avec lui, Jacques le reçut assez durement. Il y eut une espèce de querelle. Enfin Jacques, qui devait, je crois, une quarantaine de francs, alla chercher deux louis qu'il avait de côté soigneusement pliés dans du papier, comme les gens de petite aisance font quand ils ont de ces pièces-là, et lui jeta dans la main le cher petit paquet, en disant d'un air tout regretteux que c'était tout l'argent de sa maison, qu'il allait rester sans rien, lui et sa famille, et en demandant si le bon Dieu ne ferait pas justice de ces gens qui saignaient ainsi au dernier sang le pauvre monde se tuant à la peine. Enfin, des choses qu'il n'aurait pas dû dire, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, sans doute.

— Mais, que voulez-vous ! la gêne où il allait être lui causait du dépit. Toujours est-il qu'il y avait à cette discussion, qui se passait tout au plus quinze jours avant l'affaire, des témoins qui se retrouvèrent à l'occasion. Enfin, vous allez voir. Il va de soi, n'est-il pas vrai, que le matin de l'assassinat quand le bruit se répandit au village que M. Guillet avait été trouvé mort sur la route, chacun se porta à l'endroit de l'aventure. Le maire avait mis le garde champêtre pour empêcher qu'on ne dérangeât rien. Le juge de paix, deux médecins, les gendarmes arrivèrent afin de faire la levée du corps. En tant que membre du conseil, j'étais avec le maire. Il y avait des masses de gens regardant à distance.

Le brigadier, après avoir noté ceci, remarqué cela, avise un chiffon de papier sur le corps même du défunt. Il le prend en disant : « Voilà une bourre. » Il le retourne, le déplie. C'était un morceau de feuillet de vieux livre, en lettres toutes carrées, vous savez, monsieur, comme *la Civilité*.

— Tiens, fit un enfant qui était parmi les curieux, on dirait un morceau du livre de chez nous !

— De chez vous? fit aussitôt le brigadier, qui n'avait pas laissé se perdre cette parole, et qui s'approcha du petit en montrant la bourre dépliée.

— Oui, dit l'enfant, un vieux livre qui est chez nous et dont on déchire des morceaux quand on a besoin d'un morceau de papier.

Cet enfant, monsieur, c'était le petit Jeannet, le garçon de Jacques Brunon, et ce fut du mot qu'il venait de dire que partit toute l'affaire.

On alla chez Jacques; on demanda le vieux livre, et on trouva que la moitié du feuillet qui avait servi de bourre, et où l'on voyait la marque d'*appuyage* des plombs que les médecins retrouvaient dans le corps, se raccordait juste avec une moitié de feuillet restée au livre.

Un fusil double était accroché au mur, le brigadier le prit; il vit qu'un coup était déchargé et assez fraîchement pour que, sous le chien, la cheminée fût encore bleuie par la poudre de la capsule, et pour que le doigt mis dans le canon en sortît noirci. L'autre coup étant chargé, on retira la bourre, c'était un autre feuillet du livre, et pour charge il avait du plomb de même numéro que celui qui avait tué M. Guillet. J'ai vu tout ça, j'étais là.

Alors, comme vous pensez, on demanda où était Jacques; sa femme répondit qu'il était parti, le matin

même avant le jour, pour un voyage dont il ne reviendrait peut-être pas avant la fin de la semaine. On était au mardi. Comme on s'étonnait de ce départ matinal, et de ce long voyage de la part d'un homme qui n'avait peut-être jamais découché de chez lui depuis son retour du service, la femme dit que, la veille au soir, un homme, venant de la montagne et allant à la ville, était entré chez eux, disant qu'il était chargé d'une commission de la part de Jean Reiset, ancien ami de Jacques.

Ce Jean Reiset, que j'ai bien connu, était un garçon venu au pays, comme nourrisson de la maison des enfants trouvés, il y avait grandi, il en était parti à la suite d'un mariage qui n'avait pas réussi, et on n'avait plus eu de nouvelle de lui depuis au moins vingt ans.

Au dire de l'homme, Jean Reiset, habitant un pays loin dans la montagne, s'en allait mourant, et il faisait prier son vieil ami Jacques de venir le voir avant sa mort.

Jacques était donc parti. Quant au nom du pays où il s'était rendu, sa femme ne pouvait le dire, l'homme ayant expliqué ça à son mari alors qu'il était allé le conduire sur le chemin de la ville. Elle savait seulement qu'il fallait marcher au moins deux jours et demi, du côté du soleil levant.

Pour ce qui est de l'homme venant de la part de Jean Reiset, je pus dire, moi, que je l'avais vu, puisque la veille il était entré chez nous, et que je lui avais moi-même indiqué la demeure de Jacques. Et pourtant tout ça avait bien l'air d'un coup monté.

Si on n'emmena pas la femme comme étant de complicité avec son mari, c'est qu'on eut compassion des enfants, qui seraient restés seuls ; mais deux des gendarmes de la brigade prirent résidence à la scierie, pour veiller à ce qu'il n'en partît, ni arrivât ni gens, ni lettres, et les autres, aidés de sept ou huit hommes, furent mis en surveillance sur toutes les routes amenant à la scierie pour guetter le retour de Jacques, s'il revenait.

Il se passa douze jours : on était au samedi de la semaine suivante, et vraiment on commençait à croire que Jacques ne reviendrait plus.

Mais un soir, comme, en tant que conseiller, j'étais avec d'autres chez le maire, causant naturellement de cette affaire qui mettait tout le canton en émoi, un garçon entra qui nous dit que Jacques avait été aperçu revenant tranquillement ; qu'un gendarme s'était porté au-devant de lui pour lui dire, comme le rencontrant par hasard, qu'on avait à lui parler chez M. le maire, où il allait l'accompagner. Jacques avait d'abord répondu qu'il voulait auparavant aller embrasser sa femme et ses enfants ; mais le gendarme lui ayant dit que la chose pressait beaucoup, il avait dit : « Eh bien ! puisque c'est si pressé, allons-y ; j'espère que ça ne sera pas long. » Enfin on l'amenait.

On nous fit donc rester dans la salle du maire, où ne tarda pas à venir nous rejoindre le brigadier, qui ne démarrait plus du pays. Nous étions bien là une douzaine de personne.

Deux grandes lampes posées sur la table éclairaient tous les visages et, vrai ! tous ces visages étaient curieux à voir, allez, monsieur, quand, à un bruit de souliers ferrés qui se fit au dehors, quelqu'un put dire : « Le voilà ! » Vous auriez juré autant de morts assis se regardant les uns les autres, tant on était blême et tant il y avait de profonde attention.

Jacques entra. Il avait un bâton à la main. La courroie d'un carnier, qui pendait à son côté, lui croisait la poitrine ; sur la tête, il avait un grand chapeau de feutre noir.

Quand, en mettant le pied dans la salle, il vit tout ce monde : Tiens, qu'est-ce c'est donc ? fit-il, d'un air tout naturellement étonné, en ôtant son chapeau, et nous lui vîmes une mine fatiguée, qui pouvait bien être, après tout, le fait de la longue marche.

— Eh ! sans doute, dit le capitaine.

— Patience, monsieur. Le maire s'étant levé dit à Jacques, d'un ton qui, croyez-le bien, était tout plein de bonne attention pour lui : « Jacques, écoute, je t'ai fait mander dès ton retour, parce que, pour une certaine chose que je n'ai pas besoin de t'expliquer, il importe que tu dises en présence des gens qui sont ici, et avec le bon Dieu pour témoin de ta conscience, tout ce que tu as fait, tout ce qui t'est arrivé depuis la veille du matin où tu es parti de chez toi.

— Comment, tout ce qui m'est arrivé ! Comment, ce que j'ai fait ! commença-t-il de se récrier, avec sa brusque humeur coutumière. Comment ! le bon Dieu pour témoin, qu'est-ce que vous venez me chanter là ! »

Mais le maire, l'arrêtant doucement : « Ne t'emporte pas, Jacques, ça n'arrangerait rien, et ça pourrait te coûter cher.

— Cher ! fit-il, en regardant ébahi.

— Oui, dit le maire.

— Çà, par hasard, dit Jacques en relevant fièrement le front et en faisant luire ses yeux animés, pensez-vous me faire peur comme on ferait à un malhonnête homme !

— Non, reprit le maire, je pense que tu me comprends mal, voilà tout. Je te demande de dire la vérité, et rien que la vérité, parce que nous avons besoin de la savoir ; et puisque tu n'es pas un malhonnête homme, ce qu'à Dieu plaise ! il ne t'en doit pas coûter pour parler selon ta conscience.

— Ma conscience ! répéta-t-il encore, puis avec une espèce de rire triste : Du diable, si je comprends un mot dans votre avisement. Mais enfin, puisqu'il n'y a que ce moyen-là d'avoir la paix avec vous autres, eh bien ! je vas faire ce qu'il faut pour avoir la paix. »

Sur ce mot on entendit que chacun faisait : Ah ! comme de soulagement.

— Mais avant, reprit-il tranquillement, laissez-moi un peu m'asseoir, car je suis las, n'ayant pas moins de dix lieues dans les jambes depuis ce matin ; et, franchement, si vous m'offriez un coup de quelque chose à boire, ça ne serait pas de refus, non !

En disant ça il faisait claquer sa langue dans sa bouche. Il s'assit. On lui versa un grand verre de boisson qu'il avala en s'arrêtant pour dire que ça faisait du bien là où ça passait.

Il avait, ma foi, l'air si peu en émoi, si peu contraint que nous nous disions des yeux : « Est-ce étonnant ! »

— Mon Dieu, commença-t-il, après qu'il eut posé son chapeau sur la table où il s'appuya d'un bras, ça n'est pas bien gai, ce que j'ai à vous conter ; mais puisque vous le voulez, tant pis pour vous ! fallait pas le vouloir.

— Conte, dit le maire.

— Je conte. Donc le soir du lundi un homme passa qui, allant à la ville, s'était chargé de me dire que Jean Reiset, mon vieux bon ami, demandait à me revoir avant de mourir.

Le maire nous regarda comme disant : « C'est bien ce qu'a dit la femme. »

Et Jacques, en effet, répéta mot pour mot tout ce qu'on avait déjà su par elle, de la visite de l'homme. Puis il continua : Après avoir trinqué avec le montagnard, je le reconduisis un peu loin sur la route de la ville. Comme je revenais à la maison, la lune se levait ; à sa lueur il me sembla voir au bord de la rivière que quelque chose bougeait. M'étant arrêté, je reconnus que ce devait être la loutre. Depuis longtemps je la guettais, content que j'aurais été d'avoir sa peau pour m'en faire un bonnet; et je regrettai de n'avoir pas mon fusil avec moi.

Rentré chez moi, je dis à ma femme que je partirais bien tout de suite, n'était que j'aurais craint d'arriver trop tôt dans le pays que je ne connaissais plus. Je résolus de partir seulement deux heures avant le jour.

Ma femme, après avoir mis dans mon carnier un peu de linge pour le voyage, alla se coucher. J'en aurais bien fait autant, mais je sentais que l'idée de ce pauvre ami qui m'espérait venir m'ôterait le sommeil. J'ouvris la porte, et vis la lune éclairant beaucoup. Alors, pour passer le temps, je pris mon fusil et m'en allai là où j'avais vu la loutre. Je guettais depuis peut-être un quart d'heure quand je vis frisotter l'eau ; la bête aborda dans le pré. J'épaule, je vise, je lâche le coup... Je cours à la place ; rien. Je l'avais manquée.

— A quelle heure cela ? demanda le maire.

— Il pouvait être dix heures.

Mon voisin me dit doucement : — C'est la prétendue explication du coup déchargé de son fusil. — Peut-être bien, fis-je.

— Je rentre, reprit Jacques, je me mets tout habillé sur le lit. Je dors un peu. A deux heures, je me lève ; à trois j'étais en route. Faut-il vous dire où j'ai passé ?

— Ce n'est pas la peine pour le moment.

— Bon ! Le jeudi, vers midi, j'arrive au pays que l'homme m'avait indiqué. Je demande le logis de Jean Reiset. On me montre une pauvre maisonnette tout écrasée sous sa couverture de pierres plates. J'ouvre, je vois sur une mauvaise couchette. — ah ! tenez, j'en ai encore le cœur saignant — je vois une espèce de fantôme... Des os pliés dans de la peau ! « Ah ! je savais bien que tu viendrais, » fit ce semblant d'homme d'une voix qui bruissait à peine... Et nous nous embrassâmes en pleurant tous deux. Un moment après, il commença de me dire la vie qu'il avait menée tout seul là-haut, comme quoi un petit commerce qu'il avait fait, lui avait assez profité... Mais en parlant une faiblesse le prit, je crus qu'il passait... Il revint un peu, mais sans pouvoir plus rien dire, et pendant quatre jours durant, je crus que, d'une minute à l'autre, j'allais recevoir son âme... Vous pensez si j'avais seulement l'idée de le quitter. Enfin, un matin, comme j'étais là veillant à côté de lui, il parut avoir retrouvé un peu de force ; il se leva assis, et me prenant la main qu'il glissa sous son chevet. « Tiens, fit-il, prends ce qui est là. » Je sentis un petit paquet à demi lourd. « Vois-tu, me dit-il encore, c'est ma petite économie ; laisse-moi avoir le plaisir de te la donner pour tes enfants, en souvenir de notre ancienne amitié. »

Moi, je dis non, en laissant retomber le paquet. Mais lui : « Tu sais que je suis un enfant trouvé, que je n'ai point de famille; tu es mon ami, prends ça, je le veux. » Et comme je refusais encore : « Ah ! je vois, dit-il, tu as peur qu'on ne pense mal de toi, si on sait la chose. Eh bien ! va querir M. le curé, je te ferai donation devant lui, comme ça tu seras tranquille. Je dis : — Non, rien ne presse. — Si ! ça presse, va vite. » Enfin, puisqu'il le voulait, je me décidai à sortir. « Mais prends donc le paquet, » fit-il en me rappelant. Et il le mit lui-même dans la poche de ma veste.

J'allai chez le curé, nous revînmes ensemble. En entrant, nous trouvons le pauvre Jean n'ayant plus que le souffle à rendre, ne parlant plus, ne voyant plus. Ce fut fini de lui. Il eut une agonie de deux jours. Et il mourut sans s'être reconnu.

Ayant conté au curé ce qui s'était passé entre Jean et moi à propos du paquet, le curé me dit : « C'est affaire entre lui et vous. S'il vous a fait appeler de si loin, c'est bien marque qu'il avait des intentions, d'autant plus qu'il n'a point de famille. En conscience je tiens que la loi n'a rien à voir là dedans. Au surplus, il vivait chichement, l'aubaine ne doit pas être grosse. »

Grosse ou non, je n'en voulus rien savoir. je mis le paquet dans mon carnier et je ne m'occupai plus que de faire enterrer mon pauvre vieux camarade.

Puis, tout triste, je me remis en route. Et voilà que j'arrive, et comme je n'ai plus rien à vous dire, je pense que vous allez me laisser rejoindre ma femme et mes enfants, qui doivent franchement me croire perdu.

— Encore un mot, dit le maire, ce paquet ?

— Quoi ! le paquet que Jean m'a donné. Eh bien ! il est là où je l'ai mis le jour de sa mort, dans mon carnier. Si vous croyez que j'y ai regardé. Tenez, le voilà, voyez, c'est cousu dans un morceau de mouchoir.

Et Jacques montra quelque chose de gros à peu près comme une petite main.

— On pourrait l'ouvrir, dit le maire.

— Mon Dieu! si la curiosité vous pousse jusque-là, ouvrez-le, je veux bien.

Et il donna le paquet au maire qui tira sur les fils, les cassa, et étala le bout d'étoffe. Nous vîmes alors une trentaine de louis d'or pliés de plat dans des billets de banque.

— La somme est forte, fit le maire.

— Croyez-vous? fit Jacques tout tranquillement.

— Nous allons compter.

— A votre aise.

Le maire compta : mille, deux mille, trois mille, quatre mille...

Nous suivions tous des yeux, le cœur nous battait. Jacques gardait sa tranquillité.

— Six mille, huit mille, dix mille, douze mille... et *treize* mille... c'est tout.

— Treize mille, répéta le brigadier en se levant, juste la somme prise sur M. Guillet.

— Ai-je besoin de vous dire, monsieur, ce qui s'ensuivit de ces paroles? ajouta l'aubergiste.

— Non, répliqua le capitaine, Jacques fut arrêté, emprisonné.

— Naturellement, monsieur. Six mois plus tard, nous allions tous à la ville servir de témoins dans le procès, où tout fut recherché, redit, raconté. Le village entier y était.

La pauvre Mlle Elise, bien qu'elle n'eût pas à témoigner, avait voulu y être aussi. On se montrait dans un banc une personne couverte d'un voile noir, et l'on se disait : « C'est elle, c'est bien le moins qu'elle ait la satisfaction d'entendre condamner celui qui a tué son père. »

Quand le procureur parla pour charger celui qui

avait fait le crime, chacun pensait, en voyant comme les preuves se trouvaient : « C'est un homme guillotiné ! »

Et, ma foi, on ne le plaignait guère.

Mais l'avocat parla à son tour, et, ma foi, au moins pour moi, il parut que tout n'était pas aussi bien prouvé, il montra que tout ça pouvait bien se rencontrer ; l'homme qui avait fait la commission de Jean Reiset, le curé du pays étaient venus dire ce qu'ils savaient et à ce propos Jacques ne semblait avoir rien inventé, excepté pour le paquet, dont aucun ne savait rien. Quant au feuillet de livre on démontra que maintes gens entrant chez Jacques en avaient pris, qui pour allumer une pipe, qui pour plier des graines. Puis aussi quelques jours après l'affaire on avait trouvé une loutre morte qui avait dans le corps des plombs à lièvre, pareils à ceux du fusil... que sais-je ?... Mais tous ceux du pays qui étaient là étaient si mal tournés contre Jacques qu'ils disaient tous : « Ça c'est de la farce, c'est des paroles d'avocat, les juges n'en auront que faire. »

— Enfin? dit le capitaine.

— Enfin, quand les jurés, comme on les appelle, vinrent dire leur avis sur Jacques, celui qui parla pour les autres dit : « Non, l'accusé n'est pas coupable ! »

— Ah ! fit le capitaine.

— Du coup, reprit l'aubergiste, vous auriez entendu tous les gens d'ici faire « oh ! oh ! » d'un air de plainte... Puis aussi on entendit un grand cri... C'était M^lle^ Elise

Un honnête homme. Dessin de F. Lix.

qui se trouvait mal... Et chacun de dire : « Rien d'étonnant, en voyant qu'on ne lui fait pas justice. »

— Bref, reprit le capitaine, Jacques fut acquitté et remis en liberté.

— Tout de suite, oui, monsieur; mais depuis, vous comprenez...

— Oui, je comprends, interrompit vivement le capitaine; mais il y a bien longtemps que nous causons, cher monsieur. Merci de votre histoire... Il faut que je retourne auprès de mes enfants, qui doivent s'impatienter. A tantôt, monsieur l'aubergiste, à tantôt!

Et le capitaine s'élança d'un pas rapide dans la direction de la scierie.

Arrivé vers le dernier contour de la route, le capitaine aperçut Jacques qui, assis derrière un arbre, se leva en le voyant venir.

Des yeux du bûcheron sortait un sombre et anxieux regard, qui semblait chercher celui du capitaine.

Le capitaine alla droit à son ancien soldat et, s'arrêtant devant lui, les yeux bien levés, une main tendue :

— Jacques, dit-il, cette main-là est celle d'un honnête homme; elle n'a jamais touché, au moins quand elle l'a su, que la main des honnêtes gens. La voilà tendue vers la tienne; vois ce qu'il faut que tu fasses.

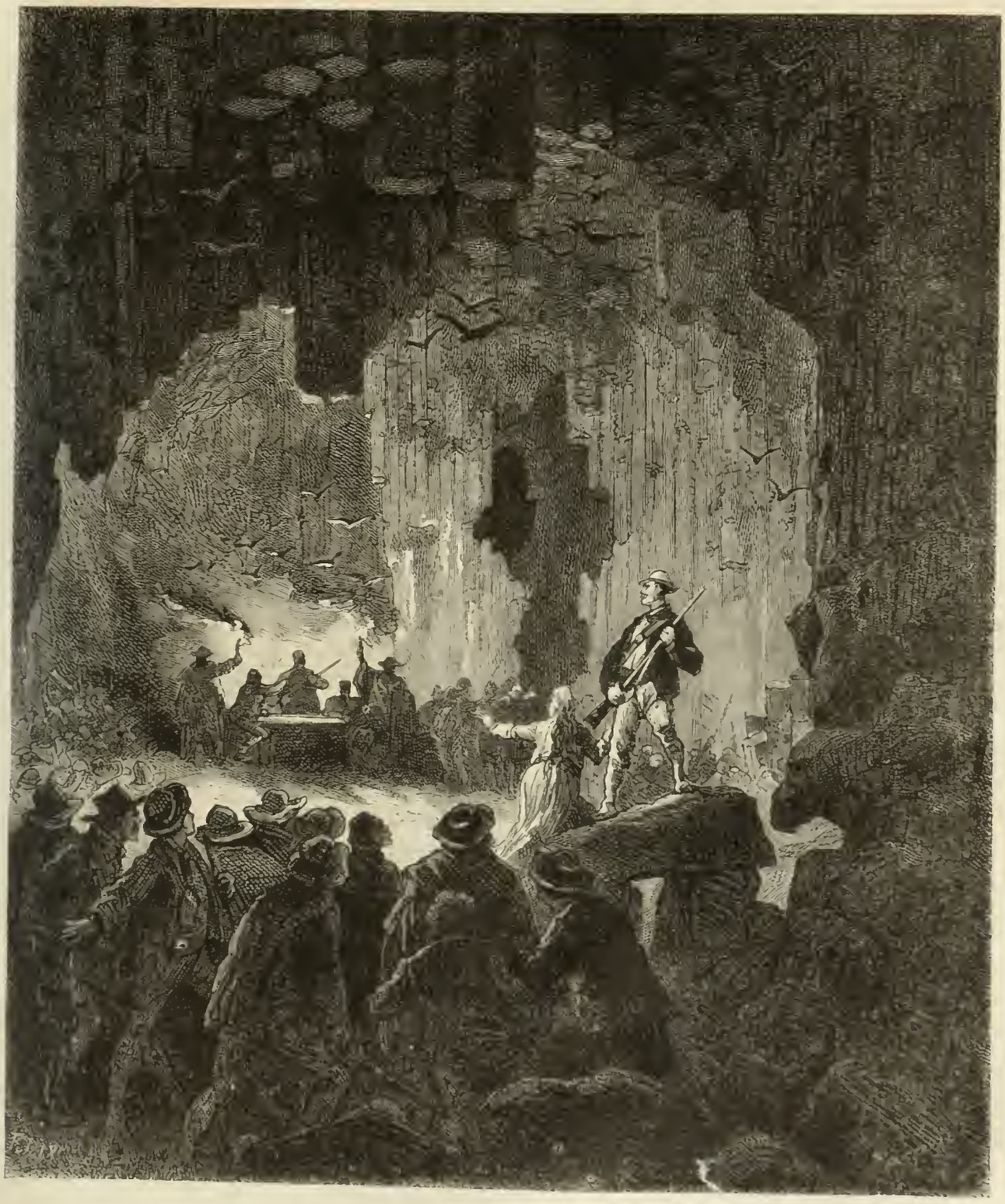
— Je la prends, mon capitaine, répliqua Jacques avec un élan où sembla passer toute la force de son être, car, lorsqu'il voulut continuer, un flot de larmes inondant son visage et les sanglots lui serrant la gorge, il ne put que se jeter, anéanti, dans les bras que venait d'ouvrir le capitaine... EUGÈNE MULLER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# ÉTUDES MORALES.

## L'IRLANDAISE [1].



Le rendez-vous des *Enfants Blancs*. Dessin de F. Lix.

### XIV

Un quart d'heure environ se passa, durant lequel la grotte principale, toujours plongée dans les ténèbres, s'emplissait d'un sourd bourdonnement. Elle devait avoir une autre issue, par où les conjurés arrivaient.

Tout à coup des torches s'allumèrent, permettant d'entrevoir des formes humaines, celles-ci drapées dans leur manteau, celles-là s'appuyant sur un shil-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

lelah. Au centre, devant une table plus vivement éclairée, trois hommes masqués étaient assis, sans doute un président et ses assesseurs, qui, pour être plus aveuglément obéis, demeuraient inconnus. Toutes les associations secrètes, Francs-Juges ou Compagnons de Jéhu, Sainte-Wehme ou Carbonarisme, n'ont-elles pas fondé leur prestige sur le mystère?

Le cercle lumineux s'étendait jusqu'au dolmen, mais les profondeurs et les voûtes restaient dans la nuit. Quelques frôlements, des bruits d'ailes s'y faisaient entendre. Il y avait là des milliers d'oiseaux de mer qui, se réveillant à demi, prenaient cette vague lueur pour l'aube du jour.

Par la double percée du cap arrivait le murmure de l'Océan.

— Frères, dit une voix que Martial reconnut pour celle de William Murphy, nous ouvrirons la séance par le châtiment d'un traître... Qu'on amène le condamné.

On l'apporta. Le malheureux semblait à demi mort de peur.

— Nous avions son serment! reprit le président. Il a favorisé l'évasion d'un prisonnier et, selon toute apparence, en lui vendant nos secrets. Que mérite un pareil crime?

— La mort!... la mort! répondirent quelques assistants.

— Nous serons moins rigoureux, continua le chef. Ses mains vont être brûlées... Elles reçurent le prix de la trahison... Regardez-les!... Des cordes les réunissent... Elles sont enduites de poix, entourées d'étoupe... On y versera ce bidon de pétrole... et comme mèche, ressortant de l'enveloppe inflammable, vous pouvez voir les banknotes trouvées sur lui... Qu'elles prennent feu les premières et soient réduites en cendres... Nous sommes des justiciers; nous ne sommes pas des voleurs!

Et William approcha le flambeau dont il venait de se servir pour montrer ce qu'il avait décrit.

Le condamné parvint à s'affranchir du bâillon qui jusqu'alors avait étouffé sa voix, et tombant sur les genoux :

— Och!... Arrah!... Ma bouchal!... Hillou!... s'écria-t-il éperdument, faites-moi grâce... ayez pitié...

C'était Turnip.

— Non! pas de grâce!... répliqua le président inflexible.

Mais il fut retenu par l'intervention soudaine de Martial qui, debout sur la pierre supérieure du dolmen, adressait à l'assemblée ce véhément appel :

— Arrêtez!... Au nom du Christ, ne soyez pas aussi cruels que ses bourreaux!...

Au milieu de la rumeur générale, on entendit cette exclamation, ces paroles de William Murphy :

— Le sergent!... Ah! nous le tenons cette fois!... tu vas mourir!

Il armait une carabine.

— Eh bien!... soit! un duel!... répliqua Martial en épaulant son rifle. Tire le premier, si tu l'oses... Moi, je ne te manquerai pas.

Mais déjà Kitty venait d'apparaître devant son protégé, la tête haute et les bras étendus pour le couvrir davantage.

Aux grondements de colère avait succédé, parmi l'assistance, un respectueux murmure :

— La chieftaine!... la chieftaine!

Et Fergus, l'un des assesseurs, se jetant sur le président :

— Malheureux!... c'est ma fille!

Une détonation retentit, mais sans autre résultat que celui d'effrayer les mouettes et les goëlands qui voletèrent, ahuris, sous la voûte obscure.

Il était manifeste que l'apparition de la chieftaine, regardée comme une créature surhumaine, venait de réagir contre l'hostilité des superstitieux white-boys.

Kitty, soutenue par l'instinct de la domination qu'elle exerçait sur eux, s'empressa d'en profiter.

— Le Français va parler! dit-elle. Je demande et je veux qu'on l'écoute!

Le silence, imposé par les uns, subi par les autres, s'établit au bout d'un instant.

— Mes amis, commença Martial, on vous trompe!... Pourquoi les Irlandais se défieraient-ils des hommes et des choses qui leur viennent de France?... Est-ce que la France leur a jamais refusé ses sympathies, son hospitalité? Combien d'Irlandais n'ont-ils pas trouvé chez nous une autre patrie! Combien n'ont-ils pas combattu sous nos drapeaux, dans ses victoires comme dans ses revers! Notre sang s'est mêlé dans cinquante batailles où l'on entendit retentir le vieux cri de guerre de l'Irlande : *Erinn go bragh*. Nous sommes deux peuples amis... nous sommes deux peuples frères!

Cet exorde fut couvert d'applaudissements. *Erinn go bragh!* répétèrent de nombreuses voix. L'Irlande, on le sait, est le pays du revirement et de l'enthousiasme.

Nonobstant, les trois mystérieux chefs protestaient.

— Silence aux masques! leur cria Martial, je ne m'adresse qu'à ceux qui m'écoutent ainsi que je leur parle, loyalement et le visage découvert! Quant aux autres, s'ils ont intérêt à rester inconnus, qu'ils se taisent... ou je les nomme!

Ils se turent. Et l'on riait autour d'eux. Evidemment, la faveur populaire se tournait en faveur de notre héros.

— Croyez-moi, reprit-il, détournez-vous des hommes de ténèbres et de haine qui ne font qu'éterniser les représailles!... Rien ne germe dans le feu ni dans le sang! Soyons de notre époque! qui est celle des grandes réconciliations chrétiennes. N'êtes-vous pas chrétiens?... Pardonner à ses ennemis, aimer ses frères, se soumettre aux volontés de Dieu, voilà la morale de l'Evangile... et c'est pour la pratiquer dans ses domaines que lord Warwick a choisi mon père... un homme juste et bon... Venez à lui... Il vous offre du travail... La moisson, d'abord... Puis, les défrichements... A chaque père de famille qui fera preuve de bonne volonté une petite ferme pareille à celles qui se sont créées sous vos yeux... D'autres se construisent et se construiront encore... Nos intérêts sont les mêmes... Au lieu de nous susciter des entraves, aidez-nous donc!... La justice est notre loi. Nous ne prétendons détruire ici qu'une seule chose : la misère!... Il ne s'agit que de s'entendre et de se donner la main!... Mon père, mon frère et moi, toute la tribu des Lehoux, c'est des bons cœurs!... Ayez confiance... et morbleu!... travaillons ensemble pour que vos enfants n'aillent plus tout nus... pour qu'ils aient du pain, des pommes de terre et le reste!... Et leurs parents aussi!... Réfléchissez!.!. *Erinn go bragh!*... Tout pour l'Irlande! et vive la France!

Rien de généreux, rien de sincère, rien d'entraînant

comme Martial, tandis qu'il jetait aux échos de la grotte cette chaleureuse péroraison. Il n'aurait plus fallu lui chercher querelle, je vous l'assure. C'étaient des hourras, c'étaient des bravos à faire écrouler le promontoire. Et, plus douce récompense, Kitty, presque agenouillée devant l'orateur, Kitty tout en larmes lui baisait la main.

Cependant, pour le soustraire aux ovations du plus grand nombre, à la vengeance des autres, elle lui dit à voix basse :

— Il est temps que je vous reconduise... Venez!

Et tous deux, par la galerie supérieure, ils disparurent...

Personne ne semblait les avoir suivis, lorsque tout à coup, vers l'ouverture de la caverne, ils entendirent un pas précipité derrière eux.

Déjà le sergent se mettait en défense, quand, aux premières clartés du dehors, il reconnut Turnip, qui le rejoignait enfin :

— Hillo! dit le paddy, emmenez-moi!... je travaillerai!... Mieux vaut encore aux mains des durillons que des brûlures!

Martial y consentit du geste. Puis, se retournant vers Kitty :

— Tu viens encore de me sauver la vie! lui dit-il. Comment m'acquitter envers toi?... Quand te reverrai-je?...

Trop émue pour répondre, elle lui montra le ciel étoilé. « A la grâce de Dieu! » disait-elle ainsi. Puis, après un dernier regard, elle rentra dans l'ombre.

Le souvenir de l'horoscope traversa l'esprit du jeune homme, qui se remettait en chemin :

— Et de deux!... murmura-t-il.

## XV

Cinq mois se sont écoulés. Nous sommes à la Noël.

Le nombre des colons de Primerose s'est quadruplé. Plus de résistance au plan du landlord, plus de menaces contre la famille Lehoux. Adoptée dans le pays, elle commence à devenir populaire.

D'autre part, les récoltes ont été superbes et chèrement achetées par des spéculateurs anglais, qui ne doivent en prendre livraison que dans quelques jours. Elles remplissent encore les granges, les greniers, les celliers, voire même une partie des caves et certaines pièces vacantes des bâtiments d'habitation. La ferme tout entière est bondée de grain, de paille et de fourrages secs.

L'ex-middleman et ses deux acolytes n'ont pas reparu. Il en est de même à l'égard de Kitty.

Martial ne l'a pas oubliée. Souvent il pense à la pauvre enfant :

— Que deviendra-t-elle, se demande-t-il, en grandissant avec ces bandits!

Quant à Turnip, devenu l'un des serviteurs de maître Jérôme, il garde, en attendant mieux, les dindons et les oies.

— Hillo! dit-il, ça ne m'a guère changé... j'avais fait mon apprentissage en conduisant les voyageurs.

Le paddy est le bouffon de la ferme, où règne maintenant la gaieté. La vieille mère et sa belle-fille Jeanne n'ont plus d'inquiétude. Les enfants s'accroissent. Tout le monde est heureux et bien portant, hormis Martial, qui, lors d'une chasse aux canards dans les bogs, n'a pas su se garantir d'un refroidissement : c'était presque une pleurésie. Sa vigoureuse nature et les bons soins du docteur Bellingham l'ont déjà remis sur pied, mais avec la consigne expresse de ne point sortir encore, même pour la fête de Noël. Il est le seul qui doive rester à la maison. La colonie tout entière va se transporter jusqu'au bourg, à la messe de minuit.

— Tu garderas nos mioches, lui commande en souriant sa sœur Jeanne.

Les aînés partent avec la smala. Déjà les grands chevaux de labour, attelés aux charrettes, aux carioles, frappent du pied la terre, que la gelée rend sonore. On n'attend plus que le père, ou plutôt le patriarche.

Mais la sécurité qui l'entoure n'a pas endormi sa prudence. Avant de s'éloigner, il s'assure que tout est bien clos; il donne partout le dernier coup d'œil du maître.

Dans le vestibule, presque sous l'escalier, un tonneau frappe son attention. Qu'est-ce que cela? De l'huile minérale arrivée ce matin pour l'éclairage de l'exploitation... Comment ne l'a-t-on pas laissée au dehors!... Nous avons ici tant de paille et de foin .. Ces essences prennent feu si vite! A la vérité, le froid serait peut-être à craindre... Mais le danger d'incendie! Nous y pourvoirons au retour...

Les enfants et les femmes s'impatientaient, l'appelaient. Il les rejoignit enfin, et la caravane, tout en joie, disparut par le chemin qui mène à l'église. C'est à plus d'une lieue de France. On ne reviendra guère avant deux heures du matin.

— Je ne vois pas les chiens, observa Jérôme.

— Ils aboyaient tout à l'heure au fond du verger, répondit Michel.

. . . . . .

Ces renseignements étaient exacts quant au bruit, mais incomplets quant à sa cause.

Les chiens, deux de ces grands lévriers d'Écosse aussi prompts que voraces, aboyaient contre un mur, à la crête duquel surgissait la silhouette difforme de John le Singe.

Fouillant dans son havre-sac, il leur jeta quelque chose, sans doute des morceaux de viande, dont les pauvres bêtes ne firent qu'une bouchée.

Après quoi les aboiements recommencèrent.

— Doublons la dose, murmura l'empoisonneur, qui, débouchant un flacon, en versa le contenu dans les fentes que pratiquait son couteau jusqu'à l'intérieur d'une nouvelle proie.

Elle disparut dans la gueule du plus jeune des deux lévriers. L'autre attendait sa part, qui ne lui manqua pas.

Déjà le premier courait et bondissait dans la nuit, comme affolé de rage. Il revint au point de départ, tourna sur lui-même à plusieurs reprises et hurla, convulsionné par l'agonie.

Son compagnon le regardait, immobile et muet, les pattes roidies, le regard flamboyant. A la clarté de cette froide nuit de décembre, qui rendait distincts les moindres contours, on voyait ses flancs se soulever, tout son corps se tordre sous l'étreinte d'une douleur qui le dévorait et le fascinait sur place. Enfin il releva la tête, jeta vers la lune un hurlement lugubre et s'affaissa en roulant sur la terre glacée. Quelques spasmes, une dernière plainte et ce fut tout. Le silence, l'immobilité, la mort.

Voilà pourquoi les chiens n'aboyaient plus.

. . . . . .

Cependant John le Singe s'était laissé glisser jusqu'à terre, toujours de l'autre côté de la muraille, en imitant le cri de la chouette.

A ce signal, deux hommes embusqués dans les profondeurs de la nuit se rapprochèrent vivement.

L'un, qui ne cherchait pas à se déguiser, c'était Fergus. L'autre, dans une roulière en lambeaux, le feutre sur les sourcils, le bas du visage embroussaillé d'une barbe grise, la besace à l'épaule, semblait être un vieux mendiant, mais de ceux-là qu'on n'aimerait pas à rencontrer au coin d'un bois.

— C'est fait! lui dit tout bas le gnome.

— Bien! ne perdons pas de temps, répliqua la voix de William. Ils viennent de partir... et j'ai des fausses clefs pour toutes les serrures... Entrons!

— Mais, observa Fergus encore indécis, mais es-tu bien certain?...

— Puisque je me suis renseigné par moi-même sous ce déguisement! l'interrompit-il. Cette fois la vengeance ne nous échappera pas. Tiens! voici pour ouvrir la grange, où les brûlots contenus dans ton havre-sac feront merveilles. John agira de même à l'égard des bergeries, qui se trouvent à l'aile opposée. Je me charge du corps de logis. La ferme tout entière s'allumera comme un feu de la Saint-Jean. A l'œuvre!

Les trois incendiaires venaient de pénétrer, ils se dispersèrent dans l'enceinte, où nous suivrons William Murphy.

Arrivé devant la maison, il en inspecta la façade. Une seule fenêtre était éclairée, mais faiblement, comme par la lueur d'une veilleuse.

— La chambre du malade! murmura le middleman. Il dort... Ah! tu m'as bravé... chacun son tour!

Sans que le silence fût troublé, la porte s'ouvrit. William entra, démasquant une lanterne sourde qu'il avait sous son manteau. On se rappelle certaine futaille qui se trouvait sous l'escalier. C'était le but où tendait le bandit.

Il fit sauter la bonde à l'aide d'une tarière, dont il se servit ensuite pour percer des trous dans le tonneau. Le pétrole aussitôt se répandit au dehors.

A quelque distance et dans toutes les directions, vers l'entrée de la cave, sous une armoire où des vêtements étaient suspendus, auprès d'un amas de chaises qu'il avait réunies sous la table de la cuisine, William disposa des petits fagotins enduits de résine. Il y mit le feu.

Puis, ayant entre-bâillé l'une des fenêtres, afin d'établir un courant d'air, il se retira sans bruit et disparut, sans doute pour rejoindre ses complices.

Personne n'avait bougé dans la maison. A la fenêtre, la même clarté brillait toujours.

## XVI

Pénétrons dans cette chambre.

C'est celle des enfants. Deux des petits lits sont occupés; le baby dort dans son berceau.

Auprès de la cheminée, Martial est assis dans un fauteuil, sa couverture de voyage sur les genoux, le front dans sa main, le coude sur la table, où la lampe est posée. Il lit un roman de Dickens.

On ne s'étonnera pas qu'il n'ait rien entendu. La chambre, d'ailleurs, est éloignée du palier.

L'oncle a voulu tenir compagnie aux enfants, qui pleuraient au départ de leur mère; il a promis, dès qu'ils se seraient apaisés, d'aller prendre un repos que lui commande son état de convalescence; mais le charme du livre lui fait oublier sa promesse. Voilà près d'une heure qu'il devrait être parti. Il reste encore, il lit toujours.

Tout à coup sa tête se relève et ses yeux se portent vers la fenêtre. Il écoute. On dirait que quelqu'un monte à l'espalier. Mais d'où vient donc que le ciel est si rouge?

Au moment où le sergent se redresse pour aller voir, une vitre vole en éclats. Une main pénètre au travers, cherche, trouve l'espagnolette. La croisée s'ouvre brusquement; une jeune fille, pâle, éperdue, se précipite dans la chambre, et Martial, reconnaissant le bon ange qui deux fois l'a sauvé, s'écrie aussitôt :

— Kitty!... Ah! c'est qu'un nouveau danger nous menace!

— Oui! répondit l'Irlandaise d'une voix haletante; un danger terrible. Ils se défiaient de moi... je les ai devinés... Ils m'avaient enfermée, je me suis échappée quand même, et retrouvant leur piste...

Elle s'interrompit, elle venait d'apercevoir les berceaux :

— Des enfants?... Pauvres petits! Mais hâtez-vous donc!... Est-ce que je ne vous ai pas dit... Est-ce que vous ne voyez pas?... Mais c'est le feu!... le feu!...

Martial bondit vers la porte. Elle était brûlante. Il l'ouvrit; des torrents de flamme et de fumée l'aveuglèrent. Il recula; le plancher crépitait et fléchissait sous ses pieds.

L'incendie éclatait, jaillissait de partout à la fois. C'était comme l'irruption d'un volcan.

— La fenêtre! le treillage! s'écria Kitty; descendez, je vous passerai les enfants.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Déjà Martial se suspendait au dehors et le sauvetage commençait :

— Mais toi, toi, Kitty!

— Moi, la dernière!

Quand il remonta la troisième fois, ce fut pour l'emporter dans ses bras.

Derrière eux tout s'effondra, projetant de l'immense brasier des gerbes de flammèches, d'étincelles, et, jusqu'à l'horizon, ses reflets ardents comme ceux d'une aurore boréale.

Les enfants étaient à terre; il se chargea des deux aînés, elle du plus jeune, et, les abritant de la pluie de feu, l'un comme l'autre, ils s'éloignèrent.

Des ombres accouraient à leur rencontre. On eût dit que le sol tremblait sous le galop des chevaux. N'était-ce pas un nouveau péril?

## XVII

A la fin de la messe de minuit, le sonneur, en regagnant la logette qu'il occupait dans le clocher, avait aperçu la lueur de l'incendie.

Il sonna le tocsin, il jeta ce renseignement à la foule attroupée devant l'église :

— Le feu!... le feu doit être à Primerose!

On se précipita vers les véhicules de toute sorte qui se trouvaient là, sous la main, prêts au départ. Des chevaux furent attelés aux pompes du bourg, qui partirent presque en même temps.

Déjà le télégraphe appelait à l'aide toutes les localités avoisinantes.

Un breack apportant la famille Lehoux arriva le premier.

La première qui en descendit, ce fut Jeanne. Elle cherchait, elle aperçut ses enfants.

— Ah !... cria-t-elle à Martial, c'est toi qui me les rends !... c'est toi...

— Non !... c'est elle !... interrompit-il en désignant Kitty qui venait de s'évanouir entre ses bras.

Pendant ce temps, Jérôme et Michel se rendaient compte du désastre.

Il était irréparable du côté des granges, mais peut-être pas quant aux bergeries, quant aux étables.

Nous renonçons à peindre le tableau de la ferme incendiée... Cet embrasement, cette fumée, ces gouffres qui flamboient, ces explosions de feux d'artifice, l'eau jaillissant des pompes et, dans la buée rouge, les hommes qui s'agitent et les bestiaux qui s'enfuient.

En Angleterre, tout est admirablement organisé pour combattre ce fléau. Des secours arrivaient de tous les environs; voire même une escouade de *policemen* à cheval.

Ils avaient arrêté dans la campagne un vieux mendiant qui s'efforçait de les éviter, qui maintenant se dissimulait derrière eux.

Martial l'observait, comme rappelant ses souvenirs.

On le vit tout à coup bondir vers cet homme, le démasquer de son feutre rabattu, de sa fausse barbe et, le saisissant à la gorge, s'écrier :

L'incendie. Dessin de F. Lix.

— C'est William Murphy !... c'est l'incendiaire !

. . . . . .

— Et l'autre ! murmurait un instant plus tard Kitty, qui venait de reprendre connaissance.

Martial la rassura du regard et, le doigt sur les lèvres, il lui répondit :

— Nous tâcherons qu'il soit épargné !... Silence !...

## XVIII

Supposons un nouvel entr'acte de trois mois. Nous sommes au 17 mars, jour de Saint-Patrick, patron de l'Irlande.

Notre ami Turnip, promu au grade de valet de ferme, avait été envoyé la veille au chef-lieu du comté. Mission de confiance. Il n'en est revenu que le lendemain soir, un brin de shamrock à la boutonnière, la casquette sur l'oreille, tout faraud, tout guilleret, mais... nous sommes contraint de l'avouer, complétement ivre.

Et comme son jeune maître lui en adressait de vifs reproches :

— Arrah ! répliqua-t-il, se griser à la Saint-Patrick

est article de foi!... L'Irlandais qui ne se grise pas ce jour-là n'est point un Irlandais!...

. — Malheureux!... interrompit Martial, ne m'avais-tu pas juré de ne plus boire outre mesure sur les terres de lord Warwick...

. — Hello!... je n'y étais plus!... je n'y suis plus... Voyez plutôt...

Le paddy, qui depuis son élévation portait des souliers, en délit un pour montrer à l'intérieur une couche de terre.

— La terre du voisin!... conclut-il, Turnip n'a pas forfait à son serment!... Turnip sera demain à l'ouvrage comme si de rien n'était... Lorsqu'on s'est mis dans un pareil état pour la gloire de saint Patrick, c'est bien connu qu'il nous en tire! Je lui dois déjà la faveur de m'être acquitté de votre commission... Voici la réponse de l'attorney général...

Le sergent avait ri de la subtilité de l'excuse. Il envoya Turnip se coucher, et décacheta la lettre. Elle était ainsi conçue :

« Absent hier, je n'ai pu vous envoyer un express. La reine a ratifié la commutation de peine en faveur de Fergus. Quant aux deux autres condamnés, un seul subira le châtiment public, car William, à la nouvelle du rejet de son recours en grâce, s'est étranglé cette nuit dans sa prison... »

— Dieu lui pardonne! se dit Martial, mais comment avertir Kitty qu'on va déporter son père?

Avant de poursuivre, il faut que le lecteur apprenne ce qu'était devenue notre héroïne, et sur quel théâtre nous nous trouvons provisoirement.

La scène se passe au château de Warwick, où le landlord a voulu que s'installassent ses mandataires jusqu'à parfaite reconstruction de la ferme.

Chez nos voisins d'outre-Manche, pas un immeuble qui ne soit assuré contre l'incendie. C'est une compagnie anglaise qui payera tous les frais. Aucun dommage ni pour le fermier ni pour le propriétaire. Il y a plus, ce lâche attentat leur a rallié de nombreuses sympathies; comme pour attester une fois de plus que la plupart des crimes enfantés par l'envie tournent à la confusion des méchants.

Quant aux braves cœurs, ils sont toujours récompensés là-haut, souvent ici-bas. Voyez Kitty! Recueillie, adoptée par la reconnaissance des Lehoux, elle semble déjà faire partie de la famille. Et comme on l'a bien soignée! Elle vient d'être si malade! Les misères de son enfance vagabonde, les tortures morales qui l'assaillirent dès qu'elle comprit le rôle odieux qui lui était imposée, sa folle course pieds nus sur la terre gelée, ses dernières émotions avaient fini par altérer en elle jusqu'au principe de l'existence. Une fièvre cérébrale, une fluxion de poitrine se déclarèrent en même temps. Elle eût succombé, sans la science du docteur Belligham, sans le dévouement de Jeanne, qui veut lui payer sa dette. Les enfants commencent à l'appeler leur *sœur*.

Oh! c'est qu'ils ne la connaissent que depuis peu de temps. Elle a gardé le lit durant près de trois mois. Voilà seulement une semaine qu'on lui permet de se lever quelques heures et, sous un chaud vêtement, dans un fauteuil roulé jusqu'à la fenêtre ouverte au midi, de respirer l'air du printemps, de sourire au soleil qu'elle aime à voir briller sur ses longues mains amaigries, décolorées et transparentes comme de la cire.

Même étiolement, même pâleur sur son visage, dont le profil semble encore plus fin, les yeux encore plus grands, l'expression plus séraphique. Elle a parfois des sourires qui vous mettent des larmes dans les yeux. Tout le monde s'intéresse à la douce convalescente et l'aime, même le père Jérôme, qui n'est rien moins que sentimental. Hier, il n'a pu se retenir et l'embrasser en lui disant :

— Courage, ma fille!...

A ce mot, elle a tressailli, pensant à son père. Elle en parlait dans son délire, elle en parle depuis quelques jours à Martial :

— Mais vous ne savez donc rien! Qu'est-il devenu? Où peut-il être?

Son confident, son premier ami s'est bien gardé de lui apprendre que Fergus est en prison, qu'il est condamné.

— Il aura trouvé quelque refuge, répond Martial, ou quelque moyen de passer sur le continent... en Amérique...

Et, voulant tenter une épreuve, il ajouta :

— Qui sait!... peut-être ton père est-il parti déjà...

— Sans moi!... non... se récria Kitty; il m'aurait fait prévenir... pour que je le rejoigne...

— Comment!... tu nous quitterais?...

— Il n'a plus que moi, lui!... Ce serait mon devoir!

Le sergent s'oublia :

— Oh!... nous saurions bien te retenir!

Elle eut un sourire, et regarda tout autour d'elle avec ses grands yeux de gazelle mal apprivoisée, sinon tout à fait sauvage, et qui chercherait une issue pour s'enfuir dans les bois.

— Mais enfin, voulut-il objecter, c'est un grand coupable...

— C'est mon père!... interrompit-elle avec une simplicité pleine de grandeur, mais où se devinait une telle résolution, que Martial jugea prudent de ne pas insister davantage.

Il s'éloigna, roulant cette pensée dans son esprit :

— Comment m'y prendre pour que Fergus renonce à sa fille, et parte sans l'avoir revue?... Faible et souffrante comme la voilà, cette pauvre enfant ne supporterait pas un pareil exil. Elle en mourrait!

Mais déjà, le lendemain de la commutation de peine, Martial, appuyé par le docteur Belligham, avait rendu visite au futur déporté, lui proposant une sorte d'adoption de Kitty.

— Laissez-la chez nous!... ma sœur et ma mère l'élèveront, l'aimeront comme leurs propres enfants!

Fergus, bien loin d'être touché par cette offre cordiale, avait amèrement répondu :

— Ce n'est donc pas assez de m'avoir pris mon bien, la ferme, la liberté, ma patrie... il vous faut encore ma fille!...

Vainement le docteur allégua les raisons de santé, d'avenir :

— Non!... conclut le vieillard, haineux et farouche, non!... la loi m'autorise à l'emmener... je la veux!... Morte ou vivante, elle n'appartiendra qu'à moi!

Impossible de rien obtenir de ce cœur ulcéré, dénaturé par le malheur...

A moins d'imaginer quelque moyen héroïque...

Tout à coup, Martial, qui cherchait, se frappa le front.

Il s'était souvenu, il avait trouvé.

## XIX

Deux heures plus tard, au chef-lieu du comté, le sergent Lehoux pénétrait dans une maison de modeste apparence et qui, cependant, avait une sorte d'apparence officielle.

Il en ressortit donnant le bras à un vieillard, qui semblait n'être à première vue qu'un simple curé de campagne. Sa soutane n'était même pas des plus neuves. Mais chacun se découvrait, s'inclinait sur son passage, tant il y avait d'autorité, de majesté dans toute sa personne. Il avait des cheveux blancs comme neige.

Les portes de la prison, puis celles du cachot s'ouvrirent devant lui. Fergus ne reconnut, ou plutôt ne vit tout d'abord que Martial.

— Encore ! gronda-t-il en fronçant le sourcil ; reviens-tu donc me demander encore ce que je te refuserai toujours...

— Tu me l'accorderas, à moi !... dit le vieillard en s'avançant vers le rayon de lumière qui tombait du soupirail.

Et, montrant une petite croix faite de deux brins de paille, il ajouta :

— J'en atteste ce gage !

Déjà la physionomie du *convict* avait changé d'expression. Attendri, respectueux, comme en extase, il s'agenouillait en murmurant :

— L'évêque !

— Fergus O'Nial, dit le vénérable prélat, souviens-toi de la mort de ta femme... et de ta promesse spontanée sur ce signe rédempteur... « Quand il me sera représenté, je vous promets dévouement, obéissance... »

Le condamné n'hésita pas à répondre :

— Je me souviens !... Que m'ordonnez-vous, monseigneur...

— Pars seul ! commanda-t-il, et laisse ta fille chez ces braves gens... Ils te la rendront, je m'y engage, quand tu l'auras méritée par ton repentir.

Il avait relevé la tête ; mais, sous le regard de l'évêque, il la courba de nouveau.

— J'obéirai !... murmura-t-il.

Avec l'accent d'une compassion patriarcale, le ministre de Dieu conclut en ces termes :

— Bien !... c'est bien, Fergus ! Je te remercie... Je te bénis... Reprends la croix de paille... et qu'elle te porte bonheur, ainsi qu'à ta fille !

. . . . . .

Huit jours plus tard, l'évêque daigna venir lui-même apprendre à Kitty que son père avait été embarqué la veille pour Melbourne, et qu'il lui enjoignait de demeurer, jusqu'à nouvel ordre, dans la maison de ceux qu'il ne considérait plus comme ses ennemis.

On se le rappellera, c'étaient les premières nouvelles que recevait la jeune convalescente. Elle en fut douloureusement impressionnée.

— Pauvre père !... balbutia-t-elle avec un sanglot, mais je ne te reverrai donc jamais...

— Si fait !... mon enfant... Un jour peut-être !... Et te voilà sans inquiétude à son égard, ni dans cette vie, ni dans l'autre... Il est sur le chemin du pardon !

— Mais sans personne qui l'encourage et le console !... C'était là ma tâche !... Et je souffre d'y manquer !... Et je reste seule au monde !...

— Ingrate !... Et nous !.. dit Martial en montrant Jeanne et ses enfants qui se rapprochaient de Kitty toute en larmes.

## XX

La convalescence, attardée par ce dernier chagrin, se prolongea jusqu'au milieu de l'été. Enfin Bellingham annonça le complet rétablissement, grâce surtout à ses deux honorés confrères le docteur Jeunesse et le docteur Soleil.

On s'aperçut alors que la chère malade avait notablement grandi. Résurrection et transfiguration. Ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille.

Ses traits émaciés, la gracilité de tout son être, un reste de pâleur et de mélancolie, ses rapides progrès, tant physiques qu'intellectuels, la rendaient encore plus intéressante. Rien de touchant comme sa reconnaissance envers tous ceux qui lui témoignaient de l'amitié. Elle cherchait à se rendre utile dans la maison. Dès que les forces lui furent revenues, on la vit travailler, s'employer, active et vaillante, autant que Jeanne.

Jeanne était sa grande conseillère et sa grande admiratrice. A chaque instant, on l'entendait répéter :

— Jarni ! quel bon vouloir !... quel entendement !... N'y a qu'à lui montrer à demi pour qu'elle comprenne tout de suite !... En voilà une qui nous récompense de notre hospitalité !... Quelle brave fillette !... Et si fière, qu'elle ne veut rien devoir à personne !

La grand'mère, bien que d'abord un peu hésitante, ne tarda guère à rendre justice à Kitty.

— Une honnête créature !... disait-elle, douce comme un agneau du bon Dieu... avenante et prévenante envers tout un chacun .. qu'on ait ou non de l'âge !

Ceci s'appliquait aux enfants. Ils raffolaient de leur nouvelle sœur. Quant au père Jérôme, il ne lui marchandait point son estime, bien que demeurant sur une certaine réserve, avec la méfiance instinctive du paysan français.

— Pour sûr et certain, ne put-il se défendre de reconnaître un jour, ça fera une crâne servante !

Martial, blessé de cette appréciation, se récria :

— Une servante !... Non pas, mon père !... C'est une amie !

— Hum !... hum !... fit Jérôme en regardant son fils en dessous.

On était revenu à la ferme, toute reconstruite à neuf. L'hiver s'y passa gaiement. Lord Warwick vint chasser sur ses domaines, où, pour la première fois, il se vit accueilli par des visages souriants. Plus de haillons ni de haines... La soumission, la concorde et l'espérance, en attendant mieux encore. Une complète métamorphose ; et le docteur Bellingham en attribuait le mérite à la présence de Kitty.

— Souvenez-vous de l'horoscope, disait-il, on n'aura le pays qu'en ayant pour soi la chieftaine !

Vers le milieu de janvier, elle fut reprise par la fièvre et languit de nouveau comme une plante délicate qu'on doit mettre en serre. « Je la consigne à la maison ! » déclara le médecin. Le maître d'école y venait pour l'instruction des enfants. Celle de Kitty, par suite de son existence nomade, avait été quelque peu négligée. Elle se remit avec ardeur à la lecture, à l'écriture, au calcul, et les résultats furent tels, qu'au printemps l'instituteur avoua qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Le docteur, vers cette même époque, lui rendit la liberté

Il fallait alors la voir renaître et s'épanouir ainsi que ces fleurs d'avril qu'une seule matinée de soleil fait éclore. Cette fois, c'était bien la guérison.

Kitty devait avoir seize ans. Rien de joli, rien de gracieux comme elle. La verte Érin est le pays des yeux bleus et des roses visages. Il y avait sur le sien, il y avait dans toute sa personne tant de candeur et de simplicité, l'émanation d'une âme si pure, mais parfois un sourire si triste, qu'elle eût été choisie comme type pour représenter, pour idéaliser l'Irlande.

Cependant elle avait des heures d'oubli, d'enjouement, de franche jeunesse. Quand on coupa les foins, ce fut plaisir de la voir dans les prés, guidant les faneuses, un râteau sur l'épaule, ou bien le manœuvrant de ses bras ronds et frais. Puis, le soir, revenir au logis avec une couronne de fleurs champêtres sur sa blonde chevelure, quelque peu dérangée par l'ardeur du travail. Plus tard, suivant la vieille coutume irlandaise, elle fut élue reine de la moisson. Jamais elle n'avait été plus charmante que ce jour-là. Tout le monde à l'envi la fêtait et l'aimait. Pour des natures telles que la sienne, être aimée, c'est être heureuse !

Une dernière épreuve, et qui ne devait pas être la moins douloureuse, attendait notre pauvre Kitty. Elle ne tarda pas à remarquer ou plutôt à sentir autour d'elle un certain refroidissement, des airs embarrassés et contraints. Dans l'affection de Jeanne, il y avait maintenant comme de la pitié. La grand'mère ne l'embrassait plus que par remords de conscience, et des mots lui échappaient dans le genre de celui-ci : « Après tout, c'est pas sa faute ! » Martial lui-même, autrefois si affectueux, si dévoué, Martial la regardait avec des yeux étranges et ne lui parlait presque plus. Il semblait la fuir.

Vaguement inquiète et déjà blessée de ce changement, dont elle ne pouvait deviner la cause, l'orpheline observa, s'efforçant de la découvrir. On se cachait d'elle évidemment. Il y avait dans la maison quelque chose de mystérieux, des discussions secrètes. Un soir, comme elle allait entrer dans la chambre des vieux parents, elle entendit Jérôme qui disait avec une explosion de colère :

— Assez ! qu'on n'y revienne plus. Rien ne me fera démordre de mon refus !

— Mon père ! s'écria Martial avec l'accent du désespoir, mais je l'aime ! je l'aime !

— Que pouvez-vous lui reprocher? hasarda la voix de Jeanne.

Et Martial :

— Où retrouverais-je un cœur qui vaille le sien !... une femme plus digne de devenir votre fille !

— C'est celle d'un condamné... d'un forçat !... Jamais ! répliqua le père.

— Ma mère ! supplia Martial comme brisé de douleur, intercédez pour moi... pour elle... Vous aimez Kitty, ma mère !

— Autrefois !... répondit-elle, mais plus maintenant ; car je vois bien qu'elle n'est entrée dans cette maison que pour notre malheur à tous !

Kitty n'en entendit pas davantage. Elle s'enfuit.

L'aîné des enfants se rencontra sur son passage :

— Tu diras qu'on ne s'inquiète pas... qu'on ne me réveille pas... Je suis fatiguée... je vais dormir !

Elle courut s'enfermer dans sa chambre, et seulement alors, se laissant tomber sur une chaise, elle pleura.

Que pleurait-elle? un avenir entrevu comme un rêve ! Ah ! la pauvre enfant ! quel réveil !

Une heure plus tard, supposant que tout le monde reposait, elle se releva, toute blanche avec des yeux en feu.

Sa résolution était prise.

Elle écrivit quelques mots à la hâte, et, sans rien emporter, elle sortit de la maison.

Ombrageuse et sauvage comme toutes les créatures ayant grandi dans le malheur, elle n'hésitait pas à l'affronter de nouveau. La solitude ni la nuit n'effrayaient son courage.

D'un pas ferme et rapide elle marcha jusqu'au sommet du dernier coteau d'où l'on pût apercevoir la ferme de Primerose, et là, se retournant, s'agenouillant, elle pria Dieu de bénir ce toit qu'elle devait quitter. . .

. . . . . .

Le lendemain, après une certaine attente, Jeanne monta chez Kitty.

Elle n'y trouva que ce billet :

« Puisque le malheur était arrivé avec moi, j'espère qu'il partira de même... Merci de toutes vos bontés... Adieu pour jamais... »

Ce fut un deuil pour toute la famille, y compris Jérôme. Mais, loin de révoquer son arrêt :

— Elle a bien fait ! dit-il, elle a du cœur !

Martial était atterré, navré.

— Où donc a-t-elle pu trouver un refuge? se demandait-il.

Au bout de quelques jours seulement, par une inspiration, il courut chez l'évêque :

— Rassurez-vous ! lui dit avec bonté le saint vieillard, elle est sous la protection de celui qui ne la refuse jamais aux malheureux...

— Ah ! fit Martial, je pensais qu'elle retournait vers son père...

— Son père est mort en Australie... Vous pouvez l'apprendre au vôtre.

— Mais elle est donc perdue pour moi !... Quand la reverrai-je ?

— Lorsque Jérôme Lehoux sera venu me demander que je la lui ramène !

## ÉPILOGUE.

La disparition de Kitty avait eu lieu vers la fin de l'automne. Triste fut l'hiver. On avait dit aux enfants qu'elle était en voyage. Ils l'attendaient, ils la cherchaient.

— Mais quand donc reviendra-t-elle ? répétaient souvent les plus jeunes.

Évidemment son souvenir restait au fond de tous les cœurs, sa présence manquait à la maison. Jérôme lui-même devenait taciturne.

— C'est dommage ! se surprit-il à murmurer un jour en regardant Martial.

Le pauvre garçon s'efforçait de cacher son chagrin. Il avait dit à sa mère, pour qu'elles fussent répétées, les paroles de l'évêque. Puis, en fils respectueux de la volonté paternelle, il avait paru s'y résigner. Jamais une plainte ni même une allusion. Il s'était remis au travail avec ardeur, lui demandant, non pas l'oubli, mais la patience. Si Jérôme ne démordait pas de son refus, Martial n'abdiquait pas tout espoir.

Ainsi se passa la première moitié de la belle saison. C'était en 1870. Des bruits de guerre arrivaient jusqu'aux expatriés. Ils apprirent enfin que la France marchait contre l'Allemagne.

Le sergent, comme s'il eût entendu les clairons du

4e chasseurs, avait eu le mouvement de saisir son chassepot.

— Ah!... murmura-t-il, quel malheur de ne plus en être !

— N'as-tu pas payé ta dette?... fit Jérôme ; c'est le tour aux autres!

— En effet ! conclut Martial, les camarades y suffiront...

Mais après Reischoffen et Forbach, quand le journal annonça le rappel de tous les anciens soldats sous nos drapeaux :

— Père, demanda le sergent, veux-tu que je parte ?

Jérôme avait été soldat lui-même. Il répondit :

— Fais ton devoir !

Nous ne raconterons pas la campagne de notre héros. Il fut des prisonniers de Sedan. Sa bonne étoile permit qu'on le dirigeât sur Hambourg, où des Américains, qui l'avaient pris en amitié, favorisèrent son évasion. Rentré par Dunkerque en France, et lieutenant, puis capitaine dans l'armée de Faidherbe, il mérita la croix d'honneur au combat de Bapaume. Après la retraite de Saint-Quentin, couvert de blessures, on le transporta d'ambulance en ambulance jusqu'à celle des Irlandaises de Saint-Omer.

Le retour de Kitty. Dessin de F. Lix.

Après un mois d'anéantissement, de délire, le capitaine Lehoux reprit enfin conscience de lui-même. Une nuit il se réveilla, comme de la mort, et tout surpris de sentir qu'il pouvait enfin parler, comprendre, voir... il regarda longuement tout ce qui l'entourait.

Une jeune sœur, une novice était assise aux pieds de son lit. Sous l'influence d'une fatigue qu'attestait sa pâleur, elle avait succombé au sommeil. Qui peindra l'étonnement, l'émotion de Martial... il a reconnu Kitty.

Doutant encore, il se soulève, il se rapproche... Non !... ses yeux ne l'ont pas trompé, c'est elle !... c'est bien elle !

Un cri de joie s'échappe des lèvres du blessé. La sœur de charité se redresse aussitôt, toute frémissante. Du geste, du regard, elle lui impose le calme, le silence... et disparaît, tandis qu'il retombe évanoui.

Quand il se ranima, une autre sœur, une mère, veillait à son chevet. Vainement il interrogea, vainement il attendit... la charmante vision ne revint pas.

Il se dit :

— J'ai rêvé !

. . . . . .

Son frère arriva bientôt, pour le ramener à Primerose.

C'est là que nous le retrouverons, guéri de ses blessures, mais la tête et le cœur encore bien malades.

Il ne peut pas se remettre des épreuves qui l'ont accablé. Avoir subi tant de fatigues et de privations, avoir vu mourir tant de braves camarades, être soi-même à bout de force, sinon de courage, et tout cela pour rien, sans avoir sauvé la France !

Voilà ce que se dit Martial. Est-ce seulement cette pensée qui cause son découragement, sa pâleur, sa faiblesse, l'amertume de son sourire, le renoncement à tout espoir qui se lit dans ses yeux ?

Il est à demi couché sur une chaise longue, auprès de la fenêtre entr'ouverte à la brise de mai, qui fait mouvoir doucement au dehors un rideau de glycines en fleurs.

Sa mère et Jeanne sont auprès de lui. De l'autre côté, le docteur Belligham.

— Mes ordonnances n'y peuvent plus rien !... dit-il ; ce qu'il nous faudrait... c'est une grande joie... un de ces bonheurs qui viennent du ciel...

Tout à coup, dans la cour de la ferme, il y eut une explosion de joyeuses clameurs.

— Ce sont les enfants !... dit la grand'mère.

— Oui !... murmura le désespéré, les enfants sont heureux !

— Et leurs pères aussi !... se récria Jeanne ; crois-tu que ton frère soit à plaindre?... Ce qui te rendrait force et gaieté, Martial... ce serait une promise, une femme...

Il l'interrompit par un cri douloureux :

— Moi !. . Jamais !...

— Pas même celle-ci?... Regarde ! lui dit sa mère en le contraignant à se tourner vers le seuil.

Là, Kitty, encore dans son costume de novice, venait d'apparaître entre l'évêque et Jérôme.

— C'est moi qui suis allé la demander à monseigneur, dit le père, et c'est lui qui te la donne.

Elle s'avança vers Martial, qui s'agenouillait à son approche ; elle lui dit :

— Vivez !... vivez pour ceux qui vous aiment !

Et lui, palpitant, éperdu :

— Kitty !... chère Kitty !... Ah !... n'est-ce pas encore un rêve?

. . . . . .

C'était bien une réalité. Quinze jours plus tard, en s'attablant au repas des fiançailles, notre ami Turnip, jaloux de témoigner son allégresse par un appétit à l'avenant, s'écriait :

— Hillo !... si j'en reviens, c'est qu'on ne meurt pas d'indigestion !

Ch. DESLYS.

# RÉCITS CHAMPÊTRES.

## JACQUES BRUNON [1].

### VI. — DENISE.

Comme le capitaine et Jacques — dont l'entretien avait été long — s'apprêtaient à regagner ensemble la scierie, une femme en sortait, que le capitaine reconnut de loin pour celle qu'il avait rencontrée près de la maison du percepteur. Il demanda qui elle était.

— Ah ! répondit Jacques, en voilà encore une qui devrait être morte depuis longtemps, si les chagrins et les peines faisaient mourir, et d'autant qu'elle n'a pas, comme vous et moi, mon capitaine, l'amitié de braves enfants pour la retenir en ce monde. Depuis au moins trente ans, elle n'a, à proprement parler, que tourments et misères, sans qu'il y ait jamais que de la faute des autres.

— Comment donc cela?

— Fille de gens assez riches, on la maria toute jeune avec un garçon, qui n'était pas mauvais de nature, mais qui buvait et avait la tête assez faible. Peu à peu, se laissant entraîner par ceux-ci ou par ceux-là, se risquant à des négoces où il n'entendait rien, il a fini par manger tout ce qu'il avait, et jusqu'au dernier liard de sa femme, qui ne voulait pas le laisser avec des dettes. Quand il n'eut plus rien, il s'ivrogna tant, qu'il en devint perclus à la suite d'une nuit froide passée dehors. La pauvre femme, sans une plainte, l'a gardé ainsi cinq ans, s'ôtant de la bouche le pain qu'elle gagnait en faisant des journées d'ici et de là. Le mari mort, les ennuis ont continué du fait de son fils, un garçon dont elle n'a jamais pu avoir raison ; une espèce de braconnier, de pêcheur, de l'on ne sait pas quoi, qui est tantôt ici, tantôt ailleurs, et qui ne paraît guère au pays que pour dépouiller sa pauvre mère du peu qu'elle épargne, et qu'elle lui donne aussitôt qu'il le lui demande.

— Tantôt, quand j'ai rencontré la mère, elle semblait avoir pleuré, observa le capitaine ; c'était peut-être qu'il venait de lui faire une de ces visites intéressées.

— Ah ! elle ne pleure pas en ces occasions, trop heureuse d'abord de l'avoir vu, ce vaurien, et si elle pouvait regretter une chose, ce ne serait pas de s'être défait de son moindre sou, mais de n'en avoir pas eu davantage à lui donner... Si elle pleurait, c'était sûrement qu'il lui avait démontré qu'il avait besoin de quelque chose et qu'elle n'était pas à même de le contenter ; j'en jurerais. Que voulez-vous? Si mauvais que soit ce gars, c'est un dieu, pour elle. Et tenez, savez-vous comment il se fait que vous la voyiez sortant de chez moi, alors que personne du pays n'y veut mettre les pieds? C'est parce qu'elle veut, elle, me savoir toujours gré de ce qu'un jour j'ai tiré de l'eau, où il se noyait, ce vaurien qui n'était encore qu'un enfant. Et, vrai, j'aurais peut-être mieux fait de le laisser boire .. pour ce qu'il devait devenir.

— Crois-tu donc qu'il n'y ait pas espoir de ramener à bien ce garçon-là ?

— Oh, non ! je ne le crois pas ; mais enfin, vous et moi, nous sommes faits pour comprendre qu'on voie en beau ses enfants... Et Dieu sait que la pauvre femme n'a des yeux que pour voir ainsi. Tant y a que, dans tous les malheurs qui me sont advenus, il ne s'est guère trouvé que cette brave Denise pour prendre mon parti hautement, quand même et contre tous... et presque à mon grand déplaisir.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que j'avais, comme j'ai encore, peine à voir que sa conduite à mon endroit lui a fait du tort.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Elle a besoin du monde pour trouver à gagner sa vie, et, du moment qu'elle s'obstine à fréquenter ma maison, sans que personne puisse jamais lui faire dire du mal de moi, ça lui met bien des gens à dos. Que de fois lui ai-je dit : « Mais, Denise, laissez-moi ; ne venez plus chez moi ; je n'en serai pas moins sûr de votre estime, et au moins il ne vous en reviendra aucun dommage ! » Mais jamais elle n'a voulu entendre de cette oreille... A dire vrai, c'est à elle que nous devons de n'être pas obligé d'aller là-bas subir des affronts pour les choses dont nous pouvons manquer. Elle vient à tout moment savoir ce qu'il nous faut ; elle nous l'apporte. Puis aussi elle donne des conseils à Jeannet ; elle montre telle ou telle chose à Berthe, qui commence à s'occuper du ménage. Je la prendrais bien de temps en temps à la journée, mais elle ne voudrait pas être payée. Suffit que je lui ai gardé en vie autrefois son Ambroise ; c'est entendu, elle me doit tout ; elle ne s'acquittera jamais.

— C'est, en somme, une excellente créature.

— Oh ! je crois bien. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre. On dirait qu'elle n'a de cœur que pour l'amitié. A son mari, qui lui a tout perdu par manque de conduite, elle ne trouve que des excuses ; de son garçon qui lui cause tant de...

Jacques s'interrompit par crainte d'être entendu de la femme, au-devant de laquelle le capitaine et lui avaient marché et qui n'était plus qu'à quelques pas d'eux.

Mais le capitaine reprit, en affectant au contraire de parler assez haut pour être bien entendu :

— Ainsi, ami Jacques, dit-il, les yeux à demi tournés vers la femme, puisque je dois me fixer ici avec mes enfants, il va falloir que je trouve une personne de confiance pour tenir un peu ma maison. Ne penses-tu pas que certaine dame Denise, dont tu viens de me dire tant de mal, serait la personne qui nous conviendrait, et voudrais-tu bien lui demander ce qu'elle pense de cette proposition ?

— Je pense, monsieur le capitaine, repartit la Denise, qui, en appuyant sur cette appellation, laissa voir qu'à la scierie, dont elle sortait, on lui avait appris au moins la qualité du visiteur ; je pense que j'en aurais grand plaisir ; mais d'une pauvre montagnarde sans usage comme moi, vous n'auriez pas une belle tenue de maison à attendre.

— Bah ! répliqua le capitaine, il suffira que nous nous fassions à vos manières, comme vous aux nôtres. Et, puisque la chose paraît vous aller, voilà qui est convenu pour le jour où nous aurons une maison à nous.

— Votre servante, monsieur le capitaine, fit la Denise avec une révérence, quand il vous plaira.

Et pendant qu'elle s'en allait du côté du village, le capitaine et Jacques marchaient vers la scierie, où ils ne tardèrent pas à rentrer, et où ils trouvèrent le plus parfait accord régnant entre les enfants, qu'ils y avaient laissés ensemble.

Vers le milieu de l'après-midi, le capitaine déclara qu'il était temps d'aller prendre possession du logement qui devait être préparé à l'auberge. Il fallait, du reste, ajouta-t-il, laisser Jacques et Jeannet à leurs travaux ; au surplus, Siméone, qui n'était pas coutumière de tant de mouvement, devait avoir besoin de repos.

L'anesse, bien repue, fut donc amenée toute bâtée devant la maison, portant en croupe la malle-valise qui contenait les quelques effets de rechange des voyageurs ; elle reçut de nouveau sur son dos la jeune fille, que le père contemplait, tout heureux en remarquant que son visage, d'ordinaire si blême, semblait avoir déjà pris une sorte de fraîche animation.

On se mit en route. Le bûcheron et sa famille firent escorte à la petite caravane jusqu'au premier détour de la route ; et, pendant qu'au moment de se quitter les hommes se serraient cordialement la main, les enfants échangeaient à l'envi l'expression du plaisir qu'ils auraient à se retrouver le lendemain.

### VII. — UN AFFRONT ET SES CONSÉQUENCES.

Chemin faisant, les enfants babillaient ; le père gardait un silence méditatif, qui s'expliquait par les réflexions que lui suggéraient les étranges incidents de la journée.

Ils gagnèrent ainsi la place du village, où la rue qu'ils suivaient débouchait en face de l'auberge.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelque distance de ce logis, le capitaine aurait pu remarquer qu'une servante, qui était comme en vedette sur la porte, rentra précipitamment ; que des allées et venues se firent à l'intérieur, et qu'enfin l'aubergiste, dont le maintien ne laissait pas que de paraître assez embarrassé, vint occuper sur le seuil la place qu'avait quittée la servante.

Il était là, tournant aussi peu que possible vers les arrivants son visage tantôt rougissant, tantôt pâlissant, et il semblait avoir, comme on dit, des impatiences dans les pieds.

Mais le capitaine n'en remarqua rien.

Arrivé à quelques pas de la maison :

— Eh bien ! nous voilà, fit-il, en passant devant l'ânesse pour l'arrêter par la bride ; tout est prêt, je pense. Si vous voulez détacher la malle et la faire porter dans nos chambres...

— Mon Dieu, oui, monsieur, interrompit l'aubergiste, dont la voix avait un tremblement tout singulier ; mon Dieu, oui... seulement...

— Quoi donc ? demanda machinalement le capitaine, en commençant à déboucler les courroies qui retenaient la valise.

— C'est que, voyez-vous, monsieur, reprit l'aubergiste, par malheur, ces chambres... Eh bien ! ces chambres, elles étaient...

— Hein ! fit alors le capitaine, qui regarda en face l'homme, qui balbutiait de plus en plus. Qu'est-ce que vous dites, ces chambres ?...

— Oui, voilà ; elles étaient retenues depuis hier... Ma femme vous les a louées parce qu'elle ne savait pas... j'avais oublié de lui dire... c'est moi le fautif ; vous comprenez, au moment même... D'ailleurs, je n'ai pas toujours beaucoup de mémoire, moi... à preuve que j'avais oublié... et alors ma femme, comme elle ne savait pas, comme elle ne pouvait pas savoir... vous comprenez, monsieur, vous comprenez...

— Oui, je comprends, interrompit, d'un ton bref, le capitaine qui avait fixement dévisagé le bredouilleur, il est inutile que vous vous donniez la peine de chercher davantage des semblants de raisons, tout comme il est inutile que j'entre en discussion avec vous. Vos chambres ne sont pas libres, c'est bien ! nous saurons nous en passer. Bonsoir, monsieur l'aubergiste.

Et le capitaine faisait faire un demi-tour à l'ânesse.

— Allons, va, Blondine, va, ma petite, ajouta-t-il doucement, laissant tout ébahi l'homme, qui ne tarda pas à disparaître dans la maison.

Siméone et Julien se regardaient interdits.

Quand ils eurent retraversé la place et se furent engagés de nouveau dans la rue déserte :

— Eh bien, mais, petit père, qu'est-ce que ça veut donc dire? s'avisa de demander timidement Siméone.

— Oui, qu'est-ce que ça veut dire? ajouta Julien.

— Rien, mes enfants, rien, repartit le père d'un air si absorbé, que ni l'un ni l'autre ne le questionnèrent plus, et que tous trois franchirent la distance du village à la scierie sans avoir prononcé un mot.

Jacques, qui, ses hôtes partis, s'était remis à l'équarrissement de sa pièce de bois placée devant la maison, les aperçut naturellement revenir, et comme Jeannet se trouvait par hasard près de la porte en ce moment, le père et le fils se portèrent ensemble au-devant d'eux.

— Allons, Jacques; allons, Jeannet, leur dit avec un sourire, qui n'était pas exclusivement gai, le capitaine, aussitôt qu'il fut à portée d'être entendu, puisque vous avez envié tantôt les fonctions d'hôtelier, apprêtez-vous à les remplir. C'était de grand cœur que vous offriez, je le sais, et c'est de grand cœur que j'accepte maintenant, car enfin nécessité n'a pas de loi, et en admettant que je sois homme capable de bivaquer par métier à la belle étoile, ces enfants ne sont pas encore coutumiers du fait... Eh bien, qu'as-tu donc, Jacques? reprit tout à coup le capitaine qui venait de voir le plus sombre nuage s'étendre sur le regard de son ancien soldat, est-ce que par hasard tu voudrais toi aussi nous fermer ta porte?

— Oh! mon capitaine, s'écria le bûcheron, vous savez bien que non... Mais quand je pense qu'à cause de moi vous avez reçu un pareil affront, vous, oh!

— Eh bien, oui, fit avec une sorte d'éclat le capitaine en prenant la main de Jacques, oui, j'ai reçu un affront, je l'ai reçu à cause de toi : je tiens à le dire tout haut et tout net, pour que tu comprennes bien la résolution que je tiens à prendre, et que je prends. Oui, ce couard d'aubergiste s'est laissé mettre en avant par ses habitués, qui lui auront remontré que, s'il recevait chez lui des gens amis avec toi, ils déserteraient sa maison. Sa femme, qui, pour hurler avec les loups, et par pur intérêt, j'en suis sûr; sa femme, qui paraît singulièrement animée contre toi, lui a imposé cette corvée, qu'il a eu la courageuse lâcheté d'accomplir (car il n'y a pas à se dissimuler que souvent les lâches ont besoin de beaucoup de courage pour commettre leurs lâchetés). Si l'homme en avait valu la peine, si un appel à ses sentiments avait eu chance d'être entendu, je ne lui en aurais pas ménagé les termes... Mais point, j'ai brusquement tourné les talons à ce triste imbécile. Toujours est-il que ces niais, ces méchants m'ayant pris pour risée, tu penses bien que je ne dois pas, que je ne peux pas leur donner la satisfaction de baisser humblement pavillon devant eux. Oh non! il y va de ma dignité. Toutefois, s'il n'y avait que moi seul en jeu en face de cette gent sotte et méprisable, je saurais encore faire assez bon marché de leur opinion, et je me contenterais de leur brûler poliment la politesse... Mais, pardieu! il y a un fait plus grave, plus important, qui me commande, qui s'impose à moi et dont je ne puis me désintéresser. Ce fait, le voici : un cœur droit, un bon père de famille, un vaillant travailleur, un véritable honnête homme enfin, est la victime du plus fatal enchaînement de circonstances qui se puisse imaginer; une population entière, ne tenant compte que des apparences douteuses, s'acharne contre lui, le met hors la loi humaine, alors même que cette loi a déclaré qu'il n'y avait point de tache sur lui; et cet homme souffre par lui, par les siens, sans pouvoir rien faire pour écarter l'opprobre dont on le couvre, pour dissiper l'horrible accusation dont on le poursuit. Cet homme, je l'estime, je l'aime depuis longtemps, et l'occasion s'offrant à moi de le défendre, de le justifier, de lui rendre avec l'estime de tous la paix, la bonne paix dont il est privé, je laisserais échapper cette occasion... ah! certes non, par exemple! Quoi! je ne travaillerais pas à faire le jour sur ce triste mystère quand ces prétendus voyants m'ont provoqué personnellement; oh si! J'ai eu en face des ennemis plus redoutables que ceux-là, et dont j'ai eu raison. Je viendrai certainement à bout de ceux-là comme des autres. Tu verras, Jacques, tu verras!

Le capitaine, qui s'était singulièrement animé, s'arrêta en frappant du pied.

— Las! mon capitaine! fit Jacques avec un triste hochement de tête, c'est une rude besogne que vous voulez vous donner là; et si vous vouliez m'en croire... Si j'allais vous porter malheur! Du moment où ma conscience est blanche, est-ce que ça ne suffit pas?

— Non, ça ne suffit pas, s'écria le capitaine; au surplus c'est mon affaire... Puisque je dois rester ici, ne faut-il pas que j'y aie une occupation? Eh bien, j'aurai celle-là!... Quant à toi, tu n'as à t'inquiéter que d'une chose... c'est de nous héberger, puisque tu as bien voulu t'y engager, provisoirement, cela va sans dire, en attendant que nous ayons trouvé, je ne dis pas à louer ou acheter une maison; car ces endiablés seraient dans le cas de bouder contre leur intérêt dans l'un comme dans l'autre cas, ou plutôt, je n'irai pas leur offrir le plaisir d'un nouveau soufflet à me donner... Non, mais j'ai mon plan... un plan d'endiablé aussi. Bref, nous sommes ici, nous y restons; le pays me convient, nous en prenons possession, et nous verrons bien plus tard. Ah! ils m'ont bravé! ah! ils croient que je vais reculer!

— Mais, mon capitaine... voulut encore objecter Jacques.

— Quoi! que vas-tu m'opposer? Serais-tu, par exemple, de l'avis de ces ignares de Bédouins que nous avons combattus ensemble, diras-tu comme eux : « C'est écrit, ce qui est devait être; ce qui doit être sera? » Non, ces maximes-là ne sont pas les nôtres, à nous gens d'énergie et de cœur : ce qui est peut ne plus être, ce qui est écrit a chance d'être effacé. Aide-toi, le ciel t'aidera, dit notre loi, et cette loi est la bonne, la vraie... Allons, poursuivit le capitaine en prenant dans ses bras la petite Siméone qu'il posa à terre, allons, petite, à bas, et va, avec Julien, rejoindre les enfants là dedans...

Les enfants entrèrent.

Puis déboucLant la malle, qu'il passa au bûcheron :

— Toi, Jacques, porte ça dans la maison.

Jacques, chargé du petit coffre, disparut.

— Et maintenant, toi, Jeannet, viens avec moi installer Blondine au râtelier.

Et le capitaine suivit l'ânesse, que Jeannet emmenait par la bride.

Quand ils furent arrivés devant l'étable, où la petite bête entra d'elle-même :

— Ah! monsieur le capitaine, s'écria Jeannet, quel

bon homme, quel brave homme vous êtes tout de même !

— Tu trouves, petit, allons tant mieux!

— Oh ! oui ! et c'est bien la sainte Providence qui vous envoie pour venir en aide à mon pauvre père. Oui, vous lui remonterez le cœur; oui, vous le défendrez; oui, vous ferez que les gens ne le rebuteront pas! Ah! c'est que, voyez-vous, vous ne savez pas comme ça le mine, comme ça le rend, tout ça. Tantôt, quand vous êtes arrivé, vous l'avez vu riant, parlant, c'était de vous avoir retrouvé qui le faisait ainsi, il s'oubliait de plaisir; mais d'ordinaire il est toujours tout triste, tout sombre. Il reste des fois un jour entier sans dire une parole... Combien de fois déjà n'a-t-il pas voulu quitter le pays... Et moi je lui dis :

« — Si vous vous en allez, on dira qu'on avait raison, que vous avez honte et peur.

« — Mais n'importe, c'est trop dur, fait-il, ça me tuera, et vous serez tout seuls, vous autres. »

Moi, voyez-vous, j'ai l'assurance qu'un jour à venir on verra, on saura sûrement qu'il n'a rien fait de mal, et qu'on viendra lui demander pardon de toutes ces misères.

— Certainement ! fit le capitaine.

— Aussi je lui dis : « Si nous partions, nous ne pourrions plus aller là-bas au cimetière faire nos prières devant la croix de la défunte. Ça le fait pleurer, et il dit : « C'est vrai ! il ne faut pas partir. » Mais bientôt encore, je vois qu'il y repense... Ah! ça me chagrine bien !... Mais vous allez rester pour l'empêcher d'avoir de ces vilaines idées. Et vous ferez comme vous avez dit, vous le défendrez de toutes ces méchantes gens, vous montrerez que ce n'est pas lui qui a fait ce qu'on croit.

Devant le chalet. Dessin de F. Lix.

— Je l'espère bien.

— Vous saurez trouver celui qui a tout causé.

— Je ne dirais pas non. Et quand j'aurai fait tout ça, voyons, petit, qu'est-ce que tu me donneras?

— Moi, monsieur le capitaine... Eh bien, mais, je ne sais pas, je n'ai rien, mais tout ce que je pourrai...

— Rien ! il dit qu'il n'a rien !... Ah! que si tous les hommes avaient la richesse que tu as !

Et, sans plus de façon, le capitaine attira contre lui le jeune garçon, sur les fraîches joues duquel il fit retentir deux gros baisers... Puis il passa un doigt sur ses yeux en disant : « Çà, voyons, voyons, occupons-nous de Blondine. »

Et il s'occupa de Blondine. . . . . .

. . . . . .

### VIII. — DEVANT LE CHALET.

Quinze mois ont passé. Nous sommes au commencement de septembre, dans l'après-midi d'un dimanche. Le temps est beau. Les deux familles, moins le fils du capitaine, sont réunies sur une espèce de terrasse qu'ombragent deux grands hêtres, devant une espèce de chalet-chaumière qui, depuis le milieu de l'été précédent, s'élève, un peu en contre-haut de la scierie, dans un petit enclos de planches taillées en dents de loup.

Cette demeure, dont huit fort troncs de sapin équarris et fichés dans le rocher soutiennent l'ensemble, a été improvisée en trois semaines sur les plans combinés du capitaine et de Jeannet, par une demi-douzaine d'ouvriers qu'on est allé recruter à la ville prochaine, et à qui la scierie a fourni la majeure partie des matériaux. A vrai dire, le toit, à quatre pans, est de chaume. Les parois sont faites d'une double rangée de planches, clouées en recouvrement au dehors, et, au dedans, ajustées sur l'épaisseur des chevrons. Du chaume encore emplit l'interstice. Il y a une porte, trois fenêtres et une lucarne ; autant d'ouvertures que de chambrettes. Deux tuyaux de tôle, garnis d'un peu de maçonnerie au niveau de la couverture, percent le toit.

Il y a là dedans des couchettes de fer, des meubles de bois blanc, des chaises de paille, de la vaisselle de grosse terre. Le capitaine n'a fait venir de Paris que du linge, des vêtements et des livres. Installation aussi pittoresque qu'élémentaire, en conformité d'ailleurs avec les prescriptions du docteur, à qui, au surplus, l'événement a donné pleinement raison ; car, voyez : la fillette pâle et frêle a fait résolûment place à la plus franche, à la plus florissante créature. La voilà maintenant toute vigoureuse dans sa grâce native. On comprend le sang vif et chaud circulant dans cette peau que le hâle de la montagne a légèrement brunie. Dans la poitrine élargie, les poumons jouent à l'aise ; le buste est ferme et droit ; le col, grêle et décharné autrefois, aujourd'hui nerveux et plein, ne fléchit plus sous le poids de la tête, qui se dresse tout éveillée.

C'en est fait « le *dessus* est pris, bien pris, » comme l'a répété souvent le capitaine, rappelant les expressions du docteur, et toute alarme est bannie de son cœur au sujet de cette enfant qui, encore au commencement de l'année précédente, lui causait de graves inquiétudes.

Devant le châlet, contre l'un des hêtres, une planche est dressée obliquement ; tout en haut, Siméone, montant sur un grand escabeau, pose de petits morceaux de pain qu'elle montre à la chèvre Fauchette, — à qui, de concert avec Berthe et Michel, elle veut enseigner ce nouvel exercice.

Alléchée par la friande bouchée, la brave bête s'essaye à la difficile ascension. Ses sabots fendus se cramponnent en bruissant sur le bois glissant ; elle fait un pas, deux ; mais le pied lui manque, son poids l'entraîne, elle retombe, et bêle vers les enfants, qui rient aux éclats.

De l'autre côté, debout devant l'une des fenêtres, sur l'appui de laquelle il s'accoude d'un bras, Jeannet paraît tout absorbé dans la lecture d'un livre qu'il tient ouvert. De temps en temps, un doigt, qu'il passe et agite derrière son oreille, trahit une certaine contention d'esprit.

Les deux hommes sont assis ensemble sur un banc de rocaille, installé dans l'angle opposé de la clôture, sous une sorte de berceau garni de bryone et de clématite. Ils sont là silencieux. Le capitaine, les bras croisés, appuyé contre le mur de planches ; le bûcheron, les deux coudes sur les genoux et le menton sur ses poings rapprochés. Tous deux regardent tantôt vers le groupe animé des enfants qui jouent avec la chèvre, tantôt vers le jeune garçon qui lit ; mais encore que cette vue ne semble devoir leur apporter que de riantes ou heureuses idées, l'un et l'autre sont évidemment livrés à de pénibles préoccupations.

A un certain moment, toutefois, c'est sur Jacques que revient le regard du capitaine ; et tout en le considérant, il se prend à secouer lentement la tête de côté, comme pour accentuer involontairement une triste réflexion. Jacques aperçoit ce mouvement.

— Qu'avez-vous donc, mon capitaine ? demanda-t-il avec une sorte d'indifférence.

— Ce que j'ai, mon brave ami ? Eh ! tu dois bien t'en douter. J'ai que, pour la millième fois depuis que je suis fixé ici, et après tous les vaillants projets que j'avais formés à ton intention, et qui n'ont abouti à rien, je me demande, je cherche ce qu'il serait possible de faire, de tenter pour ôter de ton existence si digne, si méritoire, ce cauchemar qu'y font peser l'injustice, la prévention, la méchanceté... Je voudrais savoir... je voudrais deviner...

— Ah ! mon capitaine, fait Jacques en branlant piteusement la tête à son tour ; si vous voulez m'en croire, ce n'est plus la peine de vous confondre en cette besogne-là. Vous n'avez que trop fait, que trop essayé ; il ne vous en est revenu qu'affronts, que dépits, que désagréments. Je vous disais bien d'abord qu'il n'y avait rien à faire, qu'il fallait laisser agir le bon Dieu, en qui j'ai encore confiance, bien qu'il m'ait rudement éprouvé, oh oui !

— Tu as raison, ami, dit le capitaine en serrant vivement la main du bûcheron ; oui, cent fois raison, et j'ai tort, car j'aggrave ta peine en déplorant de ne pouvoir l'amoindrir. Quittons ces propos.

— Oui, quittons-les, mon capitaine, reprend Jacques qui a paru faire un violent effort de résolution intérieure, et pour vous prouver que j'ai en profonde reconnaissance tout ce que vous avez essayé de faire pour moi, laissez-moi vous parler à cœur ouvert d'une chose... Eh bien ! oui, tenez, de la chose qui m'affligeait juste au moment où vous avez pu croire que j'étais affligé pour moi-même.

— Que veux-tu dire ? fait le capitaine qu'étonne l'animation étrange qu'il remarque dans l'accent et dans le regard du bûcheron.

— Eh bien ! tenez, oui, là, tout d'une pièce, personne ne nous entend, nous sommes entre nous ; voyons, mon capitaine, poursuivit Jacques en étouffant le son de sa voix ; voyons, quand tous ces braves enfants sont là ensemble comme une belle nitée dont il fait bon considérer la joie, la tranquillité, est-ce qu'il ne vous paraît pas étonnant de... ?

Jacques hésita.

— De n'y pas voir aussi Julien, acheva le capitaine ; que veux-tu, il aime à courir les champs, lui ; le besoin de mouvement est de son âge, et...

— Êtes-vous bien sûr, mon capitaine, que le besoin de mouvement soit la seule cause...

— Mais... fit le capitaine quelque peu ébahi.

— Oh ! au nom du bon Dieu, mon capitaine, insista Jacques ; encore une fois, croyez bien que ce que j'en fais, ce que j'en dis n'est que pour être reconnaissant envers vous, qui m'avez tant prouvé de vraie amitié.

— Parle, mon ami, parle.

— A la bonne heure, s'écria Jacques, et je parlerai en pleine bonne franchise, car, entre nous... Il y a longtemps que ça me pèse, il y a longtemps que j'aurais dû avoir le courage de faire ce que je fais maintenant, mais la crainte de vous peiner... — Eh bien ! oui, là,

mon capitaine, cet enfant, voyez-vous, en voulant l'aimer... trop, vous lui rendez, m'est avis, un mauvais service, et à vous pareillement.

— Je suis faible, je le sais, avoua tranquillement le capitaine, très-faible ; mon projet était de le faire travailler, de pousser son instruction jusqu'au degré où des maîtres spéciaux auraient pu le préparer à quelque carrière... et je reconnais que depuis notre séjour ici, avec les meilleures intentions du monde, je l'ai laissé à peu près libre de tout son temps, à tel point, que ton Jeannet, qui ne savait ni *a* ni *b* quand nous sommes arrivés, et qui n'a eu que Siméone pour institutrice, est plus avancé que lui, sans avoir fait tort à son travail journalier. Ah ! si on le poussait ce garçonlà, il irait loin certainement ! Quant à Julien, que veux-tu ? je ne peux pas prendre sur moi de le contraindre ; il suffit qu'il se plaigne, qu'il paraisse triste... il me désarme, il m'échappe, et il n'apprend rien...

— Ah ! vous croyez qu'il n'apprend rien ! repartit vivement Jacques — et moi je vous dis qu'il apprend trop ! Mon Dieu, qu'il n'ait rien pris de cette instruction que vous vouliez lui donner vous-même, pour en faire plus tard un officier comme vous, un commis, un je ne sais quoi... là n'est pas l'affaire ; un peu plus tôt, un peu plus tard, le besoin venant, ça se rattrape, et d'ailleurs il y a bien des gens qui gagnent leur vie, qui n'en savent pas si long... Mais ce qui fait le mal... c'est que, par ainsi, l'enfant ne se met pas au pli du travail, et moi je dis que, pauvre, il faut travailler pour se suffire, ou gagner la richesse, et riche, pour la conserver.

— Et tu es dans la vérité, approuva le capitaine.

— C'est pourquoi, l'enfant ne s'accoutumant pas au travail, il ne peut qu'aller au mal...

— Au mal ! répéta le père de Julien.

— Oui, au mal : je dis les mots tels quels ; entendez-moi bien, au mal... Vous ne le retenez pas à la maison, tant pis ! Et d'abord, vous lui donnez trop d'argent à cet enfant-là.

— Oh ! quelques pièces de temps en temps, pour ses menus plaisirs.

— Menus plaisirs ! Et vous dit-il jamais ce qu'il en fait de son argent ? D'ailleurs, pensez-y, a-t-il besoin d'argent pour vivre bien dans la montagne à son âge ? Qu'est-ce qu'il lui manque chez vous ? N'est-il pas bien vêtu, bien nourri ? Ne lui fait-on pas des plats exprès ? Ne lui avez-vous pas donné un petit fusil pour chasser, des lignes pour pêcher ?... N'avez-vous pas été sur le point de lui acheter un cheval ?... Vous ne savez rien lui refuser... Ah ! vous ne pourrez pas dire non. Mais savez-vous où il va en sortant d'ici ? Et Dieu sait s'il en sort souvent ! rejoindre tous les méchants garnements du canton, qui lui savent de l'argent et qui en usent. Savez-vous où l'argent passe ? Au cabaret, à boire, à fumer, car il fume et il boit plus que vous... ou tout au moins il fait boire les autres. On lui gagne son argent aux cartes, au billard ; on lui en emprunte... Le plus souvent toute la bande va se cacher dans les bois ou dans les rochers, et alors vous vous doutez des choses qu'on apprend ; de la façon dont on emploie le temps... Ah ! voilà qui vous ébahit, et vous vous demandez comment je suis au courant de tout ça, moi, qui ne vais nulle part ; moi, qui ne parle à personne !... Eh bien ! mon Dieu ! c'est... n'allez pas le redire au petit, car déjà, à ce que je crois, il ne l'aime guère, et il lui en voudrait trop, c'est mon Jeannet, à qui tout ça saigne le cœur depuis longtemps et qui a tout fait pour tâcher de l'arrêter, de le ramener... Il l'a suivi ; il a donné la chasse aux vauriens, rien n'a fait... Et d'ailleurs, figurez-vous bien que personne, dans les gens d'ici, ne s'aviserait de mettre empêchement à ce détournement d'un brave enfant ; suffit que vous ayez pris mon parti pour que tout le monde vous déteste, et ce serait profit pour leur méchanceté en voyant votre fils se perdre... Voilà ce que vous avez gagné à être avec moi contre tous, mon capitaine ; je vous disais bien que je portais malheur, qu'il fallait me laisser... Tous ici pousseraient plutôt à la roue pour que le petit vous fît honte un jour... Mais Jeannet et moi, nous ne sommes pas de ceux-là ; nous savons ce que nous vous devons. Je lui ai parlé, moi aussi, à ce cher enfant... et voici comment j'y ai été amené. L'autre jour, il y a de cela quelques semaines, j'étais allé à la prise d'eau du bief pour voir si les herbes ne l'embarrassaient pas trop ; je l'ai trouvé là-haut, dans les rochers, au milieu de cinq ou six pires vauriens et vagabonds du pays ; ils avaient du vin, de l'eau-de-vie, des pipes ; ils jouaient aux dés... Ma foi, j'ai tombé sur les mauvais gars, j'ai renversé les boissons, cassé les pipes, et quand je me suis trouvé seul avec... lui, j'ai voulu lui remontrer qu'il avait peut-être tort d'aller avec cette racaille... Il m'a demandé pourquoi je maltraitais ses amis... — Oui, il m'a dit ça, affirma Jacques en voyant que le capitaine faisait un mouvement, et si je vous le répète, c'est pour vous montrer qu'il est temps de l'enrayer en ce chemin... Ses amis ! je ne les connaissais pas encore tous, paraît-il, vu qu'hier, à ce que Jeannet m'a assuré, il était causant au bord du bois ; devinez avec qui ?... Avec Ambroise, le fils de cette malheureuse Denise, et causant de telle façon qu'on voyait bien que ce n'était pas leur première rencontre. Quand Jeannet m'a raconté ça, j'ai dit : « C'est le coup de grâce... Il faut que le capitaine soit averti ; » et tantôt, si je semblais pensif, c'est que je cherchais comment je pourrais amener la chose...

— Comment donc, mais certainement, dit le capitaine avec un air d'étrange distraction qui put se trouver justifiée par ce fait, qu'à ce moment-là, Jeannet, quittant sa place, était venu vers les deux hommes, et montrant son livre ouvert :

— Capitaine, fit-il, voilà une chose que je ne comprends pas bien ; voulez-vous que je vous la lise pour que vous me l'expliquiez ?

— Eh ! laisse donc, petit, objecta Jacques, qui n'observait pas avec une parfaite quiétude d'esprit le maintien du capitaine ; tu viens toujours demander... tu ennuies, tu gênes..

— Mais, père, vous savez bien que le capitaine m'a dit que je lui ferais plaisir chaque fois que je le questionnerais.

— Sans doute, je l'ai dit, affirma tranquillement le capitaine ; cet enfant veut s'instruire, il a raison... Allons, petit, lis-moi la chose, j'écoute ; l'explication viendra ensuite, si je suis à même de te la donner ; lis.

Et Jeannet, ayant commencé de lire, le capitaine, qui semblait très-calme, sembla l'écouter fort attentivement. Quand la lecture fut achevée, ce fut avec le même calme que le capitaine lui donna l'explication qu'appelait le passage du livre.

Jacques, lui, s'étant levé d'un air machinal, avait machinalement dirigé ses pas vers la sortie.

EUGÈNE MULLER.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# LA PEINTURE ET LES PEINTRES FRANÇAIS.

## COROT.

*Les Plaisirs du soir*, tableau de Corot, dessin de Duvivier.

Après Millet, Corot ; les morts vont vite, et l'art français vient de perdre deux maîtres.

Jean-Baptiste-Camille Corot naquit à Paris, le 29 juillet 1796 ; sa famille était dans le commerce ; il ne connut jamais les jours de misère et d'épreuves que tant d'autres ont traversés. Ses parents lui laissèrent même une certaine fortune qui le mettait à même d'attendre et de conjurer le sort. Il fit ses études au collége de Rouen, et son correspondant, dont le fils devint son beau-frère, l'emmenait les jours de sortie faire de longues promenades dans les vertes campagnes qui enceignent la capitale de la Normandie. Est-ce à ces distractions de son enfance qu'il dut l'amour et le culte qu'il portait à la nature champêtre ? il le disait, expliquant ainsi l'irrésistible vocation qui s'est emparée de lui.

Sa famille, cependant, ne le destinait point à la carrière des arts ; après un court séjour au lycée, il fut placé chez M. Delalain, marchand de draps de la rue Saint-Honoré. Il y resta de longues années, et les grands événements politiques dont il fut témoin semblent avoir passé sur sa tête sans y laisser une trace bien profonde. Mais, décidément, il ne montrait aucun goût pour le commerce, et ne trouvait aucun charme à l'aunage de la laine tissée. En 1822, il quitta le magasin et entra chez un jeune peintre, son cadet d'âge, et pourtant déjà célèbre, chez Michallon (Achille-Etna), qui mourut cette même année. Corot fut reçu alors dans l'atelier de Victor Bertin, le maître de Michallon.

S'il ne l'eût pas été avant lui, Bertin aurait inventé le paysage de convention qui a régné avec tant de succès sous l'Empire et les premiers jours de la Restauration. Les chênes ressemblaient à des grenadiers, et les saules pleureurs à des vestales désolées. De cet enseignement, Corot n'a gardé que son amour pour les nymphes et les divinités champêtres que l'on retrouve flottant vaporeuses dans un grand nombre de ses tableaux.

En 1826, Corot partit pour Rome, et, à l'Exposition de l'année suivante, parurent deux tableaux de lui, la *Campagne de Rome* et la *Vue prise de Narni*. Il n'eut point à se plaindre de l'accueil qu'ils reçurent ; ils furent remarqués, bonheur qui arrive rarement aux débutants. Ses envois postérieurs prouvent qu'il visita Naples, Florence, Venise, Gênes, les lacs de la haute Italie, et déjà, dans ses toiles, on peut entrevoir la nature de son talent, sa manière de regarder le paysage avec des yeux mi-clos ; mais ce ne fut que plus tard

qu'il trouva ces tons harmonieux si doux qui donnent tant de charme à sa peinture; ce n'est que plus tard que, de parti pris, négligeant, estompant ses contours, il ne chercha que l'effet général, que la sensation de l'ensemble. Il ne semblait voir la nature qu'à travers une gaze, et cette gaze, l'artiste l'appelait sa « mélancolie naturelle »; il laissait à Millet sa ferme beauté; à Diaz, ses éclatantes lumières, et il maniait les gris, qu'il savait rendre légers, avec un bonheur extrême.

Un jour, à Barbizon, raconte M. G. Duval, je l'ai vu plaidant sa cause contre un élève de Diaz.

— Vous ne sentez donc pas, disait-il avec une chaleur vibrante, que je suis le poëte du matin, et que vous travaillez avec *le soleil couchant en personne*. Eh bien, avez-vous jamais vu la campagne à quatre heures, autrement qu'ébauchée? Est-ce que les arbres ont des contours; les maisons, des toits; les horizons, des lignes? Est-ce que tout cela ne se noie pas dans un bain de fraîche rosée, et ne se délaye pas, pour ainsi dire, dans une vapeur grise jusqu'à ce que le soleil vienne dissiper tout cela et arrêter nettement des profils?

Ces gris dont il parlait, et qu'après lui ses émules ont si vainement cherchés, Théophile Gautier les ap-

*Corot.* Dessin de Bocourt.

pelait « une pâte de matinée ». Mais ce ne fut que lentement qu'il parvint à manier cette pâte, qu'il lui fit rendre tout ce qu'il lui demandait. C'était d'ailleurs un travailleur infatigable. De 1827 à 1874, nous avons relevé le nombre des tableaux que Corot a envoyés aux Expositions, ils s'élèvent au nombre de cent onze; et ce n'est que la moindre partie des toiles qu'il a peintes. Il avait une très-singulière manière de travailler; dans son atelier étaient toujours plusieurs sujets commencés, il les menait de front, donnant un coup de pinceau à celui-ci, restant deux heures sur un second, plus ou moins longtemps sur le troisième et, « sa pipette » à la bouche, recommençant toute la journée cet incessant manége. Corot a trop produit, c'est incontestable; dans ses œuvres la postérité fera un choix, gardera de lui des paysages et quelques figures d'une beauté et d'une couleur achevées, et toujours, ainsi qu'aujourd'hui, les amateurs s'arracheront ses esquisses.

Il est faux, d'ailleurs, qu'il ait eu tant de peine à percer; faisant de la peinture personnelle, il était naturel qu'il ne fût pas compris de la masse routinière du public; mais que l'on compare sa carrière à celle de Rousseau, qui vit tant de fois les Expositions se fermer devant lui, et qui n'entrevit que mourant se lever l'heure de la justice! En 1833, Corot recevait une médaille, peu après, une seconde; en 1846, il était

décoré de la croix de la Légion d'honneur, nommé officier de l'ordre en 1867 et, sans avoir la valeur vénale qu'ils ont acquise depuis, ses tableaux trouvaient des acquéreurs, entraient dans les galeries des amateurs, et étaient particulièrement recherchés par les princes de la famille d'Orléans. A plusieurs reprises, Corot fut proposé pour la grande médaille d'honneur; en 1863, M. Cabanel ne l'emporta sur lui qu'après vingt-six tours de scrutin; M. Gérome, en 1874, eut le même honneur. Les admirateurs de Corot, ses confrères, en furent vivement blessés, et, le 29 décembre 1874, ils offraient, en leur nom et au nom de l'art, une médaille au grand artiste.

Corot était la bonté même; il a rempli sa vie de généreuses actions : pendant le siége de Paris, il court donner dix mille francs; il apprend que son ami Millet meurt sans laisser de fortune, aussitôt il constitue à sa veuve une rente de mille francs; on citerait de lui mille traits semblables accomplis avec la simplicité d'un cœur d'or. Que l'on nous permette d'en raconter un ou deux; on médit si souvent des artistes, qu'il y a justice aussi de montrer leurs nobles actions.

Nous sommes dans l'atelier de Corot, rue du Faubourg-Poissonnière; entre un rapin, qui tourne et retourne son chapeau. Le peintre, toujours pipette aux lèvres, tout en travaillant, le regarde du coin de l'œil.

— Ah, te voilà! Bonjour!

— Bonjour, maître; j'ai recours à vous dans un grand embarras : j'ai une dette assez forte, pour le moment mes parents ne peuvent me venir en aide, et je venais...

— Je comprends...

— Je vous assure que je vous rendrai...

— Mais je n'ai pas d'argent...

— Les huissiers sont à mes trousses.

— Tu ne me rendras pas ce que je te donnerai.

— Je vous jure...

— Ne jure pas, fit Corot continuant à peindre; tu... ne... me... le... ren... dras. pas... Tiens, prends ce tableau, voilà mon dernier coup de pinceau, va le vendre; allons, sauve-toi; tu vois bien que tu ne me le rendras pas... C'est bien, c'est bien, tu me remercieras une autre fois; va-t'en vite...

Et comme le rapin, ému jusqu'aux larmes, ouvrait la porte, le maître lui cria :

— Ne va pas te laisser voler, au moins! c'est du bon Corot, ça!...

Un autre jour, un artiste qu'il connaissait peu se présente, et, après avoir raconté à M. Corot un malheur qui le frappe, il termine en disant :

— Si ce soir je n'ai pas cinq cents francs, demain je me ferai sauter la cervelle.

A cette demande, par miracle! Corot opposa un *non possumus*; le demandeur sortit en laissant sa carte.

Le peintre se remit à travailler, et un ami qui était venu le voir remarqua que le pinceau n'allait point aussi vite que de coutume; il en fit l'observation. Alors Corot lui raconta la visite qu'il venait de subir.

— Eh bien, puisque vous n'avez pas d'argent!...

— Voilà le diable, et le vilain de ma part, c'est que je les ai, ces cinq cents francs!

Aussitôt il se lève, appelle Adèle, sa vieille bonne; sur son ordre, elle va chercher un commissionnaire, les cinq cents francs partent, et Corot, qui s'est remis à peindre, après quelques coups de pinceau, dit à son ami :

— Voyez-vous à présent comme cela va bien! cela va tout seul!

Brave homme, noble cœur! Il était d'une grande simplicité et de goûts très-modestes; volontiers causeur, et charmant causeur, plein de mots naturels, vifs, chaleureux; l'âge n'avait pas plus refroidi son intelligence que sa bonté. Il adorait la musique, et était l'habitué fidèle des concerts populaires.

Non plus que Th. Rousseau, que Paul Huet, que Millet, Corot n'eut les honneurs académiques; fut-il cependant un artiste qui les mérita mieux par le travail, le succès et l'honorabilité de sa vie? Mais il était sans brigues ni intrigues...

Trois tableaux qu'il venait de terminer ont figuré au dernier Salon; ce sont *les Plaisirs du soir*, *les Bûcherons* et *Biblis*; et deux grandes toiles, dont il n'avait jamais consenti à se défaire, *Agar au désert* et *Dante*, ont été léguées par le maître au musée du Louvre.

Corot est mort le 22 février; ses funérailles ont eu un noble caractère de douleur et de tristesse; Corot était si aimé!

D'autres honneurs encore devaient lui être accordés : ses amis, les admirateurs de son talent, résolurent de réunir et de présenter, dans une exposition publique, tout ce qu'ils pourraient trouver des œuvres du maître; et, dans la salle du palais des Beaux-Arts, où nous avions étudié les peintures de Paul Baudry, nous avons vu cent quatre-vingt-dix-sept toiles de l'éminent paysagiste; et ce nombre considérable déjà s'accroîtra certainement encore. Mais, telle qu'elle est, cette collection, qui renferme les tableaux dont MM. Daubigny, Burty, Rodrigues, Brun, Albert Wolf, Faure, Hecht, Breysse, Alexandre Dumas, Gambey, Robaut, Surville, Stevens, Dieulafoy, Hoschedé, et bien d'autres, sont les heureux possesseurs, permet de suivre les diverses manières du grand artiste. Nous nous y sommes appliqué. L'ensemble de l'exposition est excellent; mais, dans le nombre des tableaux présentés au public, il en est quelques-uns que les amis de Corot auraient bien fait d'écarter, notamment deux ou trois sujets de sainteté; sujets dont il ne possédait pas le sentiment. Nous aurions voulu que l'on mît aussi de côté quelques paysages où le pinceau du maître semble vouloir emprunter à Decamps quelques-unes de ses couleurs.

Mais, ces réserves faites, il y a au palais des Beaux-Arts une collection de vrais bijoux, travaillés avec une grâce et une légèreté incomparables. C'est fini, doux, et d'une justesse de touche que l'on ne se lasse pas d'admirer; les ciels, les lignes d'horizon, les effets tranquilles d'une lumière assourdie, les ondulations des lointains, la légèreté des feuillages, ravissent.

Parmi ces vraies perles, nous avons particulièrement remarqué (n° 17) *le Matin*, appartenant à M. A. Wolf; (n° 38) *les Étangs de Ville-d'Avray*, au musée de Rouen; *la Dune*, à M. Leroy (88); *la Maison blanche*, à M. Stevens; (n° 98) *le Marais de Sère*, à Mme Robaux; (126) *Campagne de Rome*, à M. Stevens; (156) *Vache au bord d'une rivière*, à M. Gariel; (183) *la Chaumière*, à M. Hoschedé, et (97) *le Port de la Rochelle*, à M. Robaut, petite toile prodigieuse par la finesse des tons, la justesse des plans et la transparence de l'air.

Nous n'avons jamais porté envie au bonheur des riches, mais, en nous éloignant d'une exposition comme celle-ci, nous ne pouvons nous défendre de répéter tout bas : « Ils sont bien heureux! »

DE FLEURY.

# HISTOIRE NATURELLE EN ACTION.

## VOYAGES ET AVENTURES D'UNE FOURMI ROUGE [1].

### XVIII. — LE NAUFRAGE.

Depuis quelque temps le ciel se couvrait de gros nuages noirs, le jour semblait obscurci, affaibli, gris; mes compagnes exultaient; ce bon jour doux et voilé ne les aveuglait pas, comme la splendeur équatoriale des journées ordinaires : le soleil les avait quittées, c'est tout ce qu'elles demandaient. Aussi, une activité fébrile régnait dans la fourmilière.

Tout à coup la pluie se mit à tomber épaisse, serrée, continue. On aurait dit une nappe d'eau enveloppant la campagne. Jamais je n'avais rien vu de semblable !

Au bout de deux jours, les chemins parmi les feuilles sèches et les herbes étaient impraticables pour nous; plus moyen de sortir. Et la pluie tombait toujours !...

Un matin, nous étions réunis en foule sur la grande place de la ville souterraine, lorsqu'un soldat éclaireur, comme on en envoyait constamment à la maraude, entre au galop et s'écrie :

— Sauve qui peut !

— Quoi ? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il ?...

— L'eau arrive !... Nous allons être inondés !...

Nous sortîmes ; mais déjà l'ordre, un instant troublé, était rétabli parmi les ouvriers par les soldats. La colonie se formait en une colonne profonde : chacun arrivait et gagnait son rang, sans confusion, avec une prestesse et une intelligence incroyables.

La fourmilière-ville avait été bâtie avec une très-grande habileté sur une petite éminence, suffisante pour parer aux dangers d'une inondation. Sans plus perdre de temps, mon amie et moi, nous gagnâmes le bord de l'eau qui coulait rapidement devant nous; nous suivîmes cette rivière improvisée, et il nous fut bientôt aisé de reconnaître qu'elle formait deux bras entourant absolument notre colline comme une île et se rejoignant au-dessous d'elle.

Toute retraite nous était fermée !

Nous avions mis quatre heures pour faire le périple de notre îlot et nous revenions à notre point de départ, lorsqu'un flot de fourmis sortit de terre à la hâte, criant :

— L'eau monte !... Elle filtre à présent dans les magasins du bas !

— Quel malheur ! nos provisions !...

— La famine pour l'hiver...

— Courage ! enfants, cria mon amie ; une chasseresse de cœur ne se décourage jamais !... Reprenez confiance, nous allons vous faire un pont !

— Un pont ? lui dis-je en l'interrompant, et avec quoi ?

— Avec nous donc ! Venez avec moi.

Je la suivis.

Un bon nombre de soldats étaient réunis et discutaient comme pour élucider une question délicate. Tout à coup le calme se fit, et une voix commanda tout haut :

— Rendez-vous à la liane du caoutchouc ! c'est le meilleur endroit !

Toute la troupe marcha vers le point de l'îlot que l'on désignait de cette manière. La même voix commanda encore :

— Ouvriers ! soyez parés à passer le pont que nous allons établir sans retard. A la manœuvre !!!...

Je suivis mon amie, et bientôt nous fûmes arrivés au pied d'un caoutchouc après lequel s'enroulait une liane dont les nombreuses branches retombaient comme celles d'un saule pleureur et, par le fait, traversaient presque entièrement le courant d'eau qui s'était formé et nous entourait. L'endroit me semblait singulièrement choisi : c'était en amont; et l'eau, en s'y distribuant à droite et à gauche, s'y refoulait et prenait une rapidité terrible.

Mon amie et moi nous escaladons la liane, suivis de près par toute la bande de soldats et par le peuple en longue colonne serrée, mais marchant d'un pas tranquille et sans se presser. C'était admirable d'ordre et de discipline intelligente ! Bientôt notre conducteur trouva la branche qu'il cherchait : c'était la plus longue; et nous redescendîmes lentement par la liane qui en pendait. Une fois au bas, nous nous trouvions à deux mètres environ de l'eau... Comment sauter ?...

Un soldat vint à côté de moi et, se cramponnant fortement, non à la dernière feuille, mais à l'extrémité de la branche sur le bois déjà solide, il laissa pendre ses longues jambes étendues de toute leur longueur. Un second passa sur son corps avec précaution, s'accrocha à ses jambes et laissa pendre les siennes ; puis un autre, puis dix se suspendirent ainsi les uns aux autres. J'étais dans l'admiration !....

La chaîne s'allongeait toujours ; le point d'attache avait été renforcé de quatre autres soldats énormes : bientôt elle toucha l'eau... cela ne suffisait pas encore. Le vent soulevait, de temps en temps, la liane et la poussait vers la rive opposée avec la grappe de chasseresses qui la prolongeait.

Un des plus robustes soldats avait pris la dernière place, la plus exposée, la plus dangereuse... Solidement cramponné par les jambes de derrière à la dernière place, il tendait ses pattes de devant et ses énormes mandibules en avant, s'efforçant, à chaque oscillation que le vent lui imprimait, de happer quelque objet au passage... Vingt fois il manqua son coup ; mais enfin, il saisit une longue herbe ..

En un clin d'œil, dix fourmis de la bande étaient accrochées à l'herbe, la chaîne était solidement fermée, le pont était fait... Le peuple des travailleurs commença à passer, s'écoulant sur l'autre rive et s'y déroulant comme un long ruban.

Tandis que cette manœuvre s'exécutait à côté de moi, j'étais redescendu sur la terre ferme et m'occupais à considérer une seconde escouade de soldats qui avait choisi l'autre extrémité de l'île, en aval, pour établir sa passerelle. Ici c'était le contraire de l'amont. Autant l'eau arrivait rapide et furieuse en haut, autant elle était calme et profonde en bas. On eût dit un petit lac.

Comment passer ? L'arbre le plus rapproché du bord

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

et dont les branches s'étendaient le plus loin était bien mince, un simple rejet qui se penchait, comme en renferment tous les bois du monde. Telle était la station qu'avait choisie l'autre escouade de soldats. La chaîne était déjà faite. J'observai à nouveau comment allaient s'y prendre mes compagnes.

Près de la surface de l'eau, la dernière attachée étendit ses grandes pattes en les écartant : elle était pendue par ses mandibules. Une seconde se plaça à côté d'elle, puis deux en avant, puis trois, puis quatre et toujours quatre, soutenues toutes sur l'eau par leur suspension à la branche et leurs grandes pattes qui ne se mouillent point. Alors le flot des ouvriers passa, mais un à un, peu à peu, de manière à ne pas faire enfoncer les soldats dévoués qui composaient le radeau. J'y passai moi-même et j'avoue que j'eus un peu peur sur ce pont singulièrement branlant ; mais, en se cramponnant bien, il présentait toute la sécurité nécessaire.

En quelques heures, tout le peuple passa et s'étendit en longue colonne brune au travers du bois. Avant de quitter la rive opposée à notre fourmilière, je jetai un coup d'œil en arrière : l'eau gagnait, gagnait... Les travaux les plus profonds étaient sous l'eau ; quelques fourmis même avaient été surprises et noyées... Je vis leurs cadavres tournoyer dans le torrent !...

La pluie tombait toujours ! Nous entendions distinctement les grognements des hippopotames du fleuve voisin, qui se réjouissaient évidemment d'un temps si agréable pour eux, qui allait étendre leur domaine sur tout le pays.

Nous n'étions pas les seuls à fuir devant l'inondation. De toutes parts, les animaux les plus différents fuyaient tous dans le même sens... et l'eau grondait et envahissait de plus en plus la terre. Enfin, un flot vint qui déborda du fleuve par une nappe énorme... Ce fut comme un torrent qui emportait tout sur son passage...

Alors j'assistai à un admirable spectacle.

On voulut bien m'admettre à prendre part au salut commun, et j'en aurai toute ma vie une éternelle reconnaissance à mon amie.

Toutes les fourmis chasseresses étaient montées sur les plus hautes herbes, sur les plus hauts arbres, et toutes montaient à la file. Arrivées en haut, une fourmi se cramponnait par ses mandibules ; puis à ses membres et à son corps se cramponnaient les petites, les faibles, les ouvrières, jusqu'à ce que l'ensemble formât une boule de la grosseur d'une pomme. A l'extérieur sont les forts et les soldats. Je fus compris au nombre des petits et mis à l'intérieur. Je portais et j'étais porté : la manière dont nous étions entrelacés est tellement ingénieuse que l'effort est insignifiant et que l'on peut tenir très-longtemps cette position, sans ressentir une fatigue capable de vous faire lâcher.

A un signal donné, dès que la boule fut assez grosse, la première fourmi lâcha prise et, l'eau montant toujours, nous nous trouvâmes à flot, roulant au milieu des courants du grand fleuve débordé.

A côté de nous, dix, vingt, cinquante boules semblables furent faites par nos camarades et toutes se mirent à flot, dérivèrent comme des balles de liége, car nous étions beaucoup plus légères que l'eau. Mes compagnons disaient adieu, de loin, aux boules qui partaient emportées à droite et à gauche, sans espoir de les revoir, car il est bien évident qu'un événement semblable est une cause de dissémination pour la race des chasseresses. Ce qui détruirait toute autre espèce est, au contraire, une occasion de multiplication pour celle-ci.

Le pont. Dessin de Mesnel.

Notre voyage fut dépourvu d'accidents graves. Nous roulions plus ou moins vite, depuis plusieurs jours, sur les eaux du fleuve qui nous amenait à Saint-Louis, évitant les obstacles par suite de notre légèreté naturelle qui nous maintenait au milieu des gros flocons d'écume blanche que produit toute rivière en mouvement. Cependant je n'étais pas sans inquiétude sur notre sort. Je priais Dieu d'écarter de nous les crocodiles qui, sentant une friande boule d'insectes passer à leur portée, auraient pu ouvrir leurs monstrueuses mâchoires et avaler d'un coup toute notre smala.

Un heureux hasard nous avait fait rencontrer un arbre tombé, qui suivait comme nous le fil de l'eau et dont les branchages nous servaient d'abri.

Tout à coup un choc formidable se fait sentir dans notre arbre... le cordage d'une ancre l'a arrêté par le bas ; il bascule vivement et nous écrase contre le cordage, cause de tout le mal !

Un instant étourdi par la commotion, je me mets à la nage... Hélas ! que de morts et de blessés !... L'eau, tout autour de nous, est couverte de cadavres !...

L'instinct de la conservation fut plus puissant, chez moi, que la terreur. Je m'accrochai au câble de l'ancre : je m'y cramponnai, et malgré que mes membres fussent comme perclus, je parvins à me hisser dessus, suivi de plusieurs camarades que j'aidai à y prendre place... O douleur ! mon amie était à la surface de l'eau, la tête broyée par le choc de la branche...

### XIX. — RETOUR EN FRANCE.

Je repris haleine en écoutant de toutes mes oreilles les bruits du vaisseau... Il me semblait entendre des voix qui parlaient français : c'eût été trop de chance !... J'écoutai encore, mais tout bruit cessa...

Tout à coup un grincement effroyable me fait tressaillir; j'ouvre les yeux : c'est le câble, mon voisin, par lequel je suis monté là, qui grince en passant... Que fait-on?... On le remonte, l'ancre arrive... donc nous appareillons !!...

Hélas! où allons-nous?...

Qui le sait?... Une heure après, nous étions en pleine mer, à la grâce de Dieu.

Je me trouvais sur un bateau à vapeur : aussi je vivais jour et nuit au milieu du fracas des machines, de l'odeur de l'huile et de la fumée. Ce n'était point agréable pour une fourmi. La seule consolation que j'appréciasse était la jouissance d'une température chaude, excellente, analogue à celle de nos meilleures journées de soleil au printemps. Mais où allions-nous? Quelle était la destination du navire? C'est ce que j'ignorais absolument.

Au fil de l'eau. Dessin de Mesnel.

Il y avait bien une semaine que les roues tournaient au-dessus de ma tête, que les pistons gémissaient et que les engrenages craquaient autour de moi sans relâche. Je commençais à trouver tout cela monotone. Je montai sur le pont, un beau soir...

Tout était calme comme la nature entière : à l'avant, quelques matelots causant à voix basse; à l'arrière, l'officier de quart contemplant la mer; au-dessous de nous, le bruit intermittent, mais continu de la machine.

Deux personnes, assises près du salon d'arrière, paraissaient livrées à la plus profonde douleur. L'une d'elles était une femme d'un certain âge. Vêtue d'un de ces grands peignoirs blancs qu'on affectionne dans les pays chauds, elle était assise, affaissée sur elle-même, les jambes croisées, le coude appuyé sur le genou, tenant à la main une lettre ouverte.

— Mon enfant n'est plus! se disait-elle d'une voix faible, comme se parlant à elle-même.

— Ne dites pas cela, madame, je vous en supplie, fit l'autre personne, un homme d'une trentaine d'années. Dieu ne voudra pas briser tant d'existences à la fois...

— Résignons-nous, mon ami. Lorsque je vous donnai ma fille, Melburne était en joie, mais mon cœur était dans la tristesse... Je pressentais un malheur!

— Melburne? fis-je en moi-même. Melburne? Où ai-je entendu parler de ce pays... hein?... Ah! j'y suis : c'est à mon ami le capitaine. Melburne... Australie!... Ah! nous venons d'Australie, tiens! tiens!

— Coûte que coûte, mon ami, vous aurez un train express de Rochefort à Paris; vous ramènerez un des princes de la science... il le faut! Le temps presse... hélas!

— Rochefort! mais nous allons donc en France? m'écriai-je; en France!

Et j'exécutai une danse invraisemblable pour célébrer dignement ma joie. Si mes compagnons de jeunesse avaient vu Hercule, le brave Hercule, dansant la pyrrhique du bonheur à la lueur des étoiles, ils m'eussent accusé d'avoir perdu la tête dans mes voyages.

Perdu la tête!... au contraire. Je reviens sain et sauf.... avec quelques rhumatismes par-ci par-là, quelques vieilles blessures qui me font souffrir aux changements de temps et se rouvrent quelquefois, mais le coffre est bon et la tête solide. Ah! quelle brave dame qui vient de m'apprendre que nous allons au pays!... La France! cela dit tout.

Les deux passagers se levaient; le jeune homme soutenait sa belle-mère avec un soin touchant, un respect affectueux. Je les suivis dans leur splendide cabine et me cachai parmi des colis spéciaux qui y étaient entassés. Pendant toute la nuit, je fus tourmenté par une odeur extraordinaire, pénétrante, aromatique. Aux premiers rayons du soleil, je vis ma belle voisine, les yeux mélancoliquement levés vers le ciel; un de ses bras sortait de son hamac et caressait nonchalamment le feuillage odorant d'un buisson placé dans un beau vase de Chine.

J'allais m'en approcher, lorsque je vis sortir d'entre les tiges la plus singulière créature qu'il soit possible d'imaginer. Qu'on se figure une fourmi qui, en marchant, relève son abdomen si haut en l'air, qu'il se recourbe et couvre son dos, au-dessus du thorax. C'est absurde tout simplement; car on ne fera jamais croire à personne qu'un ventre ait jamais pu être fait pour servir, à qui que ce soit, de parasol!

Nous nous étions arrêtés, saisis d'étonnement, à la vue l'un de l'autre. Cependant un peu de réflexion me vint : c'est une fourmi, après tout, et, comme telle, nous finirons bien par nous entendre. Essayons :

— Qui êtes-vous, vous qui vous présentez ainsi, et d'où venez-vous?

— Qui êtes-vous vous-même, étranger? et que cherchez-vous ici?

— Je suis une pauvre fourmi française, victime d'aventures malheureuses, et qui retourne au pays sur ce navire. Et vous?

— Moi, je suis née en Australie, et je m'appelle Crematogaster leviceps.

— Hein?...

— J'ai dit : *Crematogaster leviceps.*

— En grec de convention : *ventre suspendu à petite tête* C'est un bien joli nom que vous portez là.

— N'est-ce pas? Et comme il est expressif!

— J'en conviens. Cremato... to... gas... c'est complet. Mais j'aime mieux y croire que de le répéter encore.

— Comme vous voudrez. Si vous veniez dans notre pays, vous verriez sous les acacias nos nids si bien faits... De vrais chefs-d'œuvre! Vus d'en bas, ils ressemblent à certains nids de guêpes que l'on trouve en tous pays; mais, si vous montez sur un des acacias qui les soutiennent, et si vous en approchez, vous verrez qu'ils sont formés d'une multitude de ramifications courbes, mêlées, pelotonnées ensemble et menant toutes aux chambres : ils sont, de plus, munis de galeries extérieures très-confortablement établies pour la surveillance et la promenade.

La compagnie de ma nouvelle sœur diminua pour moi les ennuis du voyage; cependant, je l'avouerai, ce fut avec un plaisir indicible que je vis arriver les Açores, puis Lisbonne, et que, le trentième jour, je me trouvai à quai, à Rochefort. Nous descendîmes ensemble, et je sautai précipitamment sur le port. Dire quels sentiments agitèrent mon cœur est impossible : après tant d'aventures, de dangers, je revoyais donc enfin le pays natal, je foulais le sol de la patrie.

Sans même prendre congé de mon Cremotogaster leviceps, je me hâtai de gagner la campagne; mais la route que j'avais parcourue jadis en quelques heures, grâce à la voiture qui m'emportait, me demanda cette fois cinq mortelles journées de marche. Mais qu'importe? j'arrivais, j'étais arrivé au bois natal. C'était l'automne. Cette chanson, c'est celle du rouge-gorge perché sur la plus haute branche d'un pommier déjà dénudé de ses feuilles; ce petit cri, c'est celui du troglodyte à la queue relevée, qui suit les haies dans le fond du fossé.

Voilà donc le carrefour des chemins avec la croix obligée : bâtie en bois, elle porte sur la tige principale une petite niche grillée de fer, dans laquelle la piété du paysan a placé une bonne Vierge de plâtre A droite et à gauche de la croix, un tilleul énorme, mais bientôt sans feuilles, étend ses branches bienfaisantes et offre une ombre épaisse, en été, au voyageur fatigué.

La barrière du champ voisin est renversée; la porte est ouverte, et je vois le laboureur passer en chantant sa chanson et guidant sa charrue, dont l'essieu crie lamentablement.

Une heure après, j'avais passé sur les pierres blanches et j'arrivais au milieu des miens. La fourmilière avait été réparée, reconstruite après la catastrophe de la découverte du trésor.

Je trouvai là de nombreux enfants qui ne me connaissaient pas, mais aussi quelques vieilles fourmis de mon âge, existant encore, qui, en me regardant fixement dans les yeux un moment, me reconnurent... Bientôt nous avons croisé les antennes et parlé des souvenirs d'autrefois...

Ce fut une ovation véritable lorsqu'on sut qu'Hercule était revenu! Je suis le héros légendaire de toutes les fourmilières de la contrée. Maintes fois déjà j'ai dû conter aux enfants mon odyssée, et, certes, je n'ai pas fini.

Puissé-je leur inculquer ainsi la prudence et la vertu!

H. DE LA BLANCHÈRE.

FIN.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### XI. — LA CASE DES SACRIFICES.

Les chenapans en présence de leurs dupes. — Ce qu'étaient devenus les matelots qui accompagnaient Pouillouse et Lamouroux. — Passons l'éponge sur l'escroquerie de la régénératrice des cheveux. — Philistin et Phosphate montrent les dents — Lamouroux essaye de leur faire entendre raison. — Une porte de salut. — Philistin refuse de l'ouvrir. — Proposition suprême. — Ils mentent. — Le temps presse. — Les bourreaux.

— Vous! s'écria Lamouroux avec un éclair d'espoir en apercevant le chimiste et le rentier.

— Mes bons amis! fit de même Pouillouse en se précipitant vers eux.

— Je sais tout! articula Philistin, les lèvres blêmes, en l'arrêtant du geste.

— Nous... nous savons tout!... répéta Phosphate d'une voix frémissante.

— Ah! fit Lamouroux avec une contraction nerveuse.

Il y eut un silence pendant lequel les quatre hommes se tinrent à distance et se toisèrent.

Comme le rentier et le chimiste, Lamouroux et son copain avaient l'air de mendiants et paraissaient ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes. Leurs bottes déchirées, leurs vêtements en lambeaux, leurs figures creusées, leurs yeux bordés de rouge, l'épuisement qui se manifestait dans toute leur personne attestaient de dures fatigues, de terribles épreuves.

Par quelle succession d'événements se trouvaient-ils à Abomey, et qu'avaient-ils fait des cinq matelots qui s'étaient sauvés avec eux? C'est ce que quelques mots suffiront pour expliquer.

Un de ces pauvres diables, moins agile que ses camarades, avait été atteint et broyé par un hippopotame; un second avait été brûlé dans l'incendie de la forêt; un troisième, mordu par un serpent venimeux, était mort foudroyé; les deux autres avaient succombé à une violente attaque de dyssenterie.

Restés seuls, Lamouroux et Pouillouse s'étaient perdus en voulant gagner la côte pour rejoindre *le Sapajou*, et ils venaient de tuer un léopard qui s'était pré-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

senté brusquement devant eux au détour d'un sentier, lorsqu'une tourbe de noirs qui arrivait à ce moment dans cet endroit, s'était ruée sur eux, les avait désarmés, garrottés, portés aux fétiches avec le cadavre du carnassier, puis conduits par étapes dans la capitale, pour être livrés aux sacrificateurs comme sacriléges.

— Voyons, dit Pouillouse, rompant le premier le silence, ne nous regardons pas ainsi comme des chiens de faïence. Nous avons eu tort, Lamouroux et moi; nous le reconnaissons; que tout soit oublié. Nom d'un patara! nous ne sommes pas mieux arrimés que vous. J'ai pour ma part des avaries dans les vergues (les bras), principalement à bâbord, au ras du capelage, où ils m'ont lié...

— Le capitaine a raison, interrompit Lamouroux de ce ton patelin qu'il savait prendre dans les circonstances difficiles; les récriminations ne serviraient de rien; passons l'éponge sur le passé et ne songeons qu'à notre situation présente.

— Cette situation, qui l'a faite? cria Philistin avec un éclair dans les yeux.

— C'est nous, je le confesse, répondit Lamouroux; mais à tout péché miséricorde.

— Miséricorde! exclama le rentier avec une indicible amertume.

— Mi... mi... séricorde! hurla le chimiste.

— Là! ne criez pas, reprit Lamouroux pâlissant; ne criez pas; ces sauvages sont déjà assez excités contre nous...

— Vous êtes des misérables! vociféra Philistin.

— Oui! appuya fortement Phosphate.

— Soit, dit Lamouroux, cherchant à les apaiser l'un et l'autre.

— Des voleurs! continua de même le rentier.

— Oui! fit énergiquement le chimiste.

— D'accord, acquiesça Lamouroux d'un ton suppliant.

— Des assassins! poursuivit Philistin crescendo.

— Oui! cria Phosphate en frémissant.

— Ah! assez d'embardées! articula Pouillouse entre cuir et chair et d'un air menaçant.

— Comment, brigand, repartit Philistin de plus en plus exaspéré, ce n'est pas assez de nous avoir conduits où nous sommes, tu oses encore nous menacer!

— Le capitaine ne menace pas, répliqua vivement Lamouroux; il ne menace pas, ni moi non plus; nous vous supplions seulement tous les deux de vous montrer raisonnables...

— Rai... rai... sonnables! ricana le chimiste.

— Et de nous aider à trouver le moyen de nous sauver tous.

— Moi, vous aider à vous sauver? tonna Philistin.

— Quelle... audace! dit Phosphate en serrant les poings.

— Mais songez donc, infâmes forbans, continua le rentier sans baisser le ton, que si je pouvais vous livrer moi-même au bourreau, je le ferais avec joie.

— Et... et moi donc! exclama le chimiste.

Pouillouse et Lamouroux eurent un mouvement de farouche colère qu'ils réprimèrent vite, car la menace n'eût servi qu'à exciter davantage leurs deux victimes, outre qu'elle eût été hors de saison.

Ils n'auraient même pu se donner la satisfaction de jouer des poings, par ce motif que leurs mains étaient liées derrière le dos, tandis que celles du rentier et du chimiste étaient libres. Ils refoulèrent donc dans leurs poitrines la rage qui leur montait à la gorge et se firent tous les deux petits et suppliants.

— Monsieur Philistin, reprit Lamouroux jouant l'émotion et la contrition, vous êtes bien cruel.

— C'est trop fort! dit le rentier avec indignation.

— Oui, bien cruel. Quoi! ne sommes-nous donc pas, le capitaine et moi, dans une position aussi grave, aussi douloureuse que la vôtre?

— La belle affaire! Vous avez mérité votre sort, vous, tandis que nous, nous n'avons pas mérité le nôtre.

— Non! s'écria Phosphate d'un air désespéré.

— Vous m'avez odieusement trompé, ainsi que les actionnaires crédules qui croient en ce moment, à Paris, que vous leur préparez, en Guinée, ces milliers de barils de graisse d'hippopotame qui devaient supprimer la calvitie en France et rapporter des centaines de millions. Vous nous avez escroqués, volés, bernés; et, comme ce n'était pas assez de tout cela, vous avez voulu nous assassiner, Phosphate et moi. Quel châtiment pourrait punir tant d'infamie?

— Admettons toutes ces choses; je le répète, est-ce l'heure et le lieu de récriminer?

— Mon... monsieur l'inventeur de la régénératrice des cheveux..., vous... avez un fier toupet! fit le chimiste avec éclat.

— Non, je n'ai pas de toupet, repartit Lamouroux de plus en plus conciliant et caressant; je vous parle seulement le langage du bon sens. Il est évident que vous avez été arrêtés comme nous, dans la forêt, par une bande de sauvages fanatiques qui vous a traînés dans cette ville et jetés dans cette case pour y être sacrifiés. Eh bien, je vous le demande, est-ce en nous accablant de reproches, si mérités qu'ils soient, que vous parerez aux périls imminents qui vous menacent?

— Ils vous menacent encore plus que nous!

— Plus, c'est improbable; autant, je le reconnais. Mais le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre; dans les conjonctures présentes, il l'aggraverait plutôt.

— Lamouroux a raison, dit Pouillouse, et si nous ne nous dépêchons de nous amarrer solidement tous les quatre bord à bord, pour naviguer de conserve et forcer de voiles, ces forbans de moricauds auront bientôt notre peau.

A cet instant, des clameurs mêlées au bruit du tam-tam, du cornet à bouquin ou d'un instrument analogue, s'élevèrent au dehors.

Le rentier et le chimiste changèrent de couleur.

— Entendez-vous? fit Lamouroux haletant.

— Oui, répondit Philistin, la tête tendue.

— C'est contre nous qu'ils hurlent.

— Ah! nous sommes perdus! balbutia Phosphate, s'appuyant contre le mur.

— Il y a peut-être un moyen de nous sauver.

— Lequel?

Le vacarme cessa et fit place à un calme et à un silence relatifs.

— C'est aujourd'hui le 29 mai? dit Lamouroux après avoir prêté l'oreille.

— Oui, répondit Philistin.

— C'est donc aujourd'hui que commence à Abomey, où nous nous trouvons prisonniers, la longue série des coutumes, des fêtes dahomanes.

— Eh bien?

— Peut-être, c'est assez l'usage, quelques Européens, quelques directeurs de factoreries de la côte y assisteront-ils. Dans ce cas..

— Dans ce cas?...

— Nous les supplierions d'intervenir en notre faveur et, s'il le fallait, de nous racheter à prix d'or, que nous leur rembourserions.

— Cela peut se faire?

— Cela s'est fait et doit se faire encore.

Le rentier regarda le chenapan dans le blanc des yeux.

— Détachez-moi donc les mains, je vous en prie, monsieur Philistin, dit ce dernier d'un ton doucereux en tournant son dos au rentier, ces liens me coupent les poignets.

Philistin fit un mouvement pour rendre au misérable la liberté de ses bras, puis, sur un geste rapide de Phosphate, se ravisa.

— Si je vous détachais, dit-il, nos geôliers ne tarderaient pas à vous rattacher plus douloureusement, et probablement à nous attacher nous-mêmes.

— C'est certain, fit le chimiste.

Pouillouse et Lamouroux grincèrent des dents et suffoquèrent; s'ils avaient eu l'usage de leurs membres, sans aucun doute Philistin et Phosphate auraient passé un mauvais quart d'heure.

— Ah! vous êtes sans pitié, soupira Lamouroux.

— Encore, si cela devait vous mener à quelque chose, ajouta Pouillouse en se contraignant; mais, non, cela ne vous mènera à rien.

— A rien, appuya Lamouroux.

— Qu'à avaler plus vite votre gaffe avec nous.

— Eh bien! s'écria résolûment Philistin, j'aurai du moins la satisfaction, en mourant, de voir votre crime châtié comme il le mérite.

— La vengeance est une funeste conseillère, monsieur Philistin, repartit Lamouroux; il serait bien plus intelligent de vous efforcer de vous tirer de cet *in pace*, que de vous efforcer de vous perdre pour le vain plaisir de nous perdre.

Les clameurs recommencèrent au dehors, accompagnées cette fois d'un bruit sourd semblable au pas régulier d'une quantité d'hommes marchant en colonnes.

— Le temps presse, reprit vivement Lamouroux; il ne s'agit plus maintenant de haine, de colère aveugle, de folie; il s'agit de disputer nos vies aux brutes qui vont venir pour nous les prendre. En agissant de concert, en ne nous démentant pas, en ne nous dénonçant pas, en nous défendant mutuellement, nous nous sauverons, j'en suis sûr. Nous allons être traînés devant le roi, appelons-en tous les quatre à sa justice, à sa magnanimité; protestons de notre innocence; disons qu'un naufrage nous a jetés sur la côte du Dahomey; que nous nous rendions au Cap ou à Bourbon, et si nous apercevons un Européen, conjurons-le de nous arracher au sort atroce suspendu sur nos têtes. Au besoin, invoquons le nom de la France...

— De la France? s'écria Philistin avec indignation.

— Pourquoi non? demanda Lamouroux frémissant d'impatience.

— Parce qu'il ne me convient point, même en l'état où je suis réduit, de m'abriter sous ce nom vénéré, en compagnie de deux bandits qui le déshonorent et le souillent.

— Monsieur Philistin! s'écria Pouillouse, l'œil en feu.

— Je ne me prêterai à aucun de vos mensonges, continua le rentier, la tête haute; à aucun, entendez-vous? Et si le roi peut m'entendre et me comprendre, si quelque Européen se trouve près de lui, je leur apprendrai vos infamies, je leur dirai tout, oui, tout : vos ruses, vos vols, vos tentatives de meurtres, et je réclamerai justice contre vous.

— Vous ne ferez pas cela, dit Lamouroux blémissant.

— Je ne le ferai pas? répliqua Philistin, l'écume à la bouche; si, je le ferai, aussi vrai que vous êtes des misérables.

— Et s'il hésitait... c'est moi qui... vous dénoncerais, dit Phosphate en se redressant.

Une musique discordante retentit auprès de la case, et des détonations d'artillerie firent trembler ses murs d'argile.

— L'instant approche, reprit Lamouroux, plus pressant et plus suppliant; monsieur Philistin, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne nous perdez pas. D'ailleurs, il sera beaucoup plus facile de vous sauver en ne nous chargeant pas qu'en nous chargeant. Ce rôle de dénonciateur ne convient point à une nature loyale comme la vôtre; il est lâche et barbare, et vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Que penseront ces sauvages lorsqu'ils vous entendront appeler leurs foudres sur nous? « Puisqu'ils se déchirent déjà entre eux, diront-ils, nous pouvons les déchirer nous-mêmes sans scrupules. » Et ils nous massacreront tous les quatre.

— A la grâce de Dieu!

— Voyons, monsieur Philistin...

— Non!

— Tenez, aidez-nous à nous tirer d'affaire, et je jure que nous vous rendrons tout ce qui nous reste de l'argent de la société.

— Il vous reste combien? demanda Philistin, dont la surexcitation était extrême.

— Sept cent mille francs.

— Où sont-ils?

Lamouroux hésita et ses regards croisèrent ceux de Pouillouse.

— Oui..., où sont-ils? répéta Phosphate.

— Sur *le Sapajou*, déclara Pouillouse.

— Impossible! dit Philistin.

— Pourquoi? fit Lamouroux.

— Parce qu'on n'embarque pas sept cent mille francs sur un navire qu'on a l'intention de perdre.

— Notre intention première n'était pas de perdre *le Sapajou;* elle était de le ramener à Saint-Nazaire avec un certain nombre de barils de graisse.

— Sans nous, naturellement? dit Philistin.

— Sans vous, c'est vrai, continua Lamouroux avec embarras; ce n'est qu'en arrivant dans le golfe de Guinée que l'idée d'un naufrage vint au capitaine et que nous nous y arrêtâmes, mais non d'une façon définitive. En réalité, les événements devaient nous diriger. Nous avions même pensé, pendant un moment, à abandonner le navire et à nous réfugier en Amérique; c'est peut-être ce que nous aurions fait, si notre chasse aux hippopotames avait tourné autrement. Alors vous seriez revenus en France avec l'équipage.

— Dans quelle partie du trois-mâts est la somme?

— Dans la cabine du capitaine, sous son lit, au fond d'un compartiment secret dont l'ouverture est facile à trouver pour qui est instruit de son existence. Il y a là deux petites boîtes étanches contenant chacune trois cent cinquante billets de mille francs et attachées à des ceintures de sauvetage. En cas de sinistre, nous mettions ces ceintures et, comme les boîtes sont légè-

res et ne prennent pas l'eau, nous les sauvions sans peine et presque sans nous en inquiéter.

— Qui nous assure que cette histoire n'est pas un mensonge?

Pouillouse et Lamouroux eurent une expression indéfinissable de rage.

— Ah! fit ce dernier avec un cri rauque, vous abusez singulièrement de l'avantage de votre position. Je vous atteste, par la mémoire de mon père...

— Ne blasphémez pas, interrompit Philistin.

— Je vous atteste, continua Lamouroux avec plus de force, par l'âme de mon père, qui fut un honnête homme, que je vous ai dit la vérité.

— Soit. J'admets que vous ayez, en effet, caché à bord du *Sapajou* la fortune que vous avez volée; où se trouve actuellement ce bâtiment? Existe-t-il encore ou nous attend-il à l'embouchure du Volta? Vous l'ignorez comme nous. Et, en supposant que nous échappions aux dangers qui nous assiégent et que nous parvenions à le rejoindre, qui nous assure que vous tiendriez la promesse que la peur vous arrache à présent?

Coquins et victimes. Dessin de Vierge.

— Rien! rien! rien! s'écria Phosphate; ce sont des... des chenapans. A peine de retour sur le navire, i... i... ils nous feraient sauter pa... par-dessus bord. Mon... monsieur Philistin, il faut les dénoncer au roi de ce pays, dévoiler leurs tu... turpitudes et les faire pu... punir comme voleurs et assassins!

— Ah! vieille carcasse démâtée!... vociféra Pouillouse.

— Retourner avec vous sur *le Sapajou*? continua le chimiste avec une exaltation croissante, ah! non, par exemple!

— Mais, stupide animal... fit Lamouroux, perdant patience et redevenant lui-même.

Un brouhaha formidable l'interrompit et le fit de nouveau changer de couleur, ainsi que son compagnon de chaine, le capitaine.

— Ils viennent nous chercher, dit-il, la poitrine palpitante. Pour la dernière fois, voulez-vous nous aider à nous sauver?

— Non, repartirent simultanément Philistin et Phosphate.

— Non?

— Non!

— Réfléchissez encore.

— C'est tout réfléchi. Nous ne voulons ni l'un ni l'autre, répondit le rentier d'un ton résolu, avoir rien de commun désormais avec vous.

— Bien, fit Lamouroux d'un air sombre et menaçant.

A ce moment, le vacarme redoubla au dehors, et les détonations d'artillerie devinrent plus fréquentes; puis il sembla qu'un océan humain roulait jusqu'au pied de la case des sacrifices et que le chétif édifice allait crouler sous ses vagues énormes.

Pouillouse et Lamouroux se blottirent dans un coin, la sueur au front, les lèvres blêmes, les yeux fixés sur la porte, comme deux fauves qu'une meute acharnée relance dans un fourré; Philistin et Phosphate se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant et s'embrassèrent avec effusion sans parler.

La porte s'ouvrit et livra passage à une escouade de nègres armés de sagaies, de tromblons, de piques, et suivis de huit colosses d'un noir d'ébène, des bourreaux ou des aides de bourreau sans doute, tenant chacun d'une main un sabre recourbé s'élargissant vers l'extrémité de la lame.

Quatre d'entre eux empoignèrent d'un bras musculeux Lamouroux et Pouillouse et les traînèrent dehors; les quatre autres se saisirent du rentier et du chimiste.

Quand les prisonniers franchirent le seuil de la case, un hourra sauvage jaillit du sein de la multitude et se prolongea pendant plusieurs minutes.

Il pouvait être environ dix heures du matin, et la chaleur était si accablante, qu'il sembla à Philistin et à Phosphate, lorsqu'ils mirent le pied sur la place, qu'ils entraient dans une fournaise.

### XII. — LA PREMIÈRE COUTUME.

La place du palais. — Le roi et sa cour. — L'armée en parade. — Les amazones-artilleurs. — Une jolie musique. — Mousqueterie, salves d'artillerie, hourras. — Les poëtes officiels. — Préludes aux sacrifices humains. — Une première victime. — Un mensonge de Philistin. — Une danse funèbre. — Le supplice. — La fin de la journée.

La grande place du palais était encombrée d'une foule compacte, presque nue, au milieu de laquelle les gardes qui conduisaient le rentier, le chimiste, le capitaine et l'homme d'affaires ne se frayèrent un passage qu'au prix d'énergiques efforts, tellement elle se montrait avide de voir *les blancs sacriléges* dont le supplice lui avait été promis.

Un massacre de blancs, dans un pays où l'on massacre tant de noirs et où l'on ne massacre généralement que des noirs, est nécessairement un spectacle passionnant, un spectacle qui *soulage*, comme paraissaient le dire nombre de moricauds et de moricaudes en voyant défiler les prisonniers.

Après quelques centaines de pas, ceux-ci furent poussés séparément : Pouillouse et Lamouroux d'un côté, Philistin et Phosphate de l'autre, sous deux pavillons ouverts, ou, pour parler plus exactement, sous deux toits de chaume ronds supportés par des piquets, d'où ils purent embrasser l'ensemble de la place.

En toute autre circonstance, cet ensemble eût provoqué au plus haut point leur étonnement, car il était véritablement bizarre.

Adossé au mur du palais, s'élevait, sous des nattes et des tapis, une sorte de trône, abrité contre les rayons du soleil par un dais formé de parasols de différentes couleurs, ornés de devises, d'images de fétiches, et plantés en terre comme le sont les grands parapluies verts qui protégent les étaux des vendeuses dans quelques-uns de nos marchés en plein vent. Le roi Bâhadou était assis sur le trône, entouré de ses femmes, des princes et princesses ses enfants, de ses hauts fonctionnaires, des lavougans, des caboucirs, de ses amazones et de ses troupes mâles d'élite.

Près de lui, sur une longue table, s'étalaient sa vaisselle d'or, d'argent, les queues d'éléphant coupées dans la dernière chasse, les armes prises à Philistin, à Phosphate, à Pouillouse, à Lamouroux, et les riches cadeaux qu'il avait reçus depuis son sacre ou à l'occasion de ce sacre.

Plusieurs sortaient de fabriques françaises.

Les tributs apportés la veille par les gouverneurs des provinces, les présents envoyés par les directeurs des factoreries de la côte : sacs de cauris, barils de rhum, pièces d'étoffe, formaient une pyramide auprès de cette table.

Les princes et les hauts fonctionnaires étaient tous à genoux près de Sa Majesté; les troupes mâles formaient la haie autour de la place; les amazones étaient échelonnées par corps, à droite et à gauche du trône.

Le premier corps, ou celui des anciennes, portait à peu près l'uniforme des soldats mâles vétérans : blouse bleue sans manches, serrée à la taille par une ceinture rouge, caleçon à rayures bleues, plus, un toquet blanc, sur le devant duquel était brodé en bleu un crocodile, et pour équipement : un fusil à silex, un sabre pareil à l'ancien briquet de nos fantassins, à poignée recouverte de peau de requin, et pendu en sautoir à un baudrier étroit parsemé de cauris, et une cartouchière à compartiments attachée à la ceinture et remplie de cartouches roulées dans des fragments de feuille sèche de bananier.

La feuille de bananier joue, comme enveloppe, au Dahomey, le rôle que le papier joue chez nous.

Le deuxième corps était celui des chasseresses d'éléphants, avec lequel nous avons fait connaissance; le troisième était celui des artilleurs; ses soldats portaient une blouse partie bleue, partie rouge, et un armement semblable à celui des autres corps; le quatrième était le bataillon des nouvelles recrues; il se composait d'un millier de jeunes filles de neuf à quatorze ans, vêtues comme les anciennes, mais armées seulement d'un arc et d'un carquois de flèches, et le bras gauche garni d'un large bracelet d'ivoire destiné à protéger le poignet contre la flèche lorsque celle-ci s'échappe de l'arc.

En face du trône et à l'autre extrémité de la place, près d'une trentaine de pièces de canon de tous les calibres, de toutes les provenances, en fer, en fonte, en bronze, et montées sur des affûts grossiers, se tenaient, mèche allumée, cent cinquante artilleurs, prêtes à tirer les salves d'artillerie d'usage.

Toutes ces amazones avaient au cou des colliers plus ou moins brillants, plus ou moins riches, suivant leur grade ou le rang de leurs familles, et des amulettes ou grigris.

Quant aux hommes, leurs uniformes offraient moins de régularité; beaucoup n'avaient qu'un pagne informe autour du corps; d'autres portaient une blouse bleue de coton, sans manches, ouverte sur la poitrine, et des caleçons de la même couleur; quelques-uns étaient à peu près nus. Leur armement, très-varié, consistait en sagaies, en fusils de traite, en tromblons et en fusils à piston.

Une musique fantastique, forte d'une quarantaine d'exécutants, tenait la tête de cette phalange masculine. On y remarquait des flûtes de bambou, des cym-

bales, des tambours formés d'une pièce de bois creusée d'un seul côté et couverts d'une peau d'antilope, des tam-tam, des clochettes sur lesquelles l'exécutant frappait avec une petite tringle de fer, des cornes de bœuf ou de buffle percées, des calebasses vides et sèches enveloppées dans des espèces de filets, etc., etc. Quand les quarante musiciens frappaient ou agitaient ces instruments primitifs ou soufflaient dedans, c'était un charivari inimaginable.

Plus le vacarme était fort et discordant, plus le roi se montrait satisfait; aussi avait-il rarement sujet de se plaindre de ses musiciens, qui n'épargnaient ni le souffle ni les tours de bras pour le contenter.

Le total des différentes cohortes que nous venons d'énumérer dépassait huit mille individus, ayant les jambes et les pieds nus, car, nous l'avons dit, la chaussure est peu usitée au Dahomey. Chacune possédait, en guise de drapeaux, des bannières, des parasols historiés de fétiches, d'animaux monstrueux, à l'instar des Chinois et des Japonais.

Le reste de la place et ses abords présentaient l'aspect d'une fourmilière, tellement les groupes de nègres s'y pressaient étroitement.

Le roi, assis sur un trône lamé d'or, dont les pieds étaient enfoncés dans des crânes humains, portait une ample robe de soie jaune parsemée d'étoiles, de croissants d'argent, et serrée à la ceinture par une écharpe de satin ; des sandales mandingues brodées d'or, un chapeau de feutre noir de forme espagnole, à larges bords, garni de galons et de glands d'or ; et pour ornement, un collier d'or de fabrique européenne, auquel pendait un reliquaire du même métal ayant l'apparence d'une grosse montre à double boîte, et contenant un fétiche vénéré.

A sa gauche étaient assises par terre, sur des nattes, deux cents des plus jeunes femmes de son sérail, rutilantes de soie, d'or, d'argent, de verroteries, de corail ; parées des pieds à la tête avec cette profusion, ce clinquant criard qu'affectionnent les négresses. A sa droite se tenait, également assis à la turque et le fusil entre les jambes, le corps des amazones particulièrement préposé à la garde de sa personne; derrière son trône apparaissaient : la générale en chef des amazones, mae-hae-pah ; le général en chef des troupes masculines; le méhou (grand vizir), et quelques autres fonctionnaires ou officiers d'un ordre supérieur.

Devant, et à une distance respectueuse, demeuraient prosternés les iavougans, les caboucirs, dont les vêtements de soie bariolés étincelaient d'ornements de corail, de cuivre, d'argent, d'or et de précieuses amulettes.

Des décharges de mousqueterie, des salves d'artillerie, le tapage diabolique de la musique, les hourras stridents ou formidables de la multitude se succédaient ou se mêlaient pour saluer la fête qui commençait et inaugurait l'interminable série des *coutumes* annuelles.

Cette fête, qui s'ouvre le 29 mai, s'appelle *I-queah-ek-beh*, ou le Payement des troubadours, car il y a à la cour d'Abomey des poëtes et des poëtesses chargés de chanter les grandeurs du roi et que Sa Majesté daigne récompenser solennellement une fois l'an. Plus leurs éloges dithyrambiques ont été enthousiastes, plus ils se sont rapprochés de l'adoration, plus leur admiration a été outrée, plus sont riches les cadeaux qu'on leur distribue.

Aussi nul monarque n'a-t-il de pareils thuriféraires. A chaque instant du jour on chante ses louanges : il est beau, il est grand, il est magnanime, il est tout-puissant, il est rayonnant comme le soleil, il n'a point d'égal ni de rival sur la terre ; il n'en aura pas davantage dans le royaume des ombres.

Ces basses et stupides litanies caressent agréablement ses oreilles ; il se gonfle de vanité, d'orgueil ; il se croit réellement un être divin. Alors ses instincts féroces ne connaissent plus de barrières ; il foule aux pieds la vile tourbe humaine aplatie devant lui, comme nous foulons aux pieds des légions de fourmis ; il en dispose, en use, en abuse à son gré, convaincu que le sort la lui a donnée pour le servir en tout. Il n'a point de semblable et se croirait déshonoré d'en avoir. C'est un dieu et il prétend être traité en dieu. Ses sujets sont un troupeau de bêtes et il les traite comme des bêtes.

« La flatterie est, de tous les poisons, celui qui donne le plus de vertiges », a dit avec raison Ségur ; mais quand les hommes ne s'en abreuveront-ils plus?

Les amazones-artilleurs bourraient jusqu'à la gueule leurs canons, qui, à chaque décharge, sautaient sur leurs affûts ; les soldats mâles continuaient leur feu roulant, la musique persistait à faire tapage, le peuple à hurler, lorsque le camboudi agita sa sonnette, et, par ordre du roi, commanda le silence.

La fumée de la poudre, les tourbillons de poussière soulevés par les troupes, emplissaient à tel point la place qu'il était impossible d'y rien distinguer.

Au bout de quelques minutes, la fumée s'étant dissipée, la poussière étant tombée, le silence s'étant établi, Bâhadou fit un geste, et les iavougans, les caboucirs prosternés, se levèrent et vinrent, à tour de rôle, danser une pyrrhique devant lui ; après quoi ils s'agenouillèrent près du dais royal.

Le tolonou, l'un des personnages les plus importants de la cour, le surveillant des amazones et le gardien en chef du sérail, versa du rhum dans une coupe d'or, où il trempa ses lèvres d'une manière ostensible, et qu'il présenta au monarque.

Bâhadou la prit d'un air olympien ; à l'instant où il la porta à sa bouche, le tolonou le cacha avec un voile de soie, car personne ne doit le voir boire, et les salves d'artillerie, les décharges de mousqueterie, les acclamations de la multitude recommencèrent.

Le silence se rétablit de nouveau et un héraut proclama d'une voix retentissante les exploits du souverain et ses titres de gloire.

Des vivats, des hourras, des trépignements, d'autres coups de canon, d'autres fusillades, d'autres charivaris musicaux transformèrent pendant un moment la place en un pandémonium quand le héraut eut cessé de parler ; puis tout se tut encore une fois, et ce fut le tour des trouvères, des troubadours ; ou plutôt, car ils ne méritaient pas ce nom, des rimailleurs, des rapsodistes royaux.

Ils s'avancèrent d'abord au nombre de deux, deux hommes, devant le trône, et là se mirent à célébrer, l'un après l'autre, en strophes cadencées, les victoires de Bahadou, ses razzias d'ennemis et la gloire de ses aïeux, le qualifiant de roi des rois, de soleil des soleils, de grand, d'illustre, de généreux, d'incomparable, de brave.

D'autres poétereaux leur succédèrent et vinrent répéter les mêmes choses en termes aussi sonores,

aussi boursouflés. L'un s'étendit spécialement sur le sac d'Ischagga, qu'il compara aux plus célèbres conquêtes des plus grandes nations, et prédit la destruction prochaine d'Abéokuta.

Des acclamations, que Sa Majesté voulut bien encourager; des salves d'artillerie, la musique, la mousqueterie saluèrent son ode rampante; après quoi des esclaves apportèrent deux calebasses contenant des crânes de princes, de rois vaincus, sur lesquels deux derniers rapsodistes mâles récitèrent des stances dont la mélopée monotone et emphatique bourdonna pendant un quart d'heure devant le trône.

Ce fut alors le tour des femmes; il s'en présenta également deux, appartenant au corps des amazones; puis deux autres, et encore deux autres, et ainsi de suite jusqu'à vingt, qui célébrèrent Bâhadou et chantèrent la guerre et le carnage.

« Nous étions des femmes, répétaient-elles presque invariablement; maintenant nous sommes des hommes; Bâhadou nous a donné une seconde existence; nous sommes ses filles, ses sandales; qu'il nous mène à la guerre, car la guerre est tout pour nous, et nous vaincrons; qu'il nous envoie contre Abéokuta et nous remplirons ses coffres de cauris, de dépouilles, et nous lui ramènerons plus d'esclaves et de victimes que n'en pourrait contenir cette place. »

Les deux dernières terminèrent en invitant l'armée et le peuple à acclamer le roi, et poussèrent elles-mêmes, pour donner l'exemple, des cris perçants, auxquels l'auditoire fit chorus.

Lorsque chaque couple de rapsodistes cessait de déclamer, le méhou, quand c'étaient des hommes; la mae-hae-pah, quand c'étaient des femmes, lui offrait, au nom du souverain, des têtes de cauris, des vêtements et des bouteilles de rhum.

L'exercice poétique achevé, le camboudi agita sa sonnette et fit annoncer par la favorite préférée, par la perle du sérail, que Sa Majesté allait faire distribuer à ses troupes et à son peuple des vivres et des rafraîchissements.

Cette annonce eut un succès au moins égal à celui obtenu par tous les rapsodistes mâles et femelles réunis, et c'est au milieu des hourras frénétiques de la populace, des fonctionnaires et de la soldatesque que circulèrent les esclaves du palais, portant sur la tête des calebasses remplies de viandes de mouton, de chien, rôties dans l'huile de palme; de boules de pâte de farine, de manioc ou de maïs; de lanières de viande de bœuf séchée; de fruits et de barils de rhum.

Ces provisions, distribuées avec un certain ordre, furent consommées sur place et au milieu d'une animation inouïe; puis le camboudi réclama une troisième fois le silence, et un officier apporta un bassin de cuivre devant le trône royal.

A cette vue, il se fit dans la foule compacte de femmes et d'hommes noirs à moitié nus qui grouillait en face du dais royal, et d'où s'échappaient des vapeurs nauséabondes, un « ah! » prolongé.

C'est que les sacrifices humains allaient commencer.

En effet, six soldats armés de sagaies apportèrent près du bassin un malheureux nègre dont les pieds étaient attachés et les mains liées derrière le dos. Il avait été pris dans une razzia récente sur les confins d'Abéokuta; il savait le sort qui l'attendait, il y était résigné. Pas un cri, pas une prière ne s'échappaient de sa bouche; ses regards étaient presque indifférents; il appartenait déjà par l'âme au pays des nuages, où le bourreau ordinaire du despote de Dahomey allait l'envoyer.

Quand il fut étendu par terre, la tête posée dans le bassin, le roi tint conseil pendant deux ou trois minutes avec ses ministres, comme pour délibérer sur ce qu'il convenait de faire de la victime, ensuite regarda le miégan.

Cela signifiait que le prisonnier devait être sacrifié.

Le miégan s'avança fièrement vers le nègre étendu, tenant d'une main nerveuse son sabre d'exécution, le brandit en prononçant d'une voix rauque des paroles inintelligibles, fit trois ou quatre pas d'une danse sacrée et, d'un seul coup rapide, trancha la tête du prisonnier.

Des chants de victoire, des hurlements jaillirent des rangs de l'armée et de ceux de la multitude.

Le miégan s'appuya pendant un instant sur son sabre, l'œil étincelant, le sourire aux lèvres, comme si ces acclamations lui eussent été adressées, prit la tête par les cheveux, en fit égoutter le sang dans le bassin et la donna à un officier, qui alla la planter sur un des crochets de fer qui garnissaient la façade du palais royal, tandis que quatre esclaves jetaient le corps du supplicié à la foule, qui l'écharpa avec des vociférations de damnés et s'en disputa les morceaux pantelants.

C'était infernal.

Pouillouse, Lamouroux, Philistin et Phosphate assistèrent à tous les détails de cette scène horrible, dont il semblait qu'on avait voulu leur réserver particulièrement le spectacle; quand elle fut terminée, des soldats vinrent les chercher à leur tour sous les hangars, où ils étaient étroitement gardés, et les traînèrent devant le bassin de cuivre.

Un grand tapage, promptement apaisé par la sonnette du camboudi, salua leur arrivée, et la foule faillit rompre la haie formée par les troupes, tellement elle était avide de les voir et d'assister à leur décollation.

Bâhadou les regarda en silence, grimaça un sourire en voyant leur air terrifié, et, appelant son interprète, vieux nègre qui avait appris un peu de français et un peu de portugais dans les factoreries de Whydah, lui ordonna d'interroger les prisonniers, de leur demander qui ils étaient, d'où ils venaient, à quelle nation ils appartenaient, s'ils se connaissaient tous les quatre et comment ils se trouvaient dans ses Etats.

Lamouroux et Pouillouse répondirent; mais la grave accusation de sacrilége qui pesait sur eux les empêcha d'abord de se faire entendre.

De tous les côtés, dans l'entourage du roi, on répéta tumultueusement qu'ils avaient tué un léopard, que les mânes de l'idole vénérée criaient vengeance, qu'il fallait vite égorger les infâmes, que leurs explications importaient peu, que la couleur de leur peau ne devait ni retarder ni empêcher leur châtiment.

Ces réclamations frappèrent le roi, qui fit ordonner au capitaine et à Lamouroux de se taire, s'ils ne voulaient être bâillonnés.

Les deux chenapans blêmirent et, quoique la chaleur fût suffocante, sentirent un frisson glacial courir par tout leur corps.

Bâhadou se tourna vers Philistin et Phosphate, dont l'interprète s'était approché, et attendit.

Qu'allaient-ils dire ?

Pouillouse et Lamouroux les regardèrent.

Ce fut Philistin qui porta la parole.

Après s'être recueilli pendant dix secondes, il raconta que, partis de Saint-Nazaire sur un trois-mâts à destination du cap de Bonne-Espérance, celui-ci avait dû mettre en panne à l'embouchure du Volta pour faire de l'eau douce dont il s'était trouvé subitement privé; que lui Philistin et son vieil ami Phosphate étaient descendus à terre avec une partie de l'équipage, qu'ils s'étaient imprudemment éloignés des matelots à la tombée de la nuit et n'avaient pu les retrouver. Que s'était-il passé ensuite? ils l'ignoraient. Perdus dans la forêt, ils s'étaient avancés dans l'intérieur du pays, tout en cherchant à regagner l'embouchure du Volta; et c'est ainsi que les amazones, chasseresses d'éléphants, les avaient trouvés.

En entendant cette histoire, que Philistin ne narra qu'en rougissant et comme un homme peu habitué à mentir, Lamouroux et Pouillouse poussèrent un soupir de soulagement.

Bâhadou écouta, sans sourciller, la traduction assez exacte que l'interprète lui fit de ce récit et fit demander au rentier si son compagnon et lui connaissaient les sacriléges.

— Ils faisaient partie de l'équipage du navire où

Le châtiment des traîtres. Dessin de Vierge.

nous étions comme passagers, répondit Philistin; nous ne les connaissons pas autrement. Sans doute se sont-ils égarés comme nous. Nous ne savons rien de ce qui les concerne, et il nous est impossible de dire par quelle succession d'événements ils sont ici.

Tout en séparant sa cause et celle de Phosphate de celle des forbans, Philistin, on le voit, évitait de charger ceux-ci.

Le roi voulut connaître les motifs du voyage du rentier et du chimiste et leur position sociale en France, dont il rappela en quelques mots la guerre désastreuse, car il était au courant de ce qui s'était passé chez nous pendant les années à jamais néfastes de 1870 et 1871.

Philistin le satisfit en disant que Phosphate était chimiste, ce que l'interprète traduisit par médecin, nécromancien; et que, quant à lui, il s'occupait de questions militaires, spécialement de celles concernant l'artillerie.

A ces mots, Bâhadou dressa la tête et ordonna à ses gardes d'emmener les deux hommes dans une petite case attenante au palais royal, et, comme Pouillouse et Lamouroux faisaient un mouvement pour les suivre, il cria au miégan de les retenir, parce qu'il voulait les sacrifier à l'ombre de Ghézo, son père, afin que celle-ci ne pût se plaindre qu'il épargnait les sacriléges et méprisait les lois sacrées du royaume.

Une acclamation couvrit ces paroles, à l'audition desquelles l'armée et la foule trépignèrent de joie, chantèrent, dansèrent, se livrèrent à des contorsions diaboliques.

Le rentier et le chimiste disparurent.

Le roi se leva, but une gorgée de rhum, reçut un sabre des mains d'un de ses officiers et dansa une

pyrrhique que la musique accompagna avec un vacarme plus fort encore que les précédents, et qu'il termina en tournant autour des deux prisonniers et en les lardant avec la pointe de son sabre.

Les misérables hurlèrent, épouvantés, et demandèrent grâce.

La multitude leur répondit par un formidable cri de mort, et aussitôt le miégan et quelques autres des principaux officiers de la cour exécutèrent, à l'imitation du monarque, une danse symbolique autour des victimes en leur tailladant la peau d'un coup rapide chaque fois qu'ils achevaient un moulinet avec leur arme.

Cette torture, applaudie par cette multitude noire en proie à une sorte de *delirium tremens*, dura une heure.

Lorsque Pouillouse et Lamouroux tombèrent sur le sol, épuisés par la frayeur, par des supplications affolées et continues, par la perte de leur sang, le miégan leur coupa la tête à l'un et à l'autre, et les détonations d'artillerie, les décharges de mousqueterie recommencèrent leur tapage assourdissant.

Les mânes du léopard étaient vengées!

Des esclaves relevèrent les cadavres, les têtes des suppliciés, le bassin de cuivre où leur sang s'était mêlé au sang du prisonnier sacrifié le premier, et allèrent déposer le tout sur le cadavre du carnassier, qu'ils portèrent ensuite processionnellement par la ville, suivis d'une tourbe d'énergumènes, et que des prêtres fétiches enterrèrent à quelque distance du fossé d'enceinte, dans un des temples qui bordent la route de Cannah.

La nuit approchait; la première journée de la première coutume était finie; les troupes allaient rentrer dans leurs quartiers, Bâhadou et ses femmes dans le sérail. Avant que la musique et de dernières salves d'artillerie donnassent le signal du départ, le méhou invita les habitants d'Abomey et ceux des provinces accourus dans la capitale, à éviter de se trouver sur le passage du roi, dans le cours de la nuit, quand il se rendrait à la case des sacrifices pour y décapiter six victimes, selon l'usage, s'ils ne voulaient s'exposer à être égorgés avec les individus désignés pour la sextuple exécution nocturne.

Une heure après, la grande place du palais royal et les rues avoisinantes étaient désertes, et l'ombre enveloppait la lugubre cité dahomane.

ARMAND DUBARRY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# CHRONIQUE.

## HISTOIRE DU MOIS.

Pendant que la France entière, avec une pitié admirable, se tient les yeux tournés vers le Midi; pendant que le maréchal Mac-Mahon, président de la république, va réconforter les villes dévastées, relève les courages, essuie les pleurs, organise les travaux de reconstruction et récompense des dévouements sublimes; pendant que riches et pauvres se cotisent, et que, dans un élan vraiment national, donnent, ceux-ci leur or, ceux-là leur obole, à Toulouse, à Agen, et à tant d'autres cités à moitié détruites; pendant que la maréchale Mac-Mahon centralise les secours, que les villes petites et grandes s'imposent des sacrifices, que l'Europe, émue d'un si grand désastre, organise des souscriptions, fait des quêtes, et pendant que nos artistes, au cœur d'or, donnent des concerts, des fêtes de charité où le public reconnaissant se presse, l'eau tombe, tombe toujours, et de tous les points du territoire nous arrivaient de funestes nouvelles. Tous nos fleuves éprouvaient des crues inquiétantes, et nos plus humbles ruisseaux des Vosges et des Alpes, des côtes normandes, devenaient des torrents dévastateurs. Partout de nouvelles inondations sont à craindre, renversant les cabanes des paysans, les usines qui font vivre les ouvriers et entraînant les plus magnifiques récoltes : spectacle bien fait pour nous désoler et rabaisser notre orgueil.

Quoi! cette science, cette civilisation, si puissantes, qui ont accompli tant de prodiges, ne peuvent rien contre un tel fléau? Ou bien ne serait-ce pas plutôt de notre part un manque de prévoyance? Pour les malheurs arrivés nous avons la main libérale, et nous donnons sans compter; mais pour les conjurer, nous devenons maladroitement économes. Sous le règne de Louis-Philippe, on avait amené un chef arabe pour lui donner une idée de la richesse et de la puissance de la France; à Toulon, il s'était émerveillé de nos arsenaux et de nos constructions navales; à Lyon et à Saint-Etienne, de notre industrie et de nos villes; mais parvenu dans la Sologne, le voilà arrêté en face d'Orléans, devant la Loire débordée.

— Décidément, dit-il alors, vous n'êtes pas un si grand peuple que vous le prétendez, puisque vous ne savez pas empêcher vos rivières de franchir leurs rives.

Le fils de la tente avait-il bien tort de s'exprimer ainsi?

Le problème est-il donc insoluble? Voyons. Ce n'est point tant la quantité d'eau qui entre dans nos rivières, que son arrivée simultanée, qui les fait sortir de leur lit. Donc, comme le pensait feu M. Polonceau et ainsi que l'admettent les ingénieurs, sur les pentes des montagnes il faut créer aux neiges qui fondent, aux eaux pluviales, des temps d'arrêt, des réservoirs, d'où elles ne puissent sortir que lentement, par infiltration, de manière à ne pas tomber comme une trombe dans le lit de nos rivières.

Ce travail, dont un résultat certain serait le reboisement de nos montagnes, est-il donc au-dessus de nos forces? On disait autrefois, hélas! que la France était assez riche pour payer sa gloire; ne le serait-elle pas assez pour acheter sa sécurité?

Dans toutes les localités envahies par les eaux, le dévouement de l'armée a été admirable; encore une fois, généraux, officiers, soldats, gendarmes ont bien mérité de la patrie. Toulouse vient de décréter qu'un monument serait élevé sur le lieu du désastre et que, sur une de ses faces seraient gravés les noms de ceux qui sont morts en sauvant leurs frères; c'est une noble et digne pensée; pas un voyageur ne passera dans la ville des Capitouls sans aller s'incliner devant la tablette sacrée.

A propos de monument funéraire, on vient de découvrir celui de Théophile Gautier, ancien rédacteur du *Musée*, dont nos fidèles abonnés n'ont point oublié la plume charmante racontant les aventures d'une princesse née du temps des Pharaons. Sa mort nous surprit au moment où nous avions composé le numéro du mois, où nous étions presque déjà sous presse, et nous ne pûmes rendre à notre collaborateur tout l'hommage qu'il méritait à tant de titres si éclatants et si divers.

Th. Gautier fut un des soldats les plus résolus de cette pléiade de 1830, de 1830 qui renouvela chez nous la littérature et l'art. Nul plus que lui ne porta une main hardie sur cette tradition du faux classique qui s'obstinait à voir dans Luce de Lancival le continuateur de Racine, comme dans l'abbé Delille le rival de Virgile. Disciple fervent de Victor Hugo, il lui fut fidèle, même alors que les événements politiques se dressèrent entre eux, faisant du grand lyrique un exilé et de lui, un serviteur de l'empire. Dans sa jeunesse, il avait manié le pinceau ; en peinture, il encouragea les novateurs, comme il soutenait les réformateurs littéraires. Il fut l'ami de Delacroix, comme il l'était de Sainte-Beuve et de Musset. Bientôt il sortit des rangs; il possédait deux qualités maîtresses : l'originalité et la forme, une forme à lui qui ne ressemblait à aucune autre. Sertisseur de mots chatoyants, ciseleur de phrases, parmi nos écrivains, excepté l'Eschyle moderne, personne n'a possédé aussi bien que lui le dictionnaire de la langue française. Amoureux de la couleur, de l'éclat, du soleil, ses poëmes et sa prose ont des reflets de l'Orient; il trempait sa plume dans la lumière. Erudit, fin lettré, délicat, il aimait nos vieux poëtes, dont il s'appropriait le tour en les frappant de sa forte empreinte ; critique ingénieux et bienveillant, son fouet n'a jamais blessé personne ; voyageur attentif, il nous a laissé des récits d'un relief et d'une justesse de ton extraordinaires. Un monument peint par lui, soit le Palais d'hiver à Saint-Pétersbourg, soit l'Alhambra de Grenade, revit tout entier avec ses marbres ou ses arceaux moresques. Il a donné au théâtre des scènes, des pochades, plus vivantes que de grandes pièces, et à l'Opéra un chef-d'œuvre, *Giselle*. Ses romans, que l'on voudrait plus moraux et plus chastes, ont une originalité puissante, et dans le sein de ses personnages il savait mettre le cœur et la vie.

A tous les points de vue : poëte, romancier, critique, voyageur, Théophile Gautier fut un des écrivains hors ligne de notre époque, et les jeunes poëtes de l'école moderne ont toujours salué en lui un initiateur et un maître.

La tombe, en granit bleu, qui lui a été élevée par souscription au cimetière Montmartre, est surmontée d'un piédestal d'une couleur plus pâle sur lequel se dresse une statue de la Muse au front étoilé. Elle est assise, le bras appuyé sur un médaillon de Théophile Gautier d'une grande ressemblance ; une couronne de lauriers l'ombrage.

Le jour de son inauguration, bien des couronnes ont été déposées sur ce monument : elles passeront; les amis de Th. Gautier, à leur tour, iront le rejoindre ; mais ses œuvres resteront et garderont sa mémoire.

D'autres deuils plus récents ont frappé les arts : l'auteur du *Pêcheur de perles*, de *la Jolie Fille de Perth*, de *l'Arlésienne*, des chœurs de *Patrie*, de *Carmen*, Georges Bizet est mort. Il était bien jeune encore pour mourir ! Né à Paris en 1838, à seize ans il sortait du Conservatoire de musique avec un premier prix. Ses commencements furent difficiles, mais de bonne heure cependant il fut placé parmi les espérances de l'avenir que lui ouvrit toutes larges son mariage avec la fille de l'auteur de *la Juive*. Tout lui souriait : il avait le bonheur, l'amour du travail, le sentiment de l'art; en quelques heures, la mort l'a enlevé à sa famille, à ses amis et à la gloire, qu'il touchait déjà.

Barye aussi nous a été ravi. Qui ne connaît les merveilles sorties de cette main qui pétrissait le bronze, en en tirant tantôt des bijoux d'une délicatesse charmante, tantôt des monstres de la taille la plus formidable et de l'effet le plus saisissant?

Antoine-Louis Barye était né à Paris le 24 septembre 1795 ; il fut le fils de ses œuvres : à treize ans, il entra chez le graveur Fourier et il travailla quelquefois pour l'orfévre Biennais. En 1812, la conscription l'atteignit; il fut soldat jusqu'à la fin de l'empire. En 1814, il reprit son métier de ciseleur qui le faisait vivre ; mais il suivit, en même temps, l'atelier de Bosio et les leçons de Gros, l'auteur des *Pestiférés de Jaffa*. En 1817, il obtint un second prix de statuaire aux concours des beaux-arts; en 1819, une mention honorable de gravure, et, en 1820, un deuxième second prix. Ces succès ne lui donnaient pas le pain quotidien; il travailla chez un orfévre de mérite, et s'adonna aux plus fortes études. Il suivait le cours d'anatomie, il visitait les salles du Jardin des plantes, peignait à l'aquarelle, à l'huile et se rendait familiers tous les procédés de la fonte des métaux. En 1827, il parut pour la première fois au Salon.

Vouloir faire connaître toutes les pièces qui, depuis cette époque, sortirent de ses mains fines et puissantes, est un travail qui ne nous est pas permis; l'espace nous manquerait. Ce fut surtout dans la reproduction des animaux que son talent excella. Il sut les modeler tantôt avec une grâce, tantôt avec une vigueur, admirables dans leurs poses les plus fières ou les plus souples. Les lions, les jaguars, les tigres de Barye respirent et se meuvent; en les voyant, on est frappé du caractère de force et d'élégance qu'il a su leur imprimer. Ces grands ouvrages ne l'empêchaient point de se livrer à un travail plus délicat ; on n'a point oublié le surtout de table qu'il exécuta pour le duc d'Orléans sur les dessins de Chenavard.

La beauté de ses fontes était célèbre, et, à l'Exposition universelle de Paris, il obtint la seule médaille d'honneur qui ait été accordée aux bronzes d'art. Toutes les tablettes des amateurs sont aujourd'hui couvertes des charmantes productions que, travailleur infatigable, il multiplia sans relâche.

Mais n'abandonnons pas nos lecteurs sous ces impressions de tristesse, et demandons le mot pour rire à la septième Chambre de la police correctionnelle. Il s'agit de photographies spirites. « Qu'est-ce là? » allez-vous me demander. La chose la plus simple et la plus intéressante du monde.

Après avoir perdu un enfant, un père, si vous alliez trouver le photographe Burguet et si vous lui demandiez la photographie de l'enfant ou du père regretté, voici comment les choses se passaient : l'artiste, éminemment spirite et voyant, se mettait en prière avec le demandeur ; ensuite il le faisait asseoir, le photographiait et, derrière son portrait, dans un vague nébuleux, on entrevoyait une figure : c'était le mort arraché

de sa tombe ; il était docilement venu poser. Jusque-là rien que de conforme à ce que nous savons de la crédulité et de l'imbécillité humaines ; mais voici Burguet devant la justice : il avoue toutes ses supercheries, tous ses *trucs* ; il les montre au tribunal, et rit au nez des gens qu'il a dupés. Vous croyez qu'ils vont s'indigner contre l'escroc ? Pas du tout ! Malgré lui et, quoi qu'il en dise, ils soutiennent que Burguet est photographe spirite, et le journaliste Leymarie, son complice, le plus honnête homme du monde. Ils affirment et jurent qu'ils ont bien les portraits des êtres qu'ils pleuraient, et, quoi que puisse leur dire le président, ils persistent à croire au miracle : c'est pour eux article de foi. L'un dit :

— Je crois ; on ne discute pas une croyance !

— Voyez-vous, dit l'autre au président, il ne faut pas parler de ce que l'on ne sait pas. Savez-vous l'anglais ? Non, n'est-ce pas ? Me comprendriez-vous si je vous parlais anglais ? Eh bien ! le spiritisme, c'est cela.

La vieille dame Allan-Kardec « n'aime pas que l'on plaisante sur le spiritisme ; c'est pour elle « une espèce de religion ».

En sortant de prison, Burguet et Leymarie sont assurés de trouver encore leurs dupes et de pouvoir reprendre leur gentil petit commerce. Pauvre, pauvre humanité !

Il y a encore le procès du petit Chinois Tin-Tun-Ling, que Théophile Gautier avait recueilli et qui a concouru aux chinoiseries de Mme Judith Mendès ; mais ce pauvre fils du royaume du Milieu s'est mis dans un cas pendable. Il avait épousé deux femmes, l'une en Chine, l'autre à Paris. La Chinoise, il l'a laissée sur les rives du fleuve Jaune ; la Française, de son côté, a abandonné son époux même avant la première nuit de noces, et s'est perdue en Amérique. Donc, notre Chinois a deux femmes, et pas de femme ; mais ce double veuvage ne l'excuse pas devant la loi française. Tin-Tun-Ling le sait bien ; pour sa défense, il prétend que la Chinoise n'est pas sa femme pour de bon, quoiqu'il en ait eu plusieurs enfants, et il invoque et cite le code chinois. Grand embarras du procureur de la république ! Bref, le bon petit magot a été acquitté ; il ne lui reste plus qu'à retrouver la volage Française qui a si vite abandonné le domicile conjugal. Le fera-t-il ? il ne l'a pas dit. Que le ciel te garde peut-être de la retrouver, ô Tin-Tun-Ling !

A. DE VILLENEUVE.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# LE SALON DE 1875

*Les Feux de la Saint-Jean*, tableau de J. Breton, dessin de Duvivier, d'après la photographie de MM. Goupil et Ce.

# LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

## JULES VERNE.

Jules Verne. Dessin de Bocourt.

En vue du Tréport. A bord du *Saint-Michel*, 12 août 1875.

Mon cher directeur,

Le public aime à surprendre les hommes célèbres au milieu de leurs habitudes quotidiennes, *en robe de chambre*, dit la locution consacrée. Rien de plus naturel. Pour les relations publiques, le grand homme endosse d'ordinaire un habit officiel, dont la coupe habile et les broderies dissimulent souvent plus d'une infir-

mité. Au logis, au contraire, et les pieds sur les chenets, il se montre à nous tel qu'il est, avec son véritable caractère, ses qualités et ses défauts; on le sent vivre, on le voit marcher, on l'entend parler.

Cette courte préface vous expliquera pourquoi ma lettre est datée du *Saint-Michel*, en vue du Tréport, c'est-à-dire en pleine mer. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas? que nous n'avons pas ici de bureau de poste et que ma lettre devra être déposée à terre la première fois que nous aborderons.

Voulez-vous faire connaissance avec *le Saint-Michel*? C'est un petit yacht de huit à dix tonneaux, gréé comme les bateaux de pêche de la baie de Somme, d'où il est, du reste, originaire, ayant vu le jour sur les chantiers du Crotoy. Un trou à l'avant pour l'équipage, une chambre à l'arrière pour le capitaine et les passagers, si l'on peut donner le nom de chambre à une cabine de quatre pieds et demi de haut sur six de long et cinq de large, avec deux cadres qui se font vis-à-vis, adossés aux bordages, et représentent, grâce à leurs matelas de varechs, deux lits d'un moelleux très-relatif. Derrière l'escalier ou plutôt l'échelle qui descend du pont dans la chambre en question, une vaste armoire, contenant la bibliothèque du bord, c'est-à-dire l'Annuaire des marées, quelques cartes marines et trois ou quatre gros dictionnaires et volumes de voyages. Sur le pont, un canon qu'on ne tire jamais sans recommander son âme à Dieu, tant on craint qu'il n'éclate.

Quant à l'équipage, il se compose de deux braves matelots du Crotoy, Alexandre Dulong et Alfred Bulot, qui, chaque été, abandonnent leurs filets et leurs lignes pour suivre la fortune du *Saint-Michel*. Ils ont été, l'un et l'autre, marins de l'Etat; Alexandre, vulgairement appelé Sandre, a fait les campagnes de Crimée et d'Italie; il en est revenu quartier-maître de canonnage; Alfred a passé deux années à la Nouvelle-Calédonie; il y a mangé du Kanak ou a été mangé par lui, je ne sais plus au juste, mais Alfred me paraissant pourvu d'un râtelier formidable et de tous ses agrès, je penche pour la première hypothèse.

Enfin le capitaine n'est autre que Jules Verne, l'auteur du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, une des figures les plus sympathiques de la littérature contemporaine et l'un de mes meilleurs amis, par-dessus le marché.

Jules Verne a une véritable passion pour la mer et y passe tout le temps qu'il peut dérober au travail. Encore cette bibliothèque dont j'ai parlé plus haut, si incomplète qu'elle soit, lui permet-elle de continuer, même à bord, les recherches nécessaires à son œuvre. Vous savez aussi bien que moi que, même quand la main ne noircit pas le papier, le cerveau est un creuset dans lequel la pensée s'élabore incessamment, préparant, assemblant, combinant les matériaux multiples du livre futur. C'est donc à bord du *Saint-Michel*, soit qu'il commande la manœuvre, soit que son esprit s'égare à travers les mondes qui peuplent le firmament étoilé, c'est à bord du *Saint-Michel* que Verne a conçu la bonne moitié de ses ouvrages.

Vêtu d'une vareuse de gros drap bleu ou d'un gilet de tricot à raies parallèles, la tête couverte, suivant le temps, d'un chapeau de cuir goudronné ou d'un béret sans visière, tantôt il se tient à la barre, tantôt, aidant à la manœuvre, il prend un ris, amène une voile, relève un fanal, capitaine et matelot tour à tour, car il a dit que rien ne remplace la vieille expérience de Sandre, et, dans les moments critiques, il lui remet toujours le commandement.

D'un autre côté, Sandre et Alfred adorent Verne.

— Il n'a qu'un défaut, me disait Sandre, il ne comprend rien à la pêche et ne croit au poisson que lorsqu'il le tient au bout de sa fourchette. Comment un homme aussi supérieur peut-il être atteint d'une pareille infirmité? Ce n'est pas qu'il nous défende de mettre nos lignes à la traîne et même d'embarquer notre chalut. Mais on dirait une fatalité. A bord de nos barques, nous prenons ce que nous voulons, le poisson mord sur des tuyaux de pipe. A bord du *Saint-Michel*, vous amorceriez avec des truffes, rien n'y ferait. C'est à croire que le capitaine nous a jeté un sort. Et à chaque tentative nouvelle, naturellement il se moque de nous. Enfin, il y a huit jours, nous tenions nos lignes à la main, pendant que *le Saint-Michel* courait des bordées par le travers du cap Antifer. Bon! une secousse! Nous halons le filin et voilà un maquereau qui gigotte au bout, le premier maquereau que nous eussions vu depuis notre embarquement. Vous comprenez si nous étions contents. Alfred et moi nous regardions le capitaine en dessous, comme pour lui dire : « Eh bien, y croirez-vous? » Lui, toujours narquois, ne répondait rien. Cependant voilà *notre* maquereau sur le pont. Alfred le prend par les ouïes pour le décrocher. Paf! le satané coquin donne un coup de queue, se décroche lui-même, rebondit sur le tillac, et, de là, dans l'eau. Etait-ce du guignon, hein? Et M. Verne de se tenir les côtes. Ah! nous avons perdu là une belle occasion de lui prouver qu'il y a du poisson ailleurs que dans la marmite.

— Que voulez-vous, Sandre, l'homme n'est pas parfait!

Le fait est que, chaque fois que je suis monté à bord du *Saint-Michel*, j'ai essayé de vaincre la malechance, mais jamais, au grand jamais, je n'ai vu tête ou queue de poisson, d'où je partage absolument l'opinion d'Alexandre.

Malgré sa petite taille, *le Saint-Michel* ne se borne pas à courir des bordées du Crotoy au Havre. Parfois il embarque ses provisions et gagne la haute mer. Il a montré son pavillon en Angleterre, sur les côtes de la Normandie et de la Bretagne. Malheureusement ses dimensions trop restreintes lui interdisent les longs voyages, et Verne a songé plus d'une fois à lui donner un successeur. Celui-ci fût-il corvette ou brick, pour moi, je regretterai toujours *le Saint-Michel*, où j'ai passé de si bonnes heures.

Ah! j'oubliais de vous dire que Jules Verne a épousé une très-aimable femme dont la famille habite Amiens, ce qui fait qu'il demeure en cette ville, et que leur fils Michel a été naturellement le parrain dudit yacht.

Maintenant que vous connaissez le navire et l'équipage, parlons un peu plus longuement, si vous le voulez bien, du capitaine.

Jules Verne a aujourd'hui quarante-sept ans, étant né à Nantes le 8 février 1828. Ses cheveux, légèrement frisés, commencent à grisonner, ainsi que sa barbe. La taille, que j'ai connue svelte et élégante, mesure un diamètre respectable; l'œil, fin et spirituel, éclaire une figure d'une rare intelligence.

Il appartient à l'une des familles les plus honorables et les plus respectées de la Bretagne, au sein de laquelle le culte des lettres est héréditaire. M. Paul Verne, son frère, a publié, il y a quelques années, le récit d'une

ascension au mont Blanc qui a été justement remarqué.

Jules Verne vint à Paris en 1849, et, tout en faisant son droit, car il est avocat, entra comme secrétaire au théâtre Lyrique, que dirigeait alors M. Séveste. C'est à cette époque que remontent ses débuts. Il donna successivement *les Pailles rompues*, un petit acte en vers, qui obtint un vif succès au Gymnase ; *le Colin-Maillard*, *l'Auberge des Ardennes* et *les Compagnons de la Marjolaine*, opéras-comiques, dont Aristide Hignard composa la musique. Entre temps, il écrivit, pour le *Musée des Familles*, des nouvelles : *Maître Zacharie*, *les Premiers Navires de la marine mexicaine*, *Martin Paz*, etc., qui contenaient en germe toutes les qualités que l'expérience et l'étude devaient développer plus tard.

Mais Verne n'avait pas encore trouvé sa voie. Une nouvelle excursion au Vaudeville avec une comédie en trois actes, *Onze Jours de siége*, acheva de le dégoûter de la carrière dramatique. Ce n'est pas que la pièce eût reçu un mauvais accueil du public, loin de là. Mais les succès, au théâtre, s'achètent trop cher pour les hommes qui ont le souci de leur dignité et l'amour de la liberté. Verne avait d'ailleurs mieux à faire qu'à attendre dans l'antichambre d'un directeur. Il mettait la dernière main à une œuvre originale, caressée avec amour, car il sentait que, de cette tentative, dépendait son avenir. Il ne s'agissait de rien moins que d'un voyage fantaisiste dans les airs, à travers le continent africain, résumant, sous une forme à la fois dramatique et humoristique, toutes les découvertes des Barcke, des Livingstone, etc.

Bref, son manuscrit sous le bras, notre auteur alla frapper à la porte de l'éditeur Hetzel. C'était jouer de bonheur... ou de perspicacité. MM. les éditeurs aiment les noms connus et volontiers se défient de leur propre jugement pour distinguer les talents nouveaux. Hetzel, écrivain lui-même, et écrivain d'un goût excellent, fait justement exception. Il a la prétention, parfaitement justifiée, d'avoir révélé au public J. Macé, Erckmann-Chatrian et Jules Verne. Notre auteur tombait donc bien. Son livre — *Cinq Semaines en ballon* — fut lu dans les huit jours, imprimé dans le mois. Point n'est besoin de dire le succès qu'il obtint. Ce fut une véritable révélation. Un genre nouveau était créé. C'était de l'Edgard Poë avec la gaieté en plus et l'hallucination en moins, la science et l'imagination associées dans une harmonie parfaite.

Mais *Cinq Semaines en ballon* constituaient-elles un accident heureux, une de ces bonnes fortunes uniques qui n'ont pas de seconde édition? ou marquaient-elles le premier pas d'un écrivain de race? A l'avenir de répondre. L'avenir répondit par le *Voyage au centre de la terre* et *les Anglais au pôle nord*. Cette fois, le doute n'était plus permis, et le nom de Jules Verne, sortant de l'obscurité, émergeait en pleine lumière.

Depuis lors, chaque nouveau livre a agrandi, confirmé la réputation de l'auteur. Le *Voyage à la lune*, *les Enfants du capitaine Grant*, *le Chancelor*, *le Pays des fourrures*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *le Tour du monde en quatre-vingts jours* se succédaient sans interruption et rencontraient auprès du public le même accueil enthousiaste. Le théâtre, à son tour, s'emparait du *Tour du monde* et vulgarisait cette œuvre charmante.

Le succès suscite la concurrence. On devait donc s'attendre à voir de nombreux rivaux s'élancer à sa suite dans la carrière que Verne avait ouverte. Il n'en fut rien. D'abord la perfection qu'il avait atteinte dès son coup d'essai décourageait les plus confiants; et puis des livres comme les siens exigent un ensemble de connaissances qui ne sont pas à la portée du premier venu.

Verne règne donc sans compétiteur dans le royaume qu'il a conquis. Ce royaume, c'est l'univers, et non-seulement la terre, mais les mers, les airs, tous les mondes habitables et non habitables. Aussi, quand, à chaque volume qui paraît, on se demande si la mine n'est pas épuisée, le volume suivant prouve que la mine est inépuisable. *A l'Ile mystérieuse*, dont la publication s'achève en ce moment, succéderont bientôt *A travers le monde* et *le Courrier du czar*. J'en tenais hier encore les épreuves entre les mains, et je puis vous assurer que Verne n'a rien écrit de plus original et de plus amusant que *A travers le monde*, de plus dramatique et de plus intéressant que *le Courrier du czar*. Mais je jouerais un mauvais tour au public du *Musée*, si j'avais la sotte idée de lui raconter ces deux livres, qu'il lira certes avec le même empressement que leurs aînés.

Mieux vaut consacrer le peu de place qui me reste à analyser le talent de l'écrivain.

Jules Verne n'est pas, à proprement parler, un romancier; car l'amour, base de tous les romans, brille par son absence dans la plupart de ses ouvrages. La femme y est presque toujours reléguée au second plan, encore la chercheriez-vous vainement dans *Cinq Semaines*, *les Anglais au pôle nord*, etc. Au fait, ses héros n'ont pas de temps à perdre aux doux propos du petit dieu malin. Les luttes grandioses ou ingénieuses contre les obstacles que la nature ennemie sème sous leurs pas réclament tous leurs efforts. Aussi Verne, original avant tout et dédaigneux du lieu commun, réserve-t-il les tons les plus colorés de sa palette à la peinture de ces types de savants fantasques et de hardis explorateurs qui s'appellent Fergusson, Hatteras, Clowbonny, Glenarvan, Paganel, Arronax, le capitaine Nemo, Michel Ardant, Philéas Fogg. Ce sont vraiment d'amusants personnages, et qui ne doutent de rien. Traverser l'Afrique en ballon, atteindre la mer libre du pôle à travers les banquises et les plaines de glace, pénétrer jusqu'aux entrailles de la terre pour sortir par l'orifice d'un volcan, s'élancer vers la lune dans la cavité d'un boulet gigantesque, tout cela n'est pour eux que jeux d'enfants, et l'imagination de Jules Verne possède tant et de si précieuses ressources, que le lecteur doute et se demande *si cela est arrivé*. Quel est le point précis qui sépare la fiction de la vérité? L'auteur n'a-t-il fait que devancer les découvertes futures de la science qui permettront de réaliser, dans un siècle, tous ces étonnants voyages?

Après tout, pourquoi cela ne serait-il pas? Il y a cent ans, on eût traité de visionnaire ou de mauvais plaisant celui qui eût prétendu transmettre sa pensée de Paris à Londres en quelques secondes ou s'y transporter lui-même en quelques heures. Dans cent ans peut-être la science nous aura livré de nouveaux secrets et les rêves de Verne seront devenus des réalités. Cette perspective n'a vraiment rien d'immodeste ou de déplaisant. En attendant, l'esprit humain, toujours épris du merveilleux, continuera à lire comme il le mérite le charmant conteur qui nous entraîne à sa suite à travers les mondes et les pays inconnus.

Ch. RAYMOND.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].

### XIII. — SUR LA PLACE DU MARCHÉ.

L'attente. — La place du marché. — Le défilé. — Le payement des troupes. — Vingt-deux victimes. — Une allocution royale. — Un toast horrible. — Le massacre — La populace hideuse. — Une relation d'un négociant hollandais. — Une nuit sanglante. — Dix-sept jours de tortures.

Philistin et Phosphate avaient été conduits, nous l'avons dit, dans une case attenante au palais royal, où on les avait enfermés sans qu'ils sussent ce qu'on voulait faire d'eux, et d'où ils entendirent les cris que la terreur et la torture arrachaient à Lamouroux et à Pouillouse.

Lorsque ces cris cessèrent, ils pressentirent qu'on venait d'achever les deux misérables et se mirent à prier, recommandant leurs âmes à Dieu et s'attendant à chaque instant à voir entrer les bourreaux dans leur prison pour les y massacrer ou pour les traîner au dehors et les livrer à la horde sauvage des noirs.

Cependant les bourreaux ne se montrèrent pas, et quand, le soir venu, le silence leur apprit que *la fête* était finie, au lieu des tourmenteurs qu'ils appréhendaient, ce furent des esclaves qui leur apportèrent des vivres, de l'eau et des nattes pour se coucher.

— On nous réserve pour une occasion plus solennelle, on nous engraisse, dit Philistin d'un ton sarcastique et amer.

— Le fait est que nous... avons fu.. furieusement maigri depuis quelques jours, ajouta Phosphate en soufflant.

Cependant la faim tue les angoisses de la frayeur, comme elle tue le goût.

Philistin et Phosphate mangèrent donc ; et, comme ils avaient à peine dormi les nuits précédentes et qu'ils n'en pouvaient plus, ils s'étendirent sur les nattes et y oublièrent leur situation présente.

Le lendemain, vers dix heures, des soldats les conduisirent sur une place plantée d'arbres, située derrière le palais, où se tenait d'habitude un des marchés les plus achalandés de la ville, et où ce jour-là devait continuer la série des cérémonies de la première coutume.

Une plate-forme en bois carrée, de seize à dix-huit pieds de haut, couronnée d'un parapet de quatre pieds, avait été dressée au centre et ornée de tentures de toutes les couleurs.

Des bannières, des parasols historiés la surmontaient aux quatre angles.

En face, à distance, cachées par une haie d'acacias, étaient étendues les victimes destinées aux sacrifices.

Les unes avaient les pieds et les poings liés, d'autres seulement les poings, derrière le dos; d'autres enfin étaient attachées dans de grandes corbeilles au-dessus desquelles se dressaient leurs têtes résignées.

L'armée était échelonnée dans un ordre à peu près semblable à celui de la veille, devant la plate-forme, du haut de laquelle Bâhadou devait faire un prêche de guerre et distribuer des cauris à ses guerriers. Aussi chaque soldat, chaque officier avait-il ajouté à son uniforme un sac de coton destiné à recevoir tout ce qu'il pourrait attraper.

Quant à la foule, elle était au moins aussi compacte, aussi remuante, aussi bruyante que le jour précédent.

La chaleur était également d'une intensité extrême.

Philistin et Phosphate attendirent, entourés de leurs gardes qui les protégeaient difficilement contre la curiosité publique, que le roi arrivât.

Des vivats prolongés, le vacarme de la musique annoncèrent bientôt le *flamboyant* monarque, ses ministres et ses grands fonctionnaires.

Bâhadou jeta, en passant, un regard au rentier et au chimiste, gravit les degrés de la plate-forme et prit place sur un trône abrité par des bannières et des parasols.

Les deux malheureux blancs furent presque immédiatement portés près de lui, à quelques pas de son trône.

Cette fois, plus de doute, leur mort était résolue.

A un signal du méhou, l'armée, saluant au passage de ses hourras son chef suprême, défila devant le trône, les officiers portés sur les épaules des soldats, la musique faisant tapage, les amazones-artilleurs tirant des salves d'artillerie, la multitude s'époumonant à acclamer le roi, auprès duquel des esclaves entassaient des sacs de cauris, des pièces d'étoffe, des rouleaux de tabac, avec lesquels Sa Majesté allait faire largesse à ses troupes.

Le défilé terminé, des officiers passèrent à Bâhadou les têtes de cauris (il y en avait trois mille), les pièces d'étoffe, les rouleaux de tabac ; et Sa Majesté se mit à les jeter à ses troupes, qui se les disputèrent à coups de pied, à coups de poing, à coups de tête, voire à coups de dents, avec un acharnement fébrile.

Les cauris, les rouleaux de tabac appartenaient aux soldats les plus forts et les plus agiles, à ceux qui savaient le mieux les attraper en l'air ou s'en emparer lorsqu'ils tombaient à terre ; les pièces d'étoffe étaient presque toujours le partage des officiers, auxquels les soldats n'osaient les disputer, d'autant que, en cas de contestation sérieuse, les officiers dégaînaient.

La populace, qui n'était pas conviée au banquet, se dédommageait en mêlant ses vociférations au tumulte indescriptible de la soldatesque se battant pour s'arracher les dons de son souverain.

Le spectacle était inouï.

« C'est ainsi, dit à ce propos l'Anglais Forbes, que le roi du Dahomey paye ordinairement ses troupes. »

Le procédé est ingénieux.

En effet, si chaque soldat recevait sa quote-part de la somme distribuée à la cérémonie du payement des troupes, il se plaindrait de son insuffisance, et il aurait raison; tandis que, de cette façon, alors même qu'il ne parvient pas à se procurer un seul cauris, il ne s'en prend qu'à sa maladresse ou à sa mauvaise fortune, d'autant que les cauris pleuvent au-dessus de sa tête pendant une demi-journée, ce qui lui permet de se persuader que la générosité de son roi est infinie, tandis qu'elle est très-limitée.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

C'est un tour d'économe ou d'avare assez bien joué.

En ce qui concerne le peuple, comment ne partagerait-il pas le sentiment de l'armée? A défaut de cadeaux, n'a-t-il pas le spectacle de la pompe royale, de la pompe militaire, et celui, plus enivrant pour lui, des sacrifices humains? car c'est invariablement par là que finit chacune des journées des coutumes.

Lorsqu'il ne resta plus rien à jeter aux troupes, Sa Majesté but un peu de rhum dans une coupe, et des aides de bourreaux allèrent chercher les victimes à sacrifier.

Elles étaient vingt-deux : quatorze hommes et huit femmes, auxquelles on ajouta un crocodile de deux mètres de long et un chat.

Chose bizarre, ces malheureux, dont le supplice s'approchait, ne manifestaient aucune émotion; on eût dit des bœufs conduits à l'abattoir. Leur placidité contrastait d'une manière frappante avec le trouble, l'épouvante du rentier et du chimiste.

Quand toutes les victimes se trouvèrent rangées à droite de son trône, Bâhadou, s'adressant à l'armée et à la foule, proclama qu'à l'exemple de ses aïeux il abandonnait à ses sujets une partie de ses prisonniers pour être immolés dans les coutumes; puis il s'arma

La distribution des cauris. Dessin de Vierge.

d'une hache et se leva pour sacrifier lui-même les premières victimes.

Les troupes et la foule témoignèrent à ce moment une joie sauvage qui fit frissonner Philistin et Phosphate placés, par ordre du méhou, dans un endroit d'où ils pussent voir tous les détails de l'exécution, probablement afin d'augmenter la cruauté de leur supplice.

Une douzaine d'individus, armés de cimeterres, de massues, se tenaient au pied de la plate-forme, prêts à recevoir, pour les massacrer, les victimes qu'on allait leur jeter; c'étaient des marchands d'esclaves, auxquels Sa Majesté dahomane avait accordé ce précieux honneur, en récompense de services qu'ils lui avaient rendus dans le trafic.

Les sacrifices commencèrent.

Le camboudi appela les prisonniers et les prisonnières par leurs noms, et des esclaves les apportèrent successivement sur le parapet de la plate-forme, devant le roi, les uns et les autres dépouillés de leurs vêtements, quelques-uns liés jusqu'au cou dans des mannes de jonc.

Par un raffinement de cruauté, on les obligea tous à boire un verre de rhum à la santé du roi.

Ce toast horrible porte *in articulo mortis*. Bâhadou fendit, d'un coup de hache, la poitrine à la première

victime, qui fut aussitôt précipitée en bas, où les massacreurs l'achevèrent, détachant la tête et la déposant dans un coin, et lançant le tronc à la hideuse multitude, qui le mit en pièces avec des hurlements forcenés, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus sur la plate-forme que le rentier et le chimiste.

Leur heure n'était pas encore sonnée sans doute, car les gardes qui les avaient amenés les remmenèrent dans la case qui leur servait de prison, à l'étonnement de la populace, qui avait compté sur leur exécution.

Ces tableaux monstrueux paraîtront peut-être exagérés à bien des lecteurs; pourtant ils sont encore au-dessous de la réalité. A ceux qui douteraient de cette réalité après tout ce que nous avons relaté plus haut, nous recommanderions cet extrait d'une narration d'un négociant hollandais recueillie, à Petit-Popo, le 6 août 1862, par le capitaine du navire anglais le *Griffin*, et adressée par celui-ci au gouverneur anglais de Lagos :

« .. En juin dernier, j'étais à Whydah, où m'avaient appelé des affaires de commerce. Le 24 de ce mois, je reçus, avec autant de surprise que de déplaisir, la canne du roi du Dahomey accompagnée de l'invitation impérative de me rendre de suite à Abomey. J'employai tous les moyens en mon pouvoir pour éviter ce voyage; mais les caboucirs de Whydah me déclarèrent nettement que, si je n'obéissais pas de bonne volonté, j'obéirais de force. Cette réponse étant sans réplique, le 25 juin je quittai Whydah dans un hamac porté par six hommes et escorté par une compagnie de soldats dahomans. Le même jour, j'atteignis Allada... Après une courte halte à Cannah, j'arrivai, le 28 au soir, dans les faubourgs d'Abomey, où une habitation m'avait été préparée. On m'y laissa toute la journée du lendemain, avec la recommandation expresse de n'en pas sortir, surtout pendant la nuit. Le 29, on me fit franchir l'enceinte fortifiée de la ville par la porte royale, sous laquelle se tenaient, pour me recevoir, deux caboucirs. Ils me saluèrent respectueusement et me dirent : « Le roi notre maître n'a jamais vu de « Hollandais; il en a été de même du feu roi son père ; « et maintenant que nous avons une quantité de captifs « à sacrifier aux dieux, nous sommes on ne peut plus « heureux de voir un Hollandais. » Après cet exorde, ils m'obligèrent à boire avec eux, quatre fois de suite, à la santé de leur souverain; puis ils exécutèrent autour de moi une pyrrhique sauvage accompagnée de chants et de coups de fusil. Conduit ensuite au palais royal, j'y fus reçu par le premier ministre, qui m'apprit que le monarque me donnerait audience le lendemain. Le 1er juillet, je trouvai S. M. Bâhadou assise devant son palais, sous un dais élevé, et entourée d'un détachement d'amazones. Je saluai à l'européenne le monarque, qui se leva, me prit les mains, me dit qu'il était très-heureux de voir un Hollandais, et continua à me parler en portugais pendant dix minutes au moins. Il termina en m'invitant à retourner à mon logement et à n'en bouger de trois jours.

« Le 5 juillet, je fus conduit en grande pompe sur la place du marché, où on m'apprit qu'un grand nombre de malheureux avaient été égorgés la nuit précédente. Le premier objet qui frappa mes yeux, sur ce théâtre d'horreur, fut le corps de M. Doherty, ancien esclave libéré, et dernièrement ministre de l'Église anglicane à Ischagga. Il était crucifié contre le tronc d'un arbre gigantesque; une pique de fer traversait sa tête, une autre sa poitrine, et de grands clous fixaient solidement à l'arbre ses pieds et ses mains. Par une amère dérision, son bras gauche était recourbé de manière à soutenir une large ombrelle de coton... De là, on me mena vers une haute plate-forme où trônait le roi, et d'où Sa Majesté adressait à son peuple ce qu'on pourrait appeler un *prêche de guerre*, car il lui promettait de le conduire, dès le mois de novembre, à l'attaque d'Abéokuta. Des cauris, des vêtements et des flots de rhum furent distribués à la foule en forme de péroraison. Vis-à-vis de la plate-forme, et dans toute la largeur de la place, étaient alignées des rangées de têtes humaines saignantes, et tout le sol du marché était saturé de sang. Ces têtes étaient celles d'un certain nombre de captifs, provenant de la prise d'Ischagga, qu'on avait massacrés la nuit précédente, après avoir épuisé sur eux l'art diabolique des tortures...

« Cinq jours encore se passèrent, pendant lesquels on me retint confiné dans ma demeure, avec défense de hasarder un pas ou un regard au dehors après le coucher du soleil. Le 10 juillet, le sol d'Abomey fut ébranlé par une violente secousse de tremblement de terre, et, dès le matin, je fus conduit de nouveau sur la place du marché, où je trouvai le roi siégeant sur la plate-forme au milieu de ses éternelles amazones. Il me dit que ce que je prenais pour un tremblement de terre n'était autre chose que l'esprit de son père, se plaignant du peu de soin qu'on apportait à la célébration des *coutumes* antiques et sacrées. Puis il fit approcher trois chefs ischaggans, spécialement chargés par lui d'aller apprendre à son père que les coutumes seraient dorénavant mieux observées que jamais. Chacun de ces malheureux reçut de la main royale une bouteille de rhum, une filière de cauris... puis fut décapité.

« On apporta ensuite vingt-quatre mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant, dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, après quoi on les précipita, l'un après l'autre, du haut de la plate-forme sur le sol de la place, où la multitude, dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine, comme, en d'autres pays, les enfants se disputent les dragées de baptême. Tout Dahoman assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui scier la tête, pouvait aller échanger, à l'instant même, ce trophée contre une filière de cauris (environ 2 fr. 50) ; ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et que deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs mutilés, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi...

« ... Durant tout le jour suivant, on me fit parcourir les autres quartiers de la ville, qui, tous à la fois, avaient été les théâtres de semblables horreurs. Le 12 juillet, je commençai à respirer : les plates-formes furent démolies, et le programme de la fête parut se restreindre à des chants, des danses et des décharges d'armes à feu. Dix jours se passèrent sans être souillés de sacrifices humains; mais en fut-il de même des dix nuits intermédiaires? J'ai malheureusement tout lieu de ne pas le croire.

« Le 22 juillet, je dus être témoin de la *grande coutume* au palais du feu roi, dont deux hautes plates-formes flanquaient la porte d'entrée. Chacune d'elles supportait seize captifs et quatre chevaux, tandis

qu'un même nombre de chevaux, un alligator et seize femmes étaient placés sur une troisième plate-forme, dans la cour intérieure du palais. Hommes et femmes, capturés à Ischagga, avaient fait partie de cette émigration d'esclaves libérés, venue, il y a quelques années, de Sierra-Leone dans l'Yarriba; tous étaient proprement vêtus à l'européenne.

« Lorsque ces malheureux, assis ou plutôt enchaînés sur des siéges grossiers, eurent été disposés autour de trois tables (une pour chaque groupe), on plaça devant chacun d'eux un verre de rhum, et le roi, montant sur la plate-forme la plus élevée, adora solennellement ses fétiches nationaux, et s'inclina devant les captifs, dont le bras droit fut alors délié pour leur permettre de prendre les verres de rhum et de boire à la santé du monarque qui les vouait à la mort. Cette partie du cérémonial terminée, on porta processionnellement les vêtements et ornements du feu roi Ghézo. Puis commença la grande revue des troupes dahomanes, dont Bâhadou harangua chaque corps au moment du défilé, promettant à tous le sac d'Abéokuta pour le mois de novembre. La plupart de ces soldats portaient des armes à feu. Un bataillon d'élite était même muni de carabines rayées; mais la grande majorité n'avait que des fusils à silex. L'artillerie consistait en vingt-quatre pièces de douze, et une parfaite discipline semblait régler toutes les manœuvres de cette armée, dont le nombre total ne peut être évalué à moins de cinquante mille combattants, dont dix mille amazones. La revue terminée, les trois groupes de captifs eurent la tête tranchée, ou, pour parler plus exactement, sciée avec des coutelas ébréchés. Les chevaux et l'alligator furent égorgés en même temps, et les sacrificateurs apportèrent un soin extrême à mêler leur sang à celui des victimes humaines... »

Tout cela est monstrueux, invraisemblable; pourtant cela est, pourtant les choses continuent à se passer ainsi au Dahomey.

. . . . . .

Laissés seuls dans leur case, où on avait déposé des victuailles en assez copieuse quantité, particulièrement des quartiers de volailles cuits dans de l'huile de palme, Philistin et Phosphate se demandèrent si cette torture des yeux allait continuer, et si le sort des victimes qu'ils avaient vu si horriblement sacrifier et déchirer par la populace leur était réservé.

La nuit ils entendirent pendant trois heures un va-et-vient autour du palais, et il leur sembla que des plaintes se mêlaient aux cris des oiseaux de proie attirés par les débris humains abandonnés sur la place.

Étaient-ce encore des sacrifices?

Oui.

Cette nuit-là vingt têtes tombèrent sous les sabres des exécuteurs de Bâhadou; les habitants d'Abomey purent les voir le matin, rangées devant la plate-forme et encore sanguinolentes!

Car, ainsi que nous le disions plus haut, ainsi que le rapportent les voyageurs que nous avons cités, ce n'est pas seulement le jour qu'on tue à Abomey, pendant *la saison* des *coutumes*, c'est la nuit, et ces exécutions nocturnes sont plus affreuses que celles qui se font au grand soleil avec l'apparat d'un fanatisme religieux sauvage, parce qu'elles n'ont plus que l'apparence de meurtres ténébreux.

Durant trois jours et trois nuits on tint le rentier et le chimiste enfermés.

Le 4 juin, on les tira de leur prison pour les faire assister à l'exposition et à la procession, par la ville, de toutes les richesses mobilières du roi; puis on les garda pendant cinq jours encore au secret.

Le 9, Bâhadou se transporta, avec sa cour, dans un autre palais de la capitale pour y sacrifier onze captifs.

Le 11, il égorgea, de sa main, trois femmes des montagnes de Kong, enlevées dans une récente razzia, et présida une haute cour de justice.

Le 12, les amazones prêtèrent serment de fidélité.

Le 14, vingt nouvelles victimes furent sacrifiées pour arroser les tombes des ancêtres.

Le tout accompagné de distributions de vivres, de rhum, de décharges de mousqueterie, de salves d'artillerie, de tumultes populaires.

Le 16, on vint chercher le rentier et le chimiste pour les conduire en présence de Sa Majesté, qui allait enfin prononcer sur leur sort.

— Ah! qu'on nous donne le coup de grâce! exclama Philistin, marchant à côté de Phosphate, qui pouvait à peine avancer.

## XIV. — L'AUDIENCE ROYALE.

Devant Bâhadou. — Conversation par interprète. — Théories dahomanes. — Une éclaircie dans un ciel noir. — Une mission diplomatique. — Tueries de civilisés et tueries de sauvages. — Une demande d'engins de guerre. — Le congé. — Le passe-port. — Départ pour Whydah.

Ce jour-là, il semblait que les sacrifices fussent momentanément interrompus, car la plate-forme avait disparu de la place du marché, le dais de la place du palais royal, et les amazones étaient rentrées dans leur quartier, où elles buvaient du rhum et fumaient en criant, en chantant, en dansant, comme si elles eussent été ivres ou en délire.

Les prisonniers traversèrent une cour, ou plutôt un jardin planté des orangers les plus beaux qu'ils eussent vus, passèrent à côté d'un amas d'ossements d'éléphants, traversèrent une autre cour sur les murs de laquelle ils virent des têtes fraîchement coupées, et arrivèrent devant la case de la principale favorite, où se trouvait Sa Majesté en compagnie du mehou, du migan, du camboudi, de la générale des amazones, du tolonou et de l'interprète.

Comparée à l'apparat terrible des jours précédents, cette simplicité était frappante et relativement rassurante; aussi Philistin et Phosphate eurent-ils, au milieu de leurs angoisses, une lueur d'espoir.

Bâhadou les regarda pendant une vingtaine de secondes sans sourciller et, naturellement, ceux qui l'entouraient en firent autant.

Les malheureux auraient inspiré un profond sentiment de commisération à d'autres qu'à des Dahomans.

Leurs haillons, leur linge crasseux et fétide, leurs bottes déchirées, leurs cheveux en désordre, leurs longues barbes blanches, leurs yeux rougis, la maigreur, la pâleur de leurs visages disaient leurs souffrances.

— Mon peuple réclame votre mort, fit Sa Majesté d'un air froid comme le tranchant d'un sabre; j'ai pu jusqu'à présent faire la sourde oreille, mais parce que j'ai sacrifié, à mon grand regret, vos deux compatriotes. Aussi pourquoi avaient-ils tué une de nos [illegible] vénérées? N'agiriez-vous pas de même en France si quelques noirs y outrageaient vos fétiches?

— Sire, répondit Philistin, lorsque l'interprète lui eut traduit les paroles royales, la religion ne doit, en aucun pays et sous aucun prétexte, se servir du glaive, se venger. La religion doit être sourde aux injures, aux menaces, aux blasphèmes; elle est, ici-bas, la plus noble émanation de la Divinité, et la Divinité est toute charité et pardon.

— Quand les ombres des rois crient vengeance, répliqua Bâhadou, il faut les venger, sous peine de tourments éternels.

— Non, Sire. Les ombres qui crient vengeance sont des ombres infernales; les ombres du ciel ne crient qu'amour.

— Je connais votre histoire, et j'ai appris celle des Portugais, qui, les premiers parmi les blancs, ont fondé des établissements sur nos côtes; je connais aussi l'histoire de l'Espagne; est-ce donc de l'amour, du paradis, de la charité que les guerres acharnées de religion, que les hauts faits de l'inquisition qui les remplissent? Nos ancêtres ont vu des Portugais brûler, dans leurs factoreries de la côte, des hérétiques. Vos idoles vous demandent donc du sang, comme les nôtres, et c'est bien. Si elles ne vous en demandaient pas, ce seraient de fausses idoles.

— Sire, la religion a souvent, dans tous les pays, de mauvais interprètes.

— C'est vrai; nous avons parfois, au Dahomey, de détestables fétichеurs; vous en avez probablement chez vous, et les autres nations en ont également; mais cela ne fait rien à la loi, qui demeure la même.

— La loi peut avoir été faite ou refaite par des fanatiques qui, au lieu de se pénétrer de la pensée de Dieu, se sont inspirés de celle du diable. D'ailleurs, ce n'est pas la lettre de la loi qu'il faut servilement observer, c'est son esprit, c'est-à-dire ce qu'elle a de plus humain; ce qui l'élève, non ce qui la rabaisse.

— Quoi qu'il en soit, fit Bâhadou, qui paraissait n'avoir qu'un médiocre goût pour les sermons, et qui, du reste, avait son opinion faite sur la question, je n'ai pu hésiter à sacrifier vos compatriotes : vous auriez agi de même en France, et je vous aurais également sacrifiés, si vous eussiez massacré comme eux une idole. Votre sort est dans mes mains; d'un geste je puis faire tomber vos têtes. Je consens cependant à vous épargner, pour vous donner une preuve de mon estime pour les Français.

Le rentier et le chimiste tressaillirent de joie et leurs cœurs battirent avec précipitation.

— A une condition, toutefois, ajouta Bâhadou.

— Laquelle, Sire? demandèrent simultanément Philistin et Phosphate.

— C'est que, l'un et l'autre, à votre retour dans votre pays, vous célébrerez la grandeur de mon royaume, ma clémence, mon amitié pour les blancs, et que vous engagerez le chef de votre gouvernement à m'offrir quelques batteries de ces nouveaux canons qu'on doit fabriquer chez vous maintenant et dont la dernière guerre a démontré l'utilité.

— Oh ! pensa Philistin, Sa Majesté Dahomane aussi se préoccupe de la réforme de l'artillerie française.

— Eh bien?... fit le roi avec une pointe d'impatience.

— Sire, nous acceptons avec reconnaissance, répondit Philistin, tandis que Phosphate soufflait abondamment.

— Je désire entrer en relations amicales avec votre nation, poursuivit Sa Majesté, et, pour le prouver, je vous autorise tous les deux, en échange des canons que je demande, à établir une factorerie dans ma capitale, faveur que ni mes prédécesseurs ni moi n'avons accordée à personne.

— Sire!... firent le rentier et le chimiste en s'inclinant profondément.

— L'empereur Napoléon III envoya à mon père, en 1856, des ambassadeurs; vous direz à son successeur que je suis tout disposé à recevoir les siens et à signer avec lui un traité d'alliance; de plus, vous lui porterez mes vœux.

— Oui, Sire.

— Comment se nomme-t-il? demanda tout à coup Bâhadou en cherchant dans ses souvenirs.

— Ma... Ma..., bégaya Phosphate.

— Mac-Mahon, dit Philistin, venant au secours du chimiste.

— Ce n'est pas ce nom-là qu'on m'avait dit, fit le roi surpris.

— C'est Thiers sans doute?

— Oui ! répondit vivement Bâhadou.

— Il y a un an qu'il n'est plus chef du pouvoir exécutif, repartit le rentier.

— Une révolution de palais l'a renversé?

— Non, Sire, un vote de la Chambre des députés.

Bâhadou ouvrit de grands yeux; il ne comprenait pas.

— Le chef n'est donc vraiment pas chef en France? dit-il.

— Il l'est sans l'être, répliqua Philistin; en l'état actuel, ce sont les mandataires de la nation qui sont tous ensemble, et non individuellement, le souverain; le président de la république n'est que leur délégué.

— Curieux gouvernement! murmura Bâhadou en souriant. Et, reprit-il, à combien de femmes a droit votre président?

— Mais... à une seule, Sire, comme tous les Français, répondit Philistin, quelque peu interloqué.

— Une seule femme! exclama le roi avec un accès de gaieté que partagèrent ceux qui l'entouraient.

Evidemment Sa Majesté Dahomane voyait, dans ce fait, la preuve d'un état de barbarie morale complet, car son hilarité se prolongea pendant un long moment.

Elle daigna néanmoins reprendre son sérieux pour interroger le rentier et le chimiste sur les faits de la guerre de 1870-71, sur le siége de Paris et sur les moyens employés par les Prussiens pour vaincre, par les Français pour se défendre.

Philistin répondit de son mieux à ces questions; mais ses explications ne satisfirent pas toutes au même degré le monarque, la plupart étant au-dessus des connaissances et de l'intelligence de celui-ci.

Les ballons et les chemins de fer, entre autres, excitèrent au plus haut point son incrédulité.

En revanche, ce qui le remplit d'une égale admiration pour les vainqueurs et les vaincus, c'est la rançon qu'osaient exiger les premiers et que purent payer les seconds sans succomber, c'est le chiffre des victimes que la guerre coûta aux deux nations.

Alors il se prit à considérer avec une sorte de mépris les tueries des coutumes dahomanes.

— Nous avons encore bien à faire pour égaler les Européens, dit-il à son entourage en secouant tristement la tête; tandis que nous pouvons à peine sacrifier annuellement un millier ou deux de victimes pour la célébration de nos fêtes solennelles, eux, en moins de six mois et pour le plus futile prétexte, massacrent

trois cent mille guerriers!... Trois cent mille! répéta Bâhadou avec une respectueuse admiration; ce que nous ne sommes pas à même de sacrifier en un siècle! En vérité, je vous le dis, nous avons beaucoup à apprendre des civilisés!

Le méhou, le miégan, le camboudi, le tolonou, la générale des amazones appuyèrent par un grognement sonore les paroles de leur souverain.

Le roi voulut savoir jusqu'à quel point la guerre avait affaibli la France et si son armée était de beaucoup diminuée par les pertes énormes qu'elle avait subies. Quand Philistin lui répondit que cette armée était, au contraire, considérablement augmentée, et qu'en cas de danger la France pourrait mettre deux millions de soldats en ligne, il resta stupéfait et pendant un moment calcula le nombre de victimes que ferait une guerre où trois ou quatre millions de guerriers se trouveraient en présence avec des armes perfectionnées et des projectiles tels que ceux que les Anglais venaient d'employer dans leur lutte contre les Ashantees, et il eut presque un éblouissement.

— Un jour viendra, dit-il, où mon peuple livrera, lui aussi, de ces grandes batailles qui ont immortalisé les blancs et porté leur gloire par toute la terre; alors

L'audience de congé. Dessin de Vierge.

le Dahomey sera vraiment le premier de tous les royaumes d'Afrique et nul ne résistera à son roi.

— Sire, repartit Philistin qui pensait qu'un peu de flatterie ne nuirait pas, vous occupez déjà un rang que tous vous envient et que personne n'ose vous disputer.

— C'est vrai, fit Bâhadou avec un sourire de satisfaction.

Puis, regardant l'un après l'autre le rentier et le chimiste :

— Allez, reprit-il majestueusement, je vous rends votre liberté. Vous savez maintenant qu'aucun étranger ne peut pénétrer dans nos États sans notre autorisation royale; vous savez que les Dahomans veulent que leurs idoles, leurs fétiches soient respectés; mais vous savez aussi que notre bonté est infinie et que nous aimons à traiter les blancs comme nos plus chers, nos plus illustres amis. Portez au chef de votre gouvernement mes félicitations; dites-lui que je veux qu'il soit mon allié; que j'accepterai volontiers tous les canons qu'il désirera m'offrir, pourvu qu'ils soient du nouveau système, de celui dont les projectiles éclatants vont frapper l'ennemi à six ou sept milles anglais, et qui foudroient une armée avant que celle-ci ait pu apercevoir son adversaire. Dites-lui que je l'invite à assister à nos *coutumes*, et qu'en échange des pièces d'artillerie qu'il me donnera, non-seulement j'autoriserai ses com-

patriotes, je vous autoriserai à établir une factorerie à Abomey, mais encore que je lui offrirais avec joie un asile dans mon palais au cas où un vote de la Chambre des députés lui enlèverait le pouvoir qu'un vote de cette même Chambre lui a conféré.

— Nous le lui dirons, sire, assura Philistin en s'inclinant et avec un rayonnement dans les yeux.

— N...nous le lui d...dirons, Sire, répéta de même Phosphate.

— Adieu donc, ou plutôt au revoir, reprit Bâhadou, car j'espère vous revoir bientôt à Abomey avec les présents de votre président et sa réponse à mes offres.

Et d'un geste royal il congédia les deux prisonniers, que des officiers et des gardes du palais emmenèrent aussitôt et conduisirent dans une case voisine de la place du marché, où des vêtements de coton et des vivres avaient été déposés pour eux.

Philistin et Phosphate n'en revenaient pas ; ils étaient ivres de joie ; ils s'embrassaient, ils se pressaient les mains avec effusion, ils remerciaient Dieu de leur délivrance, ils osaient à peine penser à leur bonheur, ils croyaient rêver !

Pourtant tout était vrai : la clémence de Bâhadou et leur liberté ; car, dans l'après-midi, un racadère (aide de camp) vint leur présenter leur passe-port, la canne royale, sans laquelle ils n'auraient pu franchir l'enceinte de la capitale, plus cinquante filières de cauris de la part de Sa Majesté (soit cent vingt-cinq francs), des provisions abondantes : boules de pâte de maïs ou de manioc, volailles cuites dans de l'huile de palme, fruits ; et leur annonça, par l'organe de l'interprète, que deux hamacs étaient à leur disposition avec vingt esclaves et un détachement de troupes pour les conduire à Whydah, où Sa Majesté espérait qu'ils pourraient promptement s'embarquer pour la France.

— Le roi, ajouta le racadère, invite les deux blancs à lui rapporter dans le courant de l'année la réponse du chef de leur gouvernement, afin qu'elle lui parvienne avant l'époque où il a l'habitude de pourvoir aux nécessités de sa cour en allant faire des razzias chez les peuplades ennemies qui entourent son royaume, et contre les entreprises desquelles il est *perpétuellement obligé de se défendre.*

Philistin et Phosphate ne prêtèrent aucune attention à cette tartuferie, et, impatients au suprême degré de quitter l'abattoir humain où le sort les avait jetés, ils remercièrent le racadère, lui mirent dans les mains trois filières de cauris, ce qui parut donner à celui-ci une haute idée de leur générosité, et se déclarèrent prêts à partir immédiatement.

Le racadère fit signe à l'escorte d'avancer et invita les deux blancs à prendre place dans les hamacs qui leur avaient été préparés.

Quelques minutes plus tard, Philistin et Phosphate quittaient Abomey, escortés jusqu'à l'extrémité du faubourg, sur la route de Cannah, par une foule bruyante qui, ayant appris par les officiers du palais la haute mission dont Bâhadou les avait chargés auprès du chef de la France, les acclamait, chantait, dansait, criait autour de leur caravane.

Il était quatre heures du soir ; à sept heures, au moment où la nuit étendait son ombre au zénith, Philistin et Phosphate entraient à Cannah, où le caboucir les reçut avec le plus grand empressement et le plus grand respect. ARMAND DUBARRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# RÉCITS CHAMPÊTRES.

## JACQUES BRUNON [1].

### IX. — UN FESTIN.

La semaine s'était écoulée, durant laquelle Jacques et Jeannet avaient pu remarquer que Julien ne s'absentait plus qu'accompagné de son père.

— Enfin, disait Jacques, je suis aise de voir que le capitaine n'est pas fâché. A vrai dire, il ne m'a reparlé de rien ; mais le sujet ne lui étant pas des plus agréables, je comprends qu'il ne tienne pas à y revenir.

— Au surplus, vous voyez bien, père, qu'il a fait son profit de l'avis, puisqu'il ne laisse plus son fils courir seul. Espérons que ça ira mieux maintenant.

— Oui, espérons-le. Il n'était pas trop tôt. Quant à Julien, il ne te fait pas meilleure mine, je crois.

— Non, au contraire, parce qu'il se doute que c'est moi qui suis cause du changement de manières de son père ; mais, bah ! il reviendra de sa fâcherie. Au fond, il n'est pas méchant : il écoute trop les uns et les autres, voilà tout. Que le capitaine le retienne un peu, qu'il vienne à entendre un peu raison et tout s'arrangera. Que voulez-vous, père, je ne peux cependant, pour qu'il me fasse bonne grâce, lui dire qu'il fait bien d'aller avec tous ces mauvais gars... car enfin, du moment que ça n'est pas ma pensée...

— Oui, petit, si quelquefois on peut se garder de dire ce qu'on pense, au moins ne faut-il jamais dire ce qu'on ne pense pas, quand même il nous en devrait coûter cher. Mais ce que je crains, vois-tu, c'est qu'il aille rapporter la chose à Ambroise et que ce bandit ne cherche à te jouer un méchant tour. Tu sais que déjà il ne nous aimait guère ; c'est bien pire depuis que j'ai, en quelque façon, placé sa mère chez le capitaine, qui ne veut pas le voir paraître chez lui, et qui retient tant qu'il peut les gages de la Denise, pour qu'Ambroise ne les ait pas.

— Soyez tranquille, père, Ambroise ne me fait pas plus peur qu'un autre.

— Oui, je sais bien que tu es brave, et tu as raison de l'être ; mais ces canailles-là font leurs coups en lâcheté.

— Bah ! nous verrons bien !

— Toujours est-il, n'est-ce pas, que tu n'as rien dit de tout ça à la demoiselle, je pense ?

— A elle, père, oh ! non, pourquoi faire ? Ce serait la chagriner sans raison. Elle est forte de corps, c'est vrai, maintenant ; mais de cœur, voyez-vous, le moin-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

dre émoi la met tout hors d'elle... Et elle aime tant son frère que, bien sûr, le coup lui serait rude... Oh! je me garderais de lui parler de rien... J'ai tant de plaisir, moi, à la voir contente, rieuse... Elle rit si doucement, sa gaieté vous gagne si bien, n'est-ce pas, père? n'est-ce pas?

— Oui, petit, oui, repartit évasivement le père en paraissant remarquer l'élan avec lequel Jeannet venait de s'exprimer.

Et il parla d'autres choses.

Dans l'après-midi du samedi, le capitaine vint à la scierie, où, trouvant Jacques et Jeannet au travail :

— Demain à une heure, dit-il, tout le monde dîne au chalet.

— Ah! fit Jacques; puis machinalement, et comme pour n'être pas trop bref : Est-ce donc la fête à quelqu'un? ajouta-t-il.

— Non, repartit le capitaine, mais n'importe, j'ai décidé que tout le monde dînerait au chalet.

— Entendu, mon capitaine, on y sera, soyez tranquille; il n'est personne ici qui se veuille faire tirer l'oreille en pareille occasion.

— Bien!

Et le capitaine s'en alla.

Le lendemain, jour de dimanche, à l'heure dite, toute la famille du bûcheron était réunie à celle du capitaine. Le temps étant très-beau et très-doux, le couvert avait été dressé sous les hêtres par Denise, aidée de la petite Berthe, qui, d'ailleurs, passait plus de temps au chalet qu'à la scierie.

Le matin, Jeannet, jugeant que ce surcroît de provisions ne nuirait en rien à l'ordonnance du repas, avait donné un coup de filet dans l'écluse de la roue et en avait ramené quelques belles truites qu'il avait portées à Denise. D'odorantes vapeurs s'échappaient de la pièce où était installé le fourneau, et tout un ensemble de vaillants appétits se promettaient d'accueillir dignement le menu qu'annonçaient ces agréables effluves.

On se mit à table gaiement, et gaiement l'on attaqua les simples, mais savoureuses victuailles. La plus franche animation présidait à l'entretien général, auquel cependant l'on aurait pu remarquer que Julien semblait rester étranger; mais cette façon d'agir lui étant à peu près coutumière, on n'y prenait pas garde. Le capitaine, sans discuter comme d'ordinaire, en fin dégustateur qu'il était, sur le plus ou moins de réussite de chaque mets, ne laissait pas cependant d'y faire convenablement honneur.

Et il en alla ainsi jusqu'au dessert, représenté par une large tarte aux prunes qu'avait pâtissée Denise à la grande joie des enfants, et par les petits fromages frais et secs dus à l'excellent lait de la chèvre Fanchette qui, pendant toute la durée du festin, n'avait cessé de rôder autour des convives qui la gratifiaient d'un peu de pain ou — suprême friandise — d'une pincée de sel, pour l'obtention de laquelle elle exécutait, sans que même on l'en priât, tous les exercices qui lui étaient familiers.

Denise ayant taillé les parts du gâteau et faisant circuler la planche où chacun portait la main :

— Mes enfants, dit le capitaine qui tenait son verre, nous allons boire à notre santé à tous... Allons! à notre santé à tous!

— Oui, certes! fit Jacques, les yeux arrêtés sur le visage bien épanoui de Siméone, vu que maintenant il n'y a plus ici personne en retard de ce côté-là; n'est-ce pas, demoiselle?

— Oh! non, Dieu merci! répondit vivement la jeune fille.

— C'est que, voyez-vous, reprit le capitaine d'une voix qui n'avait pas tout à fait son timbre ordinaire, il pourrait arriver que d'ici à... quelque temps nous ne fussions plus réunis comme nous le sommes aujourd'hui...

Jacques, Jeannet et Siméone tournèrent en même temps un regard curieux vers le capitaine; et Denise, qui, la distribution des parts achevée, s'apprêtait à rentrer dans le chalet, Denise s'arrêta net.

Il y eut un silence.

— Oui, reprit le capitaine, une lettre que m'a remise hier le piéton, m'apprend que ma présence est indispensable à Paris, pour le règlement d'une affaire où j'ai de grands intérêts engagés.

— Ah! fit Jacques.

Jeannet, devenu blême, promenait machinalement ses yeux devant lui.

Julien regardait fixement le capitaine.

— Ce ne sera pas pour longtemps, n'est-ce pas, petit père? demanda Siméone.

— Je ne crois pas, répondit le père. Au surplus, Jeannet, qui sait écrire maintenant, nous tiendra au courant de ce qui se fait ici. N'est-il pas vrai, Jeannet?

— Oui, capitaine, répondit Jeannet, qui semblait n'avoir guère conscience de ses propos.

— Alors, demanda Julien, je vais partir aussi avec toi, moi?

— Tiens, fit Siméone, la belle question, tu ne voudrais pas quitter petit père, je pense.

— Certainement non, affirma le capitaine.

— Oh! mais, allez, reprit la jeune fille s'adressant à Jacques et à ses enfants, nous reviendrons bientôt, oui bientôt...

— Et quand donc comptez-vous partir, mon capitaine? demanda Jacques.

— Eh bien! mais, le plus tôt possible, l'affaire est urgente. Demain...

— Demain, répéta vivement Julien, comme s'il venait seulement de saisir le vrai sens de la détermination énoncée par son père, demain.

Et Jeannet, qu'on entendit à peine, car c'était à soi-même qu'il s'adressait, Jeannet répéta aussi, mais avec une profonde tristesse :

— Demain!

— Vous me regardez ébahie, ma pauvre Denise, reprit le capitaine; mais soyez tranquille, j'ai songé à vous. Nous sommes accoutumés maintenant à vos soins, et nous serions très-aises de les conserver. Voulez-vous venir avec nous? Je vous emmène.

— Où ça, monsieur, à Paris? dit Denise. Oh! je vous remercie bien de votre bonté; mais pour moi quitter ce pays, ça ne se peut pas, non, ça ne se peut pas!

— Je comprends, fit le capitaine évidemment préparé à cette réponse, car il connaissait assez Denise pour saisir qu'elle devait être inaccessible à l'idée de ne pas recevoir les visites plus ou moins fréquentes du garnement qui était son fils. Je comprends; aussi, en reconnaissance des bons services que nous avons reçus de vous, et pour nous les assurer encore au retour, vais-je vous prier d'accepter, sous la haute main de mon ami Jacques, la garde du chalet. Nous n'allons

emporter que nos vêtements, comme au jour de notre arrivée, sur le dos de Blondine, qui nous accompagnera à la ville. La personne qui me l'a cédée m'a dit que je pouvais la lui ramener quand bon me semblerait. Tout ici restera donc dans l'état actuel, de façon à ce que l'installation soit toute faite, quand nous reviendrons. Vous demeurerez là, vous tiendrez tout en ordre et, dès à présent, je vous assure plusieurs mois de gage... Seulement — ne vous fâchez pas, Denise — comme on connaît les saints on les honore, dit le proverbe, et le proverbe a raison, le montant de ces gages sera déposé aux mains de Jacques qui, quinzaine par quinzaine, vous payera le temps écoulé. Cet arrangement-là vous va-t-il?

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit encore Denise, et du moment que les choses vous conviennent ainsi...

— A la bonne heure! fit le capitaine, voilà qui est convenu. Quant à toi, Jacques, j'espère que tu voudras bien veiller à la conservation de ce cher petit édifice qui, d'ailleurs, est bâti sur tes terres, et où nous laissons tous de chers souvenirs — que nous ne tarderons pas à venir retrouver. Jeannet, ai-je dit, nous écrira ; nous lui répondrons, et nous apprendrons toujours avec bonheur que Berthe et Michel continuent à être de gentils enfants.

— Il ne faudra pas oublier Fanchette. Vous la soignerez bien, n'est-ce pas, Jeannet? dit Siméone; vous lui parlerez de moi.

— Oh! soyez tranquille, demoiselle! répondit le jeune garçon avec un élan qui n'excluait pas la tristesse.

Il va de soi qu'on ne resta plus longtemps à table.

Le capitaine rentra dans la maison pour indiquer à Denise les quelques préparatifs à faire.

Pendant ce temps, Siméone dictait à Jeannet, qui l'écoutait avec une sorte de religieuse attention, tout un ensemble de recommandations ; puis elle promettait aux deux enfants de leur rapporter ceci, de leur envoyer cela...

Jacques, qui était d'abord allé s'asseoir seul sur le banc de rocaille, descendit ensuite à la scierie sous prétexte d'aller mettre en état le bât de l'ânesse, dont une courroie manquait, disait-il, de solidité.

Julien s'était esquivé... Quand il rentra, la nuit tombait.

## X. — UN CONTRE TROIS.

Le capitaine avait dit qu'on se mettrait en route vers neuf heures du matin.

A huit heures, tout étant prêt au chalet, où Jacques amenait l'ânesse bâtée, on s'aperçut que Julien manquait, et Jacques s'étonna de ne pas trouver là Jeannet.

Le capitaine s'impatientait, s'inquiétait.

- Où peut être allé Julien? disait-il.

— Ne craignez rien, mon capitaine, répliquait Jacques ; du moment où tous deux manquent à la fois, c'est qu'ils sont l'un avec l'autre, et il ne leur arrivera rien.

Bientôt, en effet, on les vit revenir ensemble ; mais sans que cependant il parût y avoir entre eux un accord bien parfait, car Julien, le front hautain, la lèvre dédaigneuse, le regard froid, marchait à quelques pas devant Jeannet, dont le visage, pâli par quelque vive émotion, était labouré de deux meurtrissures sanglantes; ses habits étaient déchirés en plusieurs places, et il y avait quelque chose de pénible et de gêné dans son allure.

Les deux hommes allèrent au-devant des deux jeunes garçons, et s'adressant plus particulièrement à Jeannet :

— Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? demandèrent-ils avec une sorte d'anxieuse curiosité.

Julien ne parut pas devoir répondre; mais Jeannet, s'efforçant de sourire :

— Oh! ce n'est rien. Je vas vous dire, père : M. Julien, devant quitter le pays, a voulu monter une dernière fois là-haut sur les rochers du grand pin, pour dire adieu à l'endroit; une idée! J'ai été avec lui, j'ai voulu l'aider, et, ma foi, le pied m'a glissé, j'ai roulé, je me suis un peu foulé, voilà tout; ce n'est rien.

— Mais tu es blessé, tu as le visage tout en sang, dit le capitaine; tu boites.

— Ah bah! fit le courageux garçon, avec un peu d'eau fraîche, ça n'y paraîtra plus.

— Crois-tu?

— Sûrement.

— Allons, tant mieux! dit le capitaine qui avait pris la main de Jeannet et la serrait, tout en suivant des yeux Julien qui venait de disparaître dans la maison.

En ce moment sortait Siméone, qui, remarquant à son tour le singulier état de Jeannet, poussa un cri de pénible surprise.

Alors Jeannet se mit à rire tout haut et si bien, qu'il fut impossible à la jeune fille de s'apitoyer encore sur son compte. Un quart d'heure plus tard, le capitaine donnait le signal du départ.

On se mit en marche. Julien allait le premier, qui tenait la bride de l'ânesse sur le dos de laquelle sa sœur était assise. Le capitaine suivait avec Jacques, qui ne parlait que pour répondre aux questions ou recommandations que lui adressait le capitaine. D'un côté de la monture était Jeannet; de l'autre, la Denise et Berthe avec Michel.

On marcha ainsi jusqu'au haut de la côte, un peu au-delà du vieux pont.

Arrivés là :

— Maintenant, mes amis, dit le capitaine d'un accent qu'il ne réussissait pas à rendre tout à fait calme, séparons-nous, et allons chacun de notre côté.

Personne ne parut songer à discuter ces paroles. Tous s'arrêtèrent.

— Adieu... je me trompe, au revoir, Jacques, dit le capitaine en ouvrant ses bras, où se jeta le bûcheron qui dit d'une voix sourde :

— Au revoir, mon capitaine.

— Au revoir, Jeannet!...

Et le capitaine embrassa aussi le fils de Jacques.

Siméone, avant de s'installer sur l'ânesse, avait embrassé la Denise, Jacques et les deux enfants. Elle tendit la main à Jeannet, qui la toucha d'une main tremblante. Elle répéta :

— Au revoir! à bientôt! au revoir!

Mais l'ânesse prit le grand pas, doublement sollicitée par Julien qui tirait sur la bride et par le capitaine qui, de la canne qu'il tenait à la main, la frappait sur la croupe.

En une minute, ils eurent disparu au tournant du chemin.

— Allons, venez, enfants, dit Denise qui donnait la main à Berthe et à Michel.

— Oui, rentrez, Denise, dit Jacques qui avait à côté de lui Jeannet, debout, immobile, les yeux fixes sur le point où ceux qui partaient ne s'apercevaient plus ; rentrez ; Jeannet et moi, il faut que nous allions voir quelque chose à la prise d'eau là-haut : allez.

Quand la Denise et les enfants furent à quelque distance :

— Eh bien ! voyons, petit... qu'as-tu donc ? dit le père qui avait pris son fils par le bras.

— Je vous dis moi, père, fit Jeannet d'une voix sourde et douloureuse, qu'ils ne reviendront plus jamais...

Et on eût dit qu'il allait défaillir. Ses genoux fléchirent, sa tête oscilla.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a ! s'écria Jacques en faisant asseoir Jeannet sur la saillie rocheuse qui bordait la route en cet endroit.

Puis, regardant l'enfant en face :

— Que je suis sot, moi. Comme si je ne comprenais pas qu'il s'est maîtrisé jusqu'à présent pour résister au mal qu'il s'est fait !

Il tira son mouchoir, qu'il alla baigner dans le filet d'eau qui courait au pied du rocher et qu'il revint passer sur les tempes de son fils.

— Merci, père, ça va mieux, fit bientôt Jeannet qui sortait d'un véritable évanouissement.

— Mieux, répéta Jacques, je savais bien que tu n'étais pas dans ton état ordinaire tout à l'heure, quand tu faisais bonne mine malgré toi... Les autres étant là, je ne disais rien, pour ne pas te contredire, puisque tu

Les adieux. Dessin de F. Lix.

ne voulais pas avouer... Mais à présent qu'ils n'y sont plus, parle, conte-moi ce qu'il y a eu... Tu n'as rien à me cacher à moi.

— Oh non, père, non !

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon Dieu, j'avais vu hier soir M. Julien revenir de là-haut avec les vauriens... Ce matin, je ne sais pas pourquoi, l'idée m'est venue de guetter, parce qu'ils devaient sûrement lui avoir donné rendez-vous une dernière fois... et je ne sais pas pourquoi encore, quand il est parti du chalet ce matin, je l'ai suivi de loin, en prenant par les taillis pour n'être pas vu. Il n'a pas tardé à retrouver les mauvais gars... Et alors, ils n'ont pas seulement parlé ensemble, mais ils se sont mis à marcher vite en tournant le dos au pays, comme gens qui comptent s'en aller loin... J'ai, moi aussi, hâté le pas ; et, ma foi, quand j'ai vu qu'ils allaient toujours, alors que l'heure où le capitaine comptait partir était proche, je me suis bravement porté au-devant d'eux.

Ils étaient trois ; avec M. Julien, ça faisait quatre.

M. Julien ne m'attendait pas là ; quand il me vit, il fut tout gêné.

Je lui dis :

— Où allez-vous donc, monsieur Julien ? Là-bas on vous attend pour partir, et tout le monde vous cherche. Bien sûr, vous ne savez pas l'heure qu'il est ; votre père et votre sœur sont en peine, vous ne les voudriez pas affliger. Allons, venez, retournons là-bas.

Il ne disait rien ; mais les autres parlèrent pour lui.

— Ah bien, par exemple ! en voilà un faiseur de leçons, fit l'un ; envoie-le donc promener, Julien.

L'autre dit :

— C'est moi qui me moquerais de lui ; viens donc, viens, Julien...

En quoi, je vis bien que leur plan était de l'emmener, sans comprendre où ils comptaient aller, et ce qu'ils feraient ensemble. Alors me campant à côté de M. Julien :

— Non, fis-je, non, M. Julien n'ira pas avec vous, parce que je sais qu'il ne voudra pas faire cette désobéissance à son père, dont il est tant aimé et qui aurait trop honte pour lui.

— Allons donc ! fit l'un des vauriens.

— Veux-tu bien passer au large, voulut dire un autre en me prenant par le bras pour m'écarter.

Mais moi, lui sautant au collet et l'envoyant tout de son long d'une poussée :

— Vas-y au large, toi ; quant à moi, je m'en retourne avec M. Julien, parce que j'ai été envoyé pour le chercher et que je ne veux pas rentrer sans lui ; et si quelqu'un de vous veut m'empêcher de l'emmener, nous verrons bien.

— Bah ! fit celui qui se ramassait, parlant aux autres, laissons-le ; qu'il vienne ou qu'il ne vienne pas, du moment que nous avons l'argent, nous nous amuserons tout de même...

— L'argent ! fis-je étonné.

— Oui, fit un autre en montrant un paquet qu'il venait de tirer de sa poche et qui me parut assez gros.

Ainsi je compris que mes bandits avaient poussé M. Julien à prendre de l'argent à son père pour le leur apporter, et qu'avec cet argent ils comptaient aller s'amuser dans quelque pays voisin...

M. Julien ne disait toujours rien. Mais moi :

— Ah ! vous avez l'argent ! criai-je. Et courant sur celui qui l'avait montré, et le prenant, et le couchant sous moi : Tu vas me le rendre, entends-tu ?

Sentant que je le serrais fort, il ne se fit pas dire deux fois la chose ; et j'avais déjà mis le paquet dans ma poche, pensant en avoir fini avec eux, quand un des deux autres cria :

— Çà mais, est-ce qu'à nous trois nous n'aurons pas raison de lui... Allons, Julien, aide-nous.

M. Julien ne les aida pas ; mais je les eus tous trois à mes trousses : c'est alors que j'ai gagné ces déchirures à ma figure et à mes habits... J'ai bien aussi une cuisse qui me fait mal ; c'est en tombant d'un croc-en-jambe que l'un me passa, pendant que je secouais l'autre... Enfin, je crois qu'ils sont plus malades que moi. Ils sont partis clopant, sans demander leur reste... Et M. Julien est tranquillement revenu avec moi.

— Brave enfant ! fit Jacques qui prit à deux mains le front de son fils où il appuya longuement ses lèvres... Mais l'argent ?

— L'argent, ils ne me l'ont pas repris... Un moment j'ai pensé à le remettre au capitaine ; mais je me suis dit qu'il faudrait une explication... puis, j'ai pensé aussi à le donner à la demoiselle ; mais comme elle ne se doute de rien, pourquoi la mettre dans l'affaire ?... Je l'ai donc rendu à M. Julien... Il l'a repris sans rien dire.

— Et, ajouta Jacques, c'est presque sans rien nous dire à aucun d'ici qu'il est parti. J'ai remarqué même que le capitaine n'avait pas eu l'air d'y prendre garde, lui qui tient tant à tout ça d'ordinaire...

— Je vous le dis encore, père, reprit Jeannet, ils ne reviendront plus. Le capitaine a quelque chose qu'il ne dit pas.

— J'ai fait mon devoir, comme tu as fait le tien, dit Jacques avec une sorte de solennelle gravité ; il en sera à la volonté du bon Dieu !

— Oui ! soupira Jeannet. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

XI. — PREMIÈRE LETTRE DE JEANNET AU CAPITAINE MARTIN.

« Cher monsieur le capitaine, vous m'avez commandé de vous écrire dans le mois après votre départ. Il y aura demain lundi quatre semaines que vous êtes parti. Je vous écris donc ; ça sera pour moi la meilleure manière de passer mon après-midi du dimanche.

Et quand même vous ne m'auriez pas commandé de le faire, je le ferais, parce qu'il faut que vous sachiez une chose qui est arrivée depuis que vous avez quitté le pays. Je vais vous la dire.

Un soir, c'était le jeudi et vous étiez parti du lundi, la Denise vint à la scierie et me dit :

— Jeannet, tantôt, sans faire compte de rien, viens tout seul là-haut ; j'ai à te parler.

Et elle s'en alla.

Un peu plus tard, je fus au chalet. Je trouvai la Denise qui avait l'air d'avoir pleuré. Elle ferma la porte derrière moi. Et puis elle me dit en me prenant les mains et en pleurant :

— Ah ! mon pauvre Jeannet, je suis bien à plaindre, va !

— Qu'avez-vous donc, Denise ?

— Ah ! j'ai !... Si je ne te savais pas un garçon bon pour garder un secret, je ne te le dirais pas ce que j'ai ; mais ce que tu entendras, tu n'iras pas le raconter... parce que, vois-tu, on le prendrait et on le ferait mourir, lui...

— Lui, qui ça, Denise ?

— Mon Ambroise, Jeannet, mon Ambroise !

Ambroise, comme vous savez, monsieur le capitaine, c'est le garçon de la Denise.

— Votre Ambroise, Denise, et pourquoi donc ?

— Ah ! parce que... vois-tu, Jeannet, c'est à ton père que j'aurais dû aller conter ça, mais je n'aurais pas osé ; parce que ça a été pour lui la cause de tant d'ennuis !... Tandis que toi, Jeannet, tu lui parleras mieux, tu lui diras que je n'en avais rien su jusqu'à cette heure.

— Su ? quoi donc, Denise ?

— O mon Dieu ! je n'ose pas plus avec toi ! c'est que rien qu'à songer... Oh !...

La pauvre Denise ne pouvait plus parler ; mettant les mains devant sa figure, elle pleurait, pleurait.

— Voyons, voyons, que je lis, n'ayez pas peur, vous savez bien que ce n'est ni moi, ni mon père, qui voudrions vous causer aucun mal.

— Oh ! je sais bien ! fit-elle en essuyant ses yeux, aussi je vas tout te conter, parce que ton père et toi vous ne voudrez pas m'empêcher de le sauver. Eh bien ! écoute.

Et alors elle me dit si bas, si bas, que j'avais peine à entendre :

— Vois-tu, l'affaire, tu sais ! l'affaire qui a valu tant de peine à ton brave père...

— Je dis : quoi ! la mort de M. Quillet ?

— Oh ! fit la Denise en levant les mains devant ma bouche, oh ! ne parle pas si haut ! Si on allait t'entendre.

— Alors ?...

— Alors, mon pauvre Jeannet... Eh bien !.. c'est lui !...

— Lui ? qui lui ? Ambroise ?

— Ah, mon pauvre Jeannet !

La Denise recommença à pleurer, et moi je pensais : « Est-ce possible ? »

Quand elle put se reconnaître un peu, elle me dit comme quoi il lui avait avoué la chose le matin même, que tout s'expliquait, étant, lui, un des gens qui venaient ordinairement chez nous, où il prenait du papier au vieux livre pour allumer sa pipe. Cette fois il en avait chargé son fusil... C'était comme ça qu'on avait pu trouver la bourre... Quant à l'argent pris sur le mort, il avait été perdu au jeu... Et voilà qu'un de ces jours où il était un peu dans le vin il avait laissé entendre quelque chose, et il avait peur d'être poursuivi. C'est pourquoi il voulait sortir de France, pour s'en aller loin et ne plus revenir. Mais pour ce voyage il lui fallait une grosse somme, au moins plusieurs cents francs, puisqu'il comptait passer les mers... Et il n'avait pas le premier sou. Il disait encore que le remords était grand en lui d'avoir fait ce crime, et que, là-bas où il irait, il travaillerait pour devenir un homme comme les autres.

Et tout ça, si la Denise m'en parlait, c'était pour tâcher d'avoir de mon père la somme que vous avez laissée comme prix de ses gages. Cette somme, elle la donnerait à son garçon, il s'en irait, il passerait les mers, elle ne le reverrait plus jamais, mais au moins ne monterait-il pas sur l'échafaud. Quant à elle, elle s'arrangerait bien pour vivre de rien, avec le peu d'argent qu'elle gagnerait d'ici ou de là tout en soignant votre maison...

Je fus donc conter la chose à mon père. Quand je la lui eus dite, il fit : « Oh ! le malheureux garçon ! » et « Pauvre Denise ! » Puis il me dit : « Je ne peux pas lui donner l'argent du capitaine, mais j'en ai, moi, tu vas lui en porter pour qu'elle fasse partir au plus tôt ce malheureux, afin qu'il ne lui arrive pas malheur. Il n'y a pas de temps à perdre. Elle en mourrait, la chère femme !... Garde-toi bien de rien dire de ça à personne. »

Là-dessus il me donna un petit sac d'écus pour le porter à la Denise.

Le lendemain, étant venue à la maison, la Denise voulut se jeter à genoux devant mon père. Il l'en empêcha bien, en lui disant qu'elle était trop à plaindre. Elle nous dit qu'Ambroise l'avait prévenue que si, d'ici à quinze jours, elle n'entendait pas parler de lui, ce serait marque qu'il serait hors de France, et que, d'ailleurs, de crainte qu'on prît la lettre, il n'écrirait qu'une fois les mers passées.

Ah ! si vous l'aviez vue comptant les jours et dans quel état elle était ! Toujours en fièvre, toujours le visage rouge comme du feu, ou bien blanc comme du linge. Elle ne mangeait rien... ne dormait point. Nous nous disions que sûrement elle tomberait malade... et ça n'a pas manqué.

Un matin, il y a huit jours, ne la voyant pas sortir du chalet comme d'habitude, mon père y monta. Il la trouva dans sa chambre, sur son lit, ayant le délire... Il revint en courant, il m'envoya chercher le médecin... Mais le médecin dit que c'était un transport au cerveau. Il essaya des choses, rien n'y fit. Le soir elle rendait l'âme, sans avoir reconnu personne.

Nous l'avons fait enterrer. Nous avons été seuls à la suivre au cimetière. D'autres seraient peut-être venus, si nous n'avions pas été là ; mais nous ne pouvions pas n'y pas être.

Au retour je disais à mon père : « Pourquoi ne rien faire savoir ? Maintenant que la pauvre Denise est morte, il n'y a pas à craindre pour ce vaurien. »

Alors mon père me dit : « Ce vaurien, si le regret le tient, reviendra peut-être à la bonne vie. Et d'ailleurs à quoi bon parler ? on ne nous croirait pas. Si tant est que la justice le cherche un jour, comme il en avait peur, on le saura, et il vaut mieux que ça vienne d'elle que de nous. »

Et nous n'avons rien dit à personne...

Voilà, monsieur le capitaine, ce qui est arrivé. C'est bien triste, comme vous le voyez, pour la pauvre Denise, et pour nous aussi, qui aimions beaucoup cette brave femme.

Mais, de ce qu'elle est morte, il ne s'ensuivra pas que votre maison ne soit pas soignée. Berthe et moi nous y veillons, et nous comptons y veiller tous les jours.

Vous savez, monsieur le capitaine, que Mlle Siméone avait commencé à montrer à lire à Michel, et à écrire à Berthe. Je ne suis pas aussi bon maître, mais je continue comme je peux, et je pense que quand Mlle Siméone reviendra ils n'auront pas trop oublié ce qu'elle leur a appris.

Nous sommes tous en bonne santé, nous autres, sans oublier Fanchette. La bonne bête ! elle est revenue prendre son étable à la scierie, mais nous la laissons aller tous les jours vers le chalet. Elle ne se trompe pas, allez. Elle cherche la demoiselle en faisant *beèè*; ne la trouvant pas, elle va voir à la chambre, et elle bêle encore comme d'ennui, voyant qu'il n'y a personne.

Adieu, monsieur le capitaine, mon père dit qu'il voudrait bien vous revoir, vous et vos enfants, et moi je le voudrais autant que lui. Berthe et Michel disent qu'il faut vous envoyez le bonjour, et qu'ils veulent être bien sages pour que la demoiselle et vous, vous les aimiez bien quand vous reviendrez ..»

### XII. — DEUXIÈME LETTRE DE JEANNET AU CAPITAINE MARTIN.

« Voilà que l'hiver est passé, monsieur le capitaine, et le printemps aussi, et dans notre montagne il fait déjà bien bon et bien beau. C'est à peu près le moment où, il y a deux ans, vous arriviez au pays avec votre famille.

Nous ne savons pas si vous allez revenir, parce que nous n'avons pas d'autres nouvelles de vous que ce que vous avez dit dans la petite lettre où vous faisiez réponse à la mienne. C'était au mois de novembre et nous sommes au mois de mai. Nous comptons que vous êtes tous en bonne santé. Tous les soirs d'ailleurs Berthe et Michel font une prière où ils disent : « Mon Dieu, conservez bien M. le capitaine, et Mlle Siméone, et M. Julien ». Et mon père et moi nous disons comme eux.

Si vous vouliez nous écrire un peu, vous nous rendriez contents, car enfin il y a une demi-année que nous ne savons rien sur vous.

C'est Berthe qui a soin du chalet, je veux dire des chambres, elle y va tous les matins. Fanchette la suit. Elle ne bêle plus en cherchant comme dans le temps, mais pour qu'elle montre encore son amitié Berthe n'a qu'à prendre à la main le petit chapeau de paille que Mlle Siméone avait coutume de mettre pour aller dans les rochers avec la chèvre, et qu'elle a laissé à une cheville dans la salle en entrant. Ce chapeau, Fanchette ne

le quitte pas des yeux, elle se dresse, elle le sent, elle se frotte contre... Quelle fête elle ferait à la demoiselle si elle la revoyait !

Moi, j'ai soin de la terrasse. La tonnelle au fond est déjà bien feuillée. Mon père va tous les dimanches s'asseoir sur le banc, comme il faisait autrefois avec vous, monsieur le capitaine. Berthe et Michel sautent un peu sous les hêtres, ou bien ils écoutent quelque chose que je leur lis dans un des livres que vous m'avez donnés. Vous les trouverez grandis. Ils sont toujours bons enfants.

En automne, j'avais apporté du bourg deux rosiers grimpants, je les avais plantés devant une fenêtre, ils ont bien pris, ils ont des jets longs et ils montrent des boutons, si bien que si Mlle Siméone était là, un matin en ouvrant sa fenêtre, elle trouverait peut-être une rose qui serait là comme lui disant : « Voyez comme je suis jolie, sentez comme je sens bon ! »

Dans ma lettre, monsieur le capitaine, je vous ai raconté l'affaire d'Ambroise, le fils de la Denise, qui avait voulu passer les mers parce qu'il avait peur de la justice. Dans votre réponse vous disiez que c'était singulier qu'il eût gardé si longtemps son secret pour le dire tout d'un coup à propos de rien, et que d'ailleurs,

L'argent repris. Dessin de F. Lix.

quand même il passerait les mers, la justice saurait bien le faire chercher et reprendre.

Donc, figurez-vous, monsieur le capitaine, que, environ un mois après la mort de la pauvre Denise, un jour, mon père et moi, nous étions allés reconduire un charretier de la ville qui avait pris un chargement de planches à la scierie. Comme nous venions de le quitter et que nous le regardions s'en aller, nous voyons venir sur la route un homme qui avait l'air d'un bourgeois en promenade... Mon père me dit tout d'un coup :

— Vois donc, est-ce qu'on ne jurerait pas Ambroise habillé en monsieur de la ville?

— Ma foi, si ! fis-je.

Alors nous voilà tous deux regardant l'homme qui arrivait ; et plus il s'avançait, plus nous pensions le reconnaître ; mais seulement ses habits nous faisaient croire que nous nous trompions, car nous ne l'avions jamais vu qu'en guenilleux.

En venant à nous, l'homme, lui, nous regardait avec une mine riante, et quand il ne fut plus qu'un peu loin : — Eh eh ! fit-il, oui, c'est moi... Ah ! ça vous étonne, vous autres !

C'était bien Ambroise. Alors mon père, d'une grosse voix, lui dit :

— Toi, vaurien ! Et où vas-tu de ce pas ?

— Où je vas, eh ! pardienne ! je m'en vas me faire

voir à ma mère, elle ne m'a jamais vu si joliment habillé, ça lui fera plaisir.

— Ah çà, dit mon père en me regardant, est-ce qu'il est fou, ou s'il ne sait rien ?

Puis il lui demanda d'où il venait.

Ambroise répondit : « D'où je viens, ah ! de la ville, pardienne ! de la ville, où je me suis bien diverti depuis un mois, oh ! oui...

— Diverti, fit mon père... Ah, le misérable ! Mais la justice dont tu avais peur, et les mers que tu devais passer ?...

Alors Ambroise, riant plus fort :

Ah ! ah ! la justice et les mers !... Comment, vous savez donc ça vous !... Ah ! la bonne farce ! Que voulez-vous, faut bien s'amuser, n'est-ce pas ? et pour s'amuser faut de l'argent, et puisque le capitaine en avait laissé, à ce qu'on m'avait dit, fallait bien l'avoir... Eh ! eh ! n'est-ce pas ? Mais je m'en moque pas mal de la justice, à preuve que justement, quand la chose arriva, j'étais au lit pour un pied foulé chez un ami dans la montagne. Ce fut là, étant couché, que j'appris le... malheur... Mon Dieu ! je ne dis pas que ce soit vous, non ; mais ce n'est pas non plus moi, ce qu'il y a de sûr...

Devant une tombe. Dessin de F. L'x.

Pendant qu'Ambroise parlait, je voyais que mon père serrait les poings, que son visage devenait tantôt rouge, tantôt blême, je me disais : « Qu'est-ce qui va arriver ? »

— Ainsi, fit-il tout doucement, mais d'un air dont j'eus peur, ainsi tu veux aller te faire voir à ta mère, parce que tu t'es bien amusé.

— Eh ! eh ! oui, fit Ambroise.

— Seulement je te fais savoir que l'argent était le mien et non pas celui du capitaine. C'est à moi que tu l'a pris, voleur ! Quant à ta mère, et justement à cause de ta volerie, elle ne demeure plus là-bas auprès de nous, elle demeure dans un autre quartier, et, pour que tu ne te trompes pas, je t'y vas mener moi-même. Allons, viens.

Mon père, là-dessus, ayant pris Ambroise par le haut du bras avec la main, se mit à le faire marcher vite. Ambroise ne savait pas trop quelle contenance garder. Mais il se laissait mener.

Moi, je suivais...

Nous descendîmes tous trois la route sans dire une parole. Un peu avant la scierie il y a un sentier qui file à droite et s'en va vers le cimetière qui est, comme vous le savez, à moitié coteau sur le village.

— Nous allons prendre par là, dit mon père, ça nous raccourcira.

Alors Ambroise eut dans les yeux comme une frayeur. Il fit : « Mais... mais... »

— Viens donc, dit mon père, viens donc !

Et nous voilà encore tous trois en route...

Comme nous approchions du cimetière, Ambroise voulut tout à coup s'arrêter, parce que je crois qu'il avait compris. Il dit d'une voix qui était comme étranglée :

— Jacques, Jacques, où me menez-vous donc ?

— Je te mène voir ta mère, répondit mon père.

— Là ? fit Ambroise en étendant le bras vers l'enclos où il y a les croix noires.

— Viens toujours, ta mère sera bien contente de te voir si joliment habillé.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! fit Ambroise qui se mit à trembler en joignant les mains.

Mais mon père fit :

— Viens toujours !

Et Ambroise se laissa conduire, comme s'il n'avait plus sa connaissance.

Nous entrâmes dans le cimetière ; mon père, tenant toujours Ambroise, alla droit à la croix que nous avions plantée sur la terre fraîche, et alors le lâchant :

— Tiens ! fit mon père, voilà où elle est ta mère ; bandit, voilà où tu l'as mise ; montre-lui comme tu es joliment habillé, ça lui fera plaisir...

Je vis Ambroise tomber par terre tout d'une pièce ; je voulus regarder... mais mon père m'avait pris par la main, et il me faisait courir en disant :

— Allons-nous-en...

Moi, je dis :

— On croirait qu'il est mort !

— Alors, tant mieux ! dit mon père, ce sera un misérable vaurien de moins dans le monde.

Et nous nous en allâmes chez nous.

L'après-midi de ce jour, mon père étant occupé à la scie, j'étais moi à compter des planches sous le hangar devant la maison ; j'aperçus du côté du village Ambroise, qui tenait une branche morte dont il se faisait comme une canne pour s'y appuyer des deux mains en marchant. Ses jambes tremblaient, sa tête penchait et il n'allait qu'à grand'peine. D'abord, j'aurais pu penser qu'il avait trop bu ; mais non, ce n'était point la marche d'un ivrogne... Il s'arrêtait et, s'appuyant d'une main au bâton, de l'autre il se soutenait le front ; puis il faisait encore quelques pas, puis il s'arrêtait encore... Enfin je le vis qui gagnait le bord de la route. Là, il voulut s'asseoir ; mais comme il se baissait, ses mains lâchèrent la branche, la tête fit poids et mon Ambroise roula en dehors, sur la pente du talus rocheux, au moins à plus de quinze pieds de profondeur, si bien que je le perdis de vue dans le creux.

Alors, ma foi ! je courus pour voir... et je l'aperçus étendu, poussant de gros gémissements de douleur.

Je descendis, et me penchant sur lui :

— Eh bien ! qu'est-ce donc ?

Il ouvrit les yeux et me reconnut.

— Ah ! c'est toi, Jeannet, fit-il en battant de la paupière lourdement, c'est toi !... Achève-moi, Jeannet, achève-moi.

— Comment donc !

— Oh ! je souffre trop !... Prends une pierre, casse-moi la tête...

— Mais qu'avez-vous donc ?...

— Ce que j'ai... est-ce que je sais ?... Tantôt, dans le cimetière, je me suis relevé comme fou... j'ai été au village en me traînant, j'ai dit aux uns, aux autres : « Prenez-moi, couchez-moi. » Je leur ai conté comment j'étais là. Personne n'a voulu me prendre. Ils ont tous ri en me voyant... Ils ont dit que c'était bien fait. Oh ! je sais bien que j'ai ce que je mérite !... Oui : j'ai voulu aller là-haut à la ferme des Fontfrèdes, où on m'aurait laissé coucher dans la grange... j'ai voulu... j'y allais... je n'ai pas pu !... Oh ! ma tête !... Je ne sais pas où je suis... N'ai-je pas tombé ?... Oh ! ma tête !...

Il voulut lever un bras pour porter sa main au front... mais il poussa un cri en disant :

— Qu'est-ce que j'ai donc ?...

Je touchai son bras ; il devait être cassé au-dessous du coude, vu qu'il pliait là où un bras ne plie pas d'habitude.

— Attendez, fis-je... attendez un peu.

Et je fus en courant conter ces choses à mon père.

Mon père, m'ayant écouté tout pensif, dit :

— Nous ne pouvons pas le laisser mourir cependant.

Nous allâmes le prendre, aidé des ouvriers ; nous le mîmes sur la paille fraîche, dans la salle d'entrée.

Nous envoyâmes un des ouvriers appeler le médecin, qui vint et qui dit que c'était une grosse affaire, tant pour la fièvre qui le tiendrait plusieurs jours que pour la cassure du bras. Alors mon père dit :

— Il faudrait le coucher dans un lit.

Je dis :

— Mettons-le dans le mien...

— C'est ça, tu coucheras avec moi pour quelque temps, dit mon père.

Et nous mîmes Ambroise dans mon lit.

Il y resta plus d'un mois. Nous le soignâmes de notre mieux, et mon père paya le médecin.

Pendant sa maladie, mon père évitait de lui parler de ce qui s'était passé ; mais lui y revenait toujours.

— Est-ce possible, disait-il, que vous me soyez si bons !

Et il disait qu'il n'était qu'un malheureux, que nous aurions peut-être mieux fait de le laisser mourir, parce que le regret d'avoir causé la mort de sa mère devrait le suivre toujours. Alors mon père lui répondait :

— Travaille, sois honnête, et ton cœur sera moins triste.

Quand il fut à même de quitter notre maison, il dit à mon père :

— Où irais-je pour travailler ? je n'ai pas d'état, et je vous dois beaucoup d'argent.

— Eh bien ! fit mon père, si tu veux rester ici comme manœuvre, à la place de Matthieu, qui doit ces jours-ci retourner dans son pays.

Ambroise dit :

— Je n'osais pas vous le demander : ainsi au moins je pourrai vous montrer que je veux changer et, peu à peu, vous payer ma dette...

Il est resté avec nous ; et c'est le plus tranquille des hommes... Nous n'avons jamais à nous en plaindre, au contraire.

Mais, voyez ce que c'est, monsieur le capitaine. Comme Ambroise, quand il se traînait malade par le village, avait eu le temps de raconter sa vilaine façon de tirer de l'argent à sa mère pour son prétendu voyage au lointain, en disant qu'il regrettait sa mauvaise action, les gens ayant su que mon père avait bonnement donné de son propre argent, les gens s'en vont maintenant lui faisant un reproche de cette chose.

— Voyez, disent-ils, comme il était content que

l'autre se chargeât du crime et s'en allât, afin de pouvoir tout mettre sur lui.

D'autres disent même que c'était un marché fait. Que sais-je?...

Et les affronts n'en sont que plus renouvelés, quand le dimanche, pour les offices, nous passons dans le pays.

Ambroise, lui, parle bien aux gens autant qu'il peut pour que l'affaire ne soit pas prise ainsi; mais, outre qu'il n'avait guère l'estime autrefois, on lui dit maintenant qu'il s'est entendu avec nous et qu'il ne vaut pas plus que nous.

Ah! la méchanceté des gens! On nous laissait un peu tranquilles... voilà que, pour avoir eu compassion d'un homme et pour l'avoir rendu honnête, on nous tourmente plus que jamais... »

Cette lettre resta sans réponse.

### XIII. — PROFANATION.

Dix-huit mois plus tard, Jeannet écrivait encore ceci :

« Vous ne nous avez point répondu, monsieur le capitaine, et nous ne savons rien de ce que nous voudrions bien savoir, c'est-à-dire si vous êtes en bonne santé ainsi que votre famille.

Mon père dit que vous ne songez plus à revenir ici, mais moi je crois que si, parce que vous savez tout le plaisir que ça nous ferait.

D'ailleurs, voyez-vous, monsieur le capitaine, nous avons toujours tous les ennuis, et c'est pourquoi je vous écris encore, pensant que cette fois vous voudrez bien me répondre.

Je vous disais dans mon autre lettre qu'on avait recommencé à nous tourmenter. Ça n'a plus changé; toutes les occasions ont été bonnes aux méchantes gens... Notre brave curé en a prêché en chaire ; ça n'a fait que rendre la méchanceté plus grande, si bien que l'autre semaine, le dimanche, sortant de l'église, quand nous nous sommes rendus, selon notre coutume, au cimetière pour dire une prière sur la croix de ma pauvre défunte mère, nous avons vu qu'on avait barbouillé la croix de boue et que, sur l'herbe à côté, on avait apporté toutes sortes de tessons de bouteilles, pour que nous ne puissions pas nous agenouiller...

Mon père, pleurant, et je pleurais aussi, a dit :

— C'est le dernier coup; je n'y tiens plus !

Et depuis il ne pense plus qu'à quitter le pays.

Je lui ai dit, moi :

— Qu'est-ce que fera le capitaine, s'il revient avec ses enfants?... Puis laisserons-nous le chalet avec tout ce qui est dedans?

Mon père m'a dit :

— Le capitaine ne pense plus à nous; nous prendrons tout ce qui est dans le chalet pour le mettre en dépôt dans quelque endroit, là où nous irons. Nous fermerons la maison et le chalet. Et à la garde du bon Dieu ! Mais je n'y tiens plus...

C'est donc pourquoi je vous écris, monsieur le capitaine. N'est-ce pas que vous pensez encore à nous? N'est-ce pas que vous comptez revenir, et qu'alors vous remonterez le cœur de mon père, en lui disant que tout ça aura une fin, pour le payer de tant d'ennuis... Ah! il en a bien besoin !. .

Ambroise est toujours avec nous... C'est maintenant un bon ouvrier.

Les deux rosiers de Mlle Siméone ont donné bien des roses cette saison... La fenêtre était bien jolie... De la scierie je regardais, et je disais en moi :

— La bonne demoiselle ne viendra donc pas l'ouvrir!

J'entends Fanchette qui bêle; c'est que c'est son heure de monter au chalet. Je vais lui ouvrir la claie... »

La poste rapporta cette lettre à *son auteur*, avec cette mention concernant le destinataire : « parti sans laisser d'adresse ».

E. MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

## POÉSIE.

### LA SAISIE [1].

C'était par un matin lugubre de décembre;
La scène se passait dans une pauvre chambre
Sans feu, malgré le froid qui sévissait bien fort.
Dévoré par la fièvre, et plus pâle qu'un mort,
Un homme chancelant, épuisé, l'œil atone,
Répétait lentement d'une voix monotone :
— Nous chasser! Ils ont dit qu'on allait nous chasser!
Et la femme à ses pieds ne savait que presser
Sur son sein amaigri trois enfants, trois beaux anges,
Dont le dernier riait, innocent, dans ses langes.
— Calme-toi, disait-elle en refoulant ses pleurs :
Dieu nous consolera, Dieu qui voit nos douleurs;
Lui qui sait que jamais, cher compagnon, mon homme,
Tes bras n'ont refusé la besogne... La somme
Que nous gardions, hélas! pour solder le loyer,
En remède pour toi j'ai voulu l'employer.
Qu'importe le chagrin, l'épreuve, la misère?
La femme a son mari, les enfants ont leur père;
Le courage en mon cœur ne s'est jamais éteint;
Il s'éveille plus fort quand le malheur t'atteint,
Et je sens doublement, dans le fond de mon âme,
Que je suis la moitié de ta chair, moi, ta femme!
— L'homme laissa tomber ses deux mains sur le front
Qui se tournait vers lui : — Nous subirons l'affront,
Nous partirons, dit-il, car ta force me gagne.
— Alors, se relevant, sa vaillante compagne
Attacha ses regards désolés sur les murs :
Puis, lui montrant du doigt un bouquet d'épis mûrs :
— Nous étions mariés du matin; hors la ville
Nous allâmes tous deux pleins d'un bonheur tranquille,
Seuls... nous parlant bien bas dans les champs tout dorés;
Je rapportai ma gerbe... Ah! ces épis sacrés,
Ce chaste souvenir dont j'ai peur qu'on se raille,
Je puis bien l'emporter... Ce n'est qu'un peu de paille.

En détournant la tête elle prit le bouquet,
Puis y colla sa bouche en pleurant...

Le loquet

(1) Cette pièce de vers a remporté le prix à l'Académie des jeux floraux de Toulouse.

De la porte grinça : les hommes de justice
Arrivaient pour remplir leur inflexible office.
Ils tenaient à la main des grimoires noircis,
Tout était bien en règle, et l'ordre était précis.
Saisir le mobilier des escrocs, des joueuses,
Des femmes dont le luxe a des sources honteuses,
Des hommes d'agio qui volent en plein jour,
Des emprunteurs, vivant sur chacun tour à tour,
Chevaliers du hasard, maîtres d'escroqueries,
Du volcan parisien méprisables scories,
C'est bien, juste, moral, — et chacun applaudit.
Mais, s'il s'agit du pauvre, ah ! notre cœur bondit!
Ces minces mobiliers, d'une valeur vénale
Presque nulle, n'ont rien pourtant qui les égale :
La table de sapin, les simples rideaux blancs,
Le coucou qui chantait les heures aux enfants,
L'armoire de noyer servant de lingerie,
Les fauteuils des petits, la vaisselle fleurie,
Quelques livres, enfin le lit des deux époux
Où l'honnête travail rend le sommeil plus doux,
Tout cela, c'est sacré...
Mais la justice est une ;
Son duel commençait avec cette infortune.

Quand l'huissier dans la chambre à peine eut fait un pas,
Lorgnant le mobilier, il murmura tout bas :
— Pas seulement les frais ! — Des gens du voisinage
Le suivaient, curieux de voir, sur leur visage,
Comment les malheureux expropriés, saisis,
Se verraient de chez eux renvoyer sans sursis.
La vente commença :
— La commode, peu chère ;
Imitant l'acajou... Cinq francs... Qui met enchère?
Six francs à gauche... Allons, c'est pour rien! Une fois!
Deux, trois fois, à six francs ! adjugé !
Cette voix
Dans le cœur de la mère entrait comme une lame,
Et, la main dans la main de son mari, la femme
Regardait, l'œil hagard, s'en aller ses trésors;
Ses larmes ruisselaient, malgré de vains efforts...

— La table maintenant ! un meuble de famille,
Je l'offre pour cent sous... C'est vous, la blonde fille,
Qui faites signe? Non ! La table, pour cent sous!
On y peut dîner six... Vrai, ces prix sont trop doux,
Examinez l'objet... Ah ! cinquante centimes.
Enlevez !
Tour à tour, et pour des prix infimes,
Les meubles s'en allaient... Un crucifix pieux
De l'homme de la loi vint à frapper les yeux :
Il avança la main... Alors, tremblante et blême,
Comme si l'on venait de l'atteindre elle-même,
La femme s'élança soudain :
— Ah ! de ce lieu
Emportez tout, oui, tout, mais laissez-moi mon Dieu,
Laissez le crucifix dont l'aspect nous console;
La loi ne peut vouloir qu'on prenne un tel symbole ;
Et pas plus que le lit, on ne saisit l'autel.
M'enlever cette image ! ah ! ce serait cruel !
Ma mère la serrait sur ses lèvres si pâles
Quand la mort éteignit le dernier de ses râles;
Mes enfants à ses pieds savent joindre leurs doigts;
Ils disent le *Pater* de leurs petites voix;
Sur leurs berceaux déjà s'incline le Calvaire;
En me sentant chrétienne, ah ! je suis deux fois mère!

Ceux qui gardent les biens de ce monde, parfois
Peuvent bien oublier le Sauveur mis en croix;
Mais nous, monsieur, mais nous qui tombons hors
[d'haleine
Sous l'écrasant fardeau d'une éternelle peine,
Nous qui d'un dur labeur devons subir les lois,
Que deviendrions-nous, si nous n'avions la croix?

Tandis qu'elle parlait, sa joue était mouillée
De larmes qu'essuyait l'enfant... Agenouillée,
Des sanglots plein le cœur, elle étendit les bras...
Mais l'huissier dit :
— La loi n'a point prévu ce cas,
Elle vous laisse un bois de lit, avec la paille...
Arrachant brusquement le christ de la muraille,
L'homme noir ajouta :
— Le crucifix de bois
A vingt sous... quinze... dix...
Nul ne couvrait sa voix,
Quand un accent, vibrant de notes généreuses,
Répliqua : — Cinq cents francs !
Les têtes curieuses
Se tournèrent alors vers un jeune homme en deuil
Qui du pauvre logis avait franchi le seuil.
Il avait entendu les prières ferventes
De la femme, il avait vu ses larmes brûlantes;
Remué jusqu'au fond du cœur, il s'était dit
Que donner fait du bien !... et l'huissier interdit,
Redoutant une erreur, dit d'une voix railleuse :
— Cinq cents francs ! Il s'agit d'une œuvre merveilleuse!
A cinq cents francs le christ ! Personne ne dit mot?
Il est à vous, monsieur... La femme eut un sanglot
Mêlé tout à la fois de douleur et de joie.
— Sauvés ! Dieu les sauvait, l'huissier lâchait sa proie,
Les meubles resteraient à ces pauvres bannis,
Et l'on pourrait encor vivre des jours bénis.
La mère, ses deux bras arrondis en corbeille,
Soutenant les enfants à figure vermeille,
S'élança vivement vers le jeune étranger :
— Un ange vous a donc dit de nous protéger?
— Oui, répondit alors lentement le jeune homme,
Cet ange était ma mère... Avant un mois, à Rome,
J'irai pour me tremper aux eaux vives de l'art;
Eh bien, je vous le dis, jamais pour mon regard
Rien ne sera plus grand, ni plus sain pour mon âme,
Que le spectacle offert par vous, ô pauvre femme !
Où je trouve le vrai, je crois trouver le beau ;
De cette scène-là je veux faire un tableau,
Une œuvre qui sera mon œuvre populaire,
Qui dans tous les greniers parlera de prière ;
A mes frères dans l'art, je veux prouver combien
Notre esprit peut grandir quand il se fait chrétien!
Si nous reproduisons des scènes trop cruelles,
Nous devons les baigner de clartés éternelles!
Mon atelier d'artiste est voisin des greniers,
A des titres divers nous sommes ouvriers :
Ah ! dans le fond du cœur et dans la chambre sombre,
Gardons le crucifix pour éclairer notre ombre;
Drapeau, frère divin du drapeau des soldats,
Que la femme relève en pleurant sous nos pas,
Qu'elle déploie au sein des plus rudes misères,
Qui, nous parlant du ciel, nous rappelle nos mères !

Et l'artiste, le cœur ému, les yeux rougis,
Embrassant les enfants, s'éloigna du logis.

RAOUL DE NAVERY.

# LES ERREURS HISTORIQUES.

## TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR.

Les trois aventuriers. Dessin de F. Lix.

Dans une pièce assez grande, voûtée, et nullement meublée, espèce de cave recevant la lumière par un grand larmier sans châssis, se trouvent trois hommes, de visage et de vêtements bien divers. Deux de ces compagnons sont assis sur des bancs de bois taillés à la hache près d'une table, sur laquelle le troisième s'est huché à côté d'une cruche de vin et de gobelets d'étain d'une propreté plus que suspecte.

L'un de ces personnages, d'une taille herculéenne, porte sur la tête une salade en fer bruni; sa large poitrine est recouverte d'un buffle roux qu'un long usage a blanchi çà et là; ses bras, capables de terrasser un taureau, sont nus jusqu'à l'aisselle; une de ses jambes est recouverte par un pantalon en grosse toile, tandis que l'autre, étendue sur le banc, se montre nue dès la moitié de la cuisse. Pour toute chaussure, il a d'épaisses semelles que retiennent des courroies de cuir s'enroulant autour de ses pieds nus. — A ce costume que complète une massive et large épée droite, au fourreau et à la poignée de fer, autant qu'au visage grossier et hardi de celui qui le porte, il est facile de reconnaître un reître.

Le second de nos personnages, assis en face du premier, est vêtu d'une manière toute différente. Il a une toque noire sur la tête; sur le corps, un pourpoint, des housseaux en drap brun feutré; de petites bottes fauves couvrent ses pieds et le bas de ses jambes. Lui aussi il porte une épée, mais moins lourde que celle du reître; son pommeau est une garde pleine percée de mille petits trous. En s'asseyant, il s'est débarrassé d'un léger corselet d'acier déposé à ses pieds. Cet homme n'a guère plus de vingt ans; ses traits intelligents, son nez aquilin, ses yeux noirs, respirent cette insouciance hardie qui se rencontre souvent dans les races méridionales : cet homme est un aventurier gascon.

Le troisième de nos acteurs, celui qui, sans façons, s'est installé sur la table, mérite mieux encore notre attention : un bonnet pointu en soie, mi-partie jaune et rouge, couvre ses cheveux blonds tombant sur son cou un peu maigre; son pourpoint, de la même couleur et de la même étoffe que la coiffure, est bizarrement taillladé; un maillot de soie rouge, des souliers à bouts arrondis de la même nuance, et un court manteau complètent ce brillant costume. Ce personnage porte à sa ceinture un poignard, dont le manche en or et en

argent est un véritable bijou d'orfévrerie. Sa figure n'est pas moins remarquable que son accoutrement. Quoique jeune, il a les traits vieillis; ses lèvres, dont la commissure est si relevée qu'elles forment comme un angle à sommet renversé tombant sous un nez long et droit, sont dédaigneuses et amères; mais, ce qui frappe surtout lorsqu'on regarde ce visage, c'est la mobilité de deux grands yeux qui semblent tout fouiller autour d'eux. Ils sont à la fois impénétrables et lumineux, bons et méchants, rêveurs ou cruels; parfois ils ont la somnolence trompeuse de l'œil du chat. Cet homme, du reste, est rachitique, très-petit de taille, mais leste, agile, nerveux, et comme tourmenté par le besoin du mouvement. Dix fois déjà il est descendu et remonté sur la table, dont il se fait tantôt un lit, tantôt un siége; il chantonne, il parle, il verse dans les gobelets de ses camarades un vin lourd, épais, noir et capiteux; mais, lui, il ne boit pas.

Le reître se nomme Leroux, et on a l'habitude de l'appeler *le grand Leroux*; l'aventurier répond au nom de Florise, le beau Florise, de la compagnie de Mgr de Florauges; le troisième de nos personnages n'est rien moins que Brin-d'Avoine, fou en titre de Mgr Bonnivet, le favori de François Ier et le favori plus funeste encore de sa mère, la duchesse d'Angoulême.

Les hasards de la guerre amenaient ces trois hommes en Italie; les deux premiers y venaient chercher de grosses aubaines et la fortune, le troisième avait suivi son maître. Comment s'étaient-ils connus? Peu importe à notre récit; il nous suffira de savoir qu'ils étaient devant Pavie, dont le roi de France avait commencé le siége le 27 octobre 1524. La place était défendue à outrance par Antonio de Leyva, dont, dans notre sotte manie de franciser les noms étrangers, nous avons fait Antoine de Leyve ou de Leive, et même de Leve. Antonio de Leyva, rude homme de guerre, commandait à sept mille lansquenets; comme il avait cru s'apercevoir que leur chef penchait vers une capitulation, il s'en était débarrassé en le faisant empoisonner, et quand un bourgeois parlait de se rendre, il l'envoyait à la potence. Tous les assauts furieux livrés à la place avaient été repoussés, et François Ier s'était vu réduit à convertir le siége en un blocus.

L'attaque de Pavie était, du reste, au point de vue militaire, une faute impardonnable; pour le faire comprendre, oubliant les trois acteurs que nous avons mis en scène, il nous faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

L'impéritie de Bonnivet nous avait fait perdre le Milanais que nous occupions, et ce n'est qu'en sacrifiant sa vie que Bayard, sans pouvoir réparer les mauvaises dispositions de son général, était parvenu à sauver les débris de notre armée vigoureusement poursuivie par le marquis de Pescaire et le connétable de Bourbon — le ciel nous garde de l'absoudre! mais il est juste de dire que la passion de la duchesse d'Angoulême l'avait poussé dans les rangs de nos ennemis. — Pescaire et Bourbon franchirent le Var, qu'avec de trop faibles troupes ne pouvait défendre le maréchal de La Palisse, et en quelques jours ils prirent Antibes, Grasse, Draguignan, Toulon, Brignolles, Hyères, Aix, etc., et vinrent mettre le siége devant Marseille le 19 août 1524. La ville résista admirablement aux attaques et assauts; celui du 24 septembre surtout fut poussé très-vivement, mais il échoua comme tous les autres, et François Ier ayant eu le temps de réunir une puissante armée, les généraux de Charles et Bourbon, la rage au cœur, furent forcés de lever le siége, ce qu'ils ne se décidèrent à faire que lorsqu'ils apprirent que l'avant-garde française était déjà parvenue à Salon. L'arrière-garde ennemie, vivement poussée, eut beaucoup de peine à traverser le Var.

François Ier, qui ne s'était jamais vu à la tête d'une plus belle armée, traînant après lui toute la France guerrière, excité par la fougue de son caractère, par sa haine contre Bourbon, par les conseils de la cour, mais non de ses vieux généraux, désireux, le croirait-on? de saluer la signora Clarissa, Milanaise dont l'immoral Bonnivet lui vantait les charmes sans rivaux, François Ier se résolut à faire une campagne d'hiver. Suivi d'une très-belle artillerie, il franchit avec bonheur les Alpes; sa marche fut si rapide, qu'il arriva dans le Milanais en même temps que l'armée qui nous avait un instant envahis. Elle était harassée, débandée, et Pescaire et Bourbon eurent grand'peine à l'amener à marches forcées jusqu'à Pavie, où ils trouvèrent, avec un poignée d'hommes, Lannoi, vice-roi de Naples. Ils partagèrent leurs troupes entre quelques places fortes et n'en purent garder que peu sur l'Oglio.

Si, entrés à Milan sans coup férir, les Français eussent poussé devant eux, les généraux de l'empereur étaient perdus; il fallait une longue série de fautes pour relever leur fortune, François Ier les commit toutes. Il envoya de forts détachements vers Gênes, vers Naples, se mit à ordonner des siéges, alla planter sa tente avec le gros de son armée sous les murs de Pavie, et laissa à Bourbon, à Lannoi, à Pescaire, le temps de réunir à Lodi des forces considérables. Avec un peu d'argent emprunté personnellement, le trésor impérial étant toujours vide, Bourbon avait couru en Allemagne, et il en était revenu sans le sou pour les entretenir, il est vrai, mais avec douze mille lansquenets et cinq cents cavaliers francs-comtois, tandis qu'autour de Lannoi, qu'elles adoraient, se réunissaient les bandes d'infanterie espagnole, et Pescaire appelait à lui les Italiens restés fidèles à la cause de Charles-Quint. Deux choses manquaient, et manqueraient toujours à l'armée impériale : l'artillerie qui commençait à décider le sort des batailles, et l'argent, le nerf de la guerre. Il est curieux de remarquer que ces empereurs, que ces rois d'Espagne, possesseurs des contrées les plus fécondes, des richesses des Indes, des mines du Pérou, vécurent toujours dans une incurable détresse, n'ayant jamais de ressources pécuniaires suffisantes pour solder leurs troupes, leur marine, l'administration de leurs vastes Etats, et quelquefois même les frais de leurs maison.

Maintenant que nous connaissons ce qu'il nous était nécessaire pour comprendre la conversation de notre reître, de notre aventurier gascon et du fou, il ne nous reste plus qu'à préciser le lieu où ils se trouvaient réunis. C'était une espèce de resserre, isolée, en contre-bas du sol, dans laquelle, aux jours de paix, les jardiniers déposaient leurs outils. Ce petit bâtiment appartenait à une villa où l'amiral Guillaume Gouffier, seigneur de Bonnivet, avait établi son quartier.

Maintenant écoutons la conversation de ces trois personnages.

— Qui vivra saura, disait Brin-d'Avoine, en se frappant le nez à petits coups cadencés avec l'index de la main droite, et qui saura parlera, s'il repasse les monts. Et vous croyez peut-être les repasser, mes mi-

gnons?... Ah ! ah ! par la mule du pape ! je pense, sur ma parole, qu'ils sont tous fous !

En prononçant ces mots, Brin-d'Avoine partit d'un long éclat de rire, sauta à bas de la table, prit un bâton qu'il trouva dans un coin, et, le plaçant entre ses jambes, il se mit, comme un enfant, à faire des caracoles, en imitant la trompette.

Ses deux compagnons, qui semblaient habitués à ses humeurs capricieuses, en riant, le regardaient gambader. Quand il se fut bien fatigué à cet exercice, il rejeta son bâton, remonta sur la table, et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il dit :

— Je suis mélancolique... c'est mon compère Triboulet (1) qui en est cause... Il a été moins fol que moi, il n'est point venu. Il assistait à Avignon au conseil des fous titrés, cuirassés, mitrés, couronnés, où furent arrêtés les moyens de passer les Alpes... Tra la ! tra la ! tra la la ! houp ! houp ! sautez ! sautez ! En avant, cuirasses, salades, sautez ! tra la, tra la ! Il écouta dire, et quand les fous qui raisonnaient eurent tout dit, et que le grand François se leva, il sauta dans sa chaire, et s'adressant à ces coureurs d'aventures qui s'appellent Bonnivet — à lui l'honneur ! — à La Trémoille, à La Palisse, à ce grand lambin de roi de Navarre, à d'Alençon... tra la la ! il leur dit : « C'est bien, mais vous avez oublié quelque chose. — Quoi donc ? fait d'Ossun. — Vous êtes tombés d'accord sur le chemin à prendre pour entrer en Italie, mais vous n'avez pas arrêté celui par lequel vous en sortiriez... » Tra la la ! Bien parlé, par la mule du pape ! Décidément, Florise, je ne te croyais pas si sot que de songer au temps fleuri où tu reverras les bords de la Garonne ; l'Italie est une souricière à Français. Buvez, fit-il, versant à boire ; puis il ajouta : Moi, je ne bois pas, je suis mélancolique...

— Allons, tais-toi, orfraie de malheur, chat-huant de cimetière, répondit Florise, en vidant son gobelet : Vive le vin !

— Et les ducats d'Espagne ! s'écria le reître d'une voix tonnante.

— Tout cela est bel et bon, Brin-d'Avoine, reprit Florise, mais pourquoi nous as-tu appelés ?

— Pour une bonne aubaine, coqueluchon de mon cœur. Mon ami Bonnivet m'a proposé de porter un billet à Milan, tra la la ! Vilain chemin, coups d'arquebusade, nuits à la belle étoile, mauvais dîners... J'ai pensé à vous pour cette commission... Vous aurez des écus en partant...

En disant ces mots, il tira de sa poche une lourde bourse, et fit sonner les pièces qu'elle contenait.

— Et cette commission ?...

— La voici, Florise. C'est un billet d'amour qu'il s'agit de remettre à son adresse. Il ne vous chargera pas, mes mignons ; il est aussi léger que celui qui l'a écrit. Ce sont des vers rimés par le roi, qu'il adresse à la signora Clarisse, pour le quart d'heure la Vénus de François. Elle soupire après lui. Tra la la ! Puis, par la même occasion, vous glisserez dans ces belles mains ce papier que Bonnivet lui envoie. Par la mule du pape, je gage qu'elle lira le second billet avant le premier... Acceptez-vous ?

— Convenu, convenu, dirent ensemble les deux soldats.

— Eh bien, buvons un dernier coup et partez tôt ; plus vous tarderez, moins vous trouverez la route sûre, car les Espagnols relèvent furieusement la tête. Revenez vite... mais je crois que vous ne reviendrez pas, que vous serez branchés à quelque arbre... Que voulez-vous, mes amis ? aujourd'hui je suis mélancolique...

Après avoir échangé une dernière poignée de main avec Brin-d'Avoine, dont les sinistres présages ne les égayaient pas, quoiqu'ils n'en fissent rien paraître, les deux amis le quittèrent pour se mettre en route.

Cette conversation entre des acteurs subalternes du grand drame qui se jouait et qui allait se vider dans les plaines de la Lombardie ne fait que témoigner, une fois de plus, combien était légère la tête du roi-chevalier, même dans les plus graves conjonctures, celles qui touchaient à sa vie, à son honneur et à la France.

Pendant que François Ier, tout rempli de sa galanterie pour Clarisse, qui, comme nous venons de l'entrevoir, menait la passion en partie double, rimait pour elle des vers, tout autres étaient les pensées de Bourbon et des généraux de l'empereur. Ils ne songeaient qu'à faire lever le siége de Pavie ; se sentant assez forts, ils résolurent de quitter leur camp de Lodi et de marcher en avant. Mais, pour le faire, grande était la difficulté. Ils n'avaient pas d'argent, leurs troupes ne recevaient pas de solde ; ils parvinrent cependant à retenir les lansquenets en leur prouvant qu'il y allait de leur honneur de délivrer leurs frères assiégés dans Pavie, et les Espagnols consentirent à jeûner quelques jours de plus.

L'armée impériale, qu'animait la colère de Bourbon, créé lieutenant général de l'empereur, quitta donc Lodi le 24 janvier 1525, et François Ier en avait reçu la nouvelle la veille du départ de nos aventuriers, au moment même où, avec toute la satisfaction d'un poëte, il lisait à Bonnivet les stances qu'il avait écrites en l'honneur de Clarisse. Un conseil fut convoqué. Le lendemain, et en quittant ses amis, Brin-d'Avoine, reprenant son rang dans l'escorte et son office de bouffon, accompagnait son maître à la réunion des chefs d'une armée où il y avait dix généraux capables de la conduire, vingt courtisans capables de la perdre et un roi qui se rangeait toujours de l'avis de ses courtisans. A ce conseil assistèrent en effet La Trémoille, La Palisse, Lescun, le grand maître de l'artillerie Galliot de Génouillac, Louis d'Ars, le compagnon et l'ami de Bayard, dont la France pleurait encore la perte : mais là, malheureusement aussi, se trouvèrent le duc d'Alençon, les Chabot, les Saint-Marsault, les Bonnivet, favoris du roi, braves soldats, mais militaires incapables.

A ce conseil, les premiers établirent que le roi ne pouvait point accepter la bataille dans la position où il se trouvait.

— Sire, dit La Palisse, si celui-là qui a une rivière à dos attend ainsi le choc de l'ennemi, il est réputé mauvais général ; combien aurait-on plus raison de nous appeler ainsi, si nous recevions le combat ayant derrière nous une rivière, le Tessin, et, en plus, une place forte renfermant sept mille vieux soldats qui nous tomberont sur les reins dès que nous serons aux prises avec ceux qui viennent pour les délivrer. Si Votre Majesté n'avait point envoyé, quoi que nous ayons pu lui dire, Lescun, Louis d'Ars et moi, avec des corps nombreux, le marquis de Saluces vers Gênes, le duc d'Albanie et Cery vers Naples, je vous dirais, Sire : laissons dix mille hommes dans nos lignes pour faire face aux sorties de Leyva, contions-leur la garde

(1) Fou de François Ier.

de notre camp ; à la légère, marchons à l'ennemi ; encore mieux vaudrait-il cependant y aller tous ensemble. Bourbon et Lannoi battus, Pavie viendra vite à merci.

— Allons tout droit à l'ennemi et attaquons-le à la chaude, s'écria La Trémoille.

— Sire, comme La Palisse, reprit Louis d'Ars, je ne crois pas que nous devions attendre l'ennemi ; je proposerais au roi de reculer...

— De reculer !... s'écria Bonnivet.

— Est-ce que vous n'avez jamais reculé, monsieur l'amiral ? répondit avec un sang-froid féroce Louis d'Ars ; il me semblait que c'était pour couvrir une de vos retraites que mon ami, que Bayard s'était fait tuer...

— Bon chevalier sans pareil ! que je voudrais qu'il fût avec nous !... dit le roi. Silence, Bonnivet ; continuez, comte d'Ars.

— Je dis donc, Sire, que je reculerais pour prendre une bonne position couvrant Milan, qui me fournirait mes vivres ; je me placerais dans une assiette inexpugnable, et j'attendrais. Bien vite nous verrions se fondre cette armée impériale qui n'a pas un ducat, et quand je la jugerais assez faible, je l'attaquerais et en ferais à mon plaisir, d'autant que Cery, le duc d'Albanie et le marquis de Saluces seraient venus nous rejoindre. Tel est mon avis.

— Mais, monsieur, reprit Montmorency, qu'est-ce donc que cette armée impériale a de si inquiétant ? Elle se compose de sept cents lances montées, d'autant de chevau-légers et de dix-huit mille fantassins, auxquels vous joindrez, si vous voulez, les cinq mille lansquenets valides de don Antonio de Leyva : voilà tout ce que nous pourrons avoir en tête, si nous combattons où nous nous trouvons ; et nous, combien sommes-nous ?

— D'après les montres (1), dit le roi, nous devons avoir treize cents lances (2) et vingt-six mille fantassins.

— Je ne veux accuser personne, interrompit Galliot, mais je crois qu'il y a de grands abus dans les montres, et je ne pense pas que Votre Majesté ait plus de huit cents lances(3). D'indignes vols sont commis...

— Par Notre-Dame, grand maître, je ferai tomber des têtes si cela est vrai, s'écria François Ier pâle de colère.

— Sire, ce n'est point l'heure ; mais bien nous faut nous servir de celles que nous avons. En conséquence, Sire, dans cet état, et quoique je voie bien où je placerai mes bombardes et canons, si nous recevons la bataille sur place, et que je sois sûr qu'ils feront beau dégât, je partage l'avis du maréchal de La Palisse, et, comme le comte d'Ars, je propose de reculer vers Milan...

— Sire, je supplie Votre Majesté de vouloir bien m'entendre ; c'est au nom de votre honneur que je veux parler, s'écria Bonnivet. Que vous propose-t-on, Sire ? De reculer... Quelle page dans l'histoire de votre grand règne que celle où on lira : « François Ier a reculé devant Bourbon, le roi devant le sujet félon, le chevalier devant le traître (4)... » Je n'ai plus rien à ajouter.

Après ces mots, ce fut un grand tumulte. Hélas ! de vaines paroles l'emportèrent sur la raison, et, malgré les protestations de tous les généraux de bataille et non de cour, il fut arrêté que l'armée recevrait le choc dans ses lignes, où, l'heure venue, elle n'aura pas même la sagesse de rester. Pauvre roi mal conseillé ! pauvre France mal servie !

Rentrant triomphant à son logis, Bonnivet raconta sa victoire à Brin-d'Avoine.

— Ah ! tant mieux ! ah ! tant mieux ! lui répondit-il ; il est toujours agréable de savoir où l'on sera enterré.

Décidément Brin-d'Avoine était ce jour de mélancolique humeur. Hélas ! notre petit fou avait des pressentiments d'une terrible lucidité.

On se souvient quel triste sort il avait laissé entrevoir au grand reître et au léger aventurier gascon, transformés en messagers d'amour : leur première journée de voyage se passa à merveille ; le temps n'était ni trop froid ni trop chaud, et les villages qu'ils traversèrent, quoique depuis plusieurs mois pillés et repillés, ne l'étaient pas au point que l'on se permît de refuser de satisfaire à leurs besoins, d'autant que Florise qui, en qualité de Gasçon, parlait toutes les langues, se faisait discrètement passer pour un personnage important voyageant incognito. Cependant, tout en échangeant quelques paroles avec les paysans qu'ils rencontraient, tout en faisant les galants auprès des jeunes Lombardes, des bruits inquiétants étaient venus jusqu'aux oreilles des deux voyageurs : une vague rumeur leur apprit que l'armée impériale, quittant son camp de Lodi, se dirigeait vers Pavie ou vers Milan ; et l'on assurait qu'elle avait mis en campagne dans l'une et l'autre des directions de nombreux partisans. Ces nouvelles donnèrent à réfléchir à Florise : il proposa à son compagnon de ne cheminer que la nuit ; mais, Leroux lui ayant répondu que les nuits étaient données au monde pour dormir, il ne fut rien changé à leur mode de voyager. Le second jour de marche se leva pour eux sous de riants auspices : l'hôtellerie où ils avaient couché leur avait été souriante. Après un bon déjeuner, pendant que l'hôtesse était absente, Leroux, ayant aperçu par hasard un gigot fort cuit à point, l'avait dextrement fait disparaître ; il ne fut pas porté sur la note ; mais le Gascon paya exactement la dépense et prit, en la soldant, deux bouteilles d'un certain vin qui avait eu le don de lui plaire.

— Si vous m'en croyez, dit-il au reître, aujourd'hui nous ferons un petit dîner champêtre quand nous serons fatigués ; ce sera charmant, cela me rappellera les bords de la Garonne, et Marie avec laquelle j'ai ainsi mangé quelquefois.

— Et moi, répondit le reître, les bords de la Meuse et Gretchen.

Ils ne marchèrent pas longtemps ; Leroux prétendait que le gigot l'incommodait fort, qu'il pouvait salir son buffle, et Florise assurait que les deux bouteilles et un pain, qu'il avait enlevé sans le vouloir à l'hôtellerie en prenant son manteau, le gênaient singulièrement. En conséquence, nos deux jeunes gens dirent :

— Dînons !

La table fut bientôt mise : on s'assit sur le bord d'un petit bois, et le gigot se trouva si bon, qu'il n'en resta plus que l'os ; une fourmi n'y aurait pas

(1) On appelait ainsi la paye des soldats.
(2) Chaque lance était de 8 chevaux.
(3) Galliot avait raison.
(4) Brantôme nous a conservé la harangue de Bonnivet ; nous ne donnons que l'argument, qui eut une prise décisive sur François Ier.

trouvé un brin de chair. Les deux bouteilles avaient une très-respectable capacité ; ce n'étaient point de ces fioles que notre siècle dégénéré a inventées. On les vida pourtant; et comme elles contenaient un vieux vin très-capiteux, Florise, qui poétisait quelquefois, parla des divines douceurs du divin sommeil après boire. Leroux opina en s'étendant sur le gazon ; bientôt nos deux voyageurs nagèrent dans les vagues des songes.

Leur réveil, par exemple, ne fut pas amusant ; ils se trouvèrent aux mains de coureurs espagnols qui s'étaient jetés sur eux. Comme certains hommes, Leroux avait le réveil grognon et mauvais; trois forts gaillards le tenaient; il prit le premier qui lui tomba sous la main, et en moins d'une minute il l'eut étranglé. Ce fut son dernier exploit ; accablé par le nombre, il dut se laisser passer une corde au cou et, quelques instants après, il agonisait au bout d'une branche. Florise se conduisit plus sagement ; voyant que chercher à résister était folie, il se laissa prendre et conduire devant le chef du parti volant de l'ennemi ; on le fouilla exactement, on lui prit son argent et, questionné sur les deux lettres qu'il portait, il répondit que c'étaient des lettres d'amour de François Ier et de

Bataille de Pavie. Dessin de F. Lix.

l'amiral Bonnivet. Or, comme de tels personnages emploient ordinairement des gentilshommes de qualité pour ces sortes de messages, don Mercado y Lopez y Sabal y Guttiero salua Florise en le priant de vouloir bien le suivre. Un bon cheval lui fut donné et, pendant toute une journée, il eut l'honneur de voyager avec don Mercado y Lopez y Sabal y Guttiero, qui avait daigné lui dire, avec tous les raffinements de la courtoisie castillane :

— Au premier mouvement que vous faites pour me fausser compagnie, je vous casse la tête.

— Mais comment donc ! s'était hâté de répondre Florise, je me trouve trop bien dans votre compagnie pour songer à m'éloigner d'un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes.

On voit que notre Gascon n'était point sot. Il avait cependant l'esprit un peu troublé par la fin du grand Leroux et par l'incertitude de sa propre destinée. Quel beau chapitre il écrivait mentalement sur le danger de voler un gigot et de dormir sur l'herbe !

Après une course qui ne fut pas sans fatigue pour lui, parce qu'il n'avait point l'habitude du cheval, et quoiqu'il n'eût pas à se plaindre de la nourriture, notre homme franchit avec plaisir les grand'gardes de l'armée espagnole et s'arrêta dans un petit village rempli de troupes où on lui fit l'honneur d'un loge-

ment particulier et d'une sentinelle à sa porte. Il n'y demeura d'ailleurs que peu de temps ; don Mercado y Lopez, etc., vint le chercher et le conduisit devant un seigneur qui semblait l'attendre. C'était un homme dans la force de l'âge, à la figure énergique ; il portait une cuirasse d'acier poli sur laquelle brillait un écusson rempli de fleurs de lis d'or. Quoiqu'il ne fût pas très-fort sur la science héraldique, à ces armes Florise reconnut le connétable de Bourbon. Il tenait à la main les fameux billets de François Ier et de Bonnivet, dont la lecture semblait prodigieusement l'égayer.

— C'est toi, dit-il à l'aventurier gascon, qui étais porteur de ces deux billets destinés à la signora Clarisse ?

— Oui, monseigneur.

— Explique-moi comment ils t'ont été remis, et parle franc, sinon tu seras pendu.

Florise, qui n'avait rien à cacher, répondit de point en point à la question qui lui était adressée. Son récit sembla vivement intéresser le connétable.

— A quelle compagnie appartiens-tu?

— A la compagnie de Fleuranges.

— C'est bien.

Bourbon parla bas quelques instants avec don Mercado, qui reconduisit son captif et le laissa sous bonne garde. Quelques heures après, il était ramené devant le connétable.

— Tu vas repartir immédiatement pour ton camp et tu remettras ce pli au roi.

En disant ces mots, Bourbon fermait avec un fil de soie et de la cire une enveloppe dans laquelle notre aventurier reconnut les deux billets amoureux dont il avait été le malencontreux porteur. Quand Bourbon eut terminé, il reprit :

— Tu entends bien, tu remettras ceci à Sa Majesté, à nul autre, à elle seule; il y a une lettre de ma main. Et comme je pense que nos éclaireurs n'ont rien laissé dans tes poches, tiens : en même temps que ce sauf-conduit, prends.

En lui disant ces mots, il lui jeta une bourse toute semée de fleurs de lis. Hélas! pour le malheur et la honte du connétable, elle contenait de l'argent espagnol.

Le Gascon promit, jura de faire promptement la commission ; et Bourbon le congédia en lui disant :

— Mes compliments à Brin-d'Avoine ; il vaut mieux que son maître.

On peut s'imaginer avec quelle ardeur Florise quitta le campement espagnol pour gagner le large ; son sauf-conduit lui fut plusieurs fois utile ; mais, enfin, après une marche de six jours, il arriva en vue des lignes françaises, où l'on semblait beaucoup travailler et se garder avec une discipline plus sévère que lors de son départ. Ne sachant ni les mots d'ordre ni les mots de passe, il fut naturellement arrêté aux grand'-gardes françaises, et comme il ne se souciait point d'être ramené à son capitaine, le seigneur de Fleuranges, dont il avait, en partant, oublié de prendre congé, il se dit attaché à la maison de l'amiral Bonnivet et se recommanda de son bon ami Brin-d'Avoine.

Conduit entre deux gardes au logis de celui qu'il invoquait comme son maître, Florise se tenait pour sauvé. Tout lui sourit d'abord, car la première personne qu'il rencontra dans la cour de la villa fut Brin-d'Avoine ; celui-ci vint à sa rencontre, le reçut en ami et congédia les gardes.

Le fou entraîna vite notre Gascon dans la resserre où notre récit a commencé, et se mit à le questionner vivement. Florise lui conta par le menu l'histoire du gigot volé, tout ce qui s'en était suivi, l'histoire du pli que le connétable lui avait confié pour Sa Majesté et dit ce qu'il contenait.

— Ma fortune est faite! s'écria-t-il.

— Tu crois? lui répondit Brin-d'Avoine, qui semblait très-perplexe, tra la la ! Je ne demande pas mieux, moi ; mais le cas est plus grave que tu ne le penses. Attends-moi, je reviens.

Florise n'attendit pas longtemps ; un quart d'heure s'était à peine écoulé que le fou reparaissait avec son maître et une escouade de soldats qui restèrent à la porte. L'amiral était fort pâle et semblait très-agité.

Il interrogea l'aventurier gascon, lui demanda la lettre dont il était porteur, le sauf-conduit espagnol ; il cacha le tout dans son pourpoint, et, tenant à la main la bourse aux armes de Bourbon que Florise lui avait confiée, il appela; un officier parut; il lui parla à voix basse, lui montrant à plusieurs reprises le cadeau du connétable. L'officier baissait la tête en signe de complet assentiment, et, de temps en temps, tournait des yeux mornes vers le Gascon, qui ne pensait qu'à ravoir et sa lettre et ses écus.

L'amiral sortit. L'officier s'approcha de Florise et lui dit tout simplement :

— Suivez-moi.

Il ne s'étonna point de cet ordre, mais il fut très-surpris de voir la pâleur de Brin-d'Avoine, qui marchait derrière lui la tête baissée. L'officier donna quelques ordres et conduisit le Gascon sous un bel ombrage situé au fond du parc. Là, s'arrêtant, après avoir regardé un grand arbre, il dit :

— Préparez-vous à mourir, monsieur l'espion !

Florise fut d'abord tenté de croire à une plaisanterie ; il regarda Brin-d'Avoine, comme pour lui demander ce que signifiait cette farce lugubre. A ce regard, le fou répondit :

— Je suis mélancolique... J'ai dit que Leroux serait branché, il a été branché ; j'ai dit que tu serais branché, tu le seras aussi.

Florise voulut crier, protester, s'expliquer : on ne lui en laissa pas le temps ; saisi par des mains vigoureuses, il fut pendu.

Bonnivet avait voulu faire disparaître toutes les preuves de la trahison amoureuse dont il s'était rendu coupable, ne pas perdre la faveur du roi et ne pas la perdre surtout sous la dénonciation de son mortel ennemi, du connétable triomphant de sa disgrâce.

Pauvre Florise!

Pour le moment, du reste, François Ier ne songeait point à la signora Clarisse ; l'armée impériale était venue planter ses tentes en vue des lignes françaises resserrées et concentrées ; les quartiers avaient tous été reportés sur la rive gauche du Tessin ; le front du camp, du côté de Lodi, était couvert par un rempart fossoyé ; l'aile droite de notre armée s'appuyait au Tessin, la gauche aux murs du parc de Mirabello, villa bien-aimée des ducs de Milan.

Les impériaux restèrent trois semaines devant le camp français, que, de temps à autre, ils canonnaient ; l'artillerie de Galliot de Genouillac leur répondait vigoureusement. Le 20 février, il nous arriva un grand malheur ; huit mille Grisons, qui étaient avec nous, nous quittèrent enseignes déployées ; ni leur vieux

général ni les prières du roi ne purent les retenir : ils avaient appris que leurs lignes étaient menacées, ils voulurent absolument aller défendre leur pays. Pendant que nos forces diminuaient ainsi, par un bonheur auquel ils ne s'attendaient pas, les impériaux recevaient de Charles-Quint cent cinquante mille écus le 22 février, et les trois généraux Pescaire, Lannoi, Bourbon résolurent de profiter de cette bonne fortune, qui réveilla l'ardeur de leurs soldats, pour forcer l'entrée de Pavie. Ils dressèrent leur plan d'attaque, et, ayant observé que le duc d'Alençon et Chabot, qui commandaient du côté du parc de Mirabello se gardaient mal, ce fut de ce côté qu'ils résolurent de porter leurs coups.

Profitant de l'obscurité de la nuit du 23 au 24, ils lancèrent leurs bataillons dans cette direction; ils étaient commandés par le jeune marquis du Guasto, qui devait se faire un nom militaire éclatant. Il marcha donc en silence, menant avec lui un bélier pour abattre les murs du parc, tandis que les canons espagnols, tonnant sur notre front, attireraient l'attention de François Ier. L'armée française était tout entière sous les armes ; autour du roi se pressait cette noblesse si brillante et si folle, dont le courage même nous a fait perdre tant et de si décisives batailles. Quand le jour se leva, on aperçut du Guasto et ses hommes s'engouffrant par une large brèche dans le parc de Mirabello; mais, arrivées à un certain endroit, ces bandes se trouvèrent forcées de défiler à petite portée sous le feu d'une batterie que Galliot avait très-habilement disposée. Ses canons commencèrent à tonner avec furie ; « de sorte, a écrit un témoin oculaire, que vous n'eussiez vu que bras et têtes voler ». Ce fut une véritable boucherie ; et il n'y avait qu'à laisser aller les choses pour faire essuyer aux ennemis un sanglant revers.

Malheureusement, afin d'échapper à cette canonnade meurtrière, les Espagnols coururent s'abriter dans un petit vallon qui les dérobait aux boulets du vieux Galliot. A cette vue, François Ier croit déjà l'ennemi en déroute; il sort de ses lignes, sa gendarmerie le suit. L'armée entière appuie le mouvement; dès lors, les canons du vieux Galliot ne peuvent plus tirer, nous sommes entre eux et l'ennemi. Que l'on juge de la joie de Bourbon à la vue d'une telle faute ! Il rappelle le marquis du Guasto, qui revient avec A. de Leyva et la meilleure partie de la garnison de Pavie qui était parvenue à se joindre à lui. Les chefs impériaux forment leur ordre de bataille, et François Ier fait de même, renonçant à son artillerie, qui aurait pu, qui aurait dû lui assurer la victoire.

A notre aile gauche commandait le maréchal La Palisse ; à notre droite, le duc d'Alençon; au centre, le roi avec ses lances. On en vint vite aux mains ; à l'aile droite, les reîtres, mal secondés par les Suisses, étaient écrasés. Cependant l'énergie de La Palisse tenait bon encore, lorsque le roi se lança en avant, suivi de son héroïque chevalerie. Tout plia d'abord devant lui, et, certes, si l'aile gauche résistait, si La Palisse parvenait à contenir Bourbon, la bataille pouvait être gagnée. François Ier, combattant comme un soldat, tua de sa main le marquis de Saint-Ange, descendant de Scanderberg, culbuta les cavaliers francs-comtois, culbuta les chevaux italiens, au milieu desquels tomba Pescaire, démonté et blessé ; l'ouragan de fer avançait toujours, et assurément la cavalerie espagnole aurait eu le même sort si, dans l'intervalle de ses files, le prudent Lannoi n'avait placé quinze cents arquebusiers basques, qui, tirant à bout portant, eurent bientôt jeté le désordre et la mort dans nos rangs. Hélas! nous ne les connaissons que trop ces charges héroïques et désespérées ! Ce fut là que tomba la fleur de la noblesse française, au moment où Bourbon victorieux revenait de notre aile droite anéantie. Là, périrent le bâtard de Savoie, le maréchal Lescun, Louis de la Trémoille, Louis d'Ars, San Severino et cent autres, la gloire et l'honneur de nos armes, tandis que, saisis d'une panique folle, le duc d'Alençon et l'aile gauche s'enfuyaient honteusement.

François Ier frappait toujours ; le général Diebach, qui avait vu les Grisons manquer à leur honneur, les Suisses mal se battre, ne voulut par survivre à cette double honte ; il se fit tuer. Bonnivet, le fatal auteur de cette affreuse journée, lui aussi, chercha une mort expiatoire; il sauta à bas de son cheval épuisé, prit une pique, et se jeta dans la mêlée, dont il ne ressortit plus.

Blessé à la jambe, blessé au visage, François frappait, frappait toujours; il ne pouvait plus lever le bras, tant son armure était bossuée et faussée; alors, se voyant presque seul, il voulut gagner le pont du Tessin ; mais il tomba dans une bande de soldats espagnols que l'éclat même de ses armes appela sur lui; nouvelle lutte : ils blessèrent mortellement son cheval, qui roula dans un fossé, où le vainqueur de Marignan fut pris. Pendant que, sans savoir qui il était, les soldats se disputaient sa capture, Pomperant, un des gentilshommes du connétable, vint à passer et le reconnut :

— Sire, lui dit-il, rendez-vous à Bourbon !

François Ier rejeta cette parole avec hauteur et mépris; alors Pomperant envoya chercher Lannoi, dont le vaincu se reconnut prisonnier (1).

Nous avons dit que Bourbon était revenu au centre de la bataille, dès qu'il en avait eu fini avec le maréchal de La Palisse. Dans une rage muette, fier et désolé tout ensemble, il cherche Bonnivet pour le combattre ; car c'était lui, plus que tous autres, qui avait servi la passion de la duchesse d'Angoulême, et amené ainsi la rébellion du connétable. En courant, de droite et de gauche, sur le champ de bataille, à travers les luttes partielles qui duraient encore, il vit sous le poitrail de son cheval un pauvre diable sans armes qui, à genoux, semblait prier auprès d'un cadavre; il se pencha et reconnut le corps de Bonnivet.

— Ah ! malheureux ! s'écria-t-il, comme si l'amiral pouvait encore lui répondre. Ah ! malheureux ! tu es la cause de la ruine de la France et de la mienne !

Le pauvre diable agenouillé était Bonin-d'Avoine... Seul de tous les serviteurs de sa fortune, le fou n'avait point abandonné son maître.

Parmi les prisonniers qui partagèrent la captivité du roi, se trouvaient le roi de Navarre, de Fleuranges, qui

(1) François Ier a raconté en vers sa prise :

. . . . . .
De toutes pars lors dépouillé je fus,
Mays deffendre n'y servoit ni refus;
Et la mariche, de moy tant estimée,
Par lourde main fust désespérée.
Las ! quel regret en mon cueur fust botté
Quand sans deffence ainsy me fust osté
L'heureux présent par le quel te promys
Point ne fayre devant mes ennemys,
Mais, quel ! j'estois sous mon cheval, par terre
. . . . . .

nous a laissé de si curieux mémoires, Montmorency, Saint-Pol ; et, à l'honneur des lettres, Clément Marot, valet-poëte de François Ier, qui avait bravement manié l'épée.

Pour relever le vaincu, on a prétendu qu'au lendemain de sa défaite il avait écrit à sa mère, la duchesse d'Angoulême, cette lettre d'un laconisme superbe : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Hélas ! c'est encore un mensonge historique. Au lieu de la phrase cornélienne, voici la lettre de François Ier, ou du moins la phrase qui a servi de fondement à cette erreur :

« Madame, pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, *de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve.* Et pour ce que, en votre adversité, cette nouvelle vous fera un peu de reconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire... »

Ce n'était que le fer au poing que François Ier se montrait un héros, car, au même instant où il annonçait son désastre à sa mère, il écrivait à Charles-Quint une lettre dans laquelle on trouve cette phrase : « Par quoy, s'il vous plaist avoir cette honneste pitié, et moyenner la sûreté que mérite la prison d'un roy de France, lequel on veut rendre ami et non désespéré, vous pouvez faire un acquisté, au lieu d'un prisonnier inutile de rendre un roy à jamais votre esclave... »

François Ier, on le voit, n'était pas monté au ton de l'héroïsme, et nous sommes bien loin de la légende superbe : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

A. GENEVAY.

# CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

## LE CHEMIN DE FER DE PARIS A LONDRES.

L'autre jour, quelqu'un définissait devant nous le génie progressif de l'homme : l'art de contrarier la nature ; et nous devons avouer que, dans une certaine mesure, cette définition nous a paru ne pas manquer de justesse.

Que voyons-nous, en effet ? Des plantes qui ne demanderaient qu'à garder leur rustique simplicité, condamnées à se doubler, à se *monstrifier* pour le plaisir de nos yeux et la gloire de nos jardiniers ; des animaux tout désireux de ressembler à leurs premiers parents, reformés ou plutôt déformés, pour l'honneur de nos cuisines ou le profit de nos manufactures ; des fleuves aimant à prendre leurs aises dans les vallons ou dans les plaines, barrés par-ci, endigués par-là — contrainte dont parfois ils se vengent cruellement : nous venons d'en apprendre quelque chose — des monts qui, se dressant majestueux entre deux régions qu'ils séparent et qui, tout à coup percés à jour, ne séparent plus rien ; des isthmes empêchés d'unir les continents, etc., etc.

Et en fait d'isthmes, ne savons-nous pas tous aujourd'hui que, de l'aveu en quelque sorte unanime des géologues, un temps fut (combien de mille siècles ont-ils passé depuis ?) où ce que nous appelons la Grande-Bretagne n'était rien moins que la continuation septentrionale de ce que nous appelons la Belgique et la France ?

Qu'à cette époque il existât beaucoup de bipèdes mammifères pour mettre à profit cette facilité de communication, c'est ce que les géologues nous permettent de révoquer en doute ; toujours est-il que, soit dépression sur un point, soulèvement sur l'autre, ou simplement érosion des rivages par deux mers qui voulaient se rejoindre, un beau jour une île se trouva faite là où était une pointe de continent.

Depuis, les susdits bipèdes sont venus en grand nombre prendre possession et de la terre ferme et de la partie isolée.

Tout d'abord, ils durent réciproquement se réjouir qu'une puissante barrière naturelle fît obstacle aux velléités d'invasion dont ils se sentaient menacés — quand ils n'en menaçaient pas eux-mêmes.

Il en alla ainsi pendant des milliers d'années ; mais, le croirions-nous ? ce fut au milieu d'une des périodes les plus aiguës de l'antagonisme, de l'hostilité des riverains que se manifesta la première idée de suppression de cet obstacle naturel.

On était en 1802 ; la date est significative. A vrai dire, un semblant de paix venait d'être signé entre l'Angleterre et la France ; et peut-être, ici comme là, se trouva-t-il quelques esprits généreux pour croire à la sincérité des bonnes intentions. Les hommes d'État des deux pays se visitèrent. Fox étant à Paris, on lui montra le plan d'un ingénieur français du nom de Matthieu qui proposait de relier le rivage anglais et le rivage français par une route souterraine. Ce plan parut au ministre britannique aussi original que pratique. Il en causa avec Bonaparte, alors premier consul.

— C'est, en effet, lui dit celui-ci, une des grandes choses que nous pourrions exécuter de concert.

Et ce fut bien à peu près tout ce qui revint de profit et de gloire à l'ingénieur Matthieu pour son gigantesque projet.

La guerre ayant recommencé de plus belle et justement avec des idées formelles d'invasion de la part du premier consul, il va de soi que l'idée de la route sous-marine dut être reléguée aux plus lointaines régions des chimériques inconséquences par le ministre à qui elle avait pu sourire.

Et il fallut attendre que la vieille haine dont les deux nations allaient se donner tant de marques se fût, en quelque sorte, d'abord usée par la guerre et ensuite endormie dans la paix, pour que l'on songeât de nouveau à un projet de communication directe entre les deux pays.

En 1846, deux ingénieurs français essayèrent de démontrer qu'il serait possible de poser au fond de la mer un grand tube de fonte dans l'intérieur duquel circulerait un train de chemin de fer. Nous pouvons noter, dès à présent, que cette idée a été doublement reprise de nos jours ; d'abord par un inventeur qui l'a reproduite, pour ainsi dire, identiquement ; ensuite, par MM. Obach et Lebert, qui proposent l'immersion de deux tubes maintenus parallèles ; l'un et l'autre de ces tubes serviraient de support à un système de rails où

viendraient courir les roues d'un immense chariot, charpenté de façon à ce que sa partie supérieure dépassât les plus hautes eaux.

Et, puisque voilà l'énumération des projets commencée, continuons-la.

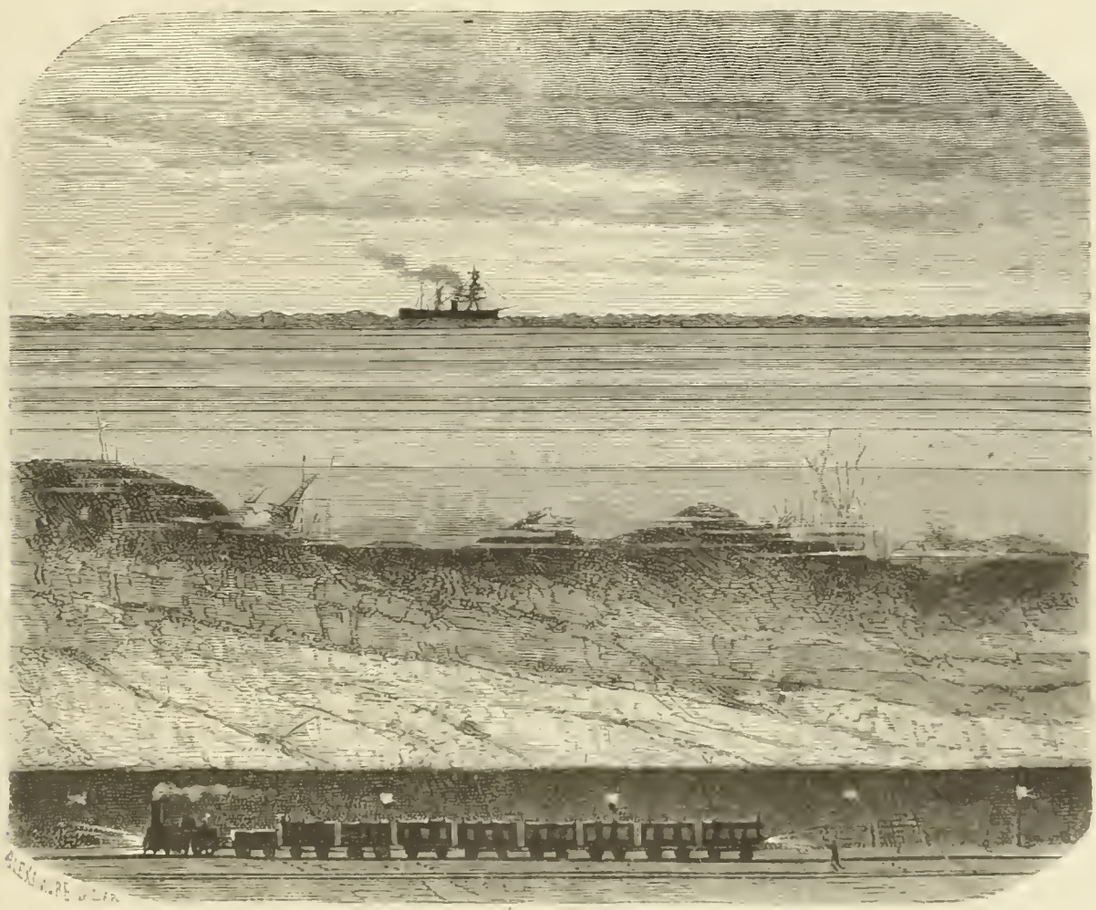
Quelqu'un, nous ne savons plus qui, émit cette idée assez simple pour paraître praticable, de pousser bloc par bloc une forte digue au large de chaque rivage, jusqu'à ce que le détroit se trouvât réduit à environ cent mètres, espace qu'il serait facile de franchir par un pont suspendu dont le tablier serait juché assez haut pour livrer passage aux mâtures les plus élevées.

— Un pont de cent mètres, dit l'ingénieur Boutet, dont les plans ont d'ailleurs fortement attiré l'attention dans ces dernières années, quel est cet enfantillage?

Et il nous démontre comme quoi deux fortes culées étant dressées une sur chaque rive, puis une trentaine de *piles* étant bâties dans la mer, de mille mètres en mille mètres, il est possible d'asseoir là-dessus tout un ensemble de *tabliers* à la fois légers et résistants qui doivent constituer une *passerelle* définitive.

—.Fi de vos ponts, de vos tunnels, de vos digues! s'écrie M. Dupuy de Lôme, le maître ès constructions maritimes, qui nous offre ses *bateaux transbordeurs*, soit d'immenses navires qui, venant accoster la rive dans un bassin emménagé *ad hoc*, où aboutirait le chemin de fer, recevraient sur des rails les trains qu'ils iraient présenter dans un autre bassin aux rails de la rive opposée.

Si des projets sérieux, au moins en apparence, nous



Le futur tunnel sous la Manche. Dessin de A. de Car.

voulions passer aux plans évidemment fantaisistes, l'énumération serait longue, qui commencerait par le bateau poisson (locomotion sous-marine) pour finir par l'aérostat captif, maintenu par un câble tendu immergé au-dessous du niveau de flottaison des plus grands navires, et sur lequel courrait une amarre à galets analogue à celle des bacs à *traille*.

Mais laissons les rêveries platoniques des uns et les combinaisons conscientes ou inconscientes des autres pour arrêter plus particulièrement notre attention sur l'idée qui, partant de la théorie pure, a fait le plus de chemin effectif vers la pratique et la réalisation.

C'est à un Français, M. Thomé de Gamond, que revient l'honneur d'avoir le premier, par de longs sacrifices de temps et d'argent, donné l'être en quelque sorte, à l'idée de l'ingénieur Matthieu. Pendant trente-cinq années, M. Thomé de Gamond étudia, surtout au point de vue des sondages maritimes et géologiques, la possibilité d'établir une communication sous-marine entre la France et l'Angleterre. Vers 1858, son plan était nettement déterminé. A l'Exposition universelle de 1867, ce plan attira fort l'attention; et s'il n'en résulta aucun essai de mise à exécution, au moins fit-il toucher du doigt les conditions dans lesquelles cette œuvre grandiose pouvait s'effectuer.

M. Thomé de Gamond traçait un tunnel partant du cap Gris-Nez pour aboutir entre Douvres et Folkestone; et ce qui faisait le caractère vraiment individuel et original de son projet, c'est que, à moitié route environ de cette percée sous-marine (sur un point où le

fond de la mer se relève très-sensiblement et qui porte sur la carte le nom d'*Etoile de Varne*), un vaste puits aurait été ouvert qui aurait été à la fois une sorte de *regard* aérifère pour le tunnel en même temps qu'une espèce de port.

Notons qu'à l'époque où cet inventeur travaillait à son projet, l'expérience n'avait pas été faite des perforations à longues portées comme celles du mont Cenis et du Saint-Gothard, non plus que celles des machines perforatrices, et il avait cru répondre à un besoin normal en proposant cette station intermédiaire. Depuis, la science a singulièrement progressé.

Aussi nous trouvons-nous aujourd'hui en face d'un plan qui, en mettant à profit toutes les données acquises par M. Thomé de Gamond au prix d'une existence de travail et d'une fortune anéantie, réduit l'entreprise à une sorte de simplicité vraiment élémentaire, mais bien entendu relative.

Il est aujourd'hui reconnu, par des sondages minutieusement opérés sur toute l'étendue des trente kilomètres que mesure le détroit, que sur aucun point les eaux n'ont plus de cinquante-quatre mètres de profondeur. Pour rendre cette profondeur mieux appréciable, on dit que, si l'on supposait les tours de Notre-Dame immergées en cet endroit, elles domineraient encore la pleine mer de douze mètres environ. Il est, en outre, à peu près avéré que la couche géologique sur laquelle reposent les eaux du détroit est un même lit de craie grise ou bleue, nature de terrain à la fois imperméable à l'eau et facile à forer. Cette couche aurait environ deux cents mètres d'épaisseur.

Et voici d'ailleurs, pour acquérir la certitude définitive de cet état de choses, voici ce qui va être fait aux frais d'une société dite *d'essai*, dont le capital de quatre millions a été souscrit moitié en Angleterre, moitié en France.

Sur chaque rive, c'est-à-dire à Calais d'une part et à Douvres d'autre part, le plus près possible de la mer, un puits de huit mètres d'ouverture sera creusé jusqu'à cent mètres de profondeur. Cette profondeur atteinte, qui équivaudra par conséquent à un niveau inférieur de quarante-six mètres à celui du fond de la mer, des galeries seront poussées jusqu'à plusieurs kilomètres, qui démontreront s'il est bien vrai que la nature du terrain est celle que l'on suppose.

Si, comme tout le fait espérer, ces essais confirment les prévisions des géologues, les deux ou trois cents millions auxquels la dépense est évaluée étant souscrits, l'on procéderait sans désemparer au percement du tunnel, qui pourrait, assure-t-on, être achevé en cinq ou six ans.

Il va de soi que les puits de recherche dont nous venons de parler ne constitueraient point, lors de l'établissement définitif, les entrées du tunnel qui, aux termes du projet, se trouveraient de chaque côté à dix kilomètres du rivage.

Arrivés sur ces points, les trains entreraient dans un souterrain dont la voie ferrée serait établie avec une inclinaison d'un mètre pour cent ; ce qui, après dix mille mètres, les conduirait à cent mètres de profondeur : c'est-à-dire au niveau du percement de la galerie, qui se trouverait ainsi séparée du fond de la mer par une épaisseur mesurant près du double de la hauteur des plus grandes maisons de Paris ; condition dans laquelle le tunnel sous-marin, convenablement revêtu, offrirait autant de sécurité que le plus solide souterrain de nos chemins de fer ordinaires. Ce tunnel international aurait donc une longueur d'ensemble de cinquante kilomètres.

Quand on songe à la réalisation d'une pareille entreprise, la première idée qui frappe l'esprit est celle de la possibilité d'invasion du tunnel percé ou en percement par les eaux de la mer ; mais des faits plus que concluants témoignent que ces appréhensions n'ont aucune raison d'être.

En Cornouailles, par exemple, existent des mines de plomb et de cuivre dont les galeries s'étendent très-loin sous l'Océan. A Botallach, les galeries sous-marines ont plus de six kilomètres. A Winte-Haves, les galeries des houillères comportent un développement considérable, et jamais les eaux de la mer ne les ont envahies.

Un ingénieur anglais citait déjà, il y a un siècle, les mines de Huel-Cock, où les galeries qui s'étendaient sous la mer étaient creusées à si peu de distance du fond des eaux que les mineurs qui y travaillaient entendaient fort distinctement le bruit des vagues roulant sur leur tête.

Tout semble donc s'accorder pour qu'on puisse prévoir une entière et prompte possibilité de réussite.

Sur un seul point peut-être serait-il encore permis d'élever un doute. A savoir si, même après que les essais auront démontré l'absence d'obstacles pour le percement du tunnel, un concours suffisant s'établira pour réaliser la somme relativement énorme que doit absorber ce travail gigantesque. Or, un ingénieur, M. Bergeron, qui a étudié la question sous toutes ses faces, affirme et prouve que le seul trafic des voyageurs, qui, un chemin de fer étant établi, n'auront plus aucune raison pour s'embarquer, doit fournir au delà l'intérêt du capital engagé. Et il calcule ainsi : « Actuellement, le nombre annuel des voyageurs qui franchissent le détroit est de trois cent cinquante mille, et l'on constate que ce nombre s'accroît de telle façon, qu'en 1882, époque où le tunnel pourrait être livré à la circulation, le chiffre des voyageurs atteindrait au moins cinq cent mille, chiffre qui serait bien vite doublé par la facilité des communications. Le prix actuel de la traversée par bateau est en moyenne de dix francs — soit donc dix millions ou cinq pour cent du capital engagé assuré. Et il est bien permis de croire que force marchandises transiteraient par la même voie, puisque cette voie dégrèverait les transports des frais toujours très-forts de transbordement.

Quoi qu'il en soit, les *essayeurs* sont à l'œuvre, les puits de recherches se creusent chez nous et chez nos voisins : et ce n'est pas hasarder un pronostic bien audacieux que d'admettre prochaine l'heure où les guichets de la gare du Nord délivreront des *tickets* pour train direct de Paris à Londres.

Et, qui plus est, comme un projet de ce genre n'attend pas son entière réalisation pour engendrer les entreprises analogues, voilà qu'il est déjà sérieusement question d'un tunnel sous-marin supprimant le détroit de Gibraltar et établissant la communication directe entre l'Europe et l'Afrique. Mais pour celui-là, il est permis de révoquer en doute, non pas certes la possibilité, mais les moyens pécuniaires d'exécution, car le jour n'est pas proche, beaucoup de gens sentiront le besoin d'aller de Maroc en Espagne... et vice versa. — Et pourtant qui sait?...

E. M.

# CHRONIQUE.

## HISTOIRE DU MOIS.

Le Danemark vient de perdre un de ses plus illustres enfants; la ville de Copenhague entière a accompagné la dépouille mortelle d'Andersen. Les universités du royaume, les grands corps de l'Etat, la cour, se sont associés à ce deuil public pour en faire un deuil national. La reine a déposé une magnifique couronne de lauriers et de lis sur le drap mortuaire, et, nous en sommes sûrs, les dames danoises, qui aiment les fleurs autant que les filles de Florence, qui les disposent avec un art merveilleux et ont le secret de les garder plusieurs années avec leurs fraîches couleurs, en auront couvert, en auront rempli, le char funèbre.

C'est le 11 août qu'ont eu lieu ces obsèques, dignes du littérateur que le Danemark vient de perdre. Ses œuvres, très-nombreuses et très-variées, ont été traduites dans presque toutes les langues; le *Musée* les a fait connaître, et nous avons publié une biographie et un portrait d'Andersen (1). C'est surtout par ses *Contes* qu'il est et restera célèbre; tous les enfants le pleureront, et les personnes qui, comme nous, ont eu l'honneur de le connaître, garderont précieusement sa mémoire. Bon, simple, aussi enfant par certains côtés de son caractère que les beaux petits êtres dont il se faisait si bien comprendre, Andersen n'était pas seulement un homme d'un rare talent; à ses qualités littéraires, il joignait la plus parfaite honorabilité et un grand fonds de bonté naturelle. Il aimait Paris et la France plus que Berlin; nos malheurs et ceux de son pays ont été un des grands chagrins de sa vieillesse. Il avait tant compté sur nous pour relever sa patrie! Il nous en voulut beaucoup, pendant quelques heures, parce que nous ne pouvions pas partager ses espérances. Hélas! les événements sont venus prouver que nous avions trop raison; et il souffrit de toutes nos souffrances. O poëtes, vous avez toutes sortes de dons; mais que la réalité souvent vous échappe!

Il y a quelques mois la France, elle aussi, perdait un de ses grands artistes, le premier de nos sculpteurs, A.-L. Barye. Né en 1796, il s'éteignit, le 25 juin, quelques jours après Millet, quelques jours après Corot, ses amis, dont sa famille avait eu soin de lui cacher la mort. Tout le monde connaît *le Lion au serpent*, qui est dans le jardin des Tuileries; *le Lion au repos*, qui décore la porte des Tuileries donnant sur le quai; *le Jaguar dévorant un lièvre*, de la collection du Luxembourg; à ces groupes, à ces figures, justement célèbres, se borne la connaissance possédée par la masse du public des œuvres de l'illustre sculpteur, une des gloires de l'art moderne. Bien peu de Parisiens savent que les quatre grands frontons du Louvre moderne sont dus à son ciseau, et qu'il est le créateur d'une foule de chefs-d'œuvre. Nous sommes donc heureux de pouvoir annoncer que, cédant aux vœux des admirateurs de Barye et aux sollicitations de la rédaction de *l'Art*, la famille du défunt autorise une exposition aussi complète que possible des ouvrages du statuaire et du peintre — car Barye était l'un et l'autre. Elle aura lieu dans le courant d'octobre ou de novembre prochain. Ce sera une véritable solennité artistique; mais, en attendant, le *Musée* publiera *l'Arabe monté sur un chameau*, dernier travail d'un maître qui, comme Titien, sut garder, jusqu'aux dernières heures de sa vieillesse, son génie et sa fécondité. Nous ne connaissons pas, d'ailleurs, d'enseignement plus haut que celui qui ressort de ces exhibitions complètes de l'œuvre d'un grand maître; elles permettent d'embrasser ainsi, d'un seul coup d'œil, son génie et les phases diverses de son talent. Que les visiteurs de l'exposition prochaine de l'œuvre de Barye n'oublient pas de regarder *le Thésée et le Minotaure*, bronze comparable aux plus beaux marbres du temple d'Egine; et si un promeneur s'arrêtait devant la porte des Tuileries, sur le quai, qu'il sache que *le Lion au repos* original est celui qui est à gauche; l'autre n'est qu'une contre-épreuve retournée à la mécanique, à la grande douleur de l'artiste, qui protesta vainement.

Pendant que nous nous préparons à honorer la mémoire d'un de nos grands maîtres, un pays vers lequel les yeux de la France se sont souvent tournés, l'Irlande, aspirant toujours à retrouver son autonomie, a célébré le centenaire de l'un des plus illustres défenseurs de ses droits et de sa liberté. En l'honneur d'O'Connell, Erin, la belle Erin, s'est couverte de rubans verts, et Dublin a donné des fêtes dont il est à regretter que la solennité n'ait pas été plus calme et plus digne. En ces jours commémoratifs, les uns entendaient rendre un fervent hommage au grand catholique, tandis que les *home rulers* voulaient, avant tout, honorer la mémoire de l'énergique patriote. De là un désaccord dans les manifestations populaires troublées par des passions rivales. Quoi qu'il en soit, l'Irlande a bien fait de témoigner la reconnaissance qu'elle garde pieusement à la mémoire du vigoureux lutteur qui a tant fait pour briser le joug légal imposé à ce malheureux pays par Elisabeth et par Cromwell, par les Stuarts, aussi bien que par la maison de Hanovre.

Il n'avait pas des titres si hauts à la reconnaissance publique d'un peuple, le pauvre Alta-Villa qui vient de mourir à Naples, dont il fut pendant cinquante ans le rire et la joie. Auteur, il laisse plus de cent trente comédies, dont quelques-unes sont aussi spirituelles que celles de Goldoni; acteur, il pouvait soutenir la comparaison avec les meilleurs de nos comédiens; nous pouvons l'affirmer, car nous l'avons vu jouer, à San Carlino, *la Comète du 13 juin*, une de ses œuvres les mieux réussies. Avec une vie plus ordonnée, il serait aisément arrivé à la fortune, et, s'il avait voulu sortir de Naples, il eût obtenu une célébrité plus grande; mais où eût-il trouvé un public plus impressionnable et une existence plus douce? Nous nous sommes toujours demandé si, à Naples, on pouvait réellement souffrir de la pauvreté. Alta-Villa était d'ailleurs le plus excellent des hommes. Ayant sept fils à nourrir, un jour, sur le seuil de sa porte, il trouva deux orphelins abandonnés; il les prit et, rentrant chez lui, les déposa dans les bras de sa femme :

— Êtes-vous bien là, mes petits?

(1) Voir p. 27, t. XLI.

— Oui...

— Eh bien, restez-y ; je travaillerai un peu plus ; vous serez les fils de la Madone.

Un pareil trait explique comment le comédien de San Carlino a vécu et est mort entouré d'une estime universelle ; chez lui, le cœur était à la hauteur du talent.

Puisque nous parlons théâtre, nous pouvons assurer que la jolie petite salle Taitbout va être transformée en scène lyrique. Sa pièce d'ouverture, dont, si nous ne craignions pas de commettre une indiscrétion, nous pourrions donner le titre, a été demandée à M. Vasseur, l'auteur de *la Timbale*, et à un de nos plus spirituels confrères, M. Noriac. Le directeur de la nouvelle scène ne pouvait faire un meilleur choix. Les auteurs sont à l'œuvre, et nous espérons que la pièce du librettiste permettra au musicien de sortir d'un genre où il a trouvé du succès sans doute, mais qui n'est pas, pensons-nous, dans la meilleure veine de son talent fin et délicat.

Le mois d'août est le mois des concours, des distributions de prix ; concours sur toute la ligne, au Conservatoire, aux Beaux-Arts ; examens pour toutes les écoles du gouvernement, joie et orgueil pour les uns, tristesse et amertume pour les autres ; c'est l'histoire de toutes les luttes de ce monde. Que les vainqueurs nous permettent de les féliciter, en même temps que nous sollicitons la laborieuse énergie de ceux qui ont été moins heureux, mais à qui l'année prochaine réserve peut-être de glorieuses revanches.

Dans les concours des lycées et collèges de France, Paris a conservé sa supériorité en toutes les Facultés ; en toutes, sauf une. En géographie, nous n'avons que la quatorzième place ; c'est une grande défaite, dont il importe de nous relever promptement ; l'honneur le veut, et l'intérêt de nos études le commande. Courage, et en avant les cartes !

A. DE VILLENEUVE.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

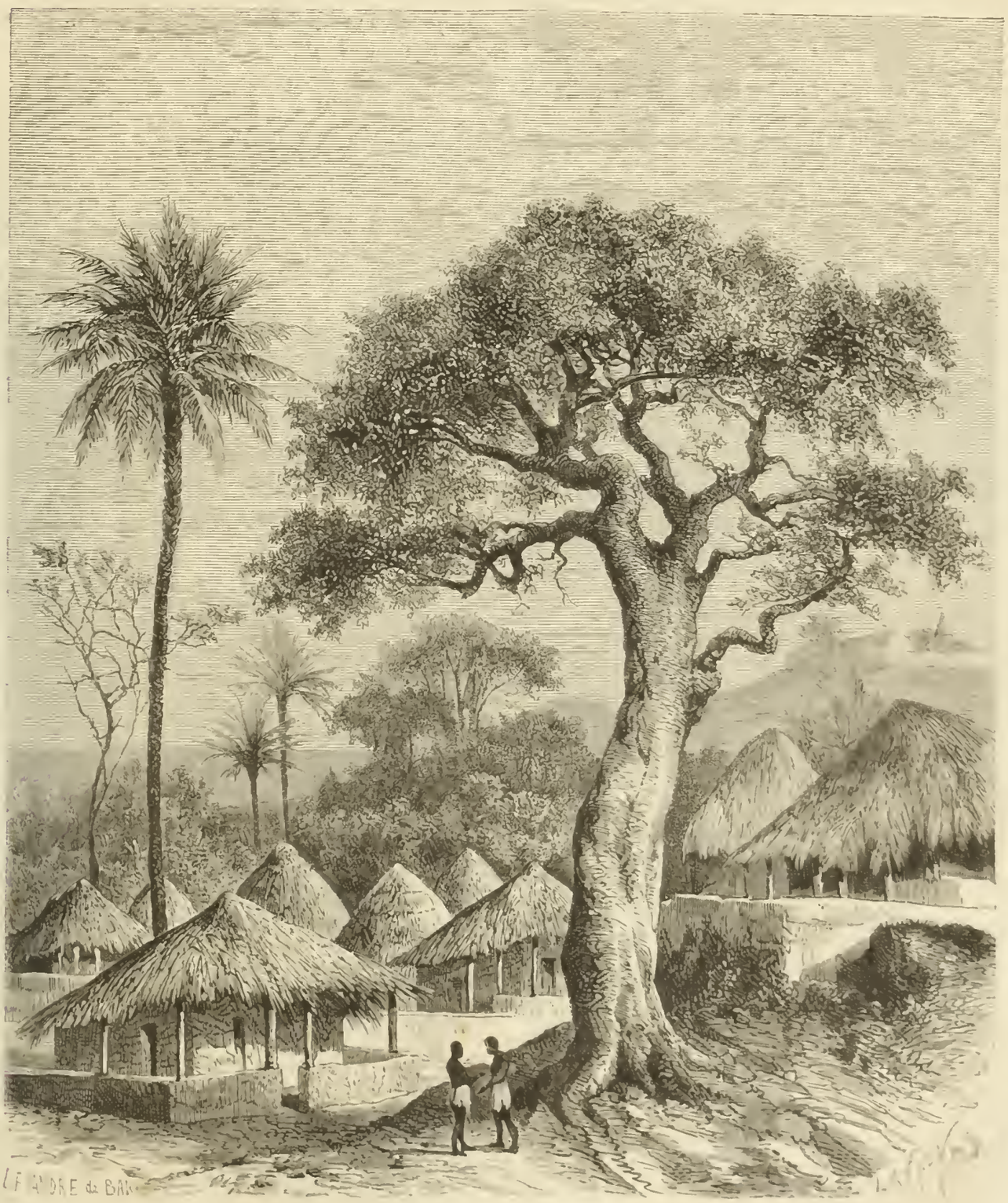
---

# LE SALON DE 1875.

*Attaque d'une maison à Villersexel*, tableau de A. de Neuville, dessin de Gilbert, d'après une photographie de Goupil.

# VOYAGE AU DAHOMEY.

## LA RÉGÉNÉRATRICE DES CHEVEUX [1].



Whydah. Dessin de A. de Par.

XV. — SAUVÉS PAR L'ANGLETERRE.

Un heureux imbroglio. — La guerre des Ashantees y est pour quelque chose. — Une idée de Bâhadou. — Honneurs le long de la route. — Arrivée à Whydah. — La factorerie française. — Tout s'explique. — Promenade à travers Whydah. — Le temple des serpents. — A bord d'une corvette de guerre anglaise.

D'où provenait ce revirement subit et par quels motifs le rentier et le chimiste qu'on avait promenés d'

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.



octobre 1875.

coutume en coutume, de sacrifices humains en sacrifices humains pendant plus de quinze jours, et qui devaient être égorgés dans une des sanglantes cérémonies futures, étaient-ils maintenant comblés d'attentions, de prévenances, d'honneurs? C'est ce que quelques mots expliquèrent.

Nous nous sommes étendu dans le courant de ce récit sur la guerre des Ashantees ; cette guerre dont le roi du Dahomey avait suivi avec perplexité les péripéties, et dans laquelle il aurait voulu voir succomber le despote des Ashantees, son voisin, son rival, et les Anglais, dont il redoutait les succès, parce qu'ils devaient contribuer à mettre les rois de Guinée sous leur dépendance, cette guerre menaçait de lui être aussi funeste qu'au roi Koffi Kalkali.

Sa duplicité n'avait pas échappé aux Anglais; la cour de Coumassie s'en était également aperçue, si bien qu'il s'était fait en même temps deux ennemis redoutables : les Anglais, qui lui reprochaient de favoriser les Ashantees, et les Ashantees, qui lui reprochaient de favoriser les Anglais.

En réalité, chacun de ces reproches était fondé ; c'est-à-dire que Bâhadou nuisait aux deux belligérants d'une façon sourde, et qu'il leur témoignait ostensiblement la plus ardente amitié ou la plus grande indifférence, suivant qu'ils étaient vainqueurs ou vaincus.

Cette politique, très en usage chez les nègres de l'Afrique centrale, produisit des effets immédiats que Sa Majesté Dahomane n'attendait point : d'abord celui de refroidir singulièrement ses relations avec la Grande-Bretagne, ensuite celui d'encourager les troupes débandées, désorganisées de Koffi à faire des incursions sur le territoire dahoman.

Quant à ces dernières, il se proposait de leur donner la chasse une fois les coutumes terminées ; en attendant, il envoyait de temps à autre contre elles, sur les points les plus infestés de la frontière, un corps d'amazones; mais il ne pouvait penser sérieusement à agir de même vis-à-vis des Anglais, au cas où ceux-ci lui montreraient les dents, et c'est ce qui venait d'arriver, au milieu des coutumes de juin et au moment où il s'y attendait le moins.

De retour à Londres, sir Garnet Wolseley, en rendant compte de son expédition aux ministres de la reine, avait signalé l'attitude équivoque de Bâhadou, et presque aussitôt ordre avait été expédié au commandant de la station de Cape-Coast-Castle d'envoyer une corvette à Whydah pour demander des explications à Sa Majesté Dahomane, l'inviter à se prononcer nettement pour ou contre l'Angleterre et lui signifier, une fois de plus, la défense formelle d'envahir l'Etat d'Abeokuta que le Royaume-Uni couvrait de son protectorat.

Le caboucir de Whydah avait apporté ces graves nouvelles à Abomey, la veille du jour où Philistin et Phosphate devaient être sacrifiés !

Bâhadou renvoya hâtivement le caboucir porter au représentant britannique l'assurance de sa profonde amitié pour l'Angleterre, lui recommandant, sous peine de la vie, de ne pas ébruiter les menaces qu'il venait de transmettre, et songea à prévenir le péril qui le menaçait.

Accepter la guerre contre l'Angleterre, il n'y fallait pas penser, l'exemple de Koffi le lui criait; se courber sous les menaces de cette puissance prépotente, c'était une humiliation qui révoltait son orgueil ; il résolut de chercher des alliés en Europe, afin d'amener ceux-ci à intervenir en sa faveur, et c'est alors qu'il jeta les yeux sur le rentier et le chimiste, dont il se proposait de trancher lui-même les têtes le lendemain.

Avec cette finesse mêlée de grossière naïveté propre aux sauvages de la côte occidentale d'Afrique, il s'était dit qu'en graciant les deux blancs il gagnerait leur reconnaissance et en ferait ses créatures, que ceux-ci iraient célébrer chez eux sa générosité, sa magnanimité, et qu'avec leur aide il obtiendrait du gouvernement français des armes perfectionnées, sans lesquelles toute résistance contre les Européens était désormais impossible, et une alliance efficace.

— L'Angleterre m'interdit d'attaquer Abeokuta, pourquoi la France n'interdirait-elle pas à l'Angleterre d'attaquer le Dahomey? se dit-il.

Et sur cette idée, qui lui semblait un chef-d'œuvre de logique de son royal esprit, il avait bâti, en collaboration avec son méhou, la combinaison politique qu'il exposa superficiellement au rentier et au chimiste, sans leur en dévoiler les motifs secrets.

Philistin et Phosphate étaient partis d'Abomey le 16 juin ; ils arrivèrent à Whydah le 22, sans incident digne d'être rapporté et après s'être arrêtés successivement à Cannah, Aquisabam, Toffoa, Allada et Xavy, où on leur fit l'accueil le plus empressé, le plus respectueux, où on leur offrit des vivres frais pour eux et pour leur escorte.

Dans cette dernière localité, une des plus belles du Dahomey, où les plantations de palmiers oléagineux, de cotonniers, les champs de maïs, d'ignames, de manioc s'étendent à perte de vue, les prêtresses fétichcuses les régalèrent d'une danse symbolique suivie de cris perçants, honneur qu'elles réservent généralement pour les hauts personnages.

Philistin et Phosphate ne s'expliquaient pas ce qui leur arrivait, d'autant qu'ils étaient incapables d'entendre un seul mot du baragouin qu'on parlait autour d'eux avec une volubilité intarissable; mais l'important n'était pas de comprendre, c'était de sortir de l'enfer dahoman ; aussi comptaient-ils les jours, les heures, les minutes.

Lorsque, au bout du sixième jour de voyage, ils découvrirent l'Océan, malgré les douleurs cruelles que leur avait causées à tous les deux leur navigation de Saint-Nazaire à l'embouchure du Volta, ils le saluèrent avec des pleurs de joie.

A Whydah, le caboucir les reçut presque comme des ambassadeurs et, sur leur demande, les conduisit à la factorerie française, où ils se débarrassèrent de leur escorte en lui abandonnant les filières de cauris que le roi leur avait données, et où ils trouvèrent un accueil presque fraternel mêlé d'une vive curiosité.

D'où venaient-ils? Comment se trouvaient-ils au Dahomey? Qui les avait conduits à Abomey? Autant de questions auxquelles ils répondirent en racontant leur odyssée.

Le directeur, un Français, ne put leur donner aucun renseignement sur *le Sapajou*, que personne n'avait vu au large ; en revanche, il leur donna la clef du mystère qui les enveloppait en leur racontant la démonstration menaçante qu'était venue faire la corvette anglaise à propos des agissements louches de Bahadou pendant la guerre contre les Ashantees.

Tout s'expliquait pour le rentier et pour le chimiste.

Impatients de quitter ce pays dont le sol leur brûlait les pieds, et n'étant encore qu'aux trois quarts assurés

de leur salut, ils supplièrent le directeur de les rapatrier.

Ce dernier leur proposa d'attendre le navire de sa maison, qui les ramènerait à Marseille ; malheureusement ce navire ne devait arriver qu'à la fin de juillet pour ne repartir qu'en octobre, et ils ne voulaient, à aucun prix, demeurer huit jours de plus seulement au Dahomey.

D'ailleurs ils étaient sans ressources, presque sans vêtements; d'autre part, Bâhadou leur avait signifié de partir tout de suite pour revenir plus tôt; il fallait donc qu'ils partissent sans retard.

Le directeur de la factorerie le comprit, et leur offrit d'envoyer demander au capitaine de la corvette anglaise, laquelle était encore en rade et ne devait lever l'ancre que le lendemain soir après avoir embarqué des légumes, s'il consentirait à les prendre à son bord.

— Il vous conduira à Cape-Coast-Castle ou à Sierra-Leone, leur dit-il ; là vous trouverez certainement soit un autre vaisseau britannique qui vous transportera à Portsmouth, d'où vous vous ferez facilement rapatrier par le consul de France, soit un navire français à destination d'un port quelconque de notre pays.

Philistin et Phosphate acceptèrent sans hésiter et, séance tenante, le directeur de la factorerie envoya une pirogue à la corvette avec un de ses employés qui parlait un peu l'anglais.

L'employé revint au bout de trois heures, pendant que nos voyageurs étaient à table à la factorerie.

Le capitaine anglais consentait et autorisait le rentier et le chimiste à monter, le lendemain, dans sa poste aux choux, lorsque celle-ci porterait à la corvette les vivres frais qu'elle devait emporter.

On leur aurait donné un million, qu'ils n'auraient pas témoigné plus de bonheur.

Ils dormirent comme des marmottes sur deux paillasses de paille de maïs qui leur parurent les lits les plus moelleux sur lesquels jamais mortel eût étendu ses membres, et le lendemain, au lever du soleil, ils étaient debout.

Comme ils avaient sept ou huit heures devant eux, ils en profitèrent pour visiter la ville, que leur compatriote voulut leur montrer.

Whydah est considérée comme la seconde place du Dahomey. Située sur un plateau légèrement incliné, à une lieue environ de la mer, elle occupe, ainsi que la plupart des cités des régions équatoriales, un vaste espace, non-seulement parce que ses maisons sont très-basses et qu'on en compte peu ayant un étage au-dessus du rez-de-chaussée, mais parce qu'elles sont presque toutes entourées de jardins plus ou moins étendus, selon la richesse du propriétaire.

Les uns lui donnent vingt-cinq mille habitants, les autres vingt mille; ces derniers sont plus dans le vrai.

Bâtie très-irrégulièrement, sans plan, sans symétrie, Whydah est divisée en huit quartiers ayant chacun un chef dépendant du caboucir et de l'iavougan ou vice-roi. Ses constructions se ressemblent à peu près toutes et ne diffèrent que par les proportions : ce sont des cases en une sorte de terre glaise abondante dans ce pays, qui acquiert une grande dureté au soleil quand elle a été bien pétrie, et recouvertes d'un toit en pente, faisant saillie, sur lequel s'étend une épaisse couche d'herbes sèches.

Chaque habitation est entourée d'un mur également en glaise; mais généralement, c'est le cas des gens riches, une enceinte renferme plusieurs cases.

Par exemple, il y en a autant que de femmes dans une habitation : le sérail est remplacé là par un régime cellulaire, c'est-à-dire que chaque femme a une case particulière, où elle reçoit son époux et maître.

Des poules, des porcs, des chiens, parfois une vache, des canards, des pigeons sont les seuls animaux domestiques qu'on voie dans les enceintes.

L'ameublement des cases est primitif : lit-divan très-bas, en bambou, en palmier, ou simplement une natte de jonc; des calebasses, des vases ou jarres en terre rouge de diverses grandeurs, souvent une sagaie, un fusil tromblon, un sabre recourbé ; des instruments aratoires chez les esclaves ; un métier à tisser chez les femmes; un ou deux escabeaux sculptés, découpés avec plus ou moins de richesse, suivant le rang du propriétaire : voilà sa composition.

Quand un Dahoman va en visite chez un autre Dahoman, il fait porter devant lui, par un de ses esclaves, son escabeau ; c'est pourquoi, ce meuble est souvent très-orné ; s'il ne prenait pas cette précaution, il risquerait d'être obligé de s'asseoir par terre.

On reçoit rarement dans l'intérieur des cases, à Whydah ; c'est à l'extérieur, sous l'espèce de véranda formée par la saillie du toit, et que soutiennent quelquefois de légers piliers de bois, que l'on cause, que l'on fait ses réceptions.

L'iavougan lui-même, dont l'habitation n'est qu'un amas de huttes dans une enceinte ombragée de gigantesques cotonniers, ne donne audience que sous sa véranda, et ne sort jamais sans son escabeau.

Au temps où la ville était à peu près franche, l'Angleterre, le Portugal, la France y avaient trois fortins défendus chacun par une petite garnison : aujourd'hui, ces fortins sont transformés en pacifiques factoreries, leurs fossés ont été comblés par les broussailles, et il ne reste de leur attirail formidable que quelques vieux canons de fer rouillés, cachés sous les herbes.

Le fortin français, qui fut bâti par la compagnie des Indes, est le plus grand des trois ; il domine ce qu'on appelle le *quartier français*, à l'ouest de la ville.

Whydah possède un marché très-animé, par ce motif que tout le commerce de la ville y est concentré, dont l'aspect rappelle vaguement les bazars d'Asie, où des nègres et des négresses vendent, sous de petites boutiques de bambous : du poisson salé, de la viande de porc, de chien, de mouton, de bœuf, des poulets, des canards, des pigeons, des œufs, du riz, du sel, des boules de pâte de manioc, des légumes, des fruits, du rhum et autres victuailles ou boissons, et les marchandises fabriquées ou importées dans le pays dont le roi ou l'iavougan ne se sont pas réservé la vente : étoffes de laine, de coton, ornements, parures, verroteries, foulards, écharpes aux couleurs éclatantes, etc.

Toutes les transactions se font avec le cauris, dont un esclave robuste ne peut porter plus de vingt filières (80 francs).

Le seul lieu, nous n'osons dire le seul monument curieux de Whydah, est le temple des Serpents, construit au milieu d'un bouquet de cotonniers, à peu de distance du fortin français.

C'est un pavillon en poivrière, haut de vingt-cinq à trente pieds, large de quarante à cinquante, pour ce

deux ouvertures opposées, où une centaine de boas de moyenne taille vivent en toute liberté. Matin et soir, les fidèles viennent apporter des offrandes aux féticheurs desservants de ce temple qui habitent près de là dans un couvent et adorer ces reptiles, auxquels nul ne toucherait impunément, occupât-il le rang le plus élevé.

Lorsqu'un de ces serpents s'éloigne trop de son sanctuaire, un féticheur, ou, à son défaut, une fétiche use court après lui, le conjure de rentrer, le prend dévotement entre ses bras et le reporte dans son domicile sacré avec tous les égards dus à sa qualité de divinité.

Philistin et Phosphate examinèrent ces choses d'un œil moins attentif que s'ils eussent été exempts de toute préoccupation, et, l'heure venue, par une embellie qui devait leur faciliter le passage de la *barre*, ils dirent adieu au directeur de la factorerie, le remercièrent de ses bons soins, et montèrent dans la poste aux choux de la corvette.

Une demi-heure après, ils sautaient sur le pont du bâtiment anglais, où le capitaine et ses officiers les recevaient cordialement.

— Sauvés! s'écria le rentier avec un sentiment inexprimable de soulagement.

— Sau... sauvés! répéta de même le chimiste en soupirant bruyamment.

Le soir, la corvette quitta la rade.

## XVI. — DE WHYDAH A PARIS.

Escale à Cape-Coast. — A la recherche du *Sapajou*. — Sierra-Leone. — Bathurst. — Saint-Louis. — Il faut en faire son deuil. — Le port de Saint-Nazaire. — C'est lui. — Les questions pleuvent. — Les provisions de route. — La cabine du capitaine. — La cachette. — Retour à Paris. — Liquidation de la régénératrice des cheveux.

Le capitaine, qui parlait parfaitement le français, voulut les avoir à dîner pour entendre le récit de leurs aventures.

Quand ils eurent fini, et qu'il eut pris les notes qui lui parurent utiles, il leur annonça que *le Sapajou* était arrivé à Cape-Coast-Castle la veille de son départ de ce mouillage et qu'ils l'y retrouveraient vraisemblablement, ses avaries ayant dû l'y retenir.

Cette nouvelle mit leurs cerveaux en combustion.

— Si nous allions rentrer en possession de nos bagages, de notre argent de route et des sept cent mille francs que ces brigands de Lamouroux et de Pouillouse nous ont juré avoir caché dans le navire? dit anxieusement Philistin.

— Ce serait... trop de bonheur, repartit Phosphate en hochant la tête; ils mentaient pour sauver leur peau.

— Qui sait!... murmura Phosphate.

Mais à Cape-Coast-Castle, où ils arrivèrent après une navigation de vingt heures, ils ne virent pas *le Sapajou*, qui était parti la semaine précédente pour Sierra-Leone.

— Le guignon continue à nous poursuivre, soupira Philistin.

Par un bonheur providentiel, le commandant de Cape-Coast-Castle laissa à peine le temps de respirer au capitaine de la corvette, et lui ordonna de partir immédiatement pour Sierra-Leone avec des dépêches importantes.

— Hé bien, venez avec nous jusqu'à Sierra-Leone, dit celui-ci au rentier et au chimiste.

A Sierra-Leone, ce fut une autre chanson : *le Sapajou* n'y était point venu; mais on y répondit à Philistin et à Phosphate qu'il pouvait avoir sombré dans un *tornados* qui avait sévi tout récemment sur la côte, à moins qu'il n'eût poussé jusqu'à Bathurst, la clef des établissements anglais sur la Gambie, ou plus probablement encore jusqu'au chef-lieu de la colonie française du Sénégal.

Bathurst et Saint-Louis sont deux stations rapprochées qui ont entre elles de fréquentes relations et où le mouvement maritime est assez important, en raison surtout du voisinage des îles du Cap-Vert.

Le commandant de Sierra-Leone proposa aux malheureux voyageurs de les faire transporter à Bathurst sur le premier aviso à vapeur qui partirait pour cet établissement, les assurant qu'il leur serait facile alors de gagner Saint-Louis, où ils trouveraient des compatriotes, le moyen d'être rapatriés et peut-être leur navire.

« Le trépas seul éteint l'espoir au cœur de l'homme», a dit Corneille; ils acceptèrent, et, huit jours après, s'embarquèrent pour Bathurst.

Là, non plus, *le Sapajou* n'avait paru; mais, comme on le leur avait dit à Sierra-Leone, ils purent, presque au sortir de l'aviso, et grâce à de puissantes recommandations, monter sur un brick qui se rendait à Saint-Louis.

Le 1er août ils mettaient le pied dans cette station coloniale, la tête enfiévrée, la poitrine palpitante.

Hélas, à Saint-Louis pas plus qu'à Bathurst, pas plus qu'à Sierra-Leone, on n'avait de nouvelles du bâtiment fantôme.

— Il faut en faire notre deuil! soupira Philistin d'un air profondément désespéré.

— Je... je l'avais bien dit!... murmura Phosphate, non moins affecté.

Le port de Saint-Louis était encombré de bâtiments chargeant de la gomme, des arachides, de la cire, des dents d'éléphant, de la poudre d'or; quelques-uns étaient prêts à mettre à la voile pour leurs ports d'attache, Marseille et le Havre ; un seul, beau trois-mâts carré de neuf cents tonneaux, faisait son chargement pour Saint-Nazaire.

Le rentier et le chimiste demandèrent au gouverneur de Saint-Louis de leur obtenir deux modestes coins sur celui-là, offrant de rembourser les frais de leur traversée aussitôt après leur arrivée à Paris; le capitaine accepta, et, trois jours après, ils repartaient, sérieusement cette fois, pour la France.

Philistin conservait encore, *in petto*, quelque lueur d'espoir de retrouver en route *le Sapajou*, de le rattraper; petit à petit son espoir s'évanouit, et lorsqu'il arriva en vue des côtes de France, le 10 septembre, il n'avait plus aucune illusion et sa résignation était complète.

« Ne soyons pas trop exigeant, pensa-t-il; je devais être égorgé avec mon vieil ami dans l'enfer dahoman ; j'ai échappé miraculeusement à une mort affreuse ; il me reste assez d'argent pour vivre modestement, n'en demandons pas davantage, et passons l'éponge sur nos pertes en nous disant que nous avons fait un voyage très-intéressant qui nous a coûté très-cher. »

Il en était là de ses réflexions lorsque le navire,

aidé par un remorqueur à vapeur, doubla les musoirs des jetées de Saint-Nazaire.

Une quinzaine de haleurs goudronnés, le suroi de toile ciree sur la tête, la chique dans un coin de la bouche, de vieilles bottes de mer aux pieds, rentraient péniblement, attelés à un câble, un trois-mâts à moitié désemparé, dont la fièvre jaune semblait avoir fauché les trois quarts des hommes, tellement son équipage, occupé aux manœuvres, était faible pour son tonnage.

— *Le... Sa... pajou!* exclama tout à coup Phosphate, l'œil flamboyant et en étendant le bras.

Philistin tourna la tête et laissa échapper un cri qui attira l'attention des matelots du trois-mâts.

C'était en effet *le Sapajou!*

Par quelle suite de circonstances?

C'est ce qu'apprirent le rentier et le chimiste, dès qu'ils purent débarquer et monter à bord de leur fameux navire, c'est-à-dire dès que celui-ci fut amarré contre le quai.

Le cri de surprise qu'ils avaient poussé, le second et les survivants de l'équipage du *Sapajou* le poussèrent avec plus de force lorsqu'ils les virent sauter sur le pont, au milieu d'eux, car aucun ne doutait, si peu que ce fût, de leur mort.

Les questions qu'ils s'apprêtaient à faire, on les leur posa *ex abrupto*.

Que leur était-il arrivé? Qu'était-il arrivé au capitaine Pouillouse, à leur associé Lamouroux? Qu'étaient devenus les matelots qui les avaient accompagnés?

Philistin et Phosphate satisfirent la curiosité de leurs ex-compagnons de voyage sans leur cacher les projets criminels des deux chenapans qui les avaient entraînés dans cette lamentable aventure, et attendirent, à leur tour, la relation des faits qui avaient suivi leur départ du bâtiment.

Ces faits étaient d'une grande simplicité, comme il advient souvent pour bien des événements qu'on croit très-compliqués et qui se sont déroulés le plus naturellement du monde. Ne voyant pas revenir les chas-

La cachette. Dessin de Vierge.

seurs, le second avait envoyé cinq matelots à leur recherche avec ordre de remonter le Volta aussi haut qu'ils le pourraient; après une journée de navigation, ces matelots avaient aperçu les trois embarcations du *Sapajou* au fond d'une anse, sur la rive droite du fleuve, et plus loin des nègres, dont quelques-uns étaient vêtus des dépouilles des chasseurs. Ils en avaient conclu que ces derniers, surpris par un parti de sauvages, avaient été massacrés, et, comme les nègres accouraient pour les poursuivre et leur envoyaient déjà des coups de fusil, ils avaient viré de bord et descendu le Volta à force de rames. De retour sur *le Sapajou*, leur conviction avait été partagée par tous leurs camarades, et, certain du sort funeste des chasseurs, le second avait mis à la voile pour la station anglaise la plus proche, la France ayant abandonné ses stations de la côte d'Or en 1870.

Ne trouvant à Cape-Coast-Castle ni les renseignements qu'il cherchait ni l'aide qu'il désirait, et de crainte de complications ultérieures s'il s'attardait sur la côte d'Afrique, ce dernier s'était décidé à rejoindre simplement le point de partance du trois-mâts pour y faire son rapport et dégager sa responsabilité.

En route, un typhon avait entravé sa marche et endommagé son gréement; le petit nombre de ses matelots ne lui avait pas permis de regagner le temps perdu, et c'est ainsi qu'il était arrivé à Saint-Nazaire, avec *le Sapajou*, le même jour que Philistin et Phosphate.

Rien n'était plus clair.

Restait à savoir, pour le rentier et le chimiste, si le second leur avait tout dit, s'il n'avait pas fouillé la cabine du capitaine, celle de Lamouroux, les leurs, et s'ils allaient retrouver les provisions de route du navire, leurs provisions à eux, qui s'élevaient à cinq mille francs, et les sept cent mille francs qui, d'après la confession des deux forbans, devaient être dans un compartiment secret sous le lit de Pouillouse.

Mais, ainsi que le prétendait Phosphate, les misérables n'avaient-ils pas menti?

Comment s'en assurer?

Le rentier et le chimiste témoignèrent le désir de descendre dans leurs cabines pour y changer de linge et de vêtements, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

A ce désir très-naturel, le second rougit et avoua que, dans un but de conservation facile à comprendre, il avait, croyant Philistin et Phosphate morts, pris leur argent afin de le transmettre à leurs familles.

— Le voilà, leur dit-il en allant le chercher dans sa cabine et en le leur rendant — il y avait quatre mille neuf cent soixante et dix francs en or; — voyez si le compte y est.

Le compte y était, Phosphate le constata.

— Et les provisions de route? demanda Philistin.

Le second déclara également en rougissant qu'il les avait prises dans la cabine de Pouillouse pour les préserver.

— Elles se montaient, dit-il, à dix-huit mille francs en or, que voici dans ce sac; je vais aller tout à l'heure les déposer à la Banque en me rendant chez le commissaire de la marine.

— Non, dit nettement Philistin, c'est dans mes mains que vous les déposerez; car, en ma qualité d'administrateur et de principal actionnaire de la Régénératrice des cheveux, c'est à moi qu'incombe la plus grosse part de la liquidation de l'œuvre infâme des sieurs Pouillouse et Lamouroux.

Le second essaya de se retrancher derrière sa responsabilité; en présence de l'attitude résolue du rentier, il céda, et donna les dix-huit mille francs.

Il avait, il est vrai, un motif grave pour éviter toute discussion sur ce sujet : les provisions de route étant de vingt-huit mille, non de dix-huit mille francs, et dix mille francs ayant passé de la caisse du navire dans sa valise.

Philistin et Phosphate le devinèrent, mais eurent la prudence de n'en rien laisser voir, et, comme il paraissait gêné devant eux et témoignait le désir de porter tout de suite le livre de bord et son rapport au commissaire de la marine, et de se rendre chez le propriétaire du trois-mâts, qui n'avait pas encore paru, ils l'engagèrent à ne point se gêner, lui disant qu'ils restaient momentanément sur *le Sapajou* pour faire leurs malles et qu'ils les y retrouverait.

Le second parti, ils entrèrent dans la cabine du capitaine.

Le cœur leur battait.

Ils enlevèrent le matelas du lit et cherchèrent la cachette.

— Il n'y en a pas... j'en étais sûr! dit Phosphate en tâtant fébrilement le plancher du lit.

— Si, il y en a une! répondit vivement Philistin, la voix tremblante d'émotion et en faisant glisser une planche dans une rainure.

A ce moment, il leur sembla qu'on marchait à la porte de la cabine.

Ils laissèrent retomber précipitamment le matelas et se précipitèrent au-devant de l'importun, comme pour sortir.

Ce n'était qu'une souleur.

Personne ne venait.

Ils retournèrent à la cachette et en retirèrent... les deux boîtes étanches pleines de billets de mille francs.

Pouillouse et Lamouroux avaient dit la vérité.

Les coquins ont parfois des accès de sincérité, quand le mensonge ne leur sert de rien.

. . . . . .

De retour à Paris, Philistin courut au siége de la Société, où il trouva Filassier en train de prendre ce qui restait dans la caisse sociale, une dizaine de mille francs, pour filer à l'étranger, car il estimait que le moment était venu d'opérer une prudente retraite.

Philistin lui mit la main au collet, lui apprit en quelques mots qu'il savait tout, l'obligea à retourner ses poches, puis l'envoya se faire pendre ailleurs.

Huit jours après, sur la convocation du rentier et du chimiste, les actionnaires de la Régénératrice des cheveux étaient de nouveau réunis dans la salle de la rue d'Arras.

Il s'agissait d'entendre le rapport du voyage en Afrique et de voter la dissolution et la liquidation de la fameuse Société.

C'était Philistin qui avait rédigé ce rapport et qui le lut.

La perte s'élevait au chiffre de deux cent quatre-vingt mille francs; les valeurs sauvées se montaient, tous comptes faits, à sept cent vingt mille francs.

Philistin proposa de répartir la perte sur toutes les actions, ce qui fut accepté.

Si les actionnaires avaient le nez long, point n'est besoin de le dire. Non qu'ils fussent affectés outre mesure du dommage matériel qu'ils subissaient, ce dommage n'étant sensible que pour Philistin, qui possédait à lui seul presque la moitié des titres émis, mais parce qu'ils avaient cru à la pommade de graisse d'hippopotame, et qu'il fallait demeurer chauves.

— Ce n'est malheureusement pas la première fois que nous sommes pincés par de prétendus régénérateurs des cheveux, soupira un des assistants en levant le siége.

— Et ce ne sera probablement pas la dernière, ajouta mélancoliquement un autre.

Celui-là avait raison, sans être prophète. La calvitie est, en effet, une des providences des charlatans, et tant qu'il y aura des chauves, autrement dit, tant que le monde existera, il en sera ainsi.

L'affaire de la Régénératrice des cheveux coûtait cent cinquante mille francs à Philistin; c'était un peu cher; mais la leçon *valait bien un fromage, sans doute*. D'ailleurs elle avait failli lui coûter quatre cent mille francs et la vie; il devait donc s'estimer heureux d'en être quitte à si bon marché.

Il ne crut pas devoir remplir auprès du chef du gouvernement français la mission diplomatique dont Sa Majesté Dahomane l'avait chargé; il ne songea pas non plus à retourner à Abomey pour y établir une factorerie, et Phosphate partagea entièrement son sentiment sur ces points. Il se borna à reprendre sa vie ordinaire, ses études favorites, continuant à encourager le chimiste dans ses recherches, ses expériences sur les matières inflammables appliquées à la guerre, par des subsides moins gros qu'autrefois, mais encore fréquents, car son voyage accidenté et incidenté ne lui avait pas enlevé sa marotte, il l'avait seulement mis en garde contre les faiseurs, dont tous les pays sont maintenant pavés. Il continua à rêver, pour la France, une artillerie formidable, ce qui ne faisait de mal à personne, mais n'alla plus au Dahomey chercher les moyens de l'obtenir.

ARMAND DUBARRY.

# RÉCITS CHAMPÊTRES.

## JACQUES BRUNON [1].

### XIV. — DEUX HOMMES DE PEINE.

C'était, comme une fois déjà au cours de ce récit, l'après-midi d'un dimanche, mais d'un dimanche de juin. Et, de même que la première fois, Jacques et le capitaine causaient assis sur le banc de rocaille placé à l'encoignure du petit enclos entourant le chalet, de même, ce jour-là, Jacques et l'un de ses ouvriers, qui n'était autre qu'Ambroise, le ci-devant vagabond rendu à la vie laborieuse et probe, causaient, se reposant, côte à côte, derrière la scierie, assis sur le montant de pierre de l'écluse.

De l'endroit où ils étaient, le regard plongeait directement dans la clôture dont le chalet occupait le centre.

— Voyons, père Jacques, voyons, disait Ambroise, pourquoi vous aller mettre encore des soucis en tête, alors que vraiment il n'y a pas de quoi, et que vous pouvez être à peu près satisfait?

— Tu crois ça, toi, Ambroise, répliquait Jacques; c'est que, vois-tu, mon garçon (soit dit sans vouloir t'en faire un reproche à présent que par ta sage et brave conduite tu sais si bien faire oublier tout ce qui s'est passé), vois-tu, ta vie n'a pas été celle de tout le monde et tu ne comprends pas... Tu dis bien, quand tu dis que je pourrais être à peu près satisfait, vu que, d'un certain côté, les choses sont bien mieux qu'autrefois. Les gens se sont un peu fatigués de me tourmenter, et ça par le fait de la noire méchanceté que je ne sais qui avait été imaginée, il y a quelque deux ans. Quand on a su qu'on avait été jusqu'à faire outrage à la tombe de ma pauvre morte, on a enfin dit : « C'est trop ! » Et si aucun n'est revenu à moi, au moins ont-ils à peu près tous semblé vouloir me laisser tranquille... Je ne leur demandais pas davantage, en attendant que le bon Dieu permette à la vérité de se faire... Accoutumé que je suis à vivre sans voir d'autres gens que ceux de ma famille, je ne suis pas privé... et il me suffit qu'on n'empêche pas ma paix. Le contentement entier n'est pas chose de ce monde.

— Non, sûrement, soupira Ambroise.

— Oui, reprit Jacques, de ce côté-là, je n'ai pas trop à me plaindre. J'ai, d'ailleurs, toute satisfaction en ce qui est de ma Berthe et de mon Michel, qui montrent bien qu'ils ont été, comme on dit, à l'école de leur frère Jeannet; jamais plus braves ni plus doux enfants, tandis qu'en ce qui est de Jeannet...

— Ah ! interrompit Ambroise, vous n'irez pas dire qu'il vous donne des sujets de plainte, celui-là...

— Eh ! qui est-ce qui te parle de plainte ? se récria Jacques; des plaintes sur lui, ah ! je croirais bien manquer de respect à la bonté du bon Dieu ! Non, je dis seulement que j'ai du chagrin par rapport à lui; mais il ne s'ensuit pas que sa volonté en soit la cause.

— Du chagrin, père Jacques ?

— Eh oui, du chagrin ! Ne vois-je pas, moi, si tu ne le sais pas voir, toi, que mon enfant n'est plus ni si gai ni si dispos qu'autrefois. Il est tout renfermé en lui, il maigrit.

— Ma foi ! père Jacques, laissez-moi vous dire, pour ce qui est du *renfermé*, c'est, je crois, que l'enfant se tient trop dans les livres, il a toujours le nez et l'esprit dedans. Toujours il en trouve quelque nouveau parmi ceux que le capitaine a laissés, et il s'y adonne, et ça lui tourmente la cervelle.

— Ah ! s'il n'y avait que les livres !

— Quant au maigrissement : eh bien ! c'est l'âge qui en est cause. Le voilà dans ses dix-huit ans, il a fortement grandi depuis ces derniers temps; quand la croissance sera finie, et elle doit s'avancer, il reprendra du corps, soyez tranquille.

— Non, repartit Jacques, l'âge et la croissance ne font pas chez lui ce que tu crois. Il grandit, c'est vrai; mais d'ordinaire, quand on grandit, l'appétit augmente d'autant, et, depuis quelque temps, ce qu'il mange suffirait de reste à son petit frère... Mon Jeannet a l'ennui au cœur, voilà... Il va et vient, il rêvasse tout éveillé... Eh tiens ! reprit Jacques en étendant la main dans la direction du chalet, le vois-tu rôdant, comme une âme en peine, autour de cette maison. . Il a passé son après-midi à ratisser partout sous les arbres; à arracher les herbes qui poussaient trop au pied des murs, tantôt il était grimpé sur une échelle pour aller rattacher le long de la fenêtre les branches de ces deux rosiers, qui font comme une broderie autour... Je voudrais bien voir que quelqu'un s'avisât d'aller couper une des fleurs qui sont là... Je crois, pardieu ! qu'il se fâcherait même contre moi, si j'y touchais... Regarde, le voilà qui est arrêté devant ces fleurs, et qui est comme qui dirait en prière devant une chapelle... Que veux-tu, ce pauvre enfant, il était accoutumé de voir là quelqu'un qu'il n'y voit plus... Je me disais qu'avec le temps il n'y penserait plus... Eh bien oui ! Plus le temps passe, et plus l'ennui se fait gros... Mais où va-t-il ? Le voilà qui retourne prendre son échelle... Il la remet près de la fenêtre... Il y remonte. Il aura vu quelque branche qui n'allait pas à sa fantaisie... En effet, il en ramène une... C'est fini ! Et, au lieu de redescendre, il reste là tout songeur... regardant au loin sur la route... Ah ! que souvent je l'ai surpris regardant de ce côté... Mais rien ne vient, rien ne viendra. Il y aura quatre ans à l'automne que le capitaine et ses enfants sont partis, il y en a plus de trois que nous sommes sans la moindre nouvelle d'eux... Ils ne pensent plus à nous. C'est drôle, mais c'est comme ça... Çà, mais qu'a donc Jeannet? Pourquoi lève-t-il les bras de cette façon ? Qu'est-ce qu'il voit?... Il descend... il court... Devient-il fou?...

— Oui, qu'est-ce qui lui prend donc? dit, à son tour, Ambroise.

Et les deux hommes s'étaient levés en même temps pour suivre des yeux le jeune garçon qui, sortant de la clôture, s'était élancé vers la scierie en criant :

— Les voilà, père, je les ai vus, les voilà !

Bientôt il fut près de son père en répétant : — Les voilà, les voilà !

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Qui ça? demanda le père...

— Eux, pardi! venez, père, venez. Je les ai vus tournant le coude du chemin; venez donc, venez donc!

Jacques, entraîné par Jeannet et suivi à distance par Ambroise, traversa les bâtiments de la scierie.

— Tiens! c'est vrai, fit-il, quand, arrivé au seuil du hangar, il eut regardé sur la route.

— Oh! comme Mlle Siméone a grandi, s'écria Jeannet en joignant les mains avec un élan d'admiration.

— Et son frère aussi. C'est un homme maintenant, reprit Jacques; mais vois donc comme tous ont l'air triste.

Les trois voyageurs semblaient, en effet, sous l'empire des plus sombres préoccupations. Ils venaient d'ailleurs dans le plus humble équipage. Jacques et Jeannet, dont le premier mouvement avait été de s'élancer au-devant d'eux, s'arrêtèrent et attendirent, pris d'une sorte de respectueuse discrétion. Ce fut au milieu d'un étrange silence que la rencontre se fit.

Pendant que le capitaine levait sur Jacques et Jeannet, qui l'observaient avec une véritable anxiété, un regard douloureusement austère, Siméone, appuyée sur le bras de son père, ne regardait que lui, et Julien, un peu à l'écart, baissait obstinément le front.

— Entrons, dit brièvement le capitaine.

Et, sans qu'il fût articulé une syllabe de plus, tous pénétrèrent, les uns à la suite des autres, dans cette même salle où, cinq ans plus tôt, ils avaient fait ensemble, pour la première fois, une entrée si joyeusement bruyante.

Dans cette salle, près de la fenêtre, où ils feuilletaient ensemble un grand livre à images, se trouvait Berthe, qui, bien que comptant à peine quatorze ans, n'était rien moins déjà qu'une accorte jeune fille aux formes gracieuses, au doux visage, et Michel, qui entrait dans sa onzième année avec toutes les précoces allures d'un futur gars bien découplé.

Tous deux furent saisis d'un profond étonnement à la vue du capitaine et de ses enfants.

Le capitaine s'assit à la même place où il s'était assis la première fois; Siméone resta debout, à côté de lui, une main posée sur son épaule. Julien s'arrêta auprès de l'entrée et se laissa tomber courbé sur un escabeau. Jacques et Jeannet s'accotèrent au dressoir, Berthe et Michel allèrent s'accroupir sous le manteau de la cheminée, comme pour être moins remarqués. Ambroise était resté au dehors.

— Jacques, commença le capitaine d'une voix troublée, j'ai eu des torts envers toi, mon vieux camarade, mon brave ami.

— Des torts envers moi, mon capitaine! voulut se récrier le bûcheron.

Mais le capitaine l'arrêta :

— Laisse-moi dire ce que j'ai à dire. Oui, des torts envers toi, et envers ce cher Jeannet, qui m'a écrit et dont j'ai laissé sans réponse les bonnes lettres. Ces torts, je ne viens pas les réparer; mais je viens te montrer que si mon amitié a été en défaut, j'ai su garder la certitude que ton amitié pour moi est au-dessus de toutes les épreuves. Un jour où tu avais cru devoir user de la plus courageuse franchise à mon égard, j'ai manqué de franchise, moi. Tu m'avertissais des conséquences de mon trop de faiblesse pour un enfant qui se perdait dans le vice et dans la paresse. J'en ai été blessé dans mon orgueil de père. Que veux-tu? On n'est pas maître de ces sentiments-là; on ne les raisonne pas, on leur cède, on leur obéit. C'est ce que j'ai fait. Et j'ai été bien puni de cette fierté déplacée, de cette fierté qui — laisse-moi te l'avouer — n'était pas loin de ressembler à de la jalousie... Oui, le croirais-tu, mon brave Jacques, j'ai été jaloux de toi, je me suis senti humilié à l'idée que ton fils l'emporterait sur le mien par l'amour du travail, par la conduite, par la douceur de caractère — et d'autant plus que c'était toi qui, pour mon bien et sans la moindre morgue cependant, me faisais remarquer cette différence.

— Oh! si j'avais su! si j'avais pensé! dit Jacques.

— Je prétextai l'obligation de ma présence à Paris, continua le capitaine, et je partis avec mes enfants, en comptant bien sincèrement revenir au moins à l'automne suivant, car j'étais convaincu que cette année devait suffire au delà pour effacer dans mon fils jusqu'au dernier des mauvais plis que, par faiblesse ou négligence, je lui avais laissé prendre. « L'automne prochain, pensais-je, quand nous retournerons là-bas, en montrant mon fils à ce père si justement fier du sien, je pourrai lui dire : Et moi aussi, j'ai un brave et vaillant enfant, qui promet d'être l'honneur de mon nom, la joie de ma maison... Et alors je prendrai une façon de revanche de l'humiliation qu'il m'a fallu subir... » Si tu ne comprends pas cela, Jacques, c'est que ton fils, à toi, ne t'a jamais attiré la moindre humiliation, tandis que moi... moi, mon ami, je les ai endurées toutes, oui, toutes!...

Le capitaine avait prononcé ces dernières paroles d'une voix profondément troublée; il pleurait.

— Père! petit père! murmura Siméone, qui, de ses bras, entoura le cou du capitaine, vers qui Jacques avait paru vouloir s'élancer.

Pour se dégager de l'étreinte caressante de sa fille, le capitaine se leva :

— Laisse-moi mon courage pour achever, lui dit-il.

Puis, s'adressant à Jacques :

— Sans cette chérie, ah! tu ne m'aurais pas revu, car autant il m'est venu de chagrin d'autre part, autant elle m'a donné de consolation et de force. Mais ne perdons pas de temps, allons au fait, car aussi bien n'est-ce pas sans souffrir terriblement que je te révèle tout cela. Le fait, Jacques, le voici :

Depuis notre départ, quatre années se sont écoulées, durant lesquelles tout a été essayé par moi pour amener l'enfant à comprendre qu'il devait se préparer à devenir un homme... Rien n'a réussi. Homme par le corps, il est d'esprit et de cœur moins qu'un enfant. Renvoyé pour sa paresse, pour son indiscipline, de toutes les écoles où j'ai voulu le placer, le voilà nul, incapable comme à cinq ans... De grandes aspirations, oh! oui, de grands désirs, mais seulement vers le luxe, le plaisir, vers ce qu'il appelle l'indépendance, c'est-à-dire l'inconduite, le mépris de toute tâche honorable, utile. Quatre ans j'ai espéré : conseils affectueux, remontrances, mesures de rigueur, tout a été en pure perte. C'est pourquoi tu n'as pas entendu parler de nous. Ce que j'ai souffert, peut-être l'imagines-tu!... Aujourd'hui, nous revenons, car c'est ici que doit s'accomplir la dernière épreuve, et c'est toi, Jacques, qui peux seul m'aider à la tenter.

— Parlez, mon capitaine.

— Ecoute, Jacques, et comprends bien cette situation. Voyant que j'avais un fils à qui aucuns des de-

voirs réguliers de la vie ne semblaient pouvoir s'imposer, et à qui une fortune ordinaire ne saurait suffire quand je ne serais plus là, j'ai voulu rapidement augmenter celle que j'avais, j'ai tout perdu ; tout, jusqu'aux termes de ma pension de légionnaire... qui sont engagés et que je ne dois plus toucher.

— Eh bien, mon capitaine, s'écria Jacques, il y a ici du pain et de la pitance pour...

— Ici, Jacques, interrompit le capitaine avec une sorte de solennité ; ici, dans cette maison, où l'on vit du produit d'un rude et honnête labeur, il ne peut, il ne doit y avoir du pain et de la pitance que pour ceux qui savent et qui veulent travailler. Les ouvriers que tu prends n'ont pas tous besoin, que je sache, d'avoir fait un long apprentissage. Je t'en ai vu qui étaient de simples hommes de peine, agissant sous tes yeux et sous ceux de Jeannet. N'est-il pas vrai, Jacques?

— Oui, mon capitaine, oui, sûrement... repartit le bûcheron interdit.

— Eh bien, Jacques, si tu as besoin de deux hommes de peine, il vient d'en arriver deux dans ta maison ; demain ils entreront à ton service et tu les payeras selon le travail qu'ils auront fourni...

Le retour. Dessin de F. Lix.

— Quoi! mon capitaine... balbutia Jacques.

— Ne me suis-je pas bien expliqué? demanda le capitaine.

— Oh! si fait, mais...

— Préfères-tu que nous allions mendier, que nous vivions du pain de l'aumône?

— Oh! mon capitaine, se récria Jacques, mendier, vous!...

— Oui, moi...

Le capitaine allait continuer, mais, en ce moment, des sanglots éclatèrent, dont le bruit sortait du coin ombreux où se tenaient les deux plus jeunes enfants de Jacques. C'était Berthe qui, cédant à l'émotion, pleurait à grosses larmes. Siméone alla vivement vers elle et la prit dans ses bras.

Julien, qui, pendant que son père avait parlé, était resté assis près de l'entrée, comme inerte, les yeux baissés, les bras pendants, Julien dirigea vers les deux jeunes filles un regard où brillait une expression d'heureuse curiosité. Ce regard, le capitaine parut le remarquer et en éprouver une certaine surprise à son tour.

— Tu n'as pas répondu, Jacques, reprit-il avec un visible embarras.

— Mais... balbutia encore le bûcheron, qui n'était guère en état de s'exprimer, je...

Alors Jeannet s'avançant, le front bien levé et la parole bien nette :

— Mon père ne vous a pas répondu, monsieur le capitaine, dit-il avec une animation qui semblait lui être communiquée par la vue des jeunes filles, qui se tenaient embrassées, et sur lesquelles ses yeux étaient fixés, ce sera moi qui vous répondrai pour lui, si vous le voulez bien. Mon père ne peut vous répondre, parce qu'il ne saurait vous dire ni oui ni non. Il ne saurait vous dire oui, parce que cette idée ne lui peut pas venir qu'il soit le maître là où vous ne seriez que le serviteur; et il ne saurait vous dire non, parce que, du moment cependant où vous désirez une chose, c'est comme si vous la commandiez... Eh bien, moi, parlant de mon chef, je vous le dis, monsieur le capitaine, ni vous ne serez ouvrier dans cette maison, ni vous n'irez tendre la main aux gens charitables. Tout se doit arranger autrement, et tout s'arrangera, j'en ai l'assurance.

— Que veux-tu dire? demanda le capitaine, pendant que Jacques et Julien regardaient Jeannet avec une sorte d'ébahissement.

— Je veux dire que, d'abord, pour prendre chez nous deux ouvriers nouveaux, il faudrait renvoyer les deux que nous avons, premièrement Ambroise, qui n'a pas, je pense, la moindre envie de nous quitter...

— Oh! non, fit une grosse voix qui venait d'au-delà du seuil.

— Pas plus que nous ne voudrions le voir partir, ajouta Jeannet, et ensuite Gilibert, qui est chez nous depuis bien des ans. C'est pourquoi ne parlons pas de cet arrangement, qui serait un dérangement pour deux braves hommes. Mais parlons d'un autre dont la pensée me vient, et où vous ne sauriez contredire, monsieur le capitaine, pas plus que mon père.

— Je ne comprends pas, fit le capitaine.

— Je crois bien, répliqua Jeannet, puisque je n'ai encore rien dit; mais, à présent, ce ne sera pas long. Depuis quelque temps, j'avais le projet de faire que mon père ne fût plus tenu au travail comme il l'a toujours été depuis des années et des années... Ah! vous me regardez, père, reprit Jeannet en lançant à Jacques un coup d'œil significatif, c'est pourtant ainsi. Oui, j'avais mis ça dans ma tête, et vous savez bien que, quand j'ai décidé une chose, vous n'êtes pas toujours maître de ne pas la vouloir.

— Je sais bien, fit machinalement Jacques, contraint en quelque sorte à cet acquiescement par la confiance instinctive qu'il avait en la précoce sagesse de son fils.

— Et, continua Jeannet, si je l'ai décidé, c'est que vous n'aurez pas à me le refuser. Ainsi, à dater de demain, vous voilà mis comme qui dirait à la retraite. Vous irez, vous viendrez dans la maison, mais vous n'y aurez plus de tâche suivie... D'ailleurs, soyez tranquille, vous trouverez à vous utiliser d'autre part. Et comme il faudra vous remplacer, tant pour le travail de chaque jour que pour soigner les intérêts de la scierie, eh bien, j'ai l'idée de me mettre en compte à demi avec quelqu'un qui sera, je pense, tout aise de travailler pour venir en aide à sa famille, comme moi pour venir en aide à la mienne. Ce quelqu'un, reprit Jeannet, s'adressant au père de Julien, je crois que vous le connaissez, monsieur le capitaine, et je vas sûrement vous dire comment il se fait qu'il n'a pas eu encore l'occasion de se montrer joyeux et vaillant à la besogne. C'est que vous en avez voulu faire un savant pour lui donner quelque état tout de tête, et ça ne l'amusait point. De plus, il voyait que vous étiez riche, qu'il ne pouvait vous secourir en rien, comment s'attacherait-on à un travail dont on n'a pas le goût et qui ne doit rien rapporter aux gens qui vous sont en amitié?... Ça ne se peut guère, tandis qu'il n'en sera plus ainsi à présent.

En prononçant ces derniers mots, Jeannet était allé près de Julien, qui s'était levé en le voyant venir :

— Monsieur Julien, reprit-il, est-ce que mon projet vous va? Est-ce que vous voulez bien que nous soyons associés, à cette fin de laisser nos pères se reposer?... Est-ce qu'il ne vous convient pas mieux d'être ici à faire des planches dans la montagne, que de gratter du papier là-bas à la ville?... Quant à nos pères, oh! n'ayez pas peur, ils ne s'ennuieront pas. Nous ferons la besogne, nous, mais ils iront la chercher, eux. Ils iront dans la montagne voir les maîtres de forêts, à la ville les marchands de bois, et qui sait si, pour suffire à l'ouvrage qu'ils nous trouveront, nous ne devrons pas prendre des ouvriers de plus? qui sait si nous n'allons pas devenir riches, pour le bonheur de nos deux maisonnées?... Qu'il vous convienne d'être avec moi, je n'en sais rien encore; mais, pour moi, il me conviendrait fort d'être avec vous, parce que nous ne devons pas manquer de nous accorder bien, du moment où nous n'aurons d'autre visée que de travailler pour nos gens. Et voilà mon projet.

Jeannet s'arrêta, regardant interrogativement Julien, qui paraissait empêché d'exprimer sa pensée.

— Pour ce qui est du métier, reprit Jeannet, il n'est pas long à apprendre, et il ne donne pas grand cassement de tête. Vous le saurez bien vite, allez!

— Et d'ailleurs, dit tout à coup Ambroise, qui, resté jusqu'alors sur le seuil, s'était résolûment avancé au milieu de la salle, est-ce que je ne serai pas là, moi, pour vous montrer les manières du travail, en même temps que pour vous dire tout ce qu'on y peut trouver de plaisir et de tranquillité? Nous nous sommes connus dans le temps, mais c'était une vilaine connaissance, nous la ferons meilleure... En ce temps-là, ne nous en cachons point, nous ne nous faisions pas faute de dire et de penser que ce brave Jeannet était un mauvais garçon, et si nous avions pu lui causer du mal, ah! nous n'y aurions pas manqué... Nous n'en sommes plus là, Dieu merci, ni moi ni vous. Jeannet est un vaillant gars dont il fait bon être l'ami, j'en sais quelque chose, moi, voyez-vous, et je me fais fort de vous apprendre à le savoir, si, par cas, vous n'arriviez pas à le comprendre de vous-même... C'est pourquoi, continua le fils de la Denise en frappant sur l'épaule de Julien, allons, touchez franchement dans la main à Jeannet, et que ça soit marché fait d'amitié pour toujours entre vous et lui; à ce marché-là, je vous le dis, vous ne serez point dupe, oh! non!... Allons!

Et, comme Ambroise poussait Julien vers Jeannet, ce fut les bras ouverts que Julien, qu'un flot de larmes suffoquait, alla se jeter au cou de Jeannet, qui s'écria :

— Je savais bien que vous voudriez! Merci, monsieur Julien, merci.

Le capitaine tendit une main à Ambroise, qui la prit avec respect; les deux jeunes filles contemplaient heureuses l'étreinte de leurs frères, et Jacques, qui n'était pas homme à rester facilement maître de ses émotions, semblait attendre qu'un incident vînt modifier une situation où il ne savait guère quelle contenance garder, quand soudain le bruit d'un petit piétinement sec

sur le plancher de la salle d'entrée. accompagné d'un long bêlement tremblotant, vint distraire l'attention générale :

— Eh pardieu! fit Jacques, c'est Fanchette qui vous a sentis et qui s'est échappée de son étable en brisant la claie, ou en sautant par dessus pour venir vous souhaiter le bonjour. Voyez, voyez, comme elle vous reconnaît!

La chèvre en effet venait d'entrer; elle alla tout droit à Siméone et, embarrassant ses cornes dans les vêtements de la jeune fille, elle léchait les mains qui la caressaient...

Un peu plus tard, comme la famille du capitaine venait d'être remise en possession du chalet et de ses dépendances par la famille du bûcheron, on pouvait voir, causant sous les hêtres, Siméone et Berthe, qui, s'étant quittées enfants et se retrouvant jeunes filles, semblaient tout affairées de renouer les liens de leur ancienne intimité. Julien, qui, du seuil, les avait contemplées d'un air tout pensif, vint vers elles et, prenant à la fois la main de sa sœur et la main de la sœur de Jeannet :

— Berthe, dit-il, je te promets devant Siméone que tu ne pleureras plus jamais pour des reproches qu'on pourrait me faire.

— Vrai! fit naïvement et toute radieuse la fille du bûcheron.

— Oui, va; et d'ailleurs, si je m'oubliais, rappelle-moi cette promesse.

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas; mais je suis sûre que je n'aurai pas cette peine.

— Je tâcherai, Berthe, je tâcherai...

A son tour arriva Jeannet, qui, s'adressant à Siméone :

— Voilà, demoiselle; je crois que maintenant vous pouvez entrer; tout est à peu près rangé, dépoudré...

— Etait-ce donc si dérangé, si poudreux? dit avec un sourire d'incrédulité Siméone.

— Oh! non; mais enfin vous comprenez...

— Je comprends que vous me gâtez, monsieur Jeannet. Vous savez pourtant que j'ai décidé de faire tout par moi seule ici maintenant. Je suis assez forte, et l'exercice ne peut que m'être favorable, et l'on me contrarierait en voulant m'aider.

— On ne vous contrariera pas, demoiselle, dit tristement Jeannet.

— Toutefois, reprit la jeune fille, qui parut épier avec une douce malice l'éclair que cette restriction alluma dans les yeux de Jeannet; toutefois, si vous le voulez bien, il est un soin dont vous resterez chargé.

— Et lequel donc, demoiselle?

— Le soin de *mes* deux chers jolis rosiers. Je ne voudrais pas, pour tout au monde, les voir périr; je n'aurais qu'à leur donner trop d'eau, à les tailler mal, que sais-je?... D'ailleurs, ils vous connaissent, ils vous regretteraient, ils me bouderaient et ne donneraient plus de fleurs.

— Oh! ils en donneront, demoiselle, ils en donneront! s'écria Jeannet.

Ainsi devisaient ces jeunes gens.

### XV. — L'ANNIVERSAIRE.

Sous les hêtres du chalet était dressée la grande table, autour de laquelle étaient rangées les deux familles, qui avaient donné place parmi elles à Ambroise et Matthieu, les deux ouvriers en titre de la scierie.

Face à face étaient assis le capitaine et Jacques; côte à côte Siméone et Jeannet, Julien et Berthe. La plus franche gaieté rayonnait sur tous les fronts. Le repas touchait à sa fin; les joyeux entretiens, les rires éclatants allaient leur train, quand le capitaine, étendant la main pour obtenir le silence :

— Enfants, dit-il, trêve un moment à vos gais propos, car il faut qu'un moment nous donnions notre attention aux choses sérieuses.

Tous se turent, et le capitaine reprit :

— Il y a un an aujourd'hui que, ma famille et moi, nous sommes de retour ici. J'ai voulu que nous fêtions cet anniversaire, parce qu'autant j'avais de tristesse, et je dirai presque de désespoir ce jour-là, autant j'ai le cœur plein de joie et d'espérance maintenant. Cette joie, cet espoir, je ne suis pas seul d'ailleurs à les ressentir.

— Oh! non, fit Jacques.

Et plusieurs voix répétèrent après lui :

— Oh! non.

— Ai-je besoin, continua le capitaine, de revenir sur mon vilain rêve effacé pour détailler les causes de cette satisfaction? ne suffit-il pas de reconnaître en deux mots que notre cher Julien a tenu vaillamment sa promesse?

— C'est vrai! dit encore Jacques, dont la voix trouva encore de nombreux échos.

— Il a vaillamment subi l'épreuve, il a fait peut-être plus que nous ne pouvions croire. C'est pourquoi je vous propose qu'après avoir remercié Dieu du fond de l'âme pour le courage qu'il lui a donné, nous trinquions en l'honneur...

Julien, qui s'était levé son verre à la main :

— En l'honneur de mon maître, interrompit-il vivement, de mon bon ami Jeannet, c'est assurément ce que tu allais dire, n'est-ce pas, père?

— Peut-être bien, fit le capitaine; mais, en bon associé qu'il est, je ne doute pas qu'il ne te laisse prendre part à la chose.

— Pardieu!... Mais je lui laisse tout, dit Jeannet, je n'y prétends rien que son amitié.

— Eh bien, reprit Siméone, savez-vous le moyen de tout arranger en respectant la modestie de l'un et de l'autre?...

— Voyons, firent à la fois le capitaine et Jacques.

— Trinquons à Berthe, envers qui Julien s'était engagé à faire qu'elle ne pleurât plus pour les reproches qu'il aurait mérités, et à qui il a tenu parole.

— C'est cela, à Berthe! s'écria Julien.

— A Berthe! à Berthe!

Et les verres se choquèrent pendant que la douce jeune fille ne savait comment dissimuler sa rougeur et son trouble.

— Oui, à Berthe, reprit d'une voix émue le capitaine, qui venait de mettre un long baiser au front de la fille de Jacques assise auprès de lui; à Berthe et à vous tous, mes braves enfants, car en vous tous nous sommes sûrs, Jacques et moi, de trouver ce bon repos du cœur qui est le plus doux prix d'une honnête existence... A vous, enfants de mon vieil ami, pour toute la vraie et fortifiante amitié que vous avez donnée à mes enfants; à vous, mes enfants, pour l'heureuse énergie avec laquelle vous avez triomphé d'une épreuve que j'ai crue nécessaire... A toi, mon fils, qui, homme,

n'as plus à rougir des faiblesses de l'enfant ; à toi, ma fille, pour ta douceur à accepter le revers, à ton courage pour le dominer...

— Oui, c'est ça, à mademoiselle Siméone !... ne put s'empêcher de crier Jeannet.

Et Dieu sait si sa proposition fut bien accueillie !

— Je viens de prononcer le mot d'*épreuve*, reprit le capitaine, ce n'est pas sans intention ; car c'est, en effet, une simple épreuve, à laquelle j'ai cru devoir nous soumettre tous pour le bien de l'un de nous... Elle a trop bien réussi pour vouloir la prolonger. J'y mets donc fin. Quand j'ai parlé de ruine, de fortune perdue, de revenus engagés, ce n'était qu'une feinte utile à mon projet. — Tu entends, Julien, rien n'est changé à notre ancienne condition. Tu as pris ici le pli du travail, le travail peut ouvrir bien des portes, si une autre carrière...

— Une autre carrière, père, répliqua vivement le jeune homme ; est-ce que celle où je suis entré n'est pas à la fois honorable et utile ?

— Si fait !

— Et d'ailleurs, reprit Julien en promenant un regard ému autour de lui, est-ce qu'on n'est pas bien ici ?

— A merveille, en vérité ; au surplus, quelques capitaux aidant, cette industrie peut prendre une certaine extension ; mais Siméone...

— Est-ce qu'on n'est pas bien ici, père? dit, à son tour, Siméone; n'est-ce pas ici que j'ai recouvré la santé? et à moins que tu ne tiennes à retourner à Paris...

— Moi, pas le moins du monde...

— Alors...

En ce moment des coups frappés contre une porte et un certain bruit de voix se firent entendre.

— Je crois que quelqu'un appelle chez nous, dit Jacques. Va voir, Jeannet, ce que ce peut être.

Jeannet se leva et sortit de la clôture qui communiquait immédiatement avec les dépendances de la scierie.

Bientôt on le vit reparaître et s'arrêter à la porte qu'il maintenait ouverte, pour donner passage à quelqu'un.

— Tiens, fit le capitaine, qui était assis en face de l'entrée, c'est M. le curé.

— Et aussi M. le maire, ajouta Jacques, qui s'était levé pour regarder ; puis à mi-voix : — Mon Dieu ! est-ce encore quelque nouvel ennui !

Et cette réflexion, entendue des convives, sembla les frapper tous d'une véritable consternation — sentiment que ne devait pas contribuer à dissiper l'abord essentiellement grave et pour ainsi dire solennel des deux visiteurs.

— Excusez-nous, monsieur le capitaine, dit le prêtre, si nous venons vous déranger ; mais, M. le maire ayant bien voulu m'accompagner pour une communication très-importante que j'avais à faire à Jacques, nous avons cru pouvoir venir le chercher chez vous...

— D'autant plus, ajouta le maire, qui avait pu remarquer la très-évidente anxiété des deux familles, que cette communication ne saurait, pensons-nous, lui être désagréable.

Sur ce dernier mot, une sorte d'éclaircie passa sur tous les fronts ; et Jacques, pour sa part, laissa s'échapper un gros soupir de soulagement.

— Soyez donc les bienvenus, messieurs, dit le capitaine, et veuillez vous remettre, à moins que notre présence ..

— Nullement, monsieur le capitaine, reprit le curé ; car, outre qu'en vertu de la véritable et ancienne affection que vous portez, je le sais, à Jacques, vous devrez entendre avec satisfaction ce que j'ai à lui dire, la chose, au lieu d'être tenue secrète, doit être, au contraire, autant que possible, rendue publique.

Les visiteurs s'étant assis, le curé, qui avait tiré de sa poche un papier plié, reprit, s'adressant au bûcheron :

— Tu sais, Jacques, que, presque aussitôt après la mort de son père, M^lle^ Elise Quillet, la fille de notre ancien percepteur, quitta le village pour se retirer à la ville, où elle vivait si tristement, si obstinément séparée du monde, qu'elle refusait de voir même les personnes qui avaient été dans sa plus grande intimité. Une ou deux fois, je voulus tenter de lui offrir quelques consolations, elle ne parut pas m'entendre, et comme d'ailleurs elle habitait trop loin de nous pour qu'il me fût possible de la visiter régulièrement, j'y renonçai. Convaincu que j'étais de ses sentiments profondément chrétiens, je n'avais pas à craindre qu'elle restât dans l'abandon. Je ne la revis plus et je n'avais guère d'elle d'autres nouvelles, sinon qu'elle persistait dans son isolement, lorsque hier, vers le milieu du jour, un homme, se disant envoyé par M^lle^ Elise, malade à toute extrémité dans une chambre de l'hospice, vint me prier en son nom de me rendre auprès d'elle. Elle voulait voir, disait-elle, son ancien curé ; c'était de lui qu'elle voulait recevoir les dernières bénédictions. D'ailleurs l'homme portait un mot écrit de l'aumônier de la maison hospitalière, qui me conviait lui-même à déférer au désir de cette pauvre âme.

Il eût suffi de beaucoup moins pour me décider au voyage. Je partis donc en toute hâte. J'arrivai auprès de la malheureuse fille, qui, aux portes du tombeau, semblait vraiment n'attendre que ma venue pour remettre son esprit aux mains du Créateur.

Dans l'état d'extrême faiblesse où elle se trouvait et saisie d'une vive émotion en me voyant, il lui fut d'abord impossible de me parler ; elle prit sous son chevet un papier qu'elle me donna en me faisant signe de le lire.

Ce papier, le voici — continua le curé — c'est une lettre signée de M. Quillet et datée de la veille du jour où on le trouva mort sur la route. Ecoute ce qu'écrivait M. Quillet à sa fille :

« Je vais, ma chère enfant, mettre ta tendresse pour moi à une solennelle épreuve. Cette épreuve, tu vas comprendre que je n'ai pu te l'épargner. Pour avoir voulu t'assurer la richesse, et après avoir fait quelques spéculations heureuses, je me suis trouvé avoir perdu, outre la petite dot qui venait de ta mère, des sommes dont je ne saurais plus comment rendre compte. J'ai pu, pendant quelque temps, dissimuler ce déficit ; il y a deux ou trois jours encore, j'espérais réussir à le combler ; mais tout espoir m'échappe... et je n'ai plus à attendre que le déshonneur qui me serait plus terrible que la mort, car il t'atteindrait en même temps que moi... Pour te sauver de la honte, j'ai pris une résolution qui, après le courage qu'elle va exiger de moi, resterait cependant sans résultat, si, à ton tour, tu ne savais pas te montrer courageuse. Quand tu liras cette lettre, garde-toi de laisser rien deviner à personne de son contenu, et fais-la disparaître, car ce

serait rendre inutile le suprême sacrifice auquel j'ai su me résoudre. Je viens de détruire tous ceux de mes papiers qui pourraient révéler l'état irrégulier de ma comptabilité. Je vais partir après t'avoir embrassée... Quant aux détails de mon projet, tu les connaîtras assez tôt. Toutes mes précautions sont prises pour que notre honneur soit sauf, et pour qu'il te reste quelques ressources... J'aurais pu te laisser tout ignorer, et ma première pensée a été celle-là ; mais, non instruite de la triste vérité, tu aurais pu manifester au sujet de notre ruine complète un étonnement qui aurait donné l'éveil. J'ai préféré croire que tu saurais être forte pour sauver du déshonneur le nom et la mémoire de ton père.

« Adieu, ma chère enfant, tu auras ma dernière pensée ; demande à Dieu pour moi le pardon, et du courage !... »

Voilà, Jacques, ce qu'écrivait M. Quillet à sa fille. Tu as compris, je pense.

— Oui, fit Jacques... Pauvre homme !...

Réparation. Dessin de F. Lix.

— Malheureux égaré, reprit le curé, abandonné de l'esprit divin, auquel il aurait dû se confier uniquement ; en prenant, comme il le dit, ses précautions pour que sa mort ne lui fût pas attribuée, il n'avait pas songé qu'un étrange enchaînement de circonstances ferait aussitôt retomber sur un innocent la peine de sa propre faute.

— Oh ! sûrement non, dit tout naturellement Jacques ; il s'était dit : « On cherchera, on ne trouvera pas, et il n'en sera que ça... » Mais voilà, j'y suis, reprit le bûcheron avec une certaine animation : quelques jours auparavant je lui avais donné deux pièces d'or dans du papier, dans un feuillet du vieux livre... oui, c'est ça... En chargeant son pistolet, il aura eu sous la main ce chiffon qu'on a retrouvé et qui a été cause de tous mes ennuis... Voyez pourtant, monsieur le curé, comme la justice peut se tromper.

— La justice n'a fait que son devoir, Jacques ; mais Dieu est intervenu, qui a laissé le doute dans la conscience des juges, et tu as été acquitté.

— Mais il pouvait être condamné, objecta le capitaine.

— En ce cas, repartit le curé, la sentence eût été forcément annulée, et c'est ici que je dois évoquer les titres de cette infortunée jeune fille à une justification relative. Elle avait voulu assister au procès, cachant sous un voile épais ses terribles émotions. Quand le jugement fut prononcé, elle poussa un cri et on l'emporta évanouie. On put croire, et on ne se fit pas faute de le répéter, qu'elle protestait ainsi par sa douleur

contre une sentence qui laissait impunie la mort de son père. Non, c'était l'émotion ressentie en ne se trouvant pas contrainte à révéler la vérité, comme elle était prête à le faire si Jacques eût été condamné. Elle avait sur elle cette lettre ; au lieu de la détruire, comme le défunt le lui avait recommandé, elle l'avait gardée, car elle avait appris presque en même temps la mort de son père et l'accusation portée contre Jacques.

— Fort bien, reprit le capitaine; mais vous savez trop, monsieur le curé, comment l'acquittement a été accueilli dans le pays, vous savez à quelles tortures morales l'innocent a été livré.

— Il n'a pas tenu à moi qu'il en fût autrement.

— Oh! oui, c'est justice à vous rendre, monsieur le curé, affirma Jacques.

— Pour moi, reprit le maire...

— Pour vous, monsieur le maire, se hâta de reprendre le bûcheron, je sais que vous avez fait le possible pour que le chagrin me fût épargné. Au nom de la justice, vous étiez forcé d'agir, mais vous m'avez toujours été compâtissant; dans le procès, vous n'avez dit que de bonnes choses sur moi. Aussi vous en ai-je toujours su gré... Que voulez-vous? les autres étaient animés contre moi. Ils aimaient M. Quillet, c'est ce qui explique leur colère... Oh! je ne leur en veux pas, encore que j'aie eu bien à souffrir.

— Dieu te tiendra compte de cette charité, Jacques, reprit le prêtre. D'ailleurs, tu peux étendre ton indulgence à cette pauvre demoiselle Élise, car elle ignorait tout ce qui te concernait, et je vais t'en donner la preuve. Quand elle m'a appelé près d'elle, elle voulait tout simplement, ce qui prouve l'honnêteté de son cœur, me charger de remettre en secret aux caisses de l'État la somme qui avait été censée volée sur son père, et dont l'administration n'avait pas exigé le remboursement. Elle croyait que depuis longtemps tout soupçon contre toi était disparu. C'est par moi qu'elle a appris les injustices, les cruautés de l'opinion à ton égard. Alors, quoi qu'il en ait pu coûter à sa tendresse filiale, elle a exigé que la réparation soit publique. Elle m'a chargé de faire savoir hautement la vérité à tous. J'ai dû le lui promettre. Pouvais-je d'ailleurs me refuser au plaisir de proclamer enfin en face de tous ceux qui l'ont si obstinément niée ta parfaite innocence?

— Je ne dis pas non, monsieur le curé, mais il n'est pas besoin, que je pense, de faire trop de bruit à ce propos. Qu'est-ce que j'ai toujours demandé, moi? la tranquillité. C'est encore tout ce que je veux, et rien de plus. D'ailleurs... Mais qu'y a-t-il donc?

Les dernières paroles de Jacques étaient justifiées par une immense rumeur qui se faisait entendre du côté de la scierie.

— Il y a là beaucoup de gens, dit Jeannet, qui était allé voir à la porte de la clôture. C'est à vous qu'ils en ont, père; ils vous appellent, ils vous demandent.

Jeannet n'avait pas achevé, qu'une véritable invasion d'hommes et de femmes se produisit, en tête desquels marchait, livré à la plus vive, à la plus enthousiaste agitation, l'aubergiste du village.

— Où est-il? que nous le voyions, que nous lui fassions fête, pour le payer de tant de déplaisirs, criait cet homme. Ah! le voilà. Bonjour, Jacques; touche donc là. Je savais bien, je disais bien, moi, au risque de tous mes intérêts, M. le capitaine en est témoin, j'ai toujours soutenu qu'il n'y avait pas un reproche à te faire; n'est-ce pas, monsieur le capitaine?

— Certainement, fit le capitaine avec un sourire de dédain, en tournant le dos au bruyant personnage.

Mais ce fut à qui renouvellerait les protestations de l'aubergiste. Il y eut bientôt foule dans la clôture du chalet, car à une première troupe s'en était jointe une seconde ; Jacques se trouvait avoir autant d'amis qu'il avait eu de contempteurs implacables, ce qui n'est pas peu dire.

— Il faut qu'il vienne avec nous, disait l'aubergiste, que nous le menions dans tout le pays, pour que chacun lui fasse excuse. Allons, Jacques, allons!

— Oui! oui! criaient les autres.

— Point, fit Jacques; merci de vos marques d'amitié ; mais, je vous en prie, laissez-moi ici. Nous nous retrouverons, si vous voulez, demain.

— Où çà?

— A l'église, où M. le curé dira un office pour l'âme de ce pauvre père et de cette pauvre fille.

— A demain, dit le prêtre.

— A demain, dit à son tour le maire.

— A demain, à demain!...

Et la foule s'écoula...

Quand Jacques se retrouva seul avec sa famille et ses fidèles amis, tous l'embrassèrent, et Jacques pleura; mais les larmes qu'il versa furent enfin de douces larmes...

### XVI. — DISCUSSION.

Le capitaine et Jacques sont aujourd'hui les deux vénérés patriarches du pays dont pendant quelques années ils avaient été les parias, et dont Jeannet et Julien sont les deux plus notables personnages actifs.

La modeste scierie s'est transformée en un établissement considérable, où la première mise en œuvre des bois fournis par les forêts des environs s'opère sur la plus grande échelle. La vapeur venant en aide au moteur hydraulique, de nombreux ouvriers desservent l'usine, où l'emploi des procédés mécaniques les plus récents permet de multiplier les travaux.

En contre-haut de l'emplacement où jadis se trouvaient les masures qu'habitait Jacques et le chalet édifié par le capitaine, et que couvrent maintenant de vastes ateliers, s'élèvent deux riants pavillons, dont les façades jumelles se regardent par-dessus les frais jardins qui les séparent, ou plutôt qui les réunissent, car aucune démarcation, aucune barrière ne donne à l'une de ces habitations telle ou telle part de ces jardins.

Chacune de ces gentilles demeures abrite un jeune ménage, et le jardin commun voit s'ébattre pêle-mêle un petit monde de garçonnets et de fillettes qui sont doublement cousins et cousines. La bénédiction du bon Dieu est pleinement descendue sur ce coin de la montagne...

Les deux vieillards, couvant d'un regard attendri l'heureux essaim où revit leur enfance, n'ont pas de plus doux plaisir que de s'oublier en cette ravissante contemplation.

Les voyez-vous arrêtés côte à côte sur une espèce de belvéder naturel taillé dans les rochers, d'où l'œil embrasse l'ensemble animé de cette *manse*, qui réunit tout ce qu'ils aiment!

— Qui m'aurait dit, fait Jacques, qui pour la millième fois peut-être essaye une nouvelle forme de traduction d'un sentiment dont il ne peut vaincre l'heureuse obsession, qui m'aurait dit, quand j'étais votre brosseur et que je vous parlais avec tant de regrets de

mon pauvre pays, qu'un jour où des enfants que je n'avais pas encore et de ceux qui devaient vous venir, ne se formerait qu'une même famille vivant dans ce même pays?

— Qui m'aurait dit, réplique le capitaine, quand je ne pensais plus te revoir, et que le major m'ordonnait l'air de la montagne pour ma fille, qui m'aurait dit qu'ici même, dans une chaumière des rochers, Dieu avait fait naître la jeune fille dont la douce affection devait un jour ramener mon fils aux plus saints devoirs de la vie, et le jeune homme qui devait être pour ma fille le plus digne, le plus aimant des maris?

— C'est égal, mon capitaine, il me semble que ce soit un rêve que je fais au ciel.

— Et moi, Jacques, je ne sais pas si j'aurais pu rêver un avenir plus heureux pour mes enfants.

— Ah! vous direz ce que vous voudrez, mais quand je pense que du fait de ces deux mariages, du fait de tous ces marmots, qui sont en même temps vos petits-enfants et les miens, il se trouve qu'il n'y a plus en quelque façon de différence entre moi et vous, vu que je suis votre compère, ni plus ni moins, ça me semble drôle, voyez-vous. A dire vrai, vous êtes toujours mon capitaine, et comme ça le rang se rétablit.

— Tu vois donc bien que tout l'avantage a été pour moi.

— Comment donc?

— Ton capitaine d'autrefois est resté ton capitaine d'aujourd'hui; tu n'as ni perdu ni gagné, tandis que moi...

— Tandis que vous?

— Moi, je n'avais qu'un brosseur, et maintenant...

— Maintenant?

— J'ai un ami.

Et les deux grands-pères ne faisaient trêve à ces affectueuses discussions que pour se disputer, sans jalousie, les baisers et les caresses de leurs petits-enfants.

EUGÈNE MULLER.

FIN.

# CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

## LA CROISADE DES DAMES GÉNOISES.

### I. — DEUX MÈRES.

Malgré ses instances et ses larmes, les écuyers et les pages de la marquise Santa Spinola refusaient d'introduire près de leur noble maîtresse une femme dont le désespoir aurait attendri les cœurs les plus durs.

— Vous ne me reconnaissez donc pas? demandait-elle; je suis la veuve d'Agolino Vivaldi, la sœur de lait de Santa Spinola; jamais la porte de son palais ne s'est fermée devant moi; jamais son cœur ne m'a repoussée.

— Je vous reconnais, Pierina Vivaldi, et il faut, croyez-le, de bien douloureuses circonstances pour que je persiste dans mon refus, répondit le plus vieil écuyer de la maison.

— Santa est malade? demanda la veuve.

— Son fils se meurt, répondit le vieillard.

Loin de lui faire perdre confiance, ces mots redoublèrent l'énergie de Pierina; elle ne pria plus, elle ordonna aux valets de l'annoncer, et comme tous secouaient la tête, avant même qu'ils eussent le temps de deviner sa résolution ou le pouvoir de s'y opposer, Pierina s'élança vers le grand escalier, poussa la porte d'une longue galerie, la traversa en courant, puis, pénétrant dans la chambre de la marquise, elle se jeta à ses pieds, et cacha sur les genoux de Santa son visage baigné de larmes.

La marquise Spinola la releva doucement :

— Ah! dit-elle, tu ne m'abandonnes pas dans ma douleur... tu viens voir une mère désespérée veillant sur son fils à l'agonie... J'avais oublié de t'envoyer chercher, Pierina...

La veuve continuait à sangloter.

— Depuis huit jours dure cette angoisse, reprit Santa; depuis huit jours je prie la Vierge au cœur percé de sept glaives d'opérer un miracle en ma faveur... Si tu savais ce que c'est que de voir souffrir son enfant!

— Le mien est mort, répondit la veuve en fixant un regard fou sur la marquise Spinola.

— Mort, Lucian? Viens que je te console, dit Santa en attirant la femme d'Agolino Vivaldi dans ses bras.

Pour comprendre la douloureuse surprise de la marquise en apprenant le trépas du fils de son amie, il faut connaître les circonstances dramatiques qui amenèrent son départ.

Quelques années auparavant Agolino Vivaldi et Tedisio Doria, rêvant de rendre à leur patrie sa prospérité commerciale, armèrent deux galères et partirent pour faire le commerce dans le Levant; ils pensaient aller jusqu'aux Indes. Des pirates s'emparèrent de leurs navires, les firent prisonniers, et l'on ne sut jamais à Gênes d'une façon précise ce qu'étaient devenus les malheureux.

Agolino était l'époux de Pierina depuis dix ans, et Lucian était déjà un bel enfant quand Vivaldi s'embarqua pour son aventureuse entreprise.

La veuve ne quitta point le deuil du mari qu'elle avait perdu d'une façon si terrible, et Lucian entendit bien des fois de la bouche de sa mère le récit minutieux des événements qui s'étaient passés durant les semaines qui précédèrent le départ de son père.

L'enfant grandit, et son caractère énergique fit croire de bonne heure qu'il serait digne du nom de Vivaldi.

Pierina n'oubliait pas Agolino, mais ce souvenir s'adoucissait de toute la tendresse qu'elle ressentait pour son fils.

Un matin, Lucian entra dans la chambre de sa mère, la conduisit devant le portrait d'Agolino et lui demanda :

— N'avez-vous jamais songé que mon devoir était de chercher les traces de mon père?

Le premier sentiment de Pierina en entendant ces paroles fut un effroi plein d'angoisse. Elle oublia que Lucian prouvait un noble courage; elle ne vit que les périls qu'il allait courir, et le supplia de renoncer à son projet de départ.

— Ton père est mort, lui dit-elle; ou si, hélas! en

l'a fait prisonnier, placé entre l'abjuration et le martyre, il aura préféré le trépas à la honte de renier son Dieu.

— Si je ne le sauve pas, je le vengerai, répliqua Lucian.

L'adolescent éprouvait une vive affection pour sa mère ; il se désolait de la peine qu'il lui causait, et, néanmoins, il persista dans son projet, y intéressa le fils de Tedisio Doria, les frères, les parents, les amis des hommes d'équipage des galères capturées, et, riche des biens que Pierina lui abandonnait, il fréta un navire, y arbora le gonfanon de saint Georges, patron de la ville de Gênes, et, par une magnifique journée, tandis que sur le môle le clergé, ayant à sa tête Porchetto Spinola, bénissait les jeunes navigateurs, *le Saint-Georges* prit la mer.

A partir de ce moment, Pierina ne connut plus une minute de repos. Chaque jour elle se rendit sur le môle, épiant l'arrivée des bâtiments, questionnant les gens de négoce et les marins, s'enquérant à la fois de son mari et de son fils.

Un matin, un captif de Tunis, recueilli par un bâtiment de Marseille faisant escale à Gênes, raconta que *le Saint-Georges*, attaqué par trois galiotes turques, avait été capturé et tous ses passagers massacrés ou emmenés en esclavage.

En apprenant cette funeste nouvelle, Pierina sentit chanceler sa raison.

Les deux mères. Dessin de F. Lix.

Elle entraîna le captif évadé chez le podestat, chez les juges, chez les magistrats, l'obligeant à recommencer son lamentable récit, et suppliant ensuite les hommes chargés du gouvernement de la ville de venger son enfant et son époux.

S'il se fût agi d'un assassinat, la veuve d'Agolino aurait obtenu justice; mais le crime demandant vengeance ne pouvait être châtié que par une armée. Il fallait soulever l'Europe pour reprendre leur proie aux sectateurs de Mahomet; et les juges, les magistrats, le podestat répondirent à Pierina que la ville de Gênes s'associait à son double deuil, mais qu'elle ne pouvait rien pour l'alléger.

Ce fut alors que la veuve de Vivaldi accourut chez la marquise Spinola.

— Dans ma détresse, j'ai songé que seule tu pouvais me sauver, reprit la veuve d'Agolino; ton mari est un des capitaines de la ville, ta famille est aussi puissante que celle des Doria... plaide ma cause, détermine ton époux à venger les seuls êtres qui m'aient été chers; dis-lui que sa générosité lui portera bonheur, et que le ciel te rendra ton enfant en échange du mien !

La marquise Spinola se jeta dans les bras de Pierina :

— Je crois à l'inspiration des mères, dit-elle; cette raison, qui n'en est pas une devant la logique, me paraît, à moi, juste et sainte... Mon fils repose paisiblement; veille sur son sommeil, le premier qu'il goûte après dix jours de fièvre... Mon mari est seul, Barnabé Doria vient de le quitter... Je ne perdrai pas une minute... Pendant que je plaiderai ta cause, prie pour nous deux.

Santa Spinola sortit de la chambre et gagna le vaste cabinet de travail dans lequel se tenait son mari.

C'était un homme dans toute la force de l'âge, plus occupé de politique que de tendresse, jugeant l'amour paternel au point de vue de l'hérédité des charges et de l'accroissement des fortunes. La famille des Spinola comptait bon nombre d'hommes remarquables, habiles politiques, administrateurs consommés, capitaines hardis dans les aventures de guerre; mais les femmes y étaient mises au second plan et ne pouvaient être citées comme des épouses heureuses.

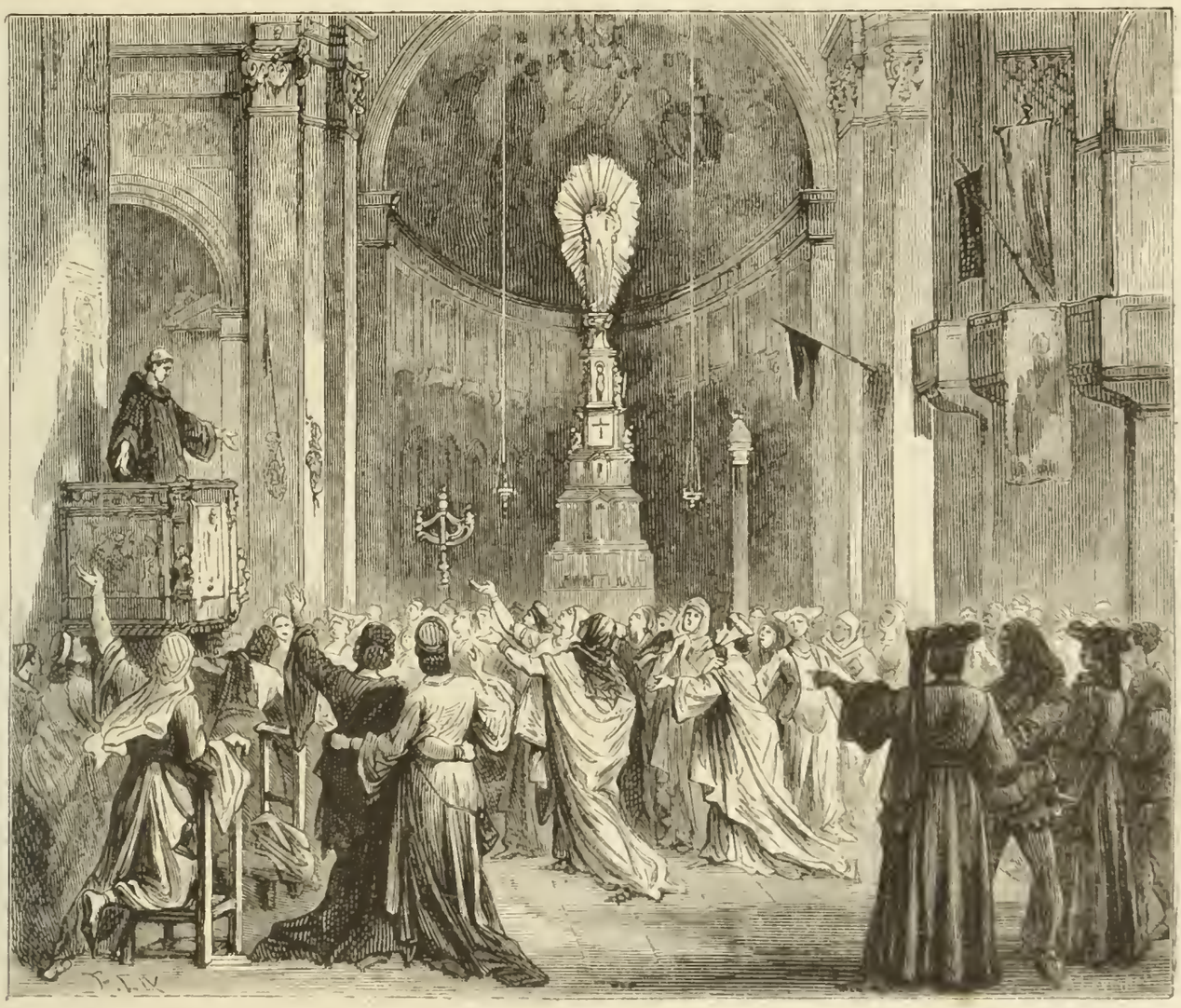
Santa Spinola sentit grandir son amour pour son enfant de toute la puissance de ses tendresses refoulées. La marquise allant parler de son fils était sûre d'être écoutée; l'inquiétude du capitaine de Gênes était si grande à son sujet, qu'il oubliait depuis quelques jours ses débats avec Barnabé Doria et la question si grave d'avoir ou non dans la ville un podestat étranger à Gênes.

L'accueil de Spinola fut donc inattendu pour la mère affligée.

Le marquis saisit les deux mains de sa femme et l'interrogea anxieusement.

— Il va mieux, dit-elle, et, si vous le voulez, nous le sauverons...

Puis, avec une éloquence pleine de sensibilité et



La prédication de Ph. de Savone. Dessin de F. Lix.

d'entraînement, elle raconta la visite de Pierina, le nouveau malheur qui la frappait et la superstitieuse confiance qui lui faisait croire qu'en sauvant Lucian, elle achèterait la guérison de son propre fils.

— Allons! lui dit Spinola avec une sorte de commisération, vous êtes une femme éprouvée, et je vous pardonne les exagérations de votre amitié pour Pierina. Vous demandez à Dieu le salut de Ludovico avec des larmes, ajoutez à vos supplications le don d'une lampe d'or massif; habillez, si vous le voulez, tous les mendiants de Gênes. Quant à me décider à armer la moindre caravelle ou la plus petite flûte marchande pour courir à la recherche de ce fou de Tedisio Doria et de l'imprudent Vivaldi, vous ne m'y déciderez jamais. Tout bâtiment isolé aurait le sort des deux premières galères et du dernier navire. Vous n'imaginez pas que toute l'Europe va prendre fait et cause à propos de quelques voyageurs massacrés et de matelots réduits en esclavage. Les malheurs domestiques ne peuvent atteindre les proportions d'une calamité publique.

— Ne craignez-vous point que votre insensibilité ne retombe sur votre tête?

— Mon fils est le but de toutes mes ambitions; ne m'accusez jamais de ne le point aimer. Il repose après huit jours d'une fièvre terrible; tenez-vous pour satisfaite de ce progrès et remerciez-en Dieu.

— Ainsi, rien ne vous émeut dans mes paroles?

— Le désespoir garde la notion de l'impossible.

— Il ne voit que lui seul; sans cela, il ne serait pas le désespoir. J'ai pitié de Pierina; si le ciel me reprend Ludovico, je vous accuserai de son trépas.

La marquise sortit, comprenant qu'elle ne pouvait rien attendre de l'égoïsme de Spinola.

Quand elle rentra dans son appartement, son fils dormait encore.

Pierina lut la vérité sur le visage de son amie.

— Ainsi, demanda la mère en détresse, pas une main ne se tendra vers moi; nous sommes sans retour condamnées devant les hommes?

— Tu peux en appeler à Dieu, répondit Santa; dans une heure sonnera la cloche annonçant l'office, allons dans la prochaine église chercher le secours d'en haut.

Ludovico Spinola sommeillait encore, quand Jacobus Toldini, renommé parmi les grands pour sa science, et redouté du peuple, qui l'accusait de magie, vint voir le jeune malade et constata dans son état une sensible amélioration. Toldini avait connu Vivaldi, et Lucian, dont Pierina déplorait la perte, s'était studieusement assis sur les bancs de son école; ce fut donc avec une sympathie profonde qu'il mêla ses regrets à ceux de la veuve et prit part à son nouveau deuil.

Quelques instants après son départ, la marquise et son amie entraient dans la chapelle des *Frères mineurs*.

### II. — PHILIPPE DE SAVONE.

Une foule compacte se pressait dans l'église, afin d'entendre prêcher frère Philippe de Savone, revenu dans la ville de Gênes après une longue absence. Son éloquence reconnue, la sainteté de sa vie, ce que l'on racontait de sa charité, de son héroïsme, justifiait l'empressement des auditeurs.

A cette époque, du reste, on n'entourait pas uniquement un prêtre parce qu'il était un rhéteur habile, mais surtout parce que l'austérité de ses mœurs et sa piété ardente inspiraient la vénération et la confiance. La curiosité seule ne poussait point au pied de la chaire d'où il enseignait la parole divine, mais encore et plutôt un profond sentiment de respect. On croyait, en recevant la bénédiction d'hommes vénérés, participer à la communion de leurs vertus. Les grands enthousiasmes, les élans de ferveur, les résolutions généreuses éclataient alors soudainement sous l'influence de la parole d'un pauvre moine aux pieds nus. On trouvait aussi noble de porter une croix sur l'épaule qu'une épée au côté.

L'affluence était si grande, dans la chapelle des Frères mineurs où Philippe de Savone devait prendre la parole, que Santa Spinola et son amie eurent grand'peine à se frayer un passage pour gagner leurs siéges, placés près du chœur.

Elles venaient à peine de s'agenouiller sur leurs prie-Dieu, que Philippe de Savone apparut dans la chaire.

Rien de plus imposant que l'aspect de ce moine, dont la jeunesse se révélait par l'accent de la voix et le feu du regard, tandis que les cheveux, prématurément blanchis aux tempes, et le visage, émacié par les austérités et les fatigues, semblaient indiquer un homme d'un âge mûr.

Sa taille était haute, son teint pâle; toute sa personne trahissait l'ascète et révélait l'apôtre. Son genre d'éloquence ne devait rien à la rhétorique, ce qui était rare à cette époque; il parlait comme les prophètes et racontait à la façon des voyageurs. Il ne déduisait point les vérités dont il voulait convaincre; il les rendait palpables et vivantes, lumineuses et sacrées. On ne raisonnait point en le quittant, on croyait; on ne discutait pas sa logique, on voyait; on n'analysait pas le charme et la force de sa parole, on pleurait.

Dès que frère Philippe se dressa au-dessus de la foule, tous les regards s'attachèrent sur lui, et le moine, appuyant une de ses mains sur la chaire et de l'autre désignant le crucifix de marbre placé en face, s'écria d'une voix vibrante de larmes :

— J'arrive de Jérusalem; j'ai visité le Calvaire et le sépulcre où votre Dieu fut crucifié pour vos fautes...

Rien ne peut rendre l'effet de cette parole, à laquelle l'auditoire était loin de s'attendre; rien ne peut traduire l'impression de ce geste s'abaissant sur le peuple après avoir désigné le crucifix. La foule vit passer comme une vision sanglante le drame du Golgotha, la marche du condamné divin du prétoire au lieu du supplice, et il lui sembla que ce moine, qui arrivait de Sion la déicide, rapportait quelque chose des lieux augustes qu'il venait de parcourir, et gardait sur son visage les rayonnements que communiquent à l'homme les visions du Sinaï ou du Thabor.

Frère Philippe continua :

— J'ai foulé la poussière qui but les sueurs, le sang et les larmes de Jésus; j'ai heurté mon front sur le marbre de sa tombe et, aux portes de ce lieu sacré, j'ai trouvé non les anges apparaissant à Madeleine, mais les soldats de Pilate et les gardes de Caïphe! Que dis-je?... j'ai trouvé moins! La lame du musulman venait de s'aiguiser sur le sépulcre trois fois saint pour faucher des légions de martyrs, et le croissant de Mahomet insultait à la croix d'Hélène. Toutes les hontes succédaient au noble orgueil, à l'héroïque bravoure de ceux qui jadis sacrifiaient leur fortune et leur vie pour rendre Jérusalem, non pas à un roi de l'Europe, mais à la chrétienté, mère des peuples et lumière du monde. J'ai dû pénétrer, moi prêtre, moi disciple et ministre de Jésus, sous des habits d'esclave dans la ville sainte, et cacher la gloire de mon baptême et l'honneur de mon front ceint de la couronne monacale sous un costume étranger, afin d'avoir le droit de pleurer sur la passion du Sauveur des hommes, dans les lieux où il l'a subie. Oh! le prophète qui criait : « Malheur! » sur la ville, en lui prédisant la venue des armées de Titus, n'avait pas le cœur plus rempli d'angoisses que moi-même quand je viens vous dire : « Honte à vous, fils des croisés par le sang et fils dégénérés du Sauveur par l'esprit, si vous laissez la terre sainte au pouvoir de l'infidèle. » L'autorité de parole de Pierre l'Hermite me fait défaut, mais l'éloquence humaine doit être comptée pour rien quand il s'agit des intérêts du ciel. Le cri qui souleva l'Europe, il y a deux cents ans, suffira bien pour tirer les Génois de leur léthargie : *Dieu le veut!* Partez pour sauver les innocents, délivrer les prisonniers, honorer les martyrs! *Dieu le veut!* Conquérez encore une fois les villes dont furent victorieuses les galères de votre patrie! N'attendez point que les autres nations se soulèvent; ne vous inquiétez point de savoir qui s'arme à droite ou à gauche; tracez le signe rédempteur sur votre poitrine; ceignez vos reins et marchez! Ne vous demandez pas si le successeur de Henri Court-Mantel vous apportera le secours des léopards anglais; ne comptez plus sur Philippe de France, qui bat de la fausse monnaie et dresse le bûcher des

fils de l'Eglise; n'appelez point à vous Henri VII d'Allemagne : allez seuls contre une armée, un peuple, l'enfer tout entier!

Un frémissement parcourut l'auditoire, mais cette impression fut pour ainsi dire de surface, ou, si elle pénétra dans l'esprit des hommes groupés dans la chapelle, elle ne les décida pas soudainement au sacrifice que l'on exigeait d'eux.

Le frère Philippe se frappa la poitrine :

— Seigneur, dit-il, l'indignité du serviteur qui parle en ton nom se manifeste par l'indifférence de la foule, et ceux qui m'entendent restent des hommes de peu de foi! Tu ne m'as point appelé à l'honneur de tes entretiens sur le Sinaï en flammes... Le charbon de feu n'a jamais purifié mes lèvres et je ne suis point sorti vivant des entrailles du Léviathan. Mais l'embrasement de ta colère bouillonne dans mon sein, et si je ne compte dans cette enceinte pas un soldat de la croix, il ne me reste plus qu'à chasser les marchands du temple! Je les renie pour tes fils, comme les Caïns de la maison, indignes de partager ton héritage; et, substituant Jacob à Esaü, j'appelle, pour défendre ta loi, ton autel et ton sépulcre, les seules créatures qui, dans Jérusalem, ne s'enfuirent pas devant les bourreaux! Pierre te renie, une servante te reconnaît; les disciples effarés se dispersent, ta mère veille près du prétoire! Les douze se sont cachés dans les cavernes d'Haceldama, les filles de Sion t'attendent le long de la voie douloureuse... Sur le Calvaire, au sépulcre, mes yeux cherchent des hommes, ils n'aperçoivent que des femmes! C'est donc à elles que je crie : *Dieu le veut!* Prenez la défense de la croix que Madeleine embrassait d'une suprême étreinte. *Dieu le veut!* guerrières chrétiennes, armez-vous pour cette guerre! Marguerite de France se croisa jadis avec les princes chrétiens allant au secours de la terre sainte (1)! Dieu veut la croisade des femmes! Filles, épouses, mères de croisés ou de prisonniers, qui prendra la première croix rouge et recrutera une armée pour reconquérir l'héritage de Godefroi de Bouillon?

Vingt femmes se levèrent, tendant vers le moine leurs mains frémissantes.

— Dieu le veut! criaient-elles avec enthousiasme.

La marquise Spinola serra le bras de son amie :

— Je le disais bien que l'inspiration nous viendrait de Dieu! murmura-t-elle.

En ce moment, les nobles dames Cæcilia Cibo et sa sœur Sofia, la marquise Grimaldi et Arminta Carmendio s'écrièrent :

— La croix! la croix!

— Dieu le veut! ajoutèrent Pierina et Julia Chifulsi.

En même temps se groupèrent au pied de la chaire de Philippe de Savone Paola Cari, Anita Doria, fille de Tedisio Doria, qui, de concert avec Agolino Vivaldi, avait armé des galères génoises; puis des femmes de tout rang, qui, les mains étendues sur l'autel, conjuraient le Christ de recevoir leur serment.

Debout sur la première marche de l'autel, Porchetto Spinola bénissait les dames génoises.

(1) Marguerite de France, fille de Louis le Jeune et de Constance de Castille, épousa en premières noces Henri Court-Mantel, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Eléonore de Guyenne; elle fut couronnée reine d'Angleterre à Winton, par Gautier, archevêque de Rouen; devenue veuve en 1175, elle se maria à Béla III, roi de Hongrie, se croisa avec lui, et mourut dans la ville d'Acre, en Palestine, en 1196.

Un moment après, la chapelle des Frères mineurs se trouvait libre, et l'administrateur de la ville de Gênes écrivait à S. S. Boniface VIII, pour l'informer de ce projet de croisade.

### III. — LA CROIX ROUGE.

A cette époque, le souverain pontife cherchait vainement à réveiller le zèle des princes de l'Europe et à les pousser de nouveau vers l'Asie. Chaque monarque lui opposait les affaires de son propre royaume, le mauvais état de ses finances, les pertes éprouvées par sa noblesse.

Boniface VIII se demandait, dans l'amertume de son cœur, comment il soulèverait la chrétienté, quand la missive de Philippe de Savone lui annonça le succès inespéré de sa prédication. Philippe ajoutait que la bénédiction du chef suprême de l'Eglise était nécessaire à cette croisade; son étrangeté même en rendait la sanction indispensable.

L'âme de Boniface VIII s'emplit de joie; il voyait s'accomplir le miracle inespéré. Le dévouement des dames génoises lui sembla le prélude d'un mouvement universel en faveur des lieux saints.

Pour hâter l'accomplissement du projet des héroïques femmes, le pape fit partir de Rome un messager chargé de deux lettres : l'une adressée à Porchetto Spinola, l'autre aux nobles dames qui, les premières, avaient demandé la croix.

Voici ce que Boniface VIII écrivait à l'administrateur de la ville de Gênes (1) :

« *A notre cher fils* F. Porchetto Spinola, *administrateur de l'Eglise de Gênes :*

« Nous avons donc enfin trouvé et nous avons vu ce que nous souhaitions. Voici des femmes fortes qui, voulant s'exercer dans les œuvres de la piété et les autres vertus, ont résolu de s'exiler de leur patrie pour porter dans un pays éloigné, dans leur véritable, le fruit de leurs travaux et de leur pénitence. Elles quittent les ténèbres du monde pour livrer les ennemis de la foi aux chrétiens et chercher la cité sainte, sachant bien qu'elles n'ont point ici-bas de demeures permanentes. Elles ont ceint leurs reins de force; elles ont fortifié leurs bras par des actions viriles, leurs lampes ne s'éteindront point. Elles veulent entreprendre des actions courageuses et ouvrir leurs mains aux malheureux exilés de la terre sainte; elles souhaitent travailler à les secourir. Elles ne craindront point le froid et la neige pour leurs maisons; elles recueilleront le fruit de leurs œuvres et *seront louées aux portes de la ville.* Qui sont-elles, ces femmes qui font des choses si admirables? Ce sont des femmes nobles de la ville de Gênes, et leurs compagnes, qui, inspirées par le ciel, forment un projet héroïque, en dépit de la faiblesse de leur sexe. Elles entreprennent d'aller au secours de la terre sainte, de lutter avec le Christ contre ses ennemis et contre tous les fauteurs d'iniquité, lesquels, ô douleur! habitent actuellement cette terre sacrée.

« O merveille! ô prodige! des femmes previennent les hommes dans cette entreprise : des femmes, revêtues du soleil, foulent aux pieds les choses terrestres, représentées par la lune. Les rois et les princes

(1) Les originaux de ces lettres sont précieusement conservés dans les archives de la ville de Gênes.

du monde, sans aucun égard pour les pressantes sollicitations que nous leur avons adressées, refusent d'envoyer des secours en terre sainte; et voici les femmes qui, malgré leur faiblesse, s'offrent volontairement elles-mêmes. D'où vient ceci? Du ciel, du Père des lumières, de qui descend toute grâce excellente et tout don parfait. Ne s'est-il pas opéré de nouveaux miracles en la personne de ces femmes? Car nous avons appris qu'elles ont résolu de ne point épargner leurs biens pour le secours de la terre sainte, et de s'y rendre par mer, sous la conduite de nos chers fils les nobles *Benoît Zacharie, Jacques Lomellini, Lanfranc Tartari* et *Jean Blanchi,* citoyens de Gênes.

« Il en est même qui, douées d'un courage au-dessus de leur sexe, se disposent à s'embarquer seules et à traverser la mer pour se ranger plus vite sous les ordres de ceux qui combattent déjà pour le Crucifié; lesquels, avec l'assistance de Dieu, vaincront les ennemis de la chrétienté. Elles ont le projet d'habiter la terre sainte, de renoncer à toutes les passions, à toutes les pompes du monde, préférant être affligées avec le peuple de Dieu que de jouir des délices de la vie temporelle; regardant ainsi la récompense que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, que le cœur de l'homme n'a point comprise.

« Des œuvres si éclatantes ne doivent point rester dans l'ombre, mais être mises en lumière, afin que ceux qui sont dans la maison les voient et soient entraînés à les imiter.

« Nous ordonnons à Votre Prudence, par ce bref apostolique, qu'après avoir assemblé le clergé et le peuple de Gênes, vous leur fassiez connaître le dessein de ces nobles femmes, comme à tous les habitants de la contrée, et que vous travailliez, selon la sagesse que vous tenez de Dieu, à engager les populations à suivre ce saint exemple. Au reste, nous ne voulons pas que vous ignoriez que, dans le but de faire réussir cette louable entreprise, il nous a été présenté diverses requêtes de la part des nobles hommes et des nobles femmes dont nous avons parlé, et que nous les avons favorablement accueillies, ainsi qu'il était à propos de le faire pour le succès de leur projet, et ainsi qu'il est contenu dans nos autres lettres.

« Nous voulons aussi que vous publiiez et fassiez publier ceci le plus vite qu'il vous sera possible, et que vous vous conduisiez suivant la direction que vous avez déjà, et vous recevrez plus tard de Dieu une récompense éternelle, et de nous la louange que votre prudence vous aura méritée. »

Les souhaits les plus ardents de Porchetto Spinola se trouvaient comblés. Comme évêque, son cœur débordait d'allégresse. Il ressentait aussi un légitime orgueil en songeant qu'une femme de sa famille aurait l'honneur de guider vers un but si glorieux ses nobles compatriotes.

Porchetto prévint la marquise Spinola qu'ayant à lui faire une grave communication, il la priait de réunir dans son palais ses amies les plus chères, et les femmes dont la générosité lui était le plus connue.

Il s'agissait d'arrêter les bases d'une organisation générale, de se partager le labeur et de calculer le chiffre des ressources.

Ce fut dans la grande salle du palais Spinola que l'administrateur de Gênes donna lecture à Santa, à Pierina Vivaldi et à leurs compagnes de la lettre collective que leur adressait S. S. Boniface VIII :

« A NOS CHÈRES FILLES EN CHRIST,

« *Les nobles femmes : A. Carmendino, J. de Chifulsi, M. Grimaldi, C. Franchi, A. Doria, S. Spinola, S. et P. de Cibo et P. Cari,*

« *Aux autres dames et femmes de Gênes qui les doivent accompagner.*

« Nous avons appris par vos lettres et par celles de nos chers fils les nobles Benoît Zacharie, Jacques Lomellini, Lanfranc Tartari et Jean Blanchi, *citoyens de Gênes,* et par la relation que nous a faite PHILIPPE DE SAVONE, *lecteur* de l'ordre des Frères-Mineurs, que vous et beaucoup d'autres femmes génoises, animées du Saint-Esprit, avez résolu de suivre l'exemple de Calanus, grand empereur de Tartarie (1) (qui, quoique païen, est entré dans le royaume de Jérusalem avec une puissante armée pour chasser de la terre sainte le soudan de Babylone (2) et les infidèles de sa suite), afin que, le culte de la religion chrétienne y étant rétabli, on y chantât de sacrés cantiques de louange et d'exultation. Votre entreprise est d'autant plus louable que les princes chrétiens les plus puissants et les plus experts au métier de la guerre négligent de secourir ladite terre sainte, fermant leurs entrailles à la piété et bouchant leurs oreilles aux clameurs des chrétiens qui en ont été bannis après y avoir demeuré jusqu'ici, et qui se sont enroués à force de crier, demandant du secours de la manière la plus pitoyable. Le dessein que vous avez de les assister de vos biens et d'aller vous-mêmes les secourir sous la conduite des susdits nobles, fait bien voir que vous avez un esprit mâle dans le corps délicat du sexe fragile. Il y en a même quelques-unes de vous qui, pleines de ce courage héroïque, portent la chose plus loin encore et se disposent à faire un embarquement particulier pour traverser la mer, conformément à la teneur de la bulle 53, afin qu'ayant purifié leurs corps vils, elles soient rendues conformes au corps glorieux du Christ, selon l'opération par laquelle il peut s'assujettir toutes choses, Lui qui, étant assis au ciel à la droite de Dieu, intercède pour nous et est exaucé comme il en est digne, le Père éternel ne pouvant rien refuser au Fils coéternel.

« Approuvant donc en Notre-Seigneur, et louant comme vous le méritez votre dévotion, votre ardente charité et la sainte résolution que vous avez prise, nous répondons de tout notre cœur à vos désirs, et nous vous accordons les choses que vous nous avez demandées, pour faciliter l'exécution de votre dessein, comme nous avons jugé qu'il était convenable, et comme il est plus amplement porté dans les autres lettres que nous écrivons à ce sujet.

« Nous espérons en Notre-Seigneur qu'il augmentera le nombre de vos compagnes, et qu'il suscitera de nouveaux moyens pour recouvrer la terre sainte et pour y rétablir la religion chrétienne. Le Seigneur, qui a consacré cette terre par l'effusion de son sang, et qui peut toutes choses selon son bon plaisir, veuille

(1) Maimbourg, après quelques autres, appelle ce prince *Cassanus.*

(2) Saladin prit Jérusalem en 1187; Alfir, sultan d'Égypte, s'empara des autres villes restant aux chrétiens, à l'exception d'Acron, ou Saint-Jean d'Acre, ou Ptolémaïs, l'an 1288; et enfin Melech Arafe assiégea cette ville trois ans après (1291), la prit d'assaut et la saccagea.

vous combler dès à présent de ses grâces, et vous conduire enfin à la vie éternelle.

« Donné à Anagnie (1), le 9e jour d'août et la 7e année de notre pontificat (2). »

A peine Porchetto eut-il terminé sa lecture, que les amies de la marquise Spinola se groupèrent autour d'elle, offrant avec enthousiasme pour les frais de l'entreprise les ducats d'or de leur épargne, leurs pierreries, l'argenterie de leur table. Plusieurs d'entre elles promirent de faire dans la ville des quêtes en faveur de l'œuvre.

Il fut convenu que dans quinze jours ces offrandes seraient remises à Porchetto Spinola, qui aviserait avec quelques gentilshommes au meilleur emploi des fonds.

Tandis que les femmes multipliaient leurs efforts, les hommes s'occupaient des préparatifs du départ et Lomellini commandait chez les meilleurs batteurs de fer, ciseleurs et émailleurs de Gênes, des armures proportionnées à la taille des héroïnes chrétiennes enrôlées sous la bannière de la croix. On espérait dans la ville que l'approbation donnée par le pape à cette suprême tentative de la chrétienté contre l'islamisme

Le départ pour la croisade. Dessin de F. Lix.

exciterait l'émulation de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Il n'en fut rien. L'enthousiasme était mort pour la conquête du saint sépulcre : la France, gouvernée par un roi qui se reposait d'élever des bûchers en altérant

(1) Anagnie, ancienne ville, située entre Valmontone et Florence, autrefois évêché, proche de la *Via Latina*, dans la campagne de Rome, patrie de Boniface VIII. C'est à Anagnie que Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret le firent prisonnier. Cette ville est aujourd'hui ruinée.

(2) Benoît Gajetan, qui prit le nom de Boniface VIII, fut élu l'an 1294, de sorte que ces lettres, datées de la septième année de son pontificat, furent écrites en l'année 1301. Spondе, qui visita plus tard l'Italie avec le cardinal de Sourdis, avait vu les lettres du pape Boniface VIII, et ce qu'il en rapporte dans ses *Annales* est en pleine concordance avec ce que nous racontons. « Memorabile est quod hoc eodem anno nonnulla mulieres nobiles Genuenses, ardore fidei ad subsidium terræ sanctæ accensæ, dum reges et principes aliique dynastæ ad arma docti et succurrere detrectarent, virilem animum induentes, non solum suorum largitione bonorum suppetias ferre decreverunt; verum etiam ipsæmet cum nonnullis concivibus transvolare, ad exhibenda obsequia bellatoribus Christi, quarem laudabilem conatum Bonifacius pontifex dignis præconiis commendavit, tam ad ipsasmet scribens quam ad Porchetum Spinolam, ordinis Fratrum minorum archiepiscopum Genuensem, et alios

les monnaies, resta plongée dans la torpeur; l'Allemagne objecta le manque d'argent, l'Angleterre le peu de troupes dont elle disposait.

Un autre que Philippe de Savone se serait découragé peut-être.

Les difficultés, l'indifférence des masses ne servirent qu'à doubler son zèle.

Il appela le peuple de Gênes dans la chapelle des Frères mineurs et, du haut de la chaire qu'il remplissait de son éloquence, il leur dit d'une voix profondément émue :

— Je voulais vous adjoindre l'Europe, et soulever des légions pour vous suivre... J'avais tort, sans doute, et me montrais un homme de peu de foi! Où serait le prodige si le nombre des assiégeants se trouvait plus élevé que celui des assiégés? Pour vaincre, il vous faut un signe : le *labarum* de Constantin flottera sur vos têtes. Les soldats de Gédéon étaient trois cents pour enlever une ville d'assaut! Ils n'eurent pas même la peine de combattre. La faiblesse domptera la force brutale, vous prouverez à ces fils de Mahomet que, pour les courber sous vos pieds, l'image du Crucifié et une main de femme suffisent! Allez, guerriers héroïques, amazones d'un autre âge au-dessus desquelles plane la grande ombre de Judith et que couvrira le glaive fulgurant de l'archange! Allez! à ceux qui reviendront, Gênes, l'Italie, l'univers entier tresseront des couronnes de gloire; à ceux qui laisseront leurs os dans cette Syrie qui eut pour rois vos aïeux, le ciel réservera la palme des martyrs!

Après ce discours, Porchetto Spinola distribua des croix rouges aux hommes et aux femmes, qui devaient partir pour Tripoli.

Le jour fixé pour l'embarquement, un service solennel fut célébré dans l'église cathédrale. Le capitaine marquis Spinola y assistait. Il ne pouvait, comme premier magistrat de la ville, se dispenser d'y paraître; mais l'époux ne pardonnait pas à Santa Spinola ce qu'il appelait *la folie de l'amour maternel*.

— Votre fils eût été guéri sans ce vœu téméraire, répétait-il.

Ludovico ne partageait pas cette pensée, et durant le saint sacrifice, ses yeux fixés sur sa mère avec attendrissement peignaient à la fois ses regrets et son admiration.

Après la messe, le cortége se dirigea vers le môle.

Une foule immense remplissait les rues, encombrait les quais.

Cette population enthousiaste couvrait les dames génoises de bénédictions; les enfants semaient des fleurs sur leurs pas; les femmes, les vieillards leur tendaient des lettres, les suppliant de leur ramener un époux, un père, un fils adoré.

Les âmes se fondaient dans un même élan de générosité sublime, et Gênes tressaillait jusqu'au fond de ses entrailles.

Sur la mer d'un bleu sombre, sous le ciel d'un azur éclatant, six navires se balançaient dans le golfe. Les galères, longues de coque, basses de bord, laissaient passer au-dessous du pont un double rang de rames.

A l'arrière se dressait le château de poupe, doré, sculpté, peint et protégé par une image sacrée. Une large saillie, avançant dans la mer comme la corne d'un gigantesque cheval marin, servait de place au timonier, tenant la barre du gouvernail.

D'énormes voiles se déployaient au souffle du vent, et le mâtereau hérissait la proue du navire. Moins vaste, plus mince, rasant la mer de son bordage, la fuste s'inclinait sous sa toile, tandis que la felouque, plus petite encore, pliait sous son mât de mestre et son mât de trinquet.

A bord de la galère capitane, au-dessus de laquelle ondoyait le gonfanon de saint Georges, devaient prendre place les chefs de l'expédition.

Le marquis Lomellini en avait le commandement en chef.

Lentement, avec une modeste fierté, s'avancèrent les dames génoises enrôlées pour la défense des lieux saints. Une légère cotte de mailles retombait sur leur jupe de brocart, une cuirasse dorée emprisonnait leur taille, un casque d'argent niellé laissait ondoyer une plume bleue au milieu des tresses de leur chevelure noire. Santa Spinola, Anita Carmendiano, blonde comme une Vénitienne; Marina Grimaldi, Cœlia Franchi, Sofia et Paola Cibo, deux sœurs également belles d'âme et de visage; Adela Doria, fille de Tedisio Doria, parti pour l'aventureuse course dont ni lui ni Vivaldi n'étaient revenus, formaient avec Julia Chifulsi et la comtesse Cari le premier groupe des dames génoises. A leur suite, Lomellini, Blanchi, Benoît-Zacharie et leurs compagnons montèrent à bord de la galère capitane, qui devait également porter l'apôtre de l'expédition : Philippe de Savone. Une centaine de femmes de tout âge et de tout rang complétèrent avec cinquante gentilshommes le chargement du *Saint-Georges*.

La *Stella matutina* reçut trois cents soldats; sur la fuste la *Rapida* s'entassèrent les munitions et les approvisionnements de tout genre. Enfin les deux galères : la *Rosa*, la *Mater Dei* et la felouque la *Santa Crux* reçurent les soldats, les écuyers, les chevaux et les bagages.

Trois de ces navires devaient suivre la Ripeira ou rivière de Gênes, passer entre la côte d'Italie et les îles, traverser le détroit de Messine, puis gagner Tripoli.

Trois autres vaisseaux, bravant les dangers du *Subaccio*, les périls quotidiens occasionnés par les courses des pirates barbaresques, laisseraient à leur droite la Corse et la Sardaigne et, doublant la pointe de la Sicile, rejoindraient les autres galères dans les eaux de Tripoli. Il était prudent de ne donner à ce voyage aucune allure inquiétante, et de ne point éveiller les soupçons des corsaires croisant et écumant sur la Méditerranée.

Lorsque l'embarquement fut terminé, debout près du château de poupe du *Saint-Georges*, les gentilshommes et les guerrières chrétiennes saluèrent de l'épée le peuple de Gênes; une dernière fois les mains de Porchetto Spinola s'étendirent vers la flotte pour la bénir; une dernière fois les cris d'adieu des habitants de la cité ducale remuèrent le cœur de ceux qui peut-être jamais plus ne reverraient leur patrie.

Pendant quelques instants, suivant le gonfanon de saint Georges déployé, la flotte confondit ses voiles; puis trois des navires continuèrent à suivre la Ripeira, tandis que les derniers cinglaient vers la haute mer.

RAOUL DE NAVERY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

# CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

## LE VERRE INCASSABLE.

Au temps de Tibère, l'empereur romain qui a laissé un si monstrueux souvenir, certain artisan demanda à lui présenter un vase de verre qu'il venait de fabriquer.

Admis à l'audience de César, l'artisan montra ce vase, dont l'empereur admira les belles formes ; puis l'ouvrier, l'ayant repris, le jeta sur le pavé. Le vase, loin de se briser, resta intact ; tout au plus, quand l'homme le lui eut remis dans les mains, le prince y aperçut-il une légère bosselure, comme s'il se fût agi d'un vase d'airain.

— Ce n'est rien, dit l'ouvrier.

Et, tirant un petit marteau de sa ceinture, il eut bientôt réparé l'avarie.

— Quelque autre que toi sait-il l'art de fabriquer du verre semblable ? demanda l'empereur.

— Personne, repartit l'inventeur, qui se réjouissait déjà à l'idée d'obtenir une magnifique récompense.

Alors César ordonna de lui trancher la tête, en donnant pour raison que si cet art venait à se répandre, l'or et l'argent ne tarderaient pas à perdre toute leur valeur.

Et le secret du verre *incassable* resta si bien gardé, que jamais plus il n'en a été question, sinon pour reprocher à la mémoire du successeur d'Auguste son étrange façon d'honorer le progrès industriel.

Selon Pétrone, qui le premier rapporta ce fait, et Pline, qui le confirma, ceci devait se passer dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne, puisque Tibère mourut en l'an 37 de Jésus-Christ, qui fut crucifié sous son règne.

Si donc nous franchissons dix-huit siècles et demi, et si, d'un palais voisin du Tibre, nous passons dans un château voisin de la Reissouze — une modeste rivière qui, avant d'aller promener son cours indolent à travers les plaines de la Bresse, salue au passage cette merveille d'art gothique qui s'appelle l'*église de Brou* — voici la scène qui peut nous être offerte :

Le châtelain reçoit des intimes en visite.

On échange les politesses d'usage et, tout en faisant asseoir les arrivants dans une salle *dallée*, le maître commande à un domestique d'apporter des rafraîchissements.

On cause ; mais il fait chaud.

Le serviteur s'attarde ; les visiteurs doivent être impatients de prendre quelque breuvage.

— Pressez-vous donc un peu, dit le maître en voyant enfin arriver à pas comptés le domestique qui porte à deux mains sur un plateau de cristal une carafe, un sucrier, des verres.

— Je me presse, monsieur, je me presse.

Mais, paraît-il, le serviteur ne se hâte pas suffisamment au gré du maître, car celui-ci, allant vivement au-devant de lui, veut prendre tout l'*appareil* à rafraîchissements, qu'il mettra plus tôt à la disposition de ses hôtes.

Mais, soit qu'il y ait eu trop de brusquerie dans son mouvement, soit que le pied lui ait glissé, patatras ! tout lui échappe des mains, et carafe, sucrier, verres, plateau, tout tombe de hauteur d'homme sur les dalles.

Exclamation unanime des visiteurs, qui se sont levés effrayés.

Mais alors le châtelain, calme et souriant :

— Ce n'est rien, dit-il, comme disait l'artisan romain à Tibère.

Et il n'a même pas besoin de prendre dans sa poche ou à sa ceinture le petit marteau que nous savons, car c'est sans qu'on puisse y constater la moindre bosselure qu'il remet sur le plateau intacts la carafe, le sucrier, les verres.

— Miracle ! s'écrient alors les visiteurs.

— Eh non ! pas miracle, mais découverte.

Et M. de La Bastie — car c'est ainsi que se nomme le gentilhomme inventeur — explique à ses hôtes comme quoi, à la suite d'un ensemble, fort laborieux d'ailleurs, d'observations et de recherches, il est arrivé à obtenir *par la trempe* le verre incassable.

— La trempe, dites-vous, monsieur ! en ce cas quelque chose d'analogue à ce qui se pratique pour l'acier ?

— Absolument. Car je ne fabrique pas du verre trempé, mais je trempe du verre fabriqué (1). Un ingénieur, qui a parlé de mon invention, a comparé les effets que j'obtiens à ceux qui se produisent dans la formation des *larmes dites bataviques*. Des gouttes de verre fondu tombant dans l'eau donnent, comme vous le savez, ces larmes dont la résistance à de certains chocs est extraordinaire, mais qui éclatent en poussière dès qu'on en brise la pointe. Il a dit aussi que mes opérations consistaient à plonger les pièces de verre à une certaine température dans un bain particulier composé de matières grasses, cire, huiles, goudron fluidifiés...

Je n'ai pas à contredire ce révélateur, puisque chacun aujourd'hui est libre d'aller au bureau des brevets consulter la description authentique de mon procédé.

Toujours est-il que la fabrication de ce verre n'offre aucune espèce de difficulté, puisque j'opère ici dans un petit atelier, avec l'aide d'ouvriers de la campagne qui font leur apprentissage en trois ou quatre jours.

Mais le verre trempé ne se brise que par des chocs très-violents, et alors c'est dans les mêmes conditions que les larmes bataviques ; ce qui ne peut être que d'un grand avantage, car s'il arrivait qu'un vitrage *trempé* se brisât sous le coup de grêlons énormes, les débris de serres, bâches, passages couverts qui tomberont ne seraient plus de véritables *hallebardes* qui peuvent tuer et même blesser les passants. Ce ne serait qu'une poussière inoffensive.

Au surplus, si l'expérience de tout à l'heure ne suffit pas à vous convaincre, voyez encore.

Et l'inventeur enleva aux candélabres de la cheminée des bobèches très-minces qu'il lança au loin comme des palets, et qui rebondirent sans se briser. Il posa à terre une feuille de verre depoli sur laquelle

(1) Expressions empruntées, ainsi que plusieurs de celles qui vont suivre, à une lettre écrite par M. de La Bastie à M. G. Tissandier, rédacteur en chef de *la Nature*.

il laissa tomber de deux mètres de haut une grosse pierre; il frappa avec cette même pierre sur le plateau aux rafraîchissements, etc.

Bref, découverte aussi utile que curieuse et qui promet d'excellents résultats pratiques. C'est d'ailleurs ce qu'a bien compris la Société d'horticulture, quand, au dernier concours des Tuileries, elle a décerné comme prix extraordinaire une médaille d'or au châtelain bressan, dont l'invention va exonérer les maraîchers du ruineux entretien de leur matériel de cloches et de châssis, et permettre aux fleuristes de dormir à peu près tranquilles sur le sort de leurs serres, même aux jours de forte grêle, puisque M. de La Bastie affirme qu'il faudrait des grêlons de cinq cents grammes pour déterminer des dégâts.

Ce qui n'empêche pas que M. de La Bastie a bien fait de ne pas naître sous Tibère.

Aujourd'hui, du moins, personne ne se trouvera pour prendre ou demander sa tête...

Et encore, tout bien considéré, en avons-nous l'entière certitude?

Voyons, mettons-nous à la place des verriers...

E. M.

# SOUVENIRS DU MEXIQUE.

## CAMERON.

I

Il est

Chez ces peuples dorés qu'a bénis le soleil,

un dicton fort en usage : « De six heures du matin à trois heures de l'après-midi, on ne rencontre dans les rues que des Français et des chiens ».

Nous ne rechercherons pas ici s'il est vrai que nos compatriotes dédaignent à ce point les coutumes des pays où les appellent leur humeur voyageuse ou le soin de leurs intérêts, ni si le chien — ce qu'il y a de meilleur dans l'homme — se montre aussi peu raisonnable que les riverains de la Seine, du Rhône ou de la Loire transplantés dans l'Amérique espagnole. Supposons seulement que vers la fin de juin 1863, nous nous trouvions au beau milieu de l'immense savane qui se déroule à perte de vue, entre le golfe du Mexique et les premières assises du vaste plateau d'Anahuac. Le soleil, arrivé au plus haut point de sa carrière, darde ses rayons perpendiculaires sur une terre altérée par six longs mois d'une sécheresse absolue. Partout règne un silence de mort : pas un bruissement d'insecte, pas un chant d'oiseau, pas un souffle d'air. Le Mexicain fait la sieste, l'oiseau s'est blotti au plus épais du feuillage, le reptile s'est retiré au fond du trou qui lui sert d'asile, le caïman lui-même a plongé sous la vase. Ah! c'est qu'en vérité, nul être vivant, s'il n'y est poussé par une nécessité impérieuse, ne songera à s'exposer aux dévorantes effluves de ce sol surchauffé, aux brûlants rayons du soleil des tropiques.

Voici pourtant que des marais empestés qui font à la Vera-Cruz sa mortelle atmosphère, débouche un cavalier. Ce n'est point un Français! Le large sombrero en poil de vigogne, la veste en cuir jaune, ouverte sur la poitrine, le pantalon fendu sur les côtés, les gigantesques éperons, le mousqueton accroché au pommeau élevé de la selle, costume et harnachement, en un mot, nous apprennent à n'en pouvoir douter que ce hardi voyageur est Mexicain de pure race.

Pour cette fois le proverbe a menti.

Notre Mexicain s'avance au galop et, quittant par un brusque crochet ce qu'on est convenu d'appeler la *grande route de Puebla*, il se jette à droite, en dehors de tout chemin frayé. Il n'a point ralenti son allure. Les hautes herbes desséchées, violemment refoulées par le poitrail de son cheval, se redressent frémissantes derrière lui et reprennent leur immobilité première, comme pour effacer ses traces.

La chaleur est plus écrasante que jamais. Le ciel, tout à l'heure d'un azur implacable, a pris la teinte rougeâtre du cuivre. Bien loin, à l'horizon, de légères vapeurs s'élèvent rapidement au flanc des contre-forts de la sierra Madre; isolées d'abord, elles se réunissent, s'étendent, s'épaississent, envahissent l'horizon et obscurcissent la lumière du jour. Puis, dans l'atmosphère embrasée, passe tout à coup une violente rafale de vent qui fait onduler les hautes herbes de la savane. Enfin une lueur éblouissante déchire les nuages et, selon le mot de l'Ecriture, les cataractes du ciel se sont ouvertes.

Le cavalier que nous suivons a lestement enlevé le zarapé attaché à l'arrière de sa selle. Il le jette sur ses épaules, fait passer sous son menton la courroie de cuir destinée à maintenir le sombrero, et, sans prendre plus de précautions contre l'orage, met l'éperon aux flancs de son cheval. Ni les éclairs qui l'éblouissent, ni le fracas assourdissant du tonnerre, ni les trombes d'eau qui l'assaillent, ne peuvent arrêter sa marche. Dans ces vastes solitudes où nul chemin n'est tracé, au milieu des ténèbres qui l'environnent, sans hésitation et sans crainte, il pousse toujours droit devant lui. Parfois le cheval effrayé se cabre ou glisse sur le sol détrempé; une main de fer le contient ou le relève et le force à reprendre sa course.

Deux heures se sont ainsi écoulées sans que l'orage ait rien perdu de sa violence, sans que le Mexicain ait songé à laisser souffler sa monture épuisée.

A la morne aridité de la savane a succédé un paysage plus varié. Quelques groupes d'arbres échevelés par le vent laissent entrevoir leur silhouette à travers le rideau de pluie qui ferme l'horizon. Les pas du cheval, étouffés jusque-là par l'épais gazon, retentissent à présent sur un sol ferme et pierreux.

Soudain le *mustang* ploie violemment sur ses jarrets et s'arrête. Son cavalier saute à terre et, le prenant par la bride, s'engage dans un épais bosquet de bananiers, de lauriers et de citronniers. Au bout de quelques pas, notre fantastique voyageur attache sa monture à une branche et se dirige vers une case au toit de chaume à demi perdue dans le feuillage.

Tout paraît hermétiquement clos. Mais, sans plus de façons, le Mexicain pousse une porte, qui ne lui offre

d'ailleurs aucune résistance, et pénètre dans l'intérieur. L'obscurité serait complète si, dans un coin, près d'une image grossièrement enluminée, n'apparaissait la lueur vacillante d'une petite lampe.

— Allons! Pancha, dit l'inconnu, assez de prières comme cela. Lève-toi et écoute-moi, car je suis pressé.

Alors une forme confuse, mais qui n'a point échappé à l'œil perçant de l'aventurier, s'agite dans l'ombre précisément au-dessous de la lampe allumée en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe. Une vieille femme enveloppée dans son rebozo se redresse et s'avance lentement vers son hôte inattendu.

— Ah! seigneur Matalobos! s'écrie-t-elle, dès que, grâce au peu de jour qui pénètre par la porte laissée ouverte, elle a reconnu son étrange visiteur. Qu'est-ce qui peut vous amener par ici, et où allez-vous d'un temps pareil?

— Ça, la vieille, c'est mon affaire et non la tienne. Où est ton petit-fils?

— Me voici, Votre Grâce.

Et à son tour un enfant de quatorze ans surgit de l'ombre.

— Bon, reprend Matalobos. Ecoute-moi bien et fais vite ce que je vais te dire. Les chevaux de l'hacienda, qui paissent ordinairement dans la savane, ont certainement fui devant l'orage et cherché un refuge à dix

Le guerillero. Dessin de A. de Par.

minutes d'ici sous les mezquites. Tu les connais bien, garnement, pour les avoir montés plus d'une fois sans la permission du propriétaire. Tu choisiras le meilleur et me l'amèneras. Prends ton lasso et leste!

Au moment où l'enfant va sortir, Matalobos ajoute :

— Tu trouveras attaché près de la porte le cheval sur lequel je suis venu. Enlève-lui selle et bride, apporte-moi le tout ici; ensuite tu emmèneras le cheval et le laisseras à la place de celui que j'attends. Si le maître de l'hacienda se plaint du troc, c'est qu'il aura mauvais goût. Du reste, en cas de réclamation de sa part, dis-lui de s'adresser à Antonio Matalobos.

Ces mots devaient renfermer quelque ironie sanglante, car un vague sourire illumina pour un instant la sombre figure de l'aventurier.

L'enfant sorti, Matalobos dit à la vieille :

— Toi, ma chère Panchita, allume un bon feu, fais-moi cuire quelques frijoles et apporte une de ces bouteilles de mezcal que tu tiens en réserve pour les grandes occasions.

Tout en jetant dans l'âtre quelques fagots de bois épineux, l'hôtesse de Matalobos lui dit :

— Est-il vrai, don Antonio, que vous êtes fâché avec ma nièce et qu'elle est à présent fiancée à Juan Perez?

— Ta nièce est une petite sotte et toi une bavarde, Pancha. Je t'ai déjà dit que je n'étais pas d'humeur à répondre à tes questions.

La vieille connaissait sans doute bien le caractère de son hôte, car elle ne jugea pas à propos de relever cette brutale réponse.

Elle apporta près du feu une table à peine équarrie sur laquelle elle déposa une bouteille à moitié pleine et un verre, puis plaça sur les cendres un pot de terre rempli de graisse et de haricots.

Matalobos, pendant ce temps, avait accroché son zarapé à l'une des poutres qui supportaient la toiture. S'asseyant ensuite sur la terre battue qui servait de plancher, il fumait silencieusement sa cigarette en exposant aux chaudes caresses du foyer ses jambes imprégnées d'eau.

De son côté, Pancha, accroupie dans l'âtre, remuait avec une cuiller de bois les frijoles noyés dans la graisse qui commençait à fondre, ou ravivait le feu avec quelques poignées de sarment.

La flamme montait vive et brillante, tantôt mettant en relief les éclatantes couleurs du zarapé, tantôt éclairant le dur visage de Matalobos, tantôt enfin projetant ses lueurs sur l'informe silhouette de la vieille toujours accroupie, toujours enveloppée de son rebozo, d'où émergaient seulement quelques mèches de cheveux gris. Et sur tout cet ensemble de formes heurtées, d'ombres et de lumières violemment opposées planait une sorte de buée produite par la vapeur d'eau qui se dégageait du zarapé ruisselant.

Mais des pas se font entendre au dehors; c'est l'enfant qui revient avec le cheval attendu.

La vieille s'est hâtée de verser les haricots fumants sur une galette de farine de maïs et elle a posé le tout sur la table. Matalobos en a bientôt fini avec ce frugal repas. Après quoi il se verse une forte rasade de mezcal qu'il fait suivre d'un grand verre d'eau. Puis, jetant sur ses épaules son zarapé encore humide, il allume une seconde cigarette et va procéder lui-même au harnachement du cheval qu'on vient de lui amener.

Pancha et son petit-fils, debout près de la porte, le regardent immobiles et silencieux.

Une fois en selle, Matalobos dit à la vieille :

— Porfirio est toujours à Huatusco avec sa guérilla?

— Oui, don Antonio.

— Eh bien! il faut que cette nuit même il soit prévenu de se trouver avec tout son monde après-demain matin, au plus tard, au Paso del muerto. Qu'il ne perde pas une minute. Et pour qu'il n'ait aucun doute sur l'importance du message, toi, petit, tu lui remettras cela de ma part.— Ce disant, il tendit à l'enfant une petite pièce d'argent sur laquelle on pouvait distinguer certains signes gravés avec la pointe d'un couteau. — Maintenant, vous deux, retenez bien ceci : Si Porfirio n'est pas prévenu à temps, si tout autre que lui est informé de mon passage, vous aurez de mes nouvelles. Adieu.

— *Vaya a con Dios* (allez avec Dieu) psalmodièrent ensemble Pancha et l'enfant, tandis que Matalobos s'éloignait au galop.

## II

Le vent a chassé dans l'ouest les nuages chargés de pluie, le ciel est redevenu pur et les neiges éternelles du pic d'Orizaba resplendissent aux derniers rayons du soleil couchant. La route va donc devenir moins pénible pour Matalobos. Cependant, si pressé que soit le guerillero d'arriver au terme de son voyage, il lui faut se résigner à tenir son cheval au pas. Il vient en effet de s'engager sur les pentes escarpées d'une profonde barranca, et le terrain détrempé par la pluie semble à chaque instant se dérober sous les pieds de sa monture.

Tout autre que Matalobos, d'ailleurs, prendrait aisément son parti de cette promenade au milieu du paysage le plus pittoresque qui se puisse imaginer. La nuit est venue; mais une de ces belles nuits des tropiques qu'éclairent des milliers d'étoiles; l'atmosphère, rafraîchie par l'orage, est chargée de ces parfums étranges et pénétrants qui se dégagent du sol humide et de la végétation luxurieuse dont sont tapissés les flancs des ravins; de toutes parts courent en chantant cent ruisseaux qui bondissent et se précipitent à l'envi dans le lit d'un torrent. Mais, ni ces parfums, ni ces harmonies, ni ce spectacle enchanteur n'ont le pouvoir d'arracher le guerillero à ses sombres préoccupations. Il s'absorbe en cette seule pensée : arriver, arriver le plus tôt possible. Dès que s'ouvre devant lui un chemin moins abrupt, une pente moins rapide, il éperonne sans pitié son cheval.

Les ravins succèdent aux ravins, les torrents aux torrents, la masse du géant de la sierra Madre, du pic d'Orizaba, se profile de plus en plus nette sur le sombre azur du ciel, quand un « qui vive? » énergiquement accentué arrête Matalobos qui répond :

— Mexico y independancia (Mexique et indépendance).

— Avancez, riposte la sentinelle.

— Où est le général Lopez? demande à son tour Matalobos.

— Dans le premier rancho que vous rencontrerez à votre gauche.

Le guerillero poursuit son chemin. Cinq minutes plus tard, jetant la bride de son cheval à un soldat de garde, il est introduit près du général.

— Toi ici! s'écrie Lopez en le reconnaissant. Allons! il y a quelque mauvais coup à faire; comme le chacal, tu flaires de loin ta proie. Entre nous soit dit, tu sais que je n'aime pas beaucoup ta manière... d'opérer. Déjà, plus d'une fois, tu as compromis la cause sacrée pour laquelle nous combattons, et je te préviens que j'ai reçu l'ordre de Juarès de ne plus tolérer les excès des bandes que tu as organisées et qui ne vivent que de pillage. Nous sommes des soldats, et non des bandits. Tiens-le-toi pour dit. Maintenant, parle; je t'écoute.

Matalobos accueillit d'un air impassible cette verte mercuriale et, sans que sa voix trahit la moindre émotion, il répondit :

— Vous me jugerez, général, quand vous m'aurez entendu. Je me trouvais hier à la Vera-Cruz, au moment où venait d'arriver le paquebot de France. En flânant à droite et à gauche, j'ai appris que ce paquebot apportait quatorze millions impatiemment attendus par le quartier général français. J'ai su, en outre, que, dès le lendemain matin, lesdits millions seraient chargés sur des fourgons et mis en route immédiatement avec des voitures de munitions sous une assez faible escorte. Pour plus de certitude, je me suis rendu ce matin avant le jour à la porte de la Vera-Cruz, afin d'être bien sûr qu'on ne m'avait pas donné de fausses indications. Il y a en tout quarante voitures et environ

deux cents hommes d'escorte. Alors je suis parti à mon tour, j'ai galopé toute la journée à travers champs, j'ai crevé deux chevaux et me voici.

Le convoi, selon l'habitude, couchera cette nuit à la Tejeria; il sera demain à la Soledad; après-demain, vers deux heures de l'après-midi, il arrivera à Paloverde. Vous savez combien, sur ce point, le terrain est favorable à une attaque de notre part; voulez-vous me prêter main-forte?

— Mais pourquoi ne réserves-tu pas à toi et à ta guerilla cette bonne aubaine?

— Parce que la capture est trop importante pour risquer de la laisser échapper.

— Combien as-tu d'hommes?

— La guerilla de Porfirio et la mienne ne font guère en tout que huit cents cavaliers.

— Peste! mais il me semble que c'est un assez beau chiffre, surtout si, comme tu viens de me l'assurer, tu n'as affaire qu'à deux cents hommes.

— C'est vrai, général; mais les Français sont mieux armés que moi, et si le terrain est favorable à une embuscade, il donne par contre un assez grand avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Vous savez que tout mon monde est monté.

— Aussi prudent que féroce, cet excellent Matalobos, exclama le général. Mais, somme toute, comme ce sont des Français qu'il s'agit d'attaquer, comme l'argent et les munitions de l'ennemi sont de bonne prise, comme enfin je n'ai rien à craindre en ce moment pour ma position de Coscomatepec, je ne repousse pas en principe l'opération que tu me proposes. Arrivons à la nature exacte du concours que tu me demandes.

A ce moment, une jeune Indienne de seize ans environ pénétra dans la pièce où conféraient Matalobos et Lopez.

— Pardon! s'écria-t-elle,— et elle réprima avec peine un geste de répulsion en apercevant le guerillero, — pardon, général, de vous déranger; mais il se fait tard, et ma mère m'a envoyée vous demander si vous n'aviez besoin de rien avant de nous retirer.

— Dis à ta mère, Nina, d'avoir l'obligeance de me mettre un peu de linge dans mon porte-manteau, parce qu'il est probable que je partirai demain matin avant le lever du soleil. Tu nous apporteras ensuite une bouteille de mezcal et deux verres; après quoi, je n'aurai plus qu'à te souhaiter une bonne nuit.

La jeune fille sortit sans bruit.

— Ah! çà, Matalobos, reprit le général, es-tu tellement préoccupé de ton expédition, que tu n'aies pas reconnu Carmen? Je vous croyais fiancés, et tu ne lui as seulement pas dit bonsoir.

— Oh! général, vous savez... il a bien été question de quelque chose entre nous; mais les jeunes filles, c'est si capricieux. Et puis, j'ai bien autre chose à faire qu'à penser mariage en ce moment.

— Cela te regarde, mon garçon. Revenons donc au plan que tu dois me soumettre.

— Voici, mon général : vous partez demain matin avec l'infanterie dont vous pouvez disposer pour Paso del Muerto, où vous rencontrez la cavalerie de Porfirio que j'ai fait prévenir ce tantôt. La marche est rude, mais vous aurez toute la nuit pour vous reposer. Le lendemain, nous repartons tous ensemble pour Paloverde. Tandis que votre infanterie va se masser sous bois, je prends les devants avec la cavalerie pour reconnaître le terrain. Les pluies ont commencé aujourd'hui même, il y aura donc pour les voitures un mauvais pas à franchir avant d'atteindre le plateau où le convoi doit camper. Et je crois bien que l'avant-garde aura formé ses faisceaux et se sera dispersée à gauche et à droite pour chercher de l'eau et du bois, alors qu'une partie des voitures seront encore embourbées dans le ravin.

Si donc les choses se passent comme je le prévois, nous tomberons à l'improviste sur le convoi et, avant même que son escorte ait pu se mettre en état de défense, nous aurons tué les conducteurs, enlevé les chevaux et dispersé les flanqueurs. Enfin, si l'avant-garde tente un retour offensif et veut nous empêcher d'emmener nos prises, alors nous appellerons à notre secours. Vous voyez, général, que je vous fais la partie belle, que je réserve à mes hommes le rôle le plus actif et cependant je vous laisserai la moitié du butin. Je pense qu'à tout cela vous ne pouvez opposer aucune objection sérieuse.

— Ce n'est pas mal imaginé, en effet; mais ces pauvres conducteurs que tu sacrifies si facilement dans la bagarre, oublies-tu donc qu'ils sont pour la plupart nos compatriotes?

— Tant pis pour ceux qui tomberont. Dès l'instant qu'ils sont au service des Français, ils trahissent la patrie et ne méritent aucune pitié.

— *Caramba*, tu... Ah! mais, Carmen, qu'as-tu donc? comme te voilà pâle et défaite! Ta main tremble et, pour peu, tu renversais cette bouteille sur moi.

— Rien, général; tout au plus un reste de fièvre. Mais voici ce que vous m'aviez demandé, et je me sauve; car ma mère m'attend. Que Votre Grâce passe une bonne nuit.

— Décidément, dit Lopez en s'adressant au guerillero, tu as raison de dire que les jeunes filles sont capricieuses? As-tu remarqué le trouble de Carmen? et quel regard elle t'a jeté! Déjà de la brouille dans le ménage, c'est un peu tôt. Mais, voyons, finissons-en. Avale ce verre de mezcal et vas te reposer, car tu dois en avoir besoin. Je vais donner mes ordres pour le départ; et demain, nous arrêterons définitivement les détails de notre plan d'attaque.

Quelques instants après, Matalobos, fort content de sa journée, se jetait tout habillé sur des bottes de paille de maïs, et le général Lopez dictait à un officier qu'il avait fait appeler ses instructions pour le lendemain.

Au dehors régnait un calme absolu. La sentinelle, en faction devant la porte du général, crut bien apercevoir une forme svelte et légère fuyant rapidement dans l'ombre; mais elle n'y prêta qu'une attention médiocre, et reprit sa promenade monotone.

III

— Mon colonel, il y a là une dame qui veut absolument vous parler tout de suite.

Le colonel auquel s'adressait ce discours bondit sur le lit de camp où il faisait la sieste dans un négligé qu'excusaient suffisamment trente-huit degrés de chaleur à l'ombre. Il se frotta les yeux et regarda avec stupeur le sapeur qui se tenait à l'entrée de la tente dans l'attitude la plus militaire, la main droite à la visière du képi, le petit doigt de la main gauche collé sur la couture du pantalon.

— Une dame! s'écria-t-il avec l'expression de la plus sincère stupéfaction.

Pour expliquer l'étonnement du colonel, que nous mettons ainsi brusquement en scène, deux mots suffiront. Nous avons profité de la nuit pour voyager, et nous sommes arrivés au Chicuite. Le Chicuite (ce qui veut dire en indien Panier) est une sorte d'entonnoir au fond duquel coulent deux rivières. Sur chacune de ces rivières, il y a un pont, et sur ces ponts passe la grande route de la Vera-Cruz à Orizaba et Puebla. Enfin, l'un des côtés de cet entonnoir se redresse en hauteurs abruptes d'une altitude de trois cents mètres environ. La route serpente au flanc de ces collines, et les franchit par un col fort élevé au-dessus de la vallée.

C'est, on le comprend, une position militaire de premier ordre; position d'autant plus importante à conserver pour les Français, qu'elle couvrait la ligne de ravitaillement du corps expéditionnaire opérant sous Puebla. Aussi, une redoute perchée au plus haut point des collines et gardée par une compagnie d'infanterie défendait-elle les abords du col, tandis que cinq compagnies campées dans les bas-fonds protégeaient les ponts. Ajoutons que ce lieu, l'un des plus malsains du Mexique, est absolument dépourvu d'habitation d'aucun genre ; que la ville la plus rapprochée, Cordova, en est à six lieues et que le bataillon français affecté à la garde de ce poste, où il se consumait dans un ennui mortel, n'ayant d'autre ennemi à combattre que la fièvre — ennemi terrible, il est vrai — ne voyait jamais passer âme qui vive à une époque où il eût été souverainement imprudent de s'aventurer dans les terres chaudes, à moins de marcher en troupe.

Cela dit, revenons à la tente où le colonel de la légion étrangère vient d'être réveillé en sursaut par le sapeur de planton.

— Une dame! et comment est-elle cette dame?

A cette question, les petits yeux bleus du sapeur se plissent, sa moustache se hérisse, ses sourcils s'élèvent et s'abaissent alternativement par un mouvement rapide. A l'immobilité correcte du soldat parlant à son supérieur a succédé un léger dandinement de la partie supérieure du corps, se portant d'une hanche sur l'autre.

Le colonel, qui ne comprend rien à ce jeu muet, répète sa question avec une nuance d'impatience très-marquée.

— Mon colonel, dit enfin le sapeur poussé à bout, mon colonel... elle est bien gentille.

— Ce n'est pas ce que je demande, animal. Je te demande si cette dame est à cheval, à pied, en voiture; comment elle est vêtue, d'où elle vient, où elle va, ce qu'elle veut... Comprendras-tu enfin?

— Mon colonel, je ne sais pas d'où elle vient, je ne sais pas où elle va, parce que je ne lui ai rien demandé de tout ça; et elle me l'aurait dit que je n'aurais pas compris, vu qu'elle ne baragouine que l'espagnol. Seulement elle m'a fait comme ça un tas de gestes suppliants en répétant « colonel, colonel, » et alors j'ai compris qu'elle voulait vous parler. Je ne sais pas non plus si elle est venue à cheval ou en voiture; mais, quand elle est arrivée près de votre tente, elle était à pied... que même elle a ses pieds nus, ce qui est bien dommage, parce que... Pardon, mon colonel! elle a une jupe rouge et une grande machine bleue avec des petits points blancs qui lui couvre toute la poitrine et la tête, qu'on voit seulement des grands yeux noirs, doux, doux, et tristes, et que...

— C'est bon ! triple sot! Tu m'annonces une dame, et il s'agit d'une Indienne qui vient probablement me demander l'autorisation de vendre des fruits dans le camp. Quelque espionne encore, sans doute. Attends, que je passe une tunique, et fais-la entrer, *ta dame*; je la recevrai de la bonne façon.

Quelques instants après, Carmen se trouvait, confuse et tremblante, en face du colonel.

— Vous avez, dit celui-ci, demandé à me parler; voyons, que voulez-vous? Je vous préviens d'avance que je n'autorise personne à circuler dans le camp.

— Oh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, seigneur colonel; ils veulent me tuer mon Juan, et massacrer vos soldats. Je viens vous demander de les sauver. Je vous en supplie, allez au-devant du convoi qui est parti de la Vera-Cruz et rejoignez-le avant Palo-verde.

— Qu'est-ce que c'est que ce galimatias? Ils veulent massacrer mes soldats; qui, ils? et votre Juan, qu'est-ce que c'est que ça? Voyons, répondez simplement à mes questions. Ce Juan qui vous tient tant à cœur, qui est-ce et quel rapport a-t-il avec le convoi que j'attends?

— Juan est mon fiancé. Il est *arriero*, et conduit l'une des voitures de munitions qui sont parties de la Vera-Cruz avec les fourgons d'argent.

— Ah! bon ; mais qui donc vous a si bien instruite de la composition de ce convoi?

— C'est Matalobos. Je l'ai entendu proposer au général Lopez de l'aider à enlever l'argent.

— Ah! ah! Lopez, je connais ce nom-là ; c'est le général qui commande les forces mexicaines de Coscomatepec, n'est-ce pas? Bien ; mais Matalobos?...

— Oh! c'est un méchant homme. C'est le plus cruel des guerilleros de la terre chaude. Il voulait m'épouser, et, comme je lui ai préféré Juan, il s'en vengera certainement en le tuant. Je l'ai bien compris, quand il expliquait au général comment il s'y prendrait pour surprendre l'escorte.

— Où et quand avez-vous appris tout cela ?

— Cette nuit; mon père est sergent dans un des bataillons du général Lopez. Nous avons une petite maison près de la barranca de Coscomatepec, et le général s'est établi chez nous, parce qu'il s'y trouve au milieu de ses troupes. C'est ma mère qui lui prépare ses repas, et alors nous allons et venons dans sa chambre sans qu'il y fasse attention. Hier soir, comme ma mère m'envoyait prendre ses ordres, je l'ai trouvé en grande conversation avec Matalobos. Pendant que je leur servais du mescal, j'ai entendu qu'ils se proposaient d'attaquer demain le convoi à Palo-verde et que Matalobos, avec ses guerillas, ferait feu sur les conducteurs pour s'emparer tout de suite des voitures. Certainement ce vilain homme profitera de l'occasion pour se débarrasser de mon pauvre Juan. Alors je n'ai plus eu qu'une pensée : le sauver. Je savais qu'il y avait des Français au Chicuite; j'ai trompé la surveillance des sentinelles, et j'ai marché toute la nuit pour vous prévenir à temps.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous me dites la vérité? que ce n'est pas un piége que vous me tendez?

— Je vous jure, señor colonel, je vous jure sur Notre-Dame de Guadalupe que je ne mens pas. Gardez-moi en otage, tuez-moi si vous voulez; mais, je vous en supplie, croyez-moi, sauvez Juan.

Et, fondant en larmes, elle se jeta aux genoux du colonel.

Il y avait dans le geste, dans le regard et dans la voix de Carmen tant de douleur sincère que le colonel se sentit ébranlé.

— Kauffmann, s'écria-t-il.

Le sapeur apparut à la porte de la tente.

— Dis au cuisinier de donner à boire et à manger à cette jeune fille, puis tu prieras l'adjudant d'avertir les officiers qu'ils aient à venir immédiatement au rapport.

Et se tournant vers Carmen :

— Suivez ce soldat, mon enfant; il vous fera donner quelques rafraîchissements dont vous devez avoir grand besoin. Je vous ferai connaître ensuite la décision que j'aurai prise.

Quand tous les officiers furent réunis en cercle près de la tente du colonel, celui-ci leur résuma sa conversation avec Carmen :

— En toute autre circonstance, ajouta-t-il, je serais moins disposé à ajouter foi aux propos d'une Indienne, si je n'avais reçu précisément une lettre du général en chef qui me prescrit d'être sur mes gardes, attendu que quelques guerillas des plateaux sont descendues en terre chaude, et que Lopez a reçu des renforts. D'autre part, la Vera-Cruz est infestée d'espions. Il n'est donc pas surprenant que l'ennemi ait été avisé de l'arrivée de quatorze millions pour nous, et c'est là une proie bien tentante pour ces bandits.

Maintenant, que faire? Abandonner le Chicuite est impossible; laisser venir le convoi sous la seule escorte de deux faibles compagnies qui sont allées le chercher

Le conseil de guerre. Dessin de Vierge.

à la Soledad serait bien imprudent. Voici ce à quoi j'ai songé tout d'abord : A la nuit tombante, la jeune Indienne, suffisamment reposée, se rendra à la Soledad avec un billet à l'adresse du lieutenant-colonel qui y commande. Je lui prescrirai de ne pas laisser partir le convoi sans escorte suffisante. La contre-guerilla du colonel *Dupin* bat l'estrade dans les environs et peut être réunie en vingt-quatre heures. C'est là un retard dont on ne souffrira pas trop au quartier général et dont je vais d'ailleurs immédiatement informer le maréchal. Cela dit, que chacun de vous, messieurs, veuille bien émettre son avis en toute liberté, après quoi je déciderai, en prenant seul, comme cela doit être, la responsabilité de la résolution à laquelle nous nous serons arrêtés.

— Mon colonel, dit l'adjudant-major — vaillant officier qui avait perdu un bras en Crimée — vous paraissez avoir une confiance entière en la bonne foi de la jeune Indienne qui est venue vous trouver, et vous supposez sans doute que, grâce à son costume, à sa nationalité et à sa connaissance du pays, elle arrivera facilement à la Soledad. Comme vous, je suis persuadé qu'on ne nous tend pas un piége, car je ne m'explique pas quel en serait le but. Comme vous encore, j'admets que votre messager a plus de chances que tout autre de faire parvenir votre billet à son adresse, mais il faut tout prévoir. Cette jeune fille peut tomber entre les mains de quelque guerilla, et, en supposant qu'on ne lui arrache pas son secret, on l'empêcherait probablement de poursuivre sa route.

Alors le commandant de la Soledad, n'étant averti de rien, laisserait partir le convoi avec son escorte insuffisante... C'est un véritable désastre que nous avons à craindre.

— Vous avez raison, capitaine; ce que vous prévoyez n'est point impossible. Mais comment y remédier? Je ne saurais abandonner des ponts dont vous connaissez comme moi toute l'importance.

— Sans doute, mon colonel; mais avec une compagnie à la redoute et deux aux ponts, on peut tenir quarante-huit heures, car la position est forte, à peu près impossible à tourner, et il y a des vivres ici. Permettez-moi donc de prendre le commandement de la troisième compagnie dont le capitaine vient de mourir. Le porte-drapeau, qui, comme moi, n'a guère l'occasion de faire son métier de soldat, remplacera le sous-lieutenant malade (1).

Nous aurons ainsi une compagnie au grand complet comme cadres sans que les autres en soient affaiblies. En partant cette nuit, j'arrive à Palo-verde au petit jour. Là, je laisse deux heures de repos à mes hommes, puis je pousse une reconnaissance sur la route de la Soledad. La marche d'un convoi soulève, vous le savez, des colonnes de poussière qui se voient de fort loin. Si je n'aperçois rien, c'est que l'Indienne sera arrivée à bon port, et alors je n'aurai plus qu'à me retirer assez rapidement pour être déjà loin quand l'ennemi préparera son embuscade. Si, au contraire, je vois venir le convoi, je me porte au-devant de lui et l'avertis d'avoir à se tenir sur ses gardes, et enfin je lui apporte un renfort de soixante fantassins solides, ce qui n'est jamais à dédaigner.

— Tout cela est parfait, mon cher capitaine, mais dans votre généreuse ardeur vous vous oubliez vous-même. Si le convoi ne vient pas, si vous vous trouvez seul exposé aux coups d'un ennemi très-supérieur en nombre... Mais à propos... Kauffmann?

— Mon colonel!

Et la figure réjouie du sapeur se montra hors d'une hutte en feuillage due à son industrie privée.

— Amène-moi l'Indienne.

Carmen s'avança plus timide que jamais en se voyant l'objet des regards de tous les officiers.

(1) Ces détails sont rigoureusement historiques.

— Ne craignez rien, mon enfant, dit le colonel. Je voulais seulement vous demander si vous savez de quelles forces disposent ceux qui doivent attaquer demain le convoi.

— Oh! beaucoup, beaucoup.

— Bien, mais encore? Voyons! Lopez, qu'a-t-il avec lui?

— Je ne sais pas au juste, mais il y a des soldats tout le long de la barranca.

— C'est de l'infanterie?

— Oui, señor colonel.

— Et Matalobos?

— Matalobos, il me semble lui avoir entendu dire qu'il amènerait six ou huit cents chevaux. Je ne me rappelle pas bien.

— Merci, mon enfant. Eh bien! vous voyez, capitaine!

— Je vois, mon colonel, qu'il est plus indispensable que jamais de ne pas laisser tomber nos camarades dans cet affreux guet-apens, de ne pas laisser ces bandits s'emparer de notre argent et de nos munitions. Plus le danger est grand, plus c'est un devoir impérieux pour nous de tout tenter. D'ailleurs, je vous le répète, avant que l'infanterie de Lopez soit en mesure d'intervenir, ou j'aurai rejoint le convoi sur la route de la Soledad, ou je serai déjà en pleine retraite. Quant à la cavalerie, je la redoute peu.

— Vous êtes un brave cœur, capitaine, et je me rends à vos raisons; il est certain que nous devons faire en cette circonstance le possible et l'impossible. Mais, je vous en prie, de la prudence, car je vous avoue qu'il y a là un inconnu qui m'effraye.

Quant à vous, messieurs, donnez les ordres nécessaires pour que chacun fasse bonne garde.

Pour moi, je vais rédiger le billet que l'Indienne doit porter à la Soledad, et je la ferai escorter jusqu'à notre poste de Paso del macho. Après cela... après cela, messieurs, nous n'aurons plus qu'à demeurer fidèles à cette vieille devise qui sera toujours nôtre : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

A. BALLUE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# CHRONIQUE.

## HISTOIRE DU MOIS.

Une pieuse reconnaissance a rempli de mouvement les côtes de la Bretagne et les bords de l'Arno : la France a inauguré le monument qu'elle devait à Chateaubriand, et l'Italie, ou plutôt le monde entier, a célébré le quatrième anniversaire du centenaire de Michel-Ange Buonarroti, dont, il y a un an (1), un de nos collaborateurs faisait le personnage principal d'une de ses nouvelles.

Avant de parler de ces deux imposantes cérémonies, nous devons mentionner le tour de force que vient d'accomplir le capitaine Webb. Cet incomparable nageur, né à Dawley le 19 janvier 1848, a traversé la Manche, et laisse bien loin derrière lui lord Byron si fier d'avoir franchi le détroit des Dardanelles. Le capitaine a touché terre entre Sangatte et l'établissement des bains de Calais, le 25 août, à dix heures quarante et une minutes. Il avait quitté l'Angleterre la veille à midi cinquante-six minutes; sa traversée a donc duré vingt et une heures trois quarts. C'est assurément prodigieux, et nous félicitons le hardi nageur de sa puissance musculaire, mais il est et restera une exception rare, unique peut-être. Aussi, au point de vue de l'utilité pratique, nous intéressons-nous beaucoup plus à l'expérience du capitaine Boyton qui, à l'aide d'un appareil de son invention a, lui aussi, traversé la Man-

(1) *Les Révolutions d'autrefois.* LE SIÉGE DE FLORENCE, XLI, p. 1.

che en nageant. Vulgarisée, perfectionnée, popularisée, qui sait les immenses services que peut rendre cette invention dont l'usage n'exige pas de celui qui s'en sert des muscles d'une vigueur exceptionnelle? Entre les deux hommes qui viennent de franchir le détroit, il y a la différence qui existe entre l'intelligence et la force. Or quelle que soit notre très-respectueuse admiration pour la seconde de ces deux qualités, et si grand que puisse être le culte que professe pour elle la race anglo-saxonne, nous tenons en plus haute estime la première.

De la mer à la tombe de Chateaubriand, il n'y a pas loin, car l'illustre écrivain, dont la vieillesse fut poursuivie par un incurable ennui, avait voulu que sa dépouille mortelle reposât sur la plage de cet Océan qu'il a si bien décrit, et si souvent traversé avec des fortunes si diverses.

Nous n'avons pas l'intention de tracer la biographie de Chateaubriand et d'apprécier ses œuvres, dont la lecture n'inspire plus l'enthousiasme qu'elles éveillèrent autrefois, ce serait par trop entreprendre pour un modeste chroniqueur; nous nous contenterons de raconter les honneurs que la Bretagne a rendus à un de ses plus célèbres enfants, honneurs auxquels se sont associées l'Académie française et la Société des gens de lettres.

En 1838 Chateaubriand écrivait au maire de Saint-Malo : « Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand-Bé, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille en fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

Ce fut par hasard que le grand écrivain naquit à Saint-Malo; sa mère, Suzanne de Bédée de Bonetardais, femme de Chateaubriand, comte de Cambourg, était venue dans la cité malouine. Elle voulut faire une promenade en mer; se sentant tout à coup prise de douleurs, elle se fit descendre sur l'îlot du Grand-Bé, d'où une de ses amies la transporta dans sa propre maison où elle mit au monde, le 4 septembre 1768, le futur chantre de *René* et de *Chactas*.

Le 5 septembre 1875, à plus d'un siècle de distance, Saint-Malo était rempli de visiteurs venus de tous les points pour assister à l'inauguration de la statue de Chateaubriand, très-habilement exécutée par Aimé Millet, qui, pour la tête du grand écrivain, s'est inspiré de l'admirable buste de David d'Angers. Toute la Bretagne était accourue et l'on s'étouffait dans les rues trop étroites de la vieille cité. A midi, plus encore devant l'Hôtel de ville d'où devait sortir le cortége officiel qui, musique en tête, se rendit à la cathédrale. Après la cérémonie religieuse, célébrée avec une grande pompe, il se dirigea vers la nouvelle place Chateaubriand, ancienne place Saint-Vincent, où se dressait, voilée sur son socle de granit blanc, la statue de l'illustre écrivain. A un signal donné, elle fut découverte, la musique entonna ses chœurs et les discours commencèrent; ce fut d'abord le maire au nom de la ville, puis vint M. Camille Doucet, représentant l'Académie française; Paul Féval, la Société des gens de lettres, et, le duc de Noailles, la famille de Chateaubriand. Pendant toute la cérémonie, *le Faon*, aviso de l'État, tirait des salves de coups de canon.

Ensuite commença la fête populaire : ballons, jeux de toute sorte, joutes; les rues regorgeaient, on s'écrasait sur les places et Dieu sait la quantité de vin et de cidre qui a été bue dans les établissements publics. Quand la nuit arriva, la ville et la rade s'illuminaient à notre grand plaisir. Car, nous en faisons l'aveu, rien dans les réjouissances publiques ne nous plaît autant qu'une fête vénitienne.

Mais qu'importe la forme des manifestations de cette nature! ce qui les relève est la pensée qui les inspire. Il est bon, il est patriotique, surtout à l'heure présente, que la France honore ses gloires et que cette race latine, si décriée, s'affirme par le culte de son passé. Honorer les morts est le moyen le meilleur d'encourager les vivants; ne sont pas près de périr les nations qui gardent le culte de leurs ancêtres et de leurs grands souvenirs.

L'Italie l'a bien compris : ce mois-ci elle rappelait les cendres du grand historien Botta, qui avait vécu et était mort parmi nous, ayant, dans ses belles études, appliqué et suivi les méthodes de recherches et de clarté de l'esprit français; puis Florence, avec un soin admirable, collationnant et recueillant l'œuvre de Michel-Ange, a fêté le quatrième centenaire de cet artiste presque divin.

Il n'y a pas au monde un peuple qui sache organiser une fête comme les Italiens, restés en ce point fidèles au paganisme; jugez ce qu'a dû être le quatrième centenaire de Michel-Ange préparé par le spirituel et élégant Peruzzi, syndic de la noble cité. Conviés à cet acte de pieuse admiration pour « un homme qui a honoré l'homme », les artistes de l'Europe sont accourus, afin de témoigner par leur présence de l'admiration qu'ils professent tous pour l'*artiste souverain*. Nous-mêmes nous étions appelés, et nous avons amèrement regretté de ne pouvoir pas nous rendre à cette invitation; mais les merveilles qui ont été exposées à la sacristie nouvelle, à la tribune, sur le monument funèbre de San Miniato, à la Casa de la rue Ghuibolana, nous les connaissons presque tous et leur vue n'aurait rien ajouté à l'enthousiasme que nous éprouvons pour leur auteur.

Ce qui rend, en Italie, les fêtes artistiques admirables, c'est que le dernier homme du peuple, le cocher qui vous conduit, le domestique qui vous sert, sent les beautés de l'art; elles le touchent par d'autres côtés peut-être, mais aussi vivement qu'elles nous frappent nous-mêmes. Ajoutez que chaque ville tient à la gloire de ses fils par un noble amour-propre, et vous aurez l'idée du spectacle qu'a offert Florence dans les journées des 12, 13 et 14 septembre. Ne croyez pas qu'il n'y ait que le citadin de l'illustre cité qui reconnaisse et salue son grand homme, interrogez les paysans d'Arezzo, les villageoises de Caprèse, dans toutes les bouches vous trouverez la louange sentie, comprise, de l'incomparable maître. Son histoire est devenue une légende que personne n'ignore. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de voir, devant une de ses œuvres, se tenir arrêté un groupe de gens de la campagne muet et ravi, ou discutant, sans s'en douter, des points d'esthétique dont un Parisien lettré n'a pas même la plus vague perception!

Pour la splendeur de cette fête, les musées, les galeries de l'Europe avaient consenti à se dépouiller momentanément des œuvres de Buonarroti qu'ils possèdent; et lorsqu'ils n'ont pu les offrir, ils en avaient fait exécuter des photographies ou des moulages. C'est

ainsi que, outre des dessins d'une beauté magistrale, notre Louvre envoyait le moulage des *Deux Captifs*. Eh bien, je le dirai, la rougeur au front, combien de Parisiens arrivent, à cette heure, au terme de leur vie sans avoir seulement, une seule fois, contemplé ces deux merveilles. Ils ont des yeux pour voir et ne voient pas; le futile, le gai, les gravures risquées, les statuettes de pendule, voilà jusqu'où s'élèvent et se haussent souvent leur goût et leur caprice malsains; le sentiment du simple et du grand leur échappe d'une manière à peu près complète. Heureuse Italie! tu n'as pas ce mauvais goût!

A propos de centenaire, et dans un ordre d'idées bien différentes, voici une petite ville d'Angleterre qui propose de célébrer le premier centenaire de l'établissement des chemins de fer créés en Angleterre; des chemins à traction par chevaux, je pense. Quoi! il n'y a que cent ans qu'a été inauguré cet instrument de richesse et de civilisation? A voir le monde sillonné en tous sens par ces voies nouvelles, il semble que de longs siècles se sont écoulés depuis que, pour la première fois, un rail a été posé. Quelle dépense de forces en si peu de temps, et que de centaines de milliards ont été jetés dans cette œuvre gigantesque complétée, plus tard, par la machine à vapeur roulante ou ramant sur les fleuves et traversant les mers! Mais, aussi, quelle transformation, quel échange d'idées, quel rapprochement d'intérêts et quelle création de richesse! Un monde nouveau date de la vapeur. M. Jules Verne, qui fait si rapidement faire ce tour du monde à ses voyageurs imaginaires, devrait bien nous apprendre combien de mois seraient restés ces deux Londonniens pour accomplir le même parcours sans la vapeur et sans le rail. Cette contre-partie donnerait la mesure de notre puissance et mettrait en pleine lumière ce que nous avons gagné sur le temps et la distance. O roseau pensant de Pascal! que tu es faible, mais que tu es grand; et, armé par la science, où t'arrêteras-tu? Il y a quelques jours, je me trouvais avec un membre de l'Académie dans une gare de chemin de fer où il y avait un canon et une locomotive; il les regarda un instant, puis, du doigt, me montrant la machine à vapeur : « Ceci tuera cela, dit-il, comme le livre a tué la barbarie. » Puisse ce présage être vrai, et le monde ne plus connaître que les luttes pacifiques de l'intelligence, de l'industrie et de l'art!

Voici la dernière œuvre de Barye dessinée par M. Lançon et gravée par M. Laugeval. Ces deux artistes n'ont jamais mieux réussi qu'en reproduisant ce petit groupe.

*L'Arabe monté sur un chameau*, groupe de Barye. Dessin de Lançon

Un de nos collaborateurs, M. Genevay, membre de la commission chargée de préparer l'exposition des œuvres du grand statuaire, nous a parlé avec enthousiasme de ce qu'il a vu dans l'atelier de Barye. Ses dessins, finis tantôt comme une toile de Meissonier, tantôt traités avec une largeur magistrale, acquièrent une valeur immense lorsque l'on sait que tous ont été faits avec un réalisme de proportions et de mesures qui semble incompatible avec la liberté du travail du crayon et du pinceau. Il y a des aquarelles étonnantes qui feraient l'admiration et le désespoir d'Eug. Delacroix.

Parmi les dessins, se trouve une composition étrange et superbe : c'est *le Père éternel découvrant les plaies de son fils*. Le souffle de Michel-Ange tout entier a passé sur ce petit morceau de papier si précieux. Il montre une face tout à fait nouvelle du génie de Barye. Pendant que les membres de la commission admiraient cette esquisse, l'un d'eux, M. About, ne pouvait se lasser de s'extasier devant une panthère d'un fini de travail prodigieux.

Puisque aussi bien Michel-Ange a été le lion du mois, sur lui un mot encore. Saviez-vous que Buonarotti eût été musicien-compositeur? Pour moi, je l'ignorais complétement. Nous avons cependant tenu un manuscrit de lui qui atteste ses connaissances en ce genre; ce sont des stances de lui écrites et mises en musique avec accompagnement pour trois instruments. *L'Art* donnera dans un de ses prochains numéros cette rarissime curiosité.

A. DE VILLENEUVE.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# BEAUX-ARTS.

## LE SALON DE 1875.

*Où l'on est deux, on peut être trois,* tableau de F. Lix, dessin de Gilbert.

En rendant compte du Salon de 1875, nous avons dit le succès légitime qu'avait obtenu la toile de notre collaborateur et ami, M. Lix : *Où l'on est deux, on peut être trois*. Nous sommes heureux d'en offrir aujourd'hui à nos lecteurs la reproduction fidèle. Ils pourront s'assurer par eux-mêmes que nos éloges étaient encore au-dessous de la vérité. Rarement M. Lix a été mieux inspiré. Grâce, naïveté, fine observation, correction du dessin, tout concourt à faire de son aimable scène alsacienne une des œuvres les mieux réussies du Salon.

C. W.

# CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

## LA CROISADE DES DAMES GÉNOISES [1].

### IV. — TRIPOLI.

A cette époque, le pacha de Tripoli avait nom Aboul'-Hacem : c'était un homme dur jusqu'à la férocité, devant qui tremblaient les soldats, les habitants de la ville, les femmes du harem.

Sectateur de Mahomet, fervent jusqu'au fanatisme, il était vite parvenu à chasser de Tripoli les chrétiens, qui en furent longtemps les maîtres. Le sentiment du despotisme se doublait en lui de la volonté d'imposer le Coran aux nations subjuguées.

Il encourageait la piraterie dans ses Etats, moins par avarice que pour goûter la joie d'humilier, de torturer les chrétiens vendus sur le port par ses corsaires.

Un couvent de derviches, mangeurs de *beng*, et une légion de bourreaux étaient sans cesse occupés, les uns à pousser des malheureux vers l'apostasie, les autres à inventer des supplices nouveaux dont la vue satisfaisait les sanguinaires vengeances d'Aboul'Hacem.

Il rêvait de faire de Tripoli une ville vénérée à l'égal de la Mecque et de Médine.

Sans avoir la chevaleresque grandeur de Saladin, qui le fit estimer, même de ses ennemis, Aboul'Hacem gardait le même amour de domination. Gouvernant un pachalik, au lieu de régner sur un empire, il voulait du moins occuper la renommée de ses actes et tenir une place dans l'histoire. Il lui importait peu qu'on le représentât comme un tyran, pourvu que l'on parlât de lui. Il tenait à donner un caractère de terreur à tout ce qui l'entourait ; ses soldats se montraient farouches comme lui-même ; les muets remplissant près de lui de funèbres offices étaient de noirs athlètes capables d'étouffer dans leurs bras la victime désignée, si elle ne tendait pas le cou à la corde d'arc qui la devait étrangler.

Ses voisins le redoutaient. Son peuple gardait pour lui cette sorte d'amour que les Romains portèrent à Néron.

Aboul'Hacem ne négligeait rien pour l'embellissement et la sûreté de sa capitale. Il appelait Tripoli la Perle de la Syrie phénicienne, et vraiment elle méritait cette louange.

Vue de la mer surtout, Tripoli présentait un aspect magique. Ce n'était pas une cité, mais la réunion de trois cités distinctes finissant par confondre les flèches aiguës de leurs minarets, les dômes de leurs mosquées, les tours massives de leurs forteresses.

Fermant l'horizon d'une façon grandiose, le Liban dessinait la ligne noire de ses cèdres antiques sur un ciel d'un bleu cru. Une ville descendait les escarpements de la montagne et remplissait une portion de la vallée. La seconde cité occupait la *marine* fermée par les deux côtés de la mer, le port et le môle. De fortes murailles, des maisons crénelées, des travaux de défense la rendaient imprenable. Eloignée de la marine d'une demi-lieue environ, la dernière ville de la triade de Tripoli occupait le sommet et suivait les ondulations d'une colline agreste. Un fleuve saint, le Nubar-Aga-Ali, coulait entre deux quais, répandant la fraîcheur dans les rues, alimentant les nombreuses fontaines publiques, et rejaillissant en cascades jusque dans les palais fermés du pacha. La campagne de Tripoli, loin de gagner à l'abondance des eaux du fleuve, devait souvent la déplorer. Des lacs naturels se formaient ; le manque d'écoulement en rendait bientôt les eaux croupissantes, et des miasmes putrides, s'élevant sous l'influence d'énervantes chaleurs, portaient au loin des germes pestilentiels.

Le ciel semblait avoir formé Tripoli pour être une colonie d'hommes heureux, et peu de cités furent plus souvent et plus longuement assiégées. La prise de Tripoli ne pouvait manquer de tenter l'ambition des nations possédant une marine. De la prise de Jérusalem par les croisés datait pour ainsi dire l'occupation européenne à Tripoli.

Raymond IV, comte de Toulouse, fut un des hommes en qui éclata davantage l'esprit chrétien et le courage du soldat. A la voix de Pierre l'Hermite, il n'offrit pas une part de sa fortune, il la sacrifia tout entière ; il ne leva pas une bande de serfs, il emmena cent mille vassaux à la conquête du saint sépulcre. Sa main victorieuse planta sur la tour de David l'étendard de Toulouse, portant de *gueule à la croix vidée, clichetée, pomm etée*.

Si Raymond ne fut pas élu roi de Jérusalem après la prise de cette ville, c'est que son humilité ne lui permit pas de porter le titre de souverain dans les lieux où son maître avait été couronné d'épines.

Lors de la mort de Godefroi de Bouillon, le pouvoir fut offert de nouveau au comte de Toulouse ; il réitéra son refus et préféra étendre le cercle de ses victoires.

La conquête de Tripoli le tentait ; il en fit le siége, mais il dut se retirer après d'héroïques et stériles efforts. N'ayant point assez d'hommes pour bloquer Tripoli et l'affamer, il voulut du moins l'inquiéter sans trêve. Dans ce but, il fit élever sur une colline la forteresse du mont Pèlerin, et chaque jour les sorties de ses hommes, les flèches de ses archers décimèrent la garnison des soldats syriens et semèrent la terreur dans la ville. Lorsque le comte Raymond crut que sa dernière heure approchait, il écrivit à son fils Bertrand et lui enjoignit de venir le rejoindre. Le vicomte se rendit à l'ordre paternel et promit de continuer avec le pacha de Tripoli une guerre à outrance. Ce serment adoucit l'agonie de Raymond IV, qui rendit son âme dans les mains du Seigneur l'an 1105.

Pour se conformer à la volonté de son père, Bertrand obtint l'envoi de six galères génoises. Leur feu fut si vif, les soldats secondèrent les marins d'une façon si admirable, que Tripoli, désespérant de pouvoir se défendre, accepta un accommodement le 10 juin 1109.

Bertrand fut nommé comte de Tripoli et maître de trois villes : Bible, Antarade et Asque, pour lesquelles il dut rendre hommage au roi de Jérusalem.

[1] Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

De cette époque commença la phase de prospérité de Tripoli. Elle devint une des reines maritimes de l'Orient. Son territoire entretenait une armée puissante, sa campagne fournissait d'abondantes récoltes. Elle échangeait ses parfums et ses soieries avec l'Europe.

Rien ne semblait devoir troubler la paix dont elle jouissait, quand une haine particulière la fit subitement retomber au pouvoir des infidèles. Judas livra le Christ pour trente deniers, et le dernier comte de Tripoli tendit les clefs de Jérusalem à Selah-Eddin, pour se venger de son dernier roi.

Le sultan châtia le coupable en s'emparant de Tripoli; l'alliance du traître avec le sectateur de Mahomet, l'ennemi de Louis le Jeune, le rival de gloire de Richard Cœur de lion, se termina par le dernier supplice. Mais il semble que cette félonie d'un chevalier chrétien fût le signal de la défection des croisés en Palestine; autant la croisade prêchée par Pierre l'Hermite avait été un enseignement admirable de toutes les vertus chevaleresques, autant la troisième croisade laissa de funestes exemples et de dangereux levains de discorde.

Les discussions de Raymond d'Antioche détournèrent un moment Louis le Jeune de ses projets; sa femme Eléonor se vengea du refus de Louis de venir au secours de son oncle, en formant le projet d'épouser le sultan d'Iconie. L'empereur Conrad retourna hâtivement en Allemagne; Manuel, empereur de Byzance, essaya de garder Louis prisonnier.

Saladin, maître de Tripoli, possédait alors toute la Syrie. Il força les croisés à lever le siége de Damas et y mourut en 1193. Depuis longtemps déjà Eléonor de Guyenne était devenue la femme de Henri II, roi d'Angleterre.

A partir du règne de Selak-Eddin, Tripoli appartint aux enfants de Mahomet.

Le succès d'une croisade perdue par une femme allait être tenté de nouveau; les Génoises rachèteraient en Orient les folies d'Eléonor.

La protection divine semblait accompagner la flotte marchant à la suite du *Saint-Georges*; les vents étaient bons, la mer calme; nulle rencontre d'écumeurs barbaresques ne forçait d'entamer des luttes prématurées.

Jamais hommes ne semblèrent plus unis pour la réussite d'une noble entreprise que les chevaliers marchant à la suite de Philippe de Savone; jamais femmes ne se montrèrent plus simples et plus dignes que les compagnes de Santa Spinola et de Pierina Vivaldi.

Si les diverses cours d'Europe ne s'associaient pas d'une façon active à la croisade des dames génoises, elles suivaient du moins par la pensée les galères, qu'un vent favorable poussait du côté de Saint-Jean d'Acre.

Tandis que le long de la Ripeira glissaient le *Saint-Georges*, la *Stella matutina* et la *Rapida*, les trois autres navires s'efforçaient de les rejoindre à grand renfort de voiles et de rames. La *Rosa*, la *Mater Dei* et la felouque la *Santa Crux*, poussées par une bonne brise, ne devaient pas laisser plus de quinze jours la galère capitane dans les eaux de Saint-Jean d'Acre.

Pendant que la petite armée chrétienne s'acheminait vers Tripoli, Aboul'Hacem tombait dans une sombre mélancolie. Les vieux ulémas qui l'avaient connu dans les premières années de son règne affirmaient qu'il était alors autrement sanguinaire et redoutable. On se répétait tout bas que, dans l'intérieur de son palais, il se montrait presque indulgent; le lion se laissait dompter. Ses rugissements et ses fauves colères s'apaisaient sur le signe d'une main d'enfant. Mais, quoique Aboul'Hacem n'achetât pas d'esclaves en Circassie et laissât dans les kiosques de son harem son troupeau d'odalisques, de temps en temps, sur le soupçon d'une trahison, il en faisait jeter une à la mer. Jadis une Circassienne, Zékéria, avait possédé sur lui une grande influence, mais elle avait été chassée de l'appartement du maître, et les esclaves, les eunuques, tout ce peuple de sérail abruti et dévoré d'instincts mauvais s'unissait pour rendre responsable de ces changements celle que, dans le harem, on appelait Aliénor la Renégate.

### V. — ALIÉNOR DE MONTJOLY.

Quelques années avant l'entrée de cette femme dans le palais d'Aboul'Hacem, on voyait, sur les dernières pentes du Liban, abritée par l'ombre de deux cèdres gigantesques, une cabane formée de pierres trouvées dans le lit du torrent. Deux femmes l'habitaient; l'une comptait quarante ans et paraissait plus âgée: la seconde était une jeune fille de quinze ans, blonde et blanche, avec de grands yeux bleus semblables à ceux de l'antilope. L'existence de ces deux femmes était celle des pauvres: elles travaillaient, pour vivre, à des broderies. On les rencontrait rarement à Tripoli; à peine osaient-elles se promener sur les rives désertes du fleuve saint, le Nahar-Aga-Ali. Deux raisons leur faisaient redouter la curiosité; la première, leur religion: elles étaient chrétiennes; la seconde, la beauté de la jeune fille.

L'histoire de ces deux femmes était touchante. La comtesse Catherine de Montjoly, lors de la dernière croisade de Louis IX, avait accompagné son mari à Tripoli. On sait quel fut le résultat néfaste de cette suprême tentative; Louis IX mourut de la peste qui ravagea son armée à Tunis. Le sire de Montjoly se disposait à revenir en France et à rejoindre la flotte ramenant les princes, quand, atteint d'un mal subit, il expira entre sa femme et sa fille Aliénor, née en Syrie.

La comtesse fit ensevelir son époux dans la forêt de cèdres, vendit ses derniers bijoux et se réfugia dans une cabane située non loin de la sépulture du sire de Montjoly. Les dernières lettres reçues d'Europe lui apprenaient la spoliation de ses terres par les parents avides; elle ne se sentit point la force de lutter contre des ennemis puissants, et crut obéir à la Providence en restant sur la terre étrangère.

A cette époque, Aboul'Hacem n'était point encore possesseur du pachalik de Tripoli, et si les chrétiens n'y étaient plus l'objet de la vénération, on ne songeait pas du moins à les persécuter.

D'ailleurs la comtesse de Montjoly avait pour amies, pour clientes, au besoin pour avocates, les femmes des environs de Tripoli. Habile dans l'art de guérir, elle composait des onguents pour les blessés, des breuvages pour les malades. Son adresse à broder avec l'argent, l'or, la soie et les perles fit souhaiter à plus d'une jeune fille de prendre des leçons, et dame Catherine ne s'en montra point avare; mais les témoignages de reconnaissance qu'elle reçut lui furent donnés en secret, et quand Aboul'Hacem prit le titre de pacha, ils cessèrent tout à fait.

Aliénor avait lentement grandi; chaque jour ajoutait à sa beauté une grâce nouvelle. La simplicité de son costume semblait encore en rehausser l'éclat; elle portait la robe bleu foncé des femmes pauvres de

Syrie, et dans les larges manches desquelles se perdaient ses mains longues et fines.

Aliénor était la joie de sa mère; celle-ci devait à la présence de son enfant ses derniers sourires et ses dernières espérances. Non qu'elle fondât sur la beauté d'Aliénor une idée de fortune; mais la comtesse Catherine répétait souvent à sa fille que leur destinée serait semblable à celle de la grande Paule et d'Eustochie, qui renoncèrent aux premières splendeurs de leur vie pour mourir dans les lieux saints.

Toutes deux se partageaient les soins d'un modeste ménage; tandis que la dame de Montjoly s'occupait de l'intérieur de sa maison, Aliénor lavait ses robes et celles de sa mère dans un des lacs formés par le fleuve. A la voir passer modeste, grave, soutenant avec une grâce orientale le fardeau qu'elle portait sur la paume de sa main renversée, on ne pouvait s'empêcher de songer à ces filles de rois pasteurs dont parle la Bible, à ces princesses de la Grèce, qui joignaient à la majesté du bandeau royal la simplicité des femmes du peuple.

Un jour, partie dès l'aube, afin de terminer sa tâche avant la chaleur de midi, elle fut distraite de son travail par le son des trompes, les aboiements d'une meute et les hennissements d'un grand nombre de coursiers.

Son premier mouvement fut l'effroi; mais une fuite rapide pouvait la signaler à l'attention des cavaliers; elle résolut de laisser passer la chasse magnifique du pacha.

Mais, soit que celui-ci s'étonnât que cette pompe ne piquât pas davantage la curiosité de la laveuse, soit qu'un de ses officiers lui eût fait remarquer la beauté de la jeune fille, Aboul'Hacem fit subitement tourner bride à son cheval, se dirigea du côté du lac, et passa si près d'Aliénor, que sa monture ombrageuse faillit la renverser.

La jeune fille poussa un cri et se leva; elle se trouvait alors en face du redoutable pacha. Parmi les femmes de Géorgie et de Circassie qui peuplaient son sérail, Aboul'Hacem n'avait jamais vu beauté plus accomplie. Une expression de pudeur communiquait au visage d'Aliénor un charme que le pacha subit sans le comprendre. Il fit signe à l'un de ses eunuques blancs, Aliénor fut saisie, enlevée sur le cou d'un cheval, bâillonnée avec une écharpe de soie; puis l'eunuque, au lieu de suivre la chasse, prit la route de Tripoli, tandis que le pacha et sa suite galopaient vers la forêt. Il semblait seulement à Aboul'Hacem que l'enlèvement de cette jeune fille fût un épisode de chasse, comme l'enlèvement d'une gazelle. Cependant, à peine le pacha fut-il rentré dans son palais, qu'il chargea Hafeld, son favori, de mander le chef des eunuques blancs. Ali se rendit à l'ordre du maître, qui lui demanda :

— Que fait ma nouvelle esclave?

— Elle pleure; elle appelle sa mère.

— Il fallait, pour la consoler, lui donner des habits de soie, des perles, des pierreries.

— Devinant les souhaits de Votre Hautesse, j'avais choisi deux parures plus belles que celles de Zékéria, mais la sauvage fille de la vallée les a repoussées avec mépris et s'est enveloppée de son voile sans me répondre.

— Amène-la, dit Aboul'Hacem à l'eunuque.

Un moment après, Aliénor de Montjoly était traînée devant le pacha.

Ses faibles mains ne purent défendre son voile, et elle se trouva, le visage inondé de pleurs, les cheveux dénoués, le corps agité d'un tremblement convulsif, aux pieds de celui qui se posait en maître de sa destinée. Quelle que fût la cruauté d'Aboul'Hacem et la passion qui s'emparait de son cœur, il adoucit sa voix et l'expression de son regard en lui demandant

— Tu es la fille de la solitaire du Liban?

— Oui, répondit Aliénor.

— Tu mènes près de ta mère une misérable existence; à partir de l'heure où je t'ai vue va changer ta destinée. Tes vêtements sordides se métamorphoseront en habits merveilleux; l'or et les pierreries couvriront ton front; tes bras plieront sous le poids des bracelets; tes babouches même seront brodées de perles, et tu régneras sur le maître de Tripoli.

Aliénor essuya ses larmes de ses cheveux épars, puis restant à genoux devant Aboul'Hacem :

— Tu ne me connais pas, dit-elle; aujourd'hui tu m'as aperçue pour la première fois, tu ne saurais m'aimer encore. Une seule créature me chérit depuis l'heure de ma naissance et mourrait de mon abandon. Montre-toi clément, toi que tes soldats comparent à un généreux lion du désert. Enfant de la France et chrétienne, quels rapports puis-je avoir avec un fils de Mahomet opprimant un pays que possédèrent les chevaliers de ma race? Ta tendresse serait une offense pour la fille des croisés!

— Une offense! s'écria Aboul'Hacem; sais-tu que les portes du sérail sont fermées sur vingt princesses grecques, hongroises ou moldaves? Je choisis, parmi les plus nobles familles, les héritières qu'il me convient de réunir ici. Accepte ce que ma générosité t'offre ce soir; demain peut-être t'imposerai-je ma volonté.

— Jamais! s'écria Aliénor.

— Tu sais mal l'histoire de ta nation, jeune fille; la femme de Louis VII faillit répudier son époux pour le sultan d'Iconie.

— Elle eût été lâche et criminelle! répliqua Aliénor.

— Ecoute, dit Aboul'Hacem, je t'ai proposé non pas de rester au nombre de mes esclaves, mais d'être souveraine de Tripoli; si tu refuses ma faveur, tu n'échapperas pas à ma vengeance.

— Je la préfère à votre tendresse, répondit Aliénor.

Aboul'Hacem recula, comme si un serpent l'eût piqué. Cependant Aliénor lui paraissait plus belle dans ses fiers refus qu'il ne l'avait vue touchante dans ses larmes; il ne répliqua rien et se contenta de faire signe à l'eunuque blanc de l'emmener. Aliénor fut conduite non pas dans un cachot, mais dans une pièce dont l'aspect ne laissait pas que d'être sinistre. On mit à portée de sa main des gâteaux, des sorbets, des fruits, puis Ali la laissa seule. Toute la force de la jeune fille tomba. Prosternée à terre, les bras étendus, le sein gonflé de sanglots, demandant protection au ciel, la malheureuse Aliénor, épuisée de douleur, s'endormit dans les larmes.

Le lendemain, Ali vint la chercher.

— Qu'as-tu choisi? lui demanda Aboul'Hacem.

— Le martyre! répondit-elle.

— Soit; non pour toi, mais pour ta mère; elle le subira aujourd'hui même.

— Elle est innocente de ce que vous appelez ma rébellion.

— Elle en portera cependant la peine.

— Tyran! dit Aliénor; et vous voulez qu'on vous aime!

— Je le veux et je le prouve ; en suspendant le glaive sur le front de ta mère, je te laisse le droit de l'écarter.

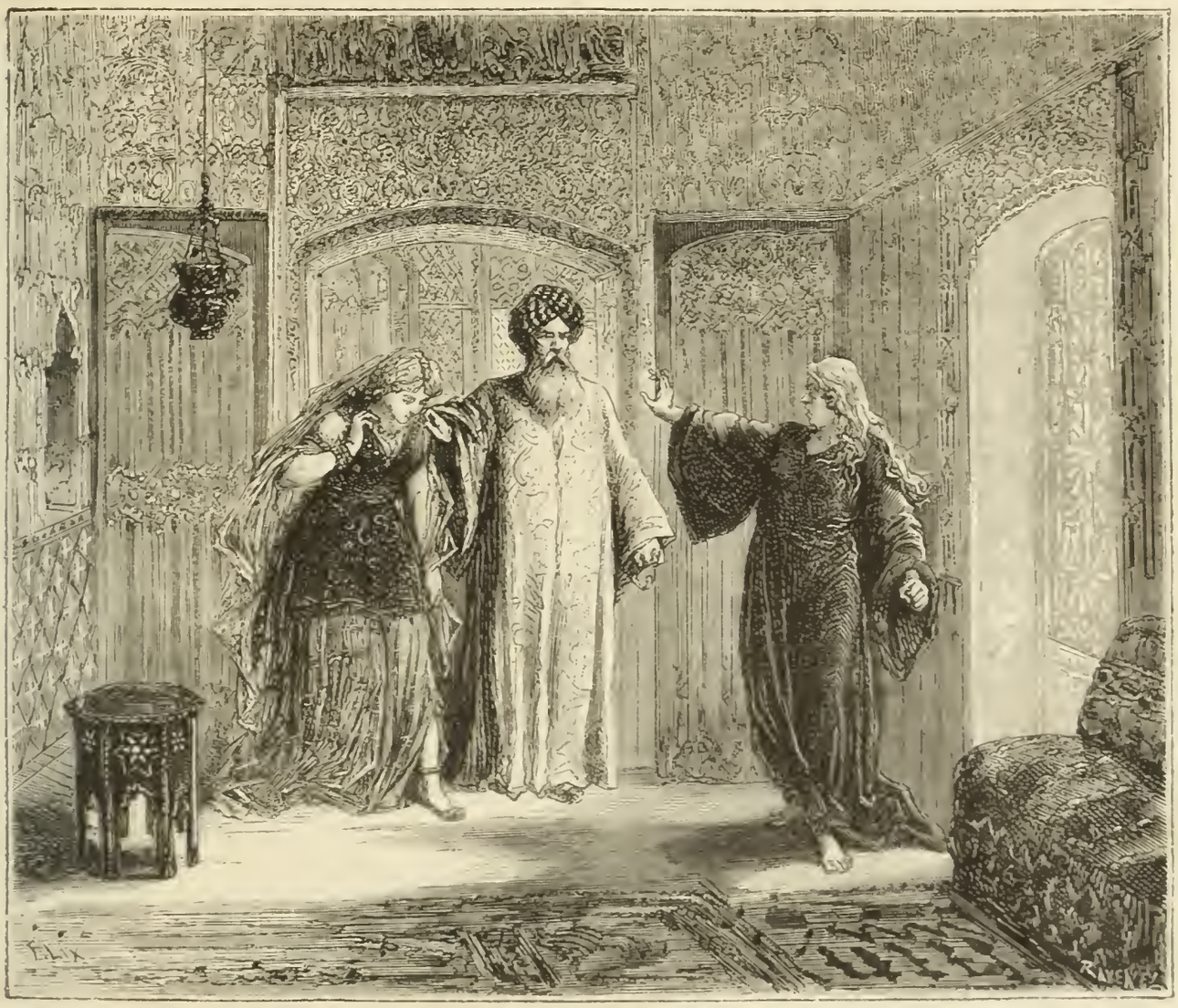
— Grâce ! grâce ! fit Aliénor ; vous me placez dans l'alternative horrible d'abjurer ma foi ou d'être cause du trépas de ma mère.

— Pourquoi ferais-je grâce? répliqua Aboul'Hacem ; as-tu de moi quelque pitié? Me laisses-tu même une espérance? Choisis, ou de devenir la compagne du maître de la Syrie ou de condamner celle qui te donna le jour à des supplices dont le zèle de mes bourreaux doublera l'horreur.

— Je ne puis pas ! je ne puis pas ! s'écria la jeune fille en tordant ses mains et en se traînant aux pieds du pacha.

— Choisis ! répéta Aboul'Hacem.

Un nuage sanglant couvrit les yeux d'Aliénor ; elle crut voir les tortionnaires du pacha arracher Catherine de Montjoly de son asile, épuiser sur sa chair les raffinements de leur barbarie ; il lui sembla entendre le bruit des fouets, le grincement des scies, le pétillement des fers rougis au feu sur les membres ; son cœur se gonfla ; elle perdit tout autre sentiment que celui de



La malédiction d'une mère. Dessin de T. Lix.

l'angoisse qui nous brise quand nous voyons souffrir un être cher, et son acquiescement se traduisit par ce cri :

— Que Dieu me pardonne !

L'expression d'une vive joie se reflèta sur le visage d'Aboul'Hacem.

— Te voilà domptée, dit-il ; à partir de cette heure, tu me trouveras doux et bon ; demain, tu seras légitimement ma femme, et la compagne du prophète, la brune Ayeshla, ne fut pas plus aimée que tu ne le seras désormais.

— Pourrai-je voir ma mère? demanda Aliénor.

— Aujourd'hui même.

La jeune fille baissa la tête.

Ali introduisit vingt esclaves chargées d'obéir à la nouvelle souveraine, et Aliénor les suivit dans le kiosque qui lui était réservé. C'était un palais féerique, aérien, où les fines menuisures du bois prenaient des aspects de dentelles. Les moucharabis avaient des persiennes peintes ; des fleurs grimpaient jusqu'aux balcons ; les terrasses formaient des étages de lauriers-roses ; dans l'intérieur, d'épais tapis couvraient le sol ; des marbres revêtaient les parois ; des siéges bas couraient autour de pièces vastes, claires ; les plafonds d'azur offraient aux regards des arabesques d'or ; des oiseaux rares chantaient dans des cages treillissées d'argent. Une fantaisie bizarre et charmante présidait à l'arrangement de ce réduit. Sur les portes, et cou-

vrant une partie des murailles, se déroulaient des versets du Coran. Le cœur d'Aliénor se serra quand elle se vit en possession de ce palais, où tout lui rappelait son apostasie. Elle tomba sur un siége et, comme la veille, elle appela :

— Ma mère! ma mère!

— Hafeld est allé la chercher, répondit une des esclaves.

Puis la jeune négresse enleva la robe de coton bleu que portait la fille du comte de Montjoly et la revêtit d'un costume d'or et de pierreries. Ensuite, s'agenouillant devant Aliénor, elle lui présenta un miroir d'acier poli. La jeune fille était splendidement belle, et cependant, en se voyant sous ce costume qui lui rappelait sa faute, elle s'écria en se reculant :

— Je me fais horreur!

### VI. — DOUBLE CHATIMENT.

Une heure plus tard, Catherine de Montjoly franchissait le seuil du palais du pacha. Depuis la veille, la malheureuse mère souffrait la plus cruelle des angoisses. Ne voyant pas rentrer sa fille à l'heure accoutumée, elle alla au-devant d'elle; mais les bords du lac étaient déserts et nul ne put lui donner des nouvelles d'Aliénor. La comtesse erra toute la nuit; s'imaginant ensuite que sa fille avait gagné la maison par un autre chemin, elle courut jusqu'à sa cabane et la trouva vide. De ce moment, elle eut la certitude d'un malheur. Que faire? à qui s'adresser? comment obtenir justice? Aboul'Hacem haïssait les chrétiens, elle ne pouvait compter sur sa protection. S'il existait de rares fidèles aux environs de Tripoli, chacun d'eux devait journellement protéger sa propre vie ou la racheter par des sacrifices de blé ou d'argent. La nuit de la comtesse Catherine fut un long martyre. Dès le matin, elle parcourut les premières pentes du Liban, retourna sur les bords du lac formé par le fleuve saint; puis, folle de douleur, et sentant que Dieu seul pouvait lui rendre sa fille, elle fit des vœux à Notre-Dame pour obtenir la vie de son enfant. Catherine était encore agenouillée dans sa misérable cabane, quand une main robuste en poussa la porte.

En se retournant, Catherine aperçut Hafeld et ses soldats.

— Ma fille! qu'avez-vous fait de ma fille? leur demanda-t-elle en bondissant vers eux et les regardant fixement de ses grands yeux rougis de larmes.

— Elle t'attend... répondit Hafeld.

Catherine de Montjoly devina une partie de ce qui s'était passé la veille. Une dernière fois ses lèvres se collèrent sur le crucifix, et ce fut avec une fière contenance que, se plaçant entre les soldats du favori d'Aboul'Hacem, elle leur dit :

— Béni soit Dieu qui me réserve le martyre.

Deux heures plus tard, elle aperçut les portes sculptées, chantournées et fleuries du palais. L'infortunée se soutenait à peine; les pieds déchirés par les épines, les cheveux épars et souillés de poussière, le visage marbré par les larmes, et gardant néanmoins l'auréole d'un courage surhumain, la noble femme pénétra dans le sérail, en regardant autour d'elle si elle n'apercevait point Aliénor.

Elle s'attendait à descendre dans un cachot; on la fit gravir un escalier de santal; puis Hafeld, frappant dans ses deux mains, un groupe d'esclaves accourut et entoura la comtesse en lui donnant les témoignages d'un profond respect.

— Aliénor! répéta Catherine, Aliénor!

Une esclave poussa une porte, puis, s'effaçant, laissa passer la comtesse de Montjoly. Celle-ci se trouvait à l'entrée d'un riche salon; elle n'eut point le temps d'y faire un pas, de la pièce voisine s'élança une jeune femme qui lui jeta les bras autour du cou et la couvrit de caresses.

— Aliénor! ma bien-aimée Aliénor!

Pendant quelques minutes, les baisers, les pleurs des deux femmes se confondirent; elles ne se parlaient que par leurs étreintes; leurs yeux pleins de larmes ne voyaient plus; leur émotion, leur trouble, leur ivresse ne leur permettaient pas encore de s'interroger; et l'on eût dit qu'Aliénor prolongeait à dessein cette scène de tendresse, car elle demeurait le front caché sur l'épaule maternelle.

Tout à coup Catherine, sortant de son délire, souleva la tête d'Aliénor pour voir son visage; pour la première fois elle remarqua ses vêtements de brocart, et, la repoussant avec une anxiété terrible :

— Parle! dit-elle, parle! que s'est-il passé? Jadis on parait les victimes pour le sacrifice; avant le martyre, on t'a revêtue d'habits de fête... car nous allons mourir, n'est-ce pas?... Ton noble père nous attend là-haut... Parle! mais parle donc!

Sans répondre, Aliénor s'agenouilla.

— Ne crains rien! dit la comtesse avec une sorte d'égarement; je suis forte... pendant le trajet j'ai regardé la mort en face... J'aurais seulement regretté de te laisser derrière moi... Si tu te prosternes pour recevoir la bénédiction suprême, Aliénor, que le ciel qui m'entend...

— N'achevez pas! s'écria Aliénor hors d'elle-même.

— Notre vie n'est-elle pas menacée? demanda Catherine; je te trouve dans le palais d'Aboul'Hacem, habillée comme une fille d'Orient, porterais-tu donc volontairement cette livrée d'infamie? As-tu renié ton nom, ta famille et ton Dieu?

— J'ai racheté la vie de ma mère!

— M'as-tu consultée pour savoir si je l'accepterais à pareil prix! Ah! faible et lâche créature! elle a reculé devant la mort! elle qu'un de nos prélats fit chrétienne, et dont les aïeux versèrent leur sang pour la conquête de Jérusalem! Aliénor, je t'en conjure, si pour me sauver tu fis un criminel sacrifice, repousse-le maintenant de toutes tes forces, expie-le, s'il le faut, par ta propre mort. Ma fille, ma fille bien-aimée, le trépas n'est point aussi terrible que tu le crois... Je te prendrai dans mes bras pour que tu ne le voies point venir, et nos âmes s'envoleront ensemble...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Aliénor ébranlée.

— Tu as peur de la souffrance, elle est passagère... l'éternité te payera le martyre de tes membres... Je t'ai donné la vie, et c'est au nom du Sauveur que je te crie : Sacrifie-la à ta cause... rentre dans le sein qui t'a formée; arrache de ton front les ornements qui le profanent, et répétons avec un égal courage : « Nous sommes chrétiennes! »

Ces paroles entraînantes, l'émotion communicative de Catherine troublèrent à tel point Aliénor, qu'obéissant à l'ordre de sa mère, elle allait se dépouiller de sa parure quand Aboul'Hacem parut. Il posa la main sur l'épaule d'Aliénor et dit à Catherine de Montjoly :

— Elle est musulmane; elle est la femme d'Aboul'-Hacem.

La comtesse recula, et, le bras étendu vers sa fille, elle cria :

— Maudite! sois maudite!

La comtesse s'enfuit du palais sans se retourner et s'enfonça sous les cèdres, et la porte de sa cabane abandonnée demeura ouverte, laissant voir dans le fond de la chambre le crucifix renié par Aliénor.

Lorsque celle-ci revint à la vie, Aboul'Hacem la soutenait dans ses bras.

Les yeux d'Aliénor cherchèrent vainement sa mère; elle n'osa prononcer son nom, ferma les yeux et resta de nouveau immobile; une maladie grave se déclara. La jeune femme fut sauvée par la force de la jeunesse; le pacha donna une fête pour solenniser la guérison de sa nouvelle épouse; mais il n'y convia ni la Nubienne Ilyohya, ni Zékéria, les deux favorites disgraciées, dans la crainte d'augmenter leur jalousie et leur haine.

En proie à un remords cuisant, Aliénor prenait en horreur une existence achetée au prix de l'apostasie. La déférence que lui témoignait le pacha, ses attentions de chaque jour, ses présents magnifiques, ne l'arrachaient point à sa morne tristesse. Aboul'Hacem trouva quelque chose de plus fort que sa volonté, ce fut la persistante douleur de sa femme. Même dans son sommeil, la pensée de son crime la poursuivait, et on l'entendait répéter dans le désordre de ses songes :

— Renégate! maudite!

Plus d'une fois elle fut tentée de se tuer.

Un soir, inclinée sur son balcon et dominant la mer, elle se demandait en regardant la Méditerranée s'il ne vaudrait pas mieux en finir avec les tortures qui l'épuisaient. Sans doute, le suicide est un crime, mais elle n'en était plus à compter ses faiblesses, ses lâchetés; ce trépas serait la conséquence de sa vie; la mort qu'elle avait repoussée comme martyre lui paraissait maintenant préférable à la vie... le vertige la prenait... elle se penchait, attirée par l'abîme, quand une soudaine commotion fit tressaillir tout son être; la rougeur envahit son visage, et une joie étrange, mêlée à une nouvelle douleur, lui fit croiser ses deux mains sur sa poitrine. Elle se jeta sur un divan et fondit en larmes. Cette crise la soulagea. Pour la première fois depuis son entrée au harem, elle essaya de prier.

Le lendemain, elle commanda sa litière et se fit conduire à la chaumière qu'elle avait habitée.

Elle entra dans la cabane, en ferma la porte avec soin; puis, tombant aux genoux du grand crucifix, elle répéta avec ferveur :

— Ne châtiez pas mon enfant, Seigneur! Que votre courroux retombe sur moi seule.

Quelques mois plus tard, Aboul'Hacem, le cœur rempli d'une joie orgueilleuse, attendait le moment où Aliénor le rendrait père. Il souhaitait un héritier de son nom; mais ce fut une fille qui lui fut envoyée. Cette déception n'affaiblit cependant pas son bonheur, et, au premier cri poussé par l'enfant, il courut vers la faible créature et la prit dans ses bras.

L'esclave qui tenait l'enfant semblait redouter que le maître vît la fille de la renégate.

— Dieu est grand! dit Aboul'Hacem, je nommerai cette enfant Safié, *la Pure!* et elle sera ma couronne de joie.

— Oui, Dieu est grand! murmura l'esclave noire; il a permis que la fille de la chrétienne portât sur son front le signe détesté de la foi de sa mère.

Puis, ayant enveloppé l'enfant, l'esclave la remit dans les bras d'Aliénor.

La jeune femme se souleva sur son lit, poussa un cri douloureux, reçut Safié sur sa poitrine et s'évanouit.

Le pacha se pencha vers elle, et vit alors que, sur le front de l'enfant, se dessinait une croix d'un rouge sanglant.

— La marque du Christ! dit-il, la marque de sa race!

Ses mains tremblaient si fort en tenant l'enfant, qu'Aboul'Hacem avait failli l'étouffer; il la posa sur la couche d'Aliénor et s'enfuit.

Le même jour, dans le sérail, Ilyohya la Nubienne et Zékéria savaient que la renégate était devenue mère d'une fille portant sur sa chair un stigmate de honte et de désespoir.

Aliénor faillit mourir; l'amour maternel triompha de sa douleur, et Safié dans les bras, la femme du pacha put de nouveau se promener dans les parterres ou rêver le soir sur les balcons.

L'enfant était d'une beauté rare, transparente, et pour ainsi dire éthérée. Ses grands yeux bleus, profonds, rappelaient ceux de son aïeule Catherine de Montjoly. Aliénor, qui pendant quelque temps avait songé à mourir pour se délivrer de ses remords, les voyait s'éterniser dans sa fille, et par sa ressemblance avec la comtesse, et par la croix rouge qui s'élevait au-dessus de ses sourcils, et qu'il fallait dissimuler par une bandelette ou par une pièce de monnaie.

En dépit de ce stigmate, Aboul'Hacem adorait cette enfant, et Safié grandit entre son père, dont elle adoucissait l'humeur farouche, et sa mère, qui, tandis qu'elle la berçait, entendait retentir à ses oreilles la malédiction d'Aliénor de Montjoly.

Cependant les femmes dédaignées du sérail semblaient se résigner à l'abandon du maître et de l'époux; deux d'entre elles cachaient au fond de leur âme une ardente soif de vengeance. La solitude et la tristesse du harem nourrissent souvent ces haines terribles, éclatant soudainement et se terminant par un drame effroyable. Ilyohya la Nubienne, jadis ennemie de Zékéria, était devenue son alliée. Quoiqu'il ne parût plus s'occuper de son sérail, Aboul'Hacem n'ignorait rien de ce qui s'y passait, et, redoutant l'effet des sourdes rages et des jalousies folles des répudiées, il chargea Ali, chef de ses eunuques blancs, de redoubler de vigilance et de faire bonne garde autour de Safié et de sa mère.

Au-dessus d'Ali, Hafeld surveillait les femmes, les esclaves et les eunuques. Hafeld, favori d'Aboul Hacem depuis de longues années, paraissait complétement dévoué à l'héritière de Montjoly, et cependant, entre eux, les gardes et les eunuques souriaient d'un mauvais sourire en énumérant les bienfaits dont le pacha comblait son confident et en parlant de la reconnaissance de celui-ci.

### VII. — LE MÉDECIN ARABE.

Dans le quartier le plus paisible de la partie de Tripoli s'étageant sur la montagne, se trouvait une maison qui, au premier aspect, semblait complétement close. Aucune fenêtre ne coupait la monotonie de la muraille blanche; la porte même se dissimulait aux regards. Cependant, à toute heure de jour, de nombreux groupes se tenaient près de cette demeure, at-

tendant non pas qu'elle s'ouvrit, car elle s'ouvrait rarement, mais que la face pâle du médecin arabe se dessinât derrière le treillis de fer d'où il rendait les oracles de sa science.

El-Nefs-El-Zékirja, réputé habile entre les habiles, possédait, disait-on, des livres sauvés de la bibliothèque incendiée par Omar.

Ces manuscrits, que nul n'avait vus, mais dont chacun affirmait l'existence, renfermaient, suivant la croyance du vulgaire, le secret des remèdes merveilleux au moyen desquels El-Nefs opérait ses cures.

Le médecin arabe était un grand vieillard amaigri par l'ascétisme, courbé par l'étude, qui passait de plus longues heures à demander ses secrets à la nature qu'à compulser les ouvrages des hommes.

Il fermait sa maison dans la crainte de la voir abattre et d'être lapidé avec ses pierres. Si l'on eût deviné que El-Nefs-El-Zékirja disséquait les cadavres, il eût été regardé comme maudit. On ne reconnaissait alors à personne le droit de demander à la mort le secret de la vie.

Sa demeure se composait d'une galerie couverte, d'une cour, au milieu de laquelle retombait un jet d'eau, d'un parterre et de quelques pièces modestement meublées. La bibliothèque était petite, mais remplie de manuscrits rares; le long d'une salle creusée dans le roc, un fourneau couvert d'ustensiles bizarres prouvait qu'El-Nefs n'était pas étranger à la chimie. Il devait ces connaissances aux relations que son père avait eues longtemps avec des mires français venus à la suite des armées lors des différentes croisades.

Le hasard des voyages, le caprice ou la persécution fixèrent El-Nefs à Tripoli. Le médecin arabe parlait peu et n'avait pas d'amis. Son unique serviteur était muet, et, depuis trois mois seulement, il s'était adjoint pour aide un jeune homme silencieux et triste, que lui avait vendu un corsaire barbaresque.

Quand El-Nefs amena l'adolescent dans sa maison, il lui fit, au sujet des plantes conservées, des poudres précieuses ou malfaisantes enfermées dans différents vases, des recommandations minutieuses, que le jeune homme écouta avec respect.

Un jour, El-Nefs, désirant choisir des simples dans la campagne, emmena son aide et fut surpris de le voir faire provision de quelques herbes dont il ignorait l'usage.

Il ne tarda pas à s'apercevoir que, loin de déranger ses collections, le jeune homme les plaçait dans un meilleur ordre et paraissait fort au courant de leurs vertus.

— Giaour, lui dit-il, as-tu donc appris l'art de guérir?

— Un peu, répondit le jeune homme. Fils d'une mère presque riche, je me sentais attiré vers les souffrants et voulais connaître le moyen de les soulager.

— Quel nom portait ton maître?

— Ce nom, célèbre en Italie, n'est point parvenu jusqu'à vous. Il se nomme Jacobus Toldini.

— De sorte que tu pourrais m'aider dans ma tâche quotidienne?

— Vous m'avez acheté, je vous appartiens, répondit le jeune homme.

La douceur de l'esclave, jointe à sa science prématurée, fit bientôt naître dans le cœur d'El-Nefs une sorte d'amitié. Il était vieux et seul, il s'attacha à son esclave.

Chaque jour El-Nefs, caché derrière son étroit guichet de fer, donnait ses consultations aux pauvres de la ville; le reste du temps, il visitait les malades ou travaillait à de nouvelles expériences.

Malgré son savoir, jamais l'Arabe n'avait été mandé au harem. La jalousie du pacha ne l'eût pas toléré; des femmes de Syrie, réputées sorcières, et affirmant que toutes les maladies nous sont envoyées par des esprits malfaisants, se faisaient payer fort cher par les odalisques d'Aboul'Hacem pour brûler devant elles quelques herbes magiques et prononcer de bizarres incantations.

Cependant un matin, surpris lui-même de la mission dont on le chargeait, Hafeld, premier ministre du pacha, fut envoyé chez le médecin arabe par Aboul'-Hacem lui-même.

Aliénor devenait si pâle, la vie semblait si rapidement abandonner Safié, que l'époux résolut de permettre à un étranger de franchir le seuil du sérail.

El-Nefs-El-Zékirja se rendit au souhait d'Aboul'-Hacem, qu'il trouva dans la chambre d'Aliénor. Celle-ci, étendue sur un divan, le visage couvert d'une pâleur morbide, tenait dans sa main une des mains de Safié. L'enfant, ses grands yeux bleus fixés dans le vague, ne semblait entendre ni les paroles affectueuses du pacha, ni le souffle de plus en plus faible de sa mère. Son regard allait plus loin que le monde visible, comme si elle découvrait des choses ignorées de ceux qui l'entouraient.

El-Nefs s'inclina sans servilité devant le pacha et s'approcha des deux femmes. Aliénor lui désigna Safié du geste. Le médecin palpa le bras amaigri de la mère, regarda la croix rouge incrustée dans la chair de l'enfant et murmura :

— Le mal vient de là! de là seulement!

El-Nefs écrivit une ordonnance sur un parchemin, recommanda à Aboul'Hacem de veiller à son exécution et se retira sans rien promettre. Sa science se trouvait déroutée. Il n'espérait sauver ni cette femme dévorée par une souffrance morale, ni cette enfant placée sous la main du Seigneur.

Aliénor, bien qu'elle n'attendît aucun soulagement du traitement d'El-Nefs, le suivit avec conscience.

Au bout de deux mois, celui-ci y renonça le premier, et eut le courage de l'avouer à Aboul'Hacem.

— Que vaut et que peut donc ta science? lui demanda amèrement le maître de Tripoli.

— Tout contre les maladies du corps... rien contre celles de l'âme... Si j'avais pu sauver ton épouse, Safié eût recouvré la santé; elle meurt d'un mal inconnu dont elle prit le germe au cœur de sa mère...

— Je devrais te faire trancher la tête sur l'heure! dit Aboul'Hacem avec un geste de désespoir et de colère; j'avais mis en toi mon dernier espoir.

— Aurais-tu assez de confiance pour laisser entrer ici un esclave qui, depuis peu de temps, se trouve à mon service?... Ou je me trompe fort, ou plus que moi il serait capable de triompher de la douleur d'Aliénor et de la faiblesse de Safié; sa science me confond souvent moi-même.

— Fais! dit le pacha, j'ai confiance en toi.

Deux heures plus tard, El-Nefs-El-Zékirja revenait suivi de son esclave.

Celui-ci paraissait âgé de dix-huit ans, mais il était grand et robuste pour cet âge. Son regard profond imposait; il avait la bouche grave, le maintien mo-

deste. Quand il entra dans la salle un peu sombre où se tenaient Aliénor, son époux et sa fille, l'adolescent ne distingua d'abord personne. Arrivé près du divan, et invité par Aboul'Hacem à regarder les deux femmes, le jeune homme faillit pousser un cri de surprise en reconnaissant dans la compagne du pacha une femme appartenant aux races d'Europe.

Il la regarda lentement, avec une sorte d'autorité. Aliénor se troubla, le rouge de la honte envahit son visage, et cependant à cette honte se mêlait une sorte de joie.

— Quel est ton nom? demanda Aboul'Hacem au jeune homme.

— Il est, répondit l'adolescent, un titre que tu tiens en mépris et dont je fais mon unique gloire. Je resterai pour toi — le chrétien.

— Silence! fit Aboul'Hacem, on ne prononce pas ce mot ici.

Une profonde angoisse se refléta dans le regard d'Aliénor. En la voyant défaillir, le jeune homme traça mystérieusement et rapidement sur sa poitrine le signe de la rédemption, et la jeune femme arracha

Le médecin chrétien Dessin de F. Lix.

brusquement le croissant d'or que supportait son collier. Aucune parole ne fut prononcée, mais Aliénor et l'esclave d'El-Nefs se comprirent.

— Elle meurt d'un remords, pensa le chrétien.

Puis sa main se posa sur le front de Safié et il força l'enfant à le regarder.

L'enfant sourit.

Aliénor se souleva sur sa couche, une couleur rose se répandit sur ses joues; en voyant apparaître un homme de sa foi première, il lui sembla qu'un ange ouvrait les portes de la prison au fond de laquelle elle languissait.

Le chrétien ordonna une potion simple. Aliénor promit de la boire; et quand le pacha demanda au chrétien : — Reviendras-tu? Aliénor attendit sa réponse avec inquiétude.

— Je reviendrai, répondit le jeune homme, et, je te le jure, je te rendrai ta femme et ton enfant.

### VIII. — LE PRIX D'UN SERVICE.

Une amélioration sensible ne tarda pas à se manifester dans l'état de Safié et de sa mère; les moyens de guérison employés par le chrétien étaient fort élémentaires cependant : des breuvages préparés avec des herbes de la montagne. Mais le jeune homme y ajoutait non des causeries, car il parlait imparfaitement l'arabe, mais des chants que Safié semblait entendre avec un indicible bonheur. Le chrétien redi-

soit à l'enfant charmée, à la mère bouleversée au plus profond de son âme, les hymnes et les belles proses de l'Église. Il les répétait dans cette langue latine que l'on a faite la langue du ciel, et si Aliénor y trouvait le cuisant souvenir de sa faute, elle y puisait en même temps un ardent repentir. Or, jusqu'à cette heure, l'héritière des Montjoly avait souffert les tortures du remords sans l'attendrissement de la douleur. Elle n'espérait point le pardon, elle ne le demandait pas ; elle se croyait entrée vivante dans la damnation éternelle. La présence du chrétien raviva soudainement les flammes de la foi ; ce secours d'en haut lui parut un premier miracle. Elle crut que le Seigneur ne l'abandonnait point, puisqu'il envoyait vers elle un être pur et bon qui la relevait doucement du sol où elle s'était couchée pour mourir, afin de la présenter à Dieu déjà purifiée par ses larmes.

Safié traitait le chrétien comme un jeune frère. Pour l'encourager à lui répéter les airs qu'elle préférait, l'enfant tirait de sa guzla des sons doux et tristes d'accord avec les mélodies chrétiennes. L'influence de cette musique sacrée qui la charmait sans qu'elle comprît le sens des paroles était telle, que Safié se ranimait par degrés, à mesure que s'élevait la voix du chanteur. Elle en vint même, avec sa mémoire prodigieuse, à redire les hymnes latines, et lorsqu'elle entendait ces chants sacrés sur les lèvres de son enfant, Aliénor croyait écouter des voix célestes lui promettre le pardon de son crime.

Aboul'Hacem ne pouvait être jaloux du chrétien. Sa réserve était aussi grande que sa science se montrait efficace. Il ne demandait à voir Aliénor et sa fille que sur les instances du pacha. Le plus souvent il se bornait à remettre à ce dernier un breuvage préparé d'avance. Il se promenait ensuite dans les jardins et chantait sous le kiosque d'Aliénor.

Aboul'Hacem ne put bientôt se défendre d'éprouver pour le giaour une affection mêlée de respect. Ce jeune homme chaste, silencieux, discret, instruit, fit rapidement des progrès dans son estime, et peut-être Hafeld en fût-il devenu jaloux, si le chrétien n'eût un jour rappelé au pacha une promesse sacrée.

— Cette femme que tu chéris est guérie, dit-il ; es-tu prêt à tenir ton serment ?

— Que demandes-tu ?

— La liberté.

— Jamais ! toi parti, Aliénor et Safié tomberaient dans leur noire maladie.

— Je n'exige point la liberté de partir. Je souhaite seulement avoir le droit de me livrer à mes études ; je ne veux garder d'autre maître que toi.

— Je payerai ta rançon à El-Nefs et tu dépendras de moi seul.

— Ce n'est pas tout.

— Que souhaites-tu encore ?

— Je veux un firman de ta main m'autorisant à consoler les prisonniers ramant sur tes galères ou jetés dans tes cachots. Je serai captif dans Tripoli, mais captif sur parole.

— Me promets-tu de ne point encourager tes frères d'Europe à persister dans leur aveuglement ?

— Je leur conseillerai de mourir pour défendre leur croyance.

— Je me serais défié de toi si tu m'avais parlé autrement. Va donc, je ne saurais marchander ma gratitude, car si tu avais exigé l'une des trois cités de Tripoli pour me rendre ma femme et mon enfant, je te l'aurais donnée.

Le soir même, le pacha faisait remettre à El-Nefs le prix de la rançon du chrétien.

En même temps, Aboul'Hacem donnait au jeune homme un firman, par lequel il l'autorisait à visiter les prisonniers de Tripoli, et à s'occuper de l'amélioration de leur sort. Ordre fut en même temps transmis aux capitaines de galères, aux gardiens et geôliers de reconnaître le Chrétien et de lui obéir comme au représentant et au messager d'Aboul'Hacem.

Une joie profonde remplit le cœur du jeune homme ; il allait désormais exercer un apostolat, alléger son propre fardeau en portant celui de ses frères. Il ne perdit pas un jour, pas une heure, et commença ses visites par les galères, où des chrétiens de toutes races étaient enchaînés à leurs bancs de fatigue.

Nul ne peindra jamais l'horreur du supplice qu'enduraient ces infortunés. Courbés sur la rame, les chevilles ensanglantées par de lourds anneaux, le cou déshonoré par un carcan de fer, enfermés jour et nuit dans l'entre-pont, manquant à la fois de jour et d'air, réduits à l'état de machines humaines faisant mouvoir un aviron, leur misère s'augmentait encore des insultes et des mauvais traitements de leurs gardiens.

Le Chrétien pénétra dans l'entre-pont d'une galiote au moment où se passait une scène horrible. Un gardien, ivre de sa propre colère, vociférant des injures et proférant des menaces de mort, passait et repassait entre les bancs, frappant de son bâton noueux les épaules dénudées, les têtes courbées. Des cris de douleur s'échappaient de la poitrine des malheureux, ils tentaient de se garantir de leurs bras, l'un d'eux leva même son aviron pour se défendre ; alors le bourreau fondit sur l'homme enchaîné, et du bâton, du poing et de ses dents le traita de telle sorte, que le rameur tomba sur le sol baigné dans son sang et presque privé de vie.

Alors une main nerveuse se posa sur l'épaule du gardien.

— Le droit de mort appartient au pacha, dit le Chrétien en s'adressant au tortionnaire ; tu as attenté à la puissance de Sa Hautesse en te faisant ordonnateur et exécuteur d'un supplice. Tu en rendras compte à sa justice.

— Et c'est un giaour, un esclave, qui m'ose parler de la sorte ! demanda d'un ton méprisant le gardien des rameurs.

— C'est un fils d'Europe ! c'est un homme de cœur indigné de voir commettre des actes d'atroce férocité.

Puis, ayant déployé son firman, et pris rapidement une note, le Chrétien parcourut les rangs des rameurs, s'arrêtant un moment près de chacun d'eux, l'interrogeant sur son histoire ; il écrivait ensuite quelques lignes pour se souvenir et promettait secours et protection aux captifs.

Pour la première fois, depuis de longues années, les infortunés entendaient dans cet enfer une consolante parole. C'était plus que la goutte d'eau de Lazare : c'était la manne dans le désert.

Le soir même, le Chrétien adressa un rapport à Aboul'Hacem ; deux jours après, en se rendant dans l'intérieur de Tripoli, le jeune homme entendit pousser des cris déchirants dans le quartier où se faisaient d'ordinaire les exécutions. L'instinct, plus que la curiosité, le poussa vers le pilori ; il recula d'horreur en fermant

les yeux : le gardien de la galiote qu'il avait visitée trois jours auparavant subissait le supplice du pal.

Lentement, mais d'une façon progressive, des améliorations s'introduisirent dans les prisons et les galères. Le Chrétien était regardé par les captifs comme un ami, un bienfaiteur, un frère. Tous l'aimaient et le vénéraient, et si un gardien se montrait plus cruel que le règlement ne l'autorisait à le faire, les prisonniers se contentaient de lui dire :

— Nous nous plaindrons au Chrétien.

Au bout d'un mois, le jeune homme n'avait plus à visiter qu'une seule prison. Large, haute, massive, dressée sur une base de granit naturel avec lequel elle semblait faire corps, cette tour était l'objet d'une grande terreur et le sujet de récits légendaires.

On affirmait que les infortunés renfermés dans ses murs souffraient un plus rude martyre que les autres captifs; tous, avant d'y être jetés, subissaient quelque horrible supplice. On n'y devait trouver que des mutilés et des fous. Le Chrétien avait déjà inspecté la prison supérieure, quand il demanda à visiter les cellules inférieures.

La prison se prolongeait dans les entrailles de la terre, et six étages de cachots, progressivement bas et humides, descendaient en spirale jusqu'au fond du gouffre.

Ce n'étaient plus des hommes que le Chrétien trouvait dans ces fosses infectes, où la vermine et les scorpions pullulaient, mais des restes, des débris d'hommes. L'un, ayant subi l'ablation des mains, ne pouvait plus porter à sa bouche les misérables aliments qu'on jetait à terre devant lui et devait, pour les saisir, ramper comme un animal immonde. A l'autre, on avait crevé les yeux; celui-là s'estimait heureux d'avoir subi seulement la perte de ses oreilles; celui-ci se traînait sur des jambes mutilées. Le fer et le feu n'avaient épargné personne. Le Chrétien, suffoqué par la douleur, gardait à peine la force d'adresser quelques paroles aux infortunés. Ses larmes étaient assez éloquentes.

En quittant chaque cachot, il donnait des ordres précis, et, la nouvelle de l'empalement du chef de la galiote s'étant répandue, le Chrétien n'eut pas la peine de répéter ses observations et de commander deux fois.

Il se croyait au bout de sa terrible visite, quand le gardien ouvrit une dernière porte, donnant sur une fosse à demi envahie par une eau croupissante. A la lueur de la torche que portait devant lui le geôlier, le Chrétien aperçut un vieillard replié sur lui-même. Ses bras entouraient ses jambes atrophiées par le froid. Sa barbe blanche, sa longue chevelure inculte lui donnaient à la fois un aspect terrifiant et fantastique. En entendant un bruit de voix, le prisonnier leva la tête et regarda ceux qui entraient. Puis, croyant sans doute que sa dernière heure était venue, il fit un effort pour se lever et fixa un regard encore étincelant sur le gardien.

Le chrétien s'approcha alors et adressa quelques paroles bienveillantes au malheureux; celui-ci ne répondit pas, mais ses yeux s'animèrent d'un rayon de joie en se fixant sur le jeune homme. Le Chrétien s'était exprimé en français, il crut que le captif ne le comprenait pas et répéta la question en langue tudesque. Le vieillard secoua la tête; le Chrétien se servit alors de l'italien; soudain les mains du prisonnier se tendirent vers lui, et le malheureux montra que les bourreaux du pacha lui avaient coupé la langue...

— Si je ne puis finir vos peines, reprit le Chrétien dans le plus pur toscan, soyez sûr du moins que je les adoucirai.

Il ouvrit les carcans emprisonnant le corps et les jambes du malheureux, puis il lui demanda s'il se croyait capable de quitter son cachot et de gravir les escaliers. Le vieillard essaya quelques pas et secoua la tête avec découragement. Il fallut le transporter d'étage en étage jusqu'à la cour de la prison. Le grand jour lui causa un éblouissement subit. Bientôt, cependant, la vivifiante chaleur du soleil parut le ranimer; il essayait des mouvements lents, comme ceux d'un enfant, et le bien-être amenait sur ses lèvres un vague sourire. Après l'avoir conduit dans une chambre saine et commandé qu'on lui servît un léger repas, le Chrétien le quitta en promettant de revenir le lendemain.

Dociles aux volontés du jeune homme, les gardiens avaient changé l'aménagement intérieur de la prison. Le Chrétien trouva les mutilés reposés par le bain, couverts d'habits propres, réunis dans une vaste salle, et formant des groupes d'amis, de compatriotes, se questionnant, se racontant mutuellement leurs aventures. Le Chrétien courut tout d'abord au vieillard, pour lequel il se sentait une vive sympathie. Dans l'espérance de converser avec lui, il avait porté du parchemin et comptait apprendre l'histoire du malheureux, si celui-ci savait écrire. Il expliqua au captif ce qu'il souhaitait, et le regard du vieillard s'éclaira d'une vive joie. Puis d'une main tremblante, saisissant la plume que le jeune homme lui tendait, il traça péniblement et en lettres énormes les réponses exigées par les questions de son nouvel ami.

— Quel est votre pays? demanda le Chrétien.

— Je suis Génois, écrivit le prisonnier.

— Comment êtes-vous venu à Tripoli?

— Je partis de Gênes en compagnie d'un homme aventureux; nous commandions deux galères, et notre but était d'aller jusqu'aux Indes. Vers la hauteur de Saint-Jean d'Acre, nous fûmes capturés par des pirates, amenés à Tripoli et vendus avec les hommes de l'équipage... Nous étions, mon ami et moi, actifs, robustes, pleins de courage; on nous donna le choix entre l'abjuration et le supplice : nous demandâmes les bourreaux. J'ignore quelle fut la destinée de Tedisio Doria; tu vois à quels excès de misère m'ont réduit les fils de Mahomet... Mais toi, qui viens nous consoler dans ce lieu de souffrance, étais-tu négociant comme nous?

— J'étudiais l'art de guérir, et déjà je m'y montrais habile, quand je suppliai ma mère de me permettre de quitter ma patrie pour aller à la recherche d'un père que je perdis dans une catastrophe semblable à celle dont tu fus la victime... Notre bâtiment pris et pillé, nous fûmes amenés au marché de Tripoli. Acheté par un médecin arabe, je soignai avec succès la femme du pacha. La liberté dont je jouis est le fruit de sa reconnaissance...

— Y a-t-il longtemps que tu perdis ton père?

— Dix années.

— Quel motif le porta à quitter sa famille?

— Une louable ambition... Il rêva, avec l'un des héritiers des plus nobles familles de Gênes, de faire refleurir notre commerce en Orient, et, en compagnie de Tedisio Doria...

Les yeux du vieillard se fixèrent avec angoisse sur le visage du Chrétien; un voile de larmes obscurcit ses yeux, et sa main tremblait d'une façon fébrile quand il écrivit :

— Et tu as tout quitté pour chercher ce père, dont tu te souvenais à peine...

— Pouvais-je l'oublier en voyant pleurer ma mère? s'écria le Chrétien.

L'agitation du vieillard augmenta encore, et ce fut en caractères presque illisibles qu'il traça cette ligne :

— Tu te nommes Lucian Vivaldi...

Le Chrétien poussa un cri de joie étouffé et se précipita dans les bras du vieillard.

— C'est un miracle! un miracle! ne cessait de répéter le jeune homme. Vos misères sont finies; le pacha ne me refusera pas votre grâce. S'il ne me permet pas de quitter Tripoli, du moins vous cesserez de languir dans cette horrible prison. En attendant que se présente un moment favorable pour obtenir votre liberté, nous nous verrons chaque jour. Gardons ce secret au fond de notre cœur jusqu'à l'heure où je pourrai dire devant tous : « Ce noble martyr est mon père! »

Lucian Vivaldi achevait ces mots quand Hafeld parut. Il complimenta ironiquement le Chrétien de son humanité, puis ajouta, avec une intention dont le jeune homme ne saisit pas toute la portée :

— Sa Hautesse doit te savoir un gré infini du zèle que tu déploies. Tu consolais, quand je suis entré, l'homme qui, avec Tedisio Doria, l'a le plus offensé par son obstination.

— Ce que tu nommes obstination, s'appelle pour moi héroïsme.

— Un conseil, poursuivit Hafeld, n'exagère rien, surtout la vertu...

Lucian Vivaldi ne prolongea pas davantage sa visite.

Le soir même, le premier ministre insinuait au pacha que la piété du Chrétien cachait un piége; qu'après s'être formé des créatures, il fomenterait une révolte contre le pacha.

— C'est impossible, répondit Aboul'Hacem, le Chrétien a juré.

— Oui; mais il ne croira point commettre une action déloyale en manquant à une promesse faite au sectateur du Prophète. Que dis-je? te trahir pour ses compatriotes lui semblera une œuvre méritoire... Il trouverait légitime de détacher de toi les êtres qui te sont le plus chers même...

— N'achève pas! dit Aboul'Hacem, tu insulterais Aliénor.

Le pacha fit un signe, le ministre sortit.

Resté seul, Aboul'Hacem se souvint malgré lui des paroles perfides de son ministre, et, les yeux injectés de sang, les poings fermés par la rage, il s'écria :

— Si tous deux me trompaient!

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# VOYAGES.

## LES BOHÉMIENS DANS L'INDE.

La race humaine offre, comme toutes les autres races animales de notre globe, ses anomalies et ses propensions innées, irrésistibles. De même que les oiseaux, les mammifères, les poissons nous montrent certaines familles, certaines espèces animées, à des moments déterminés, d'instincts de migration, de besoins de voyager encore inexplicables, mais auxquels elles obéissent sans raisonner, comme à une impulsion toute naturelle ; de même nous voyons certaines races humaines garder, pendant des siècles, et comme un état normal, des mœurs vagabondes que rien ne peut expliquer, sinon une impulsion naturelle. Il ne faudrait pas croire que le premier peuple venu, émietté par tribus sur la surface de l'Europe, pourrait vivre comme le font, sans varier, les Bohémiens ou Zingares. Ces peuples sont évidemment poussés par un instinct spécial, inné, supérieur, auquel ils obéissent inconsciemment. Ce qui le prouve, c'est que cette impulsion n'est explicable ni pour eux ni pour les autres.

On comprendrait, en effet, qu'un peuple dispersé par la force, chassé de son pays, errât quelque temps parmi le monde, cherchant à se reconstituer en un lieu quelconque, ou à rentrer dans son ancienne patrie; mais, pour les Zingares, il n'en est point ainsi, puisque, dans l'Inde même qui semble leur patrie première, ils vivent de la même vie qu'en Europe, en Asie, et, dit-on dernièrement, en Afrique : errants partout, dans les jungles maternelles comme dans les plaines et les forêts civilisées qu'ils traversent sans s'y mêler et sans leur rien emprunter.

L'origine indienne des Bohémiens paraît de moins en moins douteuse. On a longtemps attribué leur émigration à l'invasion de l'Inde par Timour-Lang, au commencement du quinzième siècle ; désormais, il paraît démontré, par l'étude des textes, que cette migration — unique ou peut-être successive — a eu lieu à une époque beaucoup plus reculée, puisque Fidursi en parle dès l'an 420 et qu'ils se seraient répandus dans l'orient de l'Europe dès 1250.

Quelle que soit, au surplus, la date du fait en lui-même, le phénomène actuel n'en demeure pas moins extraordinaire et tout autant dénué d'explication plausible. Si l'émigration a été naturelle, pourquoi ne continue-t-elle plus? Si l'émigration a été forcée, pourquoi, depuis longtemps, l'effet ne s'en est-il pas effacé de lui-même?... Deux peuples semblent ainsi dispersés dans le monde, au travers des autres nations : les Israélites et les Zingares. Mais ils le sont dans des conditions absolument différentes, quoique tous deux y vivent à un état qu'on pourrait appeler *parasitaire*, c'est-à-dire dans des conditions spéciales. Les Israélites vivent en familles isolées, mais mêlées à la nation et reliées entre elles par le lien religieux. Les Bohémiens, au contraire, vivent en clans, sans nationalité, isolés au milieu du peuple qu'ils traversent, et roulant sur la terre sans attache comme sans but. On connaît des Juifs français, allemands, portugais, etc.; on ne connaît que des Zingares cosmopolites! Quelques tribus se sont établies — on n'ose pas dire fixées — en Transylvanie, en Valachie, en Lithuanie ; mais elles ne prennent aucune part à la civilisation qui les entoure.

On prétend que, dans le pays des Mahrattes, on trouve encore quelques Zingares à l'état de tribu; sur les côtes du Malabar, on en rencontre également qui vivent en pirates. Dans l'Inde anglaise, les Zin-

gares errent comme en Europe. Au Mysore, on les rencontre par tribus d'hommes et de femmes chassant et prenant les paons, les poules vivantes, etc., qu'ils viennent vendre aux cantonnements anglais. Les méthodes qu'ils emploient pour opérer ces captures sont d'autant plus intéressantes que, chez ce peuple immuable dans sa mobilité continuelle, elles doivent remonter à la plus haute antiquité.

Pas plus dans l'Inde qu'ailleurs, une tribu zingare ne se fixe nulle part. Ses membres se meuvent, par petits groupes, de place en place, selon que l'exigent les saisons de l'année et les migrations du gibier. Leurs wigwams ou tentes sont vite ployés sur de petits bœufs, lorsqu'ils veulent changer de résidence, et, à d'autres moments, ces mêmes bœufs deviennent des aides très-utiles pour certaines de leurs chasses aux animaux sauvages. Ces Zingares, en effet, savent prendre en vie : l'antilope, l'outarde, la perdrix et la caille dans les plaines ; le chacal, le paon, la poule dans les jungles, et souvent même le daim tacheté. Que l'on s'empare de perdrix et de cailles, rien que d'assez simple là-dedans : nos bergers en savent faire autant ; mais que l'on s'attaque au chacal, ceci est une autre affaire. Le chacal, en effet, est bien voisin du renard et passe pour aussi rusé que lui... Or tout le monde sait combien ce dernier prend soin de se garder lui-même ; cependant les Zingares sont plus fins que lui, puisqu'ils en capturent couramment assez pour en faire leur nourriture habituelle.

Une belle nuit de lune est le meilleur moment pour

La chasse au chacal. Dessin de Vierge.

cette chasse, dont les préparatifs sont bientôt faits. Le costume traditionnel des Bohémiens de l'Inde n'est pas compliqué : il consiste en un bonnet de peau, un a deux mètres de corde et un morceau de cotonnade grand comme un mouchoir. D'une main, ils emportent une peau de bouc non apprêtée, enlevée d'un seul morceau et formant un sac. Chacun d'eux porte, en outre, un petit paquet de collets admirablement construits en tendons préparés, et un court bâton d'apparence solide destiné à frapper sur la tête tout chacal pris.

Ce qui se passe de nos jours, ce que j'ai vu se passer dans ces chasses sous mes yeux au Mysore, se passait identiquement de même, il y a siècles et siècles : si on demande aux Zingares qui leur a appris leurs méthodes de chasse, ils répondent : « Toujours, toujours ! » Leur langue, presque le sanscrit, n'en dit pas plus long. Mais les animaux de chasse ne manquaient point autour de notre camp ; aussi, à quelques centaines de mètres, dans une clairière au milieu des jungles, les Zingares qui étaient venus me chercher commencèrent leurs opérations.

Après avoir attentivement consulté la direction du vent, ils posèrent une ligne de collets. Ceux-ci consistent en trois brides environ tressées en tendons ; chaque bride est assez roide pour se tenir droite à une hauteur moyenne de quinze centimètres du sol, tandis qu'elle est chevillée à terre par des tiges de bois sur lesquelles chacune est dressée. Ces tiges sont réunies par une corde courante, et quand toutes furent

enfoncées dans la terre, les boucles formèrent une rangée d'à peu près six à sept mètres, se recouvrant soigneusement les unes les autres, de sorte que le chacal passant rapidement parmi elles était sûr de passer son pied de devant dans l'une ou dans l'autre, tandis que la corde courante empêchait que l'un quelconque des piéges pût être emporté par l'animal.

Supposons que le vent régnant au moment de la chasse vienne de l'ouest ; le rang de collets sera placé d'ouest en est, et les hommes choisiront une place à environ vingt-cinq mètres de l'extrémité ouest de la ligne. Tous alors s'accroupissent sur le sol, et l'un d'eux, élevant la voix, imite à s'y méprendre le cri du chacal. C'est d'abord le long râlement « y...o...oû... oû... »; puis, le même sur un ton plus élevé ; puis un aboi court, sec « ouà ! ouà ! » qui continue pendant un certain temps et finit par un hurlement caractéristique que je renonce à rendre et à expliquer. Tous, pendant ce temps, font le guet, regardant attentivement de tous côtés. A peine le premier hurlement fut-il poussé, que tous se mirent à secouer les peaux de bouc, à japper, à aboyer, à hurler, à jurer comme chacal en colère, de sorte qu'on eût dit une troupe de ces animaux se battant sur une charogne qu'ils déchiraient.

Au bout de quelques instants arrive à grands pas un chacal... Les hommes se jettent immédiatement à plat ventre sur le sol, avec un paroxysme de cris et de jappements, secouant la peau de bouc devant le nouveau venu et imitant le plus beau branle-bas qui puisse suivre, pour un chacal, un repas plantureux.

L'animal s'arrête environ à vingt-cinq mètres de nous, dans un état de trouble évident. Mais les hommes font si bien leur partie, qu'il se dit en lui-même que certainement il y a là tout près des chacals qui accomplissent une bien belle besogne ; mais on voit en même temps qu'il trouve dans l'exécution du concert quelque chose qui lui semble extraordinaire..... En quelques secondes, un peu tiraillé entre le désir de se joindre au festin avant que tout soit mangé et sa prudence ordinaire, il relève le nez et la queue et, avec un hurlement d'angoisse, il s'élance au galop tout autour du foyer du vacarme, mais se tenant sous le vent et demeurant toujours à vingt-cinq mètres de nous... Aussitôt qu'il arrive sous le vent de nous, il veut décamper !... Mais il est déjà au milieu des piéges, et les hommes s'élancent sur lui avec leurs petits gourdins...

Malheureusement pour nous, le finaud n'avait pas été bien saisi par les collets, ce qui arrive quelquefois, malgré toutes les précautions, et il se dégagea juste à temps pour sauver sa tête... Notre déconvenue fut d'autant plus complète que quatre ou cinq de ses amis arrivaient à toutes jambes au même instant et s'empressèrent de filer au galop accéléré.

La raison pour-laquelle les Zingares avaient choisi leur poste en se plaçant au vent de leurs piéges est que le chacal décrit un cercle invariablement sous le vent pour recevoir les effluves de tout objet qui lui paraît suspect, et qu'il doit rencontrer la ligne des piéges à l'instant même où il veut se sauver du danger dont, alors, il a conscience. Si, au contraire, les piéges étaient placés en un autre endroit, il en sortirait après avoir pris le vent et pourrait ne pas venir jusqu'à eux.

Cette aventure ainsi terminée, nous choisîmes un autre endroit et nous prîmes plusieurs chacals. Depuis, j'ai vu, une fois, un Zingare, en pleine lumière du jour, et d'une main, mettre dans son sac un chacal qui était en train de faire la sieste au soleil, et qui se jeta la tête la première dans le danger, au moment où il fut réveillé par le premier hurlement du malin chasseur.

A propos de chacals, j'ai eu la chance, au milieu du jour, il y a quelques mois, d'entendre et de voir cet animal pousser son terrible cri, si différent de son hurlement ordinaire, cri qu'il faut attribuer aux vieux animaux solitaires. On s'est beaucoup disputé pour savoir si ce cri horripilant, fantastique, glaçant le sang dans les veines, était celui du chacal, de la hyène ou de tout autre animal. Or les Shikarries m'avaient toujours affirmé qu'il était poussé tout bonnement par le chacal, et, en cette occasion que je rapporte, j'eus la chance de considérer l'animal pendant plusieurs minutes jusqu'à ce qu'il me vît et s'enfuit. On prétend que c'est quand il est accompagné du tigre que le chacal pousse ce cri particulier; mais là il n'y avait ni tigre ni charogne aux environs; l'animal, à nos yeux, appelait tout simplement ses semblables.

Un mot encore à propos du chacal et du tigre. J'étais un soir à l'affût du dernier lorsque parut un chacal. Après son déploiement habituel de marches, contre-marches, glissades ; après un certain nombre de feintes et de fuites destinées à provoquer quelque mouvement chez le tigre, s'il était par hasard à guetter aux environs, le chacal saisit un énorme morceau de chair et l'emporta... Il revint bientôt et emporta un semblable morceau dans une direction nouvelle... Une fois encore il revint à la charge, et toujours emporta du butin dans une direction différente. Il était évident qu'il s'attendait à voir arriver le tigre d'un moment à l'autre et qu'il se munissait de ce qu'il lui fallait pour faire, à distance, un souper tranquille.

Terminons cette courte digression à propos des mœurs des chacals, revenons aux Zingares indiens et à leur manière de prendre au collet les paons et les coqs des jungles. Pour cette chasse, ils se font aider par leurs petits bœufs, se cachant courbés derrière eux. Plaçant alors une ligne de collets à couvert le long des clairières et des sentiers des jungles que ces oiseaux prennent quand ils rentrent alarmés pendant leur gagnage en plaine, deux hommes, derrière leurs bœufs, conduisent tranquillement les oiseaux dans leurs collets.

Ils appellent aussi quelquefois les mâles de ces espèces en gloussant comme les poules derrière quelque buisson épais qu'ils ont choisi pour poser leurs collets : ce qu'il y a de mieux, c'est qu'ils ne se servent d'aucun appeau artificiel ; ils contrefont tous ces cris, tous ces bruits avec la voix seule, et cependant ils y sont d'une adresse incroyable. Il faut évidemment qu'ils soient bien sûrs de leur méthode et que le succès la suive souvent, car les tribus zingares vivent positivement de chacals et de vautours dégoûtants que l'on appelle *changouins* ; ils réservent le gibier pour le vendre.

Les vautours se prennent très-facilement au collet, cet engin dont les Bohémiens des jungles savent faire un si multiple usage. Un jour, je vis une collection de chacals et de vautours dans une petite plaine découverte : arrivant auprès d'eux, je trouvai trois ou quatre vautours sautant de côté et d'autre, les pattes

prises dans des collets attachés au cadavre d'une jeune fille du pays probablement morte d'épuisement et de faim, car la disette sévissait cruellement à cette époque dans le Mysore...

Telle est la vie actuelle des Bohémiens ou Zingares dans le pays même qu'on leur donne comme patrie. Ils ont formé, dit-on, la caste la plus infime des Indiens avant d'adopter les mœurs errantes que nous leur voyons partout : c'est possible ; mais, à nos yeux, cela n'est guère probable. Ce qu'ils sont aujourd'hui, ils l'ont été autrefois, ils l'ont été toujours! Ils ont erré sans cause ; Timour-Lang n'y a été pour rien : ils erraient avant lui... ils erreront encore après nous... jusqu'au dernier ! Car ils disparaîtront peu à peu du monde, étouffés par la civilisation, lorsque toute la surface de la terre, cultivée et appropriée, sera devenue un domaine privé. Pauvres Peaux-Rouges du vieux monde, ils disparaîtront comme les Peaux-Rouges du nouveau, plus certainement peut-être, car ils ne s'assimilent à aucun peuple, et une portion des sauvages américains se fond déjà dans la grande agglomération qui peuple les Etats-Unis.

R. DU COUDRAY.

# SOUVENIRS DU MEXIQUE.

## CAMERON [1].

### IV

Palo-Verde est un plateau brûlé, dénudé, qu'entourent de tous côtés des bois épais, et que traverse la route de la Vera-Cruz à Orizaba. Situé à égale distance de la Soledad et de Paso del macho, il marque la halte obligée que doivent faire les convois venant de la mer et se dirigeant vers l'intérieur. Il est en effet impossible aux voitures lourdement chargées de franchir dix lieues en une seule étape, et comme, d'autre part, on ne rencontre d'eau qu'à Palo-Verde, force est bien de s'arrêter sur ce point, si détestable qu'il soit au point de vue militaire.

C'est là que, vers six heures du matin, nous retrouvons la compagnie partie du Chicuite la veille au soir, conformément aux résolutions arrêtées par le colonel de la légion étrangère.

Les soldats viennent de faire le café. Sur l'ordre des officiers, les sacs ont été rapidement rechargés, et la compagnie est prévenue que, dans une demi-heure, elle dirigera une reconnaissance sur la route de la Soledad. En attendant, les hommes, les uns assis, les autres couchés derrière les faisceaux, fument et causent avec une parfaite insouciance. Rien n'indique en effet la proximité de l'ennemi. Les corvées qui sont allées en armes chercher de l'eau sous bois, n'ont point été inquiétées. On n'a rien vu, et si réellement les guerilleros songent à une attaque, ce sera pour plus tard; sans doute, elles sont encore loin, et c'est seulement entre midi et deux heures qu'il faut s'attendre à les voir déboucher sur le plateau.

C'est du moins ce qu'explique le capitaine à ses officiers, et il ajoute, toujours fidèle au plan qu'il a conçu la veille : Mais à midi nous aurons rejoint le convoi, ou nous aurons battu en retraite assez loin sur la route de Paso del macho pour n'avoir rien à craindre de l'infanterie de Lopez.

Hélas! comme un sanglant démenti à ces illusions, un coup de feu retentit, et l'une des sentinelles se replie en criant aux armes. Peut-être n'est-ce qu'une alerte insignifiante, car une dizaine de cavaliers seulement se montrent à l'extrémité du plateau sur laquelle débouche la route de la Soledad.

Tel n'est point l'avis du commandant de la compagnie; il a comme un pressentiment de la vérité, et ne peut retenir cette exclamation significative : Je ne les attendais pas si tôt.

Promptement il forme sa petite troupe en colonne, et reprenant son impassibilité habituelle :

— Nous allons voir, dit-il, ce que cela signifie.

Lorsque la compagnie n'est plus qu'à deux cents mètres environ des cavaliers, ceux-ci déchargent leurs mousquetons et se replient sous bois.

— Personne de touché?

— Non, capitaine.

— Au pas de course pour franchir le défilé!

Les hommes s'élancent. Il leur faut d'abord traverser un ravin rendu fangeux par les pluies de la veille, puis gravir, dans un chemin encaissé, une côte assez rapide.

Mais au sommet de la hauteur apparaissent trois cents cavaliers rangés en bataille, tandis que des taillis qui bordent la route part un feu nourri qui met plusieurs Français hors de combat.

Pousser plus loin dans cette direction serait donner tête baissée dans un véritable coupe-gorge. Au lieu d'une simple avant-garde, c'est le gros des forces de Matalobos que l'on a devant soi.

Le capitaine l'a bien compris. Faisant enlever ses blessés sous le feu, il donne l'ordre de battre en retraite et ne s'arrête qu'au milieu du plateau. Là, du moins, pense-t-il, l'ennemi sera obligé de sortir du bois pour venir le chercher.

C'est, en effet, ce qui a lieu. Les guerilleros, qui avaient mis pied à terre pour mieux se dérober dans les taillis, apparaissent, tirant leurs chevaux par la bride. Ils se remettent en selle et avancent lentement en bon ordre.

La compagnie française, qui s'est formée en carré avec un sang-froid admirable, peut maintenant compter le nombre de ses adversaires. Quatre cents cavaliers environ s'avancent du côté de la Soledad. Et, ce qui est plus grave, le même nombre environ se montre par la route de Paso del macho.

*Soixante* fantassins sont cernés par *huit cents* cavaliers! Ceux-ci, en outre, ont adopté une tactique des plus dangereuses. Se tenant prudemment hors de portée des feux de mousqueterie, ils se sont déployés sur les quatre côtés du plateau. Puis, par une manœuvre rapide de chacun de ces groupes, quelques Mexicains s'avancent au galop, lâchent leur coup de mousqueton lorsqu'ils sont à bonne distance, font

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

volte-face, et s'enfuient à toute bride. C'est un tourbillon incessant. Au milieu de la fumée, de la poussière soulevée par les chevaux, il est bien difficile aux Français de donner un but certain à leurs coups. Quant à l'ennemi, si irrégulier que soit forcément son tir, il atteint parfois la cible vivante sur laquelle il dirige un feu convergent. Déjà sept des nôtres sont tombés. Nos forces s'affaiblissent, alors que l'ennemi peut à chaque instant recevoir du renfort.

La situation n'est donc plus tenable : il faut prendre un parti.

A une lieue environ de Palo-Verde, sur la route de Paso del macho, on rencontre une ferme abandonnée, connue dans le pays sous le nom de Cameron. Il s'agit d'y parvenir, car, derrière ses murs, on trouvera du moins un abri momentané !

La compagnie, toujours formée en carré, se met en marche. Tandis que la face qui se trouve en tête s'ouvre le chemin par des décharges répétées, quelques hommes seulement, sur les autres faces, reçoivent à coups de fusil les cavaliers qui se montrent le plus menaçants. Quand enfin l'ennemi devient trop pres-

Cameron. Dessin de Vierge.

sant, le carré s'arrête, se couvre de feux pendant un instant, puis reprend sa marche — marche pénible s'il en fut, car on tient à honneur de ne pas abandonner les blessés. Généreusement les officiers ont fait le sacrifice de leurs cantines de vivres et d'effets. Sur les mulets déchargés, on a mis ceux des blessés qui peuvent se tenir à cheval. Mais il en est d'autres qu'il faut de toute nécessité porter. Or, pour chaque blessé, on immobilise deux combattants, et il n'en reste plus que quarante de valides.

Mais les officiers se multiplient ; ils relèvent les défaillances prêtes à se produire ; ils encouragent leurs soldats de la parole et de l'exemple.

Depuis deux heures, les Français soutiennent cette lutte inégale, lorsqu'ils arrivent enfin en vue de Cameron.

Quelle angoisse en ce moment ! si l'ennemi allait se douter de leur projet ; s'il allait les prévenir, faire mettre pied à terre à une centaine de cavaliers et occuper la ferme !

Il n'en est rien. Quelques pelotons qui tiraillaient en avant du carré s'éloignent au galop pour aller se ranger en bataille au-dessus d'un petit ravin que franchit la route environ cinq cents mètres plus loin. Évidemment, les Mexicains sont persuadés que les Français veulent aller chercher un refuge à Paso del macho, bien qu'ils en soient encore à plus de trois lieues ; évidemment ils ne songent qu'à leur barrer la route et à pro-

filer de toutes les difficultés du terrain pour ralentir leur marche et les retenir sous leur feu.

La compagnie vient d'arriver à hauteur de Cameron, dont les murs protégent déjà son flanc gauche. Brièvement les officiers ont expliqué à chacun ce qu'il doit faire.

Soudain les hommes se précipitent à leur gauche, parcourant en un instant les trente mètres environ qui les séparent de la ferme; puis, se collant contre la muraille, ils font face à l'ennemi, qui, surpris d'abord par cette manœuvre inattendue, accourt en poussant des cris furieux

Par la porte étroite, on ne peut guère passer qu'un à un, et il faut tout d'abord s'occuper des blessés. A mesure que les soldats pénètrent dans l'intérieur des bâtiments, le nombre des défenseurs du dehors diminue. Les Mexicains, enhardis, se sont approchés. Un instant vient où ils sont là réunis plus de cinq cents, n'ayant plus devant eux que quatre hommes : un tambour, qui, après s'être débarrassé de sa caisse, a ramassé le fusil d'un blessé, et les trois officiers, qui, faisant eux-mêmes le coup de feu, considèrent comme un devoir d'entrer les derniers dans la ferme. Ces quatre combattants se sont, il est vrai, mis à l'abri der-

Les derniers défenseurs. Dessin de Vierge.

rière les deux mulets, allégés au préalable de leur précieux fardeau. Bientôt les deux pauvres bêtes tombent percées de vingt balles. Heureusement que déjà, par quelques meurtrières improvisées, brillent les fusils des Français. Les Mexicains s'éloignent en saluant d'une dernière décharge l'héroïque petite phalange qui s'était dévouée pour le salut commun. Le lieutenant et le tambour tombent mortellement frappés.

A Cameron, comme dans toutes les fermes mexicaines, les bâtiments, et surtout les cours, occupent une large surface de terrain. Ce sera donc une rude tâche pour une troupe qui en est réduite à trente-cinq combattants que de garder toutes les issues.

Les munitions sont plus d'à moitié consommées. Les soldats, harassés par leur marche en plein soleil, enfiévrés par l'ardeur du combat, n'ont pas une goutte d'eau pour se désaltérer.

Que faire? que devenir?

Tandis que ses hommes barricadent de leur mieux portes et fenêtres, où, à l'aide de leurs baïonnettes, percent quelques créneaux dans les murs, le capitaine a réuni ses sous officiers. Tirant sa montre, il leur dit :

— Messieurs, il est onze heures du matin; le convoi ne sera pas à Palo-Verde avant deux heures de l'après-midi; donc nous n'avons aucun espoir d'être secourus

avant trois heures d'ici. Si enfin le convoi n'est pas parti de la Soledad, nous sommes perdus; car, pour aujourd'hui, du moins, nous ne devons attendre aucun renfort venant du Chicuite. Je sais que je m'adresse à des gens de cœur, c'est pourquoi j'ai cru ne devoir rien vous cacher de la vérité.

« Maintenant, je vous demande un serment : vous allez me jurer de mourir tous jusqu'au dernier, plutôt que de vous rendre. Le hasard joue un grand rôle à la guerre, et il n'est jamais de situation entièrement désespérée tant qu'on a les armes à la main. Rappelez-vous d'ailleurs qu'aussi longtemps que nous tiendrons ici, nous éloignerons du convoi une grande partie des forces de l'ennemi. C'est là notre devoir impérieux; c'est là la mission qui nous a été confiée, et nulle considération, nulle hypothèse, si vraisemblable qu'elle soit, ne peuvent nous autoriser à cesser la lutte tant qu'il y aura un homme debout. Est-ce bien compris?

— Oui, mon capitaine!

— Vous jurez que, si je venais à être tué, si le sous-lieutenant succombait aussi, de prendre successivement le commandement par rang d'ancienneté et de refuser de vous rendre, quelques conditions que l'on vous fasse.

— Nous le jurons!

— C'est bien, mes amis; une poignée de main, et que chacun se rende à son poste. Les Mexicains nous laissent tranquilles pour le moment, mais il est trop évident qu'ils préparent une attaque en règle.

Le capitaine fit porter tous les blessés dans la pièce la mieux abritée, leur distribuant, à défaut d'autre secours, de bonnes paroles et des exhortations. Se hissant ensuite au-dessus d'un mur, il examina le terrain tout autour de la ferme.

L'ennemi s'était retiré hors de portée; on apercevait seulement un cordon de vedettes à cheval observant de loin Cameron et ses environs et gardant toutes les routes.

Une heure s'écoula ainsi. Déjà les Français, toujours prompts à l'illusion, se croyaient définitivement en sûreté et pensaient en être quittes pour un jeûne forcé de vingt-quatre heures, quand un homme placé en faction dans la grande cour de la ferme tomba frappé d'une balle, en même temps que retentissaient plusieurs coups de feu.

Ce qui paraissait d'abord un phénomène inexplicable s'expliqua bientôt. Bien que située hors des bois, la ferme était entourée de toutes parts d'arbres épais, touffus, assez élevés pour que, de leurs moyennes branches, la vue plongeât facilement dans les cours. Les tirailleurs mexicains s'étaient blottis sur ces arbres; c'est de là, qu'à peine visibles pour les Français, ils tiraient à leur aise sur quiconque se montrait à découvert. Les sentinelles placées aux créneaux se trouvaient bien défilées des coups directs de l'ennemi par le mur derrière lequel elles veillaient, mais elles restaient en prise aux feux de flanc et de revers partis des arbres dominant la ferme de tous côtés.

Chaque soldat dut alors faire demi-tour pour répondre à la fusillade des guerilleros, et l'on eut le spectacle singulier de deux lignes françaises se faisant face et paraissant tirer l'une sur l'autre.

Si original que fût ce coup d'œil, le capitaine n'entendit pas jouer plus longtemps une partie aussi inégale. Protégés par les branches, cachés par le feuillage, les Mexicains étaient à peine visibles, tandis que les Français combattaient maintenant entièrement à découvert.

Ordre fut donné à tout le monde de rentrer dans les bâtiments intérieurs.

Au moment où le capitaine traversait la cour et ramenait ses derniers tirailleurs, on l'entendit murmurer faiblement : « Ma mère! ma mère! » Et il tomba la face contre terre.

Quand on le releva, il était mort; une balle lui avait brisé les reins.

Le sous-lieutenant prit le commandement des vingt hommes qui restaient — car ils n'étaient plus que vingt! — et se disposa à organiser une résistance désespérée.

On l'appela pour lui signaler quelque chose d'extraordinaire qui se passait au dehors. Un énorme amas de branches et d'herbes sèches, fortement serrées au moyen de lassos, roulait lentement vers la ferme. Poussée par les Mexicains, qu'elle dérobait à la fois aux regards et aux coups des Français, la fascine monstre avançait toujours, sans qu'il fût possible de l'arrêter, et bientôt elle vint s'appuyer près de l'entrée, sous un large auvent formé par les poutres saillantes de la toiture.

Alors on entendit une voix qui criait :

— Rendez-vous!

Une effroyable bordée de huées, de sifflets et d'injures répondit à cette insolente sommation.

Mais à ces bruits discordants succéda une longue clameur de stupeur et d'effroi. La fascine avait pris feu, enveloppant les combattants d'un épais nuage de fumée. Léchant les murs, s'élevant de plus en plus, la flamme avait gagné l'auvent, et la toiture tout entière devenait la proie de l'incendie.

Il y avait vraiment de quoi faire défaillir les courages les plus éprouvés. Tout autour de soi un ennemi féroce; au-dessus, les poutres enflammées, les tuiles brûlantes, menaçant d'écraser sous leur poids les vaillants défenseurs de Cameron.

— Souvenez-vous de votre serment, s'écria le sous-lieutenant, le visage pâle, mais le regard étincelant d'une indomptable énergie. Le capitaine mort ne peut plus vous en relever, et moi je le renouvelle en son nom. Rangez-vous tous le long de ce mur; faites-vous aussi minces que possible et attendez.

Ce furent quelques instants d'une horrible angoisse. On étouffait au milieu de cette fumée âcre et aveuglante, dans cette atmosphère embrasée, et la mort, une mort horrible, apparaissait à tous comme l'infaillible et prochain dénoûment de ce drame.

Enfin une grande lueur brilla; un dernier craquement se fit entendre, et le toit s'effondra avec fracas, couvrant les Français de scories enflammées, de cendres brûlantes. En même temps retentissaient des cris désespérés, des hurlements de douleur. C'étaient les pauvres blessés renfermés dans la pièce voisine.

Puis un silence de mort pesa quelques minutes sur cette scène de deuil.

Une voix cependant se fit entendre au dehors :

— Je demande à parler au commandant français.

— Parlez, monsieur, répondit le sous-lieutenant, je vous entends parfaitement d'ici.

— Eh bien, commandant, je suis envoyé par le général Lopez. Il vous invite à ne pas prolonger plus longtemps une inutile effusion de sang; il sait votre petit nombre. Il vient d'arriver avec deux mille fantassins; il y aurait donc folie de votre part à lutter

contre des forces tellement supérieures aux vôtres. Touché de votre courage, il m'a chargé de vous offrir les conditions les plus honorables. Vous pouvez vous fier à sa parole ; il est, vous le savez sans doute, général de l'armée régulière et ne tolérerait pas qu'on manquât aux égards dus à des braves tels que vous.

— Vous direz, monsieur, à votre général, que je le remercie de l'hommage rendu par lui au courage des soldats français; vous ajouterez qu'en fait de conditions acceptables en face de l'ennemi, je n'en connais qu'une, se faire tuer jusqu'au dernier. Prévenez-le bien de ne plus m'envoyer de parlementaires, car je ferai impitoyablement tirer sur quiconque s'approchera de la ferme.

A peine ces paroles étaient-elles prononcées qu'une grêle de balles tomba dans l'étroite pièce où s'étaient réunis les derniers défenseurs de Cameron. Ceux-ci, en effet, depuis la chute de la toiture, n'étaient pas plus en sûreté dans l'habitation qu'ils ne l'avaient été dans les cours, et les guerilleros perchés sur leurs arbres pouvaient à peu près impunément recommencer leur meurtrière fusillade.

La manœuvre que nous avons indiquée plus haut fut renouvelée par les Français, et, pendant près d'une demi-heure, le feu fut entretenu, de part et d'autre, avec une extrême vivacité.

Peu à peu il se ralentit du côté des Français; on voyait les soldats encore valides se pencher sur leurs camarades morts ou blessés, et vider en toute hâte leurs gibernes. Cette suprême ressource fut bien vite épuisée. Le plus ancien des sergents de la compagnie, s'approchant du sous-lieutenant, qui, excellent tireur, avait délogé plus d'un Mexicain de son poste aérien, lui dit :

— Mon lieutenant, il n'y a plus de cartouches.

— C'est bien, répondit celui-ci froidement.

Et, vidant ses poches, il donna au sergent une dizaine de cartouches qui lui restaient à lui-même.

— Distribuez ces munitions, ajouta-t-il, on en fera usage seulement quand l'assaut commencera. Et il ne tardera pas. Ecoutez !

On entendait en effet des coups violents retentir de deux côtés à la fois sur les murs. Dès qu'avait diminué le feu des défenseurs de la ferme, les Mexicains, armés de pics et de pioches, s'étaient glissés au pied des murailles, qu'ils avaient entamées avec leurs outils. Ensuite, une cinquantaine d'entre eux, balançant dans leurs bras un énorme tronc d'arbre auquel ils imprimaient une oscillation de plus en plus rapide, le lancèrent enfin, comme un bélier, dans les flancs de la maison.

Un hurrah retentissant s'éleva des rangs de l'ennemi, qui se précipita en foule vers l'ouverture pratiquée dans la muraille. La tête de colonne, accueillie à bout portant par une décharge meurtrière, pressée dans un étroit espace par l'élan désespéré des Français qui chargeaient à la baïonnette, se rejeta brusquement en arrière, entraînant dans sa retraite la masse des assaillants. Et avant que les Mexicains fussent revenus de leur étonnement, les Français s'étaient de nouveau mis à l'abri derrière les pans de mur qui pouvaient encore les protéger. — Abri bien insuffisant, car, tandis que l'ennemi repoussé ouvrait sur la brèche un feu furieux, tandis que les balles ricochaient de tous les côtés, la terrible fusillade partie des arbres continuait toujours.

Ils n'étaient plus que cinq, le sous-lieutenant et quatre hommes, quand le mur qui se trouvait derrière eux s'écroula à son tour.

En un instant ils furent enveloppés, percés de coups de baïonnette ou fusillés à bout portant.

La lutte était terminée; il ne restait plus un Français debout.

## ÉPILOGUE.

Le général Lopez accourut au galop. Quand il eut fait le tour de cet étroit champ de bataille, quand il eut vu ces murs calcinés et souillés de sang et contemplé les cadavres accumulés, il devint plus pâle peut-être que ceux qui râlaient à ses pieds.

— Eh bien, Matalobos, dit-il au guerillero qui le suivait, voilà de la belle besogne, n'est-ce pas? J'ai quatre-vingts hommes hors de combat; toi, de ton côté, tu en as une quarantaine, et tout cela pour ce beau trophée : une ferme incendiée et une dizaine de prisonniers à demi morts.

— Ne comptez-vous pour rien d'avoir anéanti une compagnie française?

— Et toi, ne comptes-tu pour rien cent vingt des nôtres tombés sous les coups de l'ennemi. A faire longtemps la guerre de cette façon, l'armée mexicaine serait bientôt réduite à néant. Et ce convoi qui devait être à Palo-Verde à deux heures au plus tard, pourrais-tu me dire ce qu'il est devenu? Pourquoi m'as-tu trompé? ou comment t'es-tu trompé toi-même?

— Je ne m'étais pas trompé, et je vous avais dit vrai; seulement, nous avons été trahis.

— Trahis ! et par qui?

— Par Carmen.

— Par Carmen ! Qu'est-ce que cela signifie? comment le sais-tu? où est cette jeune fille? Je veux la voir, lui parler.

— Inutile, général. Elle ne vous en dirait pas plus qu'elle n'en a voulu dire aux éclaireurs que j'avais eu l'heureuse inspiration d'envoyer, dès la pointe du jour, du côté de la Soledad, pas plus qu'elle n'en a dit à moi-même. Si pourtant vous tenez à la voir, cela vous sera facile : vous la trouverez, à un kilomètre d'ici, pendue à la branche d'un arbre mort.

— Misérable ! et de quel droit?...

— Du droit général qu'a toute troupe armée de punir un traître, et, encore une fois, Carmen nous a trahis. Mes hommes l'ont surprise se cachant dans les broussailles à leur approche. Etonnés de son trouble et de ses allures, ils me l'ont amenée, et je n'ai rien pu tirer d'elle, si ce n'est, comme je le supposais, qu'elle venait de la Soledad. Ce qu'elle allait faire au milieu des Français si loin de chez elle, il est trop facile de le deviner. Elle nous avait entendus l'autre nuit, elle a voulu prévenir l'ennemi de nos projets.

— Mais dans quel but?

— Eh ! ne savez-vous pas qu'elle était fiancée à cet autre traître de Juan qui venait de la Vera-Cruz avec le convoi. Elle avait craint qu'il ne lui arrivât malheur dans la bagarre, et alors...

— Je ne sais si ce que tu me dis est vrai, mais, tiens! tu me fais horreur. Tâche de ne pas te trouver trop souvent sur mon chemin, et surtout ne viens plus me demander de combattre près de toi. Nous autres soldats ne devons avoir rien de commun avec des bandits de ton espèce. Adieu, j'emmène les prisonniers.

Dès que Matalobos se vit seul avec ses guérillas, il rassembla son monde.

— Le convoi, dit-il, nous a échappé ; ce sera pour une autre fois. A défaut des millions attendus, contentons-nous donc de piastres. Vite ! que l'on fouille et que l'on dépouille les morts.

Alors commença la hideuse curée. Sur l'ordre de Matalobos, tous les Français gradés, depuis le dernier caporal jusqu'au capitaine, furent entièrement mis nus et symétriquement rangés sur les talus d'un fossé longeant la route (historique !). Cette sinistre besogne achevée, les guérillas s'enfuirent au galop, cédant la place aux immondes vautours noirs qui attendaient leur tour.

Le plus profond silence régnait sur ces lieux si bruyants tout à l'heure et le théâtre de tant d'atrocités, quand un homme, un soldat français, se leva du milieu des morts.

Couvert de sang, chancelant, comme ivre, soutenant de sa main gauche sa main droite brisée, il s'enfonça dans la broussaille, se glissant d'arbre en arbre, marchant parallèlement à la route dans la direction de Paso del macho.

Cet homme était le tambour tombé le matin devant la ferme au moment où il allait en franchir la porte. Une balle lui avait traversé la main ; une autre, lui labourant le crâne, l'avait renversé sans connaissance. Quand il était revenu à lui, la ferme brûlait, s'effondrait, et Lopez se préparait à l'assaut. Comprenant qu'il y allait de sa vie de ne pas dire un mot, de ne pas faire un geste, il était resté spectateur muet de la douloureuse agonie de ses camarades. Un peu plus tard, quand la main brutale des guerilleros l'avait à moitié dépouillé de ses vêtements, quand il avait été rejeté à terre sanglant et mutilé, il avait eu la force de retenir son souffle, de ne pas pousser un cri. Maintenant il se traînait épuisé par la perte de son sang, dévoré par la fièvre, mais soutenu par cette idée : rejoindre son régiment et crier vengeance.

La route était longue encore, pourrait-il arriver au but ?

O bonheur ! il lui semble entendre le clairon. Ce n'est pas un rêve ; c'est bien la fanfare de la légion étrangère dont les notes aiguës arrivent jusqu'à lui. On vient : déjà il perçoit distinctement le bruit sourd que fait une troupe en marche.

Il fait un dernier effort, pousse un cri suprême et tombe sans connaissance.

Mais on l'a entendu ; on accourt, il est sauvé. Tourmenté par une insurmontable inquiétude, le colonel de la légion étrangère avait pendant la nuit expédié une estaffette au général commandant à Orizaba, et réclamé en termes pressants l'envoi immédiat d'un bataillon. Le général avait fait droit à cette requête, mais le bataillon demandé n'avait pu arriver que tard au Chicuite, et le colonel, obligé lui-même d'attendre ce renfort avant d'abandonner ses positions, n'avait pu se mettre en route que dans l'après-midi. Si rapidement qu'il eût marché, ils arrivaient trop tard.

Il ne lui restait plus qu'un triste devoir à remplir : enterrer les morts et leur rendre un dernier hommage.

Quant au convoi, prévenu à temps du danger qui le menaçait, il avait attendu vingt-quatre heures à la Soledad que la contre-guérilla Dupin fût rassemblée et pût renforcer son escorte.

Qui sait pourtant ce qu'il fût advenu si ce convoi était parti au jour dit, s'il était arrivé sur le champ de bataille quand les défenseurs de Cameron résistaient encore !

Un dernier mot : Nous venons de raconter un des épisodes les plus glorieux et les moins connus de notre histoire militaire. Nous n'avons que très-peu — et seulement dans les limites où cela était indispensable pour cette revue — mêlé la fiction à la réalité. Nous avons vu Cameron le lendemain du combat ; nous avons entendu l'émouvant récit du tambour, nous avons recueilli les principaux détails de cette sinistre journée de la bouche même des prisonniers qui nous furent rendus moins d'un mois après par le général Lopez. En rappelant ici le souvenir d'un pareil fait d'armes, qui peut servir d'enseignement et d'exemple, nous nous serions fait un scrupule de ne pas rester simplement vrai dans la partie purement militaire de notre récit.

A. BALLUE.

---

# CROQUIS MILITAIRES.

## LETTRES D'UN VOLONTAIRE D'UN AN.

### I

Reims, novembre 1874.

Ma chère petite sœur,

S'il y a des engagements pénibles à tenir, parce qu'ils ont été pris trop inconsidérément, il y en a d'autres, en revanche, qu'il est doux de remplir et le mien envers toi est du nombre. Au point de vue du cœur, vois-tu, il n'y a pas deux sexes, il n'y en a qu'un : celui des êtres qui aiment et se sentent aimés — c'est le nôtre à tous deux, et c'est pourquoi j'ai tant de joie à tenir la promesse que je t'ai faite.

Avec qui causerais-je plus volontiers et plus affectueusement qu'avec toi, ma chère, bien chère amie ? Où trouverais-je, ailleurs que chez toi, une âme prête à me comprendre et une main plus doucement et plus franchement tendue vers la mienne ?

Me voici parti de la maison depuis huit jours, et je sens encore sur ma joue ta dernière embrassade, donnée à la gare au moment du départ. Je t'ai promis de t'écrire et je tiens ma promesse, tu le vois. Ne m'en sache pas gré, va ; je ne fais en ceci qu'obéir au penchant de mon cœur dont la meilleure moitié est restée avec vous.

Maintenant que c'est fait, je peux bien te le dire : j'avais le cœur gros en vous quittant. As-tu remarqué cela, toi, ma bonne petite sœur, ou ton instinct féminin a-t-il laissé échapper cette nuance ? J'en serais surpris. — Eh bien, je grossissais ma voix pour vous parler, afin que vous ne voyiez pas qu'elle était un peu tremblotante. Que veux-tu ? je ne suis pas en bronze !

et pas encore un « troupier fini », il s'en faut. Songe donc, je ne voulais pas non plus que vous pussiez voir que j'avais l'œil un peu humide. Dieu merci ! un volontaire qui pleure ! Qu'est-ce qu'on aurait dit au régiment ?...

Aussi, j'ai fait *l'homme*, comme tu dis ; c'était la première épreuve, et je l'ai vaincue. Ç'a été un peu dur. Quitter papa, maman, la maison ; penser à tout ce qu'on laisse derrière soi de bon, de doux, de tendre, et voir sa sœur, tout émue, les yeux brillants, la mine navrée, qui vous tend la main et vous dit tout bas un éternel adieu... d'un an ! Tu comprends, on a beau être soldat !...

Enfin, tu l'as vu... je n'ai pas pleuré. Il est vrai que je n'ai pas ri non plus — mais on fait ce qu'on peut.

Nous avons voyagé toute la nuit. De Paris à Reims, il y a loin. Et puis, les banquettes des troisièmes ne sont pas trop rembourrées ; on y dort mal... généralement ; moi je n'ai pas dormi du tout : je pensais à tant de choses ! — à toutes les affections que je laissais derrière moi, et aussi à tous les *inconnus* de la vie nouvelle où le train m'emportait.

Heureusement, j'ai trouvé dans le wagon des compagnons de route, qui sont maintenant mes camarades ; ils sont comme moi volontaires d'un an, et ils servent

L'inspection du capitaine. Dessin de Gilbert.

dans le même régiment. Partis de Paris ensemble, nous sommes arrivés ensemble et nous repartirons à la même époque. Tu vois que, pour débuter, le hasard n'a pas trop mal fait les choses : on n'a pas plutôt quitté papa, maman — et sa sœur — on n'est pas plutôt parti, qu'on trouve avant d'arriver des camarades, et des bons.

Nous avons donc jasé, causé à qui mieux mieux ; nous avons fumé, et chanté aussi, et, Dieu me pardonne, nous avons ri aussi... un peu jaune ! la locomotive a hurlé, sifflé, soufflé, tant et si bien qu'au petit jour nous étions... à Reims.

Je te dirai un autre jour ce que je pense de cette ville ; mais il faut d'abord que je la connaisse, et vrai, je n'ai pas encore eu le temps de faire le touriste. Pour le moment, le *touriste* n'est pas encore au monde ; il n'y a jusqu'à présent qu'un aspirant soldat.

Quel drôle de mot, n'est-ce pas ? Je vais t'étonner cependant, ma bonne Jeanne : eh bien, ce mot-là ne me fait pas peur, au contraire ; comme on se cuirasse, hein ! comme l'idée se modifie ! et comme on voit mal les choses, de loin, quand on ne fait que se les figurer !

A la gare, nous avons trouvé un sergent qui nous attendait pour nous conduire à la caserne. Je ne sais pas comment cela se fait, mais ce sergent-là a une figure tout à fait... comme un autre homme qui ne serait pas sergent du tout. Je m'étais figuré le contraire. Il parle comme tout le monde, il marche comme tout le monde, il n'a ni juré ni sacré, il n'a été ni brutal ni brusque, et c'est avec une voix tout à fait naturelle qu'il nous a demandé nos feuilles de route pour les porter à l'intendance.

Ma parole ! je croyais rêver : je m'attendais à entendre le tonnerre sortir de cette poitrine fièrement en-

rabanée, quelque chose de terrifiant comme un cri de Bertram ou de Méphisto. Pas du tout ; j'ai trouvé un homme bienveillant, un peu froid, mais au fond très-doux et souriant un peu de toutes nos terreurs bêtes. Je parierais qu'au premier jour de son arrivée au corps, cet homme était juste aussi naïf que nous.

Voilà ma première surprise.

Nous arrivons ensuite à la caserne : tout le monde nous attendait dans la cour. Le colonel est là ; le médecin nous examinera tout à l'heure. Le major fait l'appel, et les capitaines nous emmènent par groupes de huit ou dix dans leurs compagnies.

Là, on nous fait ranger en cercle ; les officiers, les sous-officiers, tout le monde est rassemblé ; le capitaine nous parle. Il a la parole brève, mais il s'exprime en bon français, et je t'assure qu'on comprend ce qu'il dit. Du reste, sa harangue n'est pas bien compliquée et se borne à quatre mots, à ceci :

« Les bons sujets n'ont rien à craindre, ils auront la vie sinon agréable, du moins très-supportable — mais s'il y a parmi vous des mauvaises têtes, ma foi, qu'ils prennent garde. Sinon, gare ! »

Puis, tout réconfortés par ce petit discours concis, clair et formel, nous montons à la chambrée.

Je voudrais bien, ma bonne petite sœur, causer avec toi un peu plus longtemps, mais c'est fini pour aujourd'hui.

Le tambour vient de se faire entendre, c'est la *corvée des légumes* qui va partir, et j'en suis. C'est mon tour de marcher.

Je te dirai tout cela, et bien d'autres choses, dans ma prochaine lettre. Pour aujourd'hui il faut que je te quitte, mais non sans vous embrasser tous mille et mille fois.

Ton frère.

## II

Décembre 1874.

Et tout d'abord, ma petite Jeanne, merci de ta bonne réponse et de tout ce qu'elle contient d'affectueux.

Tout le temps qu'ont duré tes quatre pages, je me suis retrouvé l'homme d'avant, l'homme *pré-militaire;* je me suis revu près de vous, avec vous, en famille, dans l'atmosphère calme et douce où vit tout ce que j'aime au monde, et tu m'as rendu bien heureux, va ! J'étais là, près de toi, relisant ma propre lettre, et je m'imaginais me voir par la fenêtre, passant dans la rue, sous ma capote de soldat.

Nous n'avions pas envie de rire, mais nous n'avions pas envie de pleurer non plus; la vie ne nous apparaissait pas teintée de rose, mais le deuil n'était pas dans nos cœurs. Nous étions sérieux, voilà tout. Rien de plus, rien de moins ; c'est ce qu'il faut aujourd'hui.

Voilà, mon cher ange, la vision que tu m'as valu, et je t'en remercie : j'ai, grâce à toi, *oublié* pendant dix minutes.

Ah ! la famille, la famille ! vois-tu, ma Jeanne, il faut la quitter pour comprendre combien ce mot-là représente de choses ; combien il sous-entend de fils, et de liens, et de chaînes bénies qui vous entourent, et vous enveloppent, et vous attachent par toutes les fibres du cœur !

Les Anglais ont une charmante romance sur ce thème-là : *Home, sweet Home,* « Maison, chère maison », et je me la chante toujours, et tout seul dans mon petit lit de soldat. Famille, chère famille, asile, refuge tranquille où tout est paix, amour, sûreté, calme profond. Ah ! ma chambre de garçon, mes livres, ma table de travail, tout cet intérieur chéri où je vous voyais toujours, ma mère, mon père et toi, aller et venir comme des anges de consolation ! Où est-ce tout cela ? et comme je la trouve triste ma chambrée de caserne...

Allons... chassons cela, et soyons homme. Regardons les choses d'un œil plus viril ; il le faut d'ailleurs, et les attendrissements ne sont bons à rien.

Quel déluge de questions tu m'as posées, mon enfant ! J'aurais un volume à t'écrire pour te répondre. Tu veux tout savoir : c'est mon habit, c'est la soupe, c'est la corvée, c'est l'exercice, c'est le *clou* — pardon ! je veux dire la salle de police — je te parlerai de tout cela, mais laisse-moi le temps.

Tu veux connaître *toute* ma nouvelle vie ? Eh bien, tu la sauras, je te le promets ; pas aujourd'hui, par exemple ! Ce serait trop long, mais nous avons le temps. J'y suis pour un an.

J'ai terminé un peu brusquement ma première lettre ; le tambour le voulait ainsi, et c'est à peine si j'ai eu le temps de t'embrasser autant de fois que je l'aurais voulu.

Donc, je suis allé à la corvée des légumes. Tranquillise-toi, et ne prends pas ta mine attristée. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus dur dans le métier.

On quitte shako, sabre et fusil — juste le temps qui sépare deux exercices — puis on s'en va, en petite tenue, un sac de toile grise sur l'épaule, et sous l'escorte d'un caporal.

On marche *en ordre* dans la rue, et on arrive au magasin *des ordinaires.*

Figure-toi, ma Jeanne, une réduction Collas des Halles centrales de Paris. C'est tout un monde... nourricier ! Ici une montagne de pommes de terre, là un amoncellement de choux, de navets, de carottes et d'oignons, à côté d'une avalanche de haricots dégringolant d'un sac béant, comme une cascade qui tombe du haut d'un glacier.

Puis, c'est du riz dans un grand baquet, du saindoux dans un tonneau, des balais dans un coin, du cirage pour tout le monde, des sabots pour les cuisiniers, des chandelles pour les chambrées, du sel, du poivre, du macaroni, est-ce que je sais ? De tout enfin. Sauf les chapons, les truffes, les homards et les fruits, c'est la Halle en petit.

Dame ! pas de douceurs, mais du solide — en masse !...

Dans cet établissement dont je viens de t'esquisser la physionomie — tout se fait *carrément* à l'armée, l'exercice comme les correspondances — le marchand se tient debout devant ses balances, comme un justicier devant les tables de la loi. Sur l'appel de chaque caporal de compagnie, s'avance « l'homme de corvée ».

Pour le quart d'heure, c'est le plus dévoué, le plus sûr et le meilleur de tes amis : ton frère.

Je fourre dans ma poche de droite du sel enveloppé dans un morceau de papier; dans ma poche de gauche,

du poivre dans un cornet ; puis, sur mon épaule, mon sac, réceptacle immense où s'engouffre, à tant de grammes par homme, tout ce qui doit composer le potage de demain.

C'est un peu gros, et un peu lourd aussi — et nous traversons la ville dans cet équipage.

Comme on est nigaud parfois, ma pauvre amie ! Le premier jour que j'ai ainsi traversé les rues, j'éprouvais je ne sais quelle sorte de honte niaise. Je me figurais que chacun me regardait, me trouvait l'air gauche et souriait ; j'aurais donné toutes mes économies... et mon prêt, pour qu'il n'y eût personne sur les trottoirs.

Etais-je sot ! Personne ne souriait, parce que personne ne me regardait. Tout le monde trouvait tout simple qu'un soldat allât chercher ce qu'il lui faut pour manger, et personne ne s'est jamais étonné que les soldats n'aient pas de domestiques pour les servir, n'est-ce pas?

Aussi, maintenant, je traverse les rues très-simplement et sans la moindre vergogne, je t'assure. Que j'aie sur le dos mon sac de soldat pour aller à l'exercice, ou mon sac de toile pour aller à la corvée des légumes, l'un ne m'afflige pas plus que l'autre. Je me dis que le plus simple, c'est de faire son devoir et d'aller tout droit. Je le fais, et je m'en trouve bien.

Nous arrivons ainsi à la caserne, en même temps que les camarades qui viennent de chercher la viande. — Du bœuf, peut-être bien de la vache aussi ; mais tranquillise-toi, elle n'est pas plus enragée que ça.

Le caporal nous réunit à huit ou dix, attention à la manœuvre ! Chacun de nous tire de sa poche, qui un eustache, qui un couteau — moi, je me suis offert un vénérable eustache de six sous dont je suis enchanté — et puis, en avant l'épluchage !

Tiens ! cela me rappelle une bêtise que me racontait hier mon voisin de lit. C'est un franc troupier, pas bien lettré, mais très-philosophe, et qui accepte le métier avec une crânerie que je voudrais bien avoir : il a un répertoire de balourdises qu'il débite avec une verve et une bonhomie charmantes.

Il voyageait avec son bataillon, par étapes, et rencontra une vieille femme sur le bord de la route.

— Dites-moi, ma bonne vieille, combien y a-t-il d'ici à Cambrai?

— Dix lieues, mon enfant.

Puis elle ajouta, sous forme d'encouragement :

— C'est un peu loin ; heureusement que vous êtes beaucoup, ce sera plus vite fait.

Eh bien, l'épluchage des pommes de terre, c'est un peu la même chose que la route de Cambrai. Le tas est gros, mais nous sommes beaucoup pour en venir à bout.

Je t'ai appris aujourd'hui ce que c'est que la « corvée des légumes ». Pour ce qui est de la soupe, que te dirai-je? On la fait au régiment comme partout, dans une marmite, avec de l'eau dedans et du feu dessous. Demain, je te dirai comment on la mange : ce n'est pas tout à fait la même chose que partout.

Le temps marche ici tambour battant ; tant mieux, l'année passera plus vite et je te reverrai plus tôt. Faisons comme le temps, dépêchons-nous et embrassons-nous, au galop, mais bien fort.

Et à bientôt, petite sœur.

## III

Février 1875.

Voilà que ça devient sérieux, ma mignonne. Jusqu'ici ç'a avait été assez paterne, assez doux : on ne nous avait guère montré les côtés rigides et sérieux du métier ; on nous traitait un peu en enfants convalescents qui ont besoin de soins et de ménagements, qui sont faibles, et à qui on épargne tout ce qui pourrait les impressionner trop fort. Nous étions de *tout jeunes* soldats, et on ne voulait nous montrer que la partie... à l'eau de rose du métier.

Mais voilà que cela change, et voilà qu'il se révèle à nos esprits encore endormis une face nouvelle de notre position. Cette face-là s'appelle *discipline*, et, entre nous, elle ne me fait pas l'effet de rire beaucoup. En un mot, c'est la *virilisation* qu'on commence à nous inoculer. Jusqu'ici, et malgré ce que nous en avons naïvement pu croire, nous n'avons été que des *bleus*, des apprentis, des conscrits, des « riens du tout », quoi! — maintenant, nous allons devenir des soldats pour de vrai !

Ce matin, après l'exercice, notre capitaine s'est avancé devant le front du peloton des « jeunes soldats » et nous a fait mettre l'arme au pied.

Il faut te dire que notre capitaine est un beau garçon d'une trentaine d'années, grand et fort, bien découplé et l'air un peu grave, qui porte fièrement une belle balafre sur la figure et une croix d'honneur sur la poitrine. Il a gagné l'une et l'autre à la bataille de Saint-Privat. C'est un excellent officier, très-brave, très-bienveillant aussi, mais qui ne badine pas dans le service.

Voilà à peu près sa petite harangue :

« On vous a promis, à votre arrivée, que vous ne seriez tarabustés par personne, et vous voyez qu'on vous a tenu parole. Nous vous avons promis que nous serions vos amis, si vous ne nous forciez pas à être autre chose, et nous n'avons pas manqué à notre promesse. Les sous-officiers et les officiers qui vous commandent le font aussi doucement que possible, et nous vous rendons la vie aussi tolérable que nous pouvons. En revanche, il y a un engagement tacite que vous avez pris avec nous, c'est d'être maniables et souples et désireux de bien faire : c'est d'obéir et d'apprendre votre métier. Vous n'avez qu'un an pour cela, ce n'est pas trop : il faut donc travailler beaucoup et songer que c'est votre pays qui le veut.

« Si la fatigue est un peu forte, dites-vous que c'est l'habitude qui vous manque et qu'elle viendra vite, vous avez vingt ans.

« Si la soupe vous paraît un peu maigre, vous avez des estomacs à digérer des cailloux.

« Le lit est dur? Fermez les poings et les paupières : vous dormirez comme des loirs.

« L'ennui vous gagne? Pensez à la France, qui n'espère plus qu'en vous, et écoutez vos anciens, qui vous diront ce qu'ils savent et vous pardonneront tout, si vous avez du cœur au ventre.

« Ce que je tiens à vous répéter une dernière fois, moi, c'est qu'il faut obéir et se mettre à l'œuvre résolûment et de tout son cœur. Or, votre première tâche, la plus importante de toutes, c'est l'entretien de vos armes, et je vois avec regret que vous n'avez pas tous de votre fusil le soin minutieux qui est indispensable.

« Voilà un homme, là, le numéro 5, dont le canon a une tache de rouille.

« En voici un autre, le numéro 3, dont la crosse n'est pas nette.

« L'ensemble de votre peloton n'est pas brillant, soigné, irréprochable comme il doit être.

« Il faut prendre garde à cela. Jusqu'ici, on n'a pas été exigeant, mais il est temps de se mettre à la besogne avec plus de soin. Il y aura demain matin revue des armes dans les chambres; j'y assisterai. J'espère que les volontaires ne nous forceront pas à nous souvenir qu'il y a des moyens de punition.

« Sergent, continuez l'exercice. »

Tel fut le discours du capitaine, et je t'avoue qu'il nous fit quelque chose. Ce que venait de nous dire cet officier assurément n'avait rien de dur, mais c'est que, pour la première fois, il avait pris le ton du commandement; c'est que nous avions senti, pour la première fois, qu'il y a deux façons de faire son devoir, une « à la bonne flanquette », la nôtre, et une autre stricte et sévère, la bonne, et qu'il fallait se mettre à l'apprendre.

C'est qu'aussi il faut que je te le dise tout bas, le numéro 5, dont le fusil était un peu terne, c'était moi! et j'étais un peu humilié.

Enfin nous sommes rentrés, et ce qu'a été le démontage, le nettoyage et l'astiquage du chassepot, tu ne peux pas t'en faire une idée. Pour ma part, si tu savais avec quelle attention minutieuse et quel luxe de tripoli j'ai nettoyé mon *joujou!* Non, jamais orfévre n'a bril-

La corvée des légumes. Dessin de Gilbert.

lanté avec plus d'amour un joyau précieux. Aussi, quand je l'ai remis au râtelier, ce n'était plus un fusil, c'était un soleil resplendissant, et je n'osais plus le toucher, de peur de le ternir.

Le lendemain matin, le capitaine était là, comme il l'avait dit, et l'inspection a été faite sous ses yeux. Et même j'ai eu une satisfaction : quand il est passé devant moi et qu'il a vu ce fusil étincelant, il a souri et il m'a regardé :

— C'est bien cela! m'a-t-il dit.

Ah! mon Dieu, c'est bête à dire, mais vrai, j'ai été content, et ça m'a rendu presque fier que mon capitaine m'ait parlé et m'ait complimenté devant tout le monde.

Tu le sais bien, à la maison j'étais un peu *sans soin*, et j'avais surtout l'horreur du nettoyage; je laissais ce soin-là à Françoise; maintenant, voilà que je m'escrime de la brosse et que j'y mets même de l'amour-propre. Comme on change, hein! Je n'aurais jamais cru cela avant « d'être soldat. »

En revanche, l'inspection n'a pas été aussi souriante pour tout le monde. J'ai dans mon peloton un camarade qui n'a pas le feu sacré; c'est un petit étudiant qui a mal pris le métier : il se plaint, il ergote, il a des petites révoltes, il blague, et j'ai peur que cela ne tourne mal pour lui un de ces jours.

Il avait *astiqué* son fusil, lui aussi, mais un peu trop légèrement, et le terrible œil du sergent y a découvert une petite tache de rouille sur la gâchette.

Dame, la bombe a failli éclater sous la forme de deux jours de salle de police. On lui a fait grâce pour cette fois, mais il fera bien de prendre garde!

Ce qui n'avait pas peu contribué à animer le capitaine contre lui, c'est que, la veille, ce volontaire avait eu la maladresse de rentrer en retard de quelques instants. Il ne lui a rien dit, mais si tu avais vu l'étrange regard clair et perçant qu'il lui a jeté! On dirait qu'il sent que cet homme-là ne fera pas un bon soldat, qu'il a des instincts de révolte, qu'il a la langue trop longue et l'esprit enclin à l'insubordination.

Tant pis pour lui alors; il va tâter du *clou* avant longtemps.

En somme, il n'y a pas encore eu de punitions, et cela prouve que, même au régiment, on n'avale pas les gens quand ils ne font rien pour cela. Tiens, entre nous, je ne peux pas te dire que je suis *ravi* d'être ici — être éloigné de vous pendant toute une année, c'est bien dur — mais je suis forcé de convenir que ce métier, qui me causait des frayeurs horribles, n'est pas si pénible que cela. Je commence à mettre sur le dos de l'exagération toutes ces légendes de punitions *pour rien*, de mauvais traitements et de paroles blessantes à tout instant; tout cela n'est pas vrai. Je ne m'amuse guère, c'est vrai — je n'en ai pas le temps d'ailleurs — mais enfin *je ne suis pas malheureux*.

Voilà l'important et ce que je tiens à te dire, ma bonne Jeanne. Ainsi ne te désole pas, tout va bien; je

La chambrée. Dessin de Gilbert.

me fais à ma nouvelle vie, et surtout je pense à toi et je t'aime... oh! bien, va!

Je t'embrasse mille fois.

Ton frère.

IV

Avril 1875

Ma bonne petite sœur,

Je suis de garde et je t'écris du poste de l'hôtel de ville. J'ai donc six heures de faction à fournir en trois fois.

Bons habitants, commerçants de toutes classes, braves gens de toutes les conditions, dormez, je veille! Le numéro 5 de la 3e du 2e du 12e est là.

J'ai l'honneur d'être, pour tout un jour, un représentant de la *force* publique!...

Le local n'est pas somptueux; c'est propre, mais c'est tout. Le mobilier est élémentaire : une table, deux bancs, un lit de camp, une lampe pour tout le monde et, pour les rondes de nuit, une énorme lanterne qu'on appelle *le falot*..

Ajoute à cela une planche entaillée pour recevoir les armes et le règlement affiché en guise de tableau décoratif, et tu auras la description complète et exacte de mon habitation nouvelle.

Notre lieutenant est là dans une petite chambre à côté; un tour de temps en temps, pour voir si tout le monde est là, une visite aux factionnaires, un fauteuil, une table, des livres, voilà le mobilier, les occupations et les distractions du « chef de poste ». D'heure en heure il envoie une patrouille en ville; cette dernière vient de rentrer, et même elle a ramené un « buveur » qui

jugeait opportun d'empêcher les bourgeois de dormir.

On l'a mis dans un petit cachot à part, c'est « le violon » — « la boîte à réflexions » — disent les soldats. Demain, la police lui réglera son affaire : cinq francs d'amende pour ivresse publique et deux jours de repos forcé; c'est à peu près le tarif pour la première fois.

Entre nous, ma chère Jeanne, le lit des hommes de garde n'est pas en plumes; les oreillers n'y foisonnent pas; heureusement le sac les remplace, d'une façon peu avantageuse, du reste. On n'a pas le choix, que veux-tu?

Ce diable de sommier en bois a eu outre un avantage; on y dort mal, mais, en revanche, il est très-favorable à la rêverie. Or, comme je ne dors pas, je regarde.

J'ai là pour voisin, à droite, un brave homme, taillé tout d'un morceau. Il est fort comme un bœuf, aussi gros en haut qu'en bas, et il dort comme un enfant qu'il est encore.

Quelle conscience il apporte à bien employer sa nuit! De temps en temps il parle à haute voix; le caporal d'escouade le préoccupe beaucoup, et je devine qu'il doit s'agiter dans cette cervelle-là une *grosse* question de linge et de chaussures. C'est si grave, que sa respiration s'accélère par moments, il pousse un grand soupir et se retourne de l'autre côté.

Ici, près du mur, c'est un vieux; je le connais, j'ai déjà monté la garde avec lui. C'est un homme pratique, qui s'arrange toujours pour être le moins mal possible; il choisit un coin, comme s'il était dans un compartiment de chemin de fer, il dispose son sac bien commodément et il dort.

Bon soldat, du reste, il a un galon de laine rouge sur la manche; c'est ce qu'on appelle dans l'armée *un bon sujet*, soumis, zélé, propre comme un sou et tiré à quatre épingles, comme une petite maîtresse : le triomphe de la tenue, quoi!

Nous sommes tous alignés sur la planche, comme des petits soldats de Giroux dans leur boîte, et, à part un ou deux, tout ce monde dort avec un entrain et un bruit!... C'est un vrai concert.

Il y a un soldat là-bas accoudé sur la table. Il travaille dur, le pauvre cher homme; il est en nage : il vient d'écrire une lettre et il en est à l'enveloppe. Ma foi, puisqu'il a terminé et que le sommeil ne veut pas venir, je vais causer un instant avec lui :

— Eh bien, camarade, on ne dort pas?

— Ma foi, non! aussi j'ai profité d'un moment pour écrire.

Et je faisais tous mes efforts pour ne pas sourire, en voyant ce garçon s'essuyer le front, tout fatigué de ce grand travail.

— C'est une bonne chose, n'est-ce pas, d'oublier pour un instant le mot d'ordre et de respirer un air de famille?

— De famille?... Ah!

Et, à ma grande surprise, ce soldat était devenu soucieux.

— D'où êtes-vous? lui dis-je.

Il secoua la tête tristement, puis :

— Moi? Ma foi, je n'en sais rien. Mon livret porte que je suis né à Pont-à-Mousson, je veux bien le croire; mais, au fond, je n'en sais pas davantage.

Et comme je le regardais, tout surpris :

— Tenez, reprit-il, vous paraissez curieux, j'aime à causer, et comme, après tout, je n'ai rien à cacher et que j'ai encore un moment avant de prendre la faction, nous pouvons bavarder un peu.

« Je ne suis pas un homme comme vous, moi. Vous êtes un garçon riche; moi, je n'ai ni sou ni maille; vous avez été bien élevé, bien instruit et vos parents vous aiment bien; moi, je suis un « enfant de la balle», comme on dit. Je ne connais ni mon père ni ma mère, puisque je suis *du tour*.

« Vous ne savez pas ce que c'est que le tour? Eh bien, c'est une boîte qu'il y a comme ça, chez nous, à la porte de l'hôpital. Un coup de sonnette pendant la nuit, une sœur paraît et prend le moutard. C'est par cette porte-là que je suis entré dans le monde.

« Je ne me plains pas, je n'ai jamais manqué de rien; je n'ai pas eu trop froid en hiver ni trop chaud en été; j'ai toujours mangé tout mon saoûl... Mais c'est égal, voyez-vous! quand vous avez parlé de respirer un air de famille, ça m'a fait quelque chose. »

Et il a appuyé sa main sur sa poitrine.

Je te jure, ma chère petite sœur, que je n'avais plus envie de rire; j'avais peur d'avoir causé involontairement de la peine à cet homme.

Il comprit ma pensée, car après un moment il reprit :

— Eh bien, maintenant, voulez-vous que je vous dise? je suis bien heureux. J'ai bientôt dix ans de *faits*, j'ai rengagé et, dans trois mois, j'aurai la boîte de fer blanc en bandoulière. Ce n'est pas que je sois fatigué du métier de soldat, et j'aurai le cœur gros le jour où je partirai; mais seulement... vous savez...

Il fit une pause; mais, baissant la voix :

— Tenez, je vais vous dire le reste :

« L'année dernière, je suis allé, comme tant d'autres, travailler chez les cultivateurs au moment de la moisson; j'étais faucheur.

« Le brave homme chez qui je travaillais avait une fille, vous comprenez? et elle nous apportait à manger dans les champs, à son père et à moi.

« Je n'avais pas caché que j'étais entré dans le monde par la porte d'à côté; aussi les premiers jours on ne me disait rien. Bonjour, bonsoir, et c'était fini.

« Peu à peu, on s'habitua; le soir, à la veillée, j'ai causé de la guerre; j'ai raconté la bataille de Gravelotte; j'ai dit comment on m'avait donné la médaille, et, quand les travaux ont été terminés, j'ai eu de la peine en quittant ces braves gens.

« Une fois rentré au régiment, j'ai écrit; j'ai dit sur le papier ce que je n'aurais jamais osé dire autrement, bien sûr. On ne s'est pas fâché; le père n'a pas dit non, la fille a dit oui, et, dans trois mois, je me marie.

« N'est-ce pas que ce n'est pas mal pour un enfant du tour? »

Eh bien, vois-tu, ma Jeanne, vrai, j'avais une larme dans le coin de l'œil en écoutant le petit roman si naïf et si simple de ce soldat. Va, le métier militaire a du bon, et c'est absurde d'en parler comme on fait, à tort et à travers, pour en dire du mal. Il rapproche les hommes; on se trouve coude à coude, et quelquefois cœur à cœur avec des gens qu'on est heureux de retrouver plus tard.

UN VOLONTAIRE D'UN AN.

*Pour copie conforme :* GEORGES MAILLARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# LES ERREURS HISTORIQUES.

## LE CID.

Ici, à proprement parler, nous ne sommes pas en présence d'une erreur de l'histoire, mais bien d'un personnage sur lequel toute une nation a entassé tous les héroïsmes. Le Cid, c'est l'Espagne redevenue libre, c'est le christianisme triomphant. La légende s'est emparée du Cid, mais, dans cette légende la part de la vérité est d'autant meilleure à fixer que le héros espagnol est entré dans notre propre histoire porté par le génie de Corneille. Et quelle place il y tient! Cependant, avouons-le, c'est moins en vue de rétablir la figure réelle du Cid que pour faire passer sous les yeux de nos lecteurs quelques fragments du *Romancero* que nous prenons la plume.

Le Cid cependant est moins légendaire que notre Roland; mais, pour lui restituer sa figure véritable, il ne faut point uniquement interroger les chroniqueurs espagnols, il est, peut-être, aussi sûr de consulter les écrivains arabes : entre le récit des uns et des autres se trouve probablement la vérité.

Rodrigue Diaz de Bivar naquit à Burgos, au plus tard vers 1045. Il fut armé chevalier par Ferdinand Ier, roi de Léon et de Castille. Suivant la fortune de Sanche II, successeur de Ferdinand, il se distingua à la bataille de Graos, où don Ramire, roi d'Aragon, fut tué en 1063. Rodrigue seconda encore son maître dans la guerre contre Alphonse, son frère, roi de Léon.

Sanche ayant été assassiné, Rodrigue s'unit aux seigneurs qui couronnèrent Alphonse; mais, au moment de la cérémonie du couronnement, au pied de l'autel, il exigea que le nouveau roi jurât qu'il n'était pour rien dans le meurtre de son frère. Or, Alphonse était notoirement coupable; que l'on juge de sa colère! Qu'après un tel acte Rodrigue soit tombé dans la disgrâce de l'homme qu'il avait forcé à se parjurer, il n'y a rien qui puisse étonner. Il fut donc contraint de s'éloigner. Suivi de ses parents et de quelques amis, il se retira dans la province de Rioja, où il batailla contre les Maures, dont il défit cinq rois, entendons cinq gouverneurs de villes ou de bourgs, relevant du roi de Saragosse, qui se déclarèrent ses vassaux et en conséquence lui payèrent tribut. Ces victoires avaient pour ainsi dire imposé Rodrigue à Alphonse; il était à la cour de ce prince lorsque les rois vaincus vinrent pour la première fois déposer l'or qu'ils lui avaient promis. En accomplissant ce devoir, ils appelèrent leur vainqueur *el seid*, c'est-à-dire *seigneur*. Cette glorieuse qualification devint immortelle, et dans le monde entier le nom de *Bivar* a disparu sous celui du *Cid*.

En 1085, il se couvrit de gloire au siége de Tolède; mais, inflexible dans ses idées de justice, il tomba bientôt en une nouvelle disgrâce, et dut quitter la cour; il se retira aux environs de Téruel, dans un château s'élevant sur un roc escarpé qui s'appelle encore *la roche du Cid*.

Entouré des siens, secondé par de vaillants compagnons, qu'attiraient sa renommée et ses hauts faits, du sommet des pics de l'Aragon il fondait sur les Arabes. De fréquentes luttes s'élevaient entre les musulmans d'Afrique et les musulmans d'Espagne; il arriva plusieurs fois au Cid de combattre avec ces derniers; il en résultait deux avantages pour les chrétiens, ils entretenaient des guerres civiles parmi leurs ennemis, et le parti qui avait recours à la redoutable « Tizona », nom de l'épée du Cid, payait ce tout-puissant avantage par l'abandon de quelque portion de territoire, de quelques châteaux ou de quelques villes. C'est ainsi qu'avec eux il résolut de défendre Valence. Sa résistance fut héroïque; mais les chrétiens, voyant que la ville ne tarderait pas à être prise, se firent jour à travers l'armée ennemie. Valence, en effet, succomba en 1092; mais le Cid eut la gloire de la reprendre en 1094.

Les Africains en avaient donné le commandement à Ahmed, celui-là même qui la leur avait livrée; quand, à son tour, il fut forcé de capituler, le Cid lui promit la vie sauve et la conservation de son rang. Qu'arriva-t-il ensuite? Toujours est-il que, par les ordres du Cid, Ahmed fut brûlé vif sur la place de Valence. Cet effroyable supplice souleva la colère des populations musulmanes. Le Cid quitta Valence en y laissant un gouverneur qui ne put la conserver; de nouveau, les Africains s'en rendirent maîtres en 1102. Ceci est la version arabe, qui s'inquiète peu de la fin du Cid; mais, d'après les écrivains espagnols, et nous croyons qu'il faut les suivre, l'héroïque personnage n'avait point abandonné sa conquête, il serait mort à Valence, en 1099, et sa veuve, Chimène, aurait défendu la ville contre les Africains.

Le nom de Chimène, que le génie de Corneille a chez nous rendu populaire, nous fait rentrer en pleine légende. D'abord, elle n'avait point pour père le comte Gormaz, que le Cid avait tué en duel, à moins que Rodrigue ne se soit marié deux fois : la première avec Chimène de Gormaz, la seconde fois avec une autre Chimène, nièce d'Alphonse VI. Ce second mariage fut célébré le 19 juillet 1074. Il eut, croit-on, un fils qui fut tué jeune, et deux filles. Epousèrent-elles, ou n'épousèrent-elles pas des princes de la maison de Navarre?... En tout cas, il est parfaitement ridicule de vouloir faire descendre les Bourbons de cette souche plus que douteuse.

Voilà le peu que nous a laissé l'histoire; mais, à côté d'elle, le vieux peuple espagnol en a écrit une autre, merveilleuse, admirable de poésie, et d'une grandeur épique qui, de temps à autre, rappelle, avec un autre caractère, les poésies homériques. Le *Romancero* du Cid est une suite de chants héroïques écrits dans une des plus belles langues du monde; ils forment une série de tableaux d'une couleur et d'un effet saisissants, et nous ne nous étonnons pas qu'ils aient si profondément frappé Corneille.

Nous voulons maintenant faire connaître la légende du Cid — nos lecteurs nous en sauront gré, nous en sommes sûr. — Pour la retracer, nous nous contenterons de traduire en vile prose quelques fragments de l'éclatante poésie du *Romancero*, en nous aidant de l'excellent travail de Sismondi et du texte de Depping.

PREMIÈRE ROMANCE.

« Don Diego s'assied plein de douleur; jamais homme n'en souffrit davantage; nuit et jour il songe dans le deuil au déshonneur de sa maison, le déshonneur de la brave, de la vieille et antique maison de Laynez, dont la gloire n'a d'égale que celle des Inigos et des Abaicos. Affaibli par la maladie et par l'âge, il sent les approches du tombeau, tandis que son ennemi Gormaz triomphe sans combat... Il veut enfin secouer cette douleur, il appelle ses fils; ils viennent, mais il ne peut prononcer une parole. Ils joignent les mains et pleurent en invoquant la miséricorde de Dieu. Diego n'a plus d'espérance, mais voilà que le plus jeune, don Rodrigue, lui souffle la joie et le courage.

— Père, lui dit-il, vous oubliez qui vous êtes et qui je suis! Vos mains ne m'ont-elles pas armé et l'épée ne peut-elle pas réparer l'affront qui m'a été infligé?

Des larmes de joie coulèrent en abondance sur les joues du vieillard :

— C'est toi, c'est toi, Rodrigue, qui es mon fils, s'écrie-t-il en l'embrassant; ta colère me rend le repos, ton ardeur étouffe ma douleur; c'est contre l'ennemi de notre maison qu'il faut lever ton épée.

— Où est-il, où est-il celui qui a déshonoré la maison?

Et à peine a-t-il laissé à son père le temps de parler (1)... »

TROISIÈME ROMANCE.

« Sur la place du palais, Rodrigue rencontre Gormaz: ils étaient seuls, personne auprès; ainsi il parle au comte :

— Me connaissais-tu, moi, fils de don Diego, lorsque tu le frappas au visage? Savais-tu que don Diego descend de Layn Calvo? qu'il n'y a pas de sang plus pur que son sang, de bouclier plus luisant que son bouclier? Savais-tu que moi son fils, moi vivant, nul — à peine le Tout-Puissant — eût osé ce que tu as fait?

— Et toi, reprit le superbe comte, sais-tu seulement ce que c'est que la moitié de la vie, jeune homme!

— Oui, je le sais! une moitié de la vie se doit au respect de la noblesse; l'autre moitié, à punir les orgueilleux et dans leur sang à laver son honneur!

En parlant ainsi, il regardait fixement le comte.

— Tu veux batailler, jeune homme; ce sont jeux de pages qui te conviennent.

Puissances du ciel, dites ce qu'à ces mots ressentit Rodrigue! »

QUATRIÈME ROMANCE.

« Des larmes roulaient, des larmes silencieuses, sur le visage du vieillard assis devant sa table; il oubliait tout ce qui était autour de lui... Absorbé dans ces réflexions, il n'a pas entendu Rodrigue qui rentre, son épée sous le bras et sa main sur la poitrine. Il regarde son bon père, la pitié l'inonde jusqu'au fond du cœur.

Il s'avance et lui prend la main :

— Mangez, bon vieillard, lui dit-il en montrant la table.

Diego redouble de larmes :

— Est-ce bien toi, Rodrigue? est-ce bien toi qui as dit ce que tu viens de dire?

— Oui, père, relevez aussi votre noble visage.

— L'honneur de la maison est-il sauvé?...

— Gormaz est mort...

... Rodrigue, à genoux, pleure sur la main de son père, et don Diego fond en larmes en baisant la tête de son fils. »

Les célèbres romances ne parlent pas des amours de Chimène et de Rodrigue, antérieures au duel.

NEUVIÈME ROMANCE.

« Le seigneur roi est assis pour rendre justice.

En longs vêtements de deuil, Chimène, accompagnée en silence par trois cents pages nobles, s'avance respectueusement vers le trône. A sa dernière marche, elle tombe à genoux; puis la fille du comte Gormaz commence ainsi ses plaintes :

« Il y a six mois, six mois aujourd'hui, que mon père est mort. Quatre fois je me suis mise à vos pieds, et quatre fois, grand roi, vous m'avez promis justice et vengeance. Je ne les ai point encore obtenues. Jeune, arrogant, superbe, Rodrigue de Bivar se tient au-dessus des lois, et vous le protégez, car nul n'a osé étendre sa main sur lui... Pensez-y, ô roi! et pardonnez aux plaintes d'une orpheline qui vous accuse...

— Je vous pardonne vos paroles, Chimène; c'est pour vous que je garde Rodrigue; bientôt vous demanderez sa vie et son bonheur, comme, à cette heure, vous voulez sa mort. »

Viennent ici, dans le *Romancero*, la victoire de Rodrigue sur les cinq rois, et le glorieux surnom; mais écoutez maintenant comme Alphonse avait raison, et voyez combien le cœur de Chimène s'est amolli.

QUATORZIÈME ROMANCE.

« Rodrigue. A l'heure silencieuse de minuit, où la douleur et l'amour seuls veillent encore, je viens à toi, triste Chimène; sèche tes larmes.

Chimène. Qui approche à cette heure obscure de minuit, où ma seule douleur est éveillée?

Rodrigue. Une indiscrète oreille nous écoute peut-être; ouvre-moi.

Chimène. A un inconnu, à un homme qui ne se nomme pas, ouvre-t-on une porte à minuit? Montre-toi; parle; qui es-tu?

Rodrigue. Chimène, l'orpheline, tu me connais bien...

Chimène. Oui, je te connais bien, Rodrigue; tu es la source de mes larmes; à ma maison tu as enlevé un chef, c'est toi qui m'as arraché mon père.

Rodrigue. L'honneur le fit, et non moi; que l'amour rétablisse la paix.

Chimène. Va-t'en; ma douleur ne peut être guérie.

Rodrigue. Ah! donne-moi ton cœur; je saurai le consoler.

Chimène. Eh! comment veux-tu que mon cœur se partage entre toi et mon père?

Rodrigue. L'amour a une puissance infinie...

Chimène. Rodrigue... bonne nuit! »

Dans la romance qui célèbre l'union du Cid et de Chimène, il y a un mouvement superbe. Au moment où les deux époux sont devant l'autel, le Cid, regardant la fille de Gormaz avec des yeux remplis d'amour, parle ainsi :

« Chimène, j'ai tué ton père, mais je l'ai fait sans trahison, en combattant homme à homme, pour venger une mortelle injure. Je t'ai tué un homme, je te rends un homme. Me voici pour t'obéir. Au lieu et à

(1) Voilà le canevas sur lequel Corneille a brodé la scène vii du 1er acte du *Cid*: « Rodrigue, as-tu du cœur? »

la place du père que tu as perdu, tu as un époux, un cavalier d'honneur. »

Il tira sa redoutable épée et en élevant sa pointe vers le ciel il dit :

« La voilà pour me punir si, dans les jours de ma vie, je fausse le serment de t'aimer, de tout te sacrifier, comme devant Dieu je le jure...

« A cette heure, mon bon oncle Layn Calvo (1), bénissez notre union. »

Il existe dans la seconde partie du *Romancero* un épisode que l'on nous saura gré de ne point oublier. Diégo de Lara défie tous les habitants de Zamora ; un vieillard, Ariaz Gonzalo, avec ses quatre fils, accepte le défi, et ce n'est qu'avec peine que l'on obtient de ce vieillard de laisser ses enfants combattre seuls.

Maintenant écoutez le récit de cette rencontre et comparez-la hardiment avec ce qu'il y a de plus beau dans Homère. La situation est à peu près la même : ici, ce sont, du haut de leur muraille, les Troyens qui regardent le champ de bataille ; là, les habitants de Zamora ; ici, Priam tremblant pour Hector ; là, Ariaz Gonzalo assistant à la mort de ses fils.

TRENTE-SIXIÈME ROMANCE.

« Auprès de Zamora, la lice est prête. Le farouche don Diégo s'y promène attendant son faible ennemi.

Silence, trompettes ! le cœur d'un père est déchiré par vos fanfares.

Des fils de Gonzalo, quel est le premier qui reçoit la bénédiction paternelle ? C'est l'aîné, c'est don Pedro.

La mort du Cid. Dessin de Vierge.

Il arrive devant Diégo, le salue modestement comme étant plus âgé que lui.

« Que Dieu, lui dit-il, vous protége, don Diégo. Je me présente pour défendre Zamora, ma patrie, de la honte d'une trahison.

— Tais-toi, vous êtes tous traîtres ! »

Et, se séparant, ils prennent champ ; ils se heurtent ; l'acier de leurs armures est couvert d'étincelles. Hélas ! Diégo a frappé la tête du jeune guerrier ; son casque est brisé, son front ouvert ; il est tombé de cheval ; il a roulé dans la poussière.

L'épée haute, don Diégo crie d'une voix qui frappe les murs de Zamora :

« Envoyez-en un autre... »

Le second vint... le troisième vint...

Le vieillard (Gonzalo) verse des larmes silencieuses en armant son plus jeune fils, l'espoir de sa vieillesse.

« Courage, mon Fernando, fais seulement comme je t'ai vu faire ; ce n'est pas plus difficile. Mais... avant d'entrer dans la lice, embrasse une dernière fois tes frères et adresse-moi un dernier regard.

— Quoi ! vous pleurez, mon père ?

— Je pleure, mon fils, comme une fois pleura mon père. Offensé par un roi de Tolède, ses larmes me donnèrent la force d'un lion. Je lui apportais la tête de son insolent ennemi. »

Il était midi quand le dernier des enfants d'Ariaz Gonzalo entra dans la lice. Il soutient hardiment le

(1) Evêque, membre de sa famille.

regard du vainqueur, qui croit que vaincre sera un jeu. Il frappe à la poitrine son jeune adversaire, mais le coup n'est point mortel. Le champ de bataille se couvre de débris ; les barrières sont enfoncées ; les chevaux, couverts de sueur, soufflent épuisés ; les épées brillent comme des étoiles ; mais le fer de Lara a atteint la tête du jeune homme.

Il passe son bras autour de son cheval ; il se retient à la crinière ; blessé à mort, il veut frapper un dernier coup ; le sang l'aveugle ; il ne coupe que les rênes du cheval de son ennemi ; le cheval se cabre, jette son cavalier en dehors des barrières, et les habitants de Zamora crient :

« Victoire ! »

Les juges du camp se taisent.

Ariaz Gonzalo accourt ; il est dans la lice, elle est vide ; il ne voit que son dernier fils dont le sang coule ; il se fanait comme une rose qui va se défeuiller.

« Silence, malheureuses trompettes ; le cœur d'un père est déchiré par vos fanfares ! »

Y a-t-il dans aucun poëte une description plus émouvante et plus épique ?

Arrivons sans nous attarder aux *Romances* qui célèbrent la vieillesse et la fin du Cid.

SOIXANTE-QUATRIÈME ROMANCE.

Épuisé par tant de guerres, brisé par tant de combats, le Cid sur sa couche repose et songe à l'avenir prochain, à la destinée de Chimène. Il voit tout à coup une lueur brillante approcher.

Un homme paraît à ses côtés ; il avait le front calme et ses cheveux frisés étaient blancs comme de la neige. Assis, ayant un aspect vénérable, une lumière éclatante l'enveloppait ; il dit :

« Ami Rodrigue, dors-tu ? Allons, réjouis-toi !

— Qui es-tu, toi, qui me parles ainsi ?

— Je suis Pierre l'apôtre, dont tu honores l'Eglise. Je viens, envoyé par Dieu, pour calmer tes soucis et t'apprendre que, dans trente jours, le Seigneur t'appellera dans l'autre monde, où tes amis et les saints t'attendent... Fais tes préparatifs de voyage et ordonne de ta maison. »

A ces mots, Rodrigue, joyeux, se leva de sa couche ; il voulait se prosterner aux pieds de l'apôtre ; l'apparition s'était évanouie ; il se trouva seul. »

Et, ainsi qu'il lui avait été commandé, le Cid manda Chimène, ses amis, reçut les sacrements, toutes ses dispositions mortuaires étant prises. Alors vient un nouveau chant dont l'accent frappera assurément nos lecteurs.

SOIXANTE-SEPTIÈME ROMANCE.

« Bannières antiques, si aimées de la victoire, vous pendez tristement, en frémissant au vent, puisque vous ne pouvez ni parler ni pleurer. Les yeux du Cid Campéador vous regardent pour la dernière fois. Adieu, riantes montagnes de Téruel et d'Albarazin ; terrains immortels de ses exploits, de son bonheur, de sa bravoure. Adieu, collines charmantes et vaste mer que l'on entrevoit plus bas ! La mort nous dépouille comme l'épervier. Voyez, les yeux du Cid vous regardent pour la dernière fois. — Qu'a-t-il dit, le vaillant Cid ? Il est étendu sur sa couche. — Qu'est devenue sa voix de fer ? — A peine si l'on peut comprendre qu'une fois encore il veut revoir Babieca. »

Babieca vient... Celui-ci, qui, dans tant et tant de batailles, avait été le compagnon d'armes du héros, lorsqu'il voit ces bonnes vieilles bannières qu'il connaît si bien, qui flottaient autrefois dans les airs, à présent pendantes sur un lit de mort, et, au-dessous son ami... il sent que, pour lui aussi, la glorieuse carrière est finie. Il reste là avec ses grands yeux ouverts, muet, immobile comme un mouton. Son maître ne peut plus lui parler ; il ne peut plus parler à son maître. Babieca le contemple d'un regard lugubre ; le Cid le regarde aussi pour la dernière fois.

Alvar Fannez (1), à cette heure, se battrait volontiers avec la mort elle-même. Chimène est assise en silence ; le Cid lui serre encore la main... Mais le frémissement des bannières devient encore plus fort ; à travers des fenêtres ouvertes souffle le vent qui descend des collines... Tout à coup, le vent et les bannières se taisent... Il s'est endormi.

Sus, à présent ; sus ! trompettes, fifres, clarinettes ; retentissez ; couvrez de vos sons les plaintes, les soupirs. C'est le Cid qui l'a ordonné ; c'est à vous d'accompagner l'âme du héros qui s'est endormi.

Maintenant voici une dernière scène dont on chercherait vainement la pareille dans toute autre littérature... Nous l'abrégeons :

« Le bon Cid a rendu son dernier souffle... Gil Diaz a rempli ses volontés. Son corps est embaumé. Une planche soutient son dos, une autre son menton et ses bras. Douze jours s'étaient écoulés, les trompettes réveillent le roi maure qui assiége Valence.

« A minuit, on place le Cid mort sur Babieca ; ses chausses étaient noires et blanches ; son manteau semé de croix d'or ; son bouclier à son cou. Sur sa tête, il portait un casque peint ; tout le reste du corps était couvert et il avait Tisona à la main...

« En le voyant, les trente-six rois maures sont saisis d'effroi... L'armée des chrétiens leur paraît au moins de six cent mille hommes... Les Maures fuient vers leurs vaisseaux. Dix mille sont engloutis par les flots ; vingt rois périssent.

« Ainsi le Cid est victorieux après sa mort... et le cortége glorieux et funèbre continue en paix sa route, comme le Cid l'avait ordonné, jusqu'à Saint-Pierre de Cardera. »

. . . . . .

C'est dans cette mine émouvante et profonde que le génie de la Véga et de Corneille a puisé, et ainsi se termine une scène dont la grandeur touche à l'épopée. Que son emphase toute castillane ne soit pas un peu débordante, nous ne le contredirons pas, mais il est impossible de ne point reconnaître ce que cette légende a de hardiesse et de grandeur. Pourquoi ne pas admirer dans le poëte inconnu, ou les poëtes inconnus du *Romancero*, ce qui nous paraît sublime dans le récit du vieil Homère ? Achille poussant un cri et mettant en fuite les Troyens, aux yeux de la froide raison n'est pas plus acceptable que le Cid victorieux, tout mort qu'il est. Dans la figure du Cid, l'exagération éclate, l'exubérance domine, soit ! mais toutes les légendes des vieux peuples ont ce caractère, et le Cid restera comme une des plus belles figures que l'enthousiasme religieux et national ait jamais créées.

A. GENEVAY.

(1) Un des compagnons du Cid.

# CHRONIQUE.

## HISTOIRE DU MOIS.

Vous intéressez-vous aux luttes de l'Herzégovine? Avez-vous de trop nombreux emprunts ottomans? — O Mahomet II, où es-tu? — Le différend entre la Chine et l'Angleterre vous intéresse-t-il? Tenez-vous pour don Carlos ou pour le roi Alphonse? Êtes-vous pour le coup de couteau paternel qu'approuve A. Dumas?... Peu nous importe ; vous ne trouverez pas dans le *Musée* la solution de questions où il n'a rien à voir, il fuit sagement un terrain sur lequel les esprits s'écartent et diffèrent, mais avec eux il déplore les pertes que le pays vient d'éprouver.

Après tant d'artistes, après Corot, Millet, Barye, Pils, voici que Carpeaux vient de mourir dans la force de l'âge et dans la maturité de son beau talent, à la porte de Paris, au château de Becon, où le prince Stirbey lui avait donné une noble hospitalité. Autour de sa tombe, pas encore recouverte, se sont soulevés de tristes débats; nous ne sommes heureusement pas un journal de scandale, nous nous contenterons donc de parler de l'illustre sculpteur que l'art a perdu.

Né à Valenciennes le 11 mai 1827, d'une humble famille, Carpeaux fut d'abord élève d'un de ses compatriotes, d'Abel de Pujol ; il passa ensuite entre les mains de deux maîtres plus énergiques, Rude et David (d'Angers). En 1853, il exposa un buste qui fut remarqué et un bas-relief, *Napoléon III recevant Abd-el-Kader ;* en 1854, il obtint le prix de Rome. De la villa Médicis, école d'une utilité fort douteuse, il envoya le charmant *Pêcheur napolitain*, thème rajeuni plutôt que trouvé, et le beau groupe d'*Ugolin et ses Fils*, qui, de prime saut, le mit au rang de nos plus habiles sculpteurs. Dans ce marbre, Carpeaux se révéla tout entier.

Dès qu'elle prit conscience d'elle-même, la sculpture française, s'écartant de la donnée antique, a recherché le mouvement, et, comme l'a fort bien dit M. le marquis de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, Carpeaux était, par-dessus tout, épris des palpitations et du sensualisme de la forme. Disciple de Rubens, dans le marbre, comme le grand Flamand dans la couleur, il recherchait par-dessus tout la vie.

Cette recherche put, dans ses œuvres, blesser quelques connaisseurs, témoin le groupe des *Danseuses* placé à la porte de l'Opéra, mais ce fut aussi la source de ses éminentes qualités. Ses bustes, entre autres celui de Gounod, son ami, et d'Alexandre Dumas, sont vivants. Il a orné l'aile des Tuileries, du côté de la Seine, d'une composition insuffisante au point de vue de l'architecture, mais remplie d'originalité et de grâce au point de vue purement sculptural. La *Flore* est un des marbres les plus charmants de notre époque.

Carpeaux est mort trop jeune; il venait de faire *l'Amour blessé*, et que de belles œuvres pouvaient encore sortir de ses mains! Les artistes français, émus de la sollicitude qui a adouci ses dernières heures, ont résolu d'offrir au prince Stirbey une preuve de leur gratitude, ils vont lui présenter une branche de chêne en or, sur laquelle seront gravés ces mots : « Au prince Stirbey, les artistes français reconnaissants. »

Ce sont assurément de grandes pertes que celles de Barye et de Carpeaux, mais elles ne nous inquiètent pas pour l'avenir de la sculpture française, aujourd'hui sans rivale en Europe. Nos lecteurs apprécieront les motifs de notre sécurité en voyant le charmant groupe de M. H. Moulin — une des perles du dernier Salon — que nous reproduisons aujourd'hui. Quelle grâce juvénile dans le corps du divin messager! Nous nous doutons bien un peu ce qu'il raconte à ce dieu Terme riant d'un si bon rire, mais nous ne le lui demanderons assurément pas; car nous ne pourrions le répéter. *Les Secrets d'en haut* sont une page de Lucien traduite en marbre par un artiste parisien ayant autant d'esprit avec son ciseau que l'écrivain grec avec son style. Ce groupe si délicat et si fin est destiné à orner les jardins de Chantilly; nous en félicitons le duc d'Aumale.

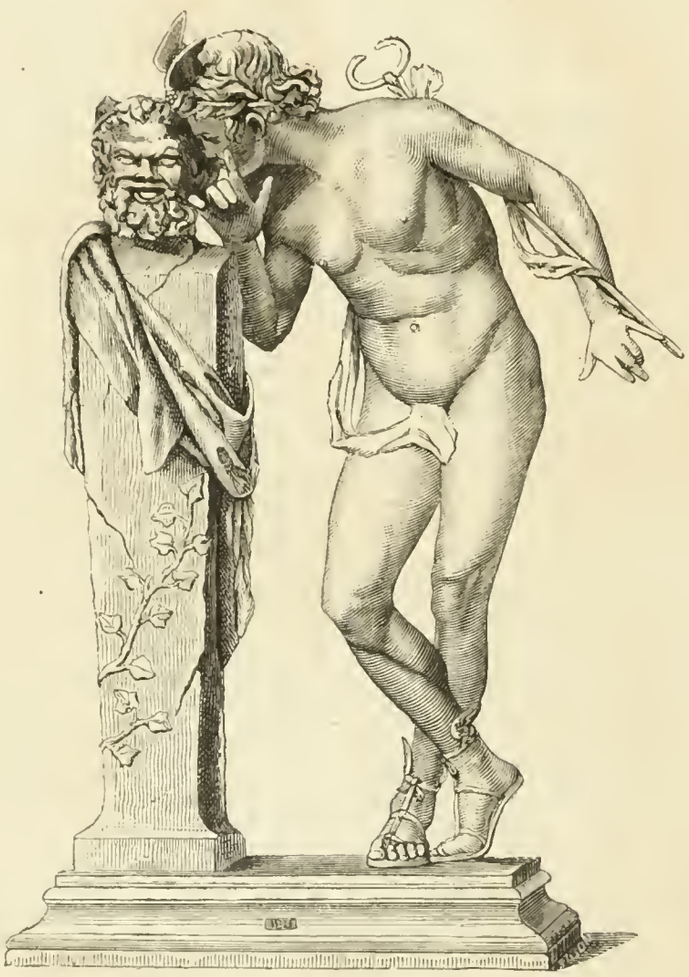
Il est, à côté de celle de Carpeaux, une autre mort que nous devons enregistrer. Nous avons perdu M. Marbeau. Il fut le promoteur et le créateur des crèches, et, jusqu'à la fin de sa vie, il s'est dévoué à cette œuvre si éminemment philanthropique. Il eut beaucoup de peine à faire comprendre et accepter sa pensée; il y parvint; peu à peu elle se répandit et devint enfin populaire. Les services que les crèches ont rendus et rendent aux classes laborieuses ont été et sont immenses; nous aurions donc aimé à voir la fin de M. Marbeau entourée de plus d'honneurs. Qui, plus que lui, a mérité les témoignages de la gratitude nationale? Nous estimons beaucoup les artistes, les héros des champs de bataille, mais nous ne tenons pas en moindre respect les bienfaiteurs de l'humanité.

Mais tournons nos regards sur des sujets moins sombres. Je me trouvais dernièrement avec un voyageur revenant du Japon ; j'ai été vraiment émerveillé de ce qu'il m'a raconté de ce pays. Il marche à pas de géant dans les voies de la civilisation, tout en gardant son vieux goût pour les arts. Qu'il fonde encore ses airains merveilleux, qu'il tisse encore ses soieries étonnantes, qu'il fabrique toujours du papier solide comme le drap ou d'une finesse inouïe, je n'en aurais été que médiocrement surpris; mais que, renonçant à sa cruauté naturelle, il ait aboli la torture, qu'il possède des écoles comme les nôtres, que notre langue se répande avec une rapidité phénoménale, et qu'il soit arrivé, à construire, à gréer, à armer ce microsome de notre civilisation que l'on appelle un *vaisseau de guerre à vapeur;* que cette construction, que cet armement, avec ses machines, soient sortis des mains japonaises, c'est là ce qui me confond. Quelle puissance d'assimilation dans cette race! S'il continue, l'extrême Orient échappera assurément bientôt à l'influence européenne.

Par exemple, je doute que, d'ici longtemps, il possède des bibliothèques comme les nôtres. Voulez-vous savoir la quantité des volumes que renferment les établissements de Paris? Écoutez! Bibliothèque de l'Arsenal, 200 000 volumes, 8000 manuscrits; Sorbonne, 80 000 volumes; École de médecine, 35 000 volumes; Bibliothèque nationale, 1 700 000 volumes, 80 000 manuscrits, 1 million d'estampes, cartes, etc.

vures, 120 000 médailles ; Mazarine, 200 000 volumes, 4 000 manuscrits ; Sainte-Geneviève, 160 000 volumes, 3 500 manuscrits. Dans cette montagne de livres, je voudrais savoir combien il y en a qui sont véritablement lus ou consultés. Je suis sûr qu'il est des centaines de milliers qui, depuis un demi-siècle, n'ont jamais quitté le rayon où ils ont été classés. Cette réflexion est passablement triste pour ceux qui aujourd'hui tiennent une plume ; les neuf dixièmes des ouvrages qui se publient à cette heure et obtiennent du succès sont destinés à tomber dans les catacombes prochaines d'un éternel oubli. Au train où va la science, un livre de chimie, de physique, d'histoire naturelle n'est plus lisible au bout de dix ans. Sur mille savants, il n'y en a pas cinquante qui aient lu Bacon, Newton, Leibnitz ; il n'est de durable que les ouvrages qui touchent à l'histoire et à l'art.

A propos d'art, un bruit flatteur se fait autour d'un artiste italien, M. Rossi. Il a déjà paru dans les rôles d'Othello, d'Hamlet, et il se prépare à celui du roi Lear. Il semble ainsi vouloir faire revivre les grandes figures de Shakspear ; car décidément telle paraît être l'orthographe du tragique anglais. M. Rossi est fort beau sur la scène ; il se costume admirablement. Le côté purement plastique laisse peu à désirer ; les mots de sa langue sonore sortent de ses lèvres ou pleins de force, ou remplis de grâce ; il est pénétré de l'esprit de ses personnages ; incontestablement c'est un artiste. Mais comment se fait-il que l'Italie en fournisse si peu et qu'elle n'ait rien à opposer, par exemple, aux acteurs du siècle qui ont illustré le théâtre en France et en Angleterre ?



*Les Secrets d'en haut.* Groupe de H. Moulin. Dessin de Talhouet.

Les artistes italiens sont incomparables quand ils chantent ; ils semblent avoir besoin d'être soutenus par la musique. Les vieillards qui ont vu Garcia dans l'Othello de Rossini l'estimaient presque à l'égal de Talma représentant l'Othello de Ducis ; Mme Pasta avait des élans sublimes ; Lablache abordait avec le même bonheur les rôles de la comédie et de la tragédie, et Mme Malibran, la fille de Garcia, morte si jeune, hélas ! a mérité d'être étudiée par Mlle Mars elle-même.

Voici une anecdote complétement inédite, aussi honorable pour l'une que pour l'autre de ces deux grandes artistes :

Mme Malibran, qui, malheureusement, n'était pas la plus prudente des femmes, par une belle, mais froide journée d'hiver, malgré les objections de ses amis, avait voulu sortir à pied. La voilà donc quittant l'hôtel S***, où elle demeurait alors, débouchant de la rue de la Chaussée-d'Antin et flânant sur les boulevards, comme un collégien un jour de congé. Au coin de la rue de Richelieu, elle rencontre Mlle Mars. Les deux artistes s'abordent, et voici la spirituelle Célimène qui dit, avec sa grâce incomparable :

— J'ai été vous entendre hier jouer Rosine.

— Ah ! je vous ai bien vue ! J'ai toujours une peur affreuse de jouer devant vous, vous êtes si parfaite dans ce rôle-là ; c'est désespérant.

— De la peur ! du désespoir ! Je ne m'en serais pas douté.

— Avez-vous été contente, au moins ? Parlez-moi franchement.

— Vous le savez bien, puisque je vous ai jeté mon bouquet ; vous avez été adorable. Et savez-vous ce que j'ai fait en rentrant chez moi ?

— Non.

— J'ai adressé cette prière à Dieu : « Mon Dieu ! conservez-lui sa voix ; car, si elle la perdait, après avoir été la première cantatrice du monde, l'idée pourrait bien lui venir d'être la première actrice du Théâtre-Français, et alors la pauvre Mars... »

Mme Malibran se jeta à son cou.

Je ne sais, mais il me semble que ces rivalités généreuses ne sont plus de mode ; l'art en souffre, et les artistes, dans des luttes qui manquent de courtoisie, n'en souffrent-ils pas eux-mêmes ? Ils remplissent des feuilles publiques, trop souvent vénales, du bruit de leurs différends, quelquefois des secrets de leur vie privée ; qu'y gagnent-ils, ou plutôt que n'y perdent-ils pas ? Quand on veut avoir la considération publique, il faut tenir la conduite qu'elle exige.

Nous avons annoncé l'ouverture du théâtre de la rue Taitbout par une opérette en trois actes : *la Cruche cassée*. Tout marchait à ravir, lorsque dame Censure, *Anastasie*, est venue se mêler de la fête avec ses grands ciseaux. Elle ne veut pas même laisser son titre à la pièce ! Nous aimons peu certaine littérature et certains théâtres, mais, en toute vérité, le titre *la Cruche cassée* n'a rien qui effarouche nos susceptibilités.

A. DE VILLENEUVE.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# BIBLIOGRAPHIE.

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

Albanais, gravure tirée de la *Nouvelle Géographie universelle* de M. E. Reclus.

Depuis qu'on nous a reproché de ne pas savoir la géographie — de vous à moi, nous pouvons bien convenir que le reproche n'était pas tout à fait injuste — nous nous sommes pris d'une belle ardeur pour cette science. Nos principaux éditeurs ont rivalisé de zèle pour faciliter nos études, en mettant à notre disposition les plus belles cartes et les ouvrages les plus intéressants. Parmi les premières, il nous suffira de citer la carte de France, par Ehrard, dont le seul défaut est de présenter un ensemble de teintes un peu confuses, au milieu desquelles l'œil a de la peine à saisir les grandes lignes. Telle qu'elle est, cependant, elle marque un progrès considérable sur tout ce qui a paru jusqu'à ce jour. Un peu plus de netteté, et elle serait parfaite.

Mais les cartes ne suffisent pas. Elles ne nous enseignent que le relief d'une contrée, elles ne nous apprennent ni sa constitution politique, ni les mœurs des peuples qui l'habitent; en un mot, nous ne les comprenons que comme l'illustration du livre. Quant au livre, il n'existait pas, il était à faire. Les progrès qui se sont accomplis depuis un demi-siècle dans le domaine de la science, les découvertes que, chaque jour, de hardis explorateurs livrent à notre curiosité, ont, sur bien des points, changé la face des choses. Aujourd'hui, la *Géographie* de Malte-Brun, toutes proportions gardées, renferme autant d'erreurs que celle d'Hérodote et de Ptolémée, alors que le monde connu se bornait aux rivages de la Méditerranée, avec quelques échappées audacieuses vers l'Afrique méridionale et l'extrême Orient. Donc, si nous voulions répondre sérieusement au reproche d'ignorance, il était indispensable de contrôler sévèrement tout ce qui avait été écrit, et de demander aux découvertes modernes le moyen de combler, sinon toutes les lacunes, au moins le plus grand nombre possible de lacunes.

Nous conviendrons volontiers que la tâche était ardue. Elle a tenté, cependant, M. Elisée Reclus, et c'est à cette noble ambition que nous devrons sa *Nouvelle Géographie universelle*. L'œuvre entière se composera de dix à douze volumes. Le premier est presque terminé à l'heure où nous écrivons, et comprendra toute l'Europe méridionale, c'est-à-dire les trois péninsules des Balkans, Italique et Ibérique. Nous pouvons donc, dès à présent, l'apprécier et dire par quels côtés le livre de M. Reclus se distingue de ceux de ses devanciers.

Pour bon nombre de savants, la géographie n'a été et n'est encore qu'une description et une nomenclature. C'est ce qui en rend d'ordinaire l'étude si difficile et si peu attrayante. Nous éprouvons une peine infinie à loger dans notre mémoire cette liste interminable de mots plus ou moins barbares qu'aucun lien ne rattache entre eux. Nous pourrions en dire autant de l'histoire, réduite aux noms propres et aux dates, comme la comprenaient quelques-uns de nos anciens auteurs. MM. Augustin Thierry et Guizot ont, les premiers, protesté contre cette méthode et fondé une nouvelle école historique, qui a aujourd'hui, au grand profit de tous, détrôné la vieille routine. Nous ne comprenons plus maintenant cette science que dégagée de ce lourd fatras et ramenée à ces grandes lignes qui permettent d'embrasser d'un seul regard la marche et les progrès de la civilisation.

C'est la méthode philosophique qui a rendu immortels les noms de ces deux historiens, M. E. Reclus a voulu, à son tour, l'appliquer à la géographie, dans une mesure plus restreinte, bien entendu, et autant que le comporte la nature même du sujet. Mais c'est là le trait distinctif de l'œuvre dont nous nous occupons. L'histoire et la géographie sont sœurs. Elles se complètent et s'expliquent l'une par l'autre. Combien de phénomènes historiques resteraient, pour notre esprit, à l'état de problèmes, si l'influence des lieux et du climat, les lois et les ressources de la nature ne nous en livraient le secret! Pour mieux faire comprendre notre pensée, la grandeur maritime de la Hollande et de l'Angleterre, l'expansion de la république américaine, et, dans un sens tout différent, l'appauvrissement de la Turquie et des colonies espagnoles ne tiennent-ils pas, indépendamment de la différence de génie des races, aux conditions géographiques et climatériques dans lesquelles ces différents peuples se sont trouvés placés?

Ce n'est pas à dire que M. E. Reclus n'ait vu dans son œuvre que le côté philosophique; il a dû, cela se comprend de reste, donner au lecteur les renseignements techniques indispensables en pareille occurrence; mais ces renseignements, habilement dissimulés, cessent de fatiguer l'esprit par leur monotonie et leur aridité.

Quant à la partie matérielle de la *Nouvelle Géographie universelle*, il nous suffit de nommer les éditeurs, MM. Hachette, et chacun comprendra que rien n'a été épargné pour présenter dignement le livre au public. De nombreuses cartes, des gravures dues au crayon de nos meilleurs artistes, servent au texte d'éloquents commentaires. On pourra d'ailleurs en juger par le dessin placé en tête de cet article.

— Dans des proportions plus restreintes, voici un ouvrage du même genre qui se recommande également par de sérieuses qualités. Nous voulons parler de la *Géographie générale, physique, politique et économique* de M. L. Grégoire. Il est même plus facile à consulter que le livre de M. E. Reclus, parce que les matières s'y présentent dans l'ordre où nous sommes habitués à les rencontrer, et que, mis au courant de la science moderne, il a conservé l'ancienne méthode de classification (1).

M. Grégoire, un des professeurs les plus distingués du lycée Fontanes, est l'auteur d'un dictionnaire d'histoire et de géographie justement estimé. Sa nouvelle œuvre ne rendra pas moins de services à la jeunesse studieuse. Ajoutons — ce qui ne nuit jamais — qu'elle a été éditée avec un soin tout particulier; gravures, cartes coloriées, types et costumes imprimés en chromo-lithographie, tout concourt à en faire un des plus beaux et des plus utiles cadeaux d'étrennes.

— Alsace-Lorraine (2), tel est le titre d'un superbe volume publié par la librairie de l'Art. Cet ouvrage est dû à la plume d'un maître; M. René Ménard y a mis toutes les élégances de son style et tout le mérite de son rare savoir. Ce livre d'une haute valeur est orné à profusion d'eaux-fortes, de gravures sur bois dont nous donnons un spécimen qui, dans toute âme française, réveillera un touchant souvenir. En dehors de son mérite artistique et littéraire, cette publication se recommande avant toutes autres à l'intérêt public par

(1) Garnier frères, éditeurs.

(2) Paris, à la librairie de *l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin.

des souvenirs et des regrets, sur lesquels il nous serait douloureux d'insister. M. René Ménard a voulu que nos bien-aimées provinces restassent nôtres, en prouvant que, par l'art comme par l'histoire, elles relèvent du génie français.

Avant d'avoir paru, le livre ALSACE-LORRAINE voit sa première édition plus qu'à moitié épuisée. C'est un avis que nous croyons devoir donner aux amateurs des beaux livres et des illustrations précieuses.

L'*Alsace-Lorraine* forme un volume grand in-8°, de plus de 500 pages illustrées de gravures presque à chaque feuillet, et de 16 eaux-fortes. Il est tiré sur papier de Hollande. C'est un livre rare et précieux.

— Le cinquième volume de l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, par M. Guizot, vient de paraître ; et ainsi se trouve complétement achevé le magnifique monument élevé à nos annales nationales. A plusieurs reprises, nous avons dit ici même ce que nous pensions du livre de M. Guizot, et il pourrait nous suffire de renvoyer le lecteur à nos précédents articles bibliographiques ; mais nous avons pensé qu'il lui serait plus agréable de juger par lui-même, et c'est pourquoi, avec l'assentiment des éditeurs — encore MM. Hachette — nous détachons de ce cinquième volume le magnifique récit de la bataille de Fontenoy.

« Etranger et protestant, longtemps suspect à Louis XV, dénigré par les généraux français, Maurice de Saxe avait conquis l'autorité, comme la gloire, par l'éclat de sa bravoure et de son génie militaire. Alliant à une vivacité toute française la prévoyance et la persévérance des races du Nord, il travaillait depuis plus d'un an à ramener dans son armée l'esprit de discipline, l'organisation forte, le mépris de la fatigue comme du danger. « A Dettingen, le succès des alliés « n'a tenu qu'à leur ordre surprenant, car ils n'étaient « pas aguerris », disait-il. L'ordre ne régnait pas encore dans l'armée du maréchal de Saxe. En 1745, la situation était grave ; le maréchal était atteint d'une hydropisie, sa vie paraissait en danger. Il ordonnait cependant ses préparatifs de campagne, et, comme Voltaire, qui était de ses amis, s'en étonnait : « Il ne s'agit pas « de vivre, mais de partir, » répondit-il.

« Le roi se préparait à partir comme le maréchal de Saxe ; il venait de marier le Dauphin à la fille aînée du roi d'Espagne ; le jeune prince accompagna son père devant Tournay, que l'armée française tenait assiégée. Le 8 mai, Louis XV visita les environs ; on attendait l'attaque des ennemis, on connaissait d'avance le champ de bataille. Déjà le village de Fontenoy était occupé par le maréchal de Noailles, qui avait demandé à servir d'aide de camp au maréchal de Saxe, auquel l'attachait une amitié sincère et qu'il avait fort contribué à avancer dans la faveur du roi.

« Jamais Louis XV ne marqua plus de gaieté que la « veille du combat, dit Voltaire. La conversation roula « sur les batailles où les rois s'étaient trouvés en per« sonne. Le roi dit que, depuis la bataille de Poitiers, « aucun roi de France n'avait combattu avec son fils et « qu'aucun, depuis saint Louis, n'avait remporté de « victoire signalée contre les Anglais, qu'il espérait « être le premier. Il fut éveillé le premier, le jour de « l'action ; il réveilla lui-même, à quatre heures, le « comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui, dans « l'instant, envoya demander au maréchal de Saxe ses « derniers ordres. On fourre le maréchal dans une voi« ture d'osier, qui lui servait de lit, et dans laquelle il « se faisait traîner quand ses forces épuisées ne lui « permettaient plus de se tenir à cheval. » Le roi et le Dauphin avaient déjà pris leur poste de bataille : les deux villages de Fontenoy et d'Antoing, le bois de Barri étaient occupés par les troupes françaises. Deux armées de cinquante mille hommes chacune allaient combattre en champ clos, comme à Dettingen. L'Autriche n'avait envoyé que huit mille soldats, sous les ordres du vieux et célèbre général Königseck ; les Anglais et les Hollandais allaient porter tout le poids de la journée.

« Il n'était pas cinq heures du matin, et le canon tonnait déjà. Les Hollandais attaquaient le village d'Antoing, les Anglais celui de Fontenoy. Les deux postes étaient reliés par une redoute qui vomissait des flammes ; les Hollandais se refusaient à donner l'assaut. Une attaque dirigée par les Anglais sur le bois de Barri avait été repoussée : « Marchez droit devant « vous, monseigneur, dit le vieux Königseck au duc de « Cumberland, fils de Georges II, qui commandait les « Anglais, il faut enlever la ravine en avant de Fon« tenoy. » Les Anglais avancèrent ; ils formaient une colonne profonde et serrée, précédée et soutenue par des canons. Les batteries françaises la foudroyaient à droite et à gauche, des rangs entiers tombaient morts ; ils étaient remplacés aussitôt ; les canons, qu'ils traînaient à bras vis-à-vis de Fontenoy et des redoutes, répondaient à l'artillerie française. Une tentative des officiers des gardes françaises pour enlever le canon des Anglais resta infructueuse. Les deux corps se trouvaient enfin en présence.

« Les officiers anglais ôtèrent leurs chapeaux ; le comte de Chabannes et le duc de Biron, qui s'étaient avancés, leur rendirent leur salut : « Messieurs les « gardes françaises, tirez ! cria lord Charles Hay. — Ti« rez vous-mêmes, messieurs les Anglais, repartit aussi« tôt le comte d'Auteroche ; nous ne tirons jamais les « premiers. » La décharge des Anglais coucha par terre les premiers rangs des gardes françaises. Ce régiment était amolli par une longue résidence à Paris et à Versailles ; son colonel, le duc de Grammont, avait été tué le matin, au début de l'action ; il plia, et les Anglais franchirent le ravin qui défendait Fontenoy. Ils avançaient comme à l'exercice ; les majors, une petite canne à la main, l'appuyaient légèrement sur le mousquet des soldats, pour régler leur tir. Plusieurs régiments, successivement opposés à la colonne anglaise, se virent repoussés et forcés de battre en retraite ; les Anglais avançaient toujours.

« Le maréchal de Saxe, partout porté dans sa litière d'osier, voyait le danger d'un œil ferme ; il envoya le marquis de Meuse au roi : « Je supplie Votre Majesté, « lui faisait-il dire, de repasser avec monseigneur le « Dauphin le pont de Calonne ; je ferai ce que je pour« rai pour rétablir la bataille. — Ah ! je sais bien « qu'il fera ce qu'il faudra, répondit le roi ; mais je « reste où je suis. » Le maréchal de Saxe se mit à cheval.

« A son tour, la cavalerie avait été repoussée par les Anglais ; leur feu emportait rang après rang du régiment des Vaisseaux qui s'obstinait à l'attaque. « Com« ment de pareilles troupes ne sont-elles pas victo« rieuses ? » s'écria le maréchal de Saxe, qui se promenait au pas au milieu du feu, sous la frayeur que ses faibles nerfs ne lui permettaient pas de porter. Il s'avançait vers Fontenoy ; les boulets venaient de mas-

quer aux batteries. La colonne anglaise ne marchait plus ; arrêtée par l'effort successif des régiments français, elle restait immobile et semblait ne plus recevoir d'ordre ; mais elle gardait une contenance fière et paraissait être maîtresse du champ de bataille. Le maréchal de Saxe commençait à préparer la retraite de l'armée ; il avait renoncé à proposer celle du roi, depuis que les Anglais en étaient venus à le serrer de si près : « C'était mon opinion, dit-il, avant que le dan- « ger fût aussi grand ; maintenant, il n'y a plus à « reculer. »

« Un conseil tumultueux se tenait autour de Louis XV. Avec le jugement fin et sensé qu'il témoigna souvent, lorsqu'il prit la peine d'avoir un avis sur ses affaires, le roi avait su encourager les troupes par sa présence, sans gêner en rien les ordres du maréchal de Saxe. Le duc de Richelieu ouvrit un avis, plus digne du nom qu'il portait qu'il n'avait accoutumé dans sa vie de cour et de débauche : « Qu'on fasse avancer l'artillerie « contre la colonne ! s'écria-t-il, et que la maison du « roi, avec tous les régiments disponibles, l'attaquent « en même temps : il faut tomber sur elle comme des « fourrageurs. »

« La retraite des Hollandais permettait le mouvement ; les petites pièces de campagne, encore traînées à bras, furent dirigées contre la colonne anglaise. Le maréchal de Saxe, se soutenant à peine sur son cheval, se porta rapidement vers la brigade irlandaise, recommandant à toutes les troupes qu'il rencontrait de ne plus faire de fausses charges et d'agir de concert. Toutes les forces de l'armée française fondirent à la fois sur les Anglais. Les régiments irlandais, au service de la France, presque tous composés d'émigrés jacobites, se battirent avec fureur. Deux fois, les courageux ennemis se rallièrent ; mais les officiers tombaient de toutes parts, partout les rangs étaient enfoncés ; ils se retirèrent enfin, sans désordre, sans faiblesse, conservant jusque dans la défaite l'honneur de leur vigoureuse résistance. La bataille était gagnée au moment où les plus clairvoyants l'avaient crue perdue.

Hôtel de ville de Colmar, gravure tirée d'*Alsace-Lorraine*.

Le maréchal de Saxe eut encore la force d'arriver jusqu'au roi : « J'ai assez vécu, Sire, lui dit-il, puisque « j'ai vu Votre Majesté victorieuse. Elle sait mainte- « nant à quoi tient le sort des batailles. »

— *Perdus au milieu de Paris* (1) est un petit roman enfantin écrit avec grâce et dessiné avec esprit par M. G. Fath, un de nos rares artistes qui manie la

(1) P. Ducrocq, éditeur.

Bataille de Fontenoy, gravure tirée de l'*Histoire de France* de M. Guizot.

plume avec autant d'habileté que le crayon. Les aventures de ses trois jeunes orphelins sont vraiment intéressantes et, dans le récit, le rire et les larmes se marient dans une juste mesure.

— C'est à un autre public, bien entendu, que s'adresse le nouveau livre de M. H. de la Blanchère, *les Chiens de chasse*. Mais les disciples de saint Hubert sont assez nombreux pour que le volume ne manque pas de lecteurs, d'autant qu'il abonde en observations utiles, en remarques curieuses et peut être consulté avec autant de profit par le naturaliste que par le chasseur (1).

Avant de clore cette revue des livres que nous signalons à l'attention bienveillante du public, qu'il nous soit permis de consacrer quelques lignes à la bibliothèque du *Musée des Familles*. La plupart des ouvrages qui la composent sont sur le point d'être épuisés. Ceux de nos lecteurs qui désirent les posséder voudront donc bien nous adresser leurs demandes le plus tôt possible.

Dans notre bibliothèque, l'art, la poésie, la science, la littérature sont dignement représentés. L'*Album du Musée des Familles*, collection des cent plus belles gravures de nos quarante premières années, peut rivaliser par le luxe typographique et la perfection du travail avec les plus beaux recueils de ce genre. A un autre point de vue, c'est la plus curieuse et la plus intéressante étude de l'art moderne ; le *Musée*, on ne l'a pas oublié, est un des premiers journaux illustrés publiés en France. Il contribua puissamment à populariser chez nous la gravure sur bois dont nos voisins d'outre-Manche possédaient jusque-là le monopole. A travers ses nombreuses livraisons, on peut donc suivre les progrès incessants de cet art, qui rivalise aujourd'hui avec les plus fines tailles de l'acier. C'est pour rendre cette étude plus facile et plus attrayante que l'*album* a été publié. On y retrouve les meilleures pages de Gavarni, de Granville, de Charlet, de Tony Johannot, à côté des œuvres signées de nos dessinateurs modernes : Bertall, Sauvageot, Lix, Morin, de Bar, etc.

— *Le Voyage scientifique autour de ma chambre*, par M. Arthur Mangin, et *la Comédie des animaux*, de Méry, vous présentent la science sous une forme humoristique et spirituelle qui lui donne tout le charme du roman.

— *Les Récits de la grève normande* ont valu à M. Deslys un des prix de l'Académie française. C'est dire quelles exquises qualités distinguent l'œuvre de notre collaborateur. — Aimez-vous les beaux vers et les fins apologues, voici les *Fables proverbes* de M. Berlot-Chapuit. — Voulez-vous un livre écrit spécialement à l'intention du petit frère ou de la jeune sœur, voici *le Monde des enfants* avec ses légendes, ses leçons d'histoire et de morale, ses causeries scientifiques, ses études religieuses. — Enfin, pour tous et pour chacun, voici cette grande et unique collection du *Musée des Familles*, qui a résisté à toutes les épreuves, à toutes les révolutions, plus vivante aujourd'hui qu'au premier jour, et qui n'a jamais failli à la tâche qu'elle s'était donnée : instruire la jeunesse et l'élever dans le respect de la religion, du grand, du juste et du beau.

A. DE FLEURY.

(1) Librairie de la *Maison rustique*.

# LES MERVEILLES DE LA CHIMIE.

## UN NOUVEAU MÉTAL.

Entendons-nous ; il ne s'agit pas d'un alliage quelconque, constituant une matière ou plus ductile, ou moins oxydable, ou plus résistante que les matières jusqu'ici mises en œuvre par les arts industriels ; non, il s'agit bel et bien d'un corps simple, ou cru simple, comme le fer, l'or, le cuivre, le zinc, l'iridium, le thallium, le titane ; bref, on ne connaissait (si j'en crois le dernier *Annuaire du Bureau des longitudes*, qui fait autorité en ces choses) que *soixante-quatre* éléments (nous voilà loin des quatre prétendus éléments de nos aïeux); celui-là va faire le soixante-cinquième.

Mais d'où est-il tout à coup sorti ? En quel lieu inexploré jusque-là l'a-t-on rencontré ? Quelle Atlantide lointaine a-t-il fallu découvrir ? Quel chemin a-t-on dû faire ? Ne serait-il pas un jour tombé du ciel, échappé d'un des astéroïdes dont les essaims, se frottant à notre tourbillon cosmique, y allument ces traînées lumineuses si improprement nommées *étoiles filantes* ?...

Eh ! mon Dieu ! n'ouvrons pas le champ si large au chercheur, remettons la bride à notre imagination ; car, pour immatriculer le nouveau venu sur les registres de la science, point n'a été besoin de course extra-marine, de chute céleste, ni même d'exploration particulière.

Un fragment de minerai commun, très-commun, est venu (par hasard, sans doute) dans le cabinet d'un chimiste français. Le chimiste, au cours de quelque expérience qui, on pourrait l'affirmer, n'avait pas pour but la recherche d'un nouveau corps, fait la remarque d'un caractère insolite sur ces fragments... — Et... mais c'est ici que commence l'extraordinaire. Nous voulions, nous supposions de l'extraordinaire : en voici.

Le chimiste, qui s'appelle M. Lecoq de Boisbaudran, vient un jour à l'Académie des sciences et dit à la docte assemblée :

— J'ai découvert un nouveau corps simple, un nouveau métal.

— Ah ! vraiment !

— Oui. Je propose de le nommer *gallium*.

— Gallium ! à cause de *Gallia*, sans doute, la Gaule d'autrefois, la France d'aujourd'hui ; c'est un hommage au pays. Très-bien, va pour gallium. Mais voyons un peu ce gallium que vous avez découvert.

— Ah ! je n'en ai pas là.

— C'est fâcheux. Mais dites-nous alors, quelle couleur a-t-il ?

— Est-ce que je le sais !

— Sa densité ?

— Pas davantage.

— Sa contexture ?

— Eh ! rien de tout cela ! J'ai découvert le gallium, oui, mais...

— Mais ?...

— Mais je ne l'ai ni touché, ni vu. Si vous doutez

de son existence toutefois, venez, que je vous la démontre.

— Eh bien, allons!

Et une petite légion de savants, ayant suivi le chimiste dans son laboratoire, le chimiste, après avoir produit l'obscurité dans la pièce, fait jaillir une flamme très-vive dans un appareil, il place sur une table une sorte de lunette à double tube, dont un bout ouvre sur un prisme voisin d'un écran translucide ; puis, effritant dans la flamme quelques bribes d'une matière terreuse et, appelant du doigt le regard des savants vers une barre lumineuse qui se projette sur l'écran, il dit :

— Voyez, messieurs, voyez, sur l'échelle des longueurs d'onde, cette raie violette très-sensible, vers le 417, et cette autre, très-faible, vers le 404... c'est lui, le gallium, qui les donne.

— En effet ! disent les savants.

— Vous reste-t-il un doute?

— Pas le moindre.

— J'ai donc bien découvert un nouveau corps?

— Vous avez découvert un nouveau corps.

Et les savants s'en vont répétant, car telle est leur inébranlable conviction :

— Notre confrère, M. Lecoq de Boisbaudran, a découvert un nouveau corps ; honneur à M. Lecoq de Boisbaudran !

Et pourtant, ce nouveau corps, ce gallium, puisque c'est ainsi que veut bien l'appeler l'inventeur, aucun des savants ne l'a ni touché ni vu ; de sa couleur propre, de sa contexture, pas la moindre notion ; mais le gallium existe, il n'y a pas à en douter, « puisqu'il donne une *raie* violette au 417, une autre au 404. »

Mais tout en acceptant, sur la foi de la docte réunion, l'existence réelle du nouveau métal, les non-initiés aux mystères de l'écran révélateur, c'est-à-dire la pluralité des gens du monde, s'en vont répétant :

— C'est égal, messieurs nos savants ont tout de même de drôles de procédés pour constater une existence. Dans leurs mains, sous leurs yeux, pas plus de nouveau corps que de merle blanc ; mais la raie violette au 417, au 404, un regard sur l'écran, ça suffit ! Voilà le gallium reçu, classé, consacré. Anathème sur qui dira que cet absent n'existe pas !... On ne les changera pas, voyez-vous ; ils sont nés dans le grimoire, et ils ne sortiront pas du grimoire !...

Grimoire : voilà qui est vraiment bientôt dit. Voyons un peu ; est-ce que, à bien prendre, tout ne peut pas devenir grimoire, selon le cas. Savez-vous l'anglais?

— Non, ma foi!

— En ce cas, délectez-vous; voici Milton et Shakspeare... Aimez-vous mieux autre chose?

— Sans doute.

— Vous lisez l'allemand?

— Pas un mot.

— Alors vous plaît-il Gessner ou Klopstock?

— Raillez-vous?

— Eh non! je vous trouve des grimoires. Mais, venez...

— Où donc?

— Au bord de la mer.

— Qu'y ferons-nous?

— Armés d'une bonne lunette, nous regarderons les navires passer à l'horizon.

— C'est une distraction qui a bien son charme.

— Tant mieux qu'elle soit dans vos goûts... Nous voilà installés. Regardons... Ah! j'aperçois un trois-mâts. De quel pays peut-il être?

— C'est facile à savoir.

— Comment donc?

— Il doit y avoir un pavillon arboré à son mât de misaine.

— Vous voulez dire un drapeau flottant au mât le plus voisin de la poupe. En effet, j'en vois un.

— De quelle couleur?

— Rouge, avec des croisillons bleus sur blanc dans le coin supérieur.

— Alors ce trois-mâts est anglais.

— J'en vois un autre dont le pavillon, à trois pointes, est bleu avec une croix jaune.

— C'est un suédois. Tout jaune avec une aigle noire, le pavillon indiquerait un navire autrichien. Des raies rouges et blanches alternant horizontalement, avec un coin bleu étoilé, nous annonceraient un américain ; un pavillon bleu avec un coin rouge...

— Il suffit; car, du moment où, sur le simple vu d'une pièce d'étoffe qui flotte à quelque mille mètres d'ici vous assignez, sans erreur probable, une nationalité au navire qui passe, nous pouvons retourner au prétendu grimoire de tantôt, c'est-à-dire à la flamme brûlant dans le cabinet du chimiste devant une lunette qui projette la lueur de cette flamme sur un écran; et mon raisonnement ne sera pas bien long :

Etant donnés cette flamme, cette lunette, ce prisme, cet écran, si nous mettons dans la flamme quelques paillettes de plomb qui s'y consument, la lueur projetée sur l'écran porte invariablement, à tels points de son étendue, des raies de telle couleur, c'est le *pavillon* révélateur du plomb qui brûle.

Si c'est de l'or, autres raies, autres teintes sur tels autres points de l'échelle comparative.

Et ainsi pour le fer, l'argent, le bismuth, le zinc, enfin autant de variations de lieux, de teintes, de nombres dans le placement, la combinaison, la coloration des raies pour les soixante-quatre corps élémentaires en train de se consumer, c'est-à-dire soixante-quatre pavillons bien distincts, bien formels, révélant l'origine du corps en combustion avec une certitude d'autant plus constante que, si au lieu d'un élément, d'un corps simple, c'est un composé qui est mis dans la flamme, les deux, les trois *pavillons* se montrent à la fois en se combinant ou en se séparant, s'il y a lieu et selon le cas.

Or donc, si, ayant sous les yeux un répertoire général de tous les pavillons maritimes du monde connu, il arrivait qu'un navire passât, dont la pièce d'étoffe flottante n'eût aucune des couleurs, aucun des signes distinctifs indiqués dans votre répertoire.... à quoi concluriez-vous, sinon à une nationalité nouvelle?

Les chimistes en sont là ; ils ont par devers eux, soigneusement dressée, ce que j'appellerai — si vous voulez bien me permettre cette fabrication de mot — la liste bien complète, bien exacte de tous les pavillons *romburatifs* des corps simples actuellement connus; et il va de soi que, le jour où se montre à l'horizon de l'écran un pavillon qui n'est pas sur la liste, un nouveau corps simple est signalé, plus que signalé, reconnu; plus que reconnu, baptisé.

Notons que ces jours sont rares, car depuis l'adoption, d'ailleurs assez récente, de cette merveilleuse méthode d'investigation, c'est, croyons-nous, la première fois que pareille aventure se produit.

Jusqu'ici, du reste, c'était plus particulièrement vers les foyers célestes que la *spectroscopie* (tel est le nom de cette branche de la science) dirigeait ses recherches. Tous les pavillons *élémentaires* terrestres lui étant connus, elle soumettait, par analogie, les divers astres ou météores à l'analyse. Aussi aujourd'hui les chimistes spectroscopistes se font-ils forts d'affirmer que tel ou tel astre, dont ils ont interrogé la lumière, contient tel ou tel corps en combustion que tel autre ne contient pas. — Quelques raies non classées se sont montrées — mystère !...

Comme à tout seigneur revient tout honneur, le soleil a été plus particulièrement exploré. Or voilà bien en défaut les alchimistes, qui avaient voulu voir dans le radieux Phœbus une masse d'or incandescente, et qui même avaient, à cause de cela, donné le nom de ce qu'ils appelaient le roi des astres à ce qu'ils appelaient le roi des métaux.

Point d'or, pas une parcelle, au moins en fusion, dans cette immense fournaise... Les spectroscopistes l'assurent, et le gallium, que maintenant l'on va s'occuper d'isoler, est là, ou plutôt sera bientôt là pour nous prouver que les spectroscopistes sont gens dignes de foi.

E. M.

# CROQUIS MILITAIRES.

## LETTRES D'UN VOLONTAIRE D'UN AN.

L'exercice. Dessin de Gilbert.

V

Juillet 1875.

Ma chère Jeanne,

Tu me demandes toujours des détails — des détails à n'en plus finir; ta curiosité affectueuse est insatiable, et tu voudrais tout savoir, jusqu'aux plus petites choses de ma vie.

Je t'en sais gré; mais, véritablement, je t'assure que tout ce que je pourrais te dire dans cet ordre d'idées ne t'intéresserait pas beaucoup.

Ainsi, par exemple, j'imagine que l'étude de l'*ordre dispersé* manque absolument de charme pour une demoiselle, et je suis certain que le « Rapport au ministre », qui sert de préface à notre nouvelle « Ecole du soldat », te laissera parfaitement indifférente, malgré tous les mérites qu'il peut avoir.

Comment faire alors? Il te faut des *détails* pourtant; tu en réclames, tu en veux; soit donc, et, ma foi! tant pis si cela t'ennuie.

Marchons dans les détails.

Je viens de la cible; c'est un peu loin. Pour trouver un champ de tir, il faut aller à *sept* kilomètres de la ville, et, comme on ne couche pas sur la butte, ni même au pied de la butte, cela fait bel et bien *quatorze* kilomètres.

Comme distance, ce n'est pas énorme; mais, quand il faut les franchir par un mauvais temps!... Tiens, je ne savais pas autrement que par ouï-dire ce que les troupiers appellent *un temps de chien*; maintenant, je le sais.

Nous avons eu la pluie au départ, puis la re-pluie à l'arrivée; puis, pour changer, la re-re-pluie pour le retour.

En rentrant, j'étais trempé.

Ce n'est pas précisément amusant, mais que veux-tu? Voilà la fin de notre année qui s'avance, et il faut bien compléter notre instruction sans trop s'occuper du temps qu'il fait.

Le sergent, qui est un esprit très-pratique, nous a

La vivandière et les dragons. Dessin de Gilbert.

du reste, donné de cette nécessité une raison fort juste :

— Si nous faisons campagne un jour ou l'autre, nous disait-il, on ne choisira pas à notre gré la pluie ou le soleil. Eh bien... alors?

Et, en effet, cette explication laconique nous a parfaitement suffi. D'ailleurs, nous avons bien fait de nous en contenter, parce que, autrement... ç'aurait été absolument la même chose.

Et voilà comme on apprend la philosophie pratique au régiment!

Donc, j'ai tiré à la cible.

Sais-tu?... Non, tu ne sais pas; alors, je vais te le dire :

Sais-tu que le chassepot, tel qu'il est, est une arme terrible, et qu'avec cet *instrument*-là un bon tireur abat son homme à mille mètres?

Bien apprécier la distance, bien épauler, bien viser, tout le problème est là. Ensuite presser légèrement sur la détente avec le premier doigt de la main droite... et vlan!...

Voilà un Prussien de moins.

Répétons ce petit exercice seulement cent fois dans la journée, soyons seulement quatre ou cinq cent mille Français tous sûrs de leur balle, et voilà réalisée la

prédiction de la chanson des Parisiens lors de la dernière guerre. Ce ne sera pas long :

Bismark, si tu continues,
De tous les Prussiens
Il n'en restera guère !

Comme tu le vois, en théorie, c'est simple comme bonjour, mais, en pratique, c'est beaucoup plus difficile. Aussi est-ce pour cela, et uniquement pour cela, qu'on nous exerce, même par la pluie.

Que te dirai-je encore? Je ne sais guère rien d'intéressant pour toi, mais puisque tu *veux* des détails, je reprends ma guitare :

Chaque séance de tir est partagée en trois parties :

Une pour l'appréciation des distances;

Une pour les tirailleurs,

Et une pour le tir proprement dit.

Entre chacun de ces trois exercices, repos.

Ici, ma chère petite Jeanne, il faut que je te fasse un aveu, presque une confession. J'ai besoin d'indulgence; ce que j'ai fait te paraîtra si... gros, que ton front, si doux d'ordinaire, va se charger d'un léger nuage.

Mais il le faut! Quand on a commis le crime, il n'y a plus de salut que dans l'humilité et la franchise.

Songe avant tout que j'étais fatigué, très-fatigué; j'étais trempé, j'étais... Enfin, puisque j'ai commencé, il faut que j'aille jusqu'au bout.

Eh bien, ma Jeannette, écoute et frémis !

Malgré tes prières, malgré les recommandations de maman, malgré ma promesse solennelle, j'ai profité d'un moment de repos pour... aller... voir... la marchande de goutte!

Ouf! voilà le gros secret lâché.

Oui, ma chère mignonne, j'ai bu la goutte. J'ai bu du *dur*, du *tripoli*, du *roide*, du *chien tout pur*. C'est bien vilain, n'est-ce pas? Mais voilà... j'étais traversé par la pluie.

Après tout, elle n'était pas mauvaise, cette goutte; pas trop bonne non plus, du reste.

Cette brave femme ne vend sa « fine champagne » que deux sous le verre, et, à ce prix-là, elle ne peut pas vous verser tout ce qu'il y a de plus fin.

J'ai dit « brave » femme, et je l'ai dit avec intention.

Or, tu sais si j'aime à bavarder, et je n'étais pas mal tombé. J'avais fait la paix avec la... marchandise, il ne restait plus qu'à lier les relations avec la marchande; ce n'a pas été bien difficile, et la conversation de cette cantinière m'a intéressé.

Elle n'est plus jeune, il s'en faut. C'est la fille d'un grenadier du premier empire; sa mère était cantinière.

Elle est née entre deux coups de canon, à l'ambulance, à côté de la boîte à amputations, en Allemagne ou en Russie, à moins que ce ne soit en Espagne... ou ailleurs. Elle n'en sait rien, et cela lui est, du reste, parfaitement indifférent — à moi aussi.

Son extrait de l'état civil est exact ou il est faux, elle s'en moque; bon ou mauvais, elle en a un, c'est tout ce qu'elle demande.

Elle s'est mariée à un soldat, il y a très-longtemps, et elle en a une kyrielle d'enfants. Elle est veuve; les enfants travaillent ou sont enfants de troupe, et elle vend la goutte aux troupiers.

— Comment feraient-ils, disait-elle, les pauvres soldats, si je n'étais pas là? Je suis peut-être la seule de mon état qui fais crédit quelquefois. Vous comprenez? ça dépend des têtes!... Eh bien, vous pouvez me croire, je n'y ai pas souvent perdu.

Et cette probité générale la console des petites négligences particulières qui viennent de loin en loin diminuer ses bénéfices.

Elle a, cette femme, un courage énorme.

— Le bon Dieu s'est trompé, dit-elle, j'aurais dû venir au monde avec un pantalon rouge.

Et de fait... !

L'année dernière, elle s'était mise dans la tête de suivre l'armée de l'Est dans ses manœuvres d'automne. Elle s'attelle à une petite voiture; elle y met du pain, du jambon, du vin, de l'eau-de-vie, et, le jour du départ, en route!

Ce qu'elle a enduré de fatigues et avalé de poussière, je te le laisse à penser. Mais du courage, toujours! les troupiers lui donnaient un coup de main dans les montées trop roides et elle arrivait à temps.

Elle a fait ainsi toute la manœuvre, dix jours, en comptant les journées de marche. Elle connaît sur le bout de son doigt les défilés de l'Argonne. Elle a enduré le soleil quand il a fait chaud, la pluie quand il en est tombé, et la fatigue n'a jamais pu entamer sa bonne humeur.

Comme elle a l'habitude de vendre aux soldats de mon régiment, elle a fini par se figurer qu'elle en fait partie, et elle en a adopté le numéro.

Elle est du 124e.

Les soldats des autres corps qui avaient faim et soif trouvaient bien chez elle à manger et à boire, de temps en temps, *après*, et seulement *après* que ceux de son « régiment » étaient servis.

Un jour il lui est arrivé à ce sujet une aventure :

Il devait y avoir une « chaude affaire », et on devait aller loin. Elle avait donc fait la veille une ample provision de victuailles, et la petite voiture était chargée à craquer.

La colonne se met en mouvement et elle part avec elle, sinon d'un pied léger, du moins *hâlant* sur la bricole avec son entrain accoutumé. Et la voilà qui tire, qui souffle, tant et si bien, qu'elle arrive à un petit bois frais, engageant, et qui se trouve à quelques centaines de mètres de *son* régiment, qu'elle n'avait pas quitté de l'œil un seul instant.

L'heure du repos approche; elle le sait, puisqu'elle connaît l'heure du départ et les ordres de marche, et même le fanion de la division.

Ah! celui-là, elle le reconnaît entre tous.

Tout va donc bien; encore un coup de collier et la voilà dans le petit bois, attendant tranquillement *ses enfants*, avec son pain tendre et son vin au frais.

Une salve de trois coups de canon, c'est le signal, et la voilà prête, les soldats vont manger.

Mais voilà le malheur...

Cette brave femme, qui sait pourtant toutes les rubriques du métier, ignorait que, en guerre, et conséquemment dans les *grandes* manœuvres, qui ne sont après tout que l'école de la guerre, le terrain affecté à chacune des armées a des limites infranchissables. Or comme les soldats ont besoin d'apprendre comment on se garde des espions, l'ordre est donné d'arrêter quiconque n'a pas de laisser-passer.

Or, elle se trouvait justement sur la zone *ennemie*, en plein dans une brigade de cavalerie.

On l'arrête, naturellement.

— Votre laisser-passer?

— Je n'en ai pas ; je suis du 124e.

— C'est une espionne ! On ne passe pas, la belle !

Et les dragons l'entourent, elle et sa charrette, et la gardent malgré ses protestations.

Juge donc quelle aubaine ! Leur cantinière n'était pas là, et ils en trouvaient une, « toute garnie », juste à point, sous la main. Ils ne l'auraient pas lâchée pour un boulet de canon.

Ils la gardèrent en effet jusqu'à sa dernière bouchée de pain, jusqu'à sa dernière goutte de vin et d'eau-de-vie, en payant tout, bien entendu; puis, quand la petite voiture fut vide, ils lui rendirent généreusement la liberté.

Elle arriva alors à *son* régiment, mais dans quel état, grand Dieu !

Désolée, exaspérée, à demi folle et levant les deux bras au ciel :

— Ah ! mes enfants, mes pauvres enfants, disait-elle; je n'ai plus rien ! Ce sont les dragons qui ont fait le coup; ils ont tout mangé, tout bu, tout, tout, tout !

Puis le sentiment de l'esprit de corps lui revenant avec l'orgueil de son numéro :

— Mais tranquillisez-vous, ajoute-t-elle avec un geste héroïque, vous n'avez rien, mes enfants, mais je les ai fait payer plus cher, ces *brigands !*

Il a fallu, ma bonne petite sœur, arrêter là mon entretien avec la cantinière. Le clairon sonnait, et nous allions nous remettre en route.

Sept kilomètres après, je mangeais ma soupe à la caserne.

Quant au tir à la cible, je t'en parlerai une autre fois, quand j'aurai fini mon année. Consolons-nous, nous n'avons plus maintenant bien longtemps à attendre.

A toi.

## VI

Octobre 1875.

Voilà bien longtemps que je ne t'ai donné de mes nouvelles, ma chère Jeanne. Pardonne-moi, nous sommes si occupés !

Nous venons d'essuyer un « rude coup de feu », je t'assure.

Remarques-tu comme je deviens *soldat?* Les mots professionnels ne m'étonnent plus; je parle couramment l'argot du métier ; je prends le langage militaire... et d'aplomb. Et si tu voyais ma moustache, donc !

Un troupier *fini*, quoi !

Donc, je te disais que nous venons de passer un examen de classement, et immédiatement après est arrivée l'inspection générale.

Tu voudrais quelques détails; je sais que tu es curieuse de tout ce qui touche à l'existence de ton frère, et tes lettres sont pleines de questions et d'interrogations. Aussi bien je t'en sais gré; cela me prouverait, si j'avais besoin de preuves, que tu m'aimes; et tu as raison, petite sœur, parce que je te le rends bien.

Le *classement* est une grosse affaire pour nous, tu le comprends sans que je te le dise. C'est que personne ne veut être le dernier, et pourtant il en faut bien un.

Figure-toi — c'est réellement abominable — qu'on nous interroge sur un tas de choses ; il y a de tout dans ce malheureux programme : la théorie, l'administration, le service en campagne, la fortification... et une foule d'autres très-jolies choses dont l'étude occupe fièrement une journée de quatorze heures — sans compter l'exercice, le gymnase, la natation, les corvées et le *train-train* ordinaire de tous les jours.

Enfin c'est fini, et je suis classé le *troisième*. Sur soixante-quatre, ce n'est pas trop mal, je pense, et je mérite un bon point.

Embrasse-moi donc une fois de plus dans ta prochaine lettre, ce sera ma récompense.

Je te parlerais bien de ce qu'on m'a demandé, mais cela ne t'amuserait guère.

Tu ne seras guère plus avancée quand je t'aurai dit qu'on m'a interrogé sur le « livre de détails ». Sache seulement qu'il y a *dix-huit* chapitres, tous plus folâtres les uns que les autres, et qu'on appelle le dernier *la bouteille à l'encre*.

Cela veut dire probablement que le malheureux qui doit les savoir par cœur est tellement ahuri quand il arrive à la fin, que les chiffres qui l'agrémentent lui paraissent danser une sarabande devant les yeux, et qu'il n'y voit plus que du noir.

Si ce n'est pas là la raison, c'est qu'il y en a une autre, mais je ne vois pas d'explication plus plausible à te donner de l'appellation consacrée.

Quelques jours après l'examen de classement est venue l'inspection générale. Cela veut dire qu'un général — de division, s'il te plaît — est venu s'assurer, *de visu*, de ce qu'on avait fait pendant l'année.

Tu penses bien que les *quinze cents francs* (c'est comme cela qu'on nous appelle) ont été retournés, épluchés, *écossés* même de la façon la plus minutieuse. Il s'agit de sortir « franc de port » du régiment, c'est-à-dire que, si on n'est pas suffisamment instruit, on recommence une nouvelle année; on *repique*, disent les soldats.

Aussi, je t'assure que chacun fait de son mieux. On est luisant, astiqué, brossé, rasé, il faut voir ça. Quant aux chambres, on aurait usé les balais jusqu'au manche, pour qu'elles soient bien propres.

Voilà pour l'extérieur. Puis est venu l'exercice, et là on « serrait la crosse » à l'écraser. Aussi ça a crânement marché, et les volontaires, vrai ! ont fait une très-bonne figure.

Il faut te dire avant tout, pour être juste, que les *instructeurs* qu'on nous a donnés, sergents et autres, sont des gens choisis, et que, avec la bonne volonté de chacun, aidée de la salle de police pour les négligents, on arrive à des merveilles.

*Labor omnia...*

Pardon, petite sœur, j'oublie que tu ne sais pas le latin. Mais sois tranquille, il y a bien des hommes qui ne le savent pas plus que toi et, à ce sujet, il faut que je te raconte une petite histoire qui, depuis hier, fait le tour du régiment :

Le général interroge tout le monde, et tout le monde naturellement n'est pas de la force d'un académicien. Chacun suit les cours, un peu plus, un peu moins, et chacun en retient ce qu'il peut.

Or donc, le général s'adresse à un sergent; c'est un vieux brave, ce sergent, un peu déchiré par les balles et les coups de sabre. Tout le monde l'estime fort, et

je fais comme tout le monde; mais enfin, pour l'instruction, il n'est pas de première force, et ce n'est pas l'attaquer beaucoup que de rire un peu :

— Quelle est, lui dit le général, la base du système métrique?

Et le sergent, sans hésiter :

— C'est *le litre*, mon général.

Ma foi, quelle que soit la bienveillance d'un chef, et quelque respect qu'il professe pour les bons serviteurs qui sèment, en défendant leur pays, des morceaux de leur peau à droite et à gauche, la réponse était si inattendue et faite sur un tel ton de sincérité, que chacun en rit encore à l'heure qu'il est.

Puis est venue l'inspection des sous-officiers nouvellement promus. A ceux-là des compliments et des conseils.

Puis la revue des sous-officiers et caporaux cassés et remis simples soldats. A ceux-là encore des compliments, mais d'une autre nature, car tu dois bien penser qu'ils ne constituent pas la fine fleur du régiment.

Sont-ils fous ces gens-là! Avoir des galons et les perdre! Ils n'ont donc pas, comme moi, une bonne petite sœur qui rougirait de voir leur frère humilié à ce point-là?... J'en vois tous les jours des soldats qui ont sur la manche un galon de laine ou d'or, mais à peine l'ont-ils, qu'ils demandent une permission de quelques jours pour aller montrer à leur famille les insignes de leur premier grade, et cette permission-là n'est jamais refusée.

Ils reviennent satisfaits, encouragés... et au bout de quelque temps ils font si bien ou si mal, qu'on leur enlève leurs galons.

Je te le répète, ma chère amie, ou bien ils sont fous, ou bien ils n'ont pas, comme moi, une sœur qui les aime et qui ne veut pas rougir de son frère.

Décidément, vois-tu, le métier militaire change terriblement les idées; on voit les choses autrement, on les voit mieux et plus juste.

C'est que nos généraux ont une manière de parler aux soldats qui n'est pas ordinaire. Je ne sais pas comment ni pourquoi, mais je sens que cela doit être forcément.

Il y a dans leurs paroles un parfum de franchise qui va droit au cœur; ce sont des mots brûlants qui passent sur leurs lèvres; ils ont une façon de dire les choses qui vous remue jusqu'au fond de la poitrine. Ils vous dépeignent le devoir du soldat avec des couleurs si vives et si chaudes, qu'il semble qu'on n'est plus le même homme quand on les a écoutés.

— C'est la France qui vous regarde comme son dernier espoir et qui compte sur vous.

Voilà le thème qu'ils nous développent, et cela nous grandit à nos propres yeux.

Et quand on voit ces moustaches grises nous tenir ce mâle langage, sans *pose*, sans forfanterie, avec la seule conviction du devoir et de l'honneur, eh bien, je t'assure, petite sœur, qu'on oublie vite les premiers ennuis du métier, qu'on se redresse avec un peu d'orgueil et qu'on se dit à soi-même :

« Mais, après tout, je ne suis pas le premier venu, je suis un volontaire d'un an! »

Au revoir, ma chère mignonne... — et tu sais? — l'année avance; compte les jours, je les compte aussi.

A bientôt.

## VII

Novembre 1875.

Ma chère Jeanne,

Enfin!... C'est pour demain!

Demain je serai près de toi, près de vous tous. Je dépouille le vieil homme — ou le nouveau, si tu veux — et je vais revoir les miens.

Aujourd'hui, nous avons *versé* au magasin giberne, sabre, fusil, tout notre équipement. On nous laisse cependant la *tenue*, c'est-à-dire la tunique, la capote, les épaulettes, et nous restons, pour partir, dans le costume des « enfants de Mars », sauf les armes.

Tu vas me revoir, vêtu « en guerrier », et ton désir tant de fois exprimé sera ainsi accompli. Tu voulais une photographie, je t'apporte l'original.

Ce soir, le major nous remettra nos feuilles de route et ce sera fini.

Ah! ma chère Jeannette, comme la locomotive va marcher doucement, à mon gré. Je l'ai vue hier à la gare, cette bienheureuse machine; nous étions allés y faire notre dernier service — tu as bien lu, notre *dernier!* — celui de l'embarquement des troupes en chemin de fer.

Et nous nous disions tous, comme des échappés de collége : « Bientôt ce sera pour tout de bon! »

Alors (tu vas rire de cet enfantillage) j'ai demandé à un mécanicien quelle était la locomotive qui ferait demain le voyage de Paris. Que veux-tu? il y a des joies si grandes et si longtemps attendues, qu'on y pense sans cesse, et que tout est prétexte pour y penser toujours.

Le mécanicien m'a fait voir une belle machine toute brillante de cuivre et d'acier poli, avec des roues énormes, mais immobile, froide, quasi morte.

— Soyez tranquille, m'a dit cet homme, à une heure du matin elle entrera en *chauffe*, et elle sera prête pour l'heure du départ.

Elle s'appelle *Espérance*, et nous l'avons saluée d'un hurrah, comme si c'eût été un être humain et qu'elle pût nous entendre.

C'est pour demain! J'espère qu'*Espérance* va marcher bon train.

Te dire les propos joyeux qui se débitent depuis deux jours, les enfantillages, les hilarités sans rime ni raison, les chants à propos de rien, tu les devines, n'est-ce pas?

La vieille caserne ne se ressemble plus. Songe, nous sommes quarante-cinq volontaires qui partons ensemble, et nous sommes si heureux!

Et les autres soldats, ceux qui restent cinq ans, avec quels yeux ils nous regardent!

— Allez, chantez, les volontaires! Riez, les *quinze cents francs!* Tas de chançards!

Oh! oui, et c'est demain, demain! C'est le grand jour tant attendu; c'est la folie, c'est le bonheur, c'est la famille, c'est petite sœur qui m'attend!

Ah çà! vas-tu me reconnaître? Comme je dois être changé depuis un an!

Ce n'est pas que j'aie bien souffert, je n'ai même pas maigri, mais c'est que j'ai un an de plus, et cette année-là doit compter double. Je l'ai employée à apprendre tant de choses dont je ne me doutais pas!

Car je suis maintenant « un soldat », et j'ai quelque orgueil à pouvoir le dire. Je *sais* ce que c'est que d'ê-

tre militaire, et je *sais* à quoi m'en tenir sur les innombrables niaiseries qu'on débite sur ce métier-là.

Je ris aujourd'hui quand je pense à toutes mes terreurs; je n'oserais pas les avouer, même à toi. C'est à peine si je me rendais bien compte à moi-même des incidents les plus ordinaires de cette vie nouvelle dans laquelle j'allais entrer.

Eh bien, en somme — c'est incroyable, mais c'est vrai — je t'assure que, au régiment, on parle avec sa langue, comme ailleurs, et on marche avec ses pieds, comme partout.

Certes, c'est dur de quitter les siens, ses parents, ses amis et tout ce qu'on aime, mais... puisque c'est la loi, il faut obéir.

Puis peu à peu on s'y fait; et nous sommes tombés cette année-ci dans des conditions un peu exceptionnelles, et cela a été un peu plus *roide*, mais on y arrive tout de même, en y mettant du bon vouloir.

Je ne peux pas entrer dans les détails; cependant en voici un que tu saisiras :

La manière de combattre n'est plus la même depuis la guerre. On l'a modifiée beaucoup, et on a bien fait. Les livres qui enseignent cela — la *théorie*, c'est ainsi qu'on l'appelle — sont changés.

Tout le monde, officiers et soldats, a donc besoin d'étudier et d'apprendre; mais si tu voyais comme cela se fait franchement.

Tel officier qui commande tire simplement son nouveau livre de sa poche, consulte « la loi », et recommence quand il s'est trompé.

Le départ des volontaires. Dessin de Gilbert.

Où sont alors ces manières hautaines dont on parle aux gens qui ne sont pas militaires, puisque tous, grands et petits, galons de laine et galons d'or, travaillent ensemble et côte à côte pour apprendre à combattre, pour apprendre à vaincre et, finalement, pour sauver la France?

En résumé, crois-moi : maintenant que c'est fini, maintenant que j'ai *tâté du métier*, je suis heureux d'avoir passé par là. J'en reviens trempé et, je crois, meilleur qu'avant.

A l'avenir, quand je verrai dans la rue un homme portant la tenue militaire, je penserai sur son compte autrement que par le passé. Je ne le plaindrai pas, comme je le faisais niaisement, mais je l'aimerai davantage, et si j'aperçois une tunique d'une coupe peu élégante, je ne serai plus tenté de sourire.

Je me souviendrai que ce vêtement-là est beau *par* celui qui le porte et qu'en somme, pour cet habit, le cœur d'un vrai soldat, voilà sa doublure!

Mais qu'est-ce que je te compte là, ma chère sœur; est-ce que nous n'allons pas avoir le temps de bavarder tout à notre aise?

Et c'est demain!...

Emmène papa et maman; venez *tous* m'attendre à la gare. Je veux *tous* vous voir du premier regard, et je veux vous rendre à tous, au centuple, en riant, les baisers que vous donniez en pleurant, il y a douze mois, à votre enfant, à votre frère, à votre affectueux et affectionné

VOLONTAIRE D'UN AN.

*Pour copie conforme :* Georges Maillard

# POÉSIE.

## LA MISÈRE ET LA CHARITE.

LA MISÈRE.

Écoute, ô Charité! c'est en toi que j'espère.

LA CHARITÉ.

Mais d'où viens-tu?

LA MISÈRE.

Je viens des ruines, je sors
Du rivage où l'on pleure, où l'on cherche ses morts
Dans la vase.

LA CHARITÉ.

Et tu viens implorer mes trésors.
Ton pays?

LA MISÈRE.

L'univers.

LA CHARITÉ.

Et ton nom?

LA MISÈRE.

La Misère.
J'arrive de Toulouse.

LA CHARITÉ.

Oh! sous ce ciel vermeil
On te connaît bien peu; Toulouse est riche et fière;
Ses champs peuvent nourrir et palais et chaumière;
C'est une reine au front couronné de lumière,
Et qui se drape avec le manteau du soleil.

Son grand fleuve enrichit sa fertile contrée.
Oh! l'opulence est là! se dit-on, en songeant,
Quand à la femme on voit la ceinture dorée,
Et quand la ville aussi, de son fleuve parée,
Etale avec orgueil sa ceinture d'argent.

LA MISÈRE.

Oui, les fleuves sont faits pour verdir la prairie,
Pour fleurir le rivage, et pour faire abonder
Les beaux poissons nacrés, dont la ville est nourrie.
Ils sont comme le peuple avec son industrie :
Ils doivent féconder, sans jamais déborder.

Mais écoute... Une nuit, la Garonne se hausse,
Monte jusqu'au faubourg, l'inonde et le remplit.
En l'entendant marcher, le plus brave pâlit,
Car ces flots rugissants, échappés de leur lit,
Sont comme des lions échappés de leur fosse.

LA CHARITÉ.

Grand Dieu!

LA MISÈRE.

L'eau monte avec des vagues d'Océan,
Un fracas de torrent et des fureurs terribles.
C'est la force sauvage et le gouffre béant :
L'homme se sent pygmée à côté d'un géant,
Et brisé sans pitié par des bras invisibles.

Tout est donc renversé dans la création!
Quoi! la montagne d'eau vient à nous!... Nul n'affronte
Sans frémir, ces fléaux, cette destruction,
Nommés l'éboulement et l'inondation :
La terre qui descend et le fleuve qui monte.

Il couvrit leurs maisons, ce grand fleuve en fureur,
Emportant à la fois l'aïeul au front qui penche
Et l'enfant nouveau-né : la racine et la fleur.
Dans les plis de sa robe il vint, comme un voleur,
Prendre tous leurs bonheurs, à tête blonde ou blanche.

Leur logis disparut, le flot vint le broyer,
Et sur leurs souvenirs l'eau monte et tourbillonne :
La chambre où, chaque soir, Dieu les voyait prier,
Ce qu'ils nommaient enfin : « Ma maison, mon foyer »,
N'est plus qu'un fleuve et n'a qu'un seul nom : la Garonne!

Et dans ce grand péril, les cloches du saint lieu
Disaient : « Priez pour eux, » avec des cris sublimes.
Et tandis que les flots, en ouvrant leurs abîmes,
Avec des hurlements appelaient leurs victimes,
En criant : « Au secours! » la cloche appelait Dieu.

Or, comme la prière est forte et salutaire,
Et que les malheureux de son aide ont besoin,
Bientôt l'eau s'abaissa. Car souvent, ô mystère!
Au fleuve qui déborde et veut couvrir la terre,
Une prière a dit : « Tu n'iras pas plus loin! »

Les flots sont apaisés; mais que de larmes coulent!
Au milieu des débris j'habite la cité.
Mais j'espère pourtant... car si les toits s'écroulent,
Si les biens sont perdus dans les flots qui les roulent,
Dieu, près de la Misère, a mis la Charité.

LA CHARITÉ.

Tu sais bien qu'à donner mes mains sont toujours prêtes.
Oui, je serai plus grande encor que le fléau...
Mais tous ces enfants morts, chères et blondes têtes,
Qui peut les ranimer?... Je remplis, dans mes fêtes,
Le vide de la bourse et non pas du berceau.

Je ne puis retrouver la femme bien-aimée
Que le flot emporta, le fils qu'ils chercheront,
La mère au tendre amour, dans le gouffre abîmée :
Je puis rendre le pain à la bouche affamée,
Mais le baiser perdu ne se rend pas au front.

Du moins, je leur ferai des toits contre l'orage.
Dieu nourrit les oiseaux, et gratis leur fournit
Leur pourpre, leur azur, leur manteau de plumage,
Leur donne pour logis des palais de feuillage,
Mais l'homme doit payer son plumage et son nid.

Je quêterai partout, jusqu'aux embarcadères;
Un tronc des inondés fera là son appel.
En prenant un billet pour Dieppe ou pour Bagnères,
On mettra quelque argent dans ce tronc des misères;
Dieu fera payer là le grand voyage au ciel.

J'irai, tenant la main de ma sœur l'Espérance,
Au théâtre, au concert, quêter, quêter encor,
Dans toutes les cités faire un trésor immense,
Et l'inondation des fleuves de la France
Va faire déborder de larges fleuves d'or.

ANAÏS SÉGALAS.

# CHRONIQUES DU MOYEN AGE.

## LA CROISADE DES DAMES GÈNOISES [1].

### IX. — LA SOLITAIRE DU LIBAN.

Les vagues soupçons du pacha ne tardèrent pas à grandir, et prirent bientôt dans son esprit ombrageux des proportions approchant de la certitude. Autant il avait montré de confiance, autant il se trouva disposé à incriminer les choses les plus innocentes. A partir de l'heure où la jalousie entra dans son âme, il ne connut plus un instant de repos Trop orgueilleux pour mettre dans son douloureux secret les eunuques et les muets chargés jadis de la surveillance du sérail, il résolut d'épier lui-même ceux qui lui inspiraient des doutes et de se faire l'exécuteur d'une horrible vengeance, s'il se voyait trahi.

Son profond amour pour Aliénor, sa tendresse pour Safié, loin d'apaiser sa colère, contribuaient à l'augmenter. Pour cette fille de race franque, héritière de ceux qui avaient apporté le fer et la flamme en Syrie, il s'était départi de son humeur farouche, de ses habitudes sanguinaires. L'enfant qu'elle lui avait donnée, marquée d'un sceau qu'il regardait comme celui de la réprobation, lui était devenue plus chère que sa puissance et sa vie.

Il ne se dissimulait pas que ses préférences pour Aliénor excitaient dans son palais des rages et des colères qu'il affectait peut-être trop de dédaigner.

Plus d'une fois, il avait dû châtier des croyants affirmant qu'Aboul'Hacem reniait le prophète à la voix d'une fille d'Europe. Si sa passion pour Aliénor le rendait suspect, au moins ne devait-elle pas le faire l'objet du mépris et de la risée de son peuple.

Aboul'Hacem dissimula. Loin d'éloigner le Chrétien, il l'attira davantage au palais, et le laissa plus souvent avec Aliénor.

Un jour, tandis que Safié dormait dans la chambre voisine, la jeune femme, restée seule avec Lucian Vivaldi, lui dit avec émotion :

— Jusqu'à ce jour, j'ai reçu de vous des soins, des consolations sans paraître même en éprouver de la reconnaissance. Ne me croyez pas ingrate cependant. Depuis plus de quinze ans que j'habite ce palais, vous seul avez allégé mes peines et adouci mon angoisse. Vous devinez une partie de la vérité, il faut que vous l'appreniez tout entière... Alors peut-être aurez-vous encore plus de pitié pour moi...

— En me racontant vos peines, demanda doucement Lucian Vivaldi, ne raviverez-vous pas de cuisantes blessures?

— Non, répondit Aliénor; d'ailleurs, quand vous me connaîtrez mieux, je vous demanderai un grand service.

Le jeune homme s'inclina, et Aliénor commença le récit de sa vie :

— Mon enfance fut heureuse, lui dit-elle; accoutumée à un travail quotidien, je ne rêvais rien de plus que de passer ma vie sous les grands cèdres qui avaient ombragé le front puissant des prophètes. L'existence quasi monacale que je menais avec ma mère me semblait perpétuer les traditions saintes des premiers siècles de l'Eglise. Les récits héroïques de notre histoire, les hauts faits des croisés qui suivirent Louis IX, et au nombre desquels se trouvait mon père, remplissaient mon esprit de nobles pensées. Le culte d'un tombeau me semblait presque aussi saint que celui d'un autel. Ma mère et moi, nous allions rarement à Tripoli, seulement pour y vendre nos travaux, et toujours soigneusement voilées. J'étais belle, paraît-il, et je l'ignorais; l'aurais-je su, je me regardais comme destinée à vivre sur les pentes du Liban, et jamais je ne me demandai quelle serait ma destinée si je venais à perdre ma mère. J'avais cependant un grand défaut : l'orgueil, l'orgueil de ma vie chaste, pauvre et sainte; et l'orgueil perdit les anges.

Aliénor raconta ensuite les détails de son entrée au harem, son mariage consacré suivant le rit musulman, la scène douloureuse pendant laquelle sa mère l'avait maudite.

— Cette malédiction, poursuivit Aliénor, je n'ai depuis jamais cessé de l'entendre. Elle a troublé mes nuits et mes jours; je l'écoute même quand résonne la voix de ma fille. Ni l'amour de mon époux ni les caresses de Safié ne me font oublier ma mère... Vous avez ravivé chez moi l'espérance du pardon céleste, vous ravivez dans mon âme une foi que je m'efforçais d'éteindre après l'avoir trahie, poursuivez votre œuvre, achevez une mission sublime, ramenez ici celle qui s'est enfuie en me lançant l'anathème... Parlez-lui de Safié, dont le nom peint si bien le charme et l'innocence... Touchez le cœur de la mère, inclinez la chrétienne à l'indulgence, triomphez de ses rancunes, de son mépris, de son horreur pour moi!...

Aliénor acheva ces mots au milieu des larmes, et Lucian Vivaldi, profondément ému, répondit à la femme du pacha :

— Je jure, si la comtesse de Montjoly est vivante, de vous obtenir sa bénédiction.

Aliénor remercia le jeune homme avec effusion; au moment où il se disposait à partir, Safié s'éveilla.

— Frère, lui dit-elle, Dieu te garde! reviens bientôt.

A peine Lucian Vivaldi eut-il disparu, qu'Aboul'Hacem pénétra dans l'appartement d'Aliénor.

Son front était paisible, il ne doutait plus ni d'elle ni du Chrétien. Sa joie se trahissait par mille paroles affectueuses, et une plénitude de bonheur exprimait auquel sa femme et sa fille ne comprenaient rien.

Mais en revanche il se demandait qui avait poussé Hafid à exciter sa jalousie. Ses soupçons prenaient une autre forme. Ne se défiait-il point de la fidélité de son ministre favori, il acquérait des preuves qu'il portait une sourde haine à Safié, comme à Aliénor, et se proposait de le faire surveiller par Ali, chef des eunuques blancs. Cependant, pour se préserver davantage de la sincérité d'Aliénor, Aboul'Hacem lui demanda :

— Quel était l'objet des pressantes recommandations que vous avez faites au Chrétien?

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Je l'ai prié, répondit Aliénor, de parcourir les pentes les plus voisines du Liban et d'y chercher ma mère.

— Vous avez deviné ma propre pensée. Dieu veuille que ce jeune homme voie son zèle couronné de succès!

Tandis qu'Aboul'Hacem renaissait à la confiance, qu'Hafeld se croyait déjà maître du palais, et qu'Aliénor priait le ciel de lui rendre Catherine de Montjoly, Lucian traversait la vallée, côtoyait le lac près duquel Aliénor lavait autrefois ses modestes habits, et pénétrait dans la cabane qu'elle avait habitée. La porte en était restée ouverte, et un musulman, y voyant l'image du crucifix, l'avait arrachée de la muraille et foulée aux pieds. Lucian en sortit le cœur oppressé et gravit au hasard à travers les grands cèdres étalant horizontalement leurs branches énormes. La solitude était complète; un vol d'oiseau troublait seul le silence. La verdure sombre des arbres géants formait sur le sol des masses noires à peine découpées par les rayons du soleil filtrant à travers les ramures. Quand Lucian se trouva las, il dormit au pied d'un arbre; quand il eut faim, il mangea un peu de galette de maïs et but l'eau

La solitaire du Liban. Dessin de F. Lix.

d'une source filtrant dans le creux d'une roche. Durant trois jours, ses recherches demeurèrent sans résultat; le quatrième, il aperçut, au milieu des feuillages, un mince filet de fumée, et se dirigea de ce côté. Un foyer était en effet allumé près d'une grotte s'enfonçant au milieu de roches noires surmontées d'un cèdre gigantesque. Lucian Vivaldi y pénétra. Un lit de feuilles, préparé dans une auge, prouvait qu'elle servait d'asile à un être humain. En ce moment, elle se trouvait vide. Lucian résolut d'attendre. Il s'assit à l'entrée de la grotte, et vit lentement s'abaisser le soleil avant que l'ermite du Liban parût. La nuit était venue quand Lucian crut distinguer, aux clartés du feu qu'il entretenait, une ombre de haute taille, se dirigeant vers lui avec lenteur. Il se leva, fit quelques pas en avant, puis élevant la voix :

— Un voyageur demande l'hospitalité du désert, dit-il.

L'ombre hâta sa marche, et Lucian vit paraître une femme vêtue d'une tunique faite d'écorce de palmier. Ses cheveux étaient complétement blancs, elle s'appuyait sur un bâton de cèdre.

— Béni soit l'hôte! répondit-elle brièvement.

Le silence régna ensuite entre Lucian et la vieille femme.

Tous deux se conformaient, par habitude ou par discrétion, aux coutumes orientales.

Lucian ne refusa pas le modeste souper de la soli-

taire, et longtemps après qu'il fut terminé, il se hasarda à dire à la femme silencieuse et digne comme la Sibylle antique :

— Te serait-il possible de me renseigner sur ce qui fait le but de mon voyage? Je parcours le Liban pour y chercher la comtesse Catherine de Montjoly.

— Elle est morte ! répondit l'hôtesse de Lucian.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, et le jeune homme comprit qu'il se trouvait en présence de celle qu'il cherchait.

— Elle est morte au bonheur, puisqu'elle a perdu son époux, et que sa fille...

— Elle n'avait plus de fille! dit la vieille femme frissonnante.

La révolte. Dessin de F. Lix.

— Si, répliqua Lucian, elle en avait une, qui, égarée par l'amour filial, sacrifia son âme en échange du sang de sa mère... et fut maudite par elle...

— Viens-tu m'apprendre que le ciel exauça ce vœu terrible? demanda soudainement l'hôtesse de Lucian en redressant sa haute taille. Viens-tu me dire qu'Aliénor est morte, et que Dieu s'est vengé?...

— Non, répondit Lucian d'une voix douce ; Dieu fit la part de la faiblesse humaine dans l'apostasie de la fille égarée... S'il se trouvait un prêtre devant qui Aliénor agenouillée pleurât sa faute, lui refuserait-il l'indulgence du ciel? Le pourrait-il dans ces lieux sacrés où la charité et le pardon naquirent dans le berceau de Jésus? Et cependant, ce n'est pas toi que ta fille a reniée... Le courage des martyrs lui fit défaut... elle se résignait à souffrir ; l'idée des supplices que tu devais souffrir l'épouvanta... Aliénor comprend aujourd'hui l'étendue de son crime... La maternité, en révélant à ta fille des sentiments nouveaux, lui fait mesurer ta propre douleur...

— Aliénor est le déshonneur de sa race.

— Safié te rendra une autre Aliénor.

— Cette enfant elle-même n'est pas chrétienne !

— Dieu l'a prédestinée pour le devenir...

Lucian parla alors du signe mystérieux gravé sur le front de la jeune fille. Catherine de Montjoly ne répon-

dait plus à Lucian. Un terrible combat se livrait dans son âme. La faute d'Aliénor la repoussait ; l'enfant l'attirait d'une façon invincible. Son cœur, qu'elle avait tenté de pétrifier dans un ascétisme ardent, reprenait soudainement sa revanche.

Lucian le devina. Avec mille ménagements, il s'efforça de vaincre ses hésitations et ses scrupules ; il lui répéta que Dieu ne pouvait avoir pour agréable un refus d'indulgence. Il fit parler l'amour maternel ; il fit entrevoir à l'aïeule qu'elle pouvait faire un ange de cette Safié si charmante et si pure, et la comtesse de Montjoly, entraînée, vaincue, s'écria :

— J'irai ! oui, j'irai !

La noble dame passa une partie de la nuit en prière pour se préparer aux émotions du lendemain. A l'aube, Lucian et la comtesse quittèrent la grotte et descendirent vers la vallée. Une assez grande distance les séparait de Tripoli, et la nuit était venue quand ils se trouvèrent proche de la cabane qu'Aliénor et sa mère avaient jadis habitée.

Ils hâtaient le pas pour s'y reposer un instant, quand une lueur rougeâtre apparut du côté de la ville ; ces clartés ne pouvaient provenir que d'un incendie. Lucian eut le pressentiment d'un grand malheur.

— Madame, dit-il à la comtesse, un quartier de Tripoli est en flammes ; si vos enfants courent un danger, comptez sur moi.

Lucian prit sa course dans la direction de la ville.

Les flammes montaient de plus en plus haut vers le ciel, obscurci de temps à autre par de lourds nuages de fumée. Une ceinture de feu entourait la cité du côté de la Marine. Lucian crut rêver en distinguant le bruit d'une canonnade furieuse ; mais, à mesure qu'il approchait, le fracas de la bataille s'accentuait davantage. Une terrible action navale avait lieu dans le port. La mer présentait un aspect plus effrayant que la ville elle-même.

Le Chrétien ne sait s'il doit s'épouvanter ou se réjouir. Sans nul doute les navires bombardant Tripoli sont montés par des croisés, des Génois peut-être ; mais qui peut dire si, pour se venger de cette agression, Aboul'Hacem ne donnera pas l'ordre de massacrer les prisonniers... les prisonniers, parmi lesquels Vivaldi a retrouvé son père...

Voici ce qui s'était passé à Tripoli pendant que le jeune homme parcourait le Liban pour y chercher les traces de la comtesse de Montjoly.

## X. — GUERRES DE HAREM.

Tandis qu'Aliénor se livrait à l'espérance de revoir sa mère, et apprenait à Safié quelle tendresse et quel respect elle devait à son aïeule, de graves événements s'accomplissaient dans le sérail. Aboul'Hacem avait éloigné de lui avec une dureté méprisante deux femmes dont les passions devaient se concentrer dans un objet unique : la vengeance.

Yohya, la Nubienne, repoussée par le maître comme un chien que l'on chasse du seuil, vouait une haine terrible à sa rivale ; elle se flattait de reconquérir l'affection du pacha quand la renégate aurait disparu. Superstitieuse, comme les individus de sa race, elle s'imaginait qu'Aliénor exerçait sur Aboul'Hacem un prestige dû à quelque art diabolique. La mégère tenta plusieurs fois de pénétrer dans l'appartement d'Aliénor ; mais Ali, chef des eunuques blancs, faisait bonne garde, et Yohya se vit forcée de dissimuler pendant quelque temps, sous peine de payer de sa vie ces tentatives avortées.

Elle n'était pas seule à détester Aliénor. Zékéria, qui régnait jadis en souveraine dans le sérail, gardait de plus graves motifs de haine que sa noire rivale : elle était mère d'un fils, héritier légitime du pachalik de Tripoli, et comptait régner sous lui, quand le pacha aurait cessé de vivre. Orgueilleuse et vindicative, elle enviait l'influence d'Aliénor et s'était juré d'en triompher ; mais elle sentait en même temps son impuissance.

Si les luttes de harem sont fréquentes et souvent fatales aux souverains, elles ne peuvent le devenir qu'à la condition de soulever à la fois les ministres, les eunuques, les soldats contre leur maître. Zékéria ne pouvait compter sur son fils Abzic, prématurément énervé, et laissé par son père dans une complète ignorance de la politique. Un seul homme aurait pu la soutenir et lui assurer la victoire, c'était Hafeld. Mais comment s'ouvrir à lui ? Un mot du ministre pouvait la perdre sans retour. Quelquefois, en plongeant ses regards dans les yeux du favori d'Aboul'Hacem, elle avait cru y démêler une pensée obsédante, criminelle, fatale. Des mots échappés comme au hasard laissaient deviner dans l'esprit du ministre un trouble persistant. Peut-être, comme Zékéria, cachait-il dans son sein une haine implacable et, comme elle, n'osait-il parler !

La négresse Yohya se plaça subitement entre eux, et la violence de sa rage, l'audace de ses projets, leur arracha leur mutuel secret.

Un jour, Hafeld, se rendant chez Abzil, trouva Zékéria en proie à une vive agitation.

— Mon fils sommeille, dit la Circassienne, nous avons à nous entretenir de choses graves... Tu me trouves bouleversée par les révélations de la noire fille des Eblis... La jalousie de Yohya l'a poussée à empoisonner hier les sorbets destinés à la renégate.

— Rassure-toi, répondit Hafeld, la fille franque n'a jamais été plus belle.

— Qui a déjoué le complot de la Nubienne ?

— Moi !

— Tu mens à ton nom, dit Zékéria. Hafeld veut dire : « qui garde la mémoire », et tu ne te souviens plus que des bienfaits du maître.

— Je me souviens de tout ! répliqua le ministre.

La femme d'Aboul'Hacem le regarda bien en face.

— On dit, reprit-elle, que la chrétienne conserve assez l'amour de son ancien culte pour essayer de lui faire des prosélytes... le pacha lui-même devient moins farouche... Par flatterie pour ton maître, as-tu perdu le ressentiment des injures ?

— Je t'ai dit que je me souvenais, dit Hafeld d'une voix grave ; que veux-tu de plus ?

— Ton secret.

— Et tu me promets ?

— Mon aide.

— J'accepte, répondit Hafeld. Oui, depuis de longues années, nous en imposons au peuple, aux grands, au pacha lui-même. Nous le dominons de toute la puissance de notre bon vouloir. Tandis qu'il nous croit lâchement apaisés par ses présents, nous couvons une pensée terrible et nous attendons l'heure de frapper. Que Yohya la noire croie au jeu du poignard et verse du poison dans des coupes, ces attentats puérils

sont indignes de nous; ils ne serviraient ni ton ambition ni ma haine.

— J'avais deviné, s'écria la Circassienne ; tu détestes Aboul'Hacem.

— Depuis vingt ans je me demande quand et comment je le tuerai. Il payera la dette de sang de son père... Tu le sais, Mohamed, père d'Aboul'Hacem, eut longtemps mon père Osman pour ministre. Osman, brave dans les batailles, sage dans les conseils, intègre et loyal, se montra prodigue de dévouement envers son maître Mohamed fut reconnaissant jusqu'au jour où un jeune Grec s'empara de sa confiance et ne tarda pas à jouir d'une insolente faveur. Ses prodigalités ruinèrent les caisses de l'Etat; ses débauches scandalisaient le peuple. Il n'était pas assez observateur des lois musulmanes pour ne point causer d'inquiétudes au sujet de sa religion. Mon père essaya de timides observations, Mohamed les reçut avec hauteur. Osman fit parler l'intérêt public, la gloire de l'Etat, le bien-être général, et Mohamed renvoya Osman avec un signe de fatigue et d'ennui. Le soir même, cependant, Mohamed invita mon père à un festin. Après le repas, le pacha se fit apporter des pelisses doublées de fourrures d'un grand prix et en distribua une à chaque convive, excepté à Osman, son premier ministre.

Mohamed, résolu à le perdre, se conformait à l'usage en le prévenant de sa défaveur d'une façon ostensible.

Mon père rentra chez lui, passa dans l'appartement où je me tenais près de ma mère, et nous raconta toute sa vie avec un grand calme, comme s'il eût fait la lecture des Annales de Tripoli ; puis il nous embrassa, me serra dans ses bras et nous quitta en répétant d'une voix émue :

— Dieu est grand !

Résolu à ne pas mourir de la main des bourreaux, et se sentant condamné, Osman vida une coupe de poison. Depuis une heure il en sentait les ravages, quand les muets de Mohamed entrèrent, porteurs du firman de mort.

— Il est trop tard, leur dit mon père en montrant la coupe vide.

Mais, sans respect de son agonie, les misérables se précipitèrent sur mon père et tentèrent de le renverser.

Le bruit de cette lutte horrible m'attira. Je courus à mon père; je voulus l'arracher à ses bourreaux, Osman me regarda comme pour me le défendre ; mais par trois fois il me cria :

— Hafeld ! Hafeld ! Hafeld !

Je compris : il m'ordonnait « de me souvenir... »

J'eus l'horrible courage de voir s'accomplir ce meurtre sous mes yeux.

Les muets partis, j'ensevelis mon père.

Ma mère mourut de douleur.

Je voulais vivre, moi ! vivre pour me venger de Mohamed ; mais je me sentais assez fort pour attendre, et je résolus de dissimuler aussi longtemps qu'il le faudrait pour frapper ma proie au cœur. Je me livrai à de laborieuses études. On vanta bientôt ma science, l'austérité de ma conduite. Le jeune Grec, cause de la défaveur de mon père, avait péri dans une lutte armée; Mohamed se repentit sans doute de son ingratitude à l'égard d'Osman, car il me donna une charge honorable. Peu après, je découvris un complot tramé contre lui. Si je l'avais laissé aboutir, Mohamed mourait, mais de la main d'un autre, et je ne tenais pas le serment fait à mon père... Je dénonçai donc les conspirateurs, et je sauvai le pacha... A partir de cette heure, ma faveur ne cessa de grandir. Je ne tardai pas à gouverner presque seul les affaires de l'Etat... Mohamed périt subitement dans une rencontre avec des pirates, et ma vengeance m'échappa... ou plutôt, elle changea seulement d'objet... Je me dis que je ferais payer au fils le crime du père, et que le sang d'Osman retomberait sur la tête d'Aboul'Hacem... Je ne t'apprendrai pas, à toi qui fus sa femme, quel caractère ombrageux et féroce était celui du pacha. Il se défiait de tous : de ses compagnes, de ses eunuques, de son armée ; il se défiait de Dieu et de Mahomet, et s'il croyait en quelque chose, c'était en lui. Il me fallut du temps pour conquérir sa confiance, il t'en fallut peu pour perdre sa tendresse... Un regard de la fille franque a suffi pour bouleverser sa vie et l'abaisser au même rang que Yohya la Nubienne ! Mais Abzic est ton fils, Abzic est de son sang, et nous avons le droit de venger, moi le trépas injuste de mon père, toi ta beauté dédaignée. Je ne puis agir seul... une révolte, dont je n'oserais pas l'âme, échouerait... Nous ne devons détrôner Aboul'Hacem que pour mettre ton fils à sa place... Puis, tous deux, nous devons régner sous le prince Abzic qui, tu le sais, ne saurait commander, même à ses esclaves.

— Hafeld, dit Zékéria d'une voix calme et froide, tout ce que j'avais de cœur est mort. Unis dans une même haine, nous confondrons nos destinées... Aboul'Hacem mort, je deviens ta femme ; et rien n'entravera tes projets.

— J'accepte, dit Hafeld, et je sais que tu tiendras ta parole, comme je serai fidèle à la mienne... Ma fortune et tes pierreries suffiront pour payer la révolte des soldats. Les eunuques se tourneront du côté des forts. Le peuple embrassera ton parti contre celui de la renégate. Nous ferons répandre le bruit qu'Aboul'Hacem, vaincu par les prières de sa femme, va rouvrir le port de Tripoli aux vaisseaux d'Europe ; c'en est assez pour soulever contre lui l'indignation des vrais croyants.

Zékéria ouvrit un coffre de nacre et, puisant à pleines mains, elle en retira des colliers, des plaques, des pendants d'oreilles qu'elle remit à Hafeld en lui disant :

— Quand je devrais mourir pauvre, que je meure vengée !

Hafeld ne perdit pas de temps. Il se rendit tour à tour dans les endroits où campaient les soldats, vanta la douceur du prince Abzic, énuméra les largesses qui accompagneraient son avénement au pouvoir, confia les doutes que lui inspirait la conduite du pacha, en rendit Aliénor responsable ; et, faisant vibrer la crainte, l'intérêt, le fanatisme, il décida les chefs de l'armée et les soldats, les oulemas et les derviches, à le seconder dans ses vues et à entrer dans le parti de la révolte.

On décida que, la troisième nuit, toutes les portes de la ville resteraient ouvertes, afin de livrer passage aux troupes, et que l'on acclamerait Abzic au moment même où Aboul'Hacem périrait étranglé.

Le trépas de Safié et celui d'Aliénor termineraient ce drame.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire dans les conspirations, celle-ci ne fut soupçonnée par personne, et il ne se trouva point de traître pour en livrer le secret. Pas un ami non plus ne se dévoua pour prévenir Aboul'Hacem.

C'était le soir. Le pacha prenait le café dans l'appartement d'Aliénor. Assise à ses côtés, sa fille chantait, en s'accompagnant de la guzla, un air empreint de la rêverie orientale. Le silence régnait entre Aboul'Hacem et sa compagne; et celui-ci, devinant l'objet de sa préoccupation, lui dit d'une voix affectueuse :

— Bientôt votre mère sera près de vous; l'éloquence du Chrétien triomphera de ses rancunes, rien ne vous manquera plus alors et vous pourrez être heureuse...

— Heureuse! répéta Aliénor.

— Ah! fit le pacha avec amertume, j'aurai conquis des provinces, amoncelé des trésors, vaincu la rébellion, fait le pachalik de Tripoli égal à un royaume, mais je ne triompherai ni de vos tristesses ni de votre indifférence... Vous ne verrez jamais en moi l'époux, à peine le père... et cependant, il n'est pas un sacrifice devant lequel je reculerais pour vous prouver mon attachement.

— Pas un? demanda la jeune femme.

— Je le jure, par la tombe du Prophète.

— Eh bien! fit Aliénor, je voudrais mourir sur la terre d'Europe.

— Ah! s'écria Aboul'Hacem, cette dernière blessure me manquait.

Son visage reflèta une expression si douloureuse, que Safié, laissant tomber sa guzla sur le divan, saisit la main du pacha et la porta à ses lèvres.

En ce moment la grande porte, au fond de la salle, s'ouvrit avec fracas; et des soldats, les eunuques et les muets entrèrent en désordre.

— Trahi! s'écria le pacha en voyant briller l'éclair des sabres, trahi!

Le regard d'Aboul'Hacem accusait Aliénor.

— Pas par moi, du moins! répondit-elle avec une soudaine énergie. Défendez-vous, Hacem! défendez-vous!

En ce moment Aliénor oublia ses douleurs, ses griefs, le désespoir qui avait pesé sur sa vie; elle ne vit plus dans Aboul'Hacem que le père de son enfant; elle se souvint seulement que le pacha l'avait ardemment aimée et, saisissant une arme, elle se plaça résolûment aux côtés de son mari. Un sabre recourbé dans chaque main, un poignard entre les dents, Aboul'Hacem faisait face à une cinquantaine d'adversaires. Effarée, blottie derrière eux, Safié cachait son front dans ses mains pour se dérober la vue de cet horrible spectacle.

Le pacha frappe, frappe encore. Chacun de ses coups abat une victime. Ali l'atteint au bras, le sang coule; un noir soulève un cimeterre au-dessus du front de son maître : Aliénor veut le détourner et, blessée à l'épaule, combat encore pour défendre la vie d'Aboul'Hacem. Celui-ci tombe écrasé par le nombre, se relève, un de ses sabres se brise, il se sert du manche en guise de masse d'armes et, rugissant de colère, beau d'énergie désespérée, il imprime un respect si puissant à ses meurtriers que ceux-ci ne se sentent plus le courage de soutenir cette lutte régicide.

En vain Zékéria les anime de la voix et du geste; les conspirateurs, sourds à ses menaces et à ses promesses, épouvantés de voir le pacha combattre derrière un monceau de cadavres, vont tomber à genoux et demander grâce, quand la seconde porte de la salle s'ouvre devant Hafeld.

— A moi! crie le pacha, pensant que le ministre vient étouffer la rébellion.

— Me voici! dit Hafeld, je me souviens.

— Je suis sauvé! sauvé! répète le pacha en abattant d'un revers de lame le bras du noir qui tente de lui jeter autour du cou le lacet fatal.

— Tu es perdu! répond Hafeld.

Il se précipite sur son maître, emprisonne un de ses poignets avec la force d'un étau, tandis que cinq soldats désarment l'autre main d'Aboul'Hacem. Un des assassins brise le poignard qu'il tenait entre ses dents. Le pacha, couvert de sang, l'œil enflammé, demande à Hafeld la raison de sa trahison infâme, et le ministre riant avec une joie féroce :

— Te rappelles-tu comment mon père est mort?

— Osman avait offensé Mahmoud ou, du moins, celui-ci le crut... Mais si ton père demeura victime d'une erreur, ne l'ai-je pas rachetée par les bienfaits dont je t'ai comblé?

— On ne rachète pas le sang d'un homme, Aboul'Hacem! Trépas pour trépas... Osman mourut étranglé... tu périras de même...

Aboul'Hacem désarmé est précipité sur le sol. Il ne faut rien moins qu'une meute de bourreaux pour terrasser ce fier lion... Aliénor blessée, couverte de sang, tente un suprême effort pour aller au secours de son époux; elle retombe, et son dernier regard rencontre celui du pacha. Accablé sous le nombre, la poitrine broyée par les genoux des meurtriers, Aboul'Hacem se tord comme un tronçon de serpent; il échappe aux assassins, se soulève sur les genoux; mais Hafeld lui passe la corde mortelle autour du col, et le pacha, les yeux démesurément agrandis, la bouche couverte de sang et d'écume, rend l'âme au milieu des spasmes d'une hideuse agonie.

Yohya rugissante comme une panthère, Yohya venue la dernière à cette horrible curée, cherche dans la chambre Aliénor, sa rivale; elle l'aperçoit sanglante, inanimée au milieu de vingt cadavres. Il lui faut une proie : Zékéria s'est vengée, Yohya se vengera à son tour sur l'inoffensive fille d'Aboul'Hacem. La frêle Safié, blottie derrière le divan, le visage égaré jusqu'à l'expression de la folie, tente à peine de repousser la mégère qui la saisit dans ses bras, puis, ivre de rage, court à la fenêtre pour précipiter Safié dans l'abîme. Un dernier cri échappe à la jeune fille.

— Ma mère! le Chrétien!

Puis elle ferme les yeux...

Déjà Yohya la Nubienne soulève Safié pour la laisser retomber dans les flots, quand elle recule, stupéfiée à la vue des combattants nouveaux qui pénètrent dans la salle en escaladant le grand balcon.

### XI. — LA CROIX ET LE CROISSANT.

Les soldats qui allaient changer la face de la bataille portaient l'armure des chevaliers, et la croix rouge marquait leur poitrine. Depuis le commencement de la lutte, une partie des lampes éclairant la salle s'étaient éteintes, l'obscurité en envahissait certaines parties, et il ne fut pas possible d'abord aux conspirateurs mêlant à leurs insultes contre le cadavre d'Aboul'Hacem le cri de : « Vive Abzic! » de connaître à quels ennemis ils avaient affaire.

Yohya avait lâché sa proie; éperdue, elle cherchait à fuir, quand un coup de sabre l'atteignit en plein visage.

Ce fut Hafeld qui, le premier, reconnut sur l'armure des guerriers cette croix ennemie du croissant qui

tant de fois avait triomphé des sectateurs du prophète.

— Les Giaours ! fit-il avec un cri terrible.

Mais, loin de ranimer le courage de ses soldats, ce cri les épouvanta. Ils virent dans la soudaine arrivée des chrétiens le châtiment de leur crime.

Loin de combattre, ils fuient dans toutes les directions. Les guerriers, conduits par Lomellini qui, on s'en souvient, fut mis par Boniface VIII à la tête de la croisade, les poursuivent ; et bientôt les conspirateurs se trouvent pris entre deux troupes de chrétiens. De tous côtés, les Génois pénètrent dans le palais. Ils ont trouvé les portes ouvertes par la rébellion et, sans répandre une seule goutte de sang, se sont répandus dans les quartiers de la ville. Il faut du temps aux habitants endormis pour comprendre le danger qui les menace. Alors ils se lèvent à la hâte, s'arment sans ordre, combattent sans chefs, se font tuer sans gloire.

Bientôt la voix terrible du canon se mêle aux cris d'épouvante. La flotte génoise bombarde Tripoli. Des langues de feu lèchent les frêles minarets, incendient les kiosques légers, dévorent les quartiers de la ville. Ce coup de main, un des plus audacieux dont parle l'histoire, jette dans la consternation et la terreur les vieillards, les enfants et les femmes. Ils tentent de dé-

Les Génois à Tripoli. Dessin de F. Lix.

cider les hommes à se rendre. Une troupe d'enfants demi-nus, de femmes à peine enveloppées de leurs voiles, arrachées à leur toit par l'incendie, se jette aux pieds de Lomellini et demande grâce.

Le brave Génois n'est pas venu pour faire la guerre aux femmes et massacrer des enfants. Il promet la vie à ceux qui se rendront ; mais il exige les clefs des prisons de Tripoli, et une rançon proportionnée à la richesse de la ville.

Hafeld, qui s'est battu avec un désespoir sauvage, refuse tout accommodement et veut s'ensevelir sous les ruines fumantes de la ville.

Il tente d'arracher Abzic à son apathie et de le mettre à la tête d'un groupe de soldats musulmans ; mais Abzic apprenant le meurtre de son père rejette ce crime sur Hafeld. Cet être indolent s'éveille pour la première fois et, devenu juge et bourreau, étend à ses pieds le meurtrier du pacha.

Il se met ensuite à la merci des Génois, sûr que Lomellini n'abusera pas de sa victoire.

Le prince est traité avec honneur ; il ne faut plus au vainqueur que le prix de la rançon de Tripoli négocié par les principaux habitants de la ville. Au moment où Lomellini demandait pour la seconde fois les clefs des prisons pour rendre la liberté aux captifs, la foule murmure un nom et acclame un homme qui, couvert

de poussière, brisé de fatigue, cherche, à travers les rues, les places couvertes de sang et de débris, les vainqueurs et leur chef.

— Le Chrétien! répète la foule, le Chrétien!

C'était en effet Lucian Vivaldi qui, après avoir laissé la comtesse Catherine de Montjoly dans la cabane des Cèdres, accourait dans Tripoli assiégé.

A la vue des armures qui lui rappellent sa patrie, en voyant flotter la bannière de Saint-Georges et apercevant Lomellini, Benoît Zacharie et le groupe de seigneurs génois dont il n'a pu perdre le souvenir en deux années d'exil et de captivité, le jeune homme se précipite au milieu d'eux :

— Je suis Lucian Vivaldi! crie-t-il.

Il n'en peut dire davantage, la joie le suffoque. A l'expression joyeuse qu'il lit sur tous les visages, il juge que les nouvelles de Gênes sont bonnes, comme les combats de Tripoli sont glorieux; et cependant, prenant les mains de Lomellini :

— Ma mère? demande-t-il avec une tendre inquiétude.

— Benoît, répond le marquis Lomenini, conduisez Lucian Vivaldi près des dames génoises dont la mission commence.

Benoît Zacharie entraîne Lucian dans un des hauts quartiers de la ville, et le jeune homme voit, au milieu des bouquets de cyprès d'un cimetière, les nobles femmes inspiratrices de la croisade.

Elles sont là groupées, casquées, armées, la croix sur la poitrine, attendant non pas l'heure de combattre, mais celle de consoler, de délivrer. A leur tête sont Santa Spinola et Pierina Vivaldi, impatientes de prendre à leur tour possession de la ville.

A un moment de rejoindre les nobles guerrières, Benoît Zacharie saisit la main de Vivaldi :

— Vous avez été courageux et fidèle dans l'adversité, lui dit-il; montrez-vous fort devant le bonheur.

— Devant le bonheur! que voulez-vous dire?...

— Allez! fit Benoît Zacharie, allez en toute confiance.

Le Génois resta en arrière pour ne pas troubler par sa présence la violente émotion que le jeune homme allait éprouver.

Le jour était complétement venu, les rayons du soleil perçaient le voile de brume et de fumée enveloppant Tripoli. Le canon avait cessé de tonner; l'incendie, maîtrisé, ne lançait plus que de rares étincelles. Le groupe des dames génoises, avide de nouvelles, se portait au-devant de Benoît Zacharie et de son guide, quand celui-ci s'avança seul.

Tout à coup Pierina Vivaldi serra le bras de la marquise Spinola :

— Santa! dit-elle, Santa! regarde, ma vue se trouble... C'est un rêve, un miracle, c'est...

Pierina n'acheva pas. Le jeune homme était à ses pieds.

— Lucian! Lucian! répétait-elle avec ivresse.

Elle le releva, le serra dans ses bras, le regarda à travers ses larmes; et lui, dans son bonheur, baisait ses mains et ne cessait de répéter :

— Dieu est bon!

Puis, s'adressant aux dames génoises :

— Aux prisons! dit-il, aux prisons!

La petite troupe descendit vers la ville. Dans les rues, la foule se pressait sur les pas des héroïnes chrétiennes; les hommes les regardaient avec curiosité, les femmes avec admiration. Elles ne comprenaient pas qu'une pensée de charité sublime les eût portées à quitter leur patrie pour venir au milieu de mille dangers briser les fers des captifs de leur croyance.

Lucian, sur le point d'entrer dans la prison dont il connaissait si bien les horribles cachots, se rapprocha de sa mère. Il n'osait lui apprendre la vérité, lui dire qu'en retrouvant un époux elle verrait, à la place du vaillant et robuste Vivaldi, un vieillard mutilé... Il comptait d'abord la prévenir; il préféra s'en remettre à la Providence et, passant le bras de sa mère sous le sien, il pénétra dans la grande salle où, trois jours auparavant, il avait laissé son père dans l'extase d'une joie inespérée.

Les malheureux captifs, éveillés par le bruit du combat et les clartés de l'incendie, ignoraient s'ils devaient attendre des libérateurs ou des bourreaux.

Quand le Chrétien apparut, ils se rassurèrent vite, et le rayon de bonheur qui éclaira leur visage apprit à Pierina, mieux que ne l'auraient fait leurs discours, ce qu'ils devaient à son admirable fils.

— Ma mère, dit Lucian en désignant la courageuse femme au vieillard, que la souffrance retenait sur sa couche; il vous appartient de briser les chaînes de celui qui subit le plus cruel martyre.

Pierina s'avance avec rapidité, s'agenouille, saisit les carcans de fer, les baise, en ouvre les cadenas; les pieds du captif sont libres, elle prend ses mains... Les mains du prisonnier tremblent d'une façon convulsive; il se dresse sur sa couche, enveloppe Pierina d'un regard plein d'angoisse et de tendresse; deux grosses larmes roulent sur ses joues ridées, les dernières qui puissent jaillir de ses yeux desséchés. Pierina lève la tête; un cri guttural, impuissant, mais terrible, s'échappe de la gorge du mutilé... Il saisit les mains de Pierina, oblige la Génoise à le regarder et, à travers les ravages de quinze ans de tortures, à retrouver dans l'expression ardente de sa prunelle l'amour de l'époux qu'elle avait pleuré...

— Lui! lui! dit Pierina.

Mais, n'osant en croire son trouble, craignant d'être dupe d'un mouvement irréfléchi, elle appelle :

— Lucian! Lucian!

Et tous trois ne forment bientôt plus qu'un groupe dont les baisers s'échangent au milieu du silence et des larmes.

D'autres reconnaissances également touchantes réjouissent les captifs; la plupart apprennent de consolantes nouvelles de leur famille; tous sont assurés que la liberté leur est rendue.

Les plus robustes veulent marcher vers le port et gagner les galères qui les attendent. Les dames génoises prêtent aux faibles l'appui de leurs bras; les soldats et les geôliers musulmans transportent les mutilés sur le port. Ils veulent emporter leurs chaînes, vivant témoignage de leurs douleurs ou de leur foi. Chaque prison voit se renouveler ce touchant spectacle, et quand les dames génoises paraissent sur la Marine, escortées de plus de mille prisonniers, les acclamations enthousiastes des gentilshommes et de l'armée les saluent, et les mains étendues de Philippe de Savone les bénissent...

L'entraînement fiévreux des événements qui se multiplient depuis la veille, l'accomplissement d'un devoir sacré n'ont point permis à Lucian de courir au palais et de s'informer d'Aliénor. A-t-elle péri pendant cette

latte? Sans nul doute Yohya et Zékéria en ont fait leur première victime.

Lucian s'adresse au marquis Lomellini, lui explique qu'il doit à la faveur du pacha la liberté de soulager ses frères, et obtient de lui que les recherches les plus minutieuses seront faites pour retrouver Aliénor et sa fille.

Il va partir avec un groupe de soldats, quand, au détour d'une rue, paraît une femme enveloppée de vêtements ensanglantés. Elle se traîne avec une peine infinie et s'appuie sur l'épaule d'une enfant qui semble n'avoir plus que le souffle. Nul ne pourrait dire laquelle est le plus près de la mort... L'enfant s'arrête parfois pour laisser respirer sa mère épuisée, mais celle-ci étend les bras du côté des navires, rassemble ses forces et reprend sa marche pénible.

Lucian court à elles, la mère s'affaisse sur le sol, et la jeune fille tend les bras vers Vivaldi :

— Sauvez-la! dit-elle, sauvez-la!

On entoure les deux femmes; le voile de la mère s'écarte et laisse voir le visage d'Aliénor. Elle devine la répulsion qu'elle inspire; et, pour que sa honte et le mépris ne retombent pas sur l'enfant dont la mort la sépare, elle arrache du front de Salié le croissant d'or couvrant la croix rouge gravée par Dieu dans sa chair et dit d'une voix mourante :

— Le Christ l'a marquée de son signe!

Philippe de Savone s'approche; on transporte Aliénor mourante dans une maison voisine, dont le maître a péri pendant la bataille; et le moine, écartant doucement Salié, commence avec sa mère un suprême entretien.

Pendant ce temps, on s'occupait de l'embarquement des captifs à bord de la galère génoise. Les plus souffrants resteront sur *le Saint-Georges*, les autres seront partagés entre les différents navires.

Vivaldi s'empare d'un cheval, jette un ample manteau sur sa croupe, et part à fond de train dans la direction de la vallée. Il en revient vers la moitié du jour, mais il n'est plus seul. Enveloppant sa haute taille dans le manteau rouge qui dissimule sa robe d'écorce de palmier, la comtesse de Montjoly venait apporter à Aliénor la Renégate sa bénédiction dernière.

Si la comtesse Catherine l'eût retrouvée heureuse et puissante dans le palais du pacha, peut-être n'eût-elle pu s'empêcher de lui adresser quelque parole de reproche; mais elle la voit, après quinze années de séparation, expirante autant de remords que de sa blessure, et l'élan avec lequel la dame de Montjoly presse sa fille dans ses bras prouve qu'elle oublie tout, hors son amour maternel.

Elle regarde ensuite Salié avec une curiosité tendre, l'attire sur sa poitrine, pose ses lèvres sur la croix rouge qui prédestine sa petite-fille, et croit retrouver Aliénor dans son adolescence de beauté et de pureté!

La marquise Spinola et Pierina Vivaldi appuyèrent les supplications d'Aliénor, conjurant sa mère de s'embarquer avec elle sur *le Saint-Georges*, mais la solitaire du Liban s'y refusa.

— Mes heures sont comptées, dit-elle; je dois mourir près de la tombe de Conrad de Montjoly. Dans les âpres solitudes, j'ai tout oublié du monde et n'en souhaite rien retrouver.

— Je resterai donc avec vous, répondit Aliénor.

— Non! répliqua la dame de Montjoly; tu ne le peux ni ne le dois. Rends à Salié la patrie de ses ancêtres... Qu'elle pratique la foi dans laquelle tu fus élevée et dans laquelle tu rendras à Dieu ton âme purifiée... Le gonfanon de Saint-Georges flotte sur les tours de Tripoli; qui sait combien il s'écoulera de temps avant que le bras d'un musulman l'arrache... J'ai choisi le désert pour y vivre, je veux que les cèdres du Liban protégent ma tombe.

Rien ne put changer la volonté de Catherine de Montjoly. Tandis que Santa et Pierina pansaient les blessures d'Aliénor, la solitaire s'entretenait avec Salié. Elle demanda aussi l'absolution et les indulgences de frère Philippe de Savone, et quand les prisonniers et les soldats remontèrent à bord des galères, quand sa fille, couchée sur le pont à côté de Salié, se souleva pour la voir encore, la comtesse de Montjoly étendit ses mains tremblantes vers ses filles, qu'elle ne devait plus revoir.

Les quatre galères, la fuste et la felouque se balancent sur la mer; quatre autres navires, jadis capturés par les corsaires barbaresques et chargés des trésors payés par la ville de Tripoli pour se racheter du pillage, attendent le signal du départ.

Le marquis Lomellini le donne en agitant par trois fois l'étendard de Gênes; trois salves d'artillerie répondent à cet adieu.

La petite garnison laissée dans les forts par les vainqueurs salue ceux qui reprennent la route d'Italie.

La traversée est heureuse et rapide. Aliénor, entourée de soins, renaît rapidement à la vie; le vieux Vivaldi retrouve des forces entre Pierina et Lucian. Salié, aimée de tous, s'épanouit au soleil de la jeunesse. Seulement de temps en temps un sombre nuage couvre son front : elle se souvient du trépas d'Aboul'-Hacem.

Un matin, des pêcheurs croisant sur la Ripeira signalèrent dans Gênes l'arrivée de dix navires. On s'étonna, on refusa de croire à cette nouvelle, mais la population curieuse n'en courut pas moins sur le port. Plus de doute! c'étaient bien dix voiles guidées par la bannière de Saint-Georges!

C'était la flotte partie quelques mois auparavant; c'était l'armée commandée par Lomellini et les dames génoises.

En un instant la ville est en fête, pavoisée, jonchée de fleurs; les cloches sonnent, les magistrats se rassemblent. En dépit de sa froideur, le capitaine de Gênes, Barnabé Spinola, se sent ému en serrant la main de l'évêque Porchetto Spinola, son cousin, en embrassant Ludovico, son fils. La flotte salue la ville par les tonnerres de ses bouches de bronze; les forteresses arborent les bannières, et la flotte entre triomphalement dans le port.

Un mois plus tard, Aliénor de Montjoly prenait le voile dans le couvent de l'Annonciade, et, conduisant Salié dans les bras de Pierina :

— Lucian l'a sauvée, dit-elle, soyez désormais sa mère!

Pendant de longues années, les chaînes des captifs délivrés de Tripoli garnirent les murailles de la chapelle dans laquelle s'agenouillait Aliénor la Renégate, et de nos jours encore, on peut voir quelques-unes des armures que les DAMES GÉNOISES portèrent pendant leur *croisade*.

RAOUL DE NAVERY.

FIN.

# CHRONIQUE.

## HISTOIRE DU MOIS.

Brumaire est devenu ventôse, le vent a soufflé en foudre et la pluie tombée en tempête. Nous ne savons comment les choses se sont passées dans les départements, mais à Paris, durant quelques jours, nous avons couru dans les rues en rasant les maisons dans la crainte du Seigneur, des cheminées, des tuiles et des ardoises. Les accidents graves, cependant, ont été rares, il y a eu peu de sinistres mortels, mais les dégâts ont été considérables, à la grande satisfaction des vitriers, des fumistes, des couvreurs, et à la grande désolation des propriétaires. Environ 10 000 cheminées ont été abattues, 160 toitures ont été plus ou moins arrachées, 30 000 carreaux de vitres sont tombés dans les cours et sur la voie publique, 1 000 palissades ont été renversées, 3 000 à 4 000 mètres de murailles abattus, et 200 arbres, sur les boulevards ou avenues, tordus ou déracinés. Mettons un million de pertes, et nous n'aurons pas tout dit. Les fleuves et rivières sont sortis de leur lit, et nous avons pu craindre un instant de voir recommencer les ravages de l'inondation. Maintenant, nous attendons encore les nouvelles de la mer; elles seront assurément tristes, douloureuses, et nous aurons plus d'une déplorable aventure à enregistrer.

Les tourmentes de l'Océan seront cependant arrivées trop tard pour inquiéter la maternelle tendresse de la reine Victoria. Son fils aîné est arrivé à Bombay. Né le 9 novembre 1841, Albert-Edouard, prince de Galles, comte de Carrick et de Dublin, duc de Saxe, duc de Cornwall et de Rothesay, comte de Chester, baron de Renfrew, lord des Iles, grand steward d'Ecosse, général dans l'armée britannique, marié le 10 mars 1863 à Alexandra, fille du roi de Danemark, père de cinq enfants, est un grand ami des voyages, et plus d'une fois, *incognito*, quittant Windsor ou le palais de Saint-James, il est venu à Paris, dont les mœurs et la civilisation l'attirent. Cette fois, son voyage aux Indes est un voyage officiel, dont M. Disraeli, lors du dîner d'installation du lord-maire de Londres, a signalé l'importance.

C'est, en effet, le premier héritier présomptif de la couronne de la Grande-Bretagne qui traverse l'immensité des mers pour aller visiter cette grande colonie indienne, qui aurait pu nous appartenir, si le gouvernement français avait compris le génie de Dupleix. Quelles étonnantes fêtes l'attendent dans ces pays de diamants et de misère, et que j'envie le sort du correspondant qu'un journal de Paris y a envoyé pour rendre compte de la réception qui sera faite à l'illustre voyageur ! Que d'étrangetés vont le surprendre et l'éblouir ! Hélas ! comme tous les princes, il ne verra probablement que les choses disposées pour lui plaire, et on ne lui montrera que ce que l'on veut qu'il voie.

La France a eu l'honneur de donner le jour au voyageur qui, peut-être, a le mieux étudié ces lointaines et mystérieuses contrées ; nous ne l'avons pas connu, mais nous avons vécu avec des amis de Victor Jaquemont et lu de ses lettres intimes ; leur caractère d'intimité même n'a pas permis de les publier. Elles sont écrites sur ce beau vélin à fleurs et à filigranes d'or que les princes indiens affectionnent et recherchent. Quel fin observateur était notre compatriote, et de quelle plume libre et animée il retraçait les paysages qui passaient sous ses yeux et les scènes de mœurs dont il était l'attentif témoin ! Nous espérons encore que ces lettres ne sont point perdues ; M. le baron de Mariste en possédait un certain nombre ; et, comme il a laissé de volumineux mémoires qui seront édités tôt ou tard, du moins c'est notre désir, les lettres en question y figureront sans aucun doute ; elles n'en seront point la partie la moins curieuse.

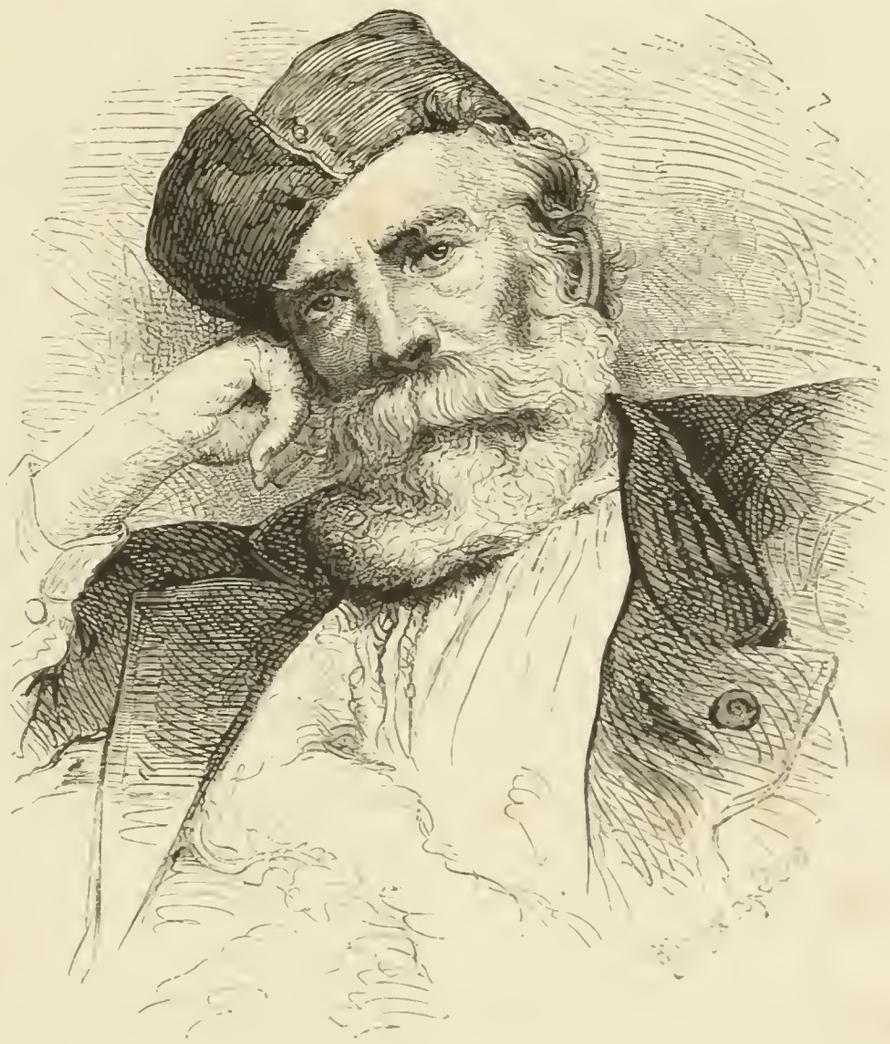
Pendant que le prince de Galles visite les Indes, Stanley, suivant la route où Livingstone a trouvé une mort si glorieuse, pénètre au centre de l'Afrique. Les dernières nouvelles reçues de lui annoncent qu'il est parvenu à cette petite mer intérieure que l'on appelle le *lac Victoria*. Tout permet donc d'espérer que, plus heureux que ses devanciers, Stanley nous fera connaître l'Afrique centrale et ces mystérieuses sources du Nil dont la recherche a fait tant de nobles martyrs. N'est-ce pas un signe du temps que de voir ce grand résultat obtenu, grâce aux efforts et aux capitaux de deux journaux consacrant des sommes énormes à une entreprise dont le lucre n'est ni le but ni la base, et atteignant un résultat qui semblait trop difficile et trop cher aux gouvernements de l'Europe ? Le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph* auront rendu un commun service à la science ; à leurs frais et périls, ils ont organisé une expédition de trois cents personnes admirablement munies de tout ce qui est nécessaire pour une telle entreprise, et déjà ils peuvent être fiers et de l'homme énergique qu'ils ont choisi et des succès obtenus. Du reste le *Musée* se tiendra au courant des lettres de Stanley, lettres, hélas ! trop souvent bordées de noir, tachées de sang, et fera bientôt connaître à ses lecteurs les phases intéressantes d'une exploration poursuivie au milieu de périls incessants et mortels, de luttes contre la nature, les hommes et les animaux féroces. Puisse Stanley nous revenir vainqueur !

Lorsque, lancé à la trace de Livingstone, il annonça qu'il l'avait retrouvé et rejoint, et qu'il nous donna cette bonne nouvelle, nous avons cependant trouvé des géographes en chambre doutant de sa véracité, de sa capacité et de son courage. Eternelle histoire ! mauvais sentiment auquel n'échappent pas même des esprits très-honnêtes. Ne nous montrons cependant pas trop sévères à leur égard, ils ont été si souvent trompés, et pour un Stanley que de Barnums ! En France, en ajoutant foi aux nouveautés, nous avons peur de tomber dans le ridicule ; nous ne ressemblons pas à ce moine célèbre, saintement crédule, qui, tiré de sa méditation par la voix d'un frère lai criant : Un bœuf qui vole ! » courut à la fenêtre, aimant mieux croire à un prodige de la nature qu'au mensonge d'un homme, et d'un religieux surtout.

Mais laissons le prince de Galles chasser le tigre dans les jungles, recevoir les princes indiens en longues

robes blanches, et le courageux Stanley lutter contre les fièvres, se battre contre les Waiuru et naviguer sur les eaux africaines avec son petit navire *Lady-Alice*, parti d'Angleterre pièce à pièce, ce qui est, nous l'avouerons, un joli tour de force, et revenons chez nous, dans notre France bien-aimée, et dans ce Paris, que la gloire de Berlin n'a point éclipsé, qui est et restera un des pôles de la civilisation. On y parle sans doute beaucoup politique, mais c'est un terrain sur lequel, heureusement, il nous est interdit de conduire nos lecteurs; cependant, ces préoccupations n'empêchent pas d'aborder des questions moins graves, et de débattre les problèmes de la science et de l'art.

Un vif débat s'est engagé sur l'avenir de certains théâtres. Quelques critiques, M. Sarcey en tête, soutiennent que le temps de l'opérette est passé et que le public, lassé, se retire du genre d'*Orphée aux Enfers*, de *la Grande-Duchesse*, de *la Timbale*, de *la Mère Angot*, de *l'OEil crevé* et de tant de pièces qui ont fait courir tout Paris et couru toute la France. L'éminent critique du journal *le Temps* le dit, le soutient avec toute l'autorité qu'il possède. Je veux le croire; mais



Carpeaux. Dessin de Bocourt.

cependant les faits semblent lui donner tort, et il n'en est pas encore venu à être à ce point doctrinaire de dire, comme M. Guizot : « Il n'y a rien que je méprise plus qu'un fait. » Ce mois-ci a vu paraître deux opérettes nouvelles : aux Bouffes-Parisiens, Offenbach a donné *la Créole*; à la salle Taitbout, Vasseur, *la Cruche cassée*, et le public se presse à ces nouveautés, tandis que la reprise de *la Reine Indigo*, de Strauss, n'a pas une moindre fortune. Ceci semble donc un peu infirmer le jugement de M. Sarcey.

Il est vrai qu'il peut prétendre que le succès de ces trois pièces, où nous n'engagerons pas trop les mères de conduire leurs jeunes filles, est dû aux trois actrices qui tiennent les premiers rôles. A vrai dire, elles y contribuent largement, M.me Péchard, dans *la Reine Indigo*, par son grand talent de musicienne et sa belle voix; Mme Judic, aux Bouffes, par ses grâces si attrayantes et si fines, et dans *la Cruche cassée*, il faut voir quel parti une actrice peut tirer d'une donnée scabreuse et difficile. Mlle Chaumont y est ravissante depuis le commencement jusqu'à la fin; elle a des petites mines naïves et effarouchées les plus adorables du monde. La pièce s'ouvre par un monologue qu'elle dit comme aucune actrice de Paris ne saurait le faire. Si Greuze, qui nous a laissé la charmante *Cruche cassée* du musée du Louvre, était encore de ce monde, avec quelle joie il verrait revivre sur la scène la création si fraîche et si vivante sortie de son pinceau.

Pas plus que M. Sarcey nous ne sommes fanatique de l'opérette, le genre décline, c'est possible ; au nom de l'art musical et des mœurs publiques, nous pouvons le désirer, mais nous ne pensons pas qu'il ait chanté sa dernière chanson.

Nous avons dit avec quel bonheur Rossi venait d'interpréter les grands drames shakspeariens; il a fait une tentative encore plus hardie : il a abordé un des rôles les plus difficiles de notre théâtre moderne et lutté avec le souvenir de Frédérick Lemaître dans une de ses créations les plus énergiques. Rossi a joué Kean, et l'a joué avec un succès qui lui a valu une véritable ovation. Les parties fines, élégantes, aristocratiques du rôle, il les a rendues avec une grâce exquise ; il a joué la scène de la folie simulée d'une façon merveilleuse, mais il nous semble que le grand acteur français avait mieux compris le caractère de Kean et la pensée d'Alexandre Dumas. Le Kean de Rossi est un grand seigneur que ses passions entraînent dans les plus violentes orgies ; le Kean de Frédérick Lemaître était un bohémien se revêtant, se recouvrant des formes du grand monde où son génie l'a porté. Cette dernière manière de comprendre le rôle est la plus vraie, la plus conforme au caractère bien connu du célèbre acteur anglais, qui se plaisait plus à la taverne, avec les boxeurs, que dans les salons de l'aristocratie anglaise, dont souvent il se plaisait à braver l'orgueil.

Quoi qu'il en soit de cette réflexion, le succès de Rossi a été très-grand, très-légitime, et assurément nous n'avons pas en France, aujourd'hui, un artiste qui soit capable de rendre Kean comme il vient de le faire. Aussi, au nom de l'art reconnaissant, le ministre de l'instruction publique lui a-t-il envoyé un beau vase de porcelaine de Sèvres, témoignage d'une admiration à laquelle nous nous associons de tout notre cœur.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une actrice justement célèbre semble sur le point de nous quitter, l'actrice qui a animé tant de rôles restés dans la mémoire des amateurs. Ils n'oublieront jamais son esprit, sa finesse et son adresse à tout dire, à tout oser ; ils n'oublieront ni *les Premières Armes de Richelieu*, ni *Vert-Vert*, ni les *Chansons de Béranger*, ni *les Cabinets particuliers* et tant de créations charmantes et hardies où son esprit étincelait. Déjazet avait reçu de la nature tous les dons qui font les comédiennes dont le souvenir se garde : l'intelligence, le sang-froid, la chaleur, des yeux remplis de malice, une bouche souriante ou moqueuse, une taille petite, mais si fine et si souple, que l'âge ne l'avait point brisée, et la voix la plus juste et la plus mordante qui ait été au théâtre. Elle riait comme Mme Brohan la mère, disait le mot comme personne et soulignait le couplet avec tant d'esprit qu'elle faisait passer les gauloiseries les plus risquées. Elle a créé un genre, et y a été sans rivale. Aujourd'hui, nous ne voyons guère que Mlle Chaumont qui la rappelle ; toutes les autres actrices qui ont cherché à l'imiter sont tombées dans le trivial et le commun ; elles ont versé même plus bas. Il n'y a que les octogénaires qui puissent se souvenir des débuts de Mlle Déjazet. Ses camarades l'aimaient, ils l'ont prouvé en venant en aide à sa vieillesse ; car *Lisette* n'avait jamais eu de prévoyance, elle a eu toujours le cœur et l'esprit si jeunes! Cependant il nous semble que son triste destin nous inspirerait de salutaires réflexions, si nous appartenions au monde du théâtre. O cigales ! puisque les autres vertus vous semblent si difficiles, ayez au moins celle de la fourmi.

Le théâtre du Vaudeville, déjà sorti de sa mésaventure par une pièce heureuse, vient encore d'obtenir un grand succès avec *les Scandales d'hier*. J'en suis heureux, parce qu'avec toutes ses inégalités le talent de Barrière me plaît fortement, et il y a en lui quelque chose de la profondeur et de l'âpreté de Balzac. La pièce est très-bien jouée. Mais l'auteur très-compétent de notre *Mercure* en parlera sans doute.

A propos de succès, permettez-moi de vous dire celui que vient d'obtenir le *Musée*. L'année dernière, le charmant roman champêtre de E. Muller, *Robinsonnette*, publié par la maison Hachette, après avoir paru chez nous, a vu ses éditions se multiplier. Maintenant voici deux excellents éditeurs, MM. Albanel et Baltenweck, qui, voulant créer la *Bibliothèque historique et littéraire*, ont, pour les deux premiers volumes de cette publication à bon marché, emprunté nos récits. Le premier volume de cette collection contient deux des révolutions d'autrefois de notre collègue M. A. Genevay. Nos lecteurs savent avec quel soin scrupuleux notre confrère travaille et quel est le mérite des *Mémoires de don Ramos*, déjà traduits en Amérique, et du *Siège de Florence*, où la grande figure de Michel-Ange est si vivement mise en lumière. Les éditeurs ont été bien inspirés en choisissant et en réunissant ces deux épisodes historiques, qui forment un charmant volume édité avec beaucoup de soin.

*Les Révolutions d'autrefois* de M. Genevay seront suivies de *Marthe Verdier* et de *l'Oasis* de M. Charles Wallut, qui ont fait les délices des lecteurs du *Musée*. *L'Oasis* a eu aussi les honneurs de la traduction ; elle a paru en langue espagnole. Le talent si fin du directeur de notre *Musée* méritait assurément cet honneur, et ses *Voyages* seront une des meilleures fortunes de la *Bibliothèque historique et littéraire*. Le livre va paraître, le succès qui l'attend n'est pas douteux, M. C. Wallut unissant dans son talent la précision rigoureuse du savoir à l'élégance de la forme : il est dessinateur et coloriste. Avec de pareils choix, nous ne doutons pas de la réussite de la *Bibliothèque historique et littéraire* qui sera bientôt dans toutes les familles, assurées qu'elles seront de la moralité de cette utile publication par celle de ses auteurs. La fausse science et la bohème n'y entreront pas.

L'année est à sa fin, voici notre dernier numéro : à tout prendre, malgré des inondations partielles, l'année 1875 n'a point été malheureuse pour notre pays; aussi le crayon de M. Girardin l'a-t-il représentée couronnée de pampres et portant des gerbes fécondes. Qui aurait cru que la France se relèverait si vite? O terre heureuse et bénie! pendant que nos vainqueurs, malgré nos dépouilles, s'agitent dans une condition peu fortunée, nous, nous nageons dans l'abondance. Et comme je m'en étonnais devant un banquier berlinois, il me répondit : « De quoi êtes-vous surpris ? Vous êtes la nation de l'Europe la plus économe et la plus honnête. » Bonnes paroles qui consolent de bien des malheurs et permettent toutes les espérances. Soyons toujours les plus honnêtes, nous finirons par être les plus forts.

A. DE VILLENEUVE.

*Le directeur gérant :* CH. WALLUT.

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.


**POÉSIE**

Un Ménage d'ouvrier. R. de Navery. 19.
La Saisie. R. de Navery. 275.
Misère et Charité. Mme A. Ségalas. 366.

**ÉTUDES HISTORIQUES.**

Monmouth. A. Genevay. 1, 33, 65. 109.
Le Drapeau de la monarchie française. Ch. Raymond. 55.
Tout est perdu fors l'honneur. A. Genevay. 277.
La Croisade des dames genoises. R. de Navery. 303, 322. 367.
Le Cid. A. Genevay. 347.

**BEAUX-ARTS, BIOGRAPHIE.**

J.-B. Millet. A. de Fleury. 147.
Boïeldieu. A. de Fleury. 183.
Le Salon de 1875. C. W. 190, 193, 256, 288, 321.
Corot. A. de Fleury. 240.
J. Verne. Ch. Raymond. 257.

**NOUVELLES. ÉTUDES MORALES.**

Les Epées de l'abbé Tristan. P. Celières. 10, 42, 74
Les Opales. H. Ballue. 90, 103, 129.
L'Irlandaise. Ch. Deslys. 161, 195, 225.
Jacques Brunnon. E. Muller. 182, 216, 234, 266, 295.

**ÉTUDES LITTÉRAIRES.**

Les Livres d'étrennes. A. de Fleury. 16, 353.
Collection du *Musée des familles*. 32, 64.

**THÉATRE.**

La Veille du mariage, comedie. E. Verconsin. 122, 149.

**SCIENCES.**

Voyages et Aventures d'une fourmi rouge. H. de la Blanchère. 28, 48, 82, 116, 156, 171, 212, 243.
Le Chemin de fer de Paris à Londres. E. M. 284.
Le Verre incassable. E. M. 311.
Un Nouveau Métal. E. M. 358.

**ÉTUDES MILITAIRES.**

Caméron. A. Ballue. 312, 335.
Lettres d'un volontaire d'un an. G. Maillard. 340, 359.

**VOYAGES.**

La Régénératrice des cheveux. Armand Dubarry. 20, 56, 77, 97, 136, 175, 205, 246, 260, 289.
Les Bohémiens dans l'Inde. R. du Coudray. 332.

**ACTUALITÉS.**

Le Salon de 1875. (Voir Beaux-Arts.)
J.-B. Millet (*id.*)
Corot (*id.*
J. Verne (*id.*)
Histoire du mois. A. de Villeneuve. 254, 287, 318, 354, 376.


# TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.


A la Taverne de la Vache. 40.
Albanais. 353.
Amazones (Les) du Dahomey. 145.
Année 1875. 380.
*Arabe monté sur un chameau.* 320.
Assemblée (L') des chauves. 25.
*Attaque d'une maison à Villersexel.* 288.
Attaque d'une fourmilière. 29.
Attaques par les nègres. 201.
Au bord du lac Avon. 144.
Audience (L') de congé. 265.
Au fil de l'eau. 245.
Bataille de Fontenoy. 359.
Bataille de Pavie. 281.
Bataille de Sedgemoor. 65.
Bords (Les) du Volta. 64.
Cachette (La). 293.
Caméron. 336.
Cancrelats (Les). 88.
Case (La) des sacrifices. 208.
Chambrée (La). 345.
Charge (La) 41.
Chasse (La). 81.
Chasse (La) au chacal. 333.
Châtiment (Le) des traîtres. 253.
Chez Philistin. 21
Comment Mouton avait été empoisonné. 41.
Conseil (Le) de guerre. 317.
Coqums et Victimes. 249.
Corvée (La) des légumes. 244.
Coumassie. 97.
Dans la montagne. 368.
Dans les Cumbres. 105.
Dans un cure-dent. 89.
Débarquement (Le) de Monmouth. 1.
Délivrance (La). 113.
Départ (Le). 365.
Départ de Toffoa. 205.
Départ pour la croisade. 309.
Derniers (Les) défenseurs. 337.
Deux (Les) mères. 304.
Distribution (La) des cauris. 261.
En 1795. 193.
Entrée des Génois à Tripoli. 373.
Epées (Les) de l'abbé Tristan. 3 gr. 13, 45, 76
Etang (L'). 96.
Evasion (L'). 157.
Exercice (L') 360.
*Feux (Les) de la Saint-Jean.* 256.
Forêt (Une) qui marche. 160.
Fort de France 91.
Fourmi-lion (Le). 53.
Fourmi (La) et le Python. 213.
Fourmis et pucerons. 52.
Fred et Fergusson. 112.
Futur (Le) tunnel sous la Manche. 285.
Génois (Les) à Tripoli. 373.
Gorille (Le). 141.
Guerillero (Le). 313.
Hôtel (L') de ville de Colmar. 357.
Incendie (L') dans la forêt. 137.
Inspection (L') du capitaine 311.
Intérieur d'une fourmilière. 49.
*Interdit* (L') 192.
Invasion (L') 117.
Irlandaise (L'). 9 gr. 161, 165, 169, 197, 200, 291, 225, 229, 233.
Jacques Brunnon. 10 gr. 185, 217, 221, 234, 237, 269, 272, 273, 297, 301.
Jacques II et Monmouth. 69.
Kelly. 9.
Malédiction (La) d'une mère. 325.
Médecin (Le) chrétien. 329.
Mère de Cecilia Metella. 17.
Mort (La) du Cid. 349.
Mort (La) du comte de Mirel. 133.
*Où l'on est deux, on peut être trois.* 321.
Partisans (Les). 5.
Paysage du Dahomey. 181.
*Plaisirs (Les) du soir.* 240.
Pont (Le). 244.
Pont Nomentane. 17.
PORTRAITS : Boïeldieu. 189.
Carpeaux. 377.
Corot. 241.
Millet. 148.
Monmouth. 33.
J. Verne 257.
Prédication (La) de Ph. de Savone. 305.
Première halte. 176.
Prise (La) d'assaut. 121.
Reconnaissance (Une) malheureuse. 32.
Reine (La) des termites. 85.
Retour à Lima. 73.
Révolte (La). 369.
Revue (La). 8.
Secret (Le). 61.
*Secrets (Les) d'en haut.* 352.
Serpents (Les). 129.
Soins maternels. 48.
Supplices à Abomey. 209.
Supplices sur la place de Tauton. 109.
Tamanoir (Le) et le puma. 173.
Tête (La) de M. Durand. 57.
Transtévérine 16.
Trois (Les) aventuriers. 277.
Types du Dahomey. 177.
Veille (La) du mariage. 5 gr. 124, 125 128, 152, 153.
Vivandière et les dragons (La). 361.
Whydah. 289.

L'année 1875. Composition de M. Girardin.

## RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1876

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, la dernière bande d'adresse.

Les impôts de toutes sortes qui pèsent aujourd'hui sur la librairie, le renchérissement du prix du papier et de la main d'œuvre, sous quelque forme qu'elle se présente, nous obligent à suivre l'exemple que nous ont donné depuis quatre ans tous les journaux littéraires, nous voulons dire à élever le prix d'abonnement du *Musée* et des *Modes*. Nous avions à choisir entre un système d'économie qui eût risqué d'enlever à nos journaux leur caractère vraiment artistique et un léger sacrifice à demander à nos lecteurs. Nous n'avons pas hésité et nous sommes sûr que, si une chose doit étonner notre grande famille, c'est que cette mesure n'ait pas été prise depuis longtemps. Du reste l'élévation du prix de l'abonnement est absolument insignifiante. Le prix est fixé, pour 1876 (43e année), à :

Musée seul : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 francs ; dép., *fr.*, 16 fr.

Le prix des volumes de la collection reste fixé comme précédemment :

Tomes I à XXX. Paris, 4 francs.
Tomes XXXI à XLII. Paris, 6 francs.

Nous rappellerons à cette occasion que l'abonnement pour 1875 expire avec la présente livraison de décembre, qui complétera la 42e année, et que nos lecteurs sont priés de renouveler le plus tôt possible leur abonnement pour 1876, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception des premiers numéros.

On sait que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

### MODÈLE DE SOUSCRIPTION :

*Je m'abonne* (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles, *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50, *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1876 *au* 1er *décembre* 1876, ou bien au *Musée des Familles* et aux *Modes vraies*... pour la somme ci-jointe de 16 francs.

Écrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre affranchie au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des messageries nationales et générales.

*N.-B.* Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service.

Ne pas envoyer de timbres-poste.